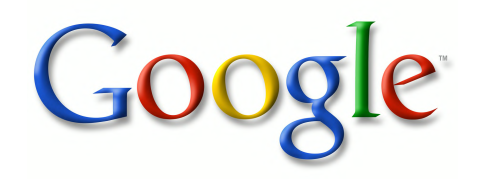
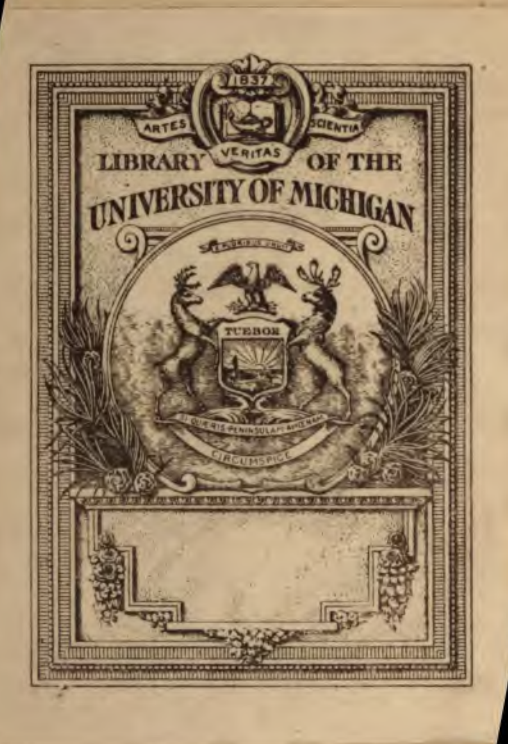




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L'AMÉRIQUE

CHOIX DE LECTURES DE GÉOGRAPHIE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Choix de lectures de géographie, accompa résumés, d'analyses, de notices historique notes explicatives et bibliographiques :

L'Afrique. Ouvrage orné de 57 vignettes, de 10 carte couleur et de 32 cartes intercalées dans le texte. 1 corrigée. 1 fort vol. de 920 pages, in-12, br.

Ouvrage autorisé par le Ministère de l'instruction publique et p Paris pour les distributions de prix et les bibliothèques scolair laires; honoré d'une *médaille de vermeil* par la Société d'instructi cation populaires; couronné par la Société pour l'instruction élém

L'Europe. Ouvrage orné de 44 vignettes, de 10 carte couleur et de 53 cartes intercalées dans le texte. 1 1 fort vol. de 1000 pages, in-12, br.

Ouvrage honoré d'une souscription par le Ministère de la marine et autorisé par le Ministère de l'instruction publique et par la ville d les distributions de prix et les bibliothèques scolaires et popula pour les bibliothèques des écoles normales et les bibliothèques pé

L'Asie. Ouvrage orné de 50 vignettes, de 9 cartes tiré leur et de 40 cartes intercalées dans le texte.

PREMIÈRE PARTIE (Asie russe, Turkestan, Asie ottoman 1 vol. de 630 pages, in-12, br. 6e édition.

DEUXIÈME PARTIE (Indes orientales, Indo-Chine, Emp Japon). — 1 vol. de 900 pages, in-12, br. 5e édition.

Ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémenta ciété d'instruction et d'éducation populaires (*médaille de vern* ciété pour l'étude des questions d'enseignement secondaire (par la Société des études coloniales et maritimes (*médaille d*

La France. 1 vol. in-12. (*En préparation.*)

L'Océanie et les régions polaires. 1 vol. in- *ration.*)

Géographie de l'Asie et de l'Europe, à l'usa maires supérieures (deuxième année), ouvrage et de 25 gravures intercalées dans le texte. 1 vol.

Géographie de l'Océanie, de l'Amérique à l'usage des écoles primaires supérieures ouvrage orné de 24 gravures et cartes interc 1 vol. in-12, cart.

Étude historique sur les relations de royaume de Siam, de 1662 à 1703, d'aprè dits des Archives du ministère de la marin le fac-similé d'une carte du temps. 1 vol. — LEROUX, 28, rue Bonaparte).

L'AMÉRIQUE

CHOIX

DE

LECTURES DE GÉOGRAPHIE

ACCOMPAGNÉES

DE RÉSUMÉS, D'ANALYSES, DE NOTES EXPLICATIVES ET BIBLIOGRAPHIQUES

ET ORNÉES

de 37 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 26 cartes intercalées dans le texte

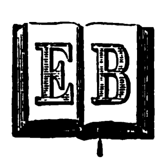
PAR

M. L. LANIER

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY ET A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

Ouvrage honoré d'une souscription par le Ministère de l'instruction publique, par le Ministère de la marine et des colonies et par la ville de Paris pour les distributions de prix et pour les bibliothèques scolaires et populaires. Honoré d'une *Médaille de vermeil* par la Société libre pour le développement de l'instruction et de l'éducation populaires.

DOUZIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

BELIN FRÈRES

RUE DE VAUGIRARD, 52

1900

Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêt
griffe, sera réputé contrefait.

Belin Fr

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELI

L'AMÉRIQUE

CHOIX

DE

LECTURES DE GÉOGRAPHIE

ACCOMPAGNÉES

DE RÉSUMÉS, D'ANALYSES, DE NOTES EXPLICATIVES ET BIBLIOGRAPHIQUES

ET ORNÉES

de 37 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 26 cartes intercalées dans le texte

PAR

M. L. LANIER

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY
ET A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

DOUZIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

BELIN FRÈRES

RUE DE VAUGIRARD, 52

1900

Les chiffres de statistique sont revus et corrigés à chaque nouvelle édition.

PRÉFACE

Le développement des études géographiques ne s'est pas un instant ralenti en France depuis trente ans. En faut-il d'autres preuves que l'intérêt croissant provoqué par les questions coloniales et les voyages de découvertes ; le zèle patriotique de nos explorateurs que rien ne décourage ; la réunion de congrès où la France soutient honorablement les épreuves d'une concurrence naguère écrasante ; la création de nombreuses sociétés de géographie dans toutes les régions du territoire, et avant tout l'éclatant essor de la grande société de Paris qui, dans les jours d'indifférence, gardait fidèlement le culte d'une science sans crédit, et aujourd'hui, par les explorations qu'elle suscite, les travaux qu'elle publie et les récompenses qu'elle décerne, jouit auprès des savants de tous les pays d'une autorité qui la met au premier rang[1].

---

1. On compte actuellement en France (1898) cinquante sociétés de géographie ; trois ont leur siège à Paris, la Société de géographie de France, la Société de géographie commerciale, la Société de topographie. Les autres sont celles de Marseille, Bordeaux, Rochefort, Lyon, Nancy, Rouen, Alger, Oran, Montpellier, Douai, Lille, Toulouse, Dijon, Lorient, Nantes. Celle de Douai, fondée sous l'énergique impulsion de M. Foncin, alors recteur de l'académie, est une vaste association qui étend son réseau sur toutes les grandes villes du nord, et groupe plus de trois mille adhérents. La plus ancienne de ces sociétés, la doyenne de toutes celles qui existent dans les deux mondes, est la grande société de Paris, qui date de 1821 ; elle a aujourd'hui 2300 membres. Toutes les sociétés de géographie françaises, citées plus haut, publient un *Bulletin* périodique de leurs travaux.

Ce progrès si fécond a été particulièrement remarquable en matière d'enseignement. On a compris enfin, sous le coup de cruels revers, qu'il était temps de rendre à la géographie dans les écoles françaises sa place légitime. « La supériorité de leurs cartes sur les » nôtres, écrivait M. l'inspecteur général Rapet, en » 1862, dans un rapport sur l'Exposition de Londres, » démontre qu'il s'agit chez les nations étrangères » d'un enseignement très populaire, tandis que dans » nos écoles, il semble jouer le rôle d'un parvenu qui » n'est que toléré. » Toléré était un euphémisme ; en général, il eût fallu dire proscrit. A quoi bon, pensait-on, fatiguer sa mémoire à retenir des noms bizarres, ou d'insipides statistiques ? Et la géographie, ainsi définie, était traitée avec le mépris qu'assurément elle méritait.

Les temps et les programmes sont changés ; la géographie, autrement comprise, a tout d'un coup reconquis la faveur publique. Les belles cartes qui se déroulent sur les murs de nos écoles sont là pour instruire et non plus pour orner. Les atlas, les manuels, les livres de géographie à l'usage des classes ne se comptent plus. Presque tous, des plus élémentaires aux plus érudits, témoignent la préoccupation qu'inspire aux auteurs la nécessité d'enseigner avec méthode et clarté une science désormais obligatoire.

On ne saurait demander à ces ouvrages tous les développements nécessaires. La plupart sont des mémentos et des abrégés : ils courent au plus pressé, fournissent des indications sommaires, résument les faits et tombent parfois dans la sécheresse à force de concision. Quant aux aspects divers du sol, à la beauté des sites, aux mœurs des individus, aux institutions et coutumes des peuples, au commerce et à l'industrie des États,

aux grands travaux publics, en un mot à tout ce qui est l'âme et la vie des sociétés, ils sont à peu près muets, ou s'en tiennent à de vagues aperçus. C'est la part qu'ils réservent à la leçon du maître, dont la parole commente et anime les données premières, et au travail personnel de l'élève, à ses méditations, à ses recherches. Mais les heures des classes sont courtes, le temps des lectures restreint et leur choix délicat, les meilleures volontés sujettes aux défaillances, et les bibliothèques, là où elles existent, fort incomplètes.

Avant nous, M. Raffy, dans ses *Lectures géographiques*, et M. Richard Cortambert, dans deux beaux ouvrages (*Voyage pittoresque à travers le monde; Mœurs et caractères des peuples*), avaient essayé déjà, avec talent et succès, de combler cette lacune[1]. A leur exemple, mais en agrandissant le cadre et en rajeunissant les textes, nous avons pris pour collaborateurs les voyageurs et les savants eux-mêmes; nous avons emprunté aux uns et aux autres quelques pages agréables et instructives de leurs écrits, et composé, à l'aide de ces fragments signés de leurs noms, une anthologie géographique, dont les éléments sont puisés aux bonnes sources. Les *Bulletins des diverses Sociétés de géographie*, *le Tour du Monde*, *la Revue de Géographie*, *la Revue des Deux-Mondes*, *la Revue scientifique*, *la Revue politique et littéraire*, *la Revue maritime et coloniale*, *la Revue géographique internationale*, *la Revue Britannique*, *le Journal des Economistes*, *l'Economiste français*, *l'Explorateur*, *le*

1. *Lectures géographiques*, par M. Raffy (Paris, 5 vol. in-18, 1870, Thorin et Durand). — *Voyage pittoresque à travers le monde*, par M. Richard Cortambert (Paris, in-8°, 2° éd. 1878, illustré, Hachette). — *Mœurs et caractères des peuples*, par le même (Paris, 2 in-8°, 1879, illustré, Hachette). — Voir aussi *Lectures sur la Géographie industrielle et commerciale*, par M. Hippolyte Blanc (Paris, in-18, Palmé).

Correspondant, vingt autres recueils cités en leur lieu, outre les ouvrages originaux de librairie, nous ont fourni une ample matière, d'une abondance et d'une variété infinies. Dans le choix de ces lectures destinées à être pour l'esprit une récréation et un enseignement tout ensemble, nous nous sommes efforcé de bannir l'ennui, le mauvais goût, le mauvais style, les descriptions imaginaires, les tableaux fantastiques et inexacts, qui cachent sous un certain éclat de la forme la pauvreté ou les mensonges du fond. Nous offrons ici nos remerciements et nos hommages aux auteurs dont nous avons pris la liberté de recueillir les récits; à eux revient le principal mérite de ce livre, et nous croirions avoir acquitté une partie de notre dette, si par une citation heureusement extraite de leur œuvre, nous avions réussi à exciter, chez le lecteur, le désir de connaître l'œuvre tout entière.

Cette publication comprendra six volumes, sans liens nécessaires entre eux, et formant isolément un ensemble complet; en voici les titres : *Géographie générale et régions polaires; — France; — Europe; — Amérique; — Afrique; — Asie et Océanie.* Aux textes tirés des relations les plus récentes et les plus autorisées, nous avons ajouté des notes explicatives, les rapprochements qui nous ont paru curieux, et des analyses propres à lier les lectures et à en compléter le sens, de manière à ne pas dépasser les limites de justes citations. Nous les avons fait précéder d'un résumé contenant des notions sommaires sur la géographie physique, politique et économique des divers États, leurs constitutions, la population, les races, l'immigration, les religions, l'instruction publique, la justice, les productions, les poids, mesures et monnaies, les chemins de fer et

télégraphes, la balance du commerce, la dette publique et les budgets, etc. Il est à peine besoin de faire observer que ces détails de toute espèce émanent de documents authentiques et de fraîche date. Cette brève nomenclature sera pour le lecteur un répertoire commode, mais ne le dispensera pas toujours de consulter les traités de géographie techniques, notre dessein ayant été moins de les remplacer que de les compléter[1]. Des gravures choisies avec soin, des plans et des cartes partielles dressées sur une échelle plus grande que celle des atlas usuels, ont été insérés dans le texte et contribueront à l'éclairer.

Nous avons placé, à la fin de chaque chapitre, une *Bibliographie* par ordre alphabétique : 1° des ouvrages les plus recommandables ; 2° des meilleurs articles périodiques, soit écrits, soit traduits en français, qui ont paru dans les trente dernières années. En préparant les éléments de ce travail de compilation, qui nous a coûté bien des heures, et dont nous ne nous dissimulons pourtant ni les imperfections, ni les lacunes, nous avons pensé moins à nos élèves qu'à nos collègues ; nous voudrions espérer qu'il leur évitera des recherches fastidieuses et trop souvent stériles, et qu'il sera de quelque utilité à quiconque prendra la peine de le consulter. Si l'on demande pourquoi les ouvrages étrangers n'y sont pas mentionnés en plus grand nombre, nous répondrons que nous n'avons pas prétendu faire une œuvre d'érudition pure, et que d'ailleurs il fallait se borner.

1. Nous sommes heureux, à cette occasion, de signaler les excellents *Cours de géographie* de M. Pigeonneau, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, qui ont obtenu un succès si prompt et si mérité. M. Pigeonneau avait bien voulu nous aider de ses conseils pour la rédaction du plan de cet ouvrage, et mettre à notre service, avec une obligeance parfaite, sa science de géographe et son expérience de professeur. Nous ne pouvons plus désormais qu'offrir à sa mémoire le respectueux hommage de notre reconnaissance. M. Pigeonneau est mort en 1892.

Un dernier mot. Nous avons dû, non sans regret, écarter le plus souvent les détails historiques ; cette exclusion, du moins, n'a pas été absolue. Toutes les fois, par exemple, que nous avons rencontré sur notre route le nom, l'action, le souvenir de la France, nous nous sommes fait un devoir de nous y arrêter un instant ; ces traces toujours visibles de notre influence se retrouvent dans tous les temps et dans tous les pays. Il faut se garder, plus que jamais à l'heure présente, de sacrifier aucune parcelle de nos gloires nationales et de laisser s'effacer la saine et forte notion de patriotisme qui nous a faits ce que nous sommes. Sans imiter la ridicule forfanterie de certains livres classiques étrangers, il est bon de rappeler à la jeunesse de nos écoles que le rôle de la France dans le monde a été maintes fois héroïque, et encore plus souvent généreux : elle puisera dans ces souvenirs non une matière à de vaines déclamations, mais de solides leçons contre le découragement et l'indifférence, et de grands exemples à suivre. C'est le propre de la géographie de distinguer les races, les frontières et les drapeaux : par là, elle donne à qui l'enseigne et l'étudie de bonne foi un moyen de servir la vérité et d'honorer la patrie.

L. LANIER.

LECTURES ET ANALYSES DE GÉOGRAPHIE

AMÉRIQUE (GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

L'Amérique, Nouveau-Continent ou Nouveau-Monde, est une des cinq parties du monde. Elle forme une île, enveloppée à l'ouest par le Grand-Océan, qui la sépare de l'Asie; — à l'est par l'Atlantique, qui la sépare de l'Europe et de l'Afrique; — au nord par la mer Glaciale arctique. Elle occupe une partie de l'hémisphère qui fait face à celui que remplit l'ancien continent, Europe, Asie, Afrique. Sa plus grande longueur, du cap du Prince-de-Galles au cap Horn, est de 18,000 kilom. Le nouveau continent se compose de deux presqu'îles, rattachées par un isthme long de 2,800 kilom., et large, dans la partie la plus resserrée, de 45 kilom. De là, la distinction géographique des trois Amériques : *du Nord*, *Centrale*, *du Sud*. La situation astronomique est la suivante : 55° 58' 40" de lat. S., et 65° 33' 30" de lat. N.; 69° 36' 24" et 170° 19' 20" de long. O. de Paris.

La forme de l'Amérique du Nord est très irrégulière : à l'est, l'océan Atlantique forme trois vastes golfes : *baie de Baffin*, *golfe du Mexique*, *mer des Antilles;* le littoral est très découpé, les îles nombreuses (*Terre-Neuve*, *les Lucayes*, *les Antilles*, etc. A l'ouest le Pacifique creuse la mer *Vermeille;* les îles sont *Vancouver*, l'*archipel de la Reine-Charlotte*, *les Aléoutes*, etc. Au nord, l'Océan polaire est couvert d'une multitude d'îles, l'*archipel arctique*.

L'Amérique du Sud a des contours moins brisés, et peu d'îles importantes, à l'exception de la *Terre de Feu*, des *îles Falkland* et de l'*arch. de Chiloé*, dans l'extrême sud.

Le continent américain est bordé à l'ouest plutôt que traversé par un immense système de montagnes qui s'y développe dans toute sa longueur, depuis le cercle polaire jusqu'au détroit de Magellan; tantôt se redressant en vives arêtes, tantôt s'élargissant en plateaux flanqués de terrasses parallèles et de chaînons escarpés; on le nomme *Rocky mountains* (montagnes Rocheuses) aux Etats-Unis; *Sierra Madre* au Mexique; *Cordillera de los Andes* (Cordillère des Andes) dans la péninsule méridionale.

D'autres chaînes ou plateaux existent à l'est en dehors de la grande Cordillère. On a réduit à sept les groupes distincts qui forment l'ossature du continent tout entier : 1° *système des montagnes Rocheuses;* 2° *système mexicain;* 3° *système central;* 4° *système des Alleghanys*, dans l'Amérique du Nord; — 5° *système des Andes;* 6° *système de Parima*, entre l'Orénoque et l'Amazone; 7° *système brésilien*, entre l'Amazone, le Parana et l'Atlantique. Les montagnes sont volcaniques; quelques cratères sont

toujours actifs. Les plus hauts sommets sont l'*Aconcagua* (Chili, 6654 m.) et le *Chimborazo* (Equateur, 6530). Quinze pics environ dépassent 5500 mètres. Montueuse à l'ouest, l'Amérique est, dans la partie orientale, occupée par d'immenses plaines inclinées vers l'Atlantique; telles sont les *terres froides* et humides de la Nouvelle-Angleterre, les *savanes ou prairies* du Mississipi, les *llanos* de l'Orénoque, les *selvas* de l'Amazone, les *pampas* du Parana et de la Patagonie.

Les cours d'eau qui ont une issue vers la mer se distribuent en trois versants : 1° **Mer polaire et baie d'Hudson** : bassins du *Mackensie* (4000 kilom.) et des *Saskatchaouan* (3500 kilom.); — 2° **Grand-Océan Pacifique** : bassins du *Youkon* (3500 kilom.); du *Fraser* (1250 kilom.) de l'*Orégon* (2500 kilom.); du *Colorado* de l'ouest (2500 kilom.). — 3° **Atlantique**: bassins du *Saint-Laurent* (3500 kilom.); du *Mississipi* (5500 kilom.); du rio *Bravo del Norte* (3500 kilom.); du rio *Magdalena* (1600 kilom.); de l'*Orénoque* (2400 kilom.); de l'*Amazone* (5500 kilom.); du rio *San Francisco* brésilien (2900 kilom.); du *Rio de la Plata* (5000 kilom.).

La division générale de l'Amérique en plateaux montagneux très élevés et en plaines très basses, explique, suivant Malte-Brun, le contraste entre deux climats très différents et pourtant très rapprochés. Le Pérou, Quito, Mexico jouissent d'une température printanière, tandis qu'à peu de lieues la chaleur malsaine étouffe l'habitant des ports de Vera-Cruz ou de Guayaquil. Humboldt attribue la douceur relative du climat des plaines basses aux courants d'eau froids de la mer, à l'abondance des sources et des fleuves, à la présence des forêts impénétrables remplies de rivières, à la proximité des régions polaires.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

L'Amérique, peuplée au moment de sa découverte par Christophe Colomb (1492), d'Indiens peu nombreux, disséminés, incultes pour la plupart, est devenue par l'immigration et la colonisation une terre européenne. Espagnols, Portugais, Français, Hollandais, Anglais, Allemands, Italiens, Scandinaves, Chinois même y ont successivement ou ensemble fondé des établissements à l'image de leurs métropoles. Aujourd'hui, organisés et émancipés, les Etats américains vivent de leur vie propre, politiquement indépendants, sauf quelques rares colonies que l'Angleterre, l'Espagne, la France, la Hollande et le Danemark y conservent encore.

La superficie totale du Nouveau Monde, suivant Behm et Wagner, est de 41832213 kilom. carrés (Amérique du Nord, 19817305; — Amérique centrale, 547308; — Amérique du Sud, 17732117; îles de l'Amérique avec le Groënland, 3735483). — Le développement des côtes est de 77500 kilomètres. — La population approximative s'élève (1896) à 126 millions d'habitants, ainsi répartis :

1° Dans l'Amérique anglo-saxonne : 67 millions de blancs et métis; 7500000 noirs et gens de couleur; 500000 Indiens;

2° Dans l'Amérique latine : 33 millions de blancs et métis; 15 millions de noirs et gens de couleur; 2 millions d'Indiens.

ÉTATS D'AMÉRIQUE

NOMS DES ÉTATS	KILOM. CARRÉS	POPULATION	PAR Kil. c.	CH. DE FER en kilom.[1]	TÉLÉGRAPHES en kilom.
1. République des États-Unis	9272448	68300000	8	286000	306000
2. République du Brésil	8337218	14400000	1,7	7650	26000
3. République mexicaine	1946000	13000000	6	10000	32000
4. République de Colombie	1330000	3320000	8	350	8000
5. République du Pérou	1137000	2980000	2,6	1350	2500
6. République de Bolivie	1334000	2020000	»	210	222
7. République du Chili	753000	2960000	3	2870	12600
8. République de Venezuéla	1043000	2323000	»	430	5600
9. République Argentine	2789000	3920000	»	14000	30000
10. République de Guatémala	125000	1452000	12	190	3500
11. République de l'Équateur	307000	1200000	»	100	1600
12. République d'Haïti	28600	960000	33	»	»
13. République de Salvador	21000	777000	37	90	2600
14. République de l'Uruguay	187000	684000	3,6	1120	3800
15. République de Honduras	120000	381000	3	40	3000
16. République de Nicaragua	124000	320000	2,5	153	1700
17. République dominicaine	48500	417000	9	115	370
18. République du Paraguay	253000	330000	»	200	220
19. République de Costa-Rica	54000	243000	4	260	1000
20. Canada	7990000	4830000	0,6	24000	50000

1. Les Anglais ont construit 108 milles de voie ferrée à la Jamaïque, et 34 dans leur colonie de la Guyane. L'île de Cuba a 1600 kilomètres de chemins de fer, et la Trinité 87; Terre-Neuve en a 170.

Le nombre des Indiens autochthones qui subsistent encore en Amérique est très incertain. D'après la statistique de Behm, on peut l'évaluer ainsi :

1° *Dans l'Amérique du Nord :*

Dominion du Canada	155 000
Etats-Unis	306 000
Mexique	6 000 000
Amérique centrale	6 000
Total	6 467 000

2° *Dans l'Amérique du Sud :*

Colombie	126 000
Venezuela	52 500
Equateur	200 000
Pérou	400 000
Bolivie	245 000
Chili	10 500
Argentine	40 000
Paraguay	25 000
Patagonie	30 000
Brésil	500 000
Guyanes	10 000
Total	1 639 000

Total général 8 106 000

Origine du nom « Amérique. » — M. Jules Marcou, dans deux savantes dissertations (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, années 1875 et 1888) a recherché l'origine du nom d'Amérique. Il constate d'abord que le mot *Amérique* est un terme indigène qui désigne au Nicaragua les hautes terres entre Juigalpa et Libertad (provinces de Chontales), c'est-à-dire le dos de séparation entre les eaux qui s'écoulent dans l'Atlantique, et celles qui vont dans le lac de Nicaragua. Colomb, dans son quatrième voyage (1502-3) aborda à la côte de Costa-Rica. dans la grande baie de Chiriqui, où vivent encore aujourd'hui les Indiens Carcas et Ramas, les plus sauvages et les moins hospitaliers des Indiens de l'Amérique centrale. C'est dans leur pays que s'élève la chaîne de montagnes appelée Amérique. Ces montagnes renferment de l'or, et M. Marcou suppose que les premiers navigateurs espagnols ayant demandé aux Indiens d'où provenait l'or qu'ils portaient comme ornement, ceux-ci durent répondre de « l'Améric », c'est-à-dire des hautes terres de l'intérieur. Ce nom resta donc pour les Espagnols comme celui d'un El Dorado, et ils le répétèrent à tout propos On ne le rencontre pourtant pas dans le rapport (*lettera rarissima*) adressé par Colomb à Ferdinand d'Aragon sur son dernier voyage. — En Europe tout le monde parla bientôt des découvertes des Espagnols. Un professeur libraire de Saint-Dié, Hylacomylus, ne connaissant d'autres relations imprimées sur ces expéditions que celles d'*Albericus Vespuccius*, publiées en latin (1505) et en allemand (1506), crut voir dans ce prénom d'*Albericus* l'origine du nom corrompu et altéré d'*Amérique* ou *Americ*, et dans un opuscule (Strasbourg, 1509), confondant le prénom de l'aventurier italien (Alberico) et le nom géographique (Améric), il propagea son erreur en Allemagne. La première carte parue à Bâle en 1521 porte ces mots : *America provincia*. Quand elle parvint en Espagne, Colomb était mort, ses compagnons avaient pour la plupart disparu, les uns morts, les autres retournés dans les Indes, et personne ne rectifia l'erreur, le nom resta au nouveau-monde ; mais Hylacomylus, en rapportant à Vespucci l'honneur de nommer le continent découvert par Colomb, avait commis une injustice involontaire, dont la mémoire de Colomb a souffert, et qui n'est pas imputable à Vespucci. En réalité le nom *Amérique* est américain. (V. sur le

même sujet : de Humboldt, *Examen critique de l'histoire géographique du nouveau continent;* — et de Varnhagen, *Vespuce et son premier voyage*, 1497-1498, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1858, tome I). M. Edouard Charton (*Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 192-196) déclare immérité l'honneur fait à Vespuce, mais le défend contre le reproche de mensonge et de faux, et démontre qu'il n'est pas responsable de l'injustice qu'a propagée Hylacomylus (Waldseemüller). M. Charton admet le prénom *Amerigo*, inconnu en Italie, mais fréquent en Allemagne (*Amalrich*, *Amelrich*). C'est l'ancien nom français *Amaury* qui est devenu quelquefois *Maury*. Dans son deuxième mémoire (1888), M. Marcou démontre avec une autorité décisive que le terme *Amérique* est d'origine indienne, et qu'il a le double sens de *pays riche en or*, et de *pays du vent*.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Antiquités américaines.

On a beaucoup discuté dans notre siècle sur la pluralité ou l'unité des races américaines. De cet amas « de systèmes contradictoires, d'hypothèses aventureuses et de divagations réelles », accumulé par les deux écoles polygénistes et monogénistes, c'est à peine si la critique a pu faire sortir quelques données probables. Le cadre et la nature de cet ouvrage ne nous permettent pas de passer en revue les opinions des savants qui ont discuté ces mystérieux problèmes sans les résoudre. MM. de Humboldt, de Quatrefages, l'abbé Brasseur de Bourbourg, César Daly, Angrand, Waldeck ; les savants étrangers Nott, Gliddon, Haven, Bancroft, John Short, Squier, Davis ne s'accordent pas dans leurs conclusions; les uns admettent et les autres rejettent l'antiquité de la race américaine; ceux-ci affirment que les tribus asiatiques sont venues peupler l'Amérique, et découvrent des rapports certains entre la civilisation mexicaine et les civilisations de la Haute-Asie : M. de Quatrefages, par exemple, soutient que les Chinois connaissaient l'Amérique bien avant que les Européens eussent à ce sujet d'autres indications que les données plus ou moins légendaires. Ceux-là, et ce sont surtout les Américains, nient les migrations volontaires des peuples dans le nouveau continent, et le représentent comme ayant été absolument isolé depuis les premières périodes géologiques où l'homme a fait son apparition sur la terre. Ces diverses théories fourniront longtemps encore une abondante matière aux discussions des congrès des Américanistes. Ce qui

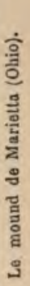
est certain, c'est que l'Amérique renferme un très grand nombre d'imposants débris de monuments lapidaires qui témoignent de l'éclat de civilisations disparues. On les rencontre surtout au Mexique, au Pérou, dans l'isthme central et aux Etats-Unis, sous la forme de bas-reliefs représentant des oiseaux, des reptiles, des mammifères, des hommes même de taille gigantesque; et aussi de temples, de pyramides, d'enceintes et de monticules fortifiés. M. John Short a composé un grand ouvrage sur les Américains du Nord, leurs origines, leurs migrations, leurs civilisations. « Les restes de ce peuple » mystérieux connu sous le nom de *Mounds Builders*[1], dit- » il, sont répandus sur des centaines de milles aux Etats- » Unis, et c'est une question de savoir si l'antiquaire s'étonne » plus du nombre de ces restes que de leur grandeur et de » leur immensité. »

Nous empruntons à une remarquable étude, publiée sur ce sujet dans la *Revue de géographie* (avril 1881) par M. de Fontpertuis, les détails suivants sur les *Mounds Builders*[2] :

Les Mounds Builders (États-Unis).

« Les vestiges qu'a laissés ce peuple sont épars dans toute l'immense région qu'arrose le Mississipi, ainsi que le Missouri et l'Ohio, ses grands tributaires ; mais il ne semble pas avoir atteint à l'ouest les rivages de l'Atlantique, à moins qu'on ne veuille lui attribuer ces immenses amas de coquilles qui se voient sur le littoral de l'Atlantique depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Floride, sur les bords du golfe du Mexique et les cours d'eau qui s'y jettent. Cependant il existe quelques vestiges de la présence des

1. *Mounds Builders*, constructeurs de monts.
2. Les travaux sur les origines américaines abondent depuis Humboldt, qui est le véritable et puissant initiateur de ces études toutes modernes, et dont on a pu dire spirituellement qu'il avait découvert l'Amérique une seconde fois. Outre les ouvrages spéciaux, que nous indiquons dans la Bibliographie, on peut consulter les nombreux mémoires insérés dans la *Revue d'anthropologie*, et les excellents résumés de M. Vivien de Saint-Martin dans les différentes livraisons de l'*Année géographique* (Paris, Hachette, 1862-78). M. E. Beauvois a constaté, dans ses travaux sur les *Colonies européennes d'Amérique avant Colomb*, l'existence de quatre colonies distinctes : la *Grande Islande* du dixième au quatorzième siècle (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse) ; le *Groënland* (dixième siècle); le *Vinland* (nord-est des Etats-Unis actuels) ; le *Norambègue* (baie de Fundy).



Le mound de Marietta (Ohio).

Mounds Builders sur les bords de la rivière Wateree, près de Camden, et dans la région montagneuse de la Caroline du Nord... On trouve des mounds sur les bords du lac Huron, près des sources de la rivière Saint-Clair; à Ottawa, dans le Michigan, à Mackinaw, à Beaver-Harbor, sur le lac du même nom, et l'un des mounds les plus riches en débris humains ou autres est celui de la Rivière-Rouge, situé sur le cours d'eau qui porte ce nom, à environ deux lieues de la ville de Détroit. Il mesure actuellement 20 pieds de hauteur et doit avoir eu originairement 200 pieds de large sur 300 de long. Il est entouré de plusieurs mounds d'une moindre dimension, et dont l'exploration a été remarquable par la découverte de tibias humains extrêmement aplatis.

..... « Plusieurs des mounds que l'on rencontre dans l'Etat de Wisconsin ont donné lieu, par la forme particulière et fantastique qu'ils affectent, de croire qu'ils n'appartenaient pas au même peuple que celui qui occupait les vallées plus méridionales. Au lieu de la pyramide ou du cercle, qui est le type ordinaire de ces constructions, celles du Wisconsin reproduisent, pour la plupart, la figure d'un animal, d'un oiseau ou même d'un homme... Dans l'Ohio, les mounds le *Grand serpent* et l'*Alligator* prouvent que les formes animales n'étaient pas inconnues aux habitants de cette dernière région. Son nom même indique très bien ce qu'est la forme du premier de ces mounds; la tête du serpent y est figurée par la crête d'une colline, et son corps par des ondulations gracieuses qui se déploient sur une longueur de 700 pieds, en se terminant à la queue par un triple repli. L'*Alligator* n'est pas moins remarquable par l'habile et scrupuleuse reproduction des formes du hideux saurien dont il porte le nom. Quelquefois les mounds empruntent la forme d'animaux disparus ou inconnus, tel, par exemple, celui qui figure un animal fantastique ayant une tête ressemblant à celle d'un singe, un corps long de 160 pieds et une queue de 325 pieds, qui décrit un demi-cercle. Mais le plus remarquable exemple de cette sorte de mounds est assurément le gros éléphant qui se dresse à quelques milles au-dessus de l'embouchure du Wisconsin; c'est une représentation si fidèle des formes

de cet animal que ses constructeurs devaient être nécessairement très familiers avec sa vue et ses traits, de même que le choix qu'ils ont fait d'un éléphant suggère l'idée qu'ils étaient d'origine asiatique ou bien contemporains du mastodonte américain.

..... « Le site sur lequel s'élève aujourd'hui une des *Reines de l'Ouest*, la grande ville de Saint-Louis, était jadis recouvert de mounds, dont un avait 35 pieds de haut, et c'est dans un groupe qui en embrasse environ une soixantaine que se dresse, dans le voisinage de Saint-Louis, l'œuvre la plus magnifique des Mounds Builders, la grande pyramide tronquée de Cakokia, qui déploie son énorme masse quadrangulaire sur des côtés longs respectivement de 500 et 700 pieds. Elle se couronne, au sommet, d'une terrasse de 200 pieds de large sur 450 de long, que surmonte elle-même un petit mound conique haut d'environ 10 pieds. Le docteur Forster ne doute pas que cette terrasse ne supportât un vaste temple.

« Les travaux militaires que les Mounds Builders ont élevés sur divers points du vaste territoire qu'ils occupaient révèlent un état de civilisation assez avancé... Ces travaux sont de deux sortes : les enceintes fortifiées proprement dites et les mounds fortifiés, qui servaient d'observatoires ou d'avant-postes : ceux-ci sont répandus tout le long des cours d'eau; on en rencontre non seulement sur l'Ohio et le Mississipi, mais encore sur leurs affluents[1]... »

Ad.-F. DE FONTPERTUIS,
Le peuple des Mounds et ses monuments.
(*Revue de géographie*, avril-août 1881.)

Le peuple des Mounds n'a laissé aucun témoignage précis de son antiquité : « leur histoire, dit M. Short, est un livre scellé, et la date même » approximative de leur apparition dans le bassin du Mississipi est aussi » incertaine que celle de la première origine de l'homme. » Des fouilles entreprises dans l'Iowa ont livré des échantillons curieux de leur industrie; des haches de cuivre enveloppées dans un tissu, des pipes en pierre revêtues de sculptures représentant divers animaux, des coquilles marines, des débris humains, des tablettes d'ardoise carbonifère recouvertes d'une

1. Suivant MM. Squier et Davis, les mounds du bassin de l'Ohio dateraient de mille ans environ. On ne rencontre pas moins de dix mille de ces monticules artificiels dans le bassin du Mississipi.

quantité de figures et de dessins hiéroglyphiques. Dans le Tennessee, le mont funéraire ou tumulus de Brentvood renfermait une centaine de squelettes, ensevelis pour la plupart dans des cercueils de pierre. D'autres tertres funéraires cachaient des sarcophages, des poteries en argile, peintes en ocre rouge, des jarres, et beaucoup de vases aux formes souvent étranges, mais artistiques. Les Mounds Builders étaient un peuple agricole; ils cultivaient les terres voisines du Wisconsin et du Missouri; ils exploitaient les mines, ainsi que l'attestent les anciens travaux souterrains de la région du lac Supérieur.

On est moins bien renseigné sur la religion, les mœurs, les coutumes, les lois des Mounds Builders[1]; et c'est en ces matières surtout que les conjectures et les affirmations des savants doivent être accueillies avec quelque défiance.

Un Américain, M. Lucien Karr, aide-curateur au musée Peabody, à Cambridge (Massachusets), va jusqu'à nier l'existence de ces prétendus fondateurs d'une antique civilisation dans le Nouveau-Monde. Il attribue aux mounds une origine moderne. Ceux qui les ont élevés, suivant lui, sont les ancêtres des Indiens actuels, qui étaient comme eux des pêcheurs, des chasseurs, et aussi des agriculteurs. C'est à eux que les premiers colons de race blanche eurent recours pour avoir du grain sans lequel ils seraient morts de faim. Les mounds, élevés en commun par une multitude réunie, étaient des sépultures, ou le piédestal sur lequel étaient bâtis les villages, entourés de palissades. Les rapports des anciens voyageurs qui ont pu assister à la construction des mounds, les traditions des tribus et les objets trouvés dans les fouilles attestent que les mounds sont l'œuvre des Indiens. (*The Mounds of the Mississipi valley historically considered.*)

Les congrès des Américanistes, qui siègent annuellement et alternativement dans l'une des grandes villes d'Europe, recherchent avec ardeur la vérité sur ces origines obscures. Le Congrès de 1890 s'est tenu à Paris, en l'hôtel de la Société de géographie, sous la présidence de M. de Quatrefages, l'éminent professeur d'anthropologie au Museum d'histoire naturelle, et président de la Société de géographie de Paris. Les recherches entreprises dans le sol du continent américain contribuent à enrichir cette science nouvelle, dont les premières bases ont été posées au Congrès de Nancy.

Grâce à la munificence de Mme Mary Hemenway, de Boston, une

---

(1) « Les tribus vaincues par les Espagnols (Kachiquels, Quichès, Lacandons, Tchèques, Zutugiles, Mosquitos, etc., etc.), séparées par vingt idiomes » et par des dissensions séculaires, n'étaient pas les possesseurs primitifs du » sol. Elles avaient été précédées, à une époque inconnue, par des populations supérieures dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'elles avaient une » architecture grandiose, des temples et des palais superbes, des obélisques, » des statues, des objets d'art, et une écriture hiéroglyphique analogue à celle » de l'Egypte, mais indéchiffrable. La critique moderne s'est beaucoup » occupée de ces monuments, sans parvenir à percer le mystère de leur » origine. Nous connaissons dans tous leurs détails, grâce à la gravure et à la » photographie, les ruines de Copan, d'Uxmal, de Quiché, de Mittla, de » Palenqué surtout, dans le Yucatan, que le savant M. Jomard appelait la » Thèbes américaine; mais leur secret historique est resté enseveli sous des » forêts impénétrables, avec les générations successives dont elles attestent la » grandeur. » (Félix BELLY, *A travers l'Amérique centrale.*)

grande expédition archéologique, commencée en 1887, sous la direction de M. F. Hamilton Cushing, dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique, a mis au jour, à la suite de fouilles savantes, des restes de cités indiennes, citadelles, temples, tombeaux, canaux, squelettes, armes, ustensiles, poteries, bijoux, etc.

Antiquités de Tula et de Comalcalco.

Les Toltèques appartiennent à cette race *nahua* qui, du VIIe au XIVe siècle, envahit le Mexique et l'Amérique centrale. Ils étaient blancs, barbus, de haute stature; leurs mœurs étaient douces, ils n'immolaient pas de victimes humaines à leurs divinités, le soleil et la lune. Ils couvrirent le Mexique de villes et de monuments grandioses, et, après quatre siècles de prospérité et d'éclat, disparurent comme par un coup de foudre. « Vers le milieu du XIe siècle, plusieurs années d'inondations, » de sécheresses et de gelées intenses amenèrent d'épouvantables famines » suivies de peste. Les ennemis du dehors et les grands vassaux profi» tèrent de ces fatales circonstances pour renverser l'empire; une guerre » d'extermination s'ensuivit, dura trois ans, et acheva de décimer ce » malheureux peuple. »

« Nous sommes à Tula[1], sur l'emplacement de l'ancienne capitale toltèque. Les antiquités qu'on rencontre à chaque pas dans le village nous offrent assez de témoignages de cette curieuse civilisation. La plus petite et la plus intéressante de ces antiquités est une large coquille perlière sculptée, qui représente un chef toltèque avec tous ses attributs et ressemble aux sculptures de la pierre de Tizoc à Mexico, mais plus encore à certains bas-reliefs de Palenqué et d'Ocosingo dans l'Etat de Chiapas. En pleine rue, contre une muraille, je trouve un grand anneau de pierre sculpté, il a 1^{m},95 de diamètre; le trou central a 0^{m},37. C'était, à n'en pas douter, l'un des anneaux enclavés dans les murailles du premier jeu de paume, *tlachtli*, créé sur l'Anahuac, jeu transmis par les Toltèques, non seulement aux Aztecs, car il existait à Mexico, mais transporté par eux dans le Tabasco à Uxmal, où l'on en retrouve l'édifice, et à Chichenitza, où un autre anneau semblable, quoique de sculptures différentes, est encore en place. Les historiens nous parlent de

1. Tula est située à 20 lieues au nord de Mexico. Le chemin de fer qui part de la capitale s'arrête actuellement à Huehuetoca, d'où une diligence conduit à Tula, dans la province d'Hidalgo.

ce jeu national dans tous ses détails et nous racontent que le joueur assez heureux pour faire passer ses paumes au travers de l'anneau central avait le droit de dépouiller les assistants de leurs vêtements et de leurs bijoux ; de sorte qu'au moment où la balle passait, c'était une débandade générale, suivie d'une poursuite ardente de la part du vainqueur, aux rires et aux applaudissements de la foule.

» Sur la place nous remarquons un immense fût de colonne couché ; il est en deux morceaux de basalte fort dur, couverts de lignes courbes, de palmes et de sculptures bizarres. Un autre fût avec son chapiteau, de même matière, ressemble tellement à un chapiteau dorique que l'on n'ose lui attribuer une origine indienne.... Nous voyons sur la même place trois parties de cariatides, deux debout et l'autre couchée. L'une d'elles a une hauteur de $2^m,18$, le diamètre des jambes est de $0^m,80$, la longueur des pieds de $1^m,20$.

» ... Ces grandes pièces faisaient, dit-on, partie du temple de la *Rana*, le temple de la Grenouille, dont parle l'historien Veytia. Il aurait été construit sous le règne de Mitl, empereur toltèque, qui, jaloux de la prospérité de Teotihuacan, une de ses villes de province, avait résolu d'attirer à Tula les nombreux pèlerins qui se rendaient en foule à la ville sainte de l'Anahuac. Ce temple, construit en pierres magnifiquement taillées, avait la forme d'un carré long ; à l'intérieur, le toit était fait de pierres polies et bien ajustées, qui, se rapprochant les unes des autres, se réunissaient dans le haut, et formaient comme une espèce de voûte. Au dedans se trouvait un piédestal sculpté avec le plus grand soin et sur lequel on plaçait la statue de la déesse ; elle était en or massif, couverte d'émeraudes et artistement travaillée.....

» A notre arrivée dans l'état de Tabasco, nous sommes accueillis par des récits merveilleux au sujet des ruines ; les restes en sont immenses, et les pyramides sur lesquelles s'élevaient les palais sont si nombreuses qu'on a désigné sous le nom de *Cordillero* (les Cordillères) l'emplacement qu'elles occupent. On en compte un millier, me dit-on, de toutes hauteurs, et elles s'étendent dans une direction

nord-est à partir de Comalcalco, traversent la lagune vers le Bellote, et arrivent jusqu'à la mer sur une ligne de vingt kilomètres. Les ruines se trouvent à 3 kilomètres à l'est sur la rive droite de la rivière..... Nous gravissons avec peine les flancs glissants de la pyramide pour atteindre le large plateau qui la surmonte. Là, je ne saurais décrire l'étonnement, l'enthousiasme, le saisissement qui s'emparent de moi. Tout est si en dehors des choses que j'attendais ! tout est si neuf ! si étrange ! Je me trouve en effet en présence de ruines gigantesques, du même style que celles de Palenqué, mais plus grandes. Cette pyramide a 285 mètres de base sur 30 à 35 de hauteur ; elle est oblongue, surmontée d'un vaste plateau où s'élevaient les palais indiens ; elle est bâtie en briques cuites et en terre. Pensez à des milliers de pyramides composées des mêmes matériaux et vous jugerez du travail incroyable que nécessita leur construction ! En dehors de ces masses écroulées, ruines informes qui ne disent rien, le premier édifice qui fixe mes regards est une tour carrée couronnée d'arbres comme la tour de Palenqué [1], avec des intérieurs semblables. Tout auprès

1. Durant ce même voyage, M. Charnay a visité de nouveau les ruines de Palenqué, situées dans la province de Chiapas : « Plus jeune, écrit-il, j'avais trouvé l'édifice modeste ; j'y retourne presque vieux, et je le trouve grandiose. Une courte promenade aux environs, au milieu de ce qui reste encore de ruines debout, me pénètre d'admiration. Ce palais massif, ces temples, ces pyramides de toutes hauteurs sont plus que majestueux, ils semblent effrayants... » Ces ruines ont été souvent décrites, notamment par l'abbé Brasseur de Bourbourg ; un des premiers voyageurs qui les ont découvertes et fouillées fut Waldeck dont l'histoire tient du roman.

« En 1822, après avoir publié la relation d'Antonio del Rio sur Palenqué, » surnommée la Thèbes américaine, Waldeck voulut connaître par lui-même » les ruines du Mexique et s'installa bravement avec une famille indigène au » milieu des décombres de la vieille Palenqué. Ses recherches furent patientes » et scrupuleuses. Il revint en France, chargé de dessins, de cartons, de » tableaux, de notes, songeant à l'honneur que ses découvertes allaient lui » valoir ; mais bientôt arrivèrent les désillusions. Les libraires ne voyaient » pas un filon d'acheteurs possible pour une publication d'un pareil ordre ; » l'archéologie américaine n'était pas classée ; l'Académie elle-même ne possédait pas un seul savant capable de patronner l'œuvre ; bref, l'immense » travail demeurait en manuscrit. Waldeck ne parvint à triompher de l'in- » différence des libraires et de l'administration qu'à l'âge de quatre-vingt- » treize ans ! Heureusement la nature lui permit d'être centenaire et de jouit » quelque peu de ses succès tardifs. Il mourut à cent neuf ans, n'ayant guère » qu'une infirmité : la surdité. A cent trois ans, il envoyait encore des tableaux » au Salon ! On se rappellera longtemps ce robuste vieillard à la barbe blanche, » au teint coloré, aux yeux vifs, presque passionnés, alors qu'il était presque » centenaire ! Il se tenait droit, bien ferme dans sa haute taille en face des » débris du siècle dont il était vainqueur. Il chargeait sa palette de tons

sont d'autres décombres, et plus au sud une partie du grand palais qui occupait l'esplanade. Il n'en reste que peu de chose, un fragment de 15 mètres environ, composé de deux grandes salles parallèles, qui nous fait connaître l'architecture et la disposition de l'édifice. Nous retrouvons de plus toute la base des murailles de la façade orientale et nous pouvons rétablir le plan de l'édifice dans son entier. Le mur de l'extrémité sud est complet, et l'on voit encore aussi vive que jadis la peinture rouge jaunâtre dont il était couvert. Ce palais, composé comme le palais du gouverneur à Uxmal, d'une double travée d'appartements, avait une longueur de 71m,55..... Il est construit de briques cuites, rouges et minces, et d'un épais mortier de chaux tirée des coquilles des lagunes. Le bas de la muraille était nu, couvert de stuc poli, et, autant qu'on en peut juger, sans ornement, mais la frise qui constituait le toit était d'une richesse extraordinaire, si l'on s'en rapporte aux fragments disséminés çà et là..... Des espèces d'hiéroglyphes énormes, modelés dans le ciment, faisaient si bien corps avec la muraille, que des fragments de toutes grandeurs s'en écroulèrent sans se rompre. C'est à cette solidité que nous devons la conservation d'un bas-relief provenant de la tour occidentale et dont on ne peut qu'admirer le modelé magnifique..... Tout près de cette pyramide, nous en visitâmes d'autres moins importantes qui font partie de la même cordillère; sur toutes comme sur la première, nous trouvâmes des ruines amoncelées, restes de murailles intérieures écroulées, fragments d'ornementation, briques énormes, palais, temples ou demeures des grands. »

Désiré CHARNAY[1], *Mes découvertes au Mexique*.
Tour du Monde (1er semestre, 1882), Paris, Hachette.

» jeunes et frais, car il était resté jeune de goût et d'esprit. Un soir, dans une » réunion d'américanistes, il nous offrit au dessert une chanson, qu'il disait » avec l'accent d'un vieillard qui n'a pas perdu la mémoire des riants souve- » nirs d'un autre âge. Je voulus le reconduire chez lui; il s'y opposa, et, » pour me prouver qu'un homme de sa trempe n'avait pas besoin de guide, » il fit signe à un omnibus et monta sur l'impériale. Il avait alors cent » un ans! » Richard CORTAMBERT (*Revue de géographie*, novembre 1880).

1. M. Désiré Charnay se trouvait il y a une vingtaine d'années à la biblio-

A 8 lieues nord-est de Mexico se trouve le village de San-Juan, bâti sur l'emplacement de Téolihuacan, la Cité des Dieux. Au centre de la plaine où elle s'élevait se voient encore deux pyramides immenses, jadis dédiées au soleil et à la lune. « Sur le plan supérieur de ces deux pyramides s'élevaient deux » temples superbes où les prêtres des temps antiques sacrifiaient » aux astres du jour et de la nuit. On voit encore des débris de » celui de la lune; de celui du soleil il ne reste plus qu'une sur- » face nue et solitaire. Mais, sur cette arène déserte, le voyageur » qui s'est senti le courage de la gravir contemple avec admi- » ration le magnifique panorama qui s'offre à ses regards; » au delà d'Otompan, la chaîne majestueuse de la Matlal- » cuéyé déroule du nord au sud ses belles vallées et ses co- » teaux couverts d'une éternelle verdure; au midi, les riches » campagnes de Chalco terminées par les monts de porphyre » qui servent de gradins au Popocatepetl, puis en tournant au » sud et à l'ouest, la vallée d'Anahuac avec ses grands lacs, » ses cités assises sur les eaux, effacées dans leur splendeur » antique par leur fière rivale, Mexico-Tenochtitlan, qui rap- » pelle, dans les siècles modernes, les derniers efforts de la » puissance des Nahoas. Au pied des deux pyramides du » soleil et de la lune s'étend tout un système de pyramides » plus petites (*tumuli*), semblables à ceux qu'on voit partout » dans l'Amérique septentrionale, de 9 à 10 mètres d'éléva- » tion. Ces monuments, au nombre de plusieurs centaines, » sont disposés exactement, suivant la direction des parallèles

---

thèque de la Nouvelle-Orléans; il y demanda communication de quelques ouvrages de littérature et d'histoire. On lui apporta le livre de Stephens et de Cathervood sur les ruines du Yucatan. Il n'avait jamais entendu parler de ces grands édifices enfouis dans les profondeurs des forêts du Nouveau-Monde, et qui sont presque aussi vastes que les palais de l'Assyrie et de l'Inde. « Je fus enthousiasmé, dit M. Charnay lui-même, je relus dix fois, vingt fois l'ouvrage, et je m'écriai avec la conviction d'une grande œuvre à accomplir : J'irai là! » Le jeune voyageur tint parole, et le plus souvent, s'ouvrant un passage à travers les jungles, photographia la plupart des vieux édifices du Yucatan. Son succès auprès du monde savant fut considérable. Les troubles du Mexique l'empêchèrent malheureusement d'organiser tout de suite une expédition pour continuer ses fouilles. Enfin, 25 ans plus tard, en 1880, l'ordre régnant au Mexique, M. Charnay fut chargé d'une mission officielle; une subvention lui fut accordée, et cette somme fut bientôt triplée par la générosité d'un citoyen des États-Unis, M. Lorillard. L'explorateur poursuit ses recherches avec persévérance et succès. Il a découvert plusieurs cimetières indiens dans les environs de Mexico, et exhumé des vases, des urnes, des crânes, au péril de sa vie, en butte aux vengeances des Indiens et aux rigueurs du froid dans des régions situées à plus de 4,000 mètres d'altitude. Les collections réunies par notre vaillant compatriote enrichiront la science, et aideront puissamment à reconstituer l'histoire des Toltèques et des Aztèques.

» et des méridiens, en avenues d'une grande largeur, abou-
» tissant aux quatre faces des pyramides principales. Toute
» cette plaine portait chez les Mexicains le nom de *Micaotli*, le
» Chemin des Morts. Ces monuments imposants, considérés
» comme les plus anciens du Mexique, avaient été érigés pour
» servir de tombeaux. » BRASSEUR DE BOURBOURG[1],

Histoire des nations civilisées du Mexique avant Colomb.

(Paris, 1857-59, 4 vol. in-8°. Bertrand.)

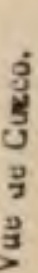
L'ancienne forteresse de Sacsahuaman, à Cuzco (Pérou).

« Je ne saurais terminer ces observations sans dire quelque chose de la grande forteresse de Sacsahuaman qui commandait la ville de Cuzco[2]. C'était là la citadelle des maîtres, le travail de trois règnes, et les chroniqueurs n'en parlaient que comme de la huitième merveille du monde. Cette forteresse s'élève sur le promontoire hardi qui s'avance dans la vallée de Cuzco, entre les deux cours d'eau d'Huatenay et du Rodadero. Les fortifications consistent en trois lignes de murailles massives, portant chacune une terrasse et un parapet. Ces murailles sont presque parallèles et ont des angles extérieurs et rentrants presque réguliers sur la longueur conservée de 1,800 pieds. La première, ou la muraille extérieure, a actuellement une hauteur moyenne de 25 pieds; la seconde, située à 30 pieds environ en arrière de la première, a une hauteur de 18 pieds; la troisième muraille se trouve à 18 pieds environ de la seconde, et la partie

---

1. M. l'abbé Ch. Etienne Brasseur de Bourbourg, voyageur et historien français, né à Bourbourg (Nord), en 1814, mort à Nice en 1874, ancien aumônier de la légation de France au Mexique, et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatémala), prit une part active aux travaux de la commission scientifique française du Mexique. On lui doit surtout des ouvrages considérables sur l'histoire et les antiquités américaines. — (V. la Bibliographie.)

2. L'ancienne capitale des Incas, Cuzco, était située, comme la ville actuelle de ce nom, au nord du bassin du Titicaca (Pérou), dans un des *bolsones* (ravins ou vallons) les plus encaissés des Andes. M. Squier a relevé le plan des imposantes ruines de la grande cité des Incas ; il a retrouvé les vestiges du temple du soleil, du couvent des Vestales, des palais d'Yupanqui et de l'inca Rocca, et du palais de Manco-Capac lui-même. Les Incas avaient soigneusement fortifié les cols qui conduisaient à la capitale; nous citons la description de la plus formidable de ces citadelles.



Vue de Cuzco.

la plus élevée a 14 pieds. L'élévation totale des murailles est donc d'environ 57 pieds.....

» Les pierres qui les composent sont des blocs massifs d'un calcaire bleu, inégaux comme forme et comme grandeur, mais parfaitement joints, le tout formant, sans aucun doute, le spécimen le plus grandiose de toute l'Amérique, sinon du monde, de ce qu'on appelle le style *cyclopéen*. La muraille extérieure est très massive. Chaque saillant se termine par un immense bloc de pierre parfois de la hauteur de la terrasse qu'il supporte, mais en général servant de base à un ou plusieurs autres blocs moins grands que lui. L'une de ces pierres a 27 pieds de long sur 14 de large et 12 d'épaisseur. Toutes sont légèrement bombées au milieu de la face extérieure, mais taillées tout droit vers les joints, comme on le voit dans quelques-uns des palais florentins. Elles s'unissent les unes aux autres avec une exactitude remarquable. Les murailles intérieures sont en pierres moins grandes et plus régulières.

» Chaque muraille porte une terrasse ou plate-forme dont le sommet était autrefois couronné d'un parapet. Les chroniqueurs ne parlent que de trois portes, mais il y en avait cinq en tout. L'entrée principale occupait à peu près le milieu de la ligne de murailles où un saillant avait été omis. Au milieu, du côté gauche de cet espace se trouvait et se trouve encore, entre deux énormes blocs de pierre, une ouverture large de 4 pieds qui conduisait par des marches sur la première terrasse. L'entrée à travers la seconde muraille est plus compliquée, elle s'ouvre contre un mur transversal que les marches tournent à angles droits pour atteindre la seconde terrasse. La troisième muraille offre une double entrée, dont l'une est simple comme celle de la première muraille, l'autre semblable à celle qui traverse la seconde. Les entrées secondaires, à droite et à gauche, sont de simples ouvertures qui ne se trouvent pas placées symétriquement. D'après les chroniqueurs, ces différentes portes ou entrées étaient closes par des blocs ou tables de pierre fermant hermétiquement, et, en effet, nous trouvons encore des dalles de cette espèce. »

» Les pierres avec lesquelles cette forteresse a été construite sont du calcaire, et il s'en trouve encore des masses gisant tant dans l'enceinte même de ces murailles que sur le plateau, au delà de la forteresse. Il est plus que probable qu'une partie des pierres qui entrent dans la construction de la forteresse ont été prises dans leur position naturelle près de l'endroit où elles se trouvent maintenant; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart ont été apportées des carrières de roche calcaire, sur le bord du plateau supérieur. Il existe encore deux routes distinctes, bien tracées, qui mènent à ces carrières. Des blocs tout taillés se trouvent des deux côtés de ces routes, et d'autres encombrent les carrières mêmes. La grande *piedra cansada* ou *sayacusca* qui, suivant Garcilasso et d'autres, ne put être déplacée que par les efforts de vingt mille hommes et, qui, en s'échappant, tua trois cents ouvriers, est une masse énorme d'un poids de 1,000 tonnes au moins, et n'a assurément jamais été remuée par des mains humaines. La surface supérieure de ce bloc a été taillée, comme celle de la plupart des roches qui couvrent le plateau, en sortes de sièges et de récipients de tous genres. Les côtés sont creusés en niches et en escaliers. Le tout forme un labyrinthe de sculptures incompréhensibles, d'un travail achevé, quoique inutile.

» La forteresse de Cuzco est commandée presque entièrement par les hauteurs du Rodadero, et entièrement par la colline adjacente de Contuta. Il n'y a cependant point de doute qu'elle ne fût imprenable par l'art militaire en usage de son temps. » E. G. Squier[1],

Quelques remarques sur la géog. et les mon. du Pérou.

(*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, janvier 1868.)

1. M. Squier (Ephraïm-Georges), voyageur et antiquaire américain, est né à Bethléem (Etat de New-York), en 1821. Dès 1842, il explora les antiquités indiennes de la vallée du Mississipi, prit part à l'expédition archéologique de Davy, étudia les monuments anciens du Nicaragua, etc. Il a publié dans de nombreux mémoires les résultats de ses découvertes.

3° BIBLIOGRAPHIE[1]

ACOSTA. *The natural and moral History of the Indies.* — Londres, 1880, 2 vol. in-8°.

ANDERSON. *America not discovered by Columbus.* — Chicago, 1876, in-8°.

ANGRAND (L.). *Antiquités américaines, Tiaguanaco.* — Paris, 1867, in-8°.

ARCHIVES *de la Commission scientifique du Mexique.* — 4 vol. in-8°, 1864-1870.

BAUMGARTEN. *Amerika* (Stuttgard, in-8°, 1882).

BRASSEUR DE BOURBOURG. *Quatre lettres sur le Mexique.* — Paris, 1868, in-8°. — *Manuscrit Troano, étude sur le système graphique et la langue des Mayas.* — Paris, 1870. 2 vol. in-8°, Imp. nat. — *Histoire des nations civilisées du Mexique avant Colomb.* — Paris, 1857-59, 4 vol. in-8°, Bertrand.

BRADFORD. *American antiquities* (New-York, 1843, in-8°).

BRINTON. *Library of American Aboriginal Litterature* (Philadelphie, 1890, 8 vol.). — *The American Race* (New-York, 1891, in-8°).

BRYANT. *Picturesque America.* — Londres, 1890, 4 vol. in-4°.

CHARNAY et VIOLLET-LEDUC. *Cités et ruines américaines.* — Paris, 1862, in-8°.

DE COSTA. *The Pre-Columbian discovery of America by the Northmen.* — Albany, 1868, in-8°.

DRAKE. *Biography and History of the Indians in North America.* — Boston, 1837, in-8°. — *Antiquitates Americanæ.* — Copenhague, 1837, in-4°.

GRAVIER. *Découverte de l'Amérique par les Normands.* — Paris, 1874.

HARISSE. — *America vetustissima.* — *Recueil bibliogr.* — Paris, 1872, in-8°.

DE HUMBOLDT. *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent.* — Paris, 1816-1839, 5 vol. in-8°, Gide.

DE HUMBOLDT et BONPLAND. *Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent.* — Paris, 1816-31, 13 vol. in-8°.

JOMARD. *Les antiquités américaines au point de vue du progrès de la géographie.* — Paris, 1847, in-8°.

---

1. **L'Institut Smithsonien.** — Les recherches sur les origines américaines ont leur principal foyer dans l'*Institut Smithsonien* de Washington. Un riche et savant anglais, James Smithson, qui n'avait jamais mis le pied en Amérique, légua en mourant (1829) son immense fortune à son neveu, à condition que si celui-ci mourait sans enfants, cette fortune reviendrait au gouvernement des États-Unis pour la fondation d'un établissement destiné à l'accroissement et à la propagation du savoir parmi les hommes. Le neveu mourut à Pise, le 5 juin 1835, sans laisser de postérité. Un procès s'engagea à la cour de la Chancellerie, à Londres; le gouvernement des États-Unis, en 1838, fut mis en possession du legs qui s'élevait à 2.833.429 fr., 60 c.; quand le Congrès se décida enfin à l'accepter en 1846, les intérêts accumulés avaient accru le capital primitif de 1.331.709 fr. 70 c. Après de longues délibérations, un conseil d'administration composé de membres du congrès, notables et hauts fonctionnaires, décida d'employer ce capital à la création d'une bibliothèque, d'un musée des sciences, et à l'encouragement de recherches scientifiques originales; un édifice grandiose fut élevé à Washington dans ce but, et reçut le nom d'institut Smithsonien (*the Smithsonian institute*). On pense bien que la science américaine y tient la plus grande place. On y trouve, entre autres, une exposition de la flore et de la faune du Nouveau-Monde anciennes et modernes. « La portion vraiment curieuse de cet institut, c'est la collection de tout ce qui » a trait à l'histoire de l'Amérique dans les temps reculés Géologues, philologues, antiquaires ont l'esprit fort en travail sur cette question : Quelle est » l'origine des Américains et quelle était leur civilisation? Les brochures succèdent aux brochures, les livres aux livres, mais la question ne s'éclaircit » guère. Le savant directeur du musée que j'interroge à ce sujet, m'avoue avec » tristesse que plus on cherche, moins on trouve, et que plus les études sont » approfondies, moins les résultats sont certains. Je comprends que ces études » passionnent les savants américains, car moi, étranger et profane, je ne sache » rien qui mette davantage l'imagination en éveil que cette histoire primitive » et divinatoire du vieux monde. » (Othenin [illegible] — *Mondes*, 15 mars 1882.)

LECLERC (Ch.). *Bibliotheca americana* (liste de 2638 ouvrages par ordre géographique). — Paris, 1878, in-8°, Maisonneuve.
DE LONGPÉRIER (Adrien). *Notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines du Louvre.* — Paris, 1850, in-8°, Vinchon.
MACFERLANE. *The coal regions of America.* — New-York, 1877, in-8°.
MAC KENNEY et HALL. *History of the Indian tribes.* — Washington, 1838-44, 3 vol.
MARGRY (P.). *Mém. et docum. pour servir à l'hist. des origines françaises des pays d'outre-mer.* — Paris, 1879-88, 6 vol. in-8°.
DE NADAILLAC. *L'Amérique préhistorique.* — Paris, 1882, in-8°. — *Découvertes récentes en Amérique.* — 1884, in-8°.
D'ORBIGNY (Alcide). *L'homme américain.* — Paris, 1839, 2 vol. in-8°.
PECTOR (D.). *Vestiges des popul. précolombiennes au Nicaragua.* — Paris, 1889, in-8°.
RECLUS (E.). *Géogr. univ.* (t. XV, XVI, XVII, XVIII). — Paris, 4 vol. in-4°.
DE ROSNY (L.). *Arch. paléogr. de l'Orient et de l'Amérique.* — Paris, 1873, in-8°.
DE ROSNY (Léon). *Revue orientale et américaine* (Sous la direction de). — Paris, 1859-66, 11 vol. in-8°.
SABIN. *Bibliotheca americana.* — New-York, 1884, in-8°.
TERNAUX-COMPANS. *Bibliothèque américaine, ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis la découverte jusqu'en 1700.* — Paris, 1837, in-4°, Bertrand. — *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique.* — Paris, 1837-41, 20 vol. in-8°.
THOMAS (C.). *Work in mound exploration.* — Washington, 1887, in-8°.
DE WALDECK et BRASSEUR DE BOURBOURG. *Monuments anciens du Mexique, Palenqué,* etc. — Paris, 1866, in-f°, Bertrand. — *Bull. Soc. géogr.*, 1850, t. I[er].
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Les études américaines, dans le présent, le passé et l'avenir.* — *Année géographique*, 1864, in-18, 1872, Hachette.
WILLIAMS. *History of the negro Race in America from* 1619 *to* 1880. — New-York, 1885, 2 vol. in-8°.
WINSOR. *Narrative and Critical History of America.* — Londres, 1888, 7 vol. in-8°.

ACOSTA. *Ruines de Tunja* (Amér. cent.). — *Bull. de la Soc. de géogr.* (1850).
AMPÈRE. *Les Antiquités du Mexique.* — *Rev. des Deux-Mondes*, 1[er] oct. 1858.
BLONDEL (S.). *Recherches sur les bijoux primitifs mexicains et péruviens.* — *Revue de philologie et d'ethnogr.*, 1876, t. II.
CHARNAY (D.). Voyage au Yucatan. (*Tour du Monde*, 1883 et 1884.)
DALLY (E.). *Rapport sur les races indigènes et sur l'archéologie du Nouveau Monde.* — *Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. III, 1862.
DENIS (F.). *Antiquités du Mexique.* — *Revue des Deux-Mondes*, 1831.
D'EICHTHAL (Gust.). *Des origines asiatico-bouddhiques de la civilisation américaine.* — *Revue archéologique* (sept. et nov. 1864, janv. 1865).
(V. la collection de la *Revue américaine*, et les travaux des Congrès des Américanistes.)
GAFFAREL. *Les Grecs et les Romains ont-ils connu l'Amérique.* — *Revue de géographie* (oct. et déc., 1881). — *Le Congrès des Américanistes à Madrid.* — *Bull. de la Soc. de géogr.* (nov. 1881). — *Etudes sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent avant Colomb.* — Paris, 1869, in-8°.
MARCOU (Jules). *Sur l'origine du nom d'Amérique.* — *Bull. de la Soc. de géogr.* (juin 1878-1888).
DE SAUSSURE. *Découverte des ruines d'une ancienne ville mexicaine sur le plateau de l'Anahuac.* — *Bulletin de la Société de Géographie* (1858, t. I).
SQUIER. *Antiquités de l'Amérique centrale.* — *Découvertes d'anciens monuments sur les îles de Nicaragua.* — *Des restes encore subsistants de l'ancienne civilisation mexicaine.* — *Bulletin de la Société de Géographie* (1850 et 1855).
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Dictionnaire de Géographie universelle* (Art. Amérique). — Paris, in-f°, en 6 vol. Hachette. — V. *Suppl.* 1896.
Annual Report of the Bureau of Ethnology (périodique depuis 1880, Washington)

AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER[1]

TERRE-NEUVE. — SAINT-PIERRE et MIQUELON. — ALASKA

PREMIÈRE PARTIE : TERRE-NEUV

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Terre-Neuve a une forme triangulaire, allongée parallèlement au littoral du Labrador; les caps *Bauld*, *Raye* et *Race* en marquent les extrémités nord, sud-ouest et sud-est; le détroit de *Belle-Isle*, souvent bloqué par les glaces, large de 15 à 40 kilomètres, la sépare du Labrador. L'île barre en partie l'entrée de l'immense estuaire de Saint-Laurent. — **Sit. astronomique.** 46° 15′ et 51° 46′ de lat. N.; 54° 51′ et 62° de long. O. — **Relief du sol.** L'île ne renferme pas de hautes montagnes, mais elle est sillonnée du sud-ouest au nord-est de « rangées » parallèles, massifs granitiques ou roches siluriennes profondément découpées par la mer, et à l'intérieur par des cluses ou des dépressions lacustres. La chaîne de la *Longue-Rangée* s'étend à l'ouest le long du détroit de Belle-Isle, depuis la baie de St-George jusqu'au fond de la péninsule dite *Petit-Nord* (hauteur moyenne, 400 m.); une autre au centre, le *Middle-Range*, élève sa plus haute cime, le *Peyton*, à 500 m. — **Cours d'eau.** Les pentes du sol s'allongent au nord et à l'est vers l'Atlantique; les lacs, marais, tourbières et rivières couvrent le tiers de l'île. — Le fleuve principal ou fleuve des *Exploits* (320 kilom.), déversoir d'une chaîne de lacs, forme une série de cascades et de rapides, à travers forêts et landes, et tombe à l'est de la baie de Notre-Dame ; — la *Gander* coule à l'est dans une creuse vallée; — l'*Humber* écoule à l'ouest, dans la *Baie des Iles*, les eaux du *Grand-Etang*, presque aussi vaste et aussi profond que le lac Léman. — **Littoral.** Il est profondément déchiqueté au nord et à l'est par les fiords qu'ont creusés les anciens glaciers de l'intérieur et le choc des banquises de glace descendues des mers polaires (*Baie-aux-Lièvres*, *Baie-Blanche*, de *Notre-Dame*, de *Bonavista*, de *la Trinité*, de *la Conception*, de *Plaisance*, etc. La rencontre des courants, la débâcle des glaces flottantes, l'épaisseur et l'obscurité des brouillards et des brumes, rendent la navigation et la pêche dangereuses à l'est de l'île. — Le **climat** est froid et humide, les pluies abondantes et souvent glaciales; les rafales d'hiver sont terribles. « Presque de tous les côtés, Terre-

1. Les *régions polaires* et l'*archipel arctique américain* formeront un chapitre du volume intitulé : L'OCÉANIE. — LES PÔLES.

… la mer une côte abrupte et formidable. En peu de
… ral offre une plus étonnante succession de tableaux
» gra… fa…ises à pic ou surplombantes, arcades dans lesquelles
» s'engou… le flot, parois inclinées que les vagues remontent en minces
» nappes, souffleurs d'où l'eau s'élance en ombelles, caps aux musoirs
» avancés environnés de brisants, vallées étroites au fond desquelles on
» aperçoit les filets blancs des cascades. En hiver, au printemps, des
» glaces bloquent l'entrée des ports; souvent aussi les brouillards en
» défendent l'approche. Même par terre, les voyages sont presque impos-
» sibles, si ce n'est par les sentiers qu'ont frayés les caribous, quoique
» dans l'intérieur ne se dressent point de montagnes d'une grande élé-
» vation : les fiords de la côte, les lacs, les innombrables mares des
» vallées arrêtent partout le voyageur; ces fourrés d'arbustes entre-
» mêlés ne sont pas moins difficiles à franchir que les prairies trem-
» bl…ts gonflées de mousse humide, et pendant l'été, saison des
» vo…ds, les moustiques tourbillonnent dans l'air en nuages, s'abat-
» tant sur le malheureux piéton et lui mettant la figure en sang. »
(Elisée Reclus, *Géographie universelle*, t. XV, p. 639.)

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Historique. L'île de **Terre-Neuve** (*New-Foundland*) est la plus vieille des colonies anglaises. Reconnue au onzième siècle par les navigateurs normands sous le nom de *Markland*, découverte de nouveau en 1497 par Jean Cabot, qui reçut en récompense du roi Henri VII le don de dix livres sterling (250 fr.), fréquentée vers la fin du seizième siècle par plus de 500 navires français, espagnols, portugais, basques, anglais, qui déjà s'y disputaient la pêche, elle fut colonisée et déclarée possession anglaise en 1583 par Gilbert, et de nouveau en 1608 par John Guyas, qui fonda Saint-Jean. Les Français la disputèrent et la reprirent plusieurs fois; ils y fondèrent des postes, comme le village de Plaisance, qui fut un des centres de leurs pêcheries. — En 1713, en cédant l'île à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, la France s'était réservée la jouissance exclusive de la côte occidentale, dite *French Shore* (côte française), pour la pêche, avec le droit de séchage sur la terre ferme. Ce privilège, difficile à défendre, a provoqué des conflits incessants, et il est maintenant presque ouvertement violé. (Voy. plus loin, page 26.)

Constitution. Dès 1869, la Chambre des Communes et le Sénat du Dominion avaient voté l'admission de l'île de Terre-Neuve au sein de la confédération canadienne, sur la demande même de la législature de l'île. En réalité, Terre-Neuve forme jusqu'à ce jour un district particulier, administré par un gouverneur que nomme la reine (*responsible governor*), et un parlement local, composé d'une Chambre et d'un Sénat, élu par les habitants. Sont électeurs tous les Terre-Neuviens âgés de vingt-cinq ans, et dès l'âge de vingt et un ans tous ceux qui sont domiciliés depuis deux ans dans l'île. Sont éligibles à la Chambre tous ceux qui ont un revenu égal à 480 piastres ou une propriété évaluée à 2400 piastres. Les membres du Sénat, ou Chambre haute, sont élus à vie par le gouverneur.

La plupart des noms géographiques de l'île portent la marque française. La capitale, **Saint-John** (Saint-Jean), 28600 hab., à 3550 kilom. de Liverpool, à 2640 de Valentia, à 1450 de Québec, est située sur la côte orientale de la presqu'île d'Avalon, au fond d'une baie paisible où on accède par un étroit couloir de rochers (*narrows*); les habitants ne vivent que de la pêche et du commerce du poisson. — *Harbour-Grace* (Havre de

Grâce), 7 000 hab., à l'ouest de la baie de la Conception, a un port sûr et profond ; *Carbonear* (Carbonières), 3800 hab., sur la même baie au nord, est un autre rendez-vous de pêche ; *Heart's Content*, à l'ouest, sur la baie de la Trinité, est le point d'accès des câbles télégraphiques anglais; *Bonavista*, *Fogo*, *Toulinguet* ou *Twillingate* (4800 hab.), ouvrent leurs ports sur les péninsules du nord. Au sud de la presqu'île méridionale d'Avalon, se pressent sur la côte les anciennes colonies françaises : *Fortune*, la *Poile*, *Port-aux-Basques*, et surtout *Plaisance*, appelée par les Anglais *Placentia*, ancienne capitale française de l'île (400 hab.), rattachée à Saint-Jean par un chemin de fer. « Un silence lugubre plane aujour- » d'hui sur cette ville, autrefois le dernier rempart de notre domination, » et dont les échos retentirent pendant de longues années du bruit de » nos canons. Bâtie au fond d'une immense baie qui n'a pas moins de » 18 lieues de profondeur, et au pied d'une série de collines escar- » pées qui abritent sa rade contre tous les vents, Plaisance était vrai- » ment placée pour être un port militaire de premier ordre. Les événe- » ments le prouvèrent, car jamais elle ne put être prise, et les Anglais » n'y pénétrèrent qu'en vertu des clauses du traité d'Utrecht. » (*Le Temps*, 13 août 1891.)

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. Le sol est peu cultivable : les arbres sont rares et rabougris; les fruits ne mûrissent pas. « Un acre de mer, disent les habitants, » vaut mille acres de terre. » Les animaux à fourrures, amenés par les débâcles des glaces, *ours*, *morses*, n'y sont pas rares. Les *caribous* et les *loups* abondent, mais la race des beaux chiens, jadis si estimés, dégénère et tend à disparaître. — On a découvert de la *houille*, du *fer*, du *cuivre*, du *plomb* : des capitalistes américains exploitent du *cuivre* dans la baie de Notre-Dame, aux environs de *Tilt-Cove*, et du *plomb* dans la baie de Plaisance. — Mais la grande richesse de l'île est dans l'industrie de la pêche (*morues*, *harengs*, *phoques*, *homards*, *saumons*) : 75 à 80 millions de francs de morues par an. — **Commerce** (1893). **Importations**, 7 573 000 dollars. **Exportations**, 6 281 000 dollars. — **Chemins de fer.** Le parlement a voté le projet d'un réseau de 650 kilom., devant coûter 30 ou 40 millions, pour relier Saint-John à Spread-Eagle-Sparks, sur la côte orientale, avec embranchements à Harbour-Grace, Brigus et Clarke's-Beach; une autre ligne unit Saint-Jean à la région minière de la baie Notre-Dame. — **Télégraphes**, 1 800 kilom. Sur les dix câbles transatlantiques du nord, cinq aboutissent à la baie *Heart's-Content*; d'autres relient Terre-Neuve au Canada et aux Etats-Unis.

IV. NOTIONS STATISTIQUES

Superficie. 110 670 kilom. carr. — **Population.** 200 000 hab. (1,9 par kilom. carr. — **Recettes** (1893). 1 854 000 dollars. — **Dépenses.** 2 110 000 dollars. — **Dette.** 8 256 000 dollars.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Aspect physique de Terre-Neuve.

« L'île de Terre-Neuve est située devant l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, dont elle fait un lac immense avec

ILE DE TERRE NEUVE ET GOLFE DU S^T LAURENT

deux issues vers l'Océan; elle a la forme d'un triangle et ne compte pas moins de 400 lieues de côtes, profondes, découpées, surtout dans l'est et dans le sud, offrant un nombre considérable de havres ou de baies accessibles à tous les navires. L'aspect de ces côtes est triste et grand dans sa tristesse; les terres sont hautes, grisâtres, sans verdure, et la mer brise avec fureur sur ces falaises désolées. A l'intérieur la nature est belle et sauvage; on trouve de beaux lacs, d'innombrables torrents qui roulent vers la mer, des forêts de sapins et de bouleaux souvent impénétrables, un sol mouvementé, une végétation puissante, et qui semble pressée de vivre pendant les mois si courts que lui garde l'été; dès que l'on s'écarte des côtes, on marche en pleine solitude; partout un silence profond; pas une maison, pas une âme. Le climat est de fer. Les beaux jours sont rares, même aux mois de juillet et d'août, et le brouillard les obscurcit souvent. Le caractère du pays s'harmonise d'ailleurs avec le ciel qui l'éclaire; les horizons sont pâles et sévères; le soleil n'est pas fait pour eux. D'octobre en avril, la terre se couvre de neige, et les baies sont prises par les glaces. En février, la banquise de la mer de Baffin descend, entraînée dans le sud par le courant polaire; elle rencontre les côtes de Terre-Neuve, s'y brise et forme autour d'elle un dangereux écueil qui subsiste encore dans les premiers jours de juillet; d'énormes blocs de glace, connus sous le nom *d'icebergs*, viennent achever l'œuvre de la banquise; les uns s'échouent à l'entrée des havres et parfois les rendent impraticables; les autres restent en vue des côtes comme pour en défendre l'approche, ou sont poussés vers le large par le courant et par le vent. » X.,

Les pêcheries de Terre-Neuve et les traités.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1874.)

Productions.

« ..... La chasse et la pêche font seules diversion à la monotonie de l'existence. Cerfs caribous, lièvres, outardes, canards, perdrix, courlieux, poil et plume, le chasseur peut tout voir au bout de son fusil, s'il se sent assez de feu sacré pour faire sa trouée dans les halliers qui servent de retraites au gibier. Le pêcheur n'est pas moins favorisé; pour lui, Terre-Neuve est bien véritablement la terre de promission. En quel autre point du globe jouira-t-il du beau spectacle d'un seul coup de seine ramenant jusqu'à dix mille harengs?

Où verra-t-il ailleurs les homards grouiller sur le fond en telle surabondance qu'un équipage de canot en ramasse aisément de quatre à cinq cents en une heure à marée basse, et cela tout simplement à la main? S'il dédaigne comme trop faciles ces pêches miraculeuses, il trouvera le long de chaque ruisseau les savantes émotions de la pêche à la ligne et d'abondantes récoltes de truites ou même de saumons. Enfin Terre-Neuve est l'un des derniers points où l'on peut encore avoir la bonne fortune de rencontrer et d'étudier le castor, cet intéressant animal dont le sort lamentable, disait sentencieusement l'abbé Raynal, est fait pour arracher des larmes d'admiration et d'attendrissement au philosophe sensible. »

Ed. du Hailly.

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1868.)

Les pêcheries.

Dans l'île de Terre-Neuve, une seule industrie jusqu'à ce jour paraît possible et fait vivre les habitants, c'est la pêche. Chose bizarre! Le peuple qui est propriétaire du sol et souverain dans l'île n'a pas le droit d'exercer la pêche, et le peuple qui a perdu cette souveraineté conserve le monopole de la pêche : l'Anglais règne et gouverne à Terre-Neuve, et la France y pêche; telle est la clause formelle de l'article 13 du traité d'Utrecht signé en 1713, et confirmé par ceux de Paris (1763), de Versailles (1783), d'Amiens (1802), de Paris (1814 et 1815). Ce monopole de la pêche française s'exerce sur tout le littoral de l'ouest, du nord et de l'est, du cap Bonavista jusqu'à la pointe Riche. Le littoral du sud nous est interdit et reste exclusivement aux Anglais. Mais, en fait, la population anglaise se rit des traités, et ses empiètements sur nos côtes, encouragés par le Parlement de Terre-Neuve, ont provoqué maintes fois les réclamations de la France ; des enquêtes ont été faites, les côtes inspectées, mais les négociations restent sans effet, et les pêcheurs anglais pêchent et s'installent sans vergogne dans les parages français, sous les canons des croiseurs de notre flotte. « C'est un envahissement en règle. Le jour n'est pas loin où » changeront les rôles, et l'on peut prévoir que bientôt, sur la côte » française, les Français seront des intrus[1]. »

---

1. En veut-on une preuve éloquente? Une correspondance adressée en mars 1877 de Saint-Jean (Terre-Neuve) au journal anglais *le World*, renferme le passage suivant :

« Dans son discours d'ouverture de la session législative, le gouverneur Glover a annoncé que le gouvernement britannique a autorisé les autorités anglaises de Terre-Neuve à nommer des magistrats dans la portion de la côte appelée le rivage français. Cette importante concession aura sans doute pour résultat le règlement des droits de pêche français. Jusqu'à présent le gouvernement britannique n'avait pas osé nous permettre de nommer des magistrats dans cette section de l'île, de peur d'une opposition des Français. Mais l'augmentation de la population anglaise dans cette section a eu raison des hésitations de notre gouvernement, qui ne pouvait laisser 10000 de ses sujets sans protection pour leurs biens et leurs personnes, sans routes et sans écoles.

» Des douaniers anglais seront prochainement installés sur ce même terri-

L'amorce. — Au mois de janvier commencent les armements pour la pêche de la morue : les navires des bancs portant leur personnel de pêcheurs, les *bancquiers*, partent principalement des ports de Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Servan, Granville, Dieppe et Fécamp, dans les premiers jours de mars. Chacun jauge de 100 à 200 tonnes et embarque de vingt à trente matelots, sans compter les hommes de peine qui s'engagent pour la saison de la pêche. Le gouvernement encourage les armateurs par des primes. Les *bancquiers* sont réunis sur la rade de Saint-Pierre, vers le 20 avril, et c'est alors que les Anglais de la côte méridionale de Terre-Neuve viennent leur vendre l'appât de la première pêche. La morue se prend à la ligne; on amorce, suivant la saison, avec du *hareng*, du *capelan* ou de l'*encornet*. Le hareng est pêché à la seine au printemps; le capelan, petit poisson sans vigueur, moins gros que la sardine, vient échouer sur les grèves, où on le ramasse en juin; l'encornet, semblable à la seiche de nos pays, se prend au mois d'août avec une ligne armée de plusieurs hameçons réunis en faisceaux et peints en rouge; on la nomme *turlutte*. Toutes ces amorces pour la pêche de la morue prennent le nom de *boitte*.

Les bancs. — La flottille, s'étant approvisionnée de *boitte*, va se mettre en pêche sur les bancs. Les bancs sont un plateau sous-marin long de 900 kilom., large de 300 à 400, couvert de 30 à 100 mètres d'eau : sur ces hauts fonds, tapissés d'herbes marines, la morue s'est donné rendez-vous. Au nord se groupent le Grand-Banc, le Banc-à-Vert et le Banc de Saint-Pierre; à l'ouest, ceux de Misaine, d'Artimon, de l'Ile-de-Sable, du Canseau, le Banquereau et le Middle-Ground. M. le vice-amiral Cloué explique ainsi l'origine de ces plateaux océaniques :

« C'est en grande partie au *Gulf-stream* qu'il faut attribuer la for-
» mation de ces bancs. On sait que ce fleuve d'eau chaude, qui remonte
» l'Atlantique septentrional en suivant à peu près un arc de grand
» cercle, tourne à l'est en arrivant aux bancs de Terre-Neuve; c'est là

---

toire, et les impôts qu'ils percevront seront appliqués à la colonisation. On fera aussi des concessions de terre aux Anglais et l'on multipliera les relations postales. On peut dire que nous avons pris virtuellement possession de la moitié de l'île dont les Français persistaient à revendiquer la propriété, et c'est justement la meilleure moitié; elle abonde en excellentes terres arables, en belles forêts et en richesses minières. Ses pêcheries de hareng et de morue sont sans rivales. Ce sera par la suite la portion la plus peuplée et la plus prospère de l'île, et on a peine à concevoir que nous ayons perdu un demi-siècle en négociations diplomatiques inutiles pour nous efforcer de démontrer aux Français que nous étions les légitimes propriétaires de leur territoire. »

Ces menaces n'ont pas été pure forfanterie. Le parlement de Terre-Neuve fait depuis quelques années une campagne acharnée contre les pêcheurs français des bancs et demande l'abrogation des traités. En 1887, le parlement vota le fameux bill du *Bait Act*, ou acte de la boitte, qui interdisait la vente de la boitte, ou de l'amorce, aux bateaux et aux pêcheurs non terre-neuviens auxquels le receveur général de la colonie n'a pas accordé une licence spéciale. Ce bill fut encore revisé et aggravé en 1889; il entraina même un conflit entre Terre-Neuve et le Canada. Avec la France la querelle passa à l'état aigu. On eut à déplorer des procès sans fin, des actes de vandalisme, des misères de toute nature. Toutefois, le *Bait Act* n'entraina pas pour nos pêcheurs les conséquences ruineuses qu'on aurait pu craindre. Le capitaine Leduc découvrit qu'on pouvait remplacer, par le bigorneau et autres coquillages, le hareng de la première boitte. Or le bigorneau, pouvant se pêcher sur les Grands-Bancs, économise à nos pêcheurs le temps qu'ils perdaient à venir s'approvisionner de boitte soit à Saint-Pierre, soit sur quelque autre point du *French Shore*, et, du même coup, les Terre-Neuviens perdent annuellement 500 à 600000 francs, depuis qu'ils ne fournissent plus à nos pêcheurs la boitte.

» qu'il rencontre le courant froid qui descend de la mer de Baffin, le
» long des côtes du Labrador et de Terre-Neuve. Le changement de
» direction du *Gulf-stream* n'est pas la seule conséquence du choc de ces
» deux masses d'eau : le courant qui arrive du nord entraîne, pendant
» une bonne partie de l'année, un très grand nombre de ces immenses
» montagnes de glaces (*icebergs*) arrachées à la zone arctique ; au con-
» tact des eaux chaudes du *Gulf-stream*, ces montagnes de glace se
» fondent et opèrent ainsi, depuis plus de cinq mille ans, le dépôt des
» pierres et de toutes les matières solides qu'elles renferment et char-
» rient depuis qu'elles ont quitté les continents polaires. En même
» temps, le *Gulf-stream* apporte aux eaux tropicales son tribut d'innom-
» brables animaux marins que la mort saisit au contact des eaux froides,
» dont les coquilles et les débris s'amoncellent sans cesse et finissent,
» avec l'aide des siècles, par combler les abîmes de la mer. »

Vice-amiral CLOUÉ,
Le Pilote de Terre-Neuve.

La pêche. — La morue, arrêtée dans ses migrations par les bancs, s'y multiplie et s'y nourrit de ces myriades d'animalcules ou infusoires que les eaux tièdes du Gulf-stream ont ramenés à la vie. Quand les bateaux ont choisi leur place, ils laissent tomber l'ancre et débarquent leurs chaloupes.

« Dès lors commence pour les équipages une vie de rudes labeurs et de dangers presque incessants. Tous les jours, vers 4 heures de l'après-midi, les lignes de fond, ou *palangres*, sont amorcées et disposées dans les chaloupes. Ajoutées les unes aux autres, elles mesurent jusqu'à 6 kilomètres d'étendue, et ne portent pas moins de cinq cents hameçons. On les tend sur le fond au moyen d'ancres ou de pierres en marquant la place par des bouées. Les chaloupes sont montées par sept ou huit hommes. Ce sont de lourdes embarcations, ayant environ 7 mètres de quille, creuses et larges, solides à la mer, mais difficilement maniables en raison de leur poids. Par un gros temps, il devient souvent impossible de les embarquer ; dans ce cas, il faut se résigner à les perdre..... Les grands *bancquiers* en ont jusqu'à quatre pour parer aux avaries. Un bâtiment de 300 tonneaux arme généralement deux chaloupes et met dehors dix mille hameçons ; les palangres sont tendues à sa voile, formant un cercle autour de lui. Ce travail est long et parfois difficile, et fréquemment les pêcheurs ne sont de retour à leur bord que bien avant dans la nuit. Au jour se fait le travail inverse, et les lignes sont relevées en commençant par le bout du large. Cette double opération s'appelle une *marée*.

» Des coups de vent fréquents, la brume épaisse qui couvre les bancs pendant des semaines entières, des courants vio-

lents, les abordages, si redoutables dans ces parages sillonnés par les paquebots d'Amérique et d'Europe, tels sont les risques à courir chaque jour et presque à chaque instant.

» ..... Chose triste à dire ! Il faut attribuer la perte de plus d'une embarcation à l'état d'ivresse de ceux qui la dirigent. Vivant dans une humidité constante, dormant peu, travaillant presque sans relâche, forcés de conserver pendant des journées entières de lourds vêtements trempés de pluie, ayant à lutter contre un danger souvent terrible, capable de paralyser le courage de l'homme le plus brave, s'il est de sang-froid, nos pêcheurs demandent à la mauvaise eau-de-vie qu'on leur délivre ou qu'ils se procurent l'insensibilité physique dont ils ont besoin pour ne pas faiblir dans l'accomplissement de leur rude besogne..... L'autorité du capitaine est nulle en pareille matière ; il sait par expérience qu'après avoir bu l'homme oublie le danger et supporte mieux la fatigue ; aussi bien le laisse-t-il boire. L'armateur fait les frais du liquide, et les fait largement, car il n'y perdra rien [1]. »

X.,

Les pêcheries de Terre-Neuve et les traités.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1874.)

« La saison de pêche sur les Grands-Bancs peut donner lieu à une intéressante étude de mœurs. Là, en effet, sont réunis des pêcheurs de toute nationalité. Les dangers incessants auxquels ils sont exposés, ainsi que leur pénible travail, permettent de les juger avec leurs défauts et les qualités de leur race. Français, Anglais, Américains, Espagnols, Portugais, Norvégiens, sont là anxieux, soutenus par l'appât du gain. Tandis que le Français, économe, industrieux, travaille avec énergie sans prendre un jour de repos, l'Américain, bien nourri, travaille avec calme et se repose régulièrement le dimanche. Le pêcheur terre-neuvien semble plutôt accomplir une corvée. Il n'a pas ce feu sacré qui anime l'homme travaillant pour gagner sa vie et assurer l'existence de ses enfants. Il reste indifférent, car il sait que, bonne ou mauvaise, la pêche ne pourra le sortir de sa triste condition. Il ne s'appartient plus ; il est depuis longtemps déjà la propriété d'un armateur, et dans quelles conditions !

» Notre législation, avec beaucoup de sagesse, défend expressément tous payements en nature et les autorités maritimes veillent, au retour de la campagne de la pêche, à l'observation de ces prescriptions de la

1. Un navire de 200 à 300 tonneaux, dont la pêche est favorisée, prend de 1200 à 1500 morues par jour ; la part de l'équipage dans les bénéfices est d'un cinquième. Les pêcheurs sont responsables des avaries faites aux agrès. Dans les bonnes années, un bancquier gagne environ 1000 francs dans sa saison, gain médiocre si on le compare aux fatigues et aux périls qu'il a bravés ! On estime à 342 millions le nombre des morues prises chaque année dans les parages de Terre-Neuve, valant de 60 à 80 millions ; 10 seulement forment la part de la France, le reste celle de l'Angleterre et des Etats-Unis. La France envoie environ 8000 marins, montés sur 180 bâtiments, à la pêche à Terre-Neuve.

loi. Tous nos marins sont donc payés en numéraire, tandis que les pêcheurs terre-neuviens ne connaissent que le payement en marchandises. On voit les abus qui en résultent; tous sont débiteurs de leurs armateurs avant d'embarquer, et par suite ils se trouvent impuissants à leur rentrée à débattre leurs intérêts. On leur achète le poisson fort au-dessous de la valeur en payement de marchandises telles que farine, biscuits, thé, etc., vendues au triple du cours réel. Certains de ces comptes, portés devant les tribunaux, ont été réduits de 50 à 60 pour 100. Si ces malheureux, trouvant les prix de la morue peu rémunérateurs, venaient à refuser les offres, on leur retirerait toutes avances au cours de l'hiver, et ils seraient condamnés à mourir de faim avec leurs familles. Ils sont ainsi dans l'entière dépendance des marchands, sans entrevoir jamais le jour de leur libération.

» Dès que le capitaine a choisi sa place, — c'est une affaire de flair pour les uns, de chance pour les autres, — il laisse tomber l'ancre et la pêche commence. La préparation des lignes et le boittage prennent environ quatre heures à douze hommes pour 12 000 hameçons. Ces préparatifs terminés, l'équipage se tient prêt à faire la marée, c'est-à-dire à tendre les lignes pour la nuit. Vers 4 heures du soir, les doris, petites embarcations légères à fond plat, mais d'une extrême navigabilité, montées chacune par deux hommes, partent et disposent les lignes qu'ils devront relever le lendemain, à 4 heures du matin. Ce travail se poursuit par tous les temps et toutes les mers, avec la morue pour seule nourriture fraîche. Tous les vingt-cinq jours environ, le navire bancquier revient à Saint-Pierre pour débarquer sa provision de morue verte qui ne saurait attendre sans perdre de sa valeur. Celle-ci est expédiée soit en France par les longs courriers, soit déposée dans une des sécheries de la colonie. » (*Le Temps*, octobre 1891.)

La préparation. — « La première préparation de la morue se fait dans le *chauffaud*[1], vaste hangar élevé sur pilotis et recouvert d'une toile à voile, toujours construit au bord de la mer où il s'avance assez au large pour permettre aux canots chargés d'accoster librement. A quelque distance en arrière du *chauffaud* sont les huttes qui serviront de logement à la petite colonie pendant toute la durée de la campagne, le toit en planches recouvertes d'une toile goudronnée, les parois en sapins tronçonnés, enfoncés en terre à coups de masse et calfatés dans les interstices avec de la mousse; à l'intérieur, un corridor, toujours en troncs de sapins; à droite et à gauche, superposées comme à bord, les couchettes des hommes, presque toujours sordides et repoussantes. D'autres cabanes, non moins primitives, sont réservées à l'état-major, à la *cambuse*, ou dépôt des vivres, et au four du boulanger; car il serait injuste de passer sous silence cette unique douceur

1. *Chauffaud*, pour échafaud; comme graviers (corruption normande).

du régime des matelots à Terre-Neuve, le pain frais à discrétion.

» Le *chauffaud* est à certaines heures le théâtre d'une activité presque fiévreuse. A peine les embarcations sont-elles amarrées à la galerie extérieure que les matelots embrochent le poisson de leurs *piquois* et le jettent aux mousses, lesquels le rangent sur l'étal du *décolleur*. Celui-ci égorge la victime, l'ouvre d'un coup de couteau, lui arrache la tête et les entrailles, et la pousse au *trancheur*, qui, d'un seul coup, doit enlever la *raquette* ou colonne vertébrale. La morue est alors remise au *saleur*, qui la couche à plat, la chair en haut, entre deux lits de sel [1]. Une fois le poisson décollé, tranché et salé, il reste à le laver et à le sécher. La première opération se fait au moyen d'une cage mobile à claire-voie que l'on hisse et amène dans l'eau de mer. La seconde, plus délicate, exige chez le pêcheur une connaissance approfondie de la météorologie de Terre-Neuve; car il suffit souvent de quelques heures d'un soleil trop ardent pour brûler la morue et la réduire à l'état d'engrais sans valeur. Cette sécherie se fait sur les graves, c'est-à-dire sur des portions de rivages recouvertes de cailloux en manière de plates-formes, et c'est là aussi qu'après avoir reçu le nombre de *soleils* voulu (c'est le terme employé), le poisson est ramassé d'abord en *javelles*, puis en piles pyramidales, jusqu'au *soleil* d'embarquement donné dans les derniers jours du beau temps qui précèdent le départ définitif, en septembre.» ED. DU HAILLY [2].

Six mois à Terre-Neuve.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1868.)

La pêche aux phoques.

« Nous ne faisons aux Anglais dans ces parages aucune concurrence pour une autre pêche à laquelle sont occupés tous les ans leurs meilleurs matelots, et qui, bien qu'elle ne dure pas plus de cinq semaines, n'en chiffre pas moins ses bénéfices par millions. Je veux parler de la pêche des phoques ou veaux marins aux mois de mars et d'avril. Cependant en mars les

1. Les foies et la rogue (œufs) sont mis à part. La rogue sert d'appât; on sait que l'huile de foie de morue est un remède dans les maladies de poitrine; la blanche est épurée et fabriquée avec les foies frais, la brune avec les foies en putréfaction.

2. L'auteur qui se cachait sous le pseudonyme de du Hailly était M. de Vanéchout, lieutenant de vaisseau, né en 1824, mort en 1871. Il a écrit, sous le titre de *Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord*, un ouvrage charmant auquel nous ferons d'autres emprunts.

havres de la côte sont encore pris dans les glaces, et les pêcheurs ne peuvent gagner la pleine mer sur leurs navires que par des canaux péniblement ouverts à la scie et à la hache. Il importe en effet de se hâter; c'est en février que les immenses champs de glace qui descendent des mers du nord, entre le Labrador et le Groënland, se dirigent vers les côtes nord-est de Terre-Neuve, et c'est à la fin de ce même mois que les femelles mettent bas sur ces bancs. Il faut donc entrer en chasse avant que les petits ne soient assez grands pour échapper aux poursuites. La chasse au milieu des banquises est barbare et cruelle. Il s'agit de trouver les phoques réunis en troupeaux. Chaque homme est armé d'une sorte de massue ferrée de deux mètres de long et d'un couteau. Quand les mères le voient s'approcher, elles plongent d'abord dans quelque fente du glacier, puis, comme éperdues aux cris de



Le phoque.

douleur de leurs nourrissons, elles remontent sur la glace pour les défendre, et viennent le plus souvent s'offrir d'elles-mêmes au massacre. Un seul coup sur le nez suffit à tuer le pauvre phoque ou du moins à l'étourdir, et il est alors écorché et dépecé sur place, presque toujours encore palpitant, afin de ne rapporter à bord que la peau et la graisse qui y reste adhérente. Ce retour est la partie la plus laborieuse et aussi la plus dangereuse de l'opération. Parfois la glace cède, et l'homme chargé de dépouilles disparaît; parfois une brume

épaisse ou une tempête de neige l'enveloppent, et l'homme s'égare et succombe à la peine sous la triple étreinte de la faim, du froid et de la fatigue. » Id., *ibid.*

La pêche de la morue est toujours l'industrie principale, « l'âme » de la colonie. Les Terre-Neuviens n'y prennent qu'une part modeste : les Anglais, les Américains, les Français surtout, y capturent ensemble 185000 à 200000 tonnes de morue par saison, soit une valeur de 75 à 80 millions de francs. Le gouvernement français encourage par des primes (50 francs par matelot, 12 à 20 francs par quintal métrique de poisson) la pêche sur les bancs, qui prépare à notre marine de guerre des recrues éprouvées. — La pêche du hareng occupe près de 200 navires, montés par 10000 marins environ ; la pêche des phoques est en décadence ; la capture de 700000 phoques (1830) est tombée à 200000 (1882). Les Terre-Neuviens ont entrepris avec succès le repeuplement des eaux par la pisciculture ; leur établissement de l'île Dildo, dans la baie de la Trinité, « distribue par centaines de millions le naissin des morues et des homards. »

DEUXIÈME PARTIE : SAINT-PIERRE ET MIQUELON

NOTICE GÉOGRAPHIQUE

Le traité d'Utrecht (1713), qui nous enleva l'Acadie et Terre-Neuve; le traité de Paris (1763), qui nous dépouilla du Canada et de ses dépendances, nous laissèrent, avec le droit de pêche sur les bancs de Terre-Neuve, les deux petits îlots de **Saint-Pierre** et de **Miquelon.** — **Saint-Pierre** a 7^{Km},500 dans sa plus grande largeur, et une superficie de 2600 hectares. Le sol est nu, inculte, stérile, granitique ; quelques ruisseaux, pas une rivière. L'intérieur est hérissé de montagnes abruptes; les côtes bordées de hautes falaises presque partout inabordables. De Saint-Pierre dépendent les îlots du *Grand-Colombier*, de l'*île Verte*, de l'*île aux Chiens*, de l'*île aux Vainqueurs*, de l'*île aux Pigeons*. — **Miquelon** est composée de deux presqu'îles, autrefois divisées par un canal qui s'est envasé depuis 1783. Cette île est plus étendue que Saint-Pierre; elle a 18423 hectares. Le sol est le même qu'à Saint-Pierre; des rochers, des broussailles ou des landes stériles; un climat âpre et humide, des brouillards épais et des vents glacés. Saint-Pierre et Miquelon, situées à 30 kilom. environ de la côte de Terre-Neuve et peuplées (1892) de 6250 habitants[1], seraient des terres désertes sans la pêche sur les bancs, où foisonne la morue pendant toute la durée de l'été. Toutefois, malgré ces étés sans chaleur (moyenne + 13 à 14°) et ces hivers plus longs que



Iles Saint-Pierre et Miquelon.

1. La population de ces îles descend des Basques, Bretons et Normands, qui

rigoureux (— 5 à 6°), les habitants, à force de labeur, ont réussi à vaincre la nature. Sur une mince couche de terre végétale, les habitants de *Saint-Pierre*, en quatre mois, amènent à peu près à maturité les légumes les plus utiles : *choux*, *radis*, *carottes*, *navets*, *salades*, *betteraves*, *petits pois* ; mais ils n'ont pas d'arbres fruitiers.

Dans la *Petite Miquelon*, ou *Langlade*, le sol se prête mieux à la culture. Dans certains herbages assez drus quelques fermiers élèvent et engraissent des vaches et des bœufs. On y trouve quelques bouquets de bois de sapins, bouleaux, érables, épinettes, sorbiers. — **Commerce** (1895). *Export.* de produits de pêche, 11 200 000 francs. *Import.*, 8 165 000 francs. — C'est à Saint-Pierre qu'aboutit le câble sous-marin qui part de Brest (6 700 kilom.). — L'administration de la marine et le gouvernement local ont érigé sur la côte de Saint-Pierre le phare de *Galantry*, muni d'un sifflet de brume qui guide les barques surprises par le brouillard et la tempête. La Petite-Miquelon a le phare de la *Pointe-Plate*, et la Grande-Miquelon le phare du *Cap Blanc*, au nord-ouest.

Saint-Pierre.

« Quand nous fûmes mouillés dans la rade, en dedans du cap à l'Aigle et vis-à-vis de l'île aux Chiens, le panorama de Saint-Pierre se découvrit à nous. — Dans le fond, en face de nous, un groupe de maisons en bois à un étage, presque toutes noircies par l'âge et surtout les pluies ; une habitation un peu plus haute, ressemblant assez bien à la demeure d'un bon bourgeois dans les environs de Paris, moins les sculptures que le goût moderne y ajoute, mais bien et dûment garnie des inévitables persiennes vertes : c'est la demeure du commandant de l'île ; plus loin, le clocher d'une église assez jolie, en bois comme tout le reste ; en face du gouvernement, un petit port intérieur qui porte le nom très usité dans ces contrées de *barachoix*, où se réfugient les goélettes quand la rade n'est pas tenable, ce qui arrive assez souvent et surtout l'hiver ; puis une manière de fortin dont l'usage réel ne paraît être autre que celui de donner des canons à prendre à un ennemi quelconque ; enfin, à droite et à gauche, des cases éparses et des *graves* ou plages artificielles, construites en cailloux, où sèche la morue. En revanche, pas un arbre, l'herbe même ne semble pousser qu'à regret. Les hauteurs qui montrent sans souci et sans prétention la nudité de la

s'étaient jadis établis dans l'Acadie. Pendant la guerre de Sept ans, abandonnés par Louis XV, les colons acadiens furent brutalement dépouillés de leurs biens et déportés sur la terre étrangère par les Anglais victorieux (1755). En 1764, un grand nombre se réfugièrent à Saint-Pierre et à Miquelon. Le poète américain Longfellow a fait de la catastrophe acadienne le sujet d'un récit simple et touchant dans le poème d'*Evangeline*. (Voy. une analyse d'*Evangeline*, par M. Léo Quesnel, dans la *Revue politique et littéraire* du 1er avril 1882.)

roche native ont leurs replis couverts d'une sorte de végétation roussâtre, sèche à la vue, de l'aspect le plus repoussant.

» Quand on a traversé la rade et mis le pied sur cette



Vue de Saint-Pierre.

terre si peu engageante, les premières impressions vont se fortifiant de plus en plus. On ne voit que pierres, terre mouvante, tourbes et marécages. Dans quelques lieux, on se prend les jambes dans ce qu'on appelle la *forêt*. C'est un

fouillis de petits sapins de l'espèce la plus humble, puis qu'ils ne dépassent guère deux pieds à deux pieds et demi de haut.

» Nous étions en été ; l'hiver est plus déplorable encore. Le brouillard, de plus en plus épais et constant, ne se dissipe pour ainsi dire plus. Des banquises se forment qui interceptent l'entrée et la sortie de l'île en accumulant de toutes parts des glaces énormes. La neige couvre la terre à une grande épaisseur, et comme l'humidité domine encore la rigueur du froid, on est toujours au milieu des horreurs d'un dégel, qui s'arrête à chaque instant pour recommencer presque aussitôt. Puis Saint-Pierre jouit d'un fléau particulier à ces parages, et qui mérite une mention honorable : c'est le poudrin. Le poudrin consiste en une sorte d'essence de neige qui tombe par tourbillons, fine et drue comme du sable. Le poudrin s'introduit par les moindres ouvertures. Il suffit d'une fente à une porte, d'un carreau mal joint à une fenêtre, pour que le poudrin se fasse un passage et pénètre dans une maison. Aussitôt qu'il tombe, l'air est glacial. On ne voit plus devant soi. En quelques instants, les chemins sont couverts d'une nappe blanche et disparaissent. Le voyageur, aveuglé, risque de perdre la tête. S'il ne rencontre pas promptement un refuge il est en danger sérieux. Il y a peu d'années un enfant de Saint-Pierre se trouva dehors au moment où le poudrin commençait ; la famille signala aussitôt son absence : les marins d'un navire de l'Etat mouillé en rade se mirent à sa recherche au péril de leur vie. Toute la nuit ils coururent sans rien trouver et, le lendemain matin, on l'aperçut contre un rocher, la tête appuyée sur sa main, enseveli jusqu'au cou dans la neige, paraissant endormi ; il était mort.

» Pour toutes ces raisons, et surtout parce que la pêche ne peut se faire en hiver, Saint-Pierre n'a qu'une très faible population permanente, composée des fonctionnaires publics et de quelques centaines de marins nés dans l'île, avec leurs familles. Ces hommes sont presque tous Normands ou Basques d'origine, mais comme les familles se sont alliées entre elles, leur sang est mêlé et un type mixte en est résulté. Ce sont des pêcheurs, pour la plupart très pauvres et qui se bornent à exploiter les côtes de l'île, où ils prennent des morues et des harengs.

» L'île ne produisant rien que quelques légumes dans de misérables jardins créés avec beaucoup de peine, toutes les

ressources alimentaires sont apportées par les navires. La farine vient généralement des Etats-Unis, le bétail de la Nouvelle-Ecosse, les moutons de Terre-Neuve, qui fournit aussi les bois de construction pour les maisons et les magasins.

» Saint-Pierre n'aurait aucune importance s'il ne possédait jamais que sa population en quelque sorte indigène. Heureusement, vers la fin de l'hiver, l'aspect de la rade et du barachoix change tout à coup, le poudrin cesse de tomber, les maisons où l'on se tenait barricadé s'ouvrent de toutes parts; les auberges, qui sont en grand nombre, depuis le *Lion d'Or* jusqu'au moindre cabaret, arborent à leurs fenêtres les appâts séduisants de bouteilles de tous les formats, et une multitude de navires, venant du large, débarquent sur le quai une population nouvelle qui arrive de tous les ports de France, depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque, et qui fait monter parfois le chiffre des habitants de l'île à dix, douze et même quinze mille âmes. C'est là, à sa façon, à un certain point de vue, une population très distinguée, très fière d'elle-même, qui se considère comme une espèce d'élite dans la création, et qui, en vérité, n'a pas tout à fait tort. En un mot, ce sont les pêcheurs des bancs qui font là leur provision de vivres pour eux-mêmes, d'appât pour le poisson qu'ils veulent prendre, ou bien qui, dans le cours de la campagne, viennent emmagasiner ou vendre celui qu'ils ont conquis. Ces gens-là sont au petit pêcheur indigène ce qu'un zouave peut être à un garde national.

» Le costume de ces matelots parachevés atteint les dernières limites possibles du désordre pittoresque. Des bottes montant jusqu'à mi-cuisse, des chausses de toile ou de laine, amples comme celles de Jean-Bart sur l'enseigne des marchands de tabac, des camisoles bleues et blanches ou rouges, ou rouges et blanches, des vestes ou des vareuses de tricot qui n'ont plus de couleur si jamais elles en ont eu, des cravates immenses, ou plutôt des pièces d'étoffe accumulées, tournées, nouées autour du cou, des chapeaux énormes pendants sur le dos, ou bien des bonnets de laine bleue, enfoncés sur les oreilles, et, sortant de toutes ces guenilles, des mains comme des battoirs, des visages plutôt basanés que de couleur humaine, plutôt noirs que basanés, couverts de la végétation désordonnée d'une barbe qui depuis quinze jours n'a pas vu le rasoir, voilà l'aspect honoré, respecté, admiré du pêcheur des bancs. Il reste encore un point important pour

que la description soit complète. Prenez l'homme ainsi fait, et roulez-le pendant deux bonnes heures, avec son équipement, dans la graisse de tous les poissons possibles, alors il ne manquera plus rien à la ressemblance. Car il faut le concevoir huileux au premier chef, sans quoi ce n'est plus le vrai pêcheur.

» Ainsi fait, il descend de sa goélette, aussitôt qu'elle a mouillé, et vient s'offrir avec bonhomie, mais avec le juste sentiment de ce qu'il vaut, à l'accueil chaleureux et admiratif de l'habitant. Il marche dans le sentiment de sa gloire sur ce sol qui l'appelle depuis tant de mois. Les mains dans les poches, la pipe à la bouche, il rappelle Adam dans le paradis terrestre. Il en a l'innocence et la satisfaction d'être au monde, dont il se considère aussi, en toute humilité, comme la merveille, et encore une fois, il a raison, car il n'est pas un homme de mer depuis l'amiral jusqu'au dernier mousse qui ne pense cela de lui. »

Cte A. de Gobineau [1],
Souvenirs de voyage, ... *Terre-Neuve*.
(Paris, 1872, in-18, Plon.)
(V. aussi *Tour du Monde*, 1er sem. 1863.)

TROISIÈME PARTIE : ALASKA

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

L'**Alaska** a pour limites au nord l'océan Glacial, à l'ouest l'océan Pacifique, au sud et à l'est la Colombie britannique et le territoire de l'ancienne Compagnie de la baie d'Hudson. Les îles **Aléoutiennes** font partie de cet immense territoire d'une superficie de 1 509 000 kilom. car., trois fois grand comme la France.

La côte est fort découpée, bordée de rochers et d'îles dans toute son étendue, entamée par des golfes profonds (*Bristol*, *Norton*, *Kotzebue*), que séparent des presqu'îles, dont la principale, *Alaska*, a donné son nom au pays. Ce qui fait la sécurité du littoral et peut-être son avenir, c'est qu'il est comme bordé par une chaîne d'îles qui forment des havres excellents et sûrs. Au nord de la frontière canadienne, se succèdent le long du littoral frangé de baies profondes les archipels *Revilla Gigedo*, du *Prince de Galles*, *Kouprianor*, *Amirauté*, *Baranov*, *Tchitchagov*, que séparent des fiords tortueux, aux eaux claires, tranquilles et poissonneuses. La plus connue de ces îles, *Baranov*, renferme la baie et la ville

---

1. M. de Gobineau, diplomate et littérateur français, né à Bordeaux en 1816, a rempli des fonctions diplomatiques à Berne, Téhéran, Athènes, Rio-Janeiro, Stockholm. Il a publié de nombreux et remarquables travaux d'histoire, critique, philosophie, épigraphie, géographie, concernant les pays où il a séjourné. Nous signalerons *Trois ans en Asie* (1859, in-8°); *Souvenirs de voyage* (1878, in-8°).

de *Sitka*. En face de la presqu'île d'Alaska, et lui servant en quelque sorte de prolongement, s'élèvent les 56 **Aléoutiennes**, qui se divisent en 4 groupes, 4 *Aléoutes*, 3 *îles des Rats*, 14 *îles d'Andréanoff*, 35 *îles des Renards*. N'oublions pas le petit archipel, récemment visité en 1872 par un de nos compatriotes, M. Pinard, qui lui a donné le nom d'archipel **Thiers**.

Relief du sol. — Parallèle à la côte du Pacifique, une première chaîne de monts volcaniques, chargés de glaciers et de champs de neige, se développe autour des fiords qu'elle domine de leurs falaises escarpées et de leurs superbes promontoires; le mont *Lapérouse* à 3440 mètres, le *Crillon* à 5000 m., le *Fairweather* (mont du Beau-Temps) et surtout le mont **Saint-Elie** (5822 m.), le plus haut de tous et le plus beau à cause de sa pyramide imposante émergeant d'une ceinture de glaces, sont les sommets dominants de cette chaîne littorale. A sa base s'étendent des marécages, des tourbières ou des forêts; sur ses flancs se creusent des vallées où s'épanchent d'énormes glaciers; comme ceux de *Tyndall*, de *Guyot* et d'*Agassiz*, ou comme le *Muir*, dont le débit annuel est évaluée à près de 4 millions de mètres cubes de glace. « Cette partie de l'Alaska, dit E. Reclus, est un monde alpestre, une Suisse dont la base serait ceinte de golfes et de détroits, non de vallées verdoyantes. Des centaines de touristes viennent chaque année de la Californie, de l'Orégon, du Canada, pour contempler ces merveilles de la nature. » La chaîne se poursuit à l'ouest, barrant la vallée de la rivière du Cuivre, entourant de ses cimes neigeuses le golfe de *King William*, sous le nom d'*Alpes de Tchougatch* (2200 m.), et s'élevant même à 5354 mètres au cône volcanique de *Wrangell*, qui vomit encore de son cratère mal éteint des vapeurs épaisses roulant sur des parois de neiges et de glaces.

A l'intérieur de la presqu'île, les **Alpes d'Alaska**, moins bien connues, semblent le prolongement des *Montagnes Rocheuses* de la Colombie. Leur altitude dépasse rarement 3000 mètres; elles dessinent une immense courbe entre la vallée du Youkon et le littoral, et se rapprochent, à la racine de la *corne* de l'Alaska, du magnifique massif volcanique de l'*Iliamna*, haut de 3616 mètres. Des brèches profondes, le col *Perrier* (1250 m.), le col de *Miles* (963 m.), permettent le passage des monts entre le golfe de Chilkout et la source du Youkon, entre la rivière du Cuivre et la Tanana. — La traînée des Aléoutiennes, les îles *Pribilov*, *Saint-Paul*, *Saint-Georges*, *Saint-Mathieu*, *Saint-Laurent*, etc., séjours préférés des phoques et des morses, sont aussi des terres volcaniques, aux cratères moins élevés et moins actifs. — Il en est de même des chaînes peu connues coupées par le cercle polaire, et se développant au large du bassin du Youkon, à la limite du versant de l'océan Glacial. Les monts *Youkon* et *Roumiantseff* ne dépassent guère 1200 mètres.

Cours d'eau. — Les rivières tributaires de la mer glaciale le *Colville*, le *Numatok*, le *Kovak*, sont presque toujours gelées. — Dans la mer de Béring se jette un des plus puissants fleuves de l'Amérique, le **Youkon** [1], qu'on a pu comparer au Saint-Laurent et au Mississipi (long. 3290 kil.; superficie du bassin, 1 million de kilom. car.). Il est navigable à 3000 kilomètres de ses embouchures. Son cours a été exploré

---

1. Le chenal navigable du **Youkon** est difficile à suivre; il ne peut être remonté que par des bateaux d'un faible tirant, 1 mètre à 1m,20. L'hiver il est gelé ou charrie des glaçons; la navigation régulière ne reprend que vers le milieu de juin pour être de nouveau interrompue dans les premiers jours de septembre.

tout entier. Issu au col Perrier d'un lac en forme de cratère, il bondit par des cascades à travers des chutes rocheuses, triple le volume de ses eaux par l'apport du *Hotalinqua* et du *Pelly-river*, tantôt se resserre entre des roches, et tantôt s'élargit de plusieurs kilomètres en formant des îles; reçoit à droite les affluents des Rocheuses, le *Stewart*, le *Klondyke* et la *Porcupine*, à gauche la violente et abondante *Tanana*, et, après un brusque détour au sud, va se perdre dans la mer par un large delta encombré de troncs et de sable; le bras le plus fréquenté par les barques est l'*Aphoun*, large de 500 mètres. — Le *Kuskokvine* coule vers le sud de la presqu'île; mais la plus importante rivière du Pacifique alaskien est le *Copper-river*, qui emporte les torrents et les boues de grands glaciers et s'ouvre un passage tortueux à travers d'effroyables fissures de basalte, sous des corniches de glace.

Le **climat** de l'Alaska est terrible au nord des montagnes; la température s'abaisse parfois à — 40°. Au sud le climat est moins rude; la chaîne des monts sert d'abri contre les vents polaires; mais les pluies sont presque continuelles et froides. A Sitka, il pleut deux cent cinquante jours par an; température moyenne, 6°. Le *courant noir* du Japon exerce son action sur le littoral du Pacifique. (Voy. *plus bas* la lecture.)

Productions. Le pays est loin d'être improductif, et les Américains le connaissaient avant de l'acheter. La vallée de Youkon et les îles du district de Sitka ont des bois de *sapins*, de *cèdres*, de *trembles*. — Les mêmes îles se prêtent à l'élevage des troupeaux. Mais ni les céréales, ni les fruits ne mûrissent. — La **chasse** et surtout la **pêche** sont les vraies richesses du pays. On pêche sur le littoral et dans les estuaires les saumons, les morues. On fait sur les îles un effroyable carnage de *phoques* et de *lions* de mer[1]. On chasse des *renards* rouges, noirs et argentés, des *loups*, des *ours* blancs, des *hermines*, *martres*, *zibelines*, *castors*, *loutres* de terre, des *rennes* et des *élans*, des *lièvres*. L'Alaska est riche en minerais. On a trouvé du *charbon* en maint endroit, mais d'une qualité médiocre; du *cuivre* et du *fer* dans les monts Romanzow; du *rubis* à l'île Saint-Georges; de l'*ambre* sur les côtes; la plus grande richesse est l'**or** en pépites ou en filons de la vallée centrale du Youkon, surtout dans la région canadienne. (Voy. p. 111.)

II. NOTIONS HISTORIQUES.

Lorsque, vers 1630, les Moscovites parvinrent sur les bords de l'océan Pacifique, on ignorait encore si l'Asie et l'Amérique étaient ou non réunies vers le nord-ouest. Deux Cosaques, Djenef et Ankudinoff, chassant sur les rives de la Kolyma, pénétrèrent les premiers dans le Grand Océan après avoir contourné les côtes de la mer Glaciale; mais leur découverte passa inaperçue, et eux-mêmes n'en soupçonnèrent pas l'importance. L'attention de Pierre le Grand fut attirée sur ces lointaines contrées; parmi les étrangers, qui furent pour lui de si précieux collaborateurs dans son œuvre de réparation et de création, se trouvait le marin danois Vitus Behring. Pierre venait de mourir quand l'impératrice Catherine lui confia la mission d'explorer les régions du Pacifique. Behring, accompagné de son lieutenant Tschirikof, explora la presqu'île de Kamtchatka et donna son nom aux îles, au détroit et à la mer qui l'avoisinent.

Dans un second voyage (1739-1742), Behring, assisté d'un nombreux

1. Sur cette chasse ou cette boucherie, voy. nos *Lectures sur l'Asie* (t. Ier, Paris, Belin. 6e éd., 1897), chap. de *la Sibérie*.

état-major de marins et de savants, visita l'intérieur du Kamtchatka, aborda à la côte américaine, reconnut le mont Saint-Elie, et prit possession de la contrée au nom de la Russie. Il y mourut des atteintes du froid et du scorbut, et son équipage fut décimé. Behring fut enterré dans une des îles qui portent son nom. Deux de ses compagnons, le médecin allemand Steller, le naturaliste français Delisle de la Croyère, ont laissé un récit de cette expédition. En 1779, le capitaine anglais Cook fut arrêté dans le détroit par les glaces. En 1803, le Russe Krusenstern y chercha sans succès une voie commerciale de navigation pour l'échange des pelleteries. La Compagnie russe, formée en 1799 pour le trafic des fourrures et dirigée au début par l'intrépide négociant sibérien Baranoff, eut grand'peine à défendre ses comptoirs contre les attaques des Indiens.

Bientôt néanmoins, en étendant leurs opérations à l'est, les Russes finirent par rencontrer les Anglais de la Compagnie d'Hudson. Pour couper court aux conflits, le gouvernement de Saint-Pétersbourg conclut en 1824 et 1825 deux traités de limites avec le cabinet de Saint-James et avec celui de Washington. Par le premier de ces traités, il s'engageait à ne pas s'avancer à plus de 10 lieues dans l'intérieur des terres; par le second à ne pas dépasser au sud la latitude de 50° 40'.— Lorsque éclata la guerre de Crimée en 1854, l'escadre anglo-française bombarda Petropavlosk (Kamtchatka), en rasa les fortifications, mais respecta Sitka, principal comptoir russe de la côte américaine, dont le port était vide et sans défense. Dix ans plus tard, une compagnie américaine se forma, au capital de 10 millions de dollars, pour établir un télégraphe transcontinental par le détroit de Behring. Le colonel Bulkley fut chargé d'explorer le terrain et de tracer les plans. Le parcours était de 6 000 kilomètres, les difficultés énormes. La commission était à l'œuvre depuis deux ans quand on apprit la pose du câble transocéanique entre l'Irlande et Terre-Neuve; l'union des deux continents était un fait accompli. La compagnie américaine avait déjà dépensé trois millions de dollars en études et achats préliminaires; découragée, elle abandonna ses travaux. L'Amérique russe dans le même temps allait changer de maître.

Le 28 mai 1858, les Russes avaient arraché à la Chine le cours inférieur de l'Amour et de ses affluents méridionaux, pays fertile, au climat tempéré, dont la possession était d'un grand prix. Dès lors l'Amérique russe, contrée glacée, déserte et éloignée, ne leur offrit plus aucun avantage, et par une convention du 30 mars 1867, moyennant une indemnité de 36 millions de francs, ils la cédèrent aux Etats-Unis. 45000 lieues carrées, sous le nom de territoire d'Alaska, s'ajoutaient au vaste territoire de la République.

« Les négociations relatives à cette affaire, écrit M. Whymper, avaient » vivement préoccupé l'opinion publique aux Etats-Unis. Les Américains » n'étaient pas préparés à cet agrandissement nouveau; beaucoup n'en » voyaient pas l'avantage. L'acquisition souleva des critiques amères, » une opposition acharnée. On accusait M. Seward, le promoteur du » projet, d'entraîner le gouvernement de Washington à une spéculation » désastreuse; on donnait, par moquerie, le nom de *Walrus-Sia* (territoire des phoques) à la possession convoitée par l'infortuné secrétaire » d'Etat. Des annonces railleuses paraissaient chaque matin dans les » journaux de New-York, offrant d'immenses avantages aux hommes qui » seraient tentés d'exploiter une colonie déserte, des îles inconnues, des » banquises, des volcans, des pays enfin exposés à toutes les rigueurs de » la nature et fréquemment soulevés par des tremblements de terre. » Aujourd'hui que ces préventions sont en partie détruites, l'esprit d'en-

» treprise développe activement les ressources du nouveau pays. »

Toutefois les progrès sont lents. De 1868 à 1890, on a évalué la production de l'Alaska à un total de 320 millions de francs environ (9 à 10 millions par an) représentés par 243 millions de pelleteries, 48 de saumons en conserves, 6 de merluche, 24 d'or et d'argent, 1 million d'ivoire.

La **population** en 1890 était de 32 000 hab., en diminution de 1 400 sur 1888, de 7 000 sur 1880. Les Indiens surtout, qui forment la majorité (23 000), sont décimés par l'alcoolisme et certaines maladies qu'ils ont gagnées au contact des blancs.

Le climat.

« Pendant les mois de novembre et de décembre (1864), j'essayai de prendre quelques vues du fort Noulato et des environs, mais on comprendra que par une température de



34° au-dessous de zéro ce n'était pas chose facile. Je dus quitter bien des fois mon travail avant de terminer la moindre ébauche; je n'avais pas donné cinq coups de pinceau qu'il me fallait me livrer à un violent exercice pour rappeler la chaleur, ou courir me chauffer au poêle; malgré ces précautions, mes pauvres mains se dépouillèrent plusieurs fois; un jour, je laissai geler mon oreille gauche, qui devint aussi grosse que ma tête; j'étais sans cesse tourmenté de la crainte que mon appareil olfactif ne fût mordu par le froid. On com-

prend que, dans une telle situation, je ne pouvais entreprendre aucune aquarelle; j'en fis pourtant l'essai; j'emportai avec moi un pot plein d'eau qui chauffait sur un petit réchaud, mais l'expérience ne réussit pas assez bien pour me donner le désir de recommencer. Même dans l'intérieur du logis, le thermomètre placé auprès de la fenêtre marquait toujours plusieurs degrés au-dessous de zéro. Une fois, oubliant le lieu où j'étais, je délayai des couleurs avec de l'eau qui se trouvait près du poêle et, mouillant une petite brosse, je voulus commencer de mémoire un croquis sur mon album. Avant que mon pinceau eût touché le papier il s'était recouvert d'une couche de glace, et ne fit que rayer le feuillet sur lequel je le passai.....

» A quelque temps de là un des hommes, étant allé sous un hangar pour exécuter un petit travail de menuiserie, mit entre ses lèvres un grand clou, comme font d'habitude les ouvriers; un instant après, le froid l'avait collé tellement à sa bouche que, pour retirer le morceau de fer sans arracher la peau, il dut aller se faire dégeler auprès du feu.

» Le froid produisait aussi sur nos provisions des effets curieux; toutes les pommes tapées contenues dans un sac formaient une seule masse que la hache seule pouvait entamer; il en était de même de la mélasse; quant au jambon, il défiait le couteau le mieux affilé; pour en avoir une tranche, il fallait l'approcher du feu. Avec une pareille température, nos conserves de viande se seraient gardées indéfiniment; elles auraient même pu, en cas de siège, servir de mitraille. Les coqs de bruyère ou les lièvres que nous achetions aux Indiens seraient restés pendant un mois ou davantage aussi frais que le premier jour; on n'avait certes pas à craindre de les voir se faisander.

» La journée la plus froide de toute la saison eut lieu en décembre. Le 26 novembre, le thermomètre, qui, les jours précédents, accusait la température relativement assez douce de 16° centigrades au-dessous de zéro, descendit tout à coup à 27°, puis il continua de s'abaisser sans interruption jusqu'au 5 décembre, où il descendit à 49°; mais le temps était magnifique, le vent ne soufflait pas, il ne tombait pas un flocon de neige; aussi nous souffrions beaucoup moins qu'il ne nous était arrivé par une température de 15 ou 20° seulement.....

» ..... Les deux semaines de notre résidence au fort Youkon nous permirent d'apprécier combien doit être rude la vie que mènent pendant des années les colons européens. De l'élan

bouilli à déjeuner, de l'élan bouilli à dîner, de l'élan bouilli à souper, voilà le fond du régime alimentaire; le poste est tellement inaccessible qu'on y apporte fort peu de provisions. Toutes les denrées du dehors doivent, avant d'arriver ici, passer par chacun des postes qui s'étagent entre l'Amérique et la factorerie d'York, dans la baie d'Hudson. Elles sont transportées d'un fort à l'autre par les employés de la Compagnie; ceux de l'Youkon vont chercher leurs approvisionnements à la maison La Pierre, petit établissement situé non loin des sources de la Porcupine, à une distance d'environ 200 lieues. Il faut vingt jours pour remonter la rivière, et six pour la descendre. La station la plus proche est le fort MacPherson, qui s'élève à 10 lieues au-dessus du confluent de la rivière Peel et du Mackenzie. On ne trouve plus ensuite de poste jusqu'au fort Simpson distant de 500 lieues du fort Youkon. »

Fr. WHYMPER,
Voyage et aventures dans l'Alaska.
(Trad. par M. Emile Jonveaux. Paris, 1872, in-8°, Hachette.)

On ne compte guère dans l'Alaska que 30 000 habitants, parmi lesquels 500 Russes et 350 Américains. Le reste se divise en Esquimaux, Aléoutes, Tchougaches et Indiens de diverses tribus (*Kinaï*, *Thlinkit*, *Chilkat*, etc.). Ils habitent de misérables villages, et ne vivent que de poissons et de gibier. **Sitka**, dans l'île Baranof, est le siège du gouverneur. Les Esquimaux vivent sur le littoral et dans les îles; ce sont surtout des pêcheurs. Ils sont grands, bien faits, très forts. M. Whymper en a vu qui fournissaient de longues traites avec des fardeaux de 200 livres. Ils ne ressemblent pas à leurs congénères du Groënland ou des terres arctiques, mais ils sentent aussi mauvais et sont aussi sales. Leurs huttes, ingénieux agencement de madriers et d'os de baleines, recouvertes de loques disparates, peaux de morses ou de rennes, haillons déchiquetés, sont hideuses. Elles n'ont d'autre ouverture qu'un large trou par lequel s'échappent la fumée et les puanteurs de cette habitation primitive.

Les Esquimaux sont braves, mais avides et voleurs. Les Russes avaient pris le parti de tout leur fournir : nourriture, vêtement, logement, ils leur donnaient même une solde annuelle de soixante dollars, pour les divers travaux auxquels ils les employaient : empaqueter les pelleteries, couper du bois, charger ou décharger les navires. Mais les Américains sont trop partisans du travail libre pour continuer les traditions russes. Aussi les Esquimaux sont-ils fort mécontents, et bon nombre d'entre eux émigrent dans la Colombie britannique.

Les *Ingalit* (incompréhensibles) désignent pour les Esquimaux tous les Indiens venus du pays du Sud, et établis dans le bassin du Youkon. Certaines tribus vivent isolées, à l'écart des traitants et chasseurs russes et américains : elles ont gardé intacts leurs coutumes, leurs costumes, leurs superstitions, leurs dialectes. D'autres, comme les *Thlinkit*, les *Chilkat*, les *Haïda*, fréquentent les baies du littoral, où ils vendent les couvertures, les nattes et les étoffes de poils et de plumes que leurs mains habiles ont tissées.

Coutumes funèbres chez les Indiens Co-Youkons.

« Les morts ne sont pas oubliés ici aussi vite qu'il arrive souvent parmi les sauvages; le deuil dure une année entière; pendant ce temps, les femmes se réunissent plusieurs fois pour pleurer sur le défunt et rappeler ses vertus, réelles ou supposées.

» A l'anniversaire du décès, une fête termine les rites funèbres. Pendant mon séjour à Noulato, je fus témoin d'une de ces cérémonies; elle eut lieu dans la caserne du fort, que le gouverneur, sur la demande des indigènes, avait mise à la disposition de la famille affligée. Un enfant était mort l'année précédente; le deuil finissait; un grand repas devait réunir les parents et les amis. D'abord tous les visages furent tristes, des larmes mouillaient les yeux des femmes; peu à peu la gaieté se fit jour parmi les convives; je ne vis jamais plus bizarre mélange de lamentations et de réjouissances.

» La mère, entourée de quelques matrones, continuait à pleurer amèrement, pendant que les invités chantaient en chœur et dansaient avec un infatigable entrain autour d'un mât peint de couleurs éclatantes, décoré de guirlandes de perles, de magnifiques peaux de loups, de fourrures de martres. Ils demeurèrent jusqu'au matin, n'interrompant leurs joyeux ébats que pour manger et boire. Le vacarme était impossible à décrire. Les objets qui garnissaient le mât furent, à la fin de la cérémonie, partagés entre les conviés. On peut juger de l'impétuosité des danseurs, du zèle qu'ils mettaient à leurs exercices chorégraphiques, par ce fait que le poêle massif placé au milieu de la chambre fut ébranlé sur sa base et en partie démoli.

» Au lieu d'enterrer les morts, les indigènes les placent dans des boîtes oblongues, élevées sur des pieux qui les maintiennent à 1 ou 2 mètres du sol; quelquefois on les décore de fourrures, qui pendent au-dessus comme des bannières; le plus souvent, on les recouvre de tous les objets qui ont appartenu au défunt, tels que son canot, ses rames, ses raquettes. L'usage de ces cercueils aériens est aussi répandu parmi les tribus de la côte.

» La dépouille des hommes ne jouit pas seule du privilège d'être religieusement conservée; les indigènes ont pour les ossements des animaux une sorte de respect superstitieux; ils les amassent dans leurs maisons, au lieu de les jeter au feu

ou de les donner aux chiens. C'était pour eux un véritable scandale lorsqu'ils nous voyaient laisser dévorer par les bêtes de notre attelage les débris d'un gigot de renne. « Vous nous » portez malheur, s'écriaient-ils; nos chasses seront infruc» tueuses et nos pièges laisseront échapper le gibier. »

» Une superstition semblable les empêche aussi de jeter les rognures de leurs ongles, les cheveux tombés de leur tête ou les poils de leur barbe; ils en font des paquets qu'ils suspendent aux arbres. » Fr. WHYMPER,

Voyage et aventures dans l'Alaska.

3° BIBLIOGRAPHIE

CLOUÉ. *Le pilote de Terre-Neuve.* — (Paris, 1873, in-8°, Bossange.)

DUVAL (J.). *Les colonies et la polit. coloniale de la France.* — (Paris, 1860, in-8°.)

GAFFAREL (Paul). *Les colonies françaises.* — (Paris, 1880, in-8°.)

DE GOBINEAU. *Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve.* — (Paris, 1872, in-8°.)

E. DU HAILLY. *Camp. et stations sur les côtes de l'Amér. du Nord.* — (Paris, 1864, in-18.)

RAMBAUD. *Les colonies françaises.* — (Paris, in-8°, 1889.)

CHAUME (DE LA). *Terre-Neuve et les Terre-Neuviens.* — (Paris, 1886.)

HARVEY et HUTTON. *New Foundland.* — (Londres, in-8°, 1883.)

HOWLEY. *Geography of New foundland.* — (Londres, in-8°, 1877.)

CHEVALIER (E.). *La morue et sa pêche.* — (*Exploration*, sept. 1878.)

CAPITAINE. *Saint-Pierre et Miquelon.* — (*Exploration*, janv. 1878.)

FLÉCHEY. *Poss. angl. dans l'Amér. du Nord.* — (*Rev. de France*, 15 mars 1877.)

DE GOBINEAU. *Voyage à Terre-Neuve.* — (*Tour du Monde*, 1863.)

ED. DE LUZE. *Pêcheries de Terre-Neuve et d'Islande.* — (*Bull. de la Soc. de géogr. comm.*, juin 79.)

GRESWELL. *Geogr. of the Dominion and New foundland.* — (Londres, 1890.)

KŒNIG. *Le French Shore.* — (*Tour du Monde*, 1890.)

THOULET. *Voy. à Terre-Neuve* (in-8°, 1891). — *Formation des bancs.* — (*Bull. Soc. géogr.*, Bordeaux, 1888.)

X***. *Les Pêcheries de Terre-Neuve et les traités.* — (*Rev. des D.-Mondes*, 1874.)

SEIDMORE. *Appleton's Guide Book to Alaska.* — (New-York, 1893.)

DALL. *Alaska and its Resources.* — (Boston, 1870.)

BLAKE. (W.). *Les glaciers de l'Alaska.* — (*Bibliot. univ. et Rev. suisse*, 1868.)

BLERZY. *Le territoire d'Alaska.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1869.)

BOUGIER. *Alaska.* — (*Grande Encyclopédie*, t. Ier, 1885.)

COMBIER (C.). *Cession de l'Am. russe aux Et.-Unis.* — (*Écon. français*, 1867.)

DALL. *Alaska and its resources.* — (London, 1869, in-8°.)

ELLIOT. *A report upon the condition of life in the territory of Alaska.* — (Washington, 1875, in-8°.) — *Popul. and resources* (1890-1893).

GAFFAREL (Paul). *Le territoire d'Alaska.* — (*Revue politique*, 20 juin 1874.)

JANNETAZ (E.). *Minéraux et roches de l'Alaska.* — (*Soc. de géol.*, 3° série, II.)

PERREY (Al.). *Docum. sur les tremblements de terre d'Alaska.* — (1867, in-8°.)

PINART (A.-L.). *Voy. à la côte N.-O. d'Amér.* — (*Bull. Soc. géogr.* 1873.) — *Notes sur les Koloches.* — (*Bull. de la Soc. d'anthrop.*, 1872.) — *Sur les Atnahs.* — (Paris, 1875, in-8°.) — *Voy. à la côte N.-O. de l'Amér.* — (Paris, 1875, in-4°.)

WHYMPER (Frédéric). *Voyages et Aventures dans l'Alaska*, traduction de M. Jonveaux. — (Paris, 1872, in-8°, Hachette.)

WRANGELL. *Statistiche und ethnogr. Nachrichten über russischen Besitzungen an der Nordwesskûste von Amerika.* — (Saint-Pétersbourg, 1839, in-8°.) — *Pacific coast Pilot Alaska.* — (Washington, 1879-1883, 2 in-4°.)

EGERLON (Lady Grey). *Alaska and its glaciers.* — (Londres, in-8°, 1893.)

PETROF. *Report of the Popul. Indust. and resources of Alaska.* — (Washington, 1884.)

CHAPITRE II

« DOMINION » OU PUISSANCE DU CANADA

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — On comprend actuellement sous le nom de *Dominion of Canada* l'ensemble des possessions anglaises de l'Amérique du Nord groupées dans une même confédération. Le Dominion est borné au nord par le détroit et la baie d'Hudson, le golfe Boothia, les détroits de Dease, Coronation, Union, Dolphin, etc., qui le séparent des terres polaires; — au nord-ouest une ligne géométrique tracée par une convention de 1825, depuis la mer Glaciale jusqu'au mont Saint-Élie, et suivant le 141° méridien ouest de Greenwich (143°20' ouest de Paris), l'isole de la péninsule d'Alaska, qui appartient aux Etats-Unis; — à l'ouest, il s'étend jusqu'au Pacifique; — au sud, la frontière part du détroit Juan de Fuca, suit le 49° degré de lat. N. jusqu'au lac des Bois, traverse plusieurs lacs et cours d'eau jusqu'au lac Supérieur, dont le bassin et ceux des lacs Huron, Erié, Ontario séparent les Etats-Unis du Dominion; elle descend le Saint-Laurent jusqu'à Saint-Régis, suit à peu près le 45° parallèle jusqu'au lac Champlain, puis la ligne de faîte entre les affluents du Saint-Laurent et les rivières qui tombent dans l'Atlantique, coupe les affluents du Saint-Jean, descend le Saint-François, le lac Schoodik, et la rivière Sainte-Croix jusqu'à l'Océan; — à l'est, la limite est formée par l'Océan jusqu'au cap Chidley.

Situation astronomique. — 42°-77° de lat. N.; 60°-140° de long. O.

Littoral; îles. — Au nord, en face des îles arctiques, le rivage est découpé en golfes profonds, presque constamment gelés ou encombrés par les glaces flottantes; — à l'ouest, heurté par le grand courant occidental, il est dentelé comme la côte norwégienne, semé de détroits, de baies, d'îles (Quadra-et-Vancouver, de la Reine-Charlotte, du Prince-de-Galles, etc.); — à l'est, il est creusé de golfes propres à la navigation, et flanqué de grandes îles (Terre-Neuve, Anticosti, Prince-Édouard, Cap-Breton, etc.).

Relief du sol. — Le Dominion ne renferme que deux systèmes de montagnes: l'un à l'ouest, parallèle à l'océan Pacifique, large de 5 à 600 kilom., dirigé du nord au sud, formé d'un énorme plateau appuyé sur deux chaînes principales, celle de la *Cascade* que dominent les monts Baker (3190 m.), Hood (3637 m.); celle des monts *Rocheux* qui renferme les pics Brown (4850 m.), Murchison (4815 m.), Fox, etc.; — l'autre système est le système canadien, prolongation abaissée de la chaîne des Alleghanys, sous les noms de monts *Orford* (1200 m.), monts de la *Gaspésie*, monts *Notre-Dame*, à droite du fleuve Saint

Laurent;— et de monts *Laurentides*, *Chaîne des Caps*, et *Hauteur des terres*, sur la rive gauche.

Cours d'eau. — Ils suivent trois directions différentes, et se distribuent en trois versants : à l'ouest, dans l'**océan Pacifique** tombent : le *Youkon* (3 290 kilom.), qui a ses sources sur le territoire anglais et reçoit dans son cours supérieur le *Lewis* et le *White ;* le *Stekeen*, le *Simpson*, le *Fraser* grossi des eaux du lac de *Caribou* et de la rivière *Thompson ;* l'*Orégon* ou *Columbia*, encombré de rapides, et qui va finir sur le littoral des États-Unis. — Au nord, dans l'**océan Glacial** coulent : le *Mackenzie* (3 500 kilom.), formé des eaux de la rivière et du lac *Athabasca* (3 200 kilom. car.) de la rivière et du lac de l'*Esclave* (30 000 kilom. car.), grossi à gauche de la *Dease* et du *Peel*, à droite des eaux du lac du *Grand-Ours* (20 400 kilom. car.) ; la *Coppermine* (rivière de la mine de cuivre) ; la rivière de *Bach ;* le *Chesterfield ;* le *Churchill* (1 500 kilom.) ou *Missinnippi*, issu du lac des *Indiens* ; le *Nelson* (2 500 kilom.), sorti des monts Rocheux sous le nom de *Saskatchewan* du nord et du sud, forme le lac *Winnipeg*, qui reçoit l'*Assiniboine*, la *Rivière-Rouge*, le *Winnipeg* venu du *lac des Bois*, et s'écoule encore dans la baie d'Hudson par la *Severn* et quelquefois par l'*Albany* (600 kilom.), tant est insensible la limite de ces bassins, tant les communications sont naturelles dans ces plaines marécageuses entre les rivières qui les sillonnent. — A l'est, l'**océan Atlantique** reçoit surtout le *Saint-Laurent*. Il est le déversoir des plus grands lacs du monde ; lacs *Supérieur* (longueur 675 kilom., largeur 250 kilom., circonférence 2 800 kil., superficie 84 000 kilom. car., profondeur 300 m.) ; *Michigan*, appartenant aux Etats-Unis (longueur 580 kilom., largeur 170 kilom., superficie 62 000 kilom. car., profondeur 300 m.) ; *Huron* (longueur 400 kilom., largeur 120 kilom., superficie 53 000 kilom. car., profondeur 200 m.). Le *Saint-Clair* (rivière et lac), la rivière *Détroit* (47 kilom.) portent les eaux du lac Huron au lac *Érié* situé à 170 m. plus bas (longueur 400 kilom., largeur 70 kilom., superficie 20 000 kilom. car., profondeur 60 m.). Il s'écoule par la double chute du Niagara séparé en deux bras (550 et 335 m.) par l'île de la Chèvre, qui tombe d'une hauteur de 48 m. dans le lac *Ontario* (longueur 290 kilom., largeur 104 kilom., superficie 14 800 kilom. car., profondeur 180 m.). Du lac Ontario sort le *Saint-Laurent* (longueur 1 200 kilom ; largeur 12 kilom. à Québec 25 kilom. au confluent du Saguenay, 150 kilom. à son embouchure) ; son cours est une succession de lacs et de rapides. Il renferme les îles de *Montréal*, de *Jésus*, d'*Orléans*, de *Bic ;* il reçoit à droite le *Richelieu*, émissaire du lac *Champlain ;* le *Saint-François ;* la *Chaudière ;* à gauche, l'*Ottawa* (600 kilom.) ; le *Saint-Maurice*, le *Montmorency*, le *Saguenay*, sorti du lac *Saint-Jean*, etc.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — La confédération du Dominion, préparée à Québec en 1864, fut présentée en 1867 par lord Carnarvon au parlement anglais, et proclamée la même année par ordonnance de la reine Victoria. Cet acte a réuni en un seul Etat toutes les parties de la Nouvelle-Angleterre, sauf l'île de Terre-Neuve, dont l'admission n'est pas définitivement réglée. La reine nomme le *gouverneur général*, assisté d'un *conseil privé ;* il exerce le pouvoir *exécutif* et reçoit du Canada 250 000 francs de traitement : le pouvoir législatif réside dans un sénat de quatre-vingts membres, nommés à vie par le ministère, âgés de 30 ans au moins, natu-

ralisés Canadiens, propriétaires dans la province d'une fortune évaluée à 4000 dollars, — et dans une *chambre des députés* de deux cent quinze membres (dont soixante Canadiens français), élus par un corps électoral limité par des conditions de cens; les sessions sont de trois mois; les membres du congrès reçoivent 10 dollars par jour, et une indemnité de parcours. — Il y a onze ministères : *justice, douanes, intérieur, finances, revenus intérieurs, défense militaire, marine et pêches, poste, agriculture, travaux publics, voies ferrées et canaux*. — Chaque province est gouvernée par un *lieutenant gouverneur*, nommé par le gouverneur général, et un *conseil législatif* élu. — **Drapeau.** Les couleurs sont celles de l'Angleterre : écartelé le premier et le quatrième quartier rouge, le deuxième jaune, le troisième bleu; le pavillon royal chargé des armes d'Angleterre.

PROVINCES	Superfic. en kil. c.	Populat. 1891	CAPITALES	VILLES PRINCIPALES
		VIEUX CANADA		
Ile du Prince-Edouard.	5180	109078	Charlottetown, 12000	
Nouvelle-Ecosse. Ile du Cap-Breton.	53223	450396	Halifax, 40000. Sydney.	
Nouv.Brunswick.	72776	321263	Fredericktown, 7000.	St-John, 40000.
Québec.........	589202	1488535	Québec, 63000.	Montréal, 216000. Trois-Rivières, Tadoussac.
Ontario.........	568870	2114321	Toronto, 181000.	
(Le comté d'Ottawa, province de Québec, renferme la capitale de la Confédération, **Ottawa** (50000 hab.).				
		CANADA ANNEXÉ		
Manitoba.......	165924	152000	Winnipeg, 25000.	
Assiniboia......	229293	30000	Regina.	
Saskatchewan...	261817	12000	Carlton.	
Alberta.........	272858	30000	Calgarry.	
Athabasca......	660000	8000	Dungewan.	
Colombie britann.	990117	98000	Victoria, 16000.	
(Avec les îles Vancouver et Reine-Charlotte)			Vancouver, 14000.	
Youkon.........	585000		Fort Youkon.	
Mackenzie......	1400000			
Keewatin.......	1672000		Keewatin.	
Oungava........	»	?		
Franklin (terres arctiq.)	»	?		

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux.** *Fer*, en 1897, 200000 dollars, dans le Bas-Canada, à Hull, près d'Ottawa; à Trois-Rivières, et sur la Moisie, au Labrador; riches mines de *cuivre* dans la région des grands lacs, et dans le bassin de la rivière du Cuivre (150000 dollars); **or**, dans le bassin de la Chaudière, dans le bassin du Youkon (*Klondyke*), en Colombie, sur le Fraser (*Cariboo*) (6200000 dollars); **argent**, au nord du lac Supérieur et en Colombie (3300000 dollars); **plomb**, dans le Haut-Canada,

à Kingston (1 400 000 dollars); *nickel* (1 400 000 dollars), *amiante* (315 000 dollars), *granit, grès, calcaires, marbres, argile, ardoise, pierre meulière et lithographique; pétrole* (1 000 000 de dollars); la **houille** (3 900 000 tonnes) est de plus en plus une des richesses de la Colombie, de l'Alberta, des îles Vancouver et de la Reine-Charlotte; la *tourbe* est abondante dans l'île d'Anticosti, le Bas-Canada et la province d'Ontario. — **Végétaux.** *Blé, orge, seigle, riz, avoine, maïs, sarrasin, pomme de terre*, etc., cultivés presque partout avec succès; *tabac, chanvre et lin; forêts* immenses de *pins* Douglas (ils atteignent dans la Colombie 300 pieds: un d'eux, transporté à Londres, mesurait 137 mètres de haut, et 35 de circonférence); de *sapins, mélèzes, chênes. frênes, cèdres, hêtres, bouleaux, érables* (prod. en 1891 : 80 millions de dollars). Voy. p. 88.— **Animaux**: Les animaux sauvages (*ours, panthères, lynx, loups, chats sauvages, élans, caribous*), les animaux à fourrures (*blaireaux, martres, renards, hermines, castors*), devenus rares dans l'est et le sud, sont nombreux dans l'immense plaine du nord. Les animaux domestiques sont ceux de l'Europe (*chevaux*, 1 500 000; *animaux d'espèce bovine*, 4 060 000; *moutons*, 2 513 000; *porcs*, 1 702 000). Les pêcheries de la Colombie, en eau douce et en eau salée, sont les plus riches du monde; la pêche dans le golfe Saint-Laurent, dans les rivières et les lacs, occupe 17 000 bâtiments et 90 000 matelots, et fournit un revenu annuel de 80 millions (*morues, harengs, maquereaux, sardines, huîtres, aloses, homards, saumons*, etc.).

Industries. — La principale est la coupe, l'équarrissage, le sciage, la préparation du **bois** dans les scieries mues par les chutes d'eau, puis viennent les constructions navales, **moulins, salaisons** et préparations du **poisson,** et les manufactures de **tissus,** de **peaux,** de **sucres.** — En 1881, 49 000 établissements et 255 000 ouvriers; en 1891, 76 000 établissements et 570 000 ouvriers.

Commerce. — En 1893-94, **Importations,** 113 000 000 de dollars; **Exportations,** 104 000 000 de dollars (part de l'Angleterre dans le total, 85 millions de dollars; part de la France, 3 200 000 dollars; des Etats-Unis, 99 millions de dollars).

Voies de communication. — La plus belle est celle du Saint-Laurent, navigable sur plus de 2 700 kilom. en y comprenant les grands lacs. « La » nature avait rendu le Saint-Laurent navigable jusqu'à Québec pour les » vaisseaux des plus grandes dimensions, et capable de porter jusqu'à » Montréal des navires de mer de 500 à 600 tonneaux; mais là, un obstacle, » le rapide de Sault-Saint-Louis, en interrompait le cours. Au-dessus de » cet endroit il était ouvert pour de grands bâtiments encore; mais, entre » Montréal et Kingston, 66 kilom. de rapides formaient une barrière à la » navigation. Puis venait le lac Ontario; du lac Ontario au lac Erié se » présentaient, dans un espace d'environ 40 kilom., une ascension de » 101 m. et la chute du Niagara; de là au lac Huron et au Michigan, les » grandes eaux étaient libres; mais l'entrée du lac Supérieur était encore » fermée par le Sault-Sainte-Marie. Tous ces obstacles, tous ces empêche- » ments formidables élevés par la nature, ont disparu. Vous pouvez par- » tir d'un port de l'Océan avec un navire de 200 tonneaux, et vous rendre » sans obstacle au fond du grand lac sans transbordement. Le Sault-Saint- » Louis, près de Montréal, est évité par le canal *Lachine*, long de 15 à » 16 kilom.; les rapides des Cèdres, du Coteau, du Long-Sault, des Ga- » lops, et quelques autres, par les canaux de *Beauharnais* (21 kilom.), de » *Cornwall* (41 kilom.), de *Williamsburgh* (22 kilom.); la chute du Nia- » gara et les rapides qui l'accompagnent, par le canal *Welland*, long de » 43 kilom.; le Sault-Sainte-Marie par un autre canal, celui-ci très court,

» construit par les Américains. Le Canada s'enorgueillit avec raison de sa » grande route fluviale, dont la canalisation lui a coûté près de 70 mil- » lions de francs. » (TACHÉ, *Esquisse sur le Canada*.) Il convient d'ajouter aux canaux cités le canal *Rideau*, qui réunit Kingston à Ottawa; celui de *Grenville*, qui tourne les rapides de Carillon, sur le bas Ottawa; et ceux de *Caughnawaga*, à droite du Saint-Laurent, en face de Montréal, d'*Hamilton* au lac Huron, et de *Toronto* à la baie Géorgienne, qui sont projetés. Pour rendre Montréal accessible aux plus gros navires, à une distance de 1 600 kilom. de la mer, on a fait dans le lit du Saint-Laurent une tranchée de dragage large de 100 à 150 m., profonde de 8m,50, sur une longueur de 65 kilom. — Le canal **Richelieu**, le lac *Champlain*, le canal *Chambly* mettent en communication le Saint-Laurent avec les canaux de l'Etat de New-York. En 1896, 25622 navires, jaugeant 4 678 000 tonneaux, ont circulé sur le réseau fluvial canadien, portant 151 300 passagers, et 3 413 600 tonnes de marchandises. — On compte, en 1898, 27 000 kilom. de **chemins de fer** : le principal est le *Grand-Tronc*, continué par l'*Intercolonial;* il commence à Détroit et finit à Halifax; on a achevé en 1887 le chemin de fer transcontinental qui relie Vancouver, sur le Pacifique, et la Colombie britannique au Saint-Laurent. Le *Canadian Pacific*[1], long de 5 000 kilom., part de *Montréal*, dessert *Ottawa*, *Port-Arthur* sur le lac Supérieur, *Winnipeg*, *Régina* (Assiniboia), *Calgary* (Alberta), franchit les monts Rocheux, descend le Thompson et le Fraser, et aboutit à Port-Moody, en face de Vancouver. Des embranchements le relient aux lignes du Dacota et du Minnesota. Des services de steamers sont établis entre Liverpool et Halifax (3 991 kilom.) et Québec (4 023 kilom.). La ligne de *Port-Moody* (Pacifique) relie le Canada à Yokohama. Les chemins de fer ont transporté, en 1897, 16 172 000 voyageurs et 25 300 000 tonnes de marchandises. — **Marine marchande.** En 1897 : 6 684 navires et 732 000 tonnes. — **Lignes télégraphiques.** Des câbles télégraphiques relient Valentia (Irlande) à Terre-Neuve et à Cap-Breton. Longueur des lignes : 52 000 kilom.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. 7 990 000 kilom. car. (dont 238 971 occupés par les lacs).

---

1. Le Canada possède actuellement la ligne de communication la plus directe entre l'Europe et l'Extrême-Orient, et la prophétie de Champlain, qui donnait le nom de La Chine à l'avant-poste de Montréal, semble justifiée. On peut aller aujourd'hui en 21 jours du Japon en Angleterre. La malle du Japon, partie de Yokohama le 19 août à 8 heures 45 du matin, à bord de l'*Empress of India*, est arrivée à Liverpool le 7 septembre à 5 heures, accomplissant le trajet en 20 jours 21 heures, soit en 11 jours de moins que l'ancien service de communications par l'île de Vancouver, et en 23 jours de moins que la route par Suez. L'*Empress of India* a franchi le Pacifique, de Yokohama à Victoria (Canada) en 9 jours et 20 heures. Arrivée à Victoria le 29 août à 4 heures 24 du matin, un service spécial a envoyé immédiatement la malle à Vancouver, où elle était le même jour à midi. A 1 heure 18, le grand express du *Canadian Pacific* l'a emportée jusqu'à Brockville (Ontario), où elle est arrivée le 1er septembre, à 9 heures 3 du soir, après un parcours de 4 508 kilom. en 70 heures 55 minutes, en diminuant 3 heures pour la différence de longitude.

Le transport par bac à travers le lac Ontario a pris 38 minutes. De ce point, la malle, transbordée sur le *New-York central*, a parcouru, en 7 heures 2, la distance de 579 kilom. qui sépare New-York de l'Ontario. A New-York, la malle est arrivée le 2 septembre à 4 heures 43 du matin. Le *City of New-York* l'emportait à 6 heures 45 et l'a amenée à Liverpool, après avoir traversé l'Atlantique en 5 jours et 22 heures. (*Revue scientifique*, déc. 1891.)

— **Population.** 5185900 habitants (1897). — **Races.** En 1871, on comptait dans la Confédération (sans les territoires de l'Ouest) 3579000 individus, dont 1091000 *Français* d'origine. En 1881, après l'annexion du Manitoba, des territoires du nord-ouest et de la Colombie au Dominion, le total était de 4325000 âmes, dont 1298000 *Français*. — En 1891, le recensement a donné 4833000 personnes, comprenant 1473000 *Français*. Dans l'ensemble du Dominion, l'élément français est resté à peu près stationnaire, à cause de la faiblesse de l'émigration française. Mais dans l'ancien Canada : sur 2370000 habitants, il y a 1308500 *Français;* en dix ans (1881-91) la race française a augmenté de 126051 personnes, les autres races de 13498. Les autres habitants étrangers au Canada étaient ainsi répartis : 425000 *Irlandais*, *Anglais*, *Ecossais;* 80000 *Américains;* 28000 *Allemands;* 10000 *Russes;* 8000 *Suédois;* 6000 *Français;* 3000 *Italiens* et *Espagnols;* 10000 *Chinois*. — On compte environ 103000 *Indiens*. — **Immigration.** En 1880, 85000; en 1883, 206000; en 1885, 105000; en 1891, 82000. — **Climat.** Rude en général et très varié suivant les lieux, il est surtout rigoureux dans le nord-ouest et la Colombie; à Québec et dans le Bas-Canada, la température extrême est en été + 35° et en hiver — 34°. — **Dialectes.** Les deux communautés principales du Dominion, la française et la britannique, gardent leur langue; mais la langue française est la langue officielle du parlement et des tribunaux. — **Instruction publique.** Université catholique Laval à Québec; université à Montréal, cinq facultés; université anglicane à Manitoba, à Montréal, à Lennoxville. Nombreuses universités, collèges, écoles normales, industrielles, supérieures et primaires (18 300 établissements, un million d'écoliers); d'après M. Chauveau et M. Levasseur, la moyenne des populations fréquentant les écoles est de 23 °/₀ (aux Etats-Unis elle est de 17, en Suisse de 15, en France de 13). Les écoles communales sont en partie à la charge de l'Etat, en partie à celle des villes; dans les districts de langue française, l'anglais ne fait pas partie des matières obligatoires de l'enseignement; dans presque toutes les écoles élémentaires de ces districts, l'enseignement est donné exclusivement en français. — **Justice.** Le système judiciaire est analogue à celui de l'Angleterre; les juges sont nommés par le gouverneur général, en son conseil. Toutefois, dans la province de Québec, au civil, l'ancienne loi a toujours cours. — **Cultes.** Ils sont libres; pas de religion d'Etat; il y a environ 2000000 de catholiques; 646 000 anglicans; 755000 presbytériens et 850000 méthodistes; les autres sont anabaptistes, luthériens, congrégationalistes, quakers; 1115 juifs; 20 évêques anglicans; 6 archevêques et 23 évêques catholiques. — **Armée.** 1500 hommes de troupes anglaises; 36000 des régiments de milices, servant trois ans dans l'armée active. Le Dominion se divise en 12 districts militaires; la réserve de la milice s'élève jusqu'à 236000 hommes. — **Marine militaire.** 7 navires à vapeur. — **Monnaies.** Piastre ou dollar = $5^{fr},37$; le centin ou cent vaut un peu plus de $0^{fr},05$; le louis canadien = 4 piastres (le franc français vaut donc en monnaie canadienne 10 centins 1/2, et la pièce de 5 francs, 92 centins 1/2 environ); les monnaies anglaises ont cours légal. — **Poids et Mesures.** La livre anglaise, divisée en 12 onces = $453^{gr},4$; le mille anglais pour les distances = $1\,609^{m},4$; la verge ou yard pour l'aunage = $0^{m},91$; l'acre pour les superficies = $40^{a},47$; le gallon pour les liquides = $4^{l},54$; le minot pour les matières sèches = 8 gallons ou $36^{l},34$. — **Budget.** Recettes : en 1898, 46733000 dollars; en 1894, 47676000 dollars. — Dépenses : en 1898, 46733000; en 1894, 41243000 dollars. — **Dette publique** : 261 millions de dollars.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Résumé historique; les Français au Canada.

Découvertes du seizième siècle. — Le premier voyage de découverte accompli par les Français dans l'Amérique du Nord paraît avoir été celui d'un marin de Honfleur, *Jean Denis*, vers 1506, dans le temps même où son vaillant compatriote, le capitaine *Paulmier de Gonneville*, conduisait au littoral brésilien un navire armé par les négociants de Rouen. Denis, servi par un pilote rouennais, nommé *Canart*, se dirigea vers Terre-Neuve et explora l'embouchure du Saint-Laurent; une carte partielle tracée par ses soins guida plus tard les navigateurs dans ces parages. *Thomas Aubert*, de Dieppe, commandant le navire *la Pensée*, armé par *Jean Arago*, suivit la même route, en 1508, remonta le Saint-Laurent jusqu'à quatre-vingts lieues et déposa sur ses rives un premier groupe de colons normands. L'élan était donné. Dix ans plus tard, le *baron de Léry*, à la tête d'un nombreux équipage, et bien approvisionné de bestiaux, atteignit l'île de Sable, en face de la Nouvelle-Ecosse; mais la longueur et les fatigues du voyage avaient épuisé ses ressources, il ne put aller plus loin et dut abandonner sur cette terre aride les animaux qu'il destinait à l'agriculture. Ils s'y multiplièrent en toute liberté, et furent dans la suite une ressource inespérée pour d'autres Français que la nécessité y enferma. A la même époque les marins bretons, de leur côté, découvrirent et nommèrent l'île du Cap-Breton, et la pêche à la morue fut établie sur ces côtes.

Alors la royauté intervint dans ces hardies et fécondes entreprises d'outre-mer. François Ier, jaloux de la gloire maritime, se disposait à suivre les conseils de l'évêque de Marseille, Claude de Seyssel, et à « faire tant qu'il pût devenir maître de la mer ». Il venait de fonder le Havre-de-Grâce, dans une magnifique position (1517). Il mit aux ordres du Florentin *Verazzano* quatre navires pour aller à la découverte d'un passage d'Europe en Chine par le nord-ouest. La tempête détourna Verazzano, et il vint débarquer au nord de la Floride (1524), reconnut les côtes de l'Amérique orientale, du Saint-Laurent et de Terre-Neuve, prit possession, au nom du roi, de cette immense étendue de pays, et lui donna le nom de Nouvelle-France. Il périt dans un troisième voyage.

Dix ans après (1534), François Ier reprit ses projets de colonisation. On rapporte que le roi disait un jour en plaisantant : « Eh quoi! le » roi d'Espagne et le roi de Portugal partagent tranquillement entre eux » toute l'Amérique, sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère. » Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce » vaste héritage. » Un jeune marin de Saint-Malo, *Jacques Cartier*, sur la proposition de l'amiral Chabot de Brion, fut chargé d'une nouvelle expédition. Plus habile ou plus heureux que ses devanciers, il s'assura que Terre-Neuve était une île; et, dans un nouveau voyage (1536), remonta le Saint-Laurent, en releva les bords, les îles, les récifs, jusqu'au village de Hochelaga, emplacement où s'éleva plus tard Montréal. Dans un troisième voyage (1541) Cartier compléta ses découvertes, et revint mourir obscurément en France. L'histoire honore en lui le découvreur du Canada et le promoteur de la colonisation canadienne. Sa ville natale garda pieusement le souvenir du héros qui, au prix des plus cruelles épreuves, ouvrit à sa patrie la richesse d'un sol fécond et les promesses d'une domination sans rivale. Dès 1540, François Ier,

convaincu par les rapports de Cartier, avait décidé l'établissement d'une colonie dans ces lieux, et le gouverneur choisi fut un gentilhomme picard, *François de la Roque, sieur de Roberval,* avec le titre de vice-roi. Colons et soldats furent installés d'abord dans le poste de France-Roy, puis au Cap-Breton; mais la rigueur du climat, l'insuffisance des ressources, la négligence du gouvernement firent échouer, au bout de quelques années, ce premier essai de colonisation. Toutefois, les pêcheries et le commerce des pelleteries ne furent point abandonnés : on comptait, en 1578, 150 navires français dans les eaux de Terre-Neuve et du Saint-Laurent.

Colonisation au dix-septième siècle. — En 1598, Henri IV venait de rendre à la France la paix religieuse et la paix extérieure. Il rouvrit aussi les mers à la navigation. Un gentilhomme breton, *Troïlus du Mesgouez,* marquis de la Roche, muni d'une concession privilégiée accordée en 1578 par Henri III et renouvelée par Henri IV, fit voile vers la Nouvelle-France; son navire fit naufrage, et ses compagnons, réfugiés dans l'île de Sable, y vécurent cinq ans des bestiaux qu'y avaient déposés autrefois le baron de Léry. Après l'insuccès de la Roche, Henri IV confia successivement au Normand *Chauvin* (1599), au vice-amiral *de Chastes* (1602), et au sieur *de Monts* (1603), le privilège du commerce des pelleteries. De Monts emmenait avec lui de braves et habiles lieutenants, *Pontgravé, Poutrincourt, Lescarbot,* et le plus illustre de tous, le Saintongeois *Samuel de Champlain.* Ils fondèrent, dans la presqu'île d'Acadie, Port-Royal (aujourd'hui Annapolis), le premier établissement français durable de la côte d'Amérique, et le plus ancien du continent tout entier après Saint-Augustin.

L'œuvre de Champlain.

« Le Canada devient, dès le règne de Henri IV, le principal théâtre de la colonisation française et de la gloire de Champlain. En 1608, lors de son second voyage, il fonda la ville de Québec[1], l'une des plus prospères et des plus célèbres de l'Amérique, et qui est restée la capitale du Canada jusqu'à ces dernières années, où elle a été dépossédée par Ottawa, bâtie sur une rivière découverte par Champlain. Navigateur intrépide, Champlain remonte le fleuve Saint-Laurent et atteint les lacs Ontario et Huron, explore le pays dans tous les sens, en dresse la carte, en

---

1. Le *Dictionnaire de la langue des Cris*, par le P. Lacombe, donne au mot Québec l'étymologie suivante : en langue algonquine, *Kepâk* ou *Kepek* signifie fermé. Le site de cette capitale a été ainsi nommé parce qu'en effet le fleuve paraît bouché par le cap Diamant, si on le remonte, et par l'île d'Orléans, si on le descend. — La Potherie ne cherchait pas si loin l'origine du nom : il raconte qu'ayant dépassé l'île d'Orléans, les matelots de Jacques Cartier, à la vue du roc où se dresse actuellement la citadelle, s'écrièrent dans leur patois normand : Qué bec ! (quel bec). Le nom resta à notre ancienne capitale canadienne.

observe les produits, en étudie les ressources, noue avec les sauvages des alliances qu'il maintient fidèlement en temps de paix et de guerre[1]. Au milieu de ses courses incessantes, il se montre habile administrateur. Longtemps investi du seul titre de lieutenant des vice-rois et gouverneurs (comte de Soissons, prince de Condé, duc de Montmorency, duc de Ventadour), il donne à la colonie de sages règlements, dirige ses employés et coopérateurs, contrôle leurs actes, apaise leurs conflits, soutient et contient les jésuites[2]; vingt fois il traverse l'Océan pour recruter en France et ramener en Amérique des hommes, des vivres, des plantes, de l'argent. Par ses instances, il conserve à la Nouvelle-France la faveur du roi, lui attire celle de puissants seigneurs, sans perdre le concours des marchands et des ordres religieux. Il emmène sa femme avec lui et son exemple entraîne beaucoup de familles. Lorsque Québec, attaqué par les Anglais, est obligé de capituler (1629), il vient plaider auprès du roi Louis XIII et de Richelieu la cause de la colonie, qui est celle du devoir et de l'honneur de la France, et il obtient que la restitution du Canada soit stipulée dans le traité de Saint-Germain (1632). Il revient enfin mourir (1635) dans la patrie d'adoption qu'il a aimée et servie de toutes ses forces pendant un tiers de siècle, léguant à la postérité l'exemple d'une vie sans tache et d'une création durable. L'expérience lui a donné raison contre Sully qui avait méconnu la valeur du Canada, comme fit plus tard Voltaire. « Je mets au nombre des choses faites contre mon opinion, disait Sully, la colonie qui fut envoyée cette année au Canada. Il n'y a aucune sorte de richesse à

1. Trois peuples indiens habitaient les contrées de la Nouvelle-France: *Algonquins* au nord du Saint-Laurent; *Hurons* au nord des lacs Erié et Ontario; *Iroquois* au sud. Les Hurons et les Iroquois se faisaient depuis longtemps une guerre acharnée ; Champlain s'allia avec les Hurons, et trouva en eux des alliés dévoués. (V. le remarquable ouvrage de M. Dussieux, cité dans la Bibliographie.)

2. Plusieurs colons protestants, encouragés par Henri IV et Sully, s'étaient établis au Canada; Sully avait même donné à un calviniste la souveraineté de l'Acadie. Les conflits furent incessants entre les huguenots et les catholiques; les Récollets, ne pouvant suffire aux missions, appelèrent les jésuites en 1625 ; la lutte devint plus ardente, et, pour l'apaiser, Richelieu crut devoir interdire désormais aux protestants l'entrée de la Nouvelle-France : les missionnaires eurent dès lors une besogne plus facile.

espérer de tous les pays du Nouveau-Monde qui sont au delà du 40e degré de latitude. » Or, au delà du 40e degré se trouvent la Nouvelle-Angleterre, le Canada et toute l'Amérique britannique, des pays peuplés de plusieurs millions d'hommes, faisant des travaux et des échanges annuels pour des centaines de millions... Henri IV, dont le génie était supérieur à celui de son ministre, apprécia et soutint toujours l'entreprise de Champlain, dans la pensée duquel les colonies devaient former de jeunes et complètes sociétés pouvant se nourrir et se défendre par elles-mêmes. Longtemps ignoré, le tombeau du fondateur de la nationalité canadienne a été découvert, il y a deux ans[1] à Québec, et cet événement a réveillé, à travers de vives polémiques, la reconnaissance publique, toujours fidèle à sa mémoire. Le conseil général du département de la Charente-Inférieure décida qu'une inscription serait gravée dans le port de Brouage, pour rappeler la naissance en ce lieu de l'illustre colonisateur. Mais ce n'est pas assez pour acquitter la dette de la France. Si l'on songe que sur la terre où il fonda Québec, où il établit une poignée de colons, vivent aujourd'hui heureux et libres, quoique à l'abri d'un autre drapeau que celui de la France, plus de trois millions d'hommes, dont la moitié conservent le pieux souvenir, la langue, la foi, les lois même de la mère patrie dont ils sont issus, on proclamera que Samuel de Champlain oublié, presque inconnu en France, brièvement mentionné dans les histoires, est un de ces personnages éminents qui ont droit à une statue, comme hommage de la patrie reconnaissante[2]. »

Jules DUVAL[3],
Le premier âge des colonies françaises.
(*Revue des cours littéraires*, 30 mai 1868, p. 416-417.)

---

1. Ces lignes ont été écrites en 1868.
2. Les noms de Champlain et de Richelieu, qui s'étaient unis pour conserver le Canada à la France, se retrouvent associés aussi dans la colonie, où le lac Champlain, découvert par l'illustre navigateur, verse ses eaux dans la rivière Richelieu, qui les apporte au fleuve Saint-Laurent. La langue de la géographie, en cette circonstance, comme en tant d'autres, a heureusement fixé les souvenirs de l'histoire. — V. la brochure de M. L. Audiat, *Brouage et Champlain*, in 8e — (*Extr. des arch. hist. de Saintonge*.)
3. M. Jules Duval né à Rodez en 1813, tué dans un accident de chemin de

Quand Richelieu mourut, la France régnait au Sénégal, à Cayenne, aux Antilles, à Madagascar, comme dans l'Amérique du Nord ; la devise inscrite sur les galères royales : *Florent etiam lilia ponto*, n'était plus un fastueux mensonge. Au Canada, la période du ministère de Mazarin est remplie par les luttes atroces des Hurons et des Iroquois, et le martyre de nos missionnaires. Enfin, en 1664, *M. de Tracy*, nommé vice-roi, châtie les Iroquois ; en 1667, l'Angleterre nous restitue l'Acadie (traité de Breda), et Colbert confie au gouverneur *de Courcelles* et à l'intendant *Talon* le soin d'établir dans la colonie le système administratif de la mère-patrie : autorité absolue et centralisation excessive, police tracassière et règlements draconiens, qui paralysèrent les progrès et préparèrent la ruine. Mais les découvertes ne sont pas interrompues. Le Rouennais *Cavelier de la Salle*, esprit ardent, aventureux et très cultivé, descend la Belle-Rivière ou Ohio jusqu'au Mississipi (1670). Trois ans après, *Joliet* et le *P. Marquette* s'embarquent sur la rivière des Renards, atteignent le lac Michigan et la rivière Wisconsin, suivent le Mississipi, découvrent le confluent du Missouri, et, après une navigation de 300 lieues, sans vivres, sans munitions, au milieu de contrées inconnues, s'arrêtent au confluent de l'Arkansas et reviennent sur leurs pas[1]. Dans un deuxième voyage, après de longs préparatifs et mille difficultés vaincues, Cavelier de la Salle, protégé par Talon, par le gouverneur de Frontenac et le ministre de la marine, Seignelay, marche hardiment vers le golfe du Mexique, descend le Mississipi jusqu'à son embouchure, y plante l'étendard des lys (9 avril 1682), prend possession au nom de Louis XIV de l'immense bassin du fleuve qu'il vient de découvrir, et lui donne le nom de Louisiane[2].

Les Anglais jaloux excitèrent les Iroquois contre les colons

---

fer près d'Orléans en 1870, économiste et géographe distingué, a laissé entre autres ouvrages une *Histoire de l'émigration européenne au dix-neuvième siècle* (Paris, 1862), *Notre pays* (1867) ; *Les colonies et la politique coloniale de la France*, etc.

1. M. Gabriel Gravier, président de la Société normande de géographie, a publié (février 1880) dans la *Revue de géographie*, une savante étude sur une carte inconnue, la première dressée par Louis Joliet en 1674 après son exploration du Mississipi. L'article est accompagné de la carte inédite de Louis Joliet, exécutée pour la Revue. Ce travail n'est pas un des moins intéressants de cet excellent recueil, que M. Drapeyron dirige avec une compétence qu'égale seul son dévouement pour la science.

2. On voit que la Louisiane française du dix-septième et du dix-huitième siècle était infiniment plus vaste que l'État américain qui porte aujourd'hui ce nom.

canadiens. Pendant quinze ans, ce fut une suite de brigandages, d'incendies et d'effroyables massacres. Le *comte de Frontenac*, aussi brillant capitaine qu'administrateur habile, battit l'amiral anglais *Phibs* sous Québec, après trois jours de furieuses rencontres ; et *Pierre Le Moyne, seigneur d'Iberville* [1], dans une admirable campagne, chassa l'ennemi de nos possessions insulaires.

Le chevalier d'Iberville.

« En plein hiver, avec cent vingt-cinq Canadiens, d'Iberville marcha contre les Anglais de Terre-Neuve; leurs troupes furent battues; le fort Saint-Jean fut enlevé d'assaut; puis les autres forts et établissements anglais furent détruits dans une campagne de deux mois, faite sur la neige, raquettes aux pieds, à travers des chemins impraticables, et par cent vingt-cinq hommes chargés de leurs armes (une hache, une carabine, un sabre), de leurs munitions et de leurs vivres. D'Iberville revint au Canada avec plus de sept cents prisonniers, et après avoir tué plus de deux cents ennemis... En 1697, il fut envoyé à la baie d'Hudson. Depuis 1686, les Français et les Anglais se faisaient la guerre dans ces parages et s'y disputaient le commerce des fourrures. D'Iberville avait fait une première campagne à la baie d'Hudson, en 1686 ; il s'y était rendu par terre avec ses Canadiens, en voyageant dans des canots d'écorce. Il eut l'audace d'attaquer avec deux de ces canots montés par onze Canadiens, un vaisseau de douze canons et de trente hommes d'équipage, et le bonheur de l'enlever à l'abordage. De 1688 à 1694, chaque année d'Iberville retourna à la baie d'Hudson ; il détruisit les forts Ruppert et Nelson, et tous les autres postes anglais ; il prit plusieurs vaisseaux, et revint chaque fois à Québec chargé de butin, de pelleteries et de richesses. En 1696, pendant que le chevalier

1. Il était né à Montréal en 1661 ; sur ses dix frères huit furent soldats et au service du roi, deux furent tués, un autre mourut des suites de ses blessures. M. P. Margry a patiemment recueilli et publié, en les faisant précéder de savantes introductions, les textes et documents concernant Cavelier de la Salle et d'Iberville.

faisait la campagne de Terre-Neuve, les Anglais reprirent le fort Bourbon ou Nelson; en 1697, d'Iberville y fut envoyé, et le 8 juillet, il partit de Plaisance (Terre-Neuve), avec trois vaisseaux et un brigantin, et arriva le 3 août devant la baie d'Hudson.

« Les glaces, dit-il, poussées par les courants, nous pressèrent si fort, qu'elles écrasèrent le brigantin, sans qu'on pût sauver rien que l'équipage. » Les trois vaisseaux furent bloqués par les glaces, du 3 au 28 août, puis séparés les uns des autres; tous éprouvèrent des avaries considérables. La mer étant enfin devenue libre, d'Iberville, monté sur *le Pélican,* de quarante-six canons, prit la route du fort Nelson, et arriva en vue de ce fort le 4 septembre. Le 5, il aperçut trois vaisseaux anglais; un de cinquante-deux canons et de deux cent cinquante hommes d'équipage, et deux de trente-deux canons. Bien qu'il fût seul, ses deux vaisseaux ne l'ayant pas encore rejoint, d'Iberville se résolut à combattre, pour empêcher l'ennemi de secourir le fort, qu'il n'aurait pu reprendre s'il eût été ravitaillé par les vaisseaux anglais. A son approche, les Anglais lui crièrent qu'ils savaient bien qu'il était d'Iberville; qu'ils le tenaient enfin, et qu'il fallait qu'il se rendît. Le chevalier commença le feu à neuf heures du matin; à midi, voyant que la partie était décidément inégale, il résolut d'en finir; il fit pointer tous ses canons à couler bas, aborda vergue à vergue le gros vaisseau anglais, et lui envoya sa bordée, qui le fit sombrer sur-le-champ. Puis il se jeta sur le second vaisseau pour l'enlever à l'abordage; celui-ci amena aussitôt son pavillon : d'Iberville poursuivit le troisième vaisseau, qui avait pris le large et filait toutes voiles dehors. *Le Pélican,* « crevé de sept coups de canons, » et ayant eu deux de ses pompes brisées pendant le combat, ne pouvait épuiser l'eau; aussi laissa-t-il échapper le troisième vaisseau anglais. Le 7 septembre, une violente tempête engloutit la prise de d'Iberville, et jeta *le Pélican* à la côte, à deux lieues du fort Nelson; mais à ce moment, d'Iberville fut rejoint par ses deux autres vaisseaux. Le 13, il alla bombarder le fort, l'obligea à capituler le 14, et il repartit,

le 24, avec trois cents hommes malades du scorbut. Le 7 novembre, le chevalier était à Belle-Isle, en France, et le lendemain il rédigeait, pour le ministre de la marine, M. de Pontchartrain, le rapport duquel nous avons extrait le récit de ces combats. »

L. DUSSIEUX[1], *Le Canada sous la domination française,*
(Paris, 1862, 2e éd., in-12, J. Lecoffre.)

La lutte et la défaite au dix-huitième siècle. — Les Iroquois, vaincus et contenus par M. de Frontenac, signèrent enfin, en 1701, à Montréal, un traité de paix avec son successeur, le chevalier *de Callières.* Tous les chefs des tribus de la Nouvelle-France, sans en excepter les Cinq-Nations (Iroquois), apposèrent leur signature au traité ; Français et Indiens fumèrent le calumet de la paix, et cette alliance ne fut jamais rompue. Le traité d'Utrecht, qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne, livra à l'Angleterre la baie et le détroit d'Hudson, l'Acadie et ses dépendances, Terre-Neuve et les îles adjacentes ; c'était la clef du Canada remise aux mains de nos ennemis ; c'était le premier pas vers un abandon définitif. Il est vrai que le contrat nous laissait l'île du Cap-Breton, les autres îles du golfe du Saint-Laurent, et le droit de pêche sur la côte de Terre-Neuve.

Sous l'administration du marquis *de Vaudreuil,* qui remplaça Callières en 1713, fut fondée la ville de Louisbourg (1720) dans l'île Royale ou Cap-Breton ; les forts Beauséjour, Niagara, Saint-Frédéric furent élevés. Un autre gouverneur, le marquis *de Beauharnais* (1725-1748), et après lui, le comte *de la Galissonnière* (1748-1752) encouragèrent les héroïques efforts d'un officier canadien, *la Varenne de la Verandrye*[2], pour explorer les pays de l'ouest, et résoudre le problème de la jonction ou de la séparation des deux continents américain et

1. M. Dussieux, né à Lyon en 1815, deux fois lauréat de l'Institut, ancien professeur d'histoire à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, a écrit de nombreux ouvrages d'histoire, de géographie et d'art; plusieurs sont classiques. Il a édité avec M. Soulié le journal du marquis de Dangeau, et les mémoires du duc de Luynes ; ses ouvrages les plus récents sont une très remarquable monographie sur le *Château de Versailles* (Bernard, 1881, 2 vol. in-8°) et une brochure sur la *Défense de Belfort* (Paris, 1882, in-18, Cerf). M. Dussieux est mort à Versailles en 1894.

2. Né aux Trois-Rivières (Bas-Canada), de la Vérandrye avait servi dans les armées du roi et fait, pendant la guerre de succession d'Espagne, les campagnes de Flandre. Rentré dans son pays et las de la vie monotone qu'il y menait, il organisa, de ses deniers, l'expédition qui devait le conduire, le premier des Européens, sur la Rivière-Rouge et dans les Montagnes Rocheuses.

asiatique. Les territoires du nord-ouest étaient inconnus; seuls, quelques traitants en fourrures, et le missionnaire Mesnard, mort sans laisser de traces, avaient dépassé les rives du lac Supérieur. La compagnie de la baie d'Hudson, fondée en 1670 par le prince Rupert, cousin de Charles II, avec le privilège de la traite des fourrures sur les côtes de la baie, n'étendait pas encore ses opérations dans l'intérieur. Varenne de la Verandrye, accompagné de ses quatre fils, de son neveu, d'un missionnaire, le *P. Messager*, et d'une poignée d'hommes, pénétra dans le bassin du lac Winipeg, explora la Rivière-Rouge et l'Assiniboine, et ne revint, au bout de quatre ans, qu'après avoir épuisé ses dernières ressources. Tandis qu'il attendait, dans la région du lac des Bois, les approvisionnements demandés au Canada (1736), un de ses fils et vingt de ses compagnons furent massacrés par les Sioux; son neveu mourut. La Verandrye, ayant enfin reçu des secours, se remit en marche vers l'ouest. Il remonta la Saskatchawan, traversa le Missouri supérieur et ses affluents, et, le premier parmi les blancs, escalada les sommets de la première chaîne des Montagnes-Rocheuses; c'était en 1743. Mais l'indomptable énergie des explorateurs se brisa contre cette barrière de rochers, de glaces et de précipices; après une absence de quatorze ans passés à 500 lieues de nos établissements, en plein pays indien, au milieu de contrées sauvages, ils rentrèrent au Canada, écrasés de dettes, dénués de tout (1745). A force de réclamations, la Galissonnière obtint enfin pour le père la croix de l'ordre de Saint-Louis, et le ministre de la marine, Maurepas, l'autorisa à entreprendre de nouvelles explorations. Il se disposait à repartir quand la mort le surprit. Le successeur de la Galissonnière, *la Jonquière*, dépouilla les fils de l'héritage qu'ils avaient conquis au prix de leur sang, et livra l'entreprise, dans un but de trafic cupide, à des favoris qui la perdirent. Les navigateurs russes, conduits par Behring, eurent l'honneur de résoudre le problème de la séparation des continents; plus tard les Anglais conquirent et colonisèrent le littoral du Pacifique; et l'itinéraire de la Vérandrye ne servit qu'à enrichir les traitants et les coureurs des bois; le nom même de cet intrépide explorateur, un des plus grands de l'histoire coloniale de l'Amérique, est inconnu du plus grand nombre[1].

---

1. M. P. Margry a publié sur les la Vérandrye deux articles qui ont la valeur d'une restauration historique.— (V. le *Moniteur* des 14-15 décembre 1852.)

Cependant la guerre de la succession d'Autriche, qui éclatait en 1741, avait mis les Anglais et les Français aux prises sur toutes les mers comme en Europe. La ville de Louisbourg, mal défendue par le gouverneur Duchambon et une garnison indisciplinée, trahie par les voleries des officiers et de l'intendant Bigot, capitula en 1744; et les expéditions du duc d'Anville, de Ramsay et de la Jonquière furent désastreuses. Toutefois Louisbourg nous fut rendu au traité d'Aix-la-Chapelle (1748); les Anglais avaient mieux aimé recouvrer Madras. Quant à Bigot, au lieu de châtier ses concussions, Louis XV le nomma intendant de la Nouvelle-France; pour les Anglais qui convoitaient notre belle colonie, un pareil choix valait une flotte.

Aux termes du traité de 1748, des commissaires devaient régler définitivement les limites de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre. Les colons anglais n'attendirent pas l'exécution du traité, ils envahirent notre territoire; une compagnie d'actionnaires anglais et virginiens formée en 1743, et autorisée par le Parlement en 1750, installa ses agents et ses planteurs dans la vallée de l'Ohio qui nous appartenait. Le gouverneur du Canada protesta; la commission des frontières discuta cinq ans et produisit trois volumes de mémoires, bourrés de pièces et de preuves irréfutables; les Anglais s'en moquèrent. *La Galissonnière* et, après lui, le marquis *Duquesne*, gouverneurs de la colonie, comprirent que des forts et des postes bien armés et bien gardés allaient être contre un ennemi déloyal les arguments les plus solides et les plus convaincants. Huit forts nouveaux et des lignes de postes militaires furent donc élevés de Québec au Mississipi, et la milice augmentée et réorganisée : le plus célèbre de ces forts reçut le nom du gouverneur; le fort Duquesne, bâti au confluent des deux rivières Alleghany et Monongahéla, est aujourd'hui la grande cité industrielle de Pittsbourg (1754). A la nouvelle de ces travaux de défense, le gouverneur anglais de la Virginie, *Dinwiddie*, envoie contre le fort Duquesne, sans déclaration de guerre, un régiment de volontaires américains commandé par un jeune et ardent patriote de vingt-deux ans. Le 28 mai, une petite troupe française de trente-quatre hommes, sous les ordres de *Villiers de Jumonville*, envoyé comme parlementaire, est surprise au bivouac, et tous les hommes massacrés jusqu'au dernier. Le chef des miliciens américains, qui venait de se signaler par cet odieux guet-apens, était le major virginien *George Washing-*

ton[1]. Le frère de Villiers vengea nos soldats, enleva le fort de la Nécessité, où les Américains s'étaient abrités, et les força à signer la plus honteuse des capitulations : ils y étaient qualifiés d'assassins. Un an après, sur les rives de la Belle-Rivière ou Ohio, le général anglais *Braddock* et les deux tiers de ses régiments périssaient dans les bois sous les coups des Canadiens français et des Indiens leurs alliés : *M. de Beaujeu*, chef des troupes françaises, fut tué; Washington échappa. Moins heureux sur le lac Champlain, le baron *de Dieskau* se fit maladroitement battre, blesser et prendre par les milices de la Nouvelle-Angleterre (1755) ; les forts Gaspareau et Beauséjour, qui défendaient l'isthme de la presqu'île acadienne, livrés presque sans essai de résistance par leurs commandants français, assurèrent au colonel anglais Winslow la libre possession de l'Acadie.

Ici se place un des plus douloureux épisodes de cette héroïque lutte coloniale[1]. L'Acadie était sous la domination anglaise depuis 1713, mais elle était restée française de cœur. Les Anglais sommèrent les Acadiens de prêter serment de fidélité au roi Georges, et de se déclarer ses bons et fidèles sujets. Ils refusèrent de désavouer leur nationalité et de prêter un serment qui répugnait à la fois à leur conscience et à leur patriotisme. Alors 7,000 habitants de tout sexe et de tout âge furent attirés dans une embuscade, cernés et arrêtés par l'armée anglaise ; on les déporta en masse dans la Nouvelle-Angleterre ; les familles furent dispersées; les pères séparés de leurs enfants, les maris

---

1. Il est curieux de voir combien vive était alors la haine des Anglo-Américains contre la France, et avec quelle ardeur de patriotisme la Grande-Bretagne était servie par ces mêmes colons qui, moins de trente ans plus tard, se détachèrent d'elle après une lutte acharnée. Parmi les hommes influents qui excitaient le plus violemment les Américains à la guerre contre la France, outre le colonel Washington, le futur compagnon d'armes de Lafayette et de Rochambeau, il faut mettre en première ligne Benjamin Franklin, député de l'assemblée de Pensylvanie. Il dépensa dans cette guerre une activité inouïe, organisant les milices, achetant des canons, négociant à Carlisle avec les tribus indiennes, et à Londres avec les secrétaires d'Etat, faisant voter des fonds pour la guerre et y engageant sa fortune, défendant lui-même un fort, bivouaquant dans les glaces et les neiges, tour à tour diplomate, législateur, ingénieur et général, défendant par la plume, la parole et l'épée l'indépendance de l'Amérique, d'où il s'efforça de chasser les Français, et qu'il voulait voir peuplée de sujets anglais, du Saint-Laurent au golfe du Mexique. (V. sur ce sujet la *Vie de Franklin*, par Mignet, et l'analyse des *Mémoires de Franklin* par Sainte-Beuve.)

2. Cet épisode a été retracé dans les émouvants récits de MM. Moreau (*Histoire de l'Acadie*) ; Rameau (*La France aux colonies*). Eug. Ney (*Revue des Deux-Mondes*, t. I, II, 1831). Nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs, en regrettant que le cadre restreint de notre ouvrage ne nous permette pas d'entrer dans de plus longs développements.

de leurs femmes, les terres, maisons et bestiaux des proscrits confisqués au profit de la couronne qui les distribua à ses nouveaux colons. Peu d'Acadiens s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre, le plus grand nombre sur les rives du Saint-John, quelques-uns à la Louisiane, d'autres en Guyane ; on en vit chercher un refuge en France, dans les landes du duché de Châtellerault, où ils peuplèrent un canton qui prit le nom d'Acadie. « Il n'y a pas d'exemple dans les temps modernes, » écrit M. Garneau, l'historien du Canada, de châtiment in- » fligé à un peuple paisible et inoffensif, avec autant de calcul, » de barbarie et de sang-froid, que celui dont il est ques- » tion. »

Alors commença la grande lutte. Le cabinet de Versailles, malgré la mauvaise foi des Anglais, faisait tout pour maintenir la paix. Une dernière perfidie lui ouvrit enfin les yeux et l'arracha à sa torpeur. A un signal parti de l'amirauté de Londres, sans déclaration de guerre, « au mépris du droit des » gens, de la foi des traités et des coutumes des nations civi- » lisées, » les marins anglais, répandus dans toutes les mers, fondirent sur nos vaisseaux de guerre et de commerce, sur nos bateaux pêcheurs, sur nos baleiniers et nos caboteurs ; en un mois, 300 bâtiments et 10000 matelots capturés furent remorqués triomphalement dans les ports de la Grande-Bretagne. Louis XV écrivit à Georges II une lettre indignée pour lui demander réparation des « pirateries » et du « brigandage » de ses croiseurs, rappela de Londres son ambassadeur, et lança la déclaration de guerre (mai 1756).

Au nord-est de l'Acadie se trouve l'île du Cap-Breton dont la capitale, Louisbourg, fondée au commencement du dix-huitième siècle, gardait l'entrée du Saint-Laurent. Des millions avaient été prodigués pour faire de cette ville le boulevard de l'Acadie, la sentinelle avancée de la France canadienne : les murs en pierre de taille avaient 36 pieds de haut et étaient flanqués de six bastions ; la rade défendue par plusieurs batteries était éclairée par un phare ; les chantiers, magasins, casernes, établissements de tout genre faisaient de cette station la clef des territoires de l'ouest. Le 28 mai 1758, une flotte formidable appareillait d'Halifax, sous les ordres de l'amiral *Boscawen* ; elle se composait de vingt-trois vaisseaux et de treize frégates, convoyant une armée de 15000 hommes commandée par *Amherst* et *Wolfe*. La garnison française de Louisbourg comptait 2500 hommes et 300 miliciens indigènes.

Le chevalier *de Drucourt*, son chef, opposa une résistance désespérée. A ses côtés, on vit, pendant toute la durée du siège, sa femme affronter la mort sur les remparts, encourageant les combattants, pointant les canons et mettant le feu aux mèches. Après deux mois de tranchées ouvertes, de larges brèches furent faites dans les murailles; il fallut capituler. Le gouvernement anglais donna l'ordre de faire sauter les fortifications, d'abattre et de brûler tout; la population fut dispersée, et l'on fit de la ville un désert. A quelques lieues de la ville actuelle de Sydney, se trouvent les ruines à peine reconnaissables de l'ancienne forteresse. « Des traces de fossés éparses çà et là, » écrit M. du Hailly, un pan de mur démantelé dominant la » mer; vers l'intérieur, une enceinte de glacis en amphi- » théâtre, quelques restes de nos vastes magasins sous les » voûtes desquels s'abritent des bestiaux errants; puis parfois, » quand la mer est calme, quelques débris de nos vaisseaux » coulés que les pêcheurs prétendent apercevoir encore sur le » fond; voilà aujourd'hui tout ce qui reste de Louisbourg. »

Au Canada se frappèrent les coups décisifs. En 1756, le gouverneur Duquesne avait été remplacé par un Canadien, le marquis *de Vaudreuil*, probe et dévoué à la France, mais plein de préjugés coloniaux, sans énergie ni clairvoyance, tout prêt à abdiquer entre les mains des intrigants. Le baron de Dieskau eut pour successeur un héros, le marquis *de Montcalm*. Le nom de ce dernier défenseur du Canada français est un des plus glorieux et des plus purs de son siècle[1].

Louis-Joseph *de Montcalm* était né en 1712, au château de Candiac, près de Nîmes, d'une ancienne famille du Rouergue, qui savait verser son sang pour la France; suivant un dicton du pays, la guerre était le tombeau des Montcalm. Celui-ci fut digne de sa race. Il se battit sous Berwick, dans la campagne du Rhin, en 1734; en Bohême, avec Chevert dont il

1. M. de Bonnechose, dans un livre excellent, plein de faits et plein de cœur, vient de le remettre en lumière. Après M. Dussieux, il a vengé cette grande mémoire des calomnies qui ont essayé de la flétrir. L'histoire, désormais éclairée par les preuves, a fait enfin à chacun sa part dans les responsabilités : d'un côté, Bigot et la pléiade de fripons qui, sous sa haute direction, organisaient le brigandage administratif; Vaudreuil, tremblant devant Bigot, et devenu son complice par lâcheté autant que par ignorance; — de l'autre, Montcalm, le fier patriote, et ses admirables lieutenants, Bougainville, Lévis, Bourlamaque, auxquels il faut joindre l'honnête et actif Doreil, commissaire ordonnateur des guerres, signalant les rapines de l'administration à un gouvernement qui n'écoutait pas ou ne voulait pas entendre. (V. aussi un intéressant article de M. Tibulle Hamont, *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1879.)

devint l'ami; en Italie, aux côtés de Belle-Isle, au col d'Exilles (1746), où il fut blessé. D'Argenson eut le mérite de deviner en lui un des rares officiers qui, à cette époque de décadence, « se portaient encore vers le grand, » et le fit envoyer en Amérique, en 1756, avec le titre de maréchal de camp. Montcalm emmenait 3800 hommes, et avec eux Bougainville, alors âgé de vingt-cinq ans, et le chevalier de Lévis. L'année suivante, il en reçut 1500 de plus, et à cet effectif il ajouta 2000 soldats de la marine, les contingents des milices canadiennes et de *nos sauvages*. « Avec une telle armée, mal nourrie, » à peu près sans souliers et sans solde, n'ayant guère d'autres » munitions que celles prises sur l'ennemi, il fallait garder » une frontière de plusieurs centaines de lieues, occuper vingt » forts et faire tête partout à l'invasion, dont les forces finirent » par s'élever au chiffre officiel de 60000 hommes. Étonnantes campagnes, dont aucune guerre d'Europe ne donne » l'idée! Pour théâtre, des lacs, des fleuves, des forêts sans » limites succédant à d'autres lacs, à d'autres forêts, à d'autres » fleuves. Pour armée, des troupes étranges : le higlander » écossais et le grenadier de France, qui porte la queue et » l'habit blanc, combattent près de l'Iroquois et du Huron à » la plume d'aigle. Tantôt, la hache à la main, le fusil en » bandoulière, les soldats de ces armées cheminent sous bois; » tantôt ils portent à bras, au-delà des rapides écumants, les » bateaux où ils se rembarquent; et l'hiver, des raquettes aux » pieds, la peau d'ours au dos, ils suivent, sur la neige, des » traîneaux de campagne attelés de grands chiens. Guerre » remplie de surprises, de massacres, de combats corps à corps, » dans laquelle les décharges de l'artillerie et le roulement des » tambours répondent aux hurlements des Peaux-Rouges et » au fracas des cataractes. » (De Bonnechose, p. 31.)

Montcalm savait quel parti on pouvait tirer des Peaux-Rouges, excellents guides dans les forêts, tireurs incomparables, rameurs et pilotes de premier ordre. Rien ne lui coûta pour les séduire; il s'en fit des amis dévoués jusqu'à la mort. Il enleva avec eux les forts de Chouaguen et de William-Henry (1756-1757), et il y trouva les munitions que la métropole ne se hâtait pas de lui envoyer. Le gouvernement fournit quelques vivres, soixante-quinze recrues. « De la poudre, envoyez au moins de la poudre, » écrivait Montcalm; et, tandis que William Pitt multipliait les convois anglais, les officiers français étaient dans la détresse, les soldats réduits à un quart de ra-

tion, les Canadiens et les Acadiens réfugiés mouraient de faim, et, à la moindre plainte, les autorités coloniales menaçaient l'armée de lui couper tout à fait les vivres. Le cabinet de Versailles trouvait énormes les dépenses de la guerre canadienne, six millions en 1755, onze millions en 1756, dix-neuf en 1757; dépenses énormes en effet, mais qui allaient enrichir les coffres de l'intendant du Canada et de sa bande.

Les voleries de l'intendant Bigot.

« En François Bigot, treizième et dernier intendant de la Nouvelle-France, s'incarnait toute la corruption brillante et audacieuse du dix-huitième siècle. Ses rapines à Louisbourg, lors du premier siège, en 1745, avaient déjà provoqué dans la garnison des mutineries qui hâtèrent la capitulation de la place. Au lieu d'être puni, le coupable, bien apparenté, fut envoyé avec avancement au Canada. Il y porta ses vices, ses séductions et son intelligence. Maître absolu dans tous les services de finances, Bigot créa une administration à son image, et pour voler il eut, comme le géant de la fable, des mains par centaines; chaque fonctionnaire pillait, depuis l'intendant et le contrôleur jusqu'au moindre cadet; dans cette honteuse concurrence, le chef ne reprochait à l'inférieur que « de voler trop pour sa place.» Sur tout le Canada il se répandit comme une épidémie de vols : vols sur l'approvisionnement des places, vols sur les transports, vols sur les travaux publics, vols sur les produits de la traite des pelleteries réservés au roi, vols sur les fournitures du matériel de la guerre et de l'équipement! Mais c'était sur les marchandises livrées en présents aux Peaux-Rouges qu'on faisait les plus belles affaires; au fond de sa forêt, le pauvre sauvage était volé. Ce n'est pas tout : parfois le brigandage prenait un autre tour, et les employés de Bigot, devenus commerçants, opéraient, sous la protection de leur chef, d'immenses accaparements de toutes choses, qu'on revendait ensuite à l'Etat et aux malheureux colons à 150 °/₀ de bénéfice. Enfin arriva la famine : ce fut le bon temps... La famine, quelle aubaine pour Bigot et sa bande!

Quels bons coups on faisait avec les blés accaparés de longue main[1] ! Mais si l'on gagnait de l'argent, il était galamment dépensé. « Malgré la misère publique, des bals et un jeu effroyable, » écrit à sa mère Montcalm indigné; Doreil (commissaire ordonnateur) ajoute, dans une dépêche au ministre : « Nonobstant l'ordonnance de 1744 pour » défendre les jeux de hasard dans les colonies, on a joué » ici, chez l'intendant, jusqu'au mercredi des Cendres, un » jeu à faire trembler les plus intrépides joueurs. M. Bigot » y a perdu plus de « 300 000 livres. »

Charles de BONNECHOSE, *Montcalm et le Canada français,*
(Paris, 1881, in-18, Hachette.)

Et pourtant, malgré la disette, et l'indifférence de la mère-patrie, et l'incapacité du gouverneur, et les voleries éhontées de l'intendant, Montcalm et ses troupes remportèrent le 3 juillet 1758 la brillante victoire de Carillon. Le général envoie alors en France Bougainville et Doreil pour réclamer de prompts renforts et des ravitaillements. « Monsieur, dit brutalement à » Bougainville le ministre de la marine, Berrier, quand le feu » est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. — Monsieur, » répliqua le jeune aide-de-camp, on ne dira pas du moins » que vous parlez comme un cheval. » On nomma Montcalm lieutenant-général, mais on n'envoya pas de secours : à quoi bon se mettre en frais pour sauver « quelques arpents de neige? » disait-on dédaigneusement à la cour. Le 13 septembre 1759, dans les plaines d'Abraham, en face des fortifications ébauchées de Québec, Montcalm livra aux Anglais son dernier combat. Après une lutte acharnée, les Français succombèrent; les deux généraux en chef, Wolfe et Montcalm, furent tués. Ramsay livra Québec aux Anglais sans combat, à l'heure où Lévis, ralliant les soldats de Montcalm, venait la défendre. L'année suivante, Lévis et Bourlamaque battirent les Anglais sous les remparts de la ville et en firent le siège sans succès; cinq mois après, Vaudreuil signait à Montréal avec le général Amherst la capitulation définitive. Le traité de Paris (1763) consomma la perte de cette splendide colonie de la Nouvelle-

---

1. Les vivres apportés par les rares navires qui échappaient à la croisière anglaise étaient vendus par les agents de Bigot dans une maison de Québec à laquelle est resté le surnom de « la Friponne ».

France, où tant de sang français avait été répandu, tant d'héroïsme dépensé, où le génie de notre race avait trois siècles durant affirmé avec éclat sa puissance [1]. Montcalm a son tombeau dans une église de Québec; les Anglais ont rendu hommage à son héroïsme en gravant son nom à côté de celui de Wolfe sur l'obélisque de granit érigé en 1827 par lord Dalhousie dans le jardin public de Québec, avec l'inscription suivante : *Mortem virtus, communem famam historia, monumentum posteritas dedit* (le courage leur donna la mort, l'histoire une gloire commune, la postérité ce monument). Les descendants des colons français du Canada ont célébré avec éclat, en 1859, le centenaire du vaillant général. La France a-t-elle assez fait pour honorer ces grands souvenirs de la colonisation canadienne en appliquant à trois des nouvelles rues de Paris les noms de Jacques Cartier, de Champlain et de Montcalm?

Grâce aux derniers défenseurs du Canada, l'honneur de la France est resté sauf, et la responsabilité du désastre pèse non sur l'armée, ni sur le pays, mais sur le système colonial et sur le gouvernement de Louis XV tombé en décrépitude.

Le gouvernement et les colons.

« Les colons français se montrèrent parfaitement à la hauteur de leur rôle; tout le progrès qui s'est fait dans les colonies a été produit par la force de leur labeur, par eux et par eux seuls. Dans la proportion de nombre et de force dont ils disposaient, ils ne sont restés inférieurs à aucun des colons des nations étrangères. Ils furent aussi laborieux,

1. Rentrés en France, Lévis, accueilli avec honneur, alla servir contre l'Allemagne et devint maréchal de France en 1783; — Bougainville se fit navigateur, devint le rival de Cook par ses explorations maritimes, et mourut à quatre-vingt-trois ans en 1811, amiral, membre de l'Académie des sciences et sénateur. — Quant à Bigot et à ses coquins d'associés, ils revinrent en France dans l'espérance d'y jouir paisiblement de la prodigieuse fortune acquise par les moyens que l'on sait. Malheureusement pour ces honnêtes gens, des accusations terribles s'élevèrent contre eux : les officiers et soldats du corps d'expédition eurent le mauvais goût de faire retomber sur eux la responsabilité des désastres. Une commission de magistrats présidée par le lieutenant de police, Sartines, instruisit leur procès qui dura deux ans. Les accusés étaient au nombre de cinquante-cinq; la sentence les condamna à restituer douze millions; Bigot, dans un mémoire justificatif, avait eu l'impudeur d'attaquer Montcalm; la veuve et les enfants du marquis obtinrent la condamnation de cet écrit calomnieux. Bigot et son subdélégué Varin, qui avaient pour le moins mérité la corde, furent bannis à perpétuité du royaume. (V. dans l'ouvrage de M. Dussieux les pièces du procès.)

plus entreprenants, plus rudes à la fatigue. Lorsque les colonies anglaises ne comptaient encore que soixante mille âmes, elles n'occupaient point plus d'espace défriché et établi que le Canada en 1750, quand il atteignit un semblable chiffre, et à cette époque les Canadiens avaient jeté en outre dans l'ouest, non seulement des coureurs de bois, mais de véritables colonies agricoles à Détroit, à Vincennes, aux Illinois, etc. En dépit des guerres, de la traite des fourrures, de la négligence et des vices de l'administration, la population française soutint constamment la proportion de son développement naturel à l'égal de celui des Anglais, à raison de 2,50 à 3 °/₀ en moyenne. Mais tandis que le Canada ne reçut que dix mille émigrants, il en arriva plus de cent mille aux colonies anglaises, et il était impossible de lutter contre ce fait, qui domina la situation.

» L'éducation des Canadiens fut, il est vrai, généralement négligée et fort inférieure à celle des Anglais, mais leur haute moralité et les heureuses qualités de leur caractère compensèrent en partie ce défaut, qu'il faut imputer du reste à l'insouciance de leur administration autant qu'à eux-mêmes.

» En cinquante ans, de 1710 à 1760, la colonie avait pris une si forte assiette et un tel accroissement, que si elle eût été isolée de tout établissement européen rival, elle était parfaitement en état de vivre et de se développer par elle-même, la France l'eût-elle abandonnée. Ce n'est donc ni par défaut de vitalité, ni par incapacité ou insuffisance quelconque de la part des colons que ce pays a été perdu. Il n'a cédé qu'à la force infiniment supérieure des Anglais; ce n'est pas la colonie qui a succombé, c'est la domination de la France; et la preuve, c'est que la colonie française lui a survécu.

» Nous avions donc créé une colonie viable et vigoureuse, et si notre domination a péri, la cause en est exclusivement dans la faiblesse relative où cette contrée fut laissée, faute d'émigration et de protection, vis-à-vis des forces décuples des Anglais. L'un et l'autre fait ne sont imputables ni aux colons, ni au caractère français, pas même

aux nécessités politiques de l'Europe, mais uniquement à la négligence du gouvernement français et au système pernicieux adopté par lui dans ses colonies, aussi bien que dans la métropole. Vouloir être tout-puissant pour avoir le droit d'une superbe incurie, telle semble avoir été la devise du gouvernement français; et c'est l'action énervante de l'omnipotence gouvernementale, s'opiniâtrant à tout diriger, et inhabile à rien faire, qui résume les causes réelles de la perte de presque toutes nos colonies. De là faiblesse de l'émigration et insuffisance de population, absence invincible de tous bons avis et de toute amélioration, gaspillage de toutes les ressources, défaut presque complet de production; de là la différence écrasante des progrès des colonies anglaises; de là leur triomphe et notre ruine.

» Jamais plus belle partie ne fut tenue par la France; jamais elle n'a eu entre les mains une occasion plus favorable d'agrandissement et de puissance; jamais aucune nation n'a possédé des éléments meilleurs, plus dévoués, plus serviables pour la fondation de ses colonies. Situation, climat, fertilité, immense étendue; colons actifs, hardis, laborieux, profondément moraux et religieux; tout semblait réuni pour accomplir à peu de frais ce beau rêve de Richelieu, de Colbert et de Vauban, une nouvelle France heureuse et forte. Et que fallait-il faire? Consacrer chaque année 300000 francs, somme minime, à envoyer des colons ou à encourager des entreprises de colonisation; entretenir constamment dans le pays de mil'e à trois mille soldats, selon les temps; et il est hors de doute que, nous aussi nous eussions eu, en 1750, un million de colons qui nous eussent légué aujourd'hui dix à douze millions de Français en Amérique. »

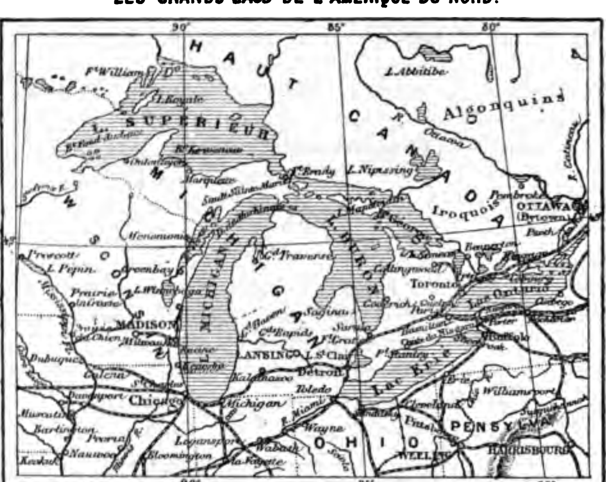
E. Rameau, *La France aux colonies,* IIe partie, ch. VIII.

Les chutes du Niagara.

Les chutes du Niagara ont été cent fois décrites par tous les voyageurs qui ont eu le bonheur de les visiter; depuis Chateaubriand, qui voyait ou croyait voir « les aigles, entraînés

» par le courant d'air, descendre en tournoyant au fond du » gouffre, et les carcajoux se suspendre par leurs longues queues » au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les » cadavres brisés des élans et des ours[1], » jusqu'à M. de Laveleye qui s'y rendait en traîneau sur la neige, pendant l'hiver de 1879, et entendait gronder les cascades derrière un mur de stalactites scintillantes[2]. Les récits ne diffèrent entre eux que par le degré d'enthousiasme du spectateur, ou par le bonheur d'ex-

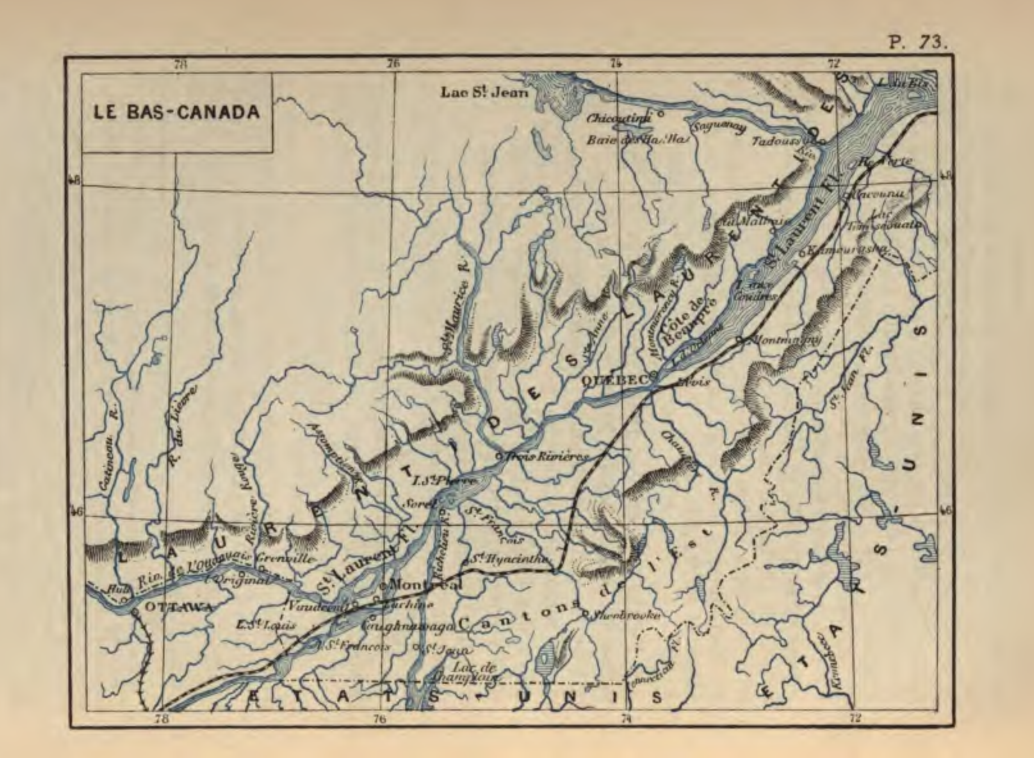
LES GRANDS LACS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.



Lacs de l'Amérique du Nord.

pression de l'écrivain[3]. Il n'en est pas qui soient restés insensibles à la sublimité du spectacle ; il n'en est pas non plus qui n'aient avoué leur impuissance à en retracer la majesté saisissante. Chateaubriand appelait le Niagara « une colonne d'eau du déluge ; » J.-J. Ampère écrivait : « J'ai vu bien des cas» cades en Suisse, en Ecosse, en Norwège, dans les Pyrénées, » toutes ensemble se perdraient et se noieraient dans le Nia-

1. Chateaubriand, *Atala*, épilogue.
2. V. *Tour du monde*, année 1881, 2e sem.
3. Le premier Européen qui ait décrit les chutes du Niagara est un prêtre français, le franciscain Hennepin, qui les vit en 1678.


LE BAS-CANADA
Lac St Jean
Chicoutimi
Saguenay
Tadoussac
St. Laurent Fl.
Kamouraska
Montmagny
Côte de Beaupré
QUEBEC
Trois Rivières
St. Maurice R.
I. St Pierre
Sorel
St. Hyacinthe
Montreal
St. Laurent Fl.
Grenville
Original
OTTAWA
Vaudreuil
Caughnawaga
St. Jean
Lac de Champlain
Sherbrooke
Cantons de l'Est
LAURENTIDES
ETATS-UNIS
Gatineau R.
R. du Lièvre
Rivière Rouge
Assomption
Richelieu R.
Chaudière R.
St. Jean Fl.
Kennebec
78
76
74
72
48
46

» gara, pygmées auprès d'un Titan. Pour moi, les deux plus
» grandes choses de ce monde sont, parmi les monuments éle-
» vés par la main de l'homme, les ruines du Thibet, et parmi
» les œuvres de la nature, les chutes du Niagara. » Depuis vingt ans, le Niagara a un peu changé d'aspect, et perdu quelque chose de sa primitive et sauvage beauté. L'industrie américaine a passé là ; elle a calculé la force motrice de « ces mille arcs-en-ciel qui se courbent ou croisent sur l'abîme, » et réduit une bonne partie de cette poésie en dollars[1]. Il nous a paru intéressant de rapprocher quelques-unes des impressions ressenties devant les chutes par trois voyageurs de mœurs, d'éducation et d'habitudes d'esprit différentes; un savant géologue, un jeune et aimable homme du monde, un économiste, fin observateur et spirituel écrivain.

« Pendant les années 1848, 1849 et 1850, j'ai fait cinq visites aux cataractes du Niagara. Plusieurs de ces visites ont été de véritables séjours, se prolongeant pendant plusieurs semaines, et j'ai pu avoir ainsi une connaissance exacte des localités et du grand phénomène de dénudation qui s'y passe. Quinze années après, en septembre 1863, j'ai parcouru de nouveau tout le terrain qui encadre les célèbres chutes du Nouveau-Monde, et voici les impressions que j'en ai rapportées.

» Disons-le tout de suite, au point de vue du pittoresque, ce laps de temps a été fatal au Niagara. Partout des maisons, des hôtels, des cafés, des magasins ; on ne peut plus retourner la tête sans être assailli par une armée de guides, de voituriers ; c'est Chamouni[2] transporté en Amérique. Il n'y a que l'île à la Chèvre qui ait été respectée[3], et aussi quelques arbres au milieu des rochers abrupts, là où il

---

1. Le journal, la *Lumière électrique*, raconte que les Américains viennent d'imaginer une application aussi ingénieuse qu'inattendue de l'éclairage électrique ; ils l'ont employé à mettre en relief et à compléter le merveilleux spectacle des cataractes. (V. *Journal général de l'instruction publique*, (16 février 1882.)

2. Chamouni ou Chamounix, bourg situé dans la haute vallée de l'Arve (Haute-Savoie), au pied du mont Brévent, est le rendez-vous des touristes qui visitent les cols et les glaciers du mont Blanc

3. On lira plus loin dans une relation plus récente que l'île de la Chèvre elle-même n'a pas été respectée.

est impossible d'aller les couper pour en faire des barrières. Au point de vue géologique, les changements, sans être aussi frappants, sont néanmoins considérables. Au Niagara, l'eau agit comme le marteau du démolisseur; elle frappe brutalement, ou s'appuie comme un levier à force irrésistible, et précipite dans le gouffre les roches par blocs énormes. J'ai été très frappé des changements arrivés à la grande chute de droite, qui est connue sous les noms de Cataracte canadienne ou du Fer à cheval (*Horse Shoe fall*). La forme de fer à cheval s'est modifiée profondément en s'enfonçant et s'ébréchant fortement vers le milieu. La célèbre table de roches a presque entièrement disparu... La tour, connue sous le nom de Terrapine, s'est rapprochée de la chute, et plusieurs des gros blocs qui se trouvaient en avant de cette tour ont disparu, emportés dans le gouffre...

» Le fleuve Niagara se divise en trois parties complètement distinctes. Du lac Érié aux cataractes, le fleuve est large et coule à pleins bords, au milieu de vastes plaines. Il est parsemé de belles, nombreuses et grandes îles, et partout les plus gros bateaux à vapeur peuvent circuler sans difficulté. Des cataractes à Lewiston, le fleuve se contracte; des murs gigantesques de 200 à 250 pieds de hauteur le resserrent et l'obligent de couler comme s'il traversait les portes d'un canal, avec une différence de niveau de 100 pieds entre la partie inférieure des chutes et Lewiston. La largeur de cette vallée d'érosion, creusée entièrement par le fleuve, varie entre 800 et 1200 pieds. Cette espèce de canal ou *cânon* du fleuve atteint sa plus grande largeur vis-à-vis de l'hôtel de Clifton, et il va en se rétrécissant vers le célèbre pont suspendu, où il a 800 pieds de l'un à l'autre bord du précipice... La troisième partie de la rivière Niagara s'étend de Lewiston au lac Ontario, et elle est navigable; elle ne coule pas à pleins bords cependant, étant resserrée entre des collines qui la dominent de 20 à 80 pieds, et en même temps il y a des bouillonnements et des contre-courants... Il est une force qui peut déjouer tous les calculs de rétrogradation des cataractes du Niagara et les amener à une stagnation presque absolue; c'est la pro-

digieuse activité industrielle des Américains. Déjà un joli filet d'eau formant une véritable rivière a été détourné sur la rive américaine pour faire rouler des usines; et cette rivière vient se jeter plus bas que les chutes. Une trentaine ou une quarantaine de saignées comme celle-là, faites des deux côtés, canadien et américain, et le Niagara ne sera plus qu'un modeste ruisseau, comme le Rhin à Schaffouse, la chute du bois de Boulogne, ou les cascades de Tivoli. Le *Tonnerre des eaux* (c'est ce que signifie le mot Niagara en iroquois) ne sera plus alors qu'un roulement de tambour. L'industrie aura désarmé Jupiter Tonnant[1]. »

J. MARCOU[2],
Le Niagara quinze ans après.
(*Bulletin de la Société de géologie*, mai 1865.)

« Je me figure ce que devait être le Niagara du temps où il ne battait que les rochers de ses rives et ne roulait que les troncs d'arbres arrachés aux forêts, du temps où ces routes et ces voies ferrées n'avaient pas déchiré le flanc du ravin. Je me figure le silence universel de la nature devant le tonnerre du grand fleuve, l'homme errant comme une bête sauvage parmi ses précipices, n'osant pas encore troubler sa majesté; et je comprends alors la grandeur du spectacle. Les Indiens vénéraient le Niagara comme la demeure d'un grand esprit; est venu l'Européen prosaïque qui l'a exploité. Il a semé des champs de maïs à la place des forêts abattues, bâti des moulins dans les rapides, des masures sur le bord même du gouffre et sous la pluie des cataractes. Il orne le domaine solitaire du grand fleuve comme le jardin d'une guinguette; il tente même de l'emprisonner et de s'en faire un ouvrier docile. On regarde avec colère le vêtement mesquin que les hommes ont mis à cette nature puissante; on aurait presque envie que le fleuve géant nettoyât ses rives et reprît sa liberté.

» La nature américaine n'est point, comme celle d'Europe, un artiste

---

1. Le Niagara sépare le Canada des Etats-Unis : la république et la colonie anglaise possèdent donc, la première, le petit bras, séparé du grand bras, qui appartient au Canada, par l'île des Chèvres (*Goat Island*). Les deux Etats surveillent l'hydrographie du bassin, la navigation, les ports, l'entretien des canaux et les phares.

2. M. Jules Marcou, né à Salins en 1824, fut préparateur de minéralogie à la Sorbonne (1846), puis géologue voyageur du Muséum, et, en cette qualité, alla étudier, en compagnie du savant Agassiz, la géologie des Etats-Unis et des possessions anglaises de l'Amérique du Nord. Rentré en France en 1850, à la suite d'une dangereuse maladie, il retourna aux Etats-Unis en 1853, et prit une part active aux expéditions scientifiques ordonnées par le gouvernement américain dans les Montagnes Rocheuses et la Californie. En 1855, il fut nommé professeur à l'Ecole polytechnique de Zurich ; en mai 1860, il revint en Amérique et y continua ses grands travaux. Le principal, sur la géologie de l'Amérique du Nord, a été publié en anglais (1853). Plusieurs autres publications ont été faites par le même auteur sur la géologie du Jura.

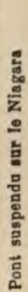
habile qui semble se parer d'elle-même pour le regard des peintres. Elle dédaigne les arrangements coquets ; elle est plus grande, plus large, plus puissante, mais aussi plus monotone : elle semble ne pas se donner la peine de nous ménager ces surprises et ces amusements auxquels nos paysages restreints nous ont accoutumés. L'homme, d'ailleurs, n'est point encore en harmonie avec elle et ne contribue pas à l'embellir. Il n'y porte que la laideur et la dévastation ; son passage se reconnait aux forêts saccagées, aux troncs noircis et calcinés, aux terres dépouillées et arides. Les moissons, improvisées parmi ces ruines, n'ont pas la riche et féconde beauté de nos champs : elles sont négligées, inégales, semblables à de mauvaises herbes ; les habitations même n'ont rien de gracieux ni de rustique : ce sont des baraques de planches d'une laideur uniforme... L'homme, qui ailleurs s'assimile à la nature au point d'en sembler inséparable, apparait ici comme un conquérant brutal et pillard qui la défigure, pressé de l'asservir et de la dépouiller. »

Ernest Duvergier de Hauranne[1],
Huit mois en Amérique.
(2. vol. in-18, 1866, Paris, Librairie internationale, t. I, ch. v.)

« A l'endroit où se termine *Goat-Island*, sont les chutes. D'un côté, la chute américaine, la chute du petit bras, la petite chute ; de l'autre, la grande chute, la chute canadienne, le *Horse-Shoe*, le Fer à Cheval, ainsi nommé à cause de sa forme. De l'une comme de l'autre, d'une hauteur de 52 mètres, le Niagara tout entier se précipite dans une immense cuve de roc, aux bords taillés à pic. Et plus bas, c'est par une route étroite, resserrée entre deux parois escarpées, que l'eau, incessamment versée par les deux chutes, se rue vers le lac Ontario.

» ... Naguère encore, le Niagara était abandonné à l'exploitation et à la rapacité des particuliers. Des usines s'étaient établies tout au bord du courant pour en utiliser la force motrice. On avait bâti des hôtels en grand nombre sur la rive. Enfin, et surtout, dans l'île des Chèvres, dans les îlots, sur les berges, s'étalaient sans pudeur les réclames américaines, en lettres hautes de deux ou trois mètres. Le Niagara est le grand rendez-vous de la curiosité américaine, le lieu de grand pèlerinage. Là viennent faire leur voyage de noces tous ceux qui n'ont pas assez de loisir ou assez d'argent pour s'offrir un tour en Europe. Les industriels y recommandaient à l'envi leurs

1. M. Ernest Duvergier de Hauranne, né à Paris en 1843, mort à Trouville en 1877, député du Cher de 1871 à 1877, n'a laissé que cet attrayant récit de voyage en Amérique, quelques brochures politiques et une Histoire populaire de la Révolution française, publiée par Mme Duvergier de Hauranne, d'après les notes laissées par son mari.



Pont suspendu sur le Niagara

moutardes, leurs sauces ou leurs bières. Il n'était pas non plus un seul endroit offrant un point de vue curieux où l'on pût s'arrêter et regarder sans être obligé de payer un droit de deux francs cinquante par personne. C'était devenu une honte, un scandale; on peut le dire, on ne voyait plus le Niagara. Il était en même temps confisqué et déshonoré[1].

» C'est de l'excès même du mal qu'est sorti le bien. Le congrès, qui pourtant n'aime pas à faire acte d'autorité, a pris un grand parti. Comme le parc de Yellowstone (v. p. 156), le Niagara a été rendu à la nation tout entière. On a exproprié et indemnisé les propriétaires, rasé les usines et les hôtels, balayé les affiches, chassé les exploiteurs, expulsé les vendeurs du temple. Le Niagara est aujourd'hui restitué à la nature.

» Nous franchissons le petit bras, le bras américain, sur un pont dont le milieu s'appuie sur un étroit îlot. En amont, l'eau moutonne, se brise sur les blocs de rocher, rejaillit en crêtes blanches... C'est un bruit qui tantôt s'enfle, tantôt diminue; et sous le pont, avec une impétuosité qui attire, qui donne le vertige, le courant fuit...

» Nous voici dans l'île des Chèvres, à laquelle il ne manque pour justifier son nom, que des chèvres. On y a tracé des allées pour les voitures, et des chemins plus étroits pour les piétons. Elle est remplie d'arbres de toute essence. De distance en

---

1. V. la piquante description de ce Niagara des *Barnum*, par M. de Molinari, citée dans nos précédentes éditions. On y lit : « Du milieu de *Suspension*
» *Bridge*, vous apercevez, à votre droite, la cataracte dans toute sa splendide
» beauté, tandis qu'à votre gauche, sur les hauteurs de la rive américaine,
» s'étale en caractères cyclopéens, l'annonce des pilules et emplâtres de
» Herrick! Il y a aussi le *Peruvian Syrup*, l'*Anderson's buchu*, le *Tarrants*
» *selters aperiment for dyspepsia :* il y a, peints à fresques dans les tons les
» plus éclatants, tous les animaux de la ménagerie de Van Amburgh, le
» zèbre, l'hyène, le rhinocéros cornu, le premier qui ait visité ce continent,
» sans oublier l'âne acrobate, constituant, au dire de l'éditeur de l'affiche, une
» réunion propre à intéresser les théologiens aussi bien que les historiens. Il
» y a enfin la reine de la corde, la célèbre signorina Maria Spelterini, qui
» annonce sa dernière ascension sur la corde raide, au-dessus des torrents
» mugissants et bondissants de la cataracte. C'est complet! Je rentre à l'hôtel,
» et je vais me reposer, à l'américaine, sur la piazza. Une bande de musiciens
» vient s'y installer, et elle ouvre son concert quotidien en exécutant l'ouver-
» ture de *la Fille de Mme Angot*. Certes, les chutes du Niagara n'ont pas cessé
» d'être une des merveilles de la création; elles lancent, comme au temps où
» M. de Chateaubriand allait écouter leur voix solitaire, un flot puissant et
» éternel; mais en pénétrant jusque dans leurs entrailles au moyen de ses élé-
» vateurs et de ses chemins de fer inclinés, en bâtissant des moulins sur le
» bord et en y élevant des fontaines de soda-water, en les utilisant et en les
» exploitant, l'homme ne les a-t-il pas dépouillées de leur sauvage grandeur?
» C'était un lion du désert, ce n'est plus qu'un lion en cage que le dompteur,
» vêtu d'un justaucorps bariolé, exhibe en cabriolant entre ses pattes. »

distance, des inscriptions avertissent qu'il est défendu, sous peine de l'amende et de la prison, de toucher ici à quoi que ce soit, de cueillir une fleur ou un brin d'herbe, de casser une branche. Trois ou quatre minutes nous suffisent pour arriver à l'extrémité inférieure de l'île, au bord du gouffre. Ici, un escalier, muni d'une rampe solide, a été établi ; nous traversons un petit ponceau, nous entrons dans un îlot, et voici tout près de nous, à notre droite, la chute américaine. Qu'on se figure une énorme table de marbre à l'extrémité arrondie en forme de cercle; telle est la petite chute. L'eau arrive transparente, glissant sur la table de marbre qu'elle semble lécher; soudain, le terrain lui manque; elle s'élance dans l'abîme d'une hauteur de 52 mètres, avec un fracas assourdissant, décrivant une légère courbe; elle avance d'un mouvement toujours égal, impassible et irrésistible. Du fond du gouffre rejaillit presque à mi-hauteur un flot d'écume blanche. L'air est rempli tout autour de nous de fines gouttelettes d'eau réduites en poussière. Sur le nuage blanc, sous le clair soleil, un arc-en-ciel nous montre ses sept couleurs brillantes et un peu brutales. Sous nos pieds, presque au niveau de l'eau du gouffre, nous voyons une mince passerelle jetée parmi les blocs de rocher : c'est ici que l'on peut s'avancer, pénétrer sous la chute même, s'aventurer sur la pierre glissante entre le rocher et l'épaisse nappe d'eau qui tombe. Nombre d'audacieuses Américaines, se tenant par la main, n'hésitent pas à se hasarder ici ; on assure que ceux et celles qui ont fait cette folie ne sont guère tentés de la renouveler ; ce que l'on en rapporte le plus, ce sont des cauchemars.

» ... Notre cicérone nous ramène sur la rive américaine ; tout près, à notre gauche, la chute américaine se précipite ; au fond, en face de nous, le terrible *Horse-Shoe*, le Fer à Cheval, lance dans l'abîme sa trombe d'eau toute blanche. On nous fait prendre place dans un petit chemin de fer funiculaire qui descend dans le rocher avec une inclinaison de 30 degrés environ. En moins d'une minute, nous sommes au fond du gouffre, presque au niveau de l'eau. Nous voyons la chute américaine tomber à côté de nous, presque sur nos têtes ; nous sommes enveloppés d'une pluie fine... Nous montons maintenant en voiture. Un peu au-dessous du gouffre, nous traversans le Niagara sur un pont en fer hardi et d'une seule arche ; le Niagara est large en cet endroit, à peu près comme la Seine au pont des Saints-Pères. L'eau est claire, d'un bleu pâle

presque verdâtre, avec un éclat d'émail persan. C'est près d'ici que Blondin traversait le Niagara et faisait sur son fil ses étonnants exercices, portant sur son dos tantôt ce poêle sur lequel il fabriquait et mangeait une omelette au milieu du passage, tantôt un homme qui, certes, ne devait pas être plus que lui un poltron. Le pont en fer est étroit ; il n'a que la largeur d'une voiture. Le givre et les glaces s'y accumulent en telles quantités durant la saison d'hiver que l'audace américaine elle-même a craint qu'en le faisant plus large, il ne fléchît sous le poids. Après le succès de l'expédition, il est question de l'élargir aujourd'hui.

» ... Nous n'avons plus à visiter que les grands rapides à quelques milles au-dessous des chutes. En un quart d'heure les voitures nous y ont conduits, le long de la rive canadienne. Nous trouvons là un nouveau chemin de fer funiculaire, qui nous fait descendre presque au niveau de l'eau. Rien ne saurait donner l'idée de cette rivière, profonde de près de 60 mètres, qui, dans le lit étroit qui l'emprisonne, sur les blocs de roche qui en forment le fond, plus rapide que le torrent le plus furieux, s'agite, tournoie, tourbillonne.

» ... Notre visite a duré quatre longues heures qui ont passé aussi vite qu'une seule. Quand j'essaye de résumer l'impression de cette matinée, je ne trouve qu'un mot qui l'exprime bien : c'est le mot de terreur. Le Niagara n'est pas seulement grand, imposant, magnifique ; il est terrible, il est formidable, il est effroyable ; plus on visite, plus on s'arrête, plus on regarde, plus le sentiment de l'effroi va croissant. C'est une puissance de la nature déchaînée, auprès de laquelle l'homme n'est rien. »

Ch. Bigot [1],

La délégation française aux Etats-Unis.

(Revue Bleue, 1887.)

---

(1) M. Charles Bigot, que nous avons eu déjà le plaisir de citer dans nos *Lectures sur l'Asie*, accompagnait, en qualité de délégué de la presse française, la mission officielle chargée, en 1886, de représenter la France à l'inauguration de la statue colossale de la *Liberté éclairant le monde*. Ce monument, dû au ciseau de l'éminent sculpteur Bartholdi, a été érigé pour servir de phare à l'entrée de la rade de New-York : il a été offert gracieusement, comme un nouveau témoignage de cordialité, par les compatriotes de Lafayette aux compatriotes de Washington.

Québec.

« La cité de Champlain, l'antique capitale de la « Nouvelle-France », aujourd'hui chef-lieu de la « province de Québec », est comme la ville de l'Ecriture « située sur une haute montagne et qui ne peut se cacher aux yeux ». Elle domine fièrement le Saint-Laurent, à l'endroit où le fleuve commence à resserrer son lit immense. Sa citadelle, garnie de canons qui se rouillent sur leurs affûts, était occupée, il y a quelques années, par une garnison anglaise, placée là comme dans une sorte de Gibraltar et chargée de défendre la domination de la métropole. Mais, depuis que l'Angleterre a pris le sage parti de laisser le Canada, et même le Canada français, s'administrer à sa guise, les « habits rouges » ont disparu, et l'élément militaire n'est plus représenté, dans toute la province, que par de braves et inoffensives milices locales qui rappellent, par plus d'un trait, notre ancienne garde nationale.

» Bâtie sur une montagne aux pentes abruptes, Québec tire de cette circonstance et de l'antiquité relative de plusieurs de ses quartiers un air d'originalité qui manque à la plupart des villes américaines. Rues étroites, bordées de trottoirs en planches, souvent coupées par des escaliers; enseignes se balançant au bout d'une tringle en fer comme dans nos petites villes de Normandie; maisons basses et presque toutes construites en bois, ce qui explique la fréquence des incendies qui ont souvent dévoré les quartiers les plus populeux, tout contribue à donner à Québec une physionomie particulièrement rare en Amérique, où les villes, alignées au cordeau et coupées à angle droit, semblent toutes découpées sur le même damier.

» Québec possède plusieurs promenades, très fréquentées pendant la belle saison : « la Plate-forme, » l'Esplanade, le Jardin du Gouverneur, d'où l'œil embrasse, à perte de vue, l'immense plaine du Saint-Laurent. Au centre d'un *square*,

où (comme disent les Canadiens-Français, plus jaloux que nous de notre langue), d'un « carré » de verdure, s'élève un monument de forme quadrangulaire et pyramidale. C'est la colonne de Wolfe et de Montcalm, élevée à la mémoire des deux illustres généraux, l'un anglais, l'autre français, qui succombèrent glorieusement dans la bataille où se décida, il y a plus d'un siècle, le sort du Canada. Une inscription latine, en style lapidaire, célèbre la valeur égale et la mort semblable de ces deux héros[1]. Touchant exemple d'impartialité, et qui tient évidemment aux conditions particulières du Canada : la postérité a confondu dans un même hommage les deux implacables adversaires, tombés le même jour sur le même champ de bataille, et dignes l'un de l'autre jusque dans la mort.

» Parmi les autres monuments de Québec, il faut compter le nouveau palais de la Législature provinciale ; l'Hôtel de la poste, bâti sur l'emplacement de la Maison du Chien d'or, célèbre dans les annales de la cité québecoise[2] ; les bâtiments du séminaire et de l'Université Laval, auxquels est joint un Musée qui compte quelques bons tableaux de l'École française, entre autres des Philippe de Champagne, des Vanloo et des Boucher ; la cathédrale catholique, imposante surtout par sa masse et par ses vastes proportions ; la cathédrale anglicane, la Bourse, la Banque, le Palais de Justice, la Douane, l'hôpital de la Marine, etc.

» Le marché se tient en plein air devant la cathédrale catholique, et c'est là qu'il faut aller, au milieu des éventaires chargés de potirons, de choux rouges, de pommes « fameuses[3], » de framboises et de *bleuets*[4], si l'on veut

1. Voir cette inscription, p. 62.

2. Cette maison tirait son nom d'un bas-relief qu'y avait fait sculpter son premier propriétaire et qui représentait un chien rongeant un os, encadré dans l'inscription suivante :

JE SVIS VN CHIEN QVI RONGE L'O,
EN LE RONGEANT JE PRENDS MON REPOS.
VN TEMPS VIENDRA QVI N'EST PAS VENV
QVE JE MORDERAY QVI M'AVRA MORDV.
(1736)

3. C'est le nom mérité qu'on donne à la pomme rouge du Canada qui a une chair particulièrement diaphane et qui est en même temps très savoureuse.

4. Nom canadien du myrtille.

entendre le parler pittoresque et le langage accentué d'intonations bas-normandes de « l'habitant » canadien.

» La « ville basse », c'est le nom qu'on donne au principal faubourg de Québec, bâtie en contre-bas du mont, sur la rive du fleuve, est plus populeuse que pittoresque. C'est le quartier de la marine, des docks, des entrepôts, et ses rues étroites et sales, habitées presque exclusivement par des Irlandais, n'offrent guère d'édifices intéressants. Elle est, aujourd'hui, reliée à la ville haute par un ascenseur, œuvre d'une compagnie anglaise.

» La population de Québec est loin de s'accroître dans la même proportion que celle des autres villes du Canada. C'est ainsi que de 59700 âmes qu'elle comptait au recensement de 1871, la population ne s'est élevée qu'à 62447 habitants, au recensement de 1881, tandis que, dans le même laps de temps, Montréal montait de 107000 à plus de 140000 habitants[1]. La principale raison de cette différence, c'est que Québec a laissé péricliter son commerce et son industrie, tandis que Montréal donne un essor toujours plus grand à ses entreprises commerciales. L'industrie des constructions navales, qui avait été longtemps la ressource de Québec, est presque complètement tombée, à la suite d'une grève des ouvriers de chantiers survenue en 1867. Tous les efforts pour la relever ou pour y substituer d'autres branches d'industrie ont été à peu près vains, et la vieille cité de Champlain, si admirablement assise au bord de son magnifique fleuve, semble vouloir s'endormir dans une sorte de torpeur léthargique, tandis que partout autour d'elle fermente l'esprit d'initiative et de progrès. »

Eug. RÉVEILLAUD[2],
Le Canada français.
(In-18, 1882, Grassart.)

---

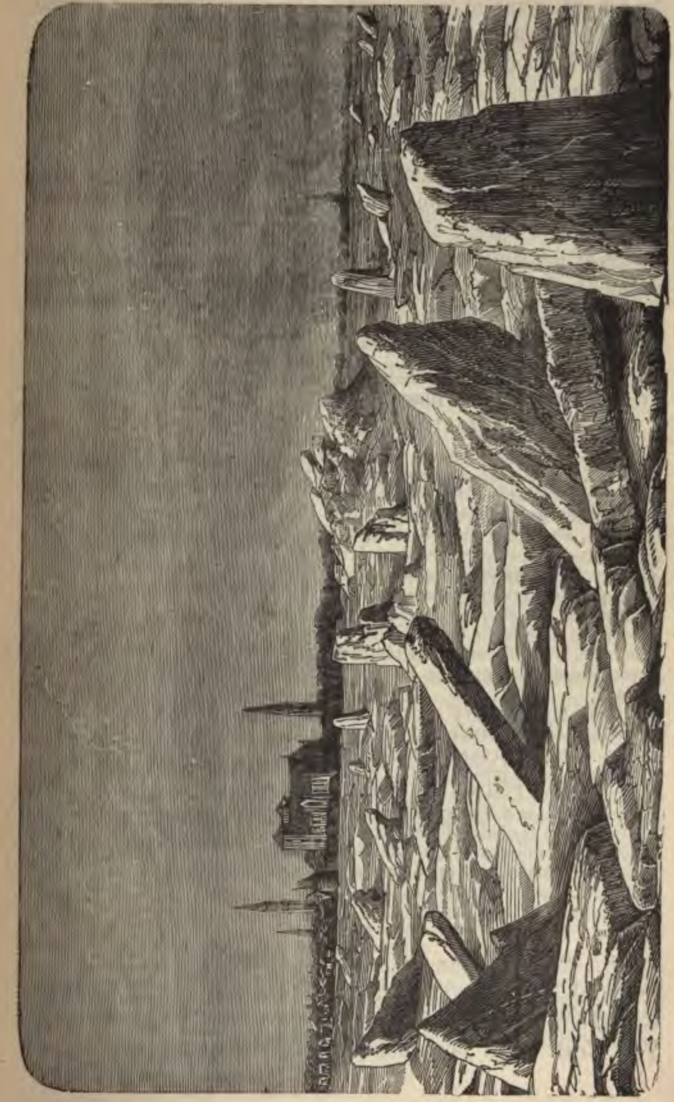
1. En 1891, Montréal avait 217000 habitants; et Québec, 63000; en comptant les faubourgs des deux rives, 90000.

2. M. Eugène Réveillaud, né à Saint-Contant-le-Grand (Charente-Inférieure), en 1851, a fait en 1880 un voyage au Canada. Il a étudié sur place les ressources, les mœurs, la situation politique, religieuse et sociale de ce pays français d'outre-mer. Nous devons à son obligeante amitié la communication de ces pages, extraites du très remarquable ouvrage *Histoire du Canada et des Canadiens français*, qui a obtenu un succès mérité. (Paris, in-8°, 1884, Grassart.)

Les avantages que donne à Québec l'excellence de sa situation fluviale sont diminués par la rigueur du climat et l'obstruction de son beau fleuve, qui, l'hiver, se couvre de glaces épaisses. L'industrie des constructions navales, compromise d'abord par le développement de la marine à vapeur qui emploie des navires en fer, a été irrémédiablement atteinte par le tarif de 1879, qui a augmenté le prix des matières premières. Cette ruine industrielle a eu des conséquences commerciales. Longtemps le port de Québec est resté le débouché principal de l'exploitation des forêts canadiennes. Là venaient se rassembler les milliers de « cages » et de trains de bois que la confédération tirait de ses immenses forêts vierges. Aujourd'hui encore, en amont de la ville, derrière les « boines » de la rive, on empile les madriers et les billots. Mais cet immense transit est aussi en décroissance. Les habitants de Québec, avec une admirable énergie, ont lutté contre la mauvaise fortune. Ils ont remplacé l'industrie morte des constructions navales par celle du cuir, aujourd'hui concentrée dans la vallée de la rivière Saint-Charles, dans la basse ville et les faubourgs. Des tanneries monumentales ont remplacé les chantiers déserts : 1 500 ouvriers y sont occupés et produisent 13 millions de francs de matière première. Quatre mille ouvriers travaillent à la chaussure et livrent au commerce pour 21 millions de francs de marchandises. Des ateliers de fer, de plomb, d'acier, des papeteries, manufactures de tabac, etc., complètent l'œuvre industrielle de cette ville qui veut reprendre son rang. La ville a amélioré son port, construit un nouveau bassin et une cale sèche. Une nouvelle voie ferrée la relie à la fertile région du lac Saint-Jean. Un pont, jeté sur le Saint-Laurent, dont la dépense est évaluée à 30 millions, la rattachera à l'active cité de Lévis, qui est comme un faubourg de la ville, à 1 000 mètres de distance, et en même temps au niveau du chemin de fer de la rive méridionale.

Montréal : le pont Victoria.

« Au pied d'un monticule verdoyant, élevé de 250 mètres seulement au-dessus de la plaine, mais rehaussé par son isolement, nous distinguons les hautes tours d'une cathédrale dominant une longue rangée d'édifices; la couleur verte du Saint-Laurent fait subitement place à la teinte brune des eaux de l'Outaouais, qui persiste pendant plusieurs lieues à ne point confondre ses eaux avec celles du fleuve dont il est l'un des plus puissants tributaires. Nous voyons apparaître successivement les hautes constructions des manufactures d'Hochelaga, puis le pont Victoria, long de près de 3 kilomètres d'un bord à l'autre, avec sa galerie tubulaire, véritable tunnel formé de vingt-cinq tubes en fer d'une longueur totale de 6 133 pieds, soutenus, à 60 pieds au-dessus du niveau du fleuve, par deux culées et vingt-quatre piles d'un calcaire noir compacte. Ces piles s'allongent dans le sens du courant, et lui présentent une arête effilée en



Glaçons sur le Saint-Laurent, près de Montréal.

tranchant, semblable à l'éperon d'un navire cuirassé, contre laquelle d'énormes glaçons viennent se briser au moment de la débâcle. Commencé en 1856, et inauguré en 1860 en présence du prince de Galles, le pont Victoria n'a pas coûté moins de 1400000 livres sterlings, soit 30 millions de francs. Disons-le tout de suite, cette merveille de l'art des ingénieurs impressionne plus vivement l'esprit que la vue, car la distance en réduit étrangement les gigantesques proportions. La longue ligne rigide de la galerie, les formes grêles et également rectilignes des arches vues de face, lui donnent, de loin, l'humble apparence d'un pont de chevalets. Combien sont préférables, au point de vue du pittoresque, les courbes harmonieuses de nos vieux ponts de pierre! Enfin nous atteignons les quais en passant au milieu d'une forêt de blancs steamers aux cabines étagées. Nous sommes à Montréal.

» ... En 1640, une religieuse, la Sœur Bourgeois, et quelques ecclésiastiques, membres d'une congrégation qui se fondit peu après dans celle de Saint-Sulpice, obtinrent du roi de France la concession de l'île de Montréal, où Cartier avait découvert jadis le village indien d'Hochelaga. Cinquante-cinq personnes environ furent amenées, en 1642, pour peupler le nouvel établissement, qu'on appela d'abord Ville-Marie. En 1653, deux cents émigrants, presque tous Angevins, vinrent renforcer ce premier noyau de courageux colons. Plus tard, les soldats d'un régiment licencié au Canada, le régiment de Carignan, fameux dans les annales de la colonie, s'établirent en grande partie autour de la nouvelle ville, dont la prospérité naissante eut longtemps à souffrir du voisinage des Iroquois.

» Le nom de Montréal, corruption de mont Royal, fut donné par le Malouin Jacques Cartier à la haute colline qui domine actuellement la grande ville, son fleuve et ses rapides, son pont tubulaire, ses faubourgs, et son admirable jardin public, et les fertiles campagnes qui s'étendent des coteaux de l'Ottawa aux montagnes du Vermont. En 1760, Montréal ne comptait que 6000 âmes; en 1871, elle en avait 107000; en 1891, 217000. Dans ce chiffre, l'élément franco-canadien représente 60 pour 100. Malgré les privilèges de Québec, Montréal avec ses industries actives, sa situation commerciale, ses deux universités (Mac-Gill, anglaise, et Laval, française), est la vraie métropole de cette nationalité franco-canadienne très vivante et très féconde.

» ... Tête de ligne de la navigation transatlantique sur le Saint-Laurent, l'ambitieuse cité aspire à supplanter New-York et à devenir l'entrepôt de tous les produits du Far-West. Déjà des canaux accessibles aux navires de

400 à 500 tonnes contournent les nombreux rapides qui entravent la navigation du Saint-Laurent depuis le village de Lachine jusqu'au lac Ontario. Un autre canal de 42 kilomètres, le canal Welland, établit, pour la même classe de bâtiments, une communication assurée sur le territoire canadien, entre les lacs Érié et Ontario, rachetant par vingt-sept écluses la différence de niveau de 330 pieds que la rivière Niagara franchit par un bond de son incomparable cataracte, et par de nombreux rapides. Aujourd'hui le gouvernement canadien a entrepris d'élargir tous ces canaux, de manière à en permettre le passage à des navires de 1000 tonnes. Ce grand travail une fois terminé, l'immense bassin des grands lacs, et les centres populeux qui naissent et grandissent sur leurs rives, Duluth, Milvaukee, Chicago, Détroit, seront les tributaires de Montréal, devenu leur entrepôt et leur port d'embarquement naturel, au moins pendant la belle saison, car, malheureusement pour les hautes visées de la ville canadienne, le Saint-Laurent reste fermé à toute navigation pendant cinq à six longs mois d'hiver.

H. DE LAMOTHE,
Cinq mois chez les Français d'Amérique.
(Paris, 1880, in-18, Hachette.)

Aussi la ville de Montréal, « comme une coquette ambitieuse, se compose-t-elle une parure assortie à ses futures grandeurs ». Ses rues sont larges et mieux entretenues qu'à Québec[1], ses magasins vastes et luxueux. Ses banques ressemblent à des palais, ses hôtels et ses maisons affectent les prétentions architecturales des grandes cités de l'Union. Les églises et les chapelles bâties par les sectes religieuses déconcertent par leurs bizarreries artistiques : non content de la cathédrale, qui est une des plus belles de l'Amérique du Nord, le clergé catholique a fait ériger une basilique nouvelle sur les plans de Saint-Pierre de Rome. Ses théâtres, ses cercles, et, en particulier, celui des patineurs (*Victoria Skating Rink*) rivalisent de splendeur avec ceux des Etats-Unis et éclipsent ceux de sa rivale.

---

1. « A Québec, écrit M. de Lamothe, la propreté et le pavage laissent à désirer. Quelques rues, surtout dans la vieille ville, sont entièrement pavées de vieux madriers. Les trottoirs sont toujours en planches, ce qui ne laisse pas de surprendre quelque peu le voyageur nouvellement débarqué d'Europe où le prix du bois ne permettrait guère un tel luxe. Il est vrai que le luxe de Québec est souvent vermoulu. »

Les forêts canadiennes et les parcs nationaux.

Le Canada possédait jadis les plus magnifiques réserves forestières de l'Amérique septentrionale; mais des incendies fréquents et désastreux, et plus encore le gaspillage des défricheurs et la destruction systématique autorisée ou tout au moins tolérée par le gouvernement, commencent à les épuiser. Les trente mille bûcherons qui se répandent chaque hiver dans les forêts pour le compte des grands commerçants de bois d'Ottawa ne ménagent rien, et ne se soucient ni du repeuplement, ni de la protection des jeunes pousses. Les plaines et les vallées ont été dépouillées; les bûcherons portent maintenant la hache dans les bois qui couronnent les coteaux rocheux des Laurentides, et qui, tamisant les pluies par leur terreau, maintiennent la limpidité des lacs et la régularité du débit des rivières. « Au train dont nous allons, disait un sage Canadien, nos su-
» perbes forêts auront été avant longtemps dépouillées de leurs meilleures
» espèces de conifères. Déjà, pour obtenir des bois de mâture, on est
» obligé d'aller en abattre à 300 milles d'Ottawa, et il faut franchir une
» bonne distance pour les bois de construction. Que sera-ce dans dix
» ans? dans vingt ou trente? »

Malgré cette exploitation furieuse, on évalue encore à 3 millions et demi de kilom. car. l'étendue réelle des forêts canadiennes. Le rapport de M. Bell sur les forêts du Canada (Londres 1885) signale quatre régions sylvestres qui se distinguent par les essences : les deux régions septentrionale et centrale où dominent les sapins blancs et noirs de quarante espèces différentes, puis les bouleaux, peupliers, saules, aulnes; la région méridionale, qui est celle des platanes, des noyers, des frênes, des tulipiers, des châtaigniers; enfin la région occidentale où prospèrent l'érable, le chêne, et certaines espèces de peupliers et de frênes.

L'île du Prince-Edouard est déboisée, mais la Nouvelle-Ecosse, malgré de terribles incendies, est encore peuplée de sapins et de bouleaux. La zone forestière des Laurentides est la plus riche de toutes. Les bassins du Saguenay et de l'Ottawa sont le siège d'industries du bois très actives; la province de Québec voit peu à peu disparaître sa parure de forêts au profit des champs d'agriculture : enfin les Montagnes-Rocheuses dans la Colombie britannique gardent encore, comme une réserve inépuisable, leurs vallées et leurs versants revêtus de pins Douglas, de cyprès jaunes, de cèdres rouges.

Bois de chauffage, lattes, planches, poutres à bâtir, poteaux de télégraphe, traverses de chemins de fer (plus de 9 millions par an), pâte à papier, etc., les forêts canadiennes suffisent à une consommation prodigieuse. La production est évaluée à près de 500 millions par an; l'exportation à 1 350 000 tonnes valant environ 150 millions de francs.

Pour sauver d'une destruction possible quelques-unes de ces merveilles naturelles, le gouvernement fédéral, à l'imitation du congrès des Etats-Unis, a créé plusieurs **parcs nationaux** destinés à servir de lieux de promenades et de conservatoires des espèces :

Le Parc des *Montagnes-Rocheuses* ou parc de Banff (676 kilom. car.) est situé dans la région de Banff, arrosée par la rivière de l'Arc, « grands monts, grands glaciers, forêts, torrents, lacs, cascades, y luttent d'imprévu comme de magnificence ». Le chemin de fer du Pacifique y amène de nombreux touristes : le conseil fédéral a créé des routes, des sentiers, des ponts, aménagé les sources thermales. Plus loin, dans les mêmes montagnes, le long de la même ligne transcontinentale on rencontre quatre autres parcs nationaux : *Mount Stephen*, *Mount sir Donald*, *Eagle Pass*, et *Mount Selkirk*.

A l'ouest, dans la province d'Ontario, entre le lac Huron et la rivière Ottawa, à 250 kilom. nord-ouest de la capitale, Ottawa, le conseil législatif de la province a séquestré une aire de 3800 kilom. car. comme « parc public, réserve de forêts, lieu de protection du poisson et du gibier, sanatorium, terre de plaisir et plaisance pour le peuple ». Le parc, appelé **Algonquin National Park,** est peuplé de cerfs, orignaux, castors et autres animaux à fourrures : les grands lacs y sont aussi de féconds viviers.

Au milieu des grands pins, et des cèdres des Laurentides, le **parc de la Montagne Tremblante,** égayé par les sauts et les cascatelles de la *Rivière Cachée*, est un sanatorium pittoresque et salubre pour les poitrines délicates. Il s'étend sur 6000 hectares. Enfin à 60 kilom. environ au nord-ouest de Québec, dans un pays de bois coupés de lacs et de rochers sauvages où le *Jacques-Cartier* roule ses eaux torrentueuses, le **parc national des Laurentides**, grand de 6600 kilom. car., est un magnifique centre de pêche et de chasse, où le gouvernement de la province de Québec s'efforce de reconstituer l'espèce des daims caribous qui a presque disparu des territoires du Dominion. (Voy. *Dictionnaire de Rousselet;* supplément, 15e fascicule.)

La vie dans les bois.

« A la fin de l'automne, plus de vingt-cinq mille hommes se dirigent vers les bois, s'enfoncent dans leurs profondeurs, pour ne sortir de leur retraite qu'au printemps, alors qu'ils opèrent la descente des magnifiques radeaux qui couvrent les rivières comme des ponts flottants.

» Cette armée de travailleurs pénètre jusqu'aux points les plus reculés de cette vaste région. Rien ne les arrête. Ils atteignent maintenant des lieux que l'on croyait inaccessibles. Torrents, précipices, rapides dangereux, rochers abrupts, aucun obstacle ne les effraye. On les retrouve par bandes jusqu'aux confins des régions boisées sur les bords lointains du lac Témiscamingue et tout le long des nombreux affluents de l'Outaouais, à plusieurs cents milles de leur embouchure dans la grande rivière.

» Aussitôt que les voyageurs sont rendus sur le théâtre de leurs opérations, ils se construisent une longue habitation formée de poutres grossières, pour s'abriter contre la rigueur de la température. Elle doit pouvoir donner place à quarante ou soixante hommes pendant six à neuf mois. Cette demeure est nécessairement très froide et la bise y souffle librement. Pour y jeter un peu de chaleur, on établit au milieu la cambuse ou cuisine, et des pièces de bois

énormes alimentent sans cesse l'âtre pétillant. Le travail préparatoire étant terminé, on organise les hommes en bandes distinctes : ce sont les *coupeurs*, les *scieurs*, les *équarrisseurs*, les *charretiers*, et enfin le *cuisinier*, dont le choix doit être fait avec grand soin, car il faut qu'il soit habile, prévenant, et pourvu d'une patience à toute épreuve. Lorsque la neige tombe en abondance et que le terrain est ainsi nivelé, on réunit tous le bois abattu sur l'emplacement le plus favorable à l'embarquement. Le transport s'effectue au moyen de solides traîneaux à quatre patins, traînés par des chevaux ou des bœufs.

» Tout travailleur doit quitter le chantier[1] avant le jour, et n'y rentrer qu'à la nuit tombante. Il est rare que la rigueur du froid ou le mauvais temps retienne au logis, même pour un seul jour, ces hommes courageux et durcis à la fatigue ; mais il est juste aussi de convenir que, si l'on exige d'eux un labeur très pénible, on pourvoit sans parcimonie à tous leurs besoins. La viande salée, qui leur sert de nourriture habituelle, leur est livrée à discrétion ; le pain, cuit dans le chantier même, est excellent ; la soupe de pois, que l'on mange à la fin de chaque journée, est apprêtée avec goût ; le thé, dont on arrose les repas est de fort bonne qualité. Ce sont ces mets et ces breuvages qui font les délices gastronomiques des ouvriers et la gloire du cuisinier, lequel, malgré ses efforts et ses talents, n'évite pas les quolibets et les plaintes des voraces convives qui, à chaque heure du jour et de la nuit, ont droit de se mettre à table. L'heure qui suit le souper est l'heure du plaisir, de la gaieté, des histoires, des bons mots, que les Canadiens trouvent sans efforts d'esprit au milieu des plus rudes labeurs.

» C'est un pénible travail, sans doute, que celui d'abattre incessamment les géants de la forêt ; mais il n'offre guère de périls. C'est au printemps, lorsque tous les énormes billots éparpillés sur la plage doivent être jetés à l'eau

---

1. Chantier a ici le sens de logis, habitation, tandis qu'en France ce mot s'entend du lieu où l'on travaille.

pour le flottage, que commencent les dangers réels de l'« homme des bois ». Il lui faut alors passer de longues heures à l'eau, franchir des précipices sur d'étroits radeaux, descendre des rapides semés d'écueils, n'échapper à un danger que pour en affronter un plus terrible, éviter la mort cent fois pour la trouver trop souvent dans un abîme.

» Aussi quelle forte et vigoureuse population que celle qui va, pendant l'hiver, peupler les chantiers ! Tels sont les intrépides voyageurs dans la forêt, tels on les retrouve sur les radeaux flottants, lorsqu'il leur faut manier ces lourdes rames qui font mouvoir de véritables masses de bois, courageux en face du danger, joyeux et insouciants après les fatigues de la journée.

» C'est généralement lors de la débâcle, au milieu du mois de mars, que l'on descend le bois flotté sur les affluents de l'Outaouais. Il est divisé en sections que l'on appelle *cribs*, ayant chacune 24 pieds de longueur; soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent cribs forment un train de bois (*cage*), qui se compose ordinairement de 100000 pieds cubes. Chaque *crib* comprend vingt-trois à trente-six pièces de bois et de 800 à 1000 pieds cubes.

» Les radeaux évitent la plupart des cascades et des rapides, qui interceptent le cours des rivières, en descendant des glissoires construites à grands frais par le gouvernement; ce sont d'étroits canaux à forte pente, dont le talus et le fond sont garnis de madriers qui amortissent les chocs et régularisent la vitesse du courant. Un *crib* seul peut trouver passage dans ces glissoires, et il faut tous les détacher afin d'en opérer la descente l'un après l'autre. Une fois que la chute a été tournée, les *cribs* sont de nouveau reliés ensemble et la descente du train de bois continue. Cette opération est très longue, fait perdre beaucoup de temps et soumet la patience des voyageurs à de rudes épreuves. Il y a treize stations de glissoires sur la seule rivière de l'Outaouais.

» Presque tout le bois équarri se rend à Québec, d'où on l'exporte sur les marchés européens et surtout en Angleterre. Douze cents navires montés par environ quinze ou

vingt mille matelots le transportent ainsi tous les ans de l'autre côté de l'Atlantique. Les billots sont en général destinés aux moulins des Chaudières, ou à ceux qui fonctionnent le long de l'Outaouais et de ses tributaires, où ils sont sciés en planches et madriers.

» On ne saurait avoir une meilleure idée de l'importance de l'industrie forestière dans cette région, qu'en se transportant aux chutes des Chaudières[1], l'un des plus beaux « pouvoirs d'eau » du monde. Voyez ces immenses constructions qui bordent la grande cataracte! Des milliers de bras y sont occupés, de puissantes machines y sont mises en mouvement, et leur cri strident va se perdre au milieu du mugissement de la chute. Le travail ne se ralentit pas un instant durant toute la saison de la navigation. On dirait une immense ruche d'abeilles d'où les frelons sont impitoyablement bannis. L'activité n'est pas moindre la nuit que le jour, l'infatigable scie mord sans relâche d'énormes troncs, les déchiquette et leur donne toutes les transformations voulues. A la tombée de la nuit, ces bruyants édifices s'illuminent de mille lumières que l'on pourrait confondre avec autant d'étoiles tremblantes. Sur les deux rives, en bas de la cataracte, s'avancent de longs quais couverts de planches et de madriers empilés à une grande hauteur, où de nombreuses *barges*, traînées par des remorqueurs, viennent prendre leur chargement. Ces ba-

1. A une faible distance d'Ottawa, non loin du confluent de la rivière Gatineau, et de la rivière Rideau, qui se précipite dans l'Outaouais par deux nappes de cent pieds de haut, l'Outaouais, arrêté par un barrage de rochers, s'engouffre d'un seul bond de 63 pieds dans l'intérieur d'un vaste fer à cheval où tourbillonnent ses eaux écumantes. D'après M. Tassé, le débit de ses eaux est de 3500 mètres cubes par seconde aux hautes eaux ; c'est presque le volume du Rhin devant Strasbourg à l'époque des crues. « Ce devait être jadis, écrit » M. de Lamothe (ch. VI), un admirable spectacle pour le voyageur venant du » Saint-Laurent que l'apparition soudaine, à moins d'un mille de distance, de » cette merveilleuse cataracte, vierge alors des souillures de l'industrie humaine. » Mais aujourd'hui un long chapelet d'usines vulgaires s'est égrené sur ses » bords; et les montagnes de bois scié, qui s'empilent à ses pieds sur les deux » rives, la dérobent entièrement à nos yeux. Ce n'est que du haut de la colline » du Parlement, ou sur le pont en bois qui réunit Ottawa à Hull, son faubourg » bas-canadien, que le regard peut désormais embrasser sans obstacle tous les » détails de ce tableau grandiose. Sans doute, dans un avenir plus ou moins » éloigné, les édiles de la capitale songeront à rendre à la merveille de leur » ville toute sa beauté primitive, et débarrasseront ses abords de toutes les » *nuisances* accumulées par la spéculation. »

teaux se rendent d'ordinaire aux Etats-Unis, franchissant plusieurs canaux et suivant le cours de l'Outaouais, du Saint-Laurent et de la rivière Richelieu, jusqu'à ce qu'ils atteignent Rouse's Point, Burlington ou Whitehall, sur le lac Champlain, leur lieu de destination [1]. »

J. TASSÉ [2],
La vallée de l'Outaouais.

(Passage cité par M. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique.*)

Le nord-ouest canadien.

Le nord-ouest canadien fait partie de l'immense plaine, une des plus grandes du monde, qui se déploie entre l'océan Glacial et le golfe du Mexique, les Laurentides et les Montagnes-Rocheuses. Il comprend trois régions : le *territoire de la baie d'Hudson*, cédé en 1670 par le roi Charles II à son cousin, le prince Rupert, et à une compagnie de marchands, ses associés ; — le *territoire du Nord-Ouest*, entre celui d'Hudson et la péninsule d'Alaska, qui fut, de 1783 à 1821, la propriété d'une compagnie rivale de celle d'Hudson, et qui se confondit avec la première jusqu'en 1862, date de la création de la grande confédération canadienne ; — les *terres arctiques*, situées à l'est et au nord dans le bassin du Mackenzie. L'ensemble de cette contrée couvre une superficie de 716 000 000 d'hectares, c'est-à-dire environ les deux tiers de l'Europe. Seulement les quatre cinquièmes ne sont guère cultivables ni habitables. Ce sont des terrains exclusivement propres à la chasse, à la pêche, ou à l'exploitation minière, des déserts (les *Barren Grounds*). Mais au sud-est de ces terres glaciales, rocheuses et désolées, s'étend la bande utilisable (*Fertile Belt*). M. Taché, dans son *Esquisse sur le Nord-Ouest*, distingue dans cette région fertile elle-même trois portions différentes : le *désert*, la *prairie*, la *forêt*.

« 1° Le désert, zone sans pluies, continuation de la région de même nature existant aux Etats-Unis, forme une superficie d'au moins 15 millions et demi d'hectares... Ce

1. La production forestière du Canada est évaluée à 420 millions de francs par an ; l'exportation à 145.
2. M. Tassé, auteur d'ouvrages intéressants sur le Canada, est actuellement député d'Ottawa au parlement fédéral.

désert n'est sans doute pas un Sahara, une plaine de sable mouvant tout à fait desséchée ; il est néanmoins parfaitement impossible de songer à y former des établissements considérables. Presque partout un sol aride ne voit croître que le foin de prairie. Une petite lisière de sol d'alluvion règne le long des cours d'eau qui sont à sec durant presque toute l'année.

» Le foin de prairie offre un excellent fourrage. Non seulement le bison en fait ses délices, mais les chevaux et autres bêtes de trait en sont très friands. Cette herbe, haute à peine de six pouces, dont les plants sont espacés de façon à laisser voir partout le sol sablonneux ou le gravier où elle croît, conserve sa saveur et sa force nutritive, même au milieu des rigueurs de l'hiver, au point que quelques jours en ces singuliers pâturages suffisent pour remettre en bon état des chevaux épuisés par le travail. En dehors de cet avantage et du gibier qui s'y trouve, je ne connais rien dans cette immense plaine qui puisse attirer l'attention des économistes. L'œil fatigué cherche en vain un rivage à cet océan de petit foin. Le voyageur altéré soupire en vain après un ruisseau ou une source où il puisse étancher sa soif. Le ciel, aussi sec que la terre, refuse presque constamment ses rosées et ses pluies bienfaisantes. Cette sécheresse d'atmosphère ajoute à l'aridité du sol ; certains endroits, dont la formation géologique semblerait favorable à la végétation, ne produisent pas plus que les points naturellement stériles. A travers ce désert, on voyage des jours, des semaines, sans apercevoir le moindre arbuste. Le seul combustible au service du voyageur et du chasseur est le fumier du bison, que nos métis appellent *bois de prairie*. Puis ce désert a ses hivers, hivers rigoureux, aux vents violents, à la température souvent au-dessous de — 30° centigrades.

» 2° Les prairies, d'étendue à peu près égale à celle du désert, s'appuient d'un côté sur celui-ci, de l'autre sur la région des forêts. Elles sont susceptibles de culture ; mais la colonisation n'y pourra marcher qu'à pas lents, de conserve avec le reboisement. Vue à la saison des fleurs, la

prairie est vraiment admirable, émaillée comme elle l'est de couleurs diverses sur son fonds de verdure. Malheureusement cette région si belle, surtout quand elle se transforme en prairie ondulée, participe, — au moins dans son état actuel, — à quelques-uns des inconvénients du désert. Les vents contraires s'y livrent de rudes combats qui aboutissent à de brusques sauts de température, à des averses d'énormes grêlons. Aussi, à l'exception de la haute Saskatchawan, où le voisinage des Montagnes-Rocheuses assure une partie de l'approvisionnement de bois nécessaire aux futurs établissements, à l'exception des vallées situées comme celle de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine à proximité de la lisière des forêts, il n'existe point — pour le moment du moins — dans le reste des plaines les éléments nécessaires à l'établissement de colonies prospères.

» 3° Vient ensuite la forêt, comprenant de nombreuses clairières créées par l'incendie. Cette région couvre une surface de près de 125 millions d'hectares, dont près d'un quart pourrait être avantageusement utilisé pour la culture. Les bois sont loin d'y être aussi beaux, aussi précieux qu'au Canada ; ils n'en offrent pas moins d'immenses ressources aux premiers colons qui s'établiront dans le voisinage.

» En résumé, nous trouvons dans l'ancien département du Nord-Ouest près de 50 millions d'hectares — l'étendue de la France — susceptibles de culture dans un avenir plus ou moins rapproché. Si l'on réfléchit que ces 50 millions d'hectares cultivables sont adossés à près de 85 millions d'hectares de forêts; qu'ils avoisinent, en outre, 15 millions de terres impropres à la culture, éminemment favorables à l'élevage en grand du bétail (le désert); qu'ils ont devant eux une superficie égale à près de six fois la France (300 millions d'hectares) de territoires de chasse, où des facilités de communication parviendront peut-être à créer une certaine activité industrielle par la découverte et l'exploitation des divers minerais que recèlent les roches primordiales du terrain laurentien; on ne trouvera pas exagérée la fixation du chiffre de population que peut faire vivre la région du Nord-Ouest britannique à 50 millions d'habitants à peu près. Ajoutez à cela les 100 millions d'hectares des deux Canadas et des provinces maritimes, les immenses étendues, encore inexplorées pour la plupart, de la terre de Rupert et du Labrador, au nord de la Hauteur-des-Terres, et l'on arrivera aisément au chiffre de 100 millions d'êtres humains pour la population future de l'Amérique anglaise du Nord. Si notre race maintient, vis-à-vis de ses rivaux Anglo-Saxons, les proportions numériques d'aujourd'hui, c'est une nation néo-française de 40 millions d'âmes qui prospérera un jour au nord des grands lacs et du 49e parallèle, si même, d'ici là, la loi mystérieuse qui préside aux mi-

grations des peuples ne déplace point l'équilibre au profit de la race la plus féconde et la plus septentrionale. »

TACHÉ, *Esquisses sur le Nord-Ouest* (Passage cité dans l'ouvrage de M. de Lamothe, ch. XVII.)

La race française se maintient et s'étend dans le Dominion. Les Canadiens français, dans la presse et par l'organe du sénateur Joseph Tassé, ont protesté énergiquement contre les erreurs ou les fraudes du recensement officiel de 1891, qui évaluait seulement à 120786 le gain total des Canadiens français de 1881 à 1891. Ils estiment, sans parler des provinces du Nord-Ouest, du Manitoba, de la Colombie, et seulement dans le Vieux-Canada (île du Prince-Edouard, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick, Québec, Ontario), que dans les trois années 1871, 1881, 1891, le nombre total des habitants était respectivement de 3579000, 4157000, 4482000, et que les Français entraient dans ces totaux pour 1092000, 1281000, 1445000. — La province de Québec ou Bas-Canada renferme 804 Français pour 1000 habitants. On constate néanmoins que le développement de l'élément français est paralysé ou ralenti par l'émigration qui emporte chaque année plusieurs milliers de Canadiens aux Etats-Unis. Cet exode paraît diminuer devant le mauvais accueil du Yankee et les difficultés de la lutte pour la vie. Les Canadiens se plaignent que les Américains de l'Union tournent leur religion en ridicule, et les traitent en manœuvres grossiers. Ils reprennent en grand nombre le chemin du Dominion.

Le commerce, la traite, les forts du Mackensie.

C'est dans la partie comprise entre la mer Glaciale, la baie d'Hudson et les Montagnes-Rocheuses que s'exerce l'industrie des fourrures.

« Le commerce de l'Athabaskaw-Mackenzie est exclusivement borné aux pelleteries. Ces fourrures sont celles du castor ; des ours noir, jaune, gris et blanc ; des renards de toutes couleurs, jaune, blanc, noir croisé, bleu et argenté ; du lynx, des martres, du vison, de la loutre, des loups blanc, gris et noir ; du glouton ou carcajou[1] ; du pékan, de

1. Les animaux à fourrures sont plus rares ou plus abondants suivant qu'on donne de leur peau, en Europe, en Chine et en Amérique, un prix plus ou moins considérable. La chasse et le trafic sont esclaves des caprices de la mode. Néanmoins certaines races d'animaux à fourrures ont été presque détruites. Le trappeur est secondé dans son œuvre funeste par un auxiliaire plus rusé que l'homme lui-même. Souvent le chasseur, se traînant sur la neige jusqu'à ses pièges, les trouve renversés et vides. Le carcajou ou wolvérine a passé là. Cet animal glouton est la terreur des trappeurs dont il déjoue toutes les embuscades, et dont il accapare toutes les prises. Dès qu'on reconnaît les traces d'un carcajou, la chasse est finie ; il faut retourner à sa hutte; la saison est perdue. MM. Milton et Cheadle, pour tromper le carcajou, imaginèrent un jour d'introduire par un tuyau de plume de la strichnine dans les morceaux de viande qui devaient servir d'appâts; lorsqu'ils allèrent visiter les pièges, ils s'aperçurent que tous les morceaux empoisonnés avaient été laissés de côté.

l'hermine, du bœuf musqué, du morse et des phoques soyeux et marbrés ; de l'ondrata ou rat musqué ; enfin du cygne trompette et de l'eider.

» Cette collection abondante ne se trouve pas universellement répandue dans les deux districts, mais chaque localité fournit son contingent. Athabaskaw et le lac des Esclaves sont riches en martres, en pékans, en lynx et en renards. Good-Hope fournit des gloutons, des castors, des loups et de magnifiques renards noirs qui se vendent jusqu'à 30 liv. ster. en Angleterre et 40 liv. ster. en Amérique. Le grand lac des Ours donne ses belles loutres et ses castors, qui fourmillent aussi tout le long du Mackenzie. Les plages de la mer apportent leurs fourrures de bœufs musqués, d'ours, de renards blancs et de cygnes, etc. Evaluer, même approximativement, l'exportation annuelle que la Compagnie d'Hudson fait de ces fourrures précieuses me serait impossible, parce que ces chiffres sont confinés dans les livres des factoreries. Ce que je puis en dire, c'est qu'il sort annuellement du seul Mackenzie douze barques de la contenance de 8 tonneaux chacune. En portant seulement en moyenne à soixante paquets[1] de pelleteries la charge de chaque bateau, nous obtenons un total de sept cent vingt ; or, comme chaque paquet pèse de 60 à 85 livres anglaises, nous avons, en chiffres ronds, une exportation annuelle de 60000 livres, soit 30000 kilogrammes de pelleteries pour le seul district du Mackenzie. C'est ce qu'on appelle les *retours* du district.

» Il n'est pas aisé de préciser les prix des fourrures, parce que le tarif change d'un fort à l'autre, les prix diminuant en raison inverse de l'augmentation de la distance et des frais de transport, d'installation, etc. Au fort Good-Hope, un des plus septentrionaux du Nord-Ouest et le dernier poste sur le Mackenzie, les fourrures sont ainsi cotées :

» Martres, 1 pelu ; visons, 1/2 pelu ; lynx, 2 pelus ; loups,

1. Le mot *paquet* est le mot appliqué dans le pays aux ballots de fourrures ; les colis de marchandises européennes prennent le nom de *pièces*. Ces deux mots sont tirés de l'anglais *pack* et *piece*. (Note de l'auteur.)

1 pelu; ours, 4 pelus; bœufs musqués, 4 pelus; renards jaunes et blancs, 1 pelu; renards argentés, 4 pelus; renards noirs, 10 pelus; loutres, 4 pelus; gloutons, 1 pelu; hermines et rats musqués, douze pour 1 pelu. Pour comprendre l'expression de *pelu* ou *peluche*, qui, en vieux français du Canada, signifie une peau avec son poil, un pelisson, il faut savoir que dans tout le territoire nord-ouest la monnaie est inconnue. L'unité monétaire est la peau du castor, que les Anglais nomment *made-beaver*, et les Franco-Canadiens *pelu*. Cet étalon-monnaie peut être considéré comme notre franc; seulement sa valeur n'est pas irrévocablement fixée et varie même selon les cours des marchés et selon les lieux. Généralement il représente 2 schillings, c'est-à-dire 2fr,50 de monnaie française. Par là on pourra juger du bon marché relatif des fourrures dans les contrées arctiques. Les animaux qui les fournissent sont si communs que, dans le seul fort précité, il y avait déjà en novembre 1872, c'est-à-dire un mois et demi seulement depuis l'ouverture de l'exercice de l'année 1872-73, quatre cents fourrures de martres, trois cents de castors, cent cinquante de renards, quarante de carcajoux, dix d'ours et quatre de loups. Ce poste n'a pourtant qu'une valeur secondaire en fait de *retours*[1]. »

Les Compagnies ont établi, pour le commerce des pelleteries, des comptoirs et factoreries placés sous la direction de facteurs chefs, de facteurs et de traitants.

« Les comptoirs portent le nom de *forts* et se composent ordinairement de trois ou quatre constructions en bois, couvertes de bardeaux ou d'écorces d'arbres et encloses par des palissades de dix-huit à vingt pieds de haut, rangées en quadrilatère; un *bastion*, ou tourelle carrée terminée en poivrière, flanque chacun des angles; un *blockhaus* surmonte la

---

1. On ne peut connaître au juste la valeur annuelle des fourrures exportées du Dominion. En 1887, la liste des marchandises exposées en vente à Londres, et provenant presque exclusivement des territoires du nord-ouest, était la suivante : 2485368 rats musqués, 682794 putois, 376223 visons, 137068 renards, 114824 lièvres, 104279 castors, 98342 martres, 15942 ours, 18525 carcajous, 14520 lynx, 14434 loutres, 13478 phoques à crinière, 3739 blaireaux, 4116 hermines, 8517 zibelines, 148 bœufs musqués. Ces chiffres ont été fournis par la Compagnie de la baie d'Hudson et les consignataires de fourrures de l'Amérique britannique du Nord.

porte d'entrée qui se ferme toutes les nuits à l'aide de barres et de verrous. Les murs de bois des bastions sont percés de meurtrières en cas d'attaque. Voilà ce qu'on appelle un *fort* de traite dans le Nord-Ouest. Ce mot ne réveille rien de formidable. Mais dans les deux districts qui nous occupent, les Indiens sont si doux, si pacifiques, que, à l'exception du fort Mac Pherson ou des Esquimaux, tous les autres comptoirs sont dépourvus de défense et se réduisent à un groupe de maisonnettes en bois. D'ordinaire on en compte quatre : la demeure de l'*officier traiteur* et de ses *clercs*[1] occupe le fonds du quadrilatère ; à droite et à gauche sont disposés les hangars aux provisions et le magasin aux fourrures et aux marchandises ; par devant est située la longue maison des serviteurs qui se divise elle-même en cases contenant chacune deux ménages. Quelquefois une petite cuisine est disposée en flèche derrière la maison du bourgeois, *the master's house.*

» Les principales factoreries, telles que celles d'York les forts Garry, Nelson, etc., sont bâties en pierres et possèdent quelques petites pièces de campagne. D'autres forts, quoique construits en bois, ont une certaine apparence; tels sont les forts Norway-House, Edmonton-House et Chippewayan; mais leur beauté est relative. Un Européen, qui serait tout à coup transporté de Londres et de Paris en face des forts du Nord-Ouest, n'aurait certainement pas grand' chose à y admirer.

» Pour donner une idée exacte de la distance qui sépare les forts de traite dans le Nord-Ouest, qu'on se figure que la France est un de nos districts commerciaux : on aura une factorerie à l'embouchure de la Seine, un fort à Paris, un second à Bordeaux, un troisième à Marseille, un quatrième à Brest, et ainsi de suite jusqu'à concurrence de huit à dix postes de commerce.

1. Les mots *officier* et *clerc* sont la traduction canadienne de l'anglais *officer*, c'est-à-dire, commis de bureau (du mot *office*, qui en anglais signifie *bureau, comptoir*), et de *clerk*, qui veut dire aussi commis. En français, nous employons ce mot pour désigner l'employé d'un avoué, d'un notaire; mais dans le Nord-Ouest, *clerc* signifie toute espèce de commis. (Note de l'auteur.)

» Une fois par an, au commencement de juin, dans le Mackenzie, les commis de chacun des forts qui dépendent du chef-lieu de leur district, y envoient leurs barques contenant les *retours* de l'année écoulée en paquets dûment pressés et étiquetés, plus une certaine quantité de *ballots* de viande sèche et de *pémikans*, dont une partie devra être affectée au voyage du portage[1] La Loche et dont l'autre partie devra être emmagasinée dans le chef-lieu pour subvenir aux dépenses de l'automne[2].

» Les barques étant réunies prennent ensemble ou par détachements le chemin du portage La Loche. Le trajet se fait partie à la *touée*, partie à la rame et partie à la voile; car ces barques massives ont chacune un mâtereau et une voile aurique. Du fort Good-Hope au Grand-Portage on ne met pas moins de deux mois, bien qu'une partie du chemin se fasse à marches forcées.

» Au portage La Loche, où se sont rendues de leur côté les barques des forts Garry et Norway-House, chargées de marchandises d'Europe, l'échange s'opère. La flottille du Mackenzie prend le chargement des barques du sud; celles-ci, à leur tour, s'approprient les précieuses fourrures du nord, puis les unes et les autres reprennent le chemin par où elles sont venues. Les fourrures sont transportées à York-

---

1. Dans la navigation fluviale, le mot *portage* signifie l'action de porter par terre un canot au delà d'un obstacle qui interrompt la navigation sur un cours d'eau: ce mot s'entend également des obstacles eux-mêmes; ainsi on dit: les *portages du Saint-Laurent;* il signifie également la distance qui sépare deux cours d'eau et qu'on franchit en portant les canots. Ce mode de transport est très usité dans le Nord-Ouest canadien.

2. Le voyage du fort Simpson au portage La Loche exige huit *ballots* de viande sèche ou sacs de *pémikan* par barque, soit de quatre-vingt-huit à quatre-vingt-seize ballots; mais, pour faire face à toutes les éventualités, on prend ordinairement cent dix ballots ou sacs; en tout onze mille livres ou cinq mille cinq cents kilogrammes de provisions sèches, pour un mois et demi.

Dans le district Mackenzie, quatre postes seulement sont réputés *forts à provisions:* le fort Good-Hope, qui fournit de quatre-vingt-dix à cent trente ballots, et a été jusqu'à deux cents; le fort Norman, soixante ballots; le fort des Liards, soixante *pémikans;* enfin le fort Raë, quatre cents ballots ou pémikans. Pémikan signifie viande pilée et graisse..... C'est de la viande séchée, fumée, pulvérisée et mélangée à parts égales avec de la graisse ou suif fondu d'élan, de bison ou de renne. Cet amalgame est ensuite renfermé dans des sacs de quatre-vingt-dix livres pesant, et se nomme *taureau* ou *pémikan*. Pour désigner un *pémikan* de viande de bison, nos métis disent: un *taureau de vache*. (Note de l'auteur.)

Factory, d'où les voiliers de la compagnie les expédient à Londres, au siège du comité. Les marchandises d'Europe arrivées au fort Simpson sont réparties équitablement entre chacun des officiers qui les emmènent ensuite dans leur comptoir respectif. Là s'en fait le dépouillement. Le fort paye les dettes qu'il a contractées vis-à-vis des sauvages, leur donne leurs avances d'automne en munitions, tabacs, haches, couteaux, couvertures, etc., et fournit même aux malheureux les choses nécessaires à la vie.

» Les *facteurs en chef* et *traiteurs en chef* ont leur quote-part sur les profits nets de la compagnie et n'ont pas de paye fixe ; mais leur rétribution ne s'élève pas à moins de 600 liv. ster. pour les premiers, et de 300 liv. ster. pour les seconds. Les commis reçoivent de 75 à 100 livres, les *posmasters* de 40 à 75 livres. Les métis, guides des flottilles ou interprètes touchent de 30 à 45 liv. ster. ; les timoniers 28 ou 30, et les simples serviteurs 24. De plus, la paye d'un Indien, engagé pour servir comme matelot dans les barques, est à raison de 150 pelus ou 15 liv. ster. pour trois mois à partir du fort le plus éloigné du Grand-Portage ; en diminuant cette somme de 10 pelus ou 1 livre par fort, s'il part d'un lieu plus rapproché.

» Dans tous ces salaires la nourriture n'est pas comprise, pas plus que le tabac, le sucre, le thé et la farine dont usent les voyageurs du portage La Loche.

» Comme on le voit, les serviteurs de cette riche et honorable compagnie ne sont pas les ouvriers les plus à plaindre qu'il y ait sous le soleil. »

L'abbé E. PETITOT,
Géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie.
(*Bulletin de la Société de géographie,* sept. 1875.)

COLOMBIE

Les gorges du Fraser et de la Thompson.

« Le Fraser descend des montagnes Rocheuses par une gorge étroite, et, après un cours de quelques kilomètres, se

déploie et forme le lac de l'Elan..... Ce lac est une belle pièce d'eau d'environ vingt-cinq kilomètres de long, sur six ou sept dans sa plus grande largeur. Le paysage est grand et fort sauvage. Au sud, des monts, qui avaient peut-être six cents mètres, s'élevaient de l'eau perpendiculairement, et, derrière eux, on apercevait le fond ordinaire de prés rocheux et blanchis par la neige. Sur le bord de cet immense précipice se brisaient avec fracas des ruisseaux sans nombre, dont les plus petits se résolvaient en brouillard et en vapeur avant de tomber dans le lac. Nous avons donné à cette belle série de cascades le nom de *chutes Rockingham*..... La végétation se modifiait à mesure que nous entrions dans le bassin du Pacifique. La futaie était plus élevée et les énormes troncs qui nous barraient la route rendaient notre marche extrêmement laborieuse. Nous arrivâmes à un endroit où le chemin passait sur une corniche, le long d'une haute falaise, composée de schiste tombant en poussière. Le sentier n'avait que quelques centimètres de largeur et suffisait à peine au pas des chevaux. Or, au beau milieu, avait glissé d'en haut une grande roche, qui se tenait sur la corniche étroite que nous devions traverser. Elle coupait le chemin, et la position perpendiculaire de la falaise ne nous permettait point de la tourner. Il fallut donc nous mettre à abattre plusieurs jeunes sapins, pour nous servir de leviers, et travailler à déloger l'obstacle. Après une heure de fatigue, nous parvenions à faire bouger la roche, et d'un bond elle allait plonger dans la profonde rivière qui coulait au bas du précipice.

» ..... Le paysage avait là une grande beauté. Les montagnes fermaient la vallée de très près, tout à l'entour. En bas, la rivière rugissait, se déchirant avec emportement sur les rochers qui semaient son lit... Quelques heures de marche nous conduisirent à la *Grande-Fourche* du Fraser. C'est là qu'une branche considérable, venant du nord ou du nord-est, se réunit par cinq bouches différentes au courant principal du Fraser. Cette Grande Fourche est ce qu'on appelait d'abord la *Cache de la Tête-Jaune*, parce que c'est là qu'un trappeur iroquois, surnommé la Tête-Jaune, avait établi la cache où il serrait les fourrures qu'il avait conquises sur le versant occidental des montagnes. Le site est magnifique et d'une grandeur qui défie toute description. Au fond d'une gorge étroite et rocheuse, dont les flancs étaient revêtus de sombres sapins et, plus haut, d'arbustes au feuillage d'un vert clair, filait

comme une flèche le Fraser impétueux. De toutes parts, les sommets neigeux des puissantes montagnes couronnaient le ravin, et immédiatement derrière nous, géant parmi les géants, s'élevait dans sa domination incommensurable le pic de Robson. Ce mont magnifique, hérissé de rochers, couvert de glaciers, a une forme conique. La première fois que nous l'aperçûmes, sa cime disparaissait en partie au milieu des vapeurs; celles-ci s'écartèrent, ne laissant plus après elles qu'une espèce de collier de nues, légères comme la plume, au-dessus duquel il élevait sa tête de glace, étincelante aux rayons du soleil levant, et noyée dans le ciel bleu, où elle pénétrait à la hauteur d'environ quatre mille cinq cents mètres. Les Chouchouaps [1] de la Cache nous ont assuré que rarement les mortels ont joui de ce spectacle superbe; car le Robson plonge ordinairement sa tête dans les nuages. »

En amont de la Cache de la Tête-Jaune, le Fraser descend au N.-O., puis fait un coude brusque en amont du fort Georges et du confluent de la rivière Stuart, et se dirige au sud vers Yale par le fort Alexandrie, Lilloet et Lytton. Ses principaux affluents de gauche sont les deux Thompson qui se réunissent au fort Kamloups. Les deux voyageurs anglais, dont nous citons le récit, descendirent la Thompson du nord, ils arrivèrent à Kamloups après avoir couru des périls inouïs, et supporté héroïquement des privations de tout genre, tantôt emportés par les torrents, tantôt mourant de faim, et ne devant leur salut qu'aux bons offices d'Indiens rencontrés au milieu des forêts.

« La route du Bac de Cook à Yale, et surtout la portion qui est en aval de Lytton, est bien la plus extraordinaire qu'on voie en ce monde. Taillée dans les flancs de la gorge, elle suit les hauteurs, soit qu'elles reculent au fond des vallons, soit qu'elles avancent comme des espèces de promontoires sourcilleux. Ses détours perpétuels la font ressembler à une chaîne d'S. Les courbes des montées et des descentes décrivent autant de sinuosités que celles qui sont latérales. C'est par une série de tournants rapides que, tour à tour, la route ou descend jusqu'au plus profond de la vallée, ou escalade vivement quelques-unes de ces hauteurs, qui ont l'air de lui barrer

---

1. Les Chouchouaps sont des Indiens qui peuplent la Colombie britannique; ils commencent à apprécier les avantages de l'agriculture, et sont des commerçants actifs, âpres au gain, qui fréquentent en grand nombre le fort de Kamloups. Longtemps avant qu'on n'eût ouvert dans les montagnes un chemin pour les mules, ils ont servi de bêtes de somme aux mineurs et leur ont fourni les denrées nécessaires. Mais l'arrivée des blancs leur a été fatale; la petite vérole et d'autres maladies les déciment; dans quelques années, les tribus des Chouchouaps auront disparu.

complètement le passage, mais qu'elle surmonte, ressemblant d'en bas à une ligne tortueuse égratignée sur un rocher arrondi, à cent cinquante ou cent quatre-vingts mètres au-dessus du fleuve. Dans ces endroits, la mine a joué pour ouvrir le chemin à travers les blocs de granit, des poutres de sapin projetées sur le précipice en augmentent la largeur, mais il reste trop étroit, excepté de loin en loin, pour que deux voitures puissent y passer de front. La route n'a d'ailleurs aucune espèce de parapet; elle surplombe; rien dans le précipice ne supporte la plate-forme où elle passe; en somme, comme nous le vîmes plus tard, il y a le plus grand danger à la suivre en voiture. C'est de cette façon qu'elle a été construite pendant plus de cent soixante kilomètres.

» Jadis la voie pouvait être cent mètres plus haut. On passait les barrières de rochers à l'aide de plates-formes suspendues par les Indiens, du haut de ces étranges falaises, au moyen de cordes faites d'écorce et de peaux de daim. Ces plates-formes se composaient d'une longue perche, supportée à chaque extrémité par une autre mise en croix, et dont le bout s'appuyait sur la face du précipice. On ne pouvait s'y tenir à rien. Le voyageur y marchait en embrassant le rocher. Glisser, se trop hâter, avoir peur, faisait rouler la perche dans le vide et précipitait le malheureux aventurier au fond des abîmes.

» Sur notre chemin nous rencontrâmes encore beaucoup d'Indiens qui faisaient la concurrence aux trains de mulets. Plusieurs des hommes avaient un fardeau pesant soixante-huit kilos qu'ils portaient à l'aide d'une courroie passée sur le front; les femmes prenaient des charges de vingt-cinq à quarante-cinq kilos. Nous vîmes une squaw [1] qui avait à dos un sac de farine de vingt-trois kilos; sur le sac, une caisse remplie de chandelles; et sur la caisse, un enfant. Ils avaient l'air très enjoués et fort heureux sous leur lourd fardeau, et ne manquaient jamais de nous envoyer un sourire amical, accompagné d'un salut et de questions sur notre santé.

» ..... Environ à vingt-cinq kilomètres au-dessus d'Yale, la gorge à travers laquelle se précipite le Fraser devient fort étroite; on la nomme la Chaîne aux Cascades, et la distance jusqu'à la ville n'est plus pour le fleuve qu'une succession de rapides appelés les Cagnons [2]. De chaque côté les montagnes

1. Ce terme désigne la femme de l'Indien.
2. Cañon (prononcez cagnon), en espagnol, a le sens de tuyau, et par suite du col ou défilé profondément creusé dans les roches.

ont mille ou mille deux cents mètres de haut, et leurs pics s'élevant au-dessus des pics dans une étonnante proximité, elles ont presque l'air de se rejoindre par-dessus vos têtes. Le Fraser, qui jusqu'alors n'a guère été qu'un torrent plein de roches, devient ici réellement furieux; il écume, il fait rage dans ce canal resserré, où il s'élance avec une vitesse de trente-deux kilomètres à l'heure. On comprendra plus exactement quel volume liquide passe par cette ouverture, qui n'a guère ici plus de quarante mètres de large, en songeant que le Fraser a déjà réuni les eaux d'un espace de plus de mille trois cents kilomètres, et qu'entre autres rivières, il a reçu la Thompson, presque aussi considérable que lui. A quelques centaines de kilomètres en amont, chacun de ces cours d'eau est déjà profond, et large de plus de quatre cents mètres; néanmoins, aux Cagnons, cette énorme quantité d'eau est contenue dans un canal qui n'en a pas cinquante d'ouverture. En outre, il y a plusieurs endroits où des roches gigantesques, surgissant du milieu du torrent, resserrent encore les passages où les eaux s'écoulent avec fureur. »

Vte MILTON ET Dr CHEADLE, *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, trad. par M. Belin de Launay. (Paris, Hachette, in-18, 1872.)

Le transcontinental Canadien.

La nouvelle voie ferrée appelée *Pacifique-Canadien* est la dernière ligne construite dans l'Amérique du Nord entre les deux Océans. La rapidité d'exécution a été surprenante.

Ce chemin de fer, commencé en 1875, mais poussé activement seulement à partir de 1880, quand le gouvernement eut cédé l'entreprise à une Compagnie privée, fut achevé en 1886. Il traverse en grande partie des régions désertes, des montagnes sillonnées de torrents profonds, sur lesquels il a fallu jeter des ponts de fer très longs au-dessus des abîmes; plus de 500 kilomètres de voie ont été taillés dans le roc.

La distance d'Halifax à Vancouver (5908 kilom.) est franchie régulièrement en sept jours.

Le Pacifique Canadien se détache de la ligne d'Ottawa à *Matawa*, grand marché de bois, et rendez-vous favori des chasseurs de daims et des pêcheurs de truites des lacs et des rivières du bassin supérieur de l'Ottawa. Il traverse la région lacustre et boisée qui s'étend au nord du lac Huron, longe la belle nappe du *Nipissing*, grand comme le lac de Genève, coupe plusieurs rivières dont l'eau fait mouvoir les scieries qui débitent les arbres des forêts que l'incendie n'a pas dévastées, rejoint à *Sudbury*, grand centre d'exploitation de minerais de cuivre, nickel et platine, l'embranchement long de 287 kilom. qui va rejoindre à *Sault-Sainte-Marie* les lignes américaines et le canal de jonction entre le lac Huron et

le lac Supérieur, et pénètre à travers une contrée encore demi-sauvage, où les grands bois alternent avec les étangs sombres et les prairies marécageuses, sur la rive septentrionale du lac Supérieur, le plus vaste des cinq qui s'étendent entre le Dominion et l'Union, plus grand deux fois que la Suisse entière. « La vue du lac, écrit M. Cotteau, est absolument » ravissante. La côte, abrupte et rocheuse, profondément découpée, forme » toute une série de baies sinueuses parsemées d'îles boisées; pour » horizon les eaux limpides du plus grand lac du monde. Le paysage est » tout à fait grandiose. La forêt est moins dévastée, ce sont toujours des » pins, des bouleaux, des mélèzes, mais les arbres paraissent plus » vigoureux. La voie, taillée dans le roc, fréquemment coupée de tunnels » et de ponts de bois sur chevalets, est parfaitement établie : elle a dû » coûter des sommes énormes. »

Les lacs se multiplient : il en est d'immenses. Le lac **Nipigon** a treize fois l'étendue du Léman. Dans ces vastes plaines où l'eau tient autant de place que la terre, le climat est excessif; brûlant l'été, glacé l'hiver. La voie s'éloigne du lac Supérieur, au sortir de *Port-Arthur* et *Fort-William*, situés en face l'un de l'autre sur la baie du *Tonnerre*, au point de jonction du Pacifique-Canadien avec la ligne des paquebots, qui ont un service rapide irrégulier avec *Owen-Sound*, port de Toronto, au fond de la baie Georgienne, à l'extrémité orientale du lac Huron. « On » voit bien, dit M. Cotteau, que nous sommes rentrés dans la civilisation; » la plaine, partout cultivée, est nue et monotone, pas un arbre planté, » pas un jardin autour de ces petites maisons de bois, toutes semblables, » disséminées dans des espaces vagues; en revanche, des magasins » spacieux, des docks, des débarcadères, des dépôts de charbon, de » grands élévateurs, dont l'un peut contenir 1 200 000 boisseaux. Tout » l'indique, le jour est proche où une grande cité s'élèvera sur ce même » emplacement, où des palais de marbre et de granit remplaceront les » modestes cabanes d'aujourd'hui. »

La station de *Rat-Portage* marque la ligne de partage des eaux entre le lac Supérieur et le lac Winnipeg. Là surtout s'entrecroisent les lacs et les rivières : Indiens et trappeurs pouvaient jadis, par le « portage » de leurs canots d'écorce d'un bassin à l'autre, faire aisément par eau des traversées de centaines de milles.

Il a fallu, pour établir la voie ferrée au-dessus de ces prairies tremblantes, reposant sur de profonds amas de tourbe, couler d'énormes quantités de terres et de roches. Plus de pins dans le Manitoba : la prairie s'étend à l'infini, avec sa terre noire où les champs de blé se succèdent autour des fermes opulentes, avec ses verts pâturages qui nourrissent d'immenses troupeaux : greniers et étables menaçants pour l'avenir de l'agriculture de l'ancien monde.

Winnipeg, capitale du Manitoba, au confluent de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine, jadis, sous le nom de *Fort-Garry*, quartier général de la Compagnie de la baie d'Hudson, est la grande cité des prairies. Elle a 90 000 habitants; les optimistes ne doutent pas qu'elle en compte 100 000 avant vingt ans. Aux approches de *Régina*, la « Reine » des prairies, capitale du district d'Assiniboine, les Indiens se montrent plus fréquemment. « Enveloppés de couvertures, accroupis et silencieux, ces pauvres » gens se tiennent le long des bâtiments de la gare, offrant aux passagers » du train des cornes de buffle, soigneusement polies et accouplées avec » art, des broderies de leur fabrication et autres menus objets de » curiosité. Ce sont des *Cris* ou des *Pieds-Noirs*, dont les réserves sont » voisines du chemin de fer. » Dans le bassin de la Saskatchewan du

Sud, à *Medicine-Hat*, à *Calgary*, capitale du district d'*Alberta*, la contrée devient déserte; le sol s'élève, de petits lacs de sel remplissent les dépressions du plateau, qui est dénudé, et d'où a tout à fait disparu la race des grands buffles, exterminés par les chasseurs. A Banff, le Pacifique-Canadien pénètre dans les Montagnes Rocheuses, et en atteint le point culminant à la station de *Stephen*, à 1 614 m. d'altitude.

« Au nord, à 2 500 m. au-dessus de nos têtes, se dresse la cime res-
» plendissante du mont Stephen, d'où descend un immense glacier; en
» face, une montagne d'une élévation moindre, aux crêtes dentelées;
» enfin à nos pieds, un petit lac dont les eaux stagnantes, occupant le
» sommet de la passe, peuvent s'écouler à la fois dans l'Atlantique et
» dans le Pacifique. Un peu plus bas, un impétueux torrent sort d'un
» autre lac : c'est le *Cheval-qui-Rue* qui va porter ses ondes écumantes à
» la rivière Columbia... La ligne descend rapidement, s'accroche aux
» parois rocheuses, s'engouffre dans les profondes gorges. La descente
» du *Cheval-qui-Rue* est effrayante. Sur un parcours de 75 kilomètres, la
» voie, suspendue aux saillies de la montagne, sautant d'une paroi à
» l'autre, se tord le long de précipices vertigineux au fond desquels
» grondent les eaux tumultueuses. » (E. COTTEAU.)

Une étroite vallée sépare les Montagnes Rocheuses de la chaîne des *Selkirk*. Là commence la 3e section du Pacifique-Canadien. La ligne remonte la vallée du Beaver, à travers de belles forêts, au-dessus desquelles se dressent les hautes cimes avec leurs neiges et leurs glaces. Par endroits, le chemin de fer s'enfonce dans de sombres couloirs, entre des roches verticales, et côtoie des précipices insondables; ailleurs, comme au col de *Roger*, elle disparaît sous de longs tunnels en bois, destinés à la protéger contre les avalanches.

« Les Selkirk, placés comme un écran entre le Pacifique et les Rocheuses, reçoivent une quantité bien plus considérable de pluie que ces dernières; par suite leurs glaciers sont plus étendus et descendent plus bas dans les vallées. La végétation arborescente se développe ici avec une puissance incroyable. Pins, sapins et cèdres, serrés en lignes pressées, cherchent à se dépasser mutuellement... Mais, depuis que l'homme a envahi leur domaine, ces nobles forêts sont périodiquement ravagées par l'incendie : le feu, que nul ne songe à arrêter, dévore des espaces considérables, et se propage à des centaines de kilomètres, et pendant des semaines entières.

Le point culminant du passage des Selkirk est à la station de *Summit* (1415 m.). Vers le sud à 2 500 m. au-dessus de la vallée, s'étage un prodigieux cirque, montrant à la fois cinq ou six glaciers dont les crevasses verdâtres sont parfaitement visibles..... A la descente, le train s'arrête à la station de *Glacier-House*, devant un gracieux petit hôtel, en forme de chalet suisse érigé par la Compagnie à dix minutes de la base du Grand-Glacier, dont la masse énorme, encadrée de noirs sapins, miroite et resplendit au soleil. La descente continue avec rapidité, offrant constamment des points de vue d'une beauté merveilleuse : innombrables chutes d'eau couronnées d'arbres gigantesques, lacets étranges revenant presque à leur point de départ, gorges étroites et sauvages avec des échappées sur tout un monde de glaciers et de névés. » (E. COTTEAU, le *Transcanadien* et l'*Alaska*, *Tour du Monde*, 1891.)

La ligne longe la rive gauche de la rivière Thomson, rejoint le Fraser à Lytton, pénètre dans l'effrayant cagnon du fleuve, et atteint à son embouchure, après un parcours de 250 kilom. la dernière station, *Vancouver*,

ville de 20000 hab., bâtie en 1886, en pleine forêt vierge, sur une baie profonde du détroit de Georgie, où la mer ne gèle jamais. Vancouver s'intitule le « San Francisco » du Dominion : elle est le *terminus* de cinq voies ferrées, et surtout du Pacifique-Canadien, la tête de ligne des services maritimes de la Chine et du Japon, le centre de pêcheries abondantes, de gisements de charbon inépuisables, le débouché des mines de la Colombie, l'entrepôt de la voie la plus courte du Pacifique asiatique à l'Atlantique européen.

A peine construites, en 1886, ses maisons de bois furent détruites par un incendie. Elle fut rebâtie en briques et pierres, et ses hangars improvisés firent place à des palais, à des magasins, à des écoles, à des églises monumentales.

Un autre point « terminus » du transcontinental Canadien est *Victoria*, la capitale de l'île Vancouver et de la Colombie britannique, située sur une

GOLFE DE GEORGIE — BASSIN DU FRASER INFÉRIEUR.

Ile de Vancouver et bassin du Fraser inférieur.

anse du détroit *Jean de Fuca*, à l'extrémité d'une île qui possède de belles forêts, et les plus riches charbonnages du Pacifique septentrional.

Maîtresse d'un pareil débouché, la ville des mineurs subit une véritable fièvre d'agrandissement. De beaux édifices, un arsenal, des entrepôts, des magasins, des avenues, des places, des quais, des jardins, des parcs y sortirent de terre comme par enchantement ; une ville charmante, salubre, pourvue de bonnes eaux potables, a remplacé les anciens marécages. « Elle est visitée par de riches Américains, qui viennent en été y

» chercher un air pur, un climat tempéré, et le merveilleux horizon des » îles, des bras de mer, des forêts, du cône volcanique de Baker, et des » dômes de l'Olympe américain. » (E. Reclus.)

Le port de *Victoria* est médiocre, peu profond, d'un accès difficile. Aussi l'Amirauté britannique lui a-t-elle préféré la baie d'*Esquimalt*, située à 6 kilom., pour en faire le point de ravitaillement, l'arsenal, l'atelier de construction et de radoub de la flotte anglaise du Pacifique. Esquimalt-Harbour est devenu ainsi un faubourg de Victoria. Tout un quartier de la ville est occupé par une colonie très prospère et très active de Chinois commerçants, brocanteurs, industriels, jardiniers, blanchisseurs, terrassiers, etc.

Les mines et les mineurs du Caribou.

La barrière épaisse et hérissée de pics escarpés qui, sous le nom de Montagnes Rocheuses, sépare la Colombia et le Fraser de l'Athabasca et des deux rivières Saskatchewan, a rendu très longtemps presque impossible toute communication entre la Colombie et les territoires du centre. La plupart des bandes d'émigrants qui ont tenté le passage, avant Milton et Cheadle, ont péri; et ceux-ci ne réussirent dans leur audacieuse entreprise que grâce à une énergie de tous les instants et à d'heureuses circonstances. Les mineurs qui se rendaient aux *placers* du Caribou partaient de New-Westminster, capitale de la Colombie britannique, située à l'embouchure du Fraser, remontaient en bateau à vapeur l'Harrison jusqu'à Lilloet (425 kilom.), d'où une diligence les portait par la vallée du Fraser à Soda-Creek (282 kilom.). Ce véhicule, attelé de chevaux et conduit par un Yankee ou un métis, gravit péniblement la route sinueuse et étroite qui s'enroule autour de la montagne au-dessus des abîmes et descend à fond de train les pentes, au risque de rompre essieux et timons, et d'envoyer les voyageurs rouler au fond des cascades écumantes où s'ébattent les truites et les saumons du fleuve. A Soda-Creek, un autre bateau à vapeur les transporte à Quesnelle. Là, on jette sur ses épaules un rouleau de couvertures, on enfonce ses jambes dans de grandes bottes à genouillères, on se coiffe du chapeau plat aux larges rebords, on entre costumé en mineur dans le pays des mines. Après trois jours de marche à travers des forêts et des rochers escarpés, on arrive à Richfield, à 100 kilom. de Quesnelle; on a devant soi l'étroit ravin où coule William's Creek : c'est Caribou.

« William's Creek tire son nom d'un de ceux qui l'ont découvert, William Dietz, Prussien, qui, avec son compagnon, appelé Rose, Ecossais, a compté parmi les pionniers les plus hardis du Caribou. Ni l'un ni l'autre n'a tiré aucun profit de la découverte de ce ruisseau, le plus riche peut-être qui existe au monde. Lorsqu'une foule de mineurs s'abattit sur ce trésor, ceux qui l'avaient trouvé s'en allèrent chercher d'autres gisements. L'Ecossais, après avoir disparu quelques mois, a laissé son corps au fond des déserts, où quelques mineurs qui faisaient un voyage de découverte, ont fini par le retrouver. Auprès de lui, sa tasse d'étain était suspendue à une branche

d'arbre; elle portait, écrits avec la pointe d'un couteau, les noms de l'aventurier et ces mots : « Je meurs de faim. » Quant à William Dietz, il rentra pauvre à Victoria, et, abattu par une fièvre rhumatismale, il vivait de charité à l'époque où nous y étions.

» Le Caribou est le district le plus riche de la région aurifère dans la Colombie britannique. Figurez-vous une suite de montagnes et de collines recouvertes de sapins. Les premières s'élèvent jusqu'à deux mille et même deux mille cinq cents mètres, entourées par un amas confus des autres. Partout le sol est tourmenté, au point, qu'excepté le fond des étroits ravins encaissés entre les collines, on y trouve à peine un pied de terrain uni... Autour de ces hauteurs, la branche principale du Fraser s'enroule en un cours semi-circulaire.

» ... C'est sur les bancs de sable du Fraser inférieur que le premier or a été découvert sous la forme d'une poussière très fine. Les anciens mineurs de la Californie ont remonté le fleuve en y lavant l'or durant 600 kilomètres, voyant le grain toujours grossir; puis ils suivirent les petits affluents qui descendent du Caribou, et y trouvèrent des pépites et des blocs de quartz aurifère. La chasse au métal précieux a été poussée loin, mais elle n'est pas terminée. Il s'en faut que toutes les veines de quartz aient été découvertes; on n'en est encore qu'aux conjectures sur leur situation probable... Il se peut que la plus grande partie de ces richesses ait été entraînée par les eaux des torrents, mais évidemment des sommes énormes sont encore enfouies dans les entrailles du rocher. Dès qu'on aura découvert les veines quartzeuses, la Colombie britannique pourra rivaliser avec la Californie en richesse et en stabilité. Dans ce dernier pays, le travail des moulins, qui par centaines écrasent chaque jour des milliers de tonnes de quartz aurifère et argentifère, a prouvé combien ce genre d'exploitation des mines est plus productif et plus assuré que celui des fouilles à la surface, qui jadis, comme à présent dans le Caribou, ont fourni là tout l'or qu'on en tirait.

» Les grands désavantages qu'offre ce pays au travail des mines consistent dans sa nature même; dans ces montagnes et ces épaisses forêts, qui forment les plus grands obstacles à des recherches suffisantes, et rendent extrêmement coûteux le transport des provisions et des autres nécessités de la vie; dans ce long et rigoureux hiver, qui empêche de travailler aux fouilles depuis octobre jusqu'à juin; enfin, dans le boulever-

sement géologique lui-même, qui, tout en étant la cause incontestable de la richesse de la région, rend fort incertaine ou au moins très difficile l'exploitation des filons.

La chance, ou la veine, comme disent les mineurs, ont joué un grand rôle dans la destinée des chercheurs d'or primitifs. L'association des mineurs, et la formation de grandes compagnies, appuyées sur de puissants capitaux, ont rendu l'exploitation plus régulière et moins aléatoire. Mais elle a subi le contre-coup des découvertes des champs d'or du pays de Klondyke (voy. plus loin), et le rendement tend à diminuer. De 1858 à 1895, la production de l'or dans la Colombie a été de 290 millions de francs. Au début, certaines régions, comme le ravin de William's Creek, avaient suffi à 16000 personnes pendant quatre ans. Tel claim avait produit jusqu'à 125000 francs d'or par semaine[1].

« L'opulence ainsi rapidement acquise est généralement aussi vite dissipée. Le mineur qui a *eu de la chance* se hâte d'aller à Victoria ou à San-Francisco semer son or dans l'Etat où il l'a ramassé. Rien n'y est trop cher pour lui; aucune extravagance ne dépasse l'ampleur de ses fantaisies. Son amour de l'étalage l'entraîne à mille folies, et ses excentricités proclament le peu de cas qu'il fait de l'argent. Un mineur qui, au bout de la saison, s'était trouvé possesseur de 150000 francs de dollars, remplit ses poches de pièces d'or, descendit à Victoria, se rendit à un comptoir, et régala de champagne la foule présente. Comme la compagnie ne pouvait pas venir à bout de consommer la provision entière du comptoir, on fit venir du renfort en invitant les passants. Cependant la provision ne s'épuisait pas, et personne ne pouvait plus boire. L'ingénieux mécène commanda d'apporter et de remplir tous les verres du cabaret. Puis, levant son bâton, il balaya le comptoir. Restait encore un panier de champagne; il fut ouvert, les bouteilles rangées sur le plancher, et notre homme se mit à sauter dessus en les écrasant sous les talons de ses grosses bottes. Le mineur avait encore une poignée d'or à sa disposition. Il marcha droit à une grande glace, qui ornait un des coins de la salle. Il lança contre elle une pluie de lourde monnaie et la brisa en morceaux. Le héros de cette histoire retourna aux mines le printemps suivant, n'ayant plus un sou vaillant, et, lors de notre arrivée, il y travaillait en qualité de simple ouvrier. » (MILTON et CHEADLE[1], voy. *de l'Atlantique au Pacifique*, trad. Belin de Launay; Paris, Hachette, 1872.)

Vancouver : la houille.

La longue île canadienne de Vancouver paraît un peu sombre et triste, quand on la voit du détroit Juan de Fuca ou de la haute mer. « Une ligne de côtes escarpée, sévère, contre laquelle la mer brise avec violence, et au delà, presque sans intervalle de terrain uni, une suc-

---

1. Le vicomte Milton, seigneur anglais, fils aîné de lord Fitz-William, descendant d'une des plus hautes familles d'Angleterre, et le docteur Cheadle, maître ès arts, et membre de la Société de géographie, tous deux grands amateurs de voyages, de chasses, entreprirent de traverser les territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson et l'un des cols des Montagnes Rocheuses, de visiter les mines d'or de la Colombie, et d'explorer la Thompson et le Fraser. Ils ont pu, à force de persévérance et d'audace, suivre l'itinéraire qu'ils s'étaient tracé.

cession monotone de hauteurs arrondies, toutes couvertes de tristes forêts de pins au-dessus desquelles on voit apparaître une crête de montagnes nues, dentelée comme une scie, un véritable Montserrat, formant une arête culminante qui s'étend comme une longue et riche épine dorsale d'une extrémité à l'autre de l'île. Tout cet ensemble froid, uniforme, sauvage sans être pittoresque, d'où ne se détache aucun trait hardi, aucun accident imprévu, laisse une impression de fatigue et de tristesse. » (Colonel GRANT, *Désert de l'île Vancouver*.)

Malgré son climat plus tempéré ou moins rude que celui de la Colombie, grâce à sa situation insulaire, Vancouver ne mérite pas ce titre d'Eldorado du Pacifique que lui donnent au Canada et en Angleterre les brochures et les prospectus des agences d'émigration. Mais si le sol, dur et peu fertile, qui est favorable à la végétation des conifères, se prête mal à l'agriculture, il renferme d'assez grandes richesses minérales. On y a reconnu des traces de *cuivre* et de *plomb;* on y exploite de l'*or* sur la rivière Leech, et l'*anthracite* et la **houille** bitumineuse s'y rencontrent en abondance et en excellente qualité. Les gisements les plus exploités sont ceux de *Nanaimo*, *Comox*, *Koskemo*, *Fort-Rupert*. La veine aurait, dit-on, plus de 200 kilom. de longueur. Le bassin houiller de Koskemo a 75000 hectares d'étendue. Le combustible est exporté à San Francisco, aux îles de Sandwich, et jusqu'en Chine[1].

Le Klondyke et les mines d'or du Youkon.

Depuis le jour (en 1867) où la Russie vendit aux Etats-Unis pour 7 millions de dollars ses droits sur l'Alaska (voy. p. 41), la presqu'île glacée ne cessa pas d'être un terrain de recherches pour les avides *prospecteurs*. La fièvre de l'or qui avait entraîné les aventuriers en 1848 vers les placers californiens, en 1854 vers les filons de l'Australie, et plus tard vers les *claims* de la Colombie britannique, les amena peu à peu à franchir les Montagnes Rocheuses, et à descendre le long des vallées désertes du *Lewis* et du *Pelly*, bras supérieurs du Youkon, vers les terres polaires. Les mines de l'*Alaska-Treadwell* et de l'*Alaska-Mexican*, exploitées dès 1887, dans la région de Juneau, donnaient des résultats médiocres, mais qui s'amélioraient chaque année. En 1880, l'Alaska américain produisait 10 kilogr. d'or; en 1890, 1150, et en 1896, 18480.

Au mois d'août 1896, deux mineurs, Robert Henderson et Georges MacCormack, découvrirent des traces d'or dans la vallée de Klondyke, affluent de droite du Youkon. Le territoire appartenait au gouvernement canadien; ils obtinrent de lui un *claim*, et ce terrain fouillé par eux leur donna

1. Sur la Colombie britannique, voy. *Guide to the Province of British Columbia.* (Victoria, 1878, in-8°.) — W. MOBERLEY, *The Rocksand Rivers of British Columbia.* (Londres, 1885, in-8°.) — TANNER, *British Columbia.* (Londres, 1887, in-8°.) — DAWSON. *The mineral wealth of British Columbia.* (Montréal, 1888, in-8°.) — Dr OPPENHEIMER. *The mineral resources of British Columbia.* (Vancouver, 1889, in-8°.) — BELLET (D.). *Le bassin houiller de la Colombie britannique.* (*Annales industrielles;* Paris, janvier 1893.) — *British Columbia, ressources et avenir.* (*Publication officielle.* Victoria, 1893, in-8°.) — BEGG. *History of British Columbia.* (Toronto, 1894, in-8°.) — Pour le cartes : DAWSON. Carte du sud et du centre de la Colombie britannique. (Montréal. 1880.) — *Map of the Province of British Columbia.* (Victoria, 1884, au 1/580000.) — MARTIN, *Map of the Province of British Columbia.* (Victoria, 1895, 2 feuilles au 1/1124000.) BROWLER, *Map of the Province of British Columbia* au 1/2070000. (Victoria, 1893.)

bientôt 15 francs d'or par plat de boue aurifère. A cette nouvelle, tous les mineurs disséminés dans l'Alaska affluèrent vers le Klondyke. Un des commissaires chargés de délimiter la frontière entre les Etats-Unis et le Canada fut invité à faire une enquête sur les terrains concédés, et son rapport officiel confirma l'existence de ce nouvel Eldorado.

« Les placers humides du *Bonanza-Creek*, écrivait M. Ogilvie, n'ont cessé de donner des rendements étonnants. Un mineur me racontait hier avoir retiré d'un seul plat de boue aurifère 71 francs. C'est une exception, mais la moyenne oscille entre 25 et 35 francs. Cette couche de boue mesure cinq pieds de profondeur, sa largeur est encore indéterminée, mais n'est pas moindre de 30 pieds, ce qui donnerait à 25 francs par plat et 9 à 10 plats par pied cube, la somme énorme de 20 millions pour ce seul claim. Les nouvelles que nous recevons de la région du Klondyke ne sont pas moins surprenantes. Elles ont eu pour résultat de faire instantanément le vide autour des placers de Forty-Mile Creek, en territoire américain. Les mineurs sont partis pour Klondyke, attelés à leurs traîneaux. On ne trouve personne qui consente à louer ses services ou à faire autre chose que laver l'or. Ceux des nouveaux arrivés que la misère contraint à travailler pour autrui sont payés à raison de 7fr,50 l'heure. A Eldorado Creek, trois mineurs ont, en une seule journée, et sur des claims différents, récolté, l'un 1 020 francs, le second 1 060, le troisième 1 080. Mais ce sont là encore des cas exceptionnels. Les moins favorisés recueillent 50 francs, bon nombre 200 à 250 francs par jour[1].

On raconte partout les histoires souvent embellies et imaginaires de fortunes énormes réalisées en quelques mois; un vieux courtier d'agences de Seattle, à bout de ressources, avait retiré de deux excavations d'un claim 575 000 francs d'or; cinq agents de police, ayant donné leur démission pour prendre le pic, étaient rentrés chez eux emportant 200 000 francs chacun; le vapeur *Portland*, récemment arrivé à Sitka, ramenait soixante-quatre mineurs ayant gagné en trois mois les uns 150 000, les autres jusqu'à 700 000 francs! Le héros de ces légendes dorées était Joë Ladue, fils d'un fermier américain, qui, après avoir lutté quinze ans contre une noire misère, avait enfin trouvé dans le Klondyke assez d'or pour fonder un magasin, et pour acheter ensuite les terrains sur lesquels, au confluent du Klondyke et du Youkon, s'éleva la ville de *Dawson-City*, capitale du pays de l'or!

Les trains des lignes du Pacifique, les paquebots canadiens et américains furent bondés de chercheurs d'or; on n'eut pas assez de steamers disponibles. On connaissait mal le pays. Le gouvernement canadien publia des cartes dressées d'après l'exploration scientifique de M. Dawson en 1887. Deux routes permettaient d'atteindre le Klondyke. « La première, partant de Seattle, conduit par mer jusqu'à Saint-Michaël, ancien poste russe d'Alaska; de là, par bateau, on atteint le Youkon que l'on

1. Les sondages se multipliaient, et chaque jour éclataient de nouveaux cris de victoire. On en retrouve l'écho dans les noms donnés à quelques-uns de ces petits Pactoles : c'est le *Bonanza* et l'*Eldorado*, c'est l'*Eurêka*, c'est le *Nugget* (la pépite), c'est le *Gold Bottom* (la poudre d'or), c'est le *Coarse Gold* (l'or brut) et le *Pure Gold* (l'or pur), c'est l'*All Gold* (tout or) et le *Too much Gold* (trop d'or!) (De Foville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1898.) — Les claims ont produit 10 millions en 1896, 25 en 1897, 50 en 1893. On a vu, en août 1898, le steamer *Koanoake* arriver de Dawson à Seattle avec une cargaison de 20 millions d'or!

remonte sur un parcours de 2720 kilom: la fin du voyage se fait en traîneau ou à pied, dans la neige pendant l'hiver, dans les hautes herbes, sur un sol boueux pendant l'été. La seconde route par *Juneau*, petit port du Pacifique, est plus courte, mais plus difficile : elle ne compte que 1 000 kilom. De Juneau, on va en bateau jusqu'à *Dyéa*, petit port de l'Alaska. De Dyéa au *Klondyke*, on traverse le pays le plus accidenté qu'on puisse rêver. La traversée des gorges du *Chilkoot*, à 4000 pieds d'altitude, est surtout très dangereuse : là, pas de trace de sentier, des crevasses profondes recouvertes d'une neige perfide, un froid intense, des tempêtes fréquentes; à la descente du Chilkoot, le voyageur suit le chemin des lacs, qui le conduit au *Lewis*, le principal affluent du Youkon. » Avec de robustes canots, qu'on est souvent obligé de construire soi-même, on peut descendre le Youkon jusqu'au Klondyke, en prenant soin de faire des portages à la rencontre de plusieurs rapides dangereux. On met quarante jours par la route de *Seattle*, vingt à trente par celle de Juneau. Mais celle-ci est terriblement pénible, et praticable seulement de juin à septembre.

Le mineur doit tout traîner avec lui, ustensiles, outils, médicaments, vêtements, nourriture de conserves; cet équipement et ce transport coûtent fort cher. Au Klondyke, où seuls le gibier et le poisson sont en quelque abondance, les vivres sont hors de prix. Le lard se vend 10 francs la livre, un sac de farine vaut 300 francs, un œuf 3fr,75 la pièce, un verre de whisky 2fr,50, un poulet de grain 50 francs, une bouteille de champagne 150.

La capitale, **Dawson,** s'est peuplée en deux ans de 15 000 habitants. L'élément américain, venu des Etats-Unis et du Canada, domine; le reste des émigrants est surtout composé de Français, Russes, Suédois.

L'Alaska renferme, dit-on, des terrains aurifères d'une superficie de 129 000 kilom. carrés. Pour empêcher l'accaparement de ces terrains par les spéculateurs et les grandes compagnies, le gouvernement canadien a décidé qu'un mineur ne pourrait posséder dans chaque district qu'un *claim*, soit un terrain long de 150 mètres et large de 180.

Tel mineur heureux a réussi en effet à gagner en quelques mois une fortune. Mais quel labeur dans ces tranchées pour percer la croûte du sol, gelée à une énorme profondeur, et aussi la roche de granit ou de schiste, pour amener l'eau, pour enlever le sable à la pelle! Que de mineurs ont péri sur la route, ou sans avoir pu découvrir la moindre parcelle du précieux métal, tués par l'anémie, le scorbut, le froid, les privations et le désespoir, sous un climat où le thermomètre marque en juillet 40° à l'ombre, et en janvier descend au-dessous de 40° en plein air! Le gouvernement du Canada s'est efforcé de ralentir le mouvement qui pousse vers des régions désolées des affolés dont il ne peut assurer la sécurité et la subsistance.

On a découvert un col de passage, le *White Pass*, situé à 300 mètres plus bas que le Chilkoot, qui permettra d'établir une route carrossable partant de *Skaguay*. On a fait le plan de plusieurs voies ferrées pour pénétrer au Klondyke; l'une partant de la côte, l'autre d'*Edmonton*, sur le Canadian-Pacific, une troisième venant de la baie d'Hudson par le lac des Esclaves et le Mackenzie. Le gouvernement d'Ottawa paraît surtout se préoccuper de ne pas placer sur le territoire de l'Union, à Dyéa, Skaguay, ou Fort-Wrangel, le point terminus des routes, pour ne pas laisser passer à ses voisins une large part des bénéfices du transit des voyageurs à destination du Youkon. Les Canadiens paraissent se décider à construire une route de Glenora au lac Teslin et à la rivière Hoottalinqua.

Les Etats-Unis préparent de leur côté le tracé d'un chemin de fer partant du port de Skaguay et franchissant le col de White pour aboutir au lac Bennett, sur le cours supérieur du Lewis.

(Voy. sur la *question du Klondyke :* LOICQ DE LOBEL, *le Klondyke, l'Alaska, le Yukon...* (*Bull. de la Soc. de Géogr. de Paris*, 1er trim. 1899). — AMÈS SÉMIRÉ, *Dans l'Alaska* (art. publ. dans *le Temps*, mars-octobre 1898). — R. DE BATZ. *Les champs d'or de l'Alaska.* (*Génie civil*, janvier 1899.) — M***. *Les mines d'or du Klondyke.* (*Tour du Monde*, 30 octobre 1897.) - C. DE VARIGNY. *Les mines d'or de l'Alaska et la Colombie britannique.* (*Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1897.) — DE FOVILLE. *L'or du Klondyke.* (*Id.*, 15 novembre 1898.)

Les Indiens. — Le village de Lorette.

Quand les Européens découvrirent les vallées du Saint-Laurent et de l'Outaouais, ils y trouvèrent établies deux grandes races d'Indiens, la race iroquoise et la race algonquine. Les uns étaient guerriers et chasseurs, les autres cultivateurs. Une haine implacable les poussa à s'entre-détruire : à ces guerres incessantes les colons français se mêlèrent dès 1609, et les Hurons, de la race des Iroquois, furent les alliés de Champlain[1]. En 1701, après le traité de Montréal, les Indiens de toutes races devinrent les plus fermes soutiens de la domination française dans l'Amérique du Nord. Ils sont restés les amis de la France. Aujourd'hui les Indiens du Canada qui ont conservé leur ancien mode d'existence sont répartis en tribus administrées par des chefs élus et vivent sur des terres inaliénables qui leur ont été réservées. Ils ont des écoles entretenues aux frais du budget canadien, où les petits Indiens apprennent avec leur idiome les éléments du français ou de l'anglais. Une loi prohibe d'une façon absolue le commerce des liqueurs spiritueuses dans ces tribus qui ont une passion déréglée pour « l'eau-de-feu ». Les Indiens suffisamment instruits peuvent se séparer de leur tribu, obtenir un acte d'émancipation et devenir citoyens. Aussi la race indienne pure, grâce à ces sages mesures, est-elle en voie d'accroissement. M. de Lamothe estime à 102 000 le chiffre des Indiens de la confédération tout entière. Les croisements entre Français et Indiennes ont été relativement nombreux; on évalue à quatre pour cent la proportion des Canadiens français qui peuvent avoir dans les veines quelques gouttes de sang indien, c'est-à-dire 50 à 60 000 individus.

« Le village de la « Jeune-Lorette » est une grosse paroisse canadienne française de trois mille habitants, agréablement située au milieu d'un pays accidenté. Une jolie rivière aux eaux brunes, comme toutes celles qui prennent leur source dans les sapinières du nord, traverse son territoire et se précipite dans la plaine par une pittoresque cascade. Cette rivière franchie, nous nous trouvons tout à coup transportés sans transition en pays indien. Devant nous s'offre un hameau dont les habitations présentent un contraste frappant avec les maisons canadiennes que nous venons de laisser sur l'autre rive. Une sorte de hangar fait de poutres mal équarries, à la

1. D'après la relation de Champlain, le véritable nom indigène des Hurons est Houendats (Wyandotts des Anglais) : le nom de Hurons est un sobriquet dû à l'humeur facétieuse des premiers colons français : en voyant ces étonnantes têtes de sauvages, ils s'écrièrent : « Quelles hures! »

toiture basse, aux larges ouvertures; pour tout meuble un lit de camp dressé le long des parois, et sur lequel sont étendues des couvertures de laine bizarrement ornementées; au centre, la place du foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans le toit, non sans avoir rempli tout le local de ses âcres senteurs; telle est dans ses traits principaux la demeure du Huron de nos jours. Ce n'est après tout qu'une reproduction agrandie et quelque peu perfectionnée du wigwam traditionnel des tribus indiennes. De nomade, le Huron christianisé est devenu sédentaire. Il a dû accommoder son habitation aux exigences de sa vie nouvelle; mais, en dépit des liens de sang et d'intérêt qui l'unissent chaque jour plus étroitement aux Canadiens français qui l'entourent, il reste encore fidèle, dans les dispositions et l'aménagement de sa cabane de sapin, à quelques-unes des traditions qu'observaient ses ancêtres. »

Lorette se compose de 60 à 70 familles de Hurons dont le type n'est pas resté pur. Les alliances contractées depuis plus de deux siècles avec les Canadiens ont modifié les traits physiques de la race. Mais ces Indiens d'origine, riches ou pauvres, ont conservé, avec un soin jaloux les traditions de la tribu et le costume de guerre des ancêtres, l'habitude de vivre en commun et certains privilèges garantis jadis à leur nation, et toujours respectés par les gouvernements canadiens.

« Chacun conserve précieusement les preuves de son origine et de sa filiation, qui déterminent son rang dans l'une des quatre familles ou tribus dont la réunion constitue la « nation des Houendats ». On est « chevreuil », « tortue », « ours » ou « loup »; les enfants appartiennent à la famille de leur mère. Chaque tribu nomme à l'élection son chef ou « capitaine de guerre »; les quatre chefs de guerre désignent deux « chefs de conseil », et les six réunis élèvent à la dignité du « grand chef » soit l'un d'entre eux, soit un étranger déjà chef honoraire. C'est ainsi, m'a-t-on assuré, qu'un beau jour les descendants des farouches alliés de Champlain se sont trouvés avoir pour chef légitime, par décision du conseil des chefs et en vertu des coutumes antiques, un honorable citoyen de Québec qui cumulait sa haute dignité « sauvage » avec le paisible gouvernement d'une étude de notaire. Un chef des Hurons dans la cravate d'un notaire! O prosaïque civilisation, voilà bien de tes coups! Le grand chef actuel, ancien commerçant et excellent agriculteur, s'appelle, de son nom français, François-Xavier Picard et, de son nom houendat, Taourenché (Le-Point-du-Jour); il appartient à la famille des Chevreuils. Son fils, Paul Taourenché ou Picard, *dessinateur* au ministère des

terres de la Couronne à Québec, est né « tortue » du chef de madame sa mère et en vertu de la règle de filiation indiquée plus haut.

» Les jours ordinaires, les hommes portent un costume qui diffère peu de celui de leurs voisins les Canadiens; mais les femmes, coiffées du mouchoir d'étoffe noire enroulé autour de la tête au-dessus de laquelle elles rabattent une couverture de laine, vêtues d'un corsage à manches courtes et d'une jupe de couleur sombre, chaussées de mocassins en peau d'orignal qu'ornent des dessins en grains de porcelaine et de verroterie, et des piquants de porc-épic, restent fidèles aux modes originales et bizarres des anciens jours.

» Hommes et femmes paraissent vivre assez à l'aise du produit des bois de leur « réserve » et de leur petite industrie locale. Ils fabriquent à demeure les larges « raquettes » que l'*habitant*, le coureur des bois et quelques sportmens canadiens adaptent l'hiver à leurs mocassins pour faire de longues marches sur une neige épaisse et insuffisamment durcie. Ils font aussi des paniers en bois de bouleau, des mocassins, des ouvrages en plumes, des costumes indiens, des calumets en bois, des tomahawks et toutes sortes d'autres armes indigènes qu'ils disposent en trophées dans leurs habitations et qu'ils vendent aux étrangers ou aux marchands de curiosités. En outre, les hommes vont à la chasse, parcourant le pays qui s'étend entre Québec et le lac Saint-Jean; ils s'emploient comme conducteurs sur les « cages » ou trains de bois flotté qui descendent les rivières du nord, et comme « voyageurs » au service de la compagnie de la Baie-d'Hudson. Toutefois, si l'aisance entre dans les familles, la couleur locale disparaît toujours davantage : les jeunes filles commencent déjà à s'habiller comme les Canadiennes et se marient souvent avec les Canadiens; la plupart des jeunes gens, m'assure-t-on, ne parlent même plus leur langue nationale, que les amateurs de philologie américaine ne pourront bientôt plus étudier que dans les travaux des premiers missionnaires[1]. »

H. DE LAMOTHE,

Cinq mois chez les Français d'Amérique; Paris, in-18, 1880, Hachette.

---

1. M. de Lamothe raconte qu'avant de partir pour Lorette il avait meublé sa mémoire d'anecdotes anciennes, toutes à la gloire de la nation huronne. Il en trouva le placement chez un brave Huron qui paraissait très attaché aux Français de France, non moins qu'au whisky. Quand ils se séparèrent, le Huron serra vigoureusement la main de son hôte, et lui dit avec le plus pur accent normand : « Ah! m'sieu, j'vois ben qu'pour un Français d'France vous connaissez ben not'nation tout d'même! J'en jaserais ben volontiers une veillée avec vous! » Une veillée et une jaserie! Décidément je n'étais plus chez les Hurons, j'étais en pleine Neustrie.

M. de Lamothe est gouverneur du Congo français (1899).

Le Manitoba[1].

Le territoire de Manitoba, cédé en 1870 par la Compagnie de la baie d'Hudson à la couronne d'Angleterre, avait une superficie de 37 000 kil. car. En 1881, il avait été porté à 388 000; mais la province d'Ontario en revendiqua une partie, et le Conseil privé ramena à 166 000 kilom. car. l'étendue du territoire. Le pays appartient surtout à la *région des Prairies :* il occupe le fond d'un ancien lac en partie desséché, qui avait pour limites au sud et au sud-ouest des collines de graviers, sables et cailloux roulés, en partie couvertes d'épaisses forêts; on les appelle les monts de *Pembina*, *Dauphin*, *Canards*, mont *Porc-Epic*. Nombreuses sont les rivières qui coulent dans la « Méditerranée », dont ces terrasses formaient autrefois les berges. Les principales sont le **Winnipeg** (eau sale), rivière imposante, coupée de magnifiques rapides; la **Rivière-Rouge**, longue de 1 175 kilom., dont 950 appartiennent aux Etats-Unis. La Rivière-Rouge, arrivée à Winnipeg, qu'elle sépare de Saint-Boniface, reçoit à gauche la longue rivière de l'*Assiniboine*, grossie elle-même de la *Qu'appelle*, de la *Queue d'oiseau*, de la petite *Saskatchewan*, de la *Souris*, et porte cette masse d'eau au lac **Winnipeg** (long. 450 kilom., superf. 22 000 kil. car., prof. 22 m.). Ce lac se termine au nord sur les territoires de Saskatchewan et de Keewatin. A l'ouest du Winnipeg, une chaîne de lacs, reliés par des rivières, sont les témoins et les restes de l'ancien bassin lacustre qui couvrait jadis le pays. Du lac *Winnipegous* (5 000 kilom. car.) sort la rivière *Poule d'eau*, large, rapide, profonde, arrosant une vallée humide et vaseuse; elle se jette dans le lac **Manitoba** (5 000 kilom. car.) peu profond, entouré de sources salines et de dépôts de lignites. Son émissaire, la *Perdrix*, gagne le lac *Saint-Martin* (800 kilom. car.) et en sort sous le nom de *Dauphin*, courant limpide et abondant qui va se perdre dans le grand lac Winnipeg.

Cette terre, toute d'alluvions, est extrêmement fertile. « Jusqu'à la » profondeur de deux, trois, quatre pieds, le sol est un terrain noir com- » posé des mêmes matériaux rocheux que le sous-sol, mais en plus mé- » langé de matières végétales; cette couleur noire est évidemment due à » l'accumulation lente de la cendre des herbes brûlées. Là on peut dire » que le sol est prêt pour la charrue : il suffit de retourner un peu le » gazon pour avoir dès la première année une récolte de pommes de terre; » cependant, comme la substance du sol est forte, elle n'est bien brisée » que lorsqu'elle a été soumise au moins au froid d'un hiver après avoir » été labourée... Sous le sol est un sous-sol marneux qui passerait » ailleurs pour une terre excellente; en somme, tout cela fait une cam- » pagne dont la fertilité est pratiquement inépuisable. » (John Macoun, cité par le *Dict. de Vivien Saint-Martin*, art. *Manitoba.*) Le pays produit en abondance un *blé* excellent, des *légumes*, du *houblon*, du *lin*, des *fourrages*, des *fruits;* on élève facilement les *moutons* dans la prairie; les rivières et les lacs regorgent de *poissons*. Le pays semble donc appelé à devenir florissant. Jadis les vallées étaient couvertes de belles forêts de chênes, ormes, érables, peupliers; malheureusement, les colons les défrichent ou les brûlent follement, sans aucune idée de conservation ou d'aménagement. — L'hiver, l'aspect du pays est d'une monotonie et d'une tristesse lugubres. Souvent des tourmentes de neige, les *blizzards*, balaient la *Prairie*, et glacent le voyageur; le thermomètre descend à 22, 24, 26 degrés, parfois à 40 et même 46.

1. Le nom de Manitoba est celui du grand lac situé à l'ouest du lac Winnipeg; son étymologie indienne, *manitowapaw*, signifie détroit de Manitou.

Les habitants du Manitoba sont des hommes assez civilisés, sachant lire et écrire, fort intelligents. Ils sont les fils des anciens coureurs de bois ou « voyageurs » employés par l'ancienne compagnie de la baie d'Hudson, et des Indiennes du pays. Les métis d'origine française l'emportent en nombre sur ceux d'origine anglaise ; c'est aux métis français que la colonie doit son existence comme État. La compagnie de la baie d'Hudson avait vendu son territoire au Dominion. M. de Lamothe raconte (ch. XIV) qu'une nuée d'aventuriers se disposait à faire vendre les terres des habitants du Manitoba. Ceux-ci défendirent leurs droits, fondèrent un gouvernement provisoire dont ils donnèrent la présidence à un des leurs, M. Louis Riel [1]. Malgré les difficultés et les perfidies de toutes sortes, les métis eurent le dessus, la province du Manitoba garda son autonomie, et se fit représenter par quatre députés au Parlement fédéral.

Il y a entre les Anglais et les Franco-Canadiens une rivalité ardente pour le peuplement des campagnes de l'Ottawa et du Manitoba. L'agriculture les attire; sur 7000 colons, les Français comptent 3350 individus de leur race.

« Des centaines de petits Canadiens surgissent comme de dessous » terre, s'ébattent sur la voie publique et, sans respect pour la race con- » quérante, échangent de vigoureux coups de poing avec les rejetons » de la Grande-Bretagne. A cette vue, l'Anglais devient mélancolique : » les plus tristes pronostics l'assiègent, et pour la première fois il se » prend à douter de son avenir, comme si ces voix enfantines lui » criaient : « Frère, il faut mourir ! » Dans ce croît exubérant, il » pressent une prochaine majorité d'électeurs, un peuple qui l'enfermera » lui et les siens, comme dans un étau, qui francisera ses petits- » enfants !... Il passe donc l'Ottawa; mais, ô malheur ! son ennemi » implacable enjambe le fleuve derrière lui, s'installe, cultive et se mul- » tiplie sans pudeur sur la rive anglaise [2]. »

Le Manitoba compte actuellement plus de 200000 habitants dont les trois cinquièmes sont de souche française. Le centre principal de ces métis français est Saint-Boniface, la ville naissante qui fait face à Winnipeg, sur la Rivière-Rouge. Elle est le siège d'un archevêché catholique, occupé par M. Taché [3]; elle possède un collège, une cathédrale, une école supérieure de jeunes filles, un couvent, un orphelinat, un hôpital. Elle est rattachée, comme Winnipeg, au lac Supérieur par une route de 700 kilom., œuvre de l'ingénieur Dawson, dont elle porte le nom, qui en proposa le plan en 1859, et, après mille obstacles vaincus, réussit à la faire ouvrir. Sur le parcours, M. de Lamothe a rencontré partout des « habitants » ou paysans franco-canadiens. Un jour qu'il était entré dans une petite cabane élevée sur le bord de la route, les villageois l'entourèrent ; une conversation familière s'engagea, à laquelle les enfants eux-mêmes se mêlèrent, et une bonne femme lui dit, non sans un sentiment de naïve fierté : « Ah ! m'sieu, chez nous, c'est pas » du monde du vieux pays. Dans c'pays *cite*, nous sommes des pauv' » Français sauvages. Mais, voyez-vous, nous sommes de ben bons » Français tout de même. »

---

1. Riel s'est mis de nouveau à la tête d'une insurrection des métis du N.-O. en 1885 : il a été pris et pendu.

2. J. Guérard, *la France canadienne* (*Correspondant*, avril 1877).

3. M. Taché, auteur d'un ouvrage cité ailleurs, est par son père un arrière-petit-fils de Louis Joliet, le découvreur du Haut-Mississipi, et par sa mère l'arrière-petit-neveu de l'illustre explorateur, Varenne de la Vérandrye.

La France au Canada.

Les usages, les mœurs, les préjugés, la langue surtout, tout rappelle au Canada le souvenir de la domination française. Il est vrai, comme le disait un jour un Anglais, M. Russell, que « c'est plutôt une France du vieux temps où régnait le drapeau blanc fleurdelisé ». On a remarqué qu'au Canada, tout ce qui est français, ou peu s'en faut, semble remonter au dix-septième siècle; tout ce qui est moderne porte généralement l'empreinte anglaise ou américaine : les villages s'appellent Bertier, Richelieu, Verchères, l'Assomption, Saint-Jean, Saint-Boniface, Saint-Hyacinthe; les lacs de la Pluie, des Bois, Champlain, Rouge, Esturgeon; sur les enseignes de Montréal et de Québec se lisent les noms de la Déroute, la France, la Liberté, l'Africain, Lavaleur, Laframboise, Dupin, Poirier, Lelièvre, Rossignol, Papillon, Lecoq, Delorme, Olivier, Lafleur, Dulac, Leblond, Leblanc, Lenoir, Levert, Lebon, Legrand, Lepetit, etc. Ces Français du nord-ouest américain, qui malmènent un peu la langue et la grammaire nationales[1], sont restés invinciblement attachés à leur ancienne patrie. Tous les voyageurs qui ont visité le Canada se plaisent à citer des témoignages de cette sympathie ardente pour la vraie France[2].

Les Canadiens français sont en majorité dans la province de Québec; dans toutes les autres, ils opposent d'imposantes majorités, qui s'accroissent sans cesse, à la race anglaise, irlandaise, écossaise, allemande. Ils ont plus que vingtuplé en un siècle. Nulle part on ne saurait trouver une nationalité plus fidèle à sa langue, à ses usages, à son passé, à son culte. Les Canadiens d'origine française constituent des familles d'une extraordinaire fécondité et d'une longévité non moins étonnante. Les familles comptant de 12 à 15 enfants sont très nombreuses. En 1890, le gouvernement de la province de Québec vota une loi par laquelle une terre de cent acres (40 hectares) était octroyée à tout père de famille ayant douze, ou plus de douze enfants vivants. Les demandes affluèrent. Une seule commune du comté de Charlevoix, *les Eboulements*, peuplée de 2 800 habitants, envoya réclamer dix-sept fois les cent acres au nom de dix-sept familles comptant chacune au moins douze enfants vivants, nés dans les limites de la municipalité. On a célébré, en 1888, dans la commune de

---

1. Un poète canadien s'est plaint de l'invasion de l'anglais dans le dialecte canadien :

> Très souvent, au milieu d'une phrase française
> Nous plaçons sans façon une tournure anglaise :
> Presentment, indictment, impeachment, fireman,
> Sheriff, writ, verdict, bill, roast-beef, foreman.

2. Un de nos compatriotes, M. Edm. Rameau, dans un beau livre publié en 1859, et dans une série de publications et de conférences, s'est fait le défenseur éloquent des idées françaises au Canada. Son nom est un des plus populaires de la colonie. Pendant la guerre de 1870-71, les Canadiens ont témoigné à la France, de toutes les manières, leurs sympathies et leur solidarité, par des adresses, des souscriptions et des enrôlements volontaires.

Un des représentants les plus sympathiques et les plus populaires de la littérature canadienne-française, M. Louis Fréchette, a écrit en l'honneur de la France plusieurs pièces de vers admirables par la vigueur de l'inspiration et la généreuse noblesse des sentiments. On peut lire dans *le Monde illustré* (n° du 9 septembre 1882) la reproduction du morceau intitulé **1870** et publié par *l'Opinion publique*, journal illustré français de Montréal. Les œuvres de M. Louis Fréchette ont été couronnées en 1881 par l'Académie française, qui a accordé à l'auteur canadien un prix Monthyon.

LE MANITOBA ET LA RIVIERE ROUGE

88°
89°
54°
52°
50°
48°
LAC WINIPEG
LAC MANITOBA
Pointe des Chênes
St Laurent
Chemin de fer du Pacifique Canadien
Selkirk
R. Tête Cassée
R. Terre Blanche
Ft Alexandre
Winipeg R.
R. Anglaise
WINIPEG
Assiniboine R.
St Boniface
St Norbert
R. Sale
Seine R.
Pointe des Chênes
Route Dawson
KEEWATIN
R. aux Ilets de Bois
R. aux Rats
R. aux Roseaux
R. aux Marais
Dufferin
Pembina
R. Pembina
LAC DES BOIS
Hungry Hall
R. de la Pluie
Rivière Rouge
MINNESOTA
DACOTAH
LAC ROUGE
R. du Lac Rouge
ETATS-UNIS

l'Assomption (province de Québec), le cinquantenaire du mariage de quarante conjoints. Dans cette exceptionnelle fête de noces d'or, le plus ancien avait 70 ans de mariage, le plus jeune 50 ans. Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre.

Malgré cette merveilleuse vitalité, qui fait l'étonnement de la race anglo-saxonne, on s'est demandé souvent quel est l'avenir des Canadiens français, et s'il n'est pas dans leur destinée d'être englobés un jour dans le vaste monde de l'Union américaine. Les Canadiens français protestent avec énergie contre une pareille présomption. Dans le dernier chapitre de *la France transatlantique*, M. Sylva Clapin suppose que si aucune querelle, aucune guerre civile ou religieuse n'éclate entre Franco-Canadiens et Anglo-Canadiens, « la montée sûre et silencieuse de la France transatlantique » se poursuivra à travers les forêts et les prairies du nouveau monde. A la fin du siècle prochain, les Canadiens français compteront quarante millions d'âmes sur les cent millions que contiendra alors le Dominion. L'auteur d'une belle publication illustrée, *Picturesque-Canada*, M. Grant, directeur de l'Université royale de Kingston (Ontario), écrit : « Les Ecossais ne sont qu'une des races engagées dans la constitution de » la nationalité canadienne; il ne leur conviendrait pas, en conséquence, » d'être Ecossais seulement. Ils ne sont qu'une race et pas même la pre- » mière. C'est à nos concitoyens d'origine française qu'appartient ici cette » place. Ce sont les Canadiens français, en effet, qui ont arraché le Ca- » nada à la sauvagerie; ils ont sanctifié ce sol de leurs larmes et de leur » sang, de l'héroïsme et du dévouement de dix générations... Qui ne se » découvrirait en présence des Cartier, des Champlain, des Maisonneuve, » des Dulac, des Brébœuf, des Montcalm, des Lévis? Les Canadiens » français ont conservé toute la virilité de leurs pères. Le Canada tout » entier s'honore de juges comme les Dorion, de poètes comme les Fré- » chette, d'orateurs comme les Chapleau et les Laurier, de patriotes » comme les Joly et d'écrivains comme les Chauveau et les Casgrain. » Aussi longtemps que la race française, au Canada, enfantera de pareils » hommes, l'agrandissement de notre pays ne pourra que lui fournir l'oc- » casion de nouveaux triomphes. A nous comme à eux s'impose une obli- » gation sacrée. Nous devons être plus que des Ecossais, plus que des » Français : Nous devons être des Canadiens. Il ne doit y avoir qu'une » nation canadienne. »

Le Canada aux Canadiens; ni Américains, ni Anglais, ni Français, mais Canadiens, telle paraît être la devise ferme de la majorité dans le Dominion. On sent que, devant l'annexion, ils ne céderaient qu'à la force.

Il y a d'ailleurs un mouvement assez considérable d'émigration canadienne dans les Etats de l'Union, voisins et même éloignés de la frontière. M. Rameau a constaté que dans six comtés, dans le nord de l'Etat de New-York, sur 320 000 âmes, on compte 52 000 Canadiens. Il affirme que la population canadienne se développe aussi rapidement à l'étranger que sur le sol natal, et que dans la très grande majorité des comtés limitrophes de la frontière, le nombre des Canadiens français l'emporte sur celui des Canadiens anglais [1].

---

1. Le gouverneur actuel du Canada, marquis de Lansdowne, a succédé au marquis de Lorne, gendre de la reine Victoria. Leur prédécesseur était Frédéric Temple, comte de Dufferin, dont un écrivain canadien peu suspect de tendresse pour les Anglais et leurs hommes politiques a dit : « Lord Dufferin est le plus galant, le plus aimable, le plus intelligent des gouverneurs que l'Angleterre nous ait donnés depuis lord Elgin et de longtemps avant lui. » Il fut un gou-

Le colon canadien.

« Dans un *Guide pour l'émigrant*, qui a paru à Ottawa, en 1879, par les soins du ministre de l'agriculture, on appelle la gravure au secours de la parole, et en trois dessins on y représente la vie du fermier canadien sous trois aspects différents. Une clairière dans une forêt; un attelage de deux bœufs qui traînent des souches, et deux hommes qui les roulent; un ruisseau que traverse une planche servant de passerelle, et sur les bords, une vache paissant l'herbe; au fond, enfin, un *log house* ou cabane en bois, avec une femme sur le seuil, voilà le premier dessin. Le deuxième montre des champs de blés clos et couverts de gerbes; deux cabanes au lieu d'une, et un *buggy* ou voiture légère, attelé de deux chevaux devant la principale, une vraie passerelle sur le ruisseau, une jument et son poulain au pacage. Dans le troisième, enfin, c'est tout un groupe de maisons que l'on voit, maisons entourées de larges routes sur lesquelles circulent plusieurs chariots, et la passerelle, devenue un vrai pont, est franchie par une élégante voiture à double train.

» Tous ces changements ont été l'œuvre d'une trentaine d'années. On dit volontiers menteur comme un bulletin, et on pourrait aussi bien dire : menteur comme un *guide officiel*. Notre *handbook* (livre manuel) n'a pas menti néanmoins. Qu'on en juge par l'histoire d'un colon du haut Canada, telle que M. Sheridan Logan la raconte. Il avait rencontré ce colon, pour la première fois, sur un lambeau de défrichements, dans la vallée de la Grande-Rivière, au milieu d'une forêt

---

verneur constitutionnel; il laissa la colonie jouir de la plénitude de ses franchises parlementaires. Sa pensée favorite, maintes fois exprimée en public, était que la prospérité du Canada dépendait de la coexistence et de la coopération dans la colonie des races différentes. Ses prédilections se portaient d'ailleurs vers les Canadiens plus cultivés, plus amis des lettres et des arts. Nous avons plaisir à citer les paroles flatteuses pour la France et justes en même temps qu'il prononçait dans un de ses derniers discours avant de quitter le Canada :

« Mon aspiration la plus chaleureuse pour cette province a toujours été de » voir les habitants français remplir pour le Canada les fonctions que la France » elle-même a si admirablement remplies pour l'Europe. Effacez de l'histoire » de l'Europe les grandes actions accomplies par la France, retranchez de la » civilisation européenne ce que la France y a fourni, et vous verrez quel vide » immense en résulterait. »

Les progrès de l'élément français se marquent par l'augmentation de la population, et aussi par l'accroissement de l'influence politique, industrielle et agricole. Le maire d'Ottawa est un Français; toutes les municipalités qui entourent Montréal sont aux neuf dixièmes françaises; partout, dans les manufactures, on entend parler le français. On compte au Canada environ quatre-vingts journaux rédigés en langue française.

épaisse, silencieuse, sauvage. Une misérable hutte était son seul abri; quelques tiges de blé d'Inde émergeant des racines entrelacées des souches, quelques plants de pommes de terre luttant contre les ronces, ses seules ressources alimentaires. Sept ans plus tard, M. Logan repassait par ces mêmes lieux, et revoyait son colon solitaire; mais que la scène avait changé, et combien différent l'aspect des lieux !

» L'ancienne hutte en bois rond servait de cuisine; derrière, une jolie maison en bois, carrée, à deux étages et peinte en blanc. Auprès était une grange spacieuse, avec des animaux de toute sorte dans la cour. Les souches autour desquelles les tiges de blé d'Inde avaient tant de peine à croître, la dernière fois que j'avais vu l'endroit, avaient presque toutes disparu; une moisson luxuriante de maïs était en possession de la place où les pommes de terre avaient eu à lutter si péniblement contre les ronces et les buissons... Un jardin, brillant de fleurs et entouré d'une jolie clôture en piquets, ornait le devant de la maison; un jeune verger s'étendait par derrière. Comme je quittais la scène, je rencontrai un fermier venant de l'église du village voisin avec sa femme et ses enfants. C'était un dimanche, et il n'y avait rien dans leur apparence, si ce n'est la couleur brune de leurs visages florissants, qui pût les distinguer des habitants des villes. Le wagon dans lequel ils étaient, leurs chevaux, leurs harnais, leurs habits, tout, en un mot, indiquait le bien-être et l'aisance. Je demandai à l'homme quel était le propriétaire de la ferme que je viens de décrire : « Elle m'appartient, Monsieur, répondit-il; il n'y a que » neuf ans que je m'y suis établi et, grâce à Dieu, j'ai bien réussi. » Tel était un des colons d'abord isolés au haut Canada; tels ont été ses fatigues, son énergie et son succès. Son histoire est celle de milliers d'autres de la même province. » Louis Kerrilis, *Journal des Economistes.* (Tome XI, 1880.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Brière (de la). *L'Autre France.* — (Paris, 1886, in-16.)
Cumberland. *The Northern Lakes of Canada.* — (Toronto, 1888.)
— *Annuaire statistique du Canada.* — (Ottawa, in-8°.)
— *Geological survee of Canada.* — (*Rec. de rap. off. av. cartes*, Ottawa.)
Fream. *Across Canada; Agricultural resources.* — (Ottawa, 1886.)
Demanche. *Au Canada et chez les Paux-Rouges.* (Paris, in-8°, 1890.)
Gailly de Taurines. *La Nation Canadienne.* — (Paris, 1894.)
Hulot. *De l'Atlant. au Pacifique à trav. le Canada.* — (Paris, in-8°, 1888.)
Keèfer. *The Canals of Canada.* — (*Soc. Roy. du Can. C. R.*, t. XI, 1893.)
Lorne (m[is] de). *Canadian Life and Scenery.* — (Londres, 1886.)
Macoun. *The forests of Canada.* — (*Trans. of Roy. Soc. Can.*, 1894.)
Parkie. *The Great Dominion Lands.* — (Londres, 1895.)
Ravoux (Mgr). *Souvenirs du Canada.* — (Saint-Paul, 1892.)
Ritchie. *To Canada with Emigrants.* — (Londres, in-8°, 1885.)
Small. *Canadian Forests.* — (*Rapp. off.*, Montréal, 1885.)
Smith (W. H.). *Canada. Post, Present and Future.* — (Toronto, 2 vol., 1886.)
Allard (Ch.). *Promenade au Canada et aux Etats-Unis.* — (Paris, 1878.)
Bryce. *Manitoba, its Infancy*, etc. — (Londres, 1882, in-8°.)
Cazes (Paul de). *Notes sur le Canada.* — (Paris, 1880, in-18, Bossange.)
Chauveau. *Précis hist. et stat. sur l'instr. publ. au Canada* (1877).
Christy. *Manitoba described.* — (Londres, in-8°, 1885.)
Colmer. *Recent development in Canada.* — (Londres, 1887.)
Drapeau. *Et. sur le développ. de la colonis. du bas Canada.* — (Québec, 1863, in-8°.) — *Guide du Colon.* — (Ottawa, 1887, in-8°.)
Bœdeker. *The Dominion of Canada.* — (*Guide*, Leipzig, 1894.)

Duvergier de Hauranne. *Huit mois en Amérique.* — (Paris, 1866, 2 vol. in-18, Lacroix.)
De la Londe. *Trois mois au Canada et au Nord-Ouest.* — (1881, in-8°.)
Chapais. *Guide illustré du sylviculteur canadien.* — (Montréal, 1883.)
Gerbié (F.). *Le Canada et l'émigr. française.* — (Paris, 1885, in-8°.)
Grant. *Picturesque Canada.* — (2 vol., Toronto, 1884.)
Gunn. *History of Manitoba.* — (Ottawa, 1880.)
Hurlburt. *The food zones of Canada.* — (Montréal, 1884.)
Logan (Sheridan). *Le Canada; essais.* — (Montréal, 1855, in-8°.)
Macoun (J.). *Manitoba and the Greath North-West.* — (Londres, in-8°, 1883.)
Marmier (Xavier). *Lettres sur l'Amérique.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-18, Plon.)
Molinari (G. de). *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.* — (Paris, 1876.)
Morgan. *Bibliotheca Canadensis.* — (Ottawa, 1867.)
Morris. *Nova Britannia.* — (Toronto, 1884.)
Recensement du Canada (1870-1871). — (Ottawa, 1873-1876, 4 vol. in-8°.)
Rae (W.-F.). *Columbia and Canada*, 1878.—*Newfoundland to Manitoba* (1881).
Selwyn et Dawson. *Descr. Sketch of the Dominion.* — (Montréal, 1886.)
Silva Clapin. *La France transatlantique; Canada.* — (Paris, 1885, in-18.)
Silver. *Handbook to Canada.* — (Londres, 1881.)
Strauss (L.). *Le Canada au point de vue économique.* — (Bruxelles, 1867.)
Taché. *Esquisse sur le Canada.* — (Paris, 1855, in-12.)
Tassé (J.). *La vallée de l'Outaouais.*
De Turenne (Comte Louis). *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1879, 2 vol. in-18, avec carte, Quantin.)
Tuttle. *Our North Land.* — (Toronto, 1885.)
Whymper (Fr.). *Voyage à la Colombie anglaise, Vancouver et Alaska.* — (Paris, 1872, in-8°, Hachette.)
Year Book of Canada. Annuaires officiels annuels. — (Ottawa.)

Adam. *The Canadian North-West.* (Toronto, 1885.)
Aube (Th.). *Notes sur Vancouver et la Colonie anglaise.* — (*Revue maritime et coloniale*, LII, janvier, 1877.)
Docteur L. Bertholon. *Les colonies d'un peuple non colonisateur dans l'Amérique du Nord.* — (*Revue de géographie*, 2e année, t. IV, 1879.)
Clut. *L'Athabasca-Mackensie.* — (*Bull. de la Soc. de géogr. de Lyon*, 1879.)
Deville (L.). — *Voy. dans l'Amérique sept.* — (*Tour du Monde*, 1861.)
Farrenc (Edm.). — *Articles nombreux sur le Canada, le Manitoba.* — (*L'Explorateur*, t. I et II ; *Journal des Economistes*, septembre 1874.)
Fontpertuis (Ad.-F. de). *Le Dominion canadien; voies ferrées; le Manitoba.* — (*Economiste français*, février 1874, octobre 1878, mars 1879, mars 1882.) (V. aussi *Revue de Géographie*, 1880.)
Legge. *Sunny Manitoba, its Peoples, etc.* — (London, 1893.)
Guérard (F.). *La France canadienne.* — (*Correspondant*, 10-25 avril 1877.)
Kerrilis (L.). *Le nord-ouest du Canada; colonisation et ressources alimentaires.* — (*Journal des Economistes*, juillet 1880.)
Langevin (L.). *La Colombie britannique.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, j. 1873.)
Laveleye (Ed. de). *Les Nouveautés de New-York, et le Niagara l'hiver.* — (*Tour du Monde*, 2e semestre, 1881.)
Marcou (J.). *Le Niagara quinze ans après.* — (*Bull. de la Soc. géol.*, 1865.)
Michel (Francisque). *Le Canada français.* — (*Revue britannique*, 1872.)
Petitot (abbé). *Géographie de l'Athabaskaw-Mackensie et des grands lacs.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, juillet-août-septembre 1875.)
Salone. *Le Canada*, art. de la *Grande Encyclop.*, t. VIII. — (Paris, in-4°.)
Simonin (L.). *Les grands lacs de l'Amér. du Nord.* — (*R. des Deux-Mondes.*)
Varigny (C. de). *La doctrine Monroë et le Canada.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 mars 1879). — *Nouv. Géog. moderne, l'Amérique*, t. IV. — (In-4°).
Vivien de Saint-Martin. *Dictionnaire universel de géographie;* art. *Dominion et Canada, Hudson, Manitoba.* — (Paris, Hachette.)

. . . . *Carte du Manitoba et de Keewatin.* — (Paris, Erhard, 1878.)
. . . . *Map of the province of Manitoba au 390 000e.* — (Ottawa, 1882.)
Johnston. *A new map of Manitoba within its extended limits au 1 458 000e.* — (Edimbourg, 1882.)

Documents et travaux historiques.

Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier aux terres neuves de Canadas. — (Paris, in-8°, 1598.)
Le même, réimprimé dans l'*Histoire de Lescarbot*, 1609, et dans les *Archives de voyages* de Ternaux-Compans, 1840.
Brief recit et succincte narration de la navigation faicte es ysles de Canada. — (Paris, in-8°, 1545.)
Archives des voyages de Ternaux-Compans, 1841.
KINGSFORD. *History of Canada.* — (Londres, 1887-96, 8 vol.)
Voyages de decouverte au Canada entre les années 1534 *et* 1542, par Jacques Cartier, etc. — (Québec, 1843, in-8°.)
Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dite Canada, faits par de Champlain, etc. — (Paris, 1632, in-4°.)
Histoire de la Nouvelle-France, par Marc Lescarbot. — (Paris, 1618, in-8°.)
Briève relation du voyage de la Nouvelle-France, par le P. Paul de Jeune. — (Paris, 1632, in-8°.)
Relations des Jésuites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans la Nouvelle-France de 1611 à 1672. — (Québec, 1858, 3 vol. in-8°.)
SAGART THÉODAT (G.). *Le grand voyage du pays des Hurons.* — (Paris, 1637.)
SULTE. *La langue française au Canada.* — (*Bull. Soc. Norm. géol.*, oct. 1879.)
LAFITEAU. *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps.* — (Paris, 1723, in-4°.)
PERROT (Nic.). *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religions des sauvages de l'Amérique septentrionale.* — (Paris, 1864, in-8°.)
DE BOUGAINVILLE. *Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France.* — (*Revue maritime et coloniale*, mai 1861.)
DE CHARLEVOIX (P.). *Histoire et description générale de la Nouvelle-France.* — (Paris, 1744, 3 vol. in-4°.)
GRAVIER. *Etude sur une carte inconnue de Joliet.* — (*Revue de géogr.*, 1880.)
BANCROFT (H.-H.). *Hist. of British Columbia* (1792-1887). — (San Francisco, 1887.)
TALBOT (E.-A.). *Cinq ans de séjour au Canada* (1818-1823), trad. de l'anglais.
GARNEAU (F.-X.). *Histoire du Canada.* — (Québec, 1852, 3 vol. in-8°.)
FERLAND (A.). *Cours d'histoire du Canada.* — (Québec, 1861, 2 vol. in-8°.)
RAMEAU (E.). *La France aux colonies.* — (Paris, 1859, in-8°. Jouby.)
DU MÊME. *Une colonie féodale en Amérique; l'Acadie*, 1604-1710. (1877, in-12.)
ADAM. *The Canadian North-West, its History, etc.* — (Toronto, 1885.)
MOREAU. *Histoire de l'Acadie française* (1598-1755). — (Paris, 1873, in-8°.)
FAILLION (Abbé). *Hist. de la colonie franç. au Canada.* — (Montréal, 1865.)
DUSSIEUX. *Le Canada sous la domination française.* — (Paris, 1862, 2 édit.)
DE BONNECHOSE (Ch.). *Montcalm et le Canada français.* — (Paris, 1881.)
TAILLON. *Hist. de la colonie française du Canada.* — (Montréal, 1865, 2 vol.)
MORGAN. *Bibliotheca Canadensis.* — (Ottawa, 1867.)
MARGRY (P.). *Découvertes et établissements des Français dans l'Amérique septentrionale.* — (Paris, 6 vol in-8°, Maisonneuve.)
PARKMAN (Francis). (Trad. par Mme de Clermont-Tonnerre.) *Les pionniers français de l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1874, in-8°, Didier.)
DU MÊME. *Les Jésuites dans l'Amérique du Nord. — La découverte du Grand-Ouest.* — (Paris, 2 vol. in-8°.)
DU MÊME. — *L'ancien régime au Canada. — Le comte de Frontenac et le Canada sous Louis XIV.* — (Paris, 2 vol., in-8°.)
DUVAL (Jules). *Le premier âge des colonies françaises.* — (*Revue des cours littéraires*, 30 mai 1868.)
LE MOINE. *Dern. années de la domin. franç.* — (*Guide histor. du Canada*, 1880.)
HARRISSE (H.). *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents.* — (Paris, 1872, in-8°.)
LAREAU. *Hist. de la littérature canadienne.* — (Montréal, 1874.)
FARIBAULT (G.-B.). *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique et en particulier sur celle du Canada.* — (Québec, 1837, in-8°.)

CHAPITRE III

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république des Etats-Unis de l'Amérique du Nord (*United states of north America*) est située dans la zone tempérée de l'hémisphère septentrional. Au nord, du côté du Dominion, la frontière part du détroit de *Juan de Fuca*, passe au nord de l'archipel *San Juan*, possession des Etats-Unis[1], rejoint le littoral au 49e degré de lat. N., suit le 49e parallèle jusqu'au lac des *Bois* qu'elle englobe en partie, rejoint et suit la rivière et le lac de la *Pluie*, puis de lacs en lacs et de rivières en rivières atteint le lac *Supérieur*. Elle partage avec le Canada les grands lacs, sauf le *Michigan*, tout entier aux Etats-Unis; à *Saint-Régis*, elle quitte le *Saint-Laurent*, suit à peu près le 45e degré jusqu'au lac *Champlain*, atteint la haute vallée du *Connecticut*, longe la *Hauteur des Terres*, coupe les affluents du *Saint-Jean*, descend le *Saint-François*, aboutit à la rivière *Sainte-Croix* et de là finit dans l'Atlantique à l'entrée de la baie de *Fundy*. Au sud-ouest, du côté du Mexique, la frontière remonte le *Rio-Grande-del-Norte* depuis l'embouchure jusqu'au défilé d'*El Paso*, passe par 31° 47′ de lat. N., se replie deux fois à angle droit, atteint le *Colorado* à 100 kilomètres de l'embouchure, le remonte jusqu'au confluent du *Gila*, et de là se dirige à travers déserts, ravins et montagnes vers le Pacifique qu'elle atteint à l'embouchure du *Rio-Juana*, à 25 kilomètres au sud de *San-Diego*. A l'ouest, la limite est formée par l'océan Pacifique; à l'est, par l'océan Atlantique.

Situation astronomique. — 49°-24°25′ de lat. N. et 69°17′10″-127°4′ de long. O.

---

1. Le canal qui sépare Vancouver de la terre ferme se compose du golfe de Géorgie au nord; du détroit de Fuca au sud, et d'un archipel dans lequel se trouve l'île de *San-Juan*, située entre ces deux points extrêmes. Cet archipel fut longtemps disputé par les Etats-Unis à l'Angleterre. Un premier traité signé en 1846 n'avait pas clairement établi les limites des deux Etats. Par un second traité signé à Washington en 1871, les deux gouvernements convinrent de soumettre leurs prétentions respectives à l'arbitrage du nouvel empereur d'Allemagne, et d'accepter sa sentence sans appel. Les jurisconsultes allemands, éclairés par les géographes de Gotha, et heureux sans doute de donner un témoignage de bonne amitié à la République, qui s'était montrée particulièrement bienveillante pour l'Allemagne dans la récente guerre contre la France, se prononcèrent en faveur des Etats-Unis. Guillaume revêtit de son sceau l'arrêt d'arbitrage qui leur attribuait en toute souveraineté la possession de San-Juan. L'Union n'y gagnait que 440 kilom. car., mais quelle satisfaction pour l'amour-propre du cousin Jonathan d'avoir, sans frais, dépossédé John Bull!

Climat. — Cette immense contrée a des climats très divers. En général la moyenne de la température est moins élevée que dans l'Europe occidentale; les hivers sont plus froids, et les étés plus chauds, les saisons plus inégales, les écarts plus considérables (dans un jour, elle varie parfois de 30 degrés). Les pluies, abondantes sur les côtes, sont rares dans les plateaux du *Far-West;* de là, la pauvreté de la végétation dans ces contrées. Les régions les moins salubres sont les rivages de l'Atlantique, du golfe du Mexique, et les vallées du bas Missouri et du bas Mississipi qui dégagent des miasmes.

Littoral; îles. — Le littoral du Grand-Océan est élevé et peu découpé; au nord, le cap *Flattery* domine l'entrée de la baie de *San Juan de Fuca* au sud de laquelle se ramifie le *Puget Sound;* les autres îles sont au sud, *Santa-Barbara, Santa-Rosa, Santa-Cruz;* la côte s'ouvre aux estuaires de la *Columbia* et du *San-Francisco*, aux baies d'*Esteros*, de *Monterey*. — La côte de l'Atlantique, très découpée au nord (baies *Penobscot, Casco, Massachussetts, Barnstable, Buzzard, Delaware, Chesapeake*), est basse et marécageuse au sud (lagunes d'*Albemarle*, de *Pamlico*, de *Mosquito*), et surtout dans la presqu'île de la Floride. La navigation, facile au nord, est dangereuse au sud sur ces côtes semées de bancs de sable; les colons ne s'aventurent guère sur ce sol spongieux. — La côte du golfe du Mexique présente les mêmes lagunes malsaines; elle est couverte de cyprières, et change souvent de forme et d'aspect (baies de *Chatham, Ortego, Appalachie, Pensacola, Mobile, Vermillion, Sabine*, et celles du Mississipi et du Rio-Grande-del-Norte, lagune *del Madre*, etc.

Relief du sol. — Le territoire des Etats-Unis est traversé par deux systèmes de montagnes qui enferment entre elles une vaste dépression dans laquelle coulent le Mississipi et ses affluents. Le premier système est celui des monts **Alleghanys** ou **Apalaches**, à l'est, composé de trois chaines parallèles, relativement peu élevées; au centre, les *Montagnes Bleues*, interrompues çà et là par des brèches, semblables aux cluses du Jura (défilés de *Harper's-Ferry* et de *West-Point*); au nord, les *Montagnes Blanches* (mont *Washington*, 1918 m.); *Montagnes Vertes*, monts *Catskill;* — au sud, les *Montagnes Noires*, rattachées à la première chaine par des chainons transversaux (mont *Mitchell*, 2046 m.; *Grand-Father* ou Grand-père, 1798 m.; *Grand-Mother* ou Grand'mère, 1765 m.). — Le second système est celui des **Montagnes-Rocheuses**, qui ne constituent pas une chaine, mais un ensemble d'énormes massifs, de plateaux et de chainons isolés, parallèles au littoral du Pacifique; on peut y distinguer la chaine orientale, (ou *Montagnes-Rocheuses*, 2 200 m.), avec les pics *Frémont*, 4 137 m., *Nelson*, 3600 m., le parc d'*Yellowstone*, 2250 m., le *Washburn*, 3000 m., etc. La chaine occidentale, près de la mer, sous le nom de *Chaine-Cascade* et monts de la *Côte* (mont *Shasta*, 4 400 m.), *Sierra-Nevada;* — au centre s'élève le plateau du *Grand-Bassin* (monts de *Humboldt*, de *Wahsatch*, etc.

Cours d'eau. *Trois versants :* — **Versant de l'Atlantique** : Le *Penobscot;* le *Kennebeck;* le *Merrimac;* le *Connecticut*, 500 kilom.; l'*Hudson;* le *Delaware;* la *Susquehannah*, 280 kilom.; le *Patapsco;* le *Potomac;* le *James;* le *Roanoke;* le *Savannah;* le *Saint-John*, 400 kilom.

Versant du golfe du Mexique : l'*Appalachicola*, 650 kilom.; le *Mobile;* le *Mississipi*, venu du lac Itasca, grossi à droite du *Minnesota*, de l'*Iowa*, du *Missouri* (3 700 kilom.) qui lui apporte les eaux de la *Yellowstone*, de la *Rapide*, de la *Nebraska*, du *Kansas*, etc.; de l'*Arkansas* (3 500 kil.), de la *Rivière-Rouge;* — à gauche, de la *Sainte-Croix*, du *Wisconsin*, de l'*Illinois*, de l'*Ohio* (1 500 kil.) formé de l'*Alleghany* et de la *Monongahela*, et grossi du *Wabash*, du *Kentucky*, du *Cumberland*, du *Tennessee* (1 500 kil.)

Le golfe du Mexique reçoit en outre: la *Sabine;* la *Trinidad;* le *Brazos;* le *Colorado;* le *Rio-Grande-del-Norte* (2 500 kilom.). — **Versant du Grand-Océan** : le *Grand-Colorado* (1 600 kilom.); le rio *Salinas;* le *San-Francisco*, formé du *Sacramento* et du *San Joaquim;* la *Columbia* ou *Orégon*.

On a parlé ailleurs (Voir page 47) des grands lacs du nord; il faut y joindre le lac *Champlain* long de 150 kilom., large de 6 à 12; les lacs du plateau du Grand-Bassin, le lac *Salé*, le lac *Utah*, réunis par le fleuve Jourdain; le lac *Pyramide*, le lac *Humboldt*, etc.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — On sait qu'à la fin du dix-huitième siècle, les colonies anglaises d'Amérique se révoltèrent contre la métropole qui voulait leur imposer des taxes sans le consentement des colons eux-mêmes. Le 4 juillet 1776, les délégués des treize colonies, réunis en congrès à Philadelphie, proclamèrent leur indépendance : une lutte acharnée commença, et dura sept années. En 1783, grâce surtout à la puissante intervention de la France en faveur des *insurgents* d'Amérique, le traité de Versailles émancipait les Etats-Unis d'Amérique : le Nouveau-Monde voyait naître sa première république, et l'Angleterre comptait une colonie de moins, une rivale de plus, qui devait, un siècle plus tard, lui disputer la prépondérance industrielle et le premier rang dans le commerce maritime. En 1787, fut promulgué le pacte fédéral qui régit encore aujourd'hui la république. Cette constitution répartit les pouvoirs de l'Etat entre trois corps indépendants et distincts les uns des autres : 1° le **Pouvoir exécutif**, confié à un *président* et à un *vice-président;* le vice-président ne fait pas partie du cabinet et n'a aucune responsabilité, il est président du Sénat, et prend la place du président de la République si celui-ci meurt, ou se trouve empêché. Le président de la République est élu pour quatre ans, et indéfiniment rééligible. (Toutefois Washington, le premier président de la République, ayant refusé une troisième fois la présidence, son exemple est devenu comme un article supplémentaire de la loi, et jamais jusqu'à ce jour on n'a vu un président réélu pour un troisième terme). Pour être élu président ou vice-président, il faut être né de père et de mère américains, être âgé de trente-cinq ans, et résider depuis quatorze ans aux Etats-Unis. Le président est élu par des électeurs spéciaux, en nombre égal à celui des membres du Congrès; nul fonctionnaire ne peut être électeur. Il y a 369 électeurs; ils votent le premier mercredi de décembre, et le 4 mars suivant, le nouveau président entre en fonctions. Il reçoit 50 000 dollars (260 000 fr.) de traitement par an, et il a la jouissance de la Maison-Blanche à Washington; le vice-président a 10 000 dollars (52 000 fr.). Il est armé du droit de *veto*, et tout *bill*, auquel il a imposé son veto, est renvoyé devant les deux Chambres, et doit, pour être adopté, réunir les deux tiers des voix. Il commande en chef les armées de terre et de mer, conclut les traités, après examen et approbation des deux tiers des sénateurs, nomme les fonctionnaires publics, avec la sanction du sénat, choisit les ministres, mais ne peut les révoquer sans l'assentiment du sénat. Il a le droit de grâce. Il est responsable. Il peut, en cas de nécessité, convoquer le Congrès ou le Sénat; il ne peut avoir avec les Chambres que des communications écrites[1]. — 2° Pouvoir

1. La période présidentielle actuelle est la 28e depuis 1789. Voici la liste

législatif : Il est confié au **Congrès**, composé de deux chambres : La *Chambre des représentants* renouvelée tous les deux ans par le vote populaire; pour être représentant, il faut avoir vingt-cinq ans, être citoyen des Etats-Unis depuis au moins sept ans, être domicilié dans l'Etat où se fait l'élection. La représentation est proportionnelle à la population; d'après la loi de 1880, il y a 356 députés, ce chiffre augmente à chaque recensement décennal (un député environ pour 150 000 hab.). Les représentants ont un traitement fixe annuel de 5000 dollars (environ 25 000 fr.), plus une indemnité de route. Le *Sénat* se compose de deux membres par chaque Etat. Les conditions d'éligibilité sont : avoir trente ans, être depuis neuf ans citoyen des Etats-Unis, être au moment de l'élection habitant de l'Etat où celle-ci a lieu. Les sénateurs sont nommés individuellement pour six ans par les autorités législatives de chaque Etat; tous les deux ans, le tiers des sénateurs est soumis à une réélection. Le vice-président de la République est président du Sénat, mais ne vote que dans le cas de partage égal des voix. Le Sénat seul a le droit de juger les personnes mises en accusation pour cause politique par la Chambre des députés. Les sénateurs ont le même traitement que les représentants. Le Congrès seul propose les lois, les amende et les vote, fait son règlement, valide l'élection de ses membres, et choisit son président et son bureau. — **Cabinet** : Secrétaire d'Etat; secrétaire du Trésor; secrétaire de la Guerre; secrétaire de la Marine; secrétaire de l'Intérieur; directeur général des Postes; avocat général (chef de la Justice). Du secrétaire de l'Intérieur dépend le *Bureau de l'enseignement*, l'agriculture dépend d'un département ou ministère spécial. — Chacun des Etats dont se compose la République s'est organisé à peu près sur le même modèle que la fédération elle-même; ils ont tous une législature de deux chambres et un gouverneur. — **Drapeau.** Rayé horizontalement rouge et jaune, franc quartier bleu semé de 45 étoiles blanches.

---

des présidents qui se sont succédé aux Etats-Unis : Georges Washington, deux fois élu (1789-1793-1797); John Adams (1797-1801); Thomas Jefferson, deux fois élu (1801-05-09); James Madison, deux fois élu (1809-13-17); James Monroë, deux fois élu (1817-21-25); John Quincy Adams (1825-29); Andrew Jackson, deux fois élu (1829-33-37); Martin Van Buren (1837-41); William Harrison (1841), mort un mois après son installation et remplacé par le vice-président, John Tyler (1841-1845); James Polk (1845-49); Taylor (1849-50), mort au bout d'un an et remplacé par le vice-président Fillmore (1850-53); Franklin Pierce (1853-57); James Buchanan (1857-61); Abraham Lincoln, deux fois élu (1861-1865), assassiné cinq mois après sa réélection et remplacé par le vice-président Andrew Johnson (1865-69); le général Ulysse Grant, deux fois élu (1869-73-77); Rutherford B. Hayes (1877-1881) : le général Garfield (1881), assassiné quatre mois après son installation et remplacé par le vice-président, M. Arthur Chester (1881-1884); Cleveland (1884-1888); Harrisson (1888-1892); Cleveland (1892-1896); Mac-Kinley, élu en 1896.

Divisions administratives : La République compte actuellement 45 Etats et 5 territoires.

ÉTATS	Date de l'admission.	SUPERFICIE en kil. car.	POPULATION 1890	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES avec la population.
I. — Etats du Nord-Est ou Nouvelle-Angleterre.					
1. Massachussetts......	1788	21 540	2 238 943	Boston, 448 477.	Lowell, 77 600 : Worcester, 85 000 : Fall River, 75 000 ; Cambridge, 70 000.
2. Maine.............	1820	85 570	661 086	Augusta, 10 000.	Portland, 46 300.
3. Connecticut.........	1788	12 925	746 258	Hartford, 53 230.	New-Haven, 81 300.
4. Vermont...........	1791	24 770	332 422	Montpellier, 6 000.	
5. New-Hampshire.....	1788	24 100	376 530	Concord, 10 000.	Manchester, 44 100.
6. Rhode-Island.......	1790	3 240	345 506	Providence, 132 200.	
Total......		172 135	4 700 745		
II. — Etats de l'Est.					
7. New-York..........	1788	127 350	5 997 853	Albany, 95 000.	New-York (1898) 3 438 000 ; Buffalo, 255 664 ; Rochester, 133 000.
8. Pensylvanie........	1787	117 100	5 258 014	Harrisburg, 32 000.	Philadelphie, 1 046 900 ; Pittsbourg, 238 600 ; Alleghany, 105 000.
9. New-Jersey........	1787	20 240	1 444 933	Trenton, 30 000.	Newark, 181 830 ; Paterson, 78 300 ; Jersey-City, 163 000.
10. Maryland..........	1788	31 620	1 042 390	Annapolis, 5 000.	Baltimore, 434 400.
11. Virginie occidentale..	1863	64 180	762 794	Wheeling, 20 000.	
12. Delaware..........	1787	5 310	168 493	Dover, 20 000.	Wilmington, 61 400.
District de Columbie.	1787	180	230 392	WASHINGTON (capitale politique de l'Union), 230 400.	
Total......		365 980	14 904 869		

III. — Etats du Sud-Est.

13. Virginie	1788	109 940	1 655 980	Richemond, 81 300.	
14. Georgie	1788	154 030	1 837 353	Atlanta, 2 000.	Savannah, 43 200.
15. Caroline du Nord	1789	135 320	1 617 947	Raleigh, 3 500.	
16. Caroline du Sud	1788	79 170	1 151 149	Columbia, 6 000.	Charleston, 55 000.
17. Floride	1845	151 980	391 422	Tallahassee, 5 000.	
Total		630 440	6 653 851		

IV. — Etats du Sud.

18. Kentucky	1792	104 630	1 858 635	Francfort, 5 000.	Louisville, 161 129.
19. Tennessee	1796	108 910	1 767 518	Nashville, 76 200.	Memphis, 64 500.
20. Alabama	1819	135 320	1 513 017	Montgomery, 5 000.	Mobile, 35 000.
21. Mississipi	1817	121 230	1 289 600	Jakson, 4 000.	
22. Texas	1846	688 340	2 235 523	Austin, 5 000.	
23. Louisiane	1812	126 180	1 118 587	Bâton-Rouge, 7 000.	Nouvelle-Orléans, 242 000.
24. Arkansas	1836	139 470	1 128 179	Little-Rock, 14 000.	
Total		1 424 080	10 911 059		

1. Dans ce chiffre sont comprises les populations des villes de Brooklyn, Jersey-city, Hoboken, Long Island-city, qui sont comme les faubourgs de New-York.

ÉTATS	Date de l'admission.	SUPERFICIE en kil. car.	POPULATION	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES avec la population.
V. — Etats du Centre.					
25. Ohio.............	1802	106340	3672316	Columbus, 88150.	Cincinnati, 297000; Cleveland, 261300; Toledo, 82000.
26. Illinois............	1818	146720	3826351	Springfield, 44200.	Chicago, 1100000.
27. Missouri...........	1821	179780	2679184	Jefferson, 2000.	Saint-Louis, 452000.
28. Indiana............	1816	94140	2192404	Indianopolis, 105500.	
29. Iowa..............	1846	145100	1911896	Desmoines, 50000.	Dubuque, 25000.
30. Michigan...........	1836	152585	2093889	Lansing, 6000.	Détroit, 205800.
31. Wisconsin..........	1847	145140	1686880	Madison, 11000.	Milwaukee, 205000.
32. Minnesota..........	1858	215910	1301826	Saint-Paul, 133200.	Minneapolis, 165000.
33. Kansas............	1860	212580	1427096	Topeka, 7000.	
34. Nebraska..........	1867	200740	1058910	Omaha, 141000.	Lincoln, 55000.
35. Colorado...........	1876	269150	412198	Denver-city, 107000.	
36. Dacota du nord.....	1889	183350	182719	Bismarck.	
37. Dacota du sud......	1889	201110	328808	Pierre.	Sioux-Falls, 40000.
38. Montana...........	1889	378330	132159	Helena.	
Total......		2630975	22906636		

VI. — États de l'Océan Pacifique.

39. Californie..........	1850	410140	1208130	Sacramento, 25000.	San-Francisco, 300000.
40. Orégon............	1859	248710	313767	Salem, 5000.	Portland, 47000.
41. Nevada............	1864	286700	45761	Carson-city, 5000.	
42. Idaho.............	1889	219620	84385	Boisé-city.	
43. Washington........	1887	179170	349390	Olympia.	Seattle, 43000.
44. Wyoming..........	1890	253530	60705	Cheyenne.	
45. Utah..............	1850	220060	207905	Grealt-Salt-Lake-city, 45000.	
Total......		1817930	2270043		

Territoires[1].

1. Arizona............	1863	292710	59620	Prescott.	
2. Nouveau-Mexique...	1850	317470	153593	Santa-Fé, 7000.	
3. Oklahoma..........	1890	101080	61834		
4. Territoire indien....	1854	81320	186490	Tahlequah.	
5. Alaska.............	1868	1376300	30329	Sitka, 2000.	
Total......		2168880	392866		
Total général.......		9212000	62981000		

1. Les territoires ont seulement le droit de nommer à la Chambre des représentants un delégué ayant voix consultative. Un territoire peut être érigé en Etat quand il renferme 60000 habitants.

III. — GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux.** — L'Union est le plus riche pays du monde en gisements de métaux précieux. L'**or** se trouve dans trois régions : celle des Alleghanys (Caroline, Géorgie, Virginie, Maryland, Massachussetts, Vermont); celle des Montagnes Rocheuses (Colorado, Idaho, Montana); celle du Pacifique, la plus importante de toutes (Washington, Orégon, et surtout Californie, l'Eldorado du dix-neuvième siècle); production totale de l'or, de 1793 à 1897, 10852 millions; en 1897, 286 millions de francs. — L'**argent** (en 1897, 350 millions) se rencontre dans l'*Arizona*, le *Nouveau-Mexique*, l'*Idaho*, le *Colorado*, et surtout le *Nevada* (mines de Virginia-city et filons de *Comstock*, d'*Ophir* et de *Consolitaded Virginia*, etc. (Production totale des mines d'*argent* de 1793 à 1897, évaluée à 7587 millions de francs.) — **Cuivre** du lac Supérieur, de l'Arizona, du Texas : 270 millions, en 1897. — **Plomb** du Missouri, du Colorado (Leadville), du haut Mississipi, du Wisconsin, de l'Illinois, de l'Iowa (75 millions de francs, en 1897). — **Fer** aux mêmes gîtes, et surtout dans le Missouri (Iron-mountain et Pilot-Knob) : en 1897, 475 millions de francs. — *Mercure* de Californie (New-Almaden) : en 1897, 5 millions de francs. — La **houille**, répandue presque partout, surtout dans les Alleghanys (Pensylvanie, Pittsburg), a fourni, en 1897, 194 millions de tonnes. — Les **huiles minérales** (pétrole, 57 millions d'hectol. en 1882, 34 en 1895), surtout en Pensylvanie. — *Marbres* du Tennessee et de la Californie. — *Kaolin* du Maryland. — *Granit*, *salpêtre*, *borax* des lacs californiens. — *Sel marin* des Carolines, *sel gemme* et sources salées de New-York, de la Virginie, de l'Ohio, du Texas, de l'Utah, du Nevada, etc. — **Végétaux.** Les États-Unis tiennent le premier rang pour l'agriculture : la principale récolte est celle du *maïs* (3 milliards de francs par an). — *Foin*, *lait*, *beurre*, *fromage* (en tout 3 milliards). — **Blé** en 1897, 165 millions d'hectolitres. — **Coton** dans les États du Sud, 9 millions de balles en 1895 (balle = 226 kilogr.). — *Canne à sucre* (100 millions par an). — *Tabac* (175 millions) dans le Kentucky, la Virginie, le Maryland. — *Vignes*, dans la Californie (prod. moyenne 800000 ou 1 million d'hectol. par an). — **Forêts** immenses des Montagnes Rocheuses; produits en 1895, 3 milliards 1/2. — **Fruits** en abondance. — **Animaux.** Plus nombreux qu'en Europe en proportion (13 millions de *chevaux*, 45 millions de *têtes de gros bétail*, 37 millions de *brebis et chèvres*, 38 millions de *porcs*, etc.). — Les **pêcheries** d'eau douce et d'eau salée (*baleines*, *morues*, *saumons*, etc.) occupent 200000 personnes, et produisent 300 millions de francs. Environ 6500 navires y sont employés, tant sur mer que sur les lacs, d'un tonnage total de 175000 tonnes. L'exportation des produits de la pêche atteint, en 1893, 26 millions de francs.

Industrie. — La République aspire au premier rang par son industrie; elle l'a atteint déjà par ses *machines agricoles et industrielles*, fabriquées à New-York, Philadelphie, Pittsburg, Harrisburg, Albany, etc., etc. : elle a produit 9652000 tonnes de *fonte*, *fer*, *acier* (1897) dans 200 hauts fourneaux; elle possède environ 15 millions de *broches* pour la production des *cotonnades;* jadis tributaire de la Grande-Bretagne, elle lui a fait concurrence sur ses propres marchés. Les fabriques de *lainages* emploient environ 100 millions de kilogrammes; les manufactures de *soieries* en produisent pour 155 millions de francs; l'horlogerie suisse ordinaire est supplantée par l'*horlogerie nationale;* mêmes progrès pour les *industries alimentaires*, *conserves*, etc. L'Angleterre a gardé sa supériorité sur le marché américain pour la construction des navires.

Commerce. — En 1896. **Importations,** 764 millions de dollars.

Le tableau suivant donne la statistique des progrès accomplis par les industries manufacturières des Etats-Unis en vingt années :

Années	Etablissements	CAPITAL — Dollars	EMPLOYÉS	VALEUR EN DOLLARS du matériel	VALEUR EN DOLLARS des produits
1870	252148	1694500000	2054000	1990742000	3385861000
1880	253852	2790200000	2732000	3396000000	5369571000
1890	355415	6525100000	4712000	5162000000	9372437000

Exportation, 1 032 millions. (**Importations.** — Angleterre, 167 millions de dollars; en France, 67 millions; en Allemagne, 111 millions; au Canada, 40 millions; en Chine, 21 millions; au Japon, 24 millions; — **Exportation.** — Angleterre, 478 millions; de France, 56 millions: d'Allemagne, 123 millions; du Canada, 58 millions; de Chine, 17 millions; du Japon, 13 millions.) — **Chemins de fer** (1897), 294 000 kilom. exploités. — **Télégraphes,** 307 000 kilom. — **Postes** (1897), 71 464 bureaux; 5 763 millions d'expéditions. — **Marine marchande** (1897), 22 633 navires, 4769000 tonneaux (7000 vapeurs): mouvement des ports : 31 548 navires entrés; 31 651 sortis (44 millions de tonnes). — **Navigation fluviale et lacustre** : 1 680 000 tonnes.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 9912300 kilom. car. (avec la péninsule d'Alaska). — **Population en 1890** : 62980000 habitants (7 par kilom. car.); en 1897 : 72 millions. — **Races** : *Indiens* en 1890, dits civilisés, répandus dans les Etats, 59000; *Indiens* non compris dans le census, vivant en tribus et dans les territoires réservés, 243000; — *Chinois*, 107000; — *Hommes de couleur*, 7400000; — *Indigènes*, 53372000; — *Etrangers*, 9249000. (Il y avait aux Etats-Unis, en 1790, 3 929 827 hab.; en 1800, 5 305 925; en 1810, 7239814; en 1820, 7654596; en 1830, 12866020; en 1840, 17069453; en 1850, 23191876; en 1860, 31445080; en 1870, 33558371; en 1884, 55500000.) Popul. en 1889, 60 millions (6,6 par kilom. car.); en 1890, 63 millions; en 1897, 72 millions.

L'immigration a fourni, de 1821 à 1894 18509000 individus, ainsi répartis : **Anglais,** 1890000; **Ecossais,** 388000; **Irlandais,** 3819000; **Allemands,** 5044000; **Scandinaves,** 1215000; **Autrichiens,** 833000; **Italiens,** 821000; **Russes,** 747000; **Français,** 400000; **Suisses,** 203000; **Danois,** 191000; **Hollandais,** 131000; **Belges,** 62000; **Espagnols et Portugais,** 64000; **Chinois,** 308000; **Canadiens,** 1047000; **Antillans,** 105 000, etc.

En 1894, le nombre des émigrés a atteint 315000, dont 72000 *Anglais, Ecossais et Irlandais;* 60 000 *Allemands,* 44000 *Italiens,* 40000 *Russes,* 33000 *Autrichiens,* 27000 *Suédois et Norvégiens,* 3600 *Français,* 5 000 *Danois,* 4000 *Chinois,* etc. — En 1897 : 230000 émigrés.

Dialectes : Le principal idiome est l'anglais; mais toutes les nationalités et principalement les Indiens et les Chinois gardent leur dialecte

particulier ; ceux-ci emploient peu la langue officielle. — **Instruction publique** : Très développée dans les Etats-Unis du Nord, encore peu avancée dans le Sud, surtout parmi les noirs. L'afflux des immigrants explique aussi le nombre des illettrés (15 à 16 p. 100). On en trouve 0,6 p. 100 dans le Massachussetts, 20 p. 100 dans l'Arkansas, 38 en Virginie, 40 à 50 p. 100 dans l'Alabama, le Missouri. En 1892-93, les écoles comptaient 15510000 élèves de 4 à 21 ans ; sur ce nombre, 13300000 environ fréquentaient les écoles primaires. On compte 472 collèges et universités avec 10247 maîtres et 140000 étudiants (séminaires, collèges, écoles de droit et de médecine, institutions, académies militaires, entre autres celle de West-Point): les dépenses pour l'instruction primaire ont été, en 1893, de 813 millions. Il y a plus de 4000 bibliothèques publiques, et contenant 32 millions de volumes. — **Justice** : Deux sortes de tribunaux : 1° les *tribunaux fédéraux*, dont les membres sont nommés à vie par le président et ne peuvent être mis en accusation ou révoqués par le Congrès; ce sont la *Cour suprême des Etats-Unis*, composée d'un juge suprême (*chief-justice*) et de huit juges adjoints, du procureur général, etc., siégeant à Washington une fois par an; les *cours de cercle* au nombre de neuf, siégeant deux fois par an; les *cours de district*, une par Etat; la *cour des griefs*, composée de cinq juges, siégeant à Washington et jugeant les réclamations et les plaintes élevées contre le gouvernement; les *tribunaux particuliers* des divers Etats. Les territoires ont un système judiciaire particulier. — **Cultes** : Séparation complète de l'Eglise et de l'Etat. Les sectes et religions sont nombreuses et toutes tolérées; les églises protestantes dominent. En 1870, les congrégations diverses étaient au nombre de 72459, et possédaient 65082 édifices religieux, et un capital de 1800 millions. On comptait 6 à 7 millions de catholiques ayant 3806 églises et un capital de 300 millions. Les archevêchés catholiques sont établis à Baltimore, Boston, Cincinnati, San-Francisco, Saint-Louis, Milwaukee, Nouvelle-Orléans, New-York, Orégon, Philadelphie, Richmond. — **Armée** : L'armée régulière compte 2165 officiers et 26243 hommes recrutés par engagements contractés pour cinq ans (12625 d'infanterie, 7970 de cavalerie, 2600 d'artillerie, 3025 du génie et autres), répartis en quatre divisions : Missouri, Atlantique, du Golfe, Pacifique. Outre l'armée fédérale régulière qui est un noyau, chaque Etat a sa milice, composée de tout citoyen de 18 à 45 ans, en tout 6393325. Budget de la guerre, 222 millions de francs. — **Marine militaire** : 1349 officiers (1 amiral, 1 vice-amiral, 6 contre-amiraux, 10 commodores, 45 capitaines, 85 commandants, etc.), 8508 matelots, 18 navires blindés, 34 à hélice, 2 à aubes, 12 à voiles, 2 bateaux à torpilles, 13 remorqueurs, en tout 385 canons. Budget de la marine, 110 millions de francs. — **Monnaies** : Unité monétaire, dollar d'or ou d'argent dont la valeur moyenne est de 5fr,20; il se divise en 100 *cents*; les monnaies d'argent sont le demi-dollar ou 50 cents; le quart de dollar = 25 cents; le dixième de dollar = 10 cents; l'*eagle* en or vaut 10 dollars. Depuis la guerre civile, la principale monnaie se compose de papiers ou *grennbaks* (dos-vert) émis par le gouvernement fédéral, et qui ont subi longtemps d'énormes dépréciations. — **Poids et mesures** : Les mêmes que ceux de la Grande-Bretagne : la *livre* américaine = 453 grammes; la *tonne* = 1016 kilogrammes; le *boisseau* = 36l,347. — **Budget annuel (1897)** : *Recettes*, 430387000 dollars. *Dépenses*, 448440000 dollars. *Dette nationale* : 988 millions de dollars. La circulation monétaire (or, argent, papier) était en 1870 de 934 millions de dollars; en 1880, de 1769 millions; en 1886, de 1747 millions; et, en 1894, de 1672 millions.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le Missisipi et le Missouri[1].

« Le Missisipi est par excellence l'artère fluviale de l'Amérique du Nord et les contours de son bassin sont en parfaite harmonie avec les contours et le relief du continent tout entier... Sa source est au lac Itasca, à 520 mètres d'altitude; sa longueur a 5085 kilomètres; il a 4 mètres de largeur à son origine, mais bientôt grossi des eaux du lac Sangsue, il traverse de vastes prairies, des rizières sauvages, des champs de joncs et d'iris, et par les rapides de Peckagama et de Saint-Antoine, passe à travers d'immenses forêts d'ormes, d'érables, de bouleaux, de chênes, dernière région où trouve encore un abri le buffle pourchassé. Dans ces régions il reçoit de nombreuses rivières qui le grossissent tellement, que bien avant sa jonction avec le Missouri, il est aussi large qu'il le sera de Saint-Louis jusqu'au golfe du Mexique.

» ..... A deux ou trois milles en aval de la charmante ville d'Alton s'opère sa jonction avec son gigantesque rival le Missouri.

» Le confluent offre un magnifique spectacle pendant la

---

1. Le Missisipi fut découvert vers 1520 par Hernando de Soto qui s'était mis à la recherche de l'Eldorado et de la fontaine de Jouvence. Les Espagnols eurent soin de cacher cette découverte, et en 1673, un Français, le P. Marquette, révéla de nouveau le secret du fleuve. Cavelier de la Salle (1678-87) le suivit jusqu'à ses embouchures et lui donna le nom de Colbert; Chateaubriand l'appela Meschacebe (père des fleuves); son vrai nom est celui qu'il porte, Missi-Sepe, qui en langue algonquine a le sens de grand fleuve. — (V. sur ce sujet les belles et patriotiques études de M. P. Margry; — Paris, 3 vol., Maisonneuve.)

« Le Missouri est formé par la réunion de trois torrents, le Madison, le » Jefferson, le Gallatin. Dans sa partie supérieure, il traverse un terrain vol- » canique, fracturé par des tremblements de terre; presque partout il coule à » une grande profondeur dans un *cañon* qu'il a creusé dans le roc vif. C'est » entre les derniers contreforts de la chaîne volcanique, dans une gorge sau- » vage appelée la *porte des Rocheuses*, que le Missouri a fait, pour s'ouvrir une » issue, son travail géologique le plus grandiose. Sur une longueur de 9 kilo- » mètres, les rochers s'élèvent perpendiculairement du bord de la rivière » jusqu'à une hauteur d'environ 400 mètres. Le lit du fleuve est tellement » encaissé entre ces sombres parois, qu'il a tout au plus 150 mètres de large, » et de loin en loin seulement, on peut trouver entre la muraille de rocs et le » courant de l'eau un point d'appui assez large pour qu'un homme puisse s'y » tenir debout. » (Elisée Reclus, *ibid.*)

saison des crues, alors que les deux courants, larges de plus d'un kilomètre chacun, viennent avec rapidité se heurter l'un contre l'autre, et tordre leurs eaux en vastes tourbillons. La ligne ondulée qui sépare l'eau jaune dn Missouri de l'eau bleue du Mississipi change incessamment ses courbes et ses spirales selon la direction et la forme des remous. Là se rencontrent les joncs épars[1] ou les radeaux naturels qui descendent les deux fleuves en longues processions; ils s'entremêlent et forment d'immenses rondes sur la ligne changeante des remous, jusqu'à ce qu'une vague les détache et les emporte dans le courant commun. A la ligne même du confluent, l'eau du Missouri, pesante d'alluvions, s'introduit comme un levier sous l'eau plus limpide du Mississipi, et remonte en gros bouillons que l'on dirait solides, et qui ont l'aspect du marbre. Longtemps les deux fleuves roulent côte à côte, sans se mélanger d'une manière complète, et, bien loin en aval du confluent, on voit encore l'eau relativement pure du Mississipi ramper le long de la rive gauche. A la fin, l'union s'opère, et le courant, tout chargé d'argile en suspension, roule vers la mer, comme une énorme masse de boue liquide. C'en est fait de la transparence de l'eau; les jeux de lumière, les reflets cristallins cessent de prêter leur charme aux flots du Mississipi. Aussi les Indiens, effrayés sans doute des abîmes cachés sous la surface du fleuve, n'ont jamais placé dans son sein de divinités bienfaisantes. Dans leur mythologie barbare, ils en ont fait un royaume infernal, où siégeaient de terribles *manitous*, environnés de serpents et de monstres plus affreux encore.

» A une trentaine de kilomètres au-dessous du confluent

---

1. « Ce qui frappe le plus le voyageur remontant le Missouri, c'est l'immense » quantité d'arbres énormes entraînés par le courant, et qui, s'enfonçant dans » le lit boueux du fleuve, présentent une pointe souvent à fleur d'eau et causent » de nombreux et terribles naufrages. Parfois ces troncs d'arbres accrochés » ensemble et amoncelés les uns sur les autres forment des îlots et couvrent » une étendue de plusieurs milles, et c'est à peine si les bateaux peuvent se » frayer un passage en faisant mille zigzags; aussi est-il impossible de navi- » guer la nuit, et au coucher du soleil, le steamboat est solidement amarré à » la rive. » (E. de GIRARDIN, *Voyages dans les mauvaises terres du Nebraska*.)



Tower-Rock (Missisipi). — (V. page 140, note 2.)

s'élève la ville de Saint-Louis[1] qui aspire à devenir la capitale des Etats-Unis. En effet, sa position géographique est admirable. Riche de ses ressources agricoles et des inépuisables trésors que lui offrent les forêts, les houillères, les mines de plomb et les montagnes de fer, Saint-Louis possède d'autres sources de richesse incomparables dans les magnifiques avenues commerciales que lui ouvrent le Missisipi et ses affluents. Aux environs de Saint-Louis, la vallée transversale qui s'étend des Rocheuses aux Alleghanys, depuis les sources du Missouri jusqu'à celles de l'Ohio, coupe à angle droit la vallée longitudinale du Missisipi. C'est là que viennent se rencontrer les quatre branches formées par le système fluvial des États-Unis : au nord, le *Haut-Missisipi*, dont la source s'échappe d'un lac silencieux ombragé par de tristes forêts de pins ; au sud le *Bas-Missisipi*, traversant des pays d'alluvions riches en productions presque tropicales ; à l'est, l'*Ohio*, arrosant une région populeuse parsemée de villes et de fabriques ; à l'ouest, le *Missouri* arrivant des profondeurs inexplorables du désert.

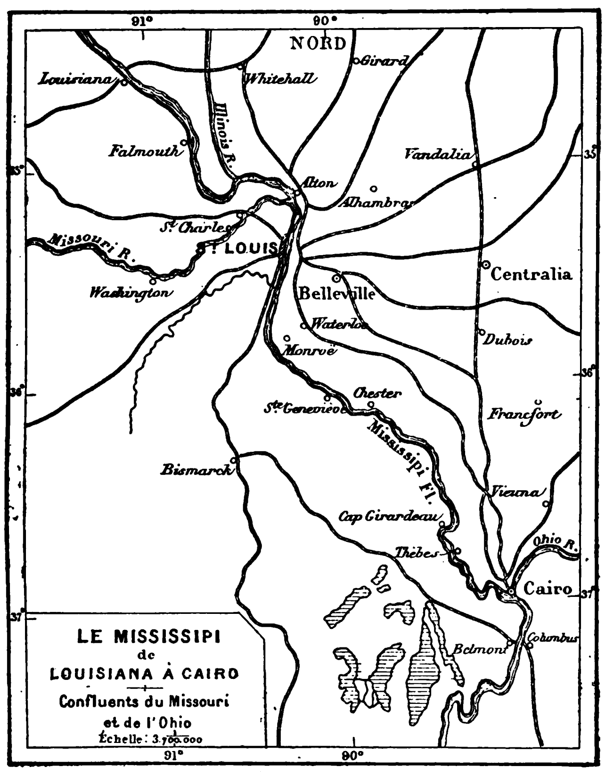
» Saint-Louis, jadis ville française, est aujourd'hui complètement américaine et la plupart de ses habitants d'origine canadienne ne parlent plus la langue de leurs ancêtres. Les noms mêmes des localités voisines ont été presque tous modifiés par la prononciation anglo-saxonne ; c'est ainsi que le village de *Vide-Poche* où les jeunes gens allaient autrefois gaiement débourser leurs écus dans les guin-

---

1. Saint-Louis fut fondé en 1764 par les Français. Elle fut le poste principal de la société privilégiée organisée dans la Louisiane pour l'exploitation des fourrures. En 1803 elle renfermait 1 200 habitants ; elle en compte 350 522 en 1881. Elle est reliée à la Nouvelle-Orléans par un service quotidien d'innombrables bateaux à vapeur. Elle dispute à Chicago le premier rang pour la vente des bois, des grains, la préparation des farines ; elle espère un jour supplanter New-York, et remplacer Washington comme capitale politique des États de l'Union. (Voy. un article de M. Simonin, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1875.)

2. Le Grand-Tower, ou Tower-Rock, est un rocher presque cylindrique, de 60 à 80 pieds de haut, isolé sur la rive gauche du Missisipi non loin du confluent de l'Ohio : le sommet est couvert de cèdres rouges. Par derrière se trouve un autre grand rocher partagé par des fentes en plusieurs tours perpendiculaires ; le groupe entier forme sur la rivière une porte d'un genre tout à fait original. (V. *Le voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord*, par Maximilien de Wied-Neuwied.)

guettes, s'appelle désormais *White-Bush* (buisson blanc); on ne retrouve plus guère les colons français que dans les petites villes de l'intérieur, Sainte-Geneviève, Saint-Charles, Bellevue, Saint-Joseph, Hannibal, et sur les bords des



Le Mississipi de Louisiana à Cairo.

affluents du Missouri, l'Osage, la Mine, la Gasconnade. Là ils s'adonnent à l'élève du bétail, à la culture des céréales et de la vigne, mais surtout à la production des pommes, qui forment dans ces contrées une des bases de l'alimentation et, comme le pain, figurent à chaque repas.

9.

Malgré l'aisance que leur procurent ces travaux et la liberté absolue dont ils jouissent, ces Français semblent généralement tristes; leur regard a une expression douloureuse comme celui de tous les exilés, car la France lointaine n'est plus qu'un rêve pour eux, et leurs puissants voisins leur ravissent peu à peu le langage, les mœurs, tout, sauf le souvenir de la patrie..... »

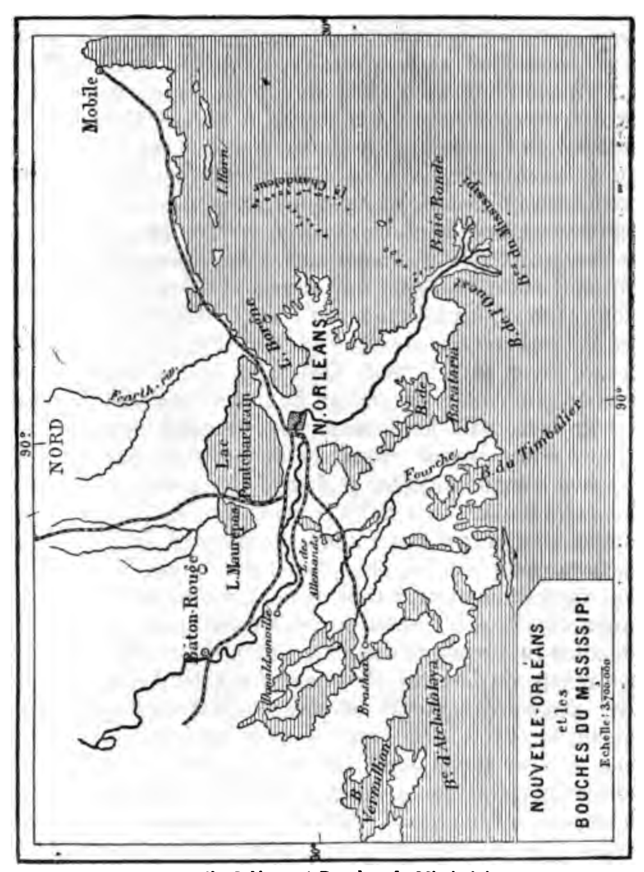
A Commerce, le Mississipi passe pour la dernière fois sur un lit de rochers. En aval, la plaine commence et « déroule jusqu'à la mer, sur une longueur de 1 800 kilomètres, l'horizon triste et uniforme de ses grands bois. » A l'entrée de cette plaine d'alluvions est le confluent de l'Ohio, et la ville de Cairo, située au milieu de terrains vaseux, malsains et putrides. Plus bas, le lit du fleuve s'élargit, les îles se multiplient; mais les rives, couvertes de forêts immenses, sont peu cultivées et peu habitées. Les ports sont au nombre de quinze, depuis Cairo jusqu'à la Balise; les méandres du fleuve sont énormes, et les bateaux, après un détour de plusieurs lieues, se retrouvent en vue de leur point de départ.

Les voyages en bateaux à vapeur. — » Il est rare que deux bateaux à vapeur du Mississipi suivent la même direction sans lutter de vitesse, « tirer la course, » comme on dit en Louisiane. On a vu des capitaines, dans leur désir sauvage de sortir vainqueurs de la lutte, s'asseoir sur la soupape de sûreté et donner leurs ordres de ce siège improvisé. D'autres, furieux de se voir devancés, ont essayé de couler le navire ennemi ou bien ont tiré des coups de pistolet sur le pilote qui le dirigeait. Ces courses occupent les loisirs des passagers pendant les longs voyages de huit, dix et quinze jours de la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis ou à Cincinnati. La vie est si uniforme à bord et les spectacles qu'offrent les rivages du Mississipi se ressemblent tellement sur une longueur de plusieurs centaines de lieues, que la perspective d'un incident ou même d'un danger plaît à toutes les imaginations. Quand la « tire à la course » manque, on en est réduit à la promenade sur l'avant du bateau ou sur le *Hurricane-deck*, terrasse bi-

tumée couronnant les deux étages de cabines. De cette terrasse, située à une quinzaine de mètres au-dessus du fleuve, on jouit, le soir, d'une admirable vue sur les forêts de l'horizon et sur les eaux du Mississipi, qui reflètent dans leur sein les nuages empourprés de l'occident. La beauté de la nature a néanmoins peu d'attraits pour les Américains: aussi les repas sont-ils la grande occupation de la journée à bord des bateaux. A peine le gong a-t-il résonné pour convoquer au festin les deux ou trois cents passagers, que ceux-ci accourent comme des écoliers, attendent avec impatience que les dames soient assises, puis se ruent sur les plats, entassent devant eux les viandes et les pâtisseries et mettent la table complètement au pillage. Après le repas, les dames retournent dans leur salon réservé, tandis que le sexe fort se dirige vers la table de jeu ou vers la buvette, et s'installe dans la tabagie pour digérer péniblement. Quand les passagers blancs se sont levés de table, les officiers du navire viennent manger à leur tour, puis les domestiques. Bientôt après sonne l'heure d'un nouveau repas ; le gong retentit une seconde fois, et, comme s'ils étaient à jeun, les passagers blancs reviennent avec un appétit formidable se précipiter à la curée. C'est ainsi que festins succèdent à festins, et la vaste table du bord est toujours servie.

» Parfois aussi un incendie vient animer cette vie monotone. Il est extrêmement rare qu'un bateau à vapeur chargé de coton ne prenne pas feu une ou plusieurs fois pendant son voyage de descente. Les balles sont empilées tout autour des cabines jusqu'au-dessus du *Hurricane-deck*; les machines et les chaudières elles-mêmes sont tellement entourées de balles que les chauffeurs ont à peine la place nécessaire pour se mouvoir, et qu'il ne reste plus que deux ou trois pouces d'intervalle entre le fer chauffé au rouge et la matière inflammable; des jours ménagés entre les balles de distance en distance laissent échapper des bouffées d'une intolérable chaleur. Il suffit donc d'une simple étincelle pour causer un incendie prévu que des pompes disposées d'avance aux endroits les plus dangereux doivent

instantanément éteindre. Cependant, les statistiques le disent assez, on ne réussit pas toujours à étouffer les flammes, et depuis 1812, époque du lancement du premier bateau à va-



Nouvelle-Orléans et Bouches du Mississipi.

peur sur le Mississipi, jusqu'en 1860, plus de quarante mille hommes ont trouvé la mort sur ce fleuve par des incendies,

des chocs ou des explosions. La durée moyenne d'un bateau à vapeur n'est que de cinq ans. »

Le Delta du Mississipi. — « Le nombre des bouches du delta mississipien change, on le devine, de siècle en siècle. Outre le Mississipi proprement dit, les branches du delta sont aujourd'hui l'*Atchafalayah*, le bayou *Plaquemine*, et le bayou *Lafourche;* les autres ont été supprimés par les atterrissements du fleuve ou par le travail de l'homme. Il y avait jadis un autre large affluent, le bayou *Iberville,* qui se déversait dans la mer par les lacs Maurepas et Pontchartrain ; mais, de nos jours, ce canal est presque oblitéré, et ne communique avec le lac Maurepas que pendant la période d'inondation..... Le delta mississipien tout entier n'est qu'une immense cyprière[1] ; vu de haut, il apparaîtrait comme une mer d'arbres traversée par les lignes sinueuses du fleuve et de ses bras, et tachetée de lacs marécageux remplis de joncs et de nénuphars. La cyprière ne s'étend pas au delà des limites du delta.

» La bête qui caractérise le mieux la série animale de la Louisiane, c'est le crocodile. Pendant les belles journées d'été, quand un soleil implacable frappe sur la surface tranquille des lacs, on voit des centaines de ces animaux étendus sur la surface de l'eau comme d'énormes troncs d'arbres rudement sculptés. D'autres dorment au milieu des joncs, à demi engloutis dans la vase, et, dès qu'on s'approche d'eux, se précipitent brusquement vers l'eau, où ils tombent avec un lourd plongeon. Quand arrivent les premiers froids, le crocodile s'enfouit dans la boue, et sous cette tiède enveloppe dort son pesant sommeil d'hiver. Cet animal est, on le sait, d'une voracité sans égale ; la cervelle, toute rudimentaire chez lui, ne peut se développer sous les lourdes écailles de sa cuirasse ; tout queue pour

---

1. « Le cypre est un arbre droit, élancé, renflé à la base comme une bulbe » d'oignon ; il s'appuie sur des contreforts durs et solides qui jaillissent du sommet » de la racine comme pour mieux s'ancrer dans le sol vaseux. Le sommet du » cypre s'épanouit en petites branches couvertes d'un feuillage vert pâle. A ces » branches pendent les longues fibres de la mousse appelée du nom caractéristique de *barbe espagnole ;* souvent les cypres portent un si grand nombre de » ces longues chevelures grises, qu'ils prennent l'apparence ridicule de gigantesques porte-perruques. » (E. RECLUS, *ibid.*)

nager, tout gueule pour absorber, il n'existe que pour atteindre et dévorer sa proie. En Louisiane heureusement, il trouve sur le bord fangeux des marécages assez de sarigues, de tortues et de rats musqués pour qu'il n'ait pas besoin de s'attaquer à l'homme; cependant il arrive quelquefois des accidents, dont les victimes, fait singulier! sont le plus souvent des nègres. Le même fait au reste a été remarqué dans les pays hantés par les jaguars, qui se jettent aussi de préférence sur les noirs, attirés soit par l'odeur particulière qui caractérise cette race, soit par la couleur de la peau. C'est dans les lagunes voisines du Mississipi qu'on rencontre surtout les crocodiles, qui se hasardent rarement dans le fleuve lui-même. Quand un créole rencontre un de ces animaux, il s'arme d'une longue bûche, comme on en trouve partout en Louisiane sur le bord des rivières, va droit au crocodile, enfonce la bûche dans sa gueule horriblement ouverte, et puis tue la bête à loisir.

» Les serpents ne sont pas moins nombreux que les autres reptiles; ils se glissent partout, sous les grandes herbes, dans les creux des arbres, au fond des gerçures de la terre argileuse. Dans la cyprière, sur le bord des flaques, les serpents d'eau, gros comme des câbles noirs, s'enroulent dans la vase; sous les troncs d'arbres abattus, dans la savane, les charmants serpents colliers se cachent en arrondissant les losanges pourpres et verts de leurs anneaux; dans les jardins, les couleuvres suspendues aux rosiers se promènent de tige en tige, et sur le fleuve même on voit leurs têtes aiguës et plates se dresser au-dessus de l'eau, et suivre les esquifs en laissant des rides allongées onduler derrière elles. Malgré le nombre immense des serpents, les accidents sont rares en Louisiane, car tous ces ophidiens sont inoffensifs, à l'exception du redoutable serpent à sonnettes, du *bâtard sonnettes* et du *congo*. Le serpent à sonnettes (*crotalus horridus*) atteint quelquefois une longueur de 4 mètres et peut arriver à l'âge de vingt et vingt-deux ans puisqu'on a vu des serpents ayant ce nombre de sonnettes, vertèbres nues situées à l'extrémité de la queue. A cet âge, l'animal est lent dans ses mouvements, et bien que sa tête

soit grosse comme celle d'un chat, son venin est en réalité moins terrible que celui des petits serpents.

» Parmi tous ces reptiles, depuis l'alligator jusqu'au serpent à sonnettes, il en est certainement de hideux et d'effrayants; mais le fléau, la calamité, la malédiction de la Louisiane, ce qui change parfois la vie en un martyre de tous les instants, c'est un petit insecte, le maringouin. Rien ne le tue, ni les pluies, ni les sécheresses, ni la chaleur de l'été, ni le froid de l'hiver; le jour, on le voit partout volant par essaims; la nuit, on entend sans relâche le bourdonnement importun de ses ailes; il s'insinue à travers les fentes les plus étroites, il pénètre sous les voiles les plus épais, et se précipite sur sa victime en exécutant avec ses ailes une petite fanfare victorieuse. Sur les bords des eaux courantes vivent comparativement peu de maringouins, mais dans les plantations entourées de marécages le nombre en est tellement immense, qu'il est presque impossible de rester en place; même pour lire, il faut avoir recours à une marche rapide, et pendant les repas, un grand chasse-mouche balancé au-dessus de la table empêche les maringouins de s'attabler en même temps que les convives. Sur les rives du lac Pontchartrain, un étranger ne pourrait sans devenir fou passer plusieurs soirées en plein air; autour de lui, des nuages de maringouins germent incessamment dans les flaques d'eau croupissantes et grouillantes de vers; à chaque pas il voit une nouvelle masse noire s'élever avec un bourdonnement sinistre; bientôt il est couvert d'insectes acharnés qui le transpercent de leurs mille dards et boivent son sang par mille blessures; qu'il les chasse ou qu'il les écrase, d'autres plus avides viennent à la curée, et bientôt il ne lui reste plus qu'à courir en aveugle sur le bord du lac, furieux, désespéré, comme le cheval des savanes poursuivi par le taon. Dans ces tristes régions, les planteurs, pour éviter d'être harcelés sans cesse, tâchent autant que possible de passer leur vie sous une enveloppe de gaze; quant aux nègres, ils se badigeonnent d'argile avant d'aller dans les champs de cannes : pour tous la vie est un martyre. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il y ait souvent une différence

de 100000 et 150000 francs entre les prix d'achat de deux plantations, dont l'une est infestée de maringouins, et l'autre comparativement libre. Ce fléau ne laisse pas d'avoir son importance économique[1]. »

Élisée Reclus[2], *Le Missisipi.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1859.)

Les « Big trees » ou gros arbres de Mariposa (Vallée de Yosemiti).

« Yosemiti est un nom magique qui non seulement en Californie, mais dans toute l'Amérique, produit sur l'imagination du voyageur le même effet que le nom de la Mecque sur l'âme du musulman. La vallée de Yosemiti est tout au moins pour le touriste américain à peu près ce que la Suisse est pour le touriste européen. Déjà même la renommée de cette contrée merveilleuse a franchi les mers, et tous les ans, des centaines de curieux, venant surtout d'Angleterre, se décident, pour faire ce pèlerinage pittoresque, à franchir, au prix de dépenses énormes, la moitié de la circonférence terrestre, et à subir toutes les fatigues d'un parcours de dix jours dans la montagne[3].

» A 6541 pieds au-dessus du niveau de la mer, nous arrivâmes aux arbres géants. Ces arbres ne forment pas un groupe séparé; ils sont dispersés, au nombre de cinq

---

1. M. Reclus cite encore, dans la faune du delta, les grenouilles et les crapauds qui sont là dans leur empire, les jaguars, assez rares, les chats-tigres, chevreuils, sarigues et écureuils, immigrants venus des terres élevées, et les *carancrans*, sorte de corbeaux-vautours qui jouent le rôle des gallinazos et des zopilotes des contrées tropicales. (V. plus loin, *Amérique centrale.*)

2. M. Reclus (Elisée), né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) en 1830, est un des plus célèbres géographes de notre temps. Disciple de l'illustre Karl Ritter, dont il suivit les leçons à l'Université de Berlin, familier avec presque toutes les langues de l'Europe, il a parcouru de 1852 à 1857 l'Angleterre, l'Irlande, les Etats-Unis, l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade, et publié dans divers recueils les résultats de ses voyages. — Outre son *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe*, on lui doit *La Terre* (2 vol. Hachette, 1867-68), et l'admirable ouvrage en cours de publication, *Nouvelle Géographie universelle* (Hachette, 1875-1882, 7 vol. in-8°) qui formera 15 volumes et restera le monument géographique le plus considérable de notre époque par l'étendue et la sûreté de la science, la grandeur de la composition et la beauté de la forme.

3. M. de Hübner, qui a visité aussi la vallée de Yosemiti et les *Big trees*, nous apprend qu'aucun chemin de fer n'y conduit; seuls, quelques tronçons de routes suivis par la diligence qui transporte pêle-mêle mineurs et touristes. Distance, aller et retour, 440 milles : prix de locomotion, 480 francs!

cents environ, dans toute la forêt. On les trouve à partir de 4800 pieds jusqu'à 8000 pieds. Ils appartiennent à l'espèce des sapins du nord, et ont reçu en botanique le nom de *Sequoia gigantea.* Le nom de Wellingtonia leur avait été donné d'abord par les Anglais, mais l'orgueil américain a



San-Francisco et la Sierra-Nevada (Yosemiti valley).

repoussé cette désignation, et un indien Cherockee a été préféré au vainqueur de Waterloo. On trouve encore des sequoias dans d'autres parties de la Sierra Nevada ; le groupe de Calavera, par exemple, rivalise avec celui de Mariposa, que nous allions visiter. Mais à Calavera la civilisation s'étale avec son cortège habituel d'hôtels, de théâtres, de jeux de toute sorte, etc. A Mariposa, au contraire, on ne rencontre que la seule nature. La forêt de Mariposa et la vallée de Yosemiti ont été données par le gouvernement des États-Unis à l'état de Californie, qui doit

les conserver comme « parc national », et veiller à ce que rien n'endommage les beautés naturelles de ce « parc. » Une commission spéciale, nommée par la législature californienne, exécute sévèrement cette sage loi.

» Le premier des arbres géants qui s'offrit à nos regards était un colosse étendu à terre. Au moyen d'une échelle, nous grimpâmes sur le tronc et nous nous promenâmes là comme sur une route; ce tronc est assez large pour qu'une voiture puisse circuler dessus. Cet arbre que l'on appelle le Colosse, a, au-dessus de la racine, une épaisseur de 32 pieds et une circonférence de 102. Il ne reste du tronc qu'une longueur de 150 pieds, l'écorce, qui a un pied et demi d'épaisseur, a presque entièrement disparu. Le feu a détruit la partie du tronc qui manque; mais on voit encore sur le sol le creux que l'arbre a fait en tombant. Quand il était debout, cet arbre devait avoir environ 40 pieds d'épaisseur, 120 de circonférence, et sa hauteur devait être de 400, c'est-à-dire 36 seulement de moins que la flèche de Strasbourg. On évalue l'âge de ce géant à trois mille quatre cents ans. Ces chiffres paraissent tellement incroyables qu'on hésite à les donner; mais ils sont très certains, puisqu'ils sont encore assez nettement attestés par les cercles de croissance de l'intérieur du tronc. Un autre arbre, mesuré par Agassiz[1], peut, selon lui, prétendre à mille huit cents ans. Les plus gros sequoias remontent très certainement au-delà de Jésus-Christ. Leur jeunesse date à peu près du temps de Moïse ou du temps où Salomon bâtit le temple de Jérusalem.

» On se trompe aisément dans l'appréciation de la hauteur de ces colosses, et l'erreur provient sans doute de l'énorme dimension de leur circonférence. Pour se rendre bien compte de leurs proportions, il faut les comparer dans son esprit à des édifices connus. Par exemple, à Mariposa, il y a par douzaine de ces arbres de 250 pieds, c'est-à-dire qui dépassent la hauteur des clochers de cathédrale.

» ...Les rameaux des sequoias ne sont pas si beaux d'aspect que ceux des autres conifères; ils ont quelque chose

1. Sur Agassiz, voir le chapitre *Brésil*.

de massif, de ramassé. Souvent ces rameaux, dont le plus bas sort du tronc à une hauteur de 80 à 100 pieds, ont l'épaisseur et la force de beaux arbres ordinaires. Il n'est pas rare que les cimes extrêmes des sequoias soient brisées, sans doute par les tempêtes, et cela, peut-être depuis des centaines d'années. Beaucoup ont été plus ou moins brûlés par de terribles incendies, et ces dégradations en ont sensiblement diminué la beauté.

» Notre cavalcade s'avança pendant plusieurs milles à travers l'antique forêt, admirant les colosses qui se présentaient tantôt isolés, tantôt par groupes. Notre chemin nous fit plus d'une fois passer à travers des arbres dont le cœur avait été détruit par l'incendie; debout sur notre selle, nous traversions ces arbres comme une voûte. Les plus beaux sequoias portent des noms étalés sur leurs troncs en lettres d'or gravées dans des tables de marbre. Il est certainement très utile de donner des noms aux arbres, car autrement on ne saurait comment les désigner ou les comparer entre eux. Mais les noms adoptés sont pour la plupart très malheureusement choisis; ce sont presque toujours ceux de riches parvenus américains et de femmes frivoles qui ont ainsi cherché à s'immortaliser. Je remarquai dans ce genre les noms suivants : *Scott, Stanford* (potentats de lignes de chemins de fer); l'*Empereur Norton*, — l'arbre de cet habitant de San-Francisco a eu l'esprit de s'abattre et il gît maintenant à terre! — *Mademoiselle Emma, Mademoiselle Marie*, *Brigham Young* et sa femme, etc. De pareils noms, imposés à des géants qui jaillissaient du sol au temps des Pharaons, me parurent profondément ridicules. Je préfère les noms géographiques qui rappellent des États, comme l'*Ohio*, l'*Illinois*, etc., ou bien même des noms mythologiques comme les *Trois-Grâces*. Les arbres qui ont reçu ce dernier nom sont trois magnifiques géants, de 275 pieds environ, qui forment un groupe pittoresque. Entre eux on pourrait construire une haute cathédrale; de leurs rameaux les plus élevés, ils ombrageraient le clocher placé à leur centre. » Théodore KIRCHOFF,

(Trad. Délerot, *Tour du Monde*, 1876.)

Mariposa est en quelque sorte le vestibule grandiose de la vallée de Yosemiti. La vallée elle-même, qui a 2 lieues de long et une demi-lieue de large, est dominée par d'imposantes masses granitiques : le *Capitaine*, le *Dôme du nord*, le *Dôme du sud*, la *Sentinelle*, la *Cathédrale*, le *Voile de la Fiancée*, qui s'élèvent, comme des murailles verticales du fond de la vallée verdoyante, à 4 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, épanchant leurs cascades écumantes au milieu des forêts de sapins. Les trois cascades de Yosemiti n'ont pas de rivales au monde pour l'abondance des eaux et la grandeur du spectacle : leurs chutes sont de 1 600, 600 et 434 pieds de hauteur, leur largeur atteint 300 pieds à la base. Malgré l'éloignement et les difficultés du voyage, les visiteurs y viennent en grand nombre, trois mille environ chaque année.

Une autre curiosité naturelle des Etats-Unis se trouve dans le Kentucky: ce sont les fameuses grottes de Mammouth, « souterrains extraordinaires, » où l'on a constaté jusqu'ici 226 avenues, 57 dômes, 17 lacs, 7 rivières, » 8 cataractes, 32 puits ou plutôt 32 abimes, dont quelques-uns sont d'une » profondeur et d'un diamètre extraordinaires. » Il faut citer aussi les pyramides de rochers, de formes bizarres et tourmentées, qui se dressent dans la vallée du haut Missouri (Nebraska) et qui, de loin, ressemblent aux ruines d'immenses cités détruites[1].

Le nouveau chemin de fer de Saint-Paul à Livingston-city, qui est le plus court et le plus rapide moyen d'accès au *Parc national*, traverse le pays des **Mauvaises Terres** du Nebraska. « Je ne puis dire l'impression » d'étonnement que j'éprouvai quand, après avoir franchi des centaines » de milles à travers un pays plat d'une souveraine monotonie, je vis tout » à coup surgir de tous côtés des tours, des pyramides, des fûts de co- » lonnes, des dômes, des clochetons, des pinacles : aussi loin que l'œil » pouvait porter, je n'apercevais plus que des formes fantastiques et gro- » tesques. On est tenté de se demander si on n'est pas le jouet d'une hal- » lucination, tant paraît extraordinaire et invraisemblable cette architec- » ture créée par un des plus bizarres caprices qu'ait jamais eus la » nature. Ce qui ajoute à l'imprévu du tableau, ce sont les couleurs mer- » veilleuses dont se revêtent ces énormes masses de conglomérats; on y » voit presque toute la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel... Cette étrange » contrée est celle que les Indiens désignaient sous le nom de *Mauvaises-* » *Terres*. Ils la croyaient maudite par le Grand-Esprit et s'y aventuraient » avec crainte... Les *Mauvaises-Terres* occupent un territoire de 320 ki- » lom. de long et de 80 kilom. de large, situé à quelque 800 mètres au- » dessus du niveau de la mer. L'étrangeté du paysage, l'excentricité des » formations géologiques, le grand nombre de fossiles, l'abondance extra-

1. MM. Poussielgue et Deville ont visité les grottes de Mammouth, et en ont donné une description dans le *Tour du Monde* (année 1863). — M. E. de Girardin a raconté aussi dans le *Tour du Monde* (année 1864) son voyage dans les mauvaises terres du Nebraska. — Nous aurons souvent l'occasion de citer le *Tour du Monde;* qu'il nous soit permis d'offrir ici notre hommage aux collaborateurs et à l'éditeur de cet excellent recueil : fondé et développé sous l'éminente direction de M. E. Charton, il continue à rendre depuis plus de trente ans d'inappréciables services à la science géographique en la vulgarisant, et il a conquis du premier coup à juste titre, en France et à l'étranger, un rang élevé dans la faveur publique. Nous ne saurions trop en recommander la lecture instructive et attrayante aux élèves de nos écoles et à quiconque est encore la dupe de cet absurde préjugé, que la géographie est chose aride, ennuyeuse, un assemblage de mots bizarres, bons à fatiguer la mémoire sans profit pour l'esprit.

» ordinaire du gibier, attirent chaque année dans cette contrée, les savants, » les touristes et les chasseurs.

» On suppose qu'autrefois la région des Mauvaises-Terres était parfai- » tement plane : elle formait un haut plateau reposant sur une couche de » lignite recouverte de strates d'argile. Un jour le lignite prit feu et » l'argile brûla ; le combustible épuisé, la surface du sol demeura profon- » dément bouleversée ; toutes les portions de terrain qui n'avaient pas » été consumées par le feu conservèrent leur niveau primitif, tandis que » les portions entamées s'effondrèrent ; ainsi se façonnèrent ces monu- » ments bizarres, dont les formes variées à l'infini déconcertent l'imagi- » nation. » (J. LECLERCQ, *La Terre des Merveilles*, 1886 ; Paris, Hachette.)

Le parc national des Etats-Unis.

Les Etats-Unis renferment encore d'autres sites d'une étrange et merveilleuse beauté. On les désigne communément sous le nom de *Park*, terme qui, « dans les immensités désertes de l'Amérique du Nord, est » l'équivalent exact de l'*Oasis* dans les immensités sablonneuses du » Sahara ». Ainsi entendu, un *Park* est en général une vallée fertile, susceptible de culture, riche en eaux courantes et en végétation, et perdue au milieu de régions stériles. L'Etat du Colorado renferme plusieurs de ces *parks*, situés à des altitudes de 2 500 à 3 000 mètres, et entourés de cimes qui les dominent de 1 000 à 1 500 mètres. Les plus célèbres et les plus visités sont le *Parc monumental* et le *Jardin des dieux*, situés à 100 kilom. environ de Denver, vallées étranges parsemées de roches sédimentaires aux formes fantastiques, comparables aux ruines naturelles des Mauvaises-Terres du Nebraska, et, toutes proportions gardées, aux roches déchiquetées de Montpellier-le-Vieux, sur le Causse noir, dans les Cévennes françaises.

Mais le parc national de la Yellowstone (Rivière Jaune), qui a été appelé avec raison la **Terre des Merveilles**, l'emporte sur tous les autres par la variété et l'étrangeté des spectacles de sa nature grandiose. Au N.-O. du territoire de Wyoming, aux confins des territoires de Montana et d'Idaho, dans la haute et sauvage région montagneuse d'où rayonnent la Suasse, affluent de la Columbia, le Madison, le Gallatin et la Yellowstone, affluents du Missouri, s'étend un plateau désert, coupé de gorges profondes (*canones*), de précipices effrayants, de lacs et de cascades, et dominé par de hautes cimes volcaniques que couronnent des cratères. Les phénomènes les plus extraordinaires sont les *geysers*, sources chaudes, jets de vapeur continus ou intermittents, qui s'élancent du milieu des rochers par centaines avec des grondements terribles. Ces sources bouillantes d'eau vaseuse et sulfureuse jaillissent à des hauteurs qui varient de 2 à 50 pieds, sur une largeur de 5 à 30. La vallée de la Firehole (haut Madison) est le principal théâtre des geysers ; quelques-uns y atteignent des proportions immenses : le *Château-Fort* et la *Grotte* s'élancent à 60 pieds ; le *Vieux Fidèle*, à 125 ; le *Géant*, à 200 ; la *Ruche*, à 219.

« En haut de ce rebord rocheux est la source jaillissante que nous appelâmes la *Géante*. Le bassin est entouré d'épaisses franges de rocs, et les eaux, en débordant, y ont déposé des stalagmites en couches solides. Quand une éruption approche, le bassin se remplit graduellement d'eau bouillante jusqu'à quelques pieds de sa surface, puis tout à coup des ébranlements



Le geyser en éventail.

violents se produisent, et d'immenses nuages de vapeurs sont lancés à 500 pieds de haut. L'ensemble de la masse d'eau, de 20 à 25 pieds de large, s'élève en une seule colonne gigantesque jusqu'à 90 pieds de haut, puis, de son centre, sortent cinq grands jets qui légèrement appuyés les uns sur les autres, atteignent l'altitude sans égale de 500 pieds au-dessus du sol. La terre tremble sous ce déluge d'eau, qui s'écoule en poussant mille sifflements aigus; des arcs-en-ciel entourent les cimes des jets de leurs rayonnements radieux, et leur font une auréole diaprée. La chute des eaux creuse et entraîne les strates écailleuses du cratère, et un flot bouillant descend les pentes jusqu'à la rivière. Ce geyser est la fontaine la plus colossale, la plus majestueuse et la plus effrayante qui existe sur notre globe. Après avoir joué ainsi vingt minutes, le geyser s'affaisse graduellement, l'eau disparaît dans le cratère, les vapeurs cessent de sortir et tout est calme. Ce geyser joua trois fois dans l'après-midi. Ses eaux sont d'une couleur d'eau de mer très foncée, limpides et très belles. Au moment des éruptions, quand les jets atteignent leur plus grande hauteur, leurs ondoiements, leurs élans, leurs chutes, les brisements de la lumière du soleil à travers leurs gerbes ascendantes et retombantes forment un spectacle qu'aucune description ne pourrait rendre exactement. Nous étions tous en proie à un véritable délire d'enthousiasme[1]... » HAYDEN, DOANE et LANGFORD,

Le Parc national des Etats-Unis, trad. par M. Délerot.

(*Tour du Monde*, 1874.)

Le Colorado, qui, depuis 1878, est devenu soudain le pays minier le plus riche de l'Union, le rival de la Californie et du Nevada, le rendez-vous des *prospector* et des aventuriers, est aussi un des pays des merveilles naturelles les plus renommées de l'Amérique du Nord. Les environs de Denver, la capitale florissante du Colorado, qui en dix ans a vu sa population s'élever de 6500 à 100000 habitants sont désormais célèbres, non seulement par l'inépuisable richesse de leurs filons (à Leadville, George-Town, Cleer-Creek, Boulder), mais aussi par les sources de l'Arkansas et les gorges sauvages du Colorado.

« Le Peach-springs-Canon est une longue vallée, encaissée entre deux murailles de grès rouge. Les points de comparaison manquent pour en apprécier » la hauteur. Elles ont, paraît-il, 7 à 800 mètres, et les taches sombres qui ap- » paraissent là-haut, dans la roche, comme des nids de passereaux aux creux » d'un mur, sont des excavations énormes dans lesquelles tiendrait sans peine » une maison à quatre étages. Les couches du terrain, distinctes les unes des » autres, donnent à ces parois l'aspect d'un escalier de géants. C'est là le carac- » tère original de tous les paysages de la contrée. Devant nous, barrant le » Canon, une pyramide se dresse, régulièrement étagée. Sous les rayons du » soleil qui décline, ces montagnes nues passent par les nuances les plus féeri- » ques de carmin et d'or. Au fond de la vallée, des plantes grasses nombreuses, » cactus aux formes bizarres, croissent comme dans une serre chaude à la » faveur du rayonnement de chaleur que leur renvoient les rochers... Les mon- » tagnes qui dominent cette vallée solitaire dont le fleuve tient toute la largeur » atteignent 2000 mètres; elles surmontent les rives abruptes d'édifices singu-

Lorsque les voyages d'exploration du général Washburn, de MM. Doane, Langford et Hayden eurent révélé « cette région de merveilles », l'opinion publique s'émut, et le congrès de Washington, fier de les posséder sur le sol de l'Union, et fortement soucieux de leur conservation, résolut de les mettre sous la protection des lois. Le 18 décembre 1871, le Sénat fut saisi par un de ses membres d'une proposition, bientôt après présentée à la Chambre des représentants, et qui fut, le 27 février 1872, l'objet du rapport suivant :

« La proposition soumise au vote du Congrès a pour but de soustraire à toute occupation par des particuliers et de mettre sous la protection de l'Etat une partie du sol américain, de 55 milles sur 65, située vers les sources de la Yellowstone et du Missouri ; cette région serait désormais un grand parc national, dont la jouissance pleine et entière resterait réservée au peuple américain.

» L'espace compris dans les limites indiquées n'est pas susceptible d'une culture productive, et les hivers y sont trop durs pour que l'élève du bétail y soit possible. Toutes les fois que l'altitude d'un district montagneux dépasse 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est douteux qu'une population vienne s'y établir, à moins qu'il ne renferme des mines précieuses. Ici, l'altitude est supérieure à 6000 pieds, et le lac Yellowstone, qui occupe une superficie de 15 milles de large sur 22 de long, ou 330 milles carrés, se trouve à 7427 pieds. Les chaînes de montagnes qui entourent la vallée ont de 10 à 12000 pieds, et sont couvertes de neige toute l'année. Toutes ces montagnes sont d'origine volcanique, et il n'est pas probable qu'on y découvre jamais des mines ou des minéraux de grande valeur. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, le climat est pur et fortifiant, les orages et les pluies y sont rares, mais le thermomètre y tombe souvent à 3 ou 4 degrés au-dessous de zéro. Il n'y a pas un mois de l'année sans gelée. A une époque géologique relativement moderne, toute la région a été le théâtre des phénomènes volcaniques les plus prodigieux qui se soient produits dans notre pays. Les sources d'eau chaude et les geysers qui s'y rencontrent représentent la période de terminaison de ces phénomènes, ce sont les voies, les passages qui donnent une dernière issue aux produits de cette activité souterraine si remarquable. Toutes ces sources chaudes sont ornées de décorations plus belles que toutes celles que l'art humain a jamais pu concevoir, et il a fallu aux mains habiles de la nature des milliers d'années pour les former. Certaines personnes attendent le printemps prochain pour se mettre en possession de ces étonnantes curiosités, pour faire mar-

» liers. On pourrait croire qu'en ces lieux, les Titans ont cherché à escalader » le ciel, et que ces gradins gigantesques sont les ruines de leurs travaux, les » derniers vestiges de leur audacieuse tentative. En parcourant ces profondeurs » mystérieuses qui eussent dignement servi de vestibule à l'Enfer de Dante, on » se sent saisi d'admiration pour l'homme qui a osé le premier leur arracher » leur secret. C'est au major Fowell qu'en revient toute la gloire : son voyage » n'est qu'une série de péripéties émouvantes et terribles. Tantôt cheminant » avec ses compagnons sur la crête des escarpements, il lui fallait supporter » toutes les angoisses de la soif. Les flots roulant à des milliers de pieds au- » dessous d'eux aiguisaient leur supplice. Les malheureux devenaient fous, et » voulaient se précipiter dans le vide. Tantôt ils suivaient le fond du précipice. » Alors les eaux tant désirées entraînaient l'esquif vers des cataractes incon- » nues, au milieu de l'obscurité des gorges. Maintes fois jetés au milieu du » remous, les hardis voyageurs faillirent trouver la mort. » (F. MOREAU, *Aux Etats-Unis*, p. 105 ; Paris, Plon, in-12, 1888.)

chandise d'échantillons magnifiques, et entourer ces rares merveilles de clôtures, afin d'exiger une redevance des visiteurs. Avant peu d'années, cette contrée sera un rendez-vous pour les visiteurs de toutes les classes venant de toutes les parties du monde. Les geysers d'Islande, qui ont intéressé les savants et les voyageurs de toutes les nations, deviennent insignifiants à côté des sources chaudes des bassins de la Yellowstone et de la Firehole. Aucune autre région ne l'emportera sur celle-ci pour les malades.

» Si la proposition qui vous est soumise ne devient pas une loi dès cette session, les vandales qui se préparent à entrer dans cette région de merveilles vont, en une seule saison, enlever toutes ces curiosités si précieuses que rien ne pourra faire recouvrer et qui ont coûté des milliers d'années à l'industrie sans égale de la nature[1]. »

Avant 1883, le chemin de fer le plus rapproché du Parc national en était éloigné de plus de 300 kilom. qu'il fallait franchir à grands frais, en partie à cheval par de vertigineux sentiers, en partie dans un *concord-coatch*, véhicule en usage dans les Montagnes Rocheuses, qui remplace les ressorts métalliques par de solides bandes de cuir, mais qui fait quelquefois la culbute, malgré sa réputation de stabilité. Aujourd'hui le chemin du *Pacifique-Nord* franchit en deux jours et demi les 1 657 kilom. qui séparent *Saint-Paul* de la station de *Livingstone-city*, et un embranchement de chemin de fer à voie étroite d'une centaine de kilom., remontant la vallée supérieure de la Yellowstone, aboutit à quelques lieues du Parc national. A l'entrée de la Terre des Merveilles, à *Mammoth-Springs*, s'est ouvert en 1883, sous le nom de *National-Hotel*, le premier immense caravansérail américain. D'autres hôtels, éclairés à la lumière électrique, remplacent peu à peu dans les vallées du Parc, à côté des cagnons et des chutes et sur les rives du splendide lac Yellowstone, les *log-houses* primitifs. La sécurité est complète, les guides expérimentés; on ne risque plus d'y périr sous les balles des Indiens ou sous les atteintes du froid et de la faim. L'unique danger vient des surprises de la nature même que l'on vient contempler. On peut rouler dans un précipice, être échaudé par un jet d'eau bouillante échappé d'un cratère de geysers, ou asphyxié par les gaz méphitiques qu'exhalent les solfatares. C'est par milliers que l'on

1. Les conclusions de ce rapport furent adoptées, et, le 1er mars 1872, une loi du Congrès déclarait *Parc national* la région indiquée. Le Parc national était placé sous la protection directe du secrétaire de l'intérieur, chargé de prendre toutes les mesures de conservation et d'aménagement qui seraient jugées nécessaires. (V. plus loin, la carte des *Montagnes Rocheuses*.)

Les décisions du Congrès ne paraissent pas aussi respectées qu'on pourrait le croire. Dans son charmant récit de voyage à la *Terre des Merveilles*, M. Jules Leclercq, qui est un juge si éclairé et si compétent, se plaint à plusieurs reprises du vandalisme des excursionnistes. « Le cratère du *Vieux Fidèle*, tout comme celui du *Grand-Geyser* d'Islande, est déjà couvert de centaines de noms taillés par les visiteurs sur les faces unies de la roche. En quelques heures les inscriptions se couvrent d'un vêtement siliceux qui perpétue les noms les plus insignifiants. La rude main des Vandales ne s'arrête pas là : rien de plus révoltant que de les voir, sous prétexte de rechercher des spécimens de geysérite, promener la hache brutale sur les fragiles et délicates concrétions. La nature a mis, à édifier ces admirables monuments, à les façonner artistement, à les sculpter, à les festonner, une lenteur, une minutie, une patience dont les hommes ne seraient point capables, et il suffit d'une seule minute à des mains sacrilèges pour défigurer l'œuvre de milliers d'années. Il est peu de cratères qui n'aient été dégradés par la hache et par la bêche, et, si l'on n'y prend garde, ils s'émietteront peu à peu sous les attaques des impitoyables destructeurs. »

compte chaque année en juin, juillet et août, les touristes qui visitent le Parc national.

Les bisons.

Le bison se distingue du bœuf, avec lequel il a été longtemps confondu, par la forme de son front, la longueur de sa taille, la largeur de ses sabots, la longueur de son poil et sa face renfrognée, qui lui donne un aspect farouche. Il a plusieurs points de ressemblance avec le bœuf domestique, et, quand il est pris en bas âge, il se laisse facilement apprivoiser.

Jadis les bisons d'Amérique formaient des troupeaux interminables, composés de milliers et même de millions d'individus; des voyageurs dignes de foi affirment avoir vu des colonnes de ces animaux arrêter des convois et défiler, sans interruption, pendant des heures entières. Dans leurs migrations les troupeaux traçaient de véritables routes à travers la prairie, et parfois traversaient les fleuves sur la glace ou à la nage. Lewis et Clarke racontent que leur bateau fut arrêté sur le haut Missouri par une véritable digue de bisons, mesurant un mille d'épaisseur. Mais cette race, si l'on n'y met ordre, est condamnée à disparaître comme l'élan et le caribou qui ont émigré vers le nord, comme le cerf qui est devenu très rare, comme l'ours, le loup et la panthère, rejetés dans les forêts de l'est et désormais peu redoutés des colons. Le bison, jadis roi de la prairie, maître du territoire qui s'étendait du 30e au 64e degré de latitude nord, est confiné aujourd'hui, au midi, dans quelques territoires du Texas, du Colorado et du Kansas, et, au nord, dans une partie du Montana et des districts avoisinants. Comment s'en étonner quand on sait que, de septembre à décembre 1872, les chasseurs de Dodge-City (Wisconsin) abattirent 50 000 bisons, et que, dans le seul mois de janvier 1873, la sanglante boucherie continua et donna un excédent de 150 pour 100 sur celle du mois précédent[1] ! Depuis quelques années, les Européens ont employé les peaux de bison pour la fabrication des cuirs, et, dans le Kansas seulement, des chasseurs blancs (*buffalos skinners*, écorcheurs de bisons) ont massacré dans ce but plus d'un million de bisons en quelques années. Certaines contrées n'ont été préservées d'un dépeuplement total que par l'énergie de quelques hommes prévoyants. Cette destruction en masse est d'autant plus déplorable que la peau du bison ne donne qu'un cuir poreux et de qualité inférieure, vendu à un prix minime. La chair du bison a été de tout temps la base de l'alimentation des tribus indiennes. Les morceaux les plus délicats sont mangés frais; le reste est transformé en conserve sous le nom de *pemmican* (*pémikehigan*). Découpée en longues

1. Le *Métis*, journal français publié à Winipeg (Manitoba), dit que pendant l'hiver de 1875 à 1876, 120 000 bisons ont été tués dans la région dont le fort Mac-Leod est le centre. En trois ans (1881-1884) on en a abattu 5 500 000.

Les Américains ont fini par s'émouvoir de ces exécutions stupides, qui grâce à l'avidité des uns, à l'incurie des autres, amèneront à bref délai la disparition d'une race d'animaux utiles. MM. Hornaday et Ault ont publié des mémoires sur l'extermination des bisons et appelé sur cette grave question la sollicitude du public et du gouvernement. Suivant leurs calculs, il ne resterait plus en tout que 1 096 bisons environ : soit 254 dans les parcs d'Amérique; 200 dans le *Yellowstone Parck;* 85 à l'état sauvage, aux Etats-Unis; 550 sauvages dans l'Athabasca et 7 dans les pays étrangers. Ils demandent au gouvernement de l'Union d'entreprendre, par une protection efficace et par des mesures de domestication, la reconstitution et le développement d'une espèce qui s'éteint.

et étroites lanières, tantôt la chair, suspendue à des claies de bois, est desséchée, pliée et liée en paquets, tantôt exposée à une chaleur ardente, réduite en petits morceaux, arrosée de graisse fondue, avec laquelle on la mélange, elle est cousue dans des peaux de bison; en se refroidissant, elle devient dure comme de la pierre. Le pemmican est, dit-on, d'un goût très agréable.

La chasse aux bisons.

« Les Indiens de l'Illinois avaient l'habitude, pour s'emparer plus facilement d'un troupeau de bisons, de l'entourer d'un cercle de feu, que ces animaux n'osaient franchir. Le plus souvent ils les chassaient à cheval, avec l'arc et la lance. Des cavaliers, presque entièrement nus, tenant de la main gauche cinq ou six flèches, et de la droite un fouet pesant, s'approchaient du troupeau, choisissaient chacun leur proie et s'efforçaient de l'isoler, puis, quand ils jugeaient le moment favorable, décochaient une flèche à l'animal avec tant de vigueur que le fer pénétrait jusqu'au cœur... Lewis et Clarke[1] décrivent aussi une méthode qui était jadis en usage parmi les Minnetaries du Missouri supérieur : le jeune homme le plus actif de la tribu roulait autour de son corps une peau de bison, en disposant les cornes et les oreilles à peu près comme elles le sont dans l'animal vivant, puis, choisissant le moment où les bisons se trouvaient rapprochés d'un précipice ou de la rive abrupte d'un cours d'eau, il se glissait subrepticement au milieu d'eux. A un signal donné, ses compagnons se mettaient à courir autour du troupeau, et l'effrayaient de telle façon que les ruminants stupides, guidés d'ailleurs par le faux bison, couraient éperdus vers l'abîme, où ils tombaient pêle-mêle, tandis que l'Indien, cause première de tout ce désastre, disparaissait subitement dans quelque excavation naturelle. A l'embouchure de la rivière Judith, dans le Missouri, Lewis et Clarke ont vu de véritables monceaux de carcasses de bisons, derniers vestiges d'un de ces massacres opérés par les Minnetaries...

» ... De nos jours, ces diverses méthodes sont tombées en désuétude, et on pratique exclusivement la chasse à cheval et la chasse silencieuse. La première, presque aussi dangereuse pour ceux qui s'y livrent que pour les animaux qui en sont l'objet, est en grande faveur auprès des officiers et des soldats de la cavalerie des Etats-Unis; la seconde, au contraire, qui

1. *Lewis and Clarke Expedition*, I, 235.

n'exige ni courage, ni adresse, est préférée par tous ceux qui, dans la poursuite du bison, cherchent moins le plaisir que le profit. Dans cette chasse silencieuse, il faut éviter avec soin de se mettre sous le vent du troupeau, l'odorat des bisons étant extrêmement subtil et leur révélant de fort loin la présence de l'ennemi; mais une fois cette précaution prise, le chasseur, armé d'une bonne carabine, peut s'approcher du troupeau à une distance de 1000 yards, si la plaine est complètement nue, de 100 yards (le yard vaut $0^m,904$), si elle est couverte



Le bison.

de hautes herbes, et de 20 à 30 pas, si elle est parsemée de buissons ou coupée de fondrières.

» ... Le métier de tueur de bisons est extrêmement pénible et exige une santé de fer; aussi voit-on souvent, comme dans l'hiver de 1871, des chasseurs moins robustes que les autres périr de froid dans le nord du Kansas. A cette vie sauvage le corps s'endurcit rapidement, mais l'intelligence ne tarde pas à s'atrophier. N'ayant pas de besoins, le chasseur de bisons devient forcément prodigue et imprévoyant, et, se tenant constamment en dehors de la société, il néglige peu à peu les soins les plus élémentaires de la propreté. Vêtu d'un mauvais sarrau de toile toujours maculé de sang et de graisse, les cheveux et la barbe incultes, il couche généralement à la belle étoile, hiver comme été; sa nourriture consiste essentiel-

lement en viande de bison, à laquelle il associe parfois des pommes de terre et des fruits, et en café, qu'il prend sans lait ni sucre. Coupant la viande avec son couteau poignard, et mangeant avec ses doigts, il a renoncé complètement à l'usage de la cuillère et de la fourchette, et n'a pour toute batterie de cuisine qu'une rôtissoire, un grand filtre à café, un gobelet et une assiette d'étain. Outre le couteau qui lui sert à écorcher les bisons, il porte presque toujours un de ces lourds mousquets en usage dans l'ouest des Etats-Unis : car il méprise souverainement les fusils légers. Avec des armes aussi imparfaites, le tir manque naturellement de justesse, aussi n'est-il pas rare de voir des bisons qui n'ont pas été tués sur le coup, mais qui n'ont eu qu'une jambe brisée par la balle du chasseur. »

D'après J.-A. ALLEN,
Les Bisons d'Amérique, 1876, in-4°, Cambridge,
trad. par M. E. Oustalet.
(*Revue scientifique*, 28 juillet 1877.)

Le chemin de fer métropolitain à New-York.

« La ville de New-York, étant comprise tout entière dans une presqu'île resserrée entre l'Hudson et un bras de mer qu'on appelle l'East-River, a plus de 15 milles en longueur, tandis que dans sa plus grande largeur elle n'en compte que 4 et le plus généralement 3; le problème était donc de transporter rapidement les voyageurs dans le sens de la longueur, les nombreux tramways qui croisent la ville assurant pleinement les communications dans le sens de la largeur. Les Américains ont résolu ce problème de la manière la plus simple. Au lieu d'enfouir leur chemin de fer sous terre, ils le font passer en l'air, sur des piliers en fer qui se terminent en fourche et qui sont reliés les uns aux autres par des poutrelles de même métal. Le chemin de fer suit ainsi les rues ou plutôt les avenues qui sont dans le sens de la longueur.

» Lorsque l'avenue est étroite, les deux voies sont juxtaposées et se solidifient l'une par l'autre. Au contraire, lorsqu'elle est large, chaque voie suit à peu près le trottoir, reposant sur un seul pilier et passant environ à la hauteur du premier étage des maisons. Les wagons articulés tournent presque à angle droit lorsque le chemin de fer emprunte une rue pour passer d'une avenue dans une autre. Il y a environ trois stations par mille; le prix du trajet est uniformément fixé à 10 cents (50 centimes), ce qui facilite singulièrement la distribution des billets

et permet à chacun, suivant ses convenances, de modifier son itinéraire en route. Les trains vont à l'allure d'environ 12 milles à l'heure; comme ils ne sont jamais composés que d'un petit nombre de wagons et qu'il n'est pas possible d'en rajouter, le public s'entasse au besoin dans les grandes voitures dont les sièges sont disposés dans le sens de la longueur et se tient debout dans le couloir. Personne ne songe à se plaindre. Tel qui est debout aujourd'hui sait qu'il sera assis demain. Il est impossible de trouver une solution plus simple, plus économique au problème des chemins de fer métropolitains, et depuis trois ans que ce système fonctionne à New-York, il n'a donné lieu à aucun accident. »

OTHENIN D'HAUSSONVILLE,
A travers les Etats-Unis.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 fév. 1882.)

Complétons cette description par les détails suivants empruntés à une très intéressante relation également récente :

« Rien de plus extraordinaire que l'aspect de la troisième avenue à New-York. La rue s'étend à perte de vue, toute droite, bordée de maisons découpées par des raies blanches, pour simuler les briques. Ces habitations ont un air de nouveauté et de fragilité qui fait penser aux jouets d'enfants de Nuremberg. L'air est traversé, dans toutes les directions, par des réseaux entremêlés de fils électriques appuyés sur de grands poteaux blanchis à la chaux comme les épouvantails dans nos moissons mûres. Puis de chaque côté de la rue, au-dessus de la tête des chevaux, soutenue par des supports si fragiles que de loin ils semblent disparaître, plane cette image de la stabilité et de la puissance : une ligne de chemin de fer pour laquelle le sol même nous paraît à peine assez ferme. En bas, la foule circule, le petit marchand offre en glapissant ses crayons et ses allumettes, cinquante voitures roulent à la fois, et du « bout de l'horizon accourt avec furie » et avec un grondement sourd accompagné d'un léger panache de fumée la locomotive laissant derrière elle un bruit de ferrailles qui ne cesse jamais. Pour pouvoir passer d'une ligne à l'autre en cas d'accident, une sorte de pont reliant les deux voies permet de faire passer les trains de l'une à l'autre... Pour éviter les déraillements, une file de fortes pièces de bois, solide-

ment fixées, court tout le long de la voie. Elle est destinée à empêcher une voiture ayant quitté les rails de tomber dans la rue. Les stations, espacées de 300 mètres environ, se trouvent placées sur une plate-forme au croisement de deux rues. On y arrive par deux escaliers : l'un servant aux voyageurs montant, l'autre aux voyageurs descendant. On évite ainsi toute rencontre. Le matériel est construit avec le plus grand soin. Pour diminuer autant que possible le poids des locomotives et des wagons, on les fait rouler sur des roues en papier, fabriquées par un procédé relativement nouveau. La pâte à papier est comprimée par la force hydraulique, jusqu'à devenir aussi dure que le bois, tout en gardant par son homogénéité une résistance et une élasticité beaucoup plus grandes. Ce papier, maintenu au moyen de bandages en acier, réunit admirablement les deux qualités indispensables : solidité et légèreté. Sous la locomotive, un grand réservoir en tôle reçoit les cendres, les eaux d'épuration et tout ce qui pourrait tomber sur les passants. »

EDOUARD DE LAVELEYE,
Les nouveautés de New-York et le Niagara l'hiver.
(*Tour du Monde*, 24 déc. 1881.)

Le pont suspendu de Brooklyn à New-York.

« Si les chemins de fer aériens sont une preuve de l'esprit d'entreprise du peuple américain, le pont suspendu qui doit relier New-York, la ville-mère, à Brooklyn, sa fille aînée, presque sa sœur, montre jusqu'où peut aller sa témérité. Il a fallu ici encore des conditions topographiques toutes spéciales pour rendre abordable le problème d'un pont jeté sur un bras de mer de 900 mètres de largeur, tout en laissant passage aux plus grands navires.

» La presqu'île de Manhattan, où est bâti New-York, est formée en dos d'âne. De l'arête centrale une pente douce s'abaisse vers la mer qui l'entoure. Brooklyn est aussi située sur la déclivité d'une colline bordant la rivière de l'Est. Cette disposition particulière permet d'arriver au ni-

veau du pont, sans rampes trop longues ou trop marquées.

» Il devenait indispensable d'établir une communication facile avec Brooklyn, qui, actuellement, compte près de 300000 habitants, et qui se trouve être, en fait, un faubourg de New-York. Beaucoup de personnes ayant leur bureau à New-York habitent Brooklyn. Il en résulte un mouvement si considérable que soixante lignes de « ferries » ou bateaux à vapeur destinés exclusivement à la traversée du fleuve y suffisent à peine. Ces *ferry-boats* sont constamment en mouvement. Ils n'arrivent à la rive que pour en



New-York, Long-Island et environs.

repartir cinq minutes après. Vienne un jour de brouillard, une tempête ou des glaces, et tout le trafic est interrompu, toute communication impossible ou difficile. Se figure-t-on tous les ponts de la Seine subitement barrés et le Paris de la rive gauche séparé de la Bourse et des boulevards, et cela dans des conditions que les mœurs américaines rendent doublement insupportables?

» Le pont suspendu de Brooklyn, ouvert à la circulation en 1883, permet de franchir, en 5 minutes, l'espace qu'on met 20 minutes à parcourir à pied.

» Il a coûté 80 millions de francs, 30 de plus que le fameux pont de Saint-Louis sur le Mississipi, qui passait pour la merveille de l'industrie américaine.

» Au-dessus passent deux voies de chemin de fer; au-dessous les tramways et les voitures, et enfin, un passage latéral est réservé aux piétons. Le tablier du pont est élevé de 25 mètres au-dessus du niveau de la marée haute.

» Pour supporter ce poids énorme on a établi quatre câbles en fil d'acier presque aussi gros que le corps d'un homme. Quelques chiffres sont nécessaires pour donner une idée de la puissance de résistance offerte par ses soutiens géants. Chaque câble est formé de 19 torons, non tordus comme ceux des cordes ordinaires, mais seulement juxtaposés afin de diminuer les chances de rupture, et se compose de 5296 fils d'acier de quelques millimètres d'épaisseur. Pour protéger le métal contre les atteintes de l'humidité, on roule un autre fil d'acier tout autour du câble et on applique à l'extérieur un enduit imperméable. Deux tours en pierre de 120 mètres d'élévation divisent le pont en trois parties. La portée du milieu a une longueur de 489 mètres, les deux autres de 281 mètres chacune. La grande travée franchit le fleuve d'un bond, les deux petites viennent se rattacher de chaque côté à l'extrémité d'une série d'arcades en pierre; celles-ci, à leur tour, se prolongent en diminuant graduellement d'élévation, jusqu'à l'arête centrale du dos d'âne où est assis New-York d'une part, de l'autre jusqu'aux collines sur lesquelles s'étage Brooklyn. Tel est le profil du pont le plus gigantesque et le plus hardi que les Américains eux-mêmes aient osé tenter. De chaque côté de la rivière de l'Est se dressent les deux immenses piles destinées à supporter tout le poids du pont, avec leurs moellons bruts et leurs deux arceaux semblables à ceux d'une cathédrale gothique. Sur leurs flancs s'accroche comme une vis sans fin l'escalier minuscule qui permet d'arriver au faîte de l'édifice. » (De LAVELEYE.)

« Même aperçu de loin, ce pont vous saisit, comme un cauchemar d'architecture. On voit des vaisseaux de haut bord passer sous lui, et ce signe indiscutable de sa hauteur

déconcerte la pensée. Mais d'y marcher soi-même, de fouler ce monstrueux treillis de fer et d'acier tramé pendant 1 600 pieds sur 595 pieds d'abîme, de regarder les trains qui le suivent dans les deux sens, et ces paquebots, là, sous vos pieds à vous, tandis que les voitures vont et viennent et que les passants se pressent en foule hâtive, c'est de quoi reconnaître dans l'ingénieur le grand artiste de notre époque, et de quoi donner raison à ces gens quand ils se targuent de leur audace, de ce *go-ahead* qui n'a jamais hésité. » (P. BOURGET, *Outre-Mer*, t. Ier, p. 41.)

» La vue du haut des tours est splendide. D'un côté s'étend New-York avec son océan de toitures, d'où surgit çà et là, comme un récif, un monument plus élevé que les autres. C'est d'abord le bâtiment du journal le *New-York Tribune* avec ses sept étages et son clocheton pointu ; plus loin, la masse imposante du *Post-Office* et ses deux dômes où flottent les drapeaux de l'Union, puis l'édifice du journal le *New-York Herald* ; au-delà, le clocher en pierre rouge de l'église de la Trinité ; plus loin encore, le palais de la *Western Union Telegraph Company*, reconnaissable à son dôme surmonté d'une flèche très élevée. L'Hudson entoure la ville de sa ceinture étincelante au soleil ; puis viennent les mâtures des vaisseaux ancrés à Jersey-City, et Jersey-City elle-même avec son amphithéâtre de collines perdues dans la brume. Au-dessous s'allongent les quais de New-York sur la rivière de l'Est et leurs *piers* (jetées) bordés de navires, dont les mâts les plus élevés ne paraissent pas se dresser plus haut que les épis d'un champ de blé. L'eau scintille à 100 mètres en dessous de la tour ; de l'autre côté du bras de mer s'élève la sœur jumelle de celle où je me trouve, et les quatre grandes raies noires, épaisses comme un tronc d'arbre, se réduisent vers l'autre extrémité à la grosseur d'une ficelle à peine assez forte pour retenir un cerf-volant.

» Les ouvriers, occupés à travailler sur leur échafaudage, ressemblent à des mouches placées en équilibre sur un fil d'araignée. Vers le bord, Brooklyn, avec ses maisons rouges à volets verts, découpées par les stries des arbres de

ses rues, se perd dans la couronne de verdure des parcs et du cimetière de Green-Wood, au-dessus de la ville. La passerelle, à claire-voie, est formée de petites lattes en bois, larges de quelques centimètres, laissant entre elles un espace de deux doigts à peu près, fixées sur deux cordes en fil d'acier grosses comme le poignet d'un enfant. Pour toute rampe, une cordelette est soutenue par des tiges en fer espacées de plusieurs mètres. Il faut une grande habitude pour réagir contre la sensation du vertige dont on est assailli, au milieu du pont, lorsqu'on se voit entouré et comme attiré par le vide. Je vois cependant des ouvriers, aguerris par une longue pratique, se promener tout à leur aise sur le câble auquel ils travaillent, et pour éviter un détour de deux minutes, peut-être aussi par bravade, se lancer, comme des acrobates, sur la corde raide, pour chercher un outil oublié, ou pour prendre une gorgée de whisky avec un camarade travaillant en haut de l'une des tours. Chez nous il est probable qu'un règlement interdirait ces folies, mais aux Etats-Unis la devise est : « Chacun pour soi et Dieu pour tous », et le mot d'ordre : « Liberté. » N'est pas Blondin qui veut, et pour moi, je dois avouer que je me cramponnais des deux mains à la barrière presque invisible qui me séparait de l'abîme, lorsque la brise venait imprimer aux câbles des oscillations que les attaches qui les fixaient ne suffisaient pas à empêcher.

» Le montagnard le plus aguerri aux ascensions vertigineuses des Alpes éprouverait peut-être une sensation peu agréable en se sentant balancé à soixante mètres de hauteur au-dessus d'un gouffre, dont les eaux entraînées par la marée montante ajoutent encore au sentiment d'instabilité et de manque de point d'appui produit par ces oscillations.

» C'est le vide presque absolu. Au-dessous de soi on voit, à une profondeur énorme, passer les ondes scintillantes et mobiles du fleuve, et, sans action directe de la volonté, la main se crispe, par une étreinte fébrile, et le pied cherche à s'incruster dans les planchettes à travers lesquelles on aperçoit l'abîme. C'est lorsqu'on se retrouve sur le terrain ferme qu'on se rend compte de la grandeur de l'œuvre, de

la hardiesse téméraire qui a osé l'entreprendre, et de la puissance de volonté, d'intelligence et de génie qui saura l'accomplir. » ED. DE LAVELEYE[1],

Les nouveautés de New-York et le Niagara l'hiver.
(*Tour du Monde*, 24 déc. 1881, Paris, Hachette.)

Le grand-hôtel de l'Union à Saratoga.

« Nous prenons le train de Saratoga, et nous arrivons avant minuit à ce rendez-vous favori de la société américaine. Nous descendons au *Grand-Union*, un hôtel Leviathan, auprès duquel les plus grands hôtels d'Europe seraient comme la cascade du bois de Boulogne auprès de la cataracte du Niagara.

» Il vaut bien la peine d'être décrit, ce *Grand-Union hôtel*. L'omnibus du chemin de fer vous amène au pied d'un bâtiment grand comme une caserne avec deux ailes enserrant un parc; des colonnettes de fonte de vingt mètres de hauteur soutiennent tout le long des façades extérieures et intérieures le toit d'une large *piazza*[2], dont la longueur totale, si j'en dois croire mon *Panoramic guide* n'est pas inférieure à 1 mille (1 kilomètre 1/4). Vous montez par un vaste escalier à un immense parloir où se trouvent concentrés les services essentiels de l'hôtel, le bureau de réception et de renseignements, le post-office d'un côté, la caisse à quatre guichets, le guichet de location de voitures et le télégraphe de l'autre. Vous inscrivez votre nom sur un volumineux registre, on vous remet une clef que vous gardez en poche, et que des « *avis* » affichés dans les endroits bien en vue vous supplient de ne pas emporter avec vous, en quittant l'hôtel. On me délivre le n° 1315, au second étage. J'ai le choix entre quatre ascenseurs et autant d'escaliers pour y monter. Les ascenseurs sont des salons

1. M. de Laveleye (Emile-Louis-Victor), écrivain politique et économiste belge, né à Bruges en 1822, professeur à l'Université de Liège, et correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, a fait plusieurs voyages d'études dans toute l'Europe et en Amérique. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons l'*Instruction du peuple* (in-8°, 1872); l'*Afrique centrale* (1878, in-18).
2. Mot italien qui signifie place.

élégants où vingt personnes peuvent tenir sans se coudoyer. Un coup de sonnette, et la machine est à vos ordres. Vous arpentez de longs corridors, entièrement couverts de tapis, comme les salons et les chambres ; il n'y en a pas moins de dix acres. Par exemple, ma chambre, dont les murailles blanches sont éclairées par un bec de gaz, manque un peu d'élégance, quoique — particularité assez rare dans les hôtels américains — l'éclat du gaz soit tempéré par un globe de verre dépoli ; le lit est dur, et le mobilier se réduit à une table de toilette et à une armoire en noyer. Il est vrai qu'on ne séjourne guère dans sa chambre. On descend au rez-de-chaussée où il y a « deux milles carrés » de salons, somptueusement décorés, avec tentures et mobiliers garnis de satin, des salles de lecture, des billards, un *bar-room* ; et, finalement une salle à manger, dans laquelle six cents personnes s'attablent à l'aise, et où un restaurateur parisien ne serait pas embarrassé d'en caser deux mille. La salle à manger, c'est le centre et on pourrait dire l'âme de l'hôtel; on n'y fait pourtant que trois repas par jour; le déjeuner, le dîner et le lunch ou souper ; mais quels repas ! le festin des noces de Gamache serait, en comparaison, un repas du Petit-Manteau-Bleu. Entrons-y, après avoir déposé à l'entrée, — sans rétribution, — notre chapeau et notre canne sous la garde d'un nègre. Un bataillon de nègres et de mulâtres, en veston ou en habit noir et cravate blanche, fait le service. On les voit s'avancer processionnellement, l'avant-bras replié et portant sur la paume aplatie de la main un plateau chargé de mets. Un sous-officier se détache et vous désigne poliment une chaise de paille vacante, ou vous renvoie à un collègue. Vous vous asseyez et l'on place devant vous la carte et un verre d'eau glacée. Quelle carte, bon Dieu! J'y compte quatre-vingt-cinq plats, pas un de moins, depuis le *mock turtle* aux *quenelles* et le *consommé printanier à la royal* (*sic*), en passant par la série des poissons et des bouillis, des rôtis, des relevées (*sic*), des entrées, des *végétables,* jusqu'à la *vanilla ice cream,* et le *water-melon* de la fin. Et j'ai le droit imprescriptible de me les faire servir tous ! je n'use de ce droit qu'avec modéra-

tion, et me voici en face d'un grand plat chargé de viande, entouré d'une douzaine de petits plats couverts de *végétables* les plus variés, pommes de terre, gros pois, maïs vert, riz bouilli, tomates fraîches, mais avec une seule assiette. C'est l'habitude américaine de manger en même temps, sur la même assiette, viande, poisson et légumes combinés. Affreuse habitude ! On m'a confié une *napkin* (serviette), qu'il m'est arrivé plus d'une fois de mettre dans ma poche, la prenant pour un mouchoir. Je me surveille pour ne pas donner au nègre attentif et poli qui me sert une fâcheuse opinion de la probité de la race blanche ; on me rend, à la sortie, mon chapeau et mon *umbrella*, sans m'avoir posé aucune question, et je me retrouve sous la *piazza*, où la bande des musiciens de l'hôtel a commencé son tapage. »

G. DE MOLINARI,
Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.
(Paris, Hachette, in-18, 1876.)

Washington.

« Washington est le siège du gouvernement national et le chef-lieu du district de Columbia, qui forme une enclave peu étendue dans le territoire du Maryland, sur la rive gauche du Potomac. Ses habitants, soumis à un régime exceptionnel, ne participent pas aux élections générales. Le plan de la capitale des Etats-Unis a été tracé, en 1791, de la manière la plus grandiose. Mais, malgré son heureuse situation, la ville s'est peuplée lentement et n'est restée qu'un centre administratif sans importance commerciale[1]. Toute la vie de la cité s'est concentrée autour des bâtiments publics, fort éloignés les uns des autres ; aussi a-t-on donné à Washington le nom de « cité des distances ». Sur une éminence, au centre de la ville, s'élève le Capitole, magnifique monument tout en fer et en briques, uniformément peint en blanc, ce qui, à certaine distance, lui donne l'aspect du marbre ; trois cent quatre-vingts marches

1. M. de Turenne dit que Washington a un certain air de ressemblance avec Versailles, et que l'architecture de la Maison-Blanche rappelle, avec moins de légèreté et de grâce, le palais de la Légion d'honneur de Paris.

conduisent à la coupole, qui s'élève à 130 mètres au-dessus du sol. Une série de peintures historiques décorent la rotonde, à droite et à gauche du Capitole, et, semblables à deux temples grecs, s'élèvent la Chambre des représentants et le Sénat, construits sur un plan identique, tout en marbre blanc, décorés de belles sculptures et ornés de remarquables portes en bronze. Ainsi complété, le Capitole présente un aspect véritablement imposant : sa masse blanche, isolée au milieu d'un immense square orné de pelouses et de statues, domine toute la ville et forme le centre où convergent ses douze principales avenues. A l'extrémité opposée de l'avenue de Pensylvanie se trouve la *Trésorerie*, superbe édifice en granit et marbre blanc. Près de là, au milieu d'un parc planté de grands arbres, s'élève la Maison-Blanche, résidence du président de la République : c'est une maison fort simple, peinte en blanc, et dont l'unique étage est couronné d'une corniche surmontée d'une balustrade. Là, comme au Capitole, comme partout ailleurs, aucune permission n'est exigée ; l'entrée est libre à tout venant, américain ou étranger ; pas un soldat à la porte, pas d'autre gardien qu'un nègre, assez mal mis, qui introduit les visiteurs dans les salons publics et les appartements privés, décorés, du reste, avec beaucoup de simplicité. » (E. Cotteau, *Six mille lieues en soixante jours*.)

La cité, construite sur un plan monumental, est ornée à profusion de monuments et d'édifices, de musées et de statues colossales, d'églises, de théâtres, de squares et de jardins. C'est là que James Smithson, par un legs princier, a fait ériger dans un parc de 21 hectares cet *Institut Smithsonien* à la gloire des antiquités américaines (voy. p. 20) ; que le banquier Corcoran a fait construire le musée qui porte son nom, auquel il a légué une magnifique collection de tableaux et statues : on y trouve 116 bronzes de notre grand sculpteur Barye, et le *Régiment qui passe*, une des plus belles toiles de Detaille. A l'ouest du Jardin Botanique et du Musée National, près de l'extrémité de la grande promenade du Mail, s'élève le **monument de Washington.** C'est un obélisque colossal de marbre blanc avec un toit en aluminium, haut de 169 mètres, ayant à la base 17 mètres sur chacun de ses côtés. On monte au sommet par un escalier de 900 marches ou par un ascenseur. Cette flèche bizarre, commencée en 1848, a été inaugurée en 1885. A quelque distance, au milieu d'un grand parc, s'élève l'ancien observatoire, un des plus célèbres de l'univers, à cause de la puissance de son télescope. Il a été remplacé par un autre observatoire situé à 3 kilom. au nord-ouest.

« Washington, centre des pouvoirs publics, attire et retient une armée d'employés, tous les ambitieux, tous les solliciteurs, et le nombre en est grand. Le président l'habite, le corps diplomatique y réside et on n'y compte pas 200 000 habitants. Elle n'en est pas moins l'une des villes les plus curieuses des Etats-Unis, à coup sûr l'une des moins banales. Dans

ce cadre disproportionné comme étendue, et qu'animerait à peine une population d'un million, ses 200 000 résidents semblent perdus... On sent qu'ici la note dominante diffère de celle de Boston, de New-York, de Chicago, que les intérêts et les préoccupations sont autres. Cette ville est celle qui rappelle le plus au visiteur étranger nos cités européennes. — C'est qu'ici réside un monde spécial, sociable par profession, réservé par position : celui des ambassades et des légations..., autour duquel gravite une coterie de femmes élégantes, de voyageurs de distinction, d'hommes politiques en vue, de journalistes connus. C'est que, juxtaposés à ce monde spécial, en rapports fréquents avec lui et le copiant, ministres et hauts fonctionnaires, sénateurs et représentants, officiers et politiciens d'avenir, s'imprègnent à son contact d'une atmosphère particulière où le cosmopolitisme domine, où le snobbisme a droit de cité. »

Ch. DE VARIGNY.

La Nouvelle-Orléans.

« Au-dessous de la charmante ville de Carrolton, le Mississipi fait un détour soudain, et tout d'un coup se déroulent à la vue cette triple ou quadruple rangée de navires, ces larges quais, ce vaste demi-cercle d'édifices auxquels la Nouvelle-Orléans doit son nom poétique de *Crescent-City* (cité du Croissant). Sur la rive gauche, les bateaux à vapeur rangés en ordre comme une façade de hautes maisons à triple étage, les grandes jetées en bois encombrées de balles de coton, de boucauts de sucre, de barils de farine, le quai tout couvert de voitures et de charrettes bondissant sur le pavé, enfin ce croissant de maisons qui s'étend sur une longueur de 10 kilomètres et disparaît derrière une pointe de sable et de forêts, tout cet ensemble offre une magnificence qu'aucun autre port du monde ne saurait égaler. Londres même et Liverpool, ces deux ventricules commerciaux du monde, ne peuvent être comparés à la Nouvelle-Orléans sous ce rapport, puisque les navires y sont en grande partie enfermés dans les docks, véritables cours intérieures qui ne présentent aucune vue d'ensemble.

» Bien que la Nouvelle-Orléans soit située à 180 kilom. en amont de l'embouchure, la hauteur moyenne de la ville est de 3 mètres seulement, et dans les faubourgs les plus éloignés du fleuve, le sol bas et spongieux est presque déprimé jusqu'à la ligne du niveau de la mer. Avant 1727,

quand la ville n'était pas encore protégée par une digue, elle était périodiquement inondée et présentait l'aspect d'un cloaque ; alors l'isthme qui sépare les eaux du fleuve de celles du lac était presque supprimé pendant les crues et se réduisait à une petite langue de terre qu'on appelait *Terre Haute des Lépreux*. Depuis les premiers travaux entrepris il y a cent cinquante ans (en 1730) par le gouverneur Périer, la Nouvelle-Orléans a cessé d'être une ville amphibie; aujourd'hui elle est parfaitement protégée du côté du fleuve par une magnifique levée ayant jusqu'à 100 mètres de large. Cependant le sol est si bas que les moindres inégalités du terrain retiennent l'eau de pluie, et les grandes averses font de la Nouvelle-Orléans comme une autre Venise; aussi faut-il avoir recours à la force de la vapeur pour dessécher la ville, et de puissantes machines absorbent continuellement l'eau stagnante pour la reverser dans dans un lac appelé le *bayou Saint-John*. Même par un temps sec, le sol est rendu humide par l'absorption capillaire, et pendant l'été prolongé de 1855 on remarqua comme un fait surprenant que des fossés d'un mètre de profondeur restaient dépourvus d'eau. Pour ne pas déposer les cadavres dans la boue, les Louisianais sont obligés de se conformer à la coutume espagnole et d'élever dans leurs cimetières de longues rangées de cryptes à plusieurs étages, où les morts sont rangés en ordre comme des livres dans une bibliothèque; même dans ces cryptes l'air est tellement humide qu'il lui suffit parfois de vingt années pour ronger complètement les cadavres ou n'en laisser que des restes méconnaissables. Il est évident que sur un pareil sol les constructions doivent être très légères afin de ne pas s'enfoncer et disparaître ; aussi les maisons étaient autrefois construites en bois, et maintenant on donne très peu d'épaisseur aux murailles de brique........

......» A part l'humidité du sol et l'atmosphère miasmatique, la Nouvelle-Orléans offre la plus belle position commerciale qu'il soit possible d'imaginer, et Bienville a montré une intelligence vraiment divinatrice quand il fonda la première baraque sur l'emplacement de la ville actuelle.

Placée à une certaine distance de l'embouchure et cependant assez rapprochée du point où le fleuve se divise en plusieurs branches, elle domine à la fois le commerce de l'intérieur et celui de l'extérieur, et tous les produits, toutes les marchandises viennent forcément s'y échanger. En même temps elle est située sur la partie la plus étroite de l'isthme, entre le fleuve d'un côté, les lacs Pontchartrain et Borgne de l'autre, de sorte que son commerce peut rayonner vers la mer par trois voies. Quand la route des lacs sera utilisée comme elle devrait l'être, la Nouvelle-Orléans jouira de l'immense avantage d'être à la fois port de rivière et port de mer. »

Elisée Reclus, *Le Mississipi.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juill. 1857.)

Le commerce de la Nouvelle-Orléans, qui avait reçu un coup terrible pendant la guerre de sécession et à la suite de la défaite des sudistes, a presque recouvré sa prospérité d'autrefois. Le grand article est le coton : la ville en exporte, bon an mal an, de 1 500 000 à 1 600 000 balles qui passent sous les machines inventées par Morse, les *cotton presses*, avant d'être embarquées sur les grands steamers rangés devant les quais ; le commerce des produits de l'ouest (lard, viandes salées, farines, maïs) est également considérable. Les champs de cannes à sucre, les plantations de riz et les grandes cultures d'orangers couvrent les campagnes voisines du Mississipi, aux environs de la Nouvelle-Orléans. Mais la capitale, et surtout l'Etat de la Louisiane, comme tous les Etats du Sud, souffre des conflits entre les blancs vaincus et les noirs vainqueurs et maîtres des pouvoirs locaux [1]. « L'Etat de la Louisiane, écrit M. de Molinari, gouverné

1. Depuis la guerre de sécession qui a amené l'abolition de l'esclavage, les haines sociales entre blancs et noirs, loin de s'apaiser, se sont accrues. Elles sont attisées par les aventuriers politiques venus du nord, connus sous les sobriquets de *carpet-baggers* (*porteurs de sacs*), et de *scalawags* (*va-nu-pieds*), agents d'intrigue, de désordre et d'ambition, qui organisent des ligues noires pour s'emparer des pouvoirs publics et s'assurer la victoire aux scrutins. A ces ligues noires répondent des ligues blanches, et les collisions ont été fréquentes et sanglantes. Les vainqueurs et les vaincus vivent isolés et ennemis les uns des autres, séparés plus que jamais par les haines de race, de couleur et celles de la politique. Les femmes blanches surtout affectent le plus profond mépris pour « ces êtres à la tête laineuse, à la peau suante, à l'aigre odeur de petit-» lait, qui souillent leurs yeux par des grimaces simiesques et leurs oreilles par » un jargon de macaque ! » Il y a à la Nouvelle-Orléans, entre autres querelles, une question des omnibus. Les nègres ont-ils le droit de monter dans le même omnibus que les blancs ? Les carpet-baggers ont répondu oui ; la population a répondu non. Un des derniers gouverneurs de la Louisiane, le général Warmoth, homme de tiers-parti, proposa la création d'une nouvelle classe d'omnibus *mixtes*. Warmoth faillit périr pour avoir tenté cette conciliation. Il fut roué de coups de bâton par ses acolytes et dut se défendre le couteau au poing.

» par des *carpet baggers*, associés aux nègres, n'est pas un modèle d'éco-
» nomie et de bonne administration ; les levées se dégradent d'années en
» années, les crevasses se multiplient d'une manière alarmante, et de
» vastes marécages couverts de joncs et peuplés d'alligators remplacent,
» dans maintes paroisses, les champs de riz et de canne à sucre. En
» quelques années, la dette a été portée à 53 millions de dollars; à la
» vérité, on l'a réduite à 25 millions par une conversion audacieuse, et
» plus tard on a retranché encore 40 % des 25 millions; mais toutes ces
» ressources extraordinaires, sans parler des ressources ordinaires de
» l'impôt élevé à un taux fantastique, ont été gaspillées; les fonds d'école
» ont été décuplés, et il n'y a pas d'écoles; on n'entretient pas le pavé et
» on n'achève pas les édifices publics[1]. »

Chicago.

Chicago occupe à l'ouest du lac Michigan, à l'embouchure de la rivière Chicago, une position exceptionnelle. Trente lignes ferrées y aboutissent; la rivière de l'Illinois la met, par le fleuve Mississipi, en communication avec le golfe du Mexique, et le canal du Michigan, par la chaine des lacs et le Saint-Laurent, avec l'océan Atlantique. Elle est située dans l'Etat de l'Illinois, qui a pour capitale la petite ville de Springfield; elle est en réalité la capitale de tous les Etats de l'ouest, par son immense commerce, ses industries et le merveilleux développement d'une prospérité qui paraît sans limites. Aussi n'est-il pas étonnant que la *Reine des Lacs* (*The Queen of the Lakes*) ait été choisie, malgré la rivalité jalouse des autres grandes cités de l'Union, pour être le théâtre de l'Exposition universelle de 1893.

En 1830, Chicago n'existait pas. Seul le fort Deaborn, construit par les soins du gouvernement fédéral pour contenir les tribus indiennes, servait d'abri aux trappeurs, aux aventuriers et aux traitants qui venaient y entreposer leurs fourrures. Chasseurs et commerçants trouvèrent la place bonne, et s'établirent peu à peu dans les marais qui bordaient la rivière; leur village en prit le nom. En 1837, il comptait déjà 4000 habitants, et échangeait des marchandises avec les ports des lacs, avec Albany, New-York, Montréal et Québec. Les Chicagois défrichèrent les forêts voisines et fondèrent des scieries mécaniques pour en débiter les produits; dans leurs greniers, ils entreposèrent les grains des plaines illinoises; dans leurs parcs, les troupeaux de bœufs et de porcs qu'ils dépecèrent, salèrent, fumèrent et mirent en barriques à l'usage du nouveau et de l'ancien continent; bientôt ils eurent des tanneries, des minoteries, des forges, des usines, des manufactures, des fabriques de toutes sortes; dans leurs magasins on trouva de la houille, des métaux, du thé, du café, tous les objets et tous les produits nécessaires à l'entretien et à l'alimentation. A côté de négociants honorables, loyaux et fidèles à leur parole, dans cette ville si libéralement ouverte à tous,
« s'agite la tourbe des coquins sans pudeur, des aventuriers accourus
» de tous les coins de l'univers. Chicago, écrit M. Simonin, est non

1. On peut lire dans l'ouvrage de M. Louis de Turenne, *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord* (t. Ier, p. 15 et suiv.), le curieux récit d'un vol dont il fut victime, l'impuissance ou la complicité des chefs de la police qui n'osèrent faire arrêter le voleur, et la nécessité où fut M. de Turenne de donner au misérable une somme de 200 dollars pour se faire restituer le chèque qui lui avait été dérobé.

» seulement le rendez-vous de tous les malheureux, de tous les déshé-
» rités du sort, de tous les gens en quête d'une situation, mais encore
» de tous les chevaliers d'industrie. » La ville, qui avait 4000 habitants en 1837, en comptait 8000 en 1844; 28000 en 1850; 80000 en 1855; 150000 en 1863; 265000 en 1866; le recensement de 1880 donne le chiffre de 503304 blancs et 5257 individus de couleur; le recensement de 1890 élève la population totale au chiffre énorme de 1099850 habitants; c'est une augmentation de 591289 en dix ans, plus du double!
« Cette population, dit M. Moireau (*Grande Encyclopédie*), dont le fonds
» a été principalement formé par l'élément Yankee de la Nouvelle An-
» gleterre et de New-York, avec adjonction considérable d'éléments étran-
» gers (en 1880, 204800 d'origine étrangère, dont 75000 Allemands),
» surtout de socialistes, de révolutionnaires, fénians irlandais, anarchistes
» allemands, polonais, tchèques, etc., est célèbre par l'intensité avec
» laquelle elle a développé à la fois quelques-uns des défauts et la
» plupart des qualités de la race américaine du nord, et parmi ces der-
» nières, surtout l'énergie appliquée à la conduite des affaires, à l'esprit
» d'entreprise et à la spéculation. Les fortunes s'y édifient et s'y dé-
» truisent avec plus de rapidité que partout ailleurs. Elle attire depuis
» longtemps tous les hommes intelligents et hardis de l'ouest, privilège
» que lui disputent aujourd'hui des villes comme Saint-Louis au sud,
» Saint-Paul et Minneapolis au nord. » C'est là qu'ont édifié de colossales fortunes Philippe Armour, propriétaire des établissements qui font le quart des affaires de Chicago en viandes de conserves (en 1887 ils ont produit 330 millions de livres de viandes de porcs, bœufs, moutons, valant 250 millions de francs); — Marshall Field, le possesseur des immenses magasins de nouveautés et de marchandises de toute nature situées dans State Street, le centre des affaires; — le banquier Gage; — le maître d'hôtel Potter Palmer, — et aussi George Pullman, dont les wagons de luxe circulent sur tous les railways de l'Union, et dont les ateliers constituent une véritable ville aux portes de Chicago. « Aucune
» autre cité, dit encore M. Moireau, ne contient proportionnellement
» autant de *bars* et de débits de spiritueux et de bières. Phénomène
» rare en Amérique, les théâtres et concerts y restent ouverts le di-
» manche. » Un Chicagois répondait à un de ses amis, qui l'interrogeait sur le nombre des habitants de sa ville : « Je ne saurais le dire au juste,
» j'ai quitté Chicago il y a huit jours. » Cette forfanterie s'explique si l'on songe que, d'une semaine à l'autre, la cité du Michigan s'accroît de plusieurs centaines d'immigrants.

Le service des eaux. — L'assainissement. — « La population saine de Chicago se fait remarquer par une énergie, une audace indomptables. Elle ne doute de rien et va toujours en avant sans s'arrêter à aucun obstacle. Quand il a fallu assurer définitivement le service des eaux potables dans cette ville, dont la population augmente si étonnamment chaque année, l'ingénieur municipal, M. Chesbrough, a conçu un projet qui a plu à ces gens hardis. Il est allé chercher l'eau sous le lac, pour l'avoir toujours fraîche et pure, par un tunnel de 3 kil. 1/2, et il l'a refoulée, avec le secours de puissantes machines, au sommet d'une haute

tour, d'où elle se déverse dans toute la ville à tous les étages des maisons. Deux immenses pompes, qui seraient capables d'assécher le lac, travaillent jour et nuit. — Une autre fois on s'aperçut que les maisons de la ville s'enfonçaient dans le lit de boue où on les avait bâties à la hâte. L'eau, dans les crues du lac et de la rivière, inondait les rues, descendait dans les magasins, dans les sous-sols. Vite un architecte ingénieux se présenta; il exhaussa chaque maison sur ses fondements au moyen d'une ligne de vis calantes qui la soutenaient tout autour. Sur ses crics puissants, l'édifice s'élevait peu à peu, et finalement on comblait par de nouvelles fondations l'espace demeuré vide. Des îles tout entières de maisons ont été ainsi exhaussées de 2 ou 3 mètres au-dessus de leur niveau primitif, et ceux qui ont visité l'Exposition universelle de 1867, à Paris, ont pu voir, dans la section américaine, les dessins qui représentaient tous les détails de cette incroyable opération. N'allez pas au moins imaginer que les habitants quittaient pour si peu leurs demeures. Ils allaient et venaient, vaquant à leurs travaux habituels, pendant qu'on soulevait leur maison[1]. »

L. SIMONIN,
Les deux rivales de l'Ouest américain.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1875.)

Le 8 et le 9 octobre 1871, un effroyable incendie y détruisit dix-sept mille cinq cents maisons, sans compter les édifices publics, environ le quart de la ville, sur une étendue de huit cents hectares; plusieurs centaines d'hommes périrent; cent mille furent sans asile; les pertes furent estimées à 1 milliard 400 millions. Ce désastre n'abattit le courage de personne. Au milieu des décombres encore fumants, les maçons plantaient leurs piquets, et les architectes tendaient leurs cordeaux. Le sur-

1. M. Léo Claretie, qui a visité l'Exposition de Chicago avant l'ouverture (sept. 1892), a donné sur la ville et les habitants une très intéressante étude (*Revue Bleue*, 15 oct. 1892):

« Chicago est la ville des merveilles, des inventions nouvelles, des progrès » récents, des rues extraordinairement animées; les maisons ont quinze, dix- » huit étages, au pied desquels les tramways funiculaires semblent courir au » fond d'un puits... Les notices qu'on nous distribue, à nous autres étrangers, » parlent un langage d'une naïve fierté. Malgré la jeunesse de la ville, qui » en 1831 comptait douze cabanes, malgré l'incendie de 1871, Chicago est au- » jourd'hui la « seconde ville d'Amérique et la septième du monde ». Mais lais- » sez-moi vous traduire quelques lignes de ce que nous appellerions chez nous » le *boniment* de Chicago. Il y a un fond de charlatanisme chez ces maîtres de » la réclame :

Chicago. Pop. 1420000. Superf. des parcs et boulevards, 3290 ares, la plus considérable du monde entier. 250 hôtels pouvant recevoir 200000 clients. Avec les détritus de Chicago on nourrirait Paris (!!). 531 journaux. Dette publique, 18500000 dollars, la plus petite dette des grandes villes du monde. 221 écoles, 139000 élèves. Age de Chicago, soixante ans. Gladstone, le politicien anglais, était dans la politique active avant que Chicago figurât sur la carte. Le feu a détruit 1 million de dollars par 5 minutes et 125 acres de magasins par heure.

lendemain, cinq journaux dont le matériel avait été réduit en cendres reparaissaient : l'Union tout entière tint à honneur de relever la cité : des secours arrivèrent de tous côtés, dont 40 millions de francs en espèces, et deux ans après elle sortait de ses ruines, avec des splendeurs nouvelles et 60 000 habitants en plus. Les belles avenues de la ville qui s'échelonnent le long du lac Michigan sont bordées de villas et de jardins. Chicago est entouré d'une ceinture de boulevards et de parcs qui couvrent 800 hectares. L'alimentation de la ville, la propreté des rues, le service en cas d'incendie, sont entretenus par des puits artésiens et des pompes puissantes qui, en 24 heures, répandent dans tous les quartiers de la ville, et jusqu'à une hauteur de 40 mètres, 330 millions de litres d'eau, puisés dans le lac Michigan.

Les élévateurs. — « Si Chicago est en quelque sorte la ville représentative de l'ouest, son rôle peut être figuré par deux sortes d'établissements, les *élévateurs* et les abattoirs dits *packing-houses*. Ce sont les deux mamelles de l'ouest d'où sortent sans cesse le pain et la viande. L'*élévateur* est un vaste édifice sans fenêtres, très élevé, subdivisé à l'intérieur en plusieurs étages. L'étage inférieur est traversé par une longue galerie où peuvent entrer deux trains conduits par des locomotives. Les voitures arrivent des dépôts voisins, où la compagnie de l'élévateur reçoit les blés des diverses lignes des chemins de fer avec lesquels sa gare est en communication. D'un côté de l'élévateur coule la rivière de Chicago, de l'autre un canal qui communique avec cette rivière. Les bateaux peuvent ainsi venir se ranger le long de l'édifice aussi facilement que les trains pénètrent à l'intérieur. Quand des voitures chargées de blé y sont entrées, on abaisse la porte latérale des trucs, et le blé roule dans une large rigole qui court tout le long de la voie. — Suivons-le dans sa marche. — Au haut du vaste bâtiment tourne un axe de fer mis en mouvement par une machine à vapeur de cent trente chevaux. Cet arbre de couche porte de distance en distance des tambours où s'applique une large courroie sur laquelle s'attachent des auges. Celles-ci viennent puiser le blé dans la rigole inférieure dont j'ai parlé et l'élèvent à l'étage supérieur. Après quelques tours de roue, le blé est parvenu sous le toit et va se déverser dans une caisse de bois cubique de très grande capacité. Une fois emmagasiné dans cette boîte, il est pesé à la façon des voitures qui passent sur une balance ; puis on l'envoie dans

un des réservoirs définitifs où se classent déjà des céréales de toute nature et de toute qualité. Pour cela, on a mis, au-dessous de l'orifice inférieur du réservoir où se fait le pesage, un ajutage en bois; cet ajutage mobile peut être à volonté dirigé vers l'un ou l'autre des vingt canaux en bois qui vont se dégorger dans de grandes tours qui remplissent presque tout le corps de l'édifice. Quand on veut faire sortir le blé de l'élévateur, on n'a qu'à l'abandonner à son propre poids; il vient remplir des sacs à l'étage inférieur ou descend dans les bateaux par des canaux quadrangulaires en bois pareils à ceux que tout le monde a vus dans les moulins. Le fleuve des graines nourricières coule, coule sans cesse, et va se répandre en tous sens dans les Etats de l'est vers les ports de l'Atlantique[1]. »

A. LAUGEL[2], *De l'Atlantique au Mississipi.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1865.)

Les Stock Yards ou parcs à bestiaux. — « Nous traversons des avenues bordées de charmantes villas, des parcs, d'élégants massifs de fleurs, et nous voici bientôt en face d'un portique en bois que surmonte, en manière d'ornement ou d'enseigne, une gigantesque paire de cornes; c'est l'entrée des *Stock Yards*, autrement dit, des parcs de bestiaux. Nous faisons une centaine de pas dans une large avenue où la circulation est aussi active que dans Broadway; tout un monde affairé de commissionnaires, de courtiers, d'ouvriers, de conducteurs de bestiaux à pied, ou à cheval, s'y presse, au bruit plus ou moins harmonieux du mugissement des bestiaux et du grognement des porcs. Nous entrons dans un vaste bâtiment situé au bord de l'avenue. C'est le siège de la Compagnie propriétaire des *Stock Yards*. Les bureaux sont installés au rez-de-chaussée. Elle loue le reste des bâtiments à des commissionnaires, qui se chargent de la réception et de la vente des bestiaux. Ces

1. En 1888, il est entré dans les 25 *elevators* de Chicago en céréales, grains et farines, 183 millions de boisseaux, sans parler de 2 milliards de pieds cubes de bois de charpente débarqués sur le port. (Sur Chicago, voy. MARQUIS, *Handbook of Chicago*, 1885. — ANDREAS, *Hist. of Chicago*, 1885.)

2. M. Laugel (Antoine-Auguste), né à Strasbourg, en 1830, ingénieur des mines, collaborateur de la *Revue de géologie*, de la *Revue des Deux-Mondes*, etc., a publié des *Etudes scientifiques* (1859, in-18); *les Etats-Unis pendant la guerre* (1865, in-18); *l'Angleterre et la France politique et sociale* (1873-1877, 2 vol. in-8°), etc.

opérations se font avec une grande simplicité de procédés. Un propriétaire de bétail du Texas, par exemple, avise par le télégraphe le commissionnaire de l'expédition de cinq cents têtes de bétail en le priant de les vendre au mieux. Le commissionnaire reçoit le bétail à l'arrivée, paye les frais du transport, case ses hôtes dans un parc loué à raison de tant par jour à la Compagnie, qui se charge de la nourriture et des soins nécessaires. Elle lui en donne un reçu sur lequel il peut emprunter ou vendre. Toutes les lignes de chemins de fer aboutissant à Chicago s'embranchent aux *Stock Yards*, en sorte que le bétail ne descend des wagons que pour entrer dans les parcs et remonter dans les wagons, à moins qu'il ne soit manufacturé dans le voisinage. Nous montons à un belvédère, d'où nous pouvons embrasser l'ensemble des *Stock Yards* et de leurs attenances. Nous avons sous les yeux un immense damier composé de cinq à six cents cases encloses de planches et séparées par de petites avenues. Ce sont les parcs. Ils sont d'inégale grandeur et peuvent contenir trois ou quatre cents têtes de bétail. Les uns, destinés au gros bétail, sont à ciel ouvert; les autres, où sont parqués les porcs et les moutons, sont couverts d'une toiture en bois. Ils ont un plancher, des auges et un bassin alimenté par un puits artésien dont l'eau est montée dans un réservoir au moyen d'une machine à vapeur. Tout cela est assez proprement tenu. D'un côté de l'enceinte des Stock Yards s'est improvisée une petite ville de maisonnettes en bois où se logent les employés et les ouvriers, avec une église et un journal, le *Chicago Sun*. De l'autre côté sont les chemins de fer, et, quelques pas plus loin, une série de grands bâtiments surmontés de hautes cheminées, vers lesquels je vois s'acheminer des troupeaux de porcs.

» C'est là que s'opère le Pork-Packing, c'est-à-dire le massacre et la préparation des dix-sept cent mille porcs que Chicago fournit annuellement aux amateurs de charcuterie des deux mondes. La période d'activité de ces établissements dure six ou sept mois, de novembre en avril, ou en mai; quelques-uns égorgent et préparent alors jusqu'à douze mille porcs par jour. Cependant plusieurs sont déjà à l'œuvre et nous obtenons aisément la permission de visiter l'un des principaux, appartenant à MM. Murphy et Cie. Le troupeau que nous venons de voir sortir des *Stock Yards* est entré dans un enclos attenant à l'établissement. Un couloir en pente conduit de l'enclos au premier étage, où se trouve la tuerie. Nous montons un esca-

lier et nous voici dans un vaste atelier dont le plancher et les murs sont tout imprégnés de matières animales, et où une âcre odeur de sang vous prend à la gorge. L'atelier est divisé en deux vastes compartiments, l'un plus élevé que l'autre de quelques marches. Nous les franchissons guidés par des grognements désespérés qui partent d'un réduit carré construit en planches et en poutrelles de bois. Une douzaine de porcs viennent d'arriver par le couloir, non sans y être un peu poussés, car ils ont de la méfiance! Quelques-uns sont d'une taille monstrueuse. La porte s'est refermée sur eux. Un homme est debout au milieu de cette troupe grouillante et grognante. Il tient à la main une courte mais solide chaîne de fer dont un bout s'élargit de manière à faire un grand œillet surmonté d'un crochet. Il enroule avec dextérité cette chaîne autour de la patte de derrière d'un des arrivants et il passe le crochet dans l'anneau d'une corde placée sur une poulie. La corde monte son fardeau à environ trois mètres à l'entrée d'un couloir au-dessus duquel est fixée une tringle en fer. C'est là que se tient le tueur, le couteau à la main. Au moment où la victime se sent enlevée du sol, elle pousse un grognement effroyable en essayant de se débattre, mais dès qu'elle arrive en face du couloir, la tête en bas, ce n'est plus qu'une masse inerte et sans voix. L'œillet de la chaîne glisse sur la tringle, l'animal suspendu passe devant le tueur qui lui enfonce d'un mouvement presque mécanique son couteau dans la gorge, un flot de sang jaillit et s'écoule sur le plancher en pente. — A un autre ! — Une douzaine de corps pantelants défilent sous nos yeux en trois ou quatre minutes. Une nouvelle escouade est poussée dans le réduit, et ainsi de suite. Cependant les corps pendus à la tringle et dont quelques-uns conservent un reste de vie qui se trahit par des mouvements convulsifs, sont lestement décrochés et précipités dans une vaste cuve d'eau bouillante en contre-bas du couloir. On les y laisse deux ou trois minutes ; on les ressaisit au moyen d'une énorme cuiller qui les étend sur une longue table, on les dépouille de leurs soies avec un racloir, après leur avoir préalablement coupé la tête, puis une corde sur poulie les suspend de nouveau à la tringle ; on les fend, on les vide, et, ces opérations achevées, on les fait glisser jusqu'à une autre extrémité de l'atelier, où on les coupe en deux, et d'où on les descend dans une glacière. Au bout de quarante-huit heures, on les retire de la glace, on les sale et on les met en barils. Les dépouilles sont jetées dans de

vastes chaudières à suif. Rien ne se perd; mais, en somme, c'est une vilaine besogne assez vilainement faite. On paye les ouvriers de un dollar et demi à trois dollars et demi par jour, et jusqu'à cinq en hiver, au moment du coup de feu. Le tueur, un grand garçon, aux muscles solides, ne reçoit que deux dollars et demi; mais on me fait remarquer que sa besogne n'exige pas un déploiement particulier d'intelligence. En sortant de cette géhenne porcine, nous apercevons de jolies fillettes pieds nus, qui portent toutes sortes de débris saignants dans leurs paniers. Ce sont des restes dont on fait cadeau aux ouvriers par-dessus le marché. Voilà ce que c'est que le Pork-Packing. » G. DE MOLINARI,

Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.

M. Albert Tissandier, qui a visité les abattoirs et les Stock Yards de Chicago en 1885, constate la prodigieuse activité qui règne dans ces établissements et ces parcs, couvrant une superficie de 2592000 mètres carrés, où 25000 bœufs, 100000 porcs, 22000 moutons, 500 chevaux peuvent à la fois trouver place. La construction des bâtiments a coûté plus de 15 millions. Chaque année on les agrandit, et 300 gardiens sont employés à la surveillance. Le plus important de ces abattoirs, appartenant à Armour et Cie, est « un véritable dédale de hangars et de salles » énormes, communiquant de manières diverses par des couloirs, des » escaliers, des ascenseurs, des ponts suspendus sur des ruelles où passent les ouvriers, où circule le chemin de fer... Mon guide me fait » passer dans tous les ateliers de l'usine. Je vois ainsi la salle de la » charcuterie où des machines mues par la vapeur découpent la viande » en hachis pour la fabrique des saucisses. On en fait 52000 livres par » jour. Plus loin, c'est la salle où se font les paquets qui renferment le » lard. Trente jeunes gens cousent des sacs; ils n'ont guère le temps de » me voir passer, leur besogne est trop active, ils font 8000 paquets par » jour. Puis ce sont les ateliers de tonnellerie pour emballer les salaisons. Les cuisines enfin sont admirables de soin et de propreté, les » marmites sont pleines de viandes de bœuf, de mouton et de porc que » l'on met ensuite dans des boîtes de conserves en fer-blanc. De petites » machines tournantes, ingénieuses et délicates les ferment et font les » soudures hermétiques qui permettent de les conserver indéfiniment » après l'expulsion de l'air. Dans les salles où les boîtes sont peintes » et vernies, les femmes ont aussi à travailler activement; dans l'espace » d'une journée, elles peuvent en faire 35000 à 40000.

» Les bœufs ne sont pas égorgés comme les porcs et les moutons. » Du parc provisoire où ils sont placés, on les fait passer un à un, au » travers d'un étroit couloir bâti en planches. Une trappe s'ouvre, l'animal piqué par un homme placé sur des estrades situées au-dessus du » passage entre dans un compartiment où il n'y a place que pour lui. » Un tireur habile armé d'un fusil, placé comme son compagnon sur » l'estrade supérieure, le vise entre les deux yeux, sur le front et presque » à bout portant. Le bœuf tombe foudroyé : une seconde trappe est ouverte, et la victime est entraînée à la boucherie. 800 à 900 bœufs sont » ainsi tués dans la journée. Quant aux moutons, 200 environ seulement » sont égorgés. Ils subissent, comme les porcs, les mêmes opérations...

» l'établissement Armour emploie dans ses abattoirs 3200 ouvriers en été
» et 4500 en hiver; il occupe une surface de 97104 mètres carrés. Il
» vend au dehors plus de 600000 jambons par an sans compter les
» boîtes de conserves. D'après les renseignements que j'ai reçus, les
» abattoirs réunis de la ville de Chicago en exporteraient plus de
» 2500000 par an. » *La Nature*, 15 juin 1886.

Le pays de l'huile : Oil-City.

Située au confluent de la rivière de l'huile (*Oil-Creek*) et de l'Alleghany, la petite ville d'Oil-City compte environ 10000 habitants. Elle ne fut fondée qu'en 1860; le commerce du pétrole a fait sa fortune. « Le roi Pétrole est » d'origine récente, bien que déjà le rival du roi Coton. » Les Indiens Sénécas qui le recueillaient suintant du sol, ou flottant à la surface de l'eau, au moyen de couvertures de laine qu'on laissait s'imprégner d'huile et qu'on tordait ensuite pour l'extraire, employaient surtout cette huile minérale comme médicament contre les contusions et les rhumatismes, et aussi dans les cérémonies religieuses.

Dès 1845, des mineurs firent jaillir une source à Tarente, près Pittsburg [1]. En 1859 eut lieu sous la direction de Drake le forage d'un puits, et l'exploitation et le raffinage du pétrole s'établirent méthodiquement. En 1860, il y eut deux mille puits en activité; en 1873, on en comptait plus de quatre mille fournissant dix millions de barils de 200 litres chacun. La *Petrolia* devint une sorte de Californie qui un instant fit oublier l'autre. Les gîtes de pétrole sont tous accumulés dans la Pensylvanie occidentale (comtés de Venango, Clarion et Butler); on ne saurait leur comparer que de loin les gîtes de l'Ohio, du Missouri et du Canada. On trouve l'huile à des profondeurs variables sous des bancs de grès sableux et de schistes argileux; la sonde les traverse, des outils, mus par une machine à vapeur, y pratiquent un forage, et le plus souvent le pétrole jaillit lui-même à la surface comme une source artésienne. Des conduits l'amènent dans d'immenses réservoirs, le distribuent entre des raffineries, où il est distillé, converti en naphte, en huile à brûler, en goudron, en paraffine et en coke, et, sous ces diverses formes, expédié vers les lieux de consommation [2].

« On a demandé, écrit M. Simonin, comment l'éclairage au
» pétrole, le plus brillant, le plus propre, le plus élégant de
» tous, n'est pas plus répandu en France. C'est la crainte des
» explosions, dira-t-on ; mais, quand le pétrole est bien raffiné,
» les explosions sont impossibles... Avec cette crainte disparaît
» aussi celle des mauvaises odeurs qui ne s'engendrent que
» par les bas produits avec lesquels on falsifie le pétrole. »

---

1. Les géologues ne sont pas d'accord sur l'origine du pétrole. Un savant botaniste, M. Lesquereux, prétend qu'il n'est, comme la houille, que le produit de la décomposition lente des matières végétales. (V. sur ce sujet, dans la *Revue scientifique* du 3 novembre 1877, un extrait d'un ouvrage russe de M. Mendeleef, sur l'origine du pétrole.)

2. Aujourd'hui le pétrole est au troisième rang dans les exportations des Etats-Unis, après le coton et le blé. On l'embarque principalement à Philadelphie, New-York, Baltimore, Boston, presque toujours à destination d'Anvers, Hambourg, Brême, Liverpool, le Havre, Marseille, Gênes.

M. Duvergier de Hauranne, qui visita en 1864 le pays de l'huile, dans les jours de fiévreuses convoitises qui suivirent les premières découvertes, décrit ainsi l'aspect de Titusville, une des capitales du *Roi-Pétrole*.

« On ne peut, à moins de l'avoir vue, s'imaginer l'ardeur avec laquelle cette foule rapace se précipite à la curée. Le pétrole a détrôné l'or. Ouvriers qui cherchent un travail lucratif, financiers ruinés qui viennent tenter la fortune, aventuriers de tout genre, de tout pays et de tout costume, font une course au clocher à qui se jettera le premier dans le cloaque et bouchera la route aux derniers venus. Il pleuvait; la nuit était noire; le train s'arrête; on se rue pêle-mêle sur l'auberge voisine, dont l'antichambre pleine de monde repousse le flot bigarré. On se met alors en campagne en procession, plusieurs portant des lanternes, à travers des terrains vagues, le long d'un trottoir étroit et semé de chausse-trapes invisibles dans l'obscurité. A chacune des rues transversales, la colonne hésite, on tâte le terrain; les plus hardis s'aventurent, traversent à gué les fondrières; quelques-uns des plus pressés s'y enfoncent jusqu'aux genoux. N'importe, on avance toujours, falots en main, sacs sur les épaules, hommes et femmes au pas de course. Aux premiers envahisseurs les logements, les lits, les chaises; aux retardataires la pluie et la boue des rues. Je cours comme un forcené, laissant mon bagage à la station et frémissant d'avance à la perspective d'une nuit sans abri dans ce bain de fange; mais je trébuche dans les bas fonds, je m'égare, je m'attarde et j'arrive, les jambes chaussées de deux bottes de boue, pour trouver visage de bois. Pas un matelas, pas une couverture, on n'était pas sûr de pouvoir me promettre une chaise. Heureusement, j'avais des compagnons d'infortune qui furent plus éloquents; le maître d'hôtel, nous disant de le suivre, s'est mis à faire la ronde à travers la ville, à la tête d'un bataillon dégouttant de pluie, casant celui-ci dans une maison, celui-là dans une autre, me déposant enfin au fond d'une ruelle obscure et écartée, dans une *boarding-house* (*pension*), dont l'étroite salle d'entrée était si encombrée de monde

que je désespérai encore une fois d'avoir cette nuit un toit sur ma tête. Je fus admis cependant à inscrire mon nom sur le registre.....

» .... Je demande à dîner: on me montre une chambrette où l'on se succède à la file, mangeant à la hâte pour faire place aux autres. Rien de plus bigarré que le petit monde qui s'agite dans cette ruche trop pleine. On y voit pêle-mêle, très différents en apparence, et au fond très semblables, des échantillons de toutes les variétés de la société américaine; je ne dis pas toutes les classes, car les Américains se vantent de n'en pas avoir..... Ici se confondent toutes les espèces de la famille américaine, depuis le fermier rustique et nasillard jusqu'au spéculateur élégant des villes, assez semblable par son mauvais ton et son attirail voyant au *calicot* de notre Paris; depuis l'aventurier barbu à la mine sauvage, au regard faux et louche, dont la main semble toujours voisine du *bowie-knife* (*couteau-poignard*) caché sous le collet de sa veste, jusqu'au commerçant calme et rassis qui vient camper ici pour une saison avec femme, enfants et bagages. Les anciens soldats abondent dans cette foule; on n'y voit que pantalons et gilets d'uniforme dépareillés. Voici encore ce type si commun et si parfaitement national du *gentleman* récent, portant redingote neuve, grosses breloques, longue et épaisse barbe de bouc, et dont le contentement jovial perce à travers ses traits gros et vulgaires. On voit bien à sa mine que l'*Oil-Creek* a été pour lui un Pactole et a rempli d'or ses poches en même temps que d'huile ses tonneaux. D'ailleurs sa bonne humeur sied bien à sa face rouge et rebondie; mais sa femme, espèce de pimbèche hautaine, dont la figure porte l'empreinte de cette grossièreté inexprimable qui se contracte dans les occupations basses de la vie, se tient roide et fière dans ses atours extravagants et burlesques qu'elle semble avoir empruntés à la châsse d'une relique. On dirait une femme de la halle devenue, par un coup de la fortune, propriétaire du lingot d'or et passant la tête haute au milieu des poissardes ses sœurs, pour leur étaler ses robes de soie. C'est là encore un type national,

et vous savez que je n'ai pas de goût pour ces *ladies* au regard viril, à la parole hardie qui savent aller seules au bout du monde, mais qu'on s'attend toujours à voir jurer comme des maîtres d'armes et boire du *whisky* comme des charretiers. »

Ernest DUVERGIER DE HAURANNE[1],
Huit mois en Amérique.
(Paris, 1866, 2 vol, in-18, librairie internationale.)

« L'exploitation du pétrole qui aux premiers temps de la *Petrolia* avait été si turbulente, grâce aux aventuriers de toute espèce qui s'étaient jetés sur les mines, s'est cantonnée maintenant au sud des premières mines. **Oil-City, Titusville, Tidioute, Pithole, Franklin, Pleasantville, Parkers,** et nombre d'autres centres industriels naguère si troublés sont devenus des lieux relativement paisibles. Plus d'une de ces importantes cités est passée du reste par des alternatives inouïes, quelquefois subites, de prospérité et de décadence, et Pithole, la ville-champignon, poussée en un jour, Pithole, qui a eu ses hôtels, son théâtre, ses journaux, ses églises, Pithole née d'hier, qui a fait un moment tant de bruit, a été si populeuse, si remuante, est déjà une ville fossile. Elle a perdu tous ses habitants, et si quelque Pitholien lui est né, cet honorable citoyen aura un jour quelque peine à retrouver sa ville natale[2]. »

L. SIMONIN.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1875.)

Les mines aux États-Unis.

L'Union américaine dispute le premier rang aux autres nations civilisées pour la production agricole et manufacturière : elle a incontestablement le premier rang pour les richesses et la production minérales. C'est l'**or**

---

1. Voy. p. 76.
2. Les Anglais et les Américains ont essayé plusieurs fois d'employer le pétrole au chauffage des chaudières à vapeur, sur les bateaux à vapeur, dans les locomotives, les usines, les fours à boulanger, les pompes à incendie. Les Russes, qui possèdent dans la Transcaucasie de merveilleuses sources de pétrole et de naphte, en font, dans l'industrie des transports, un usage courant. On sait quelle consommation de pétrole font actuellement les cycles et les voitures automobiles. Les 187 établissements d'Oil-City, qui s'occupent de la production, de l'épuration et du commerce du pétrole, manqueront plus vite d'huile minérale que de débouchés exportateurs.

qui a hâté le peuplement des Etats du Pacifique et surtout de la Californie, et déterminé le courant énorme d'immigration auquel ce pays doit sa vraie fortune, plutôt agricole qu'aurifère. La production moyenne annuelle de l'**or** aux Etats-Unis, qui est en diminution, s'élève à 286 millions de francs (*Californie*, *Colorado*, *Montana*, *Dakota*, *Nevada*, *Idaho*, *Orégon*, *Arizona*); la production de l'**argent** (*Colorado*, *Montana*, *Utah*, *Nevada*, *Idaho*, etc.) est évaluée à 350 millions. En cent ans (1790-1890) les Etats-Unis ont produit 9358 millions de francs d'or et 5 milliards d'argent. Les mines de **fer** (*Michigan*, *Alabama*, *Pensylvanie*, *New-York*) ont donné une moyenne annuelle de 14 à 16 millions de tonnes; les gisements de **cuivre** (*Montana*, *Michigan*, *Arizona*), 120 000 tonnes; le plomb, 160 000 tonnes; les bassins **houillers,** 150 millions de tonnes (*Pensylvanie*, *Ohio*, *Illinois*, *Virginie*, *Iowa*, *Maryland*, *Indiana*, etc.) : les puits de **pétrole** de la *Pennsylvanie*, de la *Virginie*, du *Kentucky*, de l'*Ohio*, etc., ont atteint un débit de 54 millions d'hectolitres en 1885. Le premier forage, fait à Titusville, date de 1859 : il était à une profondeur de 21 mètres, et donna aussitôt 48 hectolitres par jour. On creusa sans relâche des puits par milliers dans la Pennsylvanie; l'agiotage devint effréné : sources pétrolifères, terrains, maisons, moyens de transport, tout devint la proie des compagnies et le prétexte de spéculations inouïes, jusqu'au jour où une association sans rivale (Standard Oil) imposa à toutes les autres sa loi et tua la concurrence. On a cherché le pétrole jusqu'à des profondeurs de 300 mètres. Ceux de Pennsylvanie, qui sont toujours les plus abondants, ont fourni, en 1882, plus de 123 000 hectolitres par jour. Ils sont descendus peu à peu à 85 000, et le rendement tend à s'affaiblir, à cause de la découverte d'autres gisements pétrolifères dans l'ouest, et du développement des naphtes du Caucase. Le tiers des huiles minérales est employé comme combustible, le reste pour l'éclairage.

En 1859, quelques orpailleurs californiens traversant le territoire de Nevada alors entièrement désert, découvrirent, sur les bords de la rivière Carson, les fameux gîtes argentifères nevadiens; ils y bâtirent les villes de Virginia-City et de Silver-City. Les amas de minerais étaient d'une incroyable richesse : en cinq ans (1873-1877), les deux qui portaient le nom de *California* et *Consolidated-Virginia* ont livré 520 millions de francs. Toutefois on a constaté que, dans ces dernières années, le rendement de l'argent était stationnaire, et celui de l'or en décroissance. Parmi les richesses minérales de la Californie, une des plus importantes est celle du mercure, qui n'était jadis fourni que par les mines d'*Almaden* (en Espagne) et d'Idria (en Autriche). M. le comte Louis de Turenne a visité, en 1878, les mines de *Sulphur-Bank* situées au nord de San-Francisco, et qui sont exploitées à ciel ouvert; elles produisent par mois 600 bouteilles de mercure (une bouteille contient environ 76 livres 1/2 de métal et vaut de 8 à 10 cents la livre). La mine de *New-Almaden*, dans le même Etat, et suivant le même

voyageur, en fournit par mois près de 900 bouteilles. (V. sur l'industrie minière aux Etats-Unis, le *Journal des Economistes*, février 1880, et les articles cités de M. Simonin.)

Les débuts de San-Francisco.

« Jusqu'en 1846, San-Francisco ne fut connu que comme le siège d'une mission secondaire, et le seul village qui s'y fût formé, à peu près sur l'emplacement de la ville actuelle, représentait à peine une population de 200 âmes; encore ce chiffre ne s'expliquait-il que par l'établissement d'un port appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson. A peine les Américains eurent-ils implanté en Californie leur bannière étoilée que tout changea de face; séduits par les admirables avantages naturels de cette position, ils affluèrent si promptement qu'en moins d'un an le nombre des maisons doubla, la population fut sextuplée. Un recensement, fait en juin 1847, constata que déjà la plupart des nations du globe avaient des représentants à San-Francisco, qu'en moins d'un an la ville avait acquis une importance supérieure à celle de Monterey[1], et que, dans le dernier trimestre de 1847, son mouvement d'importation et d'exportation dépassait un demi-million de francs. L'événement qui devait décider de l'avenir du pays approchait. Vers le commencement de 1848, le bruit se répandit qu'on avait trouvé de l'or en grandes quantités dans l'intérieur, au pied des montagnes de la Sierra-Nevada.

» San-Francisco en ressentit un choc électrique. Pendant les deux premiers mois qui suivirent la nouvelle, on y avait vu 250000 dollars expédiés des mines, malgré le petit nombre des travailleurs, puis 600000 pendant les deux autres mois; aussi la ville fut-elle bientôt presque complètement abandonnée. Les maisons restaient à demi-construites, le commerce était oublié, et chacun se dirigeait vers la terre promise. « De l'or! tel est le seul cri qui retentisse dans le pays depuis les bords de l'Océan jusqu'au pied des montagnes, » disait tristement le journal de

1. Monterey, port de l'océan Pacifique, est situé au sud de San-Francisco.

San-Francisco ; « tout le monde nous quitte, lecteurs et imprimeurs ; force nous est de suspendre notre publication. » Ce même dernier numéro annonçait pourtant en France la révolution de Février sous cette engageante rubrique : *guerre universelle !* Mais New-York lui-même eût-il été bouleversé comme l'était Paris, que nul en Californie ne s'en fût préoccupé un instant. Cependant la magique nouvelle avait promptement dépassé les limites de la contrée pour se répandre dans le monde entier ; accueillie d'abord avec incrédulité, elle finit en peu de temps par convaincre jusqu'aux plus sceptiques.

» L'année 1849 pour San-Francisco est restée misérable entre toutes. L'émigration, bornée d'abord aux riverains du Pacifique, n'avait pas tardé à amener un premier contingent de quinze mille Mexicains, Péruviens et Chiliens ; puis les navires d'Europe étaient arrivés à leur tour, le courant de passage s'était établi à travers l'isthme de Panama, et le chiffre des débarquements se trouvait, à la fin de l'année, porté à plus de quarante mille.

» C'était l'époque des salaires fabuleux ; le simple manœuvre gagnait un dollar (5 fr. 30) l'heure, et n'en avait pas qui voulait ; l'ouvrier de profession faisait payer sa journée jusqu'à 20 dollars, et les charpentiers se mirent en grève plutôt que de voir leurs gains quotidiens descendre au dessous de 85 francs. *Every body made money*, s'écrie avec enthousiasme une curieuse chronique californienne ; « tout le monde *faisait* de l'argent, et chacun devenait riche du jour au lendemain »........

» .... On conçoit qu'il fut assez difficile de pourvoir, en quelque sorte, d'un jour à l'autre, aux besoins de la population qui affluait ainsi de toutes parts. Lui bâtir des maisons était matériellement impossible, alors que la moindre construction, tant par le coût de la main-d'œuvre que par le prix des matériaux, revenait à un dollar la brique. Le bois au contraire ne revenait guère qu'à huit francs le mètre ; des hangars et des baraques s'élevèrent donc en différents points, destinés à servir d'hôtels ou de restaurants, et en même temps la grande masse des nou-

veaux débarqués campait sous le frêle abri de tentes improvisées, souvent aussi en plein air. Ces tentes couvraient tout, grimpaient au sommet des collines, s'éparpillaient sur leurs flancs, descendaient dans les vallées les plus fangeuses, et lorsque arriva la saison pluvieuse, qui cette année fut plus longue, plus rude et plus hâtive que de coutume, ces misérables demeures elles-mêmes devinrent presque inhabitables au milieu des flaques d'eaux stagnantes et miasmatiques qui les entouraient. Les apparences de rues tracées dans ce dédale se trouvèrent de même converties en bourbiers infects, réceptacles d'immondices et de débris organiques de tout genre, ou en véritables fondrières où l'homme disparaissait souvent jusqu'à mi-corps. On comprend quels ravages devaient exercer les maladies nées de cette profonde insalubrité sur une population déjà affaiblie, tant par les fatigues du voyage que par les privations multipliées de cette existence sans nom.

» Tels furent les commencements de San-Francisco. Qui l'eût revu au bout de trois ou quatre ans seulement se serait certainement refusé à reconnaître, dans la ville monumentale étalée sous ses yeux, l'informe amas de taudis encore présent à son souvenir. Deux gravures, populaires dans le pays, résument ce progrès sous une forme saisissante. La première reproduit l'aspect de 1849 ; on dirait le coup d'œil confus et désordonné d'un vaste camp de bohémiens. La seconde représente la ville de 1854 ; d'interminables rues symétriquement alignées, où les voitures roulent sur un solide plancher de sapin, en attendant un pavage définitif ; d'imposantes et massives constructions ; une industrie productive, se révélant par les nombreuses cheminées d'usines qui se dessinent aux limites de la cité ; partout la vie et le mouvement. On croit voir l'œuvre de plusieurs générations. Malgré l'absence de toute direction, malgré les continuels soucis d'une spéculation effrénée qui bouleversait toutes les fortunes, une ville de 60000 âmes était sortie de terre comme au coup de baguette d'une fée[1]........

1. L'importation, qui n'était en 1849 que de 178000 tonnes, montait à

» ..... Il est peu de progrès qui ne se traduisent en chiffres. Ici cette ville de premier ordre, sortie de terre ou mieux de l'eau en moins de temps que nous n'en mettons à construire une ligne ordinaire de chemin de fer, cette ville ne se créait qu'au prix des conditions financières les plus anormales. A un sol montueux et hérissé d'élévations, on avait donné une déclivité égale et commode ; les collines rasées avaient servi soit à remplir les creux, soit à combler l'espace libre entre les pilotis ; mais la valeur des terrains ainsi formés s'était nécessairement ressentie du prix exorbitant de la main-d'œuvre. Pour en donner une idée, nous choisirons par exemple la portion de la ville construite sur pilotis, portion qui, en sa qualité de bien municipal, a fourni à plusieurs reprises la matière de ventes considérables. On voit encore aujourd'hui la mer qui borde le rivage de San-Francisco découpée en segments plus ou moins étendus au moyen de lignes de pieux sortants de l'eau ; ce sont les *water lots* dont nous parlons. Une semblable propriété, si avantageuse qu'en fût la situation, ne pouvait qu'être onéreuse au début par les travaux qu'elle imposait. Aussi, en 1847, avant la découverte de l'or, même dans les conditions les plus favorables, c'est-à-dire sur la laisse de basse mer, ces lots se vendaient-ils au maximum sur le pied de 0^{fr},65 le mètre : dès lors en effet, les Américains commençaient à pousser leur ville sur les flots. Six ans plus tard, en 1853, alors que la grande fièvre de construction commençait déjà à diminuer, des water-lots, moins avantageusement situés que les précédents, se vendaient en moyenne au prix de 333 francs le mètre, et 592 francs lorsque le lot devait former le coin de deux rues ; c'est à peu près le prix des terrains dans le centre de Paris, début dont pouvait assurément s'enorgueillir la jeune cité, et qui cependant était hors de tout rapport avec la valeur en quelque sorte sans limite du loyer de ces biens. Ainsi en 1849,

---

500 000 en 1853, et en 1854, atteignait un million. Les quais (*wharfs*) de la nouvelle cité se développaient sur une longueur de 4 000 mètres, et les clippers de 3 000 tonneaux et au-dessus venaient s'y amarrer par 15 et 20 mètres d'eau.

un simple magasin, grossièrement construit en planches, coûtait par mois, et d'avance, plus de 16000 francs ; une maison en bois de deux étages, sur la place principale rapportait par an 642000 francs; une autre maison, également en bois et sur la place, mais sans étage et assez semblable à une écurie pour cinq ou six chevaux, se louait plus de 400000 francs par an; enfin une tente en toile servant au premier établissement de la célèbre maison de jeu El Dorado, représentait un loyer annuel de 289000 francs. Ces prix disproportionnés furent lents à baisser, car la population augmentait plus vite que les constructions ne s'élevaient, et en 1854, la boutique la plus simple et la plus commune, presque une échoppe, ne se payait pas moins de 15 ou 1800 francs par mois; plus grande, elle en valait 5 ou 6000, souvent même davantage. Les salaires étaient à l'avenant. Nous avons dit un mot de ceux de 1849 ; ils avaient peu varié en 1854 et même en 1855, bien que sous plusieurs rapports on fût alors sorti des circonstances exceptionnelles des premières années. Un bon ouvrier de profession gagnait facilement de 50 à 60 francs par jour, le simple manœuvre de 20 à 25 ; les gages d'une domestique étaient de 400 francs par mois. Tandis que ces prix se maintenaient aussi rapprochés du taux primitif, d'autres, heureusement, rentraient dans des limites plus normales. Ainsi la nourriture était dans le principe l'une des dépenses les plus exorbitantes de San-Francisco; un repas modeste y coûtait de 20 à 25 francs, et les moindres pensions étaient de 500 francs par mois. Dès 1855, ces chiffres étaient réduits de plus de moitié ; mais les fluctuations les plus considérables furent celles qui portèrent sur les marchandises de tout genre formant les cargaisons d'importation. Les prix extraordinaires de 1848 et 1849 avaient allumé une ardente fièvre de gain chez les armateurs des ports d'Europe et des Etats-Unis ; ils entendaient avec ennui raconter les immenses bénéfices réalisés sur les objets de première nécessité, comme quoi les planches étaient bon marché à 10 francs le mètre et certains clous particuliers vendus jusqu'à 50 francs l'once, comment les fortes bottes

nécessaires aux mineurs se payaient de 5 à 600 francs, un jeu de vêtements le double, et ainsi du reste. Le résultat fut en 1850 et 1851, un arrivage de marchandises infiniment supérieur à tous les besoins de la place. La demande avait surpassé l'offre ; à son tour, l'offre surpassa la demande de manière à renverser toutes les prévisions. On vit des chargements entiers vendus à l'encan et certaines marchandises ne valurent pas les frais d'emmagasinement; d'autres étaient abandonnées faute d'acheteurs : le tabac, par exemple, était devenu si abondant qu'on en voyait des caisses pleines servir à combler les fondations des maisons construites sur pilotis. De telles dépréciations devaient nécessairement produire une perturbation considérable dans les fortunes, mais la masse de la population y gagna, et, dans cette difficile période de débuts, on conçoit quel secours inespéré lui fut une semblable quantité d'approvisionnements à vil prix. »

E. DU HAILLY[1],

Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord.

(Paris, 1864, in-18, Dentu.)

Le premier et le second âge de la société californienne.

« Les cinq ou six premières années de l'existence de San-Francisco forment l'époque de la guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes*. Frisco[2] présentait alors la physionomie de toutes les villes naissantes de l'Amérique.... Aux mines, le travail excessif; dans la ville, l'orgie en permanence ; les rixes, les meurtres, les assassinats partout. L'absinthe et le sang coulaient à flots[3]; les pre-

1. Sur du Hailly, voir page 30.
2. C'est sous cette abréviation que les fondateurs de San-Francisco désignent leur ville.
3. C'est alors que le revolver, le rifle ou le bowie-knife (couteau-poignard) étaient les arbitres suprêmes de tous les différends. Chacun portait un arsenal à sa ceinture; la nuit, un *squatter* nouveau venu s'installait et se barricadait sur l'emplacement qu'il avait trouvé à sa convenance; le propriétaire essayait de l'en déloger à coups de hache et de revolver; le combat fini, les dépouilles et l'emplacement restaient au vainqueur. Aux meurtres s'ajoutèrent les incen-

miers arrivés venaient du seul État à esclaves de l'ouest, le Missouri. Après avoir traversé les déserts du continent, après avoir les premiers occupé les terrains aurifères, les Missouriens virent arriver leurs frères de l'est, qui devinrent bientôt de formidables compétiteurs. L'antagonisme qui, dans le vieux monde des Américains, a toujours subsisté entre le Yankee et l'homme du sud, venait s'ajouter aux rivalités du métier. Comme moralité, les uns valaient les autres[1]. Mais l'immigration des hommes du nord continuait, celle du Missouri tarissait. Après cinq ans d'une

---

dies qui dévoraient chaque fois presque en entier cette ville faite de tentes, de baraques, de constructions légères de bois de sapin revêtues de toiles peintes. Le souvenir de ces désastres n'est pas encore oublié; cinq fois, en moins de deux ans, le 24 décembre 1849, le 4 mai et le 17 septembre 1850, le 4 mai et le 22 juin 1851, la ville fut presque anéantie; chaque fois on la vit renaitre de ses cendres, plus belle et plus vaste. L'activité et l'énergie des habitants lassèrent à la fin la scélératesse des incendiaires; l'impuissance de l'autorité étant démontrée, les habitants résolurent de pourvoir eux-mêmes à la police de la cité. Ils tinrent une assemblée générale (meeting) et y posèrent les bases d'une « association pour la protection de la propriété et le maintien de l'ordre. » Ce fut le terrible *Comité de vigilance*, qui dirigea surtout ses sentences capitales et sans appel contre une bande d'aventuriers, les *hounds* (limiers, chiens de chasse), organisés pour piller la nuit les boutiques, magasins, restaurants, vider les coffre-forts et assommer au besoin les volés récalcitrants. Le coupable saisi était traîné devant les membres du comité, immédiatement jugé et condamné; on lui passait une corde au cou, la foule en saisissait l'extrémité, et le patient, suspendu à une poutre, ou à un arbre, était balancé dans l'espace jusqu'à la convulsion suprême.

1. San-Francisco se donna tout de suite un maire et un conseil d'*aldermen* pour la gestion des fonds municipaux. On devine quelle pouvait être la probité d'une magistrature recrutée parmi des aventuriers pour qui le désintéressement et l'abnégation étaient de pures sottises. Les votes de la multitude allaient au plus offrant et souvent aux plus grotesques. Les édiles pêchaient en eau trouble, et dans les comptes fort obscurs des travaux de la ville naissante s'enrichissaient scandaleusement. Les luttes électorales commençaient par des injures, continuaient par des coups de poing, et se terminaient souvent par de véritables batailles rangées. Un jour, trois candidats, trois colonels (on sait qu'en Amérique le titre de colonel n'implique pas du tout l'idée de régiment et de soldats), briguaient le poste de shérif; le colonel T., étant candidat conservateur, fut écarté tout d'abord; le colonel B., riche propriétaire et grand joueur, essaya de gagner les électeurs en tenant table ouverte dans l'hôtel qu'il possédait et en faisant couler à flots et gratis les brûlantes liqueurs chères aux gosiers yankees. Son succès paraissait assuré. Quand vint le jour du vote, dans les rues retentissant des hourrahs de la foule, du tapage des musiques, des canons et des pétards, parut inopinément le troisième concurrent, le colonel H., aventurier connu par ses prouesses dans la guerre du Texas. Monté sur un magnifique cheval, il se mit à exécuter devant la foule ébahie tous les exercices de voltige, toutes les manœuvres de manège, toutes les cabrioles de haute école que le grand art de l'équitation, où il était passé maître, pouvait lui fournir. Les électeurs émerveillés crièrent : *Hourrah for H.*, et, oubliant les libations électorales du colonel B., votèrent avec enthousiasme pour l'incomparable écuyer. « Vous voulez un roi qui sache monter à cheval, disait M. de Talleyrand, prenez Franconi. »

anarchie qui n'empêchait pas le progrès matériel de la ville, les hommes du nord se sentirent en force, et bientôt ils eurent décidément le dessus. Ils établirent le fameux *Comité de vigilance*. Tout homme qui avait commis un meurtre ou qui, seulement par sa conduite, permettait de supposer qu'il serait capable de tuer son prochain, fut, surtout s'il était du sud, traduit devant le comité et pendu au premier arbre. C'est de la création de ce tribunal, tout partial, arbitraire et irrégulier qu'il était, que date l'établissement d'un état de choses au moins supportable. Les hommes de désordre de la ville, transformés en juges, prirent eux-mêmes du goût à faire de l'ordre. Tout le monde s'en trouvait mieux.

» C'est ici que s'ouvre la seconde époque (1855) ; le règne des *pikes*, grâce aux exécutions sommaires, était clos à jamais. Les membres du comité de vigilance eurent le bon esprit de le dissoudre eux-mêmes, et de céder la place à des tribunaux régulièrement constitués[1]. Mais une autre révolution s'accomplissait graduellement dans les esprits. Au commencement, tout le monde avait couru aux mines. Dans les imaginations des premiers émigrants, la Californie n'était qu'une carrière d'or pur. A la fin on comprit que l'or cherché ne se trouvait pas seulement dans les placers.

---

1. Le Comité de vigilance appliquait sous une forme nouvelle la fameuse *loi de Lynch*. On désigne aux Etats-Unis sous le nom de *loi de Lynch* une procédure sommaire qu'on applique à un scélérat pris en flagrant délit de vol, d'assassinat, d'incendie, etc. La foule réunie autour du coupable délibère un instant, puis le vote a lieu à mains levées, le plus souvent sans que personne ait pris la défense de l'accusé, ou sans que les magistrats ordinaires aient pu intervenir. La sentence est prononcée sans appel et sans sursis, une potence dressée, et le condamné « lancé dans l'éternité. » Vainement la Constitution des Etats-Unis s'est efforcée d'abroger cette loi barbare, qui a été appliquée trop souvent à des innocents, et qui met une arme terrible entre les mains d'une foule passionnée et aveugle. La législation la condamne, mais les mœurs la tolèrent, et dans les régions encore demi-civilisées du Far-West, les colons, les mineurs et les pionniers n'hésitent guère à en user. — Voici maintenant l'origine historique de la loi de Lynch. John Lynch était un colon irlandais de la Caroline du Sud qui exerçait au dix-septième siècle les fonctions de chef de justice. Le pays étant en proie aux dévastations et aux attaques à main armée d'aventuriers et d'esclaves fugitifs que la justice ordinaire était impuissante à réprimer, Lynch fut investi contre les bandits de pouvoirs dictatoriaux. Il fit juger et exécuter séance tenante, sans recours d'aucune sorte, tous ceux qui furent pris, et terrorisa si bien les criminels qu'il en débarrassa l'Etat de la Caroline.

On découvrit même que d'autres occupations rendraient plus que la fouille et le lavage, pourvu qu'on importât dans le pays ce qui lui manquait : des capitaux et de l'honnêteté. Des hommes pourvus des uns et de l'autre commencèrent alors à arriver et à s'établir à San-Francisco........

» ..... La vraie richesse de la Californie n'est pas l'or qu'on extrait de ses entrailles, c'est la fertilité de son sol. Si les renseignements statistiques qu'on m'a donnés sont exacts, la sixième partie de ses terres labourables est mise en culture. Les principaux produits sont et seront toujours les céréales. On en récolte assez pour pourvoir aux besoins du pays et exporter au Japon, en Chine, au Mexique, des quantités considérables de farine. »

Baron DE HUBNER[1], *Promenade autour du monde*, t. Ier.

(Paris, 1873, 2 vol. in-18, Hachette.)

L'agriculture en Californie.

« Cette terre que des milliers de mineurs fouillent fiévreusement pour lui arracher le précieux métal qu'elle contient, cette terre n'est pas seulement la terre de l'or, mais aussi celle des moissons abondantes, des fruits incomparables, des forêts gigantesques. Tout y pousse, tout y fleurit, tout y mûrit. » Quand les premiers chercheurs d'or y débarquèrent, « de vastes forêts de pins, de cèdres, de lauriers, de madronas, de chênes, de sycomores couvraient les pentes de la Sierra-Névada, des montagnes de Coast-Range, de Santa-Lucia et de Monterey. Sous leurs épais ombrages erraient en liberté l'ours gris et l'ours noir, le chat sauvage, les loups, les cayotes, les daims, les antilopes : lièvres, lapins, écureuils foisonnaient. Sur les eaux de la baie, les canards et les oies sauvages, puis dans les plaines, les cailles, perdrix, tourterelles, oiseaux de toute taille et de tout plumage, depuis le vautour californien mesurant dix pieds d'envergure jusqu'au minuscule oiseau chanteur. »

Le climat californien est un des plus agréables du monde, exception faite de San-Francisco, où la température est plus brumeuse et plus froide, à cause de sa situation au débouché de la Corne d'Or. Mais, dans l'intérieur, les hivers sont plus doux, les étés plus frais que sous les latitudes correspondantes, aux Etats-Unis, en Espagne, en Italie, en Grèce. « Les changements de température sont gradués, exempts de tran-

1. M. le baron de Hübner, diplomate allemand, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, est né à Vienne en 1811 ; il a rempli plusieurs missions diplomatiques en France, en Portugal, en Italie, en Allemagne. En 1868, il parcourut l'Asie et l'Amérique et écrivit ses impressions de voyage. Il est l'auteur d'une importante monographie historique, *Sixte-Quint* (Paris, 1870, 3 vol. in-8°). M. de Hübner a été élu associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1867. Il a publié en 1886, en 2 vol. : *A travers l'Empire britannique*.

sitions brusques, le fond de l'air est plus sec, les jours voilés moins nombreux, les coups de vent plus rares, et plus rares encore les orages, la grêle, la neige et la gelée. Les vents réguliers du nord amènent le beau temps, ceux du midi la pluie. Dans la région sud, l'oranger, le citronnier, l'olivier, le figuier, la vigne, rencontrent les conditions les plus favorables. » La température est très constante; il pleut très peu dans les bassins du Sacramento et du San-Joaquin. A Sacramento il y a une moyenne de 230 jours sans nuages, 85 jours partiellement couverts, 60 pluvieux.

» De ces conditions atmosphériques résulte un climat très sain, remarquable surtout par l'absence d'humidité dans l'air. Cette siccité est telle que de la viande crue laissée au dehors se sèche sans entrer en décomposition et que les cadavres d'animaux se momifient sans exhaler de miasmes. Un outil d'acier laissé des semaines entières à l'air ne se rouille pas. A San-Francisco, la mortalité est en moyenne de 21 pour 1 000 ; elle est de 39 à Naples, 38 à Berlin, 30 à Rome et 24 à Londres. Les décès occasionnés par les maladies de poitrine sont inférieurs de moitié à ceux des Etats-Unis; mais les maladies du cœur, névralgies et ophtalmies sont plus fréquentes. Les fièvres sont rares et les épidémies presque inconnues. La Californie offrait donc à l'agriculture, avec un climat d'une grande salubrité, un sol fertile, merveilleusement adapté à tous les genres de culture, et surtout un débouché assuré et rémunérateur au delà de toute attente. »

(C. DE VARIGNY, *Revue des Deux-Mondes*, 7 déc. 1886.)

Les petits maraîchers, au début de l'immigration, firent des fortunes rapides. Aux aventuriers des *placers* qui fouillaient le sable des rivières dans les vallées désertes et encore incultes et ramassaient jusqu'à 500 piastres ou 2 500 francs de pépites par jour, ils vendaient au poids de l'or leurs légumes et les autres produits du sol. Une poule valait 25 francs et un lapin 50. Les céréales rendaient, dans ce sol merveilleusement fertile, 170 pour 1. On a calculé que, dans le comté de Stanislas, un hectare de terre bien cultivé coûtait 87fr,50 de frais et rapportait 250 francs. L'orge, l'avoine, ont des rendements encore supérieurs au blé, en moyenne 70 à 80 boisseaux à l'hectare : le coton, le tabac sont également prospères. L'élevage des troupeaux a plutôt diminué d'importance; depuis que l'or a attiré tout un peuple dans les contrées où paissaient en liberté les troupeaux des Indiens et des *rancheros*, les forêts, les savanes, les terres vagues, les pâturages illimités ont été défrichés, labourés, ensemencés. Les domaines du bison disparu sont couverts de champs de cultures et de jardins potagers ou fruitiers. M. de Varigny dit que les marchés de San-Francisco ont vu exposer des choux de 15 livres, des potirons de 100, des oignons de 2, des betteraves de 30, des navets de 7, des carottes de 5.

Ce sont des Français qui ont tenté les premiers essais de cultures fruitières, eux aussi qui ont planté, et avec un grand succès, les premiers

vignobles californiens dans les comtés de Los Angelès, de Sonoma, de Napa, de Santa-Clara, d'Amador[1].

Les vignobles de la Napa (Californie).

« A peu de distance de Vallejo, la ligne de Sacramento traverse *Napa-Junction;* là les voyageurs désireux de visiter la Gironde américaine prennent un train qui les conduit, en serpentant sur les bords de la Napa, jusqu'au mont Hélène. Ce roi de la vallée, du haut de sa cime neigeuse, veille sur les riches vignobles couchés à ses pieds, et les protège pendant les tristes journées d'hiver contre les sauvages attaques du nord. En quittant *Napa-Junction*, la voie ferrée traverse les terres basses, à moitié submergées, qui forment le delta de la Napa; ces terrains, une fois défendus par des digues, sont d'une fertilité très grande et conviennent surtout à la culture des céréales. Au-dessus du delta, la vallée se rétrécit, et les collines qui la bordent accentuent davantage leurs pentes, couvertes de forêts de chênes et de sapins; les bords du fleuve sont seuls cultivés; les champs, nouvellement retournés par les labours d'automne, ne présentent qu'une vaste nappe brune tranchant étrangement sur le vert sombre des sapinières qui les dominent. La voie ferrée, suivant toujours les rives du fleuve, monte vers le mont Hélène, dont la tête blanche est déjà visible au loin; nous traversons Napa, le chef-lieu du district du même nom, qui comprend toute la vallée, puis Soda-Spring, dont les eaux gazeuses se trouvent sur toutes les tables de San-Francisco; enfin White Sulphur Spring où nous quittons la voie ferrée pour aller visiter les sources et les établissements vinicoles.

---

1. **Les fruits aux Etats-Unis.** — La Californie n'est pas la seule terre productive de fruits. L'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, les Etats atlantiques du Nord, et les Etats du Sud disputent le marché aux produits californiens pour les *pommes*, *poires*, *pêches*, *fraises*, *cerises*, etc. Le pays des grands vergers et des fruits savoureux qui sont conservés par des procédés savants, ou transformés en confitures et liqueurs, est la région située entre la Delaware et la Chesapeake. On y trouve des domaines immenses qui ne récoltent que des pêches et des raisins de table, et les expédient par des flottilles et des trains spéciaux. On évalue à 800 millions le total de cette culture fruitière. Les vergers et les vignobles occupent 50 000 personnes; la culture des fleurs, 18 000 patrons et jardiniers. — En 1890, on comptait aux Etats-Unis 7 000 hectares de pépinières, répartis en 4 500 établissements; leurs ventes représentent annuellement 150 millions de francs en plantes de jardinage et en fleurs coupées. L'exportation annuelle des fruits est d'environ 30 à 35 millions de francs.

» Quoique la fabrication des vins en Californie n'ait qu'une origine toute récente, le rapide développement de cette industrie est bien de nature à faire présumer qu'elle ne tardera pas à constituer une redoutable concurrence pour nos vignobles, non pour ceux des premiers crus, mais pour les vins ordinaires, dont la consommation s'accroît de jour en jour. Déjà, en 1879, la Californie seulement a produit 17 millions d'hectolitres de vin, soit plus de la moitié de la production de la France entière qui s'élève à 30 ou 40 millions d'hectolitres. Encore est-il bon d'ajouter que les viticulteurs californiens considèrent que la vigne n'occupe, à l'heure qu'il est, que le tiers des terres où elle pourrait pousser, et que les terrains qui lui conviendraient le mieux n'ont pas encore été défrichés à cause des difficultés que présente leur mise en culture. Le climat de la Californie en général, et celui de la vallée de Napa en particulier, est très favorable à la vigne. Les gelées de printemps et d'automne y sont excessivement rares : au moment de la maturité, les grappes ne sont jamais détruites par des brouillards, et, pendant la saison chaude, le vigneron n'a à redouter ni grêle ni orage. En outre, le sol des vignobles californiens n'a pas encore été appauvri par la culture, les plants y reprennent une nouvelle vigueur, qui leur permet de résister aux insectes et aux maladies qui désolent nos districts vinicoles, et la force des ceps est assez grande pour leur permettre de porter leurs fruits sans le secours d'échalas, d'où une grande économie dans les frais de culture. Il y a quelques années seulement, la cherté et la rareté de la main-d'œuvre, en empêchant le propriétaire de produire à bon marché et en grandes quantités, arrêtaient le développement de la viticulture; mais, depuis lors, l'émigration chinoise est venue fournir aux fermiers des ouvriers nombreux et à bon marché. Au moment de la récolte, ce dernier n'a plus qu'à traiter à forfait avec un Asiatique qui lui fournit le nombre d'ouvriers dont il a besoin, et en quelques jours tous ses raisins sont rentrés et mis en cuve.

» Enfin, les vins de la Californie ont trouvé un solide appui dans les tarifs protecteurs de l'Union[1], et c'est vraisemblablement à leur intervention qu'il faut attribuer en grande partie

1. Nos vins paient aux Etats-Unis 57 fr. les 100 kilos en tonneaux ; 0 fr. 70 par bouteille; le champagne, 2 fr. 60 par bouteille.

l'écoulement rapide des produits de chaque nouvelle récolte du district de la Napa[1]. »

Maurice JAMETEL, *Une excursion dans la vallée de la Napa.*
(*Revue de géographie*, décembre 1881.)

Les vignobles californiens ont importé et planté des espèces étrangères venant d'Europe, et les procédés de permutation et de préparation fournissent des variétés nombreuses, vins secs, vins sucrés, vins mousseux, vins légers, vins alcooliques. On compte dans la région plus de 30 millions de ceps. Les vignobles appartiennent pour la plupart à des étrangers; les vins sont en général médiocres, de couleur foncée, sans arome. Les vins mousseux sont les plus répandus: on en produit 3 millions de bouteilles par an. Les statistiques fournies par M. Jametel ne sont plus exactes. Les belles espérances vinicoles des Californiens ont été quelque peu déçues. En 1890, les Etats-Unis n'ont guère produit que 1 200 000 hectolitres de vin; en 1894, 165 000 bouteilles et 30 000 hectol. seulement, et ils ont distillé 77 000 hectol. d'eau-de-vie de vin. La Californie entre pour plus de moitié dans cette production vinicole et alcoolique.

Les nègres du Sud.

« J'avais été un peu froissé de voir les nègres invariablement, dans les villes que j'ai visitées, garçons d'hôtel, commissionnaires, décrotteurs ou mendiants, toujours tendant la main sous un prétexte quelconque, jamais tenant boutique ni même employés à un métier manuel exigeant de l'adresse ou de l'intelligence. Je leur en voulais un peu d'avoir conservé, même alors qu'ils n'y étaient plus forcés, cette habitude, ce goût de la servilité. Aussi, tout en me disant que cette dégra-

1. Les vignobles de la Napa ne sont pas les seuls dont s'enorgueillisse le Yankee; M. Jules Remy raconte que, dans son voyage à travers l'Utah, il fut invité à un souper chez d'honorables négociants américains, MM. Gilbert et Gerrish. « L'esprit, les jeux de mots animèrent la fête comme si nous nous » fussions trouvés à New-York ou à Paris. On nous fit boire de pétillant » Catawba, qui nous rappelait par son écume, par sa couleur et même par » son goût, le nectar des coteaux de Reims et d'Epernay. Ce vin de Catawba, » que plus tard nous avons bu sur son sol natal, à Cincinnati, est le produit de » vignes transplantées des bords du Rhin sur les bords de l'Ohio. On en fait » de deux sortes, l'une, le *catawba* proprement dit, incolore ou légèrement » ambrée; l'autre, l'*isabella*, de couleur rose, plus sucrée et plus propre à » flatter le palais délicat des femmes. Le vin mousseux d'Amérique est » aussi exhilarant que le nôtre, mais en même temps, il est plus fort et plus » capiteux. On peut dire, en somme, qu'il est inférieur aux bons crus de la » Champagne. Cependant il est préférable aux vins frelatés qu'un commerce » déshonnête introduit trop souvent à l'étranger... Le voyageur français ne » peut voir sans honte et sans regret les drogues de toutes sortes que l'on » jette sur les plages lointaines sous le nom de vin de Champagne, et souvent » avec des étiquettes fort respectables. J'ai vu vendre sur un marché océanien » un prétendu vin de Sillery que le capitaine, qui l'avait à son bord, m'avoua » avoir payé 0 fr. 60 la bouteille dans un port de France; et ce même vin » était vendu en gros dans le port de destination 50 francs la douzaine. » (*Voyage au pays des Mormons*, t. II.)

dation dont j'étais le témoin attristé était la conséquence de l'état où ils avaient été si longtemps maintenus et de toutes les souffrances qu'ils avaient endurées, j'étais bien près de conclure que cette dégradation était irréparable..... Pour en avoir le cœur net, j'ai fait causer à ce sujet un homme du nord, des plus intelligents, qui est venu s'établir dans le sud après la guerre :

» Vous auriez tort, me dit-il, de juger l'ensemble de la population nègre par celle que vous rencontrez dans les villes. C'en est au contraire la partie la plus mauvaise. Ces commissionnaires, ces décrotteurs, ces hommes de peine, tous plus ou moins en guenilles, que vous voyez dans les rues, ce sont les fainéants de la race qui sont venus dans les villes, parce qu'ils ont l'horreur du travail et qu'il y est plus facile de gagner sa vie en faisant rien ou peu de chose. Ils ont peu de besoins, et les quelques *cents* qu'ils attrapent par-ci par-là leur suffisent pour ne pas mourir de faim. Ce sont les *lazaroni*[1] du pays. L'élément sain et laborieux de la population, c'est l'élément rural qui continue à travailler sur les domaines qu'elle cultivait autrefois lorsqu'elle était à l'état esclave. J'en ai employé un grand nombre comme ouvriers dans mes plantations de la Floride, et je suis loin d'avoir eu à m'en plaindre. Ils ne sont pas très âpres à la besogne, et il y a une certaine somme de travail qu'il ne faut pas leur demander de dépasser. Mais, en revanche, ils sont peu exigeants pour leur salaire et faciles à conduire. La grande difficulté, c'est, dans leur propre intérêt, de les accoutumer à l'économie. Leur instinct est de dépenser tout ce qu'ils gagnent en habits très voyants, en mouchoirs rouges, en babioles, et de vivre au jour le jour. Cependant ils sont en progrès sous ce rapport. Un assez grand nombre ont affermé par petits lots à leurs anciens maîtres les plantations sur lesquelles ils avaient vécu, et paient régulièrement leurs redevances. D'autres sont même devenus propriétaires de terrains achetés par eux à bas prix, au lendemain de la guerre, et en tirent fort bon parti. La culture du coton, au lieu de se faire en gros, se fait aujourd'hui en détail, mais elle n'en est pas pour cela moins productive, bien au contraire. Le total de balles de coton récoltées s'est élevé de 3 800 000 balles en 1874 à 6 000 000 en 1880. On

---

1. *Lazarone*, plur. *lazaroni*, terme italien qui désigne les mendiants de Naples.

n'évalue pas aujourd'hui à moins de 6 millions de dollars l'ensemble des contributions payées par la population nègre. Comme les contributions sont proportionnelles à la richesse, c'est la preuve de sa prospérité, et les progrès de son bien-être sont visibles à l'œil. J'en suis frappé tous les ans lorsque je vais visiter mes plantations de la Floride. Là où sur ma route, l'année précédente, j'avais laissé une cabane, je retrouve une maison; là où j'avais remarqué une maison, je retrouve une ferme avec ses dépendances, et je puis vous affirmer par ma propre expérience qu'il s'est fait de très bonnes affaires dans le sud depuis quelques années, principalement dans la Géorgie, par la culture du coton, et dans la Floride par celle des oranges.

» Et leur état moral? lui ai-je demandé. — Il faut, m'a-t-il répondu, rendre justice aux efforts que le parti abolitionniste a faits pour que cette grande œuvre de la destruction de l'esclavage, à laquelle il a tant contribué, ne devînt pas, au point de vue des nègres eux-mêmes, une œuvre stérile. Le sud a été inondé de missionnaires et d'instituteurs, les missionnaires étant souvent, du reste, instituteurs, et les instituteurs missionnaires. Des écoles gratuites, où était donné en même temps l'enseignement religieux, ont été fondées partout. Il y en a aujourd'hui dans tous les villages, et on en compte dix-sept dans la seule ville de Richmond exclusivement affectées aux enfants nègres. Sous cette influence, leurs mœurs se sont régularisées, les liens de famille ont repris leur empire, et le résultat de cette transformation a été qu'aujourd'hui la population nègre se développe au contraire dans une proportion beaucoup plus rapide que la population blanche. L'expérience est donc faite, et les deux races peuvent coexister à l'état libre sur le même sol. »

(OTHENIN D'HAUSSONVILLE [1], *A travers les Etats-Unis*,
(*Revue des Deux-Mondes*, 1882.)

La « question nègre » est loin d'être résolue aux Etats-Unis; le blanc considère le noir comme un être inférieur; il le méprise, et dans le Nord, il le hait, et lui témoigne sa répulsion par des vexations et des violences de toute sorte. Malgré l'abolition de l'esclavage, et la charte votée après la guerre, qui reconnaît aux noirs les mêmes droits civils et politiques

1. M. d'Haussonville (Gabriel-Paul-Othenin de Cléron, vicomte), littérateur français, ancien député, est né à Gurcy-le-Châtel (Seine-et-Marne), en 1843. Outre ses récits de voyage en Amérique, il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des études sur *Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres;* sur l'*Enfance à Paris*, et un ouvrage sur les *Etablissements pénitenciers en France et aux colonies* qui a été couronné par l'Académie française, dont il est membre.

qu'aux blancs, les nègres sont victimes du préjugé de couleur; on les tient à l'écart, ils sont réduits aux fonctions subalternes, aux emplois grossiers. Sur 8 millions, on en compte 3000 employés dans les administrations publiques; la plupart sont artisans, domestiques ou journaliers. Plusieurs ont su faire des économies et sont devenus propriétaires : ils sont volontiers par goût et par tempérament, portiers, garçons d'hôtel ou de wagon-lit, barbiers. Ils ont une soixantaine de journaux fondés et dirigés par eux. Ils sont presque tous méthodistes et baptistes. Ils ont des aptitudes pour le commerce, apprennent vite les langues étrangères et la musique.

Il est rare de voir un mariage entre blancs et noirs. Un blanc qui épouse une femme de couleur est mis au ban de la société. Le nègre qui commet un attentat sur une blanche est impitoyablement lynché. On sait la singulière protestation de cet assassin blanc se plaignant qu'on allait le pendre à côté d'un condamné noir. Pour empêcher les nègres d'avoir la majorité dans une élection, on fraude le scrutin, ou on écarte les électeurs noirs des urnes à coups de fusil. La Convention de Columbia (Caroline du Sud), en 1895, a adopté le projet d'ôter aux nègres le droit de suffrage. On a proposé aussi de les parquer dans des réserves comme les Indiens. Mais ce qui a été possible pour 200 000 Indiens ne l'est guère avec 8 millions de *Coloured men*. On a parlé aussi, pour résoudre la question nègre, de transporter tous les noirs en Afrique, patrie de leurs ancêtres. Mais les noirs n'entendent plus quitter le Nouveau Monde, où jadis les blancs les ont importés par force.

Les Indiens du Far-West. — Les Sioux.

Il est difficile d'évaluer exactement le nombre des Indiens libres des prairies disséminés entre le Missouri et les Montagnes Rocheuses. Il y a un demi-siècle, les statistiques du général Cass accusaient un total de 458 000; le dernier recensement donne le chiffre de 246 000, noyés dans une population de race blanche de plus de 50 millions. En cinquante ans, ils semblent donc avoir décru de moitié. La grande famille des Sioux a été presque exterminée en 1890, dans le nord des prairies. Les *Corbeaux*, les *Gros-Ventres*, les *Pieds-Noirs*, les *Cœurs-Percés*, les *Têtes-Plates*, les *Nez-Percés*, les *Cœurs-d'Alène*, les *Pend-d'Oreilles*, etc., qui occupent les territoires d'Idaho et Montana offrent ensemble un chiffre de population inférieur à celui des Sioux, peut-être 20 000. Dans le centre et le sud, les *Paunies*, les *Arrapahoes*, les *Chayennes*, les *Yutes*, les *Kayoways*, les *Pueblos*, les *Comanches*, les *Apaches*, etc., dépassent certainement ensemble le chiffre de 40 000. Les territoires de *Nebraska*, *Kansas*, *Colorado*, *Texas*, *Nouveau-Mexique* sont ceux que ces bandes parcourent. Les *Paunies* sont cantonnés dans le Nebraska, au voisinage du chemin de fer du Pacifique, et les *Yutes* dans les parcs du Colorado. Entre les Montagnes Rocheuses et le Pacifique sont les *Pay-Yutes*, les *Serpents* ou *Shoshonès*, qui occupent surtout l'Utah et la Nevada; enfin les Indiens de l'Arizona, de la Californie, de l'Orégon et du territoire de Washington. Prises ensemble, ces tribus atteignent comme celles des prairies, 100 000 individus.

Les **Sioux** étaient la peuplade indienne la plus nombreuse et la plus belliqueuse des Etats-Unis. Son vrai nom était *Dakota*. On en comptait environ 50 000. Ni les Anglais et les Français au dix-huitième siècle, ni les Etats-Unis au dix-neuvième n'avaient pu soumettre cette nation fière,

très attachée à sa terre. Leur domaine dépassait l'étendue de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne réunies. En 1837 et en 1851, par des traités réguliers signés avec les Etats-Unis, ils consentirent à reporter leur frontière en arrière du Minnesota. Mais les agents américains n'exécutèrent pas les clauses du traité. Une guerre éclata et dura huit ans. En 1862, nouvelle convention de nouveau violée par les colons. Les **Sioux** réclamèrent: on ne les écouta pas. Ils ravagèrent et pillèrent les fermes des settlers, en massacrèrent un millier. Le général Harney réprima cruellement la révolte, et le traité de 1868 concéda aux vaincus, à titre de réserve inviolable, tout le Dakota compris à l'ouest du Missouri et au sud du 46e degré de latitude.

Mais le gouvernement ne sut pas ou ne put pas arrêter les progrès de l'émigration dans le Dakota, favorisée par la construction du chemin de fer du Pacifique, et la découverte des mines d'or des Black-Hills. Autour de la réserve indienne, les fermes se multiplièrent, les villages se groupèrent : *Rapid-City*, *Pierre-City*, *Bismarck-City*, *Mandan*, etc. Les Sioux refusèrent de laisser passer des chemins de fer sur leurs domaines; ils protestèrent contre l'invasion des terrains aurifères des Black-Hills, contrée sacrée à leurs yeux, et ils réclamèrent une indemnité de 250 millions aux négociateurs américains. On les refusa. Les Sioux prirent les armes, sous les ordres d'un des plus braves et des plus populaires chefs de la tribu, *Sitting-Bull*, surnommé le « Taureau assis ». Il avait à son actif vingt-trois faits de guerre peints sur ses robes de buffle. Sommé par le général *Crook* de se rendre, il lui répondit : « Viens me prendre, je t'attends. »

La guerre fut acharnée et dura cinq ans. *Sheridan* commandait les troupes américaines. Attiré dans un étroit défilé par Sitting-Bull, le général *Custer* fut massacré avec tout son détachement, à l'exception d'un éclaireur. Traqué par des forces supérieures, et épuisé par cette lutte sans merci, réduit à se réfugier au Canada, le grand chef des Sioux ne consentit à rentrer dans sa réserve qu'en 1881, avec les 45 hommes, les 67 femmes et les 73 enfants qui lui restaient de sa troupe. Il disait aux agents américains : « Le gouvernement a déjà conclu 52 traités avec les Sioux, et il n'en a pas observé un seul. »

Le 53e ne fut pas plus respecté. On avait promis aux Sioux de leur donner 3 livres de bœuf par jour à chacun, et les agents de la république réduisirent cette ration à un bœuf par 30 hommes, et pour 18 jours. En un an, dit un missionnaire, les rations de la réserve de *Rosebud* avaient été diminuées de 1 500 000 livres. Les Sioux se plaignaient de la faim.

« Incurie de l'administration, lenteur du Congrès à voter les fonds pour le paiement des terres, concussions des agents, conspiraient, avec la misère et le froid, à rendre intenable la situation des Sioux parqués dans les réserves du Dakota. Celle des Indiens des réserves de *Sisseton* était aussi désespérée. Le rapport des délégués constatait l'épuisement des crédits : l'une d'elles n'avait de disponible que 2 000 dollars pour pourvoir à la subsistance de 1 200 Indiens pendant six mois d'un hiver qui s'annonçait rigoureux, soit moins d'un sou par tête et par jour. Réduits à une pareille misère, il ne restait aux Indiens qu'à se résigner à mourir de faim, à prendre les armes ou à vendre leurs terres. — (C. de Varigny, *Rev. des Deux-Mondes*, 15 février 1891). Les *Crows* cédèrent un tiers de leur réserve, soit 750 000 hectares, pour 4 740 000 francs. Mais les *Cherokees* refusèrent 100 millions que des capitalistes leur offraient de leurs domaines, et les Sioux rejetèrent tout projet de transaction. Tous

se préparèrent à combattre. Un messie mystérieux, toujours voilé, prêcha la guerre sainte aux tribus, comme un messager délégué par le Grand-Esprit. La nuit, dans les clairières, les Indiens réunis dansèrent des rondes sacrées et s'entraînèrent contre l'ennemi commun. Sitting-Bull se mit à leur tête, et leur distribua les carabines Remington et Winchester et les revolvers conservés dans les campements.

Les généraux *Miles* et *Forsyth* furent chargés de réprimer ce dangereux soulèvement. Ils étaient secondés par les *Scouts*, espions ou éclaireurs, que les Américains recrutent parmi les Indiens eux-mêmes, payent grassement, et qui servent de policiers en temps de paix, de guides en temps de guerre. Ils avaient aussi dans leurs rangs un détachement d'*Indiens-Bucks*, c'est-à-dire de ces Indiens, produit du croisement des races, nés sur les réserves, incapables de se plier à la vie sédentaire et au travail agricole, sorte de *bravi*, vivant des rations de la tribu et des razzias opérées sur les troupeaux des fermes des blancs du voisinage. On employa même à la répression des Sioux le fameux *Cody*, surnommé *Buffalo-Bill*, avec les 30 ou 40 Indiens de la tribu des *Ogallala*, qui revenaient de Paris, où ils s'étaient exhibés dans un hippodrome aux visiteurs de l'Exposition universelle de 1889.

Les Scouts cernèrent les tentes des *Sioux*, et après un combat acharné firent prisonnier *Sitting-Bull*, qui fut ensuite mortellement frappé avec son fils et ses meilleurs soldats. Les mêmes espions guidèrent *Forsyth* dans la poursuite des Sioux fugitifs qui furent enveloppés à *Cherry-Creek*. A la vue des Scouts, plus détestés encore que les blancs, les Sioux résolurent de se défendre encore. Mais Forsyth fit ouvrir sur ces bandes désordonnées, où les femmes et les enfants étaient plus nombreux que les combattants, le feu de ses mitrailleuses. Tous furent massacrés. Six enfants survécurent à cette affreuse mêlée, où les Sioux moururent en héros. Les Américains rougirent de cette honteuse victoire, et le président de l'Union destitua Forsyth. Le général Miles cerna avec habileté les derniers restes des Sioux qui, épuisés et affamés, sans chef et sans espoir, tenaient encore la campagne, et, sans nouvelle effusion de sang, les força à capituler (janvier 1891). Mais le coup porté aux Sioux a été mortel, et ils ne se relèveront pas de cette dernière défaite.

« Toutes ces races ont entre elles des caractères communs; elles sont nomades, c'est-à-dire qu'elles n'occupent aucune place fixe, vivent de pêche, surtout de chasse, et dans les prairies suivent le buffle dans toutes ses migrations.

» Un régime absolument démocratique et une sorte de communauté règlent toutes les relations des membres d'une même tribu vis-à-vis les uns des autres. Les chefs sont nommés à l'élection et pour un temps; ils sont cependant quelquefois héréditaires. Le plus courageux, celui qui a pris le plus de *scalps* à la guerre et qui a tué le plus de buffles, celui qui a fait quelque action d'éclat, celui qui parle avec une grande éloquence, tous ceux-là ont des droits pour être nommés chefs. Tant qu'un chef se conduit bien, il reste en place; pour peu qu'il démérite, un autre chef est nommé. Les chefs

mènent les bandes à la guerre et sont consultés dans les occasions difficiles; les vieillards le sont également. Les lieutenants des chefs sont les *braves* et commandent en second à la guerre. Il n'y a aucun juge dans les tribus, et chacun se fait justice à soi-même et applique la loi à sa guise.

» Toutes ces tribus chassent et font la guerre de même façon, à cheval, avec la lance, l'arc et les flèches, à défaut de revolvers et de carabines. Pour se défendre des coups de l'ennemi elles ont le bouclier. Elles vivent uniquement de bison et se recouvrent de sa peau. Elles scalpent leur ennemi mort et se parent de sa chevelure. Elles pillent et dévastent les propriétés, emmènent captifs les femmes et les enfants, et souvent soumettent à d'affreuses tortures, avant de le faire mourir, le vaincu, surtout le blanc, qui tombe vivant entre leurs mains. Les *squaws* (femmes indiennes), auxquelles on abandonne le prisonnier, souvent lui arrachent les yeux, la langue, les ongles, lui brûlent ou lui coupent un jour une main, un autre jour un pied; quand on a bien tourmenté le captif, on allume un feu de charbon sur son ventre et l'on danse en rond en hurlant..... Les tribus se font souvent la guerre sous le moindre prétexte, pour un troupeau de bisons qu'elles poursuivent, pour une prairie où elles veulent camper seules..... Il n'est pas rare que la même tribu se débande en deux clans ennemis. Il y a quelques années, les Ogalalas, pris de *wisky* (eau-de-vie américaine), se sont battus entre eux à coups de fusil, et depuis lors se sont séparés en deux bandes, celle des *Vilaines-Faces*, commandée par la *Nuée-Rouge*, et l'autre par *Grosse-Bouche* et *Tueur-de-Paunies*.

» L'Indien scalpe l'ennemi qu'il tue, en lui enlevant la partie supérieure de la chevelure, celle qui forme la tonsure des moines catholiques. Quelques tribus prennent même tout le scalp, toute la chevelure. Pour scalper, l'Indien, armé de son couteau, fait une incision en rond autour du crâne, et prenant la chevelure par le sommet, l'arrache vivement; elle vient avec la peau, sur toute la surface découpée. « *Ça vient tout seul*, » me disait un jour le vieux trappeur Pallardie qui avait pris fait et cause pour les Indiens dans les guerres intestines, et avait lui-même scalpé. Le but des Indiens, en scalpant leur ennemi, est de garder le témoignage vivant de leur victoire, de leur bravoure... En outre, il paraît que l'Indien scalpé n'a pas le droit d'entrer dans les prairies heureuses, les Champs-Elysées des Peaux-Rouges. Le gardien

du lieu en ferme brutalement la porte à tous ceux qui n'ont pas tous leurs cheveux.

» Les Indiens (Paunies et ceux des prairies) ont la peau bistrée, rougeâtre, de là leur dénomination de *Peaux-Rouges* et de race *cuivrée*, donnée par les ethnologistes, par opposition aux noms de races blanche, jaune, noire. Les autres caractères physiques de la race rouge sont d'avoir les cheveux noirs, droits, raides, le nez aquilin, les pommettes souvent un peu saillantes, les yeux quelquefois bridés, comme la race jaune, la lèvre fine, les extrémités des membres très déliées. Les Indiens s'épilent avec soin les sourcils et la barbe, et même tous les poils du corps, mais ils ne coupent pas leurs cheveux, qu'ils séparent avec une raie au milieu de la tête et qu'ils disposent en tresses.

» L'Indien tire du *buffalo* ou *bison* sa nourriture, son vêtement. Aussi suit-il l'animal dans ses migrations du nord au sud, et remonte-t-il avec lui du sud au nord. Le dicton des plaines est le suivant : *Là où est le bison, là est l'Indien.* — Le nombre des bisons est aujourd'hui moins considérable que jadis. A mesure que l'animal disparaît devant la marche sans cesse envahissante de la colonisation, le Peau-Rouge disparaît aussi. Un des grands regrets de l'Indien est de voir les blancs chasser cet animal par simple amusement : « Est-ce que les *visages pâles* seraient devenus fous, disait récemment un grand sachem [1] aux commissaires de l'Union, qu'ils chassent le bison pour le seul plaisir de le tuer, et de le voir pourrir sur place, tandis que nous mourons de faim. »

» Le gouvernement de l'Union a envoyé de nombreuses commissions dans le Far-West pour traiter de bonne amitié avec les tribus indiennes. On fixe à l'avance un lieu de rendez-vous, une date, et toujours les mêmes discours se reproduisent, les mêmes promesses sont faites, et les engagements jurés sont inévitablement violés. Devant les chefs des tribus, Nez-Percés, Gros-Ventres, ou Corbeaux, qui se passent le calumet de bouche en bouche, les commissaires de l'Union, qu'ils se nomment *Hunt*, *Mathews*, *Harney* ou *Taylor*, parlent invariablement de la façon suivante : voici un échantillon de l'éternel speech officiel :

« Nous sommes tous frères... *votre Grand Père* (le président

1. On donne le nom de *sachem* aux vieillards qui composent le conseil de la nation ou de la tribu parmi les peuplades indiennes de l'Amérique du Nord.

» des Etats-Unis) nous a envoyés de Washington pour vou » voir et apprendre de vous ce dont vous avez à vous plaindre. » Les blancs ont occupé votre pays pour exploiter les mines, » ouvrir des routes, créer des établissements... Le bison que » vous chassez diminue avec rapidité... Nous désirons que » vous nous indiquiez la partie de vos terres que vous entendez » vous réserver exclusivement et nous voulons vous acheter » l'autre pour en faire usage... Sur vos réserves nous vous » bâtirons une maison pour votre agent, une forge, une ferme, » un moulin, une scierie, une école; nous voulons aussi vous » fournir les instruments qui vous permettront de travailler » la terre et de gagner votre vie quand le bison aura disparu... » Nous avons pour vous des présents en route... Maintenant, » nous désirons entendre de vous ce que vous avez à nous » dire et nous vous répondrons animés du meilleur esprit. »

» Le chef Indien tire du calumet une dernière bouffée et qu'il soit *Dent-d'Ours*, *Cheval-Alezan*, *Ours-Agile*, ou *Pied-Noir*, répond ainsi :

« Pères, écoutez-moi bien. Rappelez vos jeunes hommes de » la montagne du Mouflon, ils ont couru par le pays, ils ont » détruit le bois qui poussait et le gazon vert, ils ont incendié » nos terres. Pères, vos jeunes hommes ont dévasté la con- » trée et tué mes animaux, l'élan, le daim, l'antilope, le » bison. Ils ne les tuent pas pour les manger, ils les laissent » pourrir où ils tombent. Pères, si j'allais dans votre pays » tuer votre bétail, que diriez-vous? n'aurais-je pas tort, et » ne me feriez-vous pas la guerre?

» Pères, vous m'avez parlé de bêcher la terre et d'élever du » bétail. Je ne veux pas qu'on me tienne de tels discours. » J'ai été élevé avec le bison et je l'aime, etc[1]. »

» Le thème traité est toujours invariable dans ces harangues : l'envahissement par les blancs, par les colons, par les pionniers, des champs de chasse des Peaux-Rouges, le refus

1. M. Simonin a visité les Indiens dans leurs prairies en 1867; il a transmis au ministère de l'instruction publique les précieux documents recueillis dans sa mission. En juin 1870, étant à New-York, il a pu revoir les grands chefs des tribus Sioux. « Ils venaient de Washington, où ils avaient rendu visite à leur « grand-père », le président des Etats-Unis, et lui avaient exposé dans de » beaux discours leurs griefs contre « leurs frères blancs ». Le général Grant » avait prêté l'oreille à leurs doléances, avait fumé le calumet de paix avec » eux, leur avait fait cadeau de pipes en écume de mer, de boîtes d'allumettes » en argent, de paquets de tabac; il leur avait même donné une soirée à la » Maison-Blanche, et l'on y avait servi des sorbets aux sauvages, qui eussent » préféré du rhum ou du whisky. »

que font ceux-ci de vendre leurs terres au gouvernement et de se confiner dans les cantonnements qu'il leur impose, de cultiver le sol, d'apprendre un métier, d'envoyer leurs enfants à l'école ou au prêche; les plaintes incessantes qu'ils font entendre à propos de la violation des contrats signés avec eux, des forts construits pour les tenir en respect, des incursions des soldats sur leurs terres, etc. Les Indiens adressent aussi aux blancs des lamentations sans fin sur ces défrichements, ces routes, ces chemins de fer, ces télégraphes, qu'ils jettent au milieu des prairies. »

L. SIMONIN[1], *L'homme américain.*

(*Bulletin de la Société de géographie*, février 1870.) — Voir aussi, du même, *le Grand-Ouest des États-Unis* (Paris, 1869, in-18, Charpentier), et *les Derniers Peaux-Rouges* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1874).

Au temps où les Mexicains étaient maîtres du territoire, le gouvernement avait reconnu et confirmé aux Indiens leurs droits de propriété particulière et aussi de propriété collective et indivise des presidios. Les Etats-Unis les dépossédèrent, les chassèrent dans les montagnes. « L'antagonisme des deux races s'accentua; l'inévitable résultat rendait l'Indien plus désespéré, le blanc plus impatient d'en finir. Les torts n'étaient pas tous du côté de celui-ci, ni l'agression toujours de son fait. Bien des colons innocents payèrent de leur vie des actes d'iniquité qu'ils blâmaient, d'odieuses tortures infligées par les Indiens à des femmes et à des enfants exaspéraient contre eux l'opinion publique. Ils frappaient en aveugles et l'atrocité de leurs vengeances faisait oublier l'intensité de leurs souffrances. Vainement le gouvernement s'interposait; il était souvent trop tard.....

» ..... Puis la détestable coutume de considérer les emplois publics comme le butin du parti politique au pouvoir, fait des fonctions d'agent des réserves indiennes la récompense de politiciens influents. Ces fonctions sont lucratives; on s'y enrichit rapidement au détriment de l'Indien lésé et du gouvernement trompé. La fraude s'y pratique en grand; pas un rapport annuel au Congrès qui ne la signale. En 1873, le comité d'enquête conclut en suppliant le gouvernement de prendre d'énergiques mesures « pour débarrasser le service

1. M. Louis Simonin, ingénieur et voyageur français, né en 1830 à Marseille, fut chargé par le gouvernement français d'une mission à la Réunion

» indien des *bandits* qui l'exploitent, volant à la fois le trésor » public et l'Indien ». En 1874, le rapport constate que l'agent des Cheyennes reçoit des rations, de l'argent, des couvertures et des vêtements pour 3905 Indiens, alors qu'en réalité la réserve n'en contient que 2077. Celui des Arapahoes déclare 2366 Indiens sur la réserve; il n'en a que 1304; en moins d'un an, il s'est enrichi. Haynes écrit : « Les Indiens meurent » de faim, car les agents ne se contentent pas de demander à » l'Etat plus de rations et d'argent qu'ils n'ont d'hommes : ils » gardent l'argent et suppriment les rations de ceux qu'ils ont. » Car plus encore que les violences des blancs, que l'iniquité des lois qui dépossédaient de leurs terres les légitimes propriétaires du sol, l'établissement des réserves a porté à son comble l'exaspération des Indiens. Le nomade dépouillé y voyait un attentat à sa liberté, à son dernier bien. Il ne comprenait ni le souci du gouvernement de l'isoler du colon, ni son désir de l'amener à la vie sédentaire et agricole, de le gagner à la civilisation. Parqué dans la réserve, exploité, affamé par des agents sans entrailles, il se tenait pour condamné à une mort lente, et préférait mourir en se vengeant. » (C. DE VARIGNY, *Revue des Deux-Mondes*, 1891.)

On a affirmé bien souvent que l'Indien est condamné à disparaître, les maladies de tous genres, le whisky, et les barbaries des blancs ont réduit, en deux siècles, la population indienne de plus de deux millions à moins de cinq cent mille individus; aujourd'hui, les progrès irrésistibles de la colonisation et de la civilisation détruisent graduellement ou transforment la race. On a constaté même, dans ces dernières années, un accroissement de population chez les Iroquois, les Cherokees, les Criks, les Chactas, les Séminoles, et on l'attribue au changement de leur manière de vivre. Ceux-là, loin de rester en lutte ouverte et permanente avec les *Visages-Pâles*, ont peu à peu renoncé à leurs coutumes et à leurs mœurs sauvages, et se plient insensiblement à la vie sédentaire et agricole, mêlant leur sang à celui des blancs. Cette race, que l'on regardait comme à jamais rebelle à toute civilisation, a réalisé des progrès auxquels on rend trop peu justice. Plusieurs tribus du Far-West vivent encore de la chasse et des rations irrégulièrement distribuées par les agents américains des réserves; mais un grand nombre se livre à l'élevage des troupeaux et à la culture de la terre. On peut donc dire que, si la race indienne est fatalement condamnée à disparaître sous l'action du contact avec la race blanche plus puissante, cette disparition se fera par voie d'absorption et de mélange et non par extinction.

---

en 1861, et d'une autre à Madagascar en 1863. Il a fait dans les années suivantes, officiellement ou privément, de nombreux voyages en Amérique. Il a publié en volumes, que nous citerons en leur lieu, et dans de nombreux articles de la *Revue des Deux-Mondes*, du *Tour du Monde*, de la *Revue nationale*, du *Moniteur*, etc., les intéressantes relations de ses voyages. M. Simonin est mort à Paris le 15 juin 1886. Il était officier de la Légion d'honneur.

Les Chinois aux États-Unis.

Un homme d'Etat américain, M. George F. Seward, se félicitait, il y a vingt ans, de voir les premiers immigrants chinois débarquer sur les côtes de la Californie. « Deux civilisations, » disait-il, parties l'une et l'autre des hauts plateaux de l'Asie, » il y a plus de 4000 ans, reviennent aujourd'hui, après un » long voyage autour de la terre, se rencontrer sur les rivages » du Pacifique. » Et déjà il prédisait « la disparition des races et » la restauration de l'unité de la grande famille des hommes. » Mais ces espérances et cette confiance du sénateur Seward rencontrèrent bientôt des contradicteurs ardents aux Etats-Unis. Le signal de la guerre aux Chinois partit de la Californie où la découverte de l'or avait bouleversé les conditions et les fortunes; des politiciens peu scrupuleux, dans des discours perfides et mensongers, excitèrent et déroutèrent l'opinion publique, en représentant, comme les vrais auteurs de tous les maux de la Californie, cette poignée d'Asiatiques qui étaient venus chercher dans le nouveau monde un soulagement à leurs misères.

Et pourtant les Américains ne devaient s'en prendre qu'à leur gouvernement de l'arrivée de ces nouveaux venus. En 1842 et 1844, l'Angleterre et la France avaient forcé la Chine à ouvrir certains ports de l'empire à leurs vaisseaux de commerce. Les Etats-Unis obtinrent le même privilège, qui fut étendu et confirmé plus tard par un nouveau traité signé en 1868. Ce traité porte le nom du négociateur, Anson Burlingame, officier américain passé au service de la Chine, et ambassadeur du Céleste-Empire en Europe et aux Etats-Unis. L'article 5 est ainsi conçu : « Les Etats-Unis d'Amérique et l'empereur de » Chine reconnaissent pleinement le droit naturel et inaliénable qui appartient à tout homme de changer de lieu et de » pays ; ils reconnaissent également l'avantage mutuel d'une » *liberté réciproque d'émigrer et d'immigrer de l'un des deux* » *pays dans l'autre, pour raisons de curiosité ou de commerce,*

---

vant M. Hepworth Dixon, devaient en cent cinquante ans, *mongoliser* l'Amérique, ne comptent que 105 607 individus, presque tous établis en Californie ; on en trouve un millier tout au plus à New-York. Quant aux Indiens, représentants de la population primitive, ils décroissent sans cesse. En mettant à part les 25 000 Indiens civilisés recensés en 1870, et les 65 000 recensés en 1880, on trouve que les Indiens des tribus sont au nombre de 255 000, parmi lesquels 130 000 sont demi-civilisés et les autres nomades.

» *ou en vue d'un établissement définitif.* Par contre, les hautes » parties contractantes s'accordent à condamner toute migra- » tion qui ne serait pas absolument volontaire..... »

Sous la garantie de ce pacte, les Chinois affluèrent aux Etats-Unis. L'effroyable misère qui régnait en Chine et la découverte des mines d'or de la Californie les poussèrent sur les bords du Sacramento. Ils y trouvèrent une vie plus facile, sinon moins laborieuse que dans leur patrie; quelques-uns s'enrichirent; le courant d'immigration grandit : des compagnies se formèrent qui abaissèrent le tarif des transports de Chine en Amérique: l'on délivra des billets d'aller et de retour[1] à 200 francs, puis à 150, puis à 100, puis à 60! De 1855 à 1860, la moyenne annuelle était déjà de 4530 immigrants chinois; de 1860 à 1865, elle monte à 6600; de 1865 à 1870, elle atteint 9310, et de 1870 à 1875, elle dépasse 13000; en 1897, elle n'est que de 3363.

Aussi, dès 1870, dans un rapport officiel adressé à l'honorable J.-D. Cox, ministre de l'intérieur, le commissaire de l'émigration aux Etats-Unis, John Eaton, jetait-il le cri d'alarme : « Les effrayantes proportions que l'émigration chinoise est ap- » pelée à prendre exigent l'attention de nos hommes d'État. » Une race homogène, comptant près de 400 millions d'êtres » humains, s'agite et se débat dans un espace insuffisant. La » brèche est ouverte, ils affluent sur un sol nouveau, riche » et comparativement désert. Ils sont aventureux, patients » dans les difficultés, tenaces et laborieux. Ce flot d'émigration » dans sa course vers l'est a atteint ses limites naturelles; il » reflue vers le Pacifique et, comme une marée montante, em- » porte et rompt les digues. La Providence a voulu que tôt ou » tard, pacifiquement ou par la force, ce courant tout-puissant » débordât sur le riche et fertile bassin du continent amé- » ricain. »

---

1. Il faut dire que le billet de retour n'était valable qu'après décès. Un Chinois aimerait mieux mourir de faim que de s'expatrier, s'il devait laisser ses os sur la terre étrangère. Aussi les compagnies d'émigration s'engagent-elles à ramener morts ceux qui partent vivants de Hong-Kong, et l'engagement est scrupuleusement tenu. Il n'est pas rare de voir partir de San-Francisco un navire ayant une cargaison de cadavres chinois, placés dans des cercueils, et qui vont traverser l'Océan pour aller dormir l'éternel sommeil dans la terre des ancêtres. Pour accomplir ce pieux devoir envers leurs concitoyens défunts, les Chinois expatriés n'hésitent pas à dépenser des sommes énormes. A cette occasion, le journal *Daily California* insérait un jour cet entrefilet d'un comique funèbre : « La Californie n'a pas de rivale dans l'exportation des Chinois; elle tient le » monopole : nous importons le Chinois à l'état brut, vivant; — nous l'ex- » portons manufacturé, mort. »

Ce n'étaient point là d'ailleurs, comme l'avouait le commissaire de l'émigration, de mauvaises recrues pour les Etats du Far-West. Tous les voyageurs, sans exception, témoignent de la patience, de la docilité, de la douceur, de l'ardeur au travail, de l'intelligence et de l'adresse de l'ouvrier chinois. En voici deux preuves fournies par leurs ennemis eux-mêmes. Le rapport de la commission du Congrès de Washington, chargée de l'examen de la question (février 1878), s'exprimait en ces termes : « L'émigrant chinois est à certains égards supérieur » à d'autres. Il est sobre, industrieux, patient, de bonne hu- » meur et obéissant. Il apprend facilement et s'acquitte habi- » lement de sa tâche. Les Chinois ont rendu de grands services » en Californie au début. Ils ont creusé les canaux, exploité » les mines, assaini les marais, construit des chemins de fer » et contribué au développement du pays. Si donc la question » reposait uniquement sur le terrain des intérêts matériels, » nul doute que, dans le conflit qui existe entre la race asia- » tique et la race blanche, elle ne dût être résolue en faveur » de la première. »

Appelé à déposer devant la même commission, le juge Heydenfeldt disait : « Les négociants chinois en Californie » n'ont jamais de procès. Je suis, par ma profession, en rap- » ports constants avec des gens de toute race et de toute na- » tionalité, et je dois dire qu'il n'y en a pas de plus honorables, » de plus sincères et de plus loyaux que les marchands chinois. » Je ne connais pas de cas où l'un d'eux ait cherché à frauder » la douane par une déclaration de valeur insuffisante, ou ré- » clamé quoi que ce soit qui ne lui fût légitimement dû. »

Ces qualités elles-mêmes tournèrent au détriment de la race chinoise : tous les arguments des économistes, des moralistes, des pasteurs et des politiciens américains se résument en un seul, la raison d'État. Chacun proposa son remède, mais tous s'accordèrent à maudire l'invasion des *Célestials*, et ne dissimulèrent ni le mépris, ni même l'effroi que John Chinaman leur inspirait[1]. Dès 1852, le gouverneur de Californie, Bigler,

1. Ces sobriquets sont appliqués aux Chinois; les Américains parlent aussi de *petits hommes à longue queue*, de *John Safran*, et demandent qu'on guérisse les Etats-Unis de la peste jaune (*yellow agony*). — En Amérique, l'Anglais est désigné sous le surnom de *John Bull*, l'Américain sous celui de *Jonathan*, l'Irlandais sous celui de *Paddy* ou *Pat*, diminutif de Patrick; le Canadien français est appelé par ses compatriotes anglais *Jean-Baptiste*, et le Français d'Europe personnifié sous le nom peu flatteur de *Johanny-Crapaud*; allusion directe, dit M. de Lamothe, au goût immodéré pour la chair de grenouilles que nous attribuent bien gratuitement nos voisins d'outre-Manche.

demandait qu'on proscrivît simplement tout débarquement de Chinois à San-Francisco; c'était couper le mal à sa racine; mais alors on ne voyait encore dans les immigrants chinois, d'ailleurs peu nombreux, que des colons tranquilles, inoffensifs, et utiles. La proposition de Bigler fut rejetée. Mais devant l'invasion continue et formidable de la race jaune, le parti anti-asiatique grandit; bientôt il surexcita dans l'ouest les passions populaires, et trouva des appuis dans le Congrès : une résolution fut proposée aux représentants, invitant le président de l'Union à prendre les mesures nécessaires pour arrêter l'immigration chinoise. A San-Francisco, on allait plus vite. Passant outre à la légalité et aux traités, le parti socialiste, sous la direction de Kearney et de Pickett, proclama qu'il était temps d'agir. Dans un meeting tenu à Los Angeles (1877), Kearney s'écria : « Plus de Chinois, achetez de la poudre et des balles; quant » à vos représentants, achetez de la corde, et pendez-les haut » et court... L'ennemi commun, c'est l'Asiatique, sa forte- » resse, c'est China-Town. » — « Emportons-la d'assaut, brû- » lons-la, faisons-la sauter, » répondit la foule. L'énergie des autorités municipales et fédérales fit échouer la conspiration; les meneurs furent arrêtés.

L'Amérique n'était pas loin de penser comme Kearney sur la question chinoise, tout en répudiant les moyens proposés. Le Congrès vota, en 1879, une loi qui défendait à tout navire, abordant dans un port de l'Union, de débarquer plus de quinze Chinois. Mais le fameux *Chinese-bill*, qui abrogeait le traité Burlingame, souleva les protestations de l'empereur de Chine : celui-ci envoya le mandarin Chin-Lan-Pin pour rappeler au président Hayes la convention de 1868. Le président refusa sa sanction au Chinese-bill. La loi fut maintenue, et les portes des États-Unis restèrent provisoirement ouvertes aux Chinois. Les hostilités latentes ou déclarées contre la race jaune continuèrent: en 1880, le cabinet de Washington crut devoir charger une commission de trois membres d'obtenir du cabinet de Pékin la dénonciation du traité Burlingame, tandis que la législature de l'état du Sacramento, revisant la constitution californienne, et violant du même coup les statuts de l'Union, déclarait passible d'une forte amende et d'un emprisonnement de cinquante jours au minimum quiconque emploierait des ouvriers chinois. Faut-il ajouter que cette législation draconienne n'a jamais été appliquée ?

M. George Seward, ancien représentant de l'Union en Chine,

dont la retraite a été provoquée par ces conflits, a pris en main la défense des Chinois, réfuté les accusations haineuses de ses concitoyens, et démontré que les dangers dont on menaçait l'Union étaient au moins fort éloignés, sinon purement imaginaires. Il fait voir, à l'aide des chiffres fournis par les recensements, que, depuis quelques années, le nombre des immigrants chinois tend à diminuer. Avant l'arrivée des Asiatiques, la Californie manquait de tout, importait tout à grands frais des états de l'est et de l'Europe. La cherté et la rareté de la main-d'œuvre empêchaient l'établissement d'industries indigènes. Les Chinois vinrent et fournirent le travail patient, consciencieux, à bon marché; grâce à leur concours économique, la Californie construisit des chemins de fer, dessécha ses marais, ensemença ses terres, devint un grenier d'abondance, se couvrit de manufactures, d'ateliers, de fabriques de toute espèce; elle soutient aujourd'hui la concurrence étrangère; le taux d'intérêt des capitaux, le prix de la main-d'œuvre s'y abaissent graduellement. Les industriels californiens, qui ne classent pas la reconnaissance et l'humanité parmi les vertus marchandes, refoulent le Chinois, sans pitié, moins comme un être dangereux que comme un instrument inutile[1].

En 1891, à la suite d'un soulèvement des ouvriers mécaniciens de San-Francisco, l'Etat de Californie vota une nouvelle loi prohibitive. Le territoire était désormais fermé à tout Chinois, sujet ou non de l'empereur de Chine, à l'exception des agents diplomatiques. Tout Chinois établi dans l'Etat devait se pourvoir d'un certificat de résidence sous peine d'être déporté ou puni d'un emprisonnement et d'une amende. Tout Chinois devait être photographié et *décrit* dans un document spécial, et muni d'un certificat délivré par le commissaire du bureau de la statistique. En 1892, le Congrès adopta le « Chinese Exclusion Act » ou loi Geary, qui étendait à tout le territoire des Etats-Unis le règlement draconien adopté par la Californie. Deux ans étaient laissés aux intéressés pour se soumettre aux exigences de la loi, sous peine d'expulsion aux frais de la République. Six mille Chinois seulement consentirent à se mettre en règle avec la loi. Les autres comptèrent sur leur bon droit et sur l'appui de leur gouvernement qui menaça les Américains de représailles.

Injustice des Américains envers les Chinois.

« Je ne trouve pas de mots assez sévères pour blâmer la conduite des Californiens à l'égard des hommes de la race jaune. Ces derniers sont presque mis hors la loi. Devant les

1. La Chambre des représentants de Washington, par 201 voix contre 37, a adopté (en 1882) un nouveau projet de loi qui suspend l'immigration des Chinois pour une période de dix ans. En 1892, on n'osa pas rapatrier les Célestes; on vota qu'ils resteraient : mais il en vient toujours de nouveaux.

tribunaux, leur témoignage est répudié. Ceux qui travaillent dans les mines sont frappés d'une capitation de quatre dollars par mois. Aux placers, des scènes sanglantes se reproduisent périodiquement. Les mineurs blancs donnent la chasse aux Chinois, les expulsent du terrain que ceux-ci ont acquis régulièrement, les tuent s'ils osent résister. Souvent, sans la moindre provocation de leur part, ils les frappent ou les détroussent. Mais les choses en restent là. Il n'y a pas d'exemple d'un verdict du jury rendu contre les coupables. D'ailleurs, comment constater le fait? Aucun blanc ne dépose contre un homme de sa couleur en faveur d'un Chinois, et les compatriotes de ce dernier ne sont pas admis comme témoins. Que des hommes rudes, naturellement portés aux excès, stimulés par la jalousie du métier et jouissant d'une entière impunité, se croient tout permis vis-à-vis de leurs faibles, quoique redoutables rivaux, rien de plus simple. Mais comment qualifier la conduite des membres de la législature, des juges, des jurés, d'hommes instruits, bien élevés, qui, parfaitement édifiés sur l'importance des services que rendent les Chinois et dont ils sont les premiers à profiter, ne rougissent pas de se mettre au service des mauvaises passions de la multitude? Plus d'une fois Fang-Tang (un des notables Chinois de San-Francisco) m'a parlé de la triste position des siens, mais toujours en s'exprimant avec une sobriété et une réserve dignes d'un diplomate de la vieille école : « Ils ne nous considèrent pas, » disait-il, comme des hommes. Ce n'est pas bien. Ils vou» draient nous exterminer, comme si nous étions de la ver» mine. Mais, se hâtait-il d'ajouter, il y a aussi des Américains » qui sont bons, qui parlent bien. Seulement, ils n'osent pas » agir comme ils parlent. »

Baron DE HÜBNER,
Promenade autour du monde.
(T. Ier, Paris, 1873, 2e édit., Hachette.)

La plupart des Américains éprouvent pour les Chinois une aversion marquée; les patrons et les riches usent de leurs services à bon compte tout en les méprisant; les ouvriers les haïssent comme des rivaux dangereux. M. Dixon a heureusement traduit ces ressentiments dans les deux scènes qui suivent :

Le Chinois jugé par son maître américain.

« Quand on considère un Mongol aux allures craintives, au regard placide, on se sent ému de pitié, en dépit des malédictions qu'on entend accumuler sur lui et sur toute sa race. Voyez-le servir à table : son teint clair, sa taille

déliée, sa silencieuse prestesse offrent le contraste le plus absolu avec la face sombre, les membres massifs, la pesante langueur du domestique nègre. A la cuisine, au chantier du chemin de fer, aux mines d'argent, il est le même : actif, empressé, humble, souriant, faisant tout ce qu'il peut pour contenter tout le monde.

» Avec son air innocent, ce gaillard-là porte deux cou-
» teaux sous sa blouse, me dit à l'oreille mon hôte qui, tout
» en abhorrant la race jaune, possède un excellent cuisinier
» chinois.

» — Mais il n'est pas trop déplaisant à voir.

» — Bah ! un païen aussi coquin que les autres, pire
» peut-être, si l'on savait la vérité.

» — Alors, vous l'ignorez?

» — La vérité ? Personne ne peut la savoir. Cet individu
» n'a pas de nom; il vient on ne sait d'où. Puis-je deviner
» combien de gens il a assassinés, combien de temps il a
» passé en prison ? Si je le questionne, il mentira certaine-
» ment. Le coquin jure qu'il n'a jamais tué personne, qu'il
» n'a jamais passé une heure en prison. Voyez comme il se
» glisse auprès de la chaise de cette dame. Sans aucun doute,
» il a deux couteaux sous sa chemise blanche.

» — Accordez-lui au moins le bénéfice de ce doute.

» — Non, monsieur, je ne lui accorderai rien que ses
» gages. Tant d'ouvrage, tant d'argent : tels sont les termes
» de notre mutuel engagement. Croyez-m'en, dans son pays,
» ce gaillard-là était voleur, rebelle ou esclave. Ces Chinois
» ne nous envoient pas la fleur du panier, probablement
» parce qu'ils n'ont pas de mandarins de reste. »

« En entendant de semblables conversations dans les clubs et aux tables d'hôte de San-Francisco, on est porté à supposer que les sentiments de crainte, d'aversion et de suspicion dont Hop-Ki est l'objet, sont suscités, non pas tant par son paganisme que par sa figure efféminée, ses allures passives et son travail peu coûteux.

« Aimez-vous à avoir dans votre intérieur ces domes-
» tiques chinois ? demandé-je à mon hôte.

» — En principe, non; en pratique, c'est différent. On n'en

» peut rien faire et on ne peut s'en passer. Comme cuisiniers » et domestiques, ils rendent de bons services; mais on les » prend à contre-cœur, car on ignore qui ils sont et pourquoi » ils ont quitté Canton, quoiqu'on puisse affirmer à coup sûr » que dans leur pays ils ne valaient pas grand'chose. Pour » nous autres de la race blanche, ce sont des êtres aussi fan- » tastiques et aussi irresponsables que des enfants du brouil- » lard. Et cependant, pour bien dîner, il faut avoir un cuisi- » sinier chinois.

» — Pourquoi pas une Irlandaise ou une Bavaroise?

» — Non, non; ne me parlez pas ici d'Irlandaise ni de » Bavaroise! Voyez mon coquin de Ki. Vous remarquerez » qu'en lui parlant je l'appelle Ah-Ki, et non Hop-Ki. « Ah » » signifie monsieur, et le gaillard a sa pointe d'amour-propre. » Appeler un homme « Ah », c'est une des trois mille for- » mules de la civilité chinoise, et ces trois mille formules » commencent à être usitées à San-Francisco. J'appelle ce » vaurien Ah-Ki, ce qui me dispense d'augmenter ses gages : » je fais ainsi une économie de 25 francs par mois, résultant » de mon respect pour le livre des rites. D'un autre côté, » Hop-Ki me coûte moins cher qu'aucune Irlandaise ou Ba- » varoise, et il remplit convenablement son devoir. Deman- » dez à ma femme si Ki n'est pas la meilleure des couturières, » des femmes de chambre, des blanchisseuses qu'elle ait » jamais eue à tarabuster?

» — Comparé à l'Irlandaise et à la Bavaroise, votre gredin » de Ki semble être un domestique favori.

» — Oui, à peu près comme on peut faire un favori d'un » putois. Il ne quitte jamais la maison et ne réclame pas les » sorties du dimanche. Quand il désire sortir, il m'en demande » la permission, et ne dépasse pas d'une minute l'heure fixée » pour la rentrée... Pour rendre justice au païen, quoiqu'il » porte deux couteaux sous sa blouse, il est doué de quelques » qualités rares chez les blancs, et parfaitement inconnues » aux servantes irlandaises ou allemandes. Il ne boit pas, » et n'est ni boudeur, ni emporté. Il n'emploie aucune locu- » tion inconvenante, au moins de celles que votre femme ou » votre fille soit susceptible de comprendre. Sans doute,

» le coquin tempête pendant son sommeil et blasphème dans » sa langue maternelle. Quelquefois je le surprends dans ces » accès, mais le païen est si dissimulé, que, même dans ses » plus violents paroxysmes de rage, quelqu'un qui ne le con- » naîtrait pas pourrait croire qu'il ne fait que chantonner, » comme pour endormir un enfant.

» — Est-il vrai que, comme les autres Asiatiques, les » meilleurs, parmi ces Mongols, soient menteurs et voleurs?

» — Parfaitement vrai, mais pas plus que les autres do- » mestiques. Certainement Ki est moins violent que l'Irlan- » daise et moins nerveux que l'Allemande; et puis, il a ses » moments de remords, sentiment que les deux autres n'é- » prouvent jamais. Quand il s'est trop mal conduit, il vient, » pâle comme un linge, me demander de lui administrer une » bonne correction.

» — Et vous obtempérez à sa requête?

» — Certainement, il aime le bâton, et moi aussi. Une » schlague, de temps à autre, nous fait du bien à tous deux. »

Le Chinois jugé par l'ouvrier blanc.

« L'exode des Mongols en Amérique a inauguré l'ère de la lutte ouvrière entre les mangeurs de bœuf et les mangeurs de riz. Se nourrissant exclusivement de riz, se contentant, pour tout luxe, d'une bouffée d'opium et d'une pincée de thé, le Chinois John travaille à beaucoup meilleur compte qu'un mangeur de bœuf, auquel il faut un dîner solide, et qui ne saurait digérer sans fumer sa pipe, ingurgiter son pot de bière et arroser le tout d'une lampée de whisky. Là où celui-ci mourra de faim, l'autre trouvera le moyen de vivre et même de faire des économies.

« Dites-moi, Pat[1], vous querellez-vous quelquefois avec » ces Chinois? demandé-je à mon garçon de chambre du » Grand-Hôtel.

» — Mon capitaine, répond Pat, voudriez-vous que je me » compromisse avec une sordide créature à queue de cochon?

---

1. *Pat*, diminutif de Paddy ou Patrick, prénom irlandais.

» — Mais il avilit les prix du travail sur les docks et les » chantiers?

» — Malédiction sur lui, la bête puante! Avant qu'il eût » montré son sale visage dans la rue du Marché, un brave » garçon pouvait hardiment gagner ses trente francs par » jour. C'est à peine maintenant s'il en obtient dix. Vingt » francs par jour de perte! Et à cause des queues de cochon! » Il y a des patrons qui ne valent pas mieux que ces putois; » ils refusent d'accorder à un blanc plus du double de ce » qu'ils accordent à une brute jaune. Sainte Vierge! Comme » si un chrétien pouvait vivre avec deux mesures de riz, » parce qu'un païen peut mourir de faim avec une!

» — C'est aux Chinois que vous attribuez cette diminution » de salaire?

» — Je n'en puis accuser d'autres, capitaine. Avant l'arri- » vée de ces brutes, ma vieille femme avait assez d'ouvrage, » comme repasseuse et blanchisseuse, pour acheter de temps » en temps une goutte de liqueur; aujourd'hui, ces gredins » volent tout le monde, les femmes aussi bien que les » hommes. Si je ne craignais pas de me salir les mains, je » les jetterais volontiers la tête la première dans la rade, du » haut de la pointe de Hunter.

» — Il faut que tout le monde vive. Cette maxime n'est » donc pas la vôtre, Pat?

» — Vivre! Mais, capitaine, ce n'est qu'un païen chinois, » un véritable païen! Que vient-il faire ici? La Chine n'est- » elle pas assez grande pour lui?

» — Allons, Pat, n'êtes-vous pas venu vous-même du » comté de Cork[1]?

» — C'est vrai, capitaine. Mais ce pays-ci est à nous; nous » l'avons conquis sur les Indiens et les Mexicains. Que les » Chinois essayent de nous l'enlever! Par saint Patrick! » Vienne le jour de la bataille! Oh! abominable païen chi- » nois! »

» John ne recule devant aucune espèce de travail. Il fait la cuisine et creuse une carrière, balance une chaise à bascule

1. Le comté de Cork est situé au sud ouest de l'Irlande.

et nourrit les bestiaux, taille les arbres et fond le minerai. Quand il a le choix, il préfère les travaux domestiques; mais il est apte à tout, et, dès qu'il a vu faire une chose, il est capable de la faire convenablement lui-même[1].

» La fabrication des cigares, la plus importante des industries de San-Francisco, et qui occupe des milliers d'ouvriers, appartient absolument aux Chinois. Ils sont également en possession de presque tout le commerce de la cordonnerie, des manufactures de drap, de la fabrication des conserves de fruits et de l'industrie du bâtiment. »

HEPWORTH DIXON[2], *La conquête blanche.*

(Trad. de H. Wattemare, Paris 1876, in-8°, Hachette.)

Les immigrants aux États-Unis.

« *Castle-Garden*, lieu où débarquent depuis 1855 les émigrants qui arrivent à New-York, est un ancien fort transformé en une vaste rotonde en bois, à laquelle on a donné le nom d'*Emigrant landing depot* ou gare de débarquement des émigrants. Tout y a été prévu pour un débarquement prompt et sûr, et pour mettre les arrivants à couvert des embûches de toute sorte auxquelles ils étaient auparavant

1. Le Chinois a un talent d'imitation merveilleux, et M. Dixon cite de curieux exemples de cette aptitude : Holing, blanchisseur et repasseur chinois à San-José, en Californie, ayant économisé quelque argent, éprouve le besoin de faire agrandir son établissement. Il appelle un charpentier américain et lui demande à quel prix lui reviendra la construction de dix hangars en bois. — A cent dollars, répond l'Américain. — Cent dollars, beaucoup d'argent, dix dollars pièce; enfin, faites, faites. — L'Américain se met à l'ouvrage, et aussitôt arrivent, débarqués par le chemin de fer, sept Chinois mandés pour la circonstance par Holing, qui viennent assister en spectateurs au travail du charpentier. Ils le regardent planter ses poteaux, introduire ses tenons dans ses mortaises, poser ses traverses, clouer ses planches; puis, dès que le premier hangar est terminé, Holing le congédie en lui payant les dix dollars. — Moi pas avoir besoin d'autre maison; moi faire tout seul, moi faire tout seul. — Yin-Yung est le meilleur bottier de San-Francisco, et cependant avant d'arriver en Californie il ne savait ce que c'était qu'une botte. Peu après son débarquement, manquant d'ouvrage et cherchant pâture, il apprend qu'un bottier juif, Aaron Isaac, a besoin d'ouvriers, et il va résolument lui proposer ses services. Le juif le loue à bas prix, Yin-Yung a bientôt pénétré tous les mystères de l'art du bottier; il ouvre boutique à son tour et souffle toutes les pratiques de son maître.

2. M. Dixon (William-Hepworth), né en 1821 dans le comté d'York, mort en 1878, littérateur et journaliste anglais, outre des travaux de biographie et d'histoire, a publié la *Nouvelle-Amérique* (1867); *la Russie libre* (2 vol. 1870); *la Suisse contemporaine* (Londres, 1872); *la Conquête blanche* (1876, in-8°). Ces ouvrages ont été traduits en français.

exposés. Toutes les précautions sont prises pour qu'ils puissent sans retard continuer leur route vers le point de l'intérieur où ils entendent se diriger, eux et leurs bagages. Ils n'ont à payer aucun frais de débarquement ni de portefaix, et la somme d'un dollar et demi, que chacun verse une fois pour toutes entre les mains du trésorier du conseil d'émigration, est la seule qu'on leur réclame. C'est une sorte de capitation avec laquelle on couvre toutes les dépenses : la visite de la santé, les frais de médecin, l'hôpital, les honoraires de tous les employés, qui, à Castle-Garden seulement, ne sont pas moins d'une trentaine. Les commissaires d'émigration ont des agences dans différents états, surtout dans celui de New-York, pour suivre, conseiller les émigrants, au besoin les défendre.

» Les diverses compagnies de transport par chemins de fer ou par bateaux à vapeur ont établi à Castle-Garden des représentants qui fournissent directement aux voyageurs des billets à prix coûtant, sans prélever aucune commission. Les bagages sont pesés avec soin, et non plus, comme jadis, par des balances à faux poids ; l'excédant en est taxé à des prix très modérés. Toutes les informations, tous les avis sont en outre gratuitement fournis aux intéressés sur les différentes routes qu'ils doivent prendre pour se rendre au lieu qu'ils ont choisi comme destination définitive. Leur argent, leurs biens et leur personne sont respectés, et ils n'ont plus affaire à ces ignobles intermédiaires du dehors qui auparavant les volaient sans pudeur. Ceux-ci ont du reste disparu pour toujours devant les vigoureuses et salutaires mesures prises par les commissaires d'émigration.

» A peine arrivé en vue de la pointe de la Quarantaine, qui est à 6 milles de Castle-Garden, sur l'île de Staten, à l'entrée de la baie de New-York, chaque navire qui amène des émigrants est accosté par un officier de la santé. Celui-ci monte à bord, se fait indiquer le chiffre des passagers, des morts, s'il y en a eu durant le voyage, des malades et le genre de leur maladie, examine les conditions du navire sous le rapport de la propreté, reçoit les plaintes des voyageurs, et sur le tout dresse un rapport pour l'agent

général inspecteur de Castle-Garden. Il reste à bord pour s'assurer qu'aucune personne étrangère n'y monte. Devant le quai de Castle-Garden, il est relevé par un officier de la police métropolitaine, détaché pour cela, et alors seulement les passagers débarquent. Un inspecteur des douanes, un docteur médecin, sont présents. Les bagages sont ouverts et contrôlés, et chaque immigrant est examiné par le docteur, qui s'assure qu'aucun cas de maladie n'a échappé à la visite de la santé. Les malades sont transportés par un bateau à vapeur spécial à l'hôpital de Ward's-Islands. Les infirmes, aveugles, aliénés, sont également séparés et envoyés à cet hôpital.

» On procède ensuite à l'enregistrement des immigrants. Pour cela, on les conduit à la Rotonde, immense espace circulaire qui forme le centre de Castle-Garden avec un dôme de 75 pieds de hauteur pour la ventilation. Des compartiments séparés sont réservés à ceux qui parlent anglais. On demande à chaque immigrant son nom, sa profession, sa nationalité, son dernier lieu de résidence, le lieu où il entend se diriger. Tout cela forme les éléments d'états statistiques très intéressants qui sont plus tard livrés au public.

» Ces formalités accomplies, les passagers sont adressés aux divers agents des compagnies de chemins de fer, qui ont leur bureau dans Castle-Garden, et qui leur fournissent des billets pour toutes les stations des Etats-Unis ou du Canada où ils désirent se rendre. Les bagages sont reçus et remisés dans une vaste salle, *Baggage room*. Le mode d'enregistrement mérite d'être décrit. Une rondelle de laiton portant une des lettres de l'alphabet et un des chiffres de 1 à 500 est délivré à l'immigrant, et l'on passe autour de chaque pièce de son bagage une rondelle pareille. Il n'y a aucun embarras, aucune confusion, aucune erreur, et une malle peut être retirée instantanément sur le vu de la rondelle correspondante livrée par le requérant. La salle des bagages peut contenir jusqu'à 15000 colis. Les immigrants qui poursuivent leur route pour l'intérieur, après avoir pris leur billet, portent leurs bagages à la bascule. Ils payent l'excédent, et on leur expédie leurs colis gratuitement à la

gare du *railroad* ou au dock du bateau à vapeur par lequel ils doivent partir. Ceux qui se rendent en ville donnent au contraire leur adresse, et échangent leur rondelle de laiton contre un reçu imprimé et rempli. Le bagage est alors promptement délivré à domicile.

» Là ne se bornent pas toutes les mesures ingénieuses prises en faveur des immigrants. Ceux d'entre eux qui ont de l'or ou de l'argent et qui désirent l'échanger contre du papier-monnaie ou *greenbacks*, la seule monnaie légale qui ait cours aux États-Unis, s'adressent au bureau des agents de change (*exchange office*), depuis la guerre de sécession admis dans Castle-Garden. Ils y changent leur monnaie au cours du jour..... Ces opérations terminées, on appelle ceux des immigrants que leurs parents ou amis font réclamer dans le salon d'attente, ceux à qui on a des lettres ou des fonds à remettre précédemment adressés à Castle-Garden et reçus par les commissaires. Ceux qui désirent communiquer avec leurs amis de l'extérieur s'adressent à un autre bureau, et là des commis qui comprennent les diverses langues d'Europe se tiennent prêts, s'il le faut, à écrire sous leur dictée. Outre ce bureau de poste, il y a aussi le bureau télégraphique. En attendant que la réponse arrive, l'immigrant, s'il est dénué de toute ressource, trouve un refuge dans l'établissement de Ward's-Island. Il y sera occupé à quelques travaux, et payera de cette façon les secours qu'il reçoit; deux médecins sont chargés d'examiner les demandes de ceux qui désirent entrer à l'hôpital ou à l'asile. La protection paternelle qu'on étend sur l'immigrant ne l'abandonne pas un instant. Et non seulement on a pensé aux soins du corps et de l'esprit, mais encore à ceux de l'âme, si bien que tous ces révérends, ces missionnaires, ces distributeurs de bibles, qu'on rencontre partout en Amérique, ont libre accès à Castle-Garden, et opèrent en toute tranquillité, à chaque heure, tous les jours.

» Quand toute la besogne est finie, les immigrants peuvent passer dans un salon de toilette à leur usage, *wash room*, et se réconforter dans un restaurant qui dépend

de Castle-Garden, et où les prix des consommations sont affichés, approuvés par les commissaires et changés suivant les saisons. Des hôteliers sont admis dans la Rotonde, autorisés, patentés par le maire de New-York, pour solliciter la clientèle de ceux qui entendent séjourner quelque temps en ville. Ces hôteliers et propriétaires de pensions bourgeoises, *boarding-houses keepers,* sont soumis à des règlements, à une police sévère, et l'on a pris les précautions les plus minutieuses pour que les immigrants échappent aux abus dont ils étaient auparavant victimes. Ainsi chaque hôtelier doit remettre à qui veut entrer chez lui sa carte avec les prix détaillés de sa maison.

» La partie peut-être la plus curieuse de Castle-Garden, séparée de celle que nous venons de décrire, c'est l'endroit qu'on appelle le *labor-exchange*, comme qui dirait la Bourse, le marché du travail. Là s'adressent tous les immigrants qui demandent à s'employer et toutes les personnes du dehors qui ont besoin de travailleurs. D'un côté sont assis les hommes, de l'autre les femmes. On les sépare aussi d'après la nature de leurs occupations, le temps qu'ils ont été employés, ceux qui ont ou n'ont pas de recommandations, ces *references* dont les Anglais et les Américains sont si jaloux. Chaque travailleur donne en entrant dans ce bureau son nom, celui du navire qui l'a amené, la date de son arrivée, la nature de sa profession. On distingue trois catégories principales : les *farmers* ou cultivateurs, les *mechanics* ou artisans, les *laborers* ou journaliers, manœuvres, hommes de peine, bons à tout faire. Chaque personne qui demande à engager des immigrants donne également son nom, sa résidence, les recommandations dont elle est porteur et le genre de travailleurs qu'elle désire. La police veille avec soin sur les opérations de ce bureau. »

L'immigration aux États-Unis, sauf à de rares exceptions, a toujours suivi une progression continue. New-York reçoit la majeure partie de ces émigrés qui viennent par essaims de tous les mondes, notamment de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États scandinaves et de la Chine.

Les races anglo-saxonne et germanique fournissent à elles seules en moyenne les quatre cinquièmes de l'émigration annuelle. Les peuples de race latine ne fournissent aux États-Unis qu'un faible contingent ; leurs émigrants se dirigent presque tous vers les régions de l'Amérique du Sud. Il n'est pas de pays du reste qui ne contribue au peuplement de l'Amérique ; dans les listes on découvre des Grecs, des Turcs, des Japonais, des Arabes. En 1874, on a signalé pour la première fois des Islandais ; les Chinois arrivent à San-Francisco par milliers, malgré les mesures d'exception décrétées par le gouvernement, malgré les violences exercées contre eux par la population.

De ces émigrants, un tiers environ reste à New-York ; un quart se répand dans les trois principaux états agricoles de l'ouest : l'Illinois, l'Ohio, le Wisconsin ; un huitième dans la région industrielle et minière de la Pensylvanie ; le reste dans les états du nord-est ou les territoires du Missouri ; un très petit nombre se dirige vers le sud. Près de la moitié des immigrants ont de trente à trente-cinq ans, 15 °/₀ ont moins de dix ans, 25 °/₀ de dix à vingt ans, 10 °/₀ plus de quarante ans.

« L'immigration est la grande richesse de l'Amérique du Nord. Non seulement on calcule que chaque immigrant, comme travailleur, comme capital humain, s'il est permis de parler ainsi, représente par lui-même au moins la valeur à laquelle on estimait le nègre esclave, c'est-à-dire 1000 dollars ou plus de 5000 francs ; mais il faut bien reconnaître aussi que c'est surtout à l'immigration que les États-Unis doivent leur remarquable accroissement de population. Si le nombre des habitants y double tous les vingt ou trente ans, c'est grâce à cet essaim d'Européens qui se fixe dans le pays. On estime aujourd'hui à 50 millions le nombre d'habitants des États-Unis ; il ne serait guère que de 20 sans les immigrants[1] qui depuis cinquante ans viennent féconder ces riches contrées.

» C'est par suite de l'immigration que la république a pu donner le droit de cité à des hommes tels que le Suédois Ericsson et le Suisse Agassiz : — Ericsson, qui devait payer

1. De 1820 à 1890, les Etats-Unis n'ont pas reçu moins de 15654000 immigrants (chiffre officiel). (Voy. les tableaux, p. 135.) — La population des Etats-Unis est des 63 millions (1892).

l'hospitalité américaine par nombre d'inventions mécaniques des plus heureuses, entre autres celle des monitors à tourelles ; — Agassiz, un des maîtres les plus éminents de l'histoire naturelle contemporaine. Plusieurs des personnages, cités aujourd'hui parmi les plus riches des États-Unis ont été au début de pauvres émigrants, notamment cet Astor[1], qui venu d'Allemagne au commencement de ce siècle, ayant à peine quelques francs en poche, entreprit bravement le commerce des fourrures dans le nord et l'ouest, et laissa en mourant à son fils une fortune qu'on évalue à plus de cent millions de francs ; — ou bien encore l'Ecossais Bennett, pauvre homme de lettres à son début, et plus tard vingt fois millionnaire, fondateur du *New-York Herald*, ce rival du *Times* de Londres ; — ou enfin l'Irlandais Stewart, qui commença par être maître d'école, se fit ensuite marchand de nouveautés, et possède aujourd'hui les plus vastes magasins de l'Amérique. Il est imposé sur une somme d'environ quinze millions de francs chaque

1. John Jacob Astor a légué par testament à la ville de New-York une somme de 400 000 dollars pour établir une bibliothèque. Son fils a ajouté à cette somme 200 000 dollars. La bibliothèque Astor, située sur le square Lafayette, est publique ; elle contient 150 000 volumes.

Le plus fameux exemple de ces fortunes formidables et de ces dons royaux a été donné par un autre descendant d'immigrants, mort en 1877. Nous voulons parler du commodore Cornélius Vanderbilt, issu d'une famille hollandaise réfugiée en Amérique. Il a laissé à son fils aîné, institué son légataire universel, une fortune évaluée par les uns à 350, par les autres à 500 millions. Parmi les legs indiqués dans son testament, sans parler de ceux qu'il fit en faveur de ses autres enfants et petits-enfants, on en trouve un de 150 000 francs à son médecin, un de 100 000 francs à son confesseur, d'autres de 3 500 000 francs à ses serviteurs et garde-malades. Il a fondé de son vivant à Nashville (Tennessee) une université qui porte son nom, et qui lui coûta 3 500 000 francs. — Vanderbilt était le neuvième fils d'un fermier de l'île de Staten-Island, voisine de New-York. Dans son enfance, il allait vendre au marché les fruits et les légumes de son père. A seize ans, il ne possédait que 100 dollars donnés par sa mère pour l'achat d'une embarcation. Il gagna son immense fortune en entreprenant hardiment la construction des navires à vapeur, dans un temps où il était encore de mode de railler la grande invention de Fulton. C'est lui qui créa une des premières lignes transatlantiques entre le Havre et New-York. Plus tard, il doubla sa fortune dans les entreprises de chemins de fer. Il possédait ou dirigeait un réseau de 978 milles représentant un capital de 750 millions de francs. On l'appelait à New-York le roi des chemins de fer. Il a été un des spéculateurs les plus laborieux, les plus audacieux et les plus heureux de ce siècle. Quelqu'un lui demandait un jour par quel talisman il avait pu acquérir une si grande fortune : « Ce résultat, répondit-il, n'est pas dû à des procédés mystérieux ; ma recette est simple, la voici : tout ce que j'ai fait, je l'ai fait sérieusement, marchant hardiment au but, mais en ayant toujours soin de garder le silence sur ce que j'allais entreprendre et de n'en parler que lorsque l'affaire était en train. »

année à la taxe sur le revenu. Ce sont là les bénéfices qu'il déclare, c'est la liste civile d'un roi.....

» Les immigrants gardent longtemps l'empreinte de leur caractère national; ce n'est qu'à la deuxième ou à la troisième génération qu'ils se fondent réellement dans la grande famille américaine, et que tout trait distinctif disparaît à peu près entièrement pour laisser la place à un type nouveau que les ethnologistes ont déjà classé sous le nom de type américain. On ne peut nier que la race yankee ne soit en effet une race distincte [1]. »

L. SIMONIN, *A travers les Etats-Unis.*
(Paris, 1875, in-18, Charpentier.)

Immigrants français et allemands.

Les immigrants s'établissent tous aux États-Unis sans esprit de retour; seuls ou presque seuls, ceux de race latine et chinoise font exception. Les Italiens et les Basques s'établissent de préférence dans les républiques du Sud. Il est rare de trouver dans les États-Unis un groupe compact de colons français. M. Simonin cite celui de *French-town*, près de Meadville (Pensylvanie), qui compte quelques centaines de Francs-Comtois, venus par petits essaims depuis 1830. Le Français se sent isolé, déplacé, mal à l'aise, au milieu d'un peuple remuant, bruyant, affairé, qui ne sacrifie guère qu'à l'utile, qui n'admet pas l'oisiveté, qui ne parle que lorsqu'il a quelque intérêt à le faire. Le Français n'aime pas les longs séjours en Amérique; il est préoccupé sans cesse du désir de rentrer dans le « beau pays de France [2] ».

---

1. M. Simonin reconnait néanmoins que cette fusion des races n'est jamais bien complète, et il cite notamment les Hollandais, qu'on désigne sous le sobriquet de *Knickerbockers*, comme aisément reconnaissables à leur nom, à leur caractère réservé et poli, à leurs usages et à leurs coutumes. Les opinions politiques distinguent aussi les immigrants; Irlandais et Allemands ne votent pas de même. Faut-il rappeler que pendant la guerre de 1870-71, les Allemands des Etats-Unis ont témoigné contre la France une haine non moins ardente que leurs compatriotes teutons des bords de l'Elbe et de la Sprée? Il ne faut pas gratter bien longtemps pour retrouver l'émigré allemand sous l'écorce du Yankee.

2. « La première population blanche de la vallée mississipienne était française. Des colons, alliés des Indiens, s'étaient établis sur les bords de la rivière des Illinois et sur le grand fleuve, à Saint-Louis, à Kaskakia, à Sainte-Geneviève, à Natchez. Des « voyageurs » français allaient de tribu en tribu,

Il en est tout autrement des Allemands ; ils émigrent en masse ; on a vu des provinces germaniques dépeuplées par l'émigration ; des villages entiers, curés et bourgmestres en tête, s'embarquent pour l'Amérique. Tous les règlements, toutes les mesures vexatoires, toutes les prohibitions imposées aux agences et aux compagnies de transports par le gouvernement sont impuissants à entraver cet exode. Le courant, on pourrait dire le torrent d'émigration force tous les obstacles ; et le paysan prussien, affamé dans ses sables et ses marécages, va chercher au delà de l'Océan du pain et une nouvelle patrie : *Ubi bene, ibi patria !*

« Si la grande masse des émigrants, écrit M. de Hübner, prennent la route des États-Unis, c'est d'abord pour trouver du pain, article qu'il n'est pas toujours facile de se procurer dans notre Europe ; c'est ensuite pour y trouver la liberté, l'égalité, l'espace. Jusqu'ici, de tous les émigrants, les Allemands étaient ceux qui se confondaient le plus promptement, qui mettaient même du prix à se confondre avec la nation anglo-saxonne. Aujourd'hui, sous l'impulsion d'une nouvelle réaction soudaine, violente, et selon toute probabilité, durable, l'élément allemand est sorti de l'état de résignation passive dans lequel il s'était complu si longtemps. Il est fier de sa nationalité ; il compte la conserver, la cultiver, la revendiquer. Ce sont des gens qui, subitement parvenus à reconnaître, à découvrir, pour ainsi dire,

---

» à la fois ambassadeurs et marchands, et pour la plupart s'alliaient à des » femmes du pays ; leur descendance se retrouve dans toutes les peuplades in- » diennes ; et de nombreux traitants, également d'origine française ou franco- » indienne, voyagent encore dans les régions de l'ouest sur les deux versants » des montagnes Rocheuses. Mais l'élément français a été presque complète- » ment absorbé dans tout le bassin central du Mississipi ; il ne forme plus que » quelques petits groupes dans l'Illinois et dans le Missouri. C'est dans la ré- » gion du Delta seulement qu'il existe en proportion considérable. Dans la » Louisiane, près du dixième de la population se compose de « créoles », c'est- » à-dire de la descendance des Français mêlée à quelques Espagnols, qui furent » les premiers colons de la contrée. Mais déjà les créoles se sont alliés aux fa- » milles américaines, et peu nombreux sont ceux qui vivent encore à l'écart, » gardant la langue maternelle et les anciennes mœurs. Après l'état de New- » York et la Californie, la Louisiane est l'état de la République où se trou- » vent le plus d'immigrants français, presque tous commerçants, industriels ou » professeurs. »

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle.* (Paris, Hachette, 1880.)

leur propre valeur, sont naturellement entraînés à s'en exagérer la portée, à devenir difficiles à vivre, à se brouiller avec leurs amis. C'est ce qu'on commence à craindre dans les régions officielles de Washington. C'est ce qu'on prévoit à New-York, où j'entendais même prêter aux Allemands l'intention de former un élément distinct, de se constituer politiquement au sein de la fédération américaine... Nous ne sommes pas, je le crains, une nation aimable, nous aimons trop à avoir raison. Un Américain m'a dit : « Je suis moi-même d'origine allemande, mais je n'aime pas les Allemands : ils sont sales, ils sont ergoteurs, et ils battent leurs femmes. » Hélas ! de l'Atlantique au Pacifique, ils ont cette réputation. Mais plus on avance vers l'ouest de ce continent, plus on est frappé des traces qu'ils laissent sur leur passage, des résultats merveilleux obtenus grâce à leur intelligence, à leur activité, à leur persévérance. »

DE HÜBNER,
Promenade autour du monde, t. Ier.
(Paris, 1873, 2 vol. in-18, Hachette.)

« L'immigration allemande a encore d'autres conséquences, celles-là morales. Il y a quarante ans, on distinguait en Amérique deux types, le *yankee* et le *virginien*, le marchand et le planteur, le *puritain* et le *country gentleman* dont les qualités et même les travers en s'unissant et en se juxtaposant, avaient imprimé au caractère américain un cachet si puissant et si original. Aujourd'hui ces types sont effacés; encore quelques années, et ils auront disparu. L'Allemand a fait souche; il a communiqué au milieu où il est venu s'implanter des intempérances, des indisciplines, des appétits qu'on n'y connaissait pas naguère. Il est venu famélique dans un pays qui ne refuse jamais au travail un large bien-être, et il se gorge; dans sa patrie, il était la proie des oppressions féodales, et dans ce pays de large liberté, il se cabre. Les misères et les iniquités de son ancienne existence lui ont laissé au cœur d'implacables rancunes, et dans les luttes quotidiennes d'une vie très in-

tense et très agitée, il a fait entendre des mots d'ordre; mutuellisme, grèves, haine aux riches, guerre aux riches. »

A. DE FONTPERTUIS,
Revue politique et littéraire. (Novembre 1874.)

Le grand lac Salé[1] (Utah).

« Les eaux du lac Salé sont bleues comme celles de l'Océan. Ce lac est une véritable mer méditerranée, sans aucune communication avec l'Océan. Il n'a pas moins de cent lieues de pourtour, et devait dans les siècles précédents occuper une superficie plus étendue, car l'aspect géologique du sol sur notre route nous porte à croire que ses ramifications s'étendaient au loin dans les vallées de l'Utah. L'existence du lac Salé était soupçonnée dès 1689, ainsi qu'on peut le voir par les mémoires du baron La Hontan... Lorsque M. de Humboldt visita le Mexique, le lac Salé était encore une sorte de mythe, et le célèbre voyageur n'en assigna la position que par une induction très savante, mais qui laissait un libre champ aux hypothèses... Au nord-est, ses eaux s'étendent si loin, que l'œil, ne distinguant plus les montagnes qui le bornent, croit qu'elles se prolongent à l'infini comme une vaste mer. La profondeur n'en est pas considérable ; elle ne dépasse pas dix mètres, et, en moyenne, n'est que de sept à huit pieds. Au milieu du lac, plusieurs îles d'une certaine étendue s'élèvent jusqu'à 1000 mètres et plus au-dessus du niveau des eaux[2]. On ne voit pas actuellement la moindre barque

---

1. La région du grand lac Salé a été explorée par le lieutenant américain Frémont, dans son audacieuse expédition de 1843. Il venait de franchir les montagnes Rocheuses, au sud du pic qui porte son nom ; il découvrit la rivière de l'Ours, principal tributaire du lac, la descendit en canot de caoutchouc jusque vers l'embouchure, et ne craignit pas de s'aventurer sur les flots agités du lac, malgré les sinistres prédictions des trappeurs. Frémont visita les îles du lac, et devina le premier que le bassin de cette Méditerranée lacustre avec ses forêts, ses salines, ses pâturages, son sol fertile, pourrait devenir un centre de population, comme une oasis au milieu d'un désert. (Voir sur les étonnantes expéditions de Frémont, de 1842 à 1845, l'ouvrage de M. Laugel : *Etudes scientifiques*, Paris, in-18, 1859, Hachette.)

2. Ces îles sont au nombre de neuf ; la plus grande est Antelope-Island, qui a 16 milles de longueur sur 5 de large, et 1000 mètres d'altitude au-dessus du lac ; on y élève du bétail.

sillonner cette mer du désert. Cependant une tradition des aborigènes rapporte qu'autrefois les Indiens Utahs y faisaient voguer de grandes pirogues. L'eau est si dense que le corps d'un homme ne peut y sombrer. Pendant notre séjour chez les Mormons, nous allâmes plusieurs fois nous y baigner; nous nous couchions sur la surface, et nous pouvions y rester indéfiniment sans le moindre effort et sans mouvement. Il nous parut qu'on pourrait y dormir sans courir le danger de se noyer. Cette densité extraordinaire de l'eau explique comment les animaux ne peuvent vivre dans le lac. On n'y voit ni poissons, ni mollusques[1]. Le seul représentant de la nature vivante qu'on y ait vu, mais rarement, est un petit ver qui se trouve dans le sable de la plage. Les truites qui y descendent quelquefois par les ruisseaux meurent immédiatement. Le règne végétal n'y est représenté que par une algue. Les bords du lac, surtout au nord, sont couverts d'une couche considérable du plus beau sel, qu'on exploite pour les besoins du pays. Au moment de notre passage, on observait sur la rive pardessus le dépôt du sel, une couche d'un pied de profondeur entièrement formée de sauterelles mortes. Ces insectes, qu'un vent violent avait chassés en nuées prodigieusement épaisses, s'étaient noyés dans le lac, après avoir, dans le courant de l'été, détruit les semailles et jusqu'à l'herbe des prairies. Une disette s'ensuivit, et les Mormons ne virent dans ce fléau qu'une nouvelle preuve de la vérité de leur religion, parce qu'il était survenu, comme chez les Israélites, la septième année après leur établissement dans le pays. Le lac n'a pas de marées; mais, sous le souffle variable des vents, la surface de l'eau se ride, et de petites vagues déposent sur le rivage une écume floconneuse. Il

---

1. « On ne voit aucun poisson, aucun oiseau aquatique. En quelques points, » des sources d'eau douce très pures se dégagent au bord même du lac. Nous » choisîmes un de ces endroits pour nous baigner. L'eau est si dense (elle renferme vingt pour cent de sel, contre quatre ou cinq que contient l'eau de » mer ordinaire) qu'on ne pourrait s'y noyer. En nageant, les pieds sortent d'eux-» mêmes au-dessus de l'eau, tant on a peine à enfoncer. Sorti de là, on est bien » vite recouvert d'incrustations salines que l'on pourrait râcler au couteau. L'eau » douce qui coule sur le rivage sert à prendre un second bain, et celui-ci mitige » heureusement les effets du premier. » (L. SIMONIN, *A travers les Etats-Unis.*)

n'y a pas d'arbres sur les bords du lac, ni dans aucune des plaines adjacentes. Il faut monter jusque vers le sommet des montagnes environnantes pour trouver du bois de chauffage. On ne voit près de la plage que quelques plantes à moitié desséchées. » Jules REMY[1],

Voyage au pays des Mormons, t. Ier.

(Paris, 1860, 2 vol. in-8°, Dentu.)

Great Salt-Lake city[2] (La cité du Grand-Lac-Salé).

« Quelle singulière ville ! Les maisons sont invisibles. Entourées d'arbres fruitiers, elles se dérobent à la vue. De plus, des acacias, des arbres-coton, dont la fleur ressemble à des flocons de coton, forment un épais rideau vert, tendu tout le long de larges et interminables avenues. Celles-ci, comme dans toutes les villes américaines, se croisent à angle droit du nord au sud, de l'est à l'ouest. Des deux côtés, des ruisseaux amenés des montagnes roulent leurs eaux plus abondantes que limpides. C'est le grand trésor du pays. Selon les récits des rares aventuriers qui avaient les premiers visité cette terre inconnue quand elle faisait encore partie du Mexique, l'eau douce manquait complètement. A les en croire, en dehors du lac Salé, il n'y avait que des mares saumâtres. Mais Brigham Young a changé tout cela. L'élu de Dieu, le Moïse des Mormons a fait jaillir du rocher ces sources inappréciables.

1. M. Jules Remy, né à Livry (Marne) en 1826, ancien professeur d'histoire naturelle au collège Rollin, a visité de 1851 à 1863 les Canaries, le Brésil, le Chili, la Bolivie, le Pérou, les îles Marquises, Taïti, séjourné trois ans aux îles Sandwich, parcouru en tous sens les Etats-Unis, et exploré l'Asie centrale, le Thibet et l'Himalaya... Outre son grand ouvrage sur les Mormons, qui a été traduit en anglais, il a publié une *Ascension du Pichincha* (Châlons-sur-Marne, 1858, in-8°) ; les *Récits d'un vieux sauvage, pour servir à l'histoire ancienne d'Hawaii* (Châlons-sur-Marne, 1859, in-8°) ; une *Histoire de l'archipel hawaiien* (Paris et Leipzig, 1862, in-8°) ; une *Excursion botanique à travers les Ardennes françaises* (Paris, 1849, in-8°), etc., etc.

2. La gravure qu'on trouvera plus loin représente la cité des Mormons dans les premières années, et non telle que M. de Hübner l'a vue et décrite. Elle est rattachée par un chemin de fer à Ogden, une des stations de la grande ligne transcontinentale. M. J. Remy dit que son voyage de San-Francisco à la cité des Saints (Utah), accompli en 1855, lui coûta, à lui et à son compagnon de route, M. Brenchley, plus de 40000 francs. Ils mirent cinquante-huit jours à franchir la distance entre Sacramento et Great-Salt-Lake-City. M. de Hübner, quinze ans après, y mit environ cinquante-huit heures.

» J'erre seul dans les allées silencieuses. A côté de moi bourdonne le ruisseau. Les acacias me protègent de leur ombre ; les arbres-coton, légèrement abrités par la brise du matin, me couvrent d'une pluie de flocons blancs comme la neige. Parfois je puis apercevoir, au-dessus de la cime des arbres, les « Jumeaux », les deux pics les plus élevés du Wahsatch. Deux diamants étincelaient au soleil, suspendus dans l'air bleu à 15 000 pieds au-dessus de la mer ! Sur ce haut plateau, les saisons se suivent avec une grande régularité. Après les pluies de l'automne, les ouragans et les tourmentes de neige de l'hiver ; puis, après une courte époque de vents et de pluie appelée le printemps, six mois d'été, c'est-à-dire de soleil, de chaleur, de sécheresse. Le manque de pluie, la poussière, et, pendant la seconde moitié de la saison chaude, les mouches, sont les grands fléaux de la vallée des Saints. Mais maintenant la nature étale tous les trésors de sa beauté fraîche, jeune, enivrante. J'aspire à pleins poumons l'air élastique des montagnes ; je me délecte aux doux parfums des champs dont je me suis approché sans m'en apercevoir, car me voilà arrivé à la circonférence de la ville. Depuis longtemps j'ai laissé derrière moi les dernières habitations. Les avenues continuent toujours, mais elles ne masquent plus de maisons. Les emplacements tout tracés attendent encore les Saints qui y dresseront leur tente. Ici, la ville se confond avec la campagne. A peu de distance, le nouveau Jourdain serpente dans des crevasses qui rappellent le ghore de la rivière biblique.

» Dans toute cette promenade, je n'ai rencontré que quelques femmes et une petite bande d'enfants portant sur le dos leurs livres et leurs cahiers, et marchant d'un pas accéléré sans mot dire. Sur leur visage un peu pâle on lit déjà la préoccupation de l'homme mûr. L'aspect d'un étranger excite leur curiosité ; ils me regardent d'un œil scrutateur. Pas de sourire, pas une ombre de gaieté. Puis ils passent outre[1]. Partout la solitude et le silence. Un guerrier

1. « Les enfants, écrit le même auteur, pullulent à Salt-Lake-City. On en voit » partout. C'est même un des traits caractéristiques de cette ville et de tous les



Cité du Grand-Lac-Salé. (V. page 233, note 2.)

indien, un Utah, fièrement posé sur sa maigre haridelle, passe au galop. Sa chevelure noire, longue, roide, luisante, s'échappe sous un diadème de plumes ; sa figure est peinte écarlate et jaune; ses traits sont féroces ; il est armé jusqu'aux dents et d'un aspect vraiment terrible. Derrière lui courent à pied ses deux *squaws*, ses femmes, l'image de la misère et de la dégradation féminines. »

DE HÜBNER,
Promenade autour du monde, t. Ier.
(Paris, 1873, 2 vol. in-18, Hachette.)

« En parcourant la ville, nous étions frappés de la propreté qui régnait partout et du bien-être qu'annonçaient la forme et le bon entretien des habitations. Nous ne pouvions surtout nous défendre d'admirer l'ordre, la tranquillité, l'industrie qui se révélaient à nous de tous côtés. Tout ce petit peuple s'agite utilement comme les ouvrières d'une ruche, justifiant parfaitement l'emblème placé par le président de l'Église sur le faîte de son palais. Ce sont des maçons qui bâtissent, des charpentiers qui équarrissent, des jardiniers qui bêchent ou qui arrosent, des maréchaux qui forgent, des moissonneurs qui rentrent leurs récoltes, des pelletiers qui préparent de riches fourrures, des enfants qui égrènent le maïs, des bouviers qui chassent leurs troupeaux, des bûcherons qui reviennent de la montagne lourdement chargés de bois, des peigneurs qui cardent la laine, des terrassiers qui creusent des canaux d'irrigation, des tailleurs, des cordonniers, des briquetiers, des potiers, des chimistes qui fabriquent du salpêtre et de la poudre, des meuniers, des scieurs de long, des armuriers qui font ou qui réparent des rifles ; en un mot, toute sorte d'artisans et des travailleurs en tout genre. On ne voit pas d'oisifs, ni de

» établissements mormons. Ils sont bien tenus, décemment vêtus, et fréquentent » tous l'école ; mais la plupart de ceux que j'ai vus m'ont paru délicats, sinon » chétifs... Les pères savent à peine le nombre et les noms de leurs enfants. Le » président en a quarante-huit, sans compter les morts. Un jour, il se promenait » dans les rues ; une rixe entre deux gamins attira son attention. Il intervint en » appliquant avec sa canne une leçon assez rude à l'un des petits tapageurs. L'o» pération terminée, il lui demanda : « De qui es-tu fils » ? Et l'enfant répondit: « *I am president Young's boy.* » En effet, c'était l'un des quarante-huit. »

désœuvrés. Tout le monde, depuis le plus simple fidèle jusqu'à l'évêque et jusqu'à l'apôtre, est occupé à des travaux manuels...

» ... C'est un spectacle curieux et piquant d'intérêt que celui d'une société si laborieuse et si sobre, si paisible et si réglée, quand on songe aux éléments divers dont elle est formée et aux classes d'où elle est généralement sortie. Il y a à Great Salt-Lake city, en faisant notre énumération d'après l'importance numérique du contingent fourni par chaque nation, des Anglais, des Écossais, des Canadiens, des Américains, des Danois, des Suédois, des Norwégiens, des Allemands, des Suisses, des Polonais, des Russes, des Italiens, des Français, des nègres, des Hindous, des Australiens, des Chinois. Tous ces gens, nés dans des croyances différentes et souvent opposées, élevés pour la plupart dans l'ignorance la plus crasse et dans des préjugés divers, ayant vécu, les uns dans la vertu, les autres dans l'indifférence, le plus grand nombre, peut-être, dans un entier abandon aux instincts les plus grossiers ; tous ces gens différant entre eux par le climat, le langage, les mœurs, les lois, la nationalité, les goûts, se sont rassemblés, se rassemblent tous les jours pour vivre mieux que des frères, dans une harmonie parfaite, au milieu du continent américain, où ils forment une nation nouvelle, indépendante, compacte et, par le fait, tout aussi peu soumise au gouvernement des États-Unis qui l'héberge qu'aux firmans du Grand-Turc [1]. »

Jules Remy,

Voyage au pays des Mormons, t. Ier.

(Paris, 1860, 2 vol. in-8°, Dentu.)

---

1. « Ces bibliques personnages ont fait de leur Terre-Promise, aride et inculte, » une Judée fertile ; pour compléter l'illusion, ils s'intitulent gravement le Peuple » de Dieu, leur ville s'appelle Sion ; ce ruban moiré qui se déroule dans la vallée, » c'est le Jourdain ; le lac Salé est devenu la mer Morte pour ces saints des der- » niers jours ; enfin nous autres, nous sommes les Gentils... Sans écouter quelques » Gentils haineux et timorés, nous avons parcouru le territoire de l'Utah ; partout » ces honnêtes sectaires se montrent simples et hospitaliers ; et nous n'avons » rapporté que le souvenir d'une excursion pittoresque à travers des défilés bor- » dés de collines verticales, des gorges remplies d'un chaos de roches changeant » à chaque détour... L. et G. Verbrugghe, *Promenades et chasses dans l'Amé- » rique du Nord* » (Paris, C. Lévy, in-18.)

Les Mormons (Résumé historique).

A 37 milles d'Ogden, une des stations du chemin de fer transcontinental, se trouve située la cité des Mormons ; une voie ferrée y conduit, parallèle au lac Salé, et construite par les Mormons eux-mêmes. C'est là, sur un plateau de 1 400 mètres de hauteur, dominé par les hautes cimes des monts Wahsatch, que cette secte bizarre a fixé son dernier établissement. Joseph ou Joë Smith, fondateur ou régénérateur du mormonisme, était le fils d'un fermier, né en 1805, dans l'état de New-York. C'est en 1823, dans le comté de Seneca, qu'il prétendit avoir vu l'ange envoyé de Dieu pour lui révéler la religion nouvelle. En 1830, fut constituée l'église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour (*the church of latter day Saints*). Smith, reconnu prophète, baptisa par immersion ses adhérents. Bientôt fut imprimé le livre de Mormon[1] ; les sectaires firent une propagande active, fondèrent un Journal à Indépendence (Missouri), prêchèrent, établirent des magasins, des fermes, des moulins. L'Église prospéra et fit des jaloux. Smith, l'envoyé de Dieu, le successeur de Moïse, le croyant, le révélateur, le traducteur, le prophète, fut une nuit arraché de son lit par une douzaine de furieux, qui le trempèrent dans une cuve à goudron, couvrirent de plumes son corps et le battirent cruellement. Les persécutions commencèrent alors contre les Mormons : on brûla, on pilla, on détruisit leurs établissements, on les traduisit devant les tribunaux, qui n'osèrent pas les condamner. Quant aux persécuteurs, ils purent se livrer à toutes les violences contre les Mormons, impunément. Le mormonisme se développa et s'exalta dans la persécution. Smith, pour se soustraire aux attaques des Missouriens, alla fonder une nouvelle capitale dans l'Illinois, à Nauvoo. Nauvoo prospéra, et des milliers de « saints » y accoururent de toutes parts. En 1843, au moment des élections dans lesquelles l'influence du parti mormon était redoutée, Joë Smith fut arrêté

---

1. Joseph Smith a donné la définition suivante du mot *mormon : mormon* vient du mot égyptien réformé *mon*, qui veut dire bon, et du mot anglais *mor*, contraction de *more :* plus ; *mormon* voudrait donc dire meilleur. Le terme de comparaison auquel songeait Smith est la *Bible*, le livre par excellence, qui, suivant Smith, vaut moins que le Livre de Mormon. Mormon désigne le grand prophète juif, imaginé par Smith, qui aurait écrit sur les tables de Nephi (?) le Livre des Saints retrouvé et traduit par le prophète

et emprisonné à Carthage. Le 25 juin 1844, il était massacré dans sa prison, avec son frère, par la populace en fureur. Nauvoo fut bombardé et saccagé, et le Temple, « modèle de l'architecture mormonne, » détruit. Alors commença le grand exode des *saints du dernier jour*. Les Mormons, dirigés par Brigham Young, abandonnèrent leur cité incendiée, leur temple en ruines, traversèrent le Missisipi, et, après trois années de marches au milieu de régions sauvages et inexplorées, luttant contre des souffrances inouïes, hommes, femmes et enfants, en wagon, à âne, en brouette, à pied, décimés par la famine et la maladie, mais indomptables dans leur foi, ils arrivèrent, en juillet 1847, sur les bords du lac Salé, situé entre les Montagnes-Rocheuses et la Sierra-Nevada de Californie.

La contrée avait une vague ressemblance avec la Palestine. Les Mormons s'y établirent; elle portait le nom de *Deseret* (pays de l'abeille); elle prit dans la suite celui d'Utah. Les Mormons fondèrent la *Nouvelle-Sion*, *Great-Salt-Lake-City*, la cité du Grand-Lac-Salé, près de la rive droite du Jourdain, à quelques lieues de son embouchure dans le lac. La ville, qui ne comptait que quelques maisons en 1850, a aujourd'hui 12 000 habitants appartenant à toutes les nationalités : Anglais, Écossais, Canadiens, Américains, Danois, Suédois, Norvégiens, Allemands, Suisses, Polonais, Russes, Italiens, Français, Nègres, Indous, Australiens, etc. Tous les Mormons ne sont pas d'ailleurs dans Great-Salt-Lake-City. Brigham Young, avec une habileté prévoyante, a fondé des colonies sur tous les points de la contrée ; il désignait lui-même les colons qui devaient les peupler, et, ceux-ci, au jour fixé, sans avoir été même consultés, recevaient l'ordre de partir où la volonté du prophète les envoyait. En outre, Brigham Young expédiait par le monde des missionnaires chargés de prêcher la doctrine mormonne et de faire des prosélytes. Les Mormons sont 80 000 en Amérique, et 200,000 en tout dans l'univers.

Le gouvernement fédéral hésita longtemps sur la conduite à tenir vis-à-vis des Mormons[1]. En 1850, enfin, l'Utah fut organisé en territoire avec deux Chambres, et le président des Etats-Unis, M. Fillmore, donna à Brigham Young lui-même le titre de gouverneur. Mais les conflits du gouverneur et des fonctionnaires placés sous ses ordres, l'hostilité peu dissimulée du pro-

1. En 1845, les Etats-Unis avaient acheté au Mexique le territoire de l'Utah.

phète à l'égard de la Constitution provoquèrent sa déposition,


Source baptismale des Mormons

en 1854. Un nouveau gouverneur, le colonel Stepton, ne tarda

TERRITOIRES DES MONTAGNES ROCHEUSES.

P. 240.



Gravé par L. Sonnet

guère à donner sa démission, et tous ses successeurs furent expulsés par la population. Le président Buchanan envoya, en 1857, un nouveau gouverneur, Alfred Cumming, escorté de 2500 miliciens. Les Mormons cédèrent et obtinrent l'amnistie. Cinq ans après, à la demande qu'ils firent d'être admis dans l'Union, le Congrès opposa un refus, et vota une loi contre la polygamie et la grande propriété. Durant la guerre civile, entre le Nord et le Sud, les Mormons gardèrent la neutralité, ne reconnaissant d'autre chef civil et religieux que Brigham Young. Ils prirent part activement à la construction du chemin de fer transcontinental qui traverse l'Utah, et y rattachèrent leur ville par un embranchement. En 1870, le Congrès vota une nouvelle loi obligeant les Mormons à renoncer à la polygamie ou à quitter les États-Unis; le général Shœffer, gouverneur de l'Utah, fut chargé de la faire exécuter. Les Mormons résistèrent énergiquement, Brigham Young fut poursuivi, puis acquitté par les tribunaux. Il fit, en 1872, un voyage en Palestine, dans le but, a-t-il dit, de préparer une nouvelle émigration. Il n'en fut rien, et les résistances continuèrent. Brigham Young avait en même temps à lutter contre les schismes; le plus redoutable fut celui de Joseph Morris, le confident du prophète, qui voulut se substituer au chef des saints. Mal lui en prit; il fut pourchassé dans sa retraite. et finalement égorgé avec tous les imprudents qui avaient osé voir en lui l'oint exclusif du Seigneur. Brigham Young est mort en 1877, à l'âge de soixante-dix-huit ans, sans avoir pris soin de désigner son successeur. Dans une grande assemblée tenue, le 2 novembre, dans la ville du lac Salé, où tout le clergé mormon était présent, il a été décidé que l'Eglise des Saints serait dirigée par les douze Apôtres, à la tête desquels se trouvent Taylor, Pratt et le fils aîné de Young. Depuis la mort de Young, la Chambre des représentants de Washington (février 1882) a de nouveau adopté par 199 voix contre 42, un bill interdisant la polygamie sur le territoire de l'Union. Malgré sa vitalité apparente, on peut dire que les jours du mormonisme sont comptés; les Mormons succomberont sous la triple atteinte de la loi américaine, de la concurrence californienne, et de la réprobation morale dont leur doctrine est frappée[1].

---

1. Nous n'entreprendrons pas d'analyser la doctrine des Mormons : elle a été exposée tout au long dans l'excellent ouvrage de M. Jules Rémy. Nous dirons

Les chemins de fer, les gares, les bagages, les sleeping-cars.

Le premier chemin de fer américain fut inauguré en 1831, dans l'Etat de New-York, sur les rives de l'Hudson, où 24 ans plus tôt on avait vu passer le premier bateau à vapeur conduit par Fulton lui-même. Cette ligne avait 16 milles de long (environ 26 kilomètres). — En 1894, les Etats-Unis possèdent 286 000 kilomètres de chemin de fer en exploitation, près de la moitié de la somme totale des lignes du monde entier (qui est de 600 000 kilomètres). De 1870 à 1873, une véritable fièvre s'était emparée des Américains pour la construction des voies ferrées; en trois ans, ils en établirent 31 000 kilomètres. Une effroyable débâcle suivit ces entreprises furieuses; les actions du chemin de l'Erié, qui étaient montées à 126 dollars, tombèrent à 17, grâce aux manœuvres frauduleuses, au banditisme financier des directeurs et administrateurs. Un de ces agioteurs, James Fisk, d'abord colporteur, puis fournisseur des armées, puis banquier, avait fait construire à ses frais un opéra et y avait transporté ses bureaux; il avait aussi acheté un régiment de la milice et s'en était fait nommer colonel; il étonnait New-York de ses folies.

On évalue à 55 milliards de francs le capital représenté par les chemins de fer; ils emploient plus de 700 000 employés. « Les conditions particulières dans lesquelles se trouvèrent les Etats-Unis, par » suite de l'immigration, expliquent l'entraînement des Américains à » construire des routes à locomotives. L'immensité du territoire occupé » et l'éloignement des centres de culture imposaient aux habitants la » nécessité de travailler tout d'abord aux soins de communication, » et les chemins ordinaires étant peu nombreux, d'un entretien difficile, » il paraissait naturel de suppléer à ce manque de routes par un » outillage plus complet, permettant une circulation beaucoup plus ra- » pide. Les villes d'Europe, depuis longtemps reliées entre elles par des

---

seulement d'après lui que le mormonisme est en beaucoup de points une contrefaçon évidente de la Bible, un ensemble d'emprunts à peine déguisés faits à la Genèse, aux livres des Rois, aux Epîtres des Apôtres et à l'Apocalypse. La doctrine des Mormons admet et encourage la polygamie; par ses pratiques et ses croyances, elle est la négation manifeste des idées, des usages et des mœurs de notre siècle. Le *Livre de Mormon* fut composé vers 1812 par un certain berger du nom de Salomon Spaulding, dont l'imagination avait été éveillée par la découverte d'antiquités américaines, près de New-Salem. Spaulding communiqua son roman biblique à ses voisins, et le fit passer pour l'œuvre d'un des derniers descendants d'une antique race disparue. La *Bible d'or* — ainsi le désignait-il — fut transmise à un imprimeur de Pittsbourg, nommé Paterson, qui ne consentit à l'imprimer qu'avec une préface et sous un autre titre. Spaulding refusa l'une et l'autre, et le manuscrit, oublié chez Paterson, y fut retrouvé plus tard par Sidney Rigdom, qui en prit copie. Joë Smith en eut connaissance, s'en rendit maître, le remania, et, avec la complicité de Rigdom, il inventa la légende suivante : Un ange lui était apparu et lui avait révélé que depuis dix-huit siècles l'humanité faisait fausse route; il lui avait indiqué le lieu où se trouvaient les plaques métalliques sur lesquelles étaient gravées les nouvelles lois qui devaient régénérer le monde. Pour lire et traduire ces lois en langue vulgaire, l'ange fournit à Smith deux pierres transparentes comme du cristal, l'*urim* et le *thummim*. Muni de ces lunettes merveilleuses, qu'il ne montra d'ailleurs à personne, non plus que les plaques étincelantes, Smith déchiffra le texte mystérieux. Ainsi fut écrit le livre de Mormon, publié en 1830 en Amérique, en 1841 en Europe.

» chemins réguliers, devaient être moins pressées que les cités nord-
» américaines : celles-ci pouvaient se dispenser de la viabilité primitive
» pour en adopter une meilleure, offerte par l'industrie moderne...
» Tandis qu'en Europe, la voie ferrée se construit entre des cités exis-
» tantes, aux Etats-Unis, elle les précède, s'avançant au loin vers les
» solitudes; les emplacements des villages, des bourgs commerçants,
» des capitales même, sont désignés d'avance par les stations, les croi-
» sements, les nœuds de convergence. »

E. Reclus (page 751).

« Au départ, pas plus qu'à l'arrivée des trains, aucun obstacle, aucune difficulté, aucune barrière. La gare est accessible à tous indistinctement; chacun circule comme il lui plaît. On ne parque, on ne met personne sous clef. On délivre des billets jusqu'à la dernière minute, et les amis, les parents qui accompagnent le voyageur peuvent le suivre jusqu'à sa voiture, monter même un moment avec lui et n'en descendre qu'à l'instant précis où le train se mettra en marche, ce qu'il fait très lentement. On trouve des billets de chemins de fer dans tous les hôtels, dans les bureaux de ville des compagnies et dans certains bureaux particuliers de messageries. On peut même y porter et y faire enregistrer ses bagages. On arrive ainsi à la gare sans nulle préoccupation, sans embarras.

» Les wagons à bagages n'offrent rien de particulier, mais il faut décrire au moins la façon à la fois rapide, sûre et économique dont les bagages sont enregistrés et délivrés à destination. Il est rare qu'on les pèse. L'homme expert qui préside à ce service juge à l'œil, pour gagner du temps, si vous dépassez le maximum de 50 kilogrammes généreusement attribué à chaque voyageur. Cela fait, il attache à la courroie ou à la poignée de votre colis une rondelle de laiton. Celle-ci porte un numéro d'ordre, le nom de la ligne que vous prenez et quelquefois le lieu de départ et d'arrivée. On vous délivre une rondelle correspondante, et autant de fois de ces rondelles que vous avez de colis, et c'est tout. Pas de bulletin, pas d'inscription, pas de timbre, pas de droit de statistique à payer. On appelle cela *chéquer* le bagage, et l'on donne aux rondelles le nom de *chèques;* elles ont, en effet, la valeur d'un bon à vue comme le chèque tiré sur une banque. Avant le moment de l'arrivée, un

homme monte dans le train; il vous demande vos chèques, vous les lui remettez, si vous voulez. Il vous rend en échange un petit papier, détaché quelquefois d'un registre à souche. Sur ce papier sont indiqués le nombre et le numéro de vos colis. Vous payez en retour autant de fois 25 cents (1^{fr},25) que vous avez de pièces, et souvent vous ne payez qu'après réception. Si vous désirez avoir une place d'omnibus pour descendre dans un hôtel ou dans tel quartier de la ville où vous êtes arrivé, le même agent vous la fournit. Le prix est d'habitude le même que pour un colis, si ce n'est le double. Pas une minute d'attente, pas d'ennuis d'aucune sorte, pas de pourboires à donner aux facteurs. La puissante corporation des facteurs express fait ce service à la satisfaction universelle du public, avec une fidélité ponctuelle, une loyauté à toute épreuve. Si un bagage vient à se perdre, le chèque sert de preuve, et une indemnité est payée. Les bagages laissés en dépôt qui ne sont pas réclamés sont vendus au bout d'un an et un jour à l'encan, tels quels, non ouverts : les amateurs les apprécient au poids et enchérissent en conséquence.

» Un Chicagois, M. Pulmann, a fait une fortune immense en inventant les *sleeping-cars* ou wagons-dortoirs. Le *sleeping-car* a la forme d'un car ordinaire, mais beaucoup plus élégant dans ses formes architecturales, dans sa décoration intérieure et extérieure, si bien qu'on l'appelle alors un *palace* ou un *silver-car*, une voiture-palais, une voiture d'argent. Le soir, l'espace entre chaque double siège se transforme en une couchette au moyen des dossiers mobiles qu'on enlève et qu'on rapproche horizontalement au niveau des deux places qui se font vis-à-vis. Sur cette couchette, on étend un matelas, on jette dessus un drap, un traversin, un oreiller, des couvertures, et voilà un lit improvisé. La couchette au-dessus est formée par la paroi latérale supérieure du car, laquelle est mobile autour de deux charnières et soutenue horizontalement par deux petits câbles en fil de fer qui font fonction de haubans. On étend sur cette couchette comme sur l'inférieure la literie nécessaire; un rideau, courant sur une tringle, isole les lits qui

rappellent un peu par leur disposition les cabines superposées des bateaux à vapeur, mais sont beaucoup plus larges et à deux places au besoin. Le couloir du milieu reste libre, et il est éclairé toute la nuit par des lanternes suspendues au plafond. Le jour, toute la literie disparaît; elle est remisée dans l'espace resté vide contre la paroi supérieure du car, celle où couchait le voyageur d'en haut. C'est surtout dans ces ingénieuses installations que consiste l'invention de M. Pulmann. »

L. Simonin, *les Chemins de fer aux Etats-Unis.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1876.)

On s'imagine à tort, en Europe, que les voyageurs sont sans cesse exposés à d'effroyables périls sur les lignes américaines. Certaines catastrophes trop réelles, telles que des explosions de machines, des déraillements, des rencontres ou des écroulements de ponts, exagérés et dénaturés par la presse, ont fait aux chemins de fer des Etats-Unis une réputation légendaire. Pourquoi les Yankees, volontiers disposés à s'attribuer en tout le premier rang, n'auraient-ils pas aussi sur les Etats du vieux monde la supériorité des accidents ? Les Yankees ne paraissent pas tenir à celle-là, et la vérité nous oblige à reconnaître qu'on les a un peu calomniés. M. Simonin, l'ingénieur éminent qui fut un des Français les plus familiarisés avec les choses d'Amérique, nous dit qu'il a parcouru pendant sept ans, aux Etats-Unis, plus de 32000 kilomètres de chemin de fer et qu'il n'a, dans cet intervalle (1867-1874), été témoin d'aucun accident. Les documents officiels constatent que, dans l'année 1872-1873, la ligne de l'Erié, qui était de toutes la plus mal entretenue, n'a eu que 1 voyageur tué et 7 blessés sur 9 922 156 voyageurs. Pourrait-on en dire autant de toutes les lignes de chemin de fer en France ?

Une autre erreur d'opinion très répandue parmi nous est celle qui concerne la vitesse des trains américains. La vérité est, suivant M. Simonin, que les chemins de fer français et anglais marchent avec une vitesse plus grande. Un des trains les plus rapides d'Amérique est le train-éclair qui va de New-York à Chicago, et qui franchit 1 600 kilomètres en 26 heures; c'est une moyenne de 60 kilomètres à l'heure; encore ne porte-t-il que des journaux et des dépêches. Les trains-poste de Liverpool à Londres, de Londres à Douvres, le rapide de Paris à Marseille, et la fameuse malle de l'Inde égalent et dépassent cette rapidité vertigineuse. Ce sont là, d'ailleurs, des trains exceptionnels; les trains ordinaires d'Amérique, à cause de leur lourdeur et des dimensions des voitures, du mauvais entretien des voies, ont généralement une vitesse moindre que celle des chemins de fer européens.

« On raconte les choses les plus étranges sur les dangers inhérents aux longs voyages en chemin de fer, au delà de l'Océan. Nombre de voies ferrées ont été construites si vite que l'on a dû se contenter de ponts non pas seulement suspendus, ce qui ne serait rien, mais tout à fait improvisés. On a toujours une légère inquiétude à leur approche; la locomotive ralentit sa marche et les passe avec une allure qui ferait croire que l'on va stopper. Il y a aussi les attaques nocturnes des voleurs

de grand chemin. Ce sont là heureusement des prouesses qui n'appartiennent qu'à certaines régions à population clairsemée. Les journaux donnant de ces attentats des récits émouvants, on pourrait se faire illusion sur leur fréquence; mais nous n'irons pas jusqu'à dire qu'ils soient rares, puisqu'il n'est point d'année où il n'y en ait quelques-uns à enregistrer. » (L. WUARIN, *Moyens de transport aux Etats-Unis*. *Revue scientifique*, mai 1895.)

Le Transcontinental-Pacifique.

La conquête de la Californie par les Américains leur donna l'idée de joindre par un chemin de fer le nouvel Etat aux anciens, et d'ouvrir une communication rapide et sûre entre les deux Océans. La tâche était rude : il fallait franchir une distance de 800 lieues, c'est-à-dire égale à celle qui sépare Lisbonne de Saint-Pétersbourg, à travers des déserts et des prairies fréquentées seulement des bisons et des Indiens, manquant d'eau et de bois, escalader un énorme plateau, et dépenser près d'un milliard. On établit d'abord (en 1857) les *overland mails* ou malles transcontinentales, qui relièrent le Sacramento au Missouri et au Mississipi, et en trois semaines portèrent les dépêches entre San-Francisco et Saint-Joseph ou Saint-Louis. En 1860, on ajouta aux diligences le service du *poney :* monté par un cavalier habile et renouvelé à chaque station, il portait les dépêches en six jours quand, par hasard, il n'était pas arrêté par les Peaux-Rouges, qui guettaient le courrier et tuaient l'homme pour voler le poney. Enfin, en 1860, l'ingénieur Thomas Judah, après de sérieuses explorations faites dans la Sierra-Nevada, fit partager ses plans à une réunion de capitalistes du Sacramento, les fit adopter par le Congrès de Washington et approuver par le président Lincoln (1er juillet 1862), Deux compagnies se formèrent : l'Union-Pacific et le Central-Pacific; l'Etat fournit une subvention; on évalua la dépense à 475 millions, et les travaux commencèrent et se poursuivirent sans relâche des deux côtés à la fois, en dépit de tous les obstacles opposés par le manque d'eau et de vivres, les agressions continuelles des tribus indiennes et l'indiscipline des travailleurs, pour la plupart gens tarés, sans feu ni lieu, plus aptes à manier le revolver et le *bowie-knife* que la pioche ou le marteau. Heureusement les Mormons et les Chinois prêtèrent leur concours, les Chinois surtout *: John le Célestial*, *John Chinaman*, comme on l'appelle avec mépris en Amérique, se montra une fois de plus, au milieu des rudes fatigues et des périls de toutes sortes de cette audacieuse entreprise, le plus patient, le plus industrieux, le plus sobre et en même temps le plus modeste des ouvriers. Le chemin de fer devait, sous peine de confiscation, être terminé le 1er juillet 1876 : dès le mois de mai 1869, il était livré à la circulation.

Depuis l'achèvement heureux de cette voie interocéanique, d'autres compagnies ont entrepris sur d'autres points du continent nord-américain la jonction des ports des deux Océans. On ne compte pas moins de cinq transcontinentaux, en 1892, qui entre-croisent leurs embranchements; quatre appartiennent au territoire de l'Union, un à la puissance du Canada.

Canadian-Pacific, de Québec à Vancouver, par Montréal, Port-Arthur, sur le lac Supérieur, Winnipeg (Manitoba), Regina (Assiniboia), Calgary

(Alberta) et la Colombie britannique : 4932 kilom. — *Northern-Pacific*, de New-York à Astoria, par Chicago, Saint-Paul, le Dacota, le Montana : 5839 kilom. — *Central-Pacific*, de New-York à San-Francisco, par Omaha, Cheyenne, Ogden : 5412 kilom. — *De New-York à San-Francisco*, par Saint-Louis, Topeka (Kansas), Santa-Fé (Nouveau-Mexique) : 7480 kilom. — *Southern-Pacific*, de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco, par le Texas, l'Arizona du Sud : 4015 kilom.

La construction des derniers kilomètres. L'inauguration. « Le point de jonction désigné entre les deux sections de la ligne était PROMOTORY-POINT. Au mois de mars 1869, les travailleurs du Central-Pacifique posèrent dans un seul jour 10 kilomètres de rails! Ceux de l'Union relevèrent le défi et en posèrent en un jour 11^{Km},700. Alors les Californiens, ne voulant admettre aucune supériorité, réunirent toutes les forces capables d'être employées sur un seul point, et, en onze heures de travail, posèrent et fixèrent, à la satisfaction de la commission officielle de surveillance, près de 17 kilomètres de rails. Ce fait sans précédent fut accompli le 28 avril 1869, sous la direction de l'inspecteur général Charles Crocker. Un témoin oculaire, le correspondant de l'*Alta California*, rapporte que les premiers 240 pieds de rails furent posés en 80 secondes, les seconds 240 pieds en 75. On ne va guère plus vite à pied lorsqu'on se promène sans se presser.

» Voici d'autres faits authentiques ayant trait à ce travail extraordinaire : Un train contenant 2 milles de rails, c'est-à-dire environ 210000 kilogrammes de fer, fut déchargé par une escouade de Chinois en 9 minutes et 37 secondes. Les premiers 6 milles de rails furent posés en 6 heures 42 minutes, et pendant ce temps, où chaque travailleur mettait en jeu toutes ses forces, pas un d'eux sur quinze cents ne demanda un instant de repos. Ce qui donne encore une plus satisfaisante idée de l'enthousiasme qui s'était communiqué à cette armée d'ouvriers, c'est le fait que tous les rails, formant ensemble une longueur de 17 kilomètres et pesant environ 1000 tonneaux, furent posés par huit hommes seulement, choisis comme les plus expérimentés et les plus durs à la fatigue dans un corps de dix mille travailleurs.

» L'ouvrage se fit ce jour-là en courant : Un wagon

chargé de fer se dirige en tête de la ligne, apportant les rails nécessaires à la continuation de la voie. Il est traîné par deux chevaux attelés *en tandem* et lancés au galop. Un wagon vide, qui vient d'opérer sa livraison de rails, se porte à sa rencontre. Au moment où ils vont se rencontrer, le wagon vide est arrêté, soulevé à bras d'hommes, rangé le long de la voie et replacé sur les rails après le passage du wagon chargé. Pour celui-ci, à la limite de la ligne, il est arrêté net; quatre ouvriers placés des deux côtés de la voie tirent à l'aide de crochets une paire de rails du wagon, la posent et l'ajustent sur les traverses en bois installées à l'avance par les coulies chinois; puis le wagon est poussé en avant de la longueur du double rail qui vient d'être posé, et la même opération recommence. Les poseurs de rails sont suivis par une brigade d'ouvriers qui assurent le rail et le fixent au moyen de rivets et de boulons. Enfin l'arrière-garde de Chinois, armés de pioches et pelles, recouvrent les extrémités des traverses de terre fortement tassée, afin de leur donner plus de solidité.

» Le lieu où l'on s'arrêta le 28 avril fut nommé *Victory Point;* les Californiens avaient battu les Unionistes; mais ceux-ci firent si bien qu'ils atteignirent le but seulement avec quarante-huit heures de retard[1]........

» Le 10 mai 1869, un millier de citoyens représentant toutes les classes de la société américaine étaient réunis à Promotory-Point pour célébrer l'achèvement de la grande ligne nationale[2]... Les préparatifs pour poser d'une manière solennelle les derniers rails furent bientôt faits. On avait laissé entre les deux extrémités des lignes un espace libre

---

1. Le *Journal de Chicago* donnait sur ce travail les détails suivants : « Pour poser ces 10 milles de rails en un jour, 8500 hommes furent employés. Ils avaient à leur disposition 800 chevaux, 8 locomotives et un grand nombre de charrettes. Cette armée et tout son attirail obligé marchaient à la rencontre d'une armée de force égale. Pour poser, ajuster et fixer les 10 milles de rails, on avait eu besoin de 31500 traverses, 4037 rails, 8140 coussinets, 16280 rivets et 120000 boulons. Tout cela arrivait ce jour-là de divers endroits, à une distance de 5 à 12 milles du centre d'opération. »

2. Elle se compose de deux sections : le *Central Pacific*, jusqu'à Ogden, qui traverse la Sierra-Nevada à des hauteurs de 7042 pieds (station de Summit); et l'*Union Pacific*, dont le point de départ est Omaha-city, et qui s'élève à la station de Sherman, dans les montagnes Rocheuses, à une hauteur de 8424 pieds.

d'environ 200 pieds. Deux escouades, composées d'hommes blancs du côté des Unionistes et de Chinois du côté des Californiens, s'avancèrent en correcte tenue d'ouvriers pour combler cette lacune. On avait choisi des deux parts l'élite des travailleurs. Les Chinois surtout, graves, silencieux, alertes, furent l'objet de l'admiration générale. Ils travaillaient comme des prestidigitateurs.

» A 11 heures, les deux troupes se trouvèrent face à face. Deux locomotives s'avancèrent de chaque côté l'une au devant de l'autre pour exhaler dans un jet de vapeur un salut qui déchira les oreilles. En même temps le comité expédiait à Chicago et à San-Francisco une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Tenez-vous prêts à recevoir les signaux correspondants aux derniers coups de marteau. » Par un procédé très simple, les fils télégraphiques de la ligne principale communiquant avec les états de l'est et de l'ouest avaient été mis en communication électrique avec l'endroit même où le dernier boulon allait être placé. Grâce à ces précautions, les coups de marteau frappés à Promotory-Point pour fixer le dernier rail du Grand-Pacifique trouvèrent un écho immédiat dans tous les états de la république.

» La traverse sur laquelle devait reposer le dernier rail était en bois de laurier, le boulon qui devait unir la traverse au rail en or massif, le marteau dont on devait se servir en argent. Le docteur Harkness, député de la Californie, présenta ces objets à MM. Stanford et Durant. « Cet or extrait » des mines et ce bois précieux coupé dans les forêts de la » Californie, dit-il, les citoyens de l'état vous l'offrent pour » qu'ils deviennent parties intégrantes de la voie qui va unir » la Californie aux états frères de l'est, le Pacifique à l'At» lantique. »

» Le général Safford, député du territoire d'Arizona, offrit un autre boulon fait d'or, d'argent, de fer. « Riche en fer, » or et argent, dit-il, le territoire d'Arizona apporte cette » offrande à l'entreprise qui est comme le grand trait d'union » des états américains, et qui ouvre une nouvelle voie au » commerce. »

» Les derniers rails avaient été apportés par l'administration de l'Union. Le général Dodge, député, prononça en les désignant un discours qui se terminait ainsi : « Vous » avez accompli l'œuvre de Christophe Colomb. Ceci est le » chemin qui conduit aux Indes. » Le dernier enfin, le député de Nevada, offrit un troisième boulon, celui-là en argent, et dit : « Au fer de l'est et à l'or de l'ouest, Nevada joint son » lien d'argent[1]. »

» MM. Stanford et Durant, les présidents des deux chemins de fer, auxquels était échu l'honneur de fixer le dernier rail, s'avancèrent alors pour procéder à l'œuvre. Au même moment, la dépêche suivante fut transmise à Chicago et à San-Francisco : « Tous les préparatifs sont terminés. Otez vos chapeaux; nous allons prier. » Chicago, au nom des états de l'Atlantique, répondit : « Nous comprenons, et nous vous suivons. Tous les états de l'est vous écoutent. » Quelques instants après, les signaux électriques, répétant de par l'Amérique entière chaque coup de marteau frappé en ce moment au milieu du continent, apprirent aux citoyens, qui écoutaient dans un silence religieux, que l'œuvre venait d'être accomplie. Cette communion simultanée dans une grande et même pensée produisit un effet dont les assistants seuls peuvent se faire une idée. Cette voix annonçant au monde l'achèvement d'une grande œuvre fit vibrer les plus nobles cordes du cœur humain; il y eut des larmes d'émotion et des cris de joie. Enfin les chapeaux volèrent en l'air, et ce furent des hurrahs, des : « Vive l'Amérique! Vive la République! » comme on n'en avait jamais entendu en plus belle occasion. Dans les principales villes des États-Unis, l'événement fut célébré par des salves de cent coups de canon; à Chicago, il y eut des fêtes bruyantes comme à San-Francisco. Dans le compte rendu de la fête de Chicago, je trouve les détails suivants : La procession se composait de huit cent treize véhicules, parmi lesquels dix-neuf char-

1. Inutile de dire qu'après l'inauguration, on enleva par prudence la traverse de laurier, les boulons d'argent, les crampons d'or, et qu'on les remplaça par des matériaux ordinaires.

rettes chargées de bois, vingt omnibus, quinze pompes à incendie et trente vélocipèdes. Le chroniqueur n'explique pas pourquoi les charrettes étaient chargées de bois, ni comment les vélocipèdes avaient pris et conservé l'allure solennelle d'une marche de procession. »

Rodolphe LINDAU,
Du Pacifique à l'Atlantique.
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1869.)

Le peuple américain.

« On ne peut s'empêcher de reconnaitre qu'on se trouve ici en présence d'un très grand peuple; l'admiration qu'on ressent pour lui est si vive et si naturelle, on éprouve un tel besoin de l'exprimer, qu'on n'hésiterait point à la témoigner à ceux qui en sont l'objet s'ils ne mettaient pas eux-mêmes obstacle à cet hommage spontané en l'exigeant comme un tribut qui leur est dû. Ils n'attendent pas l'éloge, ils le provoquent; et, s'il ne vient pas assez vite et assez complet, ils le font de leur propre autorité.

» Le patriotisme est fort beau, et dans ses exagérations même il peut garder quelque chose de respectable; mais lorsqu'il tend à l'apologie d'un seul pays, au détriment de tout autre, l'expression en est à la longue injuste et souvent offensante. L'étranger, fatigué des sempiternelles déclamations qui, en somme, peuvent se résumer en ceci : nous sommes grands, riches, jeunes, libres, et vous êtes petits, pauvres, vieux et esclaves, — l'étranger, dis-je, poussé à bout, finit par éclater. « Oui, dit-il, vous êtes de grands marchands et de grands entre» preneurs, l'argent ne vous coûte rien, et vous ne reculez » devant aucun obstacle. Vous êtes libres, et vous n'êtes gou» vernés que par des hommes que vous avez choisis vous» mêmes; mais vous ne savez rien, vous ne comprenez rien » de ce qui est vraiment noble et beau. Vous n'avez ni poète, » ni philosophe, ni musicien, ni statuaire, ni peintre de premier » ordre; vous avez des parleurs, mais point de penseurs; vous » vivez, à peu d'exceptions près, dans une ignorance complète » des belles-lettres et des beaux-arts[1]. Vous êtes jeunes, c'est-à-

1. Il ne faut pas prendre à la lettre les boutade excessives de l'*étranger* froissé dans son amour-propre : les Américains peuvent déjà citer avec un orgueil légitime les noms de Fenimore Cooper, d'Edgard Poë, de Mme Beecher

» dire vous êtes des enfants, les futilités vous amusent et vous » ne pouvez comprendre ce qui est grand et sérieux. Vous pillez » notre littérature, mais vous ne traduisez et n'imitez que ce » qui en est faible ou mauvais; nos grandes œuvres ne vous sont » accessibles que dans les éditions *ad usum Delphini*. Vous nous » empruntez nos acteurs, et vous en faites des saltimbanques; » nos cantatrices, et vous en faites des chanteuses de cafés-con- » certs. Vous montrez les tableaux de nos maîtres, comme on » montre chez nous les géants à la foire, en attirant la foule au » bruit du tambour et de la trompette. Vous vous moquez de » notre aristocratie, mais personne de nous ne recherche le » commerce des grands et les distinctions avec autant de fureur » que vous. Vous rendez nos modes ridicules en les exagérant : » lorsque nous marchons sur de hauts talons, il vous faut des » échasses. Somme toute, nous nous passerions plus facilement » de vous que vous ne pourriez vous passer de nous, et vous ne » devriez pas oublier que tout ce que vous avez produit de » grand, vous l'avez fait avec les instruments que vous nous » avez empruntés. »

» Il n'est point difficile de critiquer l'Amérique, où la surabondance de forces et de richesses de toute espèce engendre nécessairement de nombreux et choquants abus. Aucune nation du monde n'offre autant d'armes à ses détracteurs que la grande République. Ainsi que les gens réellement forts, les États-Unis dédaignent de dissimuler leurs faiblesses et n'hésitent point à laisser voir les défauts de leur cuirasse. Cependant un pays où les femmes sont charmantes, où les hommes sont énergiques et intelligents, où la liberté, au lieu de briller stérilement dans les discours et les livres, vit d'une existence forte et saine dans les lois et les coutumes; un pays qui attire chez lui les déshérités de l'Europe et qui les enrichit, où l'étranger est accueilli avec la plus large hospitalité,

---

Stowe parmi leurs romanciers; ceux de quatre grands historiens : Washington Irving, William Prescott, Georges Bancroft, John Motley; ceux de deux grands philosophes et philanthropes : Emerson et Channing; enfin l'illustre auteur d'*Evangéline*, le poète et romancier Longfellow, né en 1807, et qui vient de mourir (avril 1882). — Quant à la prétendue jeunesse des États-Unis, il ne faut pas oublier que les planteurs qui ont fait la révolution de 1775 étaient un vieux peuple dans un pays neuf. « L'Amérique, écrit M. Laboulaye, c'est l'Angleterre » émigrée, mais laissant à la rive la royauté, la noblesse, l'Église établie. C'est, » dès le premier jour, la vieille race saxonne, patiente, robuste, morale, élevée » dans l'amour de la liberté et la pratique du libre gouvernement. » (*L'État et ses limites*, p. 308.)

un tel pays ne manquera jamais de défenseurs à opposer à ses adversaires. »

Rodolphe LINDAU, *Le chemin de fer du Pacifique.*
(*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1870.)

Progrès accomplis de 1860 à 1898

La population est passée de 30 à 72 millions d'âmes : en 1860, 141 villes comptaient plus de 8000 habitants : aujourd'hui il y en a 300, et la population urbaine s'est élevée de 5 à 18 millions. Les mines de *charbon* produisaient 14 millions de tonnes par an; elles fournissent aujourd'hui 193 millions. La production du *fer* s'est élevée de 900000 à 16 millions de tonnes. Les établissements métallurgiques employaient en 1868 53000 ouvriers, consommaient pour 100 millions de dollars de matières premières, produisaient pour 170 millions de dollars; actuellement les chiffres sont les suivants : 300000 ouvriers, 380 millions de dollars de matières premières, 460 millions de dollars de produits (2 milliards 300 millions de francs). La laine occupait 60000 personnes et les lainages valaient 80 millions de dollars; les manufactures occupent 219000 ouvriers et produisent pour 1688 millions de francs. En 1895, les Etats-Unis exportaient pour 4071000 dollars de cotonnades; en 1898, pour 17 millions; les ouvriers en soieries sont sept fois plus nombreux, le produit des soieries s'est élevé de 6 millions à 40 millions de dollars. Les chiffres de l'élevage, du produit des céréales, du nombre des fermes ont doublé; les exportations ont atteint 800 millions de dollars; le chiffre des chemins de fer a quadruplé.

Origine des noms des principaux états de l'Union.

Une Revue américaine, dans un article analysé par M. Vivien de Saint-Martin (*Année géographique*, 1874, p. 315), a donné l'origine et la signification des noms des différents états de l'Union. Voici les moins contestables de ces étymologies : *New-Hampshire* tire son nom du comté de *Hampshire*, en Angleterre; — *Vermont* vient des mots français *vert*, *mont*, par allusion à la belle végétation du pays; — *Massachusets* est un mot indien qui signifie « campagne autour des grandes collines »; — *Rhode-Island* doit son nom à sa ressemblance avec l'île méditerranéenne de Rhodes; — *Connecticut*, en indien, grande rivière; — *New-York* prit son nom du duc d'York; *New-Jersey*, de celui de sir George Carteret, ancien gouverneur de Jersey; — *Pennsylvania*, de William Penn, son fondateur, et des forêts (*woods*, *silvæ*) qui couvraient son territoire; — *Delaware* fut ainsi appelé en l'honneur du lord de La Ware; — *Maryland*, en l'honneur d'Henriette-Marie, femme de Charles Ier; — *Virginie* reçut son nom de Walter Raleigh en l'honneur de la reine Elisabeth, *la reine vierge;* — les deux *Carolines*, du nom du roi de France, Charles IX; — *la Géorgie*, du roi d'Angleterre, George II, qui la fonda en 1732; — *Kentucky* et *Tennessee*, mots indiens, ont le sens de « tête de la rivière », et « rivière de la courbe »; — *Ohio* a celui de beau; — *Mississipi* signifie grande rivière; — *Missouri*, boueux; — *Arkansas*, eau fumeuse; — *Michigan*, piège à poisson (à cause de sa forme); — *Wisconsin*, détroit bas et agité; — *Minnesota*, eau nuageuse; — *Nevada*, terme espagnol, contrée neigeuse; — *Maine* a été

nommé ainsi en l'honneur de la reine Henriette d'Angleterre, propriétaire de la province du Maine en France. — *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV, au temps où le bassin mississipien était une terre française.

3° BIBLIOGRAPHIE

D'Abzac. *Enquête sur la navig., l'immigr., etc., à la N.-Orléans.* (Paris, in-8°.)

Audouard (Mme Olympe). *A travers l'Amérique; le Far-West.* — (Paris, 1869, 2 vol. in-8°, Dentu.)

Appleton. *General guide to the United States.* — (New-York, 1842, in-8°.)

Bazin. *Scènes de la nature dans les Etats-Unis.* — (Paris, 1857, in-8°.)

Bigelow (John). *Les Etats-Unis d'Amérique en 1863 : histoire, ressources,* etc. — (Paris, 1863, in-8°, Hachette.)

Bishop (N.-H.). *En canot de papier de Québec au golfe du Mexique* (traduct. Hephell. — (Paris, 1879, in-12, Plon.)

Bœdeker's. *Handbook for the United States.* — (Leipzig, 1893.)

Bourget (Paul). *Outre-Mer.* — (Paris, 1895, 2 vol. in-12.)

Bowes. *Exposition du mormonisme.* — (Paris, 1852.)

Brockett. *Our western Empire.* — (Philadelphie, 1882.)

Catlin. *La vie chez les Indiens* (traduct. de Lanoye). — (Paris, 1863, in-16.)

Comettant. *Trois ans aux Etats-Unis.* — (Paris, 1857, in-18, Pagnerre.)

Dixon (Hepworth). *La conquête blanche.* — (*Tour du Monde*, 1876.)

Dixon (Hepworth). *Le même.* — (Paris, 1876, in-8°, Hachette.)

Dixon (Hepworth). *La Nouvelle-Amérique* (trad. de Ph. Chasles). — (Paris, 1875, in-8°, Librairie internationale.)

Dixon (Hepworth). *Les Etats-Unis d'Amérique* (abrégé par Wattemare). — (Paris, 1879, in-18, Hachette.)

Donnat (L.). *L'Etat de Californie, éducation publique, presse,* etc. — (Paris, 1878, in-18, Delagrave.)

Duvergier de Hauranne. *Huit mois en Amérique.* — (Paris, 1866, 2 vol. in-18 [publié dans la *Revue des Deux-Mondes*].)

Etourneau. *Les Mormons.* — (Paris, 1857.)

Eyma (Xavier). *La vie dans le Nouveau Monde.* — (Paris, 1862, in-18, 2e éd., 1876.)

Eyma (Xavier). *La république américaine.* — (Paris, 2 vol. in-18.)

Ferris (B.). *L'Utah et les Mormons.* — (Paris, 1855.)

De Fontpertuis (A.-F.). *Les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.* — (Paris, 1873, in-8°, Guillaumin.)

Frignet et Carrey. *Les États du North-West et Chicago.* — (Paris, 1871.)

Frœbel (Julius). *A travers l'Amérique.* — (Paris, 3 vol. in-18.)

Gaffarel. *Histoire de la Floride française.* — (Paris, in-8°, Didot.)

Gaillardet. *L'aristocratie en Amérique* (1883).

Gravier (G.). *Découvertes et établissement de Cavelier de la Salle dans l'Amérique du Nord.* — (Rouen, 1870, in-8°.)

Gravier (G.). *Découv. de l'Amérique par les Normands.* — Rouen, in-8°, 1874.

Du Hailly (E.). *Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1864, in-18, Dentu.)

Haines (H.). *L'État d'Alabama, ress. min., agr., industr.* — (Paris, 1867, in-8°.)

Hippeau (C.). *L'instruction publique aux États-Unis.* — (Paris, 1870, in-8°, Didier.)

Haupt (H.). *The Yellowstone National Park-Guide.* — (New-York, 1883.)

Hayden. *The Yellowstone National Park, etc.* — (Boston, in-folio, 1875.)

Hurt Binet (M. Gabriel). *Neuf mois aux Etats-Unis d'Amérique.* — (Paris, 1862, in-12, Cherbuliez.)

Jacolliot. *Voyage au pays de la liberté.* — (Paris, 1876, in-18, Decaux.)

Jannet (Cl.). *Les Etats-Unis contemporains.* — (Paris, 1876, in-18, Plon.)

Laboulaye (Ed.). *Histoire des Etats-Unis d'Amérique.* — (Paris, 3 vol. in-18, Charpentier.)

LECLERCQ (J.). *La terre des merveilles.* — (Paris, 1866, in-18.) L'ouvrage renferme une bibliographie très complète sur le parc national.

LEUBA. *La Californie et les Etats du Pacifique.* — (Paris, 1881, in-18.)

MANDAT-GRANCEY. *Dans les Montagnes-Rocheuses* (in-18, 1884). — *Chez l'oncle Sam* (in-18, 1886).

MALÉZIEUX. *Les travaux publics des Etats-Unis d'Amérique en 1870.* — (Paris, 1873, 2 vol. in-f°, Dunod.)

MARGRY (P.). *Découv. et établis. des Français de l'Amér. septentr.; navigation du Mississipi.* — (Paris, 1874, 3 vol. in-8°.)

MARMIER (Xavier). *Lettres sur l'Amérique.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-18.)

DE MOLINARI. *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.* — (Paris, in-18, 1876.)

PASSY (P.). *L'instruction primaire aux Etats-Unis.* — (Paris, 1855, in-18.)

PARKMANN (Francis). *Les pionniers français dans l'Amérique du Nord* (trad. par Mme de Clermont-Tonnerre). — (Paris, 1874-81, 5 vol. in-8°, Didier.)

REMY (Jules). *Voyage au pays des Mormons.* — (Paris, 1860, 2 vol. in-8°.)

ROUSSEL. *Guide fr.-amér. av. app. sur l'Expos. univ.* 1900. — (11e année, 1900.)

SAUVIN. *Autour de Chicago.* — (Paris, 1893, in-8°.)

SIMONIN (L.). *Les pays lointains, notes de voyage.* — (Bar-sur-Aube, in-18, 1867.)

SIMONIN (L.). *Le Grand-Ouest des Etats-Unis.* — (Paris, 1869, in-18, Charpentier.)

SIMONIN (L.). *A travers les Etats-Unis.* — (Paris, 1875, in-18, Charpentier.)

SIMONIN (L.). *Le monde américain.* — (Paris, 1876, in-8°.)

SIMONIN (L.). *Une excursion chez les Peaux-Rouges.* — (Paris, 1868. in-8°.)

DE SMET (R.-P.). *Voyages aux Montagnes-Rocheuses.* — (Paris, 1875, in-8°.)

SOUVOROFF. *Quarante jours à New-York.* — (Paris, 1878, in-18, Dentu.)

TAMIZEY DE LARROQUE. *La reprise de la Floride*, expédition du capitaine de Gourgues. — (Bordeaux, 1867.)

TOUTAIN (Paul). *Un Français en Amérique.* — (Paris, 1876, in-8°, Plon.)

VERNON (E.). *American Railroad Manual for the United States and the Dominion.* — (New-York, in-8°, 1885.)

WHITNEY (J.-P.). *Le Colorado* (Paris, 1867, in-4°). — *The United States* (Boston, 1889).

DE WŒLMONT. *Ma vie nomade aux Montagnes-Rocheuses.* — (Paris, 1878, in-12.)

WINSER. *The Yellowstone National Park.* — (New-York, 1883.)

APPLETON. *Handbook to American cities.*

DE BIZEMONT. *L'affaire de l'Alabama.* — (*Revue marit. et coloniale*, 1874.)

BLERZY (H.). *Les canaux et les communications aux Etats-Unis.* — *Les chemins de fer aux Etats-Unis.* (*Revue des Deux-Mondes*, 1872-73.)

BOISSAY (Ch.). *Le railway du Pacifique.* — (*Journ. des Economistes*, 1871.)

BUISSON. *L'enseignement de la géographie aux Etats-Unis.* — (*Revue géographique internationale*, août 1878, février 1879.)

BRYCE. *The American Commonweath.* — (Londres, 1893-1895, 2 vol.)

CAMPBELL. *White and Black in America.* — (Londres, 1889.)

CARLIER (A.). *De l'acclimat. des races en Amérique.* — (*Mém. de la Soc. d'anthr. de Paris*, t. III, 1868.) — *La Républ. Américaine.* (Paris, 1890, 4 vol. in-8°.)

CHARNAY. *Le Canada et les Etats-Unis.* — (*Rev. des cours litt.*, 12 août 1865.)

CHENCLOS (DE). *Peaux-Rouges et Visages pâles.* (*Rev. des Deux-Mondes*, 1889.)

COLANGE. *A Geogr. Dictionary of the V. S.* (New-York.)

COMPIÈGNE (DE). *Voyage dans la Floride.* — (*Correspondant*, 1870.)

COUBERTIN (DE). *Variétés transatl.* — *Universités transatl.* — (Paris, 1890.)

DEPPING. *Voy. de Molhausen du Mississipi au Pacifique.* — (*T. du Monde*, 1860.)

DEVILLE (V.). *Etats-Unis et Canada.* — (*Tour du Monde*, 1860.)

DONNAT. *La Californie.* (1878.)

DOY. *Avent. d'un abolitionniste du Kansas dans le Missouri.* (*T. du Monde*, 1862.)

DUBOIS. *Les chemins de fer aux Etats-Unis.* — (Paris, 1896, in-18.)

FITZ-JAMES (duch. DE). *La vigne améric. en Amér.* — (*R. des Deux-Mondes*, 1881.)

GAULLIEUR. *Etudes américaines* (1891).

LECLERCQ (M.). *Choses d'Amérique* (1891).

LEVASSEUR. *L'agriculture aux Etats-Unis.* — (Paris, 1894, in-8°.)

ROUZIER (DE). *La vie américaine.* (1892.)

X. *L'industrie viticole en Californie.* — (*Revue britannique*, mai 1876.)
DAY. *Mineral Resources of the United States* (1890, in-8°).
FEWKES. *A Journal of Americ-Archeol. and Ethnol.* (1891, in-8°).
FONTPERTUIS (A.-F. DE). *La Californie; l'Orégon.* — (*Economiste français*, 1877, n° 3, 24 août 1878.)
— *L'industrie manufact. aux Etats-Unis.* — (*Journ. des Economistes*, av. 1880.)
FOVILLE (DE). *Les Chinois aux Etats-Unis.* (*Economiste français*, 1er avril 1879.)
FRIGNET (E.). *Coup d'œil sur la construction géologique et minière de la Californie.* — (*Bulletin de la Société géologique*, 2e série, t. XXIII, 1867.)
GAULIER. *Les écoles de commerce aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1872.)
GIRARDIN (E. DE). *Voyage dans les mauvaises terres du Nebraska.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1864.)
GUYOT (H.). *Une anomalie orographique; les monts Catskills.* — (*Revue géographique internationale*, novembre 1881.)
HARRISSE (H.). *Histoire critique de la découverte du Mississipi.* — (*Revue maritime*, mars 1872.)
HARRISSE (H.). *Les Indiens aux Etats-Unis en* 1870. — (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1872.)
D'HAUSSONVILLE (Othenin). *A travers les Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février.
HAYDEN et WHITNEY. *La Suisse américaine.* — (*Tour du monde*, 1874, 2e semestre.)
HAYDEN, DOANE et LANGFORD. *Le parc national des Etats-Unis* (trad. par M. Délerot). — (*Tour du monde*, 2e semestre 1874.)
HEINE (W.). *Le chemin de fer du Pacifique.* — (*Revue des cours scientifiques*, juin 1867.)
. . . . . *Le chemin de fer du Pacifique.* — (*Bulletin de la société de géographie*, septembre 1867.)
JACKSON (J.). *Les transformations du régime des eaux dans l'Amérique du Nord.* — (*L'Explorateur*, IV, 1876.)
JAMETEL (M.). *Une excursion dans la vallée de la Napa.* — (*Revue de géographie*, décembre 1881.)
JAMETEL (M.). *Etudes sur les Etats de l'ouest des Etats-Unis.* — (*Revue de géographie*, septembre 1881.)
DE KERANSTRET. *Les monitors et les navires à éperons aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1867.)
KERRILIS (Louis). *L'industrie minière aux Etats-Unis.* — (*Journal des Economistes*, février 1880.)
KIRCHKOFF (Th.). *Les merveilles de la vallee de Yosemiti* (trad. par M. Délerot). — (*Tour du monde*, 2e semestre 1876.)
LACOMBE (R.-P.). *Les sauvages des prairies; les Pieds-Noirs.* — (*Missions catholiques*, octobre-novembre 1869.)
DE LAVELEYE (E.). *Les nouveautés de New-York et le Niagara l'hiver.* — (*Tour du monde*, 2e sem. 1881.)
LAUGEL (A.). *Le chemin de fer du Pacifique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1856.)
— *Les Etats-Unis pendant la guerre.* — (15 décembre 1864, 15 avril 1865.)
LAUR (P.). *Les terrains aurifères de la Californie.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1863.)
LAVOLLÉE. *L'émigr. dans le Nouv.-Monde.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er mars 1863.)
LECLERCQ (Jules). *Le Colorado.* — (*Revue britannique*, Paris, 1877.)
LE ROY. *Les geysers de la Californie.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 janvier 1872.)
LINDAU (R.). *Le chemin de fer du Pacifique à l'Atlantique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre, 1er décembre 1869, 1er mars 1870.)
MACHEBŒUF (Mgr). *Colorado et Utah.* — (*Missions catholiques*, mai 1869.)
MARCEL (G.). *L'immigration aux Etats-Unis.* — (*Journ. des Economistes*, février 1874.)
MARCOU (J.). *Une ascension dans les Montagnes-Rocheuses.* — (*Revue des cours scientifiques*, avril 1867.)
MARCOU (J.). *Distribution géographique de l'or et de l'argent aux Etats-Unis*

et dans les Canadas. — (*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1867.)
MASSERAS (E.). *La liberté commerciale et la protection aux Etats-Unis.* — (*Nouvelle Revue*, 15 janvier 1880.)
MENDELEEF. *L'origine du pétrole.* — (*Revue scientifique*, 1877, p. 409.)
MERCEY (F.). *Le Missouri.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1844.)
MONDOT (A.). *Les tribus indiennes des Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858.)
MONTÉGUT. *La New-America.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1868.)
— *Les conflits de races aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1876.)
NOAILLES (DE). *Conquête de la Californie en 27 jours.* — (*Corr.*, 10 avril 1877.)
OUSTALET (E.). *Les bisons d'Amérique.* — (*Revue scientifique*, 1877.)
POOR. *Manual of the Railroads of the United-States.* — (New-York, 1889.)
POUSSIELGUE. *Voy. aux grottes de Mammouth.* — (*Tour du Monde*, 1863.)
RECLUS (Elisée). *Voyage à la Nouvelle-Orléans.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1860.) — *Le Mississipi.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet, 1er août 1859.) — *Le pays des Mormons, le mormonisme.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 avril 1861.) — *Les Etats-Unis* (dans *Géogr. Universelle*, in-8°, illust.).
REYBAUD (L.). *La guerre d'Amérique et le marché du coton.*
— *L'industrie et les ouvriers du coton aux Etats-Unis.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1870. — 1er mars 1865.)
RHODES. *Hist. of the United States.* — (Londres, 1893-1895, 3 vol.)
SHALER. *The United states of America.* — (New-York, 1894, in-8°.)
SIMONIN. *La Californie. Les chemins de fer, les grands lacs, les tarifs protecteurs, le climat, les mines, les immigrants, la société aux Etats-Unis*, etc. — (*Revue des Deux-Mondes*, années 1861, 1866, 1867, 1869, 1874, 1875, 1876.)
STEVERT (A.). *Les réserves indiennes aux Etats-Unis.* — (*Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, 1876, n° 5.)
TODD. *Great Cities of the Republic.* (New-York, in-8°, 1889.)
VARIGNY (C. DE). *Le journalisme aux Etats-Unis, les invasions chinoises et le socialisme aux Etats-Unis, la doctrine de Monroë et le Canada.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1877, 1878, 1879.) *San-Francisco.* (*Id.*, 1896.) *Les mines, l'agriculture en Californie.* (*Id.*, 1886.) *La femme, le mariage aux Etats-Unis*, etc. (*Id.*, 1888, 1889, 1890.)
VÉTILLARD. *La navigation aux Etats-Unis.* — (Paris, 1892, in-4°, av. cartes.)
VIVIEN DE SAINT-MARTIN ET ROUSSELET. (*Diction. géogr. et suppl.*)
WILLIAMS. *Hist. of the Negro race in Amer.* — (New-York, 1886, 2 vol.)
WOGAN (DE). *Voyage et aventures en Californie.* — (*Tour du Monde*, 1860.)
— *Census of the United-States.* — (Vol. in-8°, ann., Washington.)
— *Compendium of the Tenth Census of the United-States.* — (1880, 2 vol., Washington.)
— *Statistical abstract of the United-States.* — (1889, Washington, publication annuelle.)
COMTE DE PARIS. *Hist. de la guerre civ. en Am.* (Paris, 1874-79, 1 vol. in-8°.)
HANDTKE. *Gen. kart des Vereinigten St.* — (Glogau, 1889, au 1/6000000.)
JOHNSTON. *Gen. Map of the v. St.* — (Londres, 1894, au 1/3948000.)

BANCROFT (G.). *History of the formation of the Constitution of the United-States of America.* — (2 vol. in-8°, 1882.)
— *History of the United-States.* — (6 vol. in-8°, 1882, London.)
BROCKETT. *Our western Empire.* — (Philadelphie, 1882.)
BRYANT and GAY. *Popular history of the United-States.* — (New-York, 4 vol., 1878.)
HILDRETH. *History of the United-States.* — (6 vol., 1880.)
LOSSING. *Cyclopædia of United-States History.* — (2 vol., 1883.)
MASTER (M.). *History of the People of the United-States.* — (1883-1889.)
SCHOULER. *History of the United-States.* — (4 vol.)
STANWOOD. *History of Presidential Elections.* — (Boston, 1884.)
VON HOLST. *The const. and polit. Hist. of the United-States.* — (1879-1885, 5 vol.)
— *Statistical Atlas of the United-States.* — (1884.)

CHAPITRE IV

MEXIQUE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république du Mexique (débris de l'ancienne colonie de la Nouvelle-Espagne) touche au nord aux États-Unis, dont elle est séparée par le Rio Grande-del-Norte, depuis l'embouchure jusqu'au défilé d'El-Paso, et par une ligne conventionnelle parallèle au 31e degré de latitude, coupant le Rio Colorado à 100 kilom. de son embouchure, remontant ce fleuve jusqu'au Rio Gila, et franchissant les plateaux jusqu'au Rio Ta Juana, sur le Pacifique; — à l'ouest, l'océan Atlantique (golfe du Mexique), à l'est, l'océan Pacifique la limitent; — au sud, la frontière, qui est limitrophe du Guatemala, part de la Barra-Sacapulco (Pacifique), franchit la chaîne volcanique de la Sierra-Madre, suit la vallée supérieure du Tabasco, rejoint et suit le cours du Rio Utsumacinta et de son affluent le San-Piedro, coupe le Rio Houdo et la Belize et descend avec le Rio Sarstoun jusqu'à la baie Amatique, dans le golfe de Honduras.

Situation astronomique. — 15°-32° de lat. N.; 89°-119° 30′ de long. O.

Climat. — Chaud et malsain sur les côtes; salubre et tempéré dans les parties élevées. D'après le relief du sol, on distingue trois zones nettement tranchées : la *tierra caliente* (terre chaude) jusqu'à 1 000 m. d'altitude, où la température moyenne atteint + 25°; — la *tierra templada* (terre tempérée) jusqu'à 2 000 m., température moyenne + 18°; — la *tierra fria* (terre froide) au sommet du plateau : température moyenne + 14 ou 15°.

Littoral ; îles. — Les côtes des deux Océans sont basses, malsaines, marécageuses ou sablonneuses : à l'est, lagunes *del Madre*, de *Tamiagua*, de *Terminos* ; îles del *Carmen*, *Puerto-Real*, baie de *Campêche*, îles *Cozumel* et *Turneffe*, cap *Catoche*, etc. ; — à l'ouest, golfe de *Tehuantepec*, cap *Corrientes*, golfe de *Californie* ou mer *Vermeille*, cap *San-Lucas*, et loin dans le sud, l'archipel désert de *Revilla-Gigedo*, dont l'île principale est *Socorro*.

Relief du sol. — A partir de la côte, le sol s'élève, devient plus accidenté, « s'amasse en collines, se creuse en vallons, forme des pentes de » plus en plus rapides, auxquelles succèdent de véritables chaînes de » montagnes, reliées entre elles par de grandes plaines, qui constituent » les divers étages de ces Alpes méridionales (VAN BRUYSSEL). » De là trois zones territoriales, déjà indiquées plus haut. Le plateau du centre est la continuation des Montagnes-Rocheuses et forme deux massifs distincts : le plateau de *Chihuahua* (1 500 à 1 800 m.) ; le plateau d'*Anahuac* (1 800 à 2 700 m.). — A partir du 22e degré, les talus du plateau (monts *Diabolo*, de *Potosi*, *Sierra Madre*, *Sierra Sonora*) sont traversés par des chaînes volcaniques (pic d'*Orizaba*, 3 400 m.; *Coffre de Perote* ; la *Femme-Blanche*, 4 800 m. ; le *Popocatepetl* ou *Montagne fumante*, 3 400 m.; le *Nevado de Toluca*, 4 600 m., et le *Colima*). — Tremblements de terre fréquents, mais rarement dangereux.

Cours d'eau ; versants ; lacs. — Les rivières sont rares et peu navigables, obstruées souvent à leurs embouchures, gênées dans leur cours, et souvent desséchées. Deux versants : 1° **Golfe du Mexique :** le *Rio Grande-del-Norte*, qui sert de frontière (2 700 kilom.) et se grossit à droite

du *Carmen*, du *Conchos*, du *Sabinas*, du *San-Juan*; le *San-Fernando*, le *Santander*, la *Purificacion*, le *Rapido* et le *Panuco*, le *Coazacoalco*, le *Tabasco*; — 2° **Grand-Océan** : le *Verde*, le *Yopez*, le *Balzos*, le *Rio de la Armeria*, le *Santiago*, issu du lac Chapala; le *Culiacan*, le *Cinaloa*, le *Yaqui*. Malgré sa sécheresse, le Mexique a quelques lacs : le *Chapala* (2 500 kilom. car.), le lac du *Caïman*, le lac *Parras*, les cinq lacs de Mexico (*Tezcuco*, *Xochimilco*, *Chalco*, *San-Cristobal*, *Zumpango*).

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Notions historiques. — Sous les dynasties des Toltèques et des Aztèques, l'empire mexicain avait une civilisation brillante, une société organisée, des industries actives : on y cultivait les arts, les lettres et les sciences. Fernand Cortez détruisit cet empire en 1520, et fit du Mexique une colonie espagnole. Ce pays fut en proie à toutes les convoitises, à toutes les cruautés des vainqueurs rapaces et fanatiques pendant quatre siècles. Au dix-neuvième, à l'exemple des autres colonies américaines, il secoua le joug de l'Espagne, et s'émancipa. Le Mexique devint un empire sous Iturbide (1822), une république fédérale sous des chefs militaires (1823), et son indépendance fut assurée par la victoire de Tampico (1824). Mais les compétitions ou *pronunciamientos* des dictateurs le livrèrent pendant longtemps à l'anarchie et aux fureurs de la guerre civile. Dans cette période de discordes intestines, le Mexique se laissa enlever par les Etats-Unis des territoires immenses : le Texas, le Nouveau-Mexique, la Haute-Californie (1846-47). En 1863, un prince autrichien, Maximilien, tenta, sous les auspices et avec l'appui du gouvernement de Napoléon III, de rétablir un empire mexicain. Ce projet échoua misérablement en 1867 : Maximilien fut fusillé et le gouvernement républicain fédéral rétabli sous la présidence de Juarez. De nouvelles révolutions ont encore troublé le Mexique depuis cette époque : cependant la république paraît entrer dans une période de calme favorable au développement de sa prospérité intérieure[1].

Constitution. — La constitution remonte au 4 février 1857 : le *pouvoir exécutif* appartient au président de la république élu pour quatre ans par le congrès. — Le *pouvoir législatif* est confié à un congrès composé de deux assemblées : le sénat et la chambre des députés. Les sénateurs, au nombre de 56, sont élus pour quatre ans; chaque état en élit deux. Les députés, au nombre de 227, sont élus par le peuple pour deux ans, et ils sont rééligibles. Le *cabinet* comprend six secrétaires d'Etat assistés de sous-secrétaires d'Etat (*affaires étrangères*, *intérieur*, *justice*, *finances*, *travaux publics*, *guerre*). — **Drapeau** : vert, blanc, rouge; sur le blanc, les armes.

---

1. Après l'empire d'Augustin I[er], Iturbide, renversé en 1823, le Mexique a été gouverné par les présidents dont les noms suivent : Vittoria (1824-28); Pedrazza (1828-29); Bustamente (1829-32); Santa-Anna (1832-36); Bustamente (deuxième fois, 1836-41); Paredès (1841-43); Santa-Anna (deuxième fois, 1843-44); Herrera (1844-46); Paredès (deuxième fois 1846-47); Santa-Anna, (troisième fois, 1847); Pedro-Anna (1847-48); Herrera (deuxième fois, 1848-51); Arista (1851-53); Santa-Anna (quatrième fois, 1853-54); Martin Carrera (1854-56); Alvarez (1856); Comonfort (1856-58); Benito Juarez (trois fois élu, 1858-72); Lerdo de Tejada (1872-76); Porfirio Diaz (1876-80); Manuel Gonzalez (1880-84), Porfirio Diaz, élu en 1884, réélu en 1888, en 1892 et en 1896.)

Les relations officielles entre la République française et la République mexicaine ont été rétablies en 1880 : M. Benoit représente actuellement la République française à Mexico (1899).

Divisions administratives. — Le Mexique est divisé en 28 provinces :

NOMS DES ÉTATS	KILOM. CARRÉS	HABITANTS (1894)	PAR KIL. CAR.	CAPITALES	HABITANTS
Aguascalientes	6 095	140 180	23	Aguascalientes	32 355
Basse-Californie	143 692	34 668	0,2	La Paz	6 000
Campêche	56 462	93 976	1,6	Campêche	18 730
Chiapas	55 316	269 710	4	Tuxtla-Gutierrez	11 000
Chihuahua	228 946	298 073	1	Chihuahua	25 000
Coahuila	156 731	177 793	1	Saltillo	26 000
Colima	5 418	72 591	14	Colima	25 124
District fédéral	1 200	475 737	»	Mexico	329 535
Durango	95 275	265 931	3	Durango	24 800
Guanajuato	28 462	1 007 116	39	Guanajuato	52 112
Guerrero	66 477	353 193	5	Chilpancingo	5 500
Hidalgo	23 170	506 028	22	Pachuca	40 500
Jalisco	92 919	1 250 000	13	Guadalajara	83 000
Mexico	19 812	826 165	40	Toluca	23 000
Michoacan	63 642	830 000	12	Morelia	30 000

Morelos	5253	151540	27	Cuernavaca	8500
Nuevo-Leon	62381	293793	4	Monterey	52000
Oaxaca	88971	793419	8	Oaxaca	27856
Puebla	32371	839125	26	Puebla	110000
Queretaro	9416	213525	22	Queretaro	36000
San-Luis-Potosi	66510	546447	8	San-Luis-Potosi	62573
Sinaloa	74269	223684	3	Culiacan	8000
Sonora	197973	150391	0,7	Hermosillo	15000
Tabasco	25241	114028	1,5	San-Juan-Bautista	8000
Tamaulipas	84434	167777	4	C. Victoria	14000
Tepic (territoire)	29111	131019	4	Tepic	14000
Tlaxcala	3898	149808	36	Tlaxcala	7000
Vera-Cruz	70932	723732	9	Jalapa	18000
Yucatan	85827	329621	4	Merida	36000
Zacatecas	65354	526966	7	Zacatecas	40000
Total	1946523	12056046	6		

Les îles Revilla-Gigedo dépendent du Mexique et font partie de l'État de Colima. La superficie est de 800 kilom. car. Elles sont inhabitées.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : Le sol mexicain est extrêmement riche en gisements métallifères : des veines d'*argent* ont été découvertes dans presque tous les états de la confédération ; les plus riches mines sont celles de Guanajuato, Zacatecas, Pachuca, Tasco, la Sonora, San-Luis Potosi, Morelia ; le *cuivre* se trouve en abondance à Mapimi, Chihuahua, Santa-Clara (Michoacan) ; à Mazapil (Zacatecas) ; à Zomelazhuacan (Vera-Cruz) ; le *fer*, à Santa-Maria Itlasco, Santa-Fé, Santelices, Zacualtipan, Guadalupe, San-Raphaël, el Olivar (Mexico) ; Jesus-Maria (Durango), et dans les états de Queretaro, Aguascalientes, Puebla et Tlascala ; le *mercure* se présente en couches très riches sur divers points, mais est peu exploité, les deux principales mines sont dans le Guerrero. — **Végétaux:** *Coton* (Durango, Michoacan, etc.) ; *cacao* (Tabasco, Soconusco, Chiapas, etc.) ; *canne à sucre* (Orizaba, Jalapa, Cuautla, Cuernavaca, etc.) ; *riz* (au nord de la Sierra de Tamaulipas) ; *café* (dans toutes les régions de 2000 à 4000 pieds d'altitude) ; *tabac* (Yucatan, Tabasco, Tuxtla, Orizaba, Cordaba, Jalapa, etc.) ; *vanille*, *cochenille* (district d'Oaxaca) ; bois précieux, *cèdre*, *caoba*, bois *du Brésil* et *de campêche*, *bois de teinture*, etc. ; fruits tropicaux très variés, *cocotiers*, *bananiers*, *orangers*, *citronniers*, *goyaviers*, *manguiers*, *grenadiers*, *avocatiers*, etc., etc. ; *maïs*, *orge*, *froment*, *fèves*, *aloès*, d'où on tire une sorte de cidre, le *pulqué*, et une liqueur alcoolique, le *mezcal* ; *vignes*, *lin*, *piments*. — **Animaux** : Les espèces domestiques d'Europe se sont acclimatées au Mexique ; les animaux sauvages des terres chaudes sont : le *jaguar*, le *couguar* ; ceux des plateaux : les *ours*, *loups*, *bisons*, *cerfs* ; les insectes venimeux, *moustiques*, et *serpents* abondent.

Industrie. — La principale est celle des mines ; travaux d'extraction des minerais, préparation des substances minérales, monnayage, mines métallurgiques et fonderies, d'ailleurs peu importantes et en général fort mal outillées. Les autres industries sont celles de l'armurerie, de l'orfèvrerie, des verreries, les filatures de coton, le tissage des laines, etc. (L'usine *Hercules*, près de Queretaro, est la plus importante manufacture de coton du Mexique : elle emploie 500 Indiens des deux sexes qui travaillent 14 heures par jour pour 1 fr. 85.) Les principales villes industrielles sont : Mexico, Guadalajara, Durango.

Commerce. — En 1897, **Importations** (tissus, meubles, vins, liqueurs), 43603000 pesos ; **Exportations** (métaux, bois, café, vanille, tabac, etc.), 129 millions de pesos. (Sur ce total de 129 millions de pesos, la part de l'Angleterre est de 14 millions de pesos ; celle des États-Unis, de 94 millions ; celle de la France, de 5320000 ; celle de l'Allemagne, de 6996000.) — **Chemins de fer.** En 1898 : 12403 kilomètres. — **Postes.** 1411 bureaux ; 150 millions d'expéditions. — **Lignes télégraphiques** privées ou publiques, 63000 kilomètres. — **Marine marchande.** 65 navires, jaugeant 9317 tonneaux. — **Mouvement des ports**, 20900 navires jaugeant 7890000 tonneaux.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. — 1946523 kilom. carr. — **Population** (1894). 12056000 habitants (6 par kilom. car.). — **Races.** — 5500000 Indiens (*Aztèques*, *Coras*, *Tarascas*, *Mayas*, *Apaches*, *Comanches*) ; 2500000 *métis*, issus de blancs et d'Indiens ; 1200000 *blancs* environ, presque tous d'origine espagnole ; 15000 Français environ ; 200000 *nègres*, *mulâtres*, *zambos*, issus de nègres

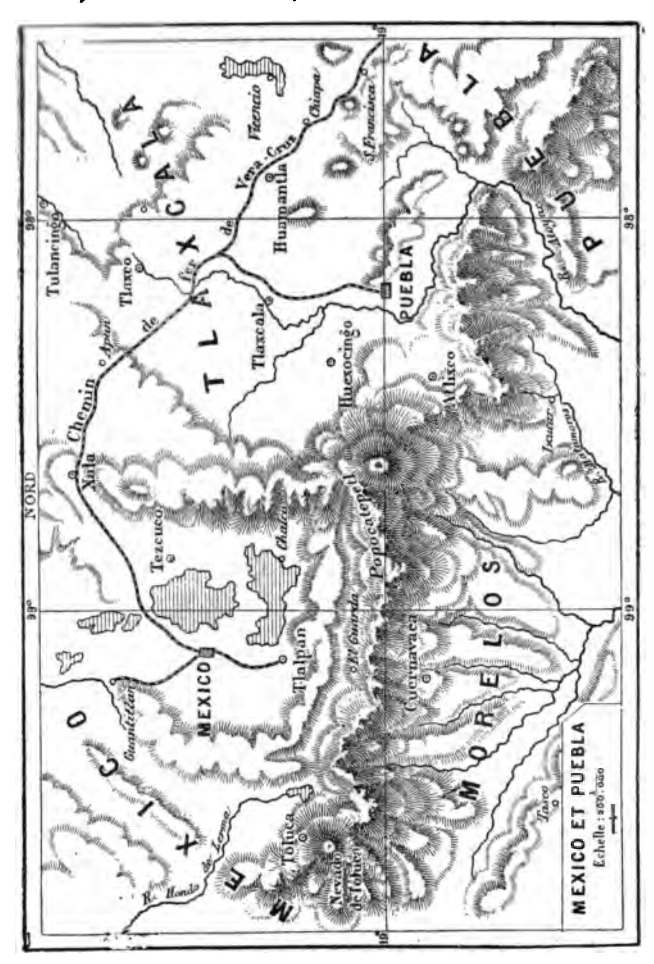
et d'Indiens, tous libres. — **Dialectes.** L'espagnol est la langue officielle, mais les dialectes mexicains sont encore en usage. — **Instruction publique.** D'après les statistiques officielles, en 1892, il y avait plus de 7100 écoles primaires publiques et 432000 élèves, sur 1800000 enfants en âge de les fréquenter. Le budget s'élève à 16 millions environ. — L'enseignement secondaire dit professionnel a des établissements dans tous les Etats : ceux de Mexico sont au premier rang. — **Justice.** Cour suprême de justice à Mexico, présidée par le vice-président de la république; les membres sont élus par la nation pour six ans. — **Cultes.** L'Eglise est séparée de l'Etat; les cultes sont libres; le catholicisme est la religion de la majorité; archevêchés à Mexico, Morelia, Guadalajara. — **Armée.** 37000 hommes en temps de paix, dont 24000 fantassins, 11000 cavaliers, 2300 artilleurs, répartis en trois districts militaires. — **Marine militaire.** 9 bâtiments et 35 canons; budget militaire : 13380000 dollars. — **Monnaies.** Or, 20 *pesos* = 101fr,77; 10 *pesos* = 50fr,88; 5 *pesos* = 25fr,44; 1 *peso* = 5fr,09. Argent : *peso* = 2fr,66; 50 *centavos* = 2fr,69; 25 *centavos* = 1fr,34; 10 *centavos* = 0fr,53; 5 *centavos* = 0fr,26. — **Poids et Mesures.** Le *quintal* à 4 *arrobes* = 46 kilogr.; la *vara* = 0m,857; le *baril* = 75l,60. — **Budget annuel** (1898). *Recettes :* 52500000 pesos. *Dépenses :* 52672000 pesos. — **Dette nationale** : 201143000 pesos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le plateau mexicain : climat et cultures.

« La grande masse du territoire mexicain constitue un plateau exhaussé, que sur chacun de ses flancs un plan incliné, à pente relativement rapide, rattache au rivage de l'Océan, ici l'Atlantique, là le Pacifique. Ce n'est pas le moindre privilège du plateau mexicain que de se tenir dans les hauteurs qui sont le plus favorables pour que la race européenne y prospère, s'y entoure des cultures qu'elle aime et des industries où elle excelle, et y vive dans des conditions propices pour sa santé et pour les exercices de ses facultés en tout genre. C'est grâce à ces avantages qu'avant l'arrivée des Espagnols, il fut le siège d'une civilisation remarquable, sous l'autorité du prince et de l'aristocratie militaire des Aztèques. Ce plateau mexicain est l'épanouissement de la cordillère centrale de la chaîne des Andes, qui sert pour ainsi dire d'épine dorsale au nouveau continent, presque en ligne droite, sur une prodigieuse longueur de 14000 kilomètres. La grande cordillère mexicaine s'étale de manière à occuper la majeure partie de l'espace entre les deux mers. De là une région suspendue au-dessus de l'Océan, à une hauteur qui, au midi des villes de Puebla et de

Mexico, est de 1 500 mètres, — c'est-à-dire la même que celle



du Ballon d'Alsace, la cime culminante des Vosges, — à Puebla de 2 196 mètres, et à Mexico de 2 274 mètres.

» De la surface du plateau s'élancent quelques montagnes

dont plusieurs dressent leur sommet jusque dans la région inhospitalière des neiges éternelles. Telles sont les deux au pied desquelles sont bâties, du côté du midi, la belle ville de Puebla, du côté du nord, la capitale, Mexico, et qui ont conservé leurs noms aztèques, l'Istaccihuatl (la femme blanche) et le Popocatepetl (montagne fumante); elles s'élèvent à 4786 et 5400 mètres; tel, à une faible distance de Mexico, le Nevado de Toluca, qui monte à 4621 mètres[1]. Mais, sauf la bande étroite que marquent ces cimes majestueuses, le Mexique offre un plateau se prolongeant au loin vers le nord, avec des ondulations qui n'en changent notablement l'altitude que sur de longues distances. D'immenses plaines, qui paraissent être les bassins desséchés d'anciens lacs, se suivent les unes les autres; elles ne sont séparées que par des collines qui ont à peine 200 ou 250 mètres au-dessus de la surface aplanie du fond. On chemine ainsi indéfiniment à la hauteur des passages du mont Cenis, ou du Saint-Gothard, ou du grand Saint-Bernard dans les Alpes; mais près de l'équateur, ces altitudes, au lieu d'être, comme dans les Alpes, âpres et rigoureuses à l'homme, lui deviennent au contraire bienfaisantes.

» Sur les deux flancs de ce long plateau, qui descend au rivage de l'un ou de l'autre océan, la température est de plus en plus élevée, à mesure que l'on se rapproche de la mer. Le voyageur qui descend le plan incliné, ou qui le gravit, assiste à des contrastes pittoresques et même merveilleux. Il passe en revue presque toutes les cultures et contemple, l'une à côté de l'autre, les productions qui ailleurs se répartissent sur des distances sans fin. S'il part du plateau, par exemple, il commence par traverser soit des forêts de sapins qui lui rappellent celles de l'Europe, soit des champs d'oliviers, de vigne, de blé ou de maïs encore plus semblables aux nôtres, entrecoupés cependant d'espaces couverts de grands cactus, végétation à l'aspect triste, que le territoire le plus aride ne rebute pas, et

---

1. Aux trois sommets qu'on vient de nommer, on peut joindre le pic d'Orizaba, le Cofre de Perote et le volcan de Colima; ils se trouvent rassemblés sur une même ligne parallèle à l'équateur, suivant le cercle du 19e degré de lat. Ces montagnes sont volcaniques, mais les éruptions deviennent rares et ont cessé d'être redoutables. Parfois cependant les commotions recommencent. Le 7 mai 1880, à quelque distance de Saint-Louis-Potosi, au milieu d'un bruit formidable, semblable au tonnerre, une montagne a disparu. Elle s'est engouffrée dans le sol avec la rapidité de l'éclair, laissant derrière elle une ouverture béante de 100 mètres de profondeur, de 220 de longueur, de 160 de largeur, et enveloppant tous les environs d'un épais nuage de poussière.

de beaux aloès tantôt sauvages et tantôt cultivés. En continuant sa marche, il arrive successivement à l'oranger que les Espagnols ont multiplié, et dont on trouve, même à Mexico, le fruit exposé en montagnes sur le marché; au coton, qui y


Récolte de la vanille au Mexique.

est indigène; à cette variété du cactus sur laquelle s'élève l'insecte de la cochenille; à la soie; à la banane, précieuse ressource pour l'alimentation publique; au café, à la canne à sucre, à l'indigo, cultures importées, mais admirablement

prospères; à la liane, sur laquelle on récolte la vanille, et au cacaoyer, tous deux essentiellement d'origine mexicaine; enfin, à toute cette réunion de fruits à forte saveur et de plantes embaumées ou aux couleurs éclatantes, qui réclament un soleil ardent, et sont justement considérés comme le signe d'une grande richesse agricole.

» Par le climat et les produits, le Mexique a pu être divisé en trois zones : la première, appelée la *Terre-Chaude* (*Tierra Caliente*), part du littoral et s'étend jusqu'à une certaine hauteur sur le plan incliné par lequel on monte au plateau. La nature végétale y est d'une puissance exubérante, par l'excès même de la température, et l'abondance des eaux courantes. Cette zone a une végétation particulièrement active sur le versant oriental du Mexique, parce que les vents dominants, les vents alizés, arrivent de ce côté chargés de l'humidité qu'ils ont recueillie dans leur longue course sur la surface de l'Océan. C'est la région des cultures tropicales. Malheureusement, sur plusieurs points, surtout dans le voisinage des ports que baigne l'océan Atlantique, elle est désolée par la fièvre jaune, dont le foyer pestilentiel est dans les marécages que l'industrie humaine réussira quelque jour à dessécher[1]. Au-dessus, à mi-hauteur sur le plan incliné, s'étend la zone appelée *Terre-Tempérée* (*Tierra Templada*) : la température moyenne annuelle y est de 18 à 20 degrés, et le thermomètre y éprouve si peu de variations d'une époque à l'autre qu'on y jouit d'un printemps perpétuel. C'est une région délicieuse, qui possède une

---

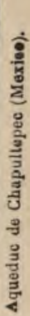
1. « Pour admirer les terres chaudes et se rendre compte de la puissance de » la végétation, il est nécessaire d'aller jusqu'à Médelin, à 3 lieues de Vera-» Cruz, ou mieux à Alvarado, sur les rives du Papaloapan. Ce fleuve est bordé » de fourrés épais, que dominent les panaches de palmiers gigantesques : des » forêts vierges, dans lesquelles on ne pénètre que le machete à la main, » couvrent le pays presque tout entier; dans les clairières, les Indiens récoltent » du café, des bananes, du coton, de la vanille, des ananas; partout des fleurs » aux senteurs pénétrantes, des perroquets criards, des oiseaux-mouches vifs, » gracieux et légers comme des papillons, des reptiles de toutes les grandeurs, » coralins, boas et serpents à sonnettes, rampant dans les hautes herbes, et, » quand vient la nuit, on peut voir sortir des broussailles un léopard ou un » puma. Il est impossible de comparer la plaine brûlée de Vera-Cruz aux rives » du Papaloapan; mais ici, comme là-bas, la fièvre jaune règne en perma-» nence; les reptiles abondent dans les taillis, et les moustiques, qui pullulent » dans les terrains bas et marécageux, ont pour les étrangers une prédilection » dont ceux-ci n'ont pas lieu d'être fiers. » DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *le Mexique aujourd'hui*, Paris, Plon, 1884.) — M. Dupin de Saint-André fut chargé en 1882 d'une double mission au Mexique par les ministres de l'intérieur et de l'instruction publique. Beau-frère de notre ministre plénipotentiaire à Mexico, qui était alors M. de Coutouly, l'auteur a pu réunir les meilleures conditions pour bien voir Mexico et les environs, et en donner dans son intéressant récit une description animée et sincère.

végétation à peu près aussi active et aussi vigoureuse que celle du littoral, sans avoir le ciel embrasé et les miasmes empestés de la plage et de la contrée avoisinante. Elle est exempte de ces myriades d'insectes incommodes ou venimeux qui pullulent dans la région basse de la Terre-Chaude et y font le tourment de l'homme. On y respire l'atmosphère pure du plateau sans en subir les passagères fraîcheurs et l'air vif, dangereux aux poitrines délicates. La zone tempérée est un paradis terrestre, quand l'eau y abonde, comme à Xalapa et dans quelques autres districts, où les glaciers éternels de quelques montagnes, telles que le pic d'Orizaba et le Cofre de Perote, se chargent d'en fournir aux sources toute l'année[1].

» Au-dessus de la zone tempérée se déploie la *Terre-Froide* (*Tierra-Fria*), ainsi nommée en raison de l'analogie que des colons venus de l'Andalousie crurent lui trouver avec le climat assez cru des Castilles; mais les Français, les Anglais et les Allemands, transportés au Mexique dans la Terre-Froide s'y jugent à peu près partout en un climat fort doux. La température moyenne de Mexico et d'une bonne portion du plateau

1. Le côté faible du Mexique, c'est l'insuffisance des cours d'eau. Les rivières mexicaines, torrents pendant la saison des pluies, sont desséchées l'été, sauf de rares exceptions. Sur le plateau, le terrain fissuré absorbe les eaux pluviales, et le sol est aride. Les lacs sont rares; le plus grand est celui de Chapala, qui a deux fois l'étendue du lac de Constance. Près de Mexico, on en trouve cinq: ceux de Texcuco, Xochimilco, Chalco, San-Cristobal et Zumpango, qui occupent ensemble une superficie de 44000 hectares. Au nord de Zacatecas, il y en a neuf autres, et cinq autour de Chihuahua. Mais leurs eaux, qui renferment une grande quantité de carbonate de soude, sont propres à l'exploitation du sel et impropres à l'irrigation agricole et aux usages domestiques.

« Mexico est situé au centre d'un grand bassin de 15 lieues de long sur » 12 de large, auquel on donne improprement le nom de vallée. Les eaux » qui tombent sur cette immense surface s'accumulent dans les lagunes qui en » occupent les parties les plus basses, et près desquelles Mexico est bâti. A » certaines époques, il en est résulté des inondations terribles, dont l'histoire » a gardé le souvenir. Ces lagunes sont à différents étages. Le niveau moyen » des eaux de celle de Texcuco, la plus voisine de la ville, est de 3m,64, inférieur au plan du parvis de la cathédrale; les lacs de Chalco, de San-Cristobal et de Xaltocan sont à 0m,54 au-dessous de ce plan. Le lac de Zumpango » est à 2m,44 au-dessus. Ce ne sont, à vrai dire, que des nappes d'eau sans » profondeur, derniers vestiges des grands lacs sur lesquels naviguaient les » brigantins de Cortez. Leur surface est aujourd'hui encombrée d'herbes, et » la circulation n'est généralement possible que dans les canaux qui ont été » dégagés de végétation. Dans la saison des grandes pluies, le niveau des lagunes inférieures monte assez pour couvrir d'eau la plaine qui entoure » Mexico; mais, en temps ordinaire, l'évaporation et l'absorption dans les terres » perméables suffisent pour maintenir les eaux à une hauteur normale. On a, » du reste, exécuté quelques travaux d'art afin de détourner dans les lagunes » inférieures le cours du Rio de Cuantillan, qui se déversait dans le lac de » Texcuco; on a ouvert une profonde tranchée dans les montagnes du nord, » pour faire dériver l'excès de leurs eaux sur le versant de l'Atlantique. Ce » canal, appelé *Desague Real*, date de la domination espagnole. » (G. Niox, *Expédition du Mexique*, Paris, in-8°, 1874.)



Aqueduc de Chapultepec (Mexico).

est de 17 degrés; c'est seulement un peu moins que celle de Naples et de la Sicile, et c'est celle des trois mois de l'été à Paris. D'une saison à l'autre, les variations, comme partout entre les tropiques, y sont bien moindres que dans les parties les plus tempérées et les plus belles de l'Europe. Pendant la saison qu'on n'y saurait appeler l'hiver que par une extension excessive des termes du dictionnaire, la chaleur moyenne du jour à Mexico est encore de 13 à 14 degrés, et en été, le thermomètre, à l'ombre, ne dépasse pas 26 degrés. »

Michel Chevalier[1],
Le Mexique ancien et moderne.
(Paris, 1864, in-18, Hachette.)

La Vera-Cruz.

« Vera-Cruz est une petite ville assise sur les bords du golfe. Une jetée de quelques mètres de longueur sert de débarcadère aux voyageurs et aux marchandises qui viennent de la mer. Les navires jettent l'ancre près du port; c'est leur seul abri contre la tempête. Les rues sont larges, médiocrement pavées, tracées à angles droits, comme dans toutes les villes mexicaines. La ville est entourée d'une muraille basse, inutile pour sa défense. Le moindre boulet pourrait y faire une brèche considérable. Les édifices publics sont lourds et d'architecture espagnole, mélange de grandeur, de richesse et de mauvais goût. Pour désinfecter les ruisseaux d'où s'exhale une odeur nauséabonde, on y jette du chlorure de chaux; aussi les *zopilotes* encombrent-ils moins les rues qu'autrefois. La quantité de ce genre de vautours est incroyable. Les ruisseaux, les terrasses des maisons, le toit des églises fourmillent de ces hideux bipèdes. Leur physionomie est repoussante, leur plumage lugubre, leur office dégoûtant. Ils dévorent les immondices et les cadavres des autres animaux avec une voracité inouïe. La municipalité protège leur existence par une amende de 75 piastres infligée à quiconque tue un zopilote.

» La population est estimée à 12000 âmes. La plupart paraît sortir de l'hôpital[2] ou semble avoir besoin d'y entrer : on voit qu'elle habite la capitale du *vomito*. Cette maladie règne généralement du mois de mai ou

---

1. M. Michel Chevalier, économiste français, ancien député et sénateur, membre de l'Institut, né à Limoges en 1806, mort en 1879, a publié en 1836 (2 vol. in-8°) des *Lettres sur l'Amérique du Nord*, adressées au *Journal des Débats* pendant une mission particulière dont M. Thiers l'avait chargé; en 1840 (2 vol. in-4°), une *Histoire et description des voies de communication aux Etats-Unis;* en 1844 (in-8°), l'*Isthme de Panama*, et un grand nombre d'autres études et travaux d'économie politique et sociale.

2. « Ce qui me surprenait le plus dans mes courses à travers la ville, c'était » l'air maladif des habitants. Il n'y a guère à la Vera-Cruz que les Indiens qui » soient bien portants. Tous les Européens, et même beaucoup de Mexicains de » l'intérieur, ont un visage livide et une démarche lente comme des convalescents. Tous les Français que je rencontrai me parurent des gens déjà morts et » revenus sur la terre pour y mourir une seconde fois. Le climat de ce pays est » épouvantable. Il tue comme un poison des Borgia. Jamais je n'ai ressenti une » chaleur plus étouffante, respiré un air plus lourd, plus malfaisant que sur cette » plage horrible. A Vera-Cruz, rien ne résiste au climat. Les fers sont rongés en

juin jusqu'au mois d'octobre. Avec des précautions on peut aborder et traverser Vera-Cruz toute l'année, sans danger de la prendre. Le vomito n'est pas toujours mortel, et ne revient plus une fois qu'on est guéri.

» Sous les Espagnols, Vera-Cruz était beaucoup plus considérable : aujourd'hui l'herbe croît dans les rues. La ville, éclairée au gaz, est tra-



Carte de la Vera-Cruz.

versée par un chemin de fer américain. Malgré les trois semaines que je venais de passer sous les tropiques, je trouvais la température de ce port égale à celle d'un four dans lequel on va mettre du pain. Il faut avoir des poumons façonnés comme ceux des boulangers pour ne pas étouffer dans cette ville, même au mois de janvier.

» Les dunes de sable amoncelées autour de Vera-Cruz sont à peine

» deux ans. J'ai vu des barreaux de croisées en gros fer; ils étaient déchirés, » perforés, comme s'ils eussent été calcinés. L'air empesté de ce pays détruit » tout : hommes, végétaux et animaux. » (Alfred DE VALOIS, *Mexique, Havane et Guatemala.*)

couvertes de quelques plantes dures et rabougries, jaunies et brûlées, presque en naissant, par la sécheresse et les vents. Des nopals poussent çà et là dans les endroits abrités. L'aspect de la nature dans le voisinage de la ville est des plus désolés. De temps à autre, des cavaliers à figure sombre et cuivrée trottent quand ils rencontrent un terrain solide; ils animent cette solitude, triste comme un cimetière, à la façon des fossoyeurs qui creusent un tombeau dans le champ de la mort.

» La promenade publique, appelée *Alameda*, est petite, jolie, ornée de palmiers; on y voit des fleurs, mais j'ai oublié de les compter. Elle est située près du chemin de fer de Mexico, au sud de la ville. Le dimanche, à cinq heures, elle est très animée; des musiciens autochthones écorchent gratis les oreilles des promeneurs...

» ... Je quittai Vera-Cruz par le train de huit heures du matin. Le chemin de fer entre d'abord dans une sorte de sillon naturel, rempli d'arbustes à feuilles persistantes; plus loin, ce sillon s'élargit et devient un marais, coupé par des terres sèches, jusqu'au rancho de la Tejeria, situé à 12 kilomètres de la Vera-Cruz. De ce marais, habité par des milliers de caïmans, de serpents, de crapauds monstres et de tous les amphibies qui vivent dans les marécages, sortent le vomito et ces exhalaisons pestilentielles qui font tant de ravages dans les environs. Ce berceau de la mort est orné de tout ce qui révèle la richesse et l'exubérance de la vie tropicale. L'eau stagnante se cache sous des nénufars, des plantes et des fleurs aquatiques de toute beauté. Au-dessus des buissons inextricables, enserrés dans les lianes du fameux *convolvulus Jalapa*, aux fleurs d'azur, dont les Indiens révélèrent à l'Europe les propriétés médicales, s'élèvent des palmiers, des bananiers, des palma-christi gigantesques, des magnoliers, des lataniers, des flamboyants, l'acajou, l'arbre à caoutchouc et mille autres variétés d'arbres et d'arbustes aux formes bizarres, au feuillage étrange. Des colibris au plumage doré, des perruches et des perroquets émeraudes, bigarrés de fauve et d'écarlate, des ibis aux longues jambes, une infinité de lézards et de quadrupèdes peuplent cette solitude mortelle et féerique. Ici, des papillons couleur de soufre tremblotent lourdement au-dessus des tulipes jaunes; là, des nogassaris voilent pompeusement un crapaud hydropique; plus loin, des roses et des fleurs d'angsoka abritent un reptile infect, sans vie, décomposé par la chaleur. L'industrie et la nature n'ont rien fait pour enlever à cette luxuriante végétation les germes de la mort qui sont dans le sol, dans l'air, partout. C'est une zone qu'il faut traverser en train express. On pourrait pourtant l'assainir. »

Emmanuel DOMENECH[1],
Le Mexique tel qu'il est.
(Paris, 1867, in-18, Dentu.)

Une ascension au Popocatepetl[2].

« Le projet d'une excursion au gigantesque volcan qui domine

1. L'abbé Domenech, voyageur et littérateur français, né à Lyon en 1825, ancien missionnaire au Texas, ancien directeur de la presse du cabinet de l'empereur Maximilien au Mexique, ex-aumônier du corps expéditionnaire, est l'auteur de nombreuses publications relatives aux antiquités du Nouveau-Monde.

2. L'ascension du Popocatepetl a été faite plusieurs fois. M. Laveirière a donné dans le *Tour du Monde* le récit d'une escalade exécutée en compagnie de plusieurs compagnons dont l'un, M. Sonntay, faillit périr au bord du cra-

le plateau d'Anahuac hante l'esprit du touriste dès les premiers temps de son séjour dans le pays. Après l'enchantement des Terres Chaudes, la traversée des forêts tropicales du Paso del Macho à Cordoba, et la montée vertigineuse aux flancs du pic d'Orizaba, qui font du railway de Vera-Cruz à Mexico une des conceptions les plus étonnantes et les plus hardies du monde entier, le voyageur, parvenu à la halte d'Esperanza, découvre soudain l'immense horizon fauve et pelé des Terres Froides et, fermant cet horizon du côté de l'ouest, les silhouettes juxtaposées des deux volcans : le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. Cinquante lieues l'en séparent encore; et, tandis qu'il avance à travers cette région monotone et nue, où tranche seule la pâle verdure des champs d'aloès, la lointaine apparition le fascine; sous la chaleur accablante, la gorge desséchée par l'impalpable poussière que soulève le train en marche, il tient ses yeux fixés sur les cimes étincelantes comme sur un phare qui marque le terme d'un pénible voyage. L'impression persiste après l'arrivée. On ne peut faire un pas hors de la ville sans entrevoir les deux pics, souverains incontestés de la région qui, partout, porte la trace de leur action puissante. Ce ne sont, dans ce grand cirque montagneux, dont Mexico est le centre, et où les moindres sommets atteignent près de 3 000 mèt., que soulèvements anciens, embryons de cratères, fissures profondes, coulées de lave et amoncellements de roches volcaniques. Parfois même encore, le monstre assoupi a des velléités de réveil; le sol frémit, et la plupart des rues de la capitale présentent les marques de ces soubresauts récents : beaucoup de murs sont lézardés, et, sur ce terrain mouvant, la ligne des constructions affecte une apparence onduleuse. Tout ici vous parle de « la Montagne qui fume » ; mais elle a, pour le nouveau venu à peine échappé à l'atmosphère brûlante et aux miasmes des basses terres, l'attrait particulier de l'Alpe fraîche, des torrents clairs, de la neige immaculée.

» On se rend de Mexico à Amecameca par le petit chemin de fer de Morelos destiné, dans l'esprit de ses créateurs, à atteindre, Dieu sait quand, le port d'Acapulco sur le Pacifique.

---

tère, asphyxié par les fumées des *respiradores*. En 1882, M. Dupin de Saint-André monta au volcan avec une nombreuse escorte qui comptait entre autres personnes huit gendarmes et plusieurs muletiers. — En 1883, M. Chabrand, de Barcelonnette, et son ami, M. Bachelet, osèrent descendre au fond du cratère à l'aide d'un câble, et y passèrent une nuit. Une pareille audace n'a pas trouvé d'imitateurs; cependant les Indiens descendent quelquefois au moyen de cordes au fond du volcan pour y recueillir du soufre.

On traverse d'abord les lacs ou, pour parler plus exactement, les grands marais de Mexico, que couvrent d'innombrables bandes de canards sauvages; ensuite apparaissent des landes sablonneuses, rougeâtres, désolées. Nous passons devant quelques villages : Los Reyes, Ayotla, misérables hameaux dont les habitants vivent presque exclusivement de chasse ou de pêche. Les maisons, bâties en briques séchées au soleil, se métamorphosent en blocs de boue à l'époque de la saison des pluies, et bon nombre d'entre elles s'écroulent. Le terrain s'élève insensiblement; le train roule au milieu d'un paysage uniformément aride et poudreux. Enfin, sur le coup de midi, nous arrivons au terme de cette première étape. La bourgade où nous nous arrêtons compte près de deux mille habitants, la plupart d'origine indienne, population basanée qui étale ses haillons dans un décor saharien : masures en *tôb*, enclos de cactus et d'agaves, rien n'y manque, le tout saupoudré de sable fin et chauffé à blanc par le soleil tropical. Le contraste est frappant entre ce site brûlé et les colosses neigeux qui se dressent à l'arrière-plan. C'est de là que les deux volcans se présentent sous leur aspect le plus grandiose : le Popocatepetl avec son cône aigu et d'une régularité absolue, l'Iztaccihuatl, moins élevé, mais rappelant davantage, par ses arêtes en dents de scie et les nombreux glaciers qui sillonnent ses flancs, la forme de nos Alpes. Leurs masses énormes menacent les plaines environnantes; impression saisissante, à laquelle je ne saurais comparer que celle éprouvée le jour où, pour la première fois, j'aperçus le Mont-Blanc du pont de Sallanches. »

La caravane se composait de 14 personnes, dont 8 indigènes : 4 mulets portaient les provisions et les objets de campement indispensables dans ces montagnes désertes et stériles, au delà de 3000 mètres d'altitude, et pour une excursion dont la durée devait être au moins de trois jours.

« Nous mettons près d'une heure et demie à traverser la plaine, quoique le village, au premier abord, semble bâti au pied même des monts. Mais, nulle part, l'immensité des horizons et les proportions gigantesques des reliefs du sol ne donnent lieu à plus de mécomptes sur l'évaluation des distances. Bientôt, le sentier s'escarpe, et nous sommes contraints de marcher à la file. Nous gravissons en zigzags les contreforts du pic, à travers de vastes bois de pins et de cèdres séculaires, ancêtres des forêts décimés par la foudre et aussi, hélas ! par la main de l'homme. La dévastation des superbes forêts, seuls vestiges de

l'ancienne splendeur du Mexique, se poursuit avec une rage aveugle, un acharnement inouï. Rien de navrant comme cette fureur de déboisement qui a déjà donné à la plus grande partie du pays le morne aspect des plateaux d'Algérie, et l'aura, dans un avenir très rapproché, converti en un effroyable désert de roches et de sable, tarissant les cours d'eau déjà si rares et jusqu'aux humbles sources. Le Mexique, jusqu'à ce jour, possède peu de mines de houille, et le combustible en est de qualité inférieure. Les recherches n'ont pas été poussées très loin, et l'on attend, pour les reprendre, que la dernière bûche soit consumée. Encore si les coupes étaient faites avec quelque régularité : mais non. On abat des hectares entiers sans y laisser un buisson pour favoriser le reboisement et empêcher le complet dessèchement du sol. Parfois même il semble que la hache n'est pas assez expéditive, et l'on procède par le feu; un amas de broussailles est allumé au pied des vieux arbres qui s'abattent dans un tourbillon d'étincelles. Les forêts du Popocatepetl, protégées jusqu'ici par leur éloignement, ne tarderont pas à disparaître à leur tour; le fer et le feu y ont déjà fait quelques trouées sinistres. Regardons bien ces beaux arbres, contemporains vénérables de Cortez et de Montézuma; les touristes qui viendront après nous explorer la montagne ne jouiront plus de leur ombre protectrice.

» Après cinq heures de montée, la pente s'adoucit et nous nous trouvons sur un vaste espace découvert où les hautes herbes sèches craquent sous les sabots du cheval. Le soleil est déjà très bas sur l'horizon au moment où nous atteignons l'arête du col qui sépare les deux volcans. Devant nous, les croupes boisées s'abaissent rapidement, et, au delà, c'est le vide, un réseau de vapeurs bleues qui s'élève aux approches du soir et nous masque le plateau de Puebla. Quelques instants plus tard, la nuit est tombée, brusquement, sans crépuscule, et notre marche se ralentit, incertaine, arrêtée à chaque minute par des obstacles de toute nature, troncs calcinés par la foudre, arbres tombés, excavations causées par les pluies. Cette dernière partie de la route est extrêmement pénible, et il faut avoir éprouvé la sûreté de pied et l'instinct tout particulier du cheval mexicain pour se risquer sans inquiétude en pareil lieu, à pareille heure. Enfin, nous atteignons l'endroit où nous devons passer la nuit. Il y a sept heures et demie que nous avons quitté Amecameca.......

» A 4 heures, tout le monde est debout, et, à 4 h. 30 min.,

nous nous mettons en marche à travers les bois déjà clairsemés et rabougris. Au bout d'une heure, brusquement, toute végétation disparaît, et nous commençons à gravir des pentes couvertes de cendre et de scories où l'on avance avec peine en dépit des mocassins ou *guarachos* indiens, qui ont remplacé nos chaussures, et grâce auxquels le pied pénètre un peu moins avant dans les débris. La pente ne tarde pas à s'accentuer, et la couche pulvérulente recouvre maintenant une nappe de glace noire et dure. Cette partie de l'ascension, qui dure deux heures, met notre patience et nos forces à une rude épreuve. Les glissades se succèdent, irrésistibles et souvent douloureuses, et c'est avec une véritable joie que nous atteignons enfin la limite des neiges. Depuis la veille nous avons contourné le pic dont nous attaquons le versant oriental, le plus accessible : le versant nord, qui regarde Mexico, coupé de parois verticales que surplombe un glacier très crevassé, est peu ou point abordable. La croûte neigeuse qui nous supporte est résistante, au point d'exiger en maint endroit l'usage de la hachette : souvent aussi l'action combinée du soleil et du vent l'a hérissée d'aiguilles de glace qui rendent la marche extrêmement fatigante ; il semble que l'on avance sur des chevaux de frise. Point d'autre difficulté d'ailleurs. Aucun passage vraiment dangereux. Le seul inconvénient à redouter est le vertige ; car l'inclinaison du versant est très vive, et ceux-là mêmes dont les nerfs sont éprouvés ressentent quelque malaise au moindre regard jeté en arrière. La réverbération du soleil sur la neige est aussi fort désagréable ; la tête enveloppée d'un épais foulard, les mains protégées par des gants de grosse laine, nous n'en éprouvons pas moins sur la peau une sensation de brûlure dont les conséquences seront, le lendemain, des crevasses plus ou moins profondes, et parfois assez longues à cicatriser : menus inconvénients qui n'ont rien d'alarmant du reste.

» Il y a près de quatre heures que nous grimpons le long du cône, lorsque nous parvenons au bord inférieur du cratère. La croûte de glace s'interrompt tout à coup : une étroite bordure de cendres, puis l'abîme. La montagne qui, vue de la plaine, affecte la forme d'un pic extrêmement aigu, présente à son sommet cette excavation formidable d'un kilomètre de diamètre, et de près de 600 mètres de profondeur. Les parois en sont taillées à pic, et de toutes parts jaillissent en sifflant des jets de vapeur sulfureuse dont l'âcreté vous prend à la gorge. La descente dans le cratère et son exploration exigeraient une

journée. Mais il n'y faut pas songer. Autrefois, les Indiens avaient établi des câbles au moyen desquels ils extrayaient le soufre qui était ensuite précipité sur la pente glacée, et recueilli au pied du cône. Aujourd'hui, toute trace de câble a disparu, et l'on en est réduit à scruter du regard le précipice, dont, au surplus, le soleil, au plus haut de sa course, éclaire les moindres replis.

» A 1 h. 30 min., nous atteignons la cime. Le panorama qu'on y découvre vaut surtout par son étendue; seules les grandes lignes s'y détachent nettement. Au nord, Mexico et ses lagunes nous apparaissent comme un point brillant; en arrière, ce sont les ondulations sans fin de montagnes chauves; à l'est, le plateau de Puebla; on distingue la ville couchée à la base de la Malinche et, plus loin, la cime blanche d'Orizaba, puis un rideau de brumes flottant au-dessus du golfe. A l'ouest, au sud, le pic s'abaisse à des profondeurs infinies projetant d'interminables arêtes jusqu'à l'intérieur des Terres Chaudes de Yautepec et de Matamoros, dont la riche végétation s'accuse par des teintes sombres contrastant avec l'aridité et la nuance rougeâtre des terres environnantes. Au delà, les premiers contreforts de la Sierra-Madre du Sud ferment l'horizon dans la direction du Pacifique. » Marcel MONNIER[1],

Annuaire du Club alpin français, 1883.

3° BIBLIOGRAPHIE

BARIL DE LA HURE (B.-V.). *Le Mexique.* — (Douai, 1862, in-8°.)
DE BAZANCOURT. *Le Mexique contemporain.* — (Paris, 1862, in-18.)

1. M. Marcel Monnier, né à Paris, en 1853, après de brillantes études au lycée Fontanes, entreprit pour son plaisir une série de voyages dans les différentes parties du monde. Alpiniste hardi et expérimenté, attiré par tous les grands spectacles de la nature, il passa des Alpes bernoises et tyroliennes aux glaciers scandinaves, traversa le Mexique et les Etats-Unis, et visita l'archipel havaïen, sur lequel il a écrit un charmant récit de voyage que l'Académie française a récemment couronné. Dans sa dernière exploration autour du monde qui n'a pas duré moins de deux ans, il se rendit aux Indes, en Birmanie, en Cochinchine, et franchit audacieusement les Andes amazoniennes à travers la forêt vierge, où il fallait s'ouvrir un passage à coups de machete, traverser les torrents à la nage, et courir le risque de périr sous les coups des Indiens alors en pleine révolte. Dans ce périlleux voyage, le sang-froid du jeune voyageur eut raison des obstacles : il descendit le cours du Huallaga jusqu'au confluent du Marañon, puis remonta sur une longueur de 50 lieues le cours du rio Pastazza, affluent de gauche, qui n'avait jamais vu la fumée d'un vapeur, et dont personne n'avait exploré les lacs et les canaux latéraux. M. Marcel Monnier a fait à la Société de géographie de Paris, dans son assemblée générale du 4 mai 1888, le dramatique et saisissant récit de cette traversée de la Cordillère. (Voy. le récit *Des Andes au Para* (in-8°, 1890), couronné par l'Académie française. Depuis, M. Monnier a fait en 3 ans le *Tour d'Asie* (1896-99).

BIART (Lucien). *La terre tempérée.* — *La terre chaude.* — (Paris, 1860, 2 vol. in-18. Hetzel.)

BRASSEUR DE BOURBOURG. *Voyage sur l'isthme de Tehuantepec.* — (Paris, 1862, in-8°.) — *Quatre lettres sur le Mexique.* — (Paris, 1868, in-8°.)

VAN BRUYSSEL. *Les Etats mexicains.* — (Paris, 1860, in-8°.)

BERTHET. *Quatre ans au Mexique.* — (Paris, 1886, in-18.)

BLAKE ET SULLIVAN. *Mexico picturesque.* — (Boston, 1888, in-8°.)

CASTRO (L.). *The Republic of Mexico in* 1882. — (New-York, 1884.)

CHARNAY (D.). *Le Mexique, souvenirs et impress. de voy.* — (Paris, 1863, in-8°.)

CUBAS. *Et. géogr. statist. descr. hist. des E.-U. mexicains.* — (Mexico, 1889.)

CHEVALIER (Michel). *Le Mexique ancien et moderne.* — (Paris, 1863, in-18.)

CONKLING (H.). *Mexico and the Mexicans.* — (New-York, 1883.)

CONKLING (A.). *Appleton's Guide to Mexico.* — (New-York, 1884.)

COMBIER (C.). *Voyage au golfe de Californie.* — (Paris, 1864, in-8°.)

DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. *Le Mexique aujourd'hui.* — (Paris, 1885, in-12.)

DROUX. *Le Mexique, ses ressources, son avenir.* — (Paris, 1864, in-8°, Dentu.)

FERRY (Gabriel). *Les révolutions du Mexique.* — (Paris, 1864, in-18, Dentu.)

FERRY (G.). *Voyages et aventures au Mexique.* — (Paris, 1864, in-18.)

DE FOSSEY (Mathieu). *Le Mexique.* — (Paris, 1862-1863, in-8°, Dentu.)

GRIFFIN (S.-B.). *Mexico of to-day.* — (New-York, 1886.)

GUILLEMIN TARAYRE. *Explor. minéral. des rég. mexic.* — (Paris, 1884, in-8°.)

HAMILTON. *Mexican Handbook.* — (Londres, 1884, in-8°.)

HAMY (docteur E.). *Les premiers habitants du Mexique.* — (Paris, 1878, in-8°.)

JOURDANET (docteur). *Du Mexique et de son influence sur la vie de l'homme.* — (Paris, 1861, in-8°.) — *Le Mexique et l'Amérique tropicale.* — (Paris, 1864, in-8°.)

LECLERCQ (J.). *Voyage au Mexique.* — (Paris, in-12, 1885.)

LOISEAU. *Notes milit. sur le Mexique en* 1864-67. — (Bruxelles, 1873, in-8°.)

MALTE-BRUN (V.-A.). *Tabl. géogr. de la distrib. des races au Mex.* (1878, in-8°.)

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (publié par le). *Mission scientifique au Mexique.* — (Paris, 1864-70, 4 vol. in-4°, imprimerie nationale.)

NIOX (capitaine). *Expédition du Mexique* (1861-67). — (Paris, 1874, in-8°.)

NYE (W.-F.). *La Sonora, étendue, population,* etc. — (Paris, 1864, in-8°.)

OBER. *Travels in Mexico.* — (Boston, 1884.)

POUMARÈDE. *La ville et la vallée de Mexico.* — (Paris, 1863, in-8°.)

POYET (docteur). *Notices géogr.,* etc., *sur le Mexique.* — (Paris, 1863, in-8°.)

ROUTIER. *Le Mexique,* avec cartes. — (Paris, in-8°, 1891.)

DE SAUSSURE. *Coup d'œil sur l'hydrologie du Mexique.* — (Paris, 1862, in-18.)

DE VALOIS (A.). *Mexique, Havane et Guatemala.* — (Paris, 1862, in-12.)

VIGNEAUX (E.). *Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique.* — (Paris, 1863, in-18, Hachette.)

VIRLET D'AOUST. *Ascension au Popocatepetl et à l'Iztaccihuatl.* — (1875, in-12.)

ZELLER (Elisa). *Souvenirs d'un voyage au Mexique.* — (Metz, 1862, in-12.)

AMPÈRE (J.-J.). *Vera-Cruz et Mexico.* — (*Revue des Deux-Mondes,* 1853.)

BONTÉ (A.). *Recherches sur l'origine de la race mexicaine indigène.* — (*Revue orientale et américaine,* n° 47, 1863.)

CHARNAY (D.). *Souvenirs du Mexique.* — (*Revue des cours littéraires,* 1865.)

CHARNAY (D.). *Voyage au Yucatan; Mexico.* — *Découvertes au Mexique.* — (*T. du M.,* 1862-1881.) — *De la civilisation Nahua.* — (*Bull. Soc. géog.,* 1881.)

COINDET. — *Le Mexique au point de vue médical.* — (1867, in-8°.)

DOMENECH. *De Mexico à Durango.* — (*Bull. Soc. géog.,* 1876.)

LAVEIRIÈRE. *Ascension au Popocatepetl.* — (*Tour du Monde,* 1861.)

LAVALLÉE. — *Etudes sur le Mexique.* — (*Bull. Soc. géog.,* 1860.)

MARCEL (G.). *L'isthme de Tehuantepec.* — (*Journal offic.,* novembre 1871.)

MASSEBIEAU. *Mexico en* 1554. — (*Revue de géographie,* octobre 1878.)

DE MULLER. *Ascension de l'Orizaba.* — (*Tour du Monde,* 1er sem. 1861.)

RONDE. *Voyage dans l'Etat de Chihuahua.* — (*Tour du Monde,* 2e sem. 1861.)

VELASCO (Fr.). *Notice sur l'état actuel de la Sonora.* — (*Bulletin de la Société de géographie de Genève,* t. II, III.)

GARCIA Y CUBAS. *Atlas de la Républ. mexicaine.* (Mexico, 30 feuilles, 1846-58.)

KIEPERT. *Karte des Nordl. Tropischen Amerika.* (Berlin, 6 f., 1856.)

NIOX. *Carte du Mexique,* dr. au Dépôt de la guerre. — (Paris, 2 f., 1874.)

Carte du Mexique du Dépôt de la marine. — (Amirauté brit. et Hydrogr., Office de Washington.) — COLTON, *Carte du Mexique,* 1/3 800 000e. — (New-York, 1890.)

AMÉRIQUE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — L'Amérique centrale désigne l'ancienne capitainerie espagnole de Guatemala, actuellement répartie entre cinq républiques indépendantes. Elle est bornée à l'ouest par l'océan *Pacifique*, à l'est par l'*Atlantique* (mer des Antilles) : au nord, du côté du Mexique, la frontière part du rio *Telapa*, coupe la cordillère, suit le rio de la *Passion*, et parallèlement au 19e degré de lat. va rejoindre le littoral oriental; au sud, du côté de la Colombie, la limite part du golfe *Dulce*, franchit la cordillère au nord du volcan de *Chiriqui*, et aboutit à la lagune de ce nom.

Situation astronomique : 18° 20' - 8° de lat. N.; 86° - 88° de long. O.

Climat. — Les régions sont semblables à celles du Mexique : température douce et air salubre sur les plateaux (*tierras frias*); climat humide et malsain sur les côtes, surtout durant la saison pluvieuse; orages et tremblements de terre fréquents.

Littoral; îles. — Sur l'Atlantique, golfes de *Honduras* et d'*Amatique*, cap *Gracias a Dios*, baies de *Matina*, d'*Amirante* et de *Chiriqui*; — sur le Pacifique, côte plus élevée et plus commode; baies de *Fonseca*, de *Papagayo*, de *Nicoya*, de *Coronada*, *Dulce*; îles sans importance.

Relief du sol. — Région montueuse, de forme triangulaire, traversée par une double chaîne volcanique, formant les talus d'un plateau qui se rattache par le nord au plateau mexicain. Le versant oriental est à pentes douces; le versant septentrional et occidental escarpé; la côte de l'Océan est parsemée de volcans (*Amilpas*, *Tajamulco*, *Atitlan*, volcans du *Feu* et de l'*Eau* (4000 m.); le *Pacaya*, l'*Apenaca*, le *San Salvador*, le *San Miguel*, le *Viéjo*, le *Talica*, l'*Orosi*, le *Rincon*, l'*Irazü*, etc.; plusieurs sont actifs.

Cours d'eau. — Ils sont abondants, mais courts, vu la longueur de l'isthme; quelques-uns ont joué ou jouent un rôle dans les projets de canal interocéanique. Les principaux sont : le *Polochic*, dans le golfe Dulce; le *Motagua*, dans le golfe de Honduras (Guatemala); le rio *Ulua*, grossi de l'*Humuya*, le *Tinto*, le *Patuca* (Honduras); le *Segovia*, le *Tuma*, le *Rama*, le *Rio-Grande*, le *San-Juan*, déversoir des lacs Managua et Nicaragua, réunis par le *Tipitapa* (Nicaragua); le *Reventazon*, le *Matina*, le *Tiliri* (Costa-Rica). Dans le Grand-Océan, se jettent le *Rio-Grande* et le *Tempisque*.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

La capitainerie de Guatémala s'est déclarée indépendante le 15 septembre 1821; les Etats soulevés se sont réunis en un seul sous le nom d'Etats-Unis de l'Amérique centrale le 1er juillet 1828. Le pacte fédéral a été rompu en 1840. Actuellement, le territoire est divisé en cinq républiques.

1° Guatémala. — CONSTITUTION : Le *pouvoir exécutif* est confié à un *président* et à un *Conseil d'Etat*, élu par la Chambre et le président (nombre illimité). Le président actuel est M. Estrada **Cabrera**, élu le 8 février 1899 pour une période de quatre ans. — Le *pouvoir législatif* est exercé par une chambre des représentants de vingt-cinq membres. Il y a six ministères (*Affaires étrangères*, *Intérieur*, *Agriculture*, *Instruction publique*, *Travaux publics*, *Guerre*). — DRAPEAU : Coupé verticalement en deux parties, rouge, blanc, jaune horizontalement; bleu, blanc, bleu horizontalement.

La république se divise en 22 départements s'administrant eux-mêmes sous l'autorité publique d'un *corregidor*, nommé par le pouvoir central. *Capitale :* Guatemala-la-Nueva, 70000 hab.; *ville principale :* Guatemala-la-Vieja, 10 000 hab.; *ports :* Izabal, Saint-Thomas, San-José.

2° San-Salvador. — CONSTITUTION : *Pouvoir exécutif* aux mains d'un *président* et d'un *vice-président*. (Le président actuel est le général **Guttierez**, élu le 1er mars 1895, pour quatre ans.) — *Pouvoir législatif* exercé par un *sénat* de douze membres et une *chambre* de vingt-quatre députés, renouvelés chaque année par moitié. Il y a quatre ministères (*Affaires étrangères, Justice et Cultes; Intérieur et Travaux publics; Guerre, Marine et Finances; Instruction publique et Bienfaisance*).

Capitale : San-Salvador, 50 000 hab.; *ville principale :* San-Vicente, 12 000 hab.; *ports :* La Union, Libertad et Acajutla.

3° Honduras. — CONSTITUTION : Elle date du 1er novembre 1880; le *président* de la République, élu pour quatre ans, exerce le *pouvoir exécutif* (Polic. **Bonilla**). Il est assisté par un *Conseil d'Etat* de sept membres, et par trois ministres (*Affaires étrangères, Instruction publique et Guerre; Intérieur, Justice et Travaux publics; Finances*). Le *pouvoir législatif* est confié à un *sénat* de sept membres et à une *assemblée* de onze députés.

Capitale : Tegucigalpa. 14000 hab.; *ville principale :* Comayagua, ancienne capitale, 8000 hab.; *ports :* Amapala, Omoa, Puerto-Caballos, Truxillo. — Les îles Roatan, Utilla, Bonacca dépendent du Honduras. — Le *Honduras Britannique*, ou colonie de *Balize*, est situé sur la côte orientale du Yucatan; il compte 35000 kilom. car. et 25000 hab.

4° Nicaragua. — CONSTITUTION : Elle date du 19 août 1858 : *Pouvoir exécutif* exercé par un *président* nommé pour quatre ans (le général **Santos Zélaya**, élu en 1898); *Pouvoir législatif* exercé par une *assemblée* de onze membres, et un *sénat* de dix. Il y a trois ministères (*Finances, Guerre et Marine; Intérieur, Justice et Cultes; Affaires étrangères et Instruction publique*).

Capitale : **Léon**, 34 000 hab.; *ville principale :* Managua, ancienne capitale, 20000 hab.; *ports :* Realejo, Port-Brito, San-Juan del Sur, Greytown.

5° Costa-Rica. — CONSTITUTION (du 22 décembre 1871) : Le *pouvoir exécutif* confié à un *président* élu pour quatre ans et non rééligible (**R. Iglesias**), assisté de deux *vice-présidents* et de cinq mi-

nistres (*Affaires étrangères, Justice, Instruction publique et Commission des pauvres; Intérieur; Guerre et Marine; Commerce et Finances; Travaux publics*). Le *pouvoir législatif* est représenté par une *chambre unique* de douze membres élus pour quatre ans, et renouvelables par moitié de deux en deux ans. Pour être éligible, il faut justifier de 15000 fr. de fortune ou du titre de professeur; pour être électeur, il faut avoir vingt et un ans et savoir lire et écrire. Tous les citoyens sont égaux sans distinction de couleur ni de religion. (La constitution a été suspendue provisoirement en 1878.) DRAPEAU : Bleu, blanc, rouge; rouge, blanc, bleu horizontalement.

Le territoire est divisé en cinq départements et un district :

Capitale : San-José, 24000 hab., *ville principale,* Cartago ; *ports :* Puntarenas, Limon.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — *Minéraux :* Mines d'or de Chontalès ou Tchontal, Matagalpa, Nouvelle-Ségovie (Nicaragua). — *Végétaux :* Sol fertile, mais agriculture arriérée; terrain propre aux céréales, au *cacao, café, sucre, coton, tabac, indigo, vanille; fruits* abondants; *belles forêts* de bois de construction et de teinture (*acajou, ébène, palissandre, bois de rose,* etc.; *caoutchouc, gomme, résines, baume, salsepareille,* etc. La flore de Costa-Rica seule, d'après Polakowski, a fourni déjà 1500 à 1800 espèces[1].

Animaux : Bestiaux nombreux semblables à ceux d'Europe; grâce aux riches pâturages, ils se multiplient facilement. La faune est très variée.

Industrie, toujours peu active; les républiques reçoivent presque tout de l'étranger pour le vêtement, l'ameublement, le matériel rural et industriel, même les objets d'alimentation.

Commerce. 1° Costa-Rica. *Importation* (1895), 8508000 pesos (à 2fr,22). *Exportation,* 11509000 (café, sucre, cuirs, bois, minerais, etc.); mouvement des ports : entrés à Punta Arenas, 155 navires de 167000 tonneaux; à Limon, 319 navires de 388000 tonneaux. *Chemins de fer,* 258 kilom. — *Télégraphes,* 900 kilom. de lignes et 222000 dépêches.

2° Guatémala. *Importation* (en 1897), 21462000 pesos; *exportation,* 19776000 (2000000 pour la part de l'Angleterre; 1200000 pour celle des Etats-Unis; 420000 pour celle de la France ; 720000 pour celle de l'Allemagne). Mouvement des ports : 1215 navires de 1582000 tonneaux. — *Chemins de fer,* 542 kilom. de San-José à Escuintla et à Guatémala; cinq lignes en construction (de l'Atlantique au Pacifique). — *Télégraphes,* 4000 kilomètres et 702000 dépêches.

3° Honduras. *Exportation* (1897), 2647000 pesos. — *Importation,* 3260000 (argent, bétail, bananes, café), par les ports ouverts de Trujillo et Omoa (Atlantique); Amapala (Pacifique). — *Chemins de fer* (de Puerto-Cortez à San Pedro, 111 kilom.). — *Télégraphes,* 2900 kilomètres.

4° Nicaragua. *Exportation* (en 1897), 611533 liv. st.; *importation,*

---

1. « C'est à juste titre que ce beau pays se nomme Costa-Rica, la Côte-Riche : » le sceau d'une heureuse abondance est imprimé sur toute la contrée. Jamais » un mendiant n'y importune l'étranger. On n'y connaît que deux ou trois » pauvres hères dont on vend les photographies, car ce sont de véritables curio- » sités pour les Costa-Ricences. Cette riante prospérité tient à ce que tous les » habitants possèdent au moins un lopin de terre, et que ce lopin produit ex- » traordinairement à cause de l'opulence du sol, et aussi des soins qu'on lui » donne. » (POLAKOWSKY, cité dans Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire.*)

528384. *Chemins de fer*, en exploitation en 1894, 143 kilomètres. *Télégraphes*, 2000 kilomètres.

5° **Salvador.** *Importation* (1896), 13000000 de dollars; *exportation*, 10 millions. Mouvement des ports : Entrés, 355 vapeurs et 47 voiliers. — *Télégraphes* (en 1893), 2903 kilom. de fils; 678000 dépêches.

IV. — NOTIONS STATISTIQUES.

1° **Costa-Rica.** — **Superficie** : 54070 kilom. car. — **Population**, 294000 hab. (5 par kil. car.). — **Races.** *Blancs* d'origine espagnole, plus nombreux dans le Costa-Rica; *Indiens*, demi-civilisés, demi-chrétiens, cultivateurs et artisans; *Ladinos*, métis de blancs et d'Indiens. — **Dialectes** : espagnol et indien. — **Instruction publique** : Progrès marqués : université à San-José; lycées à San-José et à Cartago; 240 écoles nationales et 90 écoles privées; 11500 élèves environ les fréquentent. Budget, 550000 pesos par an. — **Justice.** Le pouvoir judiciaire est exercé par une Cour suprême de justice siégeant à San-José. — **Cultes** : religion catholique officielle; évêque de Nicaragua. — **Armée** : 600 hommes d'armée active et 31000 hommes de milice. — **Marine militaire**, représentée par un seul navire. — **Monnaies** : Or, *once d'or*, 16 piastres = 81 fr. 37; *double pistole* ou *doublon* de 8 piastres; *demi-pistole* ou *écu d'or* de 2 piastres; quart de pistole ou *escudillo* d'une piastre. — Argent : *piastre forte* de 3 réaux = 5 fr. 42; *demi-piastre* de 4 réaux; *quart de piastre* de 2 réaux, *real de plate*. — **Poids et mesures** : le *quintal* à 4 *arrobas* à 25 *libras* = 45 kil. 015; la *vara* = 0m,835; le *cantaro* à 4 cuartillas = 16 lit. 137; le *fanega* = 55 lit. 48. — **Budget annuel** (1896-1897) : *Recettes*, 7435000 pesos. — *Dépenses*, 6697000 pesos. — *Dette publique*, 26 millions de pesos.

2° **Guatémala.** — **Superficie** : 125100 kilom. car. — **Population** (1893), 1364000 hab. (11 par kilom. car.). — **Races.** M. Belly dit que la société guatémaltèque se divise en trois classes : *el pueblo* (le peuple), *los decentes* (les gens comme il faut, la classe moyenne), et *los nobles* (l'aristocratie). Par le peuple, il faut entendre les Indiens, les Zambos et les Ladinos de bas étage. *Los decentes* se composent de la majorité des Ladinos ou *métis* : c'est la bonne société; ils se prévalent de leur qualité de créoles. Ils se vouent au commerce, aux professions libérales, à la politique. L'aristocratie se compose du gros commerce et du clergé. (Cité dans Vivien, *Dictionnaire*, art. *Guatémala*.) — **Dialectes.** (V. Costa-Rica.) — **Instruction publique** : l'enseignement populaire commence à se développer; en 1893, on comptait 1300 écoles de tous degrés et 45000 élèves. — **Justice**, une cour de justice à Guatémala. — **Cultes** : religion catholique officielle, archevêque métropolitain à Guatémala. — **Armée** : 12500 hommes dans le service actif, 20000 de milice. — **Monnaies, poids et mesures.** (V. Costa-Rica.) — **Budget annuel** : *Recettes* (en 1895), 12480000 pesos. — *Dépenses*, 10705000 pesos. — *Dette publique*, 17860000 pesos.

3° **Honduras.** — **Superficie**, 120480 kilom. car. — **Population** (en 1897), 398877 hab. (3 par kil. car.). — **Races.** — **Dialectes.** (V. Costa-Rica.) — **Instruction publique** : il y a deux universités et plusieurs collèges; en 1892, 600 écoles publiques, fréquentées par 23000 élèves. Souvent, faute de papier, plumes et encre, la lecture seule est enseignée. — **Cultes** : religion catholique, évêque à Comayagua. — **Armée**, 500 hommes dans l'armée active, 30000 dans la milice (de dix-huit à cinquante-cinq ans, qui ne sont pas dans l'armée active). — **Monnaies, poids et mesures** (V. Costa-Rica). — **Budget annuel** (en 1896) : *Recettes*, 1901600 pesos.

— *Dépenses*, 2261580 pesos. — *Dette publique* : 17371000 liv. sterling.

4° Nicaragua. — **Superficie** : 123950 kilom. car. — **Population**, 350000 hab. (2,5 par kilom. car.). — **Races.** — **Dialectes** (V. Costa-Rica). — **Instruction publique** : environ 250 écoles primaires, avec 12000 élèves ou trois pour cent de la population. — **Culte** : religion catholique, évêque à Nicaragua. — **Armée**, 1200 hommes d'armée active, 5000 de la milice. — **Monnaies, poids et mesures** (V. Costa-Rica). — **Budget annuel** (en 1892) : *Recettes*, 1764000 dollars. — *Dépenses*, 2923000 dollars. — *Dette publique*, 3037000 dollars.

5° Salvador. — **Superficie** : 21070 kil. car. — **Population** (1892), 803534 hab. (38 par kil. car.). — **Races.** — **Dialectes** (V. Costa-Rica). — **Instruction publique** : Une université, un séminaire, un collège militaire, un jardin botanique, une école de dessin, de médecine, bibliothèque de 5000 volumes à Salvador; instruction primaire gratuite, obligatoire et uniforme; 585 écoles primaires, 30000 élèves; 2 écoles normales, etc. Budget, 273000 dollars. — **Culte** : Religion catholique, évêque à San-Salvador. — **Armée**, 14000 hommes de milice. — **Monnaies** (V. Costa-Rica). — **Budget annuel** (en 1896) : *Recettes*, 10174000 dollars. — *Dépenses*, 9745000 dollars. — *Dette publique*, 8 millions de dollars.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les villes les plus peuplées du Guatémala sont situées dans la zone intermédiaire, entre les plaines chaudes, fertiles et insalubres de l'océan Pacifique et les fraiches vallées supérieures de la Sierra Madre, jalonnée de volcans redoutables. *San Marcos*, à 2500 m. d'altitude, exporte les cafés de ses vastes plantations par le port d'*Ocos*; *Retalhuleu*, bâtie à 415 m. seulement, au milieu des cocotiers, des caféiers et des cacaoyers, est délaissée pour *Quezaltenango*, capitale des Altos, cité des tisseurs habiles et des fabricants de manteaux indiens brodés d'or et de chapeaux de plumes, située à 2346 m., non loin du Cerro Quemado, toujours fumant, et dans le voisinage des sources thermales, toujours très fréquentées, d'*Almolonga*. D'autres sources thermales jaillissent près de *Totonicapam*, à 2484 m.; *Santa-Cruz*, ancienne capitale en ruine des Indiens-Quiché, est à 1887 m.; *Solola*, à 2646 m., se dresse sur un promontoire de porphyre à 600 m. à pic au-dessus du beau lac Atitlan. — La capitale de l'État guatémaltèque a été trois fois déplacée. La première Guatémala espagnole, bâtie dans la vallée d'Almalonga, « la montagne aux sources », dans un site délicieux, fut noyée et écrasée en même temps par l'écroulement du lac et du cratère de l'*Agua* (1541); la deuxième, *Santiago de los Caballeros*, ou la *Antigua*, fondée en 1542, fut presque détruite en entier par les tremblements de terre de 1773. La ville actuelle fut établie sur le plateau déprimé qui s'élève entre les deux mers.

Guatemala.

« Guatemala est une ville espagnole, tout empreinte du génie espagnol, avec une ou plusieurs églises dans chaque rue, des madones à chaque coin, des galeries autour de la place Royale, mais pas un bouquet d'arbres, aucune promenade pu-

blique digne de ce nom, et la campagne la plus désolée qu'on puisse voir. Un voyageur anglais du seizième siècle, Thomas



Le Guatemala, le Honduras et le Mexique du Sud.

Gage, raconte que, déjà entré dans la ville, il demandait encore où elle était. C'est l'effet que produisent tout d'abord ces

cités coloniales, même les plus importantes, grâce à leurs maisons sans étages et sans ornements, rangées en ligne droite et blanchies à la chaux, qui les font ressembler à des camps de baraques. J'avoue, cependant, que l'aspect extérieur de Guatemala, comparé avec ce que j'avais vu jusque-là, me donna tout de suite l'idée d'une capitale. On la cherche longtemps sans la découvrir. Le plateau se creuse et se relève en ondulations successives, toujours dominées à l'ouest par les deux cônes vaporeux de l'Agua et du Fuego, derrière lesquels se couche le soleil. Elle est assise elle-même au bas d'un de ces plis de terrain dénudé, et ce n'est qu'au dernier détour de la route qu'on embrasse tout à coup, du haut d'une espèce de promontoire, la saillie de ses dômes et de ses clochers et le développement de son enceinte. Mais, lorsqu'on a parcouru ses principales rues, visité ses vingt-huit églises et ses palais particuliers, pénétré dans les collèges et les institutions de toutes sortes qui la distinguent, on reconnaît que c'est bien là la cité reine de l'isthme, la plus belle de toute l'Amérique espagnole après Lima et Mexico.

» Ses véritables monuments, cependant, sont des églises, qui appartenaient autrefois à des ordres religieux, et qui ont absorbé, depuis sa fondation, le plus clair de la richesse du pays. Construites presque toutes dans de grandes proportions, et assez solides de murailles pour résister aux tremblements de terre, elles rappellent, par leur nombre et leur style, la physionomie générale d'une ville italienne. La cathédrale surtout porte ce cachet italien dans son ornementation intérieure comme dans les grandes lignes de sa façade, et elle écrase de sa masse et de sa coupole les palais à arcades, mais sans étages, qui forment les trois autres côtés de l'immense place centrale [1]. Cependant ces palais [2], malgré leur simplicité d'ap-

---

1. Elle n'a pas moins de 193 mètres de long sur 165 de large.
2. « L'hôtel des Monnaies (à Guatemala) est un grand bâtiment, et c'est tout » ce que j'en puis dire. On y frappe quelques piastres, quelques onces, et on y » timbre toutes les rognures de piastres qui courent dans la République sous » la dénomination de *réaux* et de *cuartillos*. Les Espagnols pour retenir l'argent dans le pays, avaient fractionné leurs piastres en huit, en seize, et en » trente-deux parties. Les Guatemaliens ont conservé ce système, et leur monnaie est bien la monnaie la plus détestable qu'on puisse imaginer. Leurs » martillos, leurs medios, leurs réaux présentent toutes les formes, ils sont ronds, » carrés, triangulaires, effilés, ovales et capables de déconcerter par leurs figures tous les géomètres du monde civilisé. Il en résulte un grand embarras » pour compter ces diverses pièces, qui sont très faciles à falsifier, malgré la » petite estampille qu'on leur appose à l'hôtel de la Monnaie. » (A. DE VALOIS, *Mexique, Havane, Guatemala.*)

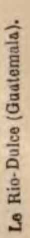


Le Rio-Polochic (Guatemala).

parence, motivée dans le principe par la crainte des *tremblores*, remplissent parfaitement leur destination de servir aux différents services du gouvernement, de la justice et de la poste. Ce système même d'un rez-de-chaussée, encadrant une vaste cour à galeries, n'empêche ni l'ornementation des fenêtres et des frises, ni le luxe de l'ameublement, et il se prête à un genre de beauté très approprié au climat, celui des bassins entourés de jasmins, de magnoliers et d'orangers qui rappellent les résidences mauresques. Aussi les rues qui aboutissent à la place ne manquent-elles ni d'élégance ni de confort. On sent qu'il y a là une population riche de vieille date, habituée à la vie complète, également soucieuse de plaisirs et d'affaires, et accessible à toutes les préoccupations intellectuelles, bien que vouée en général au commerce. Il y a d'ailleurs des hôtels pour tous les goûts comme en Europe. On commence même, depuis quelques années, à y bâtir des maisons à un étage, garnies de verandas, et l'abondance des eaux y est telle que chaque maison en est pourvue pour ses besoins et ceux de son jardin, et que leur excédent forme encore des ruisseaux intarissables au milieu des rues.

» Guatemala serait donc, en somme, une ville très agréable à habiter, s'il y avait des environs, une campagne, quelque chose qui reposât le regard des murs blancs et des lignes uniformes de ses *calles*. Son climat même, trop vanté, y gagnerait un peu de fraîcheur au milieu du jour et peut-être un rafraîchissement moins subit vers le soir. Ce climat, comme celui de Costa-Rica, passe pour réaliser l'idéal d'un printemps éternel. Le thermomètre s'y maintient, en effet, entre les deux extrêmes de 7 et de 29 degrés centigrades; on n'y connaît donc ni le froid proprement dit, ni la canicule accablante du mois d'août à Paris. Mais nous avons vu que le vent du nord y sévit, de novembre à mars, avec assez de vigueur pour déterminer un pèlerinage en masse vers Escuintla[1]. Ce vent qui ne

1. Escuintla est une ville de 5000 âmes, entourée de bouquets de cocotiers. « C'est le Wiesbaden de Guatemala, l'Elysée de sa colonie européenne et le centre de réunion de son aristocratie pendant les mois de janvier et de février. Couchée au pied du volcan, et entourée de nombreuses *haciendas* de café, de sucre et de bétail, elle jouit à la fois d'un climat délicieux, d'une salubrité parfaite et d'une abondance d'eaux sans égale. Ce sont ces eaux qui ont fait sa célébrité et qui lui attirent tant de visiteurs. Aussi toutes les grandes familles viennent-elles s'installer à Escuintla, dans la première maison venue, fût-elle de cannes ou de chaume, pour y fuir les vents du nord qui refroidissent le plateau, et pour y prendre des bains de rivière aussi agréables que salubres. » (Félix BELLY, *ibid.*)



Le Rio-Dulce (Guatemala).

rencontre aucun obstacle sur son chemin, se combinant avec un rayonnement presque subit du sol, rend, en réalité, la saison sèche beaucoup plus variable et plus dangereuse que l'hivernage. Il en résulte quelques maladies, comme la dysenterie, la rougeole et même la fièvre intermittente, qu'on ne retrouve plus en descendant dans les gorges plus chaudes des montagnes. Ce climat, d'une moyenne de 20 degrés centigrades, exige donc, comme celui de l'Algérie, des précautions particulières, des vêtements de laine, une grande sobriété de mouvements et le souci des courants d'air. Il convient beaucoup moins qu'on ne le pense aux organisations européennes toujours actives et, dès lors, plus exposées que les Espagnols à ses inconvénients. Guatemala restera, comme Rome, à qui elle ressemble par ses abords et par l'aqueduc de trois lieues de long qui lui apporte ses eaux jaillissantes, une ville à visiter et un centre commercial important, mais ce n'est pas sur son massif volcanique que se fixera la colonisation étrangère. Il y a trop de vallées fécondes [1], trop d'expositions admirables, trop de séductions de tout genre sur les deux versants de l'Atlantique et du Pacifique, et même sur les plateaux supérieurs de la Cordillère, qui constituent son vaste domaine, pour qu'elle ne soit pas un peu condamnée, comme Rome, à la grandeur solitaire de ses souvenirs et à la préoccupation exclusive de son rôle politique. »

Félix BELLY,

A travers l'Amérique centrale.

(Paris, 1867, 2 vol. in-8°.)

Climat et richesses de l'Amérique centrale; la plantation Menier.

« La région de l'isthme central américain [2] présente toute l'échelle des températures propres à la zone torride, depuis

---

1. La rivière du Polochic prend sa source dans le département de la Vera Paz, au nord de Guatemala. Jusqu'à Teleman, elle n'est pas navigable. A Pansos, elle devient un beau fleuve profond et navigable, et son parcours est d'environ 400 kilomètres jusqu'à la lagune d'Izabal. Au nord-est de ce lac, où un service de goélettes est organisé, apparait non plus le Polochic, mais le Rio-Dulce, rivière d'une beauté enchanteresse, dit M. Rocourt. « La végétation est admi» rable, et le lit du Rio-Dulce, coupé à pic dans la montagne, resplendit des » plus beaux effets de lumière. » Le Rio-Dulce se jette dans le golfe Amatique (baie de Honduras). *Voir les gravures, pages 286 et 288.*

2. On désigne ainsi la bande de terre, longue de 500 lieues et large de 80 en

l'atmosphère printanière des hautes vallées du Guatemala et de Costa-Rica jusqu'aux ardeurs énervantes des plages de Puntarenas et de San-Juan-del-Sûr sur le Pacifique. En somme cependant l'isthme américain jouit d'un climat très salubre, et ce n'est pas une raison de conclure, parce que depuis trois siècles la ville et l'isthme de Panama, de même que Porto-Bello, sont des foyers de fièvre pernicieuse, que les 500 lieues d'espace intermédiaire sont aussi des lieux d'infection, pas plus que l'existence à la Nouvelle-Orléans et à Mobile du *vomito negro* ne donne le droit de déclarer la Louisiane un des pays les plus malsains du monde. Quant à la fécondité du sol, elle est vraiment extraordinaire. Tandis que dans notre Algérie, le coton ne donne de récolte qu'après dix-huit


Le cotonnier.

---

moyenne, qui va de l'isthme de Tehuantepec (Mexique) à celui de Panama (Colombie), et sert de trait d'union entre les deux masses compactes du continent américain. Le trait caractéristique de cette région est le bourrelet de verdure que surmontent de distance en distance des pitons isolés du côté de l'Atlantique, et des mamelons étagés de cimes en cimes, du côté du Pacifique. La chaine est semée de volcans, qui servent de points de reconnaissance aux navigateurs. On en compte plus de quatre-vingts, dont quelques-uns fument encore ; le plus actif, l'Irazu (Costa-Rica), se dresse à 4000 mètres d'altitude, et, des bords de son cratère, l'œil aperçoit les rivages des deux océans, distants de 50 lieues. Au sud, s'étend le riche pays où Colomb aborda dans son troisième voyage, et que, dans son enthousiasme, il dénomma la *Castille d'or*. M. Félix Belly a pu écrire que l'Amérique centrale « semble résumer dans son territoire » tous les climats, toutes les productions, toutes les splendeurs et tous les en- » chantements du nouveau monde. »

mois de semence, sur toute la bande occidentale qui court du Nicaragua au Salvador, on le semait en octobre pour le récolter en février pendant la guerre de sécession aux Etats-Unis. Partout et à toutes les altitudes le maïs prospère, et sur certains points, au Nicaragua, par exemple, il donne jusqu'à quatre récoltes par an. Le tabac, la canne à sucre, la vanille, la salsepareille, y sont supérieurs aux produits similaires des Antilles; des forêts d'acajou, d'ébéniers, de bois de fer et autres essences précieuses y occupent des lieues carrées de terrain, et ce n'est pas sans surprise que l'on voit sur les hauts plateaux l'oranger et le citronnier marier leurs feuilles et leurs fruits à ceux de la vigne et de la plupart des arbres fruitiers de l'Europe.

» Chaque état a une culture plus particulièrement adaptée à son sol et qui fait sa fortune: au Guatemala, c'est la cochenille; au Salvador, l'indigo; à Costa-Rica, le café; et au Nicaragua, le cacao. Comme chacun sait, avec ce fruit parfumé se prépare le chocolat, cette délicieuse boisson qui nous vient (son nom l'indique, *tchocolatl*,) des anciens Mexicains, et que leur dernier empereur, l'infortuné Montezuma savourait, dit-on, dans une coupe d'or. Ce n'est point là une de ces substances que la science puisse remplacer, comme elle a fait de la cochenille, de l'indigo et de la garance, et sa production exige des conditions particulières de terrain, de chaleur et d'humidité qui ne se rencontrent que sur quelques points privilégiés des tropiques. Une plantation de cacaoyers fait d'ailleurs attendre pendant longtemps sa première récolte; il y faut cinq ans, mais ce terme atteint, l'abondance est entrée dans la maison; l'entretien de la plantation n'est plus qu'un soin domestique des moins pénibles, et pendant les trente ans que dure ordinairement le *madriado*, ou carré de 15 à 18 hectares, qui contient en moyenne 15000 pieds espacés de 5 en 5 mètres, l'*haciendado* (propriétaire de l'*hacienda* ou ferme) peut en quelque sorte s'en rapporter à la Providence du bien-être de sa famille. Avec un peu moins d'inertie, il pourrait aisément se procurer la richesse; mais moitié paresse naturelle, moitié routine invétérée, il laisse les hautes herbes

envahir les cultures ; il néglige d'entretenir les chemins, et il fait fi des méthodes nouvelles. Avec ce laisser-faire, on parle néanmoins de telle cacaoyère qui donne d'énormes bénéfices, 10000 fr. par semaine pendant quatre mois; encore tirait-on plus de 1000 fr. chaque samedi des nouvelles cueillettes que la saison des pluies allait interrompre.


Le cacaoyer.

» A un quart de lieue à peine de las Mercedès, le domaine dont il vient d'être question, on pouvait voir ce dont une culture plus intelligente et plus rationnelle se montre capable. C'est en effet, sur les bords du lac de Grenade, à Nandaïmé, qu'un de nos grands industriels, M. Ménier, mort prématurément, avait acquis 900 hectares de terrains et fondé une plantation, qui, sous la direction intelligente de M. Schiffman, est la ferme-modèle de l'isthme entier. A Grenade, comme ailleurs, on dénigra d'abord ce que le jeune mandataire de notre compatriote se proposait de faire; mais l'hacienda se transformant d'heure en heure entre ses mains, l'admiration ne tarda point à remplacer la raillerie. En moins de trois années, 300000 cacaoyers recouvraient le *Valle* Menier (tel est le nom de la plantation[1]); ses terrains

1. Le *Valle* est une rivière aux eaux limpides qui fertilise l'hacienda avant d'aller se jeter dans l'Ochomogo sous des berceaux touffus dont les branches

étaient bâtis et irrigués d'une façon régulière, et elle disposait d'un outillage perfectionné, ainsi que de puissantes machines. Elle employait, sans parler de quatre Français et de deux surveillants indigènes, quatre-vingts Indiens et quinze ou vingt femmes chargées de la cuisine et du blanchissage de l'établissement. Celles-ci recevaient 20 fr. par mois avec la nourriture. Les charpentiers et les maçons étaient payés les uns à raison de 6 réaux (3 fr.) par jour, et les autres 4 réaux, tandis que les *moços* ou journaliers proprement dits, touchaient un salaire hebdomadaire de 12 réaux pour un travail quotidien de 7 heures. Ils recevaient en outre, dans la journée, deux distributions de bananes et de viande, sans parler d'une autre de galette de maïs et de fromage[1].

» En général, on peut dire que l'or et l'argent se rencontrent partout dans l'isthme central, dans le sable des rivières, comme dans les terrains d'alluvion et le quartz des montagnes. On en a recueilli dans chacun des cinq Etats, en abondance et par les procédés les plus simples ; mais c'est surtout, paraît-il, dans le massif Nicaragua-Hondurien, dont la Nouvelle-Ségovie, Matagalpa et les Chontalès font partie, que se trouve le principal dépôt de ces richesses métalliques. Les mines du Honduras ont été de tout temps célèbres, et le nom même d'un de ces districts, celui de Tegucigalpa, signifie colline d'argent en langue indienne. La montagne d'Agalteca, dans ce même district, n'est qu'un bloc de fer, et il y a de nombreuses mines de cuivre, de mercure, de platine et de houille dans le département de Gracias qui borde le Nicaragua au nord jusqu'à l'Atlantique. Le département des Chontalès, enfin, comptait, en 1866,

---

pendent jusqu'au sol. Un troisième cours d'eau, le Rio-Médina, borne la plantation à l'ouest. La réunion de ces trois rivières garantit les cacaoyers contre la sécheresse et peut fournir une force gratuite illimitée à vingt moteurs industriels. (*V. sur le cacao le chapitre de l'Equateur.*)

1. M. Félix Belly, qui a passé au *Valle Menier* plusieurs jours, rapporte que M. Schiffman avait adopté au début un moyen d'émulation immanquable. Il avait mis tous les travaux extraordinaires, maçonnerie, barrage, déblaiement, tranchées, au mètre cube et à l'entreprise, et il avait obtenu ainsi des efforts extraordinaires chez un peuple essentiellement inerte. Un fait donnera une idée du degré de naïveté qui résulte de cette inertie. Quand les premières brouettes arrivèrent au Valle, les Indiens, qui n'en avaient jamais vu, les prirent bravement sur leurs épaules pour les porter sur le terrain où on devait les employer.

dans le seul district de la Libertad et sur un rayon de 7 lieues, plus de trente mines en activité.

» L'avantage de ces placers de l'Amérique centrale, c'est leur situation au sein de toutes les magnificences de la nature tropicale, à portée de toutes les ressources alimentaires que réclament les agglomérations d'ouvriers, et leur inconvénient, c'est l'abondance des *cienegas,* qui en rendait l'accès si difficile, pour mieux dire inabordable, pendant la saison des pluies, soit durant six mois de l'année. Ces cienegas sont des bandes de terrain argileux, noir, rouge ou blanc, qu'en été la chaleur crevasse, tandis que l'hiver en fait des fondrières, et qu'on rencontre partout sur les hauteurs comme dans les vallées. Blanches, on les prendrait pour des coulées de kaolin; rouges, elles fournissent aux Indiens la matière première de ces amphores dont le ton chaud rappelait à M. Félix Belly la céramique étrusque. Il n'y vient que des arbres rabougris et une herbe courte, fine et serrée; il est vrai que cette herbe, les bestiaux la goûtent beaucoup, et peut-être qu'un jour l'élève du bétail, déjà florissant dans le Nicaragua oriental, s'emparera d'une partie de ces terrains aujourd'hui inutiles, de même que l'industrie de la poterie tirera partie en grand de leurs couches argileuses. En attendant, ces cienegas sont un grand obstacle à la circulation dans l'Amérique centrale, dont elles occupent environ un dixième de la superficie. »

Ad. F. DE FONTPERTUIS[1].
(*Journal des Economistes*, février 1882.)

3° BIBLIOGRAPHIE

BATES. *Central and south America.* — (1882, London.)
DE BELOT (Gustave). *La vérité sur le Honduras.* — (Paris, 1869, in-8°, Chaix.
DE BELOT et LINDEMANN. *La république de Honduras et son chemin interocéanique.* — (Paris, 1867, in-8°, Dentu.)
BELLY (Félix). *A travers l'Amérique centrale.* — (Paris, 1872, vol. in-8°.)
BRIGHAM. *Guatemala. The land of the Quetzal.* — (Londres, 1887.)
BELT (Th.). *The naturalist in Nicaragua.* — (London, 1873.)

---

1. M. de Fontpertuis (Adalbert-Front), né à Rennes en 1825, était rédacteur de l'*Economiste français* et collaborateur du *Journal des Economistes*. Ses études économiques sont considérables : citons au premier rang son ouvrage sur les Etats-Unis (Paris, in-8°, 1863, Guillaumin). M. de Fontpertuis est mort en 1887.

De Bizemont. *L'Amérique centrale.* — (Paris, 1881, in-8°, Tardieu.)
Blairet. *L'Amérique* (1re série). *Le Salvator.* — (Paris, 1872, in-8°, Glady.)
Bourgeot. *Les États de l'Amérique centrale; le Honduras.* — (Paris, in-8°.)
Brasseur de Bourbourg. *Voyage dans les États de San-Salvador* (in-8°, 1857). — *Voyage dans l'isthme de Tehuantepec.* — (1862, in-8°.) — *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale.* — (Paris, 2 vol. in-8°. 1857.)
Bernouilli. *Briefe aus Guatemala.* — *Reise in Guatemala.* — (2 vol., 1869-73.)
Brigham. *Guatemala.* — (London, 1887.)
Caceres. *Geografia de Centro America.* — (Paris, 1882.)
Dollfus (A.) et E. de Montserrat. *Voyage géologique dans les républiques de Guatemala et de Salvator.* — (Paris, 1868, in-4°, imprimerie impériale.)
Drouillet (Léon). *Des isthmes américains.* — (Paris, 1876, in-8°.)
Frobel (J.). *Aus America.* — (2 vol. in-8°, 1857.
Galinier (H.). *L'Amérique centrale, son présent, son avenir.* — (1872, in-4°.)
Guillard (Th.). *Esquisse sur le Costa-Rica.* — (Tréguier, 1874. In-12.)
Lafond de Lurcy. *Notice sur le golfe Dulce*, etc. — (Paris, in-8°, 1856.)
Laferrière (J.). *De Paris à Guatemala.* — (Paris, 1877, in-8°, Garnier.)
Marr (W.). *Reise nach Central-America.* —(2 vol. in-8°, Hambourg.)
Morelet. *Voyage dans l'Amérique centrale.* — (Paris, 2 vol., 1857.)
Neumarck (Alf.). *Le Honduras, son chemin de fer*, etc. — (Paris, 1872, in-8°.)
Pouchet, Sautereau et Blanchet. *Canal maritime interocéanique du Nicaragua.* — (Bourges, 1877, in-4°.)
Reyes (R.). *Nociones de historia del Salvator.* — (San-Salvator, 1886.)
Squier. *Honduras, descriptive, historical*, etc. — (London, 1870.) — *Nicaragua, its People*, etc. — (2 vol. in-8°, avec carte, 1852, London.)
Stoll (O.). *Guatemala.* — (Leipzig, 1886.)
De Suckau. *Une voie nouvelle à travers l'Amér. centrale; le Honduras.* (Paris, 1866, in-8°.) *Les grandes voies du progrès; Suez et le Honduras.* — (Paris, 1869.)
De Valois (A.). *Mexique, Havane et Guatemala.* —(Paris, 1862, in-12, Dentu.)
Wagner (M.). *Die Republica Costa-Rica in Central America.* — (In-12, 1856.)
Biolley. *Costa-Rica and her future.* — (Washington, 1889.)
Carillo. *Estudio hist. de la America central.* — (San-Salvator, 1884.)
Lombard. *The New Honduras.* — (New-York, 1882.)
Montessus de Ballore. *Temblores y eruptiones en Centro-Am.* — (S.-S. 1884.)
Prada. *Viaggio ulla Rep. di S.-S. e suo commercio.* — (Milan, 1882.)
Whetham. *Across Cent al America.* — (London, 1877.)
X... *La République de Costa-Rica, notice statistique.* — (Paris, 1867, in-8°.)
X... *Notice historique et statistique sur San-Salvador.* — (Paris, 1878, in-8°.)
Peralta. *Costa-Rica, Nicaragua y Panama.* — (Paris, 1883.)
Pector. *Etude économique sur la République de Nicaragua.* — (1893, in-8°.)
Pim. *Proposed transit-route across Canal America.* — (London, 1863 et 1869.)
Scherzer (D.). *Wanderungen durch die Mittel-Amerikanischen Freistaaten.* — (Brunswick, 1857.)

Ammen (docteur). *Lettre sur le canal maritime de Nicaragua* (trad., 1878).
Aube (Th.). *Notes sur le Centre-Amérique.* — (*Revue marit. et col.*, 1876.)
Blanchet (A.-P.). *Le canal interocéanique par le Nicaragua.* — (*Explor.*1876.)
Belly (Félix). *Costa-Rica et San José.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1860.)
De Botmiliau. *Note sur les États de l'Am. c.* — (*Bul. de la Soc. de géog.*, 1865.)
Cabarrus. *Renseignements statistiques sur Costa-Rica.* — (*Annales du commerce extérieur*, 1871, n° 1865.)
Charnay (D.). *Aperçu des antiq. de l'Am. c.* — (*Bul. de la Soc. de géog.*, 1861.)
Guy (F.). *Le nouveau canal de Nicaragua.* — (*Nature*, 19, 25 février 1875.)
Collinson. *Explorat. in centr. America.* — (*Proceed. of Roy. geog. soc.*, 1868.)
De Kaltbrunner. *Notice sur Costa-Rica.* — (*Le Globe*, de Genève, 1868.)
Le Cardinal. *Notes sur le Centre-Amérique.* — (*Revue maritime*, 1876. 1877.)
Lévy (Paul). *De Panama à Managua.* — (*Bul. de la Soc. de géog.*, sept. 1869.)
Lévy (Paul). *Le Nicaragua, légendes et notes.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, mars 1870.)
Lévy (Paul). *Notes ethnographiques et anthropologiques sur le Nicaragua.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, juillet 1871.)

PERALTA (Man.-M.). *Costa-Rica.* — (*Le Globe de Genève*, n° 1, 1871.)
DU TEIL. *Le Guatemala, la propriété et le comm. français.* — (*Explor.*, 1876.)
DU TEIL (baron). *Le Centre-Amérique et ses voies de transit.* — (*Explor.*, 1877.)
VATTEMARE (H.). *L'Amérique centrale.* — (*Rev. contemp.*, 1861, 1862.)
VIRLET D'AOUST. *Un canal interocéanique par le Nicaragua.* — (*Actes du congrès international de géographie commerciale*, 1878.)
X... *Notes sur Costa-Rica.* — *Notes sur San-Salvador.* — *Nicaragua.* — *La république de Costa-Rica.* — (*Revue britannique*, 1871, 1874. — *Revue marit.*, 1876, LI et LV.)

V. les *cartes* de *Rivera Maestre* (Guatemala, 1883); — de *Van de Gehuchte* (Paris, 1860); — de *Dollfus* et de *Montserrat* (Paris, 1865-66); — de *Hermann Au* (Hambourg, 1876) pour le Guatemala; — de *Myionnet-Dupuy* (*Bull. Soc. de géogr.*, v et IX); — de M. *de Sonnenstern* (Paris, 1867); — de *Bulow* (Berlin, 1851).
BIANCONI. *République de Guatémala*, 1/750 000. — (Paris, 1890.)

CHAPITRE II

ANTILLES[1]

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites; situation. — Les Antilles, groupe d'îles situées entre les deux grandes presqu'îles américaines, forment une longue chaîne arrondie depuis l'extrémité orientale du Yucatan et le sud de la Floride jusqu'au littoral du Venezuela, sur une longueur de 22 degrés (3 450 kilom.). L'Archipel se divise en quatre parties : les îles *Lucayes*, les *grandes et les petites Antilles*, la *chaîne du Sud*. Tout le système est compris entre les 10° et 27° degrés de lat. N., et entre 62° et 87′ 20″ de long. O. Entre la chaîne des Antilles et l'isthme central américain s'étendent le golfe du Mexique et la mer des Antilles.

Climat. — L'archipel est situé dans la zone torride; mais la *brise de mer*, vents d'est ou *vents alizés*, tempère l'ardeur de la température pendant le jour; et la *brise de terre* rafraîchit les soirées et les nuits. Il y a deux saisons : *saison sèche*, d'octobre à avril (température moyenne : 26 à 28 degrés); *saison des pluies*, d'avril à octobre. La saison des pluies est l'hivernage, l'époque des chaleurs étouffantes, des tremblements de

1. Lorsque Colomb aborda à l'île de San-Salvador, ou Guanahani, le 12 octobre 1492, il crut avoir trouvé la première île de l'Inde, et il appela dans la suite *Indes* l'archipel des Antilles, et *Indiens* les peuplades qui les habitaient. L'erreur s'est maintenue dans les dénominations, et les Anglais appliquent encore au groupe tout entier le nom d'*Indes occidentales* (West-Indies). Les Espagnols appelèrent *Iles du Vent* (Barlo-Vento) la partie orientale de la chaîne, et *Iles sous le Vent* (Soto-Vento) la partie occidentale. On appelle quelquefois la chaîne des Petites-Antilles *îles Caraïbes*, à cause de leurs premiers habitants. Quant au nom actuel d'*Antilles*, Humboldt l'attribue à l'érudit Pierre Martyr d'Anghiera, *Antiliæ insulæ*.

terre, des ouragans, raz de marée, des maladies épidémiques; maximum de chaleur + 34 à 36 degrés.

Relief du sol; constitution orographique : — Les grandes Antilles sont de formation granitique surmontée de terrains calcaires et schisteux; les petites sont de formation volcanique; les Lucayes sont calcaires. L'aspect général de l'archipel est montueux; tantôt les cimes sont aiguës et décharnées, tantôt arrondies et boisées. Les Antilles volcaniques ont des montagnes isolées, coniques, abruptes, des ravins profonds, des côtes escarpées, des ports commodes et sûrs: les Antilles calcaires ont des plateaux ondulés, de larges terrasses, pas de hautes cimes; les ports y sont sans abri, le littoral semé de récifs et de brisants. Les îles volcaniques sont bien arrosées et très boisées; les îles calcaires n'ont ni eaux ni forêts, et sont le plus souvent stériles.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE.

Iles Lucayes (de *cayos*, rochers en espagnol) ou **Bahama** (13960 kilom. car.). On en compte plus de 500, séparées par des détroits peu accessibles (les plus fréquentées sont celles de la *Floride*, de *Santarem*, de la *Providence*). Beaucoup sont désertes. Elles produisent un peu de coton, d'indigo, d'acajou; elles vivent surtout de pêche. L'île du *Grand-Isaac* porte un phare en fer, haut de 38 mètres, érigé en 1826. L'île de la *Nouvelle-Providence* renferme la capitale de tout l'archipel, *Nassau* (6000 hab.). En 1829, les Anglais ont placé les îles Bahama sous leur domination. La population est de 48000 habitants (3,4 hab. par kilom. car.). Le gouvernement est représentatif.

Grandes Antilles. — 1° **Cuba** a des rivages bas et marécageux, d'un abord dangereux à cause des récifs. Une montagne traverse l'île de l'ouest à l'est (*Sierra Organos; mont Totriflo;* montagne de *Cuivre*). — Cours d'eau peu étendus : *Rio Negro* au sud-ouest; *Rio San-Pedro* au sud, *Rio Canto* à l'est. L'île, occupée par les Etats-Unis, est divisée en six provinces : *Havane* (200 000 hab.), *Matanzas* (56 000), *Santiago* (60 000), *Cienfuegos* (41 000), *Puerto-Principe* (47 000), *Cardenas* (24 000). Les autres villes principales sont : *Holguin* (35 000 hab.), *Sancti-Spiritu* (33 000), *San Juan*, *Trinidad*. — Les Espagnols avaient mis à Cuba : un *gouverneur capitaine général*, un *commandant en chef*, un *secrétaire du gouvernement* et un *directeur général*, pour l'administration civile. — **Superficie**, 118 823 kil. car. — **Population** : 1 632 000 hab. (14 par kilom. car.).

Cuba a des richesses minérales (*cuivre*, *argent*, *aimant*, *malachite*, *salines*) non exploitées; elle produit surtout du *sucre*, du *café*, du *tabac*, du *cacao*, etc. — Les *exportations* de Cuba ont été, en 1892, en totalité de 90 millions de pesos, les *importations* totales de 56 265 000. — *Chemins de fer :* 1731 kil. en 1897; — *Télégraphes :* 4 500 kilom. L'esclavage a été complètement aboli, et l'île a été en 1898 (traité de Paris), affranchie de la souveraineté de l'Espagne[1]. (V. p. 304.)

---

1. La loi Moret, votée pendant la révolution d'Espagne, assurait la liberté à tous les enfants des esclaves nés depuis 1870, et aux vieillards, au fur et à mesure qu'ils atteignaient soixante ans. Les nègres de Puerto-Rico furent émancipés par la révolution de septembre. Pour remplacer le travail des noirs, qui ne suffisait déjà plus au besoin des plantations, le gouvernement espagnol avait songé à introduire dans l'île des coolies chinois, et avait signé avec le Céleste-Empire un traité dans ce sens.

2° **Haïti** (anc. Hispaniola) a des côtes très découpées (golfe de la *Gonave*, presqu'île de *Samana*, îles de la *Gonave* et de la *Tortue*, etc.). — Elle est traversée par quatre chaînes dominées au centre par le pic Cibao (2622 m.). Elle est arrosée par l'*Artibonite* à l'ouest; l'*Yaque*, l'*Yuna* au nord; la *Neyva* au sud. — Sol fertile, mais peu cultivé; forêts et mines riches, mais à peine exploitées.

Politiquement, Haïti est divisée en deux Etats: *République d'Haïti; République dominicaine.*

Haïti a un *président* qui exerce le pouvoir exécutif (sept ans; Simon **Sam**, élu en 1896), assisté de quatre secrétaires d'Etat (*affaires étrangères, finances et commerce; justice et cultes; guerre et marine; intérieur*). Le *pouvoir législatif* est partagé entre un *Sénat* de 39 membres et une *Chambre* de 50. Il y a une *Cour suprême* à Port-au-Prince. — La République se divise en cinq départements administratifs : de l'*Ouest*, du *Sud*, du *Nord*, du *Nord-Ouest*, d'*Artibonite*. Le **drapeau** est bleu et rouge, en deux parties horizontales. La capitale est *Port-au-Prince* (60000 hab.). La superficie de Haïti est de 28900 kilom. car.; la population totale 960000 habitants (33 par kilom. car.). — *Importations* (en 1897), 6364000 pesos (à 5 fr.); *Exportations*, 12549000 pesos. — *Recettes*, 7500000 pesos; *Dépenses*, 7900000 pesos. — *Dette*, 26 millions de pesos.

La République dominicaine a un *président*, assisté de cinq ministres (*Justice, Travaux publics et Instruction; Affaires étrangères; Intérieur; Finances et Commerce; Guerre et Marine*). — Une *Chambre législative* exerce le pouvoir législatif. Il y a une *Cour suprême* à Saint-Domingue. La *religion d'Etat* est le catholicisme, comme à Cuba; la *langue* du pays est l'espagnol. **Drapeau** écartelé bleu et rouge par une croix blanche. — *Superficie*, 45200 kilom. car. — *Population*, 417000 hab. (9 par kilom. car.). — La République comprend dix *provinces* (Santo-Domingo, Santiago, la Vega, Azue, El Seibo, Espaillat, Barahona, Puerto-Plata, Monte-Cristy et Samana) : à la tête de chaque division est un gouverneur. — Mêmes productions qu'à Cuba et Haïti. — *Importations* (en 1892), 500000 liv. sterl.; *Exportations*, 450000 liv. sterl. — *Recettes*, 3829000 piastres; *Dépenses*, 3837000. — *Dette*, 2800000 piastres; *Dette extérieure*, 1600000 liv. sterl.

3° **Porto-Rico** (possession américaine), séparée d'Haïti par le canal de *Mona*, couverte de montagnes (1000 m.), sol riche, belles forêts, bons ports. — Capitale : *San-Juan-de-Porto-Rico* (20000 hab.). — *Exportations* (1891), 19780000 piastres; *Importations*, 33730000.

4° **Jamaïque** (possession anglaise), située au sud de Cuba; elle est traversée par les *Montagnes bleues*, escarpées et boisées (2400-2500 m.); sol inculte et inhabité au centre, ailleurs fertile. — Capitale : *Santiago de la Vega* (6000 hab.); le grand port est *Kingston* (40000 hab.). L'île est divisée en trois *comtés* (Middlesex, Surrey, Cornwall), administrée par un *gouverneur* assisté d'un *Conseil royal* et d'une *Chambre de représentants* élue par les propriétaires. — *Superficie*, 10859 kilom. car. — *Population*, 703366 hab. (65 par kilom. car.). — *Exportations*, 2076000 liv. sterl.; *Importations*, 2158000 liv. sterl. — *Recettes*, 864000 liv. sterl.; *Dépenses*, 800000. — *Dette*, 1520000 liv. sterl. (à 25 fr.). — *Chemins de fer*, 294 kilom.

Petites Antilles. — Elles forment un demi-cercle, depuis Porto-Rico jusqu'aux bouches de l'Orénoque; montueuses, volcaniques, escarpées, généralement très fertiles, elles se partagent entre l'Angleterre, la France, la Hollande, le Danemark, le Venezuela.

1° L'Angleterre possède *Tortola*, *Virginia-Gorda*, *Anegada*, dans les

Iles Vierges (165 kilom. car.; — 4639 hab.; — 28 par kil. car.); *Saint-Christophe et Anguilla* (267 kilom. car.; — 32300 hab.; — 150 par kil. car.); *Nevis et Redonda* (118 kilom. car.; — 13100 hab.; — 112 par kilom. car.); *Antigoa et Barboude* (440 kilom. car.; — 37000 hab.; — 144 par kilom. car.); *Monserrat* (83 kilom. car.; — 11762 hab.; — 142 par kilom. car.); *Dominique* (754 kilom. car.; — 28221 hab.; — 37 par kilom. car.); *Sainte-Lucie* (614 kilom. car.; — 42300 hab.; — 69 par kilom. car.); *Saint-Vincent* (381 kilom. car.; — 41000 hab.; — 107 par kilom. car.); *Barbade* (430 kilom. car.; — 180000 hab.; — 418 par kilom. car.); *Grenade et Grenadines* (430 kilom. car.; — 54062 hab.; — 126 par kilom. car.); *Trinité et Tabago* (4839 kilom. car.; — 234400 hab.; — 49 par kilom. car.). Toutes ces îles nourrissent des *bestiaux*, produisent du *sucre*, du *coton*, du *tabac*, de l'*indigo*, du *cacao*.

2° La **Hollande** possède le sud de *Saint-Martin*, 46,80 kilom. car. (4198 hab.); *Saba*, 12,83 kilom. car. (1926 hab.); *Saint-Eustache*, 20,70 kilom. car. (1633 hab.); *Aruba*, 165 kilom. car. (7900 hab.); *Bonaire*, 335 kilom. car. (4053 hab.); *Curaçao*, 550 kilom. car. (27500 hab.). La capitale est *Willemstadt*, dans Curaçao.

3° Le **Danemark** possède : *Sainte-Croix*, 218,33 kilom. car.; *Saint-Thomas*, 86,17 kilom. car.; *Saint-Jean*, 54,40 kilom. car. : en tout 43000 h. (107 par kilom. car.). Saint-Thomas est un port franc.

4° Le **Venezuela** possède les îles *Margarita*, *Blanquilla*, *Tortuga*, *Orchilla*, les *Roques*, *Aves*, en tout 30000 hab. environ. C'est *la* **chaîne du Sud.**

5° La **France** conserve la *Guadeloupe*, la *Martinique*, les îlots des *Saintes*, de la *Désirade* et *Marie-Galante*, et l'île *Saint-Barthélemy*, récemment achetée à la Suède (1877)[1].

1. Cette île, placée au milieu des Antilles françaises, fut occupée dès 1648 par le commandant de Poincy. Achetée en 1655 par l'Ordre de Malte, elle fut, en 1665, revendue à une Compagnie, puis, en 1675, réunie à la Guadeloupe. Elle avait alors 427 blancs, 345 noirs, en tout 772 habitants. En 1784 intervint un traité entre la France et la Suède. A cette époque, les Suédois étaient désireux d'acquérir dans le nouveau monde un domaine colonial; les affaires politiques de l'Europe rapprochant la Suède de la France, les deux gouvernements resserrèrent leur alliance par de mutuelles concessions. En échange de Saint-Barthélemy, la Suède nous donna l'entrepôt de Gothenbourg. « En échange et par voie de compensation des avantages résultant de l'établissement et de la concession de l'entrepôt de Gothenbourg pour le commerce et la navigation de la France, le roi très chrétien cède à perpétuité au roi et à la couronne de Suède en toute propriété et souveraineté l'île de Saint-Barthélemy, aux Indes occidentales, avec toutes les terres, mers, ports, rades et baies qui en dépendent, aussi bien que tous les édifices qui s'y trouvent construits. » La colonie fut développée par les Suédois. En 1785, Gustave III y fonda *Gustavia*, port qui fut ouvert au commerce de toutes les nations. En 1801, Gustavia fut prise par les Anglais, puis restituée. En 1830, on y établit le suffrage universel. L'histoire de l'île est courte. Saint-Barthélemy ne pouvait avoir qu'une utilité médiocre pour un peuple qui n'avait pas d'autres possessions voisines. La Diète suédoise insista pour dégager le budget d'une dépense dont l'opportunité lui paraissait contestable. On invita les habitants de l'île à donner leur avis. Ils votèrent à l'unanimité, moins une voix (357 contre 1), presque sans abstentions, la réunion à la France. Saint-Barthélemy n'a qu'une faible importance : elle est fertile et nourrit ses 2400 habitants; son port est commode et bien abrité. La raison dominante de cette annexion a été le désir de la population d'origine toute française, qui demandait à rentrer dans la patrie. Le prix d'achat a été de 277000 francs; les négociations commencées en 1877 ont été ratifiées le 14 janvier 1878 par le Parlement, et la colonie nouvelle rattachée à la Guadeloupe. (V. *le rapport présenté à la Chambre des députés par M. Godin.*)

GUADELOUPE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

La colonie de la Guadeloupe comprend : 1° la Guadeloupe, divisée en *Guadeloupe proprement dite et Grande-Terre* ; 2° les Saintes, 3° Marie-



Pointe-à-Pitre.

Galante, 4° la Désirade, 5° la partie nord de l'île Saint-Martin, 6° l'île de Saint-Barthélemy.

1° **La Guadeloupe.** — **Situation.** Située entre 15° 47' et 10° 21' de lat. N., et entre 63° 3' et 64° 8' long. O., cette île a une forme elliptique, irrégulière : elle est longue de 46 kilom. du nord au sud ; large de 20 à 24. — Elle est séparée de la Grande-Terre par un canal sinueux et vaseux, long de 6 milles, large de 30 à 120 mètres, bordé de palétuviers; on l'appelle la *rivière salée*. — **Superficie** de l'île, 1640 kilom. car. — **Relief du sol.** La Guadeloupe renferme quatre volcans : la *Grosse-Montagne* au nord, les *Deux-Mamelles* au centre, la *Soufrière* et le *Houelmont* au sud. — Seule, la Soufrière (1 484 m.) projette encore des vapeurs sulfureuses; les autres sont éteints (1 000 à 1 200 m.). Les principaux cours d'eau sont : la *Rivière aux Herbes*, la *Ravine l'Espérance*, la *Ravine-à-Billaut*, la *Ravine Saint-Ignace*.

2° Les **îlots des Saintes**, situés à 3 lieues de la Guadeloupe, forment la seconde partie du groupe volcanique, ils sont au nombre de sept; les deux principaux sont : la *Terre-de-Haut* et la *Terre-de-Bas*; parmi les plus petits, le *Grand-Ilet* et l'*Ilet-à-Cabri* sont seuls habités par 40 ou 50 pêcheurs. Le dernier renferme un pénitencier. — Les ilots très accidentés sont stériles et n'ont pas de rivières; les ruisseaux ne roulent que les eaux de pluie.

3° **Marie-Galante** située entre 15°55' et 16° 01' de lat. N., et 63° 31'-63° 39' long. O., à 27 kilom. au sud-est de la Guadeloupe, a une superficie de 14 927 hectares. Elle est traversée par une chaîne de collines boisées (200 m.). Elle est, comme la Grande-Terre, et la Désirade, de formation calcaire. Pas de rivières : deux petites ravines qui charrient l'eau des pluies. Çà et là des mares alimentées par les eaux pluviales.

4° **La Désirade**, située à 10 kilom. nord-est de la Pointe-des-Châteaux (Grande-Terre), a 10 kilom. de long, 2 de large, et une superficie de 2720 hectarés. Elle est divisée par une montagne dont le versant occidental s'abaisse vers la mer, et le versant oriental est abrupt. — Plateau boisé. Un seul cours d'eau au nord, inutile aux habitants. — Dans l'île est une léproserie, sur le plateau, renfermant en moyenne 100 malades. — **Climat.** Le climat est malsain sur le littoral, où les marais provoquent la dysenterie et les fièvres, plus salubre sur les plateaux, notamment dans les Saintes.

II. NOTIONS HISTORIQUES.

Découverte par Christophe-Colomb en novembre 1493, habitée par des Caraïbes, la Guadeloupe fut occupée en 1635 par l'Olive, lieutenant général de d'Esnambuc, gouverneur français de Saint-Christophe, et un gentilhomme nommé Duplessis, envoyé par la Compagnie des îles de l'Amérique. Ils amenaient avec eux 550 colons. Il fallut vingt-cinq années de lutte contre les Caraïbes pour assurer la domination de la France. Le traité de 1660 confina les débris de la race aborigène à la Dominique et à Saint-Vincent. La Compagnie qui avait la propriété de la Guadeloupe se ruina et la vendit à un de ses agents, le marquis de Boisseret, et à son beau-frère, le sieur Houel. La domination des seigneurs propriétaires de la Guadeloupe dura quinze ans. Au bout de ce temps, la colonie, menacée de ruine, bien que la population se fût accrue de 50 Hollandais et de 1 200 esclaves noirs, fut vendue à Louis XIV, qui la remit à la nouvelle Compagnie des Indes-

Occidentales[1]. Celle-ci eut le sort des autres; les règlements de Colbert la tuèrent : en 1674, le roi paya ses dettes, et elle fut dissoute. La Guadeloupe fut réunie au domaine de l'Etat. Les obstacles à la colonisation ne furent pas levés pour autant, la guerre vint s'y ajouter. Enfin les jours de prospérité vinrent après la paix d'Utrecht, et cette prospérité dura quarante-six ans (1713-1754); l'île renfermait 60000 personnes parmi lesquelles plus de 40000 esclaves. Les Anglais la prirent alors et l'occupèrent jusqu'en 1763. En 1775, la Guadeloupe, subordonnée jusqu'alors à la Martinique, devint colonie indépendante; sa population montait en 1789 à 100000 habitants, dont plus de 80000 esclaves. En 1790, l'esclavage fut aboli. Ce grand acte d'humanité provoqua une terrible guerre civile entre blancs et noirs, planteurs et esclaves, l'incendie des habitations, des exécutions sanglantes, des spoliations, des émigrations. La guerre étrangère compléta cette série de calamités, les Anglais occupèrent l'île (21 avril 1794), mais ne la gardèrent pas longtemps. Les deux commissaires de la Convention, Chrétien et Victor Hugues, avec deux frégates et 1750 hommes, la reprirent après sept mois d'une lutte acharnée, et la gardèrent malgré les attaques furieuses de 8000 Anglais très approvisionnés et soutenus par de formidables escadres. En 1810, les Anglais réussirent à la reprendre, mais nous la restituèrent en 1814, puis en 1816 par un traité définitif. Un des premiers actes du gouvernement provisoire, en 1848, fut d'abolir de nouveau, et cette fois définitivement, l'esclavage dans les colonies.

III. GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE.

La capitale de la Guadeloupe est la **Basse-Terre**, au sud-ouest, port médiocre (8000 hab.). La meilleure rade est celle de la *Pointe-à-Pitre*, à l'ouest de la Grande-Terre (20000 hab.). Le chef-lieu de Marie-Galante est le *Marigot*.

Superficie totale : 1603 kilom. car. — *Population* totale avec les dépendances, 190000 hab. (89 par kil. car.). — *Guadeloupe*, 167000 hab.; *Marie-Galante*, 14300; la *Désirade*, 1400; les *Saintes*, 1624; *Saint-Barthélemy*, 2674; *Saint-Martin*, 3640. Les richesses agricoles de l'île sont en première ligne le *sucre*, puis le *café*, le *cacao*, le *coton*, le *tabac*, la *cannelle*, le *manioc*, et de splendides forêts.

Au point de vue administratif, le gouvernement de la Guadeloupe se divise en trois arrondissements : *Basse-Terre* (4 cantons, 14 communes et l'île Saint-Barthélemy); *Pointe-à-Pitre* (5 cantons, 15 communes); *Marie-Galante* (1 canton, 5 communes). Le *gouverneur* est assisté d'un *conseil général*, dont les membres sont soumis au suffrage universel, en nombre proportionnel au chiffre des habitants. Les *communes* ont des *conseils municipaux* élus; les maires et adjoints sont choisis dans leur sein par le gouverneur. La colonie a dans le parlement français des représentants régulièrement élus.

---

1. Il est curieux de voir à quel bas prix ces îles opulentes furent alors adjugées. En 1649, Boisseret acheta pour 73000 livres la Guadeloupe, Marie-Galante, la Désirade et les Saintes. En 1650, du Parquet payait 60000 livres la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade et les Grenadines. En 1651, Poincy achetait 40000 écus Saint-Christophe, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix et la Tortue. En 1665, Louis XIV les paya un peu plus cher : 125000 livres, la Guadeloupe et ses dependances; 120000, la Martinique; 100000, la Grenade.

Le commerce d'*importation* s'élève (en 1891) à 20 456 000 fr.; — d'*exportation* à 15 164 000 fr. — La Guadeloupe coûte par an à la France 2 millions et demi et fait rentrer dans les caisses de l'État 9 millions de droits de douanes.

MARTINIQUE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Son nom lui a été donné par Christophe-Colomb qui la découvrit le jour de la saint Martin (1493). Le littoral oriental est bordé de récifs madréporiques, et peu abordable; la côte de l'ouest est très découpée, et possède des baies excellentes; l'île est exposée aux ouragans, raz de marée, tremblements de terre. L'intérieur est tout couvert de montagnes aiguës, déchirées et disloquées par les tremblements de terre[1]: (au nord de l'île, du *piton du Carbet* (1 207 m.) rayonnent des contreforts dans toutes les directions (montagne *Pelée* (1 350 m.), mornes *Jacob*, *Palmiste*, des *Olives*, de la *Plaine*, etc.).

Les pluies torrentielles entretiennent les ruisseaux et les torrents également précieux pour l'irrigation des terres et la force motrice des usines. On compte jusqu'à soixante-quinze de ces cours d'eau variant de 5 à 30 kilom. A l'est coulent le *Lorrain*, le *Galion*, la *Capote*, la *Macouba*, etc.; à l'ouest, la *Rivière-Salée*, la *Lézarde*, le *Brésil*, les rivières de *Monsieur* et de *Madame*,

1. On raconte qu'un amiral anglais, voulant donner au roi Georges II une idée de la configuration tourmentée de la Martinique, prit une feuille de papier qu'il chiffonna brusquement, et la rejetant tout informe sur la table : « Sire, dit-il, voilà la Martinique. »

celle de *Saint-Pierre*, etc. — Les eaux minérales et thermales sont abondantes. — La Martinique est une île volcanique; les tremblements de terre sont fréquents et souvent désastreux. Le climat est chaud, pluvieux, insalubre d'avril à octobre. L'été, la température ne s'abaisse jamais au-dessous de 20 degrés.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE.

Au point de vue administratif, l'île est soumise au même régime que la Guadeloupe. Elle se divise en deux arrondissements : *Fort-de-France* (5 cantons, 14 communes); *Saint-Pierre* (4 cantons, 11 communes). — La capitale est *Fort-de-France* (15000 hab.), dont le port est le mieux abrité de toutes les Antilles. La rade de la ville de *Saint-Pierre* (26000 hab.), inhospitalière pendant l'hivernage, a pourtant accaparé presque tout le commerce.

Superficie : 987^{Kmq},8; 189500 hab. en 1894 (192 par kilom. car.) [1].

Les productions de la Martinique sont aussi celles de la Guadeloupe. Les chiffres du commerce en 1891 étaient : à l'*importation* 33660000 fr.; à l'*exportation* 23 millions. La Martinique coûte à la France 2 millions par an environ, et fait rentrer dans les caisses de l'Etat 13 millions de douanes; et pourtant elle est loin, ainsi que la Guadeloupe, d'atteindre le degré de prospérité auquel elle pourrait prétendre. La Martinique possède déjà 194 kilom. de chemins de fer, ses routes sont inachevées, et, malgré les beaux travaux d'art, les ponts hardis et massifs jetés sur les torrents, les communications sont encore défectueuses. La Martinique est reliée à la France par les services bi-mensuels des paquebots de la Compagnie transatlantique, et aussi par ceux de la *Royal-Mail* anglaise. Un câble sous-marin la rattache aux Etats-Unis et à l'Europe.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

NOTICE HISTORIQUE.

L'île de **Cuba** a été souvent soulevée contre l'Espagne depuis 1815. Des complots partiels en 1823, 1826, 1828, 1850, 1851, déjà encouragés par les Etats-Unis, furent assez facilement réprimés. Après la Révolution de 1868, qui renversa la reine Isabelle II, une insurrection générale éclata dans l'île, aux cris de : *Cuba libre!* Elle dura dix ans, et se termina par le *convenio de Zanjon* (10 février 1878).

Mais les réformes promises ne furent pas accordées. Cuba continua d'être un vaste champ d'exploitation et une source de profits pour la métropole. La plupart des fonctionnaires et des employés étaient originaires d'Espagne, et venaient à Cuba faire ou refaire leur fortune. Les chefs de l'insurrection menèrent une active propagande dans les campagnes, et préparèrent secrètement une nouvelle révolte. Ils étaient secondés par les sympathies d'abord secrètes, bientôt ouvertes et effectives des Yankees américains. Ils avaient à New-York une junte, qui ralliait des concours et préparait l'attaque.

Le 24 février 1895, l'insurrection éclata à Baire, dans la province de

Santiago. Elle eut pour chefs, **Marti, Antonio Maceo** et **Maximo Gomez;** ce dernier, né à Saint-Domingue, en 1836, ancien insurgé de 1868, tacticien habile et audacieux, fut le généralissime.

Contre les insurgés, les Espagnols envoyèrent d'abord le maréchal **Martinez Campos.** Malgré des succès partiels (avril 1895-janvier 1896) il ne put empêcher Gomez de pousser une pointe hardie jusqu'aux portes de la Havane, et Maceo de s'installer à l'ouest de l'île, dans la province de Pinar del Rio. L'insurrection gagnait l'île tout entière.

Le général **Weyler** remplaça Martinez Campos. Ne pouvant réduire de vive force les insurgés, il essaya de les séparer et de les bloquer en coupant l'île par des *trocha* ou lignes fortifiées, et en les affamant. Les habitants des campagnes reçurent l'ordre de se réfugier dans les villes avec leurs provisions et leurs bestiaux. Les *reconcentrados*, terrorisés par les cruautés des soldats de Weyler, furent réduits à la plus cruelle misère. Les insurgés de leur côté brûlèrent les villages, firent sauter à la dynamite des trains de chemins de fer. Des armes, des munitions, des vivres, des renforts leur arrivaient par mer des Etats-Unis. Maceo, toujours refoulé et battu, restait insaisissable.

Avec 40000 hommes, Weyler battit la brousse, épuisant ses troupes. Enfin, dans un combat, le mulâtre Maceo fut tué, et ses troupes reculèrent. Mais, dans l'est, Gomez sut échapper à son adversaire.

En octobre 1897, Weyler céda la place au maréchal **Blanco.** Le gouvernement espagnol, désespérant d'en finir avec une guerre atroce qui lui coûtait depuis trois ans 200000 hommes, morts de leurs blessures et surtout de la fièvre jaune, de la dysenterie ou de l'infection paludéenne, se décida à accorder l'autonomie à Cuba et à Puerto-Rico. Les décrets des 25 et 26 novembre établissaient un parlement, des ministres responsables, des institutions libres.

Mais les insurgés refusèrent de reconnaître la suzeraineté espagnole. Les hostilités recommencèrent. L'intervention des **Etats-Unis,** d'abord officieuse, devint hostile, après l'explosion du croiseur de l'Union le **Maine,** dans la rade de la Havane. La commission d'enquête sembla rendre les Espagnols de Cuba responsables de la catastrophe, et le gouvernement de Madrid ayant refusé fièrement de se soumettre aux injonctions des Etats-Unis, qui lui ordonnaient de retirer ses troupes de l'île, la guerre fut déclarée. Elle s'étendit aux Antilles et aux Philippines.

Les escadres espagnoles, composées de navires pour la plupart de modèle ancien, en bois, mal armés, et d'une faible vitesse, ne purent lutter, malgré la bravoure de leurs équipages, et la fermeté de leurs officiers, contre des flottes de combat merveilleusement outillées et construites suivant les principes d'un art naval perfectionné. L'amiral américain **Dewey** bloqua et prit Manille; l'amiral **Sampson** et le général **Miles** occupèrent presque sans résistance Puerto-Rico. — Trompant la surveillance de l'escadre américaine, l'amiral espagnol **Cervera** pénétra dans l'étroite et profonde rade de Santiago, où il demeura longtemps à l'abri de toute attaque. Mais le commodore **Schley** l'y tint étroitement bloqué; puis, secondé par le général **Shafter,** il essaya d'enlever la place de vive force, mais n'y réussit pas. L'amiral espagnol, harcelé de toutes parts, et ne recevant pas les secours attendus, prit la funeste résolution de tenter une sortie désespérée pour échapper à l'étreinte de l'ennemi. Le 3 juillet au matin, toute l'escadre, composée de six navires, ayant en tête le vaisseau-amiral *Maria-Teresa*, déboucha à toute vitesse de l'étroite passe. Les cuirassés géants de la flotte américaine s'approchèrent à 1 000 ou 1 500 mètres des fuyards, et les écrasèrent sous un feu terrible. Pas

un n'échappa à cette destruction impitoyable qui coûta la vie à trois cents matelots. Treize cents autres, avec l'amiral, furent pris, et Santiago dut capituler, malgré l'énergique défense des généraux **Linarès** et **Torral** (17 juillet).

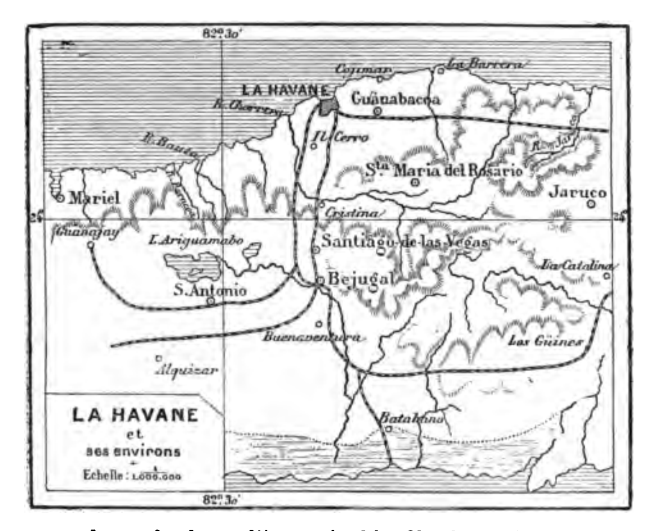
Les négociations entamées à Washington par l'intermédiaire de M. Jules **Cambon,** ambassadeur de France, le 26 juillet, aboutirent le 12 août aux préliminaires de la paix signée à Paris. L'Espagne renonçait à toute prétention à la souveraineté et à tous ses droits sur Cuba.

Elle cédait aux Etats-Unis Porto-Rico et les autres îles espagnoles des Antilles. Les Etats-Unis devaient occuper et conserver Manille jusqu'à la conclusion de la paix définitive.

Ainsi se terminait ce drame sanglant qui dépouillait l'Espagne de sa flotte et de ses riches possessions coloniales. L'avenir dira si ce fut au profit des Cubains et des Philippins que la République des Etats-Unis avait secourus pour les émanciper.

La Havane : le quai.

« Je suis allé bravement m'asseoir sur le quai, les pieds dans la mélasse, au milieu d'un nuage de moustiques enragés. Le long du bord se balance, flanc contre flanc, sur plusieurs



rangs de profondeur, l'interminable file des vaisseaux marchands. Au milieu de la baie dorment d'un œil les vaisseaux de guerre blancs et noirs, tandis que vont et viennent les embarcations de la douane.

» Le soleil est de plomb ; aucun souffle ne rafraîchit l'air. Les pavillons pendent immobiles, les voiles sont repliées, et du haut des mâts tombent et se croisent, dans un pêle-mêle savant, les chaînes et les cordages. Le linge sèche sur les échelons. Quelques cheminées donnent passage à une fumée blanche et légère qui monte lentement, hésite et se perd sans avoir rencontré un souffle de brise pour la guider. A l'avant des navires se tordent des sirènes, s'enroulent des tritons, se penchent des héros de bois peint. Toute la mythologie nautique est représentée là. Auprès de cette exposition internationale de sculpture, la peinture ne fait pas trop mauvaise figure, tout élémentaire qu'elle soit. Un Américain aux flancs robustes peint sa coque en noir, tandis qu'un Danois, moins lugubre, se barbouille de rouge, et un Hollandais de vert pomme. L'Ecole hollandaise est encore une fois sans rivale.

» J'ai dit qu'il fallait du courage pour stationner sur le quai ; c'est d'héroïsme que j'aurais dû parler. Une course effrénée s'engage. Des porte-faix roulent d'énormes barils et luttent de vitesse en riant. Tant pis pour les maladroits et les distraits qui se trouvent sur leur passage. Un madrier chargé sur un haquet vient, du même coup, de crever un tonneau de farine américaine et de jeter bas une pile de barils de miel. Il se forme sur le plancher un mastic gluant dans lequel tout le monde piétine. Voilà de belle besogne ! Les moustiques arrivent par nuées, avides, féroces, sonnant leur fanfare d'attaque. Les ravés viennent ensuite, ventrus et puants. Puis c'est le tour des scolopendres, qui sortent de dessous les planchers et les cailloux, précédant de peu les scorpions roux. Avisez-vous de déranger ces écumeurs de fange ! Tous les échantillons de la laideur humaine sont réunis là, Congos, Mandingues, Sofalas, nègres camards, trapus et cagneux, fronts étroits, pommettes saillantes, torses robustes et jambes grêles, cheveux crépus, ventres ballonnés, peaux huileuses, tout est là. Le Chinois couleur de safran, sec et grêle, le visage plat, le menton imberbe, travaille, silencieux et grave, tandis que le noir rit bruyamment et montre des dents éternellement blanches, dépareillées à coups de poing ou de couteau.

» La farine descend à terre, le sucre monte à bord. Ici se déchargent les marbres de la Nouvelle-Caroline, les vins d'Espagne, le beurre américain ; là s'embarquent des barils poissés, des caisses de cigares et de cacao. Le soleil dore la mer ; le



Le théâtre Tacon.

miroitement de l'eau moire de reflets verdâtres le flanc des vaisseaux. Les douaniers vont et viennent d'un air indifférent, mais leur œil se promène au bon endroit. Au delà des planches, du côté de la ville, des camions attelés de mules ou de bœufs, se remplissent de sacs, de caisses ou de barils. La charge est faite, le fouet siffle, l'aiguillon pique : « hardi les bêtes ! » Les commis courent de tous côtés, le carnet à la main, pointant les connaissements, contant quelque histoire grivoise au douanier, dans l'espoir de le voir sourire et de s'en faire un indulgent compère. Les marteaux des chantiers ne s'arrêtent pas une seconde, tapant le fer, tapant le bois. Au milieu de la rade stationnent les bateaux de guerre, courent les embarcations, tandis que de cinq en cinq minutes passe le vapeur-omnibus de Regla. Et dans le fond, tout là-bas, au-dessus de la mer immense, des oiseaux blancs aux larges ailes décrivent dans l'air des cercles sans fin[1]. »

QUATRELLE, *L'île de Cuba avant l'insurrection.*
(*Revue politique et littéraire*, 23 janvier 1881.)

Le théâtre Tacon, à la Havane.

« Aller à la Havane sans visiter Tacon[2], c'est habiter Pise et ne pas connaître la tour penchée. Aussi, bien que les représentations n'eussent par elles-mêmes aucun attrait, bien que

1. « La Havane est la ville la plus sale du monde, cité de mauvaises odeurs et de bruits infernaux. Une fois débarqué, on traverse des rues étroites, encombrées, flanquées de chaque côté de ruisseaux fétides formés de pierres dures inégales, bordées de trottoirs de dix pouces de largeur, et dans lesquelles soit à pied, soit en voiture, on court toujours le risque de se casser les membres ou d'être écrasé. Dans tout ce désordre, cependant, il n'est pas impossible de découvrir de belles choses. Les boutiques aux devantures largement ouvertes, ombragées de stores multicolores, ont un aspect de fraîcheur et de propreté. Les maisons, dont les portes et les fenêtres rasent le sol, offrent certains airs de gaîté, en dépit des barreaux de fer qui font l'office de vitres, de persiennes et de volets, révélant à certaines heures jusqu'aux recoins les plus intimes de la vie privée. Partout des habitations monumentales, ornées de portiques et de colonnades, sont coudoyées par d'horribles huttes de nègres, toutes grouillantes d'enfants nus de toutes couleurs, se vautrant dans le ruisseau, et de femmes malpropres, traînant dans la poussière leur unique vêtement... Ce qui frappe tout d'abord l'étranger, c'est la profusion du marbre blanc accumulé dans ces demeures : escaliers de marbre, dallage de marbre, salles de marbre. Tout ce marbre vient de Gênes ; non pas qu'il n'y ait dans l'île d'excellentes carrières, mais on trouve de l'économie à le faire venir d'Europe : les bras sont rares à Cuba, et tous ceux dont on peut disposer là doivent faire du sucre. Avec beaucoup de marbre, des toiles vernissées, une absence générale de vitres et par ci par là quelques petits bouts de jardins, les classes riches s'arrangent pour vivre dans le luxe. » (*Revue Britannique*, juin 1873.)

2. Il a été construit, de 1835 à 1838, par don Francisco Marty y Torrens, et appartient aujourd'hui à la Compagnie anonyme du lycée de la Havane, qui l'a payé en 1857 700000 piastres.

l'aristocratie havanaise fût encore à la campagne, je me rendis au théâtre. Il n'était encore que sept heures lorsque j'arrivai au coin de la calle San-Rafael ; la foule était déjà compacte. Les marchands de billets avaient accaparé toutes les stalles et les revendaient quatre et cinq dollars au lieu de deux qu'elles coûtent au bureau. Le public ne se faisait pas faute de rendre l'administration responsable de ce trafic, l'accusant même d'en profiter.

» Le péristyle était encombré de fumeurs attendant le lever du rideau, au milieu d'un épais nuage que les dames traversaient le mouchoir sur les lèvres. Les pauvres femmes paraissaient fort préoccupées de préserver leurs robes longues et légères, qui entraînaient les bouts de cigares encore brûlants jetés de tous côtés.

» Le théâtre vend deux catégories de billets : des *entrées* et des *billets de place*. L'entrée donne simplement accès dans la salle. Si vous n'avez pas pris un billet de place, si l'on ne vous a pas réservé un fauteuil, vous passerez votre soirée dans les couloirs, regardant furtivement, à travers les persiennes qui servent de cloison aux loges, le dos des spectateurs, écoutant des lambeaux de causerie et des fragments de musique. Ne trouvant plus de place ni au bureau, ni à la porte, je pris une entrée, sans savoir précisément à quoi elle me servirait. A peine dans les couloirs, je fis une remarque qui me ravit ; il n'y avait pas une ouvreuse dans la salle. Au théâtre, toutes les portes sont ouvertes, et chacun prend librement possession de sa place. Si quelque intrus s'empare d'une loge ou d'une stalle, le véritable propriétaire suffit pour l'en déloger. En échange de mon compliment, je risque une légère critique. L'entrée se donne au contrôle, le billet de place se conserve. Dans le courant de la représentation, on le réclame comme il est fait en France pour le prix des chaises durant les offices. Le contrôleur circule dans la salle pendant que le rideau est levé. Il entre dans les loges, enjambe les banquettes, vous marche sur les pieds, et s'arrête devant vous, sans souci aucun de vous masquer la scène. La pièce vous intéresse, l'action va se dénouer, vous palpitez, si tant est que vous soyez de complexion à palpiter, l'acteur en vogue s'écrie : « l'assassin de ta mère, c'est... — Votre billet! » vous demande le contrôleur. Il n'y a pas d'émotion qui résiste à cela.

» La salle est grande, aérée, élégante. Elle contient deux mille spectateurs. Les loges sont spacieuses, les stalles sont larges, commodes et d'un accès facile. J'ajouterai encore un

compliment à ceux qui précèdent : c'est que dans aucune occasion on ne glisse de tabourets dans les couloirs, que jamais la circulation n'est interrompue.

» Les loges sont closes du côté du couloir par des persiennes mobiles qui, si elles permettent à l'air de circuler, ne permettent pas aux toilettes de se détacher avantageusement comme sur le fond calme et uni de nos loges européennes. Cette disposition, que la chaleur rend indispensable, a d'autres très grands inconvénients. On n'entend que difficilement ce qui se dit en scène, mais on distingue à merveille tous les bruits du dehors. Par les fenêtres ouvertes, arrivent les cris des marchands, le roulement lointain des voitures, toutes les clameurs de la rue. Les spectateurs qui, soit par économie, soit faute de place, n'ont payé que leur entrée, se promènent dans les couloirs, causent en fumant et envoient dans la salle leur part de bruit. D'autres s'accrochent aux persiennes, dont ils relèvent les lames pour suivre tant bien que mal le spectacle. Si la porte est ouverte, ils s'entassent à l'entrée de votre loge, si bien que les dames ont sans cesse quinze ou vingt paires d'yeux braquées sur elles et autant de paires d'oreilles qui les écoutent.

» On arrive aux deux derniers étages par un escalier spécial. Au quatrième se trouve une galerie appelée *la Tertulia*. Le côté gauche de la salle est réservé aux dames, le côté droit aux hommes. La petite bourgeoisie occupe ces places en toilette de gala. Le cintre est réservé aux nègres. Il faut avoir le cœur et les entrailles solides pour en approcher. Je ne sais si c'est à ce fumet spécial que ces places doivent le nom qu'elles portent de *Cazuela* (casserole). C'est là que les filles d'Afrique, vêtues de couleurs claires, les cheveux encombrés de fleurs, assistent au spectacle. Les nègres, vêtus de blanc, cravatés de rouge, ornés de chaînes énormes, font pendant au beau sexe noir. »

QUATRELLE [1],
L'île de Cuba avant l'insurrection.

Les cigares.

« Il y a à La Havane plus de cent fabriques de cigares; mais sept ou huit seulement sont regardées comme de pre-

1. M. L'Epine (Ernest), né à Paris en 1826, ancien secrétaire et chef de cabinet du duc de Morny à la présidence du Corps législatif, plus tard conseiller référendaire à la Cour des comptes, a publié sous le pseudonyme de Quatrelle, des poésies, des romans et des pièces de théâtre.

mier ordre... Les principales marques sont : Upmann, Figaro, Cabañas y Carvajal, Moralès, la Legitimidad, Villar y Villar, Partagas. Parmi les cigares les plus renommés de ces fabriques, je citerai l'*exceptionnalès* d'Upmann, le *gonzalo* de Figaro, l'*impérialès* de Cabañas, le *non plus ultra* de Moralès, le *para la noblezza* de la Legitimidad, le *regalia* de Villar y Villar. De ces cigares quelques-uns sont envoyés en France, d'autres n'ont pas encore obtenu droit de cité. Quant à la couleur, on peut les préférer *maduros oscuros* ou *colorados claros :* ceci est affaire de goût et de tempérament ; mais trouver d'un goût désagréable un seul des cigares que je viens de citer, ce serait s'avouer profane en la matière et indigne d'apprécier une des plus suaves et des plus délicates productions de la nature.

» Le cigare joue un très grand rôle à La Havane dans les relations amicales et même dans certaines affaires, dans certains traités de commerce privé. Des hommes ne s'abordent jamais sans s'offrir mutuellement un cigare; une perle qu'ils tiennent, disent-ils, du fabricant lui-même, lequel l'avait fait confectionner pour son usage personnel. A la fin du repas, surtout, il se fait un échange considérable de ces produits havanais. Chaque convive se croirait déshonoré s'il n'avait que quatre ou cinq cigares à offrir à chacun des hommes qui ont dîné non loin de lui. En dehors des femmes de la haute société créole, tout le monde fume à Cuba. La préférence même est donnée aux cigares les plus gros, les plus longs et les plus noirs. Il n'y a pas de petit garçon, de femme ou petite fille du peuple qui, de temps en temps, ne savoure ce produit havanais. On rencontre même souvent sur les places, dans ce qu'on est convenu d'appeler les promenades, des groupes de nourrices allaitant leurs bambins, et tenant en même temps dans la bouche, moitié fumant, moitié chiquant, un des plus énormes et des plus sombres cigares qui puissent voir le jour à Cuba[1]. »

V. MEIGNAN, *Aux Antilles*.
(Paris, 1878, in-18, Plon.)

1. L'usage du tabac et du cigare paraît très répandu dans le monde féminin

CUBA ET LA JAMAIQUE

la Havane
Matanzas
Cardenas
Batabano
C
S.Benito
U
B
A
Mt Potrarillo
Puerto Principe
Trinidad
Cienfuegos
Sta Espiritu
Sta Clara
S. Juan Remedios
S. Fernando de Nuevitas
Pte del Padre
Pte Lucrecia
Cuivre
Baracoa
S. Salvador de Bayamo
Santiago de Cuba
C. de Cruz
Passe du Vent
Canal Nicolas
Canal de Santaren
Grand banc de Bahama
Vieux Canal de Bahama
Grand banc de Bonne Espérance
I. Pinos
Cap S.Antonio
C.Corrientes
Détroit de Yucatan
Petit Cayman
Cayman Brac
Gr. Cayman
I. Rum
L.Acklin
Passe des I. Crooked
I. Crooked
I. du St Esprit
LA JAMAIQUE (A)
C. Negril
Falmouth
Kingston
C.Dame Marie
Jérémie
Tiburon

Les fabricas de tabacos (manufactures de tabacs) **à La Havane.**

« Dès qu'arrivent dans les fabriques les *manojas* (petits ballots de feuilles sèches), on les place dans une pièce obscure et fraîche du rez-de-chaussée. Là on les classe suivant leur qualité et leur valeur, qui varie de 20 à 400 piastres par 100 kilogrammes. Quand on a choisi les *manojas* qui vont servir à fabriquer des cigares, on en déplie les feuilles une à une et on les plonge dans un tonneau contenant une solution de salpêtre. Lorsqu'elles y ont séjourné le temps nécessaire pour être suffisamment humectées et adoucies, on jette l'eau et on les range au bord du tonneau afin de les faire égoutter et sécher. Ceci fait, on les développe avec soin pour ne pas les déchirer, et l'on en coupe les queues ; c'est ce qu'on appelle *disbalillar*. Ces queues, avec le rebut d'autre tabac, servent à remplir les cigares communs ; ce rebut est connu sous le nom de *tripa*. Les cigares se fabriquent avec une petite quantité de *tripa*

---

de toutes les parties de l'Amérique. Nous en citerons quelques preuves : « Il » n'y a pas de Paraguayenne qui ne fume, comme aucun grognard de chez » nous ne pourrait le faire. C'est un sujet d'étonnement de voir les femmes et » même les enfants de cinq ou six ans pousser leurs bouffées blanches, et at- » telés à des cigares longs de vingt centimètres, qu'ils éteignent de temps à » autre pour les rallumer peu de temps après. Il n'y a que les enfants à la ma- » melle qui s'abstiennent de tabac, et encore je me souviens d'avoir vu une » femme guaranie, son petit enfant à cheval sur la hanche, essayer d'apaiser » les cris du petit être en lui mettant entre les lèvres, non pas le sein maternel, » mais l'extrémité à demi mâchonnée de son ignoble cigare. » (L. Forgues, *Le Paraguay*.)

« Les femmes dariénites abusent du tabac, et ont la curieuse manie de fumer » en tenant dans la bouche le bout allumé du cigare. Ces dames prétendent » qu'il n'est que cette façon de trouver du goût au tabac. L'apprentissage » commence de bonne heure ; j'ai vu des bambins jeter la cigarette pour » prendre le sein de leurs mères. » (A. Reclus, *Explor. aux isthmes de Panama et de Darien*.)

Le célèbre hygiéniste italien Paolo Mantegazza, dans son Voyage au Paraguay, rapporte que les Paraguayens aiment à pratiquer une hospitalité aussi généreuse dans ses intentions qu'ingénue dans ses dehors. Quand on entre dans une de leurs cases, aussitôt la signorita d'accourir, d'allumer un cigare et de vous l'offrir avec une tasse de maté fumant. Tout le monde fume, à part les tout petits enfants, et les femmes ne se distinguent à cet égard des hommes que par leur prédilection pour les tabacs les plus forts. (*Rio de la Plata e Tenerife ; viaggi e studii. Milano*, 1877.)

et une enveloppe de bonne feuille de tabac appelée *capa*.

» Le *torcedor* est le véritable artiste en cigares. Assis à une table basse et légèrement inclinée vers lui, il étend soigneusement la *capa*, et, à l'aide d'un couteau acéré, il en tranche les différentes parties. C'est là une délicate opération, qui demande de l'adresse, du savoir et de l'expérience, car il est certaines règles qu'il faut observer pour bien partager la feuille selon ses qualités différentes. Ainsi les bords en sont considérés comme les meilleures parties, ce qui avoisine ces bords, de deuxième qualité, et ce qui se trouve près de la queue, de troisième. Prenant ensuite une certaine quantité de *tripa*, le *torcedor* la place à l'extrémité d'un de ces fragments de *capa* et le *torce*, c'est-à-dire le roule en spirale et en tord le bout. Tout ceci est fait avec une dextérité admirable. Aussi les bons ouvriers de ce genre sont-ils fort appréciés et fort bien rétribués. Les *tabaquerias* ou *fabricas de tabacos* ont une grande importance à La Havane. Les ouvriers sont en général des nègres qui se montrent très adroits et très intelligents, pleins de gaieté et parfois spirituels. Ils aiment la musique et sont musiciens à leur manière; tout en *torcendo* le tabac, ils sifflent en chœur les airs qu'ils ont pu retenir dans les promenades et à l'issue du théâtre... Parmi eux, il y a des hommes libres



Tabac.

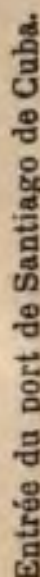
et des esclaves... Ils sont mêlés à des Chinois qui ont aliéné leur liberté pour un temps limité d'après une convention faite en règle. »

H. Piron,
L'Ile de Cuba.
(Paris, 1876, in-18, Plon.)

Santiago de Cuba.

« Santiago de Cuba est la plus ancienne ville du pays et métropole des anciennes Antilles espagnoles; elle reste la capitale d'un petit monde à part, à 800 milles de la Havane, séparée du nord de l'île par de vastes solitudes...

» Santiago, qui compte plus de 20000 âmes, n'a pourtant pas l'air d'une grande ville; elle est toute en montées et en descentes, et les pluies de l'été doivent former de furieux torrents dans les rues. Le quartier voisin du port est occupé par les magasins et les maisons de commerce : ce sont d'assez grands édifices à deux étages, entourés de vastes galeries en bois peintes de couleurs vives, la plupart dans un triste état de délabrement et de saleté. Plus haut, sur la colline, dans les rues aristocratiques, les maisons ont de grandes portes cochères et des balcons de fer. La plupart des habitations sont bâties en biais sur la pente et s'échelonnent le long des rues comme les marches d'un escalier; chacune est ornée sur le devant d'une terrasse en maçonnerie qui sert à la fois de balcon, de vestibule et de corridor. Ces terrasses sont pavées en brique rouge ou en faïence de couleur et abritées par de grands auvents portés sur des piliers de bois. Des rideaux ou des tentes de cotonnades rayées pendent souvent entre les colonnes. Vers le milieu de la ville, une cathédrale assez belle s'élève au bout de la place d'Armes sur de grandes terrasses où l'on monte par des escaliers de pierre; mais c'est le grand marché qui est le plus curieux édifice et la plus agréable promenade de la ville. Il est situé sur une large et haute terrasse, semblable à un gros bastion carré; d'un côté, il se relie de plain-pied à la colline, et on l'aborde de l'autre par de grands escaliers de pierre d'une construction monumentale. La ruelle qui



Entrée du port de Santiago de Cuba.

passe derrière le marché présente tous les matins le spectacle le plus animé : des charrettes attelées de bœufs ou de mules, des troupes d'ânes grotesquement bâtés, des cavaliers en grands chapeaux de paille sur de petits chevaux nerveux se frayent à grand'peine un passage au milieu d'une population remuante de nègres et de gens de couleur. Des portefaix vigoureux vont et viennent avec des tonneaux, des paniers, des outres de peau de chèvre, des cages pleines de poulets. Les négresses, drapées de cotonnades légères et de mouchoirs éclatants, se pressent et se croisent en tumulte, balançant sur leur tête le panier de fruits ou de légumes qu'elles soutiennent quelquefois de leur bras arrondi comme l'anse d'une amphore. Les unes courent dans la foule sous leurs fardeaux en équilibre avec une souplesse de chat sauvage ; les autres s'en vont à petits pas, les mains sur la hanche, se dandinant avec une nonchalance tout à fait gracieuse. Dans la cour même du marché et tout le long du large auvent qui l'entoure, des fruits, des fleurs, des herbes, des poteries, des cotonnades brillantes, des foulards de soie rouge et jaune, des poissons, des coquillages, des tonneaux de salaisons et bien d'autres choses sont étalées par terre autour des marchands accroupis. Il y a des piles d'oranges, d'ananas, de melons, de noix de coco, de choux panachés, de jambons, de fromages dorés, des tas d'oignons et de bananes, de mangos et d'ignames, de citrons et de pommes de terre répandus pêle-mêle à côté d'énormes bottes de fleurs. L'esplanade est si encombrée qu'on marche presque sur les étalages et qu'on risque à chaque pas de tomber sur une vieille négresse ou d'écraser un panier d'œufs. Les acheteurs s'agitent et bourdonnent incessamment comme un essaim de mouches noires : on marchande, on gesticule, on dispute, on rit, on gazouille dans le patois si harmonieux des colonies. Les formes de langage dont se servent les nègres sont également simples et enfantines dans tous les idiomes que leur ont appris leurs maîtres. Quelle différence pourtant entre le grasseyement léger de cette langue mélodieuse toute pleine de voyelles et le nasillement insupportable des nègres de langue anglaise ! L'espagnol même, avec

son accentuation puissante et ses magnifiques terminaisons sonores, n'a pas dans la bouche des nègres le même charme que le français créole. On croit sortir d'une basse-cour pleine de canards et d'oies nasillardes pour entrer dans une volière peuplée d'oiseaux chanteurs.

» Deux heures plus tard, les galeries du grand marché sont redevenues désertes ; à peine quelque nègre paresseux y flâne en fumant son cigare ou dort dans un coin la tête appuyée sur son coude. C'est le moment de venir nous y promener à l'abri du soleil en regardant à nos pieds le superbe panorama du golfe. Les toitures rouges des bas quartiers de la ville se pressent au-dessous de nous dans un désordre anguleux et pittoresque ; les pignons pointus se mêlent aux terrasses, les baraques de bois vermoulues s'adossent aux solides constructions de pierre ; des arbres touffus, des plantes grimpantes, des cocotiers même y mêlent leur verdure. Plus bas, quinze ou vingt navires dorment tranquillement sur l'eau bleue. En face, quelques sommets pointus semblent boucher l'invisible passage qui conduit à la grande mer ; à droite, la baie s'arrondit autour d'un feston de collines verdoyantes où les têtes lointaines des palmiers se pressent comme un peuple innombrable. Enfin, au-dessus de cette riante lisière, s'allonge une chaîne de montagnes arides, aux flancs nus et brûlés, sillonnés de ravines profondes qui serpentent en mille replis comme sur le cône d'un volcan. Ce sont en effet des montagnes d'origine volcanique ; leur configuration seule l'atteste. Des bigarrures noires, jaunes, violacées et rougeâtres se montrent dans les âpres déchirures et les entonnoirs effondrés des anciens cratères. Ces formes rudes, ces couleurs sombres, rendues encore plus brutales par la violence du soleil, tranchent puissamment sur le bleu du ciel et donnent à tout ce brillant paysage un relief énergique et sévère. »

Ernest Duvergier de Hauranne,
Cuba et les Antilles.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1866.)

Port-au-Prince; les Haïtiens.

« Figurez-vous deux rangées de maisons, laissant entre elles un intervalle de 20 mètres; dans cet intervalle, des amas d'immondices, des cercles de tonneaux qui se redressent violemment sous vos pieds et vous meurtrissent les jambes, des écorces glissantes de mangos ou d'oranges, une poussière qui monte en gros nuages; au milieu de tout cela, des chiens et des poules, des petits cochons et des petits nègres. Jamais les immondices ne sont enlevées, leur longue accumulation a insensiblement élevé une chaussée factice, et c'est dans une ravine profonde de plusieurs pieds, que coule de chaque côté le ruisseau où tombent les eaux sales de la ville. Ce ruisseau est souvent arrêté dans sa marche par un monceau de détritus; il se répand alors en petites mares qui deviennent des lacs dans la saison des orages; bondir par dessus ces lacs constitue une gymnastique féconde en accidents. Les pluies, se précipitant de la ville haute, entraînent avec elles tant de fumier que parfois il ne reste plus le long du quai assez d'eau pour les vapeurs côtiers. Sur les fossés et les ruisseaux on a jeté, en guise de pont, des planches bientôt vermoulues: n'y posez le pied qu'avec défiance; ces planches forment autant de trappes traîtresses; elles font bascule ou se brisent. A vrai dire, les chutes présentent ici moins de danger que partout ailleurs, étant toujours amorties par un tas d'ordures.

» L'île d'Haïti est richement dotée par la nature; mieux que Cuba et la Jamaïque, elle mérite d'être appelée la reine des Antilles; le sol est d'une fertilité inouïe: à quelques mètres à peine du rivage, les couches végétales, épaisses de 3 ou 4 mètres, portent des herbes et des forêts puissantes. Quelle délicieuse excursion nous avons faite à Kinkoff et au port Jacques! La montée commence au sortir de la ville, car les collines jaillissent pour ainsi dire de la mer; derrière nous se déroule le magnifique panorama de la baie; une mer d'azur, et, paisiblement assis sur ce tapis bleu, Gonave et les verts îlots de mangliers; à gauche, les plaines et les

deux grands lacs d'eau douce et d'eau salée. Parfois nous côtoyons des ravines profondes, des précipices escarpés; tout au fond, le feuillage velouté des bananiers forme une sorte de ruisseau clair entre deux parois sombres. Les mamelons se dressent en pains de sucre couronnés de verdure et de cases pittoresques à distance. Dans un ruisseau, des négresses entièrement nues, sans le paraître, car une peau noire ressemble à un vêtement, se cachent en riant. Partout de gros lézards effrayés de notre passage se réfugient dans les arbres dont ils prennent immédiatement la livrée, verts sur la feuille, gris sur le tronc. Des frangipaniers aux fleurs parfumées bordent la route; puis apparaissent les caféiers géants; ces caféiers vieux de cent ans, vénérables arbres, donnent encore des fruits; des *figuiers maudits*, lançant autour d'eux leurs bras de pieuvre, étouffent les arbres assez imprudents pour croître à leur portée; enfin les pins succèdent aux vignes et aux orangers sauvages. Nos vaillants petits chevaux, se cramponnant aux roches avec leurs sabots non ferrés, nous portent jusqu'à une misérable cabane en bambous, dans laquelle on nous donne l'hospitalité. Notre premier soin est de faire allumer du feu : tout à l'heure nous étouffions dans la plaine; maintenant, dans nos vêtements de toile collées sur nous par une ondée, nous grelottons; le changement de climat est radical; tandis que la plaine appartient à la flore des tropiques, nous avons retrouvé ici tous nos fruits et nos légumes de France; pommiers et pêchers sont en fleurs, et l'on nous fait passer en revue des choux magnifiques et de superbes salades[1].

» Que de ressources inexploitées dans cette île privilégiée! que de richesses dans ce pays où tout le monde est pauvre! Mais le noir exècre le travail..... Nous n'avions pu nous

1. M. Francesco Pastrana signale à Puerto-Rico une égale opulence du règne végétal. Le nombre d'arbres, arbustes et plantes est extrêmement varié. On y trouve plusieurs espèces de palmiers, toutes utiles. La plus belle est le palmier royal, dont le chou est un excellent aliment pour l'homme, dont les palmes servent à couvrir les cabanes, le bois à faire des conduits d'irrigation, les feuilles à tresser des chapeaux et des nattes, et la pulpe à engraisser les porcs et la volaille. Le fruit du bananier rend encore de plus grands services pour l'alimentation des habitants des tropiques. (V. *Bulletin de la Société de géographie*, avril-septembre 1861.)

défendre tout d'abord d'une vive sympathie pour ces pauvres noirs; ces fils d'esclaves, s'administrant eux-mêmes après avoir conquis leur liberté, inspirent un certain intérêt; mais leur mollesse et leur inertie deviennent insupportables à la longue [1]. Fort heureusement pour eux, grâce à l'extraordinaire fertilité du sol, l'extrême pauvreté ici n'est jamais l'extrême misère; l'oisiveté ne tue pas. C'est principalement à l'époque des *mangos* qu'on note cet amour universel du désœuvrement : le marché de la ville est désert; les gens de la campagne sont restés chez eux ; à quoi bon marcher quelques lieues pour gagner quelques sous? n'ont-ils pas des mangos pour se nourrir? Couchés à l'ombre épaisse et fraîche des manguiers, les noirs passent ainsi la journée entière, et la journée du lendemain, et des semaines et des mois. Il serait temps en vérité de renoncer au dicton : Travailler comme un nègre [1]. »

L. et G. VERBRUGGHE,
Promenades et chasses dans l'Amérique du Nord.
(Paris, 1879, in-18, C. Lévy.)

En 1789, la colonie de Saint-Domingue exportait ou importait pour 716 millions de livres tournois : les produits exportés (sucre, sirop, tafia, café, coton, cuirs, indigo) s'élevaient à 226 millions de livres. Après les luttes sanglantes entre blancs et noirs, la colonie, en 27 mois (1794-1796), n'exporta que 9 172 000 livres. L'île émancipée s'est peu à peu relevée; elle a transformé ses cultures, abandonné la culture et la fabrication du sucre, augmenté les plantations de café, cacao, et l'exploitation des essences forestières, campêche, acajou, gaïac, etc.). En 1893, la république d'Haïti a exporté 391 600 liv. sterling. Dans une instructive conférence faite à la *Société des Etudes maritimes et coloniales*, M. Firmin, ancien ministre des affaires étrangères et des finances d'Haïti, a plaidé avec l'éloquence du cœur et des chiffres la cause de sa patrie. Il a démontré que parmi les

1 Partout où les nègres ont été émancipés, on signale cette mollesse et cette aversion pour le travail. Dans les Etats-Unis du sud, les nègres ne travaillent pas ou travaillent peu. Ils font de la politique, livrés à la merci des *carpet-baggers* et des *scalawags*, politiciens va-nu-pieds et porte-balles qu'on leur envoie du nord pour recruter des voix. Cette situation est certainement déplorable; faut-il s'en étonner ? Comment les nègres pourraient-ils aimer le travail, dont le bâton et le carcan ont jusque-là, pour eux, accru les rigueurs? L'émancipation de la race nègre a été un immense bienfait; mais il reste aux blancs une autre tâche à accomplir : c'est de faire l'éducation des noirs, c'est de leur apprendre à user de la liberté, et après leur avoir infligé le travail forcé comme une torture durant tant de siècles, de leur faire aimer comme un bien le travail affranchi.

pays qui commerçaient avec la France, Haïti occupait le dix-septième rang, avant la Suède, la Grèce, le Danemark, le Portugal, le Chili, le Mexique, le Japon, l'Australie, l'Egypte, la Martinique, la Guadeloupe, etc. — En 1890, le trésor français a perçu 28 millions sur les importations haïtiennes. Il est seulement regrettable que, faute de capitaux, de voies de communication agricoles, la république soit ralentie dans son développement économique. « Elle ne cesse pas de progresser. Toutes » les cultures ou exploitations qui n'exigent pas l'emploi de gros capi- » taux y sont abordées avec un courage admirable, si l'on veut réfléchir » à l'insuffisance de l'outillage économique du pays. » (*Bulletin de la Société des Etudes maritimes et coloniales*, n° 117, 1892.)

La passion des grades, des titres, des distinctions honorifiques de toutes sortes atteint, chez les Haïtiens, la dernière limite du ridicule. « Dans l'armée, le nombre des comman- » dants est incalculable : notre cuisinier n'est rien moins qu'un » officier supérieur. C'est à Haïti que le mot des enfants est » vrai : « Je veux m'engager dans les colonels ! » Tout le » monde ici naît général... Le goût le plus bizarre les dirige » dans le choix des noms dont ils s'affublent ; si les titres de » noblesse conférés par Soulouque aux grands de sa cour ont » presque disparu, s'il n'y a plus de duc de la Limonade, ni de » comte de Trou-bonbon, il reste des Pompée, des Scævola, » des Corneille, des Montmorency, des Morny ; nous avons » eu la surprise d'être présentés à un certain Jésus-Christ. »

L. et G. VERBRUGGHE[1],
Promenades et chasses dans l'Amérique du Nord.

MM. Verbrugghe ont assisté à une revue militaire passée par le Président d'Haïti : « L'uniforme est rudimentaire ; les vestes, » gros-bleu, dégarnies de boutons, bayent démesurément, » et leurs hiatus laissent voir des poitrines larges et ruisse- » lantes, le ventre fait un bourrelet bronzé entre la veste et » la culotte qui s'effrange par le bas et s'arrête au-dessus de » la cheville. Les fusils sont couleur de rouille depuis le point » de mire jusqu'à la gâchette ; les cartouchières sont rem- » placées par des caisses de toute nature : boîtes à cigares et » boîtes à sardines. Quant aux généraux qui composaient l'état-

1. MM. Louis et George Verbrugghe sont fils d'un consul général de Belgique à la Havane. Voyageurs et chasseurs intrépides, ils ont parcouru en tous sens les Amériques. « Heureux hommes que ces deux frères, écrit M. A Reclus ; ils voient d'un regard et dessinent d'un trait ! » M. Louis Verbrugghe a été compagnon de MM. Wyse et Reclus dans l'isthme américain ; il est devenu chef du contentieux de la compagnie du canal de Panama. Son frère est mort en mai 1881 dans une de ses fermes, en Colombie.

» major particulier du Président, ils étaient resplendissants dans
» leurs habits à la française, écarlates, bleus ou verts; plus
» écarlates, plus bleus et plus verts sous un soleil étince-
» lant. Le peuple admirait sans réserve leurs culottes de
» casimir blanc et leurs bottes vernies, leurs sabres-empire
» tout dorés, leurs tricornes galonnés, leurs panaches on-
» doyants[1]. »

Saint-Thomas[2].

« Je savais, sur la foi des géographes, que Saint-Thomas n'était qu'un écueil aride dont le Danemark avait fait

---

1. « Le moins qu'on puisse être à Haïti, c'est d'être un *monsieur*, mais aussi tout le monde est monsieur. Il faut dire : M. le portefaix, M. le pick-pocket, M. le bandit. Afin de prouver immédiatement à quel point les habitants de cette république ont la manie des honneurs, j'apprendrai au lecteur que pour 18 000 hommes de troupe environ que possède Haïti, au moins sur le papier, il y a presque 11 000 généraux, tant de division que de brigade. » (V. MEIGNAN, *Aux Antilles*.)

M. Duvergier de Hauranne a observé à la Martinique la même vanité naïve. « Les nègres sont d'ordinaire d'une politesse extrême. Je remarquai avec éton-
» nement que les enfants se donnaient entre eux du « *Monsieur* » et du « *Made-*
» *moiselle* » tout comme les grandes personnes. Dans toutes les colonies fran-
» çaises, les noirs sont les plus cérémonieux des hommes, et ils ne s'adressent la
» parole qu'avec de grandes salutations. On raconte à ce sujet une anecdote plai-
» sante. Quand le président d'Haïti, le général Geffrard, renversa le fameux em-
» pereur Soulouque, un tambour devait donner le signal de l'insurrection. Le
» moment venu, Geffrard lui cria : « Roulez, tambour. » Mais le nègre obstiné
» lui répondit : « Moi pas rouler, si vous pas dire : Roulez, Monsieur tambour ! »
(*Cuba et les Antilles.*)

2. Saint-Thomas fait partie d'un petit archipel dont les principales îles sont Sainte-Croix, Saint-Jean et Saint-Thomas. La France le posséda jusqu'en 1733 et le vendit au Danemark pour 260 000 livres sterling (6 500 000 francs.). Les Anglais s'en emparèrent en 1801, et le restituèrent aux Danois en 1814. Le siège du gouvernement est à Christianstadt, dans l'île Sainte-Croix. Jadis, avant la navigation à vapeur, tous les bâtiments qui se rendaient d'Europe aux Antilles touchaient à Saint-Thomas, île située au centre de l'archipel, port franc, où les corsaires vendaient leurs prises à bon marché. De là, la prospérité de la ville, qui devint un des entrepôts les plus considérables de l'Amérique. La population de couleur, grâce à ces transactions actives, y devint de bonne heure intelligente, laborieuse, propre au commerce. Saint-Thomas fut la première affranchie. Les anciens esclaves y continuèrent le commerce des blancs et s'enrichirent en vendant pour leur propre compte et à gros bénéfices du sucre, du riz, des fruits, des bœufs, du bois ; aujourd'hui ils étalent un véritable luxe, à l'instar de Paris. « Les femmes, dit M. Meignan, ne craignent pas d'adopter
» les coupes de robes usitées l'année précédente dans le high-life parisien.
» Elles choisissent de préférence des étoffes vert clair, jaune serin ou rouge
» écarlate, auxquelles elles ajoutent des agréments de différentes nuances, tou-
» jours voyantes et peu appropriées les unes aux autres. Elles cachent leurs
» cheveux crépus sous des perruques du blond le plus ardent, dont les boucles
» viennent flotter sur leurs épaules décolletées, luisantes et de la teinte du
» jais. Elles portent des bas de soie couleur de peau européenne, à jour, ce qui
» produit sur leurs jambes un singulier arlequinage. Elles se coiffent des plus
» excentriques chapeaux, ornés de plume de pie ou de paon menaçant le ciel,
» et attachés par des rubans écossais qui pendent par derrière jusqu'à leurs

une station commerciale importante par une simple déclaration de franchise de droits. Cette île était même restée dans mes souvenirs d'économiste comme un exemple péremptoire de ce que peut la liberté pour créer la richesse naturellement là où elle ne saurait exister : mais j'étais loin de m'attendre à un tableau riant sur une plage que je supposais ingrate et désolée. Quelle ne fut pas ma surprise d'embrasser une enceinte circulaire d'un vert de mousse, au fond de laquelle se dressait une véritable cité orientale, distribuée et coloriée comme un décor ! L'entrée de la baie regarde le sud, ce qui nous avait forcés de faire le demi-tour de l'île pour y arriver, et la ville est adossée au nord contre la montagne principale, du haut de laquelle on découvre l'Atlantique et la route que nous venions de parcourir. Qu'on imagine trois amphithéâtres de maisons étagées sur trois mamelons d'égale hauteur, réunis par une ligne de toits rangés le long de la mer. Les maisons, blanches ou jaunes, sans cheminées, étaient presque toutes entourées de galeries et uniformément couvertes de tuiles rouges. Des panaches de cocotiers semés çà et là mêlaient leur vert de prairie à ces couleurs vivantes. Au bas de la colline de droite, où j'apercevais l'embarcadère, un petit fort surmonté du drapeau danois, — une croix blanche sur un fond rouge, — s'avançait dans la mer comme une sentinelle, muni d'une batterie de canons à fleur d'eau. Ce fort contenait une garnison de cent cinquante soldats commandés par un capitaine, force plus que suffisante pour garder une possession

---

» pieds. Qu'on se figure, au milieu de tous ces colifichets, le visage de la né-
» gresse la plus accusée couvert d'une grosse couche de poudre de riz fixée à
» l'aide d'un corps gras ; qu'on se figure encore ce visage devenu ainsi blanc,
» surmontant des épaules du noir le plus foncé, et l'on aura une faible idée
» du luxe préféré des lionnes riches de la ville de Saint-Thomas... Ces dames,
» ainsi agrémentées, vont se promener à la suite les unes des autres dans les
» environs de la ville, tout comme au bois de Boulogne, et c'est plaisir de voir
» avec quel dédaigneux sourire elles répondent à l'humble salut du jeune dandy
» peut-être un peu moins poudré qu'elles, mais qui fait ressortir la noirceur de
» son visage par un chapeau à haute forme vert pomme ou bleu turquoise, une
» cravate amarante et d'énormes pendeloques en or. On dit souvent en Europe
» que rien n'est choquant comme l'opulence sans goût. Cette phrase ne trouve
» pas son application à Saint-Thomas. Quand le manque de goût est poussé
» aussi loin, on ne peut pas se plaindre, tant on a ri. » (V. Meignan : *Aux Antilles.*)


HAITI SAINT DOMINGUE
PORTO RICÓ
ILES BAHAMA (Ang.)
ATLANTIQUE
ANTILLES
Samana ou récif dangereux
Pt Crooked
I. Acklin
Plana
Marignana
Passe des Caïques
Pt Inague
les Caïques
Pt Turques
Mouchoir carré
Cayo ou Banc d'Argent
Banc de la Nativité
Baracoa
C. Maysi
Passe du Vent
Port de Paix
C. à Foux
Cap Haïtien
Port à Plata
Cap Français
Monts Cibao
Santiago
Baie Ecossaise
Samana
C. Raphaël
Les Gonaïves
Artibonite
I. Gonave
Jérémie
Port au Prince
Jacmel
RÉP. D'HAITI
RÉP. DOMINICAINE
S. Domingo
C. Engaño
Passage Mona
Mona
HAITI OU SAINT DOMINGUE
C. Mongon
PORTO RICO (E)
Arecibo
Mayaguez
St Germain
Ponce
Guayama
Vieques
I. de Passage
St Thomas (D)
St Jean (D)
Anegada
Virgin Gorda (A)
Sombrero
Anguille (A)
St Martin
St Barthélemy (F)
Saba
St Eustache
St Christophe (A)
Nieves (A)
Ste Croix (D)
Iles Vierges

que personne ne convoite, parce que tout le monde en profite. La demeure du gouverneur danois couronnait le mamelon du milieu et attirait l'attention par son blanc péristyle ionien, encadré dans un fouillis d'arbustes à fleurs éclatantes.

» Jusque-là l'illusion scénique ne laissait rien à désirer ; mais, en y regardant de plus près, la stérilité de l'île se devinait bien vite sous le voile de verdure éphémère qui la recouvrait. Sauf les cocotiers, tous les autres arbres étaient disséminés et d'un aspect chétif. Pas la moindre trace de culture sur ces roches dénudées. Nous étions arrivés pourtant au plus beau moment de l'année. Deux mois plus tard, le soleil de juin devait tout dévorer, et peut-être ramener le fléau périodique de la fièvre jaune. Telle est cependant l'irrésistible puissance de la liberté, qu'il a suffi de faire de Saint-Thomas un port franc, favorisé d'ailleurs par sa position à l'entrée de la méditerranée américaine, pour qu'il s'élevât sur ce rocher une ville de treize mille âmes, visitée par les pavillons de toutes les nations, riche de tous les produits des deux mondes. Les Anglais y ont établi le centre de leurs correspondances de *steamers,* et rayonnent de là sur l'archipel entier. Les Américains y ont planté le drapeau étoilé au bout d'un rail-way de cent mètres de long pratiqué de la mer à leurs docks pour le déchargement de leurs marchandises. Toutes les nations commerçantes y ont des consuls. On y parle toutes les langues, on y coudoie toutes les races, et cet îlot, qui ne produit rien, offre certainement plus de confort, d'élégance, de véritable civilisation que la plupart des capitales des républiques voisines de la Côte-Ferme...

» Les magasins, qui s'étendent sous d'immenses voûtes perpendiculaires à la mer, sont de véritables bazars fermés avec des portes de fer, et contenant des échantillons de tous les produits de l'industrie. Tout y arrive de l'Europe et surtout des États-Unis. On prend toute l'année à Saint-Thomas, dans un établissement privilégié, des glaces venues des grands lacs du nord de l'Union. Le commerce américain lui fournit des farines, des vêtements, des meubles, des

provisions de toute espèce. L'Angleterre, l'Allemagne et la France lui expédient des étoffes, des vins, des objets de luxe et de confort. C'est à la fois un entrepôt réel et un centre de commissions pour les Antilles espagnoles et la Côte-Ferme. Chaque *packet* apporte à ses négociants un certain nombre d'achats et de ventes. Il en résulte en temps ordinaire un mouvement commercial très actif qui se traduit par la présence de navires de tous rangs, depuis le trois-mâts jusqu'au côtre, et de pavillons de toute provenance, depuis le hambourgeois jusqu'au sarde.

Ces lignes ont été écrites il y a environ vingt-cinq ans, à l'époque où le système colonial fermait tous les ports des Antilles et de l'Amérique espagnole au commerce étranger : « Par malheur pour Saint-Thomas, le système colonial a disparu; en même temps la vapeur a remplacé la voile, des » relations directes se sont établies entre l'Europe et les colonies émancipées. Saint-Thomas a été peu à peu délaissé, » bien qu'ayant conservé un certain rôle d'entrepôt. La décadence y est visible. Les gros magasins voûtés, défendus » par de solides portes de fer, qui défiaient les tremblements » de terre, sont à moitié vides, quand ils ne sont pas fermés. » De la galerie cintrée de l'Hôtel du commerce, qui fait souvenir des vieux palais de Venise transformés en hôtels, on » n'aperçoit plus que quelques goélettes américaines, et çà » et là un transatlantique. Avec la décadence du commerce » sont venus les déficits, et ils vont s'aggravant d'année en » année. Aussi le gouvernement danois a-t-il essayé naguère » de vendre aux Etats-Unis pour une somme de 5 millions » de dollars cette île devenue onéreuse. Mais l'affaire n'a pas » eu de suite, le sénat américain ayant trouvé que c'était » payer trop cher un îlot rocheux dont les habitants seraient » revenus à 357 dollars par tête. » (*Dictionnaire de Vivien de Saint-Martin*, t. V.) L'île renferme environ 14000 hab., divisés en 2000 blancs, en nègres et mulâtres. La plus grande partie de cette population, soit 12000 environ, est réunie à Charlotte-Amalia, l'unique ville de l'île. — Le commerce de l'importation de Saint-Thomas, en 1889, s'est élevé à la somme de 5630000 francs. Au premier rang des pavillons étrangers qui fréquentent le port, se place l'Angleterre, puis l'Allemagne, les Etats-Unis, la France. On y parle toutes les

langues : les deux tiers des habitants sont protestants, le reste catholique. L'île, découverte par Colomb, fut colonisée par les Hollandais vers 1657 ; une compagnie danoise l'occupa en 1671 et la céda en 1685 à la Compagnie du Brandebourg. Le Danemark la reprit au dix-huitième siècle et en fit un port franc. Les Anglais en furent les maîtres de 1801 à 1815, et la rendirent à cette date aux possesseurs actuels.

» Quand je descendis à terre pour la première fois, j'abordai au milieu d'une trentaine de négresses vêtues de robes claires, coiffées de madras et pieds nus pour la plupart, qui offraient aux passants des figues-bananes, des pastèques, d'autres fruits que je ne connaissais pas encore et des pâtisseries du pays. Ces négresses, sans être jolies, avaient toutes des yeux très doux, un grand air de bonté et des dents d'émail. Le balancement un peu théâtral de leur marche choquait d'abord et finissait par plaire, surtout quand elles portaient leur calebasse, comme une amphore, sur leur main renversée à la hauteur de leur tête. La jetée en pilotis qui sert de débarcadère aboutissait à une allée de cocotiers, dont les palmes en berceaux formaient une voûte d'ombre et de fraîcheur. A droite, un massif de lauriers-roses, de grenadiers et de jasmins d'Arabie en fleurs embaumait l'entrée du jardin botanique : c'est, je crois, la seule institution publique de Saint-Thomas, qui n'a ni bibliothèque, ni musée, ni théâtre ; encore cette création éminemment tropicale n'est-elle qu'à l'état d'ébauche. Là commençait une longue rue de deux kilomètres, parallèle à la mer, où je m'engageai résolument. C'est la rue commerçante et le boulevard de la cité, à laquelle aboutissent tous les magasins tubulaires dont j'ai parlé, et qui sert de trait d'union aux trois mamelons réguliers de la ville haute. Elle est presque droite, très propre, très fréquentée, bordée de trottoirs de dalles, et elle coupe à angle droit toutes les rues qui descendent de la montagne à la mer. Je rencontrai dans une de ces ruelles latérales le marché aux légumes qu'approvisionnent les îles voisines, notamment Sainte-Croix et Porto-Rico. J'y remarquai beaucoup de farineux énormes

de l'espèce des ignames, mêlés avec des pommes de terre, des haricots secs, des bananes, de la morue et des cannes à sucre coupées en tronçons, le tout étendu par terre devant des négresses accroupies et souriantes. Un autre marché moins important occupait plus loin une petite place carrée bordée d'une double rangée de tamariniers. J'allais ainsi devant moi, par une chaleur très supportable, retrouvant la mer étincelante au bout de chaque rue traversière de gauche, surprenant à droite, du côté de la montagne, tantôt de petits palais étagés en gradins, tantôt la perspective fuyante d'une vallée ombreuse, et jouissant par-dessus tout, avec un bien-être inexprimable, de l'air délicieux et fortifiant que je respirais à pleins poumons. »

Félix BELLY,
La question de l'isthme américain.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1860.)

La Martinique : le pays et les habitants.

« La nature est admirable dans ces îles comme dans la plupart des régions tropicales. Les premiers habitants des Antilles attribuaient le charme de leur archipel aux filles de la mer, qui secouaient au-dessus des ondes leur chevelure parfumée pour attirer les pêcheurs au milieu des écueils où elles cachaient leurs palais enchanteurs et perfides. Comme d'ordinaire, la légende n'était ici que l'instinctive et poétique interprétation des phénomènes de la nature. Dans ces parages, sous le souffle régulier des vents alizés, la mer déroule avec une majesté sereine ses larges et paisibles vagues, le jour transparentes à d'étonnantes profondeurs, la nuit semées d'étincelles et de traînées phosphorescentes. Les savanes et les forêts exhalent des senteurs que la brise emporte au loin sur l'Océan comme l'encens de la terre. Au-dessus de ces rivages, le ciel déploie l'éclat incomparable de son azur, et fait succéder, par intervalles égaux, aux incendies d'un soleil presque vertical, les splendides illuminations des étoiles. La végétation ne connaît point le repos ; les arbres renouvellent sans fin leurs fleurs et leurs fruits,

et traduisent en tableaux réels ces réminiscences de paradis terrestre, ces rêves de printemps éternel dont nous avons tant de peine, en notre froide Europe, à nous faire une image. Le règne animal reflète ces merveilles dans l'oiseau-mouche, le colibri, éblouissants d'or et de pourpre, de saphir et d'émeraude. Que de curiosités éveillées, que de surprises et d'émotions pour le navigateur et le voyageur arrivant de la zone tempérée! Ce n'est pas qu'aux rayons de ces magnificences il n'y ait quelques ombres. La saison des pluies, bien qu'elle survienne au plus fort des chaleurs, se montre presque aussi désagréable que notre hiver : trop souvent de violents ras de marée bouleversent les rades; les grains de mer tournent en terribles ouragans, et les tremblements de terre démolissent en un jour l'œuvre des siècles. Toutefois l'homme, par un heureux don de la Providence, oublie vite les maux passés, et ici comme ailleurs les richesses d'une terre féconde lui font supporter les inconvénients accidentels du climat.

» A juger de la Martinique par le bruit qui s'est fait autour de son nom, l'on ne soupçonnerait pas que cette île n'a guère que l'étendue d'un simple arrondissement de France, 16 lieues de long sur 7 de large et 45 de circonférence, 100000 hectares environ de superficie. Son rôle historique lui vient d'ailleurs de sa situation, la plus avancée au vent de toutes les îles, sauf la Barbade, ce qui en fait l'une des premières escales pour les navigateurs arrivant de la pleine mer. Les profondes échancrures de son pourtour, qui forment une multitude de rades, d'anses et de havres, se prolongent au milieu des terres comme des estuaires, et communiquent avec les rivières de l'intérieur; son principal port, Fort-de-France, est l'un des plus vastes et des plus sûrs de l'Amérique ; enfin elle jouit d'une admirable fertilité due au triple concours d'un sol riche, d'une humidité surabondante et d'un soleil ardent.

» Le sol, formé d'éjections volcaniques, a toute la fécondité de ces sortes de terres, avantage qui se complique, il est vrai, d'un grave péril, tant que les feux souterrains brûlent encore, comme les fumées de la Montagne-Pelée ne

le prouvent que trop. Le simple aspect de la contrée en raconte l'histoire géologique. Du nord au sud de l'île se dressent cinq ou six monts principaux, distribués en groupes rapprochés, mais indépendants, au lieu de ces chaînes prolongées qui accusent ailleurs des formations moins violentes. Les uns culminent en pitons aigus dont l'altitude dépasse 1300 mètres ; d'autres s'étalent en crêtes étroites, parfois tranchantes, inclinées en talus roides et d'un accès difficile. A mi-hauteur de ces sommets détachés, et comme leur faisant cortège, une multitude de mornes, restes de volcans secondaires, s'abaissent en coteaux moins abrupts, les uns ombragés de forêts ou cultivés, les autres stériles et nus. Après les volcans qui ont créé ces pics, ces cônes, ces pyramides, sont venus les tremblements qui les ont disloqués, ont déchiré la croûte du sol, haché les flancs des montagnes en crevasses et en précipices : obstacles dont souffrent à la fois les communications et les cultures.

» Au-dessus d'un sol chaud et poreux, atteignant par étages successifs de grandes élévations, l'atmosphère a pu amasser ses vivifiantes fraîcheurs, grâce aux immenses nappes marines qui entourent l'archipel. Grossies de celles qui se dégagent des bouches vaseuses de l'Orénoque, ces vapeurs, poussées par les vents d'est sur les flancs et la cime des montagnes, s'y condensent en nuages et en brumes, s'y fondent bientôt en pluies dont la succession dure depuis juillet jusqu'en octobre. La quantité annuelle de pluie dépasse une moyenne de deux mètres. Après s'être dépensée en partie au profit d'une magnifique végétation forestière, cette eau bondit en cascades et forme des cours également précieux pour les campagnes et les villes, comme irrigation et force motrice. A vol d'oiseau, le système hydrographique de l'île, au lieu de ce réseau ramifié que dessinent les fleuves qui coulent à travers les assises stratifiées du globe terrestre, ne présente qu'une profusion de veines liquides, isolées et indépendantes; elles courent précipitamment du haut des monts à la mer, quand la main de l'homme ne les a pas détournées vers quelque habitation, et entraînent sur le littoral une couche épaisse d'alluvions,

qui deviennent des terres privilégiées pour la culture de la canne à sucre. »

Jules DUVAL[1],
Les colonies et la politique coloniale de la France.
(Paris, 1860, Arthus Bertrand.)

Le serpent trigonocéphale à la Martinique.

« S'il est un pays où il serait enivrant d'admirer la nature, de s'y enfoncer, de s'y perdre, de s'y abîmer, c'est bien la Martinique : il n'y faut pas songer : promenades à pied autre part que sur les routes, et encore les routes ne sont-elles pas très sûres, courses dans les bois, repos sur l'herbe, flâneries dehors, *farniente* de çà, de là, au hasard, tout cela est impossible ; le trigonocéphale fer-de-lance, reptile habitant les îles Martinique et Sainte-Lucie, et n'habitant que là dans le monde entier, veille, toujours prêt à s'élancer sur l'homme, et veille partout. On en rencontre souvent dans les environs immédiats des habitations, des villages; on en a tué beaucoup dans les jardins de l'hôpital militaire qui touche à Fort-de-France; on en a tué jusque dans la maison du gouverneur, située au beau milieu de la ville.

» Ce serpent est, d'après M. Rufz, le plus venimeux des serpents connus. Il peut atteindre la longueur de deux à trois mètres et la grosseur du poignet; il est d'autant plus dangereux qu'il ne se trahit par aucun signal. Le serpent à sonnettes avertit de sa présence par son cliquetis, le serpent corail peut être signalé facilement à cause de sa couleur; d'ailleurs ces serpents sont relativement petits, ils s'élancent rarement et l'on peut avoir quelque chance de s'en préserver à l'aide de fortes chaussures. Le trigonocéphale, au contraire, sauf peut-être par son odeur, et encore faut-il en avoir une grande habitude, ne s'annonce par rien; il est noirâtre, sa teinte est semblable à celle de la terre ; il voyage peu, il se blottit le long des routes, dans

1. Sur M. Jules Duval, V. p. 56.

les champs de cannes à sucre, se contourne en spirale dans une position où il est dit *lové*, et attend : sur le premier gibier qui passe, fût-ce un rat, un manicou ou un homme, le serpent s'élance ; son effroyable tête peut atteindre à plus d'un mètre au-dessus du sol. La victime, une fois mordue, s'affaisse immédiatement sur elle-même et perd connaissance ; c'est au moins le cas le plus fréquent. De nouvelles morsures viennent hâter sa mort quand celle-ci n'a pas été amenée immédiatement par la première infiltration du venin... La présence du trigonocéphale à la Martinique exige, pour le coupage des cannes, un mode tout particulier. Les travailleurs se placent en rond en se dirigeant vers un centre unique. Quand le champ est réduit à un cercle de dix à douze mètres de diamètre, on cesse de travailler et l'on brûle. Les serpents effrayés se sauvent et sont exterminés[1]. »

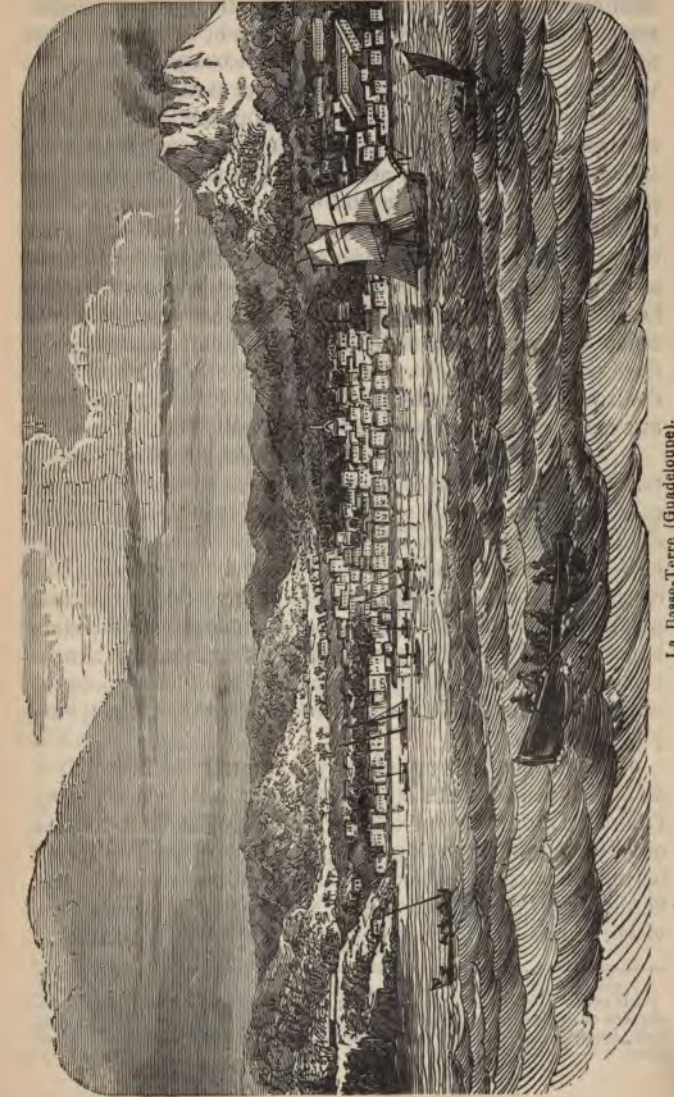
Victor MEIGNAN[2],
Aux Antilles.
(Paris, 1878, in-18, Plon.)

Conditions hygiéniques de la classe ouvrière à la Guadeloupe.

« Les conditions de la vie ordinaire des gens de la classe aisée sont en général satisfaisantes. Grâce à un certain

1. Voici quelques renseignements qui complètent, et sur un point contredisent ceux du voyageur cité plus haut. « Cette terre serait un séjour délicieux, » n'était le trigonocéphale, un des plus venimeux serpents qu'il y ait au monde. » Il se glisse partout, dans les cultures, les champs de cannes à sucre, les » abords des maisons ; souvent il s'enhardit jusqu'à pénétrer dans les cases à la » poursuite des souris ou des rats. On en a trouvé dans les lits. La morsure de » ce reptile est presque toujours fatale ; la science ne sait pas encore en neutraliser le venin ; et quant aux vieilles négresses rebouteuses, prétendues » charmeuses, le résultat bien constaté de leurs incantations, de leurs massages, de leurs affreux bouillons d'herbes, c'est d'ajouter aux souffrances » d'un patient condamné à mourir. On ne cite point de cas authentique de » guérison. Ces terribles serpents ont parfois jusqu'à sept pieds de long. Ils » n'attaquent point l'homme et fuient au moindre bruit ; mais lorsque la malechance veut qu'on mette le pied sur un trigonocéphale engourdi par un » copieux repas, il se redresse soudain et se venge par une mortelle blessure. » Le jour, ces reptiles dorment dans leur trou ; le soir, ils vont à la maraude, » et, comme ils aiment les terrains battus, les routes et les sentiers en sont » couverts. Ni promesses ni menaces ne décideraient un indigène à sortir entre » le coucher et le lever du soleil. Toute la nuit les serpents règnent en maîtres » sur l'île. » (A. RECLUS, *Explorations à Panama et au Darien.*)

2. On doit encore à M. V. Meignan un très intéressant récit de voyage en Sibérie et Laponie, intitulé *de Paris à Pékin par terre.* (Paris, Plon, in-18, 1876.)



La Basse-Terre (Guadeloupe).

bien-être, ils ont seulement à lutter contre les causes générales de maladies inhérentes au climat et à la nature du sol. Quant aux Européens, tous employés ou militaires, ils vivent dans des conditions relativement favorables[1].

» La classe ouvrière, composée de travailleurs attachés à la terre, créoles, noirs ou métis, noirs provenant d'Afrique, Indiens, professe le plus profond mépris pour les règles les plus élémentaires de l'hygiène. Cependant il y a une différence à établir entre les travailleurs libres et les immigrants engagés pour plusieurs années. Le propriétaire du sol lutte contre l'apathie ou l'ignorance de ces derniers, choisit pour l'emplacement de leurs cases l'endroit le plus salubre; veille à la construction de ces cases. Leur nourriture est fixée par un règlement administratif, à l'exécution duquel des agents spéciaux tiennent la main. Elle est conforme aux goûts et aux habitudes de ces travailleurs...

» ... Les autres ouvriers, noirs ou métis, sont en général mal logés. Partout où le noir est libre de se construire une case, il l'établit le plus souvent dans un endroit écarté, près d'un cours d'eau, et au milieu d'arbres et de bananiers, qui entretiennent sur le sol une humidité constante. Cette case, construite en planches mal jointes ou avec des gaulettes, n'a pas d'autre plancher que le sol nu; parfois un lit, mais le plus souvent des planches sur deux tréteaux ou une simple natte étendue sur la terre, voilà l'ameublement de la cabane: le hamac, si commode et hygiénique, est peu employé par le noir.

» Les cases mesurent en moyenne quatre à cinq mètres de côté et sont divisées en deux pièces; celles-ci, séparées l'une de l'autre par un cadre garni d'étoffe, n'ont comme ouvertures que la porte et une petite fenêtre que l'on ferme hermétiquement le soir. C'est là qu'habite pêle-mêle une famille, souvent nombreuse. L'atmosphère intérieure est viciée de plus par la fumée de la cuisine; l'air n'est renou-

1. Il existe à la Guadeloupe deux maladies endémiques : les fièvres paludéennes et les affections abdominales, dont la principale est la dyssenterie. Il faut joindre à ces maladies l'hépatite et de fréquentes épidémies de fièvre jaune.

velé, pendant la nuit, qu'à travers les interstices des planches qui forment la muraille extérieure, ou les intervalles qui séparent celles-ci de la toiture. Le nègre a horreur de l'air pur et frais. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est le refroidissement ; et cependant il s'y trouve exposé sans cesse, autant par cette mauvaise disposition de son logis, que par la manière dont il s'habille. Son vêtement, en effet, consiste en un pantalon de toile ou de coton : la femme est vêtue d'une simple robe, souvent en mauvais état. Les plus soigneux ont une casaque de laine, qu'ils portent aussi bien pendant la chaleur du jour que sous la fraîcheur du soir. Le nègre va toujours pieds nus : il est superflu d'ajouter qu'il ne songe guère, par les jours de pluie, à se garantir de l'eau de ciel.

» Le nègre de la campagne se nourrit mal : souvent même sa nourriture est insuffisante et de médiocre qualité. Elle se compose de farine de manioc, de racines, de légumes et de morue. Dans la saison des fruits, il s'en nourrit presque exclusivement. Pour boisson, il n'a que l'eau et le tafia, dont il fait trop souvent abus. Il passe souvent une partie de la nuit en danses, fêtes ou excursions pour visiter des amis éloignés. Il reprend son travail le lendemain, à l'heure habituelle, sans qu'un repos suffisant ait réparé ses forces. Malgré ce genre de vie, la santé du noir est généralement bonne, lorsqu'il habite une localité salubre ; mais on comprend que les maladies épidémiques aient grande prise sur cette race. »

D[r] H. Rey, médecin principal de la marine.

(*Revue maritime et coloniale*, 1878, t. LVIII.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Abad (J.-R.). *La République dominicaine.* — (Santo-Domingo, 1889.)

Ardouin. *Etudes sur l'histoire de l'île d'Haïti.* — (Paris, 1855-1860, 11 vol. in-8°.)

Ardouin. *Géographie de l'île d'Haïti.* — (Paris, 1856.)

Aube (U.). *La Martinique.* — (Paris, 1882, in-8°, Berger-Levrault.)

Bonneau (A.). *Haïti, ses progrès, son avenir*, etc., *et une bibliographie.* — (Paris, 1862, in-8°, Dentu.)

Bouinais. *La Guadeloupe.* — (Paris, 1880, in-8°, Delagrave.)

Dessalles (Adrien). *Histoire générale des Antilles.* — (Paris, 1847-48, 5 vol. in-8°, France.)

DUTERTRE (R. P.). *Histoire générale des îles de Saint-Christophe, la Guadeloupe, la Martinique et autres dans l'Amérique.* — (Paris, 1654.)
DUVAL (J.). *Les colonies et la pol. colon. de la France.* — (Paris, 1860, in-8°.)
ELDIN (Fr.). *Haïti, treize ans de séjour aux Antilles.* — (Toulouse. 1879, in-12.)
GAFFAREL (Paul). *Les colonies françaises.* — (Paris, in-8°, 1860.)
GUET. *Origines de la Martinique.* — (1893, in-8°.)
GUILLON (E.) *Les colonies françaises.* — (Paris, in-8°, 1881.)
HOMMAIRE DE HELL (Mme). *La Martinique.* — (Paris, 1870, in-8°.)
HUC (Th.). *La Martinique.* — (Paris, 1877, in-8°, Challamel.)
LABAT (G.) *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique.* — (Paris, 1722.)
LACOUR. *Histoire de la Guadeloupe.* — (Paris, 1858, in-8°.)
LA SELVE (E.). *Le pays des nègres.* — (Paris, in-12, 1881, Hachette.)
LEPELLETIER DE SAINT-REMY. *Les colonies françaises depuis l'abolition de l'esclavage.* — (Paris, in-8°, Guillaumin.)
LEROY-BEAULIEU (Paul). *De la colonisation chez les peuples modernes.* — (Paris. in-8°, 1874, Guillaumin.)
MEIGNAN (V.). *Aux Antilles.* — (Paris, 1878, in-18, Plon.)
MOREAU DE JONNÈS. *Tableau du climat des Antilles; — Histoire physique des Antilles.* — (Paris, 1817-1822, 2 vol. in-8°.)
MOREAU DE SAINT-RÉMY. *Descr. de St-Domingue.* — (Paris, 1876, 2 vol. in-8°.)
NAU (baron). *Histoire des caciques d'Haïti.* — (Paris, 1855.)
PARDON. *La Martinique, de sa découv. jusqu'à nos jours.* — (Paris, 1877, in-8°.)
PIRON (Hipp.). *Cuba, Santiago,* etc. — (Paris, 1876, in-18, Plon.)
PORFIRIO VALIENTE. *Réforme à Cuba et Porto-Rico.* — (Paris, 1869, in-8°.)
PROZYNSKI (B.). *Les chemins de fer à la Martinique.* — (Fort-de-France, 1880.)
RAMON DE LA SAGRA. *Histoire de l'île de Cuba.* — (Paris, 1857, in-8°.)
RAMBAUD. *Les colonies françaises.* — (Paris, in-8°, 1886.)
REGNAULT (Elias). *Histoire des Antilles.* — (*Univers pittoresque*, 1849.)
SAINTE-CLAIRE DEVILLE. *Hypsométrie des Antilles.* — (Paris, 1864, in-4°.)
SAINT-REMY. *Pétion et Haïti.* — (Paris, 1864, 5 vol. in-18, Durand.)
VERBRUGGHE (L. et G.). *Promenades et chasses dans l'Amérique du Nord.* — (Paris, 1879, in-18, Lévy.)
BALLON. *Cuba. — Past and Present.* — (Boston, 1885.)
BENOIST. *L'Espagne et la crise coloniale.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1897.)
VARIGNY (DE). *Le monde antilien.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1894.)
GALLENGA. *The Pearl of the Antilles.* — (Londres, 1873, in-8°.)
PEZUELO. *Hist. de la Isla de Cuba.* — (Madrid, 1864, 4 vol.)
— *Mapa de la isla de Cuba.* — (Madrid, 1895, 4 feuilles au 1/500 000.

AMPÈRE (J.-J.). *La Havane et Cuba.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1853. ***Annuaire de la Martinique***, public. annuelle, in-8°.)
D'AVRAINVILLE. *Statistique agricole et commerciale de la Martinique et de la Guadeloupe.* — (*Revue maritime*, février, mars 1873.)
BÉLANGER. *Essais de culture du quinquina à la Martinique.* — (*Revue maritime*, XXVIII, 1870.)
BIONNE. *La Martinique ; la Guadeloupe.* — (*Explorateur*, 1877.)
CAPITAINE. *Marie-Galante; la Désirade et les Saintes; Saint-Martin et Saint-Barthélemy.* — (*Explorateur*, 1877.)
CASPARI. *Une mission à la Guadeloupe.* — (*Revue maritime*, oct. 1871.)
COCHUT. *L'insurrection cubaine.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1869.)
DANA (R.). *Voyage à Cuba.* — (*Tour du Monde*, 1860.)
DUVAL (Jules). *La Martinique et la Guadeloupe.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1860.)
DUVAL (J.). *Belain d'Esnambuc et les Normands aux Antilles.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, 1864, t. II.)
DUVERGIER DE HAURANNE. *Cuba et les Antilles.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er sept., 1er et 15 oct. 1866.)

D'ETROYAT. *L'ouragan du 21 août à Saint-Thomas.* — (*Revue maritime*, XXXI, 1871.)
GIRARD DE BARCERIE. *Station navale des Antilles.* — (*Archives de médecine navale*, août 1874).
GODIN. *Cession de Saint-Barthélemy à la France.* — (*Revue géographique internationale*, janvier 1878.)
DU HAILLY. *Les Antilles françaises.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1863, 1864.)
JANNAUT. *L'île Saint-Domingue.* — (*Explorateur*, 7 oct. 1875.)
LANDÉ (L.-L.). *Question cubaine.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1874.)
LA SELVE (E.). *La république d'Haïti.* — (*Tour du Monde*, 2ᵉ sem. 1879.)
LEPELLETIER SAINT-REMY. *Saint-Domingue et les nouveaux intérêts de l'Espagne.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1ᵉʳ juin 1861.)
LOMBARD. *La Martinique et les erreurs des géographes.* — (*Rev. scient.*, 1884 et 1885.)
MARGRY (P.). *Origine française des pays d'outre-mer; les seigneurs de la Martinique.* — (*Revue maritime*, 1878.)
PLAUCHUT (E.). *Annexion de Saint-Barthélemy à la France.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1879.)
PASTRANA et LAVALLÉE. *Esquisse de l'île Puerto-Rico.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1864.)
ROUZIER. *Dictionnaire géographique et administratif d'Haïti*, ill. (Paris in-8°.)
POIRIER. *Lettre écrite des îles danoises.* — (*Ann. de la prop. de la foi*, juillet 1867.)
QUATRELLE. *L'île de Cuba avant l'insurrection.* — (*Revue politique et littéraire*, 29 avril, 28 mai, 4, 18 janvier, 23, 30 juillet, 27 août 1881.)
REY (H.). *Etude sur la Guadeloupe.* — (*Revue maritime*, 1878.)
— *Etude sur la Martinique.* — (In-8°, 1881.)
RICQUE (Camille). *Haïti et les Haïtiens.* — (*Nouv. ann. des voyages*, mai 1866.)
ROMEY (Ch.). *L'île de Cuba et les réformes.* — (*Journal des Écon.*, juin 1873.)
THOMASSY (Raymond). *Etudes de géologie physique sur les îles Bahama.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, nov. 1864.)
TROLLOPE (Ant.). *Voyage aux Indes occidentales.* — (*Tour du Monde*, 1860.)
X***. *Journal d'un naturaliste à la Jamaïque.* — (*Revue britannique*, juin, juillet, août 1853.)
X***. *L'île de Cuba, la Havane, l'insurrection cubaine.* — (*Revue brit.*, juin 1873.)
X***. *Renseignements inédits sur les flibustiers aux Indes occidentales au dix-septième siècle.* — (*Revue maritime*, 1872.)
X***. *La Martinique, son passé, etc.* — (*Economiste français*, 1877.)

VALLON. *Carte de la Guadeloupe.* (1863.)
— *Cartes générales de la Guadeloupe et de la Martinique.* — (*Dépôt de la marine*, 1875.)
— *Carte de la Guadeloupe*, en 4 feuilles.

CHAPITRE III

ISTHME DE PANAMA

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

Politiquement, l'isthme de *Panama* dépend des Etats-Unis de Colombie; géographiquement, il fait partie de la longue bande de terre qui, sur une longueur de 2300 kilomètres, rattache l'une à l'autre les deux grandes masses péninsulaires du continent américain.

Un seul isthme, dans cette région où on en distingue un grand nombre, est plus étroit que celui de Panama; c'est l'isthme de *San-Blas,* qui n'a que 50 kilomètres, de l'embouchure du *Bayano* (Pacifique), à celle du *Nercalegua* (Atlantique). L'isthme de Panama en a 56, de la baie de *Limon* à l'embouchure du *Río-Grande* (Pacifique). L'isthme le plus favorisé pour la faible altitude des cols est celui de *Rivas*, dans le Nicaragua, où le col de *Guiscoyol* à 46 mètres de hauteur, tandis que le col de la *Culebra*, où passe le chemin de fer de Colon à Panama, en a 82. Le littoral de l'Atlantique est bas, marécageux, bordé de palétuviers et souvent d'une épaisse ceinture de coraux (baie de Limon, et embouchure du Chagres); la côte du Pacifique est plus élevée; le *Cerro de Cabras* (500 m.), le pic de l'*Ancon* (170) se dressent au bord de la mer; sur ce rivage sont les îles très salubres des *Tabogas*, des *Naos, Perico, Flamenco.*

L'isthme est parsemé de collines et de sommets en forme de pics ou de dômes; il est difficile d'y reconnaître un faîte de partage; l'arête de la Cordillère est interrompue; au nord-est, elle se relève près de Porto-Bello, au massif de *Santa-Clara* (1 000 m.) et se prolonge dans la Colombie; à l'ouest elle se termine au pic de *Trinidad* (1 500 m.) d'où se détache à travers l'isthme un contrefort oblique s'abaissant à 82 mètres, au col de la *Culebra*, lieu de passage de la voie ferrée et du futur canal interocéanique. C'est ce contrefort qui détermine la direction des deux versants.

Le versant de l'Atlantique a pour cours d'eau principal le rio *Chagres* (110 kilom.) qui descend des montagnes du nord-est, à travers des gorges étroites, et passe à *Cruces*, de là à *Matachin*, où il rencontre le chemin de fer, coule ensuite de l'est à l'ouest jusqu'à *Barbacoas*, où la voie ferrée le traverse, et du sud-est au nord-ouest jusqu'au fort de Chagres. Son cours semé de rapides jusqu'à Trinidad, est ensuite très lent jusqu'à la mer (profondeur de 4 à 5 mètres en moyenne). Ses affluents principaux, sont à droite, le *Frijole* et le *Gatun;* à gauche, le *Chilibre*, le *Quebrada,* le *Trinidad*. De grands travaux seront faits dans le but de détourner le cours du Chagres pour le passage du canal. Dans le Pacifique, à l'ouest de Panama, se jette le *Río-Grande*, que le chemin de fer coupe également, et, près de la baie Vacca-di-Monte, le rio *Bernardino,* issu de la Sierra-Veragua.

Le climat de l'isthme est en général supportable. L'année a deux saisons, la saison sèche ou été (verano), et la saison pluvieuse ou hiver (de mai à novembre). Durant la saison sèche, la température varie entre 21 et 35 degrés, durant la saison des pluies, entre 24 et 30. L'été, la brise du nord rafraîchit l'atmosphère; l'hiver, les orages journaliers tempèrent la chaleur. Le choléra et la fièvre jaune, qui ravagent souvent les régions

intertropicales, y sont inconnues[1]. La nature, dans l'isthme, est merveilleusement opulente; les explorateurs ont pu comparer les forêts vierges du Darien à celles du bassin des Amazones; la faune est très variée aussi, et le sol cache des mines d'or. Mais l'homme est inférieur à la nature; indolente et molle, la population ne saurait fournir une sérieuse armée de travailleurs. « L'Indien se plie mal, écrit M. Verbrugghe, aux exigences » d'un travail régulier; il lui manque la force physique et la force morale; » il marche sans relâche dans sa forêt, guette, tout un jour immobile, le » poisson de ses fleuves, mais il refuse de se courber pour creuser la » terre. En de rares endroits seulement, il se montre hostile, et cette » hostilité se tourne surtout contre les nègres, qui font à grand fracas » invasion dans sa forêt, frappent les arbres à caoutchouc de leurs haches » et font fuir le gibier.

» Le nègre, bien plus que l'Indien, deviendra un auxiliaire pour le per» cement de l'isthme; un grand nombre parmi eux sera employé utile» ment à l'ouverture des sentiers préalables, car leur adresse à manier le » sabre droit est merveilleux; quelques-uns le manœuvrent avec la même » dextérité de la main droite et de la main gauche, et leur rapide mou» linet à courbes entrecroisées abat sans arrêt lianes et arbustes. Ils sont » excellents bûcherons et excellents mariniers. Ils guident leurs pirogues » à travers les rapides les plus dangereux, et la vigueur de leurs bras le » cède à peine à la sûreté de leur regard. Le capataz José (pendant les » expéditions dirigées par M. Wyse), chargé de couper un chemin en » droite ligne, atteignait son but par une suite de jalonnements à l'*œil*, » sans que, sur une distance de plusieurs kilomètres, la boussole accusât » une erreur sensible. » Ces noirs du Choco et du Sinu, qui sont d'excellents guides et d'admirables trappeurs, ne sont souvent que de méchants terrassiers; mais il reste à la Compagnie interocéanique une ressource qui suffira à tous ses travaux, le précieux secours des coolies Chinois qui ne se feront pas prier pour lui prêter main-forte.

L'isthme de Panama a été dès l'origine le grand chemin des émigrants aux mines d'or du Mexique et de Californie : les étapes, Panama, Gorgone, Cruces, Gatun étaient bien connues des voyageurs avant la construction du chemin de fer de Colon. Aussi toute une bande de scélérats s'était-elle formée dans l'isthme, trouvant profit à égorger et dépouiller les voyageurs isolés ou attardés. Souvent le courrier même fut attaqué; les pirogues, qui transportaient les voyageurs, étaient coulées par les mariniers eux-mêmes. Un jeune Américain de vingt ans à peine, Ran Runnell, organisa une petite troupe de batteurs d'estrade, proclama la loi de Lynch, et pendit un tel nombre de ces misérables, que les autres, perdant confiance, et ne trouvant plus assez de sécurité dans le pays, s'enfuirent et ne reparurent plus. C'était vers 1850 : l'établissement du chemin de fer a éloigné tout péril de ce genre; dans l'intérieur, les cases sont nombreuses et hospitalières, et les explorations possibles.

---

1. Il convient d'en excepter les côtes marécageuses et malsaines de l'Atlantique, notamment les environs de Chagres. Il semble qu'on ait exagéré l'insalubrité du climat de Colon, qui a pâti du voisinage de la pestilentielle cité de Chagres. (V. plus loin, page 346.)

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les exploitations et les projets de percement des isthmes.

Les premiers marins qui abordèrent aux plages d'Amérique conçurent la pensée de rompre l'étroite barrière qui sépare les deux océans. L'idée du percement de l'isthme américain naquit le jour où Vasco Nuñez de Balboa, avant tous les autres Européens, fit la traversée et découvrit la *Tuyra* (Darien) et le vaste golfe situé à son embouchure (1513). Fernand Cortès songea à couper l'isthme de Tehuantepec, et le fit explorer dans ce dessein (1522). On n'y trouva pas ce qu'on cherchait : un passage naturel maritime ou fluvial. En 1554, les excursions de Gil Gonzalès d'Avila au Nicaragua, celle de Pizarre à Panama furent infructueuses, et le conseil espagnol des Indes, intéressé à garder le monopole du commerce de l'Amérique centrale, paralysa les projets de Charles-Quint et de Philippe II : il arracha même à ce dernier un arrêt qui condamnait à la peine de mort quiconque, sans une permission expresse, remonterait les rivières de l'isthme ou présenterait un projet de réunion des deux océans.

Pendant un siècle environ, la question parut abandonnée. En 1698, l'Anglais William Paterson fonda, sur la côte du Darien, la colonie de New-Edimbourg, chercha un passage à travers la Cordillère, et au retour présenta à Guillaume III un mémoire intitulé : *les Quatre Passes de Paterson*. Les discordes religieuses entre anglicans et presbytériens, les assauts des Indiens et des Espagnols qui détruisirent les postes écossais, firent échouer tout projet. A la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, l'Amérique espagnole, après l'Amérique anglaise, s'affranchit de la domination de la métropole. Dès lors, les projets de percement de l'isthme se sont suivis sans interruption, sans lasser jamais l'attention des politiques, des savants et des commerçants.

Nous n'essayerons pas ici d'en retracer l'histoire un peu monotone, malgré de tragiques épisodes; nous nous contenterons de rappeler les principales expéditions. William Pitt proposa, en 1800, le percement de l'isthme de Nicaragua; l'opposition de John Adams, président des Etats-Unis, fit ajourner et abandonner l'entreprise. Sous les auspices de Guillaume Ier de Nassau, roi des Pays-Bas, le général Nerveer la reprit sans plus de succès (1829). En même temps, Simon Bolivar faisait explorer l'isthme de Panama par des ingénieurs anglais et suédois : en 1833, les ingénieurs français Sablas et Morel; en 1835, le colonel anglais Biddle, après de nouvelles études, concluaient à l'impossibilité du percement. En 1841, le général Remy de Puydt, aide de camp du roi des Belges, Léopold Ier, étudia un nouveau tracé par le Guatémala; en 1843, MM. José de Garay et Gaetano Morro proposèrent un canal par le Tehuantepec. La même année, le gouvernement de Louis-Philippe chargeait les ingénieurs Napoléon Garella et de Courtines de chercher encore, entre la ville de Panama et l'embouchure du Chagres, la ligne la plus propre à l'établissement d'une communication maritime; le rapport conclut une fois de plus à l'impossibilité de l'entreprise, faute d'une quantité d'eau suffisante pour l'alimentation permanente des trente écluses nécessaires, et faute

de ports convenables sur l'un et l'autre océan. MM. Garella[1] et de Courtines avaient d'ailleurs réussi par leurs travaux à établir d'une manière incontestable l'égalité du niveau moyen entre les deux océans; ils proposaient en outre, comme immédiatement praticable, un plan de chemin de fer interocéanique. Les deux tracés furent terminés en 1844. Une compagnie française se forma pour la construction du railway; mais la souscription du capital traîna en longueur; la révolution de 1848 survint, la concession obtenue était à son terme. Elle fut recueillie par une société américaine au nom de laquelle les ingénieurs Totten et Aspinwall construisirent la voie ferrée qui réunit Colon à Panama. (Voy. p. 358.)

Une tentative de colonisation prussienne dans le pays des Mosquitos, qui devait précéder de nouvelles recherches dans le Nicaragua, fut combattue par l'illustre de Humboldt, et n'aboutit pas (1844). Un autre projet dans la même région fit alors un certain bruit, à cause de l'homme qui le prit sous son patronage. Le prince Louis-Napoléon, alors enfermé dans la citadelle de Ham, reçut la visite de M. Castillon, chargé d'affaires des républiques du Centre-Amérique, qui lui fit part de ses projets de canal. Le prisonnier fut séduit, un officier dévoué alla explorer l'isthme, et le canal projeté reçut le nom de Napoléon. Le prince envoya à M. Thiers un long mémoire très consciencieusement élaboré, et déclara que, renonçant désormais à la politique, il n'avait plus qu'une ambition, c'était de devenir entrepreneur général du canal projeté. Le ministre ne répondit pas. Dès lors Louis-Napoléon forma un autre projet, celui de s'enfuir, et s'évada en effet de la forteresse (1846). Arrivé à Londres, il s'occupa activement du Nicaragua, et organisa même une compagnie financière pour les travaux. Tout à coup éclata la révolution de 1848; le prince crut devoir renoncer à l'Amérique; l'entrepreneur du canal devint candidat, puis président, puis empereur.

De 1845 à 1848, plus de vingt-cinq ingénieurs anglais, français, américains et suédois explorèrent l'isthme de Darien et le fleuve Atrato, sans pouvoir donner une solution pratique. Les Américains s'arrêtèrent à ce projet, et dirigèrent dans le Darien de nouvelles expéditions en 1857 et en 1861. En 1858, M. Félix Belly, mandataire d'une société française, fut chargé d'obtenir des gouvernements de Nicaragua et de Costa-Rica un privilège pour l'ouverture d'un canal. L'exploration échoua; M. Belly en a expliqué les raisons dans plusieurs travaux remarquables. Le traité de 1868 signé entre MM. Michel Chevalier et Ayon, ministre des affaires étrangères à Nicaragua resta également lettre morte. Les deux voyages de M. Lucien de Puydt au Darien, accomplis avec intrépidité en 1861 et 1864, révélèrent un passage praticable dans la Cordillère, et la possibilité d'un canal sans tunnel et sans écluses.

C'est alors que les Etats-Unis, jusque-là indifférents en apparence, intervinrent dans le choix des tracés. Jaloux de voir les étrangers, et les Français en particulier, poursuivre avec ténacité ces projets de canal, ils évoquèrent la fameuse doctrine de Monroë[2], et, en 1870, le Congrès vota que le gouvernement prenait à sa charge les frais d'une étude complète et

---

1. M. Garella est mort en 1858 des suites d'une maladie contractée dans son exploration de l'isthme.

2. *Doctrine de Monroë.* — Monroë était président des Etats-Unis en 1820, lorsque se manifesta dans les conseils des monarchies de l'Europe une recrudescence des idées légitimistes, féodales et absolutistes. La Sainte-Alliance étouffa par la force toutes les tentatives d'émancipation libérale des peuples. Les Etats-Unis s'émurent

sérieuse des isthmes. Deux expéditions richement dotées furent organisées. Celle du Tehuantepec avorta; celle du Nicaragua fut dirigée par Crosmann et Hartfeld. Crosmann périt au début, dévoré par un requin; Hartfeld déclara tout projet impraticable (1871-72). Enfin, en 1872, une autre commission, sous les ordres du commandant Selfridge, fut chargée d'examiner les tracés du sud, de Panama au Darien et au Choco. M. Selfridge arrêta définitivement un tracé entre le confluent du Napipi et de l'Atrato et le Pacifique; mais ce tracé comportait douze écluses de dix pieds de chute chacune. Il n'en réussit pas moins à faire condamner le projet de M. de Puydt, en déterminant la hauteur du col de la *Tanela* découvert par notre compatriote.

Il faut mentionner encore les explorations et les tracés plus récents des Américains MM. Lull et Menocal (1876), et ceux de nos compatriotes MM. Blanchet, Pouchet et Sautereau dans la région du Nicaragua. Ces canaux ne pouvaient être construits sans écluses.

Enfin, en novembre 1876, une expédition composée de vingt membres français et étrangers, à la tête desquels se trouvait M. l'ingénieur Celler,

---

de la restauration de l'absolutisme en Espagne, craignirent pour les colonies américaines devenues indépendantes, et firent cause commune avec les républiques récemment fondées dans le Nouveau-Monde. Monroë se fit l'interprète de cette détermination dans un message adressé au Congrès, au mois de décembre 1823. La doctrine, devenue fameuse sous le nom de *doctrine Monroë*, peut se résumer dans cette formule : *L'Amérique aux Américains*. Depuis l'homme d'Etat qui l'avait adoptée comme une garantie, cette politique d'exclusion a été singulièrement exagérée et dénaturée par ses concitoyens qui la font servir aux intérêts particuliers de l'Union bien plus qu'aux intérêts généraux de l'Amérique elle-même. Voici la partie la plus significative du message de Monroë, où la *doctrine* est exposée : « C'est toujours avec anxiété et sympathie que nous avons » assisté au spectacle des événements qui s'accomplissaient dans cette partie du » monde d'où nous avons tiré notre origine. Les citoyens des Etats-Unis nour- » rissent les sentiments les meilleurs pour la liberté et le bonheur de leurs » semblables de l'autre côté de l'Atlantique. Tant que la guerre a subsisté » entre les puissances européennes, nous nous sommes abstenus d'y prendre » part, de même qu'à toutes les affaires qui ne regardaient qu'elles : notre po- » litique nous le commandait. C'est seulement lorsque nos droits sont attaqués » ou sérieusement menacés que nous nous sentons blessés et que nous nous » préparons à nous défendre. Les événements qui se passent dans notre hémi- » sphère nous touchent plus immédiatement, par des raisons qui se présentent » d'elles-mêmes à tout observateur éclairé et impartial. Le système de politique » générale des Etats de la Sainte-Alliance diffère essentiellement sous ce rap- » port de celui de l'Amérique. Cette différence procède de celle qui existe dans » les institutions respectives. Notre nation est tout entière dévouée au main- » tien des institutions qui ont été acquises au prix de tant d'argent et de sang, » mûries par la sagesse de nos concitoyens les plus éclairés, et à l'ombre des- » quelles nous avons joui d'une prospérité sans exemple. En conséquence, c'est » un hommage que nous devons à la vérité et à notre désir de continuer nos re- » lations amicales avec les puissances alliées, de déclarer que nous considére- » rions comme dangereuse pour notre repos et pour notre sûreté toute tenta- » tive qu'elles feraient pour étendre leur système à une portion quelconque de » cet hémisphère. Nous nous sommes abstenus d'intervenir dans les colonies » ou dépendances réelles des différents Etats européens, et nous ferons de même » à l'avenir : mais pour ce qui est des Etats qui ont proclamé et fait prévaloir » leur existence indépendante, et dont après pleine considération, et conformé- » ment à de justes principes, nous avons reconnu l'indépendance, nous ne » pourrions regarder que comme une manifestation de sentiments hostiles aux » Etats-Unis toute intervention qui aurait pour objet de les opprimer ou d'en » contrôler, de quelque manière que ce fût, les destinées. »

partit sous le commandement de M. le lieutenant de vaisseau Lucien N.-B. Wyse, auquel s'était adjoint M. le lieutenant Armand Reclus[1]. Ils reconnurent les erreurs des renseignements fournis sur le Darien et portèrent leurs recherches sur les isthmes de San-Blas et de Panama. Après deux explorations accomplies à six mois d'intervalle, ils jugèrent que le tracé le plus favorable était en même temps le plus simple, celui d'une coupure à niveau sur une des parties les plus étroites de l'isthme, de la baie de Limon à la rade de Panama.

Le jour de la solution approchait. En 1875, lors du Congrès international des sciences géographiques tenu à Paris, on avait décidé la convocation, à une date postérieure, d'un jury international chargé de désigner le meilleur tracé et d'émettre un avis sur les conséquences économiques et financières de l'entreprise. Ce jury, composé d'ingénieurs, d'économistes, de géographes et d'explorateurs compétents et éprouvés, se réunit à l'hôtel de la Société de géographie de Paris, du 15 au 25 mai 1879; il pria M. de Lesseps d'accepter la présidence de ses travaux. « Un général qui a gagné une bataille ne refuse jamais d'en livrer une seconde. Je ferai pour le canal de Panama ce que j'ai fait pour le canal de Suez, » telle fut sa réponse.

On peut ramener à huit groupes différents les projets qui furent discutés dans les commissions du Congrès; la plupart furent défendus par les explorateurs et les auteurs eux-mêmes.

« 1° *Projet par l'isthme de Tehuantepec*, soutenu par M. de Garay, représentant du Mexique, de Ventosa à l'embouchure du Coazacoalco, longueur 250 kilom., avec plus de cent écluses.

» 2° *Projet du Nicaragua :* de Greytown (Atlantique) à l'anse de Brito (Pacifique), à travers les Etats de Nicaragua et de Costa-Rica, sur un parcours de 292 kilom., avec vingt-cinq écluses (MM. Blanchet, Lull, Menocal, Ammen, Belly).

» 3° et 4° *Projets de Panama :* De la baie de Limon à la rade de Panama (Nouvelle-Grenade), sur une longueur de 72 à 73 kilom.; le premier projet avec vingt-cinq écluses (M. Menocal); le second, sans écluses, avec ou sans tunnel (MM. de Lesseps, Wyse, Reclus).

» 5° *Projet de San-Blas :* Dans la partie la plus resserrée de l'isthme; de la baie de San-Blas à la rade de Chepillo (Pacifique), sur un parcours de 53 kilom., sans écluses, avec un tunnel de 16 kilom. (projet Kelley et Appleton).

» 6° et 7° *Projets du Darien méridional :* Le premier, de la rade d'Acanti au havre Darien et golfe San-Miguel à travers les Etats de Cauca et Panama, long de 125 kilom., avec un tunnel de 17 kilom. — Le second, du golfe d'Uraba au havre Darien, sur un parcours de 234 kilom. avec vingt-deux écluses (projets de MM. de Puydt et Selfrigde).

» 8° *Projet Atrato-Napipi :* Le plus méridional, du fond du golfe d'Uraba

1. Parmi les membres de l'expédition se trouvaient Olivier Bixio, fils du secrétaire du gouvernement provisoire de 1848, et Guido Musso, jeune ingénieur italien, appartenant à une des plus grandes familles de la péninsule. Le premier mourut d'une pneumonie sur les bords de la Tuyra; le second, d'une dysenterie au retour, à quatre journées de Santander.

à l'anse de Chiri-Chiri, le long du fleuve Atrato, pour venir déboucher après un parcours de 290 kilom., et par un tunnel de 6 kilom. sur l'océan Pacifique, après avoir traversé vingt-deux écluses (projet Selfridge). »

Le principe du canal à niveau, sans tunnel ni écluses, triompha dans le Congrès. Dans la dernière assemblée générale, le secrétaire général, M. Bionne[1], résuma les travaux de toutes les sections du Congrès, et proposa au vote la formule suivante :

« Le Congrès estime que le percement d'un canal interocéanique à » niveau constant, si désirable dans l'intérêt du commerce et de la navi- » gation, est possible ; et que ce canal maritime, pour répondre aux faci- » lités indispensables d'accès et d'utilisation que doit offrir avant tout un » passage de ce genre, devra être dirigé du golfe de Limon à la baie de » Panama. »

Le vote donna les résultats suivants : 74 oui, 8 non, 16 abstentions. C'était un triomphe éclatant pour MM. Wyse et Reclus dont le projet, très légèrement modifié, était ainsi adopté ; c'en était un aussi pour M. de Lesseps qui n'avait consenti à patronner que des projets de canal à niveau sans écluses ni tunnel.

Il fallait maintenant passer à l'exécution des plans. M. de Lesseps fit appel à la bonne volonté de tous, comme jadis pour le canal de Suez. La souscription ouverte en 1880 échoua : l'opposition la plus redoutable vint des Etats-Unis qui remirent en avant la fameuse doctrine de Monroë. M. de Lesseps déploya alors, malgré ses soixante-quinze ans, une activité inouïe. Il partit pour l'Amérique, fit des conférences dans toutes les grandes cités des Etats-Unis, visita Panama, Colon, explora l'isthme à son tour, défendit son projet en Angleterre, en Hollande, en Belgique, en France, dans des meetings, des banquets, des réunions populaires, devant des sociétés savantes, et, à force d'entrain, d'esprit et de bonne foi, finit par convaincre ses adversaires les plus tenaces. La souscription ouverte en 1881 eut un plein succès, et les travaux commencèrent immédiatement. D'après les devis approximatifs du Congrès, les dépenses devaient s'élever environ à 600 millions, et les travaux pourraient être exécutés en huit ans.

La tâche la plus difficile et la plus coûteuse fut de réunir dans une région déserte, couverte de marais empestés et de bois impénétrables, dénuée de toutes les ressources indispensables à la vie, éloignée de tout centre de civilisation, l'immense matériel et l'armée de travailleurs indispensables pour accomplir une œuvre aussi grandiose. Les ouvriers attirés par l'appât de gros salaires, très régulièrement payés, vinrent des contrées et des archipels les plus voisins. Sur les 12800 qui furent employés dans les terrassements, chantiers et ateliers du canal en 1885, la Jamaïque en fournit 9000, la Barbade 1300, Sainte-Lucie 500, la Martinique 800, Cuba 300, la Nouvelle-Orléans 550, le Vénézuela 270, Carthagène 140. Les employés et agents principaux des bureaux et des chantiers étaient des Européens au nombre de 670 environ parmi lesquels on comptait 530 Français. La moyenne de leurs appointements, suivant les capacités,

1. M. Henri Bionne, secrétaire général de l'œuvre du canal de Panama, est mort en 1881, à New-York, au retour d'un voyage dans l'isthme.

variait de 950 à 500 francs par mois. — Quant à l'outillage, après des tâtonnements et des essais coûteux, la Compagnie du canal se chargea de le fournir, à certaines conditions, aux entrepreneurs chargés des travaux du percement.

L'accumulation des engins destinés à vaincre les obstacles de la nature dans l'isthme a été vraiment formidable. En 1886, les 22 chantiers, fonderies et ateliers échelonnés sur le parcours du tracé, pouvaient disposer de 40 dragues à vapeur, de 145 bateaux transports ou chalands de différentes dimensions, de 30 remorqueurs, 106 excavateurs, 173 locomotives, plus de 13000 wagons ou wagonnets pour le transport des terres, 175 kilom. de voie ferrée, 130 locomobiles et machines, 500 pompes, etc. Un pareil déploiement de forces était nécessaire pour déterminer le succès. Il fallait ouvrir à travers le massif de la Culebra une tranchée à ciel ouvert, profonde de 110 mètres et longue de 14500; créer des ports aux deux extrémités du canal; corriger la différence du niveau des marées qui, en rade de Panama, s'élèvent à 5 mètres au-dessus des marées de Colon; enfin et surtout, creuser un nouveau lit au torrent dangereux du Chagres, dont les bouches immenses barraient la route au canal, et dont le volume, à l'époque des pluies, passait brusquement de 13 mètres à 600, 1200 et même 1930 mètres cubes d'eau par seconde. Les ingénieurs avaient résolu de l'endiguer par un barrage colossal construit à Gamboa, qui enfermerait les eaux du fleuve dans un lac artificiel pouvant tenir un milliard de mètres cubes et les déverserait dans l'ancien lit par des canaux de dérivation, longs de 44 kilomètres, larges de 40 mètres, profonds de 5. Aucun travail des Pharaons ou des Romains n'aurait pu être comparé un jour à l'œuvre du canal de Panama, si la science et l'industrie modernes, armées de capitaux, sortaient victorieuses de ce combat hardi et grandiose contre une nature meurtrière[1].

Quant aux avantages qui devaient résulter de la création de cette nouvelle route interocéanique, ils dépasseraient ceux du canal de Suez, et comme un nombre, en matière commerciale, a plus de valeur qu'un raisonnement, il suffit de dire que la diminution de route pour les navires allant d'Europe aux rivages de l'Amérique équinoxiale sera de 2500 lieues marines en moyenne; pour les navires allant de New-York en Chine, elle est de 1000; elle est de 3500 lieues entre New-York et San-Francisco ou New-York et Guayaquil[2]. Ainsi l'idée qui s'imposait aux *conquistadores* du seizième siècle, le désir qu'a eu quiconque a jeté les yeux sur la carte des deux Amériques, de supprimer cet obstacle qui oblige les navires à d'énormes détours, pourraient être réalisés; la barrière qui séparait l'Europe de l'Inde a disparu, celle qui isole l'Atlantique du Pacifique devait disparaître à son tour, et c'est à la France qu'allait revenir l'honneur d'avoir assuré définitivement le succès de ces entreprises grandioses, utiles,

---

1. En 1888, la Compagnie du Canal, modifiant ses plans primitifs, a décidé, pour hâter l'ouverture du canal et la fin de travaux coûteux, d'établir une série d'écluses dans la traversée de l'isthme. Voy. *Six mois à travers les États-Unis et à Panama*, par M. Tissandier, in-8°, 1886, Masson; les articles de M. Molinari, *Débats*, 1886; le *Génie civil*, année 1886.

2.

Ports.	Par le cap Horn	Par l'isthme.	Abréviation.
De Londres ou Liverpool à San-Francisco.	6800 lieues	3300	3500.
Du Havre à San-Francisco.	6500 —	3200	3300.
De Bordeaux à Valparaiso.	4400 —	3000	1400.
De Londres aux îles Sandwich.	6000 —	3200	2800.
De New-York à Valparaiso.	4300 —	1600	2700.
De New-York à San-Francisco.	6400 —	1700	4700.

suivant le mot de M. de Lesseps, au bien de l'humanité et à la civilisation du monde[1].

Le climat de l'isthme. Les légendes.

« Beaucoup parmi ceux qui apportent un projet de canal interocéanique sont incapables de présenter leurs rapports détaillés, car ils n'ont jamais vu la contrée dont ils parlent ou se sont rebutés trop vite : le pays, en effet, est difficile à

---

1. M. de Lesseps, malgré son grand âge, n'avait pas hésité à faire plusieurs fois le voyage de Paris à Panama, à travers l'isthme, toutes les fois que sa présence lui semblait nécessaire sur les chantiers, pour encourager les ouvriers et aussi ranimer la confiance des actionnaires et du public français un peu ébranlés par les attaques incessantes d'une presse hostile. Mais sa popularité et son prestige n'ont pu prévaloir jusqu'au bout contre les attaques, les défiances et les jalousies de l'étranger. La Compagnie universelle du Canal de Panama, constituée en 1881 avec un capital-actions de 300 millions, avait, par des émissions répétées, réalisé un capital de 1 059 716 000 francs, à la suite d'emprunts pénibles et coûteux. Quand la Compagnie eut décidé d'ouvrir des écluses à travers le massif de porphyre de la Culebra, on évalua à un milliard et demi la dépense totale à prévoir. Malgré tous les efforts de la Compagnie, les embarras pécuniaires amenèrent en 1889 la suspension des travaux et la liquidation de la Compagnie universelle du Canal de Panama. Des négociations ont été engagées avec la Colombie et obtenues en 1899 par les liquidateurs pour la garantie des créanciers. En même temps, l'entreprise du percement de l'isthme de Nicaragua, secondée par les Etats-Unis, était engagée et poursuivie avec ardeur.

Le percement de l'isthme de **Nicaragua** avait été proposé dès 1795 à la cour de Madrid. Le roi des Pays-Bas, *Guillaume Ier*, en fit faire une étude avant 1830. Les projets se succédèrent : en 1844, le prince *Louis-Napoléon*, dans la prison de Ham, élaborait le sien ; des ingénieurs français, MM. *Félix Belly*, *Thomé de Gamond*, *Durocher* (1858-59) et plus tard MM. *Blanchet* et *Virlet d'Aoust*, au congrès international de Paris, proposèrent des tracés de canal, avec ou sans écluses, en utilisant le grand lac Nicaragua. L'adoption du tracé à travers l'isthme de Panama, que patronnait M. *de Lesseps*, fit abandonner provisoirement ces entreprises. Toutefois les Américains des Etats-Unis utilisèrent pour le transit californien la grande dépression du Nicaragua ; ils corrigèrent les rapides du San-Juan, qui est l'émissaire du Nicaragua dans la mer des Antilles, et ouvrirent à leurs paquebots une route de San-Juan-del-Norte jusqu'à la rive occidentale du lac. Une route de terre reliait le débarcadère de la Virjen, sur le lac, au port de San-Juan-del-Sur, sur le Pacifique.

En 1885, les Etats-Unis reprirent le projet de percement de l'isthme de Nicaragua. De nouvelles études furent faites sous la direction de l'amiral Ammen et de l'ingénieur Menocal ; une compagnie du Canal de Nicaragua se forma, et fut autorisée par le Congrès des Etats-Unis à exécuter l'entreprise. Le capital de la Compagnie est de 100 millions de dollars, et pourra être porté à 200. Les travaux ont commencé en 1889, au mois de juin, à San-Juan-del-Norte (Greytown). D'immenses quantités de matériaux, machines, outils, bois, ont été réunies. Le canal partira de l'Atlantique au nord de Greytown, coupera le San-Juanillo, s'élèvera par une succession d'écluses dans les montagnes, empruntera les eaux du Nicaragua méridional, jusqu'à l'embouchure du rio Lajas, franchira le bassin de Tola, et, à l'aide de deux autres écluses, gagnera, parallèlement à la vallée du Rio Grande, le golfe et le port de Brito, sur l'Océan Pacifique. La Compagnie évalue à 169 milles environ la distance d'une mer à l'autre par le canal et le lac. Elle estime que le tonnage des bâtiments qui feront le transit sera de 7 millions de tonnes, et qu'à 2 dollars et demi par tonne, le tarif de passage produira un revenu annuel de 17 500 000 dollars. (*The Marit. ship Canal of Nicar.*, in-8°, New-York, 1890.) — *The Nicaragua Canal and the Monroe doctrine* (Londres, 1897) ; — *Nicaragua Canal Board* (Washington, 1897, avec cartes).

parcourir. Il faut, pour obtenir un résultat certain, faire preuve à tout moment d'une grande énergie de caractère et de santé; il faut lutter contre la forêt vierge, contre les hommes que l'on emploie, contre les maladies, contre soi-même. Il est presque impossible d'embrasser d'un coup d'œil la région entière; les vues panoramiques sont extrêmement rares; partout un rideau de verdure fait obstacle au regard, et ce rideau est si épais que l'on n'y peut pratiquer d'ouverture. A la suite de tâtonnements longs et douloureux, de marches et de contremarches fatigantes, de nivellements infructueux, on découvre enfin une vallée basse; et cette vallée, qui d'abord semblait favorable, s'étrangle bientôt entre des parois infranchissables : le défilé se resserre et se ferme; l'œuvre est à recommencer. On passe souvent de l'espérance au découragement, et, pour résister à tant d'alternatives, il a fallu aux chefs des expéditions un courage très calme, une foi très profonde et une volonté inflexible. Les chemins n'existent pas; la *machete*, ou grand coutelas des nègres, abat les arbustes trop serrés et livre un étroit passage hérissé d'épines : instruments, vivres et munitions se transportent à dos d'homme; on avance pas à pas; les observations sont fatigantes toujours, périlleuses souvent; elles se font dans l'eau, dans la vase ou sur des pentes précipitées; l'air ne circule point sous le dôme des feuillages, la chaleur est humide et lourde; les jours sont brûlants, les nuits sans fraîcheur. Les serpents, les fauves, nul n'y songe; mais les insectes livrent à l'explorateur une bataille incessante : les plaies s'enveniment et deviennent plus douloureuses [1]. L'inquiétude s'empare des porteurs : la crainte des

1. Il n'est pas un voyageur qui n'ait maudit cent fois ce fléau des régions tropicales. Dans toutes les relations, il y a le chapitre des moustiques. M. Paul Marcoy, dans une page spirituelle et vive, en retrace le cuisant souvenir : « Cent pages de points d'exclamation, les interjections les plus véhémentes, » tous les oh ! les ah ! les ouf ! les aïe ! et les hélas ! des langues humaines, » réunis, combinés, élevés à la centième puissance, ne donneront jamais qu'une » idée imparfaite de l'horrible supplice, de l'atroce torture, de la rage inces- » sante que vous font éprouver ces misérables insectes qui sont partout et ne » sont nulle part, qui vous assaillent sans pitié, vous frappent sans relâche, » trompent tous vos efforts, déjouent tous vos calculs, se rient de votre fureur » comme de votre souffrance, et, vous tenant haletant sous leur aiguillon, » insultent encore à votre défaite par une ironique fanfare. Au seul souvenir

Indiens augmente chez eux, à mesure qu'ils s'enfoncent dans l'intérieur; le chef doit calmer ces terreurs et faire taire ses propres souffrances, pour soulager celles de ses compagnons; il doit vaincre à la fois les hommes et la nature.

» Les Européens redoutent généralement le climat de l'isthme. Quelques-uns de ceux qui le visitèrent ont (peut-être pour se rehausser à leurs propres yeux) exagéré les fièvres et les empoisonnements paludéens de l'Amérique centrale. La construction du chemin de fer de Panama à Colon coûta la vie à quelques Chinois mal nourris, mal vêtus, surchargés de travail, traités comme des bêtes de somme. On répète complaisamment qu'un coolie est enterré sous chacune des traverses de la voie (près de 80000). La Compagnie du chemin de fer négligea longtemps de rectifier des erreurs aussi invraisemblables : n'avait-elle pas intérêt à effrayer d'autres compagnies qui peut-être lui auraient fait une concurrence acharnée? Vérification faite, les 20000 Chinois morts se réduisent à 400. Les Irlandais, grands buveurs de gin, furent beaucoup plus éprouvés. Les émigrants de Californie, forcés de traverser l'isthme de Panama, et obligés d'y séjourner plusieurs jours dans des conditions défavorables, ne redoutèrent jamais ce passage. Il est étrange que l'on ait fait à Panama, une des villes in-

» de ce tourbillon d'aiguilles volantes, de ce simoun de flèches acérées et » trempées dans un suc caustique, nous sentons un frisson courir le long de » notre moelle épinière et nos cheveux se hérisser sur notre front. Si l'Amérique » avait été découverte au temps de Dante Alighieri, et que le grand poète eût » pu expérimenter sur lui-même l'effet de la piqûre des moustiques, on aurait » vu dans son enfer quelque misérable damné, écumant et grinçant des dents » sous l'attaque de ces insectes. » (Paul Marcoy, *Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique.*)

« Le naturaliste Lyonnet a passé vingt ans de sa vie à étudier la chenille du » saule. Quel statisticien nous dira les siècles des siècles qu'il faudrait pour » décrire les *cousins*, les *tipules*, les *œstres*, les *mouches*, les *taons*, toutes les » troupes si diverses d'armes et d'uniformes de cette légion d'insectes qui, dans » les pays du soleil, monte à l'assaut du roi de la création?... Je mentionne en » passant les imperceptibles *jejenos*, les énormes *maringoas*, les *zancuos*, ainsi » baptisés d'après leurs longues pattes; les *alu*, les *tabanos*, les *congos*, grands » taons noirs à reflets métalliques, les *bravos* et les *rodadores*, dont les noms » féroces et bourreaux indiquent suffisamment les qualités. Les *gusanos* pro- » duisent des larves qui, noyées profondément dans les chairs, y creusent des » sillons et des trous. Un autre de ces affreux insectes pond dans le nez de » l'homme ou des grands animaux. » (A. Reclus, *Explorations aux isthmes de Panama et de Darien.*)



Gravé par L. Sonnet

tertropicales, à mon avis, les plus saines, une aussi détestable réputation.

» Certains points de la côte, il est vrai, abondent en maladies : Greytown, par exemple, construit au sein même des marais, entouré d'une large ceinture de mares stagnantes, est embourbé, pour ainsi dire, dans de grands espaces vaseux, inondés tour à tour et exposés à un soleil ardent, où se décompose une végétation abondante qui charge l'air de sporules et de bactéridies vénéneuses. D'autres régions également sont fiévreuses : les bouches de l'Atrato et les fanges du Trinidad, affluent du Chagres. L'on doit admettre que la mortalité augmente avec la longueur des terrains bas et des marécages traversés ; et cette mortalité est un énorme argument contre le Nicaragua[1].

» A Panama, les eaux descendent de sommets élevés ; la largeur de l'isthme ne dépasse pas soixante kilomètres, et la ligne de partage se trouve à dix lieues de l'Atlantique. L'écoulement des eaux y est donc fort rapide, les versants sont parfaitement drainés, de sorte que les marais ne peuvent trouver place que dans les parties les plus basses de la vallée et sur le rivage de l'Océan ; c'est-à-dire au confluent du rio Trinidad et sur les bords du Mindi ; leur longueur totale n'excède pas 11 kilomètres.

» Au Nicaragua, la plastique de la vallée est très différente : l'altitude du lac est si faible que les eaux de son déversoir le San-Juan, et celles des tributaires de ce fleuve, doivent parcourir une route de 200 kilomètres pour descendre de 33 mètres ; encore cette pente est-elle inégalement répartie, et à de courts rapides très inclinés succèdent de longs espaces plans, où les rivages sont de plain-pied et

1. « Pour ne pas médire du climat de l'isthme, il faut avoir appris dans la zone tempérée ce que c'est que la fièvre, après l'avoir appris sous les tropiques, oublier quelques menus inconvénients des régions chaudes, y compris l'inévitable éclosion de furoncles et d'ulcères, qui semble être ici la condition même et le gage de l'accoutumance au pays ; enfin n'avoir jamais été, durant trois ans de séjour, gravement malade à Panama, et surtout n'y avoir pas perdu d'être cher. » (De Coutouly.)

« S'il y a quelque chose d'énervant, d'insupportable, c'est d'être constamment, nuit et jour, enveloppé par une buée chaude ; on éprouve sans cesse l'oppression que l'on ressent chez nous lorsque le temps est très lourd et qu'un gros orage se prépare. » (Paul Mimande, *Revue Bleue*, 1892.)

souvent submergés. La moindre crue du fleuve fait épancher les eaux sur de larges surfaces : ainsi s'est formée une bande de marécages qui se prolonge pendant 120 kilomètres. En outre, à peine le San-Juan a-t-il quitté la région des collines qu'il se déchiquète, pour ainsi dire, en une multitude de ruisselets qui se mêlent, s'embrouillent, s'enchevêtrent et vont, au hasard d'un terrain mal défini, se confondre avec les autres rivières paresseuses et dormeuses de la côte ; ces ramifications sans nombre forment un immense marécage de plusieurs centaines de kilomètres carrés, et Greytown, dans ce vaste bourbier, semble mériter son surnom sinistre : *Tombeau des Européens*.

» Le Darien, moins connu, passa longtemps pour un des endroits les plus malsains du globe. Les rôles sanitaires de l'expédition américaine ont détruit en partie ces préventions; plus de deux cents hommes, non acclimatés, travaillèrent, exposés aux intempéries, privés souvent de nourriture ; un seul mourut..... noyé. Les précautions médicales indiquées par l'expérience suffisent à faire disparaître presque entièrement les dangers du climat ; ces précautions sont élémentaires : ne point garder de linge ni de vêtements mouillés, se baigner fréquemment, supprimer les boissons alcooliques, manger peu et éviter tout excès..... »

Louis Verbrugghe,
Le Canal interocéanique de Panama.
(Paris, broch. in-8°, 1879, Quantin.)

Colon.

« Colon est construit sur la pointe nord-ouest de la petite île de Manzanillo, formée par un banc de coraux sur lequel sont venus s'entasser des vases et des alluvions. Cette ville, si l'on peut l'appeler ainsi, compte 4000 habitants, répartis entre deux quartiers bien distincts. L'un s'élève sur un récif madréporique, sol ferme et sec dominant la mer de plus d'un mètre, il est occupé par les blancs, agents et employés du chemin de fer, négociants, etc. Ces étrangers habitent de grandes maisons à un étage, avec larges balcons

et vérandas immenses. Les matériaux de ces bâtisses, briques, chaux, fer, bois, tout sans exception vient des États-Unis ou d'Europe, déja travaillé, façonné, prêt à être monté. Ce quartier est sain et très propre ; la largeur du terre-plein est de deux cents mètres, puis aussitôt le marais commence. Le reste de la cité, plongeant dans les fondrières, est formé de deux ou trois rangées de cases parallèles à la ligne du chemin de fer, et bâties soit sur des pilotis et des terrassements tels quels, soit sur le remblai même de la voie. Celui-ci, fort large en certains endroits, a été directement établi sur la côte ouest de l'île de Manzanillo ; outre les rangées de cases, il porte encore les différents bâtiments de service : la gare, les magasins, les quais de débarquement. La rue qui porte le nom de Front-Street est encore assez considérable, mais les deux autres ne sont bordées que de cabanes de bois à un seul étage ; le rez-de-chaussée, enfoncé derrière un large auvent, est occupé par un petit magasin de détail, bouge quelconque, cantine ou maison de jeu, le tout construit en planches de caisses à savon, à cognac, à vermout, clouées avec quelques pointes ou attachées avec des lianes ; la moindre brise du large en jette la moitié par terre. Naturellement, ces cahutes logent des nègres ; naturellement aussi, l'endroit est d'une saleté repoussante[1] ; les immondices de toutes provenances, à peine poussées à quelques pas de la porte, excitent la voracité jalouse de chiens galeux, de cochons souilleux, de rares « gallinazos. » Encore si ces derniers, grands nettoyeurs des rues, étaient plus fidèles à leurs fonctions ! Par malheur, ces vautours n'affectionnent guère Colon, et c'est à peine si on les y rencontre par groupes de trois ou quatre. Mais la gent moricaude n'y regarde pas de si près ; elle se prélasse dans cette atmosphère dange-

1. M. Laferrière (*De Paris à Guatemala*) dit que l'insalubrité de la ville fait fuir au plus vite les voyageurs. « La mer, à marée basse, laisse voir une plage » vaseuse et d'immenses crevasses pleines de débris organiques qui infectent le » voisinage et la ville. A l'intérieur, les rues sont littéralement pavées d'im- » mondices, les eaux les plus sales croupissent dans les ruisseaux ; tout cela, » sous l'action d'une température moyenne de 29 à 30 degrés, en fait un foyer » d'infection et de maladies nombreuses, que l'incurie des habitants ou des » édiles laisse subsister sans y apporter remède, ce qui serait facile cependant » avec quelques précautions et certains travaux d'appropriation. »

reuse pour la race européenne, elle se rit des miasmes paludéens, de l'ardeur meurtrière du soleil, de la chaude buée qui s'élève du sol. Entre ces deux quartiers on a creusé deux grands étangs, pour assainir la ville et drainer le marais au milieu duquel s'élève Colon. Ces étangs communiquent avec la mer et renouvellent ainsi leur eau qui, sans cela, se décomposerait et deviendrait aussi pestilentielle que les paluds environnants. Les canaux qui les unissent à l'Atlantique donnent passage à des alligators, et ces monstres purgent les bassins des détritus de toute espèce jetés par les habitants; personne ne les trouble dans ces fonctions utilitaires, nul n'inquiète leur séjour, malheureusement trop court et trop rare. Au bord même de ces pièces d'eau, sur le terre-plein du chemin de fer, se dresse, mais encore sans piédestal, un superbe groupe en bronze, Christophe Colomb présentant l'Amérique à l'Europe. C'est un cadeau de l'ex-impératrice Eugénie à un ancien président des États-Unis de Colombie, le général Mosquera, parent éloigné, dit-on, de la famille de Montijo. Colomb, droit et fier, protège de la main droite une toute petite femme nue, craintive et courbée, mais fort jolie, si jolie, qu'elle rappelle plutôt une charmante parisienne costumée en « source » qu'une Indienne trapue, lourde, aux traits écrasés. On ne peut faire à son illustre patron le reproche d'un accoutrement trop sommaire : il l'abrite sous le vaste manteau de fourrures qui lui descend jusqu'aux pieds. Ce groupe est la seule véritable œuvre d'art qu'on voie dans l'isthme de Panama. Colon a, toutefois, la gloire de posséder une colonne élevée en l'honneur des trois promoteurs du chemin de fer : MM. Aspinwall, Chaunay et Stephens (le mieux qu'on puisse faire est de n'en pas parler), et une église gothique, de style anglais accommodé à l'américaine. Si vilain qu'il soit, cet édifice, en porphyre brun-rouge, a fort grand air au milieu des maisons de bois éparses sur le récif, il peut contenir trois cents personnes, et appartient à la Compagnie du chemin de fer, qui se charge aussi d'entretenir le pasteur.

» Il n'y a point de culture à Colon : à grand'-peine on a fait pousser quelques cocotiers près des établissements de la

gare, de l'église et du phare, légère charpente de lanières et de poutrelles de tôle. Dans la ville même et sur le reste de l'îlot, on ne trouve pas d'arbre; pourtant, en plein marais, le squelette d'un immense palétuvier sert de perchoir aux quelques gallinazos qui daignent s'occuper de la voirie. Une assez belle route a été construite par la Compagnie du chemin de fer, pour permettre à ses employés de faire chaque jour leur promenade hygiénique : elle suit le pourtour de l'île et côtoie des marais boueux où le manglier, qui ne dépasse pas ici la taille d'un arbuste, cache des hordes grouillantes de caïmans sous son lacis de racines.

» Au temps de la « fièvre de l'or » et de la grande émigration en Californie, avant la crise commerciale de l'Amérique du Sud et la construction de la grande voie ferrée du Pacifique, Colon et son chemin de fer avaient une tout autre importance qu'à présent. Le mouvement des voyageurs était énorme, et bien qu'alors, comme aujourd'hui, ce lieu ne fût pour la majorité d'entre eux qu'une halte d'un jour, la cité d'Aspinwall devint le rendez-vous de musiciens, d'aventuriers, de chevaliers d'industrie, sans compter les Chinois, les nègres des Antilles, les sang-métis de toute espèce : en un mot, le plus épais de la lie des deux continents. Ce fut l'égoût de la race blanche, de la race jaune et de la race noire. Toute baraque était à la fois auberge et tripot : pas un jour sans batailles, sans vols, sans coups de revolver et sans assassinats. Cette cohue s'adonnait aux plus hideuses orgies; ses excès en faisaient une proie facile pour la fièvre des marais, et la mortalité était grande parmi ces malheureux. Il n'en est plus ainsi. Nul voyageur ne s'attarde aux délices de ce séjour ; la crapule blanche a disparu, les Chinois sont partis pour d'autres lieux, la plupart des nègres sont retournés dans leurs Antilles ; il ne reste à Colon que les employés du chemin de fer, les agents des paquebots, les petits négociants en détail, des gens de couleur, population assise, aussi honnête, aussi saine de mœurs que dans toute autre ville d'Amérique. Plusieurs ont appelé leur famille ; la présence des femmes a été bienfaisante ; elle a ramené la dignité et la douceur de la vie sociale, le respect de soi-même.

Autre conséquence, et facile à prévoir, de ces divers progrès : la fièvre ne règne plus en souveraine à Colon, elle atteint seulement ceux qui s'abandonnent à l'intempérance, vice fréquent aux pays tropicaux et qui cherche son excuse dans l'ardeur du climat. Malheur au faible qui ne sait pas dompter la soif! Il tombe dans l'ivrognerie, et bientôt, vieilli, blanchi, les yeux hagards, enfoncés, la figure amaigrie, jaune verdâtre, il traîne péniblement un esprit sans force dans un corps sans vigueur. » Armand Reclus[1],

Explorations aux isthmes de Panama et de Darien.

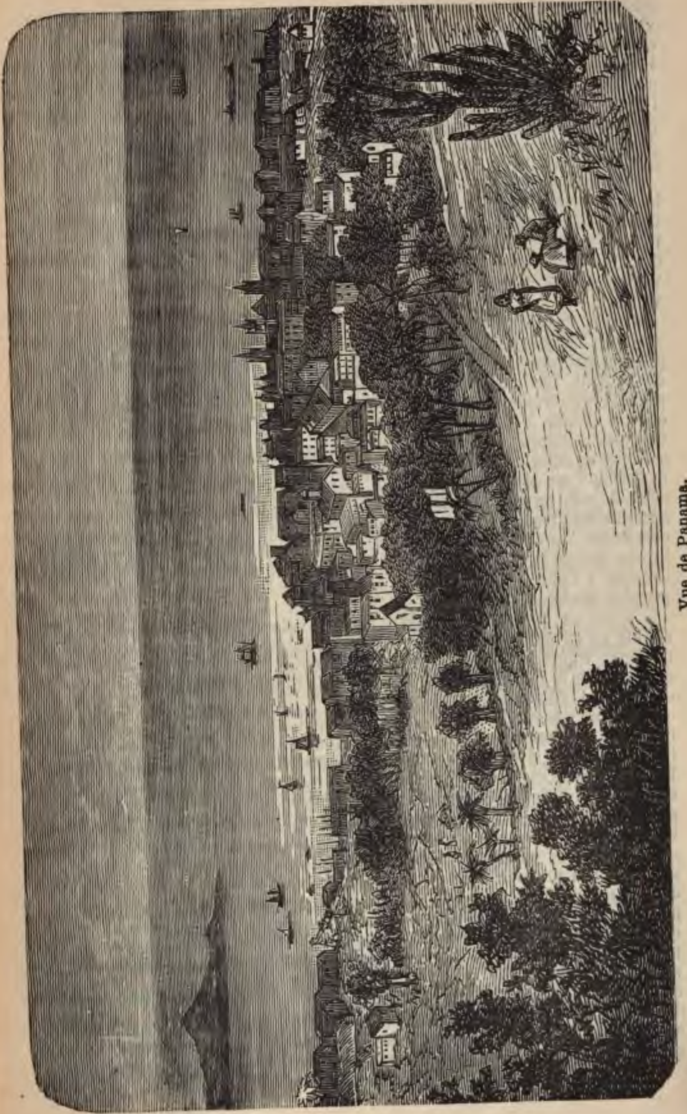
(Paris, 1880, premier semestre, *Tour du Monde* ; *Idem*, un vol. in-18, 1881, Hachette.)

Panama.

« Panama, il n'y a pas un siècle, était une des cités les plus riches et les plus belles du monde. Les galions qui lui portaient les trésors du Pérou, le passage incessant des aventuriers et des émigrants qui se rendaient au Pacifique en faisaient le lieu d'embarquement et de débarquement le plus fréquenté de l'Amérique occidentale. Bientôt les guerres de l'Angleterre contre l'Espagne, la décadence de la métropole et surtout sa politique jalouse et tracassière vis-à-vis de ses colonies commencèrent une ruine que hâtèrent de nombreux incendies. Lors de l'émigration vers la Californie et la construction du chemin de fer isthmique, on put croire au retour de l'ancienne prospérité ; la ville était remplie de voyageurs et des milliers de navires visitaient son port. Mais l'ouverture de la ligne ferrée entre San-Francisco et les États de l'est a tari presque entièrement ces ressources nouvelles. Toutefois, la situation de Panama n'est point fâcheuse, et les habitants, trois fois plus nombreux qu'il y a trente ans, voient s'ouvrir devant eux un avenir de richesse, car leur ville sera le débouché du canal interocéanique sur le grand Océan. » (A. Reclus.)

« On ne s'explique plus très bien que la ville de Panama puisse encore passer pour une résidence particulièrement malsaine. Il y a trente ou quarante ans, le fossé de l'ancienne circonvallation qui n'avait pas été comblé, les ruines et édifices consumés par divers incendies, le bord de la mer, autour des restes des vieux remparts, formaient autant de cloaques. C'était l'époque où il fallait traverser l'isthme quand on allait chercher fortune dans les mines d'or de Californie ; on n'avait pas le choix d'une autre route en venant d'Europe, à moins de doubler le cap Horn. Panama voyait

1. M. Reclus (Armand), frère du géographe Elisée Reclus, est né en 1843 à Orthez. Entré dans la marine en 1860, il fut en 1871 lieutenant de vaisseau ; en 1877, il a été associé avec M. Bonaparte Wyse aux explorations de l'isthme de Panama faites en vue du canal interocéanique. Il a publié sur le projet du canal des rapports et conférences, et le récit de son exploration ; il a défendu ce projet avec un grand talent et un grand succès devant le Congrès international de Paris, en 1879, et il a eu l'honneur de le faire adopter. M. Reclus resta attaché aux travaux de percement de l'isthme.



Vue de Panama.

passer un flot continu d'émigrants et d'aventuriers dont les premiers venus, avant l'ouverture du chemin de fer interocéanique, avaient dû se contenter de pirogues et de mulets, ou même se servir de leurs jambes. L'insouciance de pareils voyageurs souvent dénués de ressources, quelquefois riches au retour et manquant au plus essentiel précepte de l'hygiène, le choix et la modération dans les plaisirs, n'était pas faite pour diminuer les dangers d'un séjour dans cette ville mal tenue, entre deux longues traversées, et à l'étroit dans de mauvaises hôtelleries tenant à la fois du cabaret, de la maison de jeu et du bouge.

» De cette période date une réputation d'insalubrité qu'aggravait encore la mortalité si forte parmi les terrassiers durant la construction du Panama Rail Road. Puis ce fut l'œuvre du canal qui peupla les cimetières fleuris au pied du mont Ancon, et répandit tout le long de la ligne des travaux la jonchée d'humbles croix encore visibles des fenêtres du wagon, quand la végétation ne les a pas recouvertes de son voile merveilleux.

» Mais Panama s'est transformé bien à son avantage. Vous y trouvez un corps de constables ayant fort bonne mine sous leur uniforme toujours propre, suffisamment nombreux, très attentifs à toutes heures du jour et de la nuit. Les cloaques ont disparu ou à peu près; les ordures ménagères, régulièrement enlevées, se dissipent en fumée dans un crématoire: on voit même à l'ouvrage, vers deux heures du matin, des équipes de balayeurs municipaux; les petits vautours du pays, les noirs et laids *gallinajos*, autrefois seuls chargés du nettoyage des rues, regrettent les festins qui ne reviendront pas. Il reste désormais d'autres égouts que ceux à ciel ouvert; l'abattoir, les marchés sont soumis à un contrôle administratif; on vérifie le lait, on inspecte les poissons et la viande, on commence à prendre des mesures contre l'adultération des boissons alcooliques. Quand le service des eaux sera mieux assuré par l'exécution d'un aqueduc à l'état de projet, plus d'une cité de l'Amérique centrale pourra prendre modèle sur Panama.

» L'isthme a beaucoup perdu comme voie de transit interocéanique depuis qu'on peut choisir entre quatre et même cinq lignes de chemin de fer pour traverser l'Amérique du Nord dans toute sa largeur; mais il offre encore la route la plus courte pour le Centre-Amérique, la Colombie occidentale, l'Equateur et le Pérou.

» Mieux situé que l'ancien port espagnol, le nouveau Panama n'a pas cependant un port accessible aux grands navires. Les vapeurs mouillent loin de la ville, à l'abri d'un groupe d'îlots charmants (Naos, Flamenco, Perico), posés sur la mer bleue comme des corbeilles de plantes tropicales. On est donc obligé de charger et de décharger à l'aide d'un va-et-vient d'allèges entre cet ancrage et les appontements du Panama Rail Road. La dépense du transbordement, jointe aux tarifs draconiens du chemin de fer, paralyse l'essor du travail isthmique. Dans les temps modernes, la prospérité de l'isthme lui est venue du transit, à l'exclusion de toute autre source, si bien qu'on a un peu trop négligé de demander à son fécond terroir les éléments d'une richesse stable, assurée, indépendante des faveurs de la géographie, des itinéraires du commerce, de la réussite ou de l'échec des grands travaux destinés à transformer la planète en corrigeant la carte. L'agriculture y est rare et primitive; elle commence seulement à se développer dans la province de Chiriqui, une des meilleures du département, par des plantations de café et de cacao; ailleurs elle ne peut guère montrer que les faibles défrichements où les gens du pays sèment le maïs, le riz, plantent l'igname et la yucca stric-

tement nécessaires à leurs besoins; çà et là, des champs de canne à sucre alimentant de petites distilleries, et, vers la côte de l'Atlantique, des bananes pour l'exportation à la Nouvelle-Orléans. Aux portes de Panama règne la brousse, et un peu plus loin la forêt vierge dans toute sa beauté.

» ..... En été, c'est-à-dire durant la saison sèche, de décembre à mars, Panama devient intenable : on émigre alors, si l'on peut, à la campagne; mais les villégiatures qui s'offrent sont peu nombreuses, souvent d'un accès difficile, et il faut renoncer à trouver tout son confort. Les moins entreprenants et les plus riches vont à la Savane, où ils possèdent des maisons coquettes entourées de jardins, à une demi-heure de la ville. D'autres se décident pour la Chorrera, grand pueblo proche d'une cascade fort pittoresque. »

E. de Coutouly.

(*Bulletin de la Soc. de géographie commerciale*, 1895.)

« Panama a grand air encore avec ses huit ou dix églises et couvents en ruines, ses palais, ses prisons, ses arsenaux d'un autre âge, ses fortifications géantes. Les murs et les fossés qui le couvraient du côté de la terre et le séparaient des lieux où s'élèvent aujourd'hui divers faubourgs ont été rasés, au mieux de la salubrité de la ville et de la facilité des communications..... » (A. Reclus.)

« ..... De tous les monuments anciens de Panama, la cathédrale presque seule, avec ses tours qui servaient de phares pour l'entrée de la rade et du port et qui étaient les plus hautes de l'Amérique du Sud, avait échappé au fléau des tremblements de terre. Mais, en 1882, un cyclone a causé d'affreux ravages dans la ville, et a à moitié détruit le grand édifice religieux[1]. » (A. Reclus.)

---

1. Les détails suivants nous indiquent, d'après M. Laferrière, ce que coûtent à Panama le confort et le bien-être du Grand-Hôtel :

« Le chemin de fer coûte 125 francs en or américain, de Colon à Panama » (72 kilom.); chaque livre anglaise de bagage, 25 centavos (1 fr. 25). Arrivé à » Panama, le voyageur doit payer, pour le transport de ses bagages jusqu'à la » voiture-omnibus qui le conduit à l'hôtel, 1 réal (0 fr.50) chaque colis. L'omnibus » prend une demi-piastre (2fr.75) par colis, une demi-piastre par personne jusqu'au » domicile distant au plus d'un quart de lieue du chemin de fer. Je ne parle » pas du pourboire à donner en dehors au facteur ou au garçon. La vie dans » cet Eden décoré, si vous le voulez, du nom de Grand-Hôtel, coûte 3 piastres » sans vin ni glace. Or, chaque bouteille d'un vin épouvantable se vend 6 réaux » ou 3 francs. Un verre de limonade ou de bière, ou de cognac, coûte 1 réal. » On n'admet pas ici de valeurs divisionnaires. La bouteille de champagne » revient à 3 piastres. Le moindre cigare, dit de Havane, mais venant, chose » incroyable, de Brême ou de Hambourg, 15 centavos. En un mot, la vie » matérielle à l'hôtel est fort dispendieuse, et cela s'explique par les prix » élevés des contributions. »

« Mon automédon m'arrête devant les portes du Grand-Hôtel. Un vaste hall vitré au fond duquel s'élève un escalier à double révolution, des garçons en habit, un « chasseur » en livrée, tout donne à l'hôtel un air cossu, un air « mai- » son de premier ordre » comme disent les guides..... Le garçon m'introduisit dans une pièce ornée de quatre lits dont trois étaient défaits; çà et là, des vêtements jetés à la diable, des bottes crottées, et, flottant dans l'air une odeur vague ne laissant aucun doute sur la couleur des habitants de ce dortoir. Je ne pouvais que soupirer et me résigner, car la chambre à un lit est une conception égoïste qui n'a pas pris place dans les mœurs colombiennes. » (Paul Mimande, *Autour d'un grand procès*, « *Revue Bleue* », décembre 1892.)

Le chemin de fer de Colon-Aspinwall à Panama.

« La première chose qu'on cherche à Colon, c'est le chemin de fer ; mais on ne le cherche pas longtemps : il est partout[1]. La ville elle-même n'a pas d'autre raison d'existence que cette création de l'audace américaine. Il n'y a que 14 lieues en ligne droite d'Aspinwall à Panama, quoique le chemin de fer mesure 72 kilomètres ; mais ces 14 lieues avaient arrêté dix jours dans les marais du Rio-Chagres les indomptables aventuriers qui, en 1670, sous la conduite de Morgan, enlevèrent Panama et ses trésors.

» Aspinwall est une ville américaine qui n'appartient que nominalement à la Nouvelle-Grenade, et qui gardera à juste titre le nom de son véritable fondateur, M. Aspinwall, l'un des hommes les plus remarquables des États-Unis. La seule habitation un peu considérable de la ville est la résidence du surintendant du chemin de fer, espèce de casbah à murs blancs entourée de palmiers, qui débouche sur le *wharf* des *steamers* américains. A l'autre bout de la plage s'élève la gare, bâtie en pierres de taille, avec une toiture supportée par une charpente en fer, et fermée par des portes de fer peintes en rouge. Les rails occupent toute la largeur de la berge, et forment eux-mêmes la rue principale, la promenade et le boulevard d'Aspinwall. Les maisons qui bordent ce boulevard sont, comme toutes celles de la ville, bâties sur les terrains de la compagnie qui accorde aux habitants, non des titres de propriété, mais des concessions de jouissance, payées très cher et révocables à volonté. Ce seul fait

1. Le premier projet du chemin de fer de Colon à Panama fut confié en 1843 à un ingénieur des mines, M. Garella. Les événements de 1848 amenèrent la dissolution de la société. Une autre se forma en 1849, après la découverte de l'or en Californie. L'exécution des travaux, dirigée par les ingénieurs américains Totten et Trautwim, dura cinq ans (1850-55). Le port de Chagres, insalubre et dangereux, d'abord choisi comme lieu de débarquement pour le matériel, les marchandises et les ouvriers, fut abandonné et remplacé en 1852 par le nouveau mouillage de la baie de Limon, auquel les Américains ont donné le nom d'un de leurs ingénieurs, Aspinwall, et le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, celui de Colon, en souvenir du grand navigateur.

donne la mesure du rôle joué par le chemin de fer à Aspinwall. Il est le véritable roi du pays, et roi à la façon de Méhémet-Ali[1], possédant le sol, employant les bras, fixant à sa guise le tarif de ses services, règlant même, par des notifications qui font loi dans les républiques voisines, le cours et le change des monnaies.

» Malgré toutes ses exigences et malgré l'élévation du tarif commercial (de 100 à 300 fr. la tonne) qui entrave la circulation des marchandises, le chemin de fer d'Aspinwall est encore la providence du pays. Il occupe, avec un salaire de 5 francs à 7 fr. 50 par jour, toute une population flottante de nègres, d'Européens, d'Américains répandus sur tout le parcours. Dans la ville, il a pour ouvriers permanents trois ou quatre cents individus sur trois mille, et il enrichit tous les autres par le commerce. Son action, d'ailleurs, est universelle et se fait sentir d'un bout à l'autre du versant occidental de l'Amérique. C'est grâce à lui que la compagnie anglaise de Southampton et les compagnies rivales de New-York ont pu organiser des services de *steamers* qui vivifient toutes ces côtes, et régularisent les relations du Pacifique avec les États-Unis et avec l'Europe. Ce sont là des titres de premier ordre qu'on ne peut passer sous silence, et si le chemin de fer de Panama paie chaque année 40 ou 60 °/₀ à ses actionnaires, il ne leur donne que la juste rémunération d'une courageuse initiative, dont les résultats toujours grandissants témoignent des bénéfices promis à de plus vastes entreprises.

» Il faut, du reste, lui rendre cette justice qu'il ne mérite plus aujourd'hui les appréhensions dont il fut l'objet dans le principe. Construit d'abord à la hâte[2], dans des conditions

1. Méhémet-Ali, premier vice roi et réformateur de l'Égypte (1805-1844), avait confisqué à son profit toutes les terres, et s'était fait l'unique propriétaire du sol égyptien.

2. Au lieu de construire définitivement la voie, on ne s'occupa d'abord que d'établir rapidement la communication entre les deux océans. « Sur des remblais à peine tassés, dit M. Reclus, on plaçait des rondins empruntés aux » arbres de la forêt, sans même se donner la peine de les couvrir de ballast; » au moyen de madriers non équarris ou de simples échafaudages, on franchissait les marais, les ruisseaux, le Chagres lui-même dont le lit a plus de » 200 mètres d'ampleur à l'endroit où le chemin le traverse. »

singulièrement difficiles, il a été le théâtre de nombreux sinistres ; encore avait-il sacrifié bien des vies d'hommes pour obtenir un premier passage à travers des marécages mortels, dont le sol fangeux se dérobait à toute consolidation. Les travaux ultérieurs de la compagnie ont fini par créer un véritable sol factice, et, à défaut d'ouvrages d'art que le génie américain ne comporte pas, on a réalisé sur plusieurs points des améliorations considérables. C'est ainsi qu'à la station de Barbacoas, à peu près au milieu de l'isthme, des ponts de bois plusieurs fois emportés ont été remplacés par un pont de fer de 4 à 500 mètres de longueur et importé de New-York. Il ne faut cependant demander à ce chemin ni grande vitesse ni confort ; il n'y a, comme aux États-Unis, qu'une seule classe pour les voyageurs, et chaque wagon doit contenir soixante personnes assises sur des sièges de bois. Rien de plus démocratique, mais on passe, et, pour les soixante mille émigrants qui chaque année vont en Californie ou en reviennent par cette voie, l'essentiel est de passer. Peu d'entre eux songent même à jeter un coup d'œil sur le panorama vraiment pittoresque et parfois effrayant de la route[1].

» Ce qui limitera néanmoins, quoi qu'on fasse, le développement de ce coin de terre, si bien placé pour servir de trait d'union aux deux océans, c'est l'insalubrité du climat. Cette insalubrité a été jusqu'ici le grand épouvantail de l'émigration ; elle a même frappé de discrédit des régions voisines, comme l'Amérique centrale, qui se trouvaient dans

1. « Sur tous les points réservés aux embarquements, le voyageur qui veut » prendre le train place ses bagages sur une large plate-forme à hauteur des » wagons ; il manœuvre lui-même le signal, et le convoi s'arrête. Pour descendre, il prévient le chef de train, qui le fait déposer à l'endroit voulu. De » cette façon, la compagnie réalise des économies et le service n'en va pas plus » mal : à chacun de se tirer d'affaire.

» A Colon et à Panama, la ligne est en pleine rue ; un coup de cloche avertit » que l'heure est près de sonner, un second qu'on va partir, un troisième qu'on » part. Monte qui veut. Les wagons, très allongés, sont ouverts aux deux bouts, » et sans portières. En route, les employés demandent les billets : si quelqu'un » est en fraude, le train s'arrête et débarque le mauvais plaisant... Aucune » barrière n'isole les lignes, et les troupeaux s'y promènent à volonté : on » ralentit la vitesse, la locomotive siffle pour les prévenir et les prier de faire » place ; les récalcitrants sont versés à droite et à gauche par la « cage à bœufs », » grand treillage en forme de soc de charrue qui les écarte sans trop de dommage. » (A. Reclus.)

des conditions climatériques diamétralement opposées. La vérité est qu'à Panama comme à Aspinwall, comme sur plusieurs autres points de la côte néo-argentine, la saison des pluies amène des fièvres intermittentes qui dégénèrent bien vite en fièvres pernicieuses dont l'effet est quelquefois foudroyant. Dès les premiers temps de la conquête, ce fléau régulier provenant de l'inondation des terres basses, qu'un soleil de feu transforme en foyers d'infection, avait donné une terrible réputation à ces parages. La ville de Porto-Bello, où se chargeaient les galions de l'Espagne, était abandonnée huit mois de l'année, sous peine de mort, par sa population de marchands et d'aventuriers. Je ne parle pas de la fièvre jaune, cet autre visiteur impitoyable qui, de temps immémorial, a promené sa torche lugubre des Antilles au fond du golfe mexicain, de la Nouvelle-Orléans à la Havane. Les marais vaseux du Rio-Chagres gardent le secret de bien des victimes allemandes, irlandaises, chinoises même, dont le chiffre ne sera jamais connu. Quant à Aspinwall, il est bâti tout entier sur pilotis, le plancher des maisons élevé à un mètre du sol pour laisser libre carrière à l'inondation périodique. Il y a donc au moins deux mois de l'année où toutes les maisons plongent dans l'eau comme les kiosques chinois de la rivière de Canton, à l'exception de la chaussée du chemin de fer et de quelques autres passages nécessaires. Qu'on juge de ce que doit engendrer de miasmes délétères cette incubation de détritus végétaux et animaux par une chaleur de 30 à 35 degrés Réaumur. Telle est pourtant la double fascination de la liberté et du soleil que le séjour d'Aspinwall, en dehors même de leur intérêt, paraît très supportable à ceux qui l'habitent. Je n'y ai vu, pour moi, qu'une admirable végétation, une large abondance de toutes choses, une population mélangée où le bien-être domine, et la lutte toujours sympathique de l'homme contre la nature. »

Félix Belly[1],
A travers l'Amérique centrale.
(Paris, 1867, 2 vol. in-8°, Cherbuliez.)

---

1. M. Félix Belly est un des explorateurs qui se sont le plus dévoués dans

Les alligators du Darien.

« Nous mouillâmes à l'île des Alligators, entourée de vasières, où un nombre fort respectable de caïmans vinrent se prélasser au soleil. Autant que possible ce saurien ne reste à l'eau que le temps de s'y procurer son dîner. Il aime passionnément la chaleur; sa jouissance suprême est de s'allonger paresseusement sur une plage ferme et consistante; cette grève sableuse étant, à plusieurs kilomètres en amont et en aval, la seule qui réponde à ces exigences, les seigneurs caïmans s'y donnent rendez-vous de très loin. Ici, les forts et puissants dévorent volontiers les petits, et nul individu de moins de 4 mètres n'oserait se présenter à cette assemblée de gros mangeurs. Les vénérables patriarches ont toute la place nécessaire à leur sieste. En ce « lieu d'élection, » la rivière, resserrée par l'île, forme un coude très brusque, l'eau est profonde, les berges immergées de la rive droite sont à pic, et probablement criblées de cuevas superposées comme les niches d'un cimetière espagnol. La *cueva* est un trou très étroit que l'animal se creuse et où il n'entre qu'à reculons. Il s'y cache tout entier, c'est là qu'il guette patiemment sa proie. On trouve surtout ces excavations dans les « charcos », gours profonds où tournoient les remous; partout ailleurs il n'y a pas de caïmans: on peut nager et plonger sans crainte. Puis, si défendus qu'ils soient par leur cuirasse à l'épreuve de la balle, malgré leur mâchoire formidable, la vigueur de leurs membres et la force de leur queue dont un coup briserait l'embarcation la plus solide, ces sauriens sont si lâches, qu'ils ne s'attaquent jamais à l'homme. Les pêcheurs de manatis (lamantins), à la Lama de Cristal, dans les lagunes de Cacarica, m'ont conté ce qui suit: s'étant aperçus que d'énormes alligators profitaient de leur sommeil pour leur enlever des lanières de chair en train de boucaner, ils se mirent en garde et

notre siècle à l'œuvre d'un canal interocéanique. Pour avoir échoué, son entreprise n'en a pas moins contribué à préparer la solution du problème, et ses récits restent parmi les plus intéressants à consulter sur les ressources et les beautés naturelles de l'isthme central américain.

chassèrent les maraudeurs à grands coups de bâton. On dit ici qu'ils se laissent manger la queue par le tigre sans remuer ni pied ni patte, et qu'au seul cri du maître félin c'est à qui plongera le plus vite pour gagner sa cueva. Les deux Verbrugghe, mes braves amis, pour qui l'Amérique, si grande qu'elle soit, n'a plus guère de secrets, m'apprennent que ce dire se retrouve partout.

» On assure que les alligators ont une longévité extraordinaire et qu'ils ne cessent jamais de grandir : arrivés à un certain âge, ils se couvrent de mousse verdâtre, de verrues et d'excroissances, ils ressemblent alors à s'y méprendre à quelque vieille souche envasée. Moins agiles, ils ne peuvent plus happer facilement le poisson au passage, et, pressés par la faim, ils deviennent dangereux pour le bétail et même pour l'homme. Un certain Juan de Pinoyana, frère d'un de nos macheteros, naviguant dans une pirogue, vit tout à coup un de ces alligators se précipiter sur lui, son énorme gueule entr'ouverte. Instinctivement, il épaula son fusil et tira ; il se retrouva barbotant dans l'eau, sa pirogue brisée; par bonheur le coup était parti, et le monstre, blessé ou surpris, l'avait laissé gagner la rive à la nage. Sur le Bayano, près de Jésus-Maria, plantation de cannes à sucre du docteur Cratochvill, un caïman de neuf mètres de long et de deux pour le moins de tour, obligeait les habitants du village à se tenir constamment en garde; malgré toutes les précautions, il en dévora deux. Quand un homme s'aventurait seul dans une pirogue, l'alligator rôdait tout autour, puis posait la patte sur le plat-bord pour la faire chavirer; si une canoa était au mouillage, on le voyait tout près, levant au-dessus de l'eau ses épaules et sa gueule énorme, pour flairer la chair fraîche. Une balle bien dirigée délivra le pays de ce terrible commensal. Quand un de ces vieux scélérats devient dangereux, on s'en débarrasse au moyen d'un solide hameçon amorcé d'un canard, le péché mignon de l'alligator. Le bout de la corde est amarré à un arbre de la rive; dès que le monstre a mordu, on hale sur la corde, et on le tire à terre si fatigué qu'on l'achève à loisir à coups de hache, comme une brebis.

» Autre recette. A l'une des extrémités d'un gros fil de fer, on fixe un morceau de bois léger; à l'autre, un croc bien enveloppé des tripes d'un animal quelconque; on jette le tout à l'eau. Le caïman, ayant avalé l'appât, se fatigue longtemps à traîner l'incommode bouée qui s'embarrasse dans les herbes et le force de tirer sur le croc, et celui-ci lui déchire les entrailles. Il est assez difficile de le tuer sur le coup : la balle doit frapper dans la tête, près de l'œil, ou atteindre quelque organe vital à travers la peau du ventre, beaucoup plus molle qu'ailleurs. On se contente, en général, de tirer à chevrotines: l'alligator a « mauvaise chair », il suffit qu'un plomb ait pénétré le dessous du ventre ou du cou pour que la mort arrive au bout de quelques jours. Les caïmans dorment la bouche ouverte, la mâchoire supérieure presque verticale. Le moindre bruit les réveille; alors, si quoi que ce soit les inquiète, ils se traînent péniblement vers l'eau en rampant en zigzags, mais s'ils suivent ou s'ils poursuivent quelque proie à terre, ils détalent à grande vitesse, sans éprouver, bien qu'on en ait dit, la moindre difficulté à tourner à droite ou à gauche. Ils sont alors terribles, et je ne pense pas qu'un homme leur échappât facilement à la course. Dans l'eau, ils nagent de fort vive allure, sans faire usage de leurs pattes, qui restent collées au corps; leur queue seule est en mouvement.

» Dans les « cienagas, » palus où les eaux sont peu profondes, on se divertit souvent à noyer des caïmans. On en choisit un dont la taille ne dépasse pas trois ou quatre mètres, et à force de le tarabuster avec une gaffe, on le décide à décamper; il se cache alors sous les herbes aquatiques ou sous le tapis mouvant des feuilles de nénuphars; on le chasse de cet asile, on le harcèle de retraite en retraite sans jamais lui laisser le temps de remonter pour respirer à la surface des eaux. L'animal est bientôt à bout. Mais cet amusement a ses dangers. Parfois les « tapons » ou amas d'herbes dissimulent quelque colosse, qui au lieu de s'enfuir quand il se sent piqué par la gaffe, détache un coup de queue et peut briser l'embarcation. Les rôles sont alors changés; le chasseur, chassé à son tour, est presque infailliblement

perdu. M. de Lacharme[1], qui adorait ce « badinage, » a manqué plusieurs fois d'en être victime. Il avait beau jeu pour ces distractions dans la cienaga de Beteuci, vaste lagune traversée par le rio Sinu et prodigieusement peuplée de caïmans; à la saison sèche, me disait-il, lorsque les eaux sont basses et que les bandes de poissons ont émigré vers le cours inférieur du fleuve, pour un malheureux petit fretin qui s'égare dans le voisinage de leur retraite, plus d'une soixantaine de monstres s'élancent la gueule béante à sa poursuite. Ce sont des batailles terribles, des enchevêtrements de museaux à crocs formidables, de grandes queues qui battent l'eau et la font rejaillir en écume[2]. »

Armand Reclus,

Panama et Darien, voyages d'exploration.

(Paris, 1881, in-8°, Hachette, soixante gravures, quatre cartes.)

Le chemin de fer de Colon à Panama.

Les lignes qui suivent ont été écrites par un des témoins du grand effort fait dans l'isthme pour la construction du canal, et par un obser-

1. M. de Lacharme était un des membres de l'expédition scientifique du Darien; il avait été attaché à M. Reclus en qualité d'auxiliaire pour les nivellements.

2. Nous empruntons à une relation de M. le chevalier Le Moyne sur *la Nouvelle-Grenade* les détails suivants relatifs aux caïmans qu'il a rencontrés dans sa navigation sur le Rio-Magdalena : « Nous avions toujours, avant de » dresser nos tentes, à faire déloger les caïmans, que nous trouvions quelque- » fois réunis au nombre de trente ou quarante. Nous avions reconnu que, pour » nous en débarrasser, nous n'avions pas absolument besoin de leur tirer des » coups de fusil, attendu qu'au seul bruit de nos voix, au moment de notre ar- » rivée, ils s'en allaient regagner l'eau. A force d'en voir, nous avions fini par » connaître si bien leurs habitudes de locomotion et par les prendre en tel mé- » pris hors de l'eau, que, lorsqu'il y avait parmi eux quelques retardataires en- » têtés qui ne paraissaient pas disposés à nous céder la place, nous ne crai- » gnions pas, comme amusement, de nous en approcher par derrière, et de les » chasser devant nous en leur appliquant des coups de bâton sur la queue. Il » est curieux de voir ces animaux hideux, étendus sur le sable, se chauffant au » soleil et tenant béante leur énorme gueule à double rangée de formidables » dents et qu'ils referment de temps en temps pour avaler les mouches qu'y at- » tirent les parties charnues de leur mâchoire inférieure et l'odeur du musc qui » accompagne leur respiration. Telles sont leur immobilité et l'insensibilité de » leur corps écailleux, que souvent ils sont couverts d'oiseaux aquatiques qui » les prennent pour perchoir, comme un tronc d'arbre. Leur longueur ordi- » naire varie entre 10 et 15 pieds ; on dit que quelques-uns atteignent et dé- » passent même la taille de 20 pieds. Le caïman éprouve tant de difficultés » et met tant de lenteur à se retourner quand il est à terre, qu'il y attaque ra- » rement l'homme, à moins de l'y trouver endormi ; mais dans l'eau, son prin- » cipal domaine il est d'une férocité et d'une hardiesse qui le rendent exces- » sivement redoutable pour les gens qui commettent l'imprudence de s'y baigner » et pour les bestiaux qui vont y boire.... »

Le chevalier A. Le Moyne, *La Nouvelle-Grenade.*

(Paris, 1880, deux vol. in-18, Quantin.)

vateur pénétrant des causes multiples qui ont amené la catastrophe et la débâcle finales :

« La locomotive a sifflé : — Vous montez en wagon sans avoir pris de billet; mais, dès que le train est en marche, un individu porteur d'une sacoche, les reins sanglés d'une large ceinture d'où émerge un revolver, parcourt le couloir central. Ce personnage rébarbatif n'est autre que le contrôleur; 24 piastres, soit 120 francs, tel est le prix qu'il réclame pour un trajet de 70 kilomètres; de tarif point; de reçu aucun; discuter est dangereux, paraît-il.

» Les compartiments sont d'ailleurs assez propres et bien aménagés pour la chaleur. La ligne suit tout le bassin du Chagres et longe le tracé du canal. A peine a-t-on dépassé Christophe Colomb qu'on l'aperçoit enfin, ce fameux canal, à son embouchure dans la baie d'Aspinwall; il nous semble plus large que celui de Suez et tout à fait majestueux. Malheureusement, au bout de 3 kilomètres, c'est-à-dire dès que cesse la plaine, la tranchée s'arrête et les chantiers commencent..... Au moment où je parle, nous avons sous les yeux un spectacle fort intéressant. Une véritable fourmilière d'ouvriers, où dominaient les magnifiques nègres de la Jamaïque, s'agitait en tous sens, piochant, poussant des brouettes, chargeant des wagonnets, groupés autour des excavateurs, des perforateurs, des dragues. Au centre de chaque chantier, des baraquements destinés au personnel, et l'inévitable Chinois, marchand de thé et d'autres boissons inoffensives, chez lequel viennent se fondre les piastres si durement gagnées. Dans les entreprises importantes qui occupent 3 ou 4 000 hommes, ce groupement forme un village et le train s'y arrête. De gare, pas l'ombre; on stoppe deux minutes, on lance vos bagages sur le sol et on repart; vous avez juste le temps de descendre. Le train est déjà hors de vue lorsque vous êtes rentré en possession de votre malle, qui a roulé au bas d'un talus, et votre sac de nuit, qui a échoué dans la vase sans que vous puissiez avoir la consolation suprême de coucher une réclamation inutile sur un registre *ad hoc*.

Le railway ne quitte pas la forêt vierge, admirable décor de féerie; végétation luxuriante, rivière qui coule sous une voûte impénétrable de feuillage et de liane, oiseaux dont le ramage ne répond pas au superbe plumage. Des caïmans, vautrés sur le bord des marais, nous regardent passer sans nous faire l'honneur d'un mouvement de curiosité, et sans

paraître se soucier de l'attention avec laquelle nous contemplons leurs vilaines frimousses.

» A la Culebra, changement à vue. Une immense montagne de granit barre la route. C'est là que convergent tous les efforts de la bataille livrée à la nature. Les perforateurs l'attaquent avec rage, pendant que de nombreuses équipes de travailleurs s'acharnent contre elle; nous savons maintenant, hélas! comment le combat a fini, mais à cette époque on ne pouvait prévoir qui, de l'obstacle ou de l'homme, serait victorieux. Après un long tunnel, nous retrouvons la même forêt, le même passage, les mêmes exhalaisons paludéennes que nous venons de traverser : ouvrir les yeux et se boucher le nez, telle est l'attitude dont il convient au voyageur de ne pas se départir ».

Paul MIMANDE,
Autour d'un grand procès.
(*Revue Bleue*, 1892.)

3° BIBLIOGRAPHIE

DE BIZEMONT (H.). *L'Amérique centrale et le canal de Panama.* — (Paris, 1881, in-12.)
BLANCHET. *La lumière sur Panama.* — (Paris, 1882, in-8°.)
BRAU DE SAINT-POL-LIAS. *Percement de l'isthme de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°.)
CERMOISE. *Deux ans au Panama.* — (Paris, 1886, in-18.)
FLACHAT (Jules). *Note sur le fleuve du Darien.* — (Paris, 1866, in-8°, Lacroix.)
FRESNEL (R.-P.). *Recherches faites depuis Cortez pour découvrir le passage de jonction maritime des océans.* — (Paris, 1865, in-18.)
GARCIN. *Histoire du canal de Panama.* — (Paris, 1877.)
DE MOLINARI. *Panama.* — (Paris, 1887, in-18.)
DE PUYDT (L.). *La vérité sur le canal interocéanique de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°, Schiller.)
RECLUS (Armand). *Panama et Darien*, avec gravures et cartes. — (Paris, 1881, in-8°.)
RODRIGUE. *The Panama Canal.* — (Londres, 1886, in-8°.)
SQUIER. *Documents officiels échangés entre les Etats-Unis et l'Angleterre au sujet de l'Amérique centrale et du traité Clayton-Bulwer.* — (Paris, 1856, in-8°.)
VERBRUGGHE. *A travers l'isthme de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°, Quantin.)
VERBRUGGHE. *Le canal interocéanique de Panama.* — (Paris, 1879, in-8°, Quantin.)
DE ZELTNER. *La ville et le port de Panama.* — (Paris, 1868, in-8°.)
ZOLLER. *Der Panama Kanal.* — (Stuttgart, 1882, in-8°.)
X. *Société internationale du Darien* (documents officiels). — (1876, in-4°.)
BUNAU-VARILLA. *Panama, passé, présent, avenir.* — (Paris, 1889, in-8°, ill. avec atlas et plans.)

BELLY (F.). *La question de l'isthme américain.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet et 15 août 1860.)
DE BIZEMONT. *Percement de l'isthme de Panama.* — (*Correspondant*, 10 août 1879.)

BOURDIOL. *Exploration dans l'isthme de Darien.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, décembre 1864.)
CHEVALIER (E.). *Les Américains du Nord à l'isthme de Panama.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1852.)
CHEVALIER (Michel). *L'isthme de Panama et l'isthme de Suez.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1844.)
CERMOISE. *Deux ans au Panama.* — (Paris, 1886, in-18.)
DELONCLE. *Le percement de l'isthme américain.* — (*Rev. de géog.*, juillet 1879.)
DE GAMOND (Thomé). *Un nouveau tracé du canal interocéanique.* — (*Bulletin de la Société des ingénieurs civils*, 19 octobre 1866.)
DUNLOP. *Notes on the isthmus of Panama.* — (Londres, 1882.)
GAFFAREL. *Nunez de Balboa, la prem. trav. de l'isthme.* — (Paris, 1882, in-18.)
HANE-STEENHUYSE. *Le Darien, percement du canal maritime.* — (*Bulletin de la Société belge de géographie*, Bruxelles, 1877.)
HENNEQUIN. *M. de Lesseps et le canal de Panama.* — (*Bulletin de la Société de topographie*, mars, avril, mai 1880.)
LALANGE. *Le percement de l'isthme de Panama.* — (*Econom. fr.*, 22 fév. 1879.)
LAUGEL (A.). *Des communications interocéaniques dans l'Amérique centrale.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1857.)
LEROY-BEAULIEU. *Le perc. de l'isthme de Panama.* (*Econ. fr.*, 12-19 juil. 1879.)
LEVY. *De Panama à Managua.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, sept. 1869.)
DE LESSEPS (Ferdinand). *Le canal interocéanique.* — (*Revue géographique internationale*, 16 janvier 1880.)
MIMANDE. *Autour d'un grand procès.* — (*Rev. Bleue*, 1892.)
MARCOU (Jules). *Le canal interocéanique et le congrès de Paris.* — (*Bibliothèque universelle* et *Revue suisse*, septembre 1879.)
PERALTA (DE). *Costa-Rica, Nicaragua y Panama.* — (Paris, 1883, in-8°.)
PLAUCHUT (E.). *Le futur canal interoc.* — (*Rev. des D.-M.*, 1er août 1879.)
POUCHET et SAUTEREAU. *Examen compar. des projets de canaux interocéan.* — (Paris, 1876, in-4°.)
QUESNEL (Léo). *Panama; traversée de l'isthme.* — (*Revue politique et littéraire*, 2 septembre 1882.)
RECLUS (A.). *Exploration des isthmes de Panama et de Darien.* — (*Tour du Monde*, 1880-1881,)
RODRIGUES. *The Panama Canal.* — (Londres, 1886, in-8°.)
ROUX (Ch.). *Le canal de Panama en 1886.* — (Marseille, 1886, in-4°.)
ROYER (Mme Clémence). *Histoire des tentatives du percement de l'isthme américain.* — (*Journal des Economistes*, novembre 1874, janvier 1875.)
SIMONIN (L.). *Le perc. de l'isthme amér.* — (*Journ. des écon.*, 1870, t. XX.)
SUPAN. *Der Panama-Canal.* — (Mittheil. de Petermann, 1885.)
WYSE (L.-N.-B.). *Exploration de l'isthme de Darien.* — (*Exploration*, 1855, t. IV). — *Le canal interocéan.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, mars 1880.)
X. *Le canal interocéanique entre l'Atlantique et le Pacifique.* — (*Corespondant*, 25 février 1852.)
X. *Le percement de l'isthme de Panama.* — (*Economiste français*, 3, 10, 17 février 1877.)

PETERMANN. *Der isthmus von Panama* (1/200000).
CODAZZI. *Carta corografica del Estato de Panama.* — (Bogota, 1864.)
MURET. *Relief du canal de Panama* (1/200000, 1881.)
RODGERS. *Plan du canal au 1/40000.* — (New-York, 1883.)
— *Plan topogr. du canal au* 1/60000, 6 feuilles. — (Paris, 1887.)

AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER

COLOMBIE OU NOUVELLE-GRENADE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république des *Etats-Unis de Colombie*, située au nord-ouest de l'Amérique du Sud, fut fondée en 1821 par Bolivar et ne forma qu'un État avec l'Equateur et le Venezuela. Son nom de *Nouvelle-Grenade*, qui a cessé d'être employé officiellement depuis 1861, lui fut donné en 1538 par le conquistador Quesada, qui trouvait une ressemblance entre les environs de Grenade et la haute plaine de Bogota. Elle touche à l'ouest à la république de *Costa-Rica;* au nord, elle est bornée par la mer des *Antilles;* à l'est, la frontière est très indécise; elle traverse le territoire des *Indiens Goajiros*, non civilisés, suit la *Sierra de Perija*, et passe entre *Pamplona* et *San Cristobal;* ici la Colombie dispute au Venezuela le pays compris entre le bas *Meta*, l'*Orénoque*, le *Cassiquiare*, et le *Rio-Negro* supérieur; et au Brésil le territoire compris entre le *Rio-Negro*, le *Japura* à sa jonction avec l'Amazone, le cours de l'*Amazone*, le *Cauca* et le *Napo* jusqu'au volcan de Cayambe. A l'ouest de la Cordillère, du côté de l'Equateur, la frontière passe entre *Ipiales* et *Tulcan*, près du volcan de *Chiles*, et descend au nord-ouest vers le confluent du *Rio-Mira* et du *San-Juan*, elle finit au *Rio-Mataje*.

Situation astronomique: 11° de lat. N. 2° de lat. S. et 75°-85° de long. O.

Climat. — Par sa vaste étendue, ses hauts plateaux, ses pics neigeux, ses plaines marécageuses, la Colombie a tous les climats; en général, le climat est salubre, sauf dans certaines régions de l'isthme, de Choco, de Bolivar et de Magdalena, souvent ravagées par la fièvre jaune : température moyenne, + 27° sur le littoral de l'Atlantique; + 25°, 15° ou 10° sur les plateaux; les neiges persistantes à 4 600 mètres d'altitude.

Littoral, îles. — Développement des côtes : 2 390 kilom. sur le Pacifique et 2 250 sur l'Atlantique. Les golfes importants, sont ceux de *Montijo*, *Parita*, *Panama*, *San-Miguel* à l'ouest; *San-Blas* et *Chiriqui* à l'est. Les îles sont *Coïba* et *Las Perlas* sur la côte méridionale de l'isthme de Panama ; les archipels *Sant'Andres* et *Providencia*, dans la mer des Antilles.

Relief du sol. — Trois régions naturelles : celle des *Andes*, celle des *Llanos*, celle de l'*Isthme*. Les *Andes Colombiennes* sont la continuation des

Andes équatoriales. Sur le territoire Colombien, les Andes se divisent en trois hautes chaînes formant la bordure des hauts plateaux que ravinent les cours d'eau. 1° La première chaîne, *Cordillère occidentale*, brusquement interrompue au sud de la vallée du Patia, au *Cerro de Sotomayor* (2610 m.) envoie ses chaînons latéraux vers le Pacifique, et porte les volcans de *Chiles* (4840 m.) de *Cumbal* (4890 m.), de *Tuquerres* (4000 m.); les massifs de *San-Juan* (3050 m.), de *Tatama* (3000 m.), de *Caramanta* (3100 m.); puis elle projette des contreforts vers le nord et le nord-est (Etats de Cauca et Bolivar), et s'abaisse brusquement vers l'Atlantique. — 2° La deuxième chaîne, *Cordillère centrale*, ou Cordillère des volcans, a une hauteur moyenne de 3000 m.; elle renferme les volcans de *Bordoncillo* (3800 m.), le *Cerro de Pasto* (4600 m.) qui sert souvent à désigner le plateau ; le *Paramo de las Papas* (4400 m.), le *Paramo del Buei* (4550 m.), le volcan de *Sotara* (4580 m.); le pic d'*Aguablanca* (4893 m.) et le volcan *Purace* (4908 m.). Puis elle s'abaisse au col des *Guanacas* qui fait communiquer les vallées de la Magdalena et de la Cauca (3518 m.), au col de *Quindiu* (3485 m.); se relève aux nevados de *Quindiu* (5150 m.), aux volcans de *Tolima* (5616 m.), de la *Mesa de Herveo* (5590 m.), s'abaisse et se bifurque en chaînons secondaires vers le nord. — 3° La troisième chaîne, *Cordillère orientale*, détachée du mont de las Papas, a son point culminant au *Nevado de Suma-Paz* (4820 m.), et se ramifie dans plusieurs sens à l'est et au nord, enfermant les plateaux de *Bogota*, de *Fusagasuga*, de *Tunja*, etc. La plus haute chaîne est la *Sierra Nevada de Chita*, chargée de neiges et de glaciers (5983 m.). Au nord, s'étend un grand plateau prolongé vers la mer des Antilles par la Sierra Parija. — A droite du delta du Magdalena, s'élève le massif isolé de la *Sierra Nevada de Santa-Marta*, île de montagnes entourée par les eaux et les terrains d'alluvions, quatre fois grande comme la Suisse, ayant des pics de glaces à 6000 mètres de hauteur. — Au nord-ouest, la Sierra de Baudo longe le Pacifique (moyenne 1000); elle s'abaisse à 110 mètres dans l'isthme de Darien, à 90 dans l'isthme de Panama, et ne se relève que sur la mer des Antilles, à 600 ou 800 mètres.

Cours d'eau. — Deux versants : Dans le **Pacifique**, les plus importantes rivières sont : le *San-Juan*, le *Dagua*, le *Patia*. — Dans l'**Atlantique**, les fleuves colombiens sont : l'*Atrato* (700 kilom.) qui finit dans le golfe d'Uraba, le *Magdalena* (1800 kil.), navigable sur 1600 pour les barques et chalands, sur 1000 pour les vapeurs, se termine par les deux bouches de *Rio-Viejo* et *Ceniza;* il reçoit plus de 500 rivières : principalement, à droite, le *Bogota*, le *Sogamoso*, le *Rio-Cesar;* à gauche, le fleuve *Cauca*, (1350 kil.). L'isthme de Panama est arrosé par le *Rio-Chagres*. — La Colombie est encore arrosée par les affluents supérieurs de l'Orénoque et de l'Amazone, qui parcourent les solitudes inexplorées des llanos, le *Caqueta*, le *Guaviare*, ou rio de *Lesseps*, le *Meta*, l'*Arauca*, et qui ont asséché les anciennes lagunes des plateaux.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — Elle date du 4 août 1886, c'est une république fédérative, le gouvernement se compose de trois pouvoirs, *législatif*, *exécutif*, *judiciaire*. — L'exécutif est confié à un président nommé pour six ans par les Etats (président actuel, Marroquin, élu en 1898); le législatif est exercé par la *Chambre des représentants* élus à raison de un député par 50000 habitants, et un de plus par fractions de 20000, et par le *Sénat*, élu à rai-

son de trois sénateurs par Etat. Il y a soixante-six députés et vingt-sept sénateurs. Chaque État a une constitution semblable à celle de l'Union. Le pouvoir fédéral seul décide sur les relations étrangères, les impôts de commerce, la navigation maritime et fluviale, les conflits entre les États, les voies de communication interocéaniques, les monnaies, poids et mesures, le droit international. Il a une force armée.

Drapeau. — Rouge, bleu, jaune; sur le bleu une étoile blanche.

Divisions administratives. — Chacun des neuf *états* est divisé en *provinces* et subdivisé en *districts*. La capitale de la confédération, *Bogota*, appartient à un district fédéral neutre. Les espaces presque déserts et sans limites précises des llanos constituent sept *territoires*, rattachés aux états.

ÉTATS ET TERRITOIRES	CAPITALES	SUPERFICIE en kilom. car.	POPULATION
Panama (territ. Sant'Andres et Providencia)....	Panama.	82600	285000
Cauca..................	Popayan.	666800	621000
Antioquia..............	Antioquia.	59025	470000
Bolivar (état et territ.)...	Cartagena.	70000	280000
Magdalena (territ. Goajira, Nevada, Motilones).....	Santa-Marta.	69800	90000
Santander	Pamplona.	42200	555000
Boyaca et territ. Casanare.	Tunja.	86300	702000
Cundinamarca...........	Funza.	206400	569000
District fédéral..........	Bogota.		
Tolima.................	Ibague.	47750	306000
	Total.	1330875	3878000

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : *Or* des mines et lavages de Pamplona, Jiron, Bucaramanga, Antioquia, Cauca, Choco (production depuis l'origine, 3 milliards et demi de francs. Le nombre des mines exploitées est de près de 5000; la production annuelle, 16 millions de francs. — L'argent est exploité dans le Tolima et le Cauca; *salines* de *Zipaquira*, *Nemocon*, *Antioquia* (4 millions par an) ; *platine*, *émeraudes*[1]; les mines de

1. Muzo, célèbre par ses mines d'émeraudes, est située à 23 lieues de Bogota. Jadis, avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens tiraient les émeraudes dont ils ornaient leurs temples et se paraient eux-mêmes, non seulement de Muzo, mais de plusieurs mines avoisinantes; aujourd'hui les mines de Muzo sont seules exploitées. On trouve les émeraudes enchâssées dans des roches formées

fer, *plomb*, *houille*, sont nombreuses, mais non exploitées. — **Végétaux:** *Forêts* immenses (*palmiers, bananiers, cèdres, bois d'acajou*, de teintures, d'ébénisterie), *plantes tinctoriales et médicinales, baume de Tolu, écorces de quinquina, cédron, cochenille, salsepareille; cacao, café, tabac, vanille, canne à sucre, caoutchouc, gomme, fruits* variés, etc. — Malgré l'abondance de ces richesses naturelles, l'agriculture est arriérée, les routes et les bras manquent. — **Animaux.** *Bétail abondant;* les animaux sauvages sont ceux de l'Amérique du Sud tropicale; *jaguars, couguars, pécaris, chats-tigres, singes, élans*, les *reptiles* de toute espèce, *oiseaux, insectes*, etc.

Industrie. — Malgré l'activité des habitants des hauts plateaux, l'industrie est sans forces et entravée par la longueur des distances, l'absence de routes, les remparts des montagnes, etc. La principale industrie est celle des *mines*, puis celle des *chapeaux* et des *cuirs*.

Commerce. — En 1895 : *Importations*, 11 528 000 pesos (à 2fr,50); — *Exportations*, 15 088 000. En 1893, la part de la Grande-Bretagne était de 53 p. 100, de la France de 16 p. 100, de l'Allemagne de 12 p. 100. Les Etats-Unis balancent l'Angleterre pour l'exportation. — *Chemins de fer :* chemin de Panama à Colon (75 kilom.); de la Sabanilla à Barranquilla (28 kilom.); de Cucuta à Puerto-Villamizar (60 kilom.); etc., en tout 388 kilom. exploités[1]. — *Télégraphes :* 10 500 kilom. en 1894. — *Marine marchande :* mouvement des ports en 1897 : entrés et sortis, 2 300 navires jaugeant 2 900 000 tonneaux.

IV. RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES.

Superficie. — Suivant les uns, 1 330 000 kilom. car.; suivant les autres, 830 700 kilom. car.; le premier chiffre est devenu officiel, il n'y a que 347 000 kilom. car. habités (3,6 hab. par kilom. car.). — **Population :** environ 3 878 000 h. — **Races** : quatre éléments; *blancs* issus des anciens colons espagnols (450 000) *métis*, de diverses catégories, suivant le degré des mélanges (1 500 000); *noirs*, de moins en moins nombreux depuis l'abolition de l'esclavage; *Indiens indigènes*, rattachés par le baptême à la société grenadine; débris des tribus *Muiscas* (300 000), *Guanes, Panchés, Goajiros, Citaras, Chocos*, la plupart vivent encore isolés et indomptés, protégés par l'insalubrité du climat et l'immensité des llanos. — **Dialectes :** la langue officielle est l'espagnol; les Indiens gardent leur idiome. —

---

de schistes argileux, tantôt opaques et tantôt transparentes, depuis le vert pâle jusqu'au vert très foncé. Les mines sont à ciel ouvert, à une faible profondeur; les ouvriers attaquent et brisent à coups de pioche et de barres de fer les filons de roches; les débris tombent dans des bassins traversés par des courants d'eau qui les lavent et les délayent. Les émeraudes de Muzo sont à tort désignées dans le commerce sous le nom d'émeraudes du Pérou.

1. La partie continentale ne possède qu'un très petit nombre de voies carrossables; les transports de marchandises entre les provinces populeuses du Cauca, de Cundinamarca, de Boyaca, de Santander et d'Antioquia et les bateaux à vapeur du bas Magdalena, ne peuvent s'effectuer que par des routes muletières et même par des sentiers très périlleux. Le prix de transport est généralement fixé, pour une distance de 60 à 80 kilomètres, à 40 ou 50 francs par charge de 10 arrobes (125 kilos). Une machine à vapeur de la force de quatre chevaux a coûté dernièrement, pour être transportée de Honda à Bogota (56 kilomètres) 4 150 francs, et une presse mécanique d'imprimerie, 5 000 fr. (V. Dictionn. de M. Vivien de Saint-Martin ; art. *Colombie*.)

Instruction publique : Elle est en progrès. Il y a quatre universités provinciales, et environ 35 collèges pour l'enseignement secondaire ; 15 écoles normales et 1 800 écoles primaires avec 89 000 écoliers. — **Justice** : Cour suprême à Bogota, composée d'un président, de quatre juges et de cinq aides. — **Cultes** : L'Etat exerce une surveillance sur toutes les affaires ecclésiastiques, la juridiction sur les ecclésiastiques, et il entretient les bureaux de l'état civil et les écoles. Il y a un archevêque à Bogota, et six villes ont un évêque. — **Armée** : l'armée fédérale compte 6 500 hommes sur le pied de paix ; en temps de guerre, les États doivent fournir un contingent de 1 °/₀ de la population. — **Marine militaire** : trois navires à vapeur. — **Monnaies** : le système monétaire français, avec quelques modifications, a été adopté ; l'unité choisie est le *réal* argent = 0 fr. 50 ; la *piastre* ou *peso* d'argent vaut 1 fr. ; le *peso* d'or = 5 fr. ; le *condor* = 10 pesos (50 fr.), le double condor = 20 pesos (100 fr.). — **Poids et mesures** : Le système français est adopté. — **Budget annuel** : en 1897 : *Recettes*, 31 361 000 pesos ; *Dépenses*, 95 777 000 pesos ; *Dette intérieure*, 30 000 000 de pesos ; *Dette extérieure*, 2 700 000 livres sterling.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les ports de la Nouvelle-Grenade : Savanilla, Salgar, Barranquilla.

« Les navires ne mouillent pas devant Savanilla (prononcez Sabanilla), rade foraine dont les hauts-fonds rendent l'abord difficile, mais à Salgar, station composée de quelques huttes couvertes en chaume, de la douane et du télégraphe. De là, une sorte de chemin de fer conduit en quatre heures à Barranquilla, ville principale du bas Magdalena, entrepôt général des marchandises de ou pour l'intérieur. Les bateaux de fort tonnage ne peuvent atteindre Barranquilla, à travers le delta du fleuve dont les ensablements effrayent les pilotes. Cependant un grand vapeur anglais a dernièrement forcé cette passe dangereuse et est arrivé à Barranquilla sans encombre. Si ce résultat pouvait être définitif, la ville en tirerait un très grand avantage. Elle a déjà détrôné Carthagène, presque abandonnée à cause du détour que devaient prendre les voyageurs et les marchandises pour rejoindre le Magdalena à Calamar par Turbaco ; mais Barranquilla ne peut conserver sa prépondérance que si les grands steamers l'abordent directement,

» Salgar est un affreux désert de sable, entouré de quelques dunes où de maigres arbustes donnent aux yeux un bien maigre régal. Des lézards gris et verts, dont plusieurs

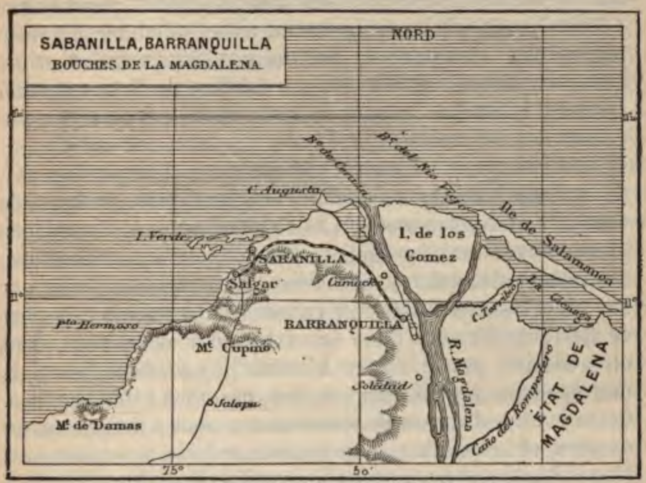


Golfe de Carthagène.

atteignent un mètre de longueur, disparaissent dans les herbes sèches à votre approche, ou bien vous regardent avec des yeux étonnés, pour détaler au moindre mouvement.

» Nos bagages sont débarqués. On nous conduit à la douane, grand bâtiment en planches, où quatre à cinq employés crasseux et fainéants inspirent, dès le début, la plus fâcheuse idée de l'administration néo-grenadine. Est-ce à ce climat de salamandre qu'il faut attribuer la dépression des forces physiques, intellectuelles et morales de ces tristes fonctionnaires? Pendant huit mortelles heures nous attendons qu'il plaise à ces messieurs de fracturer nos caisses et de daigner recevoir notre argent. Les tarifs de douane en Colombie sont absolument draconiens. Il est alloué à chaque

voyageur 75 kilogr. de franchise, après quoi la taxe est de 2 fr. 25 c. par kilogr. d'excédent, emballage compris. Un honorable négociant de Médellin, M. Prosper Restrepo, paya sous nos yeux plus de 1 200 fr. de droits de douane pour quelques objets rapportés d'Europe, à son usage personnel, et que l'emballeur avait renfermés dans des caisses trop lourdes. Les agents diplomatiques sont exempts de cette taxe. Deux passagers venus avec nous d'Europe,



Sabanilla, Barranquilla, bouches de la Magdalena.

M. O'Leary, consul d'Angleterre, et M. de Montbrun, chancelier de la légation de France à Bogota, bénéficièrent de ces dispositions, qui ne s'étendirent pas jusqu'à moi. Malgré l'exhibition de mon passe-port diplomatique, je dus payer 500 fr. d'excédent pour des papiers d'herbier, boîtes en zinc, flacons pour insectes, objets de campement, dont aucun cependant ne pouvait être considéré comme article de commerce. On m'apprit plus tard qu'il est avec le fisc des accommodements, et que quelques pièces d'or adroitement glissées dans la main de ces dragons des Hespérides auraient désarmé leurs rigueurs.

» A trois heures de l'après-midi, nous montons dans le train pour Barranquilla, après avoir payé 25 francs pour le court trajet que nous allons faire. La locomotive, construite dans l'Amérique du Nord, est de forme bizarre ; les wagons sont à jour, comme il convient pour des pays chauds, et la voie est d'une solidité douteuse. On traverse d'abord des lagunes inondées plantées de *manglares* ou forêts basses de mangliers. Des légions de grands échassiers (*garzas* ou hérons blancs) nous regardent tranquillement, perchés sur « leurs longs pieds. » Le mancenillier abonde sur cette plage; des césalpiniées, des mimosées se couvrent de houppes dorées, et les grosses touffes de l'*Acrostichum aureum*, à feuilles longues de trois mètres, font saillie au-dessus des eaux noires.

» Barranquilla s'annonce par quelques champs de coton, de grands pâturages de *Panicum,* quelques groupes de cocotiers et des cabanes qui se rapprochent. A l'entrée en gare, nous sommes assaillis par une population multicolore, sale, bruyante, qui rappelle celle des ports de l'Italie par son empressement indiscret autour des passagers. La gare de Barranquilla est à l'une des extrémités de la ville, dont on n'atteint pas le centre à moins d'une demi-heure de marche dans une poussière atroce, qui nous brûle la gorge. Cette journée d'ennuis de toutes sortes nous a fatigués outre mesure, et la satisfaction de toucher enfin la terre ferme est bien mitigée par ce commencement de tribulations. On nous conduit à une sorte d'auberge décorée pompeusement du nom d'*hôtel Francès,* et située en face de l'église. Notre amphitryon est digne d'une étude particulière. Il a vu tout l'univers et « mille autres lieux, » et s'est établi par philanthropie dans cette ville torride et malsaine. Son cœur est plein de tendresses pour ses compatriotes... moyennant finances. Pour quelques piastres fortes (*pesos fuertes*) il pousse l'obligeance jusqu'à vous fournir une salle blanchie à la chaux, quatre poteaux de bois sur lesquels est tendue une peau de bœuf couverte d'un drap, une cuvette ébréchée et un torchon « jadis blanc. » La nourriture est à l'avenant. Le riz, les patates, la *yuca* (*mainhot utilissima*), la viande

séchée, en font les principaux éléments, et les ragoûts sont tous rehaussés d'une dose de piment (*aji*) à faire revenir les morts. La sauce est invariablement d'un jaune safran produit par la graine du *Bixa ocellona*, nommé en Colombie *achiate* et usité par tout le pays. Quant à la propreté, elle n'est pas douteuse; elle est absente.

» Barranquilla est situé près de la rive gauche du Magdaléna, non loin de l'embouchure de ce fleuve, et par onze degrés de latitude nord. Un canal ou *dique* de quelques kilomètres de longueur joint le port au lit même du fleuve, à travers des prairies inondées, couvertes de grandes graminées où l'on voit des vaches pâturer en liberté avec de l'eau jusqu'aux naseaux. La chaleur est très élevée. La moyenne annuelle est de 32 degrés, et les maxima de température, joints à l'ardeur du soleil, donnent lieu à des insolations et à des maladies souvent fatales. Dans le milieu du jour on ne rencontre dans les rues que des chiens ou des... Français, comme au Caire. Nous avons au loin cette réputation de salamandres, on ne sait comment justifiée. Les rues sont trop larges; de pavé nulle part; mais une poussière ou une boue où l'on enfonce jusqu'aux genoux, suivant qu'il fait sec ou qu'il pleut. Dans le centre commercial ou cité proprement dite, les maisons sont pourvues d'un étage servant à l'habitation, et le rez-de-chaussée, très vaste, à jour, soutenu par des colonnes de bois, sert d'entrepôt pour les marchandises. Ces vastes magasins sont un résumé de la vie matérielle en Colombie. La *spécialité* de chaque négociant est de vendre de tout. On trouve chez lui du fil et des aiguilles, des machines à vapeur, de la farine, du drap, des souliers, des bijoux, de la poudre et des balles pour alimenter les révolutions, de la librairie et du savon; on y fait la banque, on y agiote sur toutes choses; on est courrier d'état, apothicaire, consul, et le soir homme du monde avec toutes les ressources que la civilisation peut apporter si loin. Chacun de ces *trade-gentlemen* parle cinq ou six langues. Ils sont obligés de tout savoir, de tout acheter, de tout vendre. Leur existence est fiévreuse et cependant leurs affaires admirablement ordonnées. Pour

objectif ils ont l'espoir de faire fortune en dix ou quinze ans, de céder leur fonds à bon prix à quelque successeur entreprenant comme eux, et de venir vivre à Paris, pour eux le véritable Eldorado. » Ed. ANDRÉ,

L'Amérique équinoxiale.

(*Le Tour du Monde*, deuxième semestre; 1877. Hachette.)

Sainte-Marthe.

« Sainte-Marthe est située dans un paradis terrestre. Assise au bord d'une plage qui se déploie en forme de conque marine, elle groupe ses maisons blanches sous le feuillage des palmiers et rayonne au soleil comme un diamant enchâssé dans une émeraude. Autour de la ville, la plaine, s'arrondissant en un vaste cirque, se relève en molles ondulations vers la base des montagnes. Celles-ci étagent l'un au-dessus de l'autre leurs gigantesques gradins diversement nuancés par la végétation qui les recouvre et l'air transparent dont l'azur s'épaissit autour des hautes cimes; des nuées s'effrangent en longues traînées blanches dans les vallées supérieures, s'enroulent en écharpes sur les sommets, et de cet amoncellement de nuées, de pics, de montagnes de toute forme, jaillit la superbe Horqueta, dont le double cône, dressé au-dessus de l'horizon, semble régner sur l'espace immense. Les énormes contre-forts sur lesquels s'appuie le pic à deux têtes projettent à droite et à gauche deux chaînes de montagnes qui se recourbent autour de la plaine de Sainte-Marthe, abaissent, par une succession de chutes gracieuses, la longue arête de leurs cimes, et, de chaque côté du port, vont plonger dans la mer leurs hardis promontoires portant chacun une forteresse minée. Ainsi la plaine semble soulevée entre les bras du géant Horqueta et doucement inclinée comme une corbeille de feuillage vers les flots éblouissants de lumière. Le promontoire du nord se continue par une chaîne sous-marine et se redresse au-dessus de l'eau pour former le Morillon et le Morro, îles rocheuses qui servent de brises-lames au port. L'ensemble du paysage enfermé dans cette enceinte est

d'une harmonie indescriptible : tout est rhythmique dans ce monde à part, limité vers le continent, mais ouvert du côté de l'infini des eaux; tout semble avoir suivi la même loi d'ondulation, depuis les hautes montagnes aux cimes arrondies jusqu'aux lignes d'écume faiblement tracées sur le sable. Aussi qu'il est doux de contempler cet admirable tableau ! On regarde, on regarde sans cesse, et on ne sent point les heures s'envoler. Le soir surtout, quand le bord inférieur du soleil commence à plonger dans la mer et que l'eau tranquille vient soupirer au pied des falaises, la plaine verte, les allées obscures de la Sierra, les nuages roses et les sommets lointains, saupoudrés d'une poussière de feu, présentent un spectacle si beau qu'on cesse de vivre par la pensée et qu'on ne sent plus que la volupté de voir. Ceux qui ont eu le bonheur d'avoir sous les yeux ce paysage grandiose ne l'oublient jamais. Un de mes amis grenadins, auquel, avant d'aller à Sainte-Marthe, j'avais demandé quelques renseignements, ne put me répondre que par un sourire de regret et par ce mot : hélas !



Sainte-Marthe.

« L'intérieur de la ville ne s'harmonise pas avec la magnificence de la nature qui l'environne[1]. Sainte-Marthe

1. « Dès que les yeux abandonnent l'ensemble du paysage et ne s'attachent » plus qu'à la ville de Santa-Martha, cette ville perd totalement le charme que » lui prête l'éloignement, car ses maisons, réduites à un rez-de-chaussée ou ne » dépassant pas un étage, et écrasées sous de lourdes toitures en tuile, ont » peu d'apparence à l'extérieur... A l'époque où j'arrivai,... aucun individu » n'était à la tête d'une industrie de quelque importance ; ceux qui, dans la » classe ouvrière, se livraient à certaines fabrications, ne produisaient en tout » genre que des objets grossiers. Aussi toutes les familles d'une condition aisée » ne se servaient-elles guère pour se vêtir, pour meubler leurs maisons et y » établir un peu de confort, que de choses apportées de l'étranger. » (Le Chevalier LE MOYNE, *la Nouvelle-Grenade*, t. I.)

« Sainte-Marthe me causa une véritable déception. Je savais que c'était la

est le premier établissement que les Espagnols aient fondé sur la côte-ferme grenadine, et, malgré l'ancienneté de cette origine, malgré son excellent port et son titre de capitale du Magdalena, malgré la splendeur que l'avenir lui réserve sans doute, elle compte au plus une population de 4000 habitants. Les rues, larges et coupées à angles droits, comme celles de toutes les cités âgées de moins de quatre siècles, n'ont jamais été pavées; pendant les jours de forte brise, elles n'offrent à la vue qu'une perspective de tourbillons de sable où le passant n'ose pas s'aventurer. Les maisons sont en général basses et mal construites; dans les faubourgs, elles ne sont même que de simples cabanes en pieux et en terre; les toits, en feuilles de palmiers, sont peuplés de scorpions et d'araignées innombrables. En 1825, trois siècles après la fondation de Sainte-Marthe, un tremblement de terre renversa plus de cinq cents maisons, lézarda la cathédrale et les quatre églises. Depuis cette époque, les monceaux de briques et de plâtras n'ont pas été déblayés, les ruines n'ont pas été consolidées, les lézardes bâillent de plus en plus; seulement le temps a décoré d'arbustes les murailles pendantes, et sur la haute coupole d'Iglesia-Mayor tressé une verte guirlande toute bariolée de fleurs jaunes et rouges. Dans cette ville, encore aussi délabrée que le lendemain du tremblement de terre, je ne vis qu'une maisonnette neuve et les fondements d'un édifice inachevé qui devait servir à

» port le plus important de la Nouvelle-Grenade, et le point de départ de cette » navigation de la Magdalena qui occupe dix navires à vapeur, des milliers de » *bongos*, et qui porte les produits européens jusqu'à deux cent cinquante lieues » dans les terres, à travers des vallées splendides, des forêts de quinquina et de » bois de teinture. Je m'attendais donc à une certaine activité et aux allures or- » dinaires d'une ville marchande. Il n'y avait pas un navire dans le port; les » maisons elles-mêmes paraissaient endormies dans un berceau de cactus à ra- » quettes protégé par de larges têtes de palmiers. Il se fit cependant un certain » mouvement à notre arrivée, mais seulement autour du *steamer*. Il fut entouré » en un clin d'œil de bateaux chargés de fruits énormes. Je vis alors les premiers » échantillons de ces pirogues indiennes creusées dans un tronc d'arbre, longues, » étroites, presque cylindriques, dont je devais faire plus tard un si fréquent » usage sur les cours d'eau de l'Amérique centrale, et qui, manœuvrées par des » espèces de démons presque nus, armés de palettes ressemblant à des nageoires » de requins, bravent les rapides des fleuves, résistent aux tempêtes, remontent » les courants les plus impétueux et font pénétrer nos produits, nos idées et notre » influence dans les régions centrales les plus inaccessibles... » (Félix BELLY, *A travers l'Amérique centrale.*)

un grand collège provincial. La demeure du plus riche commerçant de la ville, jadis véritable palais, n'offre plus, du côté de la mer, qu'un ensemble de ruines; des murs chancelants entourent le jardin rempli de débris amoncelés; des fûts de colonnes, des chapiteaux jonchent le sol; des arbres épineux croissent au milieu des pierres.

» Les grands navires d'Europe et des Etats-Unis mouillent à 1 kilomètre plus au nord, au fond même de l'anse et au pied du promontoire qui la protège contre les vents du nord et les vents d'est. La plage qui s'étend entre le port et la ville est bordée d'un côté par la mer, de l'autre par des salines, quelquefois inondées. Le soir, elle sert de promenade à toute la population, et les piétons, les cavaliers, les voitures la parcourent en tout sens. La douane, un entrepôt ruiné, une jetée, quelques tentes de feuillage dressées au-dessus des ballots de marchandises, sont les seules constructions élevées sur le port, qui, loin d'apparaître comme un centre d'activité, semble plutôt un lieu de plaisir. A tout instant du jour, des nageurs blancs et noirs plongent du haut de la jetée, s'ébattent comme des tritons autour des navires et changent l'eau bleue en une vaste étendue d'écume; les *sambos* oisifs, restés sur la rive, et les matelots appuyés contre le bordage de navires, jugent des exploits des nageurs, et, par de longs applaudissements, rendent hommage au plus habile[1]. »

Élisée Reclus,

Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe.

(Paris, 1881, in-18, Hachette. — Publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des 1er décembre 1859, 1er février, 15 mars, 1er mai 1860.)

---

1. Ces zambos ou sambos font preuve d'une agilité et d'une audace qui paraîtraient incroyables, si elles n'étaient attestées par de sérieux témoignages. M. Elisée Reclus parle dans un autre chapitre des baigneurs de la rade de Rio-Hacha qui prenaient leurs ébats, en riant, jusque sous le ventre et à la gueule des requins ; M. le docteur Saffray (*Voyage à la Nouvelle-Grenade*), a été témoin des mêmes bravades dans la rade de Sainte-Marthe. Nous citerons à ce sujet le passage suivant, emprunté à l'ouvrage de M. le chevalier Le Moyne sur la Nouvelle-Grenade. La scène se passe à Sainte-Marthe :

« C'est au milieu des ruines de l'ancien fort, situé au bord de la mer que » se tenait de grand matin le principal marché de fruits, de légumes, de pois- » sons et de viandes de boucherie. Une grande quantité de requins rôdaient tou- » jours le long de la plage, attirés qu'ils étaient par les odeurs fétides qu'exha-

Les Indiens Goajires.

« Pour contempler les Goajires[1] dans toute leur pittoresque beauté, il faut se rendre le matin à l'embouchure du Rio-de-Hacha, située, selon les saisons, à un jet de pierre ou bien à 1 ou même 2 kilomètres à l'est de la cité. C'est là, dans le bassin toujours changeant formé par le mélange des eaux douces et des eaux salées qu'une grande partie de la population rio-hachère prend chaque jour ses ébats ; cette agglomération des deux sexes dans le même bassin est à peu près inévitable, car en amont de l'embouchure les crocodiles infestent la rivière, et dans la mer, où le voisinage des requins, sans être dangereux, n'est cependant point agréable, les méduses ou orties de mer changeraient souvent le bain en un véritable martyre.

» Le fleuve, parfaitement parallèle au rivage de l'Océan sur une longueur de plusieurs kilomètres, n'est séparé de la côte que par une étroite levée de sable et de coquillages, au-dessus de laquelle les vagues viennent à chaque instant

» lait le marché et par les épaves de toute espèce de denrées qu'on en rejetait » dans la mer ; rien en cela d'extraordinaire, mais beaucoup de jeunes nègres » hardis tiraient parti de leur habileté comme nageurs pour soutirer quelques » pièces de monnaie aux promeneurs et surtout aux étrangers, en leur donnant » le spectacle d'une chasse aux voraces cétacés. En effet, deux de ces gamins à » qui j'accordai, sur leurs instances, une rétribution de quelques réaux pour la » prouesse qu'ils me promettaient, piquèrent immédiatement une tête dans la » mer, où ils ne tardèrent pas à attirer vers eux un requin que je distinguai » parfaitement et qui paraissait être sur le point de les atteindre, lorsqu'ils plon- » gèrent tout à coup au-dessous de l'animal, et, en revenant sur l'eau, lui appli- » quèrent dans les flancs de rudes coups de pied qui le mirent en fuite très rapi- » dement. »

1. Le port de Rio-Hacha est situé à 40 lieues environ au nord-est de Santa-Martha. Malgré le peu de sécurité qu'il offre aux grands navires, il fait avec l'étranger un commerce plus important que cette dernière ville. Les produits d'exportation sont le sel, le café, le tabac, les cuirs, bois de teinture et les graines de dividivi, employées en Europe pour le tannage. La plus grande partie de ces marchandises sont apportées par les Indiens, et, en particulier, par les Goajires. Ceux-ci occupent, à droite du Rio-Hacha, un territoire long de 220 kilomètres, d'une superficie de 15 000 kilomètres carrés, couvert de savanes, de lagunes, de forêts de mancenilliers, de mangliers et d'arbres épineux. Les Goajires se livrent activement au commerce, et, suivant les saisons, recueillent les graines, chassent dans leurs forêts, pêchent les dorades et les tortues de leurs baies, ou paissent leurs troupeaux. Tantôt ils campent en plein air, tantôt ils s'abritent dans leurs misérables ranchos. « Les hommes, dit M. E. Reclus, plantent quatre pieux en terre, les femmes entrelacent au-dessus des branchages en guise de toit, les enfants renversent la pirogue sous laquelle la famille entière doit passer la nuit, étendue sur le sable blanc. »

épancher dans le courant un peu de leur écume. Cette levée, que les chocs successifs des flots affermissent comme une muraille, est le chemin que suivent les longues caravanes des Goajires qui viennent approvisionner la ville de bestiaux, de viande, de poissons, de tortues, de bois, de charbon, et apportent des marchandises diverses, bois de teinture, sel, graines de dividivi. De loin, cette interminable file d'hommes et d'animaux, composée souvent de plusieurs milliers d'individus et s'avançant sur une étroite langue de sable qui se renfle à peine au-dessus des vagues bondissantes, présente l'aspect le plus fantastique : on dirait un peuple en marche à la surface des eaux. C'est surtout à l'embouchure même, là où les flots de la mer et le courant du fleuve se brisent sur la barre qu'il faut observer le passage des Goajires. Les chevaux s'arrêtent, l'œil hagard, la crinière en désordre, et flairent longuement l'eau écumeuse ; les femmes, drapées dans leurs manteaux bleus et coiffées d'un vaste chapeau de paille à glands de coton rouge, ramènent leurs pieds sur la selle de leur monture et s'assoient à la turque en élevant leurs enfants dans leurs bras ; les chefs de famille et les vieillards relèvent leurs vêtements, et, tenant d'une main l'arc ou le fusil, de l'autre la bride du cheval effaré, l'entraînent au milieu du courant, dont les remous rapides tourbillonnent autour d'eux ; les jeunes gens, plus décents que les Rio-Hachères soi-disant civilisés, se nouent une ceinture autour des reins, plongent d'un bond superbe dans le fleuve et nagent impassibles à travers la foule hurlante des négrillons ; d'autres luttent avec les taureaux effrayés ou les ânes rétifs qui ne veulent pas traverser la ligne des brisants. Au-delà de cette scène, éclairée par la lumière si éblouissante et si vive de la zone torride, s'étend la surface illimitée de la mer bleue ; dans le lointain apparaissent la vieille forteresse ruinée, les maisons de Rio-Hacha, ombragées çà et là par des bouquets de cocotiers, puis les montagnes bleues de la sierra et ses glaciers, qui se détachent sur le ciel comme une dentelle transparente. Le soir, les caravanes franchissent de nouveau le fleuve pour aller passer la nuit dans leurs *ranchos* épars.......

» Les Goajires sont admirablement beaux, et je ne crois pas que dans toute l'Amérique on puisse trouver des aborigènes ayant le regard plus fier, la démarche plus imposante et les formes plus sculpturales. Les hommes, toujours drapés à la manière des empereurs romains dans leur manteau multicolore attaché par une ceinture bariolée, ont en général la figure ronde comme le soleil, dont leurs frères, les Muyscas, se disaient les descendants; ils regardent presque toujours en face d'un air de défi sauvage, et leur lèvre inférieure est relevée par un sourire sardonique. Ils sont forts et gracieux, très habiles à tous les exercices du corps. Leur teint dans la jeunesse est d'un rouge brique beaucoup plus clair que celui des Indiens de San-Blas et des côtes de l'Amérique centrale; mais il noircit avec l'âge, et dans la vieillesse il ressemble à peu près à la belle couleur de l'acajou. Autour de leurs cheveux noirs tombant en larges boucles sur leurs épaules, ils enroulent gracieusement une liane de convolvulus, ou bien attachent des plumes d'aigle ou de toucan, retenues par un simple diadème en fibres de bois tressées; leurs figures sont rarement tatouées, parfois quelques lignes arrondies sont gravées sur leurs bras et leurs jambes. Les femmes, moins ornées que leurs maris et vêtues de manteaux aux couleurs moins riches, ont sans exception et jusque dans la vieillesse la plus avancée des formes d'une admirable fermeté et d'une grande perfection de contours; leur démarche est vraiment celle de la déesse, ou plutôt celle de la femme qui vit dans la libre nature, et dont la beauté, caressée par le soleil, se développe sans entraves. Leurs traits, qui ressemblent à ceux des belles Irlandaises, sont malheureusement défigurés par des bariolages tracés sur les joues et le nez au moyen du roucou, et qui simulent assez bien les besicles de nos bisaïeules; mais, en dépit de ces grandes taches rouges, les sauvages filles du désert n'en frappent pas moins par leur fière et rayonnante beauté, surtout quand elles lancent leurs chevaux rapides à travers la plaine et que le vent rejette en arrière leur longue chevelure.......

» Dans mes promenades le long des plages de la Goajire,

la Goajire, je passai plusieurs fois à côté d'hommes, en apparence sans vie, étendus sur le sable et veillés par des femmes qui s'occupaient tranquillement à tisser des filets ou à tresser des chapeaux. Je crus d'abord que ces corps immobiles étaient des cadavres auprès desquels on avait placé des gardiennes pour chasser les caricaris et les vautours; mais une des femmes, qui savait un peu d'espagnol, me fit comprendre que son mari était non pas mort, mais ivre-mort depuis la veille. « C'est hier qu'il a vendu son bois du Brésil, » ajouta-t-elle d'un air confiant. Les voluptés que procure l'ivresse sont si grandement appréciées que la femme sent augmenter son respect affectueux pour son mari plongé dans cette fatale béatitude; elle s'agenouille à côté de sa tête, écarte les maringouins qui pourraient troubler son lourd sommeil, rafraîchit son front en l'éventant avec une aile d'aigle; dans une circonstance analogue, elle peut à son tour avoir besoin d'être veillée de la même manière. A la conclusion de tout marché, le traitant riohachère livre au vendeur goajire une ou plusieurs jarres d'eau-de-vie garantie pure, mais fortement mélangée d'eau. L'Indien emporte dans son *rancho* la liqueur précieuse, et boit à même jusqu'à ce qu'il tombe en râlant sur le sable. On raconte qu'un navire chargé de rhum ayant fait côte sur les récifs de Punta-Gallinas, la nouvelle se répandit immédiatement dans toute la péninsule, et pendant quelques jours la nation tout entière fut plongée dans la plus complète ivresse. Plus d'une fois des surons d'acide sulfurique, bus avec la même avidité que du rhum, ont causé la mort d'un pécheur endurci. »

Élisée Reclus.

Les fêtes religieuses à Bogota[1].

« Le nombre des fêtes d'église est considérable à Bogota; mais les époques des plus grandes cérémonies religieuses

1. La capitale de la Nouvelle-Grenade, Bogota (41 000 habitants), une des plus belles villes de l'Amérique du Sud, est située à 2645 mètres d'altitude à

sont celles de la Semaine Sainte, de Pâques, de la Fête-Dieu et de Noël. Pendant les trois jours de la Semaine Sainte, les autorités de la ville réunies en corps, et presque tous les autres habitants, pour remplir réellement un devoir de piété, ou pour satisfaire seulement la coutume, vont, en vêtement de deuil, visiter successivement chaque église, où est élevé, avec un grand appareil lugubre, un monument qui simule le Saint-Sépulcre ; on rencontre alors dans les églises, surtout le soir, lorsqu'elles ne sont plus éclairées que par quelques flambeaux, et restent dans une demi-obscurité, une quantité de gens qui, nus jusqu'à la ceinture, se meurtrissent ou se déchirent la poitrine et le dos avec des disciplines. J'ai même vu quelques-uns de ces fanatiques qui étaient, sinon cloués, du moins attachés sur des croix dans la position du Christ pendant son dernier supplice. Dans la journée du Samedi Saint est ménagé pour le peuple un divertissement dont, du reste, nous avions des analogues autrefois en Europe ; dès le matin, des mannequins figurant Judas ou Satan sont suspendus dans différents endroits de la ville, notamment au-dessus des portes des églises principales, et, aussitôt qu'a été entonné à l'office du jour le *Gloria in excelsis*, ils sont, au bruit des pétards et des cloches, descendus et abandonnés au peuple qui, après les avoir traînés avec force outrages dans les rues, finit par en faire d'autant plus facilement des feux de joie, qu'ils sont ordinairement farcies de matières inflammables et de pièces d'artifice[1].

---

la base occidentale des deux montagnes de Guadalupe et de Monserrate. L'emplacement avait été bien choisi ; le fondateur, Ximenès de Quesada (1538) y trouvait en même temps une bonne position stratégique contre l'ennemi, un vaste sol propre à toutes les denrées alimentaires, une température modérée, et le point central d'un immense empire baigné par les deux Océans. Les rues sont bien percées, à angles droits ; les maisons, élégamment bâties, renferment en général à l'intérieur des *patios* remplis de fleurs et d'arbustes. On n'y trouve que des petites fabriques de meubles et d'objets d'utilité commune, aucune grande industrie. Une seule route commerciale, mal entretenue, rattache cette ville au Rio Magdalena, en face de Honda. Un chemin de fer doit être construit prochainement de Bogota à Facatativa sur la route du Magdalena.

1. On peut lire dans le *Tour du Monde* (1er semestre 1863), la très piquante description de la grande procession de Cuzco décrite par M. Paul Marcoy. (*Voyage de l'Atlantique au Pacifique.*) M. de Gabriac donne, sur sa visite à la cathédrale de Santa-Martha, les détails qui suivent : « L'in-
» térieur de l'église est surchargé d'ornementations où la saleté le dispute à la

» La Fête-Dieu et celle de Pâques sont celles qu'on célèbre avec le plus de pompe au dehors par des processions auxquelles un mélange du profane avec les choses sacrées donne un cachet particulier d'originalité; c'est ainsi qu'on voit figurer en tête de ces processions des troupes d'Indiens ou d'autres individus qui, sous des costumes d'indigènes primitifs, de diables, etc., se livrent, au son d'instruments discordants, à des danses grotesques; que des chars, traînés à bras, portent des personnages et des enfants qui forment des groupes allégoriques dont les sujets sont tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament; que des statues peintes et représentant des scènes de la Passion, sont, au moyen d'énormes brancards, portées sur les épaules d'hommes vêtus en pénitents et dont quelquefois, m'a-t-on dit, plusieurs appartenant à la haute classe de la société, cherchent à expier des fautes par ce pénible travail de la journée.

» ..... La fête de Noël n'est pas bornée aux réjouissances habituelles qui se mêlent, dans la journée, aux cérémonies religieuses; elle est, en outre, une occasion de divertissements qui ne cessent qu'au bout d'une quinzaine de jours, à l'époque de l'Épiphanie. D'abord, dès la veille, des autels sont, dans maintes églises, disposés pour ce qu'on appelle dans le pays un *nacimiento*, c'est-à-dire pour reproduire, au milieu de décorations de théâtre et au moyen de petites figures de bois, de cire ou de carton, les circonstances qui se rattachent à la naissance du Sauveur. Quelques particuliers s'amusent, de leur côté, à donner chez eux un pareil spectacle et y dépensent de grosses sommes, stimulés qu'ils sont par le désir de se surpasser l'un l'autre dans le luxe et la variété de leurs expositions. La partie capitale du tableau se compose de l'étable avec ses animaux, de la Sainte Famille, des bergers et des mages en adoration devant l'En-

---

» dorure. Mais ce qui nous frappa davantage dans la cathédrale de Santa
» Martha, ce furent les vêtements dont sont affublés la Vierge, saint Joseph et
» l'enfant Jésus. En face du maître-autel, sur une estrade, se trouve une
» madone vêtue d'une robe de brocart, garnie d'une crinoline phénoménale et
» d'une queue à désespérer vingt reines; elle tient à la main un mouchoir de
» fausse dentelle, un flacon d'odeur, des rubans roses, et un grelot en argent
» pour amuser son divin fils. » (Comte DE GABRIAC, *Promenade à travers l'Amérique du Sud;* Paris, 1868, in-8°, Lévy.)

fant divin ou en marche pour venir l'adorer ; assez souvent, dans ce dernier cas, sans doute afin que le spectateur ne puisse pas se tromper sur le rôle qui est assigné aux figures représentant les mages, chacune d'elles tient à la main un cordon qui aboutit aux rayons de l'étoile qui les précède et les guide. Dans les maisons des particuliers, les accessoires dont l'objet principal est accompagné, offrent un véritable attrait à la curiosité, par la réunion de tout ce que le caprice le plus bizarre peut s'évertuer à aller chercher de marionnettes ou de pièces à mécanique dans un magasin de jouets d'enfants. Ainsi, par exemple, en sus du tableau obligé de la naissance de Jésus-Christ, ici, ce sont d'autres scènes de sa vie, depuis la fuite en Égypte jusqu'à sa mort sur la croix ; là, c'est le diable qui apparaît et disparaît par une trappe ; là, c'est un ermitage avec un capucin qui y apporte une fillette à demi cachée dans une botte de paille ; plus loin, ce sont des processions, des villageois qui se livrent à la danse, des artisans qui travaillent, de petits bonshommes à la tournure et au visage grotesque, des bateaux qui parcourent des rivières, voire même des chemins de fer avec des trains en activité ; enfin, pour donner une dernière idée du degré auquel sont poussées les fantaisies excentriques des décorateurs, j'ajouterai que je me souviens d'avoir vu une fois parmi le cortège des mages, et comme eux tenant le fil conducteur à la main, un Bonaparte fort reconnaissable à sa redingote grise et à son célèbre petit chapeau. »

Le Chevalier A. Le Moyne,
La Nouvelle-Grenade.
(Paris, 1880, 2 vol. in-18, Quantin.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Colombie ou Nouvelle-Grenade.

Cadena. *Anales diplomaticos de Colombia.* — (Bogota, 1878.)
De Gabriac. *Promenade à travers l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1868, in-8°.)
Esguerra. *Diccionario jeog. de los Est.-Un. de Colombia.* — (Bogota, 1879.)
Etienne. *Nouvelle-Grenade.* — (Genève, 1887.)
Hall. *Colombia, its presents state,* etc. — (Philadelphia, 1871.)
Humboldt (de) et Bonpland. *Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent.* — (Paris, 1816-31, 13 vol. in-8.)

LE MOYNE. *La Nouvelle-Grenade.* — (Paris, 1889, 2 vol. in-18, Quantin.)
MARCOY (Paul). *Voyage à travers l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1882, 2 vol.)
LENORMAND, FLORY, VENGOECHEA. *Exploration des mines de cuivre de Camperucho.* — (Paris, 1883.)
PEREIRA. *Les Etats-Unis de Colombie.* — (Paris, 1883.)
PEREZ (F.). *Géog. fisica y polit. de los Est. Unid. de Columbia.* (Bogota, 1883.)
POWLES. *New-Grenada.* — (London, in-8°, 1863.)
RECLUS (El.). *Voy. à la Sa-Nevada de Sainte-Marthe.* — (Paris, 1881, in-18.)
ROLLAND. *La Nouvelle-Grenade.* — (Avignon, 1876, in-8°.)
SIEVERS. *Reise in der Sierra-Nevada.* — (Leipzig, 1887, in-8°.)
ROULLIN. *Histoire naturelle et souvenirs de voyage.* — (Paris, in-4°, sans date.)

ANDRÉ. *L'Amérique équinoxiale.* — (*Tour du Monde*, 1877, 1878, 1879.)
BRUYCKER. *Les m. d'or et d'arg. de la Colombie.* — (*Soc. de géog. d'Anvers*, 1888.)
BROSSOLET. *Sit. commerc. de Puerto-Cabello et Baranquilla.* (*Rev. mar.*, 1876.)
CHAFFANJON. *L'Orénoque.* — (Paris, 1872, in-12.)
CORNETTE (P.). *Lettres sur la Colombie.* — (*N. ann. des voy.*, janv. et fév. 1855).)
CREVAUX (J.). *Voyages à travers la Nouvelle-Grenade.* — (*Tour du Monde*, 1882.)
DE FONTPERTUIS. *L'Amérique latine.* — (*Journal des Economistes*, 1881.)
LOUA (T.). *Statistique de la Colombie.* — (*Jal de la Soc. statist. de Paris*, 1877.)
HETTNER. *Bibliogr. de la Sierra-Nevada.* — (Mittheil., 1885.)
— *Reisen in Columbien.* — (Leipzig, 1888.)
— *Carte de la Cordillère de Bogota.* — (Gotha, 1892, 4 feuilles 1/600 000.)
LAUNAY (DE). *Les richesses minérales de la Colombie.* — (*Ann. des mines*, 1895.)
LEMOS. *Compendio de geogr. de la Colombie.* — (Medellin, 1887, in-8°.)
MARCOY (P.) *De l'océan Pacif. à l'océan Atlant.* — (*T. du Monde*, 1866, 1868.)
NADAILLAC. *Les anc. popul. de la Colombie.* — (Paris, 1885, in-8°.)
NUNEZ et JAHAY. *La Républ. de Colombie.* — (Bruxelles, 1893.)
— *Descr. hist. geogr. y politica de Colombia.* — (Bogota, 1887, in-8°.)
RICQUE (Camille). *Quatre mois à Santa-Marta.* — (*Nouv. ann. de voy.*, oct. 1865.)
SAFFRAY (Dr). *Voyage à la Nouvelle-Grenade.* — (*Tour du Monde*, 1873.)
SIMONS (F.-A.). *Sierra-Nevada de Santa-Marta-Goajira-Peninsula.* — (*Proceed. of Roy. Geogr. Soc.*, 1881-85.)
VERGARA VELASCO. *Nueva geografia de Colombia.* — (*Bogota*, 1892, in-8°.)
WHITE. *Notes on the Central Provinces Colombia.* — (*Proceed. of Roy. Géogr. Soc. for* 1883.)

CHAPITRE II

VENEZUELA

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république de Venezuela[1], ancien gouvernement de Caracas (aujourd'hui détachée de la Colombie de Bolivar), est bornée au nord par la mer des Antilles; à l'est, elle confine à la Guyane anglaise, dont la frontière suit le *Rio-Amacura*, coupe le *Cuyuni*, longe la *Sierra de Rincote;* au sud, du côté du Brésil, elle suit les montagnes de *Pacaraima*, ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Orénoque et celui

1. Le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, fut donné par les Espagnols à ce pays, à cause des villages riverains du lac de Maracaybo, bâtis sur pilotis.

des Amazones; à l'ouest, du côté de la Colombie, elle est parallèle à l'*Orénoque*, dont elle coupe les affluents de gauche, suit l'*Arauca*, franchit la cordillère de *Mérida*, et par la *Sierra de Perija* et le territoire des *Goajiros*, rejoint la mer des Antilles, au nord-ouest du golfe de Maracaybo.

Situation astronomique. — 2°-12° de lat. N.; 62°-75° de long. O.

Climat. — La côte est brûlante et malsaine; les hautes vallées jouissent d'un printemps perpétuel; la température est excessivement variable dans les Andes, tour à tour et brusquement très chaude et glaciale; dans la plaine des *llanos*, durant la saison sèche, le sol humide dégage des exhalaisons malsaines.

Littoral; îles. — La côte forme le golfe de *Venezuela*, rattaché par un détroit au golfe de *Maracaybo* (200 kilom. sur 120); la presqu'île de *Paraguana*, le golfe *Triste*, la baie de *Cumana*, le golfe de *Cariaco*, la presqu'île et le golfe de *Paria*, fermé par l'île de la *Trinité*; les îles sont nombreuses : *Oruba*, *Curaçao*, *Buen-Ayre*, *Los Roques*, *Margarita*, etc.; plusieurs appartiennent à la Hollande ou à l'Angleterre. (V. le chap. des *Antilles*.)

Relief du sol. — Trois régions : le *littoral*, séparé du bassin de l'Orénoque par une chaine de montagnes (*Sierra Laura*, *Mérida*, *Barquisimeto*, *Turumiquire*, etc.); les *plaines*, *savanes* ou *llanos*, sans accidents, sans arbres, souvent inondées; la région *Guyanaise*, montueuse et boisée sierras *Parima*, *Pacaraima*, *Maigualida*, prolongées vers l'Orénoque par des contreforts qui enferment les vallées des cours d'eau.

Cours d'eau. — De nombreuses rivières se jettent dans le golfe de *Maracaybo* : le *Tocuyo* finit au nord du golfe *Triste*; l'*Orénoque*, issu du lac *Ipava* (2250 kilom.) navigable sur 800 kilom., sujet aux crues, souvent gêné par des cascades et des rapides, est grossi, à droite, par le *Ventuari*, le *Caura*, le *Paragua*, le *Caroni*; à gauche, par le *Guaviare* ou *Rio-de-Lesseps*, la *Vichada*, la *Meta*, l'*Apura* et le *Cassiquiare*, réuni au *Rio-Negro* (affluent de l'*Amazone*) pendant la saison des pluies.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — Le Venezuela, après la dissolution de l'ancienne république de Colombie (formée en 1822 par la réunion de la Nouvelle-Grenade, de l'Equateur et de la capitainerie générale de Caracas), a été jusqu'en 1863 une république divisée en provinces. En 1863, le Venezuela a été transformé, par suite de la victoire des fédéraux sur les unitaires, en confédération, établie par la loi constitutionnelle du 23 mars 1864. Le parti unitaire, vaincu en 1863, remporta en 1868, sous le commandement du général Monagas, une victoire sur les fédéraux; mais ce parti a été renversé à son tour par le général *Guzman Blanco*. Le président actuel (1898) est le général **Andrade**. La constitution de 1854 a été renouvelée en juin 1893. Le *pouvoir exécutif* national réside dans la *présidence*, assistée par huit ministères (*Intérieur et Justice; Affaires étrangères; Finances; Fomento; Guerre et Marine; Crédit public; Travaux publics; Instruction publique*). Le *pouvoir législatif* est exercé par un *sénat* composé de vingt-sept membres (trois par Etat) et par une *chambre des représentants* de soixante-trois membres élus par le suffrage universel.

Drapeau : jaune, bleu, rouge; couleurs disposées horizontalement, le bleu chargé au milieu de 6 étoiles blanches rangées autour d'une 7e étoile blanche; le jaune chargé près de la hampe d'un écusson bordé de feuillages.

Divisions administratives :

9 États, 9 territoires et le district fédéral.

ÉTATS

ÉTATS	MILLES carrés.	Habitants. 1894	CAPITALES avec les habitants.	
District fédéral	45	90959	Caracas.	72500
Miranda	33969	506736	Ciudad de Cura.	12200
Carabobo	2984	210665	Valencia.	38650
Lara	9296	262411	Barquisimeto.	31500
Los Andes	14719	363388		
Zamora	25212	253418	Guanare.	10000
Falcon	36212	141689	Coro.	10000
Bolivar	88701	135232	Ciudad Bolivar.	11600
Bermudez	32243	322518	Barcelona.	13000
Zulia	»	157800	Maracaibo.	34300
Total	»	2444816		

TERRITOIRES

TERRITOIRES	MILLES carrés.	Habitants. 1891	CAPITALES
Yuruary	81123	22400	
Amazonas	90928	45200	
Alto Orinoco	119780	39000	
Goajira	3608	66000	
Colon	166	238	
Caura	22564	»	
Armisticio	7046	»	
Delta	25347	»	
Independencia	214	1577	
Total	632696	174415	

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : *Mines d'or* dans le territoire Guyanais sur les bords de l'Yuruari et dans la province de Bolivar; le *cuivre rouge* d'Aroa (Yaracui) est plus beau que celui de Suède; *marbre*, beaux *granits*, *sources minérales* abondantes, *pétrole* et *asphalte*, près du lac *Maracaybo*; *sel*; toutes richesses peu ou point exploitées.

Végétaux.—La région des montagnes renferme d'*immenses forêts* de bois de construction et d'ébénisterie (*palissandre*), de teinture; on cultive le *cacao*, la *canne à sucre*, le *café*, le *coton*, le *tabac*, l'*indigo*, la *vanille*, la *salsepareille*. — **Animaux** : On élève des *bœufs*, *chevaux*, *mulets* dans les *llanos*; l'île Margarita a des *huîtres à perles*; l'Orénoque renferme des poissons abondants, des gymnotes, caïmans, etc.

Industrie.— Presque nulle; s'exerce surtout sur le nettoyage et la préparation des peaux pour l'exportation; le manque de voies de communication la paralyse.

Commerce. — En 1890 : **Importations**, 83 664 000 bolivares; **Exportations**, 100 917 000 bolivares; part de l'Allemagne, 13 460 000 francs; de l'Angleterre, 23 510 000 francs; de la France, 12 651 000 francs; de l'Amérique du Nord, 19 743 000 francs (les exportations sont le café, le cacao, les peaux, les bois de teinture, les métaux). — **Chemins de fer.** En exploitation en 1898, 830 kilom.; en construction, 853. — **Télégraphes.** En 1894 : 6250 kilom. — **Ports.** En 1894 : entrés, 9000 vaisseaux, dont 1980 vapeurs et environ 2 400 000 tonneaux. — **Marine marchande** (1898), 11 vapeurs de 2185 tonneaux et 17 voiliers de 2760 tonneaux.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. — 1 043 900 kilomètres carrés. — **Population.** En 1894; 2 444 000 hab. (1,8 par kilom. car.). — **Races.** *Créoles*, ou descendants d'Espagnols; *Cholos*, noirs et mulâtres; *Indiens* civilisés et chrétiens; *Indiens* sauvages (principales tribus indiennes : *Caraïbes*, à l'est; *Guaraunos*, dans le delta de l'Orénoque; *Maypures*, *Ottomaques*). Les *étrangers* sont environ 24 000. L'*esclavage* a été aboli en 1854. — **Dialectes** : L'*espagnol* est la langue officielle et ordinaire; les Indiens gardent leur langue. — **Instruction publique** : Les députations provinciales qui ont mission de s'occuper de l'instruction élémentaire ont très peu fait pour cet objet; il y a environ 1 668 *écoles publiques* et 311 *écoles privées* avec 100 000 *élèves*. — **Justice** : Une *cour de justice fédérale suprême*, une *cour de cassation*. — **Culte** : Religion *catholique romaine*; les affaires de l'Eglise sont dirigées par l'archevêque de Venezuela, à Caracas, et l'évêque de Mérida. — **Armée** : Les troupes de terre comptent 3380 hommes en temps de guerre, la milice est appelée sous les armes. — **Marine militaire** : La flotte se compose de 3 petits vapeurs et de 1 goélette, armés ensemble de 8 canons; les troupes de marine comptent 200 hommes. — **Monnaies** : Le *venezolano* = 5 fr.; le *bolivar* = 1 fr.; le *réal* argent = $0^{fr},50$. — **Poids et mesures** : Le *quintal* à 4 *arrobas* = $46^{Kgr},014$; la *vara* = $0^{m},385$; l'*arroba* = $16^{l},137$. — **Budget annuel.** 1898 : *Recettes*, 34 542 000 bolivares; *Dépenses*, 34 542 000. — **Dette publique** : 20 142 000 bolivares.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

La côte du Venezuela et ses forêts.

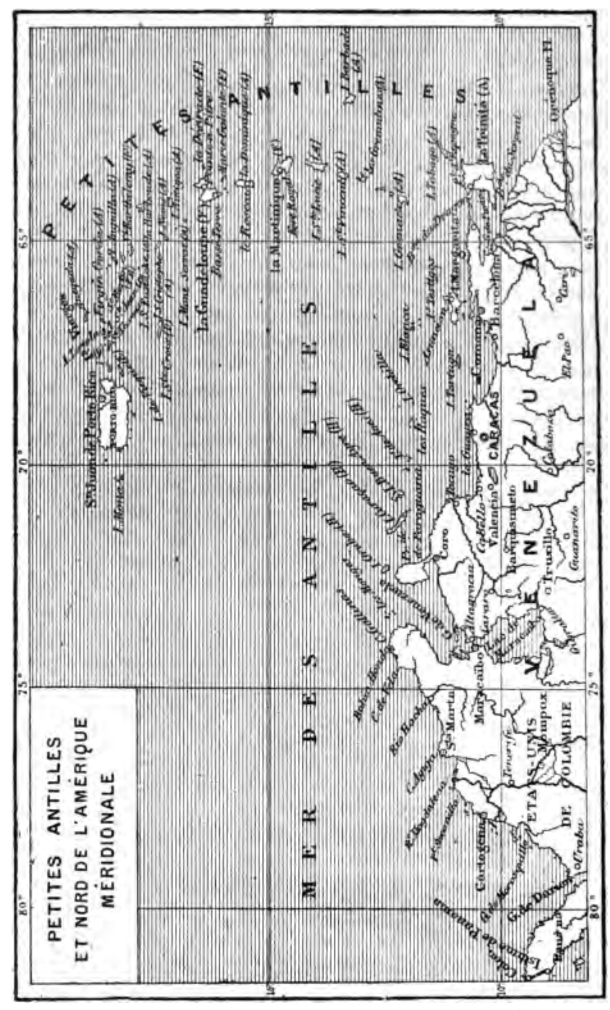
« Du port de la Guayra on gagne Caracas, capitale du Venezuela, en quelques heures d'ascension par les chemins de la Cordillère que l'on voit s'échancrer comme une selle au-dessus des nuages, d'où son nom de *Silla de Caracas*. La chaleur de cette côte est torride ; c'est près de là (vers 10° de lat. N.) que passe l'équateur thermique. Christophe Colomb la découvrit en 1498. En y débarquant, nous fûmes saisis par une sensation violente de chaleur sèche à peine supportable. Le thermomètre marquait 36° à l'ombre, et la marche, à 2 heures de l'après-midi, le long de la côte brûlée et abrupte, où quelques grands *cereus, opuntia* et mimosas s'accrochent à grand'peine aux rochers, devint bientôt extrêmement pénible. Je me dirigeai néanmoins sur un petit estuaire planté de cocotiers et nommé Maïquetia. J'y trouvai matière à une fructueuse herborisation en remontant le lit d'un torrent où croissaient des bignoniacées



Carte de Puerto-Cabello

jaunes et le *wigondia caracasana*. De grands lézards couraient sur le sol embrasé ; des négresses demi-nues suivaient seules le sentier couvert d'arbres à caoutchouc. Je revins à bord aux trois quarts rôti. Peu d'endroits sur le globe sont aussi complètement

desséchés que ce port de la Guayra, où vient passer tout le com-



merce de Caracas, et que ravagent périodiquement les épidémies.

» Le jour suivant, nous touchions à Puerto-Cabello, dans une jolie baie où se trouvent les vestiges d'un ancien fort et des îles de mangliers aux racines adventives, desquels pendent des chapelets d'excellentes huîtres. Le président du Venezuela, Guzman Blanco, a fait exécuter des améliorations au port et à la ville de Puerto-Cabello. Il y a créé une *alameda* ou jardin public fort agréable, sur le bord même de la mer. Les rues sont poudreuses, il est vrai, mais on trouve çà et là des fontaines qui rafraîchissent l'atmosphère, et des conduites d'eau, récemment déposées par les navires sur le quai, indiquent la pose prochaine d'une canalisation régulière.

» De vastes lagunes desséchées s'étendent à l'ouest de Puerto-Cabello et sont traversées par la route qui conduit à Valencia et à San-Félipé, dans la région montagneuse. Des efflorescences blanches indiquent la présence du sel dans ces terrains que recouvre un maigre tapis de ficoïdes et de salsolacées. Plus haut, sur les premières pentes, dans le sol argileux, une forêt d'arbres épineux montre ses griffes de l'aspect le plus féroce. C'est une végétation armée en guerre. Malheur à qui s'aventure dans ce fourré de mimosas, d'agavés, de fourcroyas, de lianes épineuses, il n'en reviendra qu'en lambeaux.

» Embarqués pour la dernière fois avant de prendre définitivement pied sur la terre américaine, nous rangeons bientôt l'île de Curaçao. La Sierra-Nevada de Santa-Martha apparaît, portant ses pics neigeux à 5 850 mètres au-dessus des mers. Enfin nous touchons à 3 heures du matin au point définitif de notre embarquement, Savanilla. » Édouard André [1],

L'Amérique équinoxiale.

(*Tour du Monde*, 1877, 2e sem., Paris, Hachette.)

Productions et peuplades des rives de l'Orénoque : les Géophages.

« Le voyageur qui entre dans la Guyane par les bouches de l'Orénoque contemple avec étonnement les forêts majes-

1. M. Ed. André a rapporté de son voyage dans l'Amérique du Sud, accompli en 1875-76, sans parler de son journal et de ses mémoires scientifiques, 4300 espèces de plantes sèches, représentées par 18000 échantillons ; 4722 plantes vivantes, 27000 grains de palmiers, 181 produits végétaux dans l'alcool ; 177 mammifères, poissons et reptiles en peaux ; 931 oiseaux ; 2200 insectes ; 993 papillons ; 78 mollusques ; 160 minéraux et fossiles ; 30 antiquités indiennes ; 56 costumes, armes, produits divers ; 60 objets en verni de Pasto ; 350 dessins analytiques, vues, paysages, types, photographies ; 394 espèces de grains de végétaux. (V. *Bulletin de la Société de géographie*, septembre 1879.)

tueuses qui ombragent une grande partie du delta de ce fleuve. A la marée haute, la plupart des îles de ce delta sont couvertes par les eaux, et alors se présentent à l'œil surpris de l'explorateur de grands bois qui s'élèvent du sein des ondes; la barque circule sous le feuillage épais, elle évite par de nombreux circuits les lianes innombrables qui s'entrelacent aux arbres; autour de l'embarcation se jouent dans les flots les lamantins, les caïmans, tandis qu'au-dessus, dans les voûtes de feuillage, on voit s'agiter des aras aux couleurs brillantes et variées, des cotingas bleus, des tangaras violets, des cardinaux au plumage de feu; les singes se suspendent par leur longue queue aux branches flexibles, et s'élancent, avec l'agilité de l'écureuil, de rameau en rameau et d'un arbre à un autre. De temps en temps, des hamacs apparaissent au milieu des branchages et se balancent mollement au-dessus des eaux : ceux des Guaraunos, le peuple principal du bas Orénoque. Ces Indiens habitent ordinairement les îles les plus élevées du delta et y vivent de poisson, de bananes et de manioc. Mais, dans les pérégrinations où les entraîne la pêche, ils sont souvent conduits jusque sur les basses îles, et c'est là que le fleuve les oblige à monter dans leurs demeures aériennes; les hommes s'y établissent aussi nonchalamment et y dorment de longues heures, tandis que, dans les barques amarrées au pied des arbres, les femmes préparent le repas de leurs paresseux époux.....

» Avançons-nous dans l'Orénoque, qui offre une navigation facile aux plus grands navires. Nous sommes bientôt devant le confluent du Caroni, et nous remontons jusqu'à Ciudad-Bolivar, qu'on appelait auparavant Angostura ou San-Thomas de Nueva-Guayana, ville déjà grande et belle, le principal port de l'Orénoque et siège d'un commerce maritime très actif. Tout est commerce dans cette ville; il y a peu d'industrie et surtout peu de culture; les environs ne présentent pas ces riants jardins, ces vergers, ces avenues qui annoncent dans notre France les approches d'une importante cité : les savanes et les bois s'étendent jusqu'aux portes de Ciudad-Bolivar. Cependant, çà et là, on aperçoit quelques champs d'indigotier, de canne à sucre, de caféier, de maïs, de haricots, surtout de yuca ou de manioc, dont la racine sert à faire le principal pain du pays. Le bananier étale de toutes parts ses larges et magnifiques feuilles, et donne abondamment ses régimes de fruits nourrissants. Le cotonnier aussi vient merveilleusement sur ce sol fertile, mais la culture est fort négligée. Le quinquina ne se

montre que dans les lieux élevés ; presque partout on rencontre une foule d'autres produits précieux pour la médecine : la simaruba, l'angostura, le ricin, la fève du Tonkin, le copahu, etc., etc. La vanille s'élance d'arbre en arbre et embaume de son délicieux parfum tous les lieux d'alentour ; mille autres orchidées, mille convolvulacées enlacent de leurs guirlandes légères les géants des forêts. Les bois de teinture, tels que le brésillet, de magnifiques bois d'ébénisterie, comme l'acajou, le cèdre, le palissandre, des arbres à gomme, comme l'hévéa, d'où découle le caoutchouc ; des bois violets, roses, jaunes, sans nom en botanique, se montrent partout ; mais l'apathie vénézuélienne respecte parfaitement et laisse sans usage tant d'admirables végétaux. Le palmier, le roi de ces forêts, balance son élégant panache de verdure au-dessus de la tête de tous ses rivaux ; plusieurs de ces espèces donnent une huile excellente, le palmier *séjé* surtout, dont le produit, d'une abondance et d'une qualité extraordinaires, ferait seul la fortune des spéculateurs qui voudraient exploiter les richesses de ce beau pays. Mais, à côté de si précieux arbres, de nombreuses plantes vénéneuses distillent les plus dangereux poisons ; un des plus redoutables est le *guacha macau*.

» Les *llanos* ou savanes sont animées par d'innombrables troupeaux de bœufs, par des chevaux, des ânes, des mulets ; beaucoup de ces animaux, sans gardiens et sans abri, meurent au milieu des pâturages, et leurs cadavres infecteraient l'air si le corbeau *samuro*, véritable providence de la plaine, ne les dépeçait complètement et n'en faisait disparaître les derniers débris.

» Ces superbes forêts, ces magnifiques tapis de verdure, on les parcourrait avec délices si des hôtes redoutables ne venaient, à chaque instant, y disputer à l'homme le domaine de la nature ; l'un des plus à craindre est le jaguar, que les colons appellent tigre ; il attaque les troupeaux et l'homme lui-même. L'once ou lion sans crinière est beaucoup moins dangereux et ne cause des ravages que parmi les oiseaux de basse-cour. Les crocodiles infestent les fleuves ; ils viennent en foule s'étendre au soleil sur la fange tiède des rives et y répandent leur odeur pénétrante de musc. Le serpent *cuaïma* est le plus terrible de tous les reptiles venimeux de la Guyane ; sa peau d'un gris livide, qui rappelle la couleur du crapaud, sa tête carrée, sa longueur de 1^{m},50, la corne qui termine sa queue, le font aisément reconnaître ; il se soutient sur cette corne, s'élève droit, s'élance comme une flèche contre la victime qu'il veut

atteindre, et la fait périr en quelques instants ; il attaque l'homme avec audace ; les indigènes en ont une frayeur extrême ; les chrétiens, parmi eux, voient en lui le diable ; les autres, le dieu du mal. Le crotale, ou serpent à sonnettes, est très commun aussi ; le serpent trigonocéphale monte sur les arbres et, de là, se jette sur ses ennemis. Le boa, le plus grand des serpents de la Guyane, est sans venin, mais d'une force extraordinaire ; il étreint et étouffe dans ses puissants replis les plus gros quadrupèdes du pays ; mais, apathique et pacifique quand il est bien repu, il s'étend alors au milieu des herbes et s'y confond avec les troncs d'arbres renversés, à travers lesquels le voyageur se fraye un difficile chemin. Mais tous ces reptiles causent moins de malheurs encore que le poisson caribe, qui vit dans les eaux stagnantes. Si un baigneur imprudent, attiré par l'aspect agréable d'un lac tranquille, vient y chercher la fraîcheur, il peut voir bientôt arriver près de lui un petit poisson au museau allongé et dont les dents sont formées, à chaque mâchoire, d'une seule pièce aussi coupante qu'un rasoir ; s'il se sent entamé par ce tranchant d'acier et s'il est trop loin du bord pour fuir immédiatement sur le sol, il est perdu : des milliers de caribes, attirés par la plaie et le sang qui s'en échappe, s'acharnent après la victime qu'épuisent l'hémorragie et la douleur de ces innombrables blessures. Du reste, ce poisson est bon à manger, et l'on en fait une pêche abondante, ainsi que d'une foule d'autres espèces qui fourmillent dans les eaux de la Guyane.

» L'un des plus communs et des plus forts quadrupèdes est le tapir, ce petit éléphant américain dont le nez se termine en une trompe peu développée. Les sangliers, qu'on nomme *baquiros*, sont très nombreux aussi ; moins gros que les nôtres, ils offrent une chair excellente, et l'on extrait un musc abondant d'une tumeur qu'ils ont sur les reins.

» Les singes, tous munis d'une longue queue, sont innombrables ; ici, c'est le farouche alouate qui remplit les bois de son cri ou plutôt de son hurlement extraordinaire ; là, c'est le gracieux titi, différent du ouistiti, qui est plus petit et qui ne se trouve pas dans cette région ; plus loin, on aperçoit l'araguato, la veuve, le capucin, le sapajou, etc. ; la plupart constituent pour les habitants un gibier recherché. Des myriades d'oiseaux au délicieux plumage animent aussi les forêts : les plus brillants de tous sont les colibris et les oiseaux-mouches qui font étinceler leurs topazes et leurs rubis sur les corolles

éclatantes des aristoloches, des orchidées, des liserons et des mille autres élégantes fleurs. On voit de toutes parts les charmants troupiales, les cardinaux, les plus magnifiques perroquets, les moqueurs, au plumage noir et simple, mais au ramage admirable, plus varié et plus riche que celui de notre rossignol lui-même.....

» ..... Dans les parties supérieures du bassin de l'Orénoque, vivent un grand nombre d'intéressantes tribus, à demi civilisées, telles que les Mavitzis, les Mariquitares, les Amaypures, les Atures, quelques Omaguas, émigrés du Brésil. C'est au milieu de ces populations que le fleuve décrit son vaste et remarquable circuit, en recevant la Méta à gauche et en envoyant au Rio-Negro un bras large et navigable, le célèbre Cassiquiare, qui unit ainsi le bassin de l'Orénoque à celui de l'Amazone. Grâce à cette communication naturelle, les Indiens peuvent faire, aussi bien avec le midi qu'avec le nord et l'est, un commerce avantageux au moyen de leurs *lanchas,* grands bateaux plats, qu'ils construisent parfaitement et que leur achètent souvent les blancs; ils fabriquent avec beaucoup d'art aussi des hamacs, qu'ils exportent, et des fleurs artificielles, dont se parent les dames de Caracas, de Cumana, de Ciudad-Bolivar, et qui ordinairement sont faites en plumes d'oiseau, très harmonieusement disposées; ils scient des planches, empaillent des oiseaux, enfin ils ont pour l'industrie une aptitude qui aurait porté les plus heureux fruits, si les malheurs, les fautes et les excitations des divers gouvernements vénézuéliens n'eussent arrêté dans leur essor ces intéressants commencements de civilisation.

» Ce sont principalement ces mêmes peuplades du haut Orénoque, du Cassiquiare, de la Méta et du Rio-Negro qui sont *géophages,* c'est-à-dire qui ont la singulière habitude de manger de la terre. Cette terre comestible est une argile mêlée d'oxyde de fer, d'un jaune rougeâtre; on la pétrit en boulettes ou en galettes, que l'on met sécher, puis qu'on fait cuire quand on veut les manger; c'est un lest pour l'estomac plutôt qu'une nourriture, et l'on ne s'en sert communément que dans les temps de disette; bien qu'elle ne contienne pas d'aliments nutritifs, cette argile a une action telle sur le principal organe de la digestion, que l'on voit des Indiens vivre des mois entiers sans autre ressource; ils la font frire quelquefois dans l'huile de *séjé,* et alors cette sorte de friture offre des parties réellement substantielles. Cet aliment n'affecte pas généralement d'une manière fâcheuse la santé de ceux qui y sont accou-

tumés; mais les estomacs qui n'y sont pas habitués le supportent difficilement. Les Indiens qui, manquant de sobriété, ont la passion de la terre, maigrissent sensiblement, et leur couleur rougeâtre se change en un teint pâle. Le goût pour la glaise devient chez plusieurs tellement prononcé, qu'on les voit détacher des habitations faites en argile ferrugineuse des morceaux qu'ils portent avidement à leur bouche; ils sont connaisseurs et gourmets en terre; toutes les espèces n'ont pas le même agrément pour leur palais; ils la goûtent et la distinguent en qualités très diverses[1].

» La cause première de la géophagie, c'est le manque d'autres aliments; il est certain que les peuplades du haut Orénoque n'ont pas une grande abondance de produits nutritifs. Ils cultivent quelques ignames, des patates douces, des bananes; ils mangent des singes, des lézards, le ver du choupalmiste, et surtout des fourmis. Des voyageurs assurent qu'un pâté de fourmis accommodées avec des huiles végétales ou de la graisse, compose un excellent mets. » E. CORTAMBERT[2], d'après les *Voyages du docteur Louis Plassard.*

(*Bulletin de la Société de géographie*, 1861, tome Ier.)

Les sources de l'Orénoque

Dans un voyage célèbre à travers le bassin de l'Orénoque, Jules Crevaux avait corrigé déjà maintes erreurs commises par les géographes d'après les données mensongères des aventuriers qui avaient parcouru cet Eldorado. En 1884, M. Chaffanjon obtint du Ministère de l'instruction publique une mission gratuite pour l'Orénoque. Il visita la région des Indiens Guaraunos, et enrichit les collections du Museum du Trocadéro. Dans une seconde mission, en compagnie d'un jeune peintre de l'Ecole des beaux-arts de Lyon, M. Morisot, il remonta l'Orénoque pendant dix-

---

1. M. Jules Crevaux a rencontré chez les Roucouyennes, dans les vallées du Yari et du Parou, des Indiens géophages. « En attendant la cuisson du poisson, je vois plusieurs Indiens manger de la terre. Tous les Roucouyennes sont » géophages. On trouve dans chaque maison, sur le boucan où l'on fume la » viande, des boules d'argile qui se dessèchent à la fumée et qu'on mange en » poudre. Dans la journée, à une heure toujours éloignée du repas, ils prennent » une de ces boules, enlèvent la couche qui est noircie par la fumée, et raclent l'intérieur avec un couteau. Ils obtiennent une poudre impalpable dont ils avalent » cinq ou six grammes en deux prises. » (*Tour du Monde*, 1er semestre 1881.)

2. M. Cortambert (Pierre-François-Eugène), né à Toulouse en 1805, mort à Paris en 1881, a professé de longues années la géographie, et composé à l'usage de la jeunesse un grand nombre d'ouvrages très estimés et très répandus, Membre très actif de la Société de géographie de Paris, et conservateur des cartes à la Bibliothèque nationale, il a pris une part considérable au mouvement géographique de notre époque. Son fils, M. Richard Cortambert, non moins dévoué aux progrès de cette science, continua, avec distinction et succès, l'œuvre paternelle, notamment dans la *Revue de géographie*, dont il fut le chroniqueur très exact et très compétent. Il est mort à Hyères en 1884.

huit mois, à travers des régions inconnues, et en découvrit les sources.

C'est à San Fernando, pauvre village situé dans une sorte de presqu'île formée par l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo, que commença la découverte de l'Orénoque inconnu.

Le village de San Fernando, peuplé de deux cents habitants, est situé presque au point de jonction de l'Orénoque et du Guaviare, à l'endroit même où l'Atabapo mêle ses eaux cristallines aux flots boueux du Guaviare, que Jules Crevaux, dans un de ses derniers voyages, avait nommé le Rio de Lesseps. Tour à tour roses, rouges et sombres, quelquefois noires en apparence, suivant la profondeur, les eaux de l'Atabapo ne cessent pas d'être transparentes et salubres. Les caïmans qui fourmillent dans le Guaviare ne se voient pas dans l'Atabapo : l'eau est trop claire, ils y mourraient de faim. Les Indiens, au contraire, la recherchent de préférence et la boivent avec plaisir; ils redoutent celle de l'Orénoque et du Guaviare, qui donne la fièvre et qui empoisonne. Dans la vallée de l'Atabapo vivent les Banivas, les plus robustes et les plus laborieux des Indiens de ces contrées. Ces indigènes au teint cuivré, aux cheveux noirs, lisses et plats, aux pommettes saillantes, aux larges épaules, au corps trapu, sont des chasseurs et des pêcheurs intrépides, des bateliers excellents et des ouvriers habiles. Un grand nombre émigrent au Brésil; les autres se mettent volontiers au service des voyageurs et des marchands, et récoltent le caoutchouc (*goma*) que leurs barques transportent jusqu'à Ciudad-Bolivar. « De temps en temps ils forment une expédition et » quittent le pays, chargés de plumes, de hamacs, de paniers et de » pierres précieuses; ils s'en vont à travers la Guyane, presque sur » les bords de l'Océan, à Demerari. Là, ils échangent leurs produits contre » des fusils, des munitions et des chiens. Ils rapportent aussi les coquil- » lages marins qui leur servent de cornes. » Les bateliers qui avaient consenti, non sans peine, à conduire les bateaux de M. Chaffanjon à la découverte du haut fleuve, étaient, pour la plupart, des Banivas.

San Fernando, bâti au carrefour des vallées supérieures qui aboutissent à l'Orénoque, est le principal dépôt des récoltes de caoutchouc. Il y a trente ans, pas un Indien ne connaissait cette substance et n'avait songé à l'exploiter. Un Français du Para, nommé Truchon, visita le haut Orénoque, s'établit à San Fernando, et révéla aux habitants cette source de richesse. Grâce à ce bienfaiteur, dont le nom est resté populaire parmi les tribus, les Indiens dits *Gomeros* se mirent à explorer les forêts, à tracer les sentiers, à choisir les arbres à caoutchouc, à en nettoyer et racler les troncs, à pratiquer les incisions dans l'écorce, à recueillir avec soin dans de petits godets faits de feuilles tressées le lait de l'arbre, à le passer à la fumée d'un grossier fourneau, à le coaguler et à le durcir. Cette récolte dure de novembre à avril, et met en mouvement tous les *ranchos* du haut Orénoque.

MM. Chaffanjon et Morisot remontèrent le fleuve sans incidents notables jusqu'aux approches de la rivière Cassiquiare. Le lit de l'Orénoque, tantôt enfermé entre les barrières impénétrables d'épaisses forêts, où abondent les arbres à caoutchouc et les palmiers *piassava* dont les fibres servent à tresser des cordages et des cordes incorruptibles, tantôt encombré d'îlots rocheux et d'obélisques de granit, de dépôts d'argile et de sable, n'offre pas à la navigation une sécurité constante. Point de ceinture de montagnes à l'horizon; par endroits seulement, comme à Yapucana, à Mono, au grand Piapoco, des *cerros* ou massifs tantôt allongés et tantôt coniques, surgissent isolément du milieu d'épaisses forêts, dans l'immensité de la plaine : ailleurs, près de la Esmeralda, un cirque de gracieuses et ver-

doyantes collines étend ses ondulations autour du cerro Duido, qui élève à 3200 mètres sa cime la plus imposante.

De ces plateaux herbeux et boisés descendent vers les deux rives de l'Orénoque de torrentueuses rivières, tantôt limpides et tantôt limoneuses, coupées de *raudals* ou rapides, et toujours effroyablement grossies pendant la saison des pluies; tel est le rio Ventuario qui mêle par sept bouches ses eaux tumultueuses à celles du grand fleuve, à travers les îles d'un immense delta malsain; tel est encore le Cunucunuma, large de plus de 200 mètres dans son cours inférieur, que M. Chaffanjon a vu en moins de trois heures, par une pluie d'orage, monter de près de deux mètres.

Le plus curieux de ces affluents de l'Orénoque est le fameux Cassiquiare, ce magnifique canal naturel, long de plus de 300 kilomètres, qui verse à la fois ses eaux dans deux bassins opposés, et ouvre une communication facile entre le fleuve des Amazones brésilien et la grande rivière du Venezuela. Déjà l'héroïque Crevaux, dans son exploration du Guaviare, avait décrit, après quelques autres, ce rare phénomène géographique, dû à la lente rupture des hautes berges creusées par l'assaut répété des vagues, quand les inondations périodiques transforment les plaines du Negro et de l'Orénoque en une méditerranée lacustre qui n'a de limites que celles de l'horizon.

Plus les explorateurs s'enfonçaient dans l'intérieur, et plus les habitants devenaient rares.

Aux Maquiritares succèdent les Macos, les Barès, les Piaroas qui sont les plus doux et les plus naïfs, mais aussi les plus superstitieux et les plus sauvages de ces Indiens de forêts. Ceux-là sont nomades, campent dans les fourrés les plus sombres où ils ne s'égarent jamais, et emportent avec eux tout ce qu'ils possèdent, provisions, armes, ustensiles, pièces d'étoffes, avirons, hamacs, colliers et ceintures ornées de pierres bleues qui sont le principal ornement de la toilette des femmes, et parfois leur unique vêtement. En séjournant au milieu d'eux, nos compatriotes virent confectionner sous leurs yeux et servir devant eux les plats les plus extravagants. Dans ces *menus* orénoquois figuraient à côté de tortues, d'oiseaux inconnus, de poissons exquis et bizarres, des filets de caïman, des tranches de boa, des entre-côtes ou des gigots de singes variés, des fritures de larves de coléoptères, des marmelades de *bachucos* ou fourmis rouges, des consommés de moustiques, et, mixture plus horrible, encore des bouillis de vers de terre, longs et gros comme des anguilles, accommodés aux fines herbes du pays; ce dernier raffinement culinaire est réputé chez les Maquiritares comme la pièce de distinction d'un festin. Le plus souvent, ces bons sauvages se contentent de conserves de poissons qu'ils excellent à préparer. Vidé, rôti, et séché au feu, le poisson, qu'ils pêchent en abondance dans leurs rivières et dans leurs lacs, est pilé avec les écailles et les arêtes, enfermé dans un tronc d'arbre évidé, où il entre en fermentation. Séchée de nouveau et pétrie au soleil, la pâte est déposée dans des paniers et saupoudrée de sel. Cette précieuse farine de poisson est, dit-on, agréable au goût et substantielle : elle est la nourriture ordinaire de la saison d'hiver.

L'expédition était arrivée au point où l'Orénoque, de plus en plus rétréci, devient une modeste rivière large de 40 à 50 mètres. Elle n'avait pas encore vu trace de ces Indiens Guaharibos dont les Vénézuéliens de San Fernando leur avaient parlé comme de monstres épouvantables, féroces mangeurs d'hommes, et qui faisaient la terreur des pagayeurs et bateliers qui ramaient sur leur barque.

Enfin après cinq jours de navigation entre les sombres *barrancas* du fleuve, M. Chaffanjon, s'élançant à la découverte avec deux de ses hommes, aperçut sur la plage une famille d'Indiens Guaharibos, composée de sept personnes, femmes et enfants, qui prenaient leur repas, composé de fruits demi-pourris et de boulettes de poux de bois écrasés. Petits, chétifs, entièrement nus, membres grêles, cheveux longs et sales, physionomie bestiale, aspect repoussant, tels les décrit le voyageur. Ils restèrent d'abord immobiles et stupéfaits à la vue des étrangers, puis, avec des cris de frayeur, ils se glissèrent comme des reptiles à travers les lianes, et disparurent dans les profondeurs impénétrables de la forêt. Dès lors la frayeur des pagayeurs tomba, et M. Chaffanjon devint pour eux « un véritable talisman ».

Le lendemain, les voyageurs arrivaient au terme de leur audacieuse entreprise. Au pied d'une montagne de la rive gauche, haute de 650 mètres, à laquelle M. Chaffanjon donna le nom de *pic Maunoir*, pour honorer le souvenir de l'éminent secrétaire général de la Société de géographie de Paris, l'Orénoque, issu d'un dernier raudal, épandait ses eaux dans un vaste marécage fangeux et sans profondeur. Le marais traversé, le bateau ne put franchir les murailles de rochers qui barraient le cours du fleuve, réduit à une gorge à peine large de quelques mètres. M. Chaffanjon escalada les roches; de son observatoire, il aperçut une nouvelle troupe de Guaharibos aussi misérables que les premiers, et qui s'enfuirent non moins épouvantés; devant lui s'ouvrait un trou large de 30 mètres et rempli de pierres : c'était le réservoir supérieur de l'Orénoque. Le voyageur descendit dans le torrent, et de pierre en pierre, de cascade en cascade, remonta aussi loin que le permettaient ses forces épuisées. « Je suis satisfait, écrit-il, dans son journal, j'ai » trouvé le point de départ de ce fleuve mystérieux, c'est la sierra » Parima, haute de 1200 à 1400 mètres. C'est avec une émotion et un » orgueil bien légitimes que, me découvrant religieusement, je déploie » en ce lieu notre pavillon tricolore. Ces solitudes, qu'aucun Européen » n'avait visitées, voient pour la première fois, le 18 décembre 1886, » flotter le drapeau français, non en conquérant, mais en pionnier du » progrès et de la civilisation. » L'enthousiasme des Indiens ne fut pas moins grand; ils rentrèrent à San Fernando fiers de leur excursion au pays des *anthropophages*. En traversant de nouveau un de ces défilés dangereux qui barrent le libre courant de l'Orénoque et que M. Chaffanjon avait surnommé le *raudal de la désolation*, les Maquiritares et les Banivas de l'escorte le saluèrent du nom de *raudal des Français*. On peut être sûr que ce glorieux nom lui restera. (D'après les voyages de M. Chaffanjon). — (*Tour du Monde*, 1888. — *Bull. Soc. de géog.*, 1889.)

Le curare et la chasse à la sarbacane.

Le curare est un poison, qui a la propriété de paralyser les nerfs moteurs, et que les tribus indiennes de l'Amazone et de l'Orénoque préparent par des mélanges plus ou moins bizarres de sucs vénéneux et de virus recueillis sur des animaux, vivants ou morts; les indigènes s'en servent pour empoisonner leurs flèches.

« ..... Ce poison sert principalement dans un genre de chasse qui se fait avec des flèches lancées par une sarbacane. Sur toute l'immense contrée arrosée par l'Amazone, les tri-

bus indiennes ne chassaient guère autrefois, et en beaucoup de pays ne chassent encore qu'à la sarbacane. Cette arme consiste en une gaule de bois, haute de 5 pieds et demi à 7 pieds, ayant la grosseur moyenne du canon d'un fusil de gros calibre. Pour fabriquer cette gaule en sarbacane, les Indiens la fendent longitudinalement et la divisent ainsi en deux moitiés égales. Comme le bois choisi par eux à cet effet est d'une nature analogue à celle du sureau, c'est-à-dire contenant une moëlle facile à extraire, ils vident complètement chacune de ces moitiés de la moëlle qu'elle contient. Cela fait, ils polissent ces deux demi-canons avec autant de soin et beaucoup plus de temps que n'en prend un armurier pour polir les canons d'un fusil.

» Quand chaque moitié est lisse à l'intérieur comme un miroir, ils les rapprochent l'une de l'autre, de façon à les réunir en une seule gaule ; puis ils les soudent l'une à l'autre en enroulant autour d'elles une peau de liane mince, large, résistante, à la façon d'une bandelette de toile, et enfin sur cette liane ils étendent une couche de résine qui, comme une peinture-mastic, protège et le ruban de liane et l'arme elle-même contre les insectes, les chocs, la chaleur, l'humidité, etc. Ils ont ainsi une sarbacane au canon parfaitement percé, lisse, petit de calibre, et dont la longueur augmente de beaucoup la portée...

» Les flèches consistent en parcelles de roseaux, longues et fines comme des aiguilles à tricoter, appointées par un bout ainsi que des aiguilles à coudre, à la fois légères et dures comme de l'écorce de roseau. Autour de chacune d'elles, par le milieu, on fixe en l'enroulant, une petite pelotte de soie végétale, grosse à peu près comme ces boulettes de mie de pain que tous, plus ou moins, nous savions jadis, hélas ! envoyer à travers la salle d'étude, avec une si déplorable habileté. Cette soie lisse, coulante, légère, aux brins multiples comme de la bourre de soie dont elle a l'apparence, presse de tous côtés les parois de la sarbacane, ainsi qu'une balle forcée presse les parois d'un canon de carabine. De cette façon, elle retient dans le canon l'aiguille en roseau, reçoit le souffle de l'homme et lui permet de chasser puis-

samment la flèche. Souffle d'homme ou gaz développé, c'est toujours l'air qui chasse la balle de fusil ou la flèche de sarbacane[1].

» Telle est la portée du souffle humain dans ces sarbacanes, qu'il lance une flèche à plus de vingt-cinq pas, avec une force suffisante et assez de justesse pour frapper un oiseau à presque tous les coups, et telle est la dureté de ces flèches, que j'en ai vu maintes fois pénétrer dans l'écorce d'un tronc de palmier, c'est-à-dire dans du bois presque aussi dur que du chêne, et s'y fixer, comme une flèche à pointe de fer se fixe dans une planche de bois. Chacune de ces flèches est trempée dans une solution de curare épaisse qui laisse sur elle une sorte de gomme noirâtre. Quand le poison est très bon, il suffit de la valeur d'une tête d'épingle absorbée par une blessure faite sur n'importe quelle partie du corps, pour tuer en moins de cinq minutes, souvent en deux minutes à peine, un animal quelconque, tel que tigre, grand singe, poule, etc... Quand le curare est médiocre ou passé, ou en trop petite quantité, l'animal ne meurt qu'au bout de dix minutes, une demi-heure et même davantage. La mort a toujours, à mes yeux, présenté le même caractère.

» L'animal paraît d'abord ne rien sentir. Mais bientôt, au bout d'une demi-minute à peine, il cherche les endroits obscurs et semble saisi d'une sorte de préoccupation craintive ou douloureuse, qui rend sa marche embarrassée. Il paraît désirer le repos, comme si ses jambes fatiguées ne pouvaient plus le porter. Il se couche sur le ventre et refuse de se lever. Son cou lui-même n'a bientôt plus la force de soutenir sa tête qu'il étend sur le sol. Ses yeux vivent toujours, mais peu, et il semble que leurs regards portent je ne sais quelle fixité souffrante qui présage la mort. Le cœur bat pendant quelque temps encore à pulsations sensibles, mais de moins en moins fortes. Enfin il cesse de battre, et la mort est venue sans sommeil apparent, sans cris, sans convulsions, sans spasme, à peine avec quelques tressaillements presque imperceptibles. On dirait que ce poison étrange prend le principe de la vie, la vie même, et la dissipe peu à peu, progressivement, comme un fluide qu'il paralyse et finit par

1. M. Jules Crevaux, dans son journal de voyage, écrit, à la date du 8 décembre 1880 : « Lejanne rencontre un des habitants chassant avec une longue » sarbacane, au moyen de laquelle il lance une petite flèche dont la pointe est » trempée de curare et dont l'autre extrémité est munie d'une bourre fournie » par les fruits de ceibo. Le curare dont il se sert est enfermé dans une gourde » et lui vient des Indiens Piaroas : les Indiens Piapocos n'en connaissent pas » la préparation. » (*Tour du Monde*, 1er semestre 1882.)

éteindre... Il est facile de comprendre combien un semblable moyen de destruction est à tous égards précieux pour l'Indien, et comment nos armes à feu ne sont pour lui que médiocrement préférables à ses pauvres sarbacanes. Avec un petit pot de terre cuite pouvant contenir cent grammes de curare solide, il a de quoi chasser pendant plus d'une année... Joignez à cela que le curare frappe sans bruit et, en conséquence, sans effrayer les animaux voisins : on peut tirer plusieurs oiseaux de suite sur le même arbre, ou plusieurs daims dans un troupeau sans faire seulement tourner la tête aux animaux qui ne sont pas atteints ; j'ai vu des Indiens tuer consécutivement jusqu'à trois hoccos sur une même branche. Le blessé s'enfuit sans savoir d'où lui vient la piqûre légère qu'il ressent, et à quelques pas de là tombe paralysé par le poison. Bien souvent il ne s'enfuit même pas[1]. »

Emile CARREY[2],

Productions et mœurs de l'Amérique du Sud.

(*Moniteur universel*, 22 décembre 1859, 4, 5, 8 janvier, 10 février 1860.)

3° BIBLIOGRAPHIE

BIANCONI et BROC. *Etats-Unis de Venezuela.* — (Paris, 1888, 1/1340000.)

CODAZZI. *Atlas fisico y polit. de la Rép. de Venezuela.* — (Caracas, 1840.)

— *Dépôt de la marine.* — *Carte des côtes du Venezuela.* — (Paris, 1873.)

SIEVERS (W.). *Original Routenkarte de la Cordill. Vénezuel.* — (Hambourg, 1887, 1/1000000.)

TEJERA. *Mapa de los Est. Unid. de Venezuela.* — (Caracas, 1884, 1/5800000.)

VISO. *Cartes de la frontière de Venezuela et Colombie.* — (1884, 5 feuilles.)

— *Apuntes estadisticos de los territ. feder.* — (Caracas, 18 vol. in-4°, 1875-77.)

BARALT et URBANEJA. *Hist. di Venezuela* (1498-1831). — (Caracas, 1865.)

BECK. *Les Etats-Unis de Venezuela.* — (Paris, 1886, in-8°.)

CODAZZI. *Manuel de géogr. du Venezuela.* — (Paris, 1841.)

GREVILLE WEARS. *The Prospects of Gold Mining in Venuezela.* — (Londres, 1888, in-8°.)

MARCANO. *La Républ. de Venezuela à l'Expos. de* 1878 *à Paris.* — (Paris, 1878.)

RIBÉRAT. *Au Venezuela.* — (*Tour du Monde*, 1893.)

SACHS (C.). *Aus den Llanos.* — (Leipzig, 1879.)

SIEVERS. *Venezuela.* — (Hambourg, 1888, in-8° avec carte.)

---

1. Le gibier tué à l'aide du curare peut être mangé sans aucun danger. Grâce à la nature de ce poison, on peut l'absorber impunément par l'estomac, et il n'est pas d'Indiens qui ne mangent des oiseaux ou quadrupèdes tués par le curare.

2. M. Carrey (Emile), né à Paris en 1820, d'abord avocat au barreau de Paris, puis sous-bibliothécaire à la Chambre des pairs de 1840 à 1848, reçut la mission d'explorer l'Amérique du Sud au point de vue des intérêts politiques et commerciaux, et y employa trois années (1852-1855) ; il fit en 1857 l'expédition de Kabylie, et représenta de 1876 à 1879 l'arrondissement de Rambouillet à la Chambre des députés et au Conseil général de Seine-et-Oise. M. Carrey est mort en 1880.

TALLENOY (DE). *Souvenirs du Venezuela.* — (Paris, 1884, in-12.)
— *Notice polit. statist. commerc. sur le Venezuela.* — (Paris, 1889, in-12, av. carte.)
CHAFFANJON. *Voyages aux sources de l'Orénoque.* — (*Bull. Soc. Géog.*, 1887.)
CARREY (E.). *Productions et mœurs de l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1865, in-8°.)
CREVAUX (Jules). *Voyage à travers la Nouvelle-Grenade et le Venezuela.* — (*Tour du Monde*, 1882.)
CREVAUX (J.). *Une excursion chez les Guaraunos.* — (*Tour du Monde*, 1882.)
DANCE. *Four Years in Venezuela.* — (London, in-8°, 1876.)
ERNST. *Les produits du Venezuela.* — (Brême, 1874.)
MEULEMANS. *La république du Venezuela.* — (Bruxelles, 1872.)
OUTREY. *Le Venezuela.* — (Paris, 1880, in-4°, Ghio.)
PLASSARD (Dr L.). *Les Guaraunos et le delta de l'Orénoque.* — (*Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1868.)
RIDE (Alph.). *L'Eldorado.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er novembre 1851.)
SPENCE. *The land of Bolivar.* — (London, 2 vol. in-8°, 1878.)
THIRION. *Les Etats-Unis du Venezuela.* — (Paris, 1867.)
TEJERA. *Venezuela pintoresca e illustrata.* — (Paris, 1875.)
X. *La Guyane vénézuélienne.* — (*Annales du commerce extérieur*, mai 1864.)
X. *Puerto Cabello de Venezuela.* — (*Revue maritime et coloniale*, LI, 1876.)

CHAPITRE III

ÉQUATEUR

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Limites. — La république de l'Equateur (*Ecuador*), formée en 1811 du démembrement de l'Amérique espagnole, a fait partie jusqu'en 1830 des Etats-Unis de Colombie. Elle forme un état indépendant traversé par l'Equateur, qui lui donne son nom. La frontière du nord qui touche à la Nouvelle-Grenade et au Brésil, part du *Rio-Mira*, passe au sud du volcan de *Cumbal*, rejoint celui de *Cayambe*, descend le *Rio-Coca* et le *Rio-Putumayo* jusqu'au confluent du *Rio-Coretu*; — la frontière du sud, qui confine au Pérou, coupe le *Napo*, le *Pastassa* et autres affluents de gauche du Marañon, descend la *Macara* sur le versant du Pacifique et vient aboutir près de l'embouchure du *Rio-Tumbez*; à l'ouest, la limite est formée par le Pacifique.

Situation astronomique. — 1° 50′ de lat. N. - 3° 37′ de lat. S.; 72°-83° 40′ de long. O.

Climat. — Traversé par la barrière des Andes, l'Equateur a trois régions naturelles : *Zone maritime*, assez insalubre, ayant un climat *tropical*, rafraîchi par les brises du Sud; — *région des plateaux du Centre* à 3 000 mètres; *Sierra-Fresca*, température moyenne + 14° ou 20° centigrades, très peuplée, riche en villes et monuments anciens; — *région orientale*, à l'est des Andes, très vaste, bien arrosée par les pluies; en somme, *deux saisons*, hiver ou pluies, d'octobre à mai; été ou sécheresse, de mai à octobre.

Littoral; Iles. — La côte du Grand-Océan présente la baie *Ancon-de-Sardinas*, le golfe de *Guayaquil*, les caps de *San-Francisco*, *San-Lorenzo*, *Santa-Elena*. Les principales îles sont les îles *Puna*, *del Muerto*, de *la Plata*.

Relief du sol. — La chaîne des Andes traverse l'Equateur du nord au sud, à 160 kilom. de la côte. Elle forme deux cordons parallèles à 65 kilomètres de distance, séparés par un plateau haut de 2900 à 3 000 mètres. Les deux cordons ont une hauteur moyenne égale, environ 4000 mètres. Le cordon oriental est surtout hérissé de pics, couverts de neiges éternelles (22 sommets hauts de 4539 mètres au minimum : le *Chimborazo* (Chimbou-Razou, montagne neigeuse, qui est le géant (6700 m.); l'*Illiniza* (5297 m.); le *Cotocachi* (4997 m.); le *Pichincha* (4 866 m.), sont dans la chaîne occidentale; le *Cayambe* (5954 m.), l'*Antisana* (5833 m.), le *Cotopaxi* (5 753 m.), etc., etc. Seize volcans sont toujours fumants; quelques-uns, comme le *Sangay*, l'*Imbabura*, le *Cotopaxi*, vomissent des boues.

Cours d'eau; versants. — Deux versants : celui du **Pacifique** avec les petites rivières de la *Mira*, l'*Esmeraldas*, le *Chones*, le *Guayas*, le *Tumbes*; — celui de l'**Atlantique**, six fois plus grand que l'autre, appartient au bassin de l'Amazone; le *Rio-Marañon* reçoit le *Santiago*, le rio de *Macas*, le *Pastassa*, le *Chambira*, le *Tigré*, le *Napo* grossi du *Coca*, le *Putumayo*, etc.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — En vertu de la constitution de 1883, la république est gouvernée par un *président* élu pour 4 ans (le président Dr *Cordero*, élu le 1er juillet 1892, pour 4 ans); par un *vice-président*, qui est en même temps ministre de l'intérieur; par un *sénat* de 30 membres; une *chambre des députés* de 33 membres, élus par le suffrage universel et direct; est électeur tout citoyen âgé de 21 ans et sachant lire et écrire. Le congrès se réunit tous les deux ans. Il y a quatre ministres : *Intérieur, affaires étrangères et travaux publics; Guerre et Marine; Finances; Instruction publique.* Un membre de la cour suprême et un ecclésiastique assistent au conseil. — **Drapeau** : Trois bandes horizontales : jaune, bleue, rouge.

Divisions administratives. — La république est divisée en 17 provinces : **Pichincha** (205 000 habitants), chef-lieu **Quito**, capitale (80 000 hab.). **Guayas** (98 000 hab.), chef-lieu Guayaquil (51 000 hab.). — **Manabi** (67 852 hab.), chef-lieu Portoviejo (10 000 hab.). — **Esmeraldas** (15 000 hab.), chef-lieu Esmeraldas (3 000 hab.). — **Los Rios** (32 000 hab.), chef-lieu Babahoyo (5 000 hab.). — **Chimborazo** (122 000 hab.), chef-lieu Riobamba (18 000 hab.). — **Tungaragua** (103 000 hab.), chef-lieu Ambato (12 000 hab.). — **Léon** (109 000 hab.), chef-lieu Latacunga (15 000 hab.). **Imbabura** (68 000 hab.), chef-lieu Ibara (10 000 hab.). — **Azuay** (132 000 hab.), chef-lieu Cuenca (30 000 hab.). — **Loja** (60 000 hab.), chef-lieu Loja (66 000 hab.). — Les **îles Galapagos** (7 643 kilom. car.), peuplées de 400 hab., relèvent de la république équatoriale[1]. — Les nouvelles provinces sont : **Carchi** (30 000 hab.), ch.-l. Tulcan (4 000 h.). — **Oriente** (16 000 hab.), ch.-l. Archidona (5 000 hab.). — **Oro** (32 000 h.), ch.-l. Machala (5 000 h.). — **Canar** (64 000 h.), ch.-l. Azogues (5 000 h.), — **Bolivar** (43 000 hab.), ch.-l. Guaranda (6 000 hab.).

---

1. On compte cinq grandes îles (*Albemarle, Indefatigable, Narborough, James, Chatham*), et cinq petites îles (*Abington, Bindloe, Tower, Hood, Charles*). Ces îles, traversées par l'équateur, portent des noms anglais ; si les Espagnols les ont en effet découvertes les premiers, ce sont les navigateurs anglais qui les ont au dix-septième siècle reconnues et explorées. Le nom seul de l'archipel, Galapagos (*îles aux tortues*), est espagnol. Ces îles ont été visitées au dix-neuvième siècle par Pipon (1814), Hall (1822), King, Fitz-Roy et Darwin (1836), le commandant français du Petit-Thouars (1838), et le professeur Agassiz en 1872.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions.— Grâce aux climats très divers suivant les hauteurs, les productions naturelles sont aussi très variées. — **Minéraux :** Dans le Pichincha et le Cuença, *or, argent, platine, mercure, houille, salines, émeraudes;* la situation de ces mines dans des monts escarpés en empêche l'exploitation.— **Végétaux** : *Cacao* au premier rang; *coton, tabac, sucre, vanille, orseille* pour teinture, *riz, salsepareille, coco, ananas, orange, bambous, bois précieux, café, quinquina, caoutchouc, gommes, résines, céréales.* En somme, agriculture très primitive : « Ce que le sol donne à l'homme, » le climat l'avait donné au sol, et l'homme ne concourt à ce résultat que » dans une très faible mesure. Il sème, puisque en définitive c'est le seul » moyen de récolter; mais à ce travail, ou peu s'en faut, se borne cette » intervention. Plusieurs propriétaires, moins hostiles que la masse aux » idées de progrès, ont dû renoncer à l'emploi de charrues et autres in- » struments de travail perfectionnés, pour revenir aux socs et aux pelles » de bois. » — **Animaux** : *Bœufs, chevaux, ânes, mulets, lamas domestiques, alpagas.* Les animaux sauvages principaux sont le *tapir*, le *jaguar*, le *léopard*, le *buffle*, le *sanglier*, les *reptiles*, le *condor*, etc.

Industrie. — Très arriérée; rares manufactures et fabriques de *cotonnades et de draps;* quelques *teintureries*, fabriques de *calicots, tapis, ponchos.* Les provinces d'Azuay, Guayaquil et Manabi fabriquent des *hamacs*, des *porte-cigares*, et ces *chapeaux de paille* de Monte-Cristi et Jipijapa, faits avec les feuilles du *Carludovica palmata*, et improprement appelés de Panama.

Commerce. — Le centre du commerce est *Guayaquil;* les autres ports sont *Manta, Baya, Esmeralda*, et les ports secs (*puertos secos*) de l'intérieur. *Loja* et *Tulcan.* — **Importations** (1893), 1 315 000 liv. sterl. *Etats-Unis*, 250 000 ; *Angleterre*, 382 000 ; *France*, 260 000 ; *Allemagne*, 211 000 ; *Pérou*, 78 000. — **Exportations**, 1 805 000 liv. sterl. : *Etats-Unis*, 187 000 ; *Angleterre*, 213 000 ; *France*, 700 000 ; *Allemagne*, 314 000 ; *Pérou*, 40 000. — **Voies de communication** : Le commerce est entravé par l'insuffisance absolue des routes [1]; on a projeté une *route* de Guayaquil à Quito ; elle est faite seulement jusqu'à Guaranda. Il y a un *chemin de fer* de 104 kilomètres, de Guayaquil à la rivière de Chimbo, à Sibambe. — **Marine marchande** : Mouvement des ports de

1. Elles sont presque dans le même état que les décrivait il y a un siècle Antonio de Ulloa : « Les chemins de ce pays sont à l'avenant des ponts ; car, » quoiqu'il y ait de grandes plaines depuis Quito jusqu'à Riobamba, et aussi » en partie de Riobamba à Alausi, et de même au nord de cette ville, ces » plaines sont néanmoins coupées de terribles coulées, dont les descentes et les » montées sont non seulement incommodes et d'une longueur infinie, mais » aussi fort dangereuses. Dans quelques endroits il faut passer par des *laderas* » (sentiers aux flancs des montagnes) si étroites, qu'il y a des points où le » chemin peut à peine contenir les pieds d'une monture, dont le corps et celui » du cavalier sont perpendiculaires à l'eau d'une rivière qui coule 50 à 60 toises » au-dessous. Il n'y a que la nécessité indispensable de passer par là qui puisse » diminuer l'horreur d'un si grand péril. Il n'arrive que trop souvent que des » voyageurs périssent dans ces profonds abîmes, en traversant ces dangereux » chemins où l'on n'a d'autre garant de sa vie et du bien qu'on porte avec » soi que l'adresse et la bonté des mules, tandis qu'un faux pas est suffisant » pour faire périr la monture et le cavalier. » (*Relation historique du voyage à l'Amérique méridionale*, Madrid, 1748, 4 vol.)

la république en 1896 : Entrés, 844 navires de 277 000 tonneaux; sortis, 871 navires de 275 000 tonneaux. **Télégraphe** et *câble* de Guayaquil à Ballenita, à l'isthme de Tehuantepec et à New-York.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 307 000 kilom. carrés. — **Population** : 1 004 000 habitants (sans compter les Indiens de l'est et du versant oriental des Andes, dont le nombre est estimé à 200 000). — **Races** : Trois éléments de population : *Blancs*, descendants plus ou moins purs des Espagnols conquérants et colons ; *Indiens*, descendants des peuplades indigènes; *Métis*, issus du mélange des autres races. Cette dernière classe est la plus nombreuse (un demi-million); on la distingue des *Cholos*, métis de blancs et d'Indiens; *Mulatos*, mulâtres, métis de blancs et de nègres; *Zambos*, métis de nègres et d'Indiens; le nègre pur et l'Indien sauvage sont peu nombreux; les Indiens se rattachent à deux grandes familles, celle des *Quichua*, celle des *Antisana*. — D'après M. Francisco Léon, ministre de l'intérieur et des affaires étrangères de Quito, les étrangers sont au nombre de 8 400 environ (230 Européens, surtout Espagnols, 100 Chinois, les autres Américains). — **Dialectes** : Les créoles parlent l'espagnol plus ou moins pur; les Indiens ont gardé l'idiome quichua. — **Instruction publique** : *Université* à Quito, et, suivant la statistique officielle, 37 *écoles secondaires*, et 805 *écoles primaires* avec 60 000 élèves; *institut scientifique* à Quito. — On cite l'observatoire astronomique, une école polytechnique, une d'arts et métiers, une de jurisprudence, une de sciences, une de médecine, une académie des beaux-arts, un conservatoire de musique; la plupart de ces établissements n'existent que sur le papier, et la république est en général peu éclairée. — **Justice** : Cour suprême à Quito; cours supérieures à Quito, Guayaquil et Cuença; cour provinciale dans chaque chef-lieu de province; tribunal de commerce à Guayaquil. — **Cultes** : la religion catholique est celle de l'Etat; un archevêque à Quito; évêques à Loja, Ibarra, Riobamba, Cuença, Guayaquil, Manabi. — **Armée** : environ 5000 hommes. — **Marine militaire** : 3 petits vapeurs. — **Monnaies, poids et mesures** : Le système métrique des poids, mesures et monnaies a été adopté en 1856, mais l'ancien système prévaut. *Lieue* = 8000 varas; la vara = $0^m,8475$; *once d'or* = 80 fr.; *demi-once* = 40 fr.; *doublon* = 20 fr.; *écu d'or* (escodo) = 10 fr.; *peso fuerte* ou *sucré* (argent) = 5 fr.; *peso sencillo* = 3 fr. 75. — **Budget** (en 1898) : *Recettes*, 9 093 000 sucrés; *Dépenses*, 11 005 000 sucrés. **Dette totale** en 1898 : 17 133 000 sucrés.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Quito.

« Quito, résidence des derniers Incas, est située sur le premier degré de latitude méridionale et sur le 81° degré de longitude occidentale, à 3000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Assise sur le plateau des Andes, entre le

deux cratères du volcan de Pichincha, cette ville domine les cours d'eau et les grands bassins des deux versants qui descendent dans le Pacifique et dans l'Atlantique. Parmi les hautes collines qui l'entourent, la principale est le *Panacillo*, où l'on voit encore les ruines du temple du soleil. En face, et tourné vers le levant, s'élevait celui de la lune, construit précisément à la place qu'occupe aujourd'hui la chapelle de Saint-Jean-l'Évangéliste.

» Il suffit de songer à cette situation de Quito, accrochée, pour ainsi dire, aux flancs d'une montagne, pour se faire une idée de l'irrégularité de ses rues. L'usage des voitures y est absolument impossible, et l'on se demanderait comment les indigènes ont choisi, pour y fonder leur capitale, un lieu qui semble mieux approprié à la demeure des aigles et des chamois, si l'on ne savait que les premiers quiténiens durent se préoccuper fort peu des obstacles qu'un site semblable apporterait un jour à la circulation et aux transports. Plus d'un avantage compensait cet inconvénient, assez léger d'ailleurs pour d'agiles Indiens : par exemple, la position stratégique qui était d'une si grande importance. Il est en effet aussi facile de descendre de la ville, à l'aide des cours d'eau navigables, pour envahir d'autres régions qu'il serait difficile aux nations voisines de venir attaquer les habitants sur les hauteurs où ils sont retranchés ; la violence des courants que l'ennemi aurait à surmonter avant d'atteindre la Cordillère orientale suffirait seule à le mettre en déroute.

» Mais aujourd'hui ce sont là des considérations de peu de valeur, et pour les bons Quiténiens qu'aucun ennemi ne menace, il est dur d'avoir toujours à monter et à descendre à pied ; le luxe d'une voiture, je dirai même d'une charrette, leur est tout à fait inconnu, et lorsqu'ils viennent à sortir pour la première fois de leur pays, ils éprouvent à la vue d'un de ces véhicules une surprise non moins grande que celle des Péruviens lorsqu'ils entendent gronder le tonnerre.

» La difficulté des communications entrave le commerce. Quito est une ville triste, sans industrie, et peu avancée en civilisation. Ses rues sont presque désertes dès huit heures du soir ; il ne s'y est jamais établi ni théâtres, ni concerts,

et, chose presque incroyable dans un pays si riche en souvenirs historiques, il n'y existe pas même un musée. On y avait bien réuni, il y a déjà longtemps, quelques médiocres tableaux, mais l'incurie des dernières administrations les a laissés en proie à la moisissure. Quand je visitai Quito, la vue des salles de peinture était le plus triste spectacle qu'il soit possible d'imaginer; un grand nombre de toiles, à demi détachées de leurs cadres, pendaient comme les haillons d'un mendiant; d'autres gisaient à terre, si souillées de poussière qu'on ne pouvait en distinguer le sujet. Un beau matin, l'autorité s'avisa que ce local désert pouvait être employé utilement : elle en fit un pigeonnier.

» Moins favorisée que la plus pauvre bourgade de France, la capitale de la république équatorienne n'a pas de promenades publiques et nulle fête ne vient jamais l'égayer, à moins qu'on n'appelle fêtes les interminables processions auxquelles prennent part presque toutes les femmes de la ville. Cependant le peuple a si grand besoin de plaisirs bruyants que ces pieuses cérémonies se terminent presque toujours par des danses ; il n'est même pas rare de voir un moine oublier sa robe, ou plutôt la lever jusqu'aux genoux, pour montrer avec quelle grâce et quelle souplesse il exécute les figures de la *zamacuéca*.

» Quito néanmoins a des attraits naturels qui en rendent le séjour presque digne d'envie, un air pur, un site admirable, une température douce et agréablement rafraîchie par la brise des montagnes, une abondance et une variété de vivres extraordinaires que leur bas prix met à la portée des plus pauvres ; enfin et surtout l'aménité des habitants, leur humeur bienveillante et hospitalière. En somme elle serait peut-être une des villes d'Amérique les plus charmantes, si son sol volcanique et le voisinage du Pichincha ne donnaient à réfléchir. »

Ernest CHARTON,
Quito (république de l'Equateur).
(*Tour du Monde*, 1867, 1er semestre, Paris, Hachette.)

Guayaquil.

Le port de Quito est Guayaquil, ville maritime située à 265 kilomètres sud-ouest de la capitale, à laquelle elle est reliée par des routes absolument impraticables durant la moitié de l'année. La rivière de Guayaquil est formée par la réunion du *Daule* et du *Babahoyo*. La ville est la deuxième de la république par sa population, et la première par son commerce.

« L'arrivée devant Guayaquil, écrit M. Onffroy de Thoron, » cause une impression qui réjouit l'âme, et l'on ne cesse d'en » admirer le charmant panorama. La ville se déroule sur le » quai, et les maisons qui font face au fleuve ont une file de » colonnades sous lesquelles sont les magasins les plus riches » de la cité. Sur la rive opposée, les plages sont verdoyantes » de prairies et de bois, et au fond du port, sur la rive droite, » s'élève une rangée de collines qui ferme la plaine où Guayaquil » est bâtie. Dans son ensemble, ce port a l'aspect pittoresque et » à demi agreste; mais les navires et la grande quantité de » barques, de radeaux et de pirogues qui bordent sur trois » rangées ses quais, lui donnent une physionomie commer- » ciale pleine d'animation. Ce port est très fréquenté par les » navires venant du Havre, de Bordeaux et de plusieurs ports » de l'Espagne; ils apportent des effets manufacturés et un » grand nombre d'articles d'Europe, et ils s'en retournent » généralement chargés de cacao. Le cabotage du Pérou y » envoie beaucoup de navires, qui échangent aussi quelques » produits, et emportent des bois de construction de première » qualité et d'une grande durée; enfin Guayaquil, qui a un » arsenal, est un lieu de ravitaillement et de radoub pour les » navires, et il s'en construit aussi avec des bois très solides » et presque incorruptibles. »

(*L'Amérique équatoriale*, in-8°, 1866.)

« La ville neuve se compose de quatre ou cinq grandes rues parallèles au rivage, et d'un nombre plus considérable de rues moins larges coupant les premières à angles droits et allant du port vers l'intérieur. La vieille ville, adossée à la colline de Santa-Anna et habitée par les classes pauvres, a des rues étroites, sales et puantes. Devant le quai se rassemblent des bâtiments de tout tonnage et de toute forme; la plupart sont les *balsas*, embarcations indigènes, sortes de radeaux de bois de *balsas*, légers comme le liège, surmontés d'une cabane couverte de feuilles de palmier et de bananier, où grouillent pêle-mêle, singes, cochons, enfants

nus, parmi les ananas, les oranges, les bananes. Ce sont les balsas qui, remontant et redescendant sans trêve les rivières, apportent au marché de Guayaquil les fruits exquis des riches plantations des provinces de Guayas et los Rios, et l'eau potable dont la ville est à peu près dépourvue. » (*Dictionnaire de Vivien de Saint-Martin*, art. *Guayaquil.*)

Presque tout le commerce extérieur de la République se concentre dans ce port; et, dans le chiffre des exportations, le cacao figure pour les deux tiers[1]. M. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, qui a accompli récemment un voyage d'exploration scientifique pour rechercher une voie commerciale conduisant sur les hauts plateaux des Andes, affirme que l'établissement d'une communication entre le versant équatorial et le versant amazonien donnerait à Guayaquil une importance égale à celle de la ville de Para, située sur l'Atlantique, à l'embouchure du Marañon, comme Guayaquil l'est près du Pacifique et non loin de l'embouchure du Guayas.

Le fleuve Guayas.

« Je voyais pour la première fois un cours d'eau de l'Amérique équatoriale, un des plus humbles en vérité, dont la trace s'aperçoit à peine sur les cartes. Cependant l'impression éprouvée fut très vive. Je connaissais plusieurs grands fleuves : le Mississipi, pour l'avoir parcouru depuis son delta jusqu'au Missouri, le Saint-Laurent et, dans les contrées intertropicales, le Gange, l'Iraouaddy, le Salouen. Aucun ne pouvait être comparé à ce que j'avais sous les yeux : le flot, les rives, le ciel, la lumière elle-même, rien ne remuait en moi le souvenir d'une chose déjà vue. C'était sur la terre, sur l'eau, dans les parfums épars, la pâleur lactée des nuées courant sur un ciel rose, les frissons, les lointaines rumeurs de cette nature à peine éveillée, je ne sais quoi de magistral, de doux et de menaçant tout à la fois, la manifestation tranquille de la grandeur et de la force.

» Le majestueux Guayas n'est pas long. Son cours n'excède guère une cinquantaine de milles, à compter du point où il reçoit le dernier de ses tributaires. Ses affluents, dont les principaux sont les rios Vinces, Palenque, Daule, Zapotal,

---

1. Le cacao de l'Equateur, dont la saveur est franche, mais forte et d'un arome un peu trop prononcé, est inférieur au produit du Mexique et du Venezuela (cacaos de Soconuzco et Caraques). Il est employé surtout à la préparation des chocolats à bon marché, comme ceux de la Guyane, du Brésil et des Antilles. Il ne saurait lutter davantage contre les cacaos de l'Amérique centrale, notamment ceux de Costa-Rica et de Nicaragua, dont l'excellence est aujourd'hui démontrée, grâce surtout à l'énergique initiative de notre compatriote, M. Ménier, et aux qualités d'ordre, de libéralité et de justice qui ont présidé au développement de la magnifique plantation du Valle-Ménier. (V. *Amérique centrale*, p. 389, et le substantiel ouvrage de M. Arthur Mangin.)

Caracol et Yaguachi, n'ont eux-mêmes, comme toutes les rivières qui sous cette latitude descendent au Pacifique, qu'un développement assez restreint. Mais ils amènent de la Cordillère des courants énormes alimentés tant par la fonte des neiges que par les orages quotidiens qui crèvent sur les hauts plateaux. Confondus dans un même lit, ils forment un fleuve aussi large que le Mississipi à la Nouvelle-Orléans, aux rives plates couvertes de jungles et de forêts presque toujours inondées, au point de rendre incertaine la ligne de démarcation entre la terre et les eaux. Toutefois, ce qui le distingue, c'est moins son volume et l'exubérante végétation de ses bords que le nombre et la nature des épaves charriées par ses flots jaunes. On le croirait moucheté d'îles : il semble que l'on s'engage dans un archipel inextricable, et l'on se demande comment le navire parviendra à s'y frayer passage. Mais celui-ci poursuit sa route, sans jamais dévier pour éviter l'obstacle. Nul risque de s'échouer. Tout cela flotte. Le chenal tour à tour s'étrangle et s'élargit ; les îles s'égrènent, s'enchevêtrent et se débrouillent, l'archipel entier tourbillonne au gré du courant. Ce sont là autant de parcelles du continent, débris de hallier, lambeaux de prairie arrachés au passage par la rivière dans sa partie torrentielle : le réseau serré des racines en prévient la dislocation, les soutient comme une corbeille posée sur l'eau, et par milliers, ces esquifs singuliers descendent lentement vers la mer pour aller se perdre au large avec tout ce qu'ils portent : buissons fleuris, herbes et lianes, arbustes encore droits sur leur tige, branches chargées de fruits, nids pleins d'oiseaux. »

(Marcel MONNIER, *Des Andes au Para*, p. 13.)

Les tortues des îles Galapagos.

Situé à 500 ou 600 milles du littoral de l'Equateur, l'archipel volcanique des Galapagos est sillonné de montagnes que couronnent de nombreux cratères : sur les coulées de lave basaltique, de misérables arbrisseaux brûlés du soleil ont des feuilles microscopiques qui ne donnent point d'ombre.

« Le *Beagle*[1] fait le tour de l'île Chatham et jette l'ancre

1. *Beagle* est le nom du navire à bord duquel, sous le commandement du capitaine Fitz-Roy, l'éminent naturaliste Charles Darwin accomplit son voyage scientifique autour du monde.

dans plusieurs baies. Je passe une nuit à terre, dans une partie de l'île où il y a un nombre extraordinaire de petits cônes noirs tronqués, peu élevés; j'en compte soixante, tous surmontés par des cratères plus ou moins parfaits. La surface entière de cette partie de l'île semble avoir été trouée comme une écumoire par les vapeurs souterraines; çà et là, la lave, malléable encore, s'est boursouflée en bulles immenses; ailleurs, le sommet des cavernes ainsi formées s'est écroulé, et on voit au milieu un puits circulaire avec des côtés perpendiculaires. La forme régulière de ces nombreux cratères donne au pays un aspect tout artificiel, qui me rappelle vivement celui des parties du Staffordshire où il y a beaucoup de hauts-fourneaux. Il faisait horriblement chaud. J'éprouvais une fatigue incroyable à me traîner sur cette surface rugueuse; mais l'aspect étrange de cette scène cyclopéenne compensait, et au delà, mes fatigues. Pendant ma promenade je rencontrai deux immenses tortues, chacune d'elles devait peser au moins 200 livres; l'une mangeait un morceau de cactus; quand je m'approchai d'elle, elle me regarda avec attention, puis s'éloigna lentement; l'autre poussa un coup de sifflet formidable et retira sa tête sous sa carapace. Ces énormes reptiles, entourés par des laves noires, par des arbrisseaux sans feuilles, et par d'immenses cactus, me semblaient de véritables animaux antédiluviens. Les quelques oiseaux aux couleurs sombres que je rencontrai çà et là n'avaient pas plus l'air de s'occuper de moi que des grandes tortues.

» Le *Beagle* se rend à l'île Charles. Depuis longtemps cet archipel est fréquenté; il l'a été d'abord par les boucaniers et plus récemment par les baleiniers; mais il n'y a guère que six ans qu'il s'y est établi une petite colonie. Il y a 2 ou 300 habitants[1]; ce sont presque tous des hommes de couleur, bannis pour crimes politiques de la république de

1. « L'essai de colonisation tenté par l'Ecuador en 1832, à la suite de la prise de possession de l'archipel, ne donna point de résultat : les 300 ou 400 hommes, établis par le général Villamil (de la Louisiane) dans l'île Charles se dispersèrent bientôt. Une seconde tentative, en vue de transformer l'archipel en colonie pénitentiaire et lieu de détention politique, n'a pas eu plus de succès. » (*Dictionnaire de Vivien de Saint-Martin.*)

l'Equateur. La colonie est située à environ 4 milles et demi dans l'intérieur des terres, et à une altitude de 1000 pieds. La première partie de la route qui y conduit traverse des buissons d'arbrisseaux sans feuilles, semblables à ceux que nous avions vus à l'île Chatham. Un peu plus haut, les bois deviennent plus verts, et dès qu'on a traversé le sommet de l'île, on se trouve rafraîchi par une belle brise du sud, et les yeux se reposent sur une belle végétation verte..... Les maisons sont bâties irrégulièrement sur un terrain plat, où l'on cultive la patate et les bananes. Bien que les habitants se plaignent incessamment de leur pauvreté, ils se procurent sans grande peine tous les aliments qui leur sont nécessaires. On trouve dans les bois des quantités innombrables de cochons et de chèvres sauvages; mais les tortues leur fournissent leur principal aliment. Le nombre de ces animaux a considérablement diminué dans cette île; cependant on compte que deux jours de chasse doivent procurer des aliments pour le reste de la semaine.

» .... On trouve, je crois, des tortues dans toutes les îles de l'archipel, mais très certainement dans le plus grand nombre. Elles semblent préférer les parties élevées et humides, mais on les trouve aussi dans les parties basses et arides. Le nombre de tortues capturées en un seul jour prouve combien elles sont nombreuses. Quelques-unes atteignent une taille considérable; M. Lawson, vice-gouverneur de la colonie, m'a dit avoir vu des tortues si grosses, qu'il fallait six ou huit hommes pour les soulever de terre, et que quelques-unes fournissent jusqu'à 200 livres de viande. Les vieux mâles sont les plus gros, les femelles atteignent rarement une taille aussi extraordinaire; on distingue facilement le mâle de la femelle, en ce qu'il a la queue plus longue.

» ...... La tortue aime beaucoup l'eau, elle en boit des quantités considérables, et elle se vautre dans la boue. Les îles un peu grandes de ce groupe possèdent seules des sources, qui sont toujours situées dans la partie centrale et à une altitude considérable. Les tortues qui habitent les régions basses sont donc obligées, quand elles ont soif, de

faire de longs trajets. A force de passer par le même chemin, elles ont tracé de véritables routes qui rayonnent dans toutes les directions depuis les sources jusqu'à la côte; c'est en suivant ces sentiers que les Espagnols ont pu découvrir les sources. Quand je débarquai à l'île Chatham, je me demandais avec étonnement quel était l'animal qui suivait si méthodiquement les sentiers tracés dans la direction la plus courte. Il est fort curieux de voir auprès des sources une grande quantité de ces immenses créatures, les unes se dirigeant rapidement vers l'eau, le cou tendu, les autres s'en allant tranquillement, leur soif étanchée. Quand la tortue arrive à la source, elle s'inquiète peu qu'on la regarde ou non, elle plonge la tête dans l'eau et avale rapidement d'immenses gorgées, environ dix par minute. Les habitants affirment que chaque tortue reste trois ou quatre jours dans le voisinage de l'eau, puis qu'elle retourne dans les parties basses du pays; mais il est fort difficile de savoir si elle renouvelle fréquemment ses visites..... Il est certain que les tortues peuvent vivre même dans les îles où il n'y a pas d'autre eau que celle qui tombe pendant les quelques jours pluvieux de l'année.

» ..... Les habitants croient que ces animaux sont absolument sourds; il est évident qu'ils n'entendent pas une personne qui marche immédiatement derrière eux. Rien d'amusant comme de dépasser un de ces gros monstres qui chemine tranquillement; dès qu'il vous aperçoit, il siffle avec force, retire ses jambes et sa tête sous sa carapace, et se laisse tomber lourdement sur le sol comme s'il était frappé à mort. Je montais souvent sur leur dos: si l'on frappe alors sur la partie postérieure de leur écaille, la tortue se relève et s'éloigne; mais il est très difficile de se tenir debout sur elle pendant qu'elle marche. On consomme des quantités considérables de la chair de cet animal et comme viande fraîche et comme viande salée; les parties grasses fournissent une huile admirablement limpide. Quand on attrape une tortue, on commence ordinairement par faire une ouverture dans la peau, auprès de la queue, pour voir si le gras, sous la carapace, remplit tout l'espace vide. Si la

tortue n'est pas assez grasse, on la laisse aller, et on dit qu'elle ne se porte pas plus mal après cette étrange opération. »

Charles DARWIN[1],
Voyage d'un naturaliste autour du monde,
trad. de M. Ed. Barbier.
(1 vol. in-8°, 1875, Paris, Reinwald.)

3° BIBLIOGRAPHIE

DARWIN (Ch.). *Voyage d'un naturaliste autour du monde.* — (Paris, in-8°, 1875, Reinwald.)
DE HUMBOLDT. *Voy. aux régions équinoxiales.* — (Paris, 1816-31, 13 vol. in-8°.)
FLEMMING. *Wanderungen in Ecuador.* — (Leipzig, in-8°, 1872.)
HASSAUREK. *Four years among Spanish Americans.* — (3e éd., Cincinnati, 1881.)
LAVINO (William). *Notice sur l'Equateur.* — (Paris, 1873, in-8°.)
MANGIN (Arthur). *Le cacao et le chocolat.* — (Paris, in-18, 1872, Guillaumin.)
MEULEMANS (Aug.). *La république de l'Equateur.* — (Bruxelles, 1872, in-8°.)
ONFROY DE THORON (Vte). *Amérique équatoriale historique, pittoresque, géographique*, etc. — (Paris, 1866, in-8°, Renouard.)
ORTON (J.). *The Andes and the Amazon.* — (New-York, 1876.)
SIMSON (A.). *Travels in the Wilds of Ecuador.* — (London, 1887.)
TERNAUX-COMPANS. *Hist. du royaume de Quito.* — (2 vol. in-8°, Paris, 1840.)
VILLAVICENCIO. *Geogr. de la Republica del Ecuador.* — (New-York, in-8°. 1858.)
— *La Republica dell' Equator.* — (Public. du consulat à Gênes, in-8°, 1892.)
WAGNER. *Reisen in Ecuador* (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde.* — (Vol. XVI, Berlin, 1864.)

ANDRÉ (Edouard). *L'Amérique équinoxiale.* — (*Tour du Monde*, 1877.)
CHARTON (Er.). *Quito, république de l'Equateur.* — (*Tour du Monde*, 1867.)
DARWIN (Ch.). *Voyage d'un naturaliste aux îles Galapagos.* — (*Tour du Monde*, 1860, 2e sem.)
CEVALLOS. *Resumen de la hist. de l'Ecuador.* — (Guayaquil, 1886.)
FORGUES (E.). *Un naturaliste sous l'Equateur.* (*Rev. des D.-M.*, 1er août 1863.)
KOLBERG. *Nach Ecuador.* — (Fribourg, 1881, in-8° avec cartes.)
LÉON (Fr.). *Notices sur l'Equateur.* — (*Jal de la Soc. de statist.*, janv. 1876.)
DE MARS (V.). *L'Equateur.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 février 1861.)
POZZI (Louis-R.-P.). *Lettre sur ma mission des Givari.* — (*Annales de la propagation de la foi*, septembre 1871.)
RÉMY (Jules). *Ascension du Pichincha.* (*Nouv. ann. des voyages*, février 1865.)
SIMON. *Trav. in the wilds of Ecuador.* — (Londres, 1887.)
STÜBEL (A.). *Voy. au Chimborazo, à l'Altar*, etc. — (*Bull. de la Soc. de géog.*, mars 1876.)
VILLAMUS. *Voyage dans l'Amérique du Sud.* — (*Correspondant*, 1874.)
WHYMPER. *Trav. am. the Great Andes of the Equator.* — (Londres, 1892.)
WIENER (Ch.). *Routes dans l'int. de l'Equateur.* — (*Bull. Soc. de géog.*, 1880.)
WOLF. *Carta geogr. del Equador.* — (Leipzig, au 1/445000.)

---

1. Darwin (Charles-Robert), naturaliste anglais, né en 1809 à Shrewsbury, mort en 1882, visita de 1831 à 1836, sur le vaisseau le *Beagle*, les contrées de l'Amérique du Sud, les îles de l'océan Pacifique, et écrivit la relation de son voyage de découvertes scientifiques. Darwin a publié un grand nombre de travaux de botanique et d'histoire naturelle; ses études les plus profondes ont eu pour but de déterminer le principe des différences entre les espèces des êtres vivants.

CHAPITRE IV

PÉROU

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Au nord, la république péruvienne est séparée de l'état de l'Equateur par une ligne conventionnelle partant du golfe de Guayaquil sur le Pacifique, franchissant les *Andes* au nœud de *Loja*, et après avoir coupé les affluents de gauche du Rio-Marañon, aboutissant à la rivière *Iça* qu'elle descend et qu'elle sépare de la Colombie. Du *Rio Iça*, la frontière de l'est se dirige du nord au sud vers le fleuve des *Amazones* qu'elle coupe à Tabatinga, remonte son tributaire le *Rio Yacaranu* qui la sépare du Brésil; de là, elle suit le versant oriental des Andes à travers la région forestière de la Montana, traverse les Andes orientales au nœud de *Apolobamba*, laisse à la Bolivie la moitié du lac Titicaca, et parallèle à la Cordillère occidentale, vient rejoindre les sources du *Rio-Loa*, qui jusqu'à son embouchure, achève de la séparer de la Bolivie. A l'ouest, elle est limitée par l'océan Pacifique.

Situation astronomique. — 3°30'-22° de lat. S.; 72°-83°40' de long. O.

Climat. — Doux et salubre: trois grandes régions naturelles: la *Costa*, ou terre chaude à l'ouest, déserte, aride, avec des dunes, des vallées étroites ou *quebradas* (crevasses), arrosées par les torrents des Andes, pluies rares, rosées abondantes, brises de mer rafraîchissantes; influence du courant froid de Humboldt qui longe les côtes; — la *Sierra*, ou terre tempérée, où se rencontrent successivement les vallées fertiles, les pâturages, les plateaux dénudés et rocheux, et les *paramos* couverts de neiges et de glaces; — la *Montana* (de *monte*, forêt), à l'est des Andes, couverte de bois, souvent inondée, marécageuse et malsaine; région des affluents supérieurs de l'Amazone.

Littoral; îles. — Les côtes ont une étendue de 600 lieues, du golfe de *Guayaquil* au *Rio-Loa* (pointes *Parina, Aguja, San-Juan*); baies ou golfes rares; îles peu nombreuses et petites; l'archipel des *Lobos* et des *Chincha* est célèbre par ses guanos.

Relief du sol. — Du nœud de *Loja*, limite de l'Equateur, jusqu'au sud-est du nœud de *Cuzco*, les Andes péruviennes se divisent en trois chaînes parallèles, qui se réunissent au nœud de *Pasco* (3 500 m.); de là jusqu'à leur entrée en Bolivie, les chaînes se réduisent à deux, et enferment le haut plateau péruvien, traversé par les montagnes qui fournissent les sources de l'Apurimac.

Cours d'eau. — Deux versants: celui du **Pacifique** n'a que des cours d'eau torrentiels et peu étendus, le *Rimac*, le *Canete*, la *Chincha*, le *Pisco*, l'*Iça*, etc., celui de l'**océan Atlantique** renferme les sources qui forment l'*Amazone*, et ses hauts affluents, le *Tuncaragua*, le *Huallaga*, l'*Ucayali*, l'*Apurimac* et leurs tributaires; les sources du *Jurua*, du *Purus*, du *Manu*. — Sur le haut plateau se trouve le *lac Titicaca* ou *Chucuito*, profond de

200 m., long de 240 kilom., large de 160, rempli d'îles où abondent les débris d'architecture antique; le lac s'écoule au sud par le *Desaguadero* dans le lac Aullagas, et reçoit de nombreuses rivières.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — La république péruvienne date de 1821; la constitution actuelle a été proclamée en 1856 et revisée en 1860; le président actuel *Nic. de Pierola*, a été élu en 1895. La république est unitaire; le pouvoir *exécutif* confié au président, élu pour quatre ans par tous les citoyens; il est assisté d'un *conseil* de six membres et de cinq ministères (*Justice et cultes*, *Affaires étrangères*, *Intérieur*, *Finances*, *Guerre*). Le pouvoir *législatif* appartient au *Sénat* (40 membres) et à la *Chambre des députés* (80 membres), un par 30000 hab. et par fraction de 15000.

Drapeau. — Rouge, blanc, rouge; bandes verticales; écusson au centre.

Divisions administratives. — La république se divise en 19 départements administrés par autant de préfets nommés par le président de la république; chaque commune est administrée par une junte municipale élue. Les voici, d'après le rang de la population : **Ancachs**, 284000 hab., chef-lieu Huaras (5000). — **Puno**, 256594 hab., chef-lieu Puno (8000 hab.). — **Cuzco**, 238455 hab., chef-lieu Cuzco (18370). — **Lima**, 226992 hab., chef-lieu **Lima**, capitale de la république (cité des rois), 102488. — **Callao** (province littorale), chef-lieu Callao (34492 hab.). — **Cajamarca**, 213391 hab., chef-lieu Cajamarca. — **Junin**, 209871 hab., chef-lieu Cerro de Pasco (14000). — **Arequipa**, 160282 hab., chef-lieu Arequipa (29237). — **Libertad**, 147541 hab., chef-lieu Truxillo (15000). — **Ayacucho**, 142205 hab., chef-lieu Ayacucho (18000). — **Piura**, 135502 hab., chef-lieu Piura (10000). — **Apurimac**, 119246 hab., chef-lieu Abancay. — **Huancavelica**, 104155 hab., chef-lieu Huancavelica (6000). — **Lambayèque**, 85984 hab., chef-lieu Chiclayo. — **Huanuco**, 78856 hab., chef-lieu Huanuco. — **Loreto**, 61125 hab., chef-lieu Moyobamba. — **Iça**, 60111 hab., chef-lieu Iça. — **Amazonas**, 34000 hab., chef-lieu Cachapoyas (5000). — **Moquegua**, 29000 hab., chef-lieu Moquegua. — *Par le traité de paix conclu le 20 octobre 1883 avec le Chili, le département de* **Tarapaca** *a été cédé au Chili, et un plébiscite doit décider dans 10 ans si le département de* **Tacna** (*53000 kil. car. et 28000 hab.*) *restera au Pérou ou sera annexé au Chili.*

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : Les mines d'**or**, sauf celles de *Carabaya*, ont diminué d'importance; mais l'argent des régions de *Cerro*, *Pasco*, *Cayabamba*, *Jauli*, *Puno*, etc., est très exploité (depuis quinze ans 2 à 8 millions de francs par an). Le guano des îles *Chincha*, *Lobos*, *Guanape*, *Macabi*, et celui des baies de la terre ferme sont une des plus grandes ressources du Pérou, et ont fourni jusqu'à 120 et 160 millions de francs par an (230000 tonnes). Le Pérou a perdu ses mines de nitrate; mais il a du *pétrole*, du *plomb*, des pyrites de *fer*, du *mercure* en assez grande abondance. — **Végétaux** : Agriculture très arriérée; le sol produit *céréales*, *riz*, *café*, *cacao*, *canne à sucre*, *manioc*, *tabac*, *indigo*, *oliviers*, *vignes*, *soie*, *coton*, *vins*, *quinquina*; des forêts riches en essences précieuses, *ébéniers*, *cèdres*, *palmiers*, *citronniers*, etc., mais non exploitées. — **Animaux** : dans les pâturages des Andes, à côté des *lamas*, *alpacas*, *vigognes*, paissent les *moutons* et les *mulets*; dans les pampas errent les *couguars*, *ours*, *chinchillas*, etc.

Industrie restreinte. Depuis la perte des mines de nitrate, le Pérou fabrique surtout du *sucre de canne*, mais ne le raffine pas. Lima et Huanuco fabriquent de la *cocaïne*. La plupart des objets manufacturés sont fournis par l'étranger.

Commerce. — *Importations* (1897), 18004000 soles; *Exportations*, 31025000 soles. Les principaux objets d'exportation sont le *sucre*, les *métaux*, le *coton*, la *cocaïne*. — En 1897, la part de l'Angleterre était de 22 millions de soles; de l'Italie, 670000; de la Belgique, 546000; du Chili, 6900000; de la France, 1307000 (à l'import.); de l'Allemagne, 5322000 soles. — **Chemins de fer** en 1895, 1490 kilom. **Télégraphes** : 2500 kilom. — **Marine marchande** (en 1898) : 64 voiliers jaugeant 26752 tonnes, et 4 vapeurs de 3413 tonnes. Mouvement du port de Callao (1897), 2866 navires jaugeant 1311000 tonnes (entrée et sortie).

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 1137000 kilom. car. — **Population** : 2681000 hab. (3 par kilom. car.). — **Races et nationalités** : 18000 *Européens* (6990 Italiens, 2647 Français, 1699 Espagnols, 1672 Allemands, 373 Portugais, 160 Suédois, 91 Suisses, etc.); 50000 *Asiatiques;* 10000 *nègres* ou *zambos*, métis de nègres; 30 *Australiens*, 350000 *Indiens* sauvages Aymaras; les autres, métis descendants d'Espagnols ou d'Indiens, ou Américains de toute provenance. — **Instruction publique** : Instruction primaire et instruction secondaire données gratuitement par l'Etat; écoles primaires et lycées, dans chaque province. Université *San Marcos*, à Lima. Deux écoles navales, une école de médecine, une école militaire, etc., 1000 écoles environ et 50000 élèves. — **Justice** : une cour suprême à Lima; tribunaux d'appel à Lima, Cuzco, Arequipa, Truxillo, Ayacucho, Puno; pouvoir judiciaire indépendant. — **Cultes** : le catholicisme est la religion d'Etat : un archevêque (à Lima) et six évêques. — **Armée** : l'armée active a été fixée en temps de paix au chiffre total de 2750 hommes; pendant la guerre, les effectifs s'élèvent à 89000 hommes. — **Marine de l'Etat** : la flotte, en 1898, ne comprend encore que 3 vapeurs, et 6 petits vapeurs à aubes, avec un navire-école. — **Monnaies** : le *sole* = 3 fr. 60 (la monnaie française est adoptée au Pérou). — **Poids et mesures** : système métrique. — **Budget annuel** en 1898 : *recettes*, 10785000 soles; *dépenses*, 11488000. **Dette publique intérieure** en 1898 : 50 millions de soles.

---

1. Il y a aussi une cinquantaine de ports officiellement connus; neuf classés de premier ordre, dix de deuxième; les autres ne sont guère que des abris entre deux pointes de terre. On a dépensé 50 millions pour construire un môle et une darse à Callao (1875); d'autres travaux maritimes sont en voie d'exécution ou en projet; on a décrété la création de trente-huit phares, mais la guerre qui vient de ruiner le Pérou et le livrer à la merci du Chili ajournera sans doute trop longtemps le plan des ingénieurs et les grands travaux ordonnés par le Congrès. — Plusieurs compagnies de vapeurs desservent Callao : la compagnie anglaise *Pacific steam Navigation C°*; la compagnie chilienne *Sud-America;* la compagnie *Hambourg-America;* la compagnie allemande *Kosmos;* les compagnies françaises *Transatlantique* et *Havraise péninsulaire* par correspondances. — Le câble sous-marin de la côte du Pacifique, qui atterrit aux ports d'Arica, Mollendo, Chorillos, Payta, rattache les ports péruviens à l'Europe, au sud par Valparaiso et Buenos-Ayres, au nord par Panama.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

La Cordillère des Andes; la Puna et la Montana.

Le Pérou se partage en trois régions longitudinales, qui portent les noms de *Costa*, côte ou région cis-andine; de *Sierra*, montagne ou région intra-andine; et de *Montaña*, pays des forêts, ou région trans-andine. La *Côte*, contrée des sables arides (*desiertos* ou *pampas*), est par endroits sillonnée de rivières, dont les rives sont verdoyantes et marécageuses; la chaleur y est suffocante, la pluie rare. Au delà de 500 mètres d'altitude, à 140 kil. de la mer, la *Sierra* se subdivise en deux sections : 1° la Sierra proprement dite, où la température est douce, le climat chaud, les terres fertiles; c'est le pays du riz et de la canne à sucre; — 2° la *Puña* (à 3000 ou 4000^{m}) est froide: ses *pajonales* ne donnent au bétail qu'une maigre pâture. « La Puña a pour » caractère d'être morne. Le ciel, le sol, les flaques d'eau, les petits lacs » dormants, tout est gris, de cette couleur bâtarde qui, en réalité, n'en » est pas une et qui est une couleur de deuil. L'effrayante nudité de » cette nature est navrante : une profonde mélancolie oppresse le cœur » dans ce milieu désolé. Le regard se perd sur l'immensité de ces landes » situées à la hauteur du mont Blanc, couvertes d'une herbe chétive, sans » saveur et sans couleur : la bise glacée donne le frisson; le soleil et les » éclairs éblouissent; les longs roulements du tonnerre assourdissent. » Dans ces immenses solitudes, la poitrine est serrée comme dans un » étau par l'air à peine respirable. Tels sont les hauts plateaux des » Andes : nature désolée et rebelle, région inhospitalière et souvent » inaccessible, effrayants déserts... Le lama, avec sa démarche grave et » calme, le mouvement ondoyant de son cou, la mobilité de ses oreilles, » le regard curieux et intelligent de ses grands yeux noirs, est le seul » être vraiment heureux de ces hauteurs, comme il est la providence des » habitants de la Puña. » (*Dictionnaire de géographie universelle* de VIVIEN DE SAINT-MARTIN et ROUSSELET, art. *Pérou*.)

« Si habitué que l'on soit aux paysages montagneux, on demeure confondu devant cette nature convulsée. Aussi loin que le regard s'étende, impossible de découvrir une surface plane, un palier. C'est l'une des plus étonnantes poussées qu'aient jamais soulevée la croûte terrestre. Nous cheminons, pour ainsi dire, sur l'épine dorsale de la Cordillère. De la chaîne principale se détachent une série de puissants contreforts aux arêtes vives, creusant autant de vallées parallèles. Les hasards de la route nous font passer tour à tour d'un versant à l'autre pour contourner un escarpement, une corniche dangereuse ou quelque lagune aux eaux noires, formée par la fonte des neiges. D'une heure à l'autre le paysage se transforme, suivant que le couloir qui s'ouvre à nos pieds descend vers le Huallaga ou vers le Marañon. Ici la roche nue, les grès rouges, les ravins

brûlés de la Sierra; là, les défilés ombreux, les hautes herbes, les mille filets d'eau rayant les parois moussues, puis réunis dans un même lit, s'engouffrant avec fracas sous les broussailles entrelacées : au delà, la forêt infinie, crépue comme une toison, ondoyante comme la mer, la forêt primitive qui s'étend des Andes à l'Atlantique. De ce côté, aucun obstacle n'arrête le regard, et les dernières ondulations de la chaîne se perdent à l'horizon dans les brumes dorées qui s'élèvent des rivières amazoniennes...

» ... Nulle part peut-être les variations atmosphériques ne sont aussi soudaines que dans cette partie des Andes. On ne saurait concevoir, sous une même latitude, dans un rayon restreint, une plus surprenante variété d'aspects et de climats. Au fond des étroites vallées où l'air se renouvelle à peine, où la réverbération solaire entretient une chaleur de serre, s'épanouit la végétation des tropiques. Un peu plus haut apparaît la flore des régions tempérées, puis celle du nord, le court gazon alpestre, enfin le champ de neige labouré par l'avalanche. On passera, en quelques heures, de l'équateur au pôle. Il m'arriva de voir, dans la matinée, le thermomètre s'élever à l'ombre à 40°, et de camper le même soir sur un sol où le mercure s'abaissait à 10° et 12° au-dessous de zéro.

» ... A peine a-t-on dépassé la ligne des crêtes que l'on est saisi du brusque contraste entre la puna désolée et la puissante végétation du versant oriental. Mon dernier campement avait été installé à 3850 mètres, dans un site d'une âpreté extrême, en deçà d'un col auquel donnait accès une sorte de cheminée à demi comblée par des avalanches de pierres. A peine, çà et là, quelques maigres touffes d'herbe jaunie. Aux deux tiers de la pente, un lac minuscule, aux eaux d'un gris d'acier, sans un bouillonnement de source au centre ou sur les bords, sans une ride à la surface. Dans l'air, pas un bruit; vainement eût-on cherché dans ce paysage mort quelque chose qui remuât, une feuille emportée par le vent, un vol de moucherons, l'ombre errante d'un oiseau. C'était la mélancolie suprême, la fin de tout.

» De l'autre côté du col, changement soudain : de hautes herbes trempées de rosée, des bouquets d'arbustes, un murmure d'eaux vives. La végétation devenait plus nourrie, les lianes festonnaient la broussaille; à quelques mètres au-dessous de nous, un torrent grondait sous des
fougères arborescentes. A peine

en plein paradis tropical... En forêt, la machete à la main, taillant, sabrant de l'aube à la nuit, il semble que nous tentions de trouer un voile épais qui nous aveugle, mais dont, je ne sais par quel sortilège, la déchirure à peine ouverte se refermait aussitôt. Le vert tissu renoue ses fils. La chaîne est formée des arbres au tronc lisse, droits comme des piliers de cathédrale, par les stèles minces des palmifères; la trame, par les lianes de mille espèces, ligneuses, fibreuses, feutrées de mousses ou hérissées de pointes, les unes tordues en spirales, donnant l'illusion d'un reptile, d'autres tendues comme des amarres. Depuis quarante-huit heures, nous n'avons pour ainsi dire pas vu le soleil. Le jour entier n'est qu'un long crépuscule traversé çà et là d'un éclair. Sans la boussole, nous pourrions croire que nous marchons à tâtons dans les replis d'un inextricable labyrinthe.

» Il n'est pas de terrain, si accidenté qu'on le suppose, comparable aux pentes orientales de la Grande Cordillère. La végétation y recouvre un effrayant cataclysme. On dirait de gigantesques ruines, les débris amoncelés d'une ville de Titans. Seulement, les pariétaires et les ronces sont remplacées ici par des colosses dont les plus basses branches, chargées de parasites, sont à 20 mètres du sol, et dont le pied disparaît sous le fouillis d'une broussaille arborescente à travers laquelle il faut s'ouvrir passage avec la hache. Rarement un rayon de soleil y pénètre. Il y règne un demi-jour de crypte, une humidité chaude entretenue par les abondantes rosées nocturnes et les averses. Ajoutez à cela l'impossibilité presque absolue de relever sa route autrement qu'à la boussole, aucune brèche dans le feuillage ne permettant de découvrir un horizon suffisant, un point de repère quelconque. »

Marcel MONNIER[1], *Des Andes au Para.*
(In-8°, ill., 1889, Plon.)

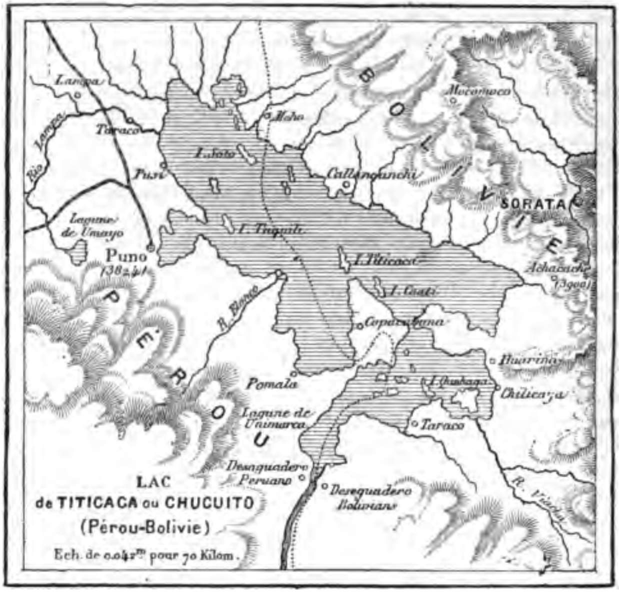
Le lac Titicaca.

« Par sa grandeur, l'altitude à laquelle il est situé, ses rapports avec le bassin extraordinaire auquel il a donné son

1. Sur M. Monnier, V. p. 277. — Au retour de ce beau voyage, où il avait vingt fois affronté la mort, l'intrépide explorateur faillit périr au port. Le 8 mai 1887, le navire le *Rio de Janeiro* qui le ramenait en France, à la suite d'une collision dans le brouillard avec *la Champagne*, s'abîma dans la Manche à quelques milles de Cherbourg. L'équipage et les passagers furent sauvés.

nom, le lac Titicaca est peut-être le volume d'eau le plus remarquable du monde. Comme on le voit sur les cartes, sa forme est celle d'un ovale irrégulier et allongé, dont un cinquième se trouve presque complètement détaché par les péninsules de Copacabana et Tiquina. Sa plus grande longueur n'est guère inférieure à 120 milles, tandis que sa plus grande largeur est de 50 à 60 milles. Son niveau moyen est à peu près à 12864 pieds, mais il varie un peu suivant les saisons.

» La rive est ou rive bolivienne du lac est abrupte, les montagnes s'avançant souvent dans l'eau même d'une manière tout à fait pittoresque. Les rives ouest et sud, au contraire, sont relativement basses et unies. L'eau y est peu



Lac de Titicaca ou Chucuito.

profonde et remplie d'herbes et de joncs dans lesquels des myriades d'oiseaux aquatiques trouvent abri et nourriture. Une grande partie de ces basses terres sont encore marécageuses et les routes y sont établies sur des chaussées en

pierre, pour la plupart d'origine inca. Une baisse de 10 pieds dans le niveau moyen du lac en diminuerait peut-être la superficie d'un cinquième. Elle mettrait à découvert la grande baie de Puno presque entière et une grande partie des baies de Tiquina et Guaqui. Il est facile de voir que le lac recouvrait autrefois une plus grande étendue. Il ne faudrait pas cependant supposer que le lac soit généralement peu profond; en certains endroits, les sondages ont dépassé 100 brasses. Le niveau pendant la saison sèche, c'est-à-dire en hiver, est de 3 à 5 pieds au-dessous de celui de l'été. Cette hausse et cette baisse de l'eau contribuent d'une manière curieuse à l'entretien des troupeaux de bœufs qui, durant l'époque des pluies, trouvent leur nourriture dans les vastes pâturages du Puno. Il y a, dans les parties basses du lac, de vastes ceintures de roseaux et d'une espèce d'herbe lacustre tendre que les bœufs recherchent avec beaucoup d'avidité. Cette herbe y pousse abondamment, s'élevant, d'une profondeur de 10 à 12 pieds, jusqu'à la surface. A l'époque de la saison froide et sèche, l'herbe des pâturages disparaît, et les bœufs s'assemblent autour du lac pour venir y chercher leur nourriture jusqu'à ce que les pluies viennent faire revivre leurs pâturages.

» Le lac n'est jamais pris entièrement, et ce n'est que sur ses bords et dans les endroits les plus bas que la glace se forme. En effet, le lac lui-même exerce une influence très sensible sur le climat de ces régions élevées, froides et désertes. Ses eaux ont en hiver une température de 10 à 15° Farenheit au-dessus de celle de l'atmosphère. Les îles et les presqu'îles se ressentent de cette différence d'une manière très appréciable, et j'y ai vu l'orge, les pois et le maïs (bien que ce dernier n'y vînt ni haut ni abondant), atteindre la maturité qui lui est refusée sur ce qu'on pourrait appeler la terre ferme. Les vents dominants sont ceux du nord-est; ils soufflent souvent avec une grande force, ce qui donne aux vagues qui assaillent les côtes ouest et sud quelque chose de la force et de la majesté de celles de l'Océan. Des tempêtes violentes ne sont même pas rares et rendent parfois extrêmement dangereuse la navigation, toujours lente et précaire, sur les *balsas* fragiles et sur les radeaux de *totora* ou roseaux. De grands efforts, malheureusement mal dirigés, ont été tentés pour établir des vapeurs sur le lac, et l'on a pu voir pendant quelque temps dans la ville de Puno les pièces de deux petits bateaux en fer. Ce qui entravera surtout le succès d'une telle entreprise, ce sera le

manque de combustible; les ressources en ce genre se réduisent à ce qu'on peut tirer des *quenuas* ou oliviers sauvages dans les parties abritées des îles. On m'a cependant montré quelques échantillons d'un très beau charbon bitumineux qu'on disait avoir été trouvé sur la presqu'île de Copacabana, mais je n'ai pu visiter le prétendu dépôt. »

E. G. SQUIER[1],

Quelques remarques sur la géographie et les monuments du Pérou.

(*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, janvier 1868.)

Le lac Titicaca est bordé de baies profondes et semé de plusieurs grandes îles, la plupart habitées. La plus grande, l'île Titicaca, escarpée et montueuse, est l'île sacrée du Pérou. La tradition veut que Manco-Capac, souverain des Incas, descendu du soleil, partit de cette île, en explora les rives et gagna la vallée où il bâtit sa capitale, Cuzco, la Cité du Soleil, la capitale et le sanctuaire de l'empire. Dans l'île se voient encore les restes d'un temple du soleil, d'un couvent de prêtres et d'un palais royal. Les îles voisines, Coati et Soto, sont pareillement riches en débris de monuments de l'architecture des Incas.

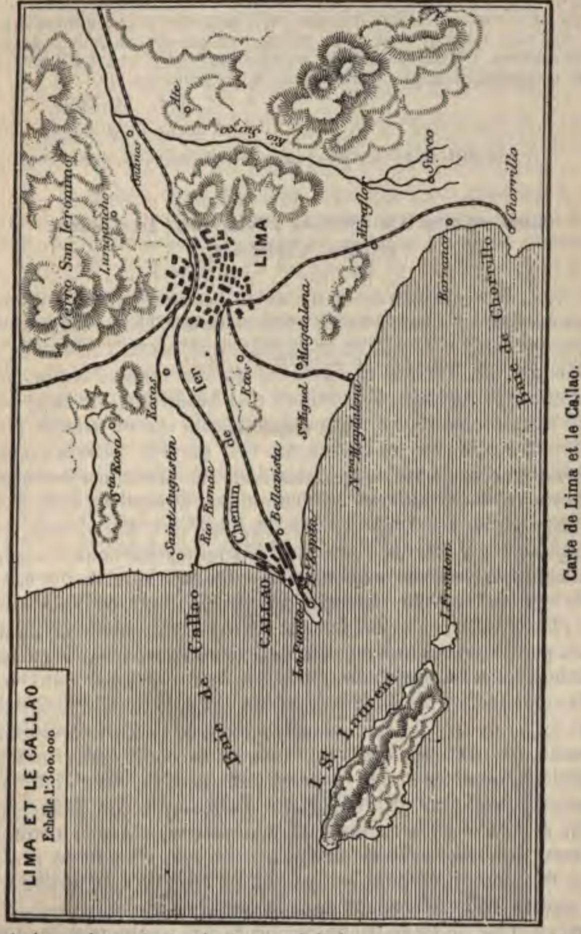
Le Callao.

« Le port du Callao se présente sous un aspect particulièrement civilisé. Une société industrielle française y a construit un port avec de grands bassins. Des murs énormes ont été élevés dans l'eau avec des sacs à moitié remplis de chaux hydraulique. On les a d'abord déposés les uns à côté des autres, puis on a superposé les rangées jusqu'à leur faire atteindre le niveau des mers moyennes. Ces sacs se sont tout d'abord affaissés, et, par suite, ils se sont ajustés les uns aux autres. La chaux a durci dans l'eau, la vague a fait disparaître la toile et mis à jour l'appareil singulier de ces murs cyclopéens par accident. Le perfectionnement de la technique moderne leur a ainsi donné un aspect de haute antiquité. Sur les énormes môles en fer, on entend le grincement métallique des grues à vapeur et le bruyant va-et-vient de petites locomotives; une forêt de mâts et de cheminées ondoie sous l'influence non vaincue complètement de la houle, comme le chaume sous le souffle d'une brise légère : les transatlantiques, les vaisseaux de guerre français, italiens, anglais, et la flotte péruvienne, cuirassés, batteries flottantes et autres engins meurtriers, se balancent paisibles sur la vague qui entoure les carènes d'un clapotis, sorte de brisant endormi. Ils semblent sommeiller au milieu des centaines de barques qui dansent sur l'onde et des remorqueurs sillonnant le port et la rade.

» La ville du Callao, avec ses 30000 habitants, est un faubourg de Lima : deux chemins de fer la desservent et vingt-quatre trains par jour franchissent les trois lieues qui séparent la capitale du Pérou de son port maritime. Aussi ce faubourg, comme s'il voulait rejoindre Lima,

1. Sur M. Squier, V. page 10.

s'est-il allongé vers l'est, sur près d'une lieue de parcours. Une rue interminable de petites maisons basses s'est bâtie le long des rails. Sur les locomotives de cette ligne, il y a une cloche pour avertir les passants.



Carte de Lima et le Callao.

Le train, qui en vingt minutes conduit le voyageur à Lima, parcourt quelques rues étroites de l'ancienne résidence des vice-rois en sonnant à toute volée.....

» Je reconnus bien des sites charmants, dont j'avais vu d'admirables croquis dans les albums de voyage de M. Angrand. Ces dessins, faits en 1834, vivants et sentis, me semblèrent donner une certaine note que je ne retrouvais plus. Je compris plus tard que cette nuance délicate, le temps l'avait effacée. Lima marche, et l'adorable ville *s'européanise*. Les nouvelles maisons sont faites comme les prosaïques hôtels de nos petits rentiers. L'élément nouveau se mêle sans grâce aux bâtiments de style hispano-mauresque, celui de la ville ancienne. »

CH. WIENER,
Bolivie et Pérou.
(Paris, 1881, in-4°, Hachette; ouvr. orné de gravures, cartes et plans.)

Les races au Pérou : blancs, Indiens, noirs, Chinois.

« ..... Il n'y a certes pas un autre lieu au monde où, à ses jours de fête, l'Eglise puisse réunir, comme à Lima, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, que connaît la Bible, et le Mongol, le Tartare et l'Indien, qu'elle ignore. Nulle part l'Européen, l'Africain, l'Asiatique et l'Américain, de sang pur et de sang mélangé, ne se trouvent réunis sur un terrain plus restreint. Nulle part on ne saurait voir pareille galerie ethnographique, comptant des spécimens vivants de toutes les races, de leurs variétés, de leurs croisements. L'Europe y paraît avec ses Espagnols, ses Italiens, ses Anglais, ses Allemands, ses Français; elle y produit le créole. L'Afrique y a fourni le nègre, le mulâtre, fruit de la race noire et de la race blanche; le cuarteron qui ne compte plus que vingt-cinq pour cent de sang noir; le requinteron avec douze et demi; le trigénio avec six un quart pour cent; l'Indien, fils de l'Amérique, qui, dans son mélange avec la race noire, produit le zambo, et, dans son mélange avec la race blanche, donne le cholo; le chino-cholo, fruit du zambo et de la chola; le métis, fils du cholo et de la blanche, n'ayant plus que vingt-cinq pour cent de sang indien; le dudoso, dont les douze et demi pour cent de sang indigène ne constituent plus un type facile à distinguer du blanc pur sang. A côté de ces maîtres de l'Amérique, l'Asie fournit le Chinois qui, lorsqu'il contracte une union, choisit de préférence la chino-chola pour compagne. Le fruit de cette union n'a pas encore de nom courant dans la famille sociale de Lima.....

» ..... Que de nuances parmi les nègres seulement, que de variétés de teintes noires, depuis le noir mat du descendant de Mozambique jusqu'au noir bleuté du fils de la Côte d'Ivoire!

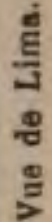
Que de nuances de sépia parmi les mulâtres et les mélanges collatéraux qu'ils font naître! Le brun de Sienne des zambos s'éclaircissant dans la descendance; la sépia mélangée de sienne avec des reflets cuivrés qui caractérisent l'Indien, pâlissant dans la ligne mélangée de sang blanc; les tons mats de vieil ivoire qui caractérisent la teinte du Chinois, et les tons à la fois pâles et hâlés, que prend l'Européen sous les tropiques, forment une gamme de couleurs à laquelle manque la nuance qui ne se retrouve que dans la saine société de notre monde européen : le ton rose des joues et le rouge vif des lèvres.....

» ..... Il faut noter que tous aspirent à des grandeurs, car tous ont leurs légendes, leur histoire, leur passé. Ils ont dans les quatre parties du monde leurs ancêtres de vieille noblesse, et, quoique républicains, ils tiennent à se les rappeler et à les rappeler aux autres : les créoles vous parlent avec fierté de leurs pères, les *conquistadores;* les noirs, de rois africains; les Indiens, des Incas et de leurs familles de sang impérial. Grâce à ces vagues souvenirs historiques et à leurs grandes aspirations politiques, ils sont forcément tous ennemis les uns des autres : l'homme du nord de celui qui vient du sud, l'homme de la côte de l'habitant de la sierra, et le *serrano* de l'homme des versants orientaux des Andes (appelés la *Montaña*), le mulâtre du nègre, l'Indien du blanc, le blanc du Chinois. Ils se sentent pourtant tous Péruviens, et, malgré les injures sanglantes dont ils s'accablent continuellement, ils s'élèvent indignés contre toute critique venant du dehors. A les entendre, on dirait qu'ils s'exècrent, car ils s'insultent dans leurs conversations, dans leurs journaux; ils se battent entre eux, mais devant tout ennemi non péruvien, ils sont unis aussitôt.

» ..... Voyons comment toutes ces races sont arrivées sur le coin de terre qui, depuis longtemps leur sert, tour à tour, de champ de culture et d'arène.

» Le premier habitant du Pérou était l'autochtone. Or, il y a peu d'Indiens sur la côte, et il n'y en a pas du tout à Lima; nous y trouvons seulement des cholos, des chinos-cholos et d'autres métis; les purs Indiens sont dans l'intérieur du Pérou où la race indigène, quoique décimée, a survécu à tous les cataclysmes.

» L'Indien a été remplacé sur sa terre par le blanc, qui s'est en apparence très bien acclimaté au Pérou. Nous disons en apparence, car cet acclimatement n'a guère donné de bons résultats qu'après le mélange des races. Les familles de sang



Vue de Lima.

complètement blanc commencent généralement à dépérir à la troisième génération et s'éteignent dans un incurable rachitisme.

» Le créole, dans toute sa force, est un être singulièrement sympathique, malgré bien des défauts. De race espagnole, il est né grand seigneur, il veut l'étiquette républicaine et des institutions monarchiques. Qu'il porte ou non des titres de noblesse, il restera toujours grand d'Espagne ; il ne sera jamais ni manœuvre, ni commerçant, ni industriel. S'il s'occupe d'entreprises minières ou agricoles, il dirigera ses ouvriers à la cravache, au sabre, au revolver ; il établira dans son domaine le principe du bon plaisir, le féodalisme absolu ; il n'admettra jamais l'immixtion du gouvernement dans ses affaires. Cette activité souvent illégale dans la forme, mais utile à la production du pays, constitue l'exception, car le penchant naturel du créole le porte au *far niente ;* dans ce but, il veut être employé, fonctionnaire, la plupart du temps militaire. Telle est la raison du grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée péruvienne, qui compte un colonel pour six simples soldats. Causeur, il parlera de tout ce qu'il sait et de ce qu'il ne sait pas. Il parlera industrie sucrière, cotonnière, élève du bétail, culture de la coca, chevaux, mules, moutons, philosophie transcendante, théologie, vie parisienne, travaux des mines, entreprises de chemins de fer, histoire péruvienne (qu'il appellera volontiers romaine) ; il critiquera amèrement son pays, sa magistrature, son gouvernement, sa diplomatie, ses finances, et il bondira si son interlocuteur européen s'avise d'émettre un avis analogue au sien. En politique, il n'aura guère de principes autres que l'indépendance nationale et d'autres visées que de voir son compère au pouvoir. Il est financier habile, mauvais industriel, agronome et mineur routinier, plus joueur que les cartes, sobre jusqu'au moment où il passera deux ou trois nuits dans l'orgie. Sceptique et même libre-penseur dans ses discours, il paraît dévot dans ses pratiques ; soldat à la manière des *conquistadores,* il est courageux à ses heures, et toujours tant soit peu fanfaron. En fin de compte, il est parfaitement heureux à sa façon, et quoique, au fond du cœur, il déteste l'étranger, qu'il désigne sous le sobriquet de *gringo,* il se montre bienveillant et bon envers lui.

» ..... L'émigrant blanc arrive au Pérou avec l'arrière-pensée de n'y pas rester. Devenir riche au plus vite, voilà sa seule pensée. Cette fin justifie tous les moyens, et explique pourquoi

les immigrants ne deviennent presque jamais agriculteurs, rarement industriels[1]..... Les Européens et les Nord-Américains au Pérou sont presque toujours importateurs ou vendeurs en gros ou en détail de produits européens. Ces produits, fabriqués en deçà de l'Atlantique pour l'exportation, n'ont pas les qualités ordinaires des bonnes productions de nos manufactures; l'usage les détériore rapidement; l'acheteur est obligé de les remplacer à bref délai. Ainsi se ramassent les fortunes rapides que les habitants font dans les pays latino-américains.

» ..... Quant aux nègres, ils ont été jetés sur ce continent dans les circonstances les plus déplorables; affaiblis par les souffrances d'une traversée effectuée dans des conditions d'insalubrité atroce, à peine débarqués, ils se sont trouvés contraints aux travaux les plus durs et souvent les plus malsains, sous un climat différent de celui qu'ils venaient de quitter. De père en fils, dans des régions de fièvre, ils ont accompli les travaux les plus dangereux qu'il soit possible d'imaginer. Ils ont défriché le terrain, ils ont remué le sol, pour y planter le café, le cacao, le tabac, la canne à sucre; ils ont fait des travaux d'irrigation; ils ont séjourné dans l'eau, souvent jusqu'à la ceinture, demeurant sans cesse sous les rayons verticaux du soleil tropical. Leur tempérament s'est révélé si solide qu'ils ont, pendant plusieurs générations, résisté victorieusement à tous les miasmes, comme au feu qui tombe du ciel et dévore les natures les mieux trempées. Non seulement ils ont vécu, mais ils sont restés vigoureux, mais leur progéniture n'a pas dégénéré. Le nègre a de bonnes qualités : sa charpente solide, ses muscles puissants font de lui, à côté du créole souvent chétif, un véritable géant : mais il ne fait pas appel à sa force; il a vu pendant tant de siècles que le *far niente* était le privilège des libres, que, libre, il veut en jouir.

» ..... C'est ainsi qu'il reste pauvre, qu'il gémit de sa misère, et la misère, mauvaise conseillère, étouffe le bon germe

---

1. M. Wiener remarque que des raisons physiologiques s'opposent également au travail manuel des blancs sous les tropiques. On a fait au Pérou comme au Brésil, et dans des conditions bien plus avantageuses pour les immigrants qu'aux Etats-Unis, l'essai du travail du blanc. Les colonies agricoles péruviennes de Possuo et Chanchamayo, comme les colonies brésiliennes de Blumenau, Joinville, Nouvelle-Fribourg, n'ont donné que des résultats médiocres. Le climat énerve les blancs, et ils deviennent vite incapables d'un travail matériel utile.

de ses facultés morales : cependant, voleur ou même assassin, on rencontre chez lui ce je ne sais quoi qui rend l'homme sympathique, par l'aveu et le regret du méfait, et, jusqu'à un certain point, par la hardiesse souvent chevaleresque qu'il met au service des plus mauvaises causes.

» La principale préoccupation de la négresse du Pérou consiste à décolorer le plus possible sa progéniture. Rien de plus rare aujourd'hui que de voir des négresses accepter des nègres pour maris. Aussi la race pure disparaît-elle rapidement, et le nombre des mulâtres, cuarterons et trigenios va-t-il toujours en augmentant. Le mulâtre, méprisé du blanc, hait le nègre, et de cette haine et de ce mépris se forme un caractère douteux fait de sotte vanité, d'orgueil ridicule, de prétentions hidalguesques, d'appétits grossiers, qui le rendent mal disposé au travail, incapable d'une allure droite. Il est à la fois violent dans ses conceptions et hésitant dans ses actes : en somme, peu sympathique aux uns et aux autres et antipathique à lui-même.....

» ..... Depuis quelques années les haines des noirs s'adoucissent. Ils ne sont plus les parias du pays, et, douce satisfaction, on leur a substitué un autre paria, le Chinois.....

En apparence, le *coolisme* est un progrès sur l'esclavage, en réalité il est encore une monstruosité sociale. Jadis le maître avait intérêt à prolonger l'existence de ses esclaves, à ne pas affaiblir par des excès de travail des constitutions qui représentaient un capital considérable. Cette triste garantie n'existe plus pour le Chinois qui signe un engagement de huit ans; le propriétaire qui l'engage ne se préoccupe guère que de le faire durer huit ans. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un tiers des coolies à peine arrive à la fin du contrat; le reste succombe, et l'on en vient à reconnaître, comme le démontre M. Wiener, que le nègre était plus heureux et plus utile que le Chinois.

---

1. Le nègre libéré du Pérou, s'adonnant à tous les vices qu'engendre la paresse, disparaît avec une rapidité incroyable. En 1855, on comptait 45000 esclaves, le dernier recensement accuse à peine 8000 noirs. Quant à l'Indien, qui n'est plus astreint à payer le tribut de 30 francs par an, il n'a plus de raison de travailler. Il vit de pommes de terre et de maïs, que la terre lui fournit sans grande peine; il tisse ses vêtements lui-même. Il ne fait rien produire au pays qu'il occupe; il n'a qu'une industrie insignifiante, et n'est pas commerçant.

» ..... Le Chinois quitte son pays, et, par une triste mystification, signe un engagement de huit ans pendant lesquels il est absolument à la merci d'un maître. Les stipulations de solde sont illusoires. Les *hacendados* (propriétaires de fermes) payent généralement les coolies en vêtements, en nourriture, comptés à des prix fantaisistes. Le gouvernement du Céleste-Empire empêche l'exportation des Chinoises, le coolie n'a donc pas de compagne. Parqué comme du bétail, il vit dans les *galpones* (sortes d'immenses enceintes), sous la menace du fouet et des revolvers. Quelque malheureux qu'il ait été dans son pays, il est impossible qu'il ait même rêvé l'effroyable misère qui l'attend dans la servitude péruvienne. Aussi redoute-t-on le Chinois, qui n'a remplacé ni l'Indien, ni le nègre. Les maîtres d'aujourd'hui sentent vaguement un danger près de fondre sur eux..... A côté de cette menace brutale suspendue sur le Pérou, une autre question non moins inquiétante commence à préoccuper l'observateur. Partout où l'on jette le regard sur la côte, on voit le Chinois : dans les entreprises agricoles, il représente la main-d'œuvre, et dans les villes nous le retrouvons toujours et partout : coolie, il est domestique et cuisinier; libéré, il est hôtelier, restaurateur, négociant en détail et en gros, et, depuis peu, même médecin. Il s'est infiltré dans cette société hispano-américaine, et il ne s'est nulle part assimilé, ce qui lui permet de se retrouver à tout instant... Les Chinois sont indispensables, et, par là, ils sont les maîtres, malgré leur humilité. »

Charles Wiener,
Bolivie et Pérou.

La culture de la canne à sucre, qui prospère au Pérou, et qui donne 8000 kilogr. de sucre par hectare, rendement supérieur à la canne de Cuba (2500 kil.), de la Réunion (5000), du Brésil (6 à 7000), est presque exclusivement confiée à des ouvriers chinois. « De 1850 à 1864, on en a » importé 87952, sur lesquels un dixième est mort durant la traversée. » Les autres ont été vendus au Callao, à peu près comme esclaves, au » prix de 300 à 400 soles, avec prétendu engagement de 8 ans. Ils ont » été si maltraités que la plupart sont morts, et ceux qui ont pu se sont » sauvés. Le Céleste-Empire, informé de ces faits, avait défendu cette » traite nouvelle. En 1875, le gouvernement péruvien réussit à conclure » avec la Chine un traité pour le voyage libre des Chinois au Pérou, à la » condition qu'ils y seraient traités comme les citoyens de toute autre » nation. Cela n'empêche pas que le Chinois y est mal vu, souvent fort » maltraité, ce qui le pousse parfois à assassiner son bourreau. Pour les » terroriser, dans une ferme, on allait jusqu'à brûler leurs cadavres dans » un four. On sait que le Chinois croit qu'en mourant sur la terre étran- » gère, il ressuscitera dans son pays; or la chose lui paraît impossible

» si le cadavre passe par le feu. Quelques Chinois ont établi des magasins » où ils vendent les marchandises de leur pays. » (E. MICHEL, *Gazette géographique*, 17 juin 1886.)

Les explorations de M. Wiener. — M. Wiener (Charles), né à Vienne en 1851, après avoir enseigné quelque temps la langue allemande au lycée Fontanes où il avait fait ses études, tourna ses recherches du côté des antiquités américaines. Il prit tout de suite une place distinguée parmi les Américanistes, en publiant (1874) un essai sur les *Institutions politiques, religieuses, économiques et sociales des Incas*. En 1875, le ministre de l'instruction publique le chargea d'une mission scientifique au Pérou. Il passa deux années pleines à parcourir à pied, à dos de mule ou de cheval, en canot, les contrées les plus sauvages et les plus désertes des Andes. Malgré la malveillance des autorités locales et les attaques des indigènes, malgré les rigueurs du climat, les fatigues et les maladies, il franchit plusieurs fois la Cordillère, escalada les hauts plateaux de Huanuco, s'égara dans les régions inhospitalières où il recherchait la fameuse route royale des Incas, et de Lima à Ançon, à Cuzco, à la Paz, dirigea avec patience et succès des fouilles archéologiques, dont les résultats ont enrichi la science. Quand il revint à Paris, au mois d'août 1877, il avait suivi en Amérique un itinéraire de plus de 14 000 kilomètres, et rapportait environ quatre mille objets, précieuse collection qui est allée grossir les trésors du musée ethnographique de Paris. Le beau livre de M. Wiener, *Bolivie et Pérou*, est le récit de son voyage et l'exposé de ses découvertes.

Au lendemain de l'Exposition universelle, où M. Wiener, secrétaire de la commission d'ethnographie, obtint une médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur, le ministre des affaires étrangères le nomma vice-consul à Guayaquil (1879) et le chargea d'une mission d'exploration. Il traversa l'Amérique méridionale dans sa plus grande largeur, de Guayaquil au Para, franchit six fois la Cordillère, reconnut le cours inexploré du Rio-Napo, affluent supérieur de l'Amazone et de dix autres affluents secondaires, et rapporta de cette expédition, dans laquelle il avait parcouru de nouveau environ 15 000 kilomètres, les données les plus précieuses et les plus solides sur les projets d'avenir pour une voie commerciale entre les deux océans [1].

---

1. En attendant la publication complète de ses nouvelles explorations, M. Wiener en a entretenu partiellement le public après son retour, dans diverses conférences faites à Bordeaux, Rouen, Versailles, Nancy : nous citerons aussi sa trop courte communication à la séance solennelle de la Société de topographie de France, à la Sorbonne, le 29 octobre 1882, sous la présidence de M. de Lesseps. Il y a fait entendre, avec un accent de patriotisme entraînant, sur les richesses du bassin Amazonien, sur le rôle des étrangers et surtout des Anglais et des Allemands qui nous font là-bas la concurrence industrielle la plus déloyale, enfin sur l'inertie du commerce extérieur de la France, des vérités bonnes à recueillir, et qui ont été vigoureusement applaudies. (V. cette communication imprimée dans la *Revue scientifique* du 18 novembre 1882. — V. aussi notre chapitre sur le *Brésil*.)

Les Indiens Conibos; la chasse aux tortues.

« C'est en vain que les forêts et les eaux offrent au Conibo[1] une nourriture abondante et variée, il n'a faim que de tortues, et cette prédilection, poussée jusqu'à la manie, a fait de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Il passe de longues heures à étudier, au bord des rivières, les mœurs de ce morne amphibie, depuis l'époque de sa ponte jusqu'à celle de ses migrations..... Entre le 15 août et le 1er septembre, époque de la ponte des tortues dans l'Ucayali, la neige, en cessant de tomber sur le sommet des Andes, a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis à nu ses vastes plages de sable. L'étiage de l'eau donne aux Conibos le signal de la pêche. A un jour fixé, ils s'embarquent avec leurs familles, munis des ustensiles qui leur sont nécessaires, et voguent en aval ou en amont de la rivière, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de 10, 20 ou 40 lieues.

» Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent, édifient à 200 pas de l'eau des *ajaupas* provisoires, et, cachés sous ces abris, ils attendent patiemment l'arrivée des amphibies. L'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur installation sur cette plage ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues. Certaine nuit obscure, entre minuit et 2 heures, un immense mascaret fait tout à coup bouillonner la rivière; des

1. Les Conibos habitent, comme les Chontaquiros, les Sipibos et les Shetibos, les vallées de l'Apu-Paro, de la Pachitea, de l'Ucayali, affluents supérieurs du Marañon (Pérou). Ces tribus indiennes, encore très nombreuses au dix-huitième siècle, ont presque disparu, décimées par les guerres civiles et étrangères, les épidémies et surtout la petite vérole. L'Indien considère ce mal comme une preuve de la colère du Grand Esprit, et il juge inutile de le combattre. « Aux premiers symptômes de l'éruption cutanée, écrit M. Paul Marcoy, » alors que la fièvre brûle son sang, le seul remède, ou plutôt le seul palliatif » auquel il ait recours pour se débarrasser d'une insupportable chaleur, c'est de » courir à la rivière, de se plonger dans l'eau jusqu'au menton et de rester im- » mobile jusqu'à ce que le froid l'ait saisi. On devine le résultat de ce traite- » ment. » Aussi ne faut-il pas s'étonner que des cent vingt peuplades qu'on comptait jadis sur les rives du Huallaga, du Marañon, de l'Ucayali, il en reste vingt-cinq ou trente aujourd'hui.

milliers de tortues sortent pesamment de l'eau et se répandent sur les plages. Nos Conibos, accroupis ou agenouillés sous leurs abris de feuilles et gardant un profond silence, attendent le moment d'agir. Les tortues, qui se sont divisées par escouades au sortir de l'eau, creusent rapidement, avec leurs pieds de devant, une tranchée souvent longue de 200 mètres, et toujours large de 4 pieds, sur 2 de profondeur. L'ardeur qu'elles mettent à cette besogne est telle, que le sable vole autour d'elles et les enveloppe comme un brouillard. Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles, remontant sur le bord, tourne brusquement sa partie postérieure vers la cavité, et laisse choir au fond une provision d'œufs à coquille molle, de quarante au moins, de soixante-dix au plus; les pieds de derrière, renouvelant alors la besogne de ceux de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue, bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante. Un quart d'heure a suffi à cette œuvre immense. A peine la tranchée est-elle comblée que les tortues reprennent en désordre le chemin de la rivière; c'est le moment qu'épiaient nos Conibos. Au cri poussé par l'un d'eux, toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibies, non pour leur couper la retraite, — ils seraient renversés et foulés aux pieds par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des traînards et les retourner sur le dos; avant que le corps d'armée ait disparu, mille prisonniers sont restés souvent aux mains des *Vireurs*[1]. Aux premières clartés du jour, le massacre commence; sous la hache de l'indigène, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats; ses intestins fumants sont arrachés et remis aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie. Les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux percnoptères, aux vautours-

1. De *virer*, chavirer. C'est le nom donné par les missionnaires de l'Ucayali et les riverains du Haut-Amazone aux individus qui chassent ou pêchent la tortue en courant après elle et la renversant sur le dos. (Note de l'auteur.)

harpies et aux aigles pêcheurs accourus de tous côtés à la vue du carnage.

» Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de deux ou trois cents tortues qui sont destinées à leur subsistance et à leur trafic avec les missions. Pour empêcher ces animaux de se débattre et de trouver avec les pattes un point d'appui qui les ramènerait à leur posture accoutumée, ils incisent ses quatre membranes pédiculaires et les attachent par paires. La tortue, mise hors d'état de se mouvoir, rentre la tête dans sa carapace et ne donne plus signe de vie. Pour éviter que le soleil ne calcine ces corps inertes, les pêcheurs les précipitent pêle-mêle dans une fosse qu'ils ont creusée et les recouvrent de roseaux verts. Hommes et femmes procèdent ensuite à la fabrication de la graisse qu'ils font fondre et qu'ils écument à l'aide de spatules en bois. De jaune et d'opaque qu'elle était au sortir de l'animal, cette graisse devient incolore et ne se fige plus. Les Conibos en emplissent des jarres dont ils tamponnent l'ouverture avec des feuilles de balisier. Le résidu, rillettes et rillons, resté au fond de la chaudière, est rejeté à l'eau, où les poissons et les caïmans se le disputent avec acharnement. Cette opération terminée, nos indigènes n'ont garde d'oublier ou d'abandonner le produit de la ponte des tortues qui est, avec la graisse et la chair de ces animaux, un des articles de leur commerce avec les missions. Ces œufs sont retirés à pleines mains de la fosse dans laquelle les chéloniens les avaient déposés, et jetés dans une petite pirogue préalablement lavée et raclée et qui servira de pressoir. A l'aide de flèches à cinq pointes, hommes et femmes crèvent ces œufs dont le jaune huileux est recueilli par eux avec de larges valves de moules faisant l'office de cuillères. Sur le détritus des coquilles on jette plus tard quelques potées d'eau, comme sur un marc de pommes ou de raisin, on remue violemment le tout, et le jaune qui s'en détache et surnage sur le liquide est de nouveau recueilli avec soin. Reste alors à faire bouillir cette huile, à l'écumer, à y jeter quelques grains de sel et à la verser dans des jarres. Cette graisse et cette huile que pré-

parent les Conibos sont échangées par eux avec les missionnaires, qui s'en servent pour leur cuisine, contre des verroteries, des couteaux, des hameçons et des dards à tortue, vieux clous de rebut passés au feu et remis à neuf par les néophytes forgerons de Sarayacu. Un de ces clous, convenablement affilé et que l'indigène adapte à sa flèche, lui sert à harponner les tortues à l'époque où, flottant par bancs épais, elles passent d'une rivière à l'autre. Pendant de longues heures, le pêcheur, debout sur la rive, épie le passage des chéloniens. A peine un banc de tortue est-il en vue, qu'il bande son arc, y place une flèche et attend. Au moment où la masse flottante passe devant lui, il la vise horizontalement, puis, relevant brusquement son arc et sa flèche, il fait décrire à celle-ci une trajectoire dont la ligne descendante a pour point d'intersection la carapace d'une tortue. Parfois, plusieurs individus se jettent dans une pirogue, poursuivent le banc de tortues, l'assaillent de leurs flèches aux courbes paraboliques, et n'abandonnent la partie que lorsque leur embarcation est chargée de butin à couler bas. A en juger par les cris, les hourras et les éclats de rire qui accompagnent cette pêche, on doit croire qu'elle est pour le Conibo un amusement plutôt qu'une corvée. »

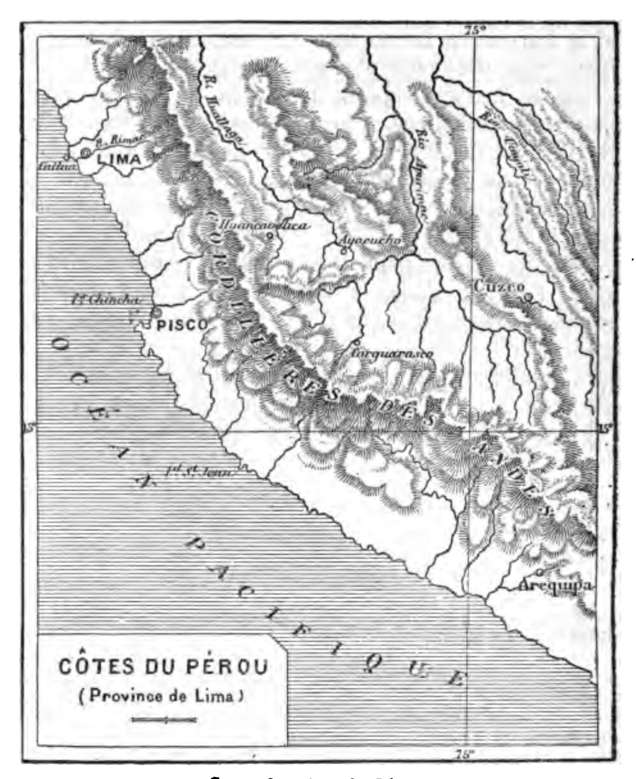
Paul Marcoy,
Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, à travers l'Amérique du Sud.
(*Tour du Monde*, 2e sem., 1864, Paris, Hachette.)

Les îles Chincha et l'exploitation du guano.

« Les trois îles Chincha, situées en face de la baie de Pisco, ont pendant de longues années fourni aux navires des deux mondes le précieux engrais fossile qui doublait ou triplait le rendement de certaines récoltes. Le guano, dit M. Simonin, est un engrais animal pétrifié, mêlé d'ammoniaque et de phosphate de chaux.

» Comment s'est formé le guano? La réponse n'est pas difficile; nous voyons encore tous les jours les oiseaux marins, les cormorans, les pélicans, les pingouins, les fous, partir pour la chasse aux poissons. Un chef commande la bande, qui se déroule sur les eaux de manière à former un immense cercle. On environne ainsi les poissons. Alors commence la curée. Chaque oiseau pêche pour sa part, plongeant du bec et du cou, et se gorgeant à qui mieux mieux. On assiste à ce spectacle, à chaque instant, sur les eaux calmes du Pacifique. Le festin fini, la bande regagne l'île ou

la côte la plus voisine, et là, sur le sol, paisiblement, chaque volatile prélude à une laborieuse digestion. Il en est qui sont si pleins qu'ils rendent quelquefois des poissons tout entiers par la bouche. D'autres s'affaissent sur place pour ne plus se relever, et laissent leur corps se mouler dans leurs déjections. Tout cela concourt à faire l'engrais le plus riche qu'on puisse voir. Si le guano des Chincha est si complet, si bien conservé, c'est qu'aux Chincha, et sur la côte voisine du Pérou, jamais il ne pleut.



Cartes des côtes du Pérou.

Jamais, de temps immémorial, il n'est tombé une goutte d'eau dans ces régions. Si vous partez un jour pour ces pays avec une pacotille, n'emportez pas de parapluies, ils vous resteraient pour compte. S'il ne pleut jamais aux Chincha, vous comprenez comment les sels ammoniacaux, calcaires, en un mot toutes les parties plus ou moins solubles des dé-

jections de nos volatiles, ont pu être conservées, comprimées, condensées, sans que la moindre particule ait pu se perdre. De là l'inappréciable qualité du guano péruvien.

» On a bien découvert depuis quelque temps du guano en mille autres lieux. Une matière est-elle reconnue précieuse, vite tout le monde se met en campagne pour la trouver, alors que nul n'y prenait garde auparavant. C'est ce qui est arrivé pour le guano. On a cherché partout, au moins dans les contrées tropicales, et l'on en a trouvé presque partout. Dans la mer Rouge, dans le golfe Persique, dans le désert d'Atacama, entre le Chili et la Bolivie, sur les côtes boliviennes elles-mêmes, à Mejillones, on a trouvé des gisements de guano. On en a trouvé dans la basse Californie, et sur certains rivages, sur certaines îles de la côte occidentale ou orientale d'Afrique. On en a trouvé dans les îles de la mer des Indes, de l'Océanie. On a même rencontré, dans certaines cavernes, une nouvelle espèce de guano provenant des chauves-souris, mais nulle part on n'a trouvé l'équi-



Carte des îles Chincha.

valent du produit des Chincha, et cela pour les raisons que nous avons indiquées tout d'abord.

» Aucun guano ne renferme en proportions aussi considérables que celui du Pérou les matières indispensables aux plantes, ces sels ammoniacaux, azotés et phosphatés, qui activent si étonnamment la végétation. Aux îles Chincha, on exploite aujourd'hui le guano comme on exploiterait à découvert des couches de charbon, de plâtre, de sel gemme, de pierre de taille. Les sédiments se dressent sur une grande hauteur, souvent vingt, trente mètres et au delà. Les ouvriers, disposés sur des gradins, abattent à la pioche la matière friable, pulvérulente. Elle tombe librement au pied des tailles, où on la charge à la pelle dans des brouettes. Elle est ensuite apportée dans des wagons analogues à ceux de nos grands terrassements. Les wagons roulent sur des voies ferrées qui vont des carrières à la mer. Les navires attendent leur chargement au mouillage, devant les carrières elles-mêmes. Des porteurs, puisant au tas amoncelé au bord de la mer, viennent jeter le guano à fond de cale, corbeille par corbeille.

Souvent, pour ne pas faire de jaloux, les corbeilles sont distribuées également à chaque navire, et je laisse à juger le temps qu'il faut pour compléter un chargement.

» Ajoutons que le séjour des îles est intolérable. On n'y voit que du guano, et l'on devine quelle mauvaise odeur, quels miasmes empestent l'air. Heureusement que la terre fortunée du Pérou n'est pas loin, et que les capitaines, en attendant de remettre à la voile, peuvent aller oublier à Pisco, voire à Callao ou à Lima, les désagréments des Chincha. Jusqu'ici on n'a trouvé que les Chinois qui aient consenti à fouiller le fumier péruvien. On a parlé, dans l'antiquité, des condamnés aux carrières. Leur supplice était moins grand que celui des terrassiers des *huaneras*. La poussière, l'odeur sont capables d'asphyxier un novice. Il est impossible, pour qui n'y est pas habitué, de s'arrêter une heure devant les exploitations. Vous avez beau mettre un mouchoir sous vos narines, et vous munir de toutes les essences de l'Orient, rien n'y fait. L'odeur pénétrante de l'engrais minéral l'emporte, et de plus une poussière jaune, saline, s'étale avec complaisance sur votre visage et sur vos habits. Honneur donc à ces braves Chinois qui, malgré tous ces détails dégoûtants, ont consenti à travailler sur ces carrières[1]. »

L. Simonin, *Les îles Chincha*. (*Tour du Monde*, 1868, Hachette.

Le nitrate de soude. — « La province de Tarapaca[2] renferme, sur une étendue de 300 kilomètres carrés, des dépôts de salpêtre ou de nitrate de potasse, ou de soude, car on donne à cette substance, indifféremment, l'un ou l'autre de ces noms. Ils sont situés à fleur de terre le plus souvent, jamais à huit mètres au-dessous, et leur capacité est estimée comme à peu près inépuisable, les eaux qui suintent de la Cordillère reformant d'autres exploitations à mesure que les anciennes s'épuisent. L'extraction de ce produit est une opération des plus simples. Un terrassier, qu'on appelle *barratero*, fouille le sol avec une pierre et creuse un trou jusqu'au terrain nitreux, il le remplit jusqu'au tiers de poudre, à laquelle il met le feu, et le salpêtre jaillit à la surface. Là, un second ouvrier, l'*ascendeador*, le recueille, et, à dos d'âne ou de mulet, le conduit au fourneau où un troisième ouvrier, l'*apire*, le dégage de la terre et des pierres qui l'enguanguent. Une fois réduit en morceaux gros comme un œuf, le nitre est placé par un *fondador* dans une chaudière pleine d'eau et soumis à l'ébullition. Quand le mélange bout, les matières insolubles sont rejetées, et l'eau saturée de nitre est versée dans une grande cuve où elle dépose ses sels étrangers. Cette eau, enfin, est encore transvasée

---

1. Le gouvernement péruvien a tiré du nitrate de soude, dont il s'était adjugé en 1873 le monopole, un revenu moyen annuel de 22 millions de francs, au prix de 259 francs la tonne. Mais ces ressources étaient médiocres comparées à celles qu'il tira des dépôts de guano des îles Chincha. En 1851, quand l'exploitation commença, l'archipel était recouvert de cet engrais précieux. Des instruments trouvés dans les couches prouvèrent que les anciens Incas avaient connu ces dépôts et s'en étaient servis, mais ils les avaient égratignés. En vingt-deux ans, le gouvernement péruvien les épuisa. Dès 1874, les îles Chincha ne rendaient presque plus rien; la population, qui était de 6000 habitants en 1868, était tombée à 105 dans l'île du nord; cependant l'extraction ne cessa pas, et les îles voisines, et les baies de la terre ferme fournissent encore de beaux revenus à la République.

2. Cette province n'appartient plus au Pérou depuis la désastreuse guerre de 1879-83 qui ruina pour longtemps ce malheureux pays, et le dépouilla au profit du Chili vainqueur d'un riche territoire de 50000 kilom. car. peuplé de 45000 habitants.

elle-même dans des cristalloirs en bois, exposés au vent et au soleil, où elle se condense rapidement et passe à l'état de nitrate de soude. » (Ad.-F. DE FONTPERTUIS, *Etudes sur l'Amérique latine*, *Journal des Economistes*, juillet 1881.)

Les chemins de fer des Andes.

Le morceau suivant, cité dans les intéressantes *Lectures pratiques* de MM. Jost et Braeunig (Paris, Hachette, 4e édit., 1884), est extrait de la relation inédite du *Voyage autour du monde*, de M. Victor Humbert, professeur distingué de l'Université. M. Humbert faisait partie de l'expédition scientifique de *la Junon;* au retour il succomba, à l'âge de trente ans, en vue de Rio-de-Janeiro, aux atteintes de la fièvre jaune.

« L'ingénieur qui a construit le *Ferro Carril Transandino* a bien voulu mettre à notre disposition un train spécial qui nous permet d'aller et de revenir en un jour. On ne s'imagine pas en Europe ce que c'est que ces chemins de fer américains. Figurez-vous un railway escaladant le Mont-Blanc! Sur un parcours de 220 kilomètres, le *Transandino*, en suivant la vallée du Riomal, s'élève à 4770 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les parois des montagnes qui environnent la ligne la dominent de 300 mètres. Le train se tord à travers 58 tunnels. Le plus long est celui de Galera (1 123 mètres), le plus pittoresque est l'*Infernillo*, qui donne passage à la fois à une cascade et à la locomotive.

» Sous la voûte qui résonne, le fracas des flots, le mugissement de la machine produisent un tumulte saisissant, un bruit infernal. Je ne me rappelle pas combien nous avons franchi de viaducs; le plus imposant, le plus audacieux, est celui de *Verrugas*, il a 76 mètres de haut, et le diamètre de ses colonnes en fer n'est que de 20 centimètres; on dirait une toile d'araignée. Le long de la route, sur le flanc de la montagne, on découvre çà et là des vestiges de gigantesques travaux que les Indiens ou même les Incas ont exécutés pour irriguer la terre et la rendre féconde. De ces travaux, les uns sont complètement abandonnés, d'autres ont été achevés et utilisés par les contemporains. Quelques misérables villages varient le spectacle sans lui prêter de l'attrait.

» A Matucana, restaurant, grande halte, le buffet est tenu par des Allemands. Nous faisons un déjeuner mauvais, en revanche, il ne coûte que 25 francs par tête; c'est une consolation. A une heure nous arrivons à Chicla; c'est le terme de

notre voyage, car la ligne n'est pas encore achevée jusqu'à Oroya. Nous sommes à 140 kilomètres de Callao et à 3725 mètres au-dessus du niveau de la mer. En descendant du train, une espèce de vertige me saisit, mes jambes fléchissent et semblent se dérober sous moi; c'est le mal des montagnes, le *sorocho*, que produit à cette altitude la raréfaction de l'air. Par bonheur le malaise ne dure que quelques instants, et bientôt il se dissipe tout à fait sous l'influence d'un verre d'*itacia*, le cognac des Péruviens. C'est un Italien qui tient la buvette de la station. Victor-Emmanuel et Humbert, Garibaldi et Cavour font les frais de la décoration. Autour de la gare, des troupeaux d'ânes et de lamas attendent qu'on les charge de marchandises, car, jusqu'à ce que la ligne soit achevée, ce sont encore ces pauvres bêtes de somme qui portent dans l'intérieur toutes les denrées nécessaires. Le *Transandino* reliera la côte au massif du Cerro de Pasco. Là, il rejoindra le Rio Pozuzu, qui se jette dans l'Ucayale, un affluent de l'Amazone. Le Pérou communiquera à travers la Bolivie et le Brésil avec l'océan Atlantique. »

Un autre chemin de fer péruvien atteint des hauteurs encore plus vertigineuses; c'est celui qui relie Arequipa au lac de Titicaca. Arequipa est situé à 2300 mètres; la voie ferrée monte, avant d'arriver à Puno, à 4500 mètres. A la station de Vicocaya, à 14500 pieds d'altitude, les neiges couvrent tout le plateau. « Je ne résistai pas, écrit M. le comte » d'Ursel, dans la station qui est en même temps un hôtel, au plaisir de » jouer une partie de billard à peu près au niveau du sommet du Mont- » Blanc; mais ma partie fut courte, car je commençais à ressentir cruel- » lement les atteintes d'un mal appelé dans le pays le *sorocho*. J'appris » à mes dépens combien il est douloureux, c'est une sorte d'étouffement » provoquant des nausées, des hémorrhagies par le nez et par les oreilles, » des battements de cœur horriblement saccadés, on éprouve ce senti- » ment pénible d'être privé, dans une mesure suffisante, d'air respirable. » C'est affaire d'habitude, me dit-on, à moins que l'on n'en meure, et » plus d'un voyageur en a fait déjà la triste expérience. » (V. p. 565. Ch. d'Ursel, *Sud-Amérique*, Plon, in-18.)

3° BIBLIOGRAPHIE

ALBERTINI (Louis). *Le Pérou en* 1878, *hist. et stat.* — (Paris, 1878, in-8°.)

CARREY (G.). *Le Pérou, tableau descr. et analytique.* — (Paris, 1875, in-8° Garnier.)

DUFFIELD. *Peru in the Guano Age.* — (London, in-8°, 1877.)

FUENTES (M. A.). *Lima, esquisses historiques, statistiques*, etc. — (Paris, 1866, in-8°, Didot.)

GRANDIDIER. *Voy. dans l'Amér. du Sud, Pérou et Bolivie.* —(Paris, 1861, in-8°.)

GUILLAUME. *The Amazon Provinces of Peru.* — (Londres, 1888, ill. et cartes.)

HILL. *Travels in Peru and Mexico.* — (2 vol., London, 1860.)
HUTCHINSON. *Two years in Peru.* — (2 vol., London, 1874.)
LEMAY (Gaston). *A bord de la Junon.* — (Paris, 1878, in-18, Charpentier.)
MARCKHAM. *Travels in Peru and India* (1862, London). — *Cuzco and Lima* (London, 1858). — *The war between Peru and Chili* (London, 1883). — *Peru* (London, 1881).
MARTINET. *L'agriculture au Pérou.* — (Paris, 1878, in-8°.)
MENENDEZ. *Manuel de geogr. y estadistica del Peru.* — (Paris, in-12, 1862.)
ROJAS (Oscar de). *Notice sur la république du Pérou.* — (Paris, 1873, in-8°.)
SINGLAS-LEGOUX. *Du guano du Pérou et de son emploi.* — (1857, in-8°.)
SOLDAN (Mateo Paz). *Géographie du Pérou* (traduite par Masquerou). — (Paris, 1865, in-8°, Durand, avec atlas. 2e édition, en 1887, Lima.)
TERNAUX-COMPANS. *Histoire du Pérou.* — (Paris, 1857, in-8°, Jannet.)
TSCHUDI. *Reisen durch Süd-Amerika.* — (5 vol. in-8°, Leipzig.)
VARIGNY (de). *La guerre du Pacifique.* (Paris, 1881-1884.) — *Relaciones geograficas de Indias, Peru.* — (Madrid, 1881-1885, 2 vol. in-4°.)
WAPPAEUS. *Die Republic Peru.* — (Leipzig, in-8°, 1864.)
WIENER (Ch.). *Bolivie et Pérou.* — (Paris, 1880, in-4°, Hachette.)

ANDRÉ (Edouard). *L'Amérique équinoxiale.* — (*Tour du Monde*, 1877.)
BER (Th.). *Le rio Casca et la facienda Nouvelle-Auvergne.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, avril 1878.)
DE BOTMILIAU (A.). *La république péruvienne.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er avril, 1er juin 1850.)
CHÉROT (A), *Le Pérou, productions, travaux publics*, etc. — (*Journal des économistes*, décembre 1875.)
GAULDRÉE-BOILLEAU. *Exploration des cours d'eau du Pérou.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1870.)
LAVOLLÉE (C.). *Voyage au Pérou et en Bolivie.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1861.)
LIBESSART. *Les chemins de fer du Pérou en 1873.* — (*Économiste français*, 24 janvier 1874.)
MARCOY (Paul). *Voyage dans la région du Titicaca et du Bas-Pérou.* — (*Tour du monde*, 1877.)
MARTIN DE MOUSSY. *Route des Incas dans l'Amérique du Sud.* — (*Annales du comité d'archéologie américaine*, I, 1863.)
ORDINAIRE. *Le Pérou de la côte.* — (*Bull. Soc. géogr. commerciale*, 1885.)
RADIGUET (Max.). *Lima.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1852.)
SAINT-CRICQ (de). *Les Indiens Conibos.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, 1853, t. II.)
SARTIGES (de). *Voy. dans les répub. de l'Amér. du Sud.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 1851.)
SENÈZE et NŒTZLI. *Voy. dans le nord du Pérou.* — (*Bull. Soc. géogr.*, 1885.)
SIMONIN (L.). *Les îles Chincha.* — (*Tour du Monde*, 1868, t. XVIII.)
SQUIER (E.-G.). *Observations sur la géographie et l'archéologie du Pérou.* — (*Année géographique*, de M. Vivien de Saint-Martin, 1870-71.)
VILLAMUS. *De Quito à Potosi.* — (*Correspondant*, 25 janvier 1876.)
WAUWERMANS. *Le Ras de Marée de Pabellon de Pica.* — (*Bulletin de la Société de géographie d'Anvers*, février 1878.)
WIENER (Ch.). *La ville morte du Grand-Chimu et la ville de Cuzco.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, octobre 1879.)
X... *Le Pérou.* — (*Revue britannique*, mai 1863.)
MORENO. *Petroleum in Perus.* (Lima, 1891, in-8°.)
ORDINAIRE. *Du Pacif. à l'Atlant. par les Andes péruv. et l'Amaz.* (In-8°, 1892.)
CLARK. *Twelve Monts in Peru.* — (Londres, 1891, in-8°.)
CAPELO. *La via central del Peru.* — (Lima, 1896.)
EVANS. *From Peru to the Plate.* — (Londres, 1883.)
GUILLAUME. *The Amazon Province of Peru.* — (Londres, 1888.)
GROMMELIN. *Over the Ande from Chili to Peru.* — (Londres, 1895.)
MIDDENDORF. *Peru.* — (Lima et Berlin, 1893.)
MORELO. *Petroleum in Peru.* — (Lima, 1891, in-8°.)
YDIAQUEZ (DE). *Le Pérou en 1889.* — (Havre, 1890, in-8°.)

CHAPITRE V

BOLIVIE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Le Chili, depuis la dernière guerre, a enlevé à la Bolivie son littoral entier du Pacifique. Elle est limitée, à l'ouest, par la *Cordillère occidentale*, du *Rio-Loa* au lac *Titicaca*, le *Rio-Desaguadero*; le lac *Titicaca*, la vallée du *Rio Inambari*. La frontière coupe ensuite du sud-est au nord-ouest, puis du nord-ouest au sud-est, les vallées supérieures des affluents du haut *Amazone*, et aboutit au confluent du *Rio-Beni* et du *Mamoré*, dont la réunion forme le *Madeira*; elle remonte le *Mamoré*, le *Guaporé*, la vallée du *Paraguay*, puis le *Paraguay* lui-même, à travers les salines et les lagunes, et redevient indécise dans les solitudes immenses du *Gran-Chaco* jusqu'au *Rio-Vermejo* qu'elle traverse; de là, elle franchit les plateaux de la *Cordillère*, et le 24° degré de lat. S. la sépare du territoire Chilien dans le désert d'*Atacama* (traités de 1866 avec le Chili, — de 1867 avec le Brésil). — La république Bolivienne est donc voisine du Pérou au nord, du Brésil à l'est, de la république Argentine au sud-est, du Chili au sud.

Situation astronomique. — 26° 15' et 9° de lat. S.; = 60° et 74° de long. O.

Climat. — La Bolivie est comprise dans la zone tropicale. La limite des neiges éternelles est à 5 262 mètres; la zone supérieure ou *Puna brava* (de 5262 à 3 900 m.) est glacée; la deuxième zone ou *Puna* (de 3900 à 3300 m.), moins froide, produit des pommes de terre, des légumes, des pâturages; la troisième ou *Cabecera de Valle* (tête de vallée), entre 3300 et 2900 m.) est la région la plus agréable, la plus peuplée, la plus salubre; région des céréales et légumes d'Europe; la quatrième, ou *Medio-Yunga* (zone des vallées), est la région des fruits, de 2900 à 1600 mètres; au-dessous s'étend la zone des *Yungas*, où le printemps est continuel et la température égale; c'est la région du café, du cacao, de la canne à sucre, des plantes tropicales.

Littoral. — La Bolivie ne touche que par un étroit espace au Grand-Océan, où se trouvent les petits ports de *Cobija* et *Mejillones* : la Bolivie et le Chili doivent se partager le produit du guano de la baie et des îles *Mejillones*.

Relief du sol. — La Bolivie renferme les plus hauts sommets des Andes, qui la traversent du nord au sud, projetant en tous sens de puissants contreforts. La hauteur moyenne des Andes atteint 4 600 mètres; au sud du volcan de *Gualatieri*, elles se divisent en deux crêtes parallèles, entre lesquelles s'étend une haute plaine (altit. 3 860 m.) appelée *Pampa de Huasco* et *Pampa de la Chacarilla*; puis se réunissent au nœud de *Miño*, pour se diviser encore; la *Cordillère orientale* offre une série sans fin de cimes aiguës, de crêtes hérissées, de sommets couverts de neiges et de

glaces, le *Nevado de Sorata* (6 488 m.), le *Chachacomani* (6 204 m.), la *Mesada* (5 662 m.), l'*Illimani* (6 771 m.). La *Cordillère occidentale* renferme des volcans : le mont *Ollagua* (5 587 m.), le *Tapaquilcha* (5 899 m.), l'*Atacama*, le *Licancau*, le *Lascar*, etc. (6 200 m.). Entre les deux grandes chaînes, des arêtes transversales dominent les hautes plaines ou servent de contreforts; ainsi la *Cordillère d'Andacahua* (5 847 m.), et le *Cerro de Potosi* (4 800 m.).

Cours d'eau. — Le plateau central bolivien (100 000 kilom. car.) est très pauvre en cours d'eau. Dans la partie septentrionale, la plus fertile et la plus peuplée, se trouve le lac *Titicaca* (8 400 kilom. car.; prof. 218 m.); son émissaire, le *Desaguadero* se jette dans le lac *Aullagas* (2 800 kilom. car.), mais l'évaporation enlève presque toute cette masse liquide; un seul ruisseau, issu du lac *Aullagas*, va se perdre dans la *Cienaga de Coipasa*. Dans la partie méridionale, la grande dépression de la *Pampa de Sal* se change en lac pendant la saison des pluies; en temps ordinaire, elle présente une couche de sel cristallisé d'une éclatante blancheur. Sur le versant oriental de la Cordillera Réal coulent des fleuves considérables qui vont grossir l'*Amazone*, comme le *Rio de la Paz*, le *Mamoré* et ses affluents, le *Guapay*, le *San-Miguel*, le *Guapori*; — ou le *Rio de la Plata*, comme le *Pilcomayo*, le *Pilaya*, le *Vermejo*; — ou se perdent dans les lagunes et les sables.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — La république, fondée en 1826 par Bolivar, a modifié sa constitution en 1828, 1831, 1863 et 1880. Le *président*, élu pour quatre ans par le suffrage universel (*M. Alonso*, élu en 1896, exerce le pouvoir exécutif avec des vice-présidents et un ministère de 5 membres (*Affaires étrangères et Colonisation; Finances; Guerre; Justice; Intérieur*). — Le pouvoir *législatif* est confié à un *Congrès* composé d'un *Sénat* et d'une *Chambre des représentants*, élus par le suffrage universel. — **Drapeau** : rouge, vert, jaune; au centre, les armes.

Divisions administratives. — La Bolivie se divise en huit départements, subdivisés en provinces et districts : 1. **Beni**, chef-lieu Trinidad (6 750 hab.). — 2. **La Paz**, chef-lieu La Paz (62 000 hab.). — 3. **Oruro**, chef-lieu Oruro (15 000 hab.). — 4. **Cochabamba**, chef-lieu Cochabamba (30 000 hab.). — 5. **Santa Cruz**, chef-lieu Santa-Cruz (12 000 hab.). — 6. **Chuquisaca**, chef-lieu Chuquisaca ou **Sucre**, ville capitale (28 000 hab.). — 7. **Tarija**, chef-lieu Tarija (12 000 hab.). — 8. **Potosi**, chef-lieu Potosi (16 000 hab.).

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : La Bolivie renferme des mines de *cuivre*, d'*étain*, d'*argent* et d'*or*; celles d'**argent** sont abondantes, surtout celles de *Huanchaca* et *Oruro*; en tout 700 000 kilogrammes par an. — **Végétaux** et **animaux** : le pays se divise en trois régions : 1° au sud-ouest, le désert d'*Atacama* commun au Chili, au Pérou et à la Bolivie, contrée desséchée, semée de rochers, de dunes, d'argiles dénudées, riche en salpêtre et en guano; 2° au centre, sur le plateau, la région des *Punas*, ou terres froides, arides, balayées par le vent, où abondent les *cerros*; 3° au nord et à l'est, les plaines basses, boisées et fécondes, produisant les *céréales*, le *sucre*, le *café*, le *cacao*, le *tabac*, de magnifiques forêts (*quinquina*, *vanille*, *caoutchouc*, *copahu*, *rocou*, etc.); de gras pâturages qui nourrissent des bestiaux, des *alpagas*, *lamas*, *vigognes*, *guanacos*.

Industrie. — A l'état rudimentaire sauf pour l'extraction des métaux.

Commerce. — *Importations* (1897), 24 467 000 bolivianos (confections, objets manufacturés); *Exportations*, 23 121 000 bolivianos (guano, cuir, quinquina, étain, argent). — *Postes*, 326 bureaux : 1 430 000 expéditions. — *Chemin de fer* d'*Ascolan* à *Huanchaca* (209 kilom.). *Lignes télégraphiques* (6 640 kilom.).

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 1 334 000 kilom. car. — **Population** : 2 020 000 hab. (2 par kilom. car.). — **Races** : *Espagnols* de sang pur ou mélangé; Indiens : *Aymaras*, *Quichuas*, *Guaranis*, *Callahuayas*, *Mojos* et *Chiquitos*.

Dialectes. — La langue officielle est l'espagnol. — **Instruction publique** : libre et gratuite. L'instruction *primaire* est donnée dans 366 écoles publiques, 126 écoles privées, 82 écoles industrielles, en tout 87 000 enfants. Il y a en outre 60 écoles pour l'instruction des Indiens. L'enseignement *secondaire* compte 8 collèges, 5 instituts ecclésiastiques, 4 écoles privées et 2 100 élèves. L'enseignement supérieur compte 6 *universités* et des écoles de médecine et de théologie. — **Justice.** Les différents degrés sont la *Cour suprême*, la *Cour des districts*, la *Cour de justice de paix*, la *Cour d'instruction*. — **Culte** : le catholicisme est la religion d'État, avec un archevêque à *Sucre*, et 3 évêques à *la Paz*, *Cochabamba*, *Santa-Cruz*. — **Armée** : Elle comprend 2 000 hommes en temps de paix, et 82 000 avec les réserves; budget, 2 millions de *pesos* ou 10 millions de francs. — **Monnaies** : La Bolivie a adopté la monnaie française; le *boliviano* ou le *peso* = 2fr,20; le *peso* se subdivise en 10 *centavos* (argent). — **Poids et mesures** : l'unité est la *livre* de Castille pour les poids = 460 gram., et pour les longueurs le pied = 27833 millim. — **Budget, 1895** : *Recettes*, 7 973 000 bolivianos : *Dépenses*, 8 104 000 bol. — *Dette* (1897), 4 382 000 bolivianos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Ascension d'un des pics de l'Illimani : le pic de Paris.

« J'avais résolu de tenter l'ascension d'un des pics de la Cordillère, et j'avais choisi l'Illimani. J'étais accompagné par MM. José-Maria Ocampo et de Grumkow, ingénieur du gouvernement bolivien. Le 10 mai 1875, je quittai la capitale de la république bolivienne. Nous fîmes le trajet assez fatigant de Mecapata à l'Illimani par le lit même du Rio de la Paz, qui, à cette époque de l'année, est en grande partie à sec ; en beaucoup d'endroits, le torrent s'est creusé un lit d'un kilomètre et demi de large, mais ses eaux, divisées en cent bras, ne sont torrentielles que dans les endroits où le

lit se resserre entre des roches puissantes, souvent assez rapprochées pour ne laisser à la masse liquide qu'un passage de 20 à 30 mètres. Dans ces passages étroits, appelés *angosturas*, les bêtes passent avec la plus grande difficulté; entraînées par le courant, elles ne reprennent pied qu'à une cinquantaine de mètres au-dessous de l'endroit dangereux. Nous franchîmes ces petits rapides sans autre accident que celui d'être complètement mouillés. Le second jour du voyage, nous arrivâmes à Cotaña, situé à 2441 mètres au-dessus du niveau de la mer; le 19 mai, à deux heures, nous commençâmes l'ascension de l'Illimani.

» Les Indiens, stimulés par l'appât de la récompense promise, marchaient allègrement. Nous arrivâmes ainsi, à six heures du matin, à une hauteur de 14025 pieds anglais. Là, il nous fallut laisser nos montures, continuer l'ascension à pied. A 14900 pieds, nous quittâmes la limite de la végétation pour entrer dans le domaine des neiges éternelles. C'est là que commençaient les difficultés de l'ascension. Ce flanc du *cerro* est très abrupt, et nous fûmes obligés de tourner le versant, formé de schistes ardoisiers, délités en plaques immenses, mêlées de feuillets plus petits. Ce terrain mobile coupait douloureusement les pieds des voyageurs et traversait nos solides chaussures européennes. Un de nos Indiens s'était blessé au-dessous de la cheville, malgré la solidité de la peau cornifiée qui abrite le pied de ces incomparables marcheurs.

» Tournant un petit pic séparé, au nord-ouest, du pic principal par une énorme crevasse, nous nous trouvâmes sur un champ de neige assez durcie pour supporter notre poids à partir de 15092 pieds. Jusque-là, nous avions marché avec la plus grande difficulté, en enfonçant parfois jusqu'au-dessus du genou dans des neiges, qui n'étaient dures qu'à la surface. Nous nous dirigeâmes vers le pic principal, le Condor-Blanc. Le premier obstacle sérieux que nous rencontrâmes était un mur naturel de roche de 8 mètres de hauteur environ. Nous choisîmes un point où, au milieu de cette muraille, apparut une sorte de terrasse. Les Indiens se firent la courte échelle. Le cinquième atteignit la plate-

forme, nous jeta un lasso et nous hissa auprès de lui. Le même procédé nous permit d'atteindre la seconde moitié de la muraille. Les pentes devenaient de plus en plus roides, et nous étions obligés de nous servir des mains pour les gravir. A 16820 pieds, nouvel obstacle ; une immense crevasse, large d'environ 100 mètres, remplie de neige jusqu'à près de 50 mètres au-dessous du niveau du bord, arrêta nos pas, et nous força de dévier vers l'est.

» Nous marchâmes pendant près d'une heure, et je compris que je serais obligé de me contenter de gravir le second sommet de la montagne, car la crevasse se prolongeait et le soleil était haut sur l'horizon. Vers deux heures et quart, nous arrivâmes au pied d'une seconde muraille d'un peu plus de 4 mètres de hauteur ; nous étions à 5400 mètres. M. de Grumkow commençait à pleurer le sang. Un peu d'extrait de coca, mélangé de cognac, lui permit de continuer l'ascension. A 18312 pieds, M. de Ocampo avait été pris de vertige. Le médicament, qui avait remis sur pied M. de Grumkow, le fortifia ; mais, ennui imprévu, les Indiens refusèrent de marcher plus avant. Malgré les exhortations et les menaces, ils se préparaient à descendre. Suivant les idées superstitieuses du pays, c'est aller contre la volonté du ciel que d'oser franchir le mont Illimani. De terribles châtiments attendent l'audacieux qui tente l'entreprise ; celui qui monte au faîte n'en descend jamais ; aussi les indigènes ne nous suivirent-ils qu'en rechignant jusqu'à 19512 pieds.

» Il était trois heures vingt minutes du soir : malgré la fatigue, malgré un certain malaise qui n'était pas encore le mal des montagnes, mais qui pouvait le devenir, nous résolûmes de continuer l'expédition. Je regardai mes compagnons, non sans inquiétude ; leurs figures n'avaient plus apparence humaine ; ils étaient verdâtres, avec des plaques violettes ; le blanc des yeux était rouge, couleur de sang. Cependant il ne fallait plus qu'un dernier et suprême effort pour atteindre le sommet du pic qui se dressait devant nous. Nous n'hésitâmes point. Le soleil avait disparu derrière la montagne : peu nous importait. Trois Indiens nous res-

taient fidèles. Après une marche des plus fatigantes sur la pente couverte de neige, nous atteignîmes le point extrême, petit plateau exposé à tous les vents; une large crevasse, vallon de neige, divise la plate-forme, qui mesure douze pas sur quinze, en deux moitiés à peu près égales du sud-ouest au nord-est. L'air était très vif. L'atmosphère paraissait d'une incomparable transparence lorsqu'on regardait à ses pieds les centaines de vallées qui, semblables aux larges plis d'un immense manteau, entouraient le massif de l'Illimani et les versants des montagnes environnantes; dans la voûte du ciel d'un bleu foncé presque noir, le soleil ardent planait comme un disque de fer rouge. Quelques moments nous suffirent pour faire la lecture du baromètre; il marquait 319^{mm}; le point d'ébullition de l'eau était à 79°,3. Le résultat de ces observations inscrit sur un parchemin préparé d'avance, que j'enfermai dans un double tube en verre et en métal, avec la mention de la date, fut signé par mes compagnons et contre-signé par moi au nom des trois fidèles Indiens, qui avaient plus de courage que de science. J'enfonçai ce tube, enveloppé dans un drapeau aux couleurs nationales, dans les neiges de la crevasse, en donnant à ce point le nom de *Pic de Paris*.

» Voici la teneur de ce document, dont j'ai transmis copie au ministère de l'instruction publique :

Illimani, à 20 118 pieds au-dessus du niveau de la mer,
ce 19 du mois de mai 1877, 4^h,50 p. m.

Je, soussigné, chargé par le gouvernement de la République française d'une mission scientifique dans l'Amérique méridionale, accompagné de M. Georges B. de Grumkow, ingénieur, et de M. José-Maria de Ocampo, ai fait aujourd'hui l'ascension de cette montagne, le baromètre anéroïde et le point d'ébullition de l'eau ayant indiqué une élévation de 20 118 pieds au-dessus du niveau de la mer, élévation qui n'a pas été atteinte avant moi. Je profite de mon droit, consacré par l'usage, de donner nom à la terre sur laquelle j'ai été le premier à mettre le pied, et baptise le point sur lequel je me trouve actuellement, situé à une latitude de 16° 33′10″, une longitude de 70° 0′21″, et une élévation de 6131 mètres au-

dessus du niveau de la mer, du nom de **Pic de Paris**, en limitant cette dénomination au pic sud-est du groupe appelé l'Illimani, pic voisin de l'élévation principale. En vertu de quoi ma signature, *Signé* : C. WIENER.

et la signature de mes compagnons dans cette ascension :

Signé : Georges B. DE GRUMKOW.
Signé : José-Maria DE OCAMPO.

Pour les trois autres guides indiens, Geronimo Quispe de la Paz, Simon Lopez et Manuel Itule, de Cotaña :
Signé : C. WIENER.

» C'était un des rares moments d'enthousiasme éprouvé pendant mon voyage; mais bientôt nous dûmes revenir à la réalité : nos pieds étaient gelés, quoique l'insolation fut vive. Le thermomètre marquait, en effet, à 4 heures 30 minutes, 7 degrés au-dessus de zéro. Pendant la journée, pas un nuage n'avait voilé le ciel. Nous nous mîmes en devoir de redescendre. Il était 5 heures 10 minutes. A 5 heures 30, nous avions rejoint nos lâches Indiens. L'immobilité d'une heure les avait engourdis. Ils étaient, malgré leur couleur bronzée, blêmes et verdâtres comme nous-mêmes. Ils me demandèrent de l'eau-de-vie. Je leur en donnai aussitôt; mais, par malheur, je me trompai de gourde, et leur tendis celle qui contenait l'alcool rectifié dont j'avais eu besoin pour prendre le point d'ébullition. L'Indien, qui en prit à peine une gorgée, fut grisé instantanément; chancelant et perdant l'équilibre, il roula sur une pente à 20 mètres au-dessous de nous. Il resta inerte comme une masse. Je le crus mort; nous le rejoignîmes bientôt, et dès que nous lui eûmes frotté les tempes avec de l'alcool, il revint à lui. Ces natures, prodigieusement fortes, résistent aux secousses les plus violentes; il avait le bras gauche démis, mais se déclara assez valide pour tenter la descente; arrivé au bas de la muraille verticale de 4 mètres, l'obscurité à la chute du jour fut presque complète, et nous dûmes attendre, non sans anxiété, le lever de la lune. Après une demi-heure de

cette immobilité forcée, nous vîmes le croissant s'élever au-dessus de la crête du pic de Paris.

» Dès lors, à sa lueur incertaine, nous continuâmes cette descente pleine de périls. Je ne sais comment il n'est arrivé à aucun de nous d'accidents plus sérieux que quelques écorchures sans importance.... Le lendemain, à dix heures, nous rentrions à Cotaña [1].» Ch. WIENER.

Pérou et Bolivie.

(Paris, 1880, in-4°, Hachette; ouvr. contenant 1100 gravures, 27 cartes et 18 plans.)

Potosi.

« Chuquisaca doit sans doute son nom au voisinage des mines de Porco, car, à l'époque où elle le reçut, la richesse métallique du Potose n'était point connue. Elle le justifiait par l'emploi qu'on y faisait de l'argent aux usages vulgaires. Serrures et gonds d'argent, vaisselle d'argent, harnais garnis d'argent, aiguières et vases d'argent se trouvaient dans les maisons les plus modestes. Quand l'émancipation vint ouvrir les ports du Pacifique au commerce étranger, c'était un grand luxe à Chuquisaca que les assiettes en faïence. Les premières, qui furent apportées d'Angleterre et qui valaient en fabrique 1 penny (0^{fr},10), se vendaient 7 ou 8 francs. Ce fut alors l'âge d'or du commerce européen. Les plus minces pacotilleurs faisaient fortune. Ce temps dura peu, et une guerre de défiance et de haine commença contre les étrangers, non dans les classes élevées, mais dans les classes populaires.....

» ..... Si la distance est faible entre la capitale de la

1. Au retour à la Paz, M. de Grumkow tomba gravement malade d'une fièvre cérébrale. « Le gouvernement bolivien, écrit M. Wiener, ratifia, sur ma demande, le nouveau nom du pic que j'avais gravi; dès lors il s'appela partout » et pour tous *pic de Paris*. Le journal officiel, *el Ferro Caril* (n° du » 24 mai 1877), publia un article fort gracieux à ce sujet, dans lequel il était » dit que si depuis longtemps la France n'avait pas envoyé de ministre pléni- » potentiaire ni de consul dans la République, elle possédait désormais dans » ces régions un représentant immuable et éternel, rappelant aux Boliviens le » centre intellectuel de la première nation de la race latine. » Le président félicita chaleureusement M. Wiener, et, en lui remettant un « superbe brevet de dimensions considérables », le nomma représentant de la République bolivienne à l'Exposition universelle de Paris qui devait s'ouvrir l'année suivante.

Bolivie et la montagne qui fait sa gloire, elle est difficile à franchir. De Chuquisaca à Potosi, on ne compte que 30 lieues, mais les chemins sont rudes, et quand nous approchâmes, après deux jours de marche, nous étions tous exténués de fatigue. Nos mules ne pouvaient plus faire un pas, et le terrain aride et montueux exigeait des efforts de plus en plus grands. Mais nous voyions de loin le cône rouge et régulier du *Hatun Potocchi*, ce Potose dont l'imagination des poètes a fait une montagne d'or et que tous les avares de la terre ont dû souvent contempler en rêve, ce paradis de la cupidité qui n'a été qu'un enfer de douleur, et nous marchions avec courage comme si nous allions, nous aussi, à la conquête de ses trésors.

» Quoique la ville de Potosi soit, d'après le voyageur anglais Penthand, à la hauteur absolue de 4058 mètres au-dessus du niveau de la mer, on ne la découvre, du côté où nous l'approchions, qu'au moment d'y arriver. Elle est cachée par un rideau de montagnes au sud-ouest, et ce n'est que du haut de ces montagnes que nous en eûmes le coup d'œil général. On est tout étonné de se trouver soudain, en sortant du désert, en face d'une agglomération aussi considérable de maisons; mais ce ne sont que des maisons, en effet, car la population a diminué des neuf dixièmes depuis le temps où l'*auri sacra fames* a formé ce vaste campement.....

» ..... La population de Potosi qui, à en juger par le nombre de maisons vides, devait être autrefois de plus de 100000 âmes, ne s'élève plus qu'à 9 ou 10000. Les plus récents recensements ont donné 13600 âmes pour la ville et les trois cantons ruraux qui l'entourent. Les édifices sont les églises, autrefois au nombre de vingt-huit, pauvres d'architecture, mais richement ornées. Elles sont encore debout, quoique en ruines. La cathédrale, construite à une époque récente, et bâtie en pierre de taille, bien qu'avec peu de goût, fait à peu près seule exception. Elle fait face à la montagne et occupe, avec le collège de Vitchincha, le côté septentrional de la plaza Major. La préfecture se trouve sur le côté occidental, et, au milieu, s'élève une pyramide en

pierre de taille en l'honneur de Bolivar. Mais le monument le plus considérable de la ville de Potosi c'est, bien entendu, l'hôtel des monnaies. Il occupe un quartier tout entier, et, quoique moins important que par le passé, cet établissement travaille encore assez pour qu'on dût y introduire les procédés modernes du monnayage. Ceux qu'on y suit maintenant et les machines qu'on y emploie remontent à deux siècles. Il y a aussi un hôpital civil, un collège contenant une centaine d'élèves, où l'on enseigne surtout la chimie et la minéralogie, une pension de demoiselles entretenue aux frais du gouvernement, une école lancastrienne et huit autres écoles primaires. Mais ce qui est surtout intéressant pour les voyageurs, ce sont les nombreuses usines qui servaient et dont quelques-unes servent encore à l'exploitation des minerais argentifères du *Cerro*. Leurs vastes bâtiments et leurs longs aqueducs couvrent, sans intervalles, les deux côtés d'une énorme ravine que traverse la ville et le faubourg de *Cantumarca*, sur une longueur de près d'une lieue

» L'élévation de la ville de Potosi au-dessus du niveau de la mer rend sa température extrêmement désagréable. Ce n'est pas que le froid y soit excessif pour un Européen. Le thermomètre Réaumur n'y descend jamais, en hiver, plus bas que 6 ou 7° au-dessous de zéro. Mais il ne se passe guère de jour dans l'année sans qu'il ne tombe de la pluie, de la neige ou de la grêle à Potosi, et bien souvent, grêle, neige, pluie se succèdent dans la même journée. La raréfaction de l'air y est si grande que les poumons en sont péniblement affectés. Cela donne le *soroché*, sorte de maladie ainsi appelée dans le pays du nom d'un minerai à la présence duquel les Indiens l'attribuent. Mais cette souffrance, qui n'est pas une véritable maladie, n'est point causée par autre chose que par la difficulté de respirer. Tous les étrangers qui arrivent à Potosi se ressentent plus ou moins du *soroché*, surtout la nuit et le matin; et chez certaines personnes, il produit des effets semblables à ceux du mal de mer. Aux enfants, cette pression de l'air sur les poumons est funeste. Quelque précaution que l'on prenne dans les familles blanches, sur trois enfants qui naissent,

un seul à peine survit au delà de quelques heures, et il s'élève avec beaucoup de peine. Ceux qui atteignent l'âge d'homme eussent été des athlètes en d'autres pays, et ces organisations d'élite ne réussissent à former à Potosi qu'une population chétive et rabougrie. »

VILLAMUS,
De Quito à Potosi.
(*Correspondant*, 25 janvier 1876.)

Le Cerro de Potosi; le traitement du minerai argentifère.

« La ville de Potosi n'est pour le voyageur qu'une étape vers la montagne argentifère. C'est pour voir et toucher le Potose légendaire que l'Européen a traversé tant de plaines désolées, gravi tant de chemins rocheux et passé tant de nuits dans de misérables *tambos*. Qui n'a vu le Potose que sur les monnaies boliviennes, ou qui a lu les récits qu'en ont faits les historiens de la conquête, se figure un lieu privilégié où l'or coule avec la joie et le plaisir, ce rêve d'enfant est vite détruit par l'aspect du cerro et remplacé par des images bien différentes. Une morne population de silencieux et tristes Indiens erre sur les flancs de la montagne, comme les ombres de ceux que ses entrailles ont engloutis. Leur travail se fait encore d'une manière aussi primitive que barbare. Un homme, à plat ventre, perce la terre par un procédé de rat mulot. Il va, va devant lui pendant des jours, pendant des mois, jusqu'à ce que sa lampe s'éteigne et qu'il meure, s'il n'a la force de revenir en arrière. La galerie n'a jamais que la hauteur suffisante pour le corps plié sur les genoux [1]. C'est

1. « Le mont de Potosi, où à un moment donné 5000 galeries étaient en exploitation, est en réalité le plus grand cimetière de mineurs du monde. Un des vice-rois, Toledo, avait décrété la prestation sous le nom de la *mita*, et comme à cette époque on s'occupait peu d'appliquer les règles les plus élémentaires d'hygiène dans les mines, les malheureux que l'on y conduisait de force, bien fixés sur le triste sort qui les attendait, chantaient, avant de pénétrer dans ce tombeau, le chant des agonisants. Cette montagne renferme certainement des millions de squelettes d'Indiens. (C. WIENER, *Bull. de la Soc de Géogr. commerciale*, 1894.)

Plus loin, M. Wiener écrit : « De Potosi, je me suis rendu aux mines de Huanchaca. L'installation des usines est des plus parfaites, et par 4165 mètres on se trouve dans un milieu habitable. Par suite du traitement des métaux, les fours y dégagent des fumées sulfureuses qui tuaient promptement hommes et bêtes. On n'avait jamais pu réussir à faire l'élevage d'animaux de basse-

sur les genoux qu'il avance, grattant le minerai, sur les genoux qu'il recule, emportant la terre métallifère dans un petit sac en cuir, qu'il dépose à l'entrée du trou; puis il retourne et recommence, va et vient dans les ténèbres depuis son enfance jusqu'à sa mort. La montagne argentifère est toute percée, comme une ruche d'abeilles, de couloirs formés par les mineurs à la poursuite des filons. Souvent la terre, en s'éboulant, mure à jamais le travailleur dans sa prison! On frémit en pensant que le *cerro*, déchiré depuis plus de trois siècles par l'avidité des blancs, a englouti tant d'êtres humains, dont les cadavres remplissent ses alvéoles, a dévoré tant d'existences, car les malheureux mineurs indiens sont des morts vivants.

» Le cerro de *Hatun Potocchi*, quoique un peu moins élevé que la cordillère de Carivari, est beaucoup plus remarquable de forme et d'aspect. Il s'élève isolé, au milieu d'un vaste bassin, comme une pyramide dans le désert. Des collines, symétriquement rangées autour de sa base, lui font un piédestal, et il dresse sa tête rouge et conique à 4865 m. au-dessus du niveau de la mer. Les prodigieuses quantités de terre extraites de ses entrailles et rejetées à sa surface n'ont en rien altéré ses lignes, et c'est à peine si, du pied de la montagne, on aperçoit les énormes monceaux de déblais, les vastes esplanades qui sont le travail de plusieurs milliers d'hommes attachés à ses flancs depuis dix-huit générations.

» De quelque côté qu'on promène ses regards du haut du Potose, l'œil ne découvre que des mornes nus, noirs, escarpés, couronnés de rochers. On dirait une armée de volcans frappée de mort et d'immobilité. Les plaines qui les séparent ne sont que sables et que pierres. Partout règne la stérilité la plus complète. Aucune végétation aucun combustible qui puisse servir à réchauffer le pauvre Indien presque nu et l'Européen transi, drapé dans son manteau, sous le soleil des tropiques. On fait cuire les aliments avec la fiente des bêtes de somme, et ces bêtes de somme, qui sont des lamas, vont chercher au loin leur nourriture. On restreint ses besoins, on n'est là qu'en passant! Mais le pauvre Indien, lui, vit et meurt sur la montagne, meurt surtout, meurt sans avoir vu un arbre, une

---

cour, ni même à conserver vivant le plus petit goret. Après diverses tentatives infructueuses pour arriver à préserver l'homme de ces émanations, on s'est décidé à élever, bien avant la tour Eiffel, une cheminée colossale de 380 mètres de haut adossée à la montagne. Toute la fumée s'engouffre dans cet immense tunnel qui l'achemine dans une gorge voisine. »

plante, sans avoir goûté à un fruit, sans avoir connu un sourire de la nature et sans avoir vu, sur la terre, d'autres trésors que des pierres et de l'argent.....

» Nous allons décrire de quelle façon primitive on traite le minerai à Potosi, avec quelle dépense de main-d'œuvre inutile, avec quelle perte de temps, avec quel mépris de la vie des pauvres Indiens, qu'un travail exécuté de cette manière fait périr en quelques années. Le minerai est d'abord concassé au marteau et à la main, dans la montagne, en morceaux gros comme deux ou trois fois le pouce. On choisit les morceaux qui paraissent contenir le plus d'argent, on les met dans des


Le lama.

sacs et on les charge sur le dos des lamas, animaux sobres, patients, mélancoliques comme leurs maîtres. Ce mode de transport est lent, car on ne peut guère charger un lama au delà de cent cinquante livres. Arrivé aux usines qui bordent la Ribera de Potosi, on jette le minerai sous les bocards dont les pilons armés de fer sont mus par des roues à eau. Quand il est réduit en poussière, des Indiens le passent au tamis, ou blutoir (toujours à la main), et séparent ainsi les grosses parcelles de ce qu'ils appellent la *harina*, la farine pure. Cette

poudre fine est mise de nouveau dans les sacs et portée à dos d'homme dans une aire voisine, où on la verse dans de grands cadres en planches d'un pied et demi de haut environ, appelés *topos*, et contenant chacun vingt-cinq quintaux de minerai pulvérisé. Ces cadres ne sont là que pour servir de mesures; aussitôt qu'ils sont pleins, on les enlève et on laisse le tas libre. On jette alors dans chaque tas trois quintaux de sel gemme ordinaire, qui abonde dans tout le pays, de sept à trente-sept livres d'acide vitriolique, suivant la quantité du minerai, une quantité d'eau suffisante pour faciliter le mélange, et on laisse le tout fermenter de un à cinq jours. Au bout de ce temps, on verse dans chaque tas autant de livres de mercure qu'on suppose devoir obtenir de marcs d'argent par caisson de cinquante quintaux. Si le minerai doit donner approximativement six marcs, on y mêle six livres de mercure. C'est très joli de voir les Indiens l'enfermer dans un coin de leur poncho et le semer en gouttelettes, comme avec une pompe d'arrosoir; mais cela prend encore beaucoup de temps. Ils entrent alors dans les tas, qu'on appelle aussi *topos*, du nom des cadres ou mesures qui les ont formés, et se mettent à pétrir le minerai avec les pieds, comme on foule le raisin dans la cuve. Les *topos* présentent bientôt l'aspect d'un tas de boue ou de mortier. Cette opération se répète pendant vingt et un à vingt-huit jours, à raison de quatre heures de travail par jour. Après les trois premiers jours, on essaie le minerai, c'est-à-dire qu'on en prend dans chaque tas une petite quantité qu'on lave dans une écuelle, et, suivant l'aspect qu'il présente après le lavage, on jette dans le *topo* soit du mercure, soit du sel, du plomb, de la cendre, ou de la chaux. Si le minerai est trop concentré, on y ajoute de l'acide vitriolique. On répète cet essayage tous les jours jusqu'à la fin de l'amalgamation. Il y a des individus à Potosi qui exercent exclusivement la profession d'essayeurs. »

Le minerai, transporté dans des cuirs à dos d'hommes, est ensuite lavé dans une auge de briques remplie d'eau, que les Indiens battent avec un bâton ou avec les pieds. Le métal, ainsi lavé, est porté dans un laboratoire, versé dans un récipient en bois et pesé. Le pesage fait, on passe le liquide dans un linge, pour en séparer le mercure. On soumet ensuite cette *pella* ou pâte métallique bien battue à l'action du feu dans un petit fourneau autour duquel on place des charbons allumés.

« Le feu fait évaporer le mercure, qui se précipite et tombe dans un vase plein d'eau placé sous la pella, le travail d'évaporation dure dix-huit heures. On obtient alors un lingot ou *pèna* d'argent qu'on envoie à la monnaie où on y met l'alliage voulu.

» Il faut avoir le mépris du temps, cette première richesse des hommes, pour ne pas employer même la brouette; il faut avoir surtout le mépris de la vie des pauvres Indiens, pour leur faire faire à la main le tamisage de la poudre métallifère, opération qui leur est toujours mortelle. Un Indien ne peut travailler plus de six mois dans un moulin sans être malade. S'il s'obstine à y rester, parce que le salaire y est double de celui qu'on donne dans la montagne, il est infailliblement tué par la poussière métallique qu'il respire[1]. » (VILLAMUS.)

On évalue à 9 milliards de francs la valeur du métal d'argent extrait des veines du Porosi jusqu'en 1870, malgré les procédés tout primitifs d'exploitation. L'état anarchique, les guerres civiles ou étrangères des dernières années ont notablement abaissé le chiffre de la production. Le Chili a systématiquement arraché à la Bolivie ses territoires les plus riches en gisements, et ce sont les capitaux chiliens qui exploitent surtout les mines boliviennes.

En 1894, les mines d'argent ont fourni 682 000 kilogrammes, et la principale, Huanchaca, comptait dans le total pour 410 000. L'étain des mines d'Avecaya et d'Oruro, le cuivre de Caracoro et de Chacarilla, donnent des rendements précieux évalués à 15 ou 20 millions de francs par an.

Le chemin de fer d'Antofagasta à Pulacayo et Huanchaca.

Depuis la grande guerre de 1879-1884, le Pérou et la Bolivie ont été dépouillés au profit du Chili d'un territoire de 275 000 kilomètres carrés. La flotte péruvienne a été anéantie, et la sanglante victoire des Chiliens à Tacna (26 mai 1880) a décidé du sort des vaincus. La Bolivie a perdu son littoral tout entier; les ports d'*Arica*, *Cobija*, *Mejillones*, *Antofagasta*, par où s'écoulaient les salpêtres et les minerais des régions du Tacna, Tarafaca, Atacama, sont tombés aux mains du Chili avec les riches départements miniers d'alentour.

De tous les mouillages de la côte chilienne, le plus sûr paraît être

---

1. M. André Bellessort, dans le récit de sa visite à la mine de Pulacayo, dont nous parlons plus loin, s'indigne de la condition atroce que subissent les malheureux enfants de dix à douze ans, les *mineritos*, que la compagnie emploie dans l'obscurité de ses galeries, où la chaleur est terrible, où l'eau suinte des parois, où parfois se rencontrent des fondrières et des marécages. « Autour de nous circulent des bambins étiolés : je remarque la maigreur de leurs bras et de leurs jambes, et leurs pauvres yeux vides. Quel âge ont-ils? Dix ou onze ans peut-être. Plusieurs en paraissent huit à peine. Cette petite escorte, que nous chargerons de nos châles, vit, travaille, gagne son pain dans les profondeurs de la mine. La compagnie aime les enfants : elle les paie moins cher que les hommes. On les emploie à diverses besognes, qu'ils peuvent remplir, et dont ils meurent. Vers huit ans, ils descendent à neuf cents pieds sous terre : ils en remontent moribonds à quinze ans. Un des administrateurs m'affirmait que les deux tiers n'atteignaient pas leur dix-huitième année... Ces enfants ont une impassibilité de vieillards. La nuit éternelle, où ils grandissent, a éteint leurs regards et donné à leur figure une rigidité sinistre. Leurs mouvements ont parfois une roideur d'automates. Quelques-uns gardent encore une physionomie ouverte : l'intelligence jette de furtives lueurs. Le crime de Huanchaca n'est pas tout à fait consommé. D'autres sont usés, finis; il ne reste plus qu'à leur prendre mesure pour leurs bières. » (*La Jeune Amérique*, p. 305.)

celui de la vaste et splendide baie de **Mejillones**, où des centaines de navires peuvent trouver un abri sur les flots bleus d'une mer « éternellement calme. » (BRESSON.)

C'est en 1870 que la découverte des filons d'argent de Caracolès, situés à une quarantaine de lieues, amena la création du port de Mejillones. Le Chilien *José Diaz-Gana* et le Français *Arnous de Rivière* en ont été les fondateurs. Il devint le débouché des guanos et des minerais d'argent exploités dans les environs. Le succès du port et de la mine fut rapide et prodigieux. De nombreuses sociétés minières, pour la plupart formées d'actionnaires français, y engagèrent des capitaux de 70 à 80 millions. M. de Rivière vendit sa part de propriété 10 millions, Diaz-Gana la sienne 7 millions 1/2. Et pourtant le pays est un affreux désert, sans végétation, sans eau; les provisions étaient apportées du Chili ou du Pérou; des machines distillatoires fournissaient l'eau, et des ânes la portaient dans des barils aux mineurs des plateaux.

Cette prospérité ne se maintint pas. Après la conquête chilienne, le port d'**Antofagasta** devint le port préféré pour l'exportation des nitrates, de l'argent et du cuivre. Sa population s'éleva de 500 habitants à 10 000. Le mouillage est moins sûr; mais un chemin de fer fut construit par une compagnie anglaise pour rattacher le port aux centres miniers des hauts plateaux. La ligne d'Antofagasta gagne Caracolès, et Ollagua, sur la frontière bolivienne, et de là pénètre en Bolivie, à Uyuni et Oruro. Elle atteint une altitude de 4 000 mètres au centre d'une région bouleversée par les éruptions volcaniques. Un embranchement rattache cette ligne au port de Méjillones.

« La ville d'**Antofagasta** n'est qu'une réduction d'Iquique. Toutes ces villes ont le même caractère de campement sans audace ni pittoresque. Etouffées par des hauteurs poudreuses, aveuglées par le soleil, assourdies par l'Océan, elles ne révèlent chez leurs hôtes aucune énergie morale. On s'y établit pour vivre au jour le jour. Des rues montantes, larges et vides, peu ou point de trottoirs; du sable et de la poussière. La place centrale ressemble à un immense terrain vague...

» ... Dans ce port d'Antofagasta, la colonie germanique me semble la plus nombreuse, bien que les Anglais assurent aux cabaretiers une solide clientèle. Quant aux Français, ils se comptent et on les compte pour rien...

» Antofagasta est flanquée à droite et à gauche de deux établissements industriels qui rivalisent avec les plus vastes du monde. A droite, l'officine de salpêtre, première cause de la guerre du Pacifique; à gauche, mais en dehors de la ville, l'usine de Playa-Blanca, où se fondent les minerais d'argent.

» Le train d'Antofagasta ne marchant point la nuit, il faut deux jours pour atteindre *Uyuni*, d'où part l'embranchement spécial sur la grande mine d'argent. Le premier soir, on couche dans l'oasis de *Calama*, le second à *Uyuni* et le troisième seulement on arrive au fief de la compagnie de *Huanchaca*. Le chemin de fer, long d'environ 1 000 kilomètres avec une voie large de 75 centimètres, décrit des courbes multiples, et escalade des pentes d'une incroyable audace; de Calama à Ascotan il gravit 2 000 mètres en quatre heures!

» Toute la pampa, depuis la sortie d'Antofagasta jusqu'à Calama, est couverte d'un sable fin constamment balayé par les vents. Mais on y distingue un nombre infini de petites

pierres angulaires, dont la forme indique qu'elles n'ont pas voyagé, car les longues courses auraient arrondi et poli leurs contours. On les attribue à la désagrégation des roches plutoniques, occasionnée par les changements de température, les vents périodiques et les brouillards...

» ... A mesure que nous avançons, le sable change de couleur, et le soleil, qui s'adoucit et ne fond plus ces couleurs dans le même miroitement, multiplie les fêtes de nos yeux... Je me plais à dénombrer durant nos haltes ces mille pierres, dont la lumière m'enchante : je reconnais maintenant les calcédoines, sombres, luisantes, avec des cristaux de quartz hyalin, qu'elles enchâssent, diamants sur fond noir; les agates, d'une blancheur laiteuse, quelquefois nuancées de rose et de vert: la poussière de porphyre aux tons rougeâtres; les jaspes, dont le bleu tire sur le gris. On me montre des gangues de couperose, d'azur violet dans leurs brisures fraîches et qui deviennent jaunes, quand elles ont traîné sur le sol, des « dionisias » noires tachées de sang, et tant d'autres, dont les noms bizarres et gracieux font un bruit d'incantation. Ce sont les orchidées du désert. »

Calama est la grande oasis, « le port méditerranéen » de la pampa, une oasis faite non de dattiers, de palmiers et de fleurs, mais de champs de luzernes. Calama est un village déchu; jadis 20000 mules paissaient dans ses pâturages, et servaient aux transactions entre la côte et la Bolivie. Le chemin de fer a ruiné les muletiers, et Calama n'est plus qu'un pauvre centre d'approvisionnements pour les mines des alentours, une misérable auberge d'arrêt pour les voyageurs qui sont contraints d'y passer une nuit. — Au sortir de Calama, jusqu'à Ascotan, le train s'élève rapidement au-dessus du désert, dans la zone des volcans, entre des parois noirâtres, des cimes couvertes de neige, et des cônes tronqués d'où s'échappent parfois des fumées épaisses le jour, et la nuit des gerbes d'étincelles. Le *soroche* ou mal des montagnes éprouve les voyageurs, leur donne des nausées, des maux de cœur, des palpitations, des vertiges.

« Ascotan, grande blancheur crue au milieu de montagnes fauves, déroule ses immenses lacs de borax. Leur exploitation est d'une extrême simplicité. On enlève la légère couche terreuse qui les recouvre, on extrait le borax, on en forme des pyramides qui, durant quinze jours ou un mois, sèchent au soleil, puis on l'envoie dans des sacs de cuirs à Antofagasta, d'où il est expédié en Europe...

» Mais ce qui nous frappe surtout et nous enchante, dès que nous descendons d'Ascotan, ce sont les étangs, les lagunes



Le port de Cobija (Bolivie).

d'eau salée, dont l'immobile azur dort surplombé par le versant des montagnes. Des courants bleus sillonnent l'étendue et doucement écument. Quelques îlots en émergent, qui ressemblent à des crêtes de roches volcaniques. Ces petits lacs déposent sur les grèves, où ils ont l'air de bras de mer qui se retirent, des ourlets d'écume cristallisée. Ce sont de purs bijoux étincelants.

» ... Les eaux de ces lacs sont chaudes : leur température varie de dix-huit à trente-cinq degrés ; et, quand on en approche, on distingue dans leur transparence des bandes de petits poissons au dos noir, au ventre vert, gris ou jaune, et de la forme cylindrique des anchois.

» ... Nous sommes arrachés à leur contemplation par la vue subite d'une merveille. A cinq cents mètres de nous surgit le *Cerro-Colorado*. Représentez-vous, sur un plan incliné, au haut d'une montagne, une ouverture de cratère largement échancrée. Les versants de la montagne sont bruns ; les parois du cratère, imprégnées de sulfure de fer, flambent ; un intérieur de forge dans la nuit. Des gerbes de flammes rouges, vertes, jaunes, bleues, s'y plaquent, exaspérées par l'acharnement du soleil. Pas une ombre de fumée, pas un bruit ; et tout d'abord on ne s'explique pas cette peinture de fournaise : on reste déconcerté, comme en proie au cauchemar, devant le silence de cet enfer béant sous l'incandescence du ciel. »

Au delà de la station d'Ollagua, frontière de la Bolivie, le chemin de fer traverse en ligne droite une immense pampa que son herbe « intermittente et lépreuse » a fait surnommer pampa pelée, *pampa pelada*. A Uyuni, se détache la ligne vertigineuse, longue de 25 kilomètres, qui, par trois cents courbes, escalade les hauteurs de Pulacayo.

« On a la sensation de courir dans un énorme labyrinthe. Et à 4600 m. d'altitude, des chèvres paissent tranquillement au milieu des fougères. Enfin nous touchons à la croupe des monts, nue, aride, parsemée de blocs rougeâtres, démolitions ou décombres. Le train la contourne, descend légèrement, et tout à coup, au milieu d'un prodigieux entassement de montagnes rouges, vertes et vert-de-gris, la cité de Pulacayo nous apparaît avec ses hautes cheminées d'usine, quelques grands chalets et une multitude de toits de chaume et de zinc. On dirait une noire fourmilière dans l'évasement d'une gerbe rustique. Je ne m'attendais pas à ce spectacle, et là où je ne croyais trouver qu'une juxtaposition de hameaux autour d'un grand trou de mine, je découvrais une ville étrange, la plus haute du globe et à laquelle il ne manque, pour être une merveille, qu'une vieille abbaye, ou un château féodal. » (André BELLESSORT[1], *La Jeune Amérique*, ch. IX et X ; Paris, in-8°, 1897, Perrin.)

1. M. André Bellessort, né à Laval en 1866, professeur agrégé des lettres au lycée Janson-de-Sailly, lauréat de l'Académie française, a fait de 1895 à 1897,

3° BIBLIOGRAPHIE

ARRAMAYO. *La Bolivie.* — (Paris, 1857, in-8°, Dentu.)
BALLIVIAN et IDIAGUEZ. *Dictionnaire géogr. de la Bolivie.* — (La Paz, 1890.)
BONELLI. *Travels in Bolivia.* — (London, 2 vol., 1854.)
CASTELNAU (Francis de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud.* — (Paris, 6 vol. in-8°, et atlas, 1851.)
DALENCE. *Bosquejo esdatistico de Bolivia.* — (Chuquisaca, 1878.)
DABALOS. *La Bolivie.* — (Paris, 1857, in-8°, Dentu.)
FABRE-CLAVAIROZ. *La Bolivie, présent, passé, avenir.* — (Paris, 1857, in-8°.)
GRANDIDIER. *Voyage dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1861.)
MATHEWS. *Up the Amazon and Madeira rivers, through Bolivia and Peru.* — (London, 1879.)
MORENO. *Nociones de geografia de Bolivia.* — (Sucre, 1889.)
ORBIGNY (Alcide d'). *Voy. dans l'Amér. mérid.* — (Paris, 7 vol. in-4°, 1845.)
RECK. *Geogr. und statistik der Republik Bolivia.* — (Mittheil, Gotha, 1865.)
WEDDELL. *Voyage dans le nord de la Bolivie.* — (Paris, 1853.)
WIENER (Ch.). *Bolivie et Pérou.* — (Paris, 1881, in-4°, Hachette.)

ANDRÉ (E.). *Voy. dans l'Amér. du Sud.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, sep. 1879.)
BRESSON (A.). *Les déserts d'Atacama et Caracolès.* — (*Tour du M.*, mai 1875.)
— *Bolivie, sept années d'exploration.* — (Paris, 1866, in-8°.)
FAVRE (Léon). *L'or de Tipuani* (Bolivie). — (*Rev. des Deux-M.*, 15 déc. 1851.)
MARCOY (Paul). *De l'Atlantique au Pacifique.* — (*Tour du Monde*, 1865-69.)
PESSE. *Le district minier de Caracolès.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, févr. 1874.)
SARTIGES (de). *La Bolivie et le Pérou.* — *Rev. des Deux-M.*, mars-juin 1851.)
TESTOT-FERRY. *Le Pilcomayo, route maritime de la Bolivie à l'Océan.* — (*Revue maritime*, décembre 1880.)
VILLAMUS. *De Quito à Potosi.* — (*Correspondant*, 25 janvier 1876.)
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Caracolès et ses mines d'argent.* — (*Année géographique*, 1873.)
WIENER (Ch.). *Excursion dans la république bolivienne.* — *Bulletin de la Société de géographie*, août 1877.)
— *Bolivia, a paper in the Deutsche Kolonial Zeitung.* — (Berlin, 1886.)

CHARLES. *Un voyage en Bolivie.* — (*Bull. Soc. géogr. com. de Bordeaux*, 1880.)
LATRILLE. *Not. sur le territoire entre Pisagua et Antofagasta.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, 1897.)
MORENO. *Guerra del Pacifico.* — (Valparaiso, 6 vol., 1884-1889.)
— *El nociones de geogr. de Bolivia.* — (Sucre, 1889.)
PAZ-SOLDAN. *Guerra de Chile contra Peru y Bolivia.* — (La Paz, 1884.)
SACC. *Lettres sur la Bolivie.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, Neuchâtel. 1886.)

---

en qualité de correspondant du *Temps* et de la *Revue des Deux-Mondes*, deux voyages dans l'Amérique du Sud, aux Philippines, au Japon et dans l'Inde. Les lecteurs du *Journal* et de la *Revue* ont eu en partie la primeur de ces récits publiés dans deux volumes sous les titres suivants : *La Jeune Amérique*, in-12. — *En Escale*, notes d'*Extrême-Orient*, in-12. — Dans une belle langue, nerveuse et imagée, où l'on sent le poète sous l'écrivain, M. Bellessort a dépeint avec la vigoureuse franchise d'un homme de cœur et l'observation pénétrante d'un philosophe et d'un moraliste les contrastes, les étrangetés et les misères de cette vie sud-américaine qui a inspiré les couplets et les strophes tour à tour délicates et vibrantes de sa *Chanson du Sud* (in-18, Lemerre, 1896).

CHAPITRE VI

GUYANE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La région appelée Guyane, située au nord-est de l'Amérique méridionale, forme une sorte d'île bornée au nord et au nord-ouest par l'*Atlantique*; au sud par l'*Amazone;* au sud-ouest par le *Rio Negro;* à l'ouest par le *Cassiquiare;* au nord-ouest par l'*Orénoque*.

Situation astronomique. — 2° et 8°30′ de lat. N.; 54° et 68° de long. O.

Climat. — Il ne mérite pas sa mauvaise réputation; il exige seulement des précautions spéciales. Les principales causes de l'insalubrité et des fièvres proviennent des marais fangeux et des savanes noyées des régions basses, où une très grande chaleur est alliée à une humidité extrême. Température habituelle, + 25° à 27°; elle descend rarement au-dessous de 20°; monte parfois à 36° ou 38°. La saison sèche dure de juillet à décembre; la saison pluvieuse de décembre à juillet.

Littoral : îles. — Le littoral est formé de terres alluviales, couvert de vastes marais inondés par les pluies (*pripris*), ou desséchés et formant d'immenses prairies émaillées de palmiers pinots (d'où leur nom de *pinotières*). La côte est longée par le courant équatorial. Les îles principales sont : les *Connétables*, *Remire*, l'*Enfant perdu*, l'archipel du *Salut*, les îles *Vertes*, etc. Le rivage rectiligne, encombré de vases et de palétuviers, est dépourvu de bons ports.

Relief du sol. — A 50 ou 60 kilomètres de la mer, commence la région montueuse, couverte par le système de la *Parima*, encore mal connu (sierras *Tumuc-Humac*, sierras *Acaraï*, *Pacaraima*, *Roraïma*, en général peu élevées; M. Coudreau a relevé plus de 150 sommets; le plus élevé, le *Mitaraca*, a 580 mètres.

Cours d'eau. — Ils sont nombreux, le *Cuyuni*, l'*Esséquibo*, le *Démérari*, le *Berbice*, le *Corentyn* (400 kil.), le *Saramaca*, le *Surinam* (400 kil.), le *Maroni* (500 kil.), le *Sinnamari*, l'*Approuague*, l'*Oyapok*, l'*Araguari*. Plusieurs lacs, le *Mepecucu*, le *Macari*, le *Mapa*, ont une importance considérable.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

La Guyane est partagée entre les Espagnols, les Anglais, les Hollandais, les Français.

1° La **Guyane espagnole** forme la province de Guyana, Venezuela.

2° La **Guyane anglaise**, bornée à l'est par le *Corentyn*, à l'ouest par l'*Orénoque*, a 221 243 kilom. car. et 277 038 hab. (1,2 par kilom. car.). Elle est divisée en trois contrées : *Berbice*, *Démérari*, *Essequibo ;* elle est administrée par un *gouverneur* assisté d'un *conseil* de dix membres. Les villes principales sont *Georgetown*, à l'embouchure de la Demerara (30 000 hab.), la *Nouvelle-Amsterdam* (7 000 hab.).

3° La **Guyane hollandaise**, entre le *Corentyn* et le *Maroni*, a 119 321 kil. car. et 74 141 hab., est très fertile, grâce aux travaux de défrichement, d'endiguement et d'irrigation. Elle est partagée en dix *districts* et administrée par un *gouverneur général*. La capitale est *Paramaribo*, sur le *Surinam*, rivière dont le nom sert souvent à désigner la colonie.

4° La **Guyane française**, dont la frontière est mal déterminée au sud (les uns disent l'*Oyapok*, les autres l'*Araguary*), renferme 121 413 kilom. car.

et 25796 hab. (0,2 par kilom. car.[1]). Elle est administrée par un *gouverneur* qui a sous ses ordres un *commandant militaire*, un *ordonnateur*, un *directeur de l'intérieur*, un *chef du service judiciaire*, un *directeur des pénitenciers;* il est assisté d'un *conseil privé*. La colonie se divise en 14 *quartiers*, chacun a un *commissaire commandant*, et un *commissaire lieutenant; Cayenne* a un *maire*, deux *adjoints* et neuf *conseillers municipaux*, tous nommés par le gouverneur. — La capitale est *Cayenne*, dans une île à l'embouchure de l'*Oyak*, 8455 hab.; villes principales *Sinnamary*, 1509 h.; *Mana*, 1663 hab.; *Roura*, 1134 h.; *Approuague*, 1044 h.; *Macouria*, 790 h.; *Oyapock*, 755 h.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE ET STATISTIQUE.

Productions. — **Minéraux.** Dans la Guyane française, les mines d'*or* (en minerais et or fondu) ont produit 2842500 francs en 1895. — **Végétaux.** Les trois Guyanes sont riches en bois de *construction*, de plus de cent espèces; *acajou*, *bois de fer*, *palissandre*, *bois de rose*, *mora*, *hévé* ou *arbre à caoutchouc*, *rocouyer*. Le *cannelier*, le *giroflier*, le *poivrier*, le *muscadier*, le *gommier*, le *piment*, le *cacao*, le *café*, l'*indigo*, la *vanille*, les *cannes à sucre*, le *coton*, le *riz*, le *maïs*, le *manioc*, et diverses plantes médicinales précieuses, *quassia amara*, *angusture*, *baume de tolu*, *curare*, etc., poussent avec vigueur dans les basses terres. — **Animaux** : ceux qui sont domestiques sont de race médiocre; les forêts sont peuplées d'*oiseaux* au brillant plumage, de *singes ouistiti*, *kinkajous* et *sapajous;* les *reptiles* et les *moustiques* sont des fléaux qui pullulent.

Industrie. — Dans la Guyane anglaise, le littoral compris entre Démérari et Berbice est un district manufacturier, « noir de houille, hérissé de hautes cheminées au long panache de fumée, transporté de toute pièce des brumes de l'Angleterre sous le soleil des tropiques. » Le sol, jadis fangeux, a été drainé et solidifié; un chemin de fer le parcourt. On y travaille surtout sur le *sucre*, les *mélasses*, le *rhum* et le *bois*. — Dans la Guyane hollandaise, les principales cultures sont le *sucre* et le *cacao*. — Dans la Guyane française, l'industrie maîtresse est la recherche de l'*or*, les fabriques de *sucre*, de *rhum* et de matières colorantes, l'exploitation des *bois* et des *caféiers*.

Commerce. — La Guyane *française* a **importé**, en 1891, pour 11 millions de fr.; elle a **exporté** pour 4800000. — La Guyane *anglaise* (1897) a **importé** pour 1342000 liv. st., et **exporté** pour 1899000 liv. st. — La Guyane *hollandaise* a **importé** pour 5335000 florins et **exporté** pour 4391000 florins.

Races. — Les *Européens* conquérants et plusieurs tribus primitives d'*Indiens* encore peu civilisés (*Galibis*, *Tunoyènes*, *Emerillons*, *Rocouyènes*, *Oyampis*, etc.), environ 1000 Européens libres. Il y a aussi des nègres libres, des coolies indiens et des *Chinois*. Les transportés sont en moins

---

1. Le traité d'Utrecht, signé en 1713, avec l'Angleterre et son allié le Portugal qui alors possédait le Brésil, assigna à la Guyane française le Yapoc comme frontière. En 1815, le traité de Vienne ramena cette limite jusqu'à l'Oyapok. En 1868, le *Maroni* avait été désigné comme frontière entre les Guyanes française et hollandaise. Mais le fleuve étant formé de deux branches, l'*Aoua* et le *Tapanahoni*, le tsar Alexandre III, pris pour arbitre entre les deux gouvernements, décida que l'Aoua serait considéré comme le fleuve limite (25 mai 1891).

Une sentence arbitrale du président de la Confédération suisse doit trancher entre la République française et la République du Brésil la question du *contesté franco-brésilien*, devenue aiguë depuis qu'en 1890, la découverte des riches gisements aurifères du Counani et du Mapa provoqua entre les colons et les aventuriers des deux pays des conflits sanglants.

grand nombre qu'autrefois (3 600 pour la France, 300 pour l'Angleterre). — **Instruction publique.** La Guyane française a 10 établissements d'instruction, entre les mains des communautés religieuses, pour la plupart; les écoles primaires de filles sont dirigées par des institutrices laïques et



Carte de la Guyane française.

des Sœurs de Saint-Joseph. La colonie anglaise a un collège à George-Town et de nombreuses écoles. — **Justice** : elle est rendue par des *juges de paix*, un *tribunal de première instance*, une *cour d'appel*, une *cour d'assises* (dans la Guyane française). — **Culte.** Le catholicisme est dominant à la Guyane française. — **Armée et marine.** L'effectif militaire français se compose de 1 500 hommes environ, et la station navale de 5 avisos à vapeur

et de 5 goélettes à voiles. — **Budget** : en 1897, la *recette* a été : pour la Guyane anglaise 556 000 liv. st. : la *dépense*, 591 000 ; la *dette* est de 865 000 ; — pour la Guyane française (1898) : *recettes*, 2 453 000 fr. ; *dépenses*, 2 453 000 fr. ; — Guyane hollandaise : *recettes*, 2 140 000 florins ; *dépenses*, 2 348 000 fl. (1898).

NOTIONS HISTORIQUES SUR LA GUYANE FRANÇAISE.

Christophe Colomb aborda à la Guyane, le 1er août 1498, pendant son troisième voyage ; mais Vincent Yanez Pinçon fut le premier qui en explora les côtes, en 1500. La croyance à l'existence d'une ville merveilleuse, gouvernée par un souverain couvert d'or (El Dorado), entraîna au seizième et au dix-septième siècle une multitude d'aventuriers dans ces parages. Les plus illustres furent Walter Raleigh, Laurent Keimis, Ch. Leigh et Robert Harcourt. La légende n'était pas encore détruite au dix-huitième siècle, et le gouverneur Claude d'Orvilliers envoyait, en 1720, une expédition à la recherche de l'Eldorado[1]. « Aussi bien, écrit M. Gaffarel, un » trésor existait et existe encore à la Guyane. C'est même un trésor iné- » puisable, l'agriculture. Dans cette terre féconde poussent à l'envi les » productions de toutes les zones. Baume, essences, bois précieux, fruits » et céréales, ce sont là les trésors d'un Eldorado réel que tous peuvent » conquérir par le travail ; mais bien des siècles se sont écoulés avant » qu'on ait compris cette vérité économique, et la Guyane a été long- » temps la terre classique des déceptions, des mésaventures, des dé- » sastres même. En effet, depuis le commencement du dix-septième » siècle, toutes les ébauches de colonisation tentées par l'État ou par des » particuliers ont misérablement échoué. Les rigueurs de la déportation » et des bagnes ont encore augmenté le sinistre renom de la Guyane qui » reste, à l'heure actuelle, la plus discréditée et la moins peuplée de nos » colonies. Elle coûte plus qu'elle ne rapporte, et par un contraste qui » n'est pas en notre honneur, ses voisines, les Guyanes hollandaise et » anglaise, sont en pleine prospérité. » (*Les colonies françaises.*)

Un gentilhomme poitevin, La Ravardière, fut chargé en 1604 par Henri IV, de rechercher les moyens de coloniser la Guyane. Il explora le pays et donna une réponse favorable ; la mort du roi ajourna le projet. Trois compagnies fondées en 1626, 1633, 1643, échouèrent successivement. La dernière avait parmi ses associés un sieur Poncet de Brétigny qui se fit haïr des Européens et des indigènes par ses folles cruautés. On rapporte qu'il faisait marquer au front ou sur la paume de la main, avec une estampe de fer rougi, où s'entrelaçaient ses initiales, les malheureux coupables d'avoir fait de mauvais rêves. Il fut massacré. C'est à ce fou furieux qu'on doit la fondation de Cayenne. La compagnie des Douze Seigneurs, établie

---

1. On peut lire dans le *Monde enchanté*, de M. Ferdinand Denis, de curieux détails sur l'El-Dorado, et les folies de ces aventuriers cupides, à la recherche d'une cité fantastique qu'ils ne découvrirent jamais. — M. Jules Crevaux » suppose que c'est l'existence de grottes formées par des roches micacées qui » a servi de base à la légende de l'Eldorado, l'Homme Doré, s'enduisant les che- » veux et le corps, non de paillettes d'or, mais de cette poussière que tout le » monde connaît sous le nom de sable d'or, ou or des singes. Dans leurs récits » fantastiques, les Indiens confondent les paillettes de mica avec l'or. Quelques- » uns d'entre eux, exaltés par des liqueurs spiritueuses et pressés par des » voyageurs avides du métal précieux, auront raconté que l'Homme Doré vivait » dans un palais dont les murailles étaient d'or massif. L'illusion des explora- » teurs s'évanouira quand ils verront qu'il s'agit simplement d'une grande » excavation, d'une véritable grotte dont les parois sont formées de roches mi- » cacées. »

en 1652, fut vite ruinée. Enfin en 1664, Colbert forma une cinquième compagnie, celle des Indes occidentales. Elle se soutint sans éclat, mais honorablement.

La grande expédition de 1763 eut un dénouement lamentable, et jeta sur la colonie un sinistre renom qui ne s'est point encore effacé. Le premier ministre de Louis XV, duc de Choiseul, désireux de relever notre fortune coloniale presque anéantie pendant la guerre de Sept ans, songea à développer la Guyane, qu'on désignait alors sous le beau nom de France équinoxiale. On fit appel, dans des prospectus mirifiques, aux capitaux et aux colons. Ni les uns ni les autres ne manquèrent; on offrait l'argent en abondance, et les engagements étaient sollicités comme une faveur. La conduite de l'expédition fut confiée au marquis de Turgot, frère du grand Turgot, et à l'intendant de Chanvalon. Le premier était un administrateur incapable, le second fut mal secondé et mal entouré. Les 13 000 émigrants, pour la plupart originaires de l'Alsace et de la Lorraine, furent déposés sur la plage sablonneuse et malsaine du Kourou, sans abri, sans vivres, sans outils. Les vaisseaux qui devaient fournir les approvisionnements n'arrivaient pas, ou apportaient des denrées avariées. Chanvalon, pour distraire les colons, avait eu l'ingénieuse idée de faire monter un théâtre où l'on jouait des bergerades, et de faire construire des boutiques, formant galerie, comme au Palais-Royal, où l'on vendait toute sorte de bibelots de fantaisie; il y avait un étalage de patins, dans un pays où la glace est inconnue!! Pendant ce temps la famine, la fièvre, le désespoir décimaient les colons, entassés dans des locaux malsains, brûlés par un soleil torride, en proie aux piqûres intolérables des moustiques, à la faim, à la soif! On vit des femmes affolées se précipiter avec leurs enfants du haut des rochers du Kourou. En 1765, sur 13000 émigrants, il en restait 918, amaigris, moribonds, prêts à fuir une terre odieuse, maudissant l'administration qui les avait trompés[1]. En France, on s'émut de ce désastre; un procès interminable fut engagé au Parlement; peu à peu on atténua les fautes des chefs, et comme il fallait un coupable, à l'unanimité on condamna..... le climat[2]. Depuis ce temps,

---

1. « Il paraît aujourd'hui incroyable, écrit Malouet (*Collection de mémoires » et correspondances officielles sur l'administration des colonies*, Paris, 1802, » 5 vol. in-8°), qu'un homme de beaucoup d'esprit ait adopté le projet de faire » cultiver les marais de la zone torride par des paysans d'Alsace et de Lor- » raine. Mais l'impéritie, l'imprévoyance dans les détails d'exécution surpas- » saient encore l'extravagance du plan... C'était un spectacle déplorable que » celui de cette multitude d'insensés de toutes les classes qui comptaient tous » sur une fortune rapide, et parmi lesquels, indépendamment des travailleurs » paysans, on comptait des capitalistes, des jeunes gens bien élevés, des fa- » milles entières d'artisans, de bourgeois, des gentilshommes, une foule d'em- » ployés civils et militaires, enfin une troupe de comédiens, de musiciens, des- » tinés à l'amusement de la nouvelle colonie. » Malouet dit que l'entreprise coûta quatorze mille hommes et 30 millions.

2. L'intendant de Cayenne, Chanvalon, en 1765, déclara les plans de colonisation de Turgot impraticables, et fut rappelé en France. Turgot répliqua en accusant Chanvalon de concussions. L'intendant fut jeté à la Bastille, puis condamné à une détention perpétuelle, ses biens séquestrés et vendus au profit des colons de Cayenne qui avaient survécu. Cette sentence injuste, car elle ne frappait pas le vrai coupable, ne fut pas maintenue. Chanvalon en appela, réussit à prouver son innocence, et, en 1776, un nouveau jugement cassa le premier. Il rentra en possession de ses biens, obtint 100000 livres d'indemnité, une pension annuelle de 10000 livres et la charge de commissaire général des colonies. Il ne survécut guère à cette réhabilitation. Le gouverneur de la Guyane, Turgot, dont la responsabilité est bien autrement lourde devant l'his-

l'opinion publique n'a pas cessé de ratifier cette sentence; et les échecs des expéditions de Bessner, en 1767 et 1773, de Villebois en 1788, les effroyables souffrances des victimes du 18 fructidor et de l'arrêté consulaire du 14 nivôse (4 janvier 1801), jetés sur les rives du Sinnamari, le désastre des colons de la Nouvelle-Angoulême en 1823, enfin les odieuses déportations des proscrits politiques de 1852 qu'on dirigea de Lambessa sur Cayenne, pêle-mêle avec des forçats, ont grandi encore la lugubre célébrité d'une colonie qui vaut mieux que sa réputation, et n'a besoin que de colons laborieux, dirigés avec suite et prévoyance, pour devenir un de nos plus riches et de nos plus féconds établissements français d'outre-mer. (V. plus bas, page 476.)

2° EXTRAITS ET ANALYSES

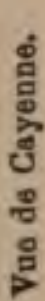
Cayenne.

« Vue à vol d'oiseau, la Guyane apparaît comme une mer de feuillage. C'est l'expression la plus complète de la puissance de la sève tropicale. A part quelques contre-forts éloignés de la grande chaîne des Andes, qui coupent à angle droit les rivières et en interrompent le cours navigable à une vingtaine de lieues de leur embouchure, la Guyane est un pays de plaines, d'où s'élèvent quelques sommets isolés, semblables à des îles sortant de la mer.

» L'aspect de Cayenne, vue de la rade, est des plus pittoresques. Ces montagnes verdoyantes, ces bouquets de palmistes et de cocotiers qui s'emmêlent aux maisons, la forme des édifices, la bordure de palétuviers qui termine le panorama, tout cela réalise l'idée qu'on se fait d'une ville créole. Quand on descend à terre, l'impression est encore plus complète. Maisons et population sont à l'avenant. Les vitres sont inconnues et les appartements sont défendus contre le soleil et la pluie par des galeries extérieures fermées de nattes vertes et de jalousies mobiles qui laissent largement circuler l'air. Les rues larges et médiocrement pavées, sont couvertes, en été, d'une poussière rouge, fer-

---

toire, subit à son tour une disgrâce. Accusé d'abus de pouvoir par Chanvalon, il fut, lui aussi, mis à la Bastille. Quand il en sortit, le ministre lui offrit au nom du roi une pension de 12000 livres. « Je remercie Sa Majesté, répondit Turgot, mais je ne puis accepter une pension que vous ne m'avez pas laissé le temps de mériter. » Il vécut ensuite dans une retraite obscure, et, en mourant, recommanda à ses enfants de ne pas laisser faire l'éloge de leur père.



Vue de Cayenne.

rugineuse, qui, délayée par les pluies de l'hiver, forment une boue désastreuse pour les vêtements. L'herbe pousse volontiers dans les rues ; cependant, depuis que l'administration des ponts et chaussées a des escouades de transportés à sa disposition, il y a une grande amélioration dans l'entretien de la voirie. Toutefois, dans ce pays de mœurs patriarcales et de grandes libertés, l'esprit d'indépendance descend jusqu'aux oiseaux de basse-cour et aux animaux domestiques qui prennent leurs ébats sur la voie publique avec un laisser-aller charmant, en dépit des procès-verbaux que dressent les gendarmes-cabris, agents de la police coloniale, dont le sobriquet indique la principale occupation. La propreté des rues est exclusivement entretenue par des bandes de gros corbeaux nommés *urubus*, sorte de vautours noirs d'un aspect répugnant. Ce sont les récureurs patentés qui nettoient la voie publique des immondices de toute espèce qu'on y jette [1]. Omnivores et peu délicats sur le choix de leurs aliments, ces immondes volatiles respectent tout ce qui est animé, tout ce qui est vivant, mais s'attaquent à tout ce qui est mort. Leur odeur est fétide, leur démarche lourde, leurs allures inquiètes. Quand ils sont repus, ils se perchent sur le toit des maisons. Là, ils supportent philosophiquement le soleil et les pluies du ciel. Quand revient le beau temps, ils ouvrent leurs ailes mouillées, comme un navire qui met ses voiles au sec, et tournent au vent comme de vraies girouettes, la protection municipale les couvre de son égide sacrée, ce sont des fonctionnaires inviolables : défense d'y toucher sous peine de grosse amende. Du reste, quoique doués des mêmes goûts que certains quadrupèdes que je ne nommerai pas, ils en diffèrent essentiellement en ce qu'ils ne valent quelque chose que pendant leur vie, tandis que les autres ne sont bons qu'après leur mort. »

Frédéric BOUYER,
Voyage dans la Guyane française.
(Paris, 1867, in-4°, Hachette, gravures et cartes.)

---

1. On a vu que les *zopilotes* remplissent les mêmes fonctions au Mexique, aux Antilles et en général dans toutes les régions tropicales de l'Amérique du Sud.

L'or de la Guyane française.

« Depuis longtemps déjà la foi des tribus indiennes aux gisements d'or de la Guyane se perpétuait de génération en génération. Cette croyance avait revêtu la forme mystique d'un pays lointain, l'Eldorado, dans lequel se rencontrait à profusion l'or tant désiré des Portugais ; c'était en même temps une terre promise, où toutes souffrances devaient finir, où les fruits naissaient sans culture, et qui offraient au chasseur fortuné des forêts sans bornes remplies de gibier. Ces fables avaient inspiré, à diverses reprises, l'idée de rechercher ces merveilleuses richesses.

» Parmi les tentatives infructueuses faites dans ce but, il convient de citer celle du chevalier anglais Walter Raleigh, vers la fin du seizième siècle ; de Laurent Keymis en 1596, et plus tard, en 1740, le voyage de Nicolas Horsmann, qui essaya de découvrir l'Eldorado en remontant la rivière d'Esséquibo. Après ces insuccès, l'existence du lac d'or semblait donc une chimère trompeuse et aurait été oubliée, si les peuplades indigènes qui habitent le haut des rivières n'avaient entretenu la croyance de l'Eldorado, en faisant de loin en loin quelques échanges de pépites avec les établissements de la côte[1]. Tout à coup, la tradition prit une forme précise, et il y eut un homme qui put conduire sûrement à un gisement du précieux métal. C'était un indien portugais, nommée Paoline, qui avait vécu longtemps au Brésil et qui y avait appris la manière de récolter la poudre d'or. La conviction et la chaleur de ses paroles firent passer une partie de la foi qui l'animait dans l'esprit du commandant du quartier d'Approuague, Félix Cuny. Ce dernier

---

1. Un ingénieur civil, M. Alphonse Ride, crut, il y a trente ans, avoir retrouvé l'Eldorado des vieilles traditions dans la province d'Upata (Guyane venezuelienne). On y exploite en effet depuis quelques années des mines d'or d'une grande richesse. Il y a là une véritable Californie avec des mineurs de toutes les nations du monde ; les principales mines sont celles de Caratal et Callas, découvertes en 1839 par le docteur L. Plassard, dans le lit du Yuruari et visitées en 1868 par l'Anglais Foster qui a reconnu la parfaite véracité des récits de Walter Raleigh. (V. *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1851 ; *l'Eldorado, Voyage aux mines d'or d'Upata.*)

déploya, pour l'accomplissement de ses idées, cette remarquable intelligence, cette ténacité virile dont les anciens colons se souviennent encore, et quelques mois plus tard le premier placer de la colonie était fondé. Paoline mourut à l'hôpital, soigné aux frais de la ville de Cayenne, et Félix Cuny fut lâchement assassiné dans les grands bois, par quelques misérables auxquels son or faisait envie.

» Ainsi périrent les deux inventeurs de la fortune future de la colonie, le premier laissant une mémoire modeste, mais non oubliée, et le second illustrant, pour sa part, une famille dont le nom est si justement aimé et honoré à la Guyane française.

» Pour apprécier toute l'importance des gisements aurifères de la Guyane, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de ce pays. Sur une longueur de côte d'environ quatre-vingts lieues, viennent se jeter ces belles rivières : le Maroni, la Mana, le Sinnamary, le Mahury, l'Oyapok, l'Approuague, voies immenses, par lesquelles s'écoulent à la mer les eaux des pluies équatoriales. Ces rivières, dont les rives boisées et giboyeuses offrent au voyageur les ressources de la chasse et de la pêche, sont les artères par lesquelles l'homme s'avance au cœur du pays, à la recherche des zones aurifères. Un à un ces bassins ont eu l'attrait de l'inconnu, et le désir d'y pénétrer s'est emparé de pionniers hardis qui partaient à la recherche du précieux métal. Dans ces courses lointaines chacun n'était pas heureux, et tous n'arrivaient pas au but ; les rapides et les sauts de ces rivières, dont les Indiens seuls connaissent les passes, ont été souvent la barrière devant laquelle sont venus échouer les plus grands efforts.

» Mais si les expéditions sont pénibles, il est juste de dire qu'il n'est pas de rivière à la Guyane qui n'ait offert de l'or ; l'Oyapok seul n'a pas encore été visité au point de vue des recherches minières, et il est presque certain qu'il viendra compléter, à l'est, cette énorme région de terrains aurifères qui s'étend du Maroni à l'Oyapok, sur une longueur de quatre-vingts lieues. Quant à la profondeur de cette zone, il est difficile de la fixer dès à présent, mais elle n'est

pas inférieure à dix lieues, au point le plus étranglé de son parcours, et elle s'étend beaucoup plus dans certaines loca-



Lavage de l'or.

lités. Plus haut, dans les rivières, et au cœur même du pays, il existe probablement une seconde région dans laquelle on trouvera des terrains contenant de l'or..... »

L'or se rencontre dans les filons quartzeux et dans les alluvions des

criques. Actuellement ce sont ces derniers gisements qui sont exploités par les mineurs.

» Une végétation puissante et majestueuse couvre les collines, les bas-fonds et les plaines. Aussi loin que la vue puisse s'étendre, on n'aperçoit que la tête des arbres séculaires, et lorsque le vent agite ces cimes feuillues, on dirait une vaste mer de verdure ondulant dans un lointain sans limite. Au sein de ces bois inconnus, sous les voûtes immenses du feuillage, le chercheur d'or se dirige à la boussole; il demande tout à la forêt vierge : abri, nourriture, fortune. Dans la colonie on dit indifféremment : « Aller aux grands bois » ou « se rendre aux placers. » C'est au milieu de cette grande nature, loin des hommes et du monde civilisé, que le chercheur d'or est appelé à vivre et à travailler. Les ouvriers de race blanche supportent mal le travail sous ce climat brûlant, et ne sont utilisés sur les placers que comme scieurs de long. Ce sont généralement des transportés libérés qui ont appris leur métier sur les exploitations de bois du service pénitentiaire ; il est rare que l'on ait à se plaindre de leur conduite. Le gros des ateliers se compose de nègres ou d'émigrants hindous, engagés pour cinq ans[1]. Ces derniers sont loin de posséder les muscles et la force des nègres, mais leur intelligence, leur docilité et leur obéissance remplacent, et au delà, la vigueur qui leur fait défaut; tandis que les premiers ne sont encore qu'au dernier éche-

1. L'abolition de l'esclavage, qui a été un des grands bienfaits du dix-neuvième siècle, a fait renaître le problème du travail dans les colonies tropicales. Emancipés, les nègres ont à peu près cessé de travailler. Vivant de peu, dans des pays où les ressources sont infinies et les besoins très limités, indolents par nature, ils ne désirent de salaires que pour acheter du rhum ou des colifichets de toilette. Pour les remplacer sur les plantations, on a imaginé d'importer des travailleurs libres, mais engagés, des coolies indiens et chinois. M. le docteur François, médecin de Cayenne, en visitant les placers où sont employés ces Asiatiques, a constaté une effrayante mortalité. D'après ses recherches, on a introduit, en vingt-deux ans, à la Guyane, 8372 immigrants. Sur ce nombre, 675 ont été rapatriés, 4223 existent encore à la Guyane ; les autres, c'est-à-dire 4522, plus de la moitié, sont morts. Le pécule emporté par les rapatriés s'élevait à 42095 francs, soit 99 fr. 70 pour chacun. Il faut ajouter que les Hindous sont pour la plupart de détestables travailleurs qui passent deux cent cinquante à trois cents journées par an à vagabonder. M. François conclut que les coolies ne remplaceront pas les nègres dans les colonies, qu'ils ne sont pas plus capables d'y travailler et d'y vivre que les Européens, et il se plaint du recrutement fait par les agences indiennes, dont les procédés ne sauraient fournir de bons sujets. (V. à ce sujet une très intéressante analyse de M. Alglave, *Revue scientifique*, 14 février 1880.)

lon de la hiérarchie humaine, ceux-ci ont derrière eux les siècles de la civilisation indienne, et l'on sent qu'ils appartiennent à une race qui a tenu un rang important dans l'histoire et la tradition. Aussi sont-ils recherchés sur beaucoup de placers, et, chaque fois qu'ils sont conduits avec douceur et intelligence, ils forment un atelier de mines qui rend de véritables services. »

De la Bouglise, *Les placers de la Guyane française.*
(*Journal officiel*, 20, 21 et 22 juin 1874.)

Les trois Guyanes.

Dans la **Guyane anglaise**, les recherches de l'or ont été plus récentes que dans les deux colonies voisines. Elles ne datent guère que de 1880. Mais elles ont pris récemment une extension considérable. Les districts aurifères par excellence sont ceux que traversent le **Puruni** et le **Potaro**, tributaires de la rivière Essequibo, surtout le Potaro, la superbe rivière où les voyageurs anglais *Im Thurm* et *Brown* ont découvert la splendide cascade, haute de 250 mètres, qui dépasse le Niagara. Le gouvernement anglais n'accorde que des concessions de 20 hectares; le pays se peuple plus facilement. Déjà les extractions d'or dépassent par an 10 millions.

Mais la **Guyane anglaise** tire sa plus grande fortune de ses plantations de sucre et de ses fabriques de tafia. Il en est une sur le bord de la rivière *Demerara*, *Diamond-Estate*, qui a 2234 hectares, récolte 5500 t. de sucre, fabrique 2450 barriques de rhum, et occupe 3000 Hindous et 790 nègres, Chinois et Portugais. Les autres plantations sont celles du cacao, des cocotiers, des bananiers.

La **Guyane hollandaise** compte 107 plantations de même nature, mais bien moins actives. La valeur de leurs exportations n'est que de 10 millions environ; celle de la Guyane anglaise de 50 à 60.

« La **Guyane française**, écrit M. Verschuur, forme un triste contraste avec ses deux voisines. Les quelques plantations peu importantes qu'elle possède n'ont fourni dans la même année que 52000 kilos de sucre, 17000 kilos de café et 26000 kilos de cacao. Ce rendement est même insuffisant pour les besoins de la colonie; il n'est pas étonnant en effet que le café qu'on boit à Cayenne vienne de Paris, ainsi que le riz et d'autres denrées coloniales qu'il serait facile de cultiver. » (*Voyage aux trois Guyanes.*)

Les cultures sont tout à fait négligées dans la **Guyane française**, malgré la prodigieuse fertilité du sol. L'habitant ne cultive que ce dont il a besoin pour vivre. Une des causes de cet abandon de la terre est l'exploitation des mines d'or qui attirent les bras valides dans les placers par l'appât des gros salaires et de la vie capricieuse et accidentée en pays sauvages. « L'or a tué l'agriculture. Sans vouloir attribuer à la » découverte de l'or une influence funeste sur le pays, reconnaissons que » si la Guyane produit de l'or, elle ne nourrit pas ses habitants. Il faut » bien avouer que si l'on retranchait l'or brusquement, il ne resterait plus » à Cayenne que des fonctionnaires et leurs fournisseurs. Tout le mouve- » ment commercial actuel de la colonie n'est provoqué que par l'or. L'in-

» dustrie minière est la seule qui actuellement emploie des bras. Pour » nourrir, habiller ses ouvriers, approvisionner et entretenir ses chantiers, » elle a, à Cayenne, et ailleurs, de nombreux dépôts. La recherche » de l'or seule attire encore ici quelques Européens qui bravent, dans » la perspective d'une richesse promptement acquise, tous les dan- » gers qu'on leur a fait entrevoir en Guyane. Mais l'or, par la concurrence » du prix des salaires, contre lesquels l'exploitation agricole ne peut lutter, » accapare tous les bras au détriment de la culture. Les négociants qui » fournissent des vivres et du matériel pour les placers retournent en » France leur fortune faite. Il en est de même des chercheurs d'or. La plu- » part s'en vont jouir dans la métropole de la fortune qu'ils ont acquise. » Que reste-t-il pour la Guyane? Rien ou presque rien. Enfin, ces Eu- » ropéens, transportés sans transition des pays tempérés sur le sol des » forêts vierges de l'Equateur, s'en retournent malades ou affaiblis par » leur séjour dans un pays non assaini encore, et leurs récits ne sont pas » faits pour encourager ceux qui pourraient venir en Guyane s'installer » à demeure. » (*Notices coloniales*, t. III, *Ministère de la marine*, 1885.)

La faune de la Guyane.

« Depuis quelques années, on a signalé dans les forêts des Guyanes un ennemi de plus pour l'homme. C'est une petite mouche sans dard ni venin, inoffensive en apparence, et cependant plus redoutable que le tigre et que le serpent. Les naturalistes l'ont baptisée *Lucilia hominivore*, et cette épithète justifiée par une fatale expérience dépeint ce terrible fléau. La mouche anthropophage, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'a ni l'aiguillon de la guêpe ni le bourdonnement du frelon, elle ressemble fort à la mouche vulgaire de la viande; rien ne la signale ni ne la dénonce aux victimes qu'elle va frapper. Elle s'introduit dans le nez ou dans les oreilles de l'homme endormi, et dépose ses œufs dans ces cavités qu'elle se hâte d'abandonner. Les sinus du nez et le tympan deviennent des ruches où se consomment toutes les métamorphoses de l'insecte et d'où l'essaim prendra son vol. Les désordres occasionnés par la présence de ces milliers de larves aux abords du cerveau amènent une méningo-céphalite qui emporte le malade au bout de quelques jours avec des souffrances intolérables. La plupart des transportés attaqués par la Lucilia hominivore ont succombé malgré les secours de la science. Les cures que l'on a obtenues sont des exceptions. Sur une douzaine de morts constatées, on cite trois ou quatre guérisons[1].

1. M. Jules Crevaux parle dans le récit de son voyage en Guyane des *chiques* et des *tiques* empoisonnées, « qui font dans la peau de ses orteils des ravages » diaboliques. Je n'ai pas fermé l'œil et, au réveil, je vois sur l'extrémité des » orteils de petites vésicules remplies d'eau. Une jeune femme se met à l'œuvre

» Jamais pays ne fut plus peuplé d'insectes que la Guyane, jamais l'entomologiste ne trouvera mine plus féconde. Formes étranges, couleurs étranges, tout est réuni pour séduire les regards et captiver l'attention. Le Maroni est une terre promise pour le collectionneur le plus insatiable. Le fulgore porte-croix, le fulgore porte-lanterne, le charançon bleu pointé de noir, l'arlequin dont le nom indique l'habit, la mouche-éléphant, l'actéon, toutes les raretés, toutes les variétés de cette immense famille des coléoptères, des diptères, des hémiptères, etc., s'y rencontrent. Les papillons les plus splendides, soit diurnes, soit nocturnes, surprennent par la bizarrerie de leurs dessins et la perfection de leurs organes, et les mouches à feu emplissent l'air de gerbes d'étincelles. La plupart de ces insectes sont inoffensifs; mais quelques-uns sont de vrais démons cachés sous une enveloppe microscopique, et les plus petits sont trop ouvent les pires[1].

» .....Trois ennemis gardent les territoires de chasse : le vampire[2], la gymnote et le serpent. Le vampire (*ferrovolador*) est une grosse chauve-souris d'un brun sombre, presque noir, un peu plus clair sous le ventre. Il est très commun dans nos bois de la Guyane, et suce le sang des bestiaux et des hommes endormis. Son instinct lui indique l'endroit d'où le sang s'écoule le plus facilement. C'est derrière l'oreille qu'il pique les bestiaux; c'est aussi là, ou encore au gros orteil qu'il s'attaque à l'homme. Pendant la succion, il ne cesse d'agiter ses ailes,

---

» avec un os taillé en pointe, et retire onze cadavres de cette affreuse puce pé- » nétrante que les Roucouyennes appellent *chiqui.* L'opérateur m'offre les pre- » miers parasites qu'elle retire pour les mettre sous ma dent. Je ne puis me » résoudre à l'usage des Ouayanas, qui croquent leurs *chiques* au fur et à me- » sure de l'extraction. Je demande à un Indien : Pourquoi manges-tu tes » chiques? Il me répond : Parce qu'elles m'ont dévoré les pieds. » (*De Cayenne aux Andes; Exploration de l'Oyapok; Tour du monde*, 1880.)

1. M. Bouyer cite les moustiques appelés *maringouins* et *maques*, dont les piqûres sont intolérables; les fourmis noires qui dévastent les plantations ; les *scorpions*, les *termites*, les *scolopendres*, les *yules* et la hideuse *araignée-crabe*, qui fait la guerre aux oiseaux-mouches et aux colibris; elle est armée de pinces recourbées comme celles d'un crabe. Sa morsure cause la fièvre; son contact seul provoque une inflammation de la peau. On en trouve qui, les pattes étendues, mesurent près de huit pouces de diamètre.

2. « Les vampires sont des chauves-souris un peu plus petites, mais de tout » point semblables à celles qui, chez nous, commencent à se mettre en chasse » au coucher du soleil. Plusieurs de nos hommes ont été mordus jusqu'à trois » fois en une seule nuit : au bout des doigts et des orteils, sans que le dormeur » se réveille, sans qu'il éprouve même le moindre cauchemar, elles enlèvent un » tout petit morceau de chair; ces blessures coulent abondamment; le matin, » au réveil, on est tout effrayé de se trouver dans une mare de sang. » (Armand Reclus, *Explorations aux isthmes de Panama et de Darien.*)



Vue d'Approuague.

dont le mouvement produit une sorte de fraîcheur qui endort la douleur. Une nuit que j'avais pendu mon hamac entre deux arbres, je fus ainsi piqué par un vampire. J'éprouvais une sensation dont je ne pouvais me rendre compte; quelque chose comme un lourd cauchemar pendant lequel il me semblait que des ailes frôlaient mon visage. Je fis un effort instinctif de résistance contre cette agression que je regardais cependant comme l'effet d'un rêve, et je cachai ma tête sous mon drap. L'animal s'en prit à mon pied qui sortait nu du hamac. Quand je me réveillai le lendemain, je m'aperçus avec étonnement que le bout du hamac était couvert de sang. Je voulus me lever, et c'est alors que je sentis la douleur et la faiblesse. La blessure était presque imperceptible : on eût dit une piqûre d'épingle. Mais je ne pouvais m'appuyer sur ce pied, et je fus plusieurs jours à me remettre.

» .... On rencontre souvent dans les pripris (marais couverts de roseaux) et les ruisseaux la gymnote, vulgairement appelée couleuvre ou anguille électrique, qui jouit des mêmes propriétés que la torpille. La torpille est un poisson de mer, cartilagineux et aplati, semblable à la raie. La gymnote varie entre un et deux mètres de longueur; on assure en avoir trouvé de plus longues, mais ce sont les géants de l'espèce. Le corps est d'un bleu de plomb, sans écailles, la peau gluante. Une nageoire pareille à la quille d'un vaisseau lui court tout le long du ventre, depuis la tête jusqu'à la queue. Les secousses électriques que donne la gymnote sont des plus violentes. L'eau transmet le choc engourdissant, et le fluide que cette anguille dirige à volonté lui sert de défense contre ses ennemis et d'attaque contre les animaux dont elle veut faire sa proie.

» ..... La Guyane renferme toutes les espèces de serpent, les plus venimeuses comme les plus inoffensives, depuis le serpent corail, qui n'est parfois pas plus grand qu'un ver de terre, jusqu'au boa qui atteint d'énormes proportions. Le serpent est partout, dans l'herbe et sous la pierre, caché dans le tronc de l'arbre mort, pendu aux branches, brillant au ciel, ou dérobé dans l'ombre. Avec l'habitude que l'on a de dormir fenêtres et portes ouvertes, le serpent a ses grandes et petites entrées dans les maisons. Vous pouvez l'avoir pour camarade de lit ou le trouver au matin dans vos pantoufles... Le *grage* de la Guyane est le *trigonocéphale* de la Martinique. On l'appelle grage, du nom de la râpe qui sert

au manioc[1], et dont sa peau présente les rugosités. Le serpent à sonnettes, le serpent-corail, le serpent-liane, le serpent-perroquet, le serpent-aye-aye occupent la tête de la liste parmi les plus redoutables..... »

Frédéric Bouyer, capitaine de vaisseau,
Voyage dans la Guyane française.
(Paris, 1867, in-4°, Hachette ; gravures et cartes.)

La forêt vierge.

« La Guyane est recouverte d'une immense forêt qui généralement n'est interrompue que par des cours d'eau et de rares éclaircies dans les endroits où le sol n'est pas assez fertile pour nourrir des arbres. Les terrains qu'on appelle savanes sont recouverts de graminées et servent à l'alimentation du bétail qu'on y laisse paître en toute liberté. Les savanes occupent le bas des Guyanes, près du littoral ; nous n'en avons rencontré qu'une seule dans l'intérieur ; c'est près du village de Cotica, dans le pays des Bonis.

» Peu de personnes se font une idée exacte de la forêt équatoriale. Les dessinateurs et les romanciers ont habitué le public à voir dans ces forêts des palmiers sans nombre, des arbres aux formes bizarres, recouverts de parasites et entremêlés de lianes courant de branche en branche comme des cordages aux mâts d'un navire. Cette description n'est guère vraie que pour les petites îles de la côte des Guyanes et pour le bord des rivières près de leur embouchure.

» La forêt vierge, le grand bois, comme on l'appelle en Guyane, se présente sous un aspect froid et sévère. Mille colonnades ayant 35 ou 40 mètres de haut s'élèvent au-dessus de vos têtes pour supporter un massif de verdure qui intercepte presque complètement les rayons du soleil. A vos pieds, vous ne voyez pas un brin d'herbe, à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquent. Souvent ces colonnades, trop faibles pour résister aux tempêtes, sont sou-

1. « Le manioc est le blé de la Guyane. Cet arbuste se termine par une racine tuberculeuse qui a la singulière propriété de fournir en même temps un violent poison et une excellente substance alimentaire. Il faut séparer l'une de l'autre. L'opération est simple et permet de faire entrer dans la consommation cette farine qui, sous les noms divers de *couac*, de *sagou*, de *tapioca*, est de si grand usage dans le monde des trois continents. » (Du même auteur.)

tenues par des espèces d'arcs-boutants ou béquilles comparables à celles des monuments gothiques désignées sous le nom d'arcabas. Sur le sol, à part quelques fougères et d'autres plantes sans fleurs, gisent des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissure.

» L'air manque. « On y sent la fièvre, » me disait un de mes compagnons. La vie paraît avoir quitté la terre pour se transporter dans les hauteurs, sur le massif de verdure qui forme le dôme de cette immense cathédrale. C'est à cette hauteur de 40 mètres que l'on voit courir les singes; c'est de là que partent les chants de milliers d'oiseaux aux plumages riches et variés. Au niveau des cours d'eau, la végétation perd sa sévérité pour gagner en élégance et en pittoresque. Ici le soleil est le privilège des plus grands arbres, qui s'élancent au-devant de lui; mais les plus petits trouvent aussi leur part de chaleur et de lumière. Les herbes, les arbrisseaux, prenant tout leur développement, sont couverts de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes. Le hideux champignon, l'obscure fougère font place à des plantes aux feuilles riches en couleurs, aux fleurs élégantes. Des lianes s'élèvent du sol jusqu'au sommet des plus grands arbres, en prenant des points d'appui sur les arbrisseaux qu'elles rencontrent. Ce sont des traits d'union entre les grands et les petits. La lumière également partagée engendre l'harmonie, non seulement dans le règne végétal, mais encore dans le règne animal. Là-bas, c'est la bête fauve et le hideux crapaud; ici, ce sont des animaux de toute espèce qui viennent partager, tous ensemble, les bienfaits de la nature. »

Jules Crevaux,
Voyage d'exploration dans l'intérieur des Guyanes.
(*Tour du Monde*, 1879, 1er semestre.)

Les explorations de Jules Crevaux. — Le docteur Jules Crevaux est né le 1er avril 1847 à Lorquin, village de la Meurthe, qui n'appartient plus à la France depuis le traité de Francfort de 1871. Il fit ses études au lycée de Nancy, à la faculté de médecine de Strasbourg et à l'école de médecine navale de Brest, fut nommé aide-médecin de la marine en 1868, et débuta dans la carrière maritime sur le transport *la Cérès*. M. Lejanne, son condisciple, son compagnon de voyage et son ami, a dit de lui : « Ce qui l'attirait dans notre école (à Brest), c'était le désir de » visiter des régions peu connues, la certitude de courir le monde, les » périls et les émotions de la vie de marin, car le danger, il l'aimait... » Petit, trapu, d'une vigueur peu commune, il avait le front élevé et une » flamme dans les yeux; questionneur plutôt que conteur, on devinait

» en lui l'homme avide de savoir; il était doué d'une grande sagacité...
» Il était excellent camarade, indulgent à tous, dévoué à ses amis; son
» tour d'esprit était vif, enjoué; ses mots justes, spirituels, jamais mé-
» chants. »

En 1870, à son retour de Guyane, il obtient un emploi dans le quatrième bataillon de marins de Cherbourg. Fait prisonnier au combat de Fréteval, près de Vendôme, il s'échappe, traverse les lignes prussiennes et regagne l'armée de l'Est, où il est blessé. Il se fait alors recevoir docteur en médecine et s'embarque bientôt pour la côte d'Afrique, à bord de l'aviso *le Lamothe-Piquet*. Il parcourt de nouveau la Guyane, le Brésil, la République Argentine, et publie dans la *Revue coloniale* le résultat de ses observations.

En 1876, le ministre de l'instruction publique confia à Jules Crevaux une mission officielle : il devait partir de Cayenne, remonter le Maroni, franchir les monts Tumuc-Humac que personne n'avait encore visités, et descendre le Yari, affluent de l'Amazone, en un mot, explorer la contrée où les anciens géographes plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado. Une épidémie de fièvre jaune l'arrêta six mois à Cayenne et aux îles du Salut; il en combattit les ravages avec un admirable dévouement, et faillit en être victime. Le gouvernement le récompensa par la croix de la Légion d'honneur.

Il partit en juillet 1877 et s'embarqua en pirogue sur le Maroni, qu'il remonta péniblement jusqu'à sa source. La fièvre le retint un mois chez les Bonis, descendants des nègres esclaves révoltés contre la Hollande en 1772; il profita de ce séjour forcé pour étudier l'histoire, les mœurs, la religion et le langage de cette tribu, et il y fit la connaissance du fidèle Apatou, qui depuis le suivit partout, et le servit avec un dévouement sans bornes. Le docteur ne trouva pas l'Eldorado, et pour cause; mais il franchit la chaîne de Tumuc-Humac, arriva aux sources de l'Apaouani, affluent du Yari, et descendit le Yari sur une embarcation creusée dans un tronc d'arbre, à travers d'effroyables rapides et des cataractes, dont l'une ne mesure pas moins de 20 mètres de hauteur, et que les Indiens Roucouyennes eux-mêmes n'avaient jamais osé franchir. Le 30 novembre 1877, ayant parcouru un itinéraire de 2000 kilomètres, et exploré des régions inconnues en grande partie, Crevaux arrivait au Para.

Quelques mois plus tard, à peine remis de ses fatigues, l'intrépide voyageur regagnait la Guyane. Il se proposait cette fois d'explorer l'Oyapok, qui limite à l'est la colonie française, et, en remontant cette rivière, dont le cours n'a été relevé qu'en partie par Grillet et Bechamel en 1674, Leblond en 1780, Bodin en 1823, Leprieux en 1832, il voulait rejoindre le Parou, affluent inconnu de l'Amazone. Malgré les rapides qui barrent la navigation, l'Oyapok fut remonté rapidement; Crevaux évalue sa longueur à 485 kilomètres environ, en comptant les détours; son débit est plus considérable que celui du Rhône et de la Loire, qui mesurent pourtant plus de kilomètres.

Les difficultés commencèrent au moment de franchir les monts qui séparent l'Oyapok du bassin amazonien. Tantôt il fallait se frayer une route avec la hache à travers la forêt, tantôt lutter contre les bêtes, traverser des torrents, supporter les insomnies, la fièvre, les piqûres venimeuses des guêpes et des scorpions, etc.; rien n'arrêta le docteur, jamais il ne cessa de faire des observations sur les plantes, les animaux, les individus. Les mœurs des Roucouyennes ont fourni à son journal bien des pages curieuses, et il a pu suivre dans tous ses détails la préparation mystérieuse du poison des flèches, ou curare (*urari*). Il leva le cours du

fleuve Parou, faillit cinq ou six fois se noyer dans ses chutes, et regagna l'estuaire de l'Amazone.

Sa mission était accomplie; mais, au lieu de rentrer en France, il songea à une autre expédition. Un vapeur remontait l'Amazone, et devait s'engager dans le Rio Iça, navigable jusqu'au pied des Andes : il s'y embarqua. Chemin faisant, il releva le cours de cette rivière, et, arrivé au pied des Andes, il atteignit le Yapoura à sa source. Accompagné du fidèle Apatou et d'un bandit redoutable, Santa-Cruz, qui seul consentit à le suivre, il descendit pendant 500 lieues l'Yapura, dressant des cartes, collectionnant des plantes et des insectes, et étudiant les coutumes des tribus riveraines, les Oüitotos anthropophages, qui fabriquent des flûtes avec des ossements humains, et qu'il surprit un jour occupés à faire bouillir dans une marmite une tête d'Indien. « Voilà quarante-trois jours, » écrit le voyageur, que nous couchons par terre sous des pluies torren- » tielles, n'ayant pour abri qu'un petit toit que nous faisons chaque soir » avec des feuilles. Il n'est pas étonnant que tous nos hommes soient » pris par la fièvre... Je suis obligé de me mettre moi-même aux avi- » rons. » Enfin, ils arrivent à la mer et s'embarquent pour Saint-Nazaire. « En résumé, j'ai exploré dans mes deux voyages six cours » d'eau, deux fleuves de la Guyane, le Maroni et l'Oyapok, et quatre » affluents de l'Amazone, le Yari, le Parou, l'Iça et le Yapura. Si le » Maroni, l'Oyapok et l'Iça étaient un peu connus, je puis dire que le » Yari et le Parou étaient absolument vierges de toute exploration. Quant » au Yapura, qui mesure 500 lieues, il était inconnu dans les quatre » cinquièmes de son parcours. » On comprend que la Société de géographie de France, pour récompenser tant d'héroïsme et reconnaître de si beaux résultats, ait décerné dans sa séance du 16 avril 1880 une médaille d'or à Jules Crevaux.

Deux mois après, le 6 août 1880, Crevaux se remettait en route, accompagné de son ami, M. Lejanne, pharmacien de marine, d'un matelot nantais, François Burban, et du brave Apatou qu'il avait amené à Paris avec lui. Cette fois, il se proposait de remonter le Magdalena, fleuve colombien, jusqu'à Neiva, point extrême où s'arrête la navigation, et là, de franchir les Andes, pour suivre dans toute sa longueur un des affluents inconnus du haut Orénoque. Ce fut le Guyabero ou Guaviare (fleuve des goyaves) qu'ils choisirent : il était totalement inconnu. En lançant leur radeau dans le courant de la rivière, les voyageurs la baptisèrent du nom de Rio Lesseps. Ils coururent dans cette navigation d'effroyables périls, tantôt précipités dans les rapides des *angosturas* ou défilés, tantôt lancés contre des rochers ou des troncs d'arbre, tantôt épiés par les jaguars errants sur les rives, ou menacés par les alligators, qui, un jour, happèrent le nègre Apatou : le docteur l'arracha à la gueule du monstre, mais non pas tout entier; un lambeau du mollet était resté entre les dents du saurien. Dans cette expédition à travers des contrées souvent désertes, où ils furent plus d'une fois en proie à la famine, les voyageurs perdirent un des leurs, Burban, qui fut piqué par une raie venimeuse et succomba après trois jours de souffrances. Crevaux termina son voyage par un séjour de deux semaines chez les Indiens Guaraounos, qui habitent le delta de l'Orénoque. En étudiant le pays et les mœurs de ces tribus, il contracta les germes d'une fièvre pernicieuse qui faillit l'emporter. A peine rétabli, il rapporta en France ses collections anthropologiques et botaniques, et écrivit le récit du voyage, le dernier qu'ait tracé sa plume. Le gouvernement le promut au grade d'officier de la Légion d'honneur.

Le démon des voyages vint bientôt le reprendre. Son activité, son énergie, son mépris du danger, la promptitude de ses décisions, sa passion pour la science lui firent oublier le soin de sa santé. Huit mois après son retour de l'Orénoque, il partait pour Buenos-Ayres. Il voulait traverser le continent américain du nord au sud, et explorer le vaste espace, en grande partie inconnu, qui sépare le Rio de la Plata de l'Amazone. Les Chambres lui votèrent un crédit de 70000 francs : un astronome, M. Billet, un dessinateur, M. Jules Ringel, un timonier, M. Ernest Haurat, un aide, M. Didelot, l'accompagnaient. La mission arriva à Buenos-Ayres à la fin de décembre 1881. Ne jugeant pas la saison favorable à une exploration par le haut Paraguay, Crevaux modifia son itinéraire, et se décida à pénétrer dans l'intérieur en suivant le cours du Rio Pilcomayo. Il s'engagea hardiment dans le désert du Gran-Chaco : au commencement de mars 1882, il était à Tarija (Bolivie) avec dix-neuf hommes bien armés, et s'embarquait sur le Pilcomayo, qu'il devait descendre dans toute sa longueur.

Trois mois après, des dépêches venues de Tarija apprenaient à la France la douloureuse nouvelle du massacre de la mission. Le rapport du sous-préfet de la province du Gran-Chaco annonçait que le docteur et dix-sept hommes embarqués sur trois canots avaient atteint Teyo, capitale des tribus d'Indiens Tobas. Crevaux avait débarqué et commençait à distribuer des présents aux indigènes, lorsque ceux-ci, très nombreux, après quelques fausses démonstrations de bon accueil, se ruèrent subitement sur les voyageurs et les tuèrent à coups de couteau.

« La mort du docteur Crevaux, écrit M. Paul Armand, est un deuil pour » notre pays. Par l'élévation de son caractère, par son ardent patrio- » tisme, par sa bravoure à toute épreuve, par les services éminents » qu'il avait déjà rendus à la géographie, il s'était fait un nom illustre » parmi les grands explorateurs modernes dont notre siècle est si fier[1]. »

Les voyages de M. Thouar. — Un intrépide explorateur, M. Thouar, reprit les projets du docteur Crevaux, et partit au mois de septembre 1882, pour aller à la découverte des restes de la mission, et délivrer les captifs qui étaient peut-être encore vivants chez les Indiens Tobas. De Santiago il se rendit à la Paz et à Tarifa. Le gouvernement bolivien mit à sa disposition une poignée d'hommes, et il s'enfonça résolument dans le Chaco boréal. Sur les bords du Pilcomayo, il invita les capitaines Tobas à une entrevue, et apprit d'eux que deux des survivants étaient morts chez les Indiens de privations et de souffrances, après six mois de captivité. Il put recueillir quelques instruments à demi brisés, des notes, un croquis de l'infortuné voyageur. « Dans une de mes entrevues avec les » Tobas, écrit M. Thouar, je leur demandai pourquoi ils avaient tué le

1. V. sur Jules Crevaux la notice du docteur Lejanne (*Tour du Monde*, 30 septembre 1882); un excellent article de M. Paul Armand, secrétaire général de la Société de géographie de Marseille, dans le Bulletin de cette société (nº de juillet-septembre 1882) ; enfin le livre récent de M. Paul Gaffarel (*Les Explorations françaises de* 1870 *à* 1881 ; Paris, in-18, Degorce-Cadot). Nous ne saurions trop recommander à l'attention de nos lecteurs cet ouvrage de vulgarisation patriotique, où le savant auteur de l'*Histoire de la Floride française*, lauréat lui-même de la Société de géographie de Paris, a résumé sous une forme attrayante les récits de nos héros voyageurs, et démontré une fois de plus, par la vive exposition des faits, que la France continuait à tenir noblement sa place dans l'œuvre de la conquête de la terre par la science et par l'humanité.

» docteur Crevaux et ses compagnons; me prenant pour son frère, ils me » répondirent : Ton frère nous l'avons tué, parce que ceux de ta couleur » ont tué les nôtres. » Le fait était vrai. Pendant que Crevaux explorait le Chaco, une expédition militaire avait été lancée contre les Tobas, injustement accusés d'un vol de chevaux commis par des pillards de Yacuiva au préjudice d'un commandant militaire bolivien. Vainement Crevaux avait protesté contre cette expédition au moins inopportune; l'escorte tua 12 Indiens et ramena 7 enfants prisonniers. Crevaux essaya par des présents et des messages de paix d'atténuer l'effet de ce rapt. Mais les Tobas avaient résolu de se venger. Ils guettèrent au passage la mission française et bolivienne embarquée sur le Pilcomayo, l'invitèrent perfidement à manger avec eux, sur le sable de la rive, du poisson et de la viande, et la massacrèrent à coups de massue et de couteau. Cinq Français, douze Argentins, douze Boliviens avaient péri. Leurs corps furent coupés en morceaux, et chacun des capitaines Tobas en emporta dans son rancho comme un trophée de victoire. Les Indiens se partagèrent les bagages, armes et munitions des victimes, et mirent le feu à leurs embarcations. Tels sont les détails que M. Thouar recueillit sur place de la bouche du jeune Bolivien Ceballos, échappé au massacre, et resté cinq mois prisonnier des Tobas.

M. Thouar remonta à son tour le Pilcomayo, fleuve sinueux et rapide, coulant en cet endroit sur un lit de sable aurifère large d'environ 200 mètres, tantôt entre de hautes berges, bordées de bouquets de saules et de grands roseaux, tantôt entre des rives argileuses, escarpées, hautes de 12 à 15 mètres. Les Tobas fuyaient devant les explorateurs. Deux fois, embusqués dans les marais et les roseaux, ils essayèrent de leur barrer le passage et firent pleuvoir sur leurs barques une grêle de flèches. Mais les remington les tinrent à distance. La crainte de périr de soif et de faim, embourbés dans les inextricables marécages du Pilcomayo, força la mission à regagner le Paraguay.

A son retour, M. Thouar fit hommage à la Société de géographie de Paris de ses collections botaniques, zoologiques, ethnographiques [1]. En 1885, il repartit pour le Paraguay, il entreprit une nouvelle exploration du rio Pilcomayo, afin de compléter les renseignements précédemment recueillis par Crevaux et par lui-même sur la navigabilité du

1. Les Tobas. « Le Toba est fort, bien musclé, grand, d'une taille dépassant » la moyenne; il a le port noble et majestueux; sa figure est encadrée de longs » cheveux noirs, droits; son teint est couleur de vieil acajou. Il a le front » étroit, les yeux légèrement obliques, les pommettes très saillantes, le nez » grossier, lourd, empâté de la pointe, la bouche grande. Les Tobas s'occupent » exclusivement de pêche et de chasse; ils se tatouent la figure, la poitrine et » les bras avec du noir qu'ils obtiennent en brûlant de la paille de maïs; leur » tatouage est élégant; ils portent dans les oreilles des rondelles de bois fort » grosses. Ils sont généralement paresseux, ne pratiquent aucune culture; » ils ont les mains si délicates que manier une hache leur donne des ampoules. » La femme toba est forte, d'un aspect agréable. Les uns et les autres ont » pour vêtement des ponchos, une ceinture de laine ou une peau de mouton. » La polygamie n'existe pas chez eux ; ils ont un profond sentiment de la famille » et un grand respect pour les vieillards. Les Tobas sont nomades. Leur » cahute est faite de branches d'arbres, en forme de cône... Ils sont vaillants, » vindicatifs, impétueux, violents; mais, quand leur colère est passée, ils sont » doux, de caractère enjoué. Ils sont d'une force herculéenne et se battent » avec le plus profond mépris de la mort. » (A. Thouar.)

fleuve; l'espoir du voyageur était d'ouvrir une route commerciale entre la Bolivie et le Paraguay, et de réserver au commerce français le bénéfice de ce nouveau débouché. (V. *Revue scientifique*, 16 février 1884, *Conférence de M. Thouar*, et *Compte rendu de la Société de géographie*, années 1884 et 1885.)

Après Crevaux, M. Coudreau, chargé d'une mission scientifique, a fait en Guyane trois remarquables explorations (1887-1891); les deux dernières, en compagnie de M. Laveau, sur le Maroni, l'Oyapok et dans les montagnes encore presque inconnues des Tumuc-Humac, dont il a découvert douze chaînons isolés et mesuré 300 sommets. Il a rapporté une foule de documents sur les productions, les richesses minérales, le climat, les mœurs, les dialectes des indigènes. La Société de géographie de Paris a récompensé d'une médaille d'or ces hardies et fructueuses campagnes. (V. la *Bibliographie*.)

Les pénitenciers.

Un décret du 8 décembre 1851 prescrivit d'envoyer à la Guyane française les libérés en rupture de ban, et les individus affiliés aux sociétés secrètes. Un autre décret du 27 mars 1852 autorisa l'envoi à la Guyane des forçats détenus dans les bagnes; un autre, du 20 août 1853, ordonna d'y transporter tous les individus, d'origine africaine ou asiatique, condamnés, dans les colonies, aux travaux forcés ou à la réclusion. La loi du 30 mai 1854 substitua définitivement la transportation aux anciens bagnes, et de nouveaux décrets, du 22 avril 1854 et du 10 mars 1855, réglèrent le fonctionnement des pénitenciers.

Les pénitenciers successivement établis furent les suivants : en 1852, ceux des *îles du Salut*, de l'*îlet la Mère;* celui de la *Montagne-d'Argent*, à l'entrée de l'Oyapok; en 1853, celui de *Saint-Georges*, plus haut sur la même rivière; en 1855, ceux de *Sainte-Marie* et *Saint-Augustin*, sur la rivière la Comté; en 1859, ceux de *Saint-Laurent* et de *Saint-Louis*, sur le Maroni; et vers le même temps celui de *Mont-Joly*, dans l'île de Cayenne. Trois bâtiments ancrés en rade de Cayenne, *la Proserpine*, *la Chimère* et *le Grondeur*, servaient en outre de pénitenciers flottants.

La plupart de ces stations étaient insalubres, et la mortalité dans les ateliers et sur les chantiers fut effrayante. Pour un très grand nombre de déportés de 1852, ce fut, comme pour les proscrits de 1797, la *guillotine sèche*. Dès l'année 1859, les établissements de la Montagne-d'Argent, de Saint-Georges et de la Comté durent être évacués. Le régime de la Guyane fut modifié. En 1867, on décida que les condamnés arabes seuls continueraient à y être déportés; les autres furent dirigés sur la Nouvelle-Calédonie. A la Guyane, on réduisit le nombre des pénitenciers; Saint-Laurent-du-Maroni est resté le centre le plus important de la colonisation. Ce pénitencier agricole s'élève à 33 kilomètres en amont de l'embouchure du Maroni. Tous les travaux de défrichements, les maisons, routes, fossés, etc.,

ont été faits par les concessionnaires, et malgré les ravages de la fièvre en 1876 et 1877, la colonie n'a pas dépéri. Saint-Laurent-du-Maroni est maintenant un bourg d'une centaine de maisons ayant église, hôpital, justice de paix, deux écoles pour cent élèves, deux casernes pour la garnison et les surveillants, un abattoir, deux magasins de vivres et de matériel, une briqueterie, une bouverie, une scierie mécanique, des chantiers de construction, une usine à sucre, etc. Une ligne télégraphique relie le Maroni à Cayenne; 50 kilomètres de routes et 6 000 mètres de voies ferrées sillonnent le pénitencier.

Les concessionnaires vivant sans le secours de l'administration sont au nombre de 637, parmi lesquels 383 Européens, 129 Arabes, 17 nègres africains, 73 de la Martinique, 25 coolies de l'Inde, 7 Chinois, 3 Annamites. Les principales ressources de la colonie sont la canne à sucre, le manioc, l'exploitation des bois, l'élève du bétail, la culture maraîchère. Deux vapeurs de commerce font deux fois par semaine le voyage de Saint-Laurent à Cayenne. Plusieurs concessionnaires, anciens condamnés, possèdent un avoir de 8 à 10 000 francs; quatre ou cinq font annuellement 50 à 80 000 francs d'affaires avec Cayenne. (V. P. Moritz, *Revue maritime et coloniale.*)

3° BIBLIOGRAPHIE

Bouyer (Fréd.). *La Guyane française.* — (Paris, 1867, in-4°.)
Coudreau (H.). *La France équinoxiale.* — (Paris, 1888.) — *Chez nos Indiens.* — (1893, in-8°.)
Durand (Abbé). *La Guyane française et le Brésil.* — (Paris, 1877, in-12.)
Duval (J.). *Les colonies et la polit. colon. de la France.* — (Paris, 1860, in-8°.)
Gaffarel (Paul). *Les colonies françaises.* — (Paris, 1888, in-8°, G. Baillière.)
Gaffarel (Paul). *Jean de Lery, la langue tupi.* — (Paris, 1877, in-8°.)
Loubère. *Situation écon. de la Guyane française en* 1874. — (Paris, 1875.)
Malouet. *Collection de mémoires et correspondance officielle sur l'administration des colonies.* — (Paris, 5 vol., in-8°, Baudouin.)
Montézon (La P. M. F. de). *Mission de Cayenne et de la Guyane française.* — (Paris, 1857, in-8°, Julien, Lanier.)
Mourié. *La Guyane française.* — (Paris, 1874, in-8°, Dupont.)
Nouvion (V. de). *Extr. des auteurs et voyag. sur la Guyane.* — (Paris, 1844.)
Sagot (P.). *Agriculture de la Guyane française.* — (Paris, 1874, in-8°.)
Sagot (P.). *Généralités sur la Guyane.* — (Cluny, 1874, in-8°.)
Saint-Quentin (Alfred de). *Introduction à l'histoire de Cayenne.* — (Antibes, 1872, in-32.)
Ternaux-Compans. *Not. histor. sur la Guyane française.* — (Paris, 1843, in-8°.)
(*MM. de Nouvion et Ternaux-Compans ont dressé l'un et l'autre le catalogue des ouvrages à consulter sur notre colonie de la Guyane : le premier en énumère* 240, *le second* 166.)

Bodham-Whetham. *Roraïma and British Guiana.* — (Londres, 1879, in-8°.)
Bodway. *Hist. of British Guiana.* — (Georgetown, 1893, in-4°.) — *British Guiana and its Resources.* — (Londres, 1895, in-8°.)
Bronkhurst. *Descr. and Hist. geogr. of Brit. Guiana.* (Demerara, in-8°, 1890.)
Im Thurm. *A. Journey into the Int. of Brit. Guiana.* — (In-8°, 1880.)

ALGLAVE. *Coolies indiens et nègres à la Guyane.* — (*Rev. scient.*, 14 fév. 1880.)
HARMAND (Dr H.). *La Guyane française et ses produits forestiers oléagineux.* — (*La Nature*, septembre 1880.)
AVRAINVILLE (A. de). *Statistique agricole et commerciale de la Guyane française.* — (*Revue maritime*, 1876, t. XLIX.)
BARVEAUX (G.). *L'or à la Guyane française.* — (*Revue maritime*, mai 1873.)
BIONNE (H.). *La Guyane française.* — (*Explorateur*, mars 1878.)
BOUGLISE (de la). *Les placers de la Guyane fr.* — (*Journal officiel*, juin 1874.)
BOUYER (Fréd.). *Voyage dans la Guyane française.* — (*Tour du Monde*, 1876.)
BROUSSEAU. *Les mines d'or et la quest. de l'Awa.* — (Fort-de-France, 1889, in-8°.)
BRUNETTI. *La Guyane française.* — (Tours, 1890, in-8°.)
CERISIER. *La France équinoxiale.* — (*Journ. de la Soc. de stat.* — Paris, 1890.)
CASTONNET DES FOSSES. *Colonisation de la Guyane française.* — (Angers, 1888, in-8°.)
CHABAUD-ARNAULT. *La Guyane fr. et la prov. du Para.* — (*Rev. marit.*, 1876.)
CHARRIÈRE (A.). *Les gisements aurifères de la Guyane française.* — (*Revue algérienne et coloniale*, septembre 1860.)
COCHUT (A.). *De la colon. de la Guyane franç.* — (*R. d. Deux-Mondes*, 1845.)
COOK. *La Guyane indépendante.* — (Bordeaux, 1889, in-4°.)
COUDREAU. *Le contesté franco-brésilien.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1890.)
CREVAUX (Jules). *Voyage au Maroni.*—(*Bull. de la Soc. de géogr.*, nov. 1878.) — *De Cayenne aux Andes.* — (*Tour du Monde*, 1881) — *Voyage d'explor. dans l'intérieur des Guyanes.* — (*Tour du Monde*, 1879. — Paris, in-4°, 1883, ill.)
DELTEIL (A.). *Notice sur la Guyane française.* — (*Bull. de la Soc. des sc. et des arts de la Réunion.*) — *Voy. chez les Indiens de la Guyane.* — (*Bulletin de la Société des sciences et arts de la Réunion*, 1870.)
DUPRÉ. *Les bois de la Guyane.* — (Nantes, 1889, in-8°.)
DUVAL (J.). *La Guyane et ses ressources.* — (*Rev. des Deux-M.*, 15 sept. 1861.)
FRANCONIE. *L'immigration à la Guyane.* — (Paris, 1879, in-32.)
HUE. *La Guyane française.* — (Paris, 1890, in-8°.)
LEJEAN (G.). *L'intérieur de la Guyane française.* — (*B. de la Soc. de géog.*, 1856.)
LAUGIER. *Considér. s. le climat et la path. de la Guyane franç.* — (1889, in-4°.)
MAGER. *Les front. de la Guyane française.* — (*Bull. Soc. géogr. com.*, 1889.)
MAUREL. *Histoire de la Guyane française.* — (Toulouse, 1890, avec cartes.)
MOREAU. *La Guyane française.* — (Explorateur, 1875.)
MORITZ. *La colonie pénitentiaire agricole de Saint-Laurent-du-Maroni.* — (*Revue maritime et coloniale*, juillet 1880.)
SAGOT (D.). *Exploit. des forêts de la Guyane française.* — (*Rev. marit.*, 1869.)
VIDAL. *Voyage d'explor. dans le haut Maroni.* — (*Rev. marit. et colon.*, 1862.)
VERSCHUUR. *Voyage aux trois Guyanes.* — (Paris, 1894, in 8°.)
X*** *Les coolies de la Guyane.* — (*Revue scientifique*, 21 juillet 1877.)

CHAPITRE VII

BRÉSIL

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Au nord-est, à l'est et au sud-est, l'océan Atlantique (développement du littoral, 7000 kilom., entre la *Guyane française* et la république de l'*Uruguay*); Au sud, une ligne qui part de la lagune de *Mirim*, remonte le *Yaguaron*, suit les hauteurs qui renferment les sources du *Rio Negro*, descend le *Rio Cuareim* et coupe le *Rio Uruguay*. L'*Uruguay* sur une

longueur de 600 kilomètres sépare le Brésil de la confédération Argentine, le *Parana* l'isole de la république du Paraguay; le fleuve *Paraguay* et le *Madeira* le séparent de la Bolivie; la frontière coupe ensuite le *Purus*, le *Jurua*, le *Jutay*, longe le cours du *Javary*, du *Marañon*, du *Putumayo*, franchit le *Rio Negro* et ses nombreux affluents, atteint les sierras *Parima*, *Pacaraima* et *Tumuc-Humac*, de là jusqu'à la mer elle n'est pas encore fixée. Les immenses espaces qui s'étendent à l'ouest et au nord, réclamés contradictoirement par le Pérou, l'Equateur, la Colombie et aussi par l'Angleterre et la France au sud des Guyanes, n'appartiennent en réalité qu'aux rares tribus indiennes qui les parcourent. Les Etats limitrophes du Brésil sont : l'*Uruguay*, la confédération *Argentine*, le *Paraguay*, la *Bolivie*, le *Pérou*, l'*Equateur*, la *Nouvelle-Grenade*, le *Venezuela*, les *Guyanes anglaise*, *hollandaise* et *française*.

Situation astronomique. — 4° de lat. N. et 33° de lat. S.; 37° et 75° de long. O.

Climat. — Variable suivant l'altitude ou les saisons; le pays est presque en entier compris dans la zone tropicale au sud et a deux saisons; la saison sèche et la saison des pluies. Le climat est généralement chaud et malsain au nord, plus salubre au centre et dans le sud.

Littoral. — Du *Rio Para* au *Maranhão*, il est bas et marécageux, couvert de bancs de sable ou de mangliers, presque inaccessible à la navigation; du *Maranhão* au cap *San-Roque*, bordé de rochers; du cap *San-Roque* au cap *San-Thomé*, creusé de baies nombreuses et coupé de magnifiques estuaires; du cap *San-Thomé* à l'île *Catherine*, traversé de montagnes escarpées dans lesquels s'ouvrent des rades commodes et sûres; de l'île *Catherine* au *Rio de la Plata*, il s'abaisse et se termine au sud par les immenses lagunes *dos Patos* et de *Mirim*. — **Iles** *Marajo*, *Caviana*, *Fernão de Noronho*, archipel de *Trinidade*, etc.

Relief du sol. — Le Brésil est un plateau incliné à l'ouest vers les bassins de la Plata et de l'Amazone, à l'est vers l'océan Atlantique. La chaine côtière est formée par les sierras de *Santa-Catharina*, *do Mar*, *Mantiqueira*, *dos Orgaos*; la ligne de partage par les sierras *Canastra*, *Pyreneos*, *Santa-Marta*, *Parexis*, *Geral*, de *Piauhy*, *dos Irmaos*, *Vermelha*, etc. La plus haute cime est l'*Itatiaya*, dans la sierra *do Espinhaço* (**2712 m.**) chaque année couverte de neige.

Cours d'eau. — Le bassin supérieur du *Paraguay*, du *Parana*, de l'*Uruguay*; le bassin central et inférieur de l'*Amazone* (4900 kilom.) et ses innombrables affluents au nombre de plus de onze cents; *Madeira*, *Tapajos*, *Xingu*, *Tocantins*, *Rio Negro*, etc; et les fleuves côtiers, *Maranhão*, *Paranahyba*, *Rio San-Francisco*, etc.

II. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — L'*Empire* héréditaire, fondé et organisé avec la dynastie de Bragance par les Actes de 1824, 1834 et 1840, a été renversé par une révolution militaire en 1889, et l'empereur, don Pédro II, exilé avec sa famille. Un congrès constituant a proclamé, le 25 février 1891, une **République** fédérative avec 20 provinces formant autant d'Etats. Le *gouvernement fédéral* maintient la Constitution, règle les contingents militaires, les affaires douanières, les postes et télégraphes. — Un *Sénat* de 63 membres, est élu pour 3, 6 ou 9 ans, à raison de 3 sénateurs par Etat; une *Chambre des députés* de 205 membres (1 par 70000 hab.) est élue pour 3 ans. Le président et le vice-président de la République sont élus pour 4 ans et doivent avoir au moins 35 ans. Toutes ces élections se font au suffrage direct : tout Brésilien est électeur à 21 ans. — Président élu (1898-1902), Dr de *Campos Salles*. — **Drapeau.** 13 bandes horizontales, alternativement vertes et jaunes; à l'angle supérieur, près de la hampe bleue, vingt étoiles blanches.

Divisions administratives : 20 *provinces* subdivisées en *comarcas*, les *comarcas* en **685** *municipios*, les *municipios* en 1553 *parochias* (paroisses). — **La** province de Rio-de-Janeiro renferme le district **Municipio neutro**, cap. *Saint-Sébastien de Rio-de-Janeiro*, capitale des Etats-Unis du Brésil. 423000 habitants; 1394 kilom. carrés.

PROVINCES	KILOMÈTRES carrés	Population 1893	CAPITALES	Population 1892
Municipio neutro	1394	406958	Rio-de-Janeiro	423000
Rio-Grande do Sul	236553	1050000	Porto-Alegre	55000
Santa-Catharina	74156	250000	Desterro	8000
Parana	221319	320000	Curitiba	34000
Saô-Paulo	290876	1500000	Sâo-Paulo	100000
Rio-de-Janeiro	68982	550000	Nictheroy	»
Espirito-Santo	44839	200000	Victoria	10000
Bahia	426427	2000000	Bahia (ou San-Salvador)	200000
Sergipe	39090	370000	Aracape	»
Alagoas	58491	550000	Maccio	»
Pernambuco	128395	1150000	Pernambuco (ou Recife)	190000
Parahyba	74731	500000	Parahyba	40000
Rio-Grande do Norte	57485	320000	Natal	15000
Ceara	104250	1000000	Fortaleza	17000
Piauhy	301797	300000	Theresina	»
Maranhâo	459884	500000	Maranhâo (San-Luiz)	35000
Para	1149712	450000	Para ou Belem	65000
Minas Gerâes (mines générales)	574855	3200000	Ouro Preto	20000
Goyaz	747311	250000	Goyas	20000
Amazonas	1897020	90000	Manaos do Barra-do-Rio-Negro	10000
Matto-Grosso (grande forêt)	1379651	100000	Cuyaba	15000
Wild Indians		600000		
	8337218	15160000		

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : *or* (10 millions par an), *fer*, *cuivre*, *argent*, *plomb*, *zinc*, *étain*; *diamants*, *émeraudes*, *chrysolithes*, *topazes*, *aigue-marines*, *améthystes*. — **Végétaux** : La flore du Brésil renferme 12000 espèces connues : bois de *charpente*, d'*ébénisterie*, de *teinture* (117 espèces), *gommes*, *salsepareille ipécacuanha*, *écorces*, *fibres textiles*; *manioc* produisant le *tapioca*, *maïs*, *banane*, *légumes* et *fruits* variés; *café*, *coton*, *canne à sucre*, *cacao*, *vanille*, *tabac*, *vigne*, *maté*. — **Animaux** : *bœufs*, *chevaux*, *mules*, *porcs*, *moutons*; *jaguars*, *tapirs*, *pécaris*, *singes*; *reptiles*, *oiseaux*, *poissons*, *tortues*, etc., etc.[1].

Industrie. — Grâce aux tarifs de douane, l'industrie des *tissus*, des *cotonnades*, *meubles*, *briques*, *ciments*, *tanneries*; *brasseries*, *distilleries*, et aussi des *fers* et *fontes*, a rapidement grandi. — L'étranger (Etats-Unis, Angleterre, France, Allemagne, Portugal) fournit encore beaucoup d'objets d'alimentation et de produits manufacturés.

Commerce (1897). — **Import.** 671 millions de milreis; **Export.** 832 millions de milreis; *mouvement des ports*, 8000 navires entrés, de 5400000 t., 7000 sortis de 5100000 t., 3200000 pour Rio-de-Janeiro. — En 1897, 13941 kil. de **chemins de fer** exploités, 7988 en construction; 5000 à l'étude; 16300 kil. de **lignes télégraphiques**; lignes de paquebots subventionnées sur l'Amazone, sur le littoral et en correspondance avec les grands ports du monde. — La compagnie de navigation de l'Amazone dispose de 25 vapeurs ayant ensemble 11091 tonnes de jauge et place pour 6730 passagers. **Marine marchande** (1898), 573 navires (dont 229 vapeurs) jaugeant 162000 tonnes. — **Postes**, 2826 bureaux, 60 millions d'expéditions.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Population. — En 1776, 1900000 hab.; en 1850, 5 millions; en 1893, 15160000 hab. — **Superficie.** 8337218 kilom. car. (1,07 hab. par kilom. car.). — **Races.** caucasienne (3787000), indienne (1 million), nègre (1955000), métis (3 800000), Américains (387000). — **Immigration** en 1896, 158000 individus, dont 96000 *Italiens*, 24000 *Portugais*, 1070 *Allemands*, 11300 *Autrichiens*, etc. — **Dialectes**, portugais et français, sans compter les jargons indiens. — **Instruction publique.** 8000 écoles publiques et privées, 292 collèges d'enseignement public secondaire, 226 d'en-

1. M. l'abbe Durand, dans le récit d'une *Excursion à la serra de Caraça* (Minas Geraes) énumère les incomparables richesses de la faune et de la flore brésiliennes : les panthères et les couguars, qui habitent les repaires inaccessibles des forêts, les reptiles de toute grosseur, les oiseaux gigantesques comme l'aigle *gaviaó* et le vautour *urubu*, délicats et éclatants comme le *colibri*, appelé du nom poétique de *beija-flore*, baise-fleur, les fougères arborescentes qui tapissent le fond des précipices et des ravins, les palmiers géants, citronniers, orangers, palissandres, et les fleurs innombrables aux couleurs brillantes et diaprées de pourpre et d'or. « Le roi de ces végétaux est le *quatelé* ou *sapucaia*. » Il atteint les plus grandes dimensions et semble protéger par son feuillage » rosé les autres arbres contre les rayons brûlants du soleil. Son calice charnu, » monosépale, couleur chamois, a tout à fait la forme d'un vrai calice; à l'époque » de la floraison, son couvercle, retenu par deux fibres allongés, saute en » faisant retentir une petite détonation; une quantité d'étamines frisées se dé- » roule en formant autour du calice une couronne rose; du centre s'élève une » longue aigrette d'étamines nombreuses, semblables à des fils d'argent soudés » à des fils d'or. » (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1869.)

seignement privé avec 220 000 élèves; 2 écoles de médecine, à Rio-de-Janeiro et Bahia; 4 écoles de droit et 4 militaires; école polytechnique, école navale, institut commercial, académie des beaux-arts, conservatoire de musique et observatoire à Rio-de-Janeiro; école des mines à Ouro-Preto; 11 facultés de théologie; un institut historique et géographique (budget de l'instruction publique, 15 968 000). — **Justice.** 1 tribunal supérieur à Rio-de-Janeiro, 11 cours d'appel, 4 tribunaux de commerce. — **Cultes.** La religion catholique romaine est la religion de l'Etat; les autres cultes sont tolérés. — **Armée permanente**, service obligatoire avec faculté de remplacement; 3 ans dans l'armée active, 3 ans dans la réserve; 30 000 hommes en temps de paix, 45 000 en temps de guerre (budget de la guerre, 37 180 000 fr.). — **Marine de guerre**, 52 navires à vapeur, 3 à voiles, avec 354 canons, 9 000 marins. — **Monnaies.** Le *réal*, au pluriel *reis*, n'a qu'une existence fictive; la monnaie réelle commence à la pièce de 10 reis et de 20 reis. En or, 20 000 *reis* = 56 fr. 50; 5 000 *reis* = 14 fr. 15; 1 000 *reis* = 2 fr. 50; 500 *reis* = 1 fr. 25. Le *conto de reis* vaut 1 million de *reis* = 1 000 *milreis* = 2 500 fr. — **Poids et mesures** : système métrique rendu obligatoire en 1872. — **Budget** *des recettes*, 344 millions de milreis; *dépenses*, 324 millions de milreis; *dette*, de 734 millions de milreis (en 1895).

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le fleuve des Amazones.

« Le fleuve des Amazones forme, avec le long soulèvement de la chaine des Andes, le grand trait géographique du continent colombien. Cette mer d'eau douce en mouvement, qui prend sa source à une petite distance du Pacifique, et s'unit aux eaux de l'Atlantique par un estuaire mesurant 300 kilomètres de promontoire à promontoire, sert de ligne de partage entre les deux moitiés de l'Amérique du Sud, et, comme un équateur visible, sépare l'hémisphère du nord de celui du midi sur une longueur de 5 000 kilomètres environ [1]. Tout est colossal dans cette artère centrale de l'Amérique, qui rend à l'Océan l'immense quantité de pluie et de neige reçue par un bassin de 7 millions de kilomètres carrés, comprenant à la fois les llanos de la Colombie, les solitudes inconnues de la Grande-Forêt

---

1. En comptant tous les méandres du fleuve, la longueur du cours est de 3 322 kilomètres sur le seul territoire brésilien, de la cité de Para ou Belem à la ville de Tabatinga, située près de la frontière du Pérou ; la largeur moyenne 8 à 9 milles, de 180 milles à l'embouchure. Il y a 560 îles depuis Tabatinga jusqu'à la mer.

ou *Matto-Grosso,* et les sommets des Andes, du 20ᵉ degré de lat. S. au 3ᵉ de lat. N. Ce fleuve, auquel on a donné dans les diverses parties du territoire qu'il arrose les trois noms de Marañon, Solimoens, Amazones, comme s'il se composait de trois fleuves distincts et mis bout à bout, peut offrir à la vapeur avec ses affluents, ses *furos* ou fausses rivières, ses *igarapés* ou bras latéraux, plus de 50000 kilomètres de navigation. Il est si profond, que les sondes de 50, de 80 et même de 100 mètres, ne peuvent pas toujours en mesurer les gouffres, et que les frégates peuvent le remonter sur plus de 1 000 lieues de distance; il est si large, qu'en certains endroits on n'en distingue pas les deux bords, et qu'à l'embouchure du Madeira[1], du Tapajoz, du Rio Negro et d'autres grands affluents, on voit l'horizon reposer au loin sur les eaux comme si l'on se trouvait en pleine mer. Il reçoit par dizaines des fleuves qui n'ont pas leurs égaux en Europe, et dont plusieurs, encore inexplorés, appartiennent au domaine de la fable[2]. Comme la mer, il est habité par les dauphins; comme elle, il a ses tourmentes, et lors des grandes marées, les trois vagues successives de son *pororoca*[3] se dressent à plusieurs mètres de hauteur; ses deux

1. D'après l'abbé Durand, le Madeira est le plus considérable des affluents de l'Amazone. Son nom (rivière des bois) lui vient de l'immense quantité de cèdres et autres conifères arrachés aux flancs des montagnes par ses torrents et charriés par ses eaux. Il reçoit plus de quatre-vingt-dix tributaires et verse dans l'Amazone 6 870 mètres cubes d'eau par seconde. Son bassin total mesure 244 420 kilomètres de superficie. Le Madeira est la grande voie de commerce de la province de Matto-Grosso. Jadis les péniches portugaises employées au service du fleuve mettaient un an à faire le voyage d'aller et de retour. Aujourd'hui les bateaux à vapeur abrègent la durée du parcours; mais les marchandises mettent encore quatre mois à franchir les 390 kilomètres de chutes, de cascades, de rapides et de tourbillons qui interceptent la navigation en amont de San-Antonio. Le projet d'un chemin de fer du Haut-Madeira est encore à l'étude.

2. Dans son dernier voyage de Guayaquil au Para, accompli de mars 1880 à septembre 1881, à travers les Cordillères des Andes et l'immense bassin amazonien, M. Ch. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, a exploré dix affluents du Napo et de l'Amazone supérieur, inconnus ou à peine entrevus jusque-là. Parmi eux sont le *Tigré* parcouru par l'explorateur pendant 1 066 kilomètres, et le *Paute*. Il a donné des noms à d'autres non mentionnés sur les cartes et les Indiens reconnaissent aujourd'hui un *Rio Crevaux*, un *Rio Marche*, un *Rio Brazza*. (V. sur le *Fleuve des Amazones*, un art. de M. Rafael Reyes; *Bulletin de la Société de géographie*, 1876, t. II).

3. C'est l'appellation qu'on a donnée, à cause du grondement des eaux, au redoutable courant de marée qui se produit à l'entrée du fleuve. Ce phénomène qui se produit aussi dans l'Hougly, la Seine, la Gironde, l'Elbe et le Weser, où il

bords servent aussi de limites à deux faunes distinctes, et même de nombreuses espèces d'oiseaux n'osent franchir sa large nappe d'eau pour se rendre d'une rive à l'autre. Certes, le Mississipi est un fleuve puissant, mais ce père des eaux devrait s'unir à huit ou dix autres aussi considérables que lui pour oser se mesurer avec l'Amazone[1]. Quand on navigue dans l'estuaire de l'embouchure sur les eaux grises roulant rapidement vers l'Atlantique, on se surprend à demander si la mer elle-même ne doit pas son existence à ce fleuve qui lui apporte incessamment l'immense tribut de ses flots.

» L'Amazone n'est pas seulement le plus grand cours d'eau de notre globe, il est également celui qui arrose les contrées les plus fertiles et les plus riches en produits de toute espèce. L'interminable forêt qui en couvre les bords n'offre pas de clairière; des deux côtés du fleuve, elle dresse en palissade ses troncs pressés comme des épis et droits comme des colonnes, engloutis par la base dans une éternelle obscurité, tandis que le feuillage épanoui des cimes s'étale avidement à la lumière. Des bateaux qui voguent au milieu du courant on ne peut distinguer aucune forme précise dans ce rempart de végétation; pour se faire une idée de l'immense variété des arbres et des arbustes que gonfle la sève intarissable de la nature tropicale, il faut pénétrer dans un de ces canaux tortueux qui circulent entre les îlots des mille archipels semés sur l'Amazone. Penchés au-dessus de la rive, se succèdent les arbres les plus divers, dressant leurs panaches, déployant leurs éventails, développant leurs ombelles de feuilles, balançant au-dessus des

---

est connu sous le nom de *barre* ou de *mascaret*, n'est nulle part comparable au pororoca de l'Amazone, qui se dresse en trois vagues hautes de 12 à 15 mètres, brisant et engloutissant les embarcations surprises par le flot.

1. Pendant les crues, le Mississipi débite 30 000 mètres cubes d'eau par seconde. Au détroit d'Obidos, qui est la partie la plus étranglée de son lit, le fleuve des Amazones avait, à l'époque de la crue, une largeur de 1 520 mètres, une profondeur moyenne de 76 mètres, et coulait avec une vélocité de 7 600 mètres par heure. il débitait donc 243 875 mètres cubes par seconde, c'est-à-dire trois mille deux cent cinquante fois plus que la Seine à l'étiage, et cependant à Obidos il n'a pas encore reçu le Tapajoz, le Xingu, et ne s'est pas uni à l'énorme fleuve des Tocantins, qui roule certainement autant d'eau que le père des fleuves de l'Amérique septentrionale. (Note de l'auteur.)

flots leurs guirlandes de lianes fleuries. Et que de plantes utiles dans cet immense fouillis de verdure, où l'on compte jusqu'à mille espèces appartenant à la famille des papilionacées ! Ce sont d'abord vingt-trois sortes de palmiers, toutes bienfaisantes par la sève, l'écorce ou les fruits; puis viennent le cacaoyer, le caféier, le cotonnier, l'oranger, l'arbre à pain, le manguier, le bois du Brésil, qui a donné son nom à l'empire, le rocou, le cèdre, le jacarande, le seringa, la salsepareille. A côté de ces plantes connues de tous, il en croît d'autres par centaines qui ne sont pas moins utiles pour l'alimentation ou la guérison de l'homme, la construction des navires, la confection des meubles précieux et les innombrables besoins de l'industrie. »

Et pourtant ces régions fertiles sont inoccupées; ce magnifique bassin fluvial est le plus désert de l'Amérique ! Il faut en chercher les raisons dans le climat trop souvent mortel à l'Européen, dans la présence des bêtes sauvages, des reptiles et des moustiques de mille sortes qui en rendent le séjour intolérable, enfin et surtout dans l'exubérance même de cette richesse et les violentes manifestations de la nature tropicale.

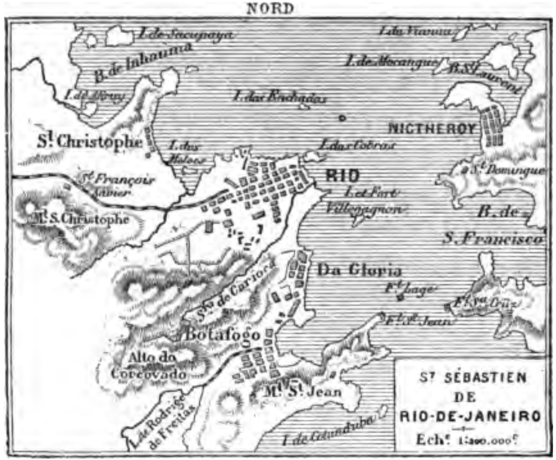
« .... Terrible par son courant de 4 à 8 kilomètres par heure, le fleuve brésilien ne l'est pas moins par l'intensité de ses crues périodiques. Régulier dans ses allures comme le Nil, il commence à croître vers le mois de février, alors que le soleil, dans sa marche vers le nord, fond les neiges des Andes péruviennes, et ramène au-dessus du bassin de l'Amazone la zone de nuages et de pluies qui l'accompagne. Sous l'action combinée de la fonte des neiges et des pluies torrentielles, la crue s'élève graduellement jusqu'à 12 mètres au-dessus de l'étiage; les îles basses disparaissent, le rivage est inondé, les lagunes éparses s'unissent au fleuve et forment de véritables mers intérieures; les animaux cherchent un refuge au haut des arbres, et les Indiens qui habitent la rive campent sur des radeaux. Vers le 8 juillet, lorsque le fleuve commence à baisser, les riverains ont à lutter contre de nouveaux dangers; l'eau, rentrant dans son lit, mine en dessous ses bords longtemps détrempés, les ronge lente-

ment, et, tout à coup, des masses de terre de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers de mètres cubes s'écroulent dans les flots, entraînant avec elles les arbres et les animaux qu'elles portaient..... Les îles mêmes sont exposées à une destruction soudaine; quand les rangées de troncs échoués qui leur servaient de brise-lames viennent à céder sous la violence du courant, il suffit de quelques heures ou même de quelques minutes pour qu'elles disparaissent, rongées par le flot; on les voit fondre à vue d'œil, et les Indiens qui s'y étaient installés paisiblement pour recueillir les œufs de tortue ou sécher le produit de leur pêche, sont obligés de s'enfuir précipitamment dans leurs canots pour échapper à la mort. C'est alors que passent au fil du courant ces longs radeaux de troncs entrelacés qui se nouent, se dénouent, s'accumulent autour des promontoires, s'entassent en plusieurs étages le long des rives. Autour de ces immenses processions d'arbres qui roulent et plongent lourdement sous le poids du courant, comme des monstres marins, ou comme des carènes renversées, flottent de vastes étendues d'herbes qui font ressembler certaines parties de la surface de l'eau à d'immenses prairies.

» ..... Il n'est pas jusqu'à la fécondité même des rives qui ne soit redoutable. Les terres d'alluvion qui bordent le fleuve ont une force de production tellement exubérante, qu'elles mettent un obstacle à toute colonisation. Trop fécond, le sol qui se couvre spontanément d'une si riche végétation ne se borne pas à nourrir les germes qu'on lui confie, il développe aussi des plantes sauvages en abondance, et les pousses d'arbres et de lianes obligent à une lutte de tous les instants l'agriculteur qui veut sauver le fruit de son premier travail. On ose à peine s'aventurer dans cette nature, où les sentiers rarement pratiqués se changent en forêts, où les arbres pressés les uns contre les autres forment une muraille qu'il faut saper comme celle d'une forteresse, où des fruits semblables à des boulets de canon se détachent avec fracas, et s'enfoncent dans le sol à plusieurs centimètres de profondeur. Ainsi l'activité prodigieuse, la grandeur des phénomènes naturels qui se manifestent dans

le bassin de l'Amazone, tendent à restreindre considérablement le domaine de la civilisation... Pour le colon, le fleuve est trop large et trop rapide, les terres sont trop fertiles, les pluies trop abondantes, les chaleurs trop intenses ; il préfère de beaucoup un climat plus sobre, un terrain moins fécond, une nature moins riche et s'abaissant à sa faiblesse[1]... »

Élisée Reclus,
Le bassin des Amazones.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1862.)



Baie de Rio-de-Janeiro.

Le Brésilien.

« Le voyageur se rendant d'Europe au Brésil éprouve à son arrivée, s'il ne gagne directement la capitale, une série

1. La navigation fluviale a été ouverte en 1866 à tous les pavillons. L'Etat subventionne de nombreuses lignes de bateaux à vapeur, et y dépense 9 à 10 millions par an. Mais c'est par la construction des routes et des voies de fer que les ingénieurs tourneront les rapides et les chutes des cours d'eau brésiliens, et épargneront aux trafiquants et aux colons les dépenses ruineuses occasionnées par le transbordement des marchandises.

Sur le bas Amazone, dit M. Wiener, l'Anglais est le maître. Ses lignes entre Liverpool, le Para et Manaos, ses lignes fluviales, établies sous pavillon brésilien, pour ne pas froisser les susceptibilités nationales, mettent entre ses mains les moyens de locomotion.

d'impressions semblables à celles des voyageurs dans le Levant. Tant qu'il n'a pas quitté le bord, l'admiration pour la magnificence du paysage tropical qui se déroule sous ses yeux domine toutes les autres sensations. Aussitôt qu'il met à pied à terre, ses dispositions à l'enthousiasme se modifient. Pour satisfaire chacune des exigences de la vie, une lutte commence. S'empresse-t-il de réclamer ses bagages à la douane, des employés, parfaitement polis, le remettent au jour suivant, et, le jour suivant, ouvrent chaque colis, en fouillent le contenu, retournent chaque objet, et lui font avec insouciance perdre son temps, sa patience et sa belle humeur. Cherche-t-il un hôtel, il trouve une auberge mal tenue. Veut-il manger, la viande est avancée. Veut-il dormir, les lits offrent des draps douteux. Un compatriote compatissant lui offre-t-il l'hospitalité, on lui fait remarquer que, dans la maison, les meubles viennent de Londres ou de New-York, la vaisselle de Paris, le vin de Bordeaux, la farine de Trieste, les pommes de terre d'Irlande, le fromage de Hollande. Rien ou presque rien n'est fourni par l'agriculture ou l'industrie locales, et pourtant toute denrée pourrait être produite sur place, toute plante pousse presque sans culture dans ces contrées favorisées, mais il faudrait semer et récolter, et pour ces travaux, les étrangers ne sont ni assez nombreux, ni assez acclimatés, et les indigènes sont trop indifférents.

» Tout aussi bien que le Portugais, son ancêtre, le Brésilien, tient de l'Oriental. Le *C'est écrit!* du second correspond au *Paciencia!* du premier. Chez l'un comme chez l'autre, la résignation est la même à subir ce qu'un peu de prévoyance pourrait éviter. Chez l'un et l'autre, les besoins sont presque nuls et l'orgueil excessif. Pour subsistance, un peu de poisson ou de viande séchée, des bananes, de l'eau pure ; comme friandise, des pois noirs, du manioc et de l'aguardiente ; une cabane sans propreté pour gîte ; la pêche de temps en temps, la discussion politique, un coup de couteau par-ci par-là, et le *far niente*, telle est la vie de l'homme du commun. Si l'on songe qu'avec un caractère pareil chez les créoles, le Brésil compte un habitant par



Vue de l'île aux Serpents dans la baie de Rio-de-Janeiro. (V. la note, page 505.)

BASSIN INFÉRIEUR DU FLEUVE DES AMAZONES (BRÉSIL)

Echelle · 1 : 13,000,000





80 hectares, et dans certaines provinces à peine un habitant par 2000 et même 3000 hectares, on s'explique facilement que le sol soit encore presque partout en l'état où Dieu l'a formé, et que la majeure partie du territoire n'ait pas encore été explorée.

ꝥ Les grandes villes offrent un contraste frappant avec le reste du pays; des lignes de tramways [2] sillonnent leurs rues ; des files de becs de gaz s'allongent jusque dans les campagnes; des gares de chemins de fer, des édifices publics, une multitude d'églises se dressent de tous côtés. Rio-de-Janeiro [3], capitale de l'empire, peut soutenir la comparaison avec beaucoup de villes d'Europe. Curieuse anomalie : partout où l'action du gouvernement central se fait

---

1. L'île des Serpents ou des Chèvres (das Cobras) fait partie de l'archipel de la vaste baie de Rio-de-Janeiro, à laquelle les anciens Tamayos avaient donné le nom caractéristique de Nictheroy (Eau cachée). Lorsque le chevalier de Villegagnon y débarqua au seizième siècle avec les colons protestants qui y construisirent le fort Coligny, l'île était couverte d'une magnifique végétation à l'ombre de laquelle s'étaient multipliés des reptiles de toute espèce. C'est là qu'en 1711 Duguay-Trouin établit les batteries à l'aide desquelles il bombarda Rio-de-Janeiro. L'île des Serpents, aujourd'hui peuplée de 400 habitants, est défendue par une forteresse armée de 100 canons, et munie d'une garnison.

2. « Le Brésil est vraiment la patrie des tramways, on les rencontre partout. » Ils marchent avec une régularité parfaite, et l'on ne peut que s'incliner devant » la façon dont est comprise l'administration. Rio d'abord, puis Buenos-Ayres et » New-York sont les trois villes du monde où l'on en voit le plus. Ces voitures » sont attelées de fortes mules que nègres et mulâtres manœuvrent avec une re» marquable adresse. Coquettement installées et construites, ouvertes, fermées, » pour fumeurs, pour non fumeurs, se suivant sans intervalle appréciable, elles » roulent sur double voie partout et souvent toute la nuit. Elles devaient obtenir » un immense succès dans une ville où la chaleur et le pavé rendent la marche » pénible, et où l'habitant, naturellement mou, a horreur de la moindre fatigue. » Aussi ces omnibus sont-ils remplis d'échantillons de toutes les classes de la so» ciété : on y coudoie des négresses comme des ambassadeurs. Mais que les gens » économes et rangés ne s'avisent pas d'y monter si la distance n'en vaut guère » la peine, car le système adopté est le prix uniforme, quoique minime, sur tout » le parcours, lequel embrasse parfois jusqu'à huit et dix kilomètres. Ce système » est-il le meilleur? Je l'ignore; mais les entrepreneurs des tramways de Rio » font de brillantes affaires ; ainsi, les actions primitives de la principale section, » émises à 500 francs, en valent aujourd'hui 2500 et donnent un intérêt moyen » de 168 °/₀ à leurs heureux, mais rares détenteurs. » (E. DE ROBIANO, *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.*)

3. L'origine du nom de Rio-de-Janeiro remonte, dit-on, aux premiers Portugais que le hasard conduisit, en 1556, dans la magnifique baie dont la capitale de l'empire occupe le fond. Les navigateurs crurent qu'ils étaient à l'embouchure d'un grand fleuve (*rio*), et comme on était au mois de janvier (*janeiro*), ils donnèrent à la ville qu'ils fondèrent le nom de Rio-de-Janeiro. Cette appellation erronée et bizarre s'est maintenue ; bien plus, les habitants actuels de Rio donnent à tout ce qui est dans Rio le qualificatif de *fluminense* (fluvial). Les citadins de Rio sont des *fluminenses ;* il y a le Casino *fluminense*, des compagnies et des sociétés *fluminenses ;* des entreprises, des banquets, des costumes *fluminenses*, etc. ; mais le fleuve est une fiction.

sentir, la vie, le mouvement, le progrès se révèlent ; sur tout ce qui échappe à cette action, l'inertie native se répand.... »

Paul Bérenger,
Le Brésil en 1879.
(*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1880.)

A Barra do Rio Negro.

« ..... Nous sommes arrivés au confluent du Rio Negro. La rive gauche de l'Amazone (dont la largeur atteint presque deux lieues) s'interrompt pour faire place à une vaste baie formée par la jonction du fleuve et de son affluent[1]. Nous traversons cette baie, et ralliant le bord, nous remontons pendant trois heures dans le N.-N.-O. pour atteindre la barre de la rivière et la ville qui l'avoisine.

» La lenteur avec laquelle nous avançons permet d'étudier le paysage dans ses moindres détails. Deux talus d'ocre rouge qui se développent parallèlement jusque dans les profondeurs de la perspective forment les doubles rives du Rio Negro, large à cet endroit de près d'une lieue. Sur ces talus se dressent les plans des forêts dont le vert, assombri par le reflet des eaux noires, passe dans l'éloignement au bleu d'indigo et se fixe à l'horizon dans une teinte neutre d'un velouté exquis. Un ciel de cobalt que ne voile aucune vapeur, que ne traverse aucun nuage, étend sur le décor sa splendide coupole.

» Rien de plus bizarre et en même temps de plus magni-

1. « Les Indiens disent [illegible] la rivière vivante et la rivière
» morte. » Le Solimoens vient heurter [illegible] courant du Rio Negro
» avec une puissance [illegible] vivante, que ce dernier
» semble bien, à côté de lui [illegible] A la vérité, ce mo-
» ment de l'année est [illegible]
» baisser, et le Rio Negro [illegible]
» supérieure du fleuve; [illegible]
» tueux ; mais, [illegible]
» sa course jusqu'à [illegible]
» est point ainsi [illegible]
» bouchure [illegible]
» goutte des [illegible]
» nâtre de [illegible]
» barrant [illegible]

fique que ce vaste panorama peint avec quatre couleurs distinctes et superposées, qui se joignent sans se confondre et se font valoir l'une l'autre; reproduites par l'artiste sur une toile, ces zones de bleu cru, de noir d'encre, de rouge étrusque et de vert sombre, formeraient une gamme de tons fausse, criarde, épouvantable à l'œil; mais la nature qui se rit des tentatives de l'artiste et des combinaisons de l'art, n'a eu qu'à rapprocher ces couleurs disparates et à prononcer sur elles son magique *fiat lux*, pour que la lumière et l'air les enveloppassent d'un double fluide, et qu'une harmonie souveraine résultât de leur désaccord apparent. »

C'est en 1639 que l'embouchure du Rio Negro fut découverte par le capitaine Pedro da Costa Favella, qui accompagnait l'expédition entreprise par le capitaine portugais Pedro Texeira sous les auspices du vice-roi de Quito. Le nom de Rio Negro, ou Rivière Noire, lui fut donné à cause de la couleur sombre de ses eaux, qui, suivant les Portugais, rencontraient des sources de bitume dans leur trajet du nord au sud. En 1669, une forteresse en pisé fut construite près de la barre du fleuve pour protéger contre les pirateries des Indiens les villages portugais bâtis sur ses rives. En 1720, à la forteresse fut jointe une bourgade, Moura. En 1758, elle comptait 6000 habitants portugais et indiens mêlés. Mais une épidémie de petite vérole la dépeupla; les rares Indiens de la tribu des Manaos qui survécurent démolirent la ville de Moura, et de ses matériaux, sur le même emplacement, élevèrent Manao.

« Cette ville de leur façon n'eut que trois rues, symbolisant la Sainte-Trinité. Une très longue en l'honneur de Dieu le Père, cette première se dirigeant au Nord; deux autres moindres, une au levant, une au couchant, en souvenir du Fils et du Saint-Esprit. Une église carrée, dont la façade était tournée au sud, fut le moyeu auquel se rattachèrent ces trois jantes. A en juger par son dessin géométral, Manao, vue à vol d' [illegible] au, dut ressembler étonnam- [illegible] sens inverse.

[illegible] L'emplacement qu'occupa

la cité est reconnaissable à des excavations circulaires qui s'étendent jusqu'au pied de la forteresse. Ces excavations sont des sépultures. Quelques-unes gardent encore, intactes ou brisées, les jarres en terre cuite dans lesquelles les Manaos déposaient leurs morts. Ces vases, d'une pâte grossière et d'une couleur rouge-brun obscur, sont à rez du sol. Leur hauteur varie de $0^m,70$ à 1 mètre; le diamètre de leur orifice est de $0^m,40$ environ. D'informes dessins, losanges, zigzags, chevrons, billettes, sont tracés en noir sur leurs flancs. Certaines ont un couvercle; mais la plupart sont béantes et vides. Des corps qu'elles ont contenus, il ne reste, pour l'enseignement des curieux, qu'un mélange de cendre humaine et de poussière apportée par le vent.

» La ville moderne où nous abordons est appelée par les Brésiliens : *A Barra do Rio Negro*. Elle est située à l'est de la forteresse. Une distance de mille pas géométriques sépare ses dernières maisons de l'emplacement qu'occupait Manao. Son assiette est très inégale. Sur quelques points, les renflements du sol dépassent en hauteur le faite des toitures, ce qui serait pittoresque si ce n'était absurde. Une rue artérielle, longue, large, onduleuse, accidentée çà et là par l'empiétement d'un mur de clôture ou la saillie d'un mirador, partage la ville du sud au nord. A cette rue se rattachent quelques ruelles qui aboutissent dans l'est à des pelouses nues, dans l'ouest à de grands espaces arides. Trois ruisseaux pourvus de passerelles serpentent à travers cet ensemble et servent de docks ou bassins à la flottille commerciale du lieu. Goëlettes, sloops, égariteas, viennent s'y radouber, attendre un chargement quelconque ou s'abriter contre les *trevoadas*, tempêtes brésiliennes qui se déchaînent sur la bas Amazone et dont l'influence se fait sentir à plusieurs lieues dans l'intérieur du Rio Negro.

» Ces navires locaux, assez mal construits, mais enluminés de vert gai, de bleu céleste et de jonquille, portent, au lieu de noms profanes usités chez nous, des noms de saints et de saintes tirés du calendrier portugais. Pareil usage qui n'est, [illegible] qu'une ruse ingénieuse employée par les armateurs [illegible] en quelque sorte à

l'habitant du ciel l'obligation de veiller sur la coque de son homonyme terrestre et de le préserver des coups de vent, des bancs de sable et des écueils. Au reste, il est sans exemple qu'un de ces patrons vénérés ait laissé perdre le bateau placé sous son invocation. Ajoutons que la pacifique flottille fait merveille dans le paysage et distrait agréablement les yeux de la monotone répétition des façades blanches, des toitures rouges et des pelouses jaunes.

» La ville de la Barra est peuplée d'environ 3000 habitants, dont les deux tiers constituent sa population sédentaire, et l'autre tiers, sa population flottante. On y compte 147 maisons[1]. Ces maisons sont vastes, bien aérées, mais généralement dénuées de confort et de meubles meublants. Toutes ont des jardins ou des jardinets mal entretenus et fort peu sarclés. Les mauvaises herbes y abondent et les serpents y sont assez communs. Ce n'est qu'en tremblant qu'on y cueille des roses et des haricots. Si nous disons rose plutôt qu'œillet, et haricot plutôt que lentille, c'est que la rose à cent feuilles ou le haricot blanc ou rouge, sont la fleur et le légume qu'affectionnent le plus les deux sexes de la Barra. La rose est cultivée par la femme qui en respire le parfum et en orne sa chevelure; le haricot est cultivé par l'homme qui l'accommode au lard et le donne en pâture à son estomac. Ce mets substantiel figure chaque jour, et plutôt deux fois qu'une, sur les meilleures tables.

» Les habitants de la Barra sont exclusivement voués au commerce. Les uns le font en gros, les autres en détail. Les commerçants en gros reçoivent du Haut-Amazone du cacao, du café, du rocou, de la salsepareille, des graisses de tortue et de lamantin, des huiles d'andiroba, de copahu et autres denrées. Ces produits leur arrivent par lots minimes et sont emmagasinés par eux, en attendant qu'ils aient pu

1. L'aspect de Manaos a bien changé depuis que M. Marcoy l'a visitée. En quinze ans, cette ville s'est transformée; M. Wiener qui y a séjourné en 1881, évalue la population actuelle à 15 000 habitants. Le chiffre des maisons à décuplé; [illegible] est déjà considérable, la navigation fluviale active, les trafi- [illegible] On y trouve des comptoirs, des banques et même un théâtre [illegible] applaudir la représentation des miracles de Saint-Benoit, qui [illegible] éré.

compléter le chargement d'un petit navire. Alors ils les expédient au Para, où quelques-uns de ces produits sont consommés sur place et d'autres exportés en Europe.

» Les commerçants en détail ont des caves-boutiques qui rappellent les *Tiendas-Bodegons* des villes du Pérou. Au volet extérieur de leur devanture pendent un mouchoir à carreaux, un rouleau de cordages, une botte de paille, destinés à servir d'enseigne et à attirer le regard des passants. Comme l'*olla podrida* des Espagnols, ces boutiques réunissent les choses les plus estimables et les moins homogènes. On y trouve des étoffes et du saindoux, des saucissons et des rubans, de la viande salée et des chapeaux de paille, du tafia, des souliers à clous, des légumes secs, des clous à bordage et cent autres articles d'une utilité reconnue.

» Malgré ce que nous avons pu dire en commençant du plan géométral de la Barra, de l'ondulation de sa grande rue et de ses pelouses jaunes, l'aspect de cette ville ne laisse pas d'impressionner agréablement l'individu qui l'aborde au sortir des villages du Haut-Amazone, encore plongés dans une pénombre de barbarie. Le titre de capitale de province que lui donnent les statistiques et qu'elle doit à ses maisons à miradors, à sa flottille [illegible], au mouvement commercial dont [illegible] et justifie certain luxe de redingo[illegible] qu'on y remarque en arrivant. A [illegible] par les bourgeois de la [illegible] que portent les Indiens au lieu [illegible] des villages d'en haut, où [illegible] est restée en arrière [illegible]

Voyage de l'Océan [illegible]

[illegible]

1. L'[illegible]
plus [illegible]
Crisq, qui se [illegible]
tions dans les [illegible]

L'esclavage et les esclaves[1].

L'Angleterre attira la première l'attention du Brésil sur la question de l'esclavage, et conclut avec l'empire, en 1826, une convention pour l'abolition de la traite des nègres. La convention ne fut pas observée, et les croiseurs anglais pendant plus de trente ans firent la chasse aux négriers brésiliens. Suivant les calculs du ministère des affaires étrangères de Londres, le Brésil a importé 325615 noirs en vingt ans, de 1832 à 1851; en 1857, un membre du Congrès de Rio-de-Janeiro, le baron de Mana, avoua devant ses collègues, sans qu'aucun songeât à protester, que le nombre des Africains transportés au Brésil avait été jusqu'en 1851 d'environ 54000 par an! A cette date, le gouvernement fit voter une loi qui assimilait l'importation des nègres à la piraterie; mais les fonctionnaires, les compagnies, les propriétaires, les négriers la tournèrent avec habileté ou la violèrent avec audace. Enfin, en 1871, les représentants de la nation s'accordèrent à effacer cette honte, et le principe de l'abolition de l'esclavage fut adopté à l'unanimité; on ne discuta dans les Chambres que sur l'opportunité de l'heure choisie. L'empereur, qui avait été l'instigateur le plus ardent de cette grande réforme, donna l'exemple en libérant tous les esclaves appartenant à la couronne ou personnellement à la maison du souverain.

La loi nº 2040, appelée communément au Brésil *la loi du ventre libre*, déclara libres les enfants qui désormais naîtraient d'une femme esclave, et elle s'occupa d'assurer l'affranchissement par différentes mesures, afin de hâter le plus possible l'extinction de l'esclavage. Ainsi furent affranchis les esclaves appartenant aux successions en déshérence, et ceux qui étaient délaissés par leur maître. On créa, en outre, un fonds d'émancipation (*fundo de emancipaçaõ*) qui dépassa bientôt 10 millions, mais le gouvernement hésita à l'utiliser dans la crainte de troubler la sécurité des planteurs. La loi pourvut au sort des enfants émancipés, en obligeant les propriétaires d'esclaves à les garder auprès de leurs mères jusqu'à l'âge de huit ans; mais les propriétaires, que la loi autorisa pourtant à utiliser jusqu'à la vingt et unième année le travail des enfants nés libres, comptaient peu sur ce concours, n'avaient aucun soin des nouveau-nés, et leur négligence coupable avait pour conséquence une effroyable mortalité. Enfin la loi 3353 du 13 mai 1888 abolit définitivement l'esclavage au Brésil. « Elle n'a pas seulement rendu la liberté aux noirs qui restaient encore en servitude, et dont le nombre s'élevait à 723419, évalués à la somme de 1 milliard 213 millions de francs. La *loi d'or* a aussi rompu tout lien entre les anciens maîtres et les affranchis ou *ingenuos* nés libres en vertu de la loi du 28 septembre 1871, mais qui devaient leurs services jusqu'à l'âge de vingt et un ans accomplis aux maîtres de leur mère. Bien plus, cette loi, en libérant les derniers esclaves et en faisant entrer dans le droit commun les affranchis, a établi implicitement que les uns et les autres devenaient citoyens brésiliens par le fait même de leur libération. »

De Santa-Anna Néry, *Le Brésil en* 1889.
(In-8º, Paris.)

---

1. [illegible] suivantes n'ont plus qu'un intérêt historique : depuis la loi du [illegible] plus d'esclaves au Brésil. Le Brésil était le dernier Etat [illegible] gardé l'esclavage; en le supprimant, il a proclamé [illegible] leurs maîtres de la veille, et l'égalité sociale entre

toutefois, il est détaché pendant le jour, et envoyé comme les autres au travail. Au nombre des fautes punies le plus sévèrement, les tentatives de fuite sont classées en première ligne. Cependant, les exemples d'esclaves fugitifs sont fréquents, quoique le sort de ces malheureux soit des plus tristes. Traqués hors de tous les lieux habités, ils n'ont d'autre ressource que d'errer dans les bois, d'où ils s'échappent la nuit pour vivre misérablement de vols et de rapines. Ces fuyards s'appellent *quilombos*, ils sont un dangereux voisinage pour les gens paisibles; parfois ils se réunissent et forment une redoutable bande de brigands, que la police hésite à affronter. Mais le vagabond finit toujours par se faire reprendre, car la loi punit sévèrement celui qui lui donne un refuge; il entre alors dans une période cruelle d'expiation, et, pendant de longues années, il porte, même en travaillant, soit une chaîne aux pieds, soit un anneau de fer au cou. J'ai rencontré maintes fois des esclaves ayant le visage couvert d'un masque de fer, prudemment cadenassé; cette précaution était prise dans le but de les empêcher de manger de la terre, moyen de destruction employé par quelques-uns d'entre eux pour mettre fin à leur exécrable existence...

» ... Cependant l'esclave ne travaille pas uniquement sous l'action du fouet, et on le stimule aussi par la récompense. Souvent, lorsqu'il accomplit bien sa tâche ou qu'il la dépasse, son zèle se trouve rémunéré par une petite gratification pécuniaire. Il paraît que, pour un travail assidu, il peut arriver à un chiffre d'économies considérable, soit environ 125 000 reis, ou un peu plus de 300 francs par an. Mais généralement cet argent, aussitôt reçu, a disparu dans l'acquisition de *cachaça* (eau-de-vie de canne), ou d'une foule d'inutilités. Ces dépenses leur sont d'autant plus faciles que les planteurs ont d'ordinaire dans leur *fazenda* même une *venda*, ou boutique, fournissant tout ce dont les noirs peuvent avoir besoin, et où, suivant sa générosité, le *senhor* leur vend toute espèce de marchandises, soit au juste prix, soit de façon à s'assurer un certain bénéfice...

» ... Après avoir essayé de dépeindre l'esclavage sous son côté rigoureux, je manquerais d'exactitude en ne disant pas aussi combien, dans beaucoup de *fazendas*, l'esclave est heureux, et jouit même d'un bien-être et d'une sécurité dont plus d'un travailleur européen serait jaloux... Le lien existant entre le maître et son esclave est d'une nature bizarre et difficile à

définir; c'est peut-être un sentiment du genre de ceux qui unissent l'un à l'autre l'homme et les animaux destinés à l'aider dans son travail, et partageant pour ainsi dire son existence. »

Comte Charles D'URSEL[1], *Sud-Amérique.*
(Paris, 1880, in-18, Plon.)

On a souvent constaté que l'esclave devenu libre cesse de travailler. Le nègre vit de peu; et quelques fruits recueillis sur ce sol qui en produit en abondance et sans culture suffisent à sa nourriture quotidienne. Le *far niente* est pour lui l'idéal; et la paresse le conduit à l'ivrognerie. Aussi la loi de 1871 a-t-elle ouvert au Brésil une crise agricole; les blancs ne peuvent travailler sous le soleil des tropiques, et le moment viendra où les noirs ne travailleront plus. Le gouvernement se préoccupe de suppléer à l'insuffisance de la main-d'œuvre. Il fonde des colonies, cherche à attirer des émigrants; mais le triste sort des établissements allemands du Mucury ne semble pas fait pour encourager les étrangers. Le gouvernement a pris la résolution d'aller chercher en Chine les travailleurs qui font défaut à l'empire, et il a demandé aux Chambres des crédits pour les frais de mission d'un agent chargé de négocier avec la cour de Pékin, l'importation des coolies au Brésil. Ce projet a rencontré dans le Congrès une vive opposition, mais le président du conseil des ministres, M. de Sinimbre, a répondu victorieusement aux objections et obtenu gain de cause. John Chinaman, repoussé de San-Francisco, trouvera peut-être dans les fazendas brésiliennes le libre et fécond emploi d'une activité que ne rebutent ni le climat ni les hommes.

Les immigrants au Brésil.

L'abolition graduelle de l'esclavage au Brésil ne semble pas, jusqu'à présent, ouvrir à la race jaune un nouveau champ de colonisation; mais l'immigration des Allemands et surtout des Italiens y croît chaque année dans des proportions surprenantes. Elle était, en 1855, de 11 500 individus de toute nationalité: descendue en 1863 à 7 000, vers 1870 à 4 500, elle s'élevait en 1874 à 19 000, en 1880 à 22 000, en 1885 à 29 000, en 1887 à 54 000; elle atteignit en 1896 le total de 158 000. Longtemps a dominé l'élément allemand, mais depuis quelques années l'immigration italienne l'emporte sur toutes les autres. D'après les calculs de M. Bolle, dans l'*Allgmeine Zeitung*, en 1887, la province d'Espirito-Santo renfermait 6 à 8 000 personnes de langue allemande, fort dispersées, ouvriers ou marchands dans les villes, colons dans les campagnes, mais ayant à lutter contre les Indiens et les Italiens. Nulle part ils ne forment une

1. M. d'Ursel (Charles, comte de), né en 1843, secrétaire d'ambassade belge, a géré pendant dix-huit mois la légation de Belgique à Rio-de-Janeiro. En 1876, il fut chargé de l'inspection des consulats belges dans l'Amérique du Sud. Il a résumé ses observations dans l'ouvrage plein de finesse et d'esprit, intitulé *Sud-Amérique.*

masse compacte, et leurs enfants « s'indianisent » entièrement. Dans Minas Geraes, 3000 ouvriers urbains sont de souche allemande, la masse des colons est faite d'Italiens et d'Açoriens; dans la province de Saint-Paul, 17000 Allemands sont disséminés à travers un million de Portugais. La race teutonne est plus vigoureuse et plus dense dans les provinces de Parana (20 000 sur 150 000 hab.), de Santa-Catharina (60 000 sur 200 000), de Rio Grande-do-Sul (80 000 sur 700 000) : « en somme, 220 000 Allemands environ, menacés dans l'avenir, comme n'étant que des îlots dans un océan étranger. » Le voyageur qui parcourt les provinces du Rio-de-Janeiro et de Sao-Paulo, s'en aperçoit vite. Il reconnaît les enfants de la blonde Germanie à leurs yeux bleus, à leurs cheveux dorés, il leur demande leurs noms; ces noms sont allemands, mais ils ne parlent pas la langue de leurs pères, ils ne la comprennent même plus. (E. Bolle.)

Les Italiens étaient 2500 en 1871, 6000 en 1873, 83000 en 1881, plus de 560 000 en 1895; ils se portent en masse chaque année dans le Rio-Grande-do-Sul. Leurs colonies sont prospères; Dona-Izabel compte 12 000 personnes; Santa-Cruz, 14 000; Cascias, 15 000. On évalue à 720 millions le capital des Italiens établis au Brésil, à 30 millions le commerce d'exportation du Brésil pour l'Italie. Ils sont pionniers, terrassiers, défricheurs, agriculteurs, mineurs, petits marchands dans les villes, balayeurs et quelquefois mendiants.

La province brésilienne de **Rio Grande-do-Sul** paraît être aujourd'hui particulièrement recherchée par les immigrants. Séparée de l'Océan par d'immenses lagunes, comme celles de los Patos, de Viamâo, de Vairim, elle cherche à se séparer des Etats-Unis brésiliens, et à s'isoler, ou à se rattacher à l'Uruguay, qui est le véritable débouché de ses produits et de son commerce vers le Rio-de-la-Plata, soit par les rivières, soit par les voies ferrées. Le sol est riche et fertile, le climat tempéré, les montagnes couvertes de belles forêts, les *campos* fertiles, les pâturages abondants. Les Allemands y ont fondé les premiers une Germanie nouvelle, et y comptent encore 100 000 nationaux sur 700 000 habitants. Mais les Italiens les ont déjà supplantés; il en arrive 40 à 100 pour un Allemand.

Productions du Brésil.

Le Brésil est un pays essentiellement agricole, dont la fertilité est peut-être unique au monde. Cet immense empire qui possède un développement de côtes de plus de 7 000 kilomètres, et des ports capables d'abriter tous les navires de l'Europe, semble avoir été créé pour approvisionner de matières premières et de produits naturels les autres contrées du globe.

« En raison du climat et de la situation géographique, les zones végétales n'y sont pas aussi marquées que celles d'autres contrées; cependant il ne serait pas impossible de diviser le territoire de l'empire, sous le rapport agricole, en trois grandes régions. La première s'étendant des fron-



Fig. 84. — Vue du couvent de Notre-Dame de Bon-Voyage (baie de Rio-Janeiro).

tières de la Guyane jusqu'à Bahia, le long des grands fleuves, est spécialement caractérisée par les produits sauvages de la forêt : caoutchouc, cacao, vanille, salsepareille et une variété infinie de gommes[1], de résines, d'écorces, de fibres textiles, encore inconnues au commerce des deux mondes, et auxquelles il serait très facile d'ajouter les épices dont le monopole appartient aux îles de la Sonde. La seconde région, de Bahia à Santa-Catharina, est celle du café. La troisième, de Santa-Catharina à Rio-Grande do Sul inclusivement, en y ajoutant les hauts plateaux de l'intérieur, est celle des céréales, et, en connexion avec leur culture, de l'élevage du bétail. Le riz, qui vient facilement dans tout le Brésil, et le coton, qui partout donne de belles récoltes, relient ensemble ces trois zones; le sucre et le tabac comblent les lacunes et complètent l'enchaînement. Une chose importante à laquelle on n'a pas assez songé, c'est la mise en rapport des terrains de la chaîne des Orgues, de la Serra do Mar et de la Serra do Mantiqueira. Sur ces hautes terres pourraient venir tous les produits des contrées chaudes appartenant à la zone tempérée, et Rio-de-Janeiro pourrait recevoir chaque jour des montagnes qui s'élèvent dans son voisinage immédiat, tous les légumes et tous les fruits de jardin qu'il tire, en petite quantité et à grands frais, des provinces riveraines de la Plata. Les pentes de ces serras pourraient être aussi converties en plantations de *cascarillas* (arbre à quinquina), et, comme la production de la quinine diminuera infailliblement tôt ou tard par la dévastation des *cinchonées*[2] sur les bords des hauts affluents de l'Amazone, il serait très important d'introduire cette culture largement dans les hautes montagnes qui entourent Rio. »

M. et Mme Agassiz,
Voyage au Brésil, trad. de Vogeli, abrégée par J. Belin de Launay.
(Paris, Hachette, 1872, in-18.)

---

1. Les gommes élastiques se tirent principalement de la province la plus septentrionale, du Para, limitrophe de la Guyane, et vont en Angleterre ou aux États-Unis.

2. Tribu comprenant la famille des rubiacées où se trouvent les arbres qui donnent le café.

Le **sucre** a été longtemps la grande source de revenus au Brésil; mais la production de cette denrée est en décadence, et les plantations de cannes ont fait place dans un grand nombre de districts à celles des caféiers. De mauvais procédés de fabrication, des habitudes de fraude inqualifiables, une négligence incroyable des propriétaires ont valu au sucre brésilien une détestable réputation sur les marchés étrangers. A la Plata, pays limitrophe, on fait venir le sucre du Pérou. La production sucrière est évaluée en moyenne à 200 000 tonnes, valant 80 millions de fr.; l'eau-de-vie distillée à 100 000 hectolitres.

Et pourtant tout le sol de l'empire se prête merveilleusement à la culture de la canne; les provinces où elle est le plus répandue sont celles de Bahia, de Pernambuco, d'Alagoas, de Sergipe et de Rio-de-Janeiro. Un document officiel, publié à l'occasion de l'Exposition universelle de Philadelphie en 1876, dit que « dans la province de Matto-Grosso, la canne se déve- » loppe tellement sur le bord des rivières, qu'il est souvent né- » cessaire d'émonder les plantations, afin de combattre cette » exubérante production. On y voit des champs de cannes qui » ont quarante années d'existence, et qui conservent une vi- » gueur suffisante. » Le gouvernement a tenté de porter remède au mal. Pour favoriser l'établissement d'usines pourvues des moyens de fabrication les plus perfectionnés, l'État ou les provinces garantissent un intérêt de 7 % aux capitaux engagés dans la construction de ces usines, et soumettent en échange les exploitants à certaines obligations en faveur de l'agriculture ou de l'instruction primaire. La Compagnie française des ateliers de Fives-Lille a entrepris la création de cinq usines de ce genre dans les districts de Pernambuco et de Bahia.

Dès la fin du dix-huitième siècle, quand le **coton** devint une matière première de haute importance pour l'industrie anglaise, le Brésil devint naturellement le principal pourvoyeur des marchés de la Grande-Bretagne. Malgré la formidable concurrence des Etats-Unis qui, par l'extraordinaire bon marché de leurs produits, rendirent toute compétition impossible, le Brésil persista, et sa production annuelle ne se ralentit pas. Lorsqu'éclata la guerre de sécession dans les Etats-Unis, en 1861, et que les marchés du Sud se fermèrent, le Brésil se trouva tout préparé à donner une impulsion considérable à la culture d'un produit recherché alors comme le pain en temps de famine. Des provinces entières, où jamais un pied de coton n'avait été planté,

en fournirent à l'Europe des quantités énormes; deux lignes de navigation à vapeur, établies entre Liverpool, Céara-Parahyba et Saint-Paul, prospérèrent, grâce au fret payé par le coton. A l'Exposition universelle de Paris, en 1867, un prix spécial fut décerné à l'empire qui, en approvisionnant le marché européen d'une matière première indispensable, avait contribué à l'affranchir de l'ancien monopole des Etats-Unis.

L'année 1868 marque l'apogée de cette fortune inespérée. Depuis cette époque, la culture du coton a cessé d'être florissante; les produits des Etats-Unis et de l'Egypte, dont les ports d'exportation sont de dix et quinze jours plus rapprochés des marchés anglais, font aux cotons brésiliens une rude concurrence.

L'exportation de l'empire s'élevait, en 1869, au chiffre de 3292000 kilogrammes; il n'était plus en 1875 que de 220000 kilogrammes. On comprend le découragement et les déceptions des planteurs. « Comme je rentrais à cheval avec » l'*administrador* (directeur de la plantation), écrit le comte » d'Ursel, il m'énumérait complaisamment les qualités des » différentes plantations que nous parcourions. « Ceux-là, me » disait-il en me désignant de magnifiques caféiers, sont de » bons serviteurs ; ils ont trente ans, et rapportent chacun un » demi-arrobe (8 kilogrammes)..... Voilà la vraie richesse du » Brésil ! » Et comme nous traversions en ce moment une » plantation de coton, dont les capsules entr'ouvertes lais- » saient échapper leurs flocons blancs comme neige, il en dé- » capita avec colère quelques branches du bout de sa cravache, » voulant témoigner par là du peu de cas qu'il faisait de ces » produits. »

Parmi les plantes d'une prodigieuse variété qui couvrent le sol du Brésil, il en est une essentiellement indigène, très semblable au coton, qui est appelée, suivant M. d'Ursel, à causer une véritable révolution dans l'industrie manufacturière du pays. C'est le *cipo-seda*, ou liane-soie, plante textile, dont la fibre d'une blancheur admirable et d'une grande résistance, expérimentée en Belgique et en Angleterre, est estimée déjà presque à l'égal des cotons de belle espèce. Les **tabacs** du Brésil sont estimés (Bahia et Goyaz); la production est de 50000 tonnes valant 30 millions. Le **cacao** de l'Amazonas et de Bahia fournit 6000 tonnes; les *orangers* croissent librement, et déjà la *vigne* de Sao-Paulo et de Minas-Geraes produit 10000 hectolitres par an.

La principale richesse agricole du Brésil réside actuellement dans ses plantations de **café**. Les immenses domaines des *fazendeiros*, dirigés par leurs ingénieurs et *administradores*, surveillés par les *feitores*, et cultivés par les esclaves, ont fourni à l'exportation, en 1878, 226 millions de kilogrammes, valant plus de 318 millions de francs, c'est-à-dire plus de la moitié des exportations générales. En 1892, elle s'élevait à 444 000 t.

Sans parler des mines de diamant et d'or de la province de Minas-Geraes, le sol brésilien contient des gisements de houille assez abondants dans la province de Santa-Catharina et sur les rives du Rio Benito. Les mines de fer existent partout dans les districts de Maranhao, Sao-Paulo, Minas-Geraes ; elles sont si riches qu'elles pourraient « fournir du fer pendant des siècles à la consommation du globe entier sans que leur rendement diminuât d'une manière appréciable. » Ces mines ne sont pas encore exploitées ; c'est l'Angleterre qui fournit au Brésil presque tout le charbon qui s'y consomme !

Une plantation de café : la fazenda de Sete-Quedas.

« La *fazenda* proprement dite, c'est-à-dire le corps de logis principal, se compose d'une vaste maison à un étage, sans architecture et sans élégance ; là se succèdent de grandes salles, dont le plus souvent quelques fauteuils à bascules et des chaises en jonc forment tout le mobilier. Derrière ce bâtiment établi sur un point culminant, sont rangés les magasins où s'entassent les récoltes, et tout autour les séchoirs, grands carrés de vingt à trente mètres de côté, sur lesquels on étale les baies fraîches du café pour les faire sécher au soleil. A droite, on aperçoit les hangars abritant les machines qui, toutes mises en mouvement par une forte chute d'eau, sont destinées, soit à soulever les pilons qui opèrent la décortication, soit à mouvoir la scierie dont l'usage est indispensable pour débiter les arbres de la forêt voisine. A gauche s'étendent les dépendances, c'est-à-dire les habitations des esclaves ; et plus loin, sur le versant de la colline, on remarque une agglomération pittoresque de pauvres cabanes entourées de jardinets. Ce coin de terre

est abandonné aux esclaves; ils y contruisent de modestes réduits, où ils vont jouir des heures de liberté qui leur sont accordées de temps à autre. A cinq cents mètres de là, on aperçoit le village où notre hôte vient de faire un essai de colonisation.

» L'œil du maître peut donc surveiller tout, et c'est là le caractère distinctif de ces établissements; rien n'y est sacrifié à l'agrément, au luxe, ni même à la fraîcheur; tout y est aménagé en vue de l'utile. L'aspect général manque de gaieté, et cependant, avec un peu de goût et une faible dépense, on pourrait rendre ces habitations élégantes et confortables. Mais si le bien-être du planteur est négligé, du moins des soins minutieux sont-ils apportés aux opérations délicates et multiples par lesquelles il fait passer sa récolte dans la période qui sépare la cueillette de la vente. Nous ne nous doutons guère, en effet, en dégustant en Europe une tasse de café, de toutes les manipulations auxquelles ont été soumises les graines avant d'arriver jusqu'à nous !

» Le fruit du caféier est renfermé dans une espèce de poche dure et rouge ressemblant à une cerise; il consiste en deux grains juxtaposés. Une fois cueilli, on le jette dans un bassin pour imbiber d'eau son enveloppe; puis on l'étale sur des séchoirs, où il est fréquemment retourné pour recevoir sur toutes ses faces les rayons du soleil. Lorsqu'il est bien séché et que l'enveloppe est crevassée et racornie sous l'action de la chaleur, il passe sous les pilons qui produisent la décortication. Puis un tamis vivement agité par un mouvement de va-et-vient sépare la pulpe du grain; celui-ci reste encore recouvert d'une mince pellicule que l'on enlève à son tour au moyen d'un second tamis exposé à une forte ventilation; l'enveloppe légère, chassée au dehors, sert de base dans la suite à un excellent engrais. Enfin les graines sont jetées dans un gros tube destiné à les séparer mécaniquement en trois grosseurs différentes. On économise ainsi un immense travail de main-d'œuvre, ce qui n'empêche pas cependant les esclaves, spécialement chargés de ce soin, d'épurer de nouveau chaque tas. En réalité, gros et petits grains sont de même [illegible] ls proviennent du

même arbre; mais il paraît que leur valeur commerciale diffère, car les petits grains ressemblent à ceux du café moka, et sont « vendus sous cette dénomination » sur les marchés de l'Europe. On boit donc, dans le monde entier, une quantité énorme de café d'Amérique que l'on trouve mille fois meilleur parce qu'on le croit africain[1]. Il est regrettable que ce produit si important du Brésil n'ait pas encore obtenu toute la faveur qu'il mérite : malheureusement, au lieu de chercher à convaincre les consommateurs par l'évidence, la plupart des planteurs ou exportateurs brésiliens se servent encore de singuliers subterfuges ; ainsi, une grande partie de leur café est vendu aux Etats-Unis ; mais pour l'écouler plus facilement, ils font subir aux graines une opération appelée « brunissage », qui consiste à les rouler sur elles-mêmes pendant un certain temps, de façon à leur donner une teinte lustrée..... En quoi la qualité y gagne-t-elle ? En rien absolument, et pourtant cette petite opération fait, dit-on, vendre ce produit beaucoup plus cher.

» Quoi qu'il en soit, le café ainsi préparé est mis en sac et pesé par arrobes de seize kilogrammes, dont la valeur marchande est en moyenne de dix mille reïs (23 fr. 50)[2].

---

1. Les renseignements fournis par d'autres voyageurs sont absolument conformes aux observations de M. le comte d'Ursel sur le démarquement international des cafés brésiliens. « Grâce à leur persévérance et aux conditions favo» rables résultant de la constitution du sol, écrit M. Agassiz, les Brésiliens ont » obtenu une sorte de monopole du café. Plus de la moitié de ce qu'on en con» somme dans le monde est de provenance brésilienne. Et cependant le café » du Brésil a peu de réputation ; il est même coté à un prix inférieur. Pourquoi ? » Simplement parce qu'une grande partie des meilleures sortes produites dans » les *fazendas* brésiliennes est vendue sous le nom de Java, de Moka, de Mar» tinique ou de Bourbon. Presque tout le café vendu sous ces dénominations, » quelquefois même sous celle de Java, provient du Brésil, et le soi-disant » Moka n'est le plus souvent rien autre chose que les petits grains ronds des » caféiers brésiliens, cueillis à l'extrémité des branches et soigneusement » triés. » — M. W.-G. Palgrave (*Une année dans l'Arabie centrale*, trad. J. Belin de Launay) écrit : « La meilleure est celle qui se récolte dans l'Yémen » et qu'on connaît dans le commerce sous le nom de moka ; mais je me hâte » d'ajouter qu'il n'en parvient pas une seule graine sur nos marchés. » — Aucune denrée, parait-il, ne se prête plus facilement à la falsification. Les préparateurs les plus habiles font sortir de la même balle du café vert, jaune, rouge, oblong, à cassure lisse, rugueux, de toute nuance et de toute dimension. Le consommateur, accoutumé à telle forme ou à telle nuance, est toujours dupe de la métamorphose ; mais malheur au fournisseur, s'il avoue que son café est de provenance brésilienne !

2. Le café, qui se vend 5 francs le kilo à Paris, n'atteint pas à Rio le prix de 1 fr. 80 (et même en tenant compte du cours actuel du change, 1 fr. 39), prêt à être embarqué. Les Etats-Unis absorbent plus de la moitié de la produc-

» Le propriétaire de *Sete-Quedas*, nous dit qu'en comptant largement les frais que lui coûtent annuellement l'entretien de sa *fazenda*, de ses machines, la nourriture de ses cent travailleurs ainsi que le transport des denrées, le total de ses dépenses ne s'élève pas à plus du cinquième des recettes; son bénéfice net par arrobe de café est alors de 8000 reïs, soit 22 fr.; et comme il récolte en moyenne, sur ses deux cent mille pieds de café, vingt mille arrobes, il se crée un revenu annuel d'environ un demi-million de francs, qui lui assure un avenir paisible et à l'abri du besoin. »

Comte Charles d'URSEL,
Sud-Amérique.
(Paris, 1880, in-18, Plon.)

La région diamantifère et l'extraction du diamant.

« Lorsque après avoir franchi la Cordillère maritime qui borde la baie de Rio-de-Janeiro et traversé la riante vallée du Parahyba en suivant la route d'Ouro-Preto, on aborde les premiers échelons de la chaîne d'Espinhaço, la végétation commence à changer d'aspect. La flore des tropiques disparaît peu à peu devant des espèces nouvelles. Plus on s'enfonce dans l'intérieur, plus le paysage devient sévère.

» Le *capim gordura*, espèce de graminée parasite qui fait le désespoir de l'agriculteur, a remplacé la forêt vierge. De toutes parts ces terres bouleversées et à physionomie stérile indiquent un sol où a passé la dévastation. Si, prenant à droite, on s'achemine vers la ville de Tijuco, la contrée paraît encore plus triste. Ici les montagnes ne sont plus que des pitons aigus et escarpés, la nature devient franchement sauvage et nue. On dirait que le soleil est impuissant à féconder cette terre. Il n'en est rien cependant, et jadis cette même argile rougeâtre était couverte d'une riche et plantureuse végétation. Malheureusement il y a près de deux

tion de l'empire; en Europe, Hambourg, Southampton, le Havre, Lisbonne, Marseille, Bordeaux et Anvers sont les principaux ports d'importation.

siècles que les *conquistadores*[1] ont porté le feu dans ces masses épaisses afin de pouvoir mieux fouiller les entrailles du sol. Ces pics décharnés renfermaient dans leurs flancs les cailloux diaphanes qui, taillés par l'industrieuse Hollande, forment les plus précieuses parures des femmes. Les ruisseaux qui descendaient de ces collines roulaient dans leurs sables des pépites d'or. Tout ce pays si âpre et si triste, c'est l'ancien *Eldorado* brésilien, c'est la province célèbre qui porte encore aujourd'hui le nom significatif de Minas-Geraes (mines générales).

» ..... La tradition veut que, vers 1729, un certain Bernardo Fonseca Lobo ait le premier soupçonné la véritable nature des pierres qu'il avait découvertes dans le Serra do Frio (montagne du froid), contrée montueuse enclavée dans la partie la plus escarpée de la province de Minas-Geraes, et qui devait bientôt devenir si célèbre sous le nom de *District des diamants*. »

Le gouverneur de la province envoya à Lisbonne quelques échantillons de ces « cailloux transparents. » Les gens de la cour les firent examiner par les bijoutiers d'Amsterdam, qui reconnurent en eux de vrais diamants. Un nouveau courant d'émigration se porta vers la terre promise. Les mineurs eux-mêmes désertaient les terrains aurifères pour aller « cueillir du brillant ». Mais le roi de Portugal déclara les diamants propriété de la couronne, et limita l'exploitation confiée à une compagnie privilégiée[2]. La contrebande fut punie des peines les

1. Ce nom de *conquérants* a été donné aux chefs des expéditions dirigées par les Espagnols dans le Nouveau-Monde après la découverte de Colomb. Cortez, Balboa, Pizarre, Almagro, Orellana furent les plus fameux de ces aventuriers qui ouvrirent à l'avidité castillane les mystérieux et merveilleux pays de l'or (*eldorado*).

2. De 1730 à 1739, le roi du Portugal concéda le droit d'exploitation moyennant une capitation payée d'après le nombre de travailleurs employés. De 1759 à 1772, les gisements furent livrés à de véritables fermiers généraux qui pour la plupart y gagnèrent des fortunes royales. L'un d'eux, Francisco Fernandez d'Oliveira, après avoir restitué à Pombal onze millions, laissa à ses héritiers plusieurs quartiers de Lisbonne et de Rio-Janeiro, et plus de vingt fermes immenses au Brésil. De 1772 à 1793, le roi du Portugal fit exploiter les terrains pour son propre compte. Le gouvernement brésilien a conservé à peu près les mêmes règlements. M. Gorceix estime que de 1772 à 1793, le trésor royal reçut 877 817 carats, soit 58 000 environ par an. Il faut compter au moins autant pour le vol et la contrebande. La production annuelle en chiffre rond aurait donc été de 80 000 carats.

plus terribles; mais les *contrabandistas* imaginèrent les ruses les plus extraordinaires pour tromper la surveillance des inspecteurs (*feitores*).

« La contrebande est d'autant moins facile que l'administration prend les précautions les plus minutieuses à l'égard des nègres chargés de l'extraction. L'opération se fait sous des hangars dans lesquels sont disposés plusieurs rangs de petits canaux, légèrement inclinés et évasés vers le bas. Une rigole amène l'eau à la partie supérieure, c'est là que se tient le noir. Des sièges élevés sont occupés par les *feitores*. Chacun d'eux a sous sa surveillance une escouade de huit esclaves. Vient-on à leur parler, ils doivent répondre sans détourner la tête. Une sébile où l'on dépose les diamants, un pot rempli de tabac en poudre, complètent l'ameublement. Ce pot de tabac est loin d'être, comme on pourrait le croire, un objet de luxe. La monotonie du travail, jointe à la chaleur du climat et à l'action débilitante de l'eau, porte facilement au sommeil. Une pincée prise à propos réagit contre ces influences soporifiques et stimule l'activité des nègres et la vigilance des *feitores*. Dès que le signal appelle les travailleurs à l'ouvrage, chaque esclave se rend au canal qui lui est assigné, portant un panier de *cascalhao* (terre diamantifère). Il jette le *cascalhao* dans le canal, et ouvre la rigole à l'aide d'un tampon. En même temps ses bras remuent fortement tout ce mélange d'argile, de sable et de cailloux; l'eau dissout les parties terreuses et les entraîne avec elle. Trouble au commencement de l'opération, elle s'éclaircit peu à peu, et finit par reprendre sa transparence. Il ne reste plus alors que le gravier au fond du canal. C'est à partir de ce moment que l'extraction proprement dite commence. Le noir arrête l'eau, rejette les gros cailloux, et cherche minutieusement dans le sable les pierres précieuses qui peuvent s'y trouver. Dès qu'il en rencontre une, il bat des mains pour annoncer sa découverte et la porte au *feitor*. Celui-ci l'inscrit sur son registre après l'avoir pesée, et la dépose dans la sébile. Si la pierre trouvée atteint le poids d'un octave (17 karats 1/2), l'esclave est

mis solennellement en liberté et reçoit un vêtement neuf. Ces cas sont rares ; ils ne se présentent guère plus de deux ou trois fois dans l'année. Diverses primes sont affectées



Lavage du diamant au Brésil.

aux diamants d'un poids inférieur ; la dernière de toutes consiste en une simple prise de tabac.

» Afin d'éviter autant que possible les tricheries des noirs, on ne leur permet de porter qu'une toile de coton autour

des reins, sans poche et sans doublures; quelques-uns même vont dans la saison chaude entièrement nus. Malgré ce luxe de précautions, il en est toujours qui trouvent moyen de tromper la surveillance de leurs gardiens : ce sont eux qui alimentent d'ordinaire le commerce des contrebandiers. On connaît l'histoire de cet intendant qui, ne croyant pas à une aussi grande dextérité de la part des noirs, voulut un jour en avoir le cœur net, et promit la liberté à l'un d'eux, s'il parvenait à dérober en sa présence un diamant caché dans un monceau de *cascalhao*. On pense bien que l'offre fut acceptée. L'esclave se mit immédiatement à l'œuvre, tandis que le Portugais, placé en face de lui, suivait tous ses mouvements. A la fin, celui-ci s'impatientant et croyant déjà triompher, demanda au noir s'il s'avouait vaincu. — *Senhor*, répondit gravement l'Africain, si l'on peut compter sur la parole des blancs, je suis libre. — Et tirant en même temps une pierre de sa bouche, il la montra à l'intendant. »

Adolphe d'Assier,
Le Brésil contemporain.
(Paris, in-8°, 1877, Durand.)

M. Gorceix, qui a visité récemment les mines diamantifères du Brésil, a fait sur ce sujet à l'Association scientifique de France une conférence à laquelle nous empruntons les détails suivants : « Les points où le diamant a été et est encore » exploité au Brésil sont nombreux. On le trouve dans les » provinces de Bahia, Goyaz, Matto-Grosso, Parana et surtout » Minas-Geraes. Sauf dans cette dernière province et dans » celle de Bahia, ils ne donnent plus lieu qu'aux travaux isolés » des orpailleurs du diamant, les *garimperos* du Brésil, qui » vont, avec une grande sébile de bois à la main, laver les » sables des cours d'eau. A Minas-Geraes, les principales » exploitations sont groupées autour de la ville de Diamantina, véritable capitale des terrains diamantifères, située » presque sur le méridien de Rio-de-Janeiro, à 800 kilomètres » environ de la côte. D'autres districts comme ceux de Bagagem, Abaété, Grão-Mogol, Cocaès, fournissent aussi une » petite quantité de diamants. » M. Gorceix démontre que les premiers diamants [illegible] dans le gravier des ruisseaux (*cascalho*) [illegible] on a découvert

des gisements nouveaux dans le lit même des ruisseaux. Ce sont des cavités rondes ou « *marmites de géants* », des « *caldeiroés* » produits sur le fond des rivières par le frottement des remous. Les chercheurs de diamants construisent sur la rivière un barrage en pierres, et au moyen d'un goulet et d'un canal en planches, détournent l'eau le long d'une des rives; puis ils creusent la partie du lit desséchée, enlèvent les sables stériles et se hâtent de mettre au jour les précieux graviers du *caldeiroés*. Les belles trouvailles sont peu fréquentes. « En général, » les diamants du Brésil sont peu volumineux; ceux de 15, » 10 carats sont rares; seule, l'Etoile du Sud, trouvée à l'ouest » de la province, dans les gisements de Bagagem, mérite » d'être citée. Ce diamant brut pesait 254,5 carats; après la » taille, son poids a été de 125 carats. En 1880, la production » totale du Brésil n'a guère dépassé 16 kilogrammes, 80 000 ca- » rats environ. Pendant ce temps, les mines du Cap ont » fourni 2 millions de carats : mais comme éclat, comme » beauté, les diamants du Brésil ont une supériorité bien mar- » quée, qui les fait souvent considérer comme des brillants » anciens provenant de l'Inde. » (*Les diamants et les pierres précieuses du Brésil.*

(*Revue scientifique* du 6 mai 1882.)

3° BIBLIOGRAPHIE

AGASSIZ (M. et Mme). *Voyage au Brésil* (traduction de Vogeli). — (Paris, 1869, in-8°, Hachette.) — LE MÊME, *Abrégé par J. Belin de Launay*. — (Paris, 1872, in-18, Hachette.)
ASSIER (Adolphe d'). *Le Brésil contemporain*. — (Paris, 1867, in-8°, Durand et Lauriel. (*Publ. dans la Revue des Deux-Mondes*, 1863-1864.)
BATES. *The naturalist on the river Amazon*. — (London, 1864.)
BARIL (Cte de la Hure). *L'Empire du Brésil*. — (Paris, 1862, in-8°, Sartorius.)
BIARD (F.). *Deux années au Brésil*. — (Paris, 1862, in-8°, Hachette.)
BIARD (F.). *Voyage au Brésil*. — (*Tour du Monde*, 1er semestre 1861.)
CARREY (E.). *Huit jours sous l'Equateur*. — (Paris, 1873, 3 vol. in-18, Lévy).
CASTELNAU (F. de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*. — (Paris, 1850-52, 6 vol. in-8°, Bertrand.)
DEBRET (J.-B.). *Voyage pittoresque et historique au Brésil*. — (Paris, 1839.)
DENT. *A year in Brazil*. — (London, 1886.)
DURAND (Abbé). *Essai sur l'orographie du Brésil*. — (Lille, 1874, in-8°.)
DUTOT (S.). *France et Brésil*. — (Paris, 1857, in-8°, Guillaumin.)
FLETCHER et KILDER. *Brazil and the Brazilians*. — (In-8°, London, 1879.)
GABRIAC (Cte de). *Promenade à travers l'Amérique du Sud*. — (Paris, 1868.)
GAFFAREL (P.). *Hist. du Brésil français au seizième siècle*. — (Paris, 1878, in-12.)
KELLER. *The Amazon and Madeira rivers*. — (London, 1874.)
LIAIS (Emm.). *Climat, géologie, faune et botanique du Brésil*. — (Paris, 1872, in-8°, Garnier.) — (*Bulletin de la Société de géographie*, 1879.)
MARCOY (Paul). *Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, à travers l'Amérique du Sud*. — (Paris, 1868, 2 vol. in-8°, illustrés, Hachette.)

ORTON. *The Andes and the Amazon.* — (New-York, 1876.)

PEREIRA DE SILVA. *Situation sociale, politique, économique, de l'empire du Brésil.* — (Paris, 1865, in-8°.)

PFEIFFER (Mme IDA). *Le premier voyage d'une femme autour du monde.* — (Paris, in-18, Hachette.)

PRADEZ (Ch.). *Nouvelles études sur le Brésil.* — (Paris, 1872, in-12. Thorin.)

ROBIANO (Cte de). *Dix-huit mois dans l'Amér. du Sud.* — (Paris, 1879, in-18.)

SANTA-ANNA NÉRY. *Le pays des Amazones.* — (In-8°, 1886, Paris.)

SAINT-HILAIRE (Aug. de). *Voy. dans l'int. du Brésil.* — (Paris, 1830-51, 3 vol. in-8°.)

SAINT-ADOLPHE. *Dictionnaire géogr. du Brésil.* — (2 vol. in-8°, Paris, 1870.)

SCULLY. *Brazil, its provinces, and Chief cities,* etc. — (London, 1868.)

SELYS-LONGCHAMPS. *Notes d'un voyage au Brésil.* — (Bruxelles, 1875.)

SMITH. *Brazil, the Amazon,* etc. — (Londres, 1880.)

SUZANNET (Cte de). *Souvenirs de voyages; le Brésil.* — (Paris, in-8°, Dentu.)

URSEL (Cte Ch. de). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.)

WALLACE. *Travels on the Amazon and Rio-Negro.* — (London, 1870.)

WAPPANS. *Géographia physica do Brazil.* — (*Rio-de-Janeiro*, 1884.)

ALLAIN (E.). *Statistique du Brésil.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, août 1876.)

BARROS (Morize). *Voyage de la corvette Belmonte dans les Amazones.* — (*Revue maritime et coloniale*, novembre 1864.)

BÉRENGER (P.). *Le Brésil* en 1789. — (*Revue des Deux-Mondes*, 1880.)

COMMENGE (Emile). *Rio Janeiro.* — (*Revue géog. int.*, 1877, n° 17.)

DEBIDOUR. *Etat du Brésil au commencement du dix-neuvième siècle.* — (*Revue politique et littéraire*, 10 mai 1879.)

DURAND (Abbé). *Articles sur l'Amazone, le Rio-Negro, la Madeira, les Indiens, l'esclavage,* etc. — (*Bulletin de la Société de géographie*, 1869, 1871, 1873, 1874, 1875.)

FEUILLERET (Henri). *Le chemin de fer des Andes et le canal amazonien.* — (*Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 1876, 1.)

GAFFAREL (P.). *Le Chevalier de Villegagnon au Brésil.* — (*Revue polit.*, 1874.)

GORCEIX (H.). *Les exploitations de l'or et la province de Minas-Geraes.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1876.)

GORCEIX (H.). *Diamants et pierres précieuses du Brésil.* — (*Revue scient.*, 1882.)

GOURDAULT (Jules). *Le chemin de fer du Haut-Madeira.* — *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1875.)

ABREW et CABRAL. *Brazil geogr. histor.* — (Rio-de-Janeiro, 1884.)

ANDREWS. *Brazil, its Conditions and Prospects.* — (New-York, 1887, in-8°.)

COPPIN. *L'emp. du Brésil au point de vue de l'émigr.* — (Brux., 1888, in-12.)

COURCY (de). *Six semaines aux mines d'or du Brésil.* — (Paris, 1889, in-8°.)

GAY-LUSSAC. *Les colonies allemandes du Brésil.* — (*Rev. mar.*, oct. 1874.)

GRAVIER (G.). *Le sauvage du Brésil.* — (*Rev. géogr. intern.*, nov. 1878, avril 1879.)

KELLER-LEUZINGER. *Voy. d'explor. sur l'Amazone.* — (*Tour du Monde*, 1874.)

LANGE. *Karte von Sud-Brasilien.* — (Berlin, 1880, au 1/5 250 000.)

LECLERC (M.). *Le Brésil.* — (Paris, 1889.)

LEVASSEUR. *Le Brésil.* — (Art. de la Grande Encyclopédie, t. VII.)

LOUA. *L'esclavage au Brésil.* — (*Economiste français*, 1877, n° 1.)

MELLO. *Atlas do* [illegible] — [illegible]

— *Mappo do Brazil.* [illegible]

MOISAND. *Le Brésil.* [illegible]

MOURE (Am.). [illegible] — (*Bulletin de la Société de géographie* [illegible]

MULHALL [illegible] 1874.)

REY (Ph.). [illegible]

REYES [illegible] *Société de g*[illegible]

VARNHAGEN [illegible] *Brésil.* [illegible]

VERR[illegible]

CHAPITRE VIII

PARAGUAY

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — La république du Paraguay est presque en entier renfermée dans une presqu'île formée par le *Parana* et le *Paraguay;* au nord, à l'est et au sud, le *Rio Apa*, le *Rio Estrella*, la sierra *Amanbaya* et le cours du *Parana* la séparent du Brésil et de la république Argentine; à l'ouest, le *Pilcomayo* et le *Paraguay* l'isolent de la république Argentine.

Situation astronomique. — 22° et 27° 30′ de lat. S.; 61° et 57° de long. O.

Climat. — La température est généralement chaude (moyenne de chaleur + 23°); le Paraguay est situé tout entier dans la plaine; son sol bien arrosé est très fertile.

Littoral. — La république du Paraguay est le seul Etat sud-américain qui ne possède pas de littoral maritime.

Relief du sol. — Dans l'est sont des plateaux ondulés, d'une élévation médiocre, couverts de forêts, riches en pâturages, sillonnés de rivières et bordés de marais et de lagunes.

Cours d'eau. — Le *Paraguay* (2 500 kilom.), issu de sept lacs du plateau brésilien de *Parexis*, entre dans l'Etat du Paraguay au confluent du *Rio Apa*, le traverse du nord au sud jusqu'à *Asuncion*, puis d'*Asuncion* au confluent du *Parana* la limite à l'ouest. Le *Paraguay* reçoit le *Bariego*, l'*Aquidaban*, l'*Ypane*, le *Jejui*, le *Tepicuary*, à gauche; et à droite, l'*Yabebiri*, l'*Ybobi*, etc. Le *Parana* limite à l'est l'Etat paraguayen, et reçoit des plateaux du Paraguay l'*Uguray*, l'*Acaray*, le *Munday*, le *Pirapo*. « Le Paraguay est au Parana ce qu'est la Saône au Rhône, la voie navigable principale et l'axe du bassin du fleuve. » (*Paul Pelet*). Les grands vapeurs du Parana le remontent jusqu'à *Corumba* (1 500 kilom.), et les petits vapeurs jusqu'à *Cuyaba* (2 300 kilom.).

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Notions historiques. — Découvert par les Espagnols en 1535, le Paraguay fut évangélisé par les Jésuites, qui y formèrent, sous le nom de *missions* ou *réductions*, une sorte de république théocratique qui eut une existence assez prospère (1556-1767). Il fut rattaché ensuite à l'audience de Charcos (Bolivie et Plata), s'insurgea en 1806, et traversa une longue guerre civile. Façonné par le système administratif des Jésuites à une absolue servitude, le Paraguay passa, en 1813, sous la dictature du docteur Francia, fils d'un Français naturalisé et destiné lui-même à la prêtrise. Francia imposa le joug le plus dur aux colons séparés de leur métropole. Le Señor don Carlos Antonio Lopez, qui lui succéda, avait été son secré- [illegible]gne de lui. Il tint lieu au Paraguay de code, de tri- [illegible]on, pendant huit ans, emprisonnant, déportant, [illegible]ujets sans rencontrer d'opposition. Une guerre,

acharnée, qui n'a pas duré moins de cinq ans (1865-70), a dévasté le Paraguay et presque anéanti sa population virile. Elle a été provoquée par l'ambition insensée du dictateur don Francisco Solano Lopez, fils et successeur de don Carlos Antonio Lopez. Le Brésil, l'Uruguay et la confédération Argentine se liguèrent contre le Paraguay. Commencée en juin 1865, la lutte s'est terminée le 1er mars 1870, sur le champ de bataille d'Aquidaban, où Lopez fut vaincu et tué. Ce fut une délivrance pour le Paraguay, mais elle lui coûtait cher. On vit revenir dans les villages des femmes décharnées, quelques-unes — les moins misérables, — à peine vêtues, les autres nues. D'un million trois cent mille habitants qui peuplaient la république avant la guerre, il restait environ deux cent cinquante mille individus, presque tous des femmes et des enfants. Quand M. Forgues visita le Paraguay, en 1872, il constata que l'armée qui était de 60 000 hommes au moment de la guerre, ne comptait plus que 250 malheureux enfants de quinze à dix-sept ans, revêtus d'uniformes de rebut de notre garde nationale mobilisée de 1870-71. Le dictateur Lopez avait enrôlé tous les habitants, depuis quatorze jusqu'à soixante-douze ans. Il avait dit dans sa déclaration de guerre : « Je ferai peser dans la balance le poids de mon peuple tout entier. »

La République a été reconnue État indépendant après la guerre de cinq ans, par des traités séparés avec les puissances alliées. Le Paraguay a été évacué par les dernières troupes d'occupation, le 22 juin 1876. Le point en litige dans la question de frontière avec la république Argentine (Villa occidental, en face d'Asuncion) fut résolu en faveur du Paraguay par le président des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, M. Hayes, et la ville principale, jusqu'alors appelée Villa Occidental, a été nommée Villa Hayes en l'honneur de l'arbitre.

Constitution. — Le *pouvoir exécutif* est confié à un *président* assisté d'un *vice-président* et de cinq *ministres* (Intérieur; Affaires étrangères; Finances; Justice et Cultes; Guerre); le président actuel, nommé pour la période 1891-1894 est don Juan *Gonzalès*. Le pouvoir législatif est entre les mains d'un *congrès* composé d'un *sénat* et d'une *chambre des députés*.

Drapeau : Rouge, blanc, bleu; couleurs disposées horizontalement.

Le pays est partagé en 8 départements : **Asuncion, Villareal, Santiago, Conception, Turuguaty, Candelaria, San-Fernando, San-Hermengildo** : à la tête de chacun est un préfet. — La capitale est **Asuncion.** 25 000 hab. (plus de 44 000 avant la guerre). — V. pr. *Villa-Rica*, 13 000; *Conception*, 11 000; *San-Pedro*, 10 000; *Luques*, 9 000; *Carapegua*, 15 000.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — **Minéraux** : *marnes*, *salpêtre*, *minerais* de *manganèse*, de *cuivre* et de *fer*, de Coapucu, Quiquio, San-Miguel[1]. — **Végé-**

1. Dès 1854, le gouvernement avait créé, dans le district d'Ubicuy, une usine pour le traitement au charbon de bois des minerais de fer de Coapucu, Quiquio et San-Miguel. Elle était située au pied de la Cordillère, dans une vallée très pittoresque; un ruisseau la parcourt, qui, retenu par un fort barrage, mettait en mouvement la machine. Le haut fourneau pouvait contenir 5000 livres de minerai, et fournir toutes les 12 heures 1000 à 1100 livres de fonte. En 1862, l'usine occupait environ cent [illegible] [illegible]ait. Les Brésiliens ont passé là pendant la guerre [illegible] [illegible]ait plus en 1873 qu'un monceau de r[illegible]

taux : le pays produit du *riz*, du *maïs*, du *manioc*, du *tabac*, des *oranges*, du *coton*, des *cannes à sucre*, des *plantes tinctoriales*, et surtout le *maté*, ou thé du Paraguay, très apprécié dans le pays et les Etats voisins. Les forêts sont encore considérables. Les essences peuvent être utilisées dans les arts, l'industrie, la médecine. M. Demersay dit que ces bois sont compacts, qu'ils ont une durée et une solidité remarquables. « L'outil tranchant ne les entame qu'avec peine; ils deviennent très unis sous le racloir, prennent le vernis admirablement et se laissent bien débiter en placage; ils sont difficiles à sculpter, à cause de la compacité et de la finesse de leurs fibres, mais ils se tournent bien. Leur durée, leur incorruptibilité, les rendent précieux pour la marine. » Tels sont l'*arayan*, pareil au buis; le *cedro*, employé comme le *lapacho* dans l'ébénisterie, le *morosimo*, le *petereby*, le *curupaï*, etc. — **Industrie** : Elle se relève peu à peu : l'*exploitation* des forêts se développe; on fabrique des *savons* avec l'huile de coco; il y a des *tanneries*, des *briqueteries*, des *distilleries*, *parfumeries*. Mais la vie industrielle est encore bien peu active, faute de bras et de capitaux. On évalue à 1 200 le nombre des usines, ateliers, magasins, maisons de commerce : ces établissements emploient 2 600 personnes et un capital total de 24 millions de francs. — **Commerce** : *Importation* en 1894 : 2 222 000 pesos ; *exportation*, 1 835 000 pesos. *Chemin de fer* : ligne d'Asuncion à Paraguary et à Francisco (252 kilom.). *Télégraphe*, même ligne que le chemin de fer. En 1897, l'Assomption a reçu dans son port 367 navires de 133 000 tonnes.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 253 120 kilom. carr. — **Population** (en 1888) : 330 000 hab. (avant la guerre, en 1857 : 1 337 000), le nombre des femmes l'emporte de beaucoup sur celui des hommes. — **Races** : le plus grand nombre des habitants sont des métis issus d'Espagnols et d'Indiens, ou des *Paraguas* et des *Guaranis*, convertis au catholicisme, généralement doux et hospitaliers; ils parlent l'idiome guarani. En 1888, on évaluait à 17 000 les individus étrangers; 600 *Brésiliens*, 2 500 *Italiens*, 5 000 *Argentins*, 1 250 *Allemands*, 450 *Autrichiens*, 800 *Français*, 200 *Anglais*, 80 *Uruguayiens*, 1 500 *Espagnols*, etc. — *Immigration* en 1894 : 468 individus.

Instruction publique. — Avant la guerre, il existait dans chaque district au moins une école où l'on apprenait à lire et à écrire, et l'enseignement était obligatoire de 7 à 10 ans. En 1891, il y a 358 écoles primaires avec 23 000 élèves : et un collège national à Asuncion avec 15 professeurs et 250 étudiants. — **Cultes**. La religion catholique est généralement professée; mais les autres cultes sont tolérés. Il y a un évêque à Asuncion. — **Armée**. Service obligatoire; mais, pour exonérer le budget, l'armée permanente a été réduite à 1 300 hommes. En temps de guerre on appelle sous les armes la garde nationale. — **Monnaies**. — La *piastre* nationale ou doublon vaut 3fr,12; elle se divise en 10 réaux, qui se subdivisent chacun en 100 reis. Les monnaies étrangères sont très répandues dans la circulation. — **Poids et mesures** : le système métrique. — **Budget annuel** (en 1894) : *Recettes*, 4 547 000 pesos; *Dépenses*, 5 007 900 pesos. — *Dette*, 27 850 000 pesos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

L'intérieur du Paraguay.

En 1873, fut organisée à Londres, à l'instigation du représentant du gouvernement du Paraguay, une commission scientifique pour étudier les ressources du pays; cette commission se composa de MM. Twit, géologue, Balausa, botaniste, et Johnston, topographe. La commission trouva le pays épuisé par la guerre, le gouvernement sans ressources, incapable de tenir les engagements souscrits. M. Keith Johnston n'en poursuivit pas moins ses recherches, et explora le pays pendant toute une année. Il a publié le résultat de ses travaux dans le journal anglais l'*Academy* (1875). L'*Explorateur* (n° du 5 août 1875) en a donné une version française, d'où nous extrayons le passage suivant :

« Nous trouvâmes le Paraguay couvert de ruines et » en banqueroute; l'abaissement matériel et moral y avait » atteint un degré qu'on a peine à s'imaginer. Avant l'arrivée » des Brésiliens, qui maintenant gouvernent de fait le pays, » et sont venus pour sauver de leurs propres fureurs les débris » des Paraguayens, il était impossible de dépasser les rues » ruinées d'Assomption. Le Brésil semble tenir le Paraguay » dans une indépendance nominale et vouloir s'en servir » comme d'un boulevard entre l'empire et la république Ar» gentine; mais il amoncelle sur ce pays une charge de dettes » et d'obligations dont le Paraguay ne pourra jamais se libé» rer; forte de trois à quatre mille hommes, la garnison bré» silienne à Assomption est bien suffisante pour empêcher le » pays d'être jamais d'un avis contraire à celui du Brésil. »

Après avoir perdu l'espoir de trouver chez le gouvernement l'appui qu'il en attendait, Johnston, désireux cependant d'étudier une partie de la contrée, se décida à faire un voyage rapide dans la direction du sud, au milieu des immenses plaines abandonnées des Missions, vers le Parana qu'il atteignit près d'Ytapua. Les églises massives et semblables à des granges, les murs quadrangulaires des écoles vides, et les rangées de maisons sans portes des anciens établissements des Jésuites, voilà les seuls vestiges de la récente prospérité de cette partie du Paraguay. Quant aux fermes moins solidement construites au moment où éclata la guerre, elles sont tombées en ruines: des bosquets d'orangers couverts de fruits mûrs, que personne ne cueille, en indiquent seuls l'emplacement. Dans quelques huttes de

terres souvent éloignées l'une de l'autre d'un ou deux milles, un couple de vieilles femmes (à peine reste-t-il un homme dans cette partie du Paraguay) traîne une misérable existence en se nourrissant d'oranges et de manioc. Si l'on excepte environ cinquante milles carrés anglais que le docteur anglais Stuart possède avec une autre propriété plus petite, toute la contrée au sud du Tebicuari, le plus grand fleuve du Paraguay central, appartient au gouvernement; par contre, le pays compris entre Assomption et Villa-Rica se trouve presque complètement entre les mains de particuliers. Dans cette partie sud, un quart environ du territoire est couvert d'immenses forêts touffues; des marécages inutiles s'étendent sur un autre quart, et des herbages épais, presque trop luxuriants pour les bœufs, poussent sur le reste.

Après son retour à Assomption, Johnston trouva l'occasion d'accompagner, dans son dernier voyage d'Assomption aux frontières, la commission brésilienne chargée, à la suite du traité de paix de 1872, de rectifier et de déterminer la frontière nord. Conformément au droit que le Brésil avait précédemment fait valoir, la frontière est limitée vers l'est, depuis le fleuve Paraguay, par l'Apa jusqu'à ses sources, puis par les hauteurs désignées sous le nom de Cordillera, et à l'est, après les grandes chutes du Parana, par le Salto Guayra ou Siete-Quedras des Brésiliens. Sur six bornes qui devaient être construites de ce côté de la frontière, trois étaient déjà élevées; dresser les autres dans la partie intermédiaire de la frontière, telle était la mission de l'expédition avec laquelle, en août 1874, Johnston partit d'Assomption, et remonta le Paraguay afin de gagner les Cordillera par la voie de terre en traversant Conception.

» Conception est le bourg le plus considérable du Paraguay nord; il n'a cependant que 600 habitants, et si, précédemment, il fut le centre de l'exportation des « Yerbales » du nord, ce commerce semble maintenant avoir disparu avec la renommée du thé de l'Amérique du Sud. En effet, une paire de peaux, pleine de « yerba mate, » gisait à terre devant la maison ruinée de la douane. Au nord de Con-

ception, jusqu'à l'Apa, s'étend, à perte de vue, une contrée composée d'une série d'herbages, au centre desquels, dans la partie la plus basse, un petit fleuve coule vers l'occident : sur ses rives se dressent des bandes de forêts ; au milieu des prairies se trouvent des collines dont les versants sont également boisés ; mais les arbres restent petits, et l'intervalle qu'ils laissent inoccupé entre eux est couvert de broussailles et de plantes grimpantes.

» Le fleuve le plus important qu'il fallait franchir est l'Aquidaban qui, à l'époque des pluies, est sujet à des crues subites et considérables. Près des ruines de Bellavista, ancienne station militaire, et peu au-dessous du confluent de ses deux bras principaux, l'expédition atteignit l'Apa. Le bras qui descend du nord porte le nom d'Apa et les Paraguayens le considèrent comme fleuve principal proprement dit, tandis que le bras du sud, venant d'Estrella, roule la masse d'eau la plus considérable, s'il faut en croire les Brésiliens ; et sa longueur, égale à celle du précédent, permet de le considérer comme le véritable cours supérieur de l'Apa. En dépit des protestations des Paraguayens, les bornes frontières furent élevées à l'embouchure et aux sources de l'Estrella, de sorte que le Brésil se trouve ainsi posséder en plus une étendue de plusieurs centaines de milles carrés anglais.

» D'ailleurs, construire ces bornes frontières n'était nullement une tâche facile. Le nom de Cordillera, employé pour indiquer la ligne de démarcation des eaux entre les affluents du Parana et du Paraguay est tout à fait mal choisi lorsqu'il s'agit de fixer la frontière nord de la république, car ces hauteurs dépassent à peine de deux mille pieds le niveau de la mer ; elles ont une pente douce, et ne sont que la continuation [illegible] Tafelland des Brésiliens. Mais, pour établir la li[illegible]ation des eaux, la commission s'était trou[illegible] à ses bêtes de somme [illegible] de quarante mill[illegible] un [illegible]

l'entreprise, car, deux fois, près des sources d'Estrella, tentes et colonnes furent renversées avant d'avoir pu être achevées. Les pluies et les ouragans laissaient-ils un instant de répit? aussitôt des mouches sortaient des marais qui entourent les nombreuses sources à la ligne de démarcation des eaux et leurs piqûres devenaient pour les hommes et les animaux une plaie insupportable, si bien qu'on appelait presque avec plaisir les moustiques habituels du soir, qui, la nuit, succédaient à ces mouches.

» Non loin de la source d'Estrella, près du Dourado supérieur, un des affluents du Parana, se trouve une colonie militaire brésilienne; dans un petit village isolé, composé de huttes en terre, un commandant avec trente soldats nègres passe sa vie dans l'exil. Cette colonie existe depuis quelques années déjà et cependant elle n'a encore commencé aucune culture, quelle qu'en soit la nature.

» La dernière colonne fut élevée sur le Potrero de Julio, endroit découvert de la chaîne de séparation des eaux entre l'Ipané au couchant et l'Amambaya à l'Orient; à quelques lieues de là, la commission commença le chemin dont il a été question, et Johnston aurait volontiers continué de la suivre, s'il eût eu les provisions et l'escorte nécessaires pour une semblable excursion, car on lui disait des merveilles des grandes chutes du Parana. Cet autre Niagara se fait entendre à quatre lieues de distance et la masse de ses eaux se précipite au milieu de nuages de vapeurs et de magnifiques arcs-en-ciel dans un ravin étroit et profond que les Indiens regardent comme la porte du monde sublunaire et que la crainte leur fait éviter.

» Le retour de Potrero de Julio à Conception s'effectue par le chemin que le dictateur Lopez avait suivi quelques années plus tôt dans sa dernière marche de son camp près de Panadero au désert de Cerro-Cora, et qui donne une idée bien nette de la misère endurée par son armée dans cette dernière retraite. Sur tout le parcours de cette route, à petits intervalles, sans sépulture et dans la position où la mort [illegible] rés, gisent des squelettes d'hommes qui sont [illegible] ur y mourir d'épuisement et de faim, presque

à portée de vue les uns des autres. Chaque petit arbre, sur ce chemin, couvre de son ombre un monceau d'os quelquefois accompagné de fusils rouillés, de sabres ou de selles devenues friables. Les Cerros, qui forment l'amphithéâtre sauvage et extraordinairement beau de Cerro-Cora, sont des parties détachées du Tafelland ; et les flancs de la vallée de l'Aquidaban, composés de cônes, de rocs, et de tours revêtent les formes les plus fantastiques. A l'exception de versants escarpés en granit rouge, crêtes et saillies sont partout couvertes d'une forêt obscure et exubérante, tandis que des palmiers forment sur les talus des bosquets plus éclaircis, au milieu desquels, çà et là, on rencontre des collines de gazon. C'est au milieu de l'amphithéâtre, dans un de ces endroits découverts, que Lopez a établi son dernier camp à environ un demi-mille anglais de l'embouchure du Chiriguelo dans l'Aquidaban. Imaginer une retraite plus sûre est chose à peine possible, car le défilé de l'Aquidaban est le seul qui, de l'est, conduise dans cet endroit. De ce côté, au-dessus de ce défilé et d'un second, Lopez avait établi un poste armé de canons, mais aucun des deux ne signala l'approche des cavaliers brésiliens. Le camp se trouve encore tel qu'il était lorsqu'il fut brusquement abandonné ; les débris des voitures de bagages et des caisses, des armes brisées, des munitions et des affûts l'entourent ; enfin, au milieu de tout cela, une multitude de squelettes d'hommes. »

Keith JOHNSTON,
Résumé et traduction par Jules Vallée.
(*Explorateur*, 5 août 1875.)

Une excursion à Paraguari.

« Paraguari est un gros bourg pour le pays, et sa situation de tête de ligne du chemin de fer[1] lui donne une

1. L'unique chemin de fer a été longtemps celui de l'Assomption à Paraguary (72 kil.). La ligne n'a qu'une voie ; le même train, qui partait chaque matin de la capitale, arrivait tous les jours à Paraguary entre 11 heures du matin et 1 heure de l'après-midi, selon qu'il plaisait à Dieu et au mécanicien. On repartait de cette ville vers 3 heures, et on rentrait à l'Assomption à une heure indéterminée. Le

importance particulière. Cinquante ou soixante maisons agglomérées en carré forment une place, autour de laquelle, sans ordre, de nombreux *ranchos* viennent joindre leur contingent de femmes et marmaille grouillante au soleil; on évalue à environ 3000 âmes l'ensemble de cette population où fleurissent les brigands de toute espèce. C'est le lieu où viennent s'amasser les gens qui ne peuvent même plus vivre à l'Assomption; ils s'installent à Paraguari, où l'éloignement du pouvoir central et de la police métropolitaine leur permet de vivre aux dépens d'autrui avec des coudées plus franches[1]. La place du vil-

---

voyageur se consolait en songeant que, si les déraillements étaient à craindre, les rencontres étaient du moins impossibles. Le chemin de fer a été prolongé jusqu'à Villa-Rica (202 kilom.).

1. Le manque absolu de sécurité dans l'intérieur du Paraguay et les caprices d'un gouvernement dictatorial ont arrêté toutes les tentatives de colonisation ou les ont détruites. Sous la dictature d'Antonio Lopez, son fils, Francesco Solano, chargé d'enrôler des agriculteurs européens pour le Paraguay, avait racolé sur les quais et dans la banlieue de Bordeaux deux ou trois cents décrotteurs, joueurs d'orgue, rôdeurs de barrières, etc. On leur avait promis monts et merveilles : arrivés à destination, ils furent très mal accueillis par Lopez, offusqué et alarmé par les opinions très indépendantes, et, il faut bien l'avouer, par les médiocres capacités de ces singuliers colons. Au lieu de leur assigner des terrains fertiles, le dictateur les établit sur un sol ingrat et rebelle à toute culture, à Villa-Occidental, qui reçut le nom de *Nueva-Bordeo* (Nouvelle-Bordeaux). Isolés ainsi des Paraguayens, avec lesquels on leur refusait toute communication, dévorés par les moustiques, manquant de tout, soumis pour les causes les plus futiles aux vexations de tout genre, à la bastonnade et même à la torture (on appliqua à quelques-uns la question par l'eau !), ils succombèrent en grand nombre. Quelques-uns essayèrent de gagner la Bolivie, on les saisit et on les livra aux plus affreux supplices; d'autres moururent de faim, ou furent tués par les sauvages, ou dévorés par les jaguars; tous auraient péri sans l'active charité du comte Brayer, alors notre consul à l'Assomption. Dans cette contrée qui tient des trésors de fécondité à la disposition de l'homme, l'immigrant n'ose guère se risquer. M. Forgues a rencontré, il est vrai, à la Trinidad, petit village dans la banlieue de l'Assomption, un Français, Théophile Gauté, qui, d'abord apprenti cordonnier, réussit par un travail opiniâtre à gagner une fortune de 150 000 francs. Mais il cite plus loin l'exemple d'autres Français malheureux : Moquelain, établi dans une hacienda du Chaco, qui fut assassiné une nuit par un cacique indien avec sa femme et ses trois valets; Berchon des Essarts, égorgé par des voleurs dans la capitale même; un Anglais, Mac-Adam, tué d'un coup de couteau dans la gare, etc., etc. Les Paraguayens qui racontent ces tragiques histoires prennent soin d'ajouter qu'après tout le Paraguay est un pays très sûr et où il n'y a rien à craindre ! Rien, sauf les folies du despotisme, le couteau des aventuriers et la matraque de l'Indien.. Voici encore un témoignage du peu de sécurité de ces régions intérieures... M. Désiré Charnay, durant son voyage à travers la pampa, apprit d'un Argentin, son compagnon de route, qu'il ne fallait pas trop compter dans le désert sur les agents de l'autorité publique. « Il y a trois « semaines, racontait son interlocuteur, un colon allemand avait vendu un lot « de bœufs et en avait reçu l'argent; le soir du même jour, il était seul avec « sa fille âgée de seize ans; la porte s'ouvre, deux hommes masqués font « irruption dans la cabane, se précipitent sur le père et le tuent; puis, s'adres- « sant à la fille terrifiée, lui demandent où est l'argent. « Il est là, » dit-elle,

lage est à demeure encombrée d'une espèce de foire permanente, d'un aspect des plus misérables. Les boutiques se composent de quatre roseaux supportant une pièce d'étoffe de la dimension d'un mouchoir de poche, qui sert de tente; elles sont remarquables par le nombre des vendeurs et le peu de marchandises à vendre. J'en note une où le mouchoir traditionnel abrite *six œufs*. Une femme et quatre enfants sont assis ou vautrés à l'entour; deux autres femmes et trois enfants font cercle autour de l'autre boutique, dont l'approvisionnement consiste en une douzaine de beaux épis de maïs.

» Sur les soixante maisons dignes de ce nom qui composent le bourg de Paraguari, douze sont des *tiendas*, magasins où l'on vend au détail des cotonnades anglaises, des genièvres de Hambourg, etc., en échange de produits du pays, tels que cuirs, tabac, maté, etc. Deux autres maisons sont consacrées au jeu; il s'y joue tous les soirs des parties effrénées, car le Paraguayen est joueur au-delà de toute expression. Il n'est pas rare que ces gens risquent des enjeux de 500 ou de 1000 francs sur un coup de dé. C'est souvent plus que tout ce qu'ils possèdent. Le perdant récrimine, le gagnant insiste, et bien souvent un coup de couteau vient appuyer les arguments du plus fort. Pourtant ces scènes seraient extrêmement rares s'il n'y avait que des Paraguayens dans ces maisons de jeu, car ils ne sont nullement sanguinaires; mais ces tripots sont hantés aussi par nombre d'aventuriers italiens, argentins et brésiliens. Le soir venu, le revolver à la ceinture, je fais un tour dans le village avec un Suisse qui doit m'accompagner dans mon excursion. Toutes les tiendas sont éclairées, les autres maisons sont plongées dans l'obscurité. Nous allons voir les salons de jeu; ce sont d'immondes bouges où, sous la lumière d'une lampe à pétrole, des physionomies patibu-

---

» leur désignant un meuble; et pendant que les malfaiteurs s'efforcent de
» l'ouvrir, elle s'arme d'un revolver et les tue. La courageuse enfant s'élance
» au dehors, court chez l'alcade : il était absent; elle court chez le juge : il
» était absent. Attirés par ses cris, les habitants la suivent; on arrive au
» rancho. « L'alcade, lui dit-on, le juge, les voilà! » C'étaient les deux as-
» sassins. »

PARANA, URUGUAY ET RIO DE LA PLATA.

Echelle 1: 6500000



laires jouent argent sur table, soit aux cartes avec des cartes espagnoles, soit sur un billard, à une espèce de jeu de billes ; il s'agit, en en jetant une poignée sur la table, d'en faire entrer le plus possible dans une des blouses. Les figures, l'odeur et l'aspect du lieu soulèvent mon dégoût. Nous sortons de là, et quelques pas plus loin, à la lueur d'une lanterne d'écurie posée à terre, un orgue de barbarie répand des flots d'harmonie criarde ; tout autour, dans la pénombre, nous distinguons des ponchos qui flottent en l'air, accompagnés de jupes blanches ; c'est tout ce qu'on en voit, la peau des danseurs étant couleur de la nuit.

» Le lendemain matin, nous terminions nos préparatifs de départ. Hier, pour la première fois depuis la création du monde, un boulanger est venu s'établir à Paraguari et faire du pain pour les habitants, qui jusqu'à ce jour ne mangeaient que du manioc. Ce fut une fureur ; il n'était fils de bonne mère dans le village qui ne voulût du pain coûte que coûte. Le brave triptolème, voyant cet engouement, n'hésita pas à augmenter ces prix et à vendre sa marchandise à douze sous la livre. Tout compte fait, les habitants, ne trouvant pas entre le pain et le manioc une différence correspondant à celle des prix, s'en tiennent au manioc. » L. FORGUES [1],

Le Paraguari, fragments de journal et de correspondance.

(*Tour du Monde*, 1874, 1er sem., in-8°, Hachette.)

Le maté du Paraguay.

« On peut diviser en deux classes les produits de l'agriculture paraguayenne. Les uns entrent dans le commerce et sont exportés en quantités chaque jour plus considérables ; les autres, destinés à la consommation intérieure, ne sortent pas du pays. Tels sont, parmi les premiers, le *maté,* le tabac, les bois de construction, les cuirs,

1. M. Forgues (Emile Daurand), littérateur et traducteur, né à Paris en 1813, connu sous le pseudonyme anglais d'Old Nick, a traduit en collaboration avec A. Joanne l'*Histoire générale des voyages* de Desborough Cooley (3 in-8°), et publié les écrits posthumes de Lamennais, et les mémoires de M. de Vitrolles.

et, pour des sommes presque insignifiantes, le manioc et le sucre ; parmi les seconds, les céréales, le maïs, le riz, le coton, les haricots et les patates. Enfin, certains fruits, comme les oranges et les pastèques, tiennent une large place dans l'alimentation.

» Quoique le maté soit, aujourd'hui surtout, une production spontanée du sol plutôt qu'un fruit du travail de l'homme, on comprendrait difficilement une énumération des richesses agricoles du Paraguay dans laquelle la première place n'appartiendrait pas au précieux végétal qui fournit le *thé de l'Amérique du Sud*. Mais si cet arbre n'existe plus qu'à l'état sylvestre, il est répandu dans les environs de Rio-de-Janeiro, au pied des Andes boliviennes, et le pays que nous décrivons trouve encore dans l'exportation de ses feuilles torréfiées et convenablement préparées l'article le plus important de son commerce. Les opérations relatives à la récolte du maté, auquel les Espagnols donnent le nom générique de *yerba* (herbe), identiques sur tous les points, sont très simples. Les voici en quelques mots. Vers le mois de novembre, des détachements de travailleurs bien armés et pourvus de provisions vont se fixer au milieu des forêts où abonde l'arbre précieux qui présente l'aspect du laurier franc, avec les dimensions et la hauteur d'un petit chêne très touffu. Armés d'un long couteau, des ouvriers en détachent les branches que d'autres divisent en rameaux plus petits. Ces rameaux, passés dans un feu clair et légèrement grillés, sont placés sur une cage faite de bambous; et ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Au centre de la cage on allume un feu peu ardent que l'on entretient pendant vingt-quatre heures. Les feuilles n'exhalant plus d'humidité sont alors descendues et étalées sur des cuirs ; on les détache des rameaux en les frappant avec un sabre de bois ; puis on les pile dans des auges ou dans des mortiers, et la poudre est enfin renfermée dans des sacs assez semblables à de gros oreillers taillés dans des peaux de bœuf ramollies, et dont le poids varie de 60 à 120 kilogrammes. Le maté, nommé par quelques auteurs *herbe de Saint-Barthélemy*, et par d'autres

encore ***thé des Jésuites***[1], se présente dans le commerce sous la forme d'une poudre grossière, d'un vert clair, ayant une odeur herbacée, désagréable lorsqu'elle est fraîchement récoltée, et légèrement aromatique après plusieurs mois de préparation. Le maté est d'un usage général en Amérique. On boit l'infusion de cette feuille aromatique au Paraguay, dans la république Argentine, au Chili, au Pérou, et dans les provinces brésiliennes de Rio-Grande du Sud, de Parana et de Saint-Paul. Sur tous ces points cette boisson est plus habituelle que le chocolat dans la Péninsule, le thé en Angleterre, et le café dans l'Europe orientale ou en Afrique[2].

» Pour préparer le breuvage américain, on met dans un vase destiné à ce seul usage du sucre et un charbon ardent. On grille un peu le sucre, puis l'on ajoute une quantité variable de poudre. On verse de l'eau très chaude, mais non bouillante, et l'on introduit dans le vase l'extrémité arrondie en forme d'arrosoir d'un tube destiné à l'aspiration du liquide. Les habitants de la campagne, les journaliers et tous les hommes en général, prennent le maté *cimarrou,* c'est-à-dire sans sucre ; mais les femmes, les étrangers y ajoutent du café, du rhum, un peu d'écorce d'orange ou de citron, etc.; d'autres enfin remplacent l'eau par du lait. On boit le maté à toute heure de la journée ; c'est la première

---

1. Au Paraguay, on l'appelle encore herbe de Saint-Dominique.

2. « Il est impossible de faire une visite dans tout le bassin de la Plata sans
» que l'on vous apporte immédiatement cette boisson, sous la cabane enfumée
» du pauvre gaucho comme dans l'hôtel somptueux des riches habitants des
» villes; à peine êtes-vous arrivé que l'infusion nationale fait son apparition.
» L'absorption du maté est en quelque sorte réglée par un code de courtoisie
» dont il est utile de connaître tout au moins les premiers principes. Ainsi, dès
» qu'un étranger entre dans une maison, l'inévitable courge, armée de sa
» *bombilla* (sorte de chalumeau en argent ou en métal), lui est immédiatement
» présentee. Le premier devoir est de l'accepter; le second, de l'offrir succes-
» sivement à toutes les personnes présentes qui vous répondent : *No, esta en*
» *buenos manos* (Non, elle est en bonnes mains). Fort du compliment, vous
» avalez la drogue, petit travail qui dure environ cinq minutes; l'instrument
» doit être alors restitué à la maitresse de la maison; celle-ci s'empresse d'y
» remettre de l'eau chaude et de repasser le tout au voisin; puis l'opération
» continue ainsi indéfiniment. Cette consommation de *maté* doit durer tout le
» temps de la visite, à moins que, heureux touriste, vous ne connaissiez la
» formule polie à employer pour prévenir qu'à la prochaine tournée vous seriez
» bien aise de vous abstenir. Pour moi, qui ai mis longtemps à saisir cette
» formule, craignant de manquer à tous les usages, j'avalais, j'avalais, et c'était
» détestable. » (Charles d'URSEL, *Sud-Amérique.*)

chose que fait un Sud-Américain, le plus ordinairement avant de quitter son lit ou son hamac. Réconforté par sa liqueur favorite, il monte à cheval, vaque à ses affaires et attend sans impatience le repas du milieu du jour.

» Ainsi concentrée, prise sans sucre et à jeun, cette infusion est irritante. Beaucoup de voyageurs ne peuvent la supporter; elle détermine des nausées et des vomissements. Le maté léger et aromatisé a des propriétés irritantes encore, mais beaucoup moins énergiques, quoiqu'il ne convienne pas à toutes les organisations; l'estomac s'en arrange assez mal, surtout au début; il agit aussi sur le cerveau et éloigne le sommeil. Cette boisson paraît nécessaire à l'habitant du Sud-Amérique qui engloutit des quantités énormes de viandes mal cuites, sans pain, souvent sans farineux (manioc, maïs), et toujours sans vin; c'est pour lui un digestif obligé. On peut encore, ainsi que je l'ai vu dans la province de Saint-Paul, prendre le maté en infusion théiforme. C'est une manière que, pour ma part, je trouve préférable à l'autre. On évite l'aspiration des nombreuses particules de la plante qui arrivent à la bouche à travers les trous de la *bombilla ;* on juge mieux de la force du breuvage, et, considération à mettre en première ligne, il n'y a plus nécessité de se servir d'un tube qui a passé successivement par les lèvres d'une foule d'individus, à commencer par celles de l'esclave qui est chargé de sa préparation, sans qu'on ait pris soin de le laver une seule fois; laver une bombilla est une chose qu'un buveur de maté n'a jamais [illegible]

[illegible] DEMERSAY[1],

[illegible] du Paraguay.

[illegible]

Nous [illegible]
au m[illegible]
vants [illegible]

1. M. D[illegible]
rique du Su[illegible]
guay des [illegible]
région.

« Le maté provient des feuilles d'un arbre originaire de l'Amérique du Sud, l'*ilex paraguayensis*. Cet arbre, haut de 3 à 6 mètres, vient spontanément dans les bois, sur les plateaux qui dépassent 400 à 600 mètres. On ne l'a rencontré que dans le bassin du Rio de la Plata..... Avec les feuilles on fabrique un produit qui remplace le thé et le café pour des populations répandues sur un espace aussi vaste que l'Europe. Les trois provinces du sud du Brésil, la République orientale, la République argentine, une grande partie du Chili, du Pérou et de la Bolivie consomment cet aliment. Son usage est général chez les habitants des campagnes et chez les habitants des villes peu aisés.....

» L'importance de cette consommation est facile à apprécier par le chiffre des transits et des exportations. Une seule province du Brésil, le Parana, exporte chaque année environ 15 millions de kilogrammes de maté ; une autre, celle de Sainte-Catherine, une quantité égale au tiers de la première ; le Brésil, environ 30 millions de kilogrammes par an. La production du Paraguay égale à peine le sixième de celle du Brésil... C'est dans ce pays que les jésuites commencèrent l'exploitation du maté. Ayant trouvé cette substance employée comme boisson par les Indiens Guaranys, ils en étendirent l'usage à toutes les régions placées sous leur domination.

» ..... Cet aliment actif présente sur ses similaires, le thé et le café, un avantage considérable, son excessif bon marché. Le maté bien préparé se vend aujourd'hui de 7 à 10 francs les 15 kilogrammes rendus à Antonine, port d'embarquement du Parana, et chaque kilogramme peut fournir 40 litres d'infusion forte et amère, soit moins de 2 centimes pour 1 litre d'infusion... Le prix actuel est surélevé par les frais de transport et d'enveloppement. Une charge de mules de 100 kilogrammes que l'on a achetés 5 à 10 francs à Guarapuava ou à Castro, vaut 25 francs à Curityba, la capitale du Parana, et 35 au bord de la mer. Transporté à petites journées, le long de routes à peine tracées, par de véritables caravanes de mules, ce maté qui coûtait 10 francs a payé 30 francs de transport pour moins de 300 kilomètres. Une fois qu'il sera préparé, son enveloppement avec des barils ou avec des cuirs de bœuf nommés *surons* coûtera encore quatre ou cinq fois plus cher [illegible] at, et deux ou trois fois plus cher que sa

[illegible] on marché du maté augmentera lorsque la

population sera plus considérable, et les communications régulières. Il oppose à la culture du café, dispendieuse, longue et délicate, celle du maté, plus simple, moins laborieuse et plus prompte; il pense que cet aliment, qu'il appelle le *café du pauvre, du paysan, de l'ouvrier*, peut, en France, où la chicorée a un débit énorme, rendre de grands services aux classes laborieuses, et même a l'armée. « Il n'est pas douteux que le maté est bien supérieur comme goût, comme arome, comme valeur, à toutes ces liqueurs noirâtres ou brunâtres, à tous ces liquides de marc, à toutes ces infusions de chicorée ou de prétendus cafés torréfiés qui sont bues, en quantité considérable, dans les cabarets de nos villes ou de nos campagnes [1]. »

3° BIBLIOGRAPHIE

BAGUET. *Le Rio-Grande-do-Sul et le Paraguay.* — (Anvers, 1873, in-8°.)
DEMERSAY (A.). *Hist. phys., écon. et polit. du Paraguay.* — (Paris, 1865, in-8°.)
— *Etude économique sur le maté ou thé du Paraguay.* — (Paris, 1867, in-8°.)
ECHAVARRY. *Hist. du Paraguay sous les Jésuites.*—(Amsterd., 3 v. in-8°, 1780.)
FORSTER. *Einiges uber Paraguay.* — (Deutsch Col. Zeitung, 1887.)
GRATY (A.-M. de). *La république du Paraguay.* — (Bruxelles, 1862, in-8°.)
LAMBEL. *Le Paraguay.* — (Tours, 1878.)
MANSFIELD. *Paraguay, Brasil*, etc. — (London, 1866.)
MANCINI. *Sit. éconon. du Paraguay.* — (Bull. consul, 1884, et suiv.)
MARTINEZ. *Le Paraguay.* — (Buenos-Ayres, 1882, in-8°.)
MEULEMANS. *La république du Paraguay.* — (Paris, 1884, in-8°.)
MULHALL. *Handbook of the River Plate republics.* — (Londres, 1875, in-8°.)
PAGE. *La Plata et le Paraguay.* — (New-York, 1867.)
POUCEL (Benjamin). *Le Paraguay moderne.* — (Marseille, 1867, in-8°, Olive.)
QUENTIN (Ch.). *Le Paraguay.* — (Paris, 1866.)
ROBIANO (de). *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1879, in-18.)
THOMPSON. *The Paraguay War.* — (London, 1869.)
URSEL (d'). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.)
WASHBURN. — *The history of Paraguay.* — (2 vol. in-8°, 1871, Boston.)

BAGUET (A.). *Mœurs et coutumes des Payagas.* — (*Bull. de la Soc. de géogr. d'Anvers*, I, 1878.)
COUTY (Louis). *Un aliment : le maté.* — (*Revue scient.*, 1881.)
DEMERSAY (D.). *Fragments d'un voyage au Paraguay.* —(*T. du Monde*, 1865.)
DUCHESNE DE BELLECOURT. *La guerre au Paraguay et les institutions des Etats de la Plata.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1866.)
FORGUES (L.). *Le Paraguay.* — (*Tour du Monde*, 1874.)
KEITH JOHNSTON. *Le Paraguay.* — (*Explorateur*, 5 août 1875.)
LEVERGER (Aug.). *Journal de la reconnaissance de la rivière du Paraguay.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, septembre, novembre 1864.) — Atlas, *id.*
MOURE (D.). *La Rivière Paraguay.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1861.)
PATINO (D.). *J[l] d'un voy. sur le Parana.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1868.)
SANTOS. *La Republica del Paraguay.* — (Asunsion, 1897.)

MOUCHEZ. *Carte de la république et du fleuve Paraguay.* — (Paris, 1862-73, 2 f.)
MORGENSTERN (de). *Carte topogr. du Paraguay.* (Vienne, 1878, 8 f. au 1/35500.)
BEYER. *Mapa de la Républ. del Paraguay.*—(Buenos-Ayres, 1886, au 1/1 000000.)
PETERMANN. *Carte de la République Argentine et des pays adjacents.* — (Mittheil., IX, 1875, au 1/400000.)

---

1. La valeur de l'exportation du maté a été en 1882 de 964000 pesos; en 1884, de 729000; en 1885, de 616000.

CHAPITRE IX

URUGUAY

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites : La république de l'Uruguay, ou *Bande orientale,* est séparée du Brésil au nord par le Rio Cuaraim, la Sierra de Santa-Anna, le Rio Jaguarao jusqu'à la lagune de Mérim ; de la république Argentine à l'ouest et au sud par le fleuve Uruguay et le Rio de la Plata ; à l'est elle est bornée par l'Atlantique.

Situation astronomique : 30° et 35° de lat. S. ; 56° et 61° long. O.

Climat : Malgré les chaleurs parfois excessives, la température est salubre. A Monte-Video, la plus haute température est + 34° ; la plus basse + 2° ; la moyenne + 16°. L'écart des variations diurnes est fort grand. « J'ai vu, dit le docteur Feris (*Archives de médecine navale*), l'écart journalier arriver au chiffre de 17°,4 ; souvent, dans le courant d'une journée, on passe sans transition par toutes les saisons de l'année. Cette excessive variabilité tient à ce que le pays de la Plata est entièrement plat : aucun obstacle, collines et forêts, n'y retarde la marche rapide des vents glacés de la Patagonie ou des brises brûlantes du Brésil. »

Littoral : La côte est peu élevée, marécageuse et bordée de lagunes au nord ; elle se relève au sud ; les principaux archipels sont ceux des îles Castillos, et des îles Lobos.

Relief du sol : Au centre se trouvent de hautes collines, appelées *cuchillas* (couperets), couvertes d'épaisses forêts et de pâturages (*Sierra-del Haedo*).

Cours d'eau : L'*Uruguay* forme la frontière à l'ouest, et reçoit à gauche le *Rio Negro* qui traverse toute la république du nord au sud. Le *Rio de la Plata,* formé du *Parana* et de l'*Uruguay* à la pointe *Obligado*, passe devant Monte-Video, où il atteint 100 kilom. de largeur ; mais il est encombré de bas-fonds et de bancs de sable, et il est exposé aux ouragans.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. Jadis possession espagnole, comprise dans la province de Buenos-Ayres, sous le nom de Bande orientale, l'Uruguay a été émancipé en 1852 par les députés réunis à la Floride. Disputé entre les Argentins et les Brésiliens, il a été reconnu comme république en 1828 par les belligérants au traité de Monte-Video. La constitution proclamée le 10 septembre 1829, remet le *pouvoir exécutif* à un *président* élu pour 4 ans[1], assisté d'un *vice-présid*[illegible] qui est en même temps président du

---

[1] [illegible] élu en mars 1894, pour quatre

sénat, et d'un ministère composé de trois membres (*Affaires étrangères et intérieur; Finances; Guerre et marine*) : le *pouvoir législatif* appartient à un *sénat* de dix-neuf membres élus pour trois ans; à une *chambre* de soixante-neuf membres élus pour trois ans. Le premier est élu par le suffrage à deux degrés; la seconde par le suffrage direct. — **Drapeau :** Neuf bandes horizontales alternativement blanches et bleues, avec un carré blanc au soleil jaune.



Carte de la baie de Montevideo.

Divisions administratives. La république est divisée en 19 *départements :* **Montevideo** (244 000 hab.), capitale *Montevideo* (175 000 en 1890); **Canelones** (68 000 hab.); **La Colonia** (38 000); **Soriano** (33 000); **San-José** et **Florès** (39 000); **Rocha** et **Maldonado** (23 000); **Florida** (29 000); **Paysandu** et **Rio-Negro** (50 000); **Salto** (32 000); **Cerro-Largo**, **Minas**, **Trento y Tres** (70 000); **Durazno** (27 000); **Tacuarembo** et **Rivera** (44 000); **Artigas** (18 000).

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions : Les pâturages fertiles nourrissent 550 000 chevaux; 6 500 mulets, 6 500 000 bêtes à cornes; 15 millions de bêtes ovines, 50 000 chèvres, 30 000 porcs. Sur 18 600 000 hectares de terres arables, 13 300 000 sont occupés et exploités; les étrangers possèdent les deux tiers de la [illegible] — **Industrie :** elle s'exerce surtout sur les bestiaux comme d[illegible] Argentine. — **Commerce** (en 1894) : à l'*impor-*

tation, 23 800 000 pesos nacionales (le peso vaut 5fr,38); à l'*exportation*, 33 480 000 pesos. Part de l'*Angleterre*, 12 millions de pesos; de la *France*, 7 700 000 pesos; de l'*Espagne*, 2 871 000 pesos; de la *Belgique*, 5 600 000 pesos; de l'*Italie*, 2 608 000 pesos; de l'*Allemagne*, 4 100 000 pesos; du *Brésil*, 9 970 000 pesos. — *Marine marchande :* port de Montevideo (1894), entrés : 3 680 navires de 2 295 000 tonneaux; sortis : 3 350 de 2 070 000 tonneaux. — *Chemins de fer*, 1 602 kilom. (1894). — *Télégraphes*, 4 930 kilom. y compris trois câbles sous-marins de 218 kilom. — *Postes*, 482 bureaux, 25 millions d'expéditions.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : 169 822 kilom. car.— **Population** (1894), 748 000 hab. (4 par kilom. car.). — **Races** : Espagnols et métis appelés *hijos del Pais;* étrangers immigrants ou *gringos :* de 1883 à 1890, le nombre des immigrants s'est élevé à 130 000 personnes; en 1890, il a été de 24 000. (Il y a dans l'Uruguay 150 000 étrangers : 42 000 Espagnols, 39 000 Italiens[1], 24 000 Brésiliens, 18 000 Argentins, 1 600 Français, 2 900 Anglais, 2 900 Allemands, 10 000 d'autres nationalités.) — **Instruction publique** : les écoles sont encore peu nombreuses; il y a une université à Montevideo, 533 écoles publiques gratuites avec 51 000 élèves; l'instruction primaire est obligatoire. Il y a en outre 379 écoles privées avec 22 000 élèves.— **Cultes** : la population professe le catholicisme, mais la liberté des cultes est garantie. — **Armée** : 3 200 hommes dans l'armée active, 20 000 dans la garde nationale. — **Marine** : 7 vapeurs, 3 canonnières, 1 chaloupe. — **Monnaies** : le *peso nacionale* = 5fr,38; la *pièce d'or*, de 4 escudos = 20fr,62. Les poids et mesures sont comme dans la confédération Argentine. — **Budget annuel** (en 1893) : *Recettes*, 17 millions de pesos; *Dépenses*, 15 millions; *Dette publique*, 103 820 000 pesos (le peso = 5fr,44.)

2° EXTRAITS ET ANALYSES

L'Uruguay et les conserves de viandes.

« L'Uruguay est le pays du monde où il s'abat le plus de bétail, et la péninsule de Fray-Bentos, que forment au-dessus de leur confluent le Rio Negro et l'Uruguay, n'est qu'un immense abattoir[2]. C'est pour leur peau, leur graisse, leur suif, leur laine seulement, que ces millions de bœufs, de chevaux et de moutons sont massacrés. La *carne tasajo*, c'est-à-dire la viande de bœufs que les éleveurs découpent en minces lanières, et font sécher au soleil après l'avoir imprégnée de sel, est re-

---

1. Dans un voyage au Rio-de-la-Plata et à Ténériffe, publié à Milan en 1875, le docteur Paolo Mantegazza écrit : « Vous vous croiriez transporté dans une » colonie italienne : le marinier qui vous débarque est italien; italien aussi le » portefaix qui transporte vos bagages; italien encore l'hôte qui vous hé» berge. »

2. Les Saladeros de la Bande orientale ont abattu, de 1878 à 1884, 2 726 000 têtes de bétail; en 1884, 600 000; en 1885, 500 000; en 1888, 773 500.

cherchée au Brésil et à Cuba pour l'alimentation des nègres. Mais elle n'est pas faite pour le marché européen, et celui-ci ne s'accommoderait pas mieux du *charque dulce*, soit de la même viande, desséchée seulement et non salée d'abord. Depuis quelque temps, on a bien essayé d'utiliser d'une manière plus avantageuse la chair des animaux abattus, et il en arrive en Europe quelques quantités sous le nom d'*Extraits de viande* préparés par le procédé Liebig. On a obtenu dans cette voie quelques bons résultats, mais forcément limités, et puisque les producteurs argentins et uruguayiens semblent avoir conçu l'ambition de devenir, en fait de viandes conservées, les fournisseurs attitrés de l'Europe et surtout de l'Angleterre, qui, en ce moment même, regarde du côté du Canada et des Etats-Unis, pour le futur approvisionnement de ses formidables boucheries, il n'était que temps, pour eux, de chercher, comme ils l'ont fait, quelque chose de mieux[1]. »

DE FONTPERTUIS.

(*Journal des Économistes*, 1er septembre 1881.)

« Beaucoup de producteurs de l'Amérique du Sud discutent sérieusement l'avenir d'exportations qui seraient basées sur le transport des animaux vivants ou des viandes refroidies ; les échecs successifs du Paraguay et du *Frigorifique*, les pertes subies par divers acheteurs de bétail sur pied n'ont pas suffi à les convaincre. Ils n'ont pas su se rendre compte qu'il est facile de maintenir à une bonne température des viandes du Canada et de l'Amérique du Nord, puisqu'elles traversent toujours des zones relativement froides pour arriver aux marchés de vente. Au contraire, pour les viandes de l'Amérique du Sud qui auront à traverser toutes les zones équatoriales, et à faire un

1. C'est en 1875 qu'a commencé sérieusement l'importation de la viande fraiche des ports d'Amérique à ceux d'Angleterre. Depuis ce temps, ce commerce, qui paraissait impossible autrefois, s'est développé dans des proportions énormes ; New-York et Philadelphie ont expédié en Angleterre, pendant certaines semaines, notamment en 1876 et 1877, jusqu'à 8 ou 10 millions de rations de viande fraiche par jour, à raison de 500 grammes par ration. C'est par le marché de Chicago que passent la plupart des animaux qui fournissent cette viande. A Chicago, le prix du kilogramme de bœuf de la première qualité varie de 0 fr. 70 à 1 franc. A New-York il s'élève de 1 franc à 1 fr. 20. Ceux du marché de Londres atteignent 1 fr. 60 à 2 fr. 10 par kilogramme. On voit l'avantage que peut présenter le transport en Europe des viandes américaines.

voyage beaucoup plus long, il faudra une bien plus grande quantité de froid qui ne pourra être fourni que par des installations coûteuses et compliquées..... Personne ne nie que la viande fraiche soit supérieure aux conserves ; mais il ne faut pas oublier que les grands marchés de l'Europe préféreront toujours le bétail vivant le plus voisin, le mieux préparé et le moins fatigué ; l'élevage de l'Europe et de l'Amérique du Nord pourra suffire longtemps encore à fournir à la consommation des viandes fraiches des classes riches ou aisées.

» L'usage de la viande tend à se généraliser, et la consommation qui a dépassé en Europe la production locale, a cherché dans les conserves de nouveaux éléments d'alimentation. Tout le monde connaît les salaisons de porc de l'Amérique du Nord, les salaisons de bœuf du Canada ou de l'Australie ; on peut dire que ces viandes préparées sont déjà entrées dans les habitudes et les mœurs. Elles font aujourd'hui partie de l'alimentation de nos classes travailleuses. »

M. Couty ne croit pas à l'avenir des conserves et des salaisons : il pense, au contraire, que la viande sèche (*carne secca*) de l'Amérique du Sud, dont le débit est aujourd'hui restreint, finira par trouver en Europe de nombreux débouchés, le jour où ce produit préparé avec plus de soin, de goût et de propreté par les *saladeiristes*, triomphera des préjugés européens.

« L'excessif bon marché des viandes sèches provient du mode de préparation, de la conservation et du transport facile de ces viandes. Elles n'ont pas besoin d'enveloppe ; il ne leur faut ni baril, comme aux salaisons, ni boîtes de fer-blanc, comme aux conserves Appert, ni appareil d'ébullition, ni substance isolante. On les transporte sans aucune précaution, on en garnit la cale d'un navire, on les charge sur le dos d'un mulet, et ce transport de viandes réduites à un petit volume, se fait à peu de frais. Arrivées chez le dernier débitant, elles peuvent attendre la vente des semaines et des mois, sans nécessiter des soins spéciaux. Contrairement aux salaisons et aux autres conserves, elles peuvent se débiter par fractions infimes, comme aussi il suffit d'en acheter assez pour avoir pendant longtemps sa nourriture assurée. La viande sèche serait le plus commode de tous les aliments pour les armées en campagne ; avec un lambeau de *carne secca* plié sur son sac ou sur sa selle, un soldat serait sûr d'être nourri pendant plusieurs jours. De même aussi, l'ouvrier, qui ne peut acheter tout un baril de

salaisons et pour lequel les autres conserves sont trop chères, trouverait dans la viande sèche la facilité d'une provision commode et sûre. »

Louis Couty[1],
La consommation de viande et ses conserves,
(*Revue scientifique*, 6 août 1881.)

L'usine Liebig à Fray-Bentos.

« Au fond d'une crique du grand fleuve de l'Uruguay, et perchée au sommet d'une falaise pittoresque, est une petite ville d'origine récente, connue sous le nom de Fray-Bentos[2]. C'est-là que la société fondée en 1863 par le baron Liebig a établi son siège. L'usine proprement dite occupe de vastes bâtiments qui descendent en pente douce jusqu'au fleuve. Là se trouve un grand môle qui lui permet de charger facilement et d'embarquer tous les produits de son importante fabrication. Plus haut est le *saladero* et toute la suite des hangars qu'il comporte; derrière lui, les *corrales*, plus vastes à mesure qu'ils s'éloignent du centre; enfin d'immenses prairies entourées de fils de fer; ces prairies remplies de bétail, constituent à elles seules tout le fond d'une *estancia*. Le terrain ainsi exploité par la Société est d'environ neuf lieues carrées. On lâche sur les prairies les bœufs qui, venant de trop loin, ont à se refaire du voyage, et l'on enferme dans les *corrales* les animaux en état qui seront l'objet de la besogne du jour ou qui constitueront la réserve du lendemain.

» Le travail commence de fort grand matin. Les animaux sont successivement chassés des grands *corrales* dans d'autres plus petits; ils arrivent ainsi jusqu'au *butte*, dernière enceinte circulaire où le coup fatal les attend. Une porte à

---

1. M. Couty, professeur à l'Ecole polytechnique de Rio-Janeiro, a été chargé par le ministre de l'agriculture du Brésil d'une mission dans le sud du Brésil et l'Etat de Montevideo. Le docteur Couty est mort à trente ans, en 1884.

2. Fray-Bentos ou Independencia est situé à 110 kil. S.-S.-O. de Paysandù, sur la rive gauche de l'Uruguay. Cette bourgade, fondée en 1859, prit en 1860 un développement considérable, lorsque l'Allemand Giebert y établit un énorme *saladero* pour la préparation de l'extrait de viande, d'après les formules du chimiste Liebig. Fray-Bentos renferme actuellement 6000 habitants.

guillotine n'y laisse pénétrer que vingt bœufs à la fois; ils y trouveront des dalles inclinées et glissantes qui les priveront de résistance quand le *lazo* viendra s'abattre sur eux.

» Le *lazo* dont le nœud coulant est lancé par un *gaucho* debout sur une petite estrade, passe dans une poulie pour aboutir par l'autre extrémité à la selle d'un cheval monté. Aussitôt le *lazo* lancé, le cheval est mis au galop, et le bœuf, violemment amené, vient donner de la tête contre une grosse poutre qui l'arrête. Le *desnucador*, l'homme spécialement chargé du coup de couteau, est assis sur cette poutre. Il se sert, pour cette besogne, d'un petit poignard large de deux doigts, long de cinq, et frappe la bête à la nuque d'un coup qui la foudroie. Comme la place sensible n'a guère que la largeur d'une pièce de cent sous, ce coup suppose une très grande adresse, qu'on reconnaît d'ailleurs en payant cet employé spécialiste à raison de dix francs par cent têtes de bœufs. La bête ainsi frappée tombe sur un wagon à rails; on lui enlève le *lazo*, on ouvre une porte à coulisse, et le wagon, roulant sous un hangar dallé appelé la *playa*, dépose ce corps encore presque vivant aux pieds de celui des travailleurs qui a « fini son bœuf » et qui attend une nouvelle besogne. Sur des voies parallèles deux wagons vont et viennent, se succédant sans cesse. Car le travail de boucherie qui s'accomplit sur la *playa* est rondement mené, et les ouvriers qui s'en occupent sont nombreux ; ils sont là cinquante ou soixante qui, les bras dans le sang, demi-nus, le couteau à la main, saignent, écorchent, dépècent. La bête disparaît comme par enchantement : sa tête va d'un côté, son cuir et ses membres d'un autre; ses chairs, habilement découpées, prennent une troisième direction; bref, en moins de cinq minutes, sur ces dalles qu'on lave maintenant à grande eau, il ne reste plus trace de l'animal qui vient d'y tomber palpitant. Sous un vaste hangar attenant à la *playa*, des gens que leurs fonctions ont fait nommer *charqueadores* reçoivent la viande sur des tables de bois. Ils sont armés de coutelas longs et tranchants, qu'ils passent et repassent dans cette viande, de façon à la réduire en tranches qui aient partout un pouce et demi

d'épaisseur. Ces habiles découpeurs sont les mieux payés; car c'est le juste milieu qui préservera ces chairs de la corruption, d'une part, de la dessiccation de l'autre. Ainsi, préparée, la viande est exposée quelque temps au soleil, puis plongée dans un bain de saumure qui a pour objet de la purifier, enfin empilée par grands tas composés de couches alternatives de viandes et de gros sel blanc. On la retourne plusieurs fois, on la reporte à l'air, au soleil, on la remet en tas, puis au bout d'un mois environ on la livre au commerce. Elle ressemble alors, par l'aspect et la couleur, à de la morue desséchée. Rien qu'au Brésil, où elle est connue sous le nom de *carne secca*, il s'en consomme chaque année des milliers de quintaux; elle forme le fond de l'alimentation de la race nègre, qui en fait le plus grand cas.

» Tous ces travaux, toutes ces préparations que je viens de décrire sont du domaine commun de tous les *saladeros*. Pour la fabrication spéciale de l'usine Liebig, pour la production du fameux *extractum carnis*, on choisit des morceaux de viande spéciaux. On en détache les os et la graisse, et on les introduit dans un engin d'où ils sortent hachés menus. En cet état ils sont successivement portés dans des chaudières, puis sous de fortes presses. Le jus s'écoule, finement tamisé; on le fait bouillir pendant quelques heures, puis on le laisse congeler pour le renfermer dans des boîtes de fer blanc d'un pied cube environ. C'est sous cette dernière forme que l'extrait concentré est toujours expédié.

» La compagnie Liebig est aujourd'hui devenue éminemment cosmopolite. Fondée par un Allemand, d'une part elle opère et contracte sous une marque anglaise : L. M. E. C. (*Liebig meat extract Company*), sans doute parce que ce sont les capitaux anglais qui se sont tout d'abord emparés de l'entreprise; cependant, l'Allemagne et la France, la Belgique surtout, y ont aussi d'assez gros actionnaires. D'autre part, elle occupe, comme ouvriers, et en majeure partie, des Ecossais et des Basques, et reste dirigée par des chimistes allemands. C'est une véritable « tour de Babel » où cependant tout marche, et où les peuples les plus divers s'entendent à merveille. L'établissement travaille, à partir

de décembre, pendant trois mois environ, abattant en moyenne de cent soixante à cent quatre-vingt mille bœufs. Il exploite non seulement son extrait et les viandes salées, mais également les cuirs, les suifs, la graisse, les os, les débris de l'animal ; enfin, des résidus de cette viande choisie qui a servi à la fabrication de l'extrait concentré, il fait un guano qui passe, après celui du Pérou, pour le meilleur et le plus demandé. L'usine ne peut suffire au nombre des commandes qui de partout lui sont adressées. Elle tient enfin de sa situation, la plus grande facilité de transport et d'expédition ; car Fray-Bentos, par bateaux à vapeur, ne se trouve qu'à vingt-quatre heures de Buenos-Ayres et à trente-six heures de Montevideo [1]. Aussi l'état de la société est-il très florissant, et c'est par plus de trois millions que se chiffrent régulièrement ses bénéfices. »

Comte Eugène DE ROBIANO,
Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.
(Paris, 1879, 2e édit., in-18, Plon.)

3° BIBLIOGRAPHIE

BAUZA. *Hist. de la domination espagnole en Uruguay.* — (Montevideo, 1880.)
BIANCONI. *L'Uruguay ; carte commerciale avec texte.* — (Paris, 1885, in-4°.)
LEMAY (Gaston). *A bord de la Junon.* — (Paris, in-18, 1880, Charpentier.)
MURRAY. *Travels in Uruguay.* — (London, 1871.)
RASSE (baron Henry de). *La république de l'Uruguay.* — (Paris, 1876, in-8°.)
REYES. *Descr. geogr. du territ. de la Rep. de l'Uruguay.* — (Montevideo, 1859.)
ROBIANO (de). *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1879, in-8°.)
URSEL (Ch. d'). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.)
VAILLANT. *La Républ. or. de l'Uruguay.* — (Montevideo, 1873.)
X***. *Notice historique et catal. de la républ. de l'Uruguay.* — (Paris, 1867, in-8°.)

---

1. L'usine forme à elle seule une véritable ville de hangars. « Toute la partie » musculaire d'un bœuf, écrit M. J. Callot, ne fournit pas plus de 3 kil. d'ex- » traits. Ce saladero de Fray-Bentos n'a pas sacrifié moins de 85 000 têtes de » bétail, du 15 décembre 1875 au 25 mars 1876. Durant 59 jours consécutifs, » le chiffre d'animaux tués par jour s'éleva à 1 000 ; le reste du temps, il varia » de 600 à 900. » — M. Couty a constaté à Fray-Bentos que le produit Liebig ne représente qu'une faible partie de la viande abattue. « On ne transforme » en extrait que les mauvais morceaux, ou plus exactement les morceaux » maigres, qui, se desséchant beaucoup, font une *carne secca* peu pesante et » mauvaise. Mais toutes les parties grasses, et surtout les mantes, sont salées » et desséchées ; on prend même la précaution de les sécher peu, et de les » expédier rapidement à Rio-Janeiro pour qu'ayant moins perdu de leur poids, » elles donnent un produit plus élevé. Si la *carne secca* est chère, on fera » moins d'*extrait ;* si elle est bon marché, on en fera davantage ; mais dans » aucune des dernières années, la transformation de la viande en produit Liebig » n'est devenue prédominante. »

CALLOT (G.). *L'importation des viandes américaines en Europe.* — (*Revue scientifique*, 19 juillet et 16 septembre 1879.)
COUTY (L.). *L'élevage du bétail dans l'Amérique du Sud.* — (*Revue scientifique*, 7 mai 1881.) *La consommation de viandes et ses conserves dans l'Amérique du Sud.* — (*Revue scientifique*, 6 août 1881.)
KERRILIS (Louis). *L'Uruguay et le Paraguay.* — (*Journ. des Economistes*, 1878.)
LEFORT (Ch.). *L'Uruguay, sa situation commerciale.* — (*Economiste fr.*, 1876.)
LOUA. *L'Uruguay.* — (*Economiste français*, 8 novembre 1879.)
La république de l'Uruguay, population, commerce, finances. — (*Economiste français*, 1er avril 1882.)
Le commerce de Montevideo, la compagnie Liebig. — (*Revue brit.*, 1873.)
ROUSTAN. *La république de l'Uruguay à l'Exposition universelle de* 1889. — (Montevideo, 1889.)
MULHALL. *Handbook of the River Plate.* — (London, 1865.)
RUMBOLD. *The Great Silver River.* — (London, 1888.)
VINCENT. *Round and About South America.* — (New-York, 1890.)

CHAPITRE IX

RÉPUBLIQUE ARGENTINE[1]

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Limites. — Au nord, la frontière suit l'*Uruguay* et son affluent le *Pépiri-Guazu*, puis descend vers l'*Iguazu*, affluent du Parana; longe le chenal du *Parana* jusqu'au confluent de ce fleuve avec le *Paraguay*, remonte le *Paraguay* et son affluent le *Pilcomayo*, laissant aux Argentins le désert du *Chaco* méridional, coupe les vallées supérieures des tributaires du *Vermejo*, traverse les plateaux des *Andes* orientales, et suit la sierra *Esmoraca* et la *Cordillère* qui la sépare du Chili. Au sud, la frontière n'est pas déterminée, et l'extension du territoire dépend des progrès des colons et des retours offensifs des Indiens. Les Etats voisins de la république Argentine, sont l'*Uruguay* et le *Brésil*, à l'est; le *Paraguay* et la *Bolivie* au nord; le *Chili* à l'ouest, et la *Patagonie* au sud.

Situation astronomique. — 22° et 44° de lat. S.; 74° 20′ et 56° 40 de long. O.

Climat. — Trois zones allongées du nord au sud; *région du littoral*, où les orages sont fréquents, les pluies abondantes et les gelées rares; maximum de température +35°; minimum, — 4°; *région de l'intérieur*, climat plus rigoureux; le thermomètre monte jusqu'à 42°; *région des Andes*, gélées et neiges fréquentes.

Littoral; îles. — Les 400 lieues de côtes sont baignées par l'océan Atlantique, tantôt coupées à pic, tantôt basses et sablonneuses; ports rares

1. Cet Etat de l'Amérique méridionale est encore appelé Confédération Argentine, ou du Rio-de-la-Plata. Son nom lui vient de l'estuaire du Rio de la Plata (en français, rivière d'argent), qui se jette dans l'Océan sur la côte orientale.

et îles de faible étendue; quelques anses accessibles à de petits bâtiments (*mar Chiquita, laguna de los Padres, bahia Blanca*); îles basses, sablonneuses, dépourvues d'eau; les principales sont celles des *Pingouins* et des *Lions* [1].

Relief du sol. — Sur une longueur de plus de 2000 kilom. s'étend à l'ouest le plateau des Andes, d'abord unique et de faible largeur au midi, puis de plus en plus ample en allant vers le nord; la Cordillère double, triple, quadruple et même sextuple ses cordons parallèles pour former le grand massif andin, puis les chaînes orientales au pied desquelles s'étendent les plaines horizontales du Gran-Chaco; le plateau, escarpé du côté du Pacifique, descend en pentes plus douces vers la république Argentine. Presque tous les géants de la grande arête occidentale se dressent sur la frontière commune du Chili et de la république Argentine (*volcan de San-José*, 6 096 m.; *Cima del Mercedario*, 6 798 m.; *Cima del Cobre*, 5 584 m.) : mais la plus haute cime est sur le territoire argentin, l'*Aconcagua*, 6 834 m. Les cols principaux sont celui de la *Cumbre* (3 900 m.), route de Valparaiso à Mendoza; celui de la *Cruz de Peidra* (3 442 m.) ouvert huit mois par an; celui de *Planchon* (3 000 m.) entre Curico (Chili) et le fort San-Rafael (Argentine), proposé comme lieu de passage d'un futur chemin de fer. Au centre se dressent quelques massifs triangulaires enveloppés de plaines; les principaux sont ceux de *Cordova* et de la *Punta* (1 800 à 2200 m.). A l'est, entre le Salado et la Rio Negro, s'étend l'immense plaine, la *Pampa*, longue de 3 000 kilomètres; au nord du Salado, la plaine du *Gran-Chaco*, où errent les Indiens encore indomptés.

Cours d'eau. — Le *Parana* (4 500 kilom.), — en guarani, signifie rivière par excellence, est formé du *Rio Grande* descendu de la sierra Mantiqueira (Brésil), et du *Rio Paranahyba do Sul*; il reçoit, à droite le *Paraguay* (1 800 kilom.) issu des lacs du plateau brésilien de Matto-Grosso, et déjà grossi du *Taquary*, du *Pilcomayo* et du *Vermejo*; enfin le *Salado* et le *Carcarana*; à gauche, l'*Uruguay*, en face de l'île Martin Garcia et de la pointe Obligado. Le *Parana* forme alors un estuaire formidable, large de 250 kilom. à l'entrée en mer, couvrant 40000 kilom. car., profond de 30 ou 40 m., roulant dans les eaux basses 14 600 mètres cubes par seconde, mais comblant peu à peu de ses alluvions la partie supérieure de l'estuaire. — Les autres cours d'eau des pampas (*Rio Dulce, Primero, Segundo, Colorado, Negro*) s'appauvrissent en route par l'évaporation, s'étalent en marais, se fractionnent en flaques, et sont absorbés par le sable du désert; bien peu atteignent la mer.

II. GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — République fédérale, constitution votée en mai 1855, revisée en mai 1860. *Président de la République* responsable, élu pour **six ans, par des électeurs spéciaux nommés dans chaque province**, José URIBURU a été élu en 1895, successeur de Saenz Pena; le *pouvoir législatif* est exercé par le *Sénat* (30 membres) élu pour neuf ans par les Chambres législatives provinciales (deux par province), et par

1. Ces îles, refuge des pingouins, éléphants et lions de mer, ont acquis, vers 1845, une subite importance, à cause du guano qu'on y a recueilli. Mais ce guano, étant de qualité médiocre, parce que les pluies, fréquentes dans ces parages, dissolvent les sels ammoniacaux qui sont la propriété fécondante de cet engrais, l'exportation a presque cessé.

la *Chambre des députés* (86 membres élus par une élection directe pour quatre ans et rééligibles, à raison de 1 par 20000 habitants). Les provinces de la confédération se gouvernent elles-mêmes, votant leur budget : le pouvoir central, seul, bat monnaie, fait la paix ou la guerre, les traités de commerce, autorise les travaux qui intéressent toute la nation. (Traitement des membres du Congrès, 1000 fr. par mois, plus une indemnité de route; traitement du Président de la République, 255780 fr.) Il y a cinq ministères : *Intérieur, Affaires étrangères, Finances, Justice, Guerre.* — **Drapeau :** bleu, blanc, bleu horizontalement; dans le blanc un soleil jaune.

Divisions administratives. — La République se compose de quatorze *provinces*, ayant toutes le nom de leur capitale, sauf une *Entre-Rios;* les provinces se subdivisent en *départements;* les départements en *districts.* Il existe en outre neuf *territoires*, non encore organisés en provinces : la capitale *Buenos-Ayres* a 550000 habitants (1892).

1° **Provinces : Buenos-Ayres**, chef-lieu La Plata, 65000 hab.; **Santa-Fé**, 15000; **Entre-Rios**, chef-lieu Concepcion del Uruguay, 6000; **Corrientes**, 15500; **Cordova**, 44000; **San-Luis**, 9800; **Santiago**, 10000; **Mendoza**, 23000; **San-Juan**, 10000; **Rioja**, 8000; **Catamarca**, 9000; **Tucuman**, 40000; **Salta**, 15000; **Jujuy**, 6000; Ville princ. *Rosario*, 55000.

2° **Territoires : Misiones**, 40000; **Formosa et Chaco**, 4500; **Pampa**, 30000; **Rio-Negro, Neuquen, Chubut, Santa-Cruz, Tierra del Fuego**, 30000.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — Minéraux : Les gisements métallifères abondent dans les Andes, mais le manque de bras et la longueur des distances en ont jusqu'ici empêché l'exploitation sérieuse; les exportations de minerais et métaux précieux ne s'élevaient, en 1880, qu'à un million environ. Les districts métallifères (*cuivre, fer, plomb, argent, or*) sont limités aux provinces de *Mendoza, San-Juan, Rioja, Catamarca, Cordova, San-Luis.* — **Végétaux.** — *Céréales, vignes, fruits et légumes* d'Europe; *arbres forestiers* des pays tempérés; *arbres des pays chauds* (*palmier, bananier, goyavier, grenadier, pistachier, cacaoyer, caféier, olivier, oranger* et l'*arbre à yerba-maté*, d'où l'on tire une sorte de thé très recherchée dans les republiques de l'Amérique méridionale, *canne à sucre, coton, tabac.* — **Animaux.** La principale richesse du pays est dans les innombrables troupeaux répandus dans les pampas : en 1888, on comptait 70 millions de *moutons;* 22 millions d'animaux d'espèce *bovine;* 5 millions de *chevaux.* De là se tirent, presque exclusivement, les produits d'exportation : *laines, peaux de bœuf, de cheval, de mouton, suifs, viande salée, crins, plumes d'autruche.* Principaux animaux sauvages : *lama, alpaca* et *vigogne*, qui donnent une bonne laine; *jaguar, chat-tigre, tapir, lièvre, cerf. tatou, serpents, lézards, iguane*, etc.

Industrie : peu avancée; manufactures rares : l'industrie agricole et minière a seule quelque importance.

Commerce. — En 1894 : *Importations*, 93000000 de pesos; *Exportations*, 101000000. Part de l'*Angleterre* (en 1894) : 53500000 pesos; de la *France*, 29 millions; de la *Belgique*, 21 millions; de l'*Italie*, 11800000;

---

1. En mars 1882, un décret a désigné la nouvelle capitale de la province de Buenos-Ayres. Située à 40 kilom. de Buenos-Ayres, cette ville porte le nom de la Plata. Elle fait des progrès étonnants : les étrangers y sont plus nombreux que les Argentins; les Italiens dominent. La Plata comptait déjà 65200 âmes en 1890.

de l'*Espagne*, 4 000 000 ; de l'*Allemagne*, 22 500 000 ; des *Etats-Unis*, 15 300 000 ; du *Brésil*, 15 800 000, etc. **Marine marchande** : 80 navires au long cours = 95 000 tonnes ; mouvement des ports (1894) : 11 600 navires entrés = 6 600 000 tonnes ; 11 700 sortis = 6 970 000 tonnes. — *Chemins de fer* en exploitation, en 1894 : 14 000 kilom. ; 2000 en construction. La plus fameuse de ces lignes est la ligne transandine qui ira d'un océan à l'autre, de *Buenos-Ayres*, par *Mercedes, Chacabuco, Junin, Villa, Mercedes, San-Luis, la Paz, Mendoza, Santa-Rosa de los Andes* (Chili) à Valparaiso. — *Télégraphes*, en 1894 : 16 500 kilom. ; dépêches, 1 million. — *Postes* : expéditions en 1893, 122 millions par 1 456 bureaux.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie : Avec la Patagonie, 2 789 400 kilom. car., suivant l'almanach de Gotha. — **Population** (1895), 3 918 000 hab. (4 par kilom. car.). **Races et nationalités** : environ 2 millions d'Argentins, issus de la fusion des trois races indienne, européenne et africaine (dans les villes, grâce à l'immigration, domine l'élément européen) ; 600 000 immigrants, de nationalités américaine, italienne, espagnole, française, anglaise, suisse, allemande, belge, danoise. En 1889, l'immigration s'est élevée à 261 000 personnes ; en 1894, elle a été de 80 600, ainsi répartis : 37 600 *Italiens*, 8 100 *Espagnols*, 2 105 *Français*, 500 *Anglais*, 516 *Suisses*, 550 *Autrichiens*, 971 *Allemands*, 300 *Belges*, 159 *Portugais*, 132 *Danois*, 2 700 *Juifs*, 831 *Américains*, 3 132 *Russes*. Les Italiens dominent, et les Génois ont presque le monopole du cabotage sur le fleuve ; puis viennent les Basques ; les 100 000 familles européennes domiciliées dans la république ont envoyé, en 1874, plus de 40 millions à leurs parents de la mère patrie, et fondé plus de 80 colonies agricoles prospères. L'émigration dans la république s'est élevée, en 1894, à 42 000 personnes. — **Dialectes** : L'espagnol est la langue principale, celle des affaires ; on parle aussi le français et l'italien.

Instruction publique. — Elle est donnée dans 3 711 écoles élémentaires à 265 000 élèves ; dans 16 lycées à 3 710 élèves, à Cordova, Mendoza, Tucuman, Catamarca, Buenos-Ayres, etc. ; l'enseignement supérieur est donné dans les Universités de Buenos-Ayres, Cordova et la Plata à 2 500 étudiants (1896).

Justice. — Cour suprême fédérale : cinq tribunaux fédéraux à Parana, Cordova, Mendoza, Salta, Buenos-Ayres. Dans les provinces sont des justices de paix, des tribunaux de première instance et des cours de justice.

Culte. — Liberté des cultes garantie ; religion catholique généralement professée ; un archevêque à Buenos-Ayres, trois évêques à Cordova, Cuyo, Salta ; budget des cultes, 263 080 pesos. — **Armée** : Armée active et garde nationale : l'armée active comprend 2 945 fantassins, 2 571 cavaliers, 740 artilleurs, 31 généraux, 1 346 officiers ; budget de la guerre, 8 millions de pesos. — **Marine militaire** : 48 navires, 7 canonnières, avec 225 canons ; 2000 matelots, 900 officiers, 2 chefs d'escadre ; budget de la marine, 3 200 000 pesos. — **Monnaies** : Argent : *peso fuerte* (piastre forte) = 5fr,25 ; or : le *doublon* = 81fr,65. — **Poids et mesures** : Le *quintal* = 45 kilogr. 937 ; la *braza* = 1m,732 ; le *legua* = 5 916 mètres ; le *baril* = 97 litres. — **Budget annuel** : Recettes (en 1891), 73 150 000 pesos ; Dépenses, 67 881 000. — Dette nationale, 458 000 000 de pesos[1] (1893).

1. Voici quelques définitions utiles pour l'étude des contrées sud-américaines. Le bétail s'élève dans les fermes appelées *estancias* ; le terrain exploité

NOTIONS HISTORIQUES.

Juan Diaz de Solis fut le premier européen qui découvrit le Rio de la Plata. Placé à la tête des entreprises maritimes de l'Espagne, en qualité de *piloto mayor*, après la mort du célèbre Amerigo Vespucci, il reçu en 1514, la mission de rechercher, au sud de l'Amérique, un passage vers l'ouest. La découverte de l'océan Pacifique par Nuñez de Balboa 1513) avait démontré l'existence d'une mer occidentale ouverte. Solis longea la côte du Brésil, atteignit les îles de los Lobos et le golfe de Maldonado et s'arrêta à l'embouchure du Rio de la Plata. A son aspect troublé et à son goût il reconnut que cette eau n'appartenait plus à l'Océan, et il lui donna le nom de *Mar Dulce* (mer douce). Il s'engagea dans le vaste estuaire, aperçut sur la rive des huttes, puis des indigènes. Ceux-ci étaient des Charruas sauvages; à l'approche du navire, ils brandirent leurs armes d'un

---

par l'estancia est désigné sous le nom de *suerte* (du mot *sort*, parce qu'au commencement, sans doute, les lots de concessions furent tirés au sort). Au bâtiment principal de l'estancia, résidence du maitre, est quelquefois annexée une *pulperia* (boutique), où se vendent les denrées et objets de première utilité. Le *corral* (pluriel *corrales*) est une grande enceinte entourée de pieux solides, enfoncés dans le sol, tout près les uns des autres; on y enferme le bétail, les volailles. Les troupeaux sont gouvernés par les *peones* (valets de ferme), toujours à cheval. Les uns, — ce sont les mieux payés, — faisant leur service sur des *potros* (chevaux neufs, poulains non dressés), les autres sur des *mansos* (chevaux maniables). Ils sont surveillés par les contre-maîtres (*capataz*), et les capataz par le *majordomo* (majordome). L'ensemble des *peones* forme la *peonada*. Quant au *gaucho*, c'est le bandit de la Plata, l'homme errant et vagabond qui vit sans rien faire, et ne possède que son cheval et ses vêtements; il est presque toujours en guerre avec la justice pour ses rapines, ses violences ou ses meurtres. On désigne donc improprement les peones sous le nom de gauchos. Le *novillo* est le bœuf de travail dompté; le dompteur (*domador*), est armé des *bolas*, trois boules en pierre, en bois, ou en plomb, attachées ensemble par une courroie de cuir; et il lance le *lazo*, long de 10 mètres, et composé d'une corde de deux cuirs bien tressés et terminés par un anneau de fer pour saisir le bœuf et le cheval enchaîné par le nœud coulant. Le lanceur (*enlazador*), le manieur de bolas (*boleador*) conduisent les animaux dans les *mataderos* (abattoirs des villes) ou dans les *saladeros*. Le saladero est l'usine où l'on abat le bétail en masse, où l'on sale les peaux et la viande, où l'on recueille la graisse, les os, le crin et tous les autres produits animaux pour l'exportation. Jadis, après les tueries (*matanzas*), on abandonnait les cadavres dans la plaine et on se contentait d'enlever le cuir. Quand les *desolladores* (écorcheurs) ont dépouillé les animaux, on fait sécher la viande dans le *tendal* (enclos) sur des perches horizontales, où elle est étendue. Les *barracas* sont de grandes cours, entourées de murs, où s'élèvent des hangars et magasins propres à renfermer les cuirs secs, les laines, les crins, etc., qu'on y met en dépôt sous la garde du *barraquero*. Les cuirs secs et les viandes portant la marque de leur propriétaire sont examinés par les agents de l'autorité postés dans les *tabladas*, bureaux de vérification établis en plein air à une certaine distance des villes; et le charretier reçoit un bulletin (*guia*) qui lui sert de laisser-passer. Souvent les achats se font dans les tabladas, et un expert (le *comprador de guanado*, acheteur de bétail) y sert d'intermédiaire entre les *estancieros* (patrons des estancias) et les directeurs des saladeros. Le *poncho*, fait de laine de guanaque, est le vêtement principal du gaucho; le *palenque* est la barricade où on attache le cheval; une troupe de juments dressées est une *manada*, la jument qui dirige les autres est la *madrina* (marraine); quand on part en voyage, les chevaux de relais qu'on enmène forment la *tropilla*. Faire le *rodeo*, c'est assembler les diverses troupes d'animaux en un seul point, à des époques déterminées. Cet assemblage se fait dans un espace clos, nommé *manguera*.

air menaçant. Solis se méprit sur le sens de ces signes, et crut y voir une invitation de débarquer. Il passa dans un canot avec quelques matelots et descendit sur le rivage. Les Indiens cachés dans un fourré les percèrent de leurs flèches, leur coupèrent la tête et mutilèrent leurs cadavres. Le navire de Solis fit feu sur les indigènes et les mit en fuite, mais quitta le fleuve et regagna l'Espagne.

Une deuxième expédition dirigée par Diego Garcia et Sébastien Cabot passé au service de l'Espagne (1527-1530), essaya vainement de fonder un établissement à Espiritu-Santo, sur un bras du Parana. Les Indiens le détruisirent. — Une troisième, sous la conduite de don Pedro de Mendoza (1535-1537), livra de furieux combats aux Quérandis, et coûta la vie à 2000 Européens et au chef de la mission. Ayolas fonda en 1536 la première colonie espagnole au Paraguay, et Irala en fut le premier gouverneur. Durant la période qui suit, s'élevèrent successivement Santa-Maria de Buenos-Ayres, Santiago del Estero (1553), Tucuman (1565), Cordoba (1573), Salto (1582), Rioja et Jujuy (1592). En 1810, le peuple argentin abolit la vice-royauté espagnole et proclama son indépendance; les victoires du général San-Martin l'affirmèrent. Une guerre civile, provoquée par les ambitions rivales des généraux argentins, ensanglanta pendant quinze ans la péninsule; l'anarchie aboutit au despotisme de Rosas qui fut renversé, après dix-sept ans d'une dictature sanguinaire[1], par Urquiza (1852). Celui-ci convoqua une assemblée nationale qui dota le pays d'une constitution libérale et proclama la liberté de navigation dans les eaux argentines pour tous les pavillons. Sous les présidences du général Mitre, de don Faustino Sarmiento, du docteur Avellaneda, du général Roca, malgré de nouveaux troubles, la république n'a pas cessé de progresser. Elle fit belle figure à l'Exposition universelle de 1889, à Paris. Mais en 1890-91, à la suite d'une crise politique et financière plus aiguë que les précédentes, survint un brusque ralentissement dans cette prospérité. Les importations, en 1891, diminuèrent en 3 mois de 116 millions de francs, comparées au premier trimestre de 1890, sur un total de 214 millions. Le gouvernement central et les provinces sont accablés sous le poids de dettes énormes. La révolution politique a diminué la sécurité, accru la cherté de la vie et porté un coup terrible à l'émigration. En 1889, le nombre des immigrants avait été de 260000, le nombre des émigrants de 40000; en 1890, on n'a compté que 127000 immigrants et 77000 ont quitté le territoire.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Traversée de la Cordillère des Andes.

Si haute et si large que soit la barrière des Andes, il est moins difficile de la franchir qu'on ne croit, et de nombreux passages à travers les

1. Rosas, né en 1793, élevé au milieu des gauchos, passa sa vie à cheval et les armes à la main. Ce hardi chef de bande osa tenir tête aux cabinets de France et d'Angleterre, et fut aussi habile dans sa politique extérieure que féroce dans ses procédés de gouvernement. Il fit périr, dit-on, plus de vingt-deux

chaînes mettent en communication le Chili, la Bolivie et les provinces argentines. M. Martin de Moussy n'en cite pas moins de trente-deux, plus ou moins connues, sans parler de ceux qui restent encore un secret parmi les muletiers et les contrebandiers des Andes. Les principaux sont les passages de Antuco (2100 m.), qui conduit de Concepcion à Mendoza; de Planchon (3000 m.), de Talca à Curico; le col de las Damas (2800 m.); le col de Portillo, qui s'élève jusqu'à 4427 m.; la passe de la Cumbre, grande route de la Plata au Chili (2900 m.); le col de los Patos, entre Saint-Juan et Valparaiso; les cols de Copiapo et Pircas-Negras; le passage du Despoblado, de Salta à Cobijo, etc., etc. Malgré la hauteur des plateaux, le transit est actif; beaucoup de cols sont franchissables toute l'année. Ce qui rend surtout les voyages difficiles et parfois dangereux, c'est le mauvais temps et le changement des saisons; c'est aussi le manque absolu de maisons de refuge. « Les passages des Alpes, écrit le » docteur Martin de Moussy, sont vingt fois plus difficiles et plus pé- » rilleux; mais il y a là des routes entretenues, des poteaux, des piliers » de pierre pour se reconnaître au milieu des neiges, des maisons, des » hospices où l'on peut s'abriter. Dans les Andes, on voyage à la grâce » de Dieu, avec la voûte du ciel pour toit, un petit mur en pierres sèches, » que l'on se construit opposé au vent, pour abri, l'eau du torrent pour » nourriture, et le maigre fourrage des *quebradas*[1] pour refaire les mu- » lets fatigués. Si l'on veut se faire une idée des plateaux des Andes, » que l'on se figure avoir 30 lieues à parcourir dans les plaines de la » Brie, par une belle gelée d'hiver, une brise fraîche du nord, le ther- » momètre à 10 ou 15 degrés au-dessous de zéro la nuit, et ni maisons, » ni arbres, ni plis de terrains pour s'abriter : voilà la Cordillère pen- » dant 7 mois de l'année, du 29e au 32e degré. »

On attribue à un des derniers Incas souverains du Pérou, Yupanqui, la construction d'un chemin dans la Cordillère de Cupiapo. Nulle trace de cette route ne subsiste; cependant on rencontre en divers endroits des Andes des ruines grossières et étendues, de vieilles murailles en pierres sèches, régulièrement construites (*les tambillitos*), qui sont vraisemblablement les débris des anciennes portes et des magasins construits sous la domination des Incas. C'est par l'ancienne route royale de la Prena de Jujuy, que les Argentins conduisent leurs troupeaux de chevaux et de mulets au Pérou, par des altitudes qui atteignent 4000 et 4500 mètres. Les pentes sont vertigineuses, les torrents qui longent les *quebradas* rapides et perfides, pas toujours guéables : il faut souvent les franchir sur des passerelles fragiles, formées de troncs d'arbres, munies de câbles en guise de garde-fous, et suspendues au-dessus de l'abîme. Parfois la traversée s'opère à l'aide d'un câble, le long duquel glisse une poulie qui supporte un hamac de cuir où le voyageur s'enferme.

« Les Andes ne se peuvent franchir qu'à l'aide de mulets.

---

mille personnes, poussa l'orgueil jusqu'à faire donner son nom à un mois de l'année et exigea que les habitants de Buenos-Ayres saluassent son portrait. Un jour, sa fille Manuelita ayant été raillée par quelques dames de la ville, il les força à s'atteler à une voiture, où sa fille monta, et il la fit ainsi traîner à travers les principales rues de la capitale.

1. Les *quebradas* sont les gorges ou vallées encaissées de la région des Andes.

Ces précieux animaux, si peu difficiles pour la nourriture, si résistants à la fatigue, font des marches incroyables avec


Vue des Andes, route des Incas.

des charges de cent cinquante à cent soixante-dix kilogrammes. Ils se tirent des provinces argentines; on les fait

hiverner dans les champs de luzerne (*potreros de alfalfa*) que l'on cultive en grand sur la lisière des Andes, et pendant la saison favorable, on leur fait faire deux ou trois voyages, selon les distances. Une troupe se compose de trente à quarante animaux chargés, jamais plus, car alors elle deviendrait trop difficile à conduire. En outre, il y a un tiers en sus de bêtes de rechange. On emploie deux muletiers chefs (*capataces*) comme directeurs de la troupe, et un *peon* ou conducteur, pour huit mules ; un aide pour quatre *peones*, afin de leur donner la main au besoin, et généralement un enfant qui conduit la jument chef de file (*madriña*) ; celle-ci, une clochette au cou, marche en avant, et toutes les mules la suivent d'instinct. Inutile de dire que tous ces hommes sont montés et portent avec eux les vivres nécessaires pour un voyage qui n'est jamais de moins de quatre-vingts lieues, et qui va quelquefois jusqu'à deux cents et plus. Les troupes, ainsi chargées, font en moyenne dix lieues par jours, quelquefois plus lorsqu'il faut arriver à une halte obligée, c'est-à-dire à un endroit où l'on trouve de l'eau, du bois et du pâturage.

» Les muletiers se lèvent à l'aube ; ils vont rassembler les animaux, installent les bâts et commencent à charger. Cette opération est toujours longue et difficile, surtout au commencement du voyage. Puis on se met en marche, rarement avant huit ou neuf heures, et l'on ne s'arrête qu'à la couchée. Si les charges se dérangent en route, deux *peones* s'arrêtent, enveloppent de leur *poncho* (manteau sans manches) la tête du mulet, et rétablissent l'équilibre avec une sûreté de coup d'œil et une rapidité qui font plaisir à voir. A la halte, on installe en cercle les bâts proprement arrangés avec les ballots à côté. On allume le feu ; le repas se prépare, maigre chère composée de viandes sèches (*charquï*) que l'on cuit avec du riz assaisonné de force piment ; l'eau du torrent désaltère après ; puis chacun s'enveloppant de son *poncho* et d'une couverture de laine, dort sur la terre nue, s'abritant un peu derrière les ballots. A tour de rôle, chacun surveille les animaux pour les empêcher de s'écarter. Rien ne peut donner une idée de la sobriété et de la force de résis-

tance de ces braves gens ; nous ne parlons pas de leur probité, elle est connue de tout le monde. Impassibles, toujours de bonne humeur, pour un maigre salaire, ils affrontent le mauvais temps, les neiges et tous les dangers sérieux que présentent les passages des Andes. Qu'il suffise de savoir qu'un voyage, aller et retour, dans la Cordillère de Copiapo, se paye douze piastres en été et dix-sept en hiver. Il est vrai que tous les frais de nourriture et de séjour sont à la charge du patron ; mais on sait ce qu'est un voyage d'hiver, et les accidents, soit de mort, soit de congélations partielles, n'y sont pas rares. On rencontre dans les provinces des Andes plus d'un individu qui a perdu les doigts des pieds ou des mains, et quelquefois même un membre entier dans ces traversées.

» Les voyageurs marchent un peu plus rapidement et font des traites de douze à vingt lieues, en moyenne treize ou quatorze lieues par jour. Lorsqu'on porte avec soi une tente, un matelas et des vivres, de bons vêtements, le voyage est très supportable, et l'on ne souffre guère que de l'extrême sécheresse des plateaux, et quelquefois de la *puna* ou *soroche*.

» On donne le nom de *puna* à cette sensation pénible, à cette anxiété respiratoire que quelques personnes éprouvent lorsqu'elles se trouvent à de grandes hauteurs. Cette sensation est certainement due à la raréfaction de l'air, car, à 2400 mètres, altitude des plateaux, la colonne barométrique est réduite en moyenne à $0^{m},460$, c'est-à-dire à 300 millimètres de moins qu'au bord de la mer, et il est impossible qu'une si énorme différence dans la pression atmosphérique ne produise pas une impression profonde sur l'économie animale. Cette impression varie d'ailleurs selon les personnes ; les unes ont la respiration gênée, les autres éprouvent une sorte de migraine et perdent l'appétit. Beaucoup n'éprouvent rien ; mais lorsqu'on veut marcher, presque tout le monde sent une fatigue insolite.

» Les animaux éprouvent également cette fatigue de la respiration dans leur première traversée des Cordillères ; mais ils s'y habituent assez vite, et telle est leur vigueur,

que les mulets en bon état et chargés convenablement ne faiblissent jamais dans les voyages ordinaires. Ils résistent parfaitement aux froids et aux mauvais temps, et si l'on sait les faire reposer avec méthode, leur faire passer l'hiver dans de bonnes *invernadas*, c'est-à-dire aux endroits où il y a du bon fourrage, soit naturel soit artificiel, ils se refont parfaitement. C'est pour cela que l'on a multiplié si abondamment les champs de luzerne (*alfalfares*) dans toutes les provinces des Andes. Pour les voyages de la Cordillère de Copiapo, on a soin de ferrer les mules et même les bœufs, à cause des vastes plateaux pierreux qu'il faut traverser ; partout ailleurs on ne les ferre point, la corne de leurs pieds est assez dure pour affronter les passages caillouteux, qui ne sont qu'une exception dans la route.

» Les troupeaux de bœufs que l'on conduit au Chili font en moyenne huit lieues par jour ; on leur fait suivre les *quebradas* où il y a le plus d'herbe, et rarement le chemin des voyageurs, qui est le plus court, mais presque toujours aussi le moins abondant en pâturages. Ces animaux ne sont expédiés qu'en très bon état ; aussi maigrissent-ils peu en route, à moins que le temps ne soit mauvais; ils se reposent dans les *alfalfares* du Chili, jusqu'à ce qu'on les vende pour la boucherie. Les moutons ne font en moyenne que quatre lieues par jour, et encore faut-il les faire reposer tous les cinq jours. Il résistent parfaitement au froid et ne souffrent que dans les terrains très pierreux. Dans ce cas, on leur enveloppe quelquefois le sabot dans un morceau de peau pour leur rendre la marche moins douloureuse. Dans la province de Jujuy, pour le commerce avec la Bolivie, on emploie principalement l'âne comme moyen de transport; cet animal porte en moyenne six *arrobes*, à savoir un peu moins d'une demi-charge de mule, et ne fait pas plus de sept lieues par jour. Le lama ne s'emploie que dans la *puna*, c'est-à-dire sur les plateaux ; il porte quatre *arrobes* (50 kilog.) et fait quatre lieues. C'est le moyen de transport le plus lent, mais le plus économique ; cet animal trouve à vivre là où le mulet et même l'âne mourraient de faim.

» En résumé, les passages des Andes sont donc plus fatigants par leur longueur que par leurs difficultés matérielles ; et il n'y a réellement point de danger quand on les passe dans la bonne saison et avec les précautions voulues. Malheureusement quelques personnes, même habituées à ces voyages, deviennent trop hardies et, se hasardant dans des circonstances défavorables, succombent au froid. Lorsqu'une caravane est assaillie par l'ouragan sur les plateaux, et qu'on n'a pas le temps de gagner quelque *quebrada*, quelque roche voisine, ce qui arrive presque toujours, car la neige tourbillonne avec tant de violence qu'en un instant tous les sentiers sont effacés, on s'arrête immédiatement; on empile les charges de manière à former un rempart contre le vent, et on y attache les animaux. Enveloppés de leur mieux, les voyageurs attendent la fin de la tempête; mais la position est fort critique si le mauvais temps se prolonge. Les mules et les chevaux résistent très bien au froid pendant quelque temps si l'on peut leur donner un peu de maïs; les bœufs se serrent les uns contre les autres et, gelés par groupes, périssent ainsi de froid et de faim ; les moutons, abrités par leur laine, font meilleure contenance.

» Un jour viendra, où, grâce à l'augmentation de population dans les provinces andines, ces routes, plus fréquentées, offriront des abris aux voyageurs et permettront le passage toute l'année ; car une fois les premiers ouragans de mai et juin passés, le temps est généralement très beau, et le mauvais temps ne se fait sentir qu'à l'entrée de l'été, c'est-à-dire en septembre et en octobre. »

Docteur V. Martin de Moussy,
Description géographique et statistique de la Confédération Argentine.
(3 vol. in-8°, av. atlas ; Paris, 1860-1869, F. Didot.)

L'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada) est aujourd'hui sillonnée de cinq chemins de fer transcontinentaux. L'Amérique du Sud, envahie de plus en plus chaque année par un flot de colons qui vont créer dans l'intérieur de nouvelles exploitations agricoles, a dû se décider à unir les deux océans par-dessus la Cordillère. Le projet du *transandin* entrepris de Callao à Rio-Janeiro, est momentanément arrêté à Oroya. — La

République Argentine a construit plusieurs voies à travers ses grandes plaines horizontales, et les a conduites jusqu'à la base des Cordillères; telle est celle de Buenos-Ayres à Villa Mercedès, San-Louis et Mendoza. De son côté le Chili possédait un chemin de fer allant de Valparaiso à Santiago et Curico, et faisant face au *terminus* de Mendoza. Mais on ne risquait l'escalade que trois mois par an, à dos de mules, par des altitudes supérieures à 4000 mètres; ou il fallait, pour passer du Chili à Buenos-Ayres, treize à quatorze jours de navigation difficile par le détroit de Magellan.

La traversée de la Cordillère par une voie ferrée fut hardiment résolue. Une distance de 240 kilomètres environ séparait les deux stations de Santa-Rosa (Chili) et Mendoza (Argentine), l'une et l'autre à 724 et 824 mètres. Par une série de tunnels en hélice, comme ceux du Gothard, par des tranchées énormes, des ponts multipliés, et en recourant au système à crémaillère, on aboutit à *Las Cuevas*, à une altitude de 3100 mètres et à la passe de la *Cumbre*, à 3800 mètres. Par une vertigineuse descente, la ligne se reliera à Juncal, première station chilienne. Cette grande voie est une des plus extraordinaires qui aura été exécutée sur le globe. Elle mettra Valparaiso à dix jours de moins de l'Europe. Déjà on va de Buenos-Ayres à Mendoza en trente-huit heures : on ira de Buenos-Ayres à Valparaiso en quarante-huit. Cinq compagnies employant des ouvriers italiens, chiliens, autrichiens, se partagent ces gigantesques travaux : on peut espérer que, dans trois ans, la jonction entre les deux Océans sera une fois de plus un fait accompli. Les marchandises échangées entre les deux républiques chilienne et argentine n'auront plus à doubler le cap Horn; les charbons et les bestiaux, principaux éléments du trafic, assureront aux actionnaires du *Transandin* des bénéfices appréciables. (Voy. la *Revue Sud-Américaine*, 1889; *Revue scientifique*, avril 1892; *Nouvelles géographiques*, octobre 1892.)

Le pampero et les lagunes.

« Le pampero, qui mugit si souvent dans ces plaines (les *pampas* [1]) offre un spectacle encore plus étonnant. On aperçoit au loin, à l'horizon, s'élever une nuée noir-grisâtre, qui monte à vue d'œil. Bientôt cette nuée s'enflamme, et de longs éclairs la sillonnent des zigzags les plus variés. A mesure que la masse sombre s'élève, le tonnerre fait entendre ses roulements lointains. Des tourbillons de poussière, chassés par le vent, viennent se mêler aux nuages sombres. Les animaux, dispersés dans la plaine, commencent à devenir attentifs. On les voit inquiets, regarder la nuée, dresser les oreilles, se rassembler en groupes et enfin s'enfuir devant la tempête hurlante. Non seulement les chevaux, les bestiaux et les moutons, mais encore les cerfs et les au-

1. Le mot *pampa* vient de la langue quichua et signifie campagne ouverte, plaine.

truches des parties encore inhabitées, se précipitent en désordre pour échapper à l'orage. Ils croient pouvoir se sauver, mais ils se trompent. L'orage va plus vite que leurs jambes, il les devance, et bientôt ils sont au milieu de la tempête qui se déchaîne sur eux. Les animaux s'arrêtent alors, comprenant leur impuissance à lutter. Ils tournent le dos à la tempête et la laissent passer en s'abandonnant à leur sort. C'est un spectacle comique de voir immobiles des centaines de ces animaux inondés, les oreilles pendantes et le corps ruisselant. Ils attendent jusqu'à ce que le nuage crevé soit passé, et le nuage passe ordinairement aussi promptement qu'il arrive. En une demi-heure tout est fini. Le soleil reparaît encore plus clair avant son coucher. C'est ordinairement après cinq heures que ces *pamperos* se déchaînent sur les *pampas*, avec leur accompagnement d'éclairs enflammés et de pluies diluviennes. »

Certaines parties de la pampa ont un gazon épais et court assez semblable à celui de nos prairies européennes. Mais ce sont des accidents locaux; la vraie pampa n'a pas de verdure.

« Cependant les *lagunes* sont très communes dans la *pampa* du sud-est, principalement dans la province de Buenos-Ayres, où on les compte par centaines. Ce sont des cuvettes plates, faibles dépressions du sol, dans lesquelles l'eau de pluie se rassemble, et qu'elle transforme en bassins. Ces bassins, dont quelques-uns seulement ont une étendue comparable à celle d'un petit lac, doivent leur origine à l'imperméabilité du sol. La marne diluvienne plastique et assez dure, qui atteint ordinairement une épaisseur de quarante à soixante pieds et constitue le sol des *pampas*, ne laisse point filtrer les eaux. Celles-ci se réunissent dans les dépressions, où elles restent stagnantes jusqu'à ce que l'évaporation en abaisse peu à peu le niveau, ou les assèche entièrement, ce qui est le cas de beaucoup de petites lagunes. L'eau entraîne naturellement les parties terreuses et légères de la surface du sol au pourtour des lagunes. Telle est l'origine de la vase noirâtre qui forme le

fond de presque toutes les lagunes. L'évaporation incessante et la capillarité des terres avoisinantes les tiennent toujours humides et leur permettent une évaporation plus riche ; aussi les lagunes sont-elles souvent entourées de surfaces assez étendues d'un épais tapis verdoyant qui opposent une digue aux dénudations. Les lagunes conservent donc à peu près les mêmes contours, et les plus grandes prennent le caractère de lacs permanents.

» En outre de la ceinture de fraîche verdure, la plupart des lagunes constamment mouillées sont bordées de roseaux très vigoureux et très élevés. Ou y trouve des joncs grêles et élancés de huit à dix pieds, ou des roseaux à larges feuilles..... Les *cienegas* forment une seconde catégorie de bassins humides dans la *pampa*. Ce sont de vastes marécages, le plus souvent de forme allongée et couverts d'une épaisse végétation de roseaux. L'eau permanente ne s'y trouve que sur quelques points au milieu, ce sont des parties déprimées de la plaine tranformées en marais, qui prennent le nom de *pajonales*. En général ils sont dépourvus d'eau, et ont le plus souvent un sol assez solide, non vaseux, et on peut les parcourir et les traverser sans danger. Là croît en abondance la belle graminée *gynerium argenteum*..... Ces endroits humides dans la *pampa* ne forment qu'une très minime partie de sa surface et n'en modifient qu'accidentellement la physionomie. Dans le nord on parcourt souvent des districts entiers de la *pampa* absolument dépourvus d'eau, et le voyageur peut marcher des journées entières sans en rencontrer la moindre nappe. »

Docteur H. BURMEISTER,
Description physique de la République Argentine,
trad. de l'allemand par M. E. Maupas.
(Paris, 1876, in-8°, Savy.)

Le dompteur (domador) de poulains.

« Les jeunes poulains sont, à l'âge de trois ans, remis au dompteur. Celui-ci est toujours un vrai pampasien, né et élevé dans la pampa, il ne connaît la ville que de nom et

ne met pied à terre que pour s'accroupir ou se coucher, jamais pour marcher; il n'a d'autre bien que son cheval, d'autre lit que sa selle, dont les pièces nombreuses se divisent et forment un lit très confortable; il est le plus souvent nomade, et va d'*estancia* en *estancia* exercer sa profession; partout entouré de considération, il est fier de son mérite. Le cheval destiné à être dompté subit, avant de lui être remis, un travail préparatoire : pris en plaine avec les *bolas* ou le *lasso*, il est ainsi traîné jusqu'au *palenque*, où il reste tout le jour attaché et les pieds entravés; il est lâché de nuit et ramené le lendemain ; quelques jours de ce régime cruel adoucissent un peu son caractère et l'habituent à la présence de l'homme à pied. C'est en effet un des étonnements de tous les animaux de la pampa que l'apparition de l'homme à pied, et même assez fréquemment les animaux qui fuient devant l'homme à cheval entourent l'homme à pied et l'attaquent jusqu'à mettre sa vie en péril, si la présence d'esprit l'abandonne. L'animal, ainsi un peu calmé, est pris avec deux lassos, l'un jeté au cou et l'autre aux pieds de derrière; fortement attaché, culbuté et maintenu par plusieurs hommes, il est sanglé, sellé et muselé par le dompteur au moyen d'une corde qui lui serre les narines et passe dans la bouche. Tout ce travail est fait avec une brutalité excessive; c'est avec des coups violents que l'homme cherche à faire passer dans l'esprit de l'animal la terreur qui semble remplir le sien. Quand il est moins furieux et déjà terrifié, le dompteur le monte, et, le serrant dans ses jarrets puissants, où une longue habitude a concentré toute la vigueur dont il est capable, il lui prouve sa supériorité par des coups redoublés. Le lasso qui retient les pieds de derrière est alors lâché et un premier galop essayé, course furibonde d'où cheval et cavalier reviennent épuisés au milieu des *vivats*. Il reste alors au dompteur à entreprendre quelque longue course de dix ou quinze lieues pour pouvoir livrer au propriétaire un cheval dompté et recevoir sa prime. Ce traitement a pour résultat de rendre tous ces chevaux fort doux, mais presque tous très difficiles au montoir; ils se souviennent toujours de leurs premières

relations avec l'homme; une fois montés, ils sont généralement dociles, ignorent le trot, et ne connaissent guère que cette allure commode et monotone vulgairement appelée *traquenard*, allure générale à tous les chevaux de la pampa, et qui explique la facilité avec laquelle un Européen, même fraîchement débarqué, arrive à faire sans fatigue vingt ou trente lieues par jour. »

L'estanciero. — La marque.

« La production du lait, fort lucrative dans le voisinage des grandes villes, et principale préoccupation de l'éleveur européen, n'est nullement recherchée par l'éleveur ou *estanciero* de la pampa. C'est à peine si dans une *estancia*, riche de plusieurs milliers de vaches, on en trouverait une ou deux habituées à donner du lait pour les besoins de l'habitation; quant au beurre, l'usage et la fabrication en sont peu répandus, et sur la petite quantité que consomment les Européens, une partie est importée du Havre et de Cherbourg; l'estanciero fait peu ou point de cuisine, et n'emploie ni beurre, ni graisse: il se contente d'un rôti copieux sans aucun assaisonnement. Le but de l'éleveur est donc de produire non pas du lait, mais bien du cuir, de la graisse et de la viande, qui, salée et séchée au soleil dans les *saladeros*, est expédiée au Brésil et à la Havane, où elle fait la nourriture exclusive des nègres[1].

L'*estanciero*, éleveur de bêtes à cornes, est ordinairement un descendant d'Espagnols depuis plusieurs générations établis dans le pays, ayant entrepris cet élevage à une époque où il n'en existait pas d'autre et où le mouton n'avait pas encore conquis droit de cité. Généralement riche, il habite presque toujours la ville et ne s'occupe que superficiellement de l'administration de sa terre, laissant ce soin à ses intendants,

1. L'*estancia*, ou terre consacrée à l'élevage, est généralement très étendue, au moins une lieue carrée dans les bons terrains, 2 ou 3 lieues dans les terrains neufs ou médiocres. Il est des estancias qui couvrent une superficie de 15 à 20 lieues carrées; on y compte par lieue un maximum de trois mille bêtes à corne. L'industrie pastorale est sûre en même temps que lucrative; mais elle exige dès le début l'apport d'un capital considérable. Ce capital donne dans les mauvaises années un revenu moyen de 20 à 25 °/₀ dans les régions de pâturages tendres, 12 à 15 dans les autres. Cette prospérité, qui ne se dément pas, suffit à expliquer l'indolence et l'indifférence de l'estanciero à l'égard de ses propriétés.

majordomes et sous-majordomes ; le produit est si abondant et si sûr qu'il ne fait pas seulement la fortune rapide de ceux-ci, mais qu'il laisse encore des rentes au propriétaire. Cette insouciance et l'absence du propriétaire se révèlent dans l'aspect même de l'habitation. Il ne faut pas chercher ici rien qui ressemble au château d'un riche propriétaire du centre de la France, ni même à la ferme confortable d'un petit éleveur normand. Un toit de chaume soutenu par quatre murs de boue, une porte basse et pas de fenêtres, un puits sans margelle, un pieu pour y attacher le cheval, c'est là en général toute l'habitation où végète une famille dans les privations et l'oisiveté : la sobriété poussée à ce point n'est plus une vertu, c'est un vice antisocial. Heureusement quelques propriétaires riches semblent vouloir secouer cette torpeur par des exemples utiles, et montrer à leurs voisins les avantages de ce bien-être que l'homme a créé partout où il s'est établi. On peut déjà citer des établissements assez nombreux où l'on a élevé des maisons luxueuses, créé des jardins, même de la grande culture, et enfermé tout cela au milieu des futaies d'eucalyptus, de saules, de peupliers et de pêchers. Dans une propriété princière de 4 lieues carrées d'étendue, située à 25 kilomètres de Buenos-Ayres, il existe une forêt de trente ou quarante mille eucalyptus ; un parc de 500 hectares a été créé, embelli de toutes les essences d'arbres, de fermes modèles et de tous les enchantements de nos grands châteaux français. Malheureusement il n'est pas permis à tout le monde de prendre ainsi la nature corps à corps, de créer des forêts là où elle n'a pas mis un arbre, où règnent les vents les plus variables, où la sécheresse de l'été amène toute sorte d'insectes destructeurs, où les gelées d'hiver ne respectent rien, où les révolutions détruisent en un jour le travail de plusieurs années : il faut pour cela des capitaux considérables, un caractère résistant et opiniâtre ; mais, pour se procurer un peu de bien-être, il suffirait de ne pas attendre tout du ciel seul et d'occuper à un travail quelconque les longs loisirs de la vie pastorale.

» Le chef de l'exploitation, en l'absence du propriétaire, est un majordome, il vit à peu près à la manière de tous les hommes employés au travail de l'établissement, dont le système d'alimentation serait à peine supportable pour un Européen : il se compose uniquement d'une infusion de thé spécial, connu sous le nom de *yerba* du Paraguay, qui s'aspire par un tube de métal plongé dans une petite courge sauvage servant

de récipient, et appelée *maté*[1]. Prendre le *maté* constitue le fond de la vie du *gaucho* et en général de toute personne résidant à la campagne; il remplace le thé du Russe, le café de l'Arabe. Souvent les hommes employés dans l'*estancia* passent tout le jour sans prendre autre chose que cet aliment débilitant; le soir seulement, au coucher du soleil, on fait le rôti à la mode nationale, et l'on destine à cet usage une ou deux vaches par jour suivant les besoins de l'*estancia*. La viande en est distribuée avec libéralité; le cuir étendu sur le sol, étiré par des chevilles enfoncées en terre, est ainsi desséché, la graisse est recueillie dans des vessies, et ces produits vendus en leur temps; les os seront employés à faire le feu de la cuisine, et le surplus inutilisé blanchit au soleil jusqu'à ce qu'il trouve un emploi ou un acquéreur. Les têtes, dépouillées de cornes, servent de siège; dans les *ranchos* où l'on a quelque prétention au confortable, l'os frontal est garni d'une peau de mouton et devient ainsi un siège un peu moins rébarbatif. »

« ..... L'opération de la marque est un des travaux les plus rudes auxquels donne lieu l'industrie de la pampa. L'Européen le mieux disposé ne saurait l'aborder ; le gaucho l'accomplit gaîment, sous un soleil tropical, à cheval au milieu de la poussière, sans se donner de repos pendant des heures, sans prendre de nourriture avant la tombée de la nuit. La marque des animaux est un vieil usage de la pampa qui durera encore des siècles. Les propriétés n'étant pas fermées, et, faute de bois ou de fer, ne pouvant l'être qu'à très grand frais, les animaux sont abandonnés à eux-mêmes et ne peuvent être matériellement surveillés dans leurs excursions quotidiennes, à plus forte raison lorsqu'une sécheresse prolongée ou une tempête les éloigne pour plusieurs jours et quelquefois plusieurs mois de l'*estancia*. Il est de toute nécessité que dans ces voyages lointains chaque animal porte avec lui son état civil et la preuve de son origine; l'usage s'est donc établi d'appliquer à tous une marque à feu sur la cuisse ou sur l'épaule. Chaque *estanciero* a la sienne, propriété exclusive, inviolable comme toute

---

1. V. sur le maté, le chapitre du Paraguay.

autre ; le nombre en est si grand qu'il a fallu inventer les contorsions de lignes les plus bizarres pour arriver à n'en pas avoir deux semblables. La formalité d'inscription à la police étant remplie, l'*estanciero* peut reprendre partout où il les rencontre non seulement les animaux sur pied, mais même les cuirs en poils sur les marchés ; les peines les plus sévères frappent ceux qui s'emparent d'un animal marqué ou colportent, sans laisser-passer du juge de paix, des cuirs dont la propriété ne leur a pas été régulièrement transmise. Il n'existe pas d'autres moyens de sauvegarder les droits de chacun ; on a vu en effet, dans des années de grande sécheresse, jusqu'à deux millions de bêtes à cornes réunies dans des plaines de quarante ou cinquante lieues que le fléau n'avait pas atteintes ; sans la marque, ces mélanges seraient inextricables, et, malgré l'habitude de ces animaux de retourner là où ils ont été élevés, beaucoup seraient perdus pour leurs propriétaires. Ces raisons ont sauvé cet usage, condamné depuis longtemps, car cette brûlure perd la robe des chevaux en les rendant fort laids, troue les cuirs, qui deviennent impropres à beaucoup d'usages, ne disparaissant ni à la tannerie, ni même sous le vernis ; de plus le travail de la marque est pour l'éleveur un des labeurs les plus rudes.

» Au jour désigné, on se réunit entre voisins ; les troupeaux de chacun ont été visités, et les animaux égarés repris par leurs propriétaires respectifs. Le travail se fait le plus souvent en liberté ; les animaux sont groupés et entourés d'un cercle d'hommes à cheval armés de lassos. Dès le matin, on tue une jument et on allume un grand feu d'os, les fers y rougissent et sont ensuite trempés dans la graisse huileuse de la jument tuée. Le jeune taureau est poursuivi par le *gaucho* à cheval, le lasso tourbillonne et vient s'abattre autour de son cou. Le cheval d'un mouvement souple et vigoureux se raidit des quatre pieds, assujettissant ainsi le lasso sans le rompre ; le taureau, les quatre pattes liées, est aussitôt jeté à terre, maintenu sur le flanc et marqué au fer rouge au milieu des vivats. Cette lutte et ce travail durent à peine un instant, on enduit

alors la blessure de graisse, et l'animal est lâché ; si le temps est pur et sec, l'air de la pampa cicatrisera cette plaie en quelques jours, et l'on choisit si bien son moment que très peu de bêtes souffrent ou meurent de cette blessure. La journée se passe ainsi, et un animal est à peine pris que le lasso est déjà envoyé de nouveau avec une telle habileté qu'il est rare que le coup ne porte pas et que l'animal se dérobe.

» La marque n'est pas permise en tout temps ; dans les époques de sécheresse par exemple, comme il est habituel que les animaux quittent leurs *querencias*[1] pour aller chercher l'eau et la nourriture qui leur manque, la marque est interdite ; il serait alors trop facile aux propriétaires favorisés d'un cours d'eau de s'approprier tous les animaux égarés ; aussi l'opération a-t-elle lieu presque partout à la même époque, au printemps, alors que les campagnes sont verdoyantes et tous les animaux réunis dans leurs pâturages respectifs, avant que les fortes chaleurs d'été ne la rendent dangereuse en amenant la gangrène sur la blessure profonde que fait nécessairement le fer rouge. »

Emile DAIREAUX.

La République Argentine possède trente millions de bêtes à cornes ; elle pourrait en nourrir dix fois autant. La valeur d'exportation de ce produit des saladeros s'élève, par an, à 250 millions. A Buenos Ayres, on gaspille la viande; le prix autorise du reste ce gaspillage : le mouton vaut 3 ou 4 francs, le bœuf, 5 ou 6 francs les 25 livres. Encore la viande a-t-elle subi une hausse de prix depuis la sécheresse de 1874 !

« Dès à présent, c'est la Pampa qui approvisionne Rio-de-Janeiro de bétail sur pied, et si la science parvient un jour à résoudre le problème de conserver les viandes abattues, de manière qu'elles puissent supporter de longs transports, les marchés du monde entier deviendront les tributaires de l'Amérique méridionale. Mais tous les efforts tentés pour découvrir un moyen de conserver la viande à l'état frais ont échoué jus-

---

1. Pâturages préférés, de *querer*, aimer.

qu'ici. Un concours s'ouvrit à cet effet, en 1866, à Buenos-Ayres, et soixante-douze systèmes, dont vingt-sept avec échantillons, y figurèrent; mais pas un ne fut jugé digne du prix; pas un ne satisfit l'œil, l'odorat et le goût tout ensemble. Pour combattre l'air atmosphérique, qui est l'agent de putréfaction le plus énergique, on a essayé de toutes les substances; de l'huile comme les Romains, du miel comme les Scythes, de la graisse, du vinaigre, de l'alcool. On a même recouru au procédé Appert, qui consiste à enfermer dans des boîtes hermétiquement fermées la substance à conserver, et ensuite à la plonger dans un bain-marie. Mais ce procédé, outre qu'il ne laissait pas à la viande son aspect naturel, était d'une application trop coûteuse, tandis que les autres, fort bien appropriés aux besoins limités d'une famille, ne suffisaient pas pour la conservation de millions de bœufs et la consommation de nations entières. En dernier lieu, on s'est arrêté à la conservation par le froid, sans emploi direct d'aucun réactif; on a tenté de disposer à bord des navires construits tout exprès de grandes glacières et de transporter des bœufs entiers, pour les livrer aux boucheries européennes, tels qu'ils sortiraient des abattoirs américains, et l'heureux voyage du *Frigorifique* (en 1878), semble bien indiquer que la question est entrée dans la voie de sa solution définitive [1]. »

DE FONTPERTUIS.

(*Journal des Economistes*, septembre 1881.)

La Pampa. — Le gaucho.

« On s'imagine généralement que les pampas sont de vastes déserts verdoyants où la nature a prodigué des pâturages de toute sorte, les peuplant de ruminants et de chevaux qui vivent encore aujourd'hui à l'état sauvage, et fournissent sans frais et sans travail de nombreux produits à l'industrie humaine. Ces idées erronées, trop répandues,

1. Scientifiquement, ce n'est pas douteux, puisque les viandes transportées par le *Frigorifique* ont été trouvées très saines et très mangeables, après un séjour de cent cinquante jours et plus dans les cales du navire. Commercialement et pratiquement, c'est autre chose; les viandes exposées à Rouen et à Paris, et qui furent en effet à un prix de 50 °/₀ inférieur au prix du marché français, étaient revenus primitivement aux vendeurs à un prix supérieur à celui des produits indigènes. (V. CALLOT, *Revue scientifique*, 6 septembre 1879, et COUTY, *id.*, 7 mai, 9 juillet, 6 août 1881.)

seraient une source de déceptions pour celui qui, sur la foi de pareilles assertions, songerait à tenter l'élevage dans la pampa. L'animal sauvage, cheval, bête à corne, ou bête à laine, n'existe pas et n'a jamais existé dans l'Amérique du Sud ; toutes les races que l'on y trouve aujourd'hui y ont été importées par les Espagnols à l'époque de la conquête de ce pays, et si elles se sont développées et multipliées dans des proportions considérables, ce n'est ni sans travail, ni sans longs efforts. Non seulement il a fallu à l'origine les acclimater [1] et les entourer de plus de soins qu'on ne l'eût fait en Europe, mais encore pour ainsi dire dompter la pampa ; l'animal lui-même à dû faire sortir du sol en le labourant avec son pied, les riches graminées, alors inconnues, dont il tire aujourd'hui sa nourriture. Le travail de la transformation du sol et de ses produits a été aussi lent et aussi coûteux qu'il est productif, et des générations entières d'animaux ont été sacrifiées pour préparer à leurs successeurs la vie paisible dont ils jouissent depuis dans ces régions. Ce travail est d'autant plus facile à étudier qu'après trois siècles il est loin d'être terminé, et qu'il reste encore à conquérir de la même manière dix-huit mille lieues carrées de pampas dans la seule province de Buenos-Ayres.

» Celui qui a traversé les mers et contemplé l'horizon de l'Océan calme a vu la pampa. Immense, sans limites, sans variété, à peine accidentée de quelques plis de terrain plus étendus que profonds, semblables à la longue vague de l'Atlantique, elle apparaît partout comme un désert de verdure ; même dans les endroits très peuplés d'animaux,

1. Les chevaux ont été acclimatés sur les rives du Parana par les *conquistadores* du seizième siècle. Ils se multiplièrent dès cette époque dans la pampa avec une rapidité extraordinaire ; malgré les maladies, les sécheresses, les guerres continuelles, qui en font d'effroyables consommations, — on compte que plus de quatre cent mille ont péri dans la guerre du Paraguay, — malgré les destructions opérées systématiquement par les éleveurs qui en utilisent la graisse, la peau, les os et les sabots, les chevaux de la Plata pourraient suffire encore à tous les besoins d'une population dix fois plus considérable. Cette race, originaire de l'Andalousie, petite, aux jambes fines, au cou court, assez semblable au cheval arabe, s'est fortifiée et endurcie dans la pampa : il n'est pas rare de trouver un cheval capable de fournir une course de 30 à 40 lieues par jour. La course faite, le gaucho desselle et lâche sa bête en toute liberté et ne s'en préoccupe pas ; à elle de chercher sa nourriture et de se mettre en quête d'un puits ou d'une mare pour se désaltérer.

les troupeaux les plus nombreux se voient à peine, ne réalisant en rien l'idée du nombre infini que les statistiques ont laissée dans l'esprit du voyageur. Si vous sortez de Buenos-Ayres, vous la trouvez à la porte, et vous la retrouverez encore toujours semblable à elle-même à cinq cents lieues de là, sans arbres, sans fleuves, sans montagnes, presque sans villages. Elle n'a d'autre limite au sud que le détroit de Magellan, et à l'ouest la Cordillère ; mais la civilisation n'atteint pas là ; à cent vingt lieues au sud, à quatre-vingts lieues à l'ouest, la pampa est le domaine de l'Indien, luttant contre le colon pour lui dérober les trésors de son industrie et de son travail civilisateur, en même temps que pour défendre contre lui son désert inutile, sans produits et sans abri.

» Les unions des Espagnols et des Indiens produisirent un type nouveau, le *gaucho*. Né dans la pampa et formé par elle, le *gaucho* constitue une race à part dans l'ensemble de celles qui peuplent ces solitudes. Généralement d'une taille élevée, le visage osseux et carré, bruni par l'air vif, les cheveux noirs et durs comme ceux de l'Indien, il est par excellence le centaure moderne : honteux de lui, si par hasard il traverse à pied les rues d'une ville, il est élégant, digne d'attention quand il manie le cheval. Il a de l'Espagnol la fierté de l'allure et la vanité, mais aussi la sobriété incroyable que le Maure a léguée à ses descendants ; il abuse de l'eau et vit de viandes sans pain, non qu'il le méprise, mais par horreur du travail. Gagner sa vie, son pain quotidien, lui semble des mots vides de sens ; par contre, le jeu est pour lui une passion assez folle pour qu'il joue jusqu'à son cheval et s'expose à aller à pied, dernière des humiliations ! Le jeu le fait vivre, et son troupeau, s'il est assez fortuné pour en avoir un, fait vivre le jeu. Cependant il y a des travaux qu'il aime : ceux qui se font à cheval le passionnent, les grandes courses, les *rodeos* [1], tous ceux où le *lasso* joue le rôle principal et aussi la besogne du

1. On comprend dans l'expression intraduisible de *rodeos* tous les travaux de la campagne qui se font à cheval et ont trait aux soins des troupeaux.

saladero, où, le couteau à la main, les pieds dans le sang, il tue, écorche, taille la viande, y trouvant une jouissance plutôt qu'un labeur. Là il gagne facilement en quelques heures un salaire élevé qui le ferait riche, s'il savait économiser ; mais il est à peine payé que son cheval le conduit de lui-même à la *pulperia*. C'est elle qui remplace pour lui le clocher, le club, le journal, l'intérieur, qu'il ne connaît pas. Au milieu de la campagne, près d'une habitation, s'élève une chaumière ni plus simple, ni plus luxueuse que toute autre dans la pampa, un *rancho* comme tous les autres, couvert de chaume, aux murs d'*adobe* (brique crue), mais généralement de roseaux recouverts d'un récrépissage de boue et de bouse de vache ; il y pleut à peu près comme au dehors, le soleil n'y pénètre jamais, un air chaud et humide en est l'atmosphère permanente, le sol est de terre battue ; c'est la *pulperia*. Devant la porte, un rang de piquets de bois dur, le *palenque*, où les chevaux des clients sont réunis ; le nouvel arrivé met pied à terre et laisse là son compagnon recevoir, sellé et bridé pendant des heures et même des journées, le soleil ou la pluie, pendant que lui va, suivant son expression naïve, « satisfaire ses vices » dans la *pulperia*.

» Les femmes ne vont pas à la *pulperia*, et généralement restent à la maison, mais ne filent pas la laine, ayant aussi peu que les hommes le goût du travail ; faire bouillir de l'eau et sucer dans un tube de métal une infusion de thé du Paraguay, appelé *maté*, du nom du récipient où il se prépare, est leur seule occupation. Le succès du *pulpero* est fait, on peut le dire, de la tristesse de l'habitation. Plantée seule au milieu de la plaine, comme une sorte de tente-abri provisoire, sans culture, sans arbres, sans rien qui dénote la présence d'un homme industrieux, elle est un lieu de tristesse par excellence : le délabrement qu'elle présente, la misère qu'elle exhale, l'oisiveté, la font plus vide encore, éloignent l'habitant ; négligeant même l'heure des repas et de la sieste, il s'enfuit au galop de son cheval et va chercher à deux ou trois lieues la *pulperia*. La famille surveillera le troupeau, mais ne fera rien pour améliorer cet intérieur. Le

gaucho a femme et enfants ; rarement il a un état civil, rarement il est marié, faute de villages, de moyens de transport, surtout par indifférence[1]. Le gouvernement ne fait rien pour améliorer cette situation ; quant au *gaucho*, s'il est indifférent à des formalités qu'il comprend à peine, il respecte au moins les liens qu'il s'est créés et élève ses enfants, comme il a été élevé lui-même, jusqu'à ce qu'ils puissent aller seuls à cheval. A trois ou quatre ans, ils savent se tenir en selle et essayer un galop sur un cheval bridé d'une simple corde passée dans la bouche ; à six ans, ils gardent les moutons, et ne craignent pas à dix ou douze de monter les chevaux les plus difficiles. Ils puisent dans cette éducation l'habitude de ne rien faire de leurs bras et reculeront toujours devant tout travail qui ne puisse se faire à cheval ; appliquant leur esprit inventif à substituer ce complaisant auxiliaire à eux-mêmes dans tous les efforts que les circonstances leur imposeront, sans autre instrument qu'un lasso attaché à une sangle fortement serrée autour du ventre du cheval, ils pourront exécuter tous les travaux de force. »

Emile DAIREAUX,
***Buenos-Ayres*, *la Pampa et la Patagonie*.**
(Paris, 1877, in-18, Hachette.)

Les immigrants dans la République Argentine.

La République Argentine en quelques années a vendu 7 692 000 hectares et donné 4 390 000 hectares de son *domaine national*, terres de Pampa, terres de Chaco, terres de collines, de montagne, de Patagonie. Les terres ainsi aliénées sont réparties dans toutes les provinces, mais surtout dans celles de San-Juan, de Cordoba, de Buenos-Ayres, de Catamarca et de Santa-Fé. C'est là que se sont établis en grand nombre les immigrants. Leurs colonies agricoles, plus ou moins prospères, se livrent à l'agriculture, à la culture pastorale et à l'élève du bétail. — On ne saurait comparer pour le rendement les fertiles prairies du Canada aux grandes et belles plaines de la Pampa ; les premières existent depuis des centaines d'années, les secondes sont de formation récente. « La » terre vierge de la Pampa, abandonnée à elle-même, n'est féconde que » par exception. Elle contient en général, à la surface, et seulement par » places, une couche à peine perceptible d'humus, qui suffit à nourrir » fort mal des plantes d'un ordre inférieur, rudes, sauvages comme elle. » Le bétail n'y trouve qu'un aliment insuffisant. — Il faut que ces terres » soient fumées pour que leur fertilité se révèle. Si sur la foi des lé-

» gendes et la réputation des terres vierges, l'homme leur demandait » une production de son choix, il reconnaîtrait vite leur stérilité...

» A la Plata, celui qui entreprend la mise en valeur d'une zone de » terre vierge a pour premier soin d'y répandre une troupe de chevaux, » qui ont pour unique mission de fouler le sol. Après cette première » période les troupeaux de bœufs apparaissent. Alors commence, sous le » pied patient de ce promeneur impassible, la seconde façon de foule- » ment et de fumure. Pendant ces longues années, le produit sera quel- » quefois bien mince. Ce n'est qu'alors que le sol aura été pendant assez » longtemps fumé et foulé, qu'il pourra se couvrir d'un épais tapis de » graminées, sans laisser voir entre les touffes ces larges places vides » qui caractérisent le sol vierge ou mal élaboré, et que le propriétaire » retrouvera quelquefois le prix de ses peines et les intérêts de son » capital. » (E. DAIREAUX, *la Vie et les mœurs à la Plata*, t. II, pag. 182 et suiv., Paris, Hachette.)

Les colons qui viennent chercher fortune dans la République Argentine appartiennent à une vingtaine de nationalités différentes : Italiens, Espagnols, Allemands, Suisses, Français, Portugais, Anglais, Belges, Polonais, Danois, Suédois, Brésiliens, etc. — L'immigration italienne est formidable, et représente dans le total 70 p. 100, l'espagnole et la française environ 10 p. 100. Le gouvernement argentin s'est ému de cette affluence d'étrangers appartenant à la même nation, et a tenté de l'endiguer. Mais parmi les étrangers qu'enrôlent les agences d'émigration et que les paquebots déposent à Buenos-Ayres ou à Montevideo, à destination de la Pampa, l'élément italien continue à dominer tous les autres.

« L'immigration suisse se dirige presque en totalité vers les colonies; mais elle fournit une plus grande proportion de mauvais colons que la France et l'Italie. Cela tient à ce qu'elle se compose, en grande partie, de gens appartenant à la dernière classe de la société, n'ayant aucune notion d'agriculture, n'étant pas accoutumés aux rudes travaux des champs, ne connaissant ni le climat, ni la configuration d'un pays si différent du leur; autant de causes qui les font tomber dans le découragement et la nostalgie au moindre contretemps. Les bonnes familles elles-mêmes, ayant quelque éducation et une certaine intelligence, aptes aux travaux agricoles, ont beaucoup de peine à se faire à ces nouvelles conditions; une fois acclimatées, elles s'attachent à leur concession, de telle sorte qu'elles ne tardent pas à y construire de bonnes maisons de pierre, les entourant de toutes les commodités pour les jouissances de la vie domestique.

» L'immigration italienne est presque exclusivement composée de Lombards et de Piémontais, infatigables au travail, ayant de bonnes mœurs et une sobriété reconnue. Dès leur installation, ils se mettent courageusement à l'œuvre pour gagner de l'argent et dégrever leur propriété territoriale. Nul mieux qu'eux ne sait tirer parti de la terre, mais ils se préoccupent peu d'embellir leur propriété. Arrivés à la fortune, ils n'en

habitent pas moins le *rancho* primitif, s'alimentent de la même manière et mènent la même vie que lorsqu'ils gagnaient à peine leur subsistance. C'est là la règle générale qui souffre pourtant de nombreuses et remarquables exceptions.

» L'immigration française promet d'être un élément puissant pour l'agriculture. Elle fournit beaucoup de gens intelligents, et le colon français a la louable ambition de s'entourer d'une certaine élégance et d'un bien-être qui va même jusqu'au confortable. Mieux que tout autre, il possède le don de convertir en ornements pour sa maison, son jardin, son potager, etc., jusqu'aux objets et aux ustensiles les plus grossiers et les plus rustiques; il s'adonne particulièrement à la culture des arbres fruitiers.

» L'immigration basque ne sort guère de Buenos-Ayres, et rayonne tout au plus dans les villages peu éloignés de cette capitale. On rencontre très peu de Basques dans les colonies. Ces immigrants arrivent toujours avec un but arrêté à l'avance, attirés par leurs relations de parenté ou d'amitié, et ils y trouvent immédiatement un emploi dans certains métiers spéciaux qu'ils exploitent comme un monopole. Les Basques recherchent les travaux qui exigent le plus de force et d'assiduité; ils accaparent les emplois dans les saladeros, les briqueteries, conduisent les attelages de chars à bœufs, etc. C'est la nationalité qui adopte le plus facilement les mœurs du pays et qui est le plus sympathique aux habitants.

» L'immigration allemande, qui a tant fait progresser la colonisation aux Etats-Unis, n'est représentée dans la Plata que par quelques colons du Wurtemberg, de la Hesse, du grand-duché de Bade, du Hanovre et du Mecklembourg. Comme les Suisses, ils s'habituent difficilement au pays, dont ils apprennent la langue avec peine; mais une fois acclimatés, il n'y a pas de meilleurs colons, ni d'agriculteurs plus intelligents[1]. »

PEYROUTON DE LADÉBAT.

(*Revue maritime et coloniale*, L., 1876.)

Le baron de Hirsch, voulant venir en aide à ses coreligionnaires israé-

1. En trente-trois ans, l'émigration européenne a fourni 1880000 personnes à la République Argentine (1857-1890). Cette émigration est encore bien timide (11 °/°) si on la compare à celle de l'Australie (70 °/°) et à celle des Etats-Unis (79 °/°). Le gouvernement offre pourtant aux immigrants de grands avantages; il paye leurs frais de traversée et les installe gratuitement, gratifie de 100 hectares de terre les cent premières familles, les cède aux autres à 10 francs l'hectare, payables par dixième, avance à tous une année de vivres, avec le bétail, les semences, l'argent nécessaire à la construction d'un gîte, le tout jusqu'à concurrence de 5000 francs payables par cinquièmes au bout de la troisième année d'occupation.

lites de Russie, que les lois excluent de certaines campagnes et mettent en interdit dans certaines villes de la frontière du sud et de l'ouest, a fondé une Société dans le but de transporter les immigrants juifs dans un pays neuf et de leur fournir les moyens d'y constituer des colonies agricoles. La Société a son siège à Londres et possède un capital de 50 millions, divisés en 1000 actions, dont le baron a souscrit à lui seul 993. Le capital est à fonds perdus, et les bénéfices doivent, s'il y a lieu, venir augmenter le capital et favoriser l'émigration.

De vastes territoires furent achetés dans différentes provinces de la République Argentine pour fonder des colonies juives. Sur les concessions on bâtit des maisons, des magasins, des hangars; le sol est partagé entre les familles par les colons eux-mêmes, sous la surveillance des mandataires de la Société.

Les lots sont ensuite défrichés et ensemencés. — L'Association donne à chaque famille 75 hectares de terre, 8 à 12 bœufs, 2 charrues, 2 herses. Elle nourrit chaque colon jusqu'à ce qu'il puisse se suffire à lui-même. On ne prélève sur ses produits une part qu'après la deuxième année, au profit de l'Association, jusqu'à complet amortissement de la somme avancée. A la fin de 1893, les 7 colonies juives comprenaient 2683 colons possédant 23 lieues carrées mises en culture (DE BRUGIÈRE, *Bull. de la Soc. de Géogr. commer.*, 1894.)

Les fourmis et les sauterelles de la Plata.

Les deux grands fléaux de l'agriculture argentine, les deux principaux obstacles au développement des entreprises agricoles sont les fourmis et les sauterelles. Les variétés de fourmis sont innombrables; la plus redoutable est la fourmi *chargeuse* (*hormiga cargadora*), ainsi nommée des fardeaux qu'elle porte. Noire, grosse trois fois comme notre petite fourmi d'Europe, munie d'une paire de pinces très fortes et très tranchantes, elle creuse ses demeures dans les terrains solides, souvent à plusieurs mètres de profondeur; sous les rues, sous les cours, dans les fondements des maisons de Buenos-Ayres et de Montevideo se cachent de nombreuses fourmilières. La nuit, les longues colonnes de ces insectes sortent et ravagent toutes les plantes des jardins et des cours, les potagers et vergers, les farines, grains, sucre, et surtout les plantes délicates.

« On a beau mettre le pied des caisses dans des vases pleins » d'eau, elles s'y construisent des ponts avec des brins de » paille, des grains de poussière, et finissent toujours par » arriver à leurs fins..... Rien de plus curieux que de les voir » travailler : pendant que les unes, montées dans les arbres, » coupent les pétioles des feuilles qui tombent comme neige, » d'autres, répandues sur le sol, les découpent en petits » morceaux que d'autres encore saisissent dans leurs pinces » et portent au domicile commun. La colonne s'avance à pas » précipités, conduite par ses chefs qui ont le double de la » taille des fourmis ordinaires; chacune porte un brin de » feuille, souvent plus grand qu'elle, dans ses pinces, et » lorsque le fardeau est trop lourd, deux s'y mettent. On dirait

» un petit ruisseau vert qui s'écoule, car la couleur noire de » la fourmi disparaît sous le fragment de verdure qui la cou- » vre. Sur les flancs de la colonne, des inspecteurs se pro- » mènent et semblent veiller au bon ordre..... Tous les débris » végétaux sont portés par cent chemins divers qui sillonnent » en tous sens la prairie, jusqu'à la fourmilière centrale, chef- » d'œuvre d'industrie et de patience où s'abritent des millions » de fourmis. Cette fourmilière occupe quelquefois l'espace » de plusieurs mètres carrés, sans compter les galeries voi- » sines creusées dans la terre, les routes souterraines, qui » conduisent à des centaines de mètres. Un pareil travail, » relativement aux proportions de l'insecte qui l'a produit, » dépasse tout ce que les œuvres humaines ont fait de plus » grandiose, et dont la grande muraille de la Chine peut seule » donner une idée. Il ne s'explique que par la continuité d'un » labeur qui ne s'arrête ni jour, ni nuit, et par l'immense » reproduction de la colonie. » MARTIN DE MOUSSY.

Les ravages de la fourmi noire sont surtout redoutables aux environs de Buenos-Ayres, de Montevideo, dans l'Entre-Rios, à Santa-Fé et au Brésil. On combat le fléau en entourant de fossés et en noyant dans l'eau les nids qu'on peut découvrir; ou en insufflant dans les longues galeries des fourmilières de la vapeur de soufre. Mais souvent une partie de la fourmilière échappe au poison, et ouvre un peu plus loin de nouveaux souterrains. Au Paraguay et au Brésil, on a imaginé un autre moyen ingénieux pour en purger le sol : c'est d'opposer à la fourmi noire la fourmi rouge (*hormiga subauma*), ennemie acharnée de la première, et inoffensive pour les végétaux. Si les fourmis rouges l'emportent par le nombre, les noires quittent la place, non sans avoir livré de furieux combats.

Mais le pire des fléaux est la sauterelle, et contre elle il n'est presque pas de remède. Elle ressemble au *criquet* de l'ancien continent, a, comme lui, 5 ou 6 centimètres de long, « la tête verte ou brune, tronquée en » avant, les mandibules d'un noir bleu, le corselet brun ou verdâtre, » comprimé sur les flancs, les élytres brun-clair marbrés de noir, les » ailes transparentes et d'une teinte verdâtre, les cuisses grosses » et charnues, tachetées de noir, et les pattes rougeâtres ». On lui donne le nom de *saltona* (sauteuse) quand elle n'a pas encore ses ailes et qu'elle rampe sur le sol jusqu'à ce qu'elle puisse s'envoler; quand elle vole, elle est appelée la *voladora*. Leur point de départ paraît être, tantôt le massif de Cordova, et tantôt le désert du Chaco; de là elles rayonnent sur le reste du pays, évitant d'ordinaire les endroits boisés et s'abattant de préférence sur les plaines.

« On se fait difficilement une idée de l'immense quantité de ces insectes; si par hasard on en rencontre une colonne sur un terrain sec et uni, on dirait une rivière verte couvrant une route; si un cours d'eau se trouve sur leur passage, elles le franchissent en s'accrochant les unes aux

autres. En vain les poissons, les oiseaux en détruisent un nombre incroyable; la multitude n'en paraît pas diminuée un instant, et les cadavres des unes servent de ponts à celles qui suivent. Des témoins oculaires nous ont affirmé les avoir vues traverser ainsi l'énorme fleuve Parana. La saltona est cependant plus facile à détruire que la voladora, car on peut diriger ses colonnes dans des fossés où on les enterre, les brûler avec de la paille enflammée, les arroser d'eau bouillante, les conduire en les frappant doucement avec des branches d'arbres vers un terrain plat et uni, où on les écrase. On en préserve les arbres fruitiers en frottant le tronc avec de la craie ou en les enveloppant de laine. Comme elles marchent difficilement sur les corps polis, on entoure d'une bande de crépissage à la chaux, large de $0^m,20$ à $0^m,25$, les murailles des jardins, et l'on pousse, si l'on peut, la colonne ailleurs; car ces animaux semblent se diriger instinctivement droit devant eux, le plus souvent de l'ouest à l'est, toujours par groupes. Une sauterelle plus grande, quelquefois une *voladora*, leur sert de guide; la colonne marche en rang, comme celle de la fourmi *processionaria*, et semble obéir à des ordres que leur communiquent des chefs qui courent sur les flancs.

» ..... A tout âge de leur vie, les sauterelles mangent énormément; mais une fois munies de leurs ailes, elles dévorent au quadruple. On entend de loin le bruit de leurs mâchoires qui tranchent les parties les plus dures des végétaux; non seulement elles mangent les tiges des jeunes arbres, mais elles attaquent même l'écorce. Leurs excréments souillent la terre d'une sorte de pluie noire de mauvaise odeur. Une fois l'endroit où elles se sont posées dévasté, elles se lèvent toutes ensemble et vont plus loin raser le sol. Elles ne reviennent presque jamais sur leurs pas; de sorte, que si l'on est parvenu, à force de soins, à préserver un jardin, un terrain pendant tout le passage d'une colonne, on n'a plus à craindre de les voir envahir.....

» ..... Pendant qu'elles sont occupées à paître, les oiseaux, les reptiles en font une immense destruction; mais il n'y

paraît nullement. Les poules et les oiseaux de basse-cour en sont fort avides. Cette nourriture communique momentanément à la chair de ces oiseaux un mauvais goût, et les œufs mêmes des poules ne valent rien alors..... Il est difficile d'expliquer pourquoi les sauterelles paraissent une année et pas l'autre ; pourquoi elles vont cette fois dans un sens, et l'autre fois dans un sens contraire ; pourquoi enfin, lorsqu'elles ont déposé leurs œufs, on n'a pas toujours une invasion au même endroit l'année suivante. Rien de capricieux comme la naissance et la marche de ces insectes, qui semblent naître dans les endroits déserts pour venir tout à coup envahir les lieux peuplés. Ainsi l'on ne voit point d'ordinaire la sauterelle se développer ; elle arrive déjà grande, et commence ainsi, de proche en proche, ses ravages, marchant toujours en avant, et n'abandonnant le pays que lorsqu'il n'y a plus rien à dévorer. »

Docteur MARTIN DE MOUSSY[1],
Description de la Confédération argentine.

(3 vol. in-8°, t. Ier, 1861-69, Didot.)

Comme remèdes ou palliatifs, on s'ingénie à détruire les œufs, qui d'ailleurs se perdent pour la plupart d'eux-mêmes, sans quoi le pays serait inhabitable ; on essaie d'effrayer les sauterelles au moyen de grands feux et d'épaisses fumées, en jetant du sable en l'air, en faisant du vacarme sur leur passage. Mais les essaims se renouvellent avec une telle abondance, que la patience et les forces humaines s'épuisent devant le fléau. Le sol est d'ailleurs d'une si merveilleuse fertilité, que la végétation reprend avec vigueur après le passage des sauterelles ; mais la perte des fruits est irréparable. La vraie manière d'extirper le fléau, ce serait de faire disparaître le désert dont

1. M. Jean-Antonin-Victor Martin de Moussy, voyageur et médecin français, né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 26 juin 1810, mort à Bourg-la-Reine le 28 mars 1869, a, pendant un séjour de dix-huit ans (1850-1857) dans le bassin de la Plata, exploré dans tous les sens la République argentine. Son principal ouvrage, publié en 1861-1869, est le résultat de ses laborieuses recherches. Aux trois volumes est joint un magnifique atlas composé de trente planches et précédé de notices dont M. Bouvet, pendant la maladie et après la mort de M. de Moussy, a dirigé et achevé la publication.

la sauterelle est la fille; et, pour que le désert disparaisse, il faut que la république compte 20 ou 25 millions d'habitants de plus[1].

2° BIBLIOGRAPHIE

République Argentine.

ARCOS (Santiago). *La Plata, étude historique.* — (Paris, 1865, in-18.)
BECK-BERNARD (Mme Lina). *Le Rio-Parana.* — (Paris, 1864, in-18, Grassart.)
BECK-BERNARD. *La République Argentine.* — (Berne, 1875, in-18.)
BIANCONI. *La République Argentine.* — (Carte commerciale avec texte, Paris, 1887, in-4°.)
BOUCARUT. *Navigation dans le Rio de la Plata.* — (Paris, 1857, in-8°.)
BURMEISTER. *Descr. phys. de la Rép. Argentine.* — (Paris, 1876, 3 vol. in-8°.)
CALVO (Carlos). *Lettres sur l'émig. italienne à la Plata.* — (Paris, 1877, in-8°.)
CHILD. *The Spanish American republic.* — (London, 1891).
CRAWFORD. *Across the Pampas and the Andes.* — (London, 1884.)
DAIREAUX (Emile). *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie.* — (Paris, in-18, 1877.) — *La vie et les mœurs de la Plata.* — (2 vol. in-8°, 1888, Hachette.)
DOMINGUEZ. *Historia Argentina.* — (Buenos-Ayres, in-8°, 1878.)
FONTPERTUIS (Ad. de). *Les Etats latins de l'Amérique.* — (Paris, 1882, in-18.)
GUILAINE. *La République Argentine.* — (Paris, in-8°.)
GRATY (A. M. du). *La confédération Argentine.* — (Bruxelles, 1865, in-8°.)
HADFIELD. *Brazil and the River Plate.* — (London, in-8°, 1877.)
JACQUES. *Excursion au Rio Salado et dans Chaco.* — (Paris, 1857, in-8°.)
JOUBERT (Aug.). *Par delà l'Océan.* — (Paris, 1875, in-12, Dupont.)
JORDAN. *The Argentine Republic.* — (Edimbourg, 1878.)
LATHAM. *The states of the River Plata.* — (In-8°, London, 1868.)
LE LONG (John). *La République Argentine.* — (Bordeaux, 1876, in-8°.)
LE LONG (J.). *Les pampas de la République Argentine.* — (Paris, 1878, in-8°.)
MARMIER (Xavier). *Lettres sur l'Amérique.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-18, Plon.)
MARTIN DE MOUSSY (D.). *Description de la confédération Argentine.* — (Paris, 1860-1869, 3 vol. in-8°, avec atlas Didot.) — *De l'industrie italienne dans le bassin de la Plata à l'époque de la découverte.* — (Paris, 1886, in-8°.)
MARTINEZ. *Le Presupesto Nacional.* — (Buenos-Ayres, 1890.)
MULHALL. *Handbook of the River Plata.* — (London, in-8°, 1865.)
MULHALL (Mrs). *Between the Amazon and the Andes.* — (London, 1884.)
NAPP. *The Argentine Republic.* — (Buenos-Ayres, 1876.)
PAZ-SOLDAN. *Geografia Argentina.* — (Buenos-Ayres, 1885.)
POUCEL. *Essai d'une monog. du Rio de la Plata.* — (Marseille, 1868, in-8°.)
POUCEY (B.). *Les otages de Durazno.* — (Marseille, 1864, in-8°.)
RASSE (baron Henry de). *La Plata, récits, souvenirs.* — (Paris, 1876, in-8°.)
RUMBOLD. *The Great Silver river.* — (London, 1888.)
SCHNEPP (Dr). *Mission scientifique dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1864.)
TURNER. *Argentina and the Argentines.* — (London, 1892.)
VINCENT. *Round and About South America.* — (New-York, 1890.)
VIRGILIO. *Delle migrazioni transatlantiche degli Italian.* — (Genova, 1868.)
X***. *La confédér. argent. à l'Expos. univ. de 1867.* — (Paris, 1867, in-8°.)
ZEBALLOS. *Descripcion amena de la Repub. Argentina.* — (2 vol.)

---

1. L'immigration dans la République Argentine a compté de 1857 à 1880, 375 000 individus; et, de 1881 à 1890, 1 116 000. Les Italiens continuent à fournir les plus gros contingents. On évaluait à 366 000 le nombre des Italiens immigrants en huit ans (1881-1888), et dans le même temps celui des Espagnols à 78 000, celui des Français à 50 000. Sur les 10 000 Suisses, une bonne partie était de nationalité française ou italienne; une moitié des 6 000 Belges était d'origine française, et la majorité des 12 000 Autrichiens venait du Tyrol italien.

ABERS. *Argentine, Patagonian and Chilian Sketches.* — (Londres, 1893.)
BARBIER (Ch.). *La République Argentine.* — (*Revue géogr. intern.*, 1877.)
BECK (E.). *L'Estancia de Santa-Rosa.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 nov. 1864.)
BELLY (Félix). *Le Rio de la Plata et la République Argentine.* — (*Journal des économistes*, juillet 1874.)
BOVIO. *Geogr. de la Republ. Argentina.* — (Buenos-Ayres, 1888.)
CHARNAY (D.). *A travers la Pampa et la Cordillère.* — (*Tour du Monde*, 1877, 2ᵉ sem.)
— *A travers la Pampa.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, janvier 1877.)
DAIREAUX (E.). *Industries pastorales dans les pampas.* — (*Revue des Deux-Mondes*, janvier 1875.) — *La République Argentine.* (Paris, 1889.)
DAIREAUX (E.). *Les conflits de la République Argentine et du Brésil.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1875.)
DE FONTPERTUIS (A.-F.). *La Républ. Argentine.* — (*Econ. français*, 1876, 1877, 1878.)
DUCLOUT. *Mapa de la Rep. Argentina*, au 1/4000000 (1888).
EBELOT (A.). *Expédition au Rio-Negro; scènes des pampas*, etc. — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1877, 1ᵉʳ mars 1879, 1ᵉʳ mai, 15 juillet, 1ᵉʳ août 1880.)
GAY (Dʳ). *Le Rio de la Plata.* — (*Bull. de la Soc. de géogr. de Lyon*, 1876, t. I.)
GEORGE. *La République Argentine.* — (*Bull. de la Soc. de géog. d'Anvers*, 1894.)
GREGER. *Die Republik Argentina.* — (Bâle, 1883.)
INST. GÉOGR. ARGENTIN. *Atlas de la République Argentine* (1888).
JEUDY. *Voy. à la Républ. Argentine.* — (*Rev. de géogr.*, 1877, nᵒˢ 10, 11, 12.)
LATZINA. *Geogr. de la Republ. Argentina.* — (Buenos-Ayres, 1888.)
LATZINA. *Diccionario geogr. Argentina.* — (Buenos-Ayres, 1891.)
LEVEY. *A Handy Guide to the River Plata.* — (Londres, 1890.)
LOPEZ. *Hist. de la Republica Argentina.* — (Buenos-Ayres, 1883, 2 vol.) *Mapa Geogr. de la Republ. Argentina*, au 1/6000000 (1883)
MARTIN DE MOUSSY (Dʳ). *Des communications entre la République Argentine et le Chili par les Andes.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, octobre 1864.)
MODRICH. *Republica Argentina.* — (Milan, 1890.)
PEYROUTON DE LADEBAT. *Les colonies agricoles de la République Argentine.* — (*Revue maritime*, 1876.)
POUCEL (B.). *La province de Catamarca.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1864.)
RÉCOURT (A.). *De Copiapo à Famatina.* — (*B. de la Soc. de géogr.*, avr. 1868.)
RIBOURT. — *Situation écon. de la Rép. Argentine en 1875.* — (*Rev. mar.*, 1876.)
SCHATZMANN. *Le chemin de fer transandin.* — (Paris, in-8°, 1893.)
VAILLANT (A.). *Le commerce dans le Rio de la Plata aux seizième, dix-septième, dix-huitième siècles.* — (*Journal des économistes*, février 1878.)
VERNOUILLET. *Sur les animaux et les végétaux de la République Argentine.* (*Bulletin de la Société d'acclimatation*, octobre 1865.)

Patagonie et îles du Sud.

DAIREAUX (E.). *Buenos-Ayres, la Pampa, la Patagonie.* — (Paris, 1877, in-8°, Hachette.)
DARWIN (Ch.). *Voyage d'un naturaliste autour du monde.* — (Paris, 1875, in-8°.)
HUDSON. *Idle Days in Patagonia.* — (London.)
MAHON (A.). *La Nouvelle-France, histoire pittoresque et philosophique du royaume d'Araucanie.* — (Paris, 1874, in-18, Lachaud.)
PERTUISET. *Expédition Pertuiset à la Terre de Feu.* — (Paris, 1874, in-8°, Kugelmann.)
SULIVAN (B.-J.). *Iles Malouines ou Falkland.* — (Paris, 1869, in-8°.)
TONNENS (de). *L'Araucanie.* — (Bordeaux, 1878, in-16, Féret.)

Egret (L. V.). *Territoire et colonisation de Magellan.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, juin 1874.)
Faraud (R. P.). *Les îles Falkland.* — (*Missions catholiques*, Lyon, 1876.)
Guinard (H.). *Trois ans de captivité chez les Patagons.* — (*Tour du Monde* 1861. — Paris, in-12, 1863.)
Marguin. *La Terre de Feu.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1875.)
N***. *La Terre de Feu et ses habitants.* — (*Missions évangéliques*, août 1876.)
Rochas (V. de). *Journal d'un voyageur au détroit de Magellan et en Patagonie.* — (*Tour du Monde*, 1861.)
Semallé (R. de). *Rapport sur le voyage de Cox en Patagonie.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, juillet 1869.)
Wyse (L. N. B). *De Montevideo à Valparaiso, par le détroit de Magellan.* — (*Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, 1877.)
X***. *Voyage du docteur Berg en Patagonie.* — (*Revue scientifique*, 1876, t. X.)

CHAPITRE XI

CHILI

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Limites. — La république du *Chili* (en espagnol *Chile*, prononcez *tchilé*), occupe le versant occidental des Andes, au sud du 17e degré de lat. S. (traités de 1866, 1872, 1881, 1884). A l'ouest elle est bornée par l'océan Pacifique jusqu'au détroit de Magellan; à l'est par le rebord occidental des Andes ou l'arête même de la Cordillère; cette étroite bande de terre a une longueur d'environ 4 220 kilom.; une largeur moyenne de 160 à 165 seulement. Les États voisins sont: la Bolivie, au nord; la République Argentine à l'est, et la Patagonie au sud-est.

Situation astronomique. — 17° 57′ et 56° de lat. S.; 72° et 76° de long. ouest.

Climat. — Le plus sain et le plus agréable de toute l'Amérique du Sud; tempéré et salubre sur les côtes, sec dans le nord, froid dans la région des Andes, où il neige d'avril en novembre. L'hiver est la saison des pluies, d'avril à septembre. Climat uniforme; saisons régulières, brises rafraîchissantes, chaleurs extrêmes inconnues, admirable fertilité du sol due en partie au climat.

Littoral. — Régulier jusqu'au 41e degré; pas de presqu'îles ni d'îles, ni de golfes, des baies mal abritées en général, et beaucoup de promontoires. Au sud du 41e degré, la côte se brise et se découpe; escarpée au nord, et parsemée d'énormes terrasses, elle s'abaisse et se change en un canal rempli d'îles jusqu'au détroit de Magellan. Les principales sont *Chiloé*, l'archipel *Chonos*, l'île *Wellington*, l'archipel *Madre-de-Dios*, etc.

Relief du sol. — Parallèles au rivage, s'allongent du nord au sud : 1° la grande chaîne des *Andes*, qui porte trente-deux volcans, dont plusieurs sont encore actifs *Cerro Azul*, *Descabezado Chico* (6 430m), *Peteroa*, *Antuco*,

(2737m); de là les fréquents tremblements de terre, et l'abondance des sources thermales; 2° la *Chaine côtière* (*Cordillera de la Costa*), énorme bourrelet coupé par les torrents tributaires du Pacifique; 3° un plateau central couvert de chainons encaissant les vallées, et qui porte le nom de *Cordillera del Medio*.

Cours d'eau. — Ils sont nécessairement peu étendus, manquent jusqu'au 26e degré de lat. (*désert d'Atacama*); moins rares et plus abondants au sud, ils roulent impétueusement sur le versant des Andes, mais arrivent rarement jusqu'à la mer pour la plupart. Les principaux sont: le *Huasco*, le *Coquimbo*, le *Limari*, le *Choapa*, l'*Aconcagua*, issu du mont géant qui lui donne son nom; le *Maïpo*, le *Maule*, le *Biobio*, limite du territoire araucanien, le *Valdivia* (775 mètres cubes par seconde), enfin le plus abondant, le *Rio Bueno* (1245 mètres cubes). Les lacs et les lagunes se rencontrent fréquemment au sud; le principal est le *Llanquihue*, qui a pour déversoir le Maullin.

II. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Constitution. — Déclaration d'indépendance de la République le 8 septembre 1810. D'après les constitutions de 1833 et 1874, le gouvernement est confié au *président* de la république élu pour cinq ans et rééligible pour cinq ans (président actuel, *J. Montt*, élu le 18 octobre 1891). Il a le *pouvoir exécutif*, nomme les intendants de province qui désignent les gouverneurs des départements; il sanctionne les lois, il a le droit de veto et d'amendement. Il est assisté d'un *conseil d'Etat*, composé de six ministres (*Intérieur; Affaires étrangères et colonisation; Justice, culte et instruction; Finances; Guerre et marine; Industrie et travaux publics*), de trois sénateurs et trois députés élus, d'un magistrat, d'un prélat, d'un général, d'un directeur des finances et d'un ancien ministre ou haut fonctionnaire élus par le président. — Le *pouvoir législatif* est confié à un *Sénat* de trente-deux membres, élus pour six ans par un suffrage à deux degrés; et à la *Chambre des députés* (94 membres) élus pour trois ans (un député par 30 000 habitants) par le suffrage direct, mais restreint à un petit nombre d'électeurs. — **Drapeau** : Rouge et blanc, en deux parties horizontales; franc quartier bleu à l'étoile blanche.

Divisions administratives. — La république (en 1895) comprend 23 *provinces* subdivisées en 68 *départements* et 1 *territoire*, ceux-ci en 855 *subdélégations* et 3068 *districts* : **Tacna**, chef-lieu Tacna, 14 200 habitants; **Tarapaca**, chef-lieu Iquique, 15 300; **Antofagasta**, chef-lieu Antofagasta, 7 500; **Atacama**, chef-lieu Copiapo, 11 432; **Coquimbo**, chef-lieu la Serena, 14 000; **Aconcagua**, chef-lieu San-Felipe, 11 500; **Valparaiso**, chef-lieu Valparaiso, 109 000; **Santiago**, chef-lieu Santiago, 200 000; **Colchagua**, chef-lieu San-Fernando, 7 000; **Curico**, chef-lieu Curico, 11 000; **Talca**, chef-lieu Talca, 24 000; **Linares**, chef-lieu Linares, 8 000; **Maule**, chef-lieu Cauquenes, 6 000; **Nuble**, chef-lieu Chillan, 16 000; **Concepcion**, chef-lieu Concepcion, 24 000; **Biobio**, chef-lieu los Anjeles, 8 000; **Malleco**, chef-lieu Angol, 5 000; **Arauco**, chef-lieu Arauco; **Valdivia**, chef-lieu Valdivia, 6 000; **Llanquihue**, chef-lieu Puerto Melipulli, 4 500; **Chiloé**, chef-lieu Ancud, 6 000; **Cautin**, chef-lieu Temuco; **O'Higgins**, chef-lieu Rancagua; **Magellan** (territoire) et les îles, la **Terre de Feu**, etc., chef-lieu Punta-Arenas, 1 000 habitants.

III. GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Productions. — Trois régions distinctes : au nord la région *minérale ;* au centre, *agricole ;* au sud, *forestière* et *houillère.* — **Minéraux** : abondants entre le 17e et le 33e parallèle, dans le désert d'Atacama; gisements d'*argent, cuivre, fer, plomb, nickel, cobalt, sel gemme ;* moyenne annuelle de production, 45 millions; l'*or* se trouve dans le sable des rivières, le *cuivre* dans le massif du Coquimbo et le département de Freyrina, les *améthystes* sur la rivière Maule; le nom de Copiapo signifie semis de turquoises (Copaiapu). — **Végétaux** : on cultive le *blé* (18 à 20 millions de boisseaux par an), la *vigne* (24 millions de gallons de vin), le *maïs*, l'*orge, lin, chanvre, olivier, cannes à sucre, tabac, fraises, légumes d'Europe, pommes de terre*, etc., dans la vallée centrale, du 83° au 44° de latitude. La région forestière du sud produit des *pins, lauriers, myrtes, cyprès, chênes :* mais, mal aménagées, les forêts s'éclaircissent et menacent de disparaître ; l'île de Chiloé et l'Araucanie ne sont qu'une vaste forêt. — **Animaux** : espèces sauvages : *couguar* (le lion d'Amérique), la *vigogne*, le *guanac*, le *pudu*, le *coipo*, le *chinchilla ;* — espèces utiles : *chevaux :* 250 000; *bêtes à cornes,* 700 000 ; *chèvres*, plus de 1 200 000 ; *porcs, abeilles*, etc.

Industrie. — Préparation des cuirs, viandes sèches, métaux et farines, industrie manufacturière presque nulle.

Commerce. — *Importations* (1897) : 65 millions de pesos (cotonnades, sucre, tissus, charbons, vins, fers ouvrés, mercerie, meubles, articles de mode). — *Exportations* : 64 700 000 pesos (minerais, céréales, cuirs, bois). Mouvement des ports en 1896 : entrés 9 000 navires de 9 600 000 tonnes; sortis, 9 100 de 9 200 000 tonnes. Part de la France en 1894 (chiffre de l'exportation), 10 400 000 francs; Angleterre, 220 202 000 francs; Allemagne, 25 millions; Pérou, 881 000 francs; République Argentine, 5 240 000 francs; Etats-Unis, 11 443 000 francs. — La *marine marchande* comptait, en 1897, 160 navires, y compris 48 vapeurs jaugeant 80 200 tonneaux. — Les ports principaux sont Valparaiso, Valdivia, Talcahuano, Caldera, Coquimbo, Huasco, Puerto-Constitucion. — **Chemins de fer** (1897), 4286 kilom. — **Télégraphes**, 15 000 kilom., 229 bureaux. — **Postes**, 57 millions d'expéditions, 550 bureaux.

IV. NOTIONS STATISTIQUES.

Superficie. — 753 216 kilom. car. (depuis les traités de 1884). — **Population** : 2 963 000 habitants (3 hab. environ par kilom. carré); la race blanche domine, espagnole par la langue et la constitution physique; les tribus indigènes dites *Moluches*, ou Araucans, ont été exterminées, absorbées ou refoulées dans le sud ; on compte environ 50 000 Indiens, et 87 000 individus d'origine étrangère (7 000 Allemands surtout cultivateurs

---

1. Le port de la *Nouvelle-Bilbao* ou *Puerto-Constitucion* (Chili), établi à l'embouchure du Maule, est flanqué de rochers gigantesques, de formes variées et bizarres ; les uns pareils à des cubes, les autres à des pyramides. A une demi-lieue de la ville, un de ces énormes rocs est traversé de part en part par une sorte de canal ou de galerie naturelle dont l'élévation dépasse de beaucoup la taille d'un homme. Les habitants ont donné à cette ouverture le nom de *Piedra de Iglesia* (pierre d'église), parce que, suivant une tradition locale, la messe fut jadis célébrée sous le plafond naturel de la galerie. (*Magasin pittoresque*, janvier 1859.)



Piedra de Iglesia (Chili). — V. page 592, note 1.

et mineurs[1], 5300 Anglais, 4200 Français, 4200 Italiens, 2500 Espagnols, 1000 Américains, 1000 Yankees, 1300 Suisses, 1200 Chinois. — **Instruction publique** : Chaque province a son lycée; les cours supérieurs sont suivis par plus de 5000 élèves. Il y a 1321 écoles élémentaires fréquentées par 109000 enfants des deux sexes; 411 écoles privées, ayant 18000 élèves. Santiago a une université célèbre pour l'enseignement supérieur; budget de l'instruction publique, 8 millions. — **Justice** : cours suprême à Santiago; cinq cours d'appel à Santiago, Concepcion, Serena, Talca, Tacna; un juge par district; magistrats inamovibles. — **Cultes** : La religion catholique est celle de l'Etat; archevêque à Santiago : évêques à Serena, Concepcion, Ancud. — **Armée** : Armée permanente ou active, 6671 hommes de toutes armes, garde nationale ou milice (4200 hommes d'infanterie et 9000 d'artillerie). — **Marine militaire** : 9 navires à hélice avec 82 canons, 5 bâtiments à vapeur, avec 1900 marins et artilleurs de marine. — **Monnaies** : L'unité est le *peso* = 5 fr., divisé en 100 *centavos* (en argent); le *condor* (pièce d'or) = 10 pesos; le *doblone* = 5 pesos; l'*escudo* = 2 pesos. — **Poids et mesures** : Système métrique établi depuis le 1er janvier 1848. — **Budget annuel** (1896) : *recettes*, 162591000 pesos (à 1fr,91); *dépenses*, 115401000 pesos; *dette nationale*, 263210000 pesos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Valparaiso[2].

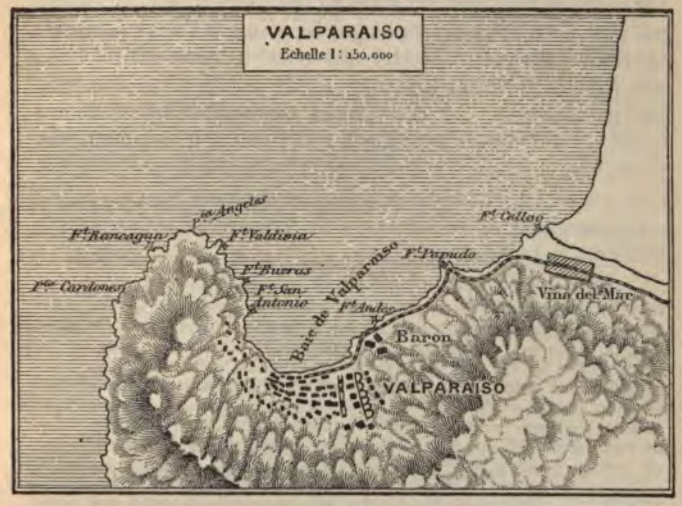
« Quand nous fûmes à l'entrée de la baie demi-circulaire de Valparaiso, notre regard interrogea la côte, puis les hauteurs, cherchant avec avidité une végétation absente. Au sud,

---

1. Les provinces de Valdivia et de Llanquihue, comprises dans la zone demi-indépendante de l'Araucanie, renferment un nombre assez considérable de colons allemands. Les premiers furent attirés de la Hesse, vers 1850, par un ingénieur allemand au service du Chili, Bernhard Philippi. Huit ans plus tard, cette région renfermait environ 2800 individus de race allemande. Le pays est très favorable à la colonisation; les fortes chaleurs de l'été, les rigueurs excessives de l'hiver y sont inconnues; les fauves dangereux y sont rares; les indigènes bienveillants, serviables et sans défiance à l'égard des étrangers. Les immigrants allemands ont établi leurs principaux *settlements* au bord du lac Llanquihue; ils ont défriché le sol, bâti des fermes, ensemencé le sol, planté des jardins et des vergers. Ils se sont fait aider par les Indiens et les métis espagnols. Toutefois, en dépit de la beauté du climat, du rendement des terres et de la sécurité de la contrée, le courant d'immigration a diminué dans les dernières années, et on s'efforce de détourner vers l'Araucanie une partie des colons qui, chaque année, quittent par milliers Hambourg, Brême et Anvers et se dirigent vers le Grand-Ouest américain.

2. *Valle Paraiso* signifie, suivant les uns, vallée du Paradis; suivant les autres, vain Paradis (*Velde paraiso*). Si l'on en croit M. Max Radiguet, cette dernière étymologie serait la bonne. C'est aussi l'opinion de M. Simonin qui écrit : « Valparaiso, la vallée du Paradis, ainsi nommée par antiphrase, car on ne voit autour du port que des rocs dénudés. » (*Bull. de la Soc. de géog.*, février 1876.)

des falaises sortaient perpendiculairement de la mer ; à l'est, une chaîne de collines pelées s'éloignait graduellement du rivage en inclinant vers le nord-ouest sa croupe onduleuse et monotone ; plus loin, dans la même direction, derrière un amphithéâtre de montagnes, la Cordillère des Andes dressait vers le ciel un entassement de pics neigeux. Des cactus, des arbrisseaux épineux, grêles, disgraciés, qui semblaient croître à regret, mouchetaient de leur vert



Carte de Valparaiso.

sombre les hauteurs voisines, et ajoutaient encore à l'aspect désolé du paysage. Sur le rivage s'étendait la ville toute couverte de poussière ; l'une de ces extrémités escaladait trois collines ou *cerros*, l'autre se développait à l'aise dans la plaine. Une rue étranglée serpentait à la base de la montagne, établissant comme une artère la circulation entre la ville haute et la ville basse. Enfin parmi toute sorte de constructions, dont les teintes grises et rouges se confondaient avec celles du sol, deux monuments neufs étalaient des murs d'une blancheur immaculée ; le soleil

faisait étinceler sur le premier une croix, c'était l'église; un caducée surmontait le second, c'était la douane.

» ..... C'est au Puerto que la ville se montre sous un des plus étranges et des plus sinistres aspects. Entre les trois *cerros*[1] s'étendent des ravins nommés *quebradas*. Rien n'est plus misérable que les habitations entassées dans ces *quebradas*, rides profondes de la montagne, où fermentent toutes sortes de débris impurs. Les maisons, basses et hideuses, collées par un côté au sol, soutenues de l'autre par des pieux disposés en béquilles, grimpent désordonnées, sans souci du voisinage. Ici une porte s'ouvre sur un toit; une cheminée vomit des torrents de fumée noire dans une fenêtre ouverte; là, des cordes tendues supportent des haillons, d'affreuses guenilles; enfin des sentiers tortueux, rompus et seulement indiqués par l'usage, quelques planches étroites et vacillantes conduisent à certains bouges où les chauves-souris et les *lazzaroni* de Valparaiso peuvent seuls pénétrer la nuit.....

» .....Parmi les *cerros* qui s'élèvent dans le Puerto, deux méritent surtout de nous arrêter. Tous deux sont couverts de fleurs et d'habitations silencieuses. Une société à part vit sur le premier qu'on nomme le *Cerro alegre;* le second, nécropole de Valparaiso, s'appelle le *Panthéon*. A peine a-t-on fait dix pas sur le *Cerro alegre* qu'on reconnait aux maisons coquettement peintes, aux parterres embaumés, aux sentiers bordés de verdure, cet amour de l'ordre et du confortable qui distingue partout les enfants d'Albion. Ici des habitations assez basses pour braver les coups de vent, assez solides pour résister aux tremblements de terre, recèlent un certain nombre de familles qui ont en quelque sorte transplanté la patrie sur le sol de l'Amérique. Ces familles trouvent en elles-mêmes assez de ressources pour former des réunions où les étrangers sont rarement admis. Les joies et les fêtes de Valparaiso retentissent à peine au sein de cette paisible colonie; des intérêts commerciaux nombreux et puissants la rattachent seuls à la ville qui bruit au pied de sa montagne.

Dans son livre *Au Chili*, M. de Cordemoy remarque que, dans les rues Prat et Esmeralda, les beaux magasins étalent surtout des marchandises anglaises; on vend des livres anglais, des journaux imprimés en anglais : le principal club est surtout fréquenté par des Anglais. Mais les maisons allemandes remplacent peu à peu les anglaises, et on peut prévoir que Valparaiso va devenir, comme Valdivia, une cité commerciale allemande.

---

1. La ville se divise en deux parties: l'une, qui couvre une plaine appelée l'*Almendral* (lieu des amandiers); l'autre, qui borde la rade du commerce et s'élève en amphithéâtre sur trois cerros, se nomme el *Puerto*. La hauteur inégale des trois cerros les a fait baptiser de noms anglais qui signifient *hune de misaine*, *grande hune* et *hune d'artimon*. Les Chiliens les appellent *San-Francisco*, *San-Augustin*, *San-Antonio*.

A Santiago, l'élément allemand gagne du terrain; les ingénieurs, les professeurs, les médecins qui viennent de Berlin ou qui sont diplômés des Facultés ou écoles germaniques sont préférés aux autres.

» Le Panthéon de Valparaiso n'est point, comme on pourrait le croire, un lieu de sépulture exclusivement réservé aux citoyens illustres; c'est tout simplement un cimetière où la ville dépose ses morts les plus vulgaires, en faisant payer par les uns, un certain droit d'inhumation, en jetant les autres dans des fosses communes, près de la place réservée aux protestants..... Dès l'entrée, une atmosphère chargée d'émanations suaves surprend et réjouit l'odorat. La rade azurée apparaît, couverte de navires et sillonnée de petites barques; puis, à travers une rumeur confuse, l'oreille charmée distingue le chant joyeux des travailleurs et la plainte incessante des flots. Rien n'est moins funèbre que ce cimetière grimpant et fleuri, où gazouille, voltige et folâtre tout un monde d'oiseaux, de papillons et d'insectes. Les sentiers, sablés et ratissés avec soin, séparent des plates-bandes couvertes de tombes coquettes, montrant leurs robes blanches sous les rosiers et les chèvrefeuilles; des rameaux vagabonds couronnent les urnes cinéraires, des guirlandes sont suspendues aux bras des croix. Les cyprès, l'if au feuillage sombre, le saule aux rameaux éplorés, semblent bannis de ce parterre, où les rosiers festonnent les arbres, auxquels ils ont à regret cédé une place. Au milieu de l'allée principale, un cadran solaire, muni d'un canon de cuivre, semble marquer ironiquement les heures de l'éternité[1].

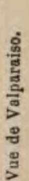
» C'est dans l'Almendral, c'est sur le marché de la place d'Orégo qu'on rencontre les campagnards des environs de Valparaiso. Les vendeurs, abrités par une natte que soutiennent des piquets, étalent sur un tapis des fruits et différents comestibles. Ce sont des melons moins sucrés que les nôtres, des *sandios*, sorte de melons verts au dehors, sanglants à l'intérieur, fort appréciés des

1. A Santiago, comme à Valparaiso, le cimetière appelé aussi *Panthéon* n'éveille pas d'idées funèbres, avec ses larges allées ombragées et fleuries. « Une particularité inconnue en France, ce sont les niches accolées sur plusieurs étages dans d'épaisses murailles; on achète une niche comme une concession, et l'on y cimente les cercueils. Les enterrements ne ressemblent nullement aux nôtres; la maison mortuaire n'est indiquée par aucun signe apparent; le cercueil très luxueux et placé avec ostentation dans un corbillard vitré, est enlevé au grand galop; aussi les parents et amis, pas les femmes, suivent-ils tous en voiture. On se rend directement, sans passer par l'église, au cimetière, où sont dites quelques rapides prières. Les messes mortuaires sont réservées aux grands personnages. Pas de bouts de l'an. L'oubli. » (De Cordemoy, *Au Chili*, p. 130.)

habitants; enfin les oranges, les raisins, les pommes et sur tout les fraises, qui semblent être là dans leur vraie patrie. Parmi les mets nationaux, on remarque le maïs cuit, écrasé et sucré avec le miel, nourriture rafraîchissante et purgative, en grand usage surtout durant l'été ; la *charquican*, viande séchée au soleil, hachée même et mélangée avec de la graisse, de l'*aji* et de l'oignon ; la *casuela*, ragoût de poulet assaisonné aussi avec force *aji* et oignon. L'*aji*, cet enragé piment, se glisse partout ; quand on a la bouche à l'épreuve de ce condiment énergique, on peut sans crainte avaler des charbons ardents. La boisson favorite du peuple s'appelle *chicha*. Il y a plusieurs espèces de chichas ; la *chicha de aloja*, faite de maïs et de pois ; la *chicha de mançana* où la pomme broyée entre comme principal ingrédient, enfin la *chicha* de raisins écrasés et non fermentés. Une écume permanente semblable à un petit dôme neigeux surmonte ordinairement les flacons de *chichas* et fait croire à première vue qu'on les cachète avec du coton.....

» .....Le climat de Valparaiso est perfide ; les tourmentes, les tremblements de terre affligent tour à tour cette partie du Chili. Le vent du sud et le vent du nord y sont redoutés comme d'implacables ennemis. L'un vient de terre et soulève une poussière fine et brûlante qu'il porte au loin comme un brouillard sur les navires ; l'autre vient de la mer et pousse d'énormes vagues vers le rivage. Quand le premier de ces vents souffle (ce qui arrive presque tous les jours durant l'été), la ville se voile d'un nuage doré, la mer se couvre d'écume. Le vent du sud se déclare vers midi, et pendant qu'il règne, le ciel conserve un azur irréprochable ; enfin, quand le soleil abaisse vers les monts du couchant son disque radieux, les rafales deviennent plus rares, puis elles s'affaiblissent avec la lumière décroissante, et la nuit semble faire descendre avec elle le calme le plus profond sur la terre et sur les flots.

» La baie de Valparaiso est sans abri contre le vent du nord. Pour peu que ce vent souffle avec furie, la houle devient une montagne dont la crête déferle en rugissant. Malheur aux navires assez imprudents pour rester au



Vue de Valparaiso.

mouillage ou pour ne pouvoir le fuir ! En vain ils roidiront leurs câbles et se cramponneront aux roches sous-marines de toute la force de leurs ancres ; câbles, chaînes et ancres seront impuissants à les retenir ; ils dériveront avec rapidité et s'en iront à la côte renouveler le drame horrible de 1823, où dix-sept navires furent mis en pièces sans qu'il fût possible de sauver même l'équipage de plusieurs d'entre eux.....

» ..... On peut se garantir des fastidieuses tourmentes du sud en restant chez soi et en tenant portes et fenêtres closes, mais un fléau qui déjoue toutes les prévisions humaines vient sans cesse crier au Chileno un *memento mori ;* ce fléau est le tremblement de terre. Les trois éléments s'émeuvent. Les volcans crèvent le sol, soufflent la flamme et vomissent des flots de lave et d'asphalte, parfois même ils chassent de la mer, en colonnes de fumée noire et empestée, leur haleine infernale qui couvre la grève de poissons asphyxiés. La mer, violemment secouée, s'éloigne des côtes, puis tout à coup, elle revient furieuse et semble pousser ses flots à la conquête de l'ennemi qui la trouble. Il se répand dans l'air certains symptômes mystérieux, alarmants, qui se manifestent par le vol inégal et incertain des oiseaux. Les animaux devinent instinctivement le danger, les chiens font entendre un hurlement plaintif, les rats désertent leurs retraites souterraines, et les chevaux hennissent comme à l'approche d'une bête féroce. Nous avons assisté quelquefois aux scènes de terreur qui suivent ces horribles secousses. Je me souviens d'un tremblement de terre qui troubla une *tertulia* des plus animées. On dansait, tout à coup un grondement sourd retentit, les vitres frémirent comme ébranlées par le passage d'un convoi d'artillerie, les lampes vacillèrent et la maison trembla de la base au faîte. Un cri de détresse s'éleva, déchirant, unanime. En un clin d'œil le salon fut vide. Nous courûmes vers le balcon. La lune éclairait la rue ; une multitude bruyante, éplorée, la remplissait. Les habitants agenouillés dans la poussière, se frappaient la poitrine, tendaient vers le ciel des bras suppliants, et ces mots : *Misericordia! Ay de mi!* répétés par cent voix, dominaient

la rumeur. Après dix minutes d'attente, l'inquiétude se calma, le bruit s'éteignit, et chacun se hasarda à rentrer dans sa demeure. En voyant pendant ces quelques instants l'impassibilité des hommes faire place à une émotion qui baignait leur front de sueur, nous avons compris que ce danger était le seul, peut-être, dont l'habitude ne tempérait jamais l'épouvante. »

MAX RADIGUET[1],
Souvenirs de l'Amérique Espagnole.
(Paris, in-8°, 1875, M. Lévy.)

Santiago[2].

« Pour bien voir Santiago, il faut se rendre au Cerro Santa-Lucia, monticule de basalte qui s'élève au milieu de la ville, à une hauteur de 70 mètres. Ce n'était, il y a quelques années, qu'un rocher abrupt; on vient de le convertir en jardin de plaisance, avec statues, terrasses, cascades, grottes et tunnels. La montagne a été sculptée, et pour ainsi dire ciselée comme un bijou. On y voit des fortifications en miniature, une chapelle, un calvaire, un café-restaurant, un observatoire et jusqu'à une école de natation. De plus, elle est couverte de plantations diverses où dominent les eucalyptus, les orangers, les myrtes, les géraniums, les rosiers, et plusieurs variétés d'agaves, qui déjà atteignent des proportions considérables. Une statue y a été élevée au fondateur de Santiago, don Pedro de Valdivia, qui, le 15 décembre 1540, à la tête de 150 *conquistadores,* arriva le premier en cet endroit, qu'il nomma Sainte-Lucie, et y conçut le plan de la cité. Au sommet, on a construit un petit observatoire, d'où l'on découvre un panorama splendide sur la grande chaîne des Andes, dont les cimes, d'une blancheur immaculée,

1. M. Maximilien-René Radiguet, né en 1816 à Landerneau, accompagna en 1836 les plénipotentiaires français chargés de traiter les questions d'indemnité avec la république d'Haïti. En 1841-45, il fit, en qualité de secrétaire de l'amiral du Petit-Thouars, la campagne de la *Reine-Blanche* dans l'Océanie. Il publia dans divers recueils un grand nombre d'articles de voyages et de littérature, tantôt sous son nom, tantôt sous des pseudonymes. Outre l'ouvrage dont nous donnons un extrait, il a écrit les *Derniers sauvages,* souvenirs des îles Marquises (1860), et plusieurs ouvrages d'art.

2. Depuis 1863, une voie ferrée réunit le port de Valparaiso à la capitale politique de la République, Santiago; la distance est de 183 kilomètres. A mi-route se trouve la station de Llai-Llai, d'où se détache l'embranchement de Sainte-Rose des Andes, destiné un jour à rejoindre, à travers la Cordillère, le réseau des chemins de fer argentins, et à établir ainsi une communication rapide entre Buenos-Ayres et Valparaiso. Alors on ne mettra plus que trois ou quatre jours pour un trajet qui en demande aujourd'hui quinze ou vingt, et que l'on ne peut accomplir que pendant la belle saison. (*E. Cotteau.*) Le 7 juillet 1882, les journaux de Buénos-Ayres ont annoncé l'inauguration du chemin de fer transandin.



Vue de Santiago.

resplendissent sous les rayons du soleil. Grâce à la limpidité de l'atmosphère, on distingue sans peine les glaciers suspendus aux flancs de la montagne... Sur le premier plan s'étendent les innombrables maisons de la cité, presque toutes basses, mais renfermant plusieurs cours ou *patios* et jardins, de sorte qu'elles occupent une immense étendue; elles sont peintes de vives couleurs, parmi lesquelles dominent le blanc, le jaune et le bleu de ciel. Les rues se coupent à angles droits, et sont sillonnées de nombreux tramways. Une foule de clochers multicolores se dressent au-dessus des toits rouges; çà et là apparaît le feuillage sombre de l'*araucaria*, ou bien l'élégant panache du *jubea spectabilis*, le seul palmier qui croît dans les jardins de Santiago. Hors de l'enceinte de la ville, s'étendent, le long de routes plantées d'arbres, d'interminables faubourgs qui vont se perdre au loin dans la campagne. » E. COTTEAU[1],

Promenade autour de l'Amérique du Sud. (Paris, 1878, in-8°.)

La plus belle avenue de Santiago est l'**Alameda**, longue d'une lieue, large de 50 à 80 mètres, munie d'une allée centrale qu'ombragent trois rangées d'arbres, et qui est réservée aux piétons. Cette voie triomphale est ornée des statues des grands hommes de la République : Carrera, San Martin, O'Higgins, l'abbé Molina, etc., « tous sous l'œil de Christophe Colomb, dont le buste est placé au sommet d'une haute colonne ». La plus jolie promenade est la **Quinta Normal**, réunion du Jardin des Plantes, du Jardin d'acclimatation et de l'Ecole d'agriculture. Deux Français, MM. Le Feuvre et Besnard, ont présidé à leurs développements pratiques; deux autres, MM. Lemétayer et Lataste, y professent la chimie agricole et l'histoire naturelle; un membre de notre Académie des sciences, M. Claude Gay, longtemps pensionnaire du gouvernement chilien, a enrichi les collections du Musée.

Les Mines du Chili.

« Comment n'être pas frappé de la richesse minière de cette contrée, où le minerai de cuivre, d'argent ou d'or est aussi commun que la pierre? Depuis trente ans, le district a donné pour un milliard et demi de produits, et ce qu'il peut fournir encore est incalculable. Malheureusement, la cherté de la main-d'œuvre est telle que les dépenses d'exploitation dépassent le plus souvent les profits des petites entreprises. Nous sommes ici dans le pays des fortunes ra-

---

1. Nous avons déjà cité de M. Cotteau un morceau sur Washington (p. 170). Ses *Promenades autour des deux Amériques* sont toutes pleines d'observations et de peintures intéressantes. M. Cotteau a fait en 1880, de Paris au Japon, par la voie de terre (Sibérie), une excursion de 16 000 kilomètres.

pides, des coups de chance et des coups de pioche donnant des millions; les habitants se ressentent de ces émotions : ils font un peu l'impression de ces joueurs qu'on rencontre autour du tapis vert. Naturellement on n'entend parler que de mines, de filons, de lingots, des endroits fameux fouillés avec fureur, et puis des déceptions et des revers! Le terrain lui-même est en rapport avec cette fièvre des chercheurs : partout, dans le désert et dans la montagne, on aperçoit des trous de deux mètres de diamètre environ, ayant des profondeurs parfois considérables. Le mineur, qui a cru trouver un filon, a fait le puits en s'aidant de la pioche, lentement, car il faut environ un mois à un ouvrier seul pour avancer de huit mètres; il doit porter sur son dos, dans une hotte, le minerai arraché du sol, et remonter à la lumière par les saillies du rocher, sans échelle et souvent sans corde. Quand il a travaillé ainsi pendant plusieurs mois, fréquemment le bénéfice ne se trouve pas suffisamment rémunérateur; il abandonne alors sa mine : un autre la reprend, et c'est parfois le quatrième ou le cinquième propriétaire qui arrive enfin à la richesse, en trouvant une veine bonne à suivre.

» Je suis allé visiter, dans les environs, une mine de cuivre exploitée d'une façon mieux entendue; le travail y est des plus simples : une roue, mue par un cheval, retire le minerai du filon dans des galeries à plus de 100 mètres de profondeur : en haut, les blocs sont réduits à coup de pioche en petits morceaux, puis envoyés aux fourneaux. Le rendement de cette mine était assez fructueux ; elle donnait, sur une tonne de minerai, 40 °/₀ de cuivre. Le propriétaire me dit qu'il traitait à forfait avec ses ouvriers et partageait avec eux tous les bénéfices : ceux-ci peuvent s'élever tout à coup dans des proportions considérables, car on ignore ce que l'on trouvera le lendemain : qui sait? peut-être de l'or.

» Un peu plus loin, nous visitâmes une mine d'argent. A quelques lieues de Copiapo se trouve un gisement fameux de ce métal, dans un endroit du nom de *Charnacillo;* cette mine a produit jusqu'à 50000 kilogrammes d'argent pur

en une année. La montagne qui en renferme une si grande abondance est divisée en plus de deux cents propriétés, et la quantité de trous dont elle est perforée de toutes parts la fait ressembler à une garenne remplie de terriers. L'argent est dégagé des matières étrangères avec lesquelles il se trouve mêlé par les mêmes procédés que ceux employés pour l'or : pulvérisation, lavages successifs et amalgames. Après ces différentes manipulations, on sort du four des blocs en forme de cônes pesant de 150 à 200 livres.

» Dans le musée du collège provincial, j'ai pu voir réunis tous les spécimens des richesses minérales que renferme la province d'*Atacama :* ce sont de curieux échantillons d'argent natif en barres, en feuilles, en coulées, en filaments enchevêtrés, tels qu'ils ont été trouvés dans le sol ; puis de l'or, du cuivre, des améthystes, des cristaux. J'ai été surpris de trouver là des blocs d'une houille d'excellente qualité qui, me dit-on, se trouve en grande abondance dans un rayon plus étendu ; cependant ces mines sont à peine exploitées, chose regrettable dans un pays où l'on a un si grand besoin de ce combustible. On a découvert aussi dans la Cordillère des gisements de borax : encore toute une richesse pour l'avenir, car jusqu'à présent le Pérou est le seul pays, dans l'Amérique du Sud, qui en livre au commerce.

» Atacama est comptée, pour sa production minière, comme la plus importante des provinces du Chili, et le chiffre de son exportation s'élevait, en 1875, à plus de 68 millions de francs. »

Comte Charles d'Ursel, *Sud-Amérique.*
(Paris, 1880, in-18, Plon.)

Le Chili est le pays du monde qui fournit la plus grande quantité de cuivre. Ce métal se trouve partout ; toutes les montagnes en recèlent quelques filons : celles de Coquimbo, d'Aconcagua, de Santiago, d'Aramo, de Chiloë renferment les dépôts les plus riches. Atacama se distingue surtout par ses gisements d'or et d'argent. Autour de la capitale de cette province, Copiapo, se groupent des gîtes argentifères nombreux, les uns en exploitation, les autres déjà exploités.

Ceux du Charnacillo et de Tres-Puntas, découverts en 1832 et 1848, ont fourni en quarante-sept ans un million et demi d'argent pur. Toute-

fois les gîtes aujourd'hui exploités sont moins nombreux. En 1863, suivant le docteur Philippe, on travaillait à 509 mines d'argent, 116 de cuivre et 10 d'or dans la province d'Atacama. En quarante-cinq ans, de 1844 à 1888, le Chili a exporté l'énorme quantité de 1 401 701 712 kilogr. de cuivre fin d'une valeur de 467 394 000 pesos (soit 2 336 970 000 francs). Dans le même temps, l'exportation du minerai d'argent s'est élevée à 3 563 941 kilogr. valant 148 041 792 pesos (soit 740 208 960 francs).

On traite l'or et le plomb argentifère au Chili; on a exploité quelque temps du mercure à Punitaqui; les minerais de cobalt et de nickel ne sont l'objet d'aucune industrie; on les exploite seulement et on les vend à l'état où ils se présentent en nature pour être exportés en Europe.

On sait qu'à la suite de guerres sanglantes et fratricides qui, sous les présidences de don Annibal Pinto et don Domingo Santa-Maria, ont éclaté entre le Chili et les deux républiques alliées du Pérou et de la Bolivie, le Chili vainqueur s'est fait céder par les traités de 1881 et 1884 les immenses territoires d'Antofagasta, Tarapaca et Tacna. Ces régions désertes et incultes, parsemées d'immenses dépressions lacustres et de marais salins, fournissent aujourd'hui à la république chilienne d'opulentes sources de revenus. L'exploitation des *guanos*, des *salpêtres*, des *borax* a pris dans les provinces annexées un développement considérable. Les gisements de nitrate de soude sont si abondants que de nombreuses sociétés étrangères, presques toutes anglaises, y ont engagé des capitaux énormes (environ 190 millions); un Anglais, qui est un des plus gros actionnaires de ces compagnies salpêtrières, le colonel J. T. North, a été surnommé le *roi du nitrate*. La province de Tarapaca, qui s'étend sur 50 000 kilomètres carrés et compte 46 000 habitants, est le centre d'exploitation le plus renommé. Suivant M. Kunz, agent allemand au service du gouvernement chilien, l'exportation du salpêtre, qui s'élevait en 1886 à 453 millions de kilogrammes valant 96 millions de francs, est montée en 1888 à 784 millions de kilogrammes évalués à 169 millions de francs. En dix ans, il en a été exporté près de 5 millions de tonnes valant plus de 2 milliards 200 millions de francs. On estime que la pampa Tamarugal, où se recueille le salpêtre, en contient encore 50 millions de tonnes.

« Le principal port d'expédition est Iquique, ville en bois monotone et désolée, avec une demi-douzaine d'arbres blancs de poussière, piteuse oasis artificielle dans l'immense steppe saline brûlée de soleil. Les maisons sont des baraques; elles consistent en quelques pieux réunis par des lattes transversales, et recouverts de toits en zinc; elles semblent construites provisoirement pour abriter quelques nomades; du reste les tremblements de terre les ont souvent renversées. Iquique est réuni au port de Pisagua par une ligne de 200 kilomètres de longueur, qui envoie des embranchements vers les principales exploitations. La terre à salpêtre, dite *caliche*, se trouve généralement à un mètre au-dessous de la surface du sol. Sitôt enlevée, elle est transportée à dos de mulet, souvent sur 4 ou 5 kilomètres, jusqu'à la machine qui extrait le salpêtre par la cuisson. Le salpêtre ainsi obtenu est débité en gâteaux et expédié en grands sacs. Les pays principaux de destination sont l'Angleterre et Hambourg. »

Pénible est la vie des ouvriers; sous un climat sec et brûlant, l'eau qu'ils boivent doit être distillée sur place; les lentilles, haricots et maïs dont ils se nourrissent leur sont apportés par le chemin de fer et vendus fort cher. Le taux élevé des salaires (10 à 25 francs par jour) seul les attire et les retient. On en compte environ 12 000 dans les 50 salpêtreries exploitées, pour la plupart Boliviens et Chiliens; ils offrent peu de garanties de moralité : on y compte plus d'un forçat évadé ou d'un déserteur, ou

d'un criminel recherché par la justice. Un voyageur américain, M. Théodore Child, qui a visité leurs campements en 1890, signale la force et la résistance de ces travailleurs, les *peones*, croisés de sang indien, avec qui aucun Européen ne peut rivaliser pour l'endurance et la vigueur corporelle, et qui voient d'un mauvais œil les colons des autres pays attirés par les annonces fallacieuses des agences. (Voy. *Nouvelles géographiques*, 1891.)

La Terre de Feu.

L'archipel de la Terre de Feu se compose des îles comprises entre 52° 30′ et 56° de lat. S. et 66° et 77° de long. O. Il se compose d'un grand nombre d'îles et d'îlots, dont les plus importants sont : l'île des États, l'île Navarin. l'île Hosti, l'île Gordon, au sud ; les îles Clarence, de Désolation, Dawson, à l'ouest ; enfin la grande île de la Terre de Feu au nord et à l'est.

La Terre de Feu est séparée de la Patagonie et de la presqu'île de Brunswick par le détroit de Magellan. Basses et marécageuses vers le nord, sur le littoral, les terres s'élèvent et portent des montagnes, dont quelques-unes, comme le mont Sarmiento et le Darwin, ont plus de 2000 mètres d'altitude. Elles sont arrosées par des ruisseaux rapides, courts et sinueux ; quelques-uns, ne trouvant pas d'issue vers la mer, forment des étangs ou lagunes dont les eaux ont une couleur blanc sale et sont désagréables au goût. Le climat est rigoureux : de mai à octobre, la neige recouvre le sol, et d'octobre à janvier, les gelées blanches couvrent les herbes des plaines de cristaux éclatants ; de février à mai, le soleil inonde l'archipel de ses rayons.

La nature du sol et les productions ne sont pas les mêmes au nord et au sud. Au nord, on ne rencontre que de rares buissons formés par le groseillier qui donne le cassis, et un arbuste dont la baie est d'un noir violacé et tache les doigts. Cette baie est appelée *calafata* par les Chiliens Patagons qui en sont très friands. L'herbe n'atteint jamais la hauteur d'un pied, et elle est desséchée par le vent presque avant de fleurir. Cette vaste plaine offre l'image enlaidie des pampas et de la Patagonie. La zone méridionale, au contraire, n'est qu'une « immense forêt vierge d'arbres séculaires et de jeunes taillis verdoyants, entrecoupée d'éclaircies formées par des fondrières, dans lesquelles les chevaux entrent jusqu'au poitrail. L'essence unique de ces forêts est le *robble*, espèce d'orme, qui atteint de grandes hauteurs, pousse tout droit, et dont le tronc, à la base, n'a jamais plus de 1m,50 de diamètre. » Le bois est employé à Punta-Arenas pour la construction des maisons.

La faune de ces contrées est très pauvre. Dans la famille des carnassiers, on ne connaît que deux espèces ; le renard et le chien. Parmi les herbivores, le guanaco, qu'on rencontre tantôt isolé, tantôt par bandes de sept ou huit. Il a la taille d'un cerf, hante les vallées fertiles en pâturages et, l'hiver, se rapproche de la mer. Les sauvages le chassent pour le manger et pour se vêtir de sa peau. Les rats abondent dans ces solitudes et sillonnent le sol de leurs galeries souterraines ; l'homme et le cheval s'y enfoncent jusqu'au genou, presque à chaque pas. Les Fuegiens font à ces rongeurs une guerre acharnée, mangent sa chair et font des vêtements de sa peau. Les oiseaux, aigles, hiboux, cygnes, oies, canards, sarcelles, bécassines, perruches, merles, mouettes, pingouins, albatros, etc., sont innombrables ; les baies sont remplies de marsouins et de thons, de crabes, de loups, lions et éléphants marins, de moules et de coquillages de toute espèce.

« Les indigènes de la Terre de Feu appartiennent à la race rouge de l'Amérique méridionale. Moins grands et moins fortement charpentés que les Patagons[1], leur taille dépasse cependant la moyenne et peut varier entre 1m,75 et 1m,70; leur tête est étroite et longue, le front est déprimé, les pommettes sont saillantes, les yeux noirs et petits; le nez est bien fait et mince, la bouche grande, les lèvres ne sont pas très grosses, les dents sont blanches, petites et bien rangées, les cheveux abondants, noirs et gros. Hommes et femmes les coupent sur le front, absolument comme nos élégantes actuelles, pour ne pas en être aveuglés, et non par coquetterie. La poitrine est étroite et bombée, les jambes et les bras sont longs, le buste est court. Ils ont l'habitude de s'épiler tout le corps. Leurs vêtements consistent en une cape de guanaco, assez courte, jetée sur les épaules et retenue aux reins. Les hommes ne portent que ce semblant de vêtement, les femmes portent en outre, quelquefois, un tablier fixé aux reins, très court, et fait en peau de rat, de renard ou de guanaco; ils n'ont ni chaussures, ni coiffure et ne portent aucune espèce d'ornements dans les cheveux; les femmes n'ont ni collier ni bracelet. Les enfants vont tout nus.

» Leurs armes consistent en un arc de 3 pieds de corde environ, sans ornement aucun, et en flèches de 2 pieds à 2 pieds et demi, dont la pointe n'est armée d'aucune espèce de dard.

» Essentiellement nomades, ils voyagent par familles com-

1. « ..... Lorsqu'on parle des Patagons, les premières questions que dicte la curiosité concernent la gigantesque stature que l'on attribue à ce peuple..... La stature moyenne des Tchuelches du Sud dépasse rarement 1m,78, quoique j'en aie vu plusieurs ayant 1m,83, et quelques-uns même atteignent 1m,93. La largeur de leur poitrine et le développement de leurs membres ne peuvent manquer d'attirer l'attention de celui qui les voit pour la première fois. La stature moyenne des femmes varie entre 1m,50 et 1m,80.

» ..... Aussitôt que les poils de la barbe et de la moustache commencent à pousser, les Patagons mettent le plus grand soin à les épiler au moyen d'une paire de petites pinces d'argent et d'un fragment de miroir... Le costume des hommes comprend d'abord un vêtement serré autour de la taille, et qui a nom *chiripa*. Il est fait soit de toile, soit d'un poncho (tunique sans manches), soit d'un vieux pan de drap, ou de peaux de guanacos. Le manteau est retenu au moyen d'un ceinturon fréquemment recouvert d'ornements en argent, et dans lequel le Patagon met son tabac, son couteau et ses bolas pour la chasse aux autruches.

» ..... Les pieds sont protégés par des bottes de *potro*, faites de peaux provenant des jarrets ou des cuisses du cheval ou du *puma* (couguar). Une seconde chaussure, en peau de guanaco, recouvre quelquefois la première. Comme on l'imagine, les Patagons, lorsqu'ils sont chaussés de la sorte, doivent faire sur le sol des empreintes démesurément grandes, d'où vient leur nom de *Patagons*, hommes aux grands pieds. » (J.-C. MUSTER, *Les géants de la Patagonie*, trad. de Lancaster; *Revue britannique*, février 1873.)

posées du père, de la mère et des enfants quand ils sont en bas âge. Quelquefois plusieurs familles se réunissent et marchent sous la conduite d'un seul chef, probablement le plus âgé. On ne les rencontre guère que sur le bord de la mer, près de l'embouchure d'un cours d'eau ou dans le voisinage des lacs.

» Quand ils ont trouvé un endroit où les moules et les coquillages sont en abondance, ils y séjournent jusqu'à ce



Le Fuegien

qu'ils aient épuisé les provisions que la nature y a rassemblées, occupant leurs journées à chasser le rat, le canard, le guanaco et à préparer les peaux. Puis, quand la contrée ne suffit plus que difficilement à leur nourriture, on plie bagages et l'on se met en route à la recherche d'un nouveau campement. Bientôt la famille arrive sur le bord d'un ruisseau ; aussitôt on fait halte, on creuse un trou dans la terre, en ayant soin de rejeter les déblais du côté de l'ouest pour s'abriter du vent. Les uns s'en vont ensuite ramasser quelques brins d'herbe

sèche qu'ils jettent dans le trou pour faire le lit de toute la famille, tandis que les autres vont à la recherche de la nourriture. Si le campement est près de la mer, les moules, les oursins, les gros crabes et les coquillages fournissent amplement aux besoins de toute la famille; si au contraire il se trouve à l'intérieur, les canards, les oies et les rats leur assurent un menu plus délicat et plus substantiel. Le feu est ensuite allumé dans le trou même, ou tout auprès, et l'on jette sur les charbons les moules ou le gibier. Quand le soir est venu, hommes, femmes et enfants s'entassent pêle-mêle dans le trou pour y passer la nuit.

» Si la famille a choisi son domicile de passage sur la lisière des forêts et à proximité d'herbes sèches, on en jette quelques brassées sur les plus basses branches pour former une espèce de toit qui abrite de la pluie; d'autres fois, lorsque la forêt est trop épaisse pour qu'on y puisse camper, les sauvages coupent quelques gaules qu'ils fichent en terre verticalement, recourbent en forme de berceau et par-dessus lesquelles ils jettent soit des herbes sèches, soit du feuillage. Ce sont ces constructions plus qu'élémentaires et dans lesquelles il n'y a d'abrité que la tête, qui ont dû faire croire aux navigateurs que les Fuegiens se construisaient des huttes en forme conique. Quand, pour une cause quelconque, on se décide à lever le camp, on part sans s'occuper d'éteindre le feu. Celui-ci, activé par le vent, se communique aux herbes, aux broussailles; un véritable incendie éclate accompagné d'une fumée très épaisse. De là l'origine de ces véritables colonnes de fumée que l'on aperçoit si souvent sur la côte, quelquefois même pendant une quinzaine de jours, et qui ont peut-être fait donner à l'archipel le nom de Terre de Feu. Là où ces feux sont allumés il n'y a jamais d'Indiens.

» Il ne nous fut donné que deux fois de surprendre des campements de Fuegiens. Le premier n'était occupé que par cinq individus; le père, la mère et trois enfants. Le père et le plus âgé des enfants nous échappèrent; nous ne parvînmes à atteindre que la mère et les deux plus jeunes enfants, dont un encore était à la mamelle. Ils étaient tous les trois d'une saleté repoussante; la mère seule portait un semblant de vêtement consistant simplement en une cape de guanaco qui lui tombait à peine jusqu'aux genoux. Le père, que nous aperçûmes au loin, portait une cape beaucoup plus ample : quant aux trois enfants, ils étaient complètement nus. Nous les

avions interrompus probablement dans une grande chasse aux rats, car la femme nous offrit, en échange de petits cadeaux que nous lui fîmes, un paquet de peaux de ces intéressants rongeurs ficelé avec une petite tige de jonc, et sur lequel elle s'était assise pour le cacher à nos regards.

» La population est presque exclusivement composée de ces misérables Peaux-Rouges. Cependant depuis quelques années les Anglais ont un établissement ou une mission, que le gouvernement chilien ne fait que tolérer. Il est difficile d'évaluer le nombre des Fuegiens ; je le crois inférieur au chiffre de 1 000 individus. Il est facile de comprendre, en effet, combien, en hiver, la mort doit faire de cruels ravages parmi les enfants et les adultes sous un climat aussi rigoureux, et chez des êtres aussi déshérités. » G. MARGUIN, *la Terre de Feu.*

(*Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1875.)

VOY. RAMON LISTA. *Viaje al pais de los Onas ; Tierra del Fuego*, Buenos-Ayres, 1887, in-8° ; — POPPER. *Exploration de la Terre de Feu*, Bull. de l'Inst. géogr. argentin, 1891 ; — HUOT, *Nouvelles géogr.*, 1892. — *Mission du cap Horn*, t. VII, 1891, in-4°.

M. Darwin raconte en ces termes l'entrevue qu'eut l'équipage du *Beagle* avec les indigènes Fuegiens :

« Notre principal interlocuteur, un vieillard, paraissait être le chef de la famille ; avec lui se trouvaient trois magnifiques jeunes gens fort vigoureux et ayant environ six pieds ; on avait renvoyé les femmes et les enfants. Ces Fuegiens forment un contraste frappant avec la misérable race rabougrie qui habite plus à l'ouest, et semblent proches parents des fameux Patagoniens du détroit de Magellan. Leur seul vêtement consiste en un manteau fait de la peau d'un guanaco, le poil en dehors, ils jettent ce manteau sur leurs épaules et leur personne se trouve ainsi aussi souvent nue que couverte. Leur peau a une couleur rouge cuivrée, mais sale.

» Le vieillard portait sur la tête un bandeau surmonté de plumes blanches, lequel retenait en partie ses cheveux noirs, grossiers et formant une masse impénétrable. Deux bandes transversales ornaient son visage : l'une, peinte en rouge vif, s'étendait d'une oreille à l'autre en passant par la

lèvre supérieure ; l'autre, blanché comme de la craie, parallèle à la première, passait à la hauteur des yeux et couvrait les paupières. Ses compagnons portaient aussi comme ornements des bandes noircies au charbon. En somme, cette famille ressemblait absolument à ces diables que l'on fait paraître sur la scène dans le *Freyschütz* ou dans des pièces analogues.

» Leur abjection se peignait jusque dans leur attitude, et on pouvait lire sur leurs traits la surprise, l'étonnement et l'inquiétude qu'ils ressentaient. Toutefois, dès que nous leur eûmes donné des morceaux d'étoffe écarlate qu'ils attachèrent immédiatement autour de leur cou, ils nous firent mille démonstrations d'amitié. Le vieillard, pour nous prouver cette amitié, nous caressait la poitrine, tout en faisant entendre une espèce de gloussement semblable à celui que poussent certaines personnes pour appeler les poulets. Je fis quelques pas avec le vieillard et il répéta plusieurs fois sur ma personne ces démonstrations amicales, qu'il acheva en me donnant en même temps sur la poitrine et sur le dos trois tapes assez fortes. Puis il se découvrit la poitrine pour que je lui rendisse le compliment, ce que je fis, et ce qui parut le rendre fort heureux. A notre point de vue, le langage de ce peuple mérite à peine le nom de langage *articulé*. Le capitaine Cook l'a comparé au bruit que ferait un homme en se nettoyant la gorge, mais très certainement aucun Européen n'a jamais fait entendre bruits aussi durs, notes aussi gutturales en se nettoyant la gorge. »

Ch. DARWIN[1],
Voyage d'un naturaliste autour du monde,
Trad. de M. Ed. Barbier.
(Paris, éd., de 1875, in-8°, Reinwald.)

1. Sur Darwin, V. page 419.

3° BIBLIOGRAPHIE

ARANA (D. B.). *La guerre du Pacifique.* — (Paris, 1882.)
ASTA-BURUAGA. *Diccionario géogr. de la Républ. de Chile.* — (New-York, 1868.)
CARLOS MORLA VICCINA. *La question des limites entre le Chili et la république Argentine.* — (Paris, 1876, in-8°, Claye.)
FONCK. *Chile in der Gegenwart.* — (Berlin, 1870.)
GAY. *Histoire générale du Chili.* — (Paris, 1844-54, 24 vol. in-8°, 2 vol. pl.)
LEMAY (Gaston). *A bord de la Junon.* — (Paris, in-18, Charpentier.)
MARCKHAM. *The war between Chili and Peru.* — (London, 1883.)
PISSIS. *Mémoire sur la constitution géologique de la chaîne des Andes.* — (Paris, 1873, in-8°, Dunod.) — *Geogr. fisica de la Rep. de Chili.* — (Paris, 1875.)
RADIGUET (Max.). *Souvenirs de l'Amérique espagnole.* — (Paris, 1876.)
ROBIANO (Eug. de). (*Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud.* — (Paris, 1879.)
ROSALES. — *Essai sur le Chili.* — (Hambourg, 1857, in-8°.)
RUMBOLD (Horace). *Le Chili.* — (Paris, 1876.)
SÈVE (Edouard). *Le Chili tel qu'il est.* — (Valparaiso, in-8°, 1877.)
URSEL (Ch. d'). *Sud-Amérique.* — (Paris, 1880, in-18, Plon.)
X***. *Salpêtres et guanos du désert d'Atacama.* — (Saint-Denis, 1877, in-8°.)
X***. *Notice statistique sur le Chili.* — (Paris, 1867, in-8°, Poitevin.)

AUBE. *Notes sur l'Amérique du Sud, le Chili.* — (*Revue maritime et coloniale,* septembre 18 9.)
BATES. *South America.* — (Londres, 1882.)
BÉCOURT (A.). *De Copiapo à Famatina.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, avril 1868.
BELLESSORT (A.). *La Jeune Amérique.* — (Paris, in-12, 1897.)
BOYD. *Chili.* — (Londres, in-8°, 1881.)
BRESSON (A.). *Les déserts d'Atacama et de Caracolès.* — (*Tour du Monde,* t. XXIX, mai 1875.)
CHAIX (P.). *La conquête du Chili.* — (*Le Globe de Genève*, juillet-août 1868.)
CHILD. *The spanish American republics.* — (London, 1891.)
COURCELLE-SENEUIL. *Une exploration dans les déserts du Chili.* — (*Economiste français*, 30 mars 1878.)
DE LA MOTTE DU PORTAIL. *Guerre maritime entre le Chili et le Pérou.* — (*Revue maritime*, avril, août, octobre 1880, janvier 1881.)
DIEGO DE ROSALES. *Histoire générale du Chili.* — (Valparaiso, 3 vol., 1878.)
DOUGLAS. *Chile, Its Geogr. People.* — (*Soc. géogr. améric.*, 1881.)
EYZAGUIRRE. *Histoire du Chili*, trad. Paillon, in-8°.
GUSSFELD. *Reise in den Anden von Chile.* — (Berlin, 1889.)
HERVEY. *Dark Days in Chile.* — (London, 1892.)
LASTARRIA (W.). *L'industrie minière au Chili.* — (Paris, in-8°, 1890.)
LE CARDINAL. *Renseignements sur le Chili.* — (*Revue maritime*, LV, 1877.)
LE FEUVRE. *L'agriculture au Chili.* (1890.)
OCHSENIUS. *Chile.* — (Leipzig, in-8°, 1883.)
PESSE. *Le district minier de Caracolès.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, fév. 1874.)
PISSIS. *La grande carte du Chili.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1867.)
PISSIS. *Plano topografico du Chili.* — (1/250000°, 13 feuilles, Paris.)
PLANCHE. *Renseignements commerciaux sur quelques ports du Chili*, etc. — (*Revue maritime*, juillet 1875.)
RADIGUET (Max.). *Valparaiso et la soc. chil.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 1847.)
SÈVE et LEVASSEUR. *Le Chili.* — (*Grande Encyclopédie*, t XI.)
SIMONIN (L.). *De San-Francisco de Californie à Santiago du Chili.* — (*Bulletin de la Société de géographie*, février 1867.)
X***. *Les mines d'argent du Chili.* — (*Revue britannique*, juin 1875.)
X*** *L'Exposition universelle du Chili.* — (*Economiste français*, 30 mars 1878.)

ANRIQUE. *Bibliogr. marit. Chilena.* — (Santiago, in-8°, 1895.)
WIENER. *Chili et Chiliens.* — (Paris, in-8°, 1888.)

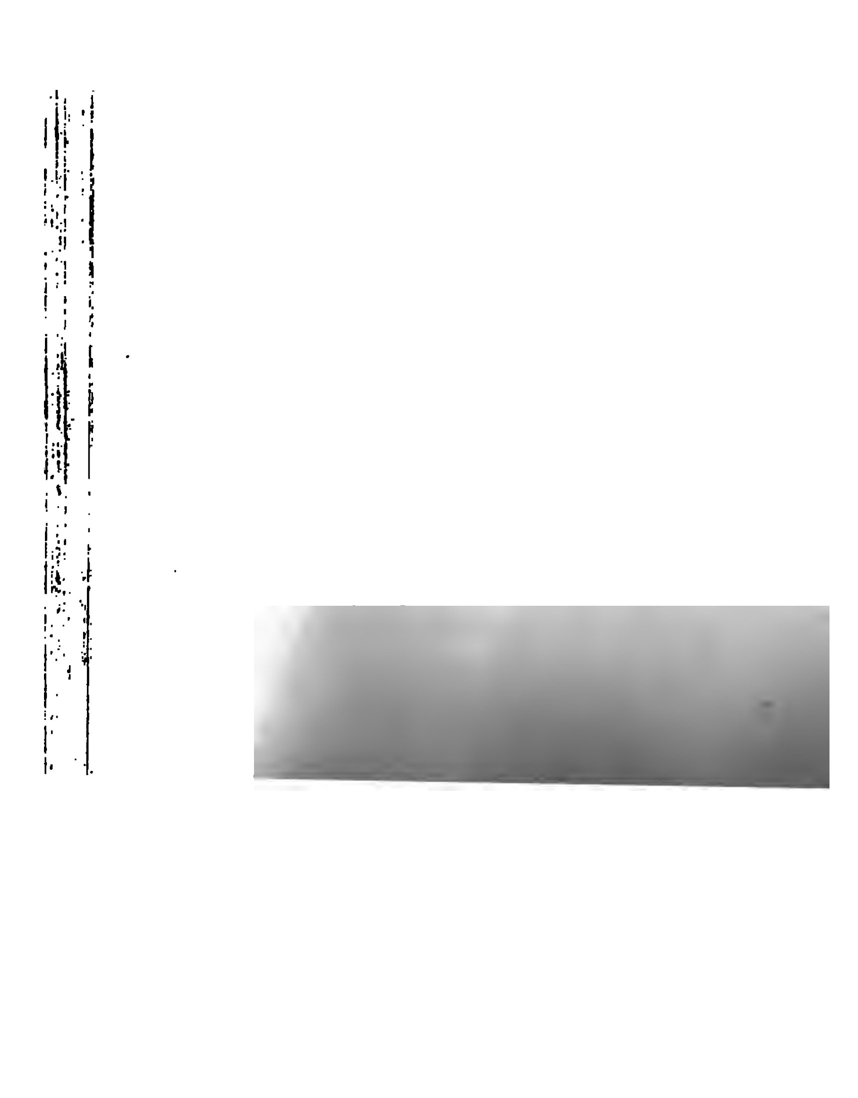


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'ÉTATS, DE VILLES, FLEUVES, RIVIÈRES, LACS, ETC.

A

B

C

G

N

O

P

T

U

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'HOMMES ET DE PEUPLES

(Les noms des auteurs cités dans les extraits sont imprimés en caractères gras.)

C

D

M

N

O

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

AMÉRIQUE (GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE).

AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

TERRE-NEUVE, SAINT-PIERRE ET MIQUELON, ALASKA

PREMIÈRE PARTIE : TERRE-NEUVE

DEUXIÈME PARTIE : SAINT-PIERRE ET MIQUELON

TROISIÈME PARTIE : ALASKA

CHAPITRE II

DOMINION OU PUISSANCE DU CANADA

CHAPITRE III

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE IV

MEXIQUE

AMÉRIQUE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

AMÉRIQUE CENTRALE

CHAPITRE II

ANTILLES

CHAPITRE III

ISTHME DE PANAMA

AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER

COLOMBIE OU NOUVELLE-GRENADE

CHAPITRE II

VENEZUELA

CHAPITRE III

ÉQUATEUR

CHAPITRE IV

PÉROU

CHAPITRE V

BOLIVIE

CHAPITRE VI

GUYANE

CHAPITRE VII

BRÉSIL

CHAPITRE VIII

PARAGUAY

CHAPITRE IX

URUGUAY

CHAPITRE X

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

CHAPITRE XI

CHILI

TABLE DES CARTES

TABLE DES VIGNETTES

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

